UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

I 2140

# REVUE HEBDOMADAIRE

DES

# COURS ET CONFÉRENCES

---

**Vingtième Année — Deuxième Série**

*(Mars 1912 — Juillet 1912)*

# REVUE DES COURS

ET

# CONFÉRENCES

DIRECTEUR : **N. FILOZ**

Officier de l'Instruction publique.

**ABONNEMENT**, UN AN { France . . . . . **20 fr.** payables **10 francs** comptant et le surplus par **5 francs** les *15 février et 15 mai 1912.* Étranger. . . . . **23 fr.**

LE NUMÉRO : **60** centimes

Après *dix-neuf années* d'un succès qui n'a fait que s'affirmer en France et à l'étranger, nous allons reprendre la publication de notre très *estimée* **Revue des Cours et Conférences** : *estimée*, disons-nous, et cela se comprend aisément. D'abord, elle est *unique* en son genre : il n'existe point, à notre connaissance, de revue en Europe donnant un ensemble de cours aussi complet et aussi varié que celui que nous offrons, chaque année, à nos lecteurs. C'est avec le plus grand soin que nous choisissons, pour chaque Faculté, *lettres, philosophie, histoire*, etc., les leçons les plus originales des maîtres éminents de nos Universités et les conférences les plus appréciées de nos orateurs parisiens. Nous allons même jusqu'à recueillir dans les Universités des pays voisins ce qui peut y être dit et enseigné d'intéressant pour le public lettré auquel nous nous adressons.

De plus, la **Revue des Cours et Conférences** est à *bon marché* : il suffira, pour s'en convaincre, de réfléchir à ce que peuvent coûter, chaque semaine, la sténographie, la rédaction et l'impression de *quarante-huit* pages de texte composées avec des caractères aussi serrés que ceux de la *Revue*. Sous ce rapport, comme sous tous les autres, nous ne craignons aucune concurrence : il est impossible de publier une pareille série de cours, *sérieusement rédigés*, à des prix plus réduits. La plupart des professeurs dont nous sténographions la parole nous ont du reste réservé d'une façon exclusive ce privilège ; quelques-uns même, et non des moins éminents, ont poussé l'obligeance à notre égard jusqu'à nous prêter gracieusement leur bienveillant concours ; toute reproduction analogue à la nôtre ne serait donc qu'une vulgaire contrefaçon, désapprouvée d'avance par les maîtres dont on aurait inévitablement travesti la pensée.

Enfin, la **Revue des Cours et Conférences** est *indispensable* : indispensable à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession. Elle est indispensable aux élèves des lycées et collèges, des écoles normales, des écoles primaires supérieures et des établissements libres, qui préparent un *examen quelconque*, et qui peuvent ainsi suivre l'enseignement de leurs futurs examinateurs. Elle est indispensable aux élèves des Universités et aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent dans la *Revue*, avec les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister, une série de sujets et de plans de devoirs et de leçons orales, les mettant au courant de tout ce qui se fait à la Faculté. Elle est indispensable aux professeurs des lycées qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat ou qui désirent seulement rester en relations intellectuelles avec leurs anciens maîtres. Elle est indispensable enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes, qui trouvent, dans la lecture de la **Revue des Cours et Conférences**, un délassement à la fois sérieux et agréable, qui les distrait de leurs travaux quotidiens, tout en les initiant au mouvement littéraire de leur temps.

Comme par le passé, la **Revue des Cours et Conférences** publiera, cette année, les principales conférences faites au théâtre national de l'Odéon, et la plupart des cours professés au *Collège de France*, à la *Sorbonne*, dans les *Universités* de province et de l'étranger. Chaque semaine, nous donnerons également des sujets de devoirs et de compositions, des plans de dissertations et de leçons pour les candidats aux divers examens, des articles bibliographiques, des comptes rendus des soutenances de thèses, en un mot, tout ce qui sera de nature à intéresser nos lecteurs.

P
Philol

VINGTIÈME ANNÉE. — DEUXIÈME SÉRIE.

Année scolaire 1911-1912

# REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

LA REVUE PARAIT TOUS LES JEUDIS

DIRECTEUR : N. FILOZ

LA REVUE A PUBLIÉ CETTE ANNÉE :

| | |
|---|---|
| LITTÉRATURE FRANÇAISE. . | Cours de MM. Gustave Allais, Augustin Gazier, Abel Lefranc et Strowski. |
| LITTÉRATURE LATINE . . . | Cours de M. Jules Martha. |
| LITTÉRATURE GRECQUE. . . | Cours de M. Puech. |
| LITTÉRATURE ANGLAISE . . | Cours de M. Emile Legouis. |
| LITTÉRATURE ITALIENNE. . | Leçon de M. Mignon. |
| PHILOSOPHIE. . . . . | Cours de M. G. Milhaud. |
| HISTOIRE . . . . . | Cours de MM. Pfister et Seignobos; leçons de MM. Desdevises du Dezert et L. Bréhier. |
| CONFÉRENCES. . . . . | Conférences de MM. N.-M. Bernardin, Louis Bréhier et Jean Canora. |
| AUTEURS DE L'AGRÉGATION. | Bibliographies de MM. René Basset, H. Bornecque, G. Michaut et W. Thomas. |

SOUTENANCES DE THÈSES. — SUJETS DE DEVOIRS, LEÇONS ET COMPOSITIONS.
PROGRAMMES DES COURS ET DES EXAMENS.
LISTES D'AUTEURS. — BIBLIOGRAPHIE. — RENSEIGNEMENTS DIVERS.

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, RUE DE CLUNY, 15
1912

*Tout droit de reproduction réservé*

125443
5/12/12

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/p2revuedescourse20pari

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 18 14 MARS 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# L'idée de science

Cours de M. G. MILHAUD,

*Professeur à la Sorbonne.*

## Les origines de la pensée scientifique. — L'Egypte.

Nous avons étudié, dans notre dernière leçon, les premières tentatives d'explication du monde dans les légendes et dans les mythes. Nous étions encore dans le domaine de la préhistoire. Il est temps, aujourd'hui, d'entrer dans celui de l'histoire proprement dite.

Si nous voulons que nos conclusions se dégagent avec quelque précision, nous devrons non pas considérer successivement toutes les civilisations primitives, mais étudier spécialement l'une d'elles, que nous prendrons comme exemple. Nous choisirons l'Egypte, et cela pour deux raisons: en premier lieu, parce que la civilisation égyptienne est la plus ancienne que nous connaissions. Pendant longtemps, on a pu croire que la civilisation hindoue était antérieure à celle de l'Egypte, que ses origines se perdaient dans la nuit des temps ; mais la critique moderne a singulièrement rapproché de nous toutes les dates importantes de l'histoire de l'Inde. Les Chinois se vantent d'une ancienneté formidable ; mais nous n'avons aucune garantie de l'authenticité de leurs récits à cet égard, tandis que, à propos de l'Egypte, nous savons de façon scientifique que sa civilisation remonte à plus de 4.000 ans avant Jésus-Christ.

En second lieu, nous choisissons l'Egypte, parce que nous avons sur elle des renseignements sûrs, parce que nous connaissons très bien, et dans leurs détails, son organisation politique et sociale, ses mœurs, ses institutions. En effet, on a retrouvé en Egypte un nombre considérable d'inscriptions, de peintures et de papyrus. La découverte du secret des hiéroglyphes, au cours du XIXe siècle, a permis de les déchiffrer. Très précieux par eux-mêmes, les renseignements qu'ils contiennent viennent de plus permettre de contrôler ceux qui avaient déjà été recueillis par les Grecs comme Hérodote, ou par les Egyptiens eux-mêmes, comme le prêtre Manéthon, qui écrivait au IIIe siècle avant Jésus-Christ. Ainsi, grâce à l'habitude prise de très bonne heure par les Egyptiens de noter avec soin non seulement les événements importants de leur histoire, mais encore les faits les plus communs de leur vie journalière, grâce à l'abondance des peintures et des inscriptions de toute nature, nous sommes très exactement renseignés, aussi bien sur les détails de la vie des Egyptiens que sur les grands faits de leur histoire nationale.

Pour cette raison surtout, nous avons été amenés à choisir l'exemple de l'Egypte.

De très bonne heure, une race, probablement d'origine sémitique, s'installa en Egypte. Les anciens croyaient qu'elle était venue du centre de l'Afrique et avait descendu le cours du Nil jusqu'à l'embouchure ; il est plus probable, cependant, qu'elle suivit le chemin inverse et refoula peu à peu vers le sud les peuplades nègres primitivement installées dans le bassin du Nil. Quoi qu'il en soit et quel que soit leur pays d'origine, les Egyptiens ne tardèrent pas à atteindre à un brillant état de civilisation. La formation de cette civilisation égyptienne fut singulièrement favorisée par le régime des eaux du Nil. Grâce au limon fécondant que les crues du Nil apportent périodiquement, la vie était aisée sur la terre d'Egypte, et elle le devint de plus en plus, dès que l'on prit soin de canaliser le fleuve et de répartir de façon plus régulière les eaux provenant de l'inondation annuelle. Nous voudrions montrer jusqu'à quel degré s'est élevée cette civilisation, favorisée par ces conditions géographiques exceptionnelles.

Pour s'expliquer la rapidité des progrès réalisés, il faut bien savoir que, dès les temps les plus reculés, on a disposé en Egypte non seulement d'une méthode d'écriture, mais encore d'un moyen pratique de transmettre cette écriture : le papyrus. On le connaissait bien avant le commencement de ce que nous appelons la période historique, et il joua le plus grand rôle dans la formation de la civilisation égyptienne. Tandis que, de l'autre côté de la

mer Rouge, les Assyriens, les Chaldéens, etc., traçaient encore leurs caractères cunéiformes sur des briques lourdes, peu maniables, encombrantes, les Egyptiens écrivaient déjà sur des feuilles minces et commodes de papyrus. Aussi écrivaient-ils beaucoup, et on a retrouvé une quantité énorme de ces papyrus, qui, avec les peintures et les inscriptions, nous fournissent des renseignements précieux sur tous les détails de la vie des Egyptiens. Nous savons comment travaillaient les laboureurs d'Egypte 3.000 ans avant Jésus-Christ; nous savons quel outillage et quels procédés ils employaient. Nous pouvons constater ainsi qu'ils n'étaient pas sensiblement différents de ceux dont se servent nos laboureurs d'aujourd'hui.

Si nous quittons la campagne et pénétrons dans une ville, nous y voyons une foule de marchands ; ils ont des boutiques et vendent à peu près tous les produits que l'on vend aujourd'hui. Voici des artisans : orfèvres, forgerons, tisserands, menuisiers, etc. Les Egyptiens avaient même, comme nous, des usines, et ils y appliquaient le principe de la division du travail : dans une briqueterie, par exemple, où travaillent de nombreux ouvriers, les uns ramassent la glaise, d'autres l'humectent d'eau, d'autres en remplissent les moules, d'autres mettent les briques à chauffer, etc... Bref, tous les métiers que nous connaissons aujourd'hui, tous, ou presque tous, nous les trouvons chez les anciens Egyptiens.

Comme nous aussi, ils avaient des fonctionnaires et en très grand nombre ; ils avaient des magistrats, des pédagogues, des architectes, des percepteurs des contributions, des vérificateurs des poids et des mesures, etc. ; ils avaient même des bibliothécaires : c'est, en effet, le titre qui est donné, dans l'inscription placée sur son tombeau, à Gizeh, à un fonctionnaire de la sixième dynastie. Qu'il y ait eu des bibliothécaires officiels 3.000 ans avant Jésus-Christ, ce fait seul suffit à mettre en lumière le haut degré de perfection atteint, dès ce moment-là, par la civilisation égyptienne.

Déjà, à cette époque, nous trouvons des chimistes, ou plutôt comme le montre le papyrus conservé à la bibliothèque de Leyde et analysé par Berthelot, des alchimistes, qui cherchent déjà à donner à certains alliages l'apparence et la dureté de l'or. Nous savons aussi que les Egyptiens avaient des médecins, et on a pu retrouver de véritables traités de médecine. Sans doute, les remèdes préconisés nous font parfois sourire ; mais certains, comme les purgatifs, les vomitifs, les clystères, donnaient, à coup sûr, d'excellents résultats pratiques. En somme, si, dans cette médecine tout

empirique, il n'y a pas la moindre trace d'une théorie biologique récise, nous trouvons cependant, à côté de formules magiques, l'indication de moyens souvent efficaces pour combattre avec succès les diverses maladies.

Parmi les fonctionnaires les plus importants, étaient sans aucun doute les prêtres ; ils étaient les gardiens des traditions sacrées : c'étaient eux qui avaient recueilli, synthétisé les vieux mythes et, soucieux de ne blesser aucune ancienne croyance, constitué par leur réunion une sorte de théologie officielle. Ils avaient essayé de respecter toutes les traditions locales, tout en essayant pourtant de réaliser une certaine unité. Les soldats, eux aussi, jouaient un rôle important dans l'Etat ; grâce aux peintures et aux renseignements fournis par les papyrus, nous les connaissons bien, et nous pourrions reconstituer pièce par pièce toute leur armure, en tenant compte des différences qui, à ce point de vue, existaient entre les divers corps de troupe.

Enfin, il nous reste à nous occuper d'une catégorie de fonctionnaires assez semblables peut-être à ce que sont aujourd'hui les mandarins en Chine ou encore les bacheliers en France, les scribes. C'étaient des lettrés ; ils avaient reçu une certaine instruction et n'exerçaient pas de métiers manuels. Parmi eux se recrutaient tous ceux qui entraient dans ce que nous appelons les carrières libérales : les ingénieurs, les professeurs, les architectes, les gouverneurs des nomes, etc. Nous avons de nombreuses peintures nous montrant les scribes dans diverses situations ; nous avons des papyrus nous renseignant de façon très exacte et très minutieuse sur leurs sentiments, sur leur état d'esprit. Tel est, par exemple, ce papyrus où un scribe a inscrit des conseils pour son fils, qui voulait prendre un métier manuel. On y sent l'orgueil de l'homme qui s'estime d'une condition supérieure à l'artisan, au marchand, à l'ouvrier, et n'a pour eux que du mépris.

En ce qui concerne les manifestations esthétiques, l'art en Egypte atteignit, dès les temps les plus reculés, à des hauteurs considérables. En vérité, la peinture et la sculpture ne jouèrent guère que le rôle d'auxiliaires à l'égard de l'architecture ; mais celle-ci atteignit à une grandeur incomparable : les pyramides et les temples en témoignent assez.

Quant à la littérature, elle semble avoir produit surtout des ouvrages sérieux ; on a retrouvé beaucoup d'ouvrages, dont la plupart contiennent des réflexions morales et des conseils pratiques. D'autres ressemblent assez à nos romans, à nos recueils de contes ou de nouvelles ; mais, toujours, leurs récits se rattachent par un

lien étroit à de vieux mythes, à des légendes transmises par la tradition. Ainsi, c'est le mythe d'Osiris que nous retrouvons dans le roman des *Deux frères*, qui remonte à près de 2.000 ans avant Jésus-Christ et qui joue, dans l'exégèse biblique, un si grand rôle à cause de sa ressemblance avec la légende de Joseph. De tous ces livres, le plus intéressant pour nous est très certainement le *Livre des Morts*, que l'on trouve souvent dans les cercueils à côté du cadavre. On le plaçait là pour que le mort pût le consulter et y puiser des conseils pour sa conduite dans la vie nouvelle qui commençait pour lui au delà de la tombe. En particulier, ce *Livre des Morts* contenait les formules que l'on devrait prononcer le jour du jugement dernier, Ces formules nous montrent jusqu'à quel point la morale des Egyptiens s'était affinée et épurée. Voici, en effet, comment l'âme, amenée au tribunal d'Osiris, plaide sa cause par-devant le jury infernal :

« Hommage à vous, Seigneur de Vérité et de Justice ! Hom-
« mage à toi, Dieu grand, Seigneur de Vérité et de Justice !
« Je suis venu vers toi, ô mon maître ; je me présente à toi
« pour contempler tes perfections... Je n'ai commis aucune
« fraude contre les hommes ! Je n'ai pas tourmenté la veuve !
« Je n'ai pas menti devant le tribunal ! Je ne connais pas la
« mauvaise foi ! Je n'ai fait aucune chose défendue ! Je n'ai
« pas fait exécuter à un chef de travailleurs, chaque jour, plus
« de travaux qu'il n'en devait faire ! Je n'ai pas été négligent !
« Je n'ai pas été oisif ! Je n'ai pas failli ! Je n'ai pas défailli ! Je
« n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux ! Je n'ai pas
« desservi l'esclave auprès de son maître ! Je n'ai pas affamé !
« Je n'ai pas fait pleurer ! Je n'ai point tué ! Je n'ai pas ordonné
« le meurtre par trahison ! Je n'ai point commis de fraude envers
« personne ! Je n'ai pas détourné les pains des temples ! Je n'ai
« point distrait les gâteaux d'offrande des dieux ! Je n'ai pas enle-
« vé les provisions ou les bandelettes des morts ! Je n'ai point fait
« de gains frauduleux ! Je n'ai point altéré les mesures de grains !
« Je n'ai pas fraudé d'un doigt sur une paume ! Je n'ai pas usurpé
« dans les champs ! Je n'ai pas faussé l'équilibre de la balance !
« Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrisons !... »

Et plus loin...

« O dieux, donnez au défunt de venir à vous, lui qui n'a
« point péché, qui n'a ni menti, ni fait le mal, qui n'a commis nul
« crime, qui n'a point rendu de faux témoignage, qui n'a rien fait
« contre lui-même, mais vit de vérité et se nourrit de justice. Il
« a semé partout la joie ; ce qu'il a fait, les hommes en parlent et
« les dieux s'en réjouissent... Il s'est concilié Dieu par son amour ;

« il a donné des pains à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements « au nu ; il a donné une barque à qui était arrêté dans son « voyage ; il a offert des sacrifices aux dieux, des repas funéraires « aux défunts. Délivrez-le de lui-même ! Protégez-le contre lui-« même ; ne parlez pas contre lui par devant le Seigneur des « morts, car sa bouche est pure et ses deux mains sont pures(1). »

Ainsi les Egyptiens, nous le voyons, se sont élevés jusqu'à la notion de justice et même jusqu'à la notion de charité pure. Remarquez bien pourtant que nous ne nous trouvons pas ici en face des idées particulièrement élevées et épurées d'un philosophe ; non, c'est là de la morale courante, de la morale à l'usage de tous.

Nous constatons, d'ailleurs, une égale élévation d'idées dans la conception que se font les Egyptiens du rôle de la femme. Il semble bien qu'elle n'ait été en rien considérée comme inférieure à l'homme et qu'elle ait joui d'une égale liberté. Dès les premières dynasties, une loi reconnaît aux femmes le droit de prendre la couronne royale, lorsque les héritiers mâles font défaut.

Mais nous aurions une idée bien incomplète de la civilisation égyptienne, si nous nous contentions de ces détails juxtaposés : nous ne nous rendrions pas compte de la façon dont ces divers éléments étaient unis entre eux, si nous négligions d'étudier l'organisation politique et religieuse. Depuis Ménès au moins, l'absolutisme règne en Egypte. Incarnation de Dieu lui-même, le roi est honoré comme un dieu. Il est le maître de tous, il commande à tous, et tous lui doivent obéissance stricte. D'ailleurs, il n'y a point en Egypte, entre l'esclave et l'homme libre, une différence aussi marquée qu'à Rome ou à Athènes. Seuls, sont considérés comme esclaves, les prisonniers de guerre, et, l'Egypte ayant pendant de longues périodes joui de la paix, ceux-ci ne sont pas en général aussi nombreux qu'on pourrait le croire.

Le roi a donc un droit absolu sur les biens et les personnes de ses sujets. La conscription met à son service autant de citoyens qu'il en faut pour les guerres à entreprendre ou les travaux à exécuter. Toute cette organisation administrative est admirablement réglée et l'autorité souveraine qui part du roi s'exerce grâce à une armée de fonctionnaires. Les croyances religieuses viennent consolider encore cette organisation.

Cette religion égyptienne est très difficile à décrire ; car sa complication est extrême. Les prêtres, en effet, dans leurs tentatives pour les ramener à l'unité, n'avaient voulu rien sacrifier des

(1) Cité par Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, ch. I, pages 46, 49. Paris, Hachette, 1909.

vieilles traditions. C'est ainsi que, à côté du culte nouveau du Soleil, nous retrouvons le culte ancien de certains animaux comme le bœuf ou le crocodile. Malgré ces restes de superstitions grossières, conservés dans la théologie égyptienne, il est assez facile de voir que celle-ci tend vers le monothéisme : le dieu souverain est *un* en essence, mais *multiple* dans ses incarnations :

« Au commencement était le Nou, l'Océan primordial, dans les « profondeurs insondées duquel les germes des choses restaient « confondus. De toute éternité, le dieu s'engendra et s'enfanta lui-« même au sein de cette masse liquide sans forme encore et sans « usage. Ce dieu des théologiens thébains était un être parfait, doué « d'une intelligence certaine, le *un unique*, celui qui existe par « essence, le seul qui vive en substance, le seul générateur dans le « ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré ; le père des pères la « mère des mères, Toujours égal, toujours immuable dans son im-« muable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, « il remplit l'univers sans qu'image au monde puisse fournir « même une faible idée de son immensité : on le sent partout, « on ne le saisit nulle part. Unique en essence, il n'est pas unique « en personne. Il est père par cela seul qu'il est ; et la puissance « de sa nature est telle, qu'il engendre éternellement sans jamais « s'affaiblir ou s'épuiser. Il n'a pas besoin de sortir de lui-même « pour devenir fécond ; il a, en son propre sein, la matière de sa « création, conçoit son fruit et, comme chez lui la conception ne « saurait être distinguée de l'enfantement, de toute éternité il « produit en lui-même un autre lui-même. Il est à la fois le père, « la mère et le fils de Dieu. Engendrées de Dieu, enfantées de « Dieu, sans sortir de Dieu, ces trois personnes sont Dieu en Dieu « et, loin de diviser l'unité de la nature divine, elles concourent « toutes trois à son infinie perfection (1). »

Une telle conception de la divinité implique, nécessairement, un haut degré de maturité dans la civilisation.

Nous retrouvons dans l'organisation religieuse des dispositions analogues à celles rencontrées dans l'organisation politique de la société. Dans les deux cas, nous constatons le même souci d'établir solidement une minutieuse hiérarchie. La soumission à la hiérarchie : voilà, semble-t-il, le caractère essentiel de la société comme de la religion égyptienne.

Il nous reste à étudier, maintenant, ce qu'a pu produire, dans les différentes branches de l'activité humaine, une organisation sociale si parfaite. Dans le domaine de l'art, nous pouvons tout

(1) Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient*, p. 27.

d'abord citer ces monuments gigantesques, dont la masse même atteste l'énormité des efforts qu'ils ont coûtés. La construction des Pyramides, le creusement du lac Mœris, l'édification des temples de Karnak et de Louqsor, etc., ont évidemment exigé le concours de quantités innombrables de travailleurs pendant des temps très longs. Dans le domaine de la science empirique, nous avons également à enregistrer les succès obtenus par les Egyptiens. En effet, à cette société tout entière orientée vers l'utilité, correspond une science empirique tout à fait remarquable. Mais s'il s'agit non plus de la science empirique, mais de la science rationnelle et théorique, nous ne trouvons presque rien. Or, si nous voulons bien observer que celle-ci sera tout entière constituée, au moins dans ses parties essentielles, en moins de 300 ans, par le génie grec, il semble qu'une question très grave se pose au sujet des conditions nécessaires pour qu'apparaisse la science théorique.

Comment expliquer qu'une civilisation, aussi brillante au point de vue matériel et même moral que la civilisation égyptienne, n'ait pu, pendant une durée de 40 siècles, enfanter une théorie rationnelle ni en mathématiques, ni en physique, ni en biologie, sinon par ce fait, que la science rationnelle implique quelque chose qui répugne aux caractères essentiels de cette civilisation ?

---

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIX^e siècle

**Cours de M. STROWSKI,**

*Chargé de cours à l'Université de Paris.*

**V. Hugo** : *les Odes et Ballades*; *les Orientales*.

Je vous ai raconté l'existence de V. Hugo et la formation de son caractère jusqu'à son mariage et jusqu'à la publication de son premier ouvrage, en 1822. Vous avez pu voir comment il a essayé de devenir et comment il est devenu chef d'école ; combien il diffère de Lamartine, tempérament capricieux, passionné, ardent. Ce qui caractérise, au contraire, Victor Hugo, c'est la continuité et le sérieux dans le travail, la régularité. A les comparer tous deux, on est même tenté de se demander si vraiment Victor Hugo, à côté de Lamartine, est un poète : attribuer à celui-ci le don de poésie, c'est, semble-t-il, le refuser à celui-là. En réalité, Victor Hugo est poète, et il l'est grâce à trois dons : le don des mots, il est créateur de syllabes et de sons ; le don des images, les mots qu'il emploie font naître souvent dans notre imagination d'étranges visions ; le don de créer des personnages, de les faire vivre. Aujourd'hui, je vous montrerai seulement le poète des mots et des images.

Mais il nous faut observer, d'abord, un trait curieux de ce grand homme : il se savait poète, mais il prétendait bien plutôt être théoricien. Les *Odes et Ballades* n'ont pas eu moins de six préfaces successives ; et chacune de ces préfaces contient quelque idée nouvelle ; de même la préface des *Orientales* est un programme riche d'idées. Victor Hugo attribuait ou feignait d'attribuer plus d'importance à ses idées qu'à ses œuvres. « Si l'auteur croit à ses théories, d'un autre côté, il croit fort peu à son talent », voilà ce qu'il écrit dans une de ses préfaces. Son ambition fut d'abord d'être un théoricien et un chef d'école, et, pour cela, il commença par adopter et exposer les idées des préromantiques, cherchant à conformer ses œuvres à ses idées. Mais il ne réussit qu'à demi ; il ne fut vraiment poète que du jour où il écrivit, en dehors des théories, des œuvres uniquement adaptées à son tempérament et, par là même, originales.

Nous trouvons l'exposé de ses premières théories dans la Préface des *Odes et Ballades* : « Il y a deux intentions dans la publication de ce livre : l'intention littéraire et l'intention politique ; mais, dans la pensée de l'auteur, la dernière est la conséquence de la première, car l'histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses ». Et Victor Hugo continue : « Au reste le domaine de la poésie est illimité. Sous le monde réel, il existe un monde idéal, qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumé à voir dans les choses plus que les choses. Les beaux ouvrages de poésie en tout genre, soit en vers, soit en prose, qui ont honoré notre siècle, ont révélé cette vérité, à peine soupçonnée auparavant, que la poésie n'est pas dans la forme des idées, mais dans les idées mêmes. La poésie, c'est tout ce qu'il y a d'intime en tout. » Et, par intime, il faut entendre non ce qui est familier, mais ce qui est profond, ce qui vient de notre âme, ce qui est intérieur. Le poète doit se faire l'âme, l'écho de toutes choses ; et Victor Hugo chantera aussi bien les grands sentiments qui soulèvent ses compatriotes, que les sentiments de son propre cœur. Voilà un superbe programme, mais ce n'est pas avec les *Odes* que Victor Hugo l'a réalisé.

Dans ses *Odes*, Victor Hugo a d'abord chanté ses amours ; et ces petites pièces, de forme claire, d'inspiration joyeuse, comme il arrive souvent, lui ont servi à communiquer avec sa fiancée : ce sont des déclarations voilées du poète à Adèle Foucher. Mais elles ne comportent pas d'autre poésie que celle qui peut naître de l'expression d'un sentiment sincère. La différence est grande, quand on compare les *Odes* aux *Méditations*. Dans le livre de Lamartine, une figure apparaît nettement malgré les voiles de la poésie : Elvire a pour nous une individualité ; il nous est impossible de la confondre avec toute autre femme. Au contraire, la jeune fille que chante Victor Hugo n'a rien qui la distingue des autres jeunes filles ; elle est pareille à toutes les jeunes et jolies personnes ; elle n'a point de pensée originale et, d'ailleurs, ce n'est qu'une fillette de quinze ans, aux joues roses, aux cheveux noirs. Le sentiment du poète à son égard, s'il dura longtemps, n'eut jamais la profondeur du sentiment de Lamartine à l'égard d'Elvire ; même en écartant chez Lamartine la passion, il reste un sentiment de nature tout autre. Le poète des *Méditations* atteint à l'infini et à Dieu ; en chantant son amour, il chante la nature et l'immortalité. Victor Hugo n'est qu'un petit jeune homme amoureux, qui raconte de façon fort charmante qu'il est amoureux. Aussi vous épargnerai-je la lecture d'une des *Odes* de Victor Hugo : j'aurais l'air de me

moquer d'un si grand poète. Qu'il me suffise de vous dire que, voulant faire exprimer à Hernani son amour pour Doña Sol, il s'est contenté de mettre en vers quelques passages de ses propres lettres. C'est donc que les sentiments qu'il avait pour Adèle Foucher n'avaient rien que de très simple, de très général.

Examinons, maintenant, les pièces d'inspiration politique. La poésie politique a eu en France quelques grands représentants, à commencer par Chénier avec ses *iambes*. Elle consiste à mêler des sentiments individuels aux grands événements contemporains. C'est ainsi que, au temps de la Terreur, André Chénier s'apitoiera sur les victimes, s'indignera contre les bourreaux. Mais Hugo a une tout autre attitude : il veut être un sage qui juge, et, plus encore, un prophète. De bonne heure, l'instinct poétique s'éveilla en lui. Il voulut que sa poésie fût la révélation prophétique de la conscience humaine et de la justice divine. A ce genre de poésie, l'époque de la Restauration était singulièrement favorable.

A distance, ce qui nous frappe dans l'histoire des années 1815-1830, c'est la lutte entre les idées libérales et les idées conservatrices. Nous oublions trop les hommes pour ne voir que les programmes; mais, dans la réalité, le conflit se posa de façon beaucoup plus dramatique et beaucoup plus pathétique. La Restauration mit aux prises, dans un régime de liberté relative, les bourreaux avec les fils des victimes. A chaque instant, M^lle^ de Sombreuil pouvait se trouver à Paris en face des gens qui l'avaient obligée à boire le sang de son père, les Vendéens se rencontrer avec les massacreurs de Quiberon. Et de là se dégageait nécessairement une certaine idée de la justice immanente, idée dont Hugo, à l'exemple de Chateaubriand, cherche à faire sortir une poésie. La vie intime de Chateaubriand, pendant ces années, s'éclaire bien plus par là que par tous les discours qu'on peut faire sur la lutte des idées libérales et des idées conservatrices durant cette période.

Pour en revenir à Victor Hugo, ce fut là le thème principal de ses poésies. On peut se demander ce que Lamartine aurait écrit, si un pareil sujet l'avait inspiré. Il est certain que Hugo y échoua complètement. Il nous fait l'effet d'un homme qui voudrait avoir du génie et qui n'y arrive pas. Il est facile de noter quelques-uns de ces procédés d'alors, procédés essentiellement oratoires et artificiels. Que de strophes commençant par : « Oui, parle... » ; — « Oui, tais-toi... » ; — « Courage ! » ; — « Quoi, les victimes... — « Quoi, les bourreaux... ». — Tout cela nous donne l'impression qu'il n'est pas ému, qu'il ne parle pas de ces sujets avec son cœur. C'est que, en réalité, il était trop étranger à ces sentiments : il n'était ni bourreau, ni fils de victime ; il n'était pas né pour cette

poésie, qui, à l'heure actuelle, n'a pas encore de représentant en France.

Dès lors, Hugo, abandonnant de plus en plus les théories qu'il avait imprudemment et hardiment adoptées, fit à l'art une part de plus en plus grande dans ses vers, et se préoccupa surtout des questions d'esthétique. Il ne fut plus qu'un poète ; il se servit des mots plus que des idées, et, par cette voie, il devint le chef d'école qu'il avait rêvé d'être, un chef d'école selon son cœur et son tempérament. Nous sommes ainsi amenés à étudier le passage de la poésie, expression des croyances politiques ou religieuses, à la poésie pure. Ce passage est marqué par une influence décisive. Jusque-là, Victor Hugo avait cédé à l'influence de ses amis : Soumet, Guiraud, Lamartine ; de son admirateur, Chateaubriand. Une autre influence le libère : celle de son père.

Le général Léopold-Sigisbert Hugo vous est déjà connu : vous savez qu'il avait habité successivement en Corse, en Italie, en Espagne, tandis que sa femme élevait ses enfants à Paris. En novembre 1815, mis en demi-solde, il se retira à Blois. Le ménage était peu uni, et, par amour pour leur mère, les enfants avaient cessé de voir leur père. Mais M^me^ Hugo mère mourut en 1821 ; et, quelques mois après, Victor Hugo, sur le point de se marier, eut besoin de la signature de son père. Il lui écrivit une lettre aujourd'hui perdue, mais où on lisait : « J'aime et je respecte la mémoire de ma mère, et je l'oublie, cette mère, en écrivant à mon père. » Le père accorda son consentement ; mais sa réponse contenait des nouvelles moins agréables : il n'avait pas d'argent à donner à son fils. En outre, il lui annonçait qu'il s'était remarié avec la veuve d'un ancien officier d'état-major : c'était cette femme, d'ailleurs, qui avait amené la séparation entre M. et M^me^ Hugo. Victor Hugo ne s'en montra pas moins un excellent fils : il n'eut que des paroles de remerciement pour son père, des paroles d'amitié pour sa belle-mère.

M. Dupuy, dans la *Jeunesse des Romantiques*, a publié quelques lettres du fils au père : elles sont très curieuses. Victor Hugo devient en quelque sorte le père du général Hugo ; il prend vis-à-vis de lui un air protecteur ; il lui cherche une situation, il lui rappelle ses dettes d'honneur ; même il admire les vers détestables qu'écrivait son père ; il se charge de les porter à l'éditeur ; il déclare les avoir relus trois fois, et il ajoute : « Plu-« sieurs de mes amis, qui sont en même temps des littérateurs distingués, portent de ton ouvrage les mêmes jugements que moi. » Il se défend d'être partial par affection filiale. Le premier enfant du poète fut un garçon, si chétif qu'on dut renoncer à l'élever à

Paris ; il fut mis en nourrice à Blois et confié à la belle-mère. La jeune femme du poète donne, par écrit, des conseils à la femme du général. Elle lui recommande d'ôter à l'enfant le maillot qu'il ne peut supporter. Des rapports étroits s'établissent ainsi entre la belle-mère et la belle-fille. A la fin, elles se fâchèrent. Victor Hugo donna raison à sa femme, mais continua quand même à avoir des relations affectueuses avec son père. En 1827, le général Hugo vint habiter à Paris et loua un appartement non loin de son fils. Il mourut peu de temps après, en janvier 1828.

Ce vieux général aimait, comme beaucoup de vieux généraux, à parler de ses campagnes. Peu à peu, il fit passer ses sentiments dans l'âme du poète : Victor Hugo devint bonapartiste et admirateur de Napoléon ; par là même, il adopta les idées libérales : ce progrès est sensible à travers son œuvre. Une des dates marquantes de cette évolution est le mois de janvier 1827. Dans une soirée à l'ambassade d'Autriche, l'huissier se contenta d'annoncer Oudinot, duc de Reggio, et le duc de Dalmatie, par leur nom de famille. Victor Hugo fut indigné de cet outrage fait à la noblesse de l'Empire. Son père pouvait être victime d'un pareil affront. Poussé à la fois par le sentiment patriotique et par la piété filiale, il composa sa belle pièce, intitulée *A la Colonne*. Il n'avait alors qu'à écrire des poésies libérales et bonapartistes : il aurait changé de sentiments, sans changer de doctrine littéraire ; il serait resté un poète politique. Denou ne disait-il pas « qu'il n'y a de génie que dans une âme républicaine et patriote » ; mais il n'en fut pas ainsi, et Victor Hugo, abandonnant le point de vue politique, allait se consacrer désormais à la poésie pure.

Cette tendance apparaît de plus en plus marquée dans les éditions successives des *Odes et Ballades*. Victor Hugo y introduit des pièces nouvelles d'un caractère amusant et exquis à la fois. Et, ici, je m'adresse plus particulièrement à MM. les étudiants : la poésie à idées et à sentiments est, sans doute, une très belle poésie, et je suis le premier à l'admirer ; mais n'oubliez-pas qu'il existe un autre genre de poésie. J'ai entendu réciter, il y a quelques jours, un poème dans une langue que je ne connaissais pas. Un voisin m'indiqua le sujet de la poésie. Il s'agissait d'une enfant qui entre dans la grande forêt lithuanienne ; le poète nous dit ses impressions, ses étonnements, son ravissement, son effroi. A la musique des mots, au seul rythme des vers, je pouvais deviner et suivre les sensations de l'enfant ; sa joie, sa gravité se révélaient à moi par les seuls sons de la langue polonaise. Eh ! bien, il y a dans toutes les langues (mais en français moins peut-être que dans toute autre langue) des poésies qui ne valent que par les

mots qui la composent, qui ne sont qu'un jeu, mais un jeu prestigieux, un enchantement. Sur tous ses rivaux en ce genre, Victor Hugo l'emporte par l'absence de tout effort apparent. Il semble qu'il ne nous amuse pas moins qu'il ne s'est amusé lui-même en écrivant ces vers. Faut-il vous relire cette délicieuse *Fiancée du Timbalier*, ou cette pièce moins connue, mais aussi belle, *Ecoute-moi, Madeleine !* où le nom de Madeleine revient, comme une caresse, à la première rime de chaque strophe, où tout est harmonie, grâce, bonne humeur. La *Chasse du Burgrave* n'est qu'un jeu extraordinaire du rythme. De même le *Pas d'armes du Roi Jean*. Une autre supériorité de Victor Hugo, c'est que, tandis que les autres poètes en ce genre accumulent les vers les uns après les autres uniquement pour s'acquérir le mérite de la difficulté vaincue, notre poète traite toujours un sujet. Dans la *Chasse du Burgrave*, nous voyons le bon burgrave passionné à la chasse, tandis que sa femme le trompe.

Mais ce genre trouve son épanouissement dans un autre volume de Hugo, où tout est joie, clarté, soleil, lumière, musique : *les Orientales*. La Grèce était alors fort à la mode : c'était l'époque de la guerre d'Indépendance. En même temps, par le mouvement naturel des esprits, on était porté, dans la jeune génération, à rechercher dans la poésie la lumière et la couleur : l'Espagne, l'Algérie, toute l'Afrique du Nord faisaient ainsi partie de l'Orient, qui s'étendait jusqu'aux déserts de l'Arabie. Victor Hugo, avec son sens admirable de l'actualité, transporte sa Muse dans cet Orient poétique. Il nous prévient, dans sa préface, qu'il a écrit ces vers sans aucune intention philosophique ou politique, uniquement pour s'amuser : « Si donc, aujourd'hui, quelqu'un lui demande à quoi bon ces *Orientales* ? qui a pu lui inspirer de s'aller promener en Orient pendant tout un volume ? que signifie ce livre de pure poésie, jeté au milieu des préoccupations graves du public et au seuil d'une session ? Où est l'opportunité ? A quoi rime l'Orient ?... Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris, et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil. » Volontiers, il répondrait comme ce jeune pâtre jouant de la flûte : « Cela m'est venu de nuit en écoutant le rossignol. »

Ici, le talent du poète s'est élargi : il est capable maintenant de tous les accents. Vous connaissez tous ces belles pièces intitulées *Navarin*, *le Cri de guerre du Muphti*, *l'Enfant Grec*. Même une pièce tragique, comme celle-ci, n'atteint pas au pathétique. Le sang ne fait qu'un ornement de plus. *Chanson de Pirate* est une pièce de pure fantaisie ; la *Captive*, *Sarah la Baigneuse*, valent

surtout par la musique. En ce genre, c'est un véritable tour de force que les *Djinns*, pièce véritablement fabuleuse, où le poète a essayé de faire, d'un bout à l'autre, de l'harmonie imitative, et ce qui est le plus surprenant, y est parvenu, par le rythme et la longueur des vers dans les strophes successives : 2 pieds d'abord, puis 3, 4, 5, 6, 7, 8, 10, 12, enfin 12, 10, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2. Quand, parfois, il arrive au poète d'exprimer encore ses sentiments et ses idées politiques, c'est sur un ton beaucoup plus dégagé, avec plus de fantaisie et de gaieté que dans *les Odes*. Deux pièces sont consacrées à Napoléon : l'une est la fameuse pièce intitulée *Lui* ; l'autre, beaucoup plus amusante, quoique moins connue, c'est *Bounaberdi*, où le poète nous fait sentir l'impression que fit Napoléon sur les Arabes du désert.

Cependant, le souci des théories est loin de l'avoir abandonné. Seulement, au lieu de conformer ses poésies à ses théories, il est théoricien après coup.

Il explique ce que doit être le romantisme : « Pourquoi, dit-il, n'en serait-il pas d'une littérature dans son ensemble et en particulier de l'œuvre d'un poète, comme de ces belles vieilles villes d'Espagne, par exemple, où vous trouvez tout : fraîche promenade d'orangers le long d'une rivière ; larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes, rues étroites, tortueuses, quelquefois obscures, où se lient les unes aux autres mille maisons de toute forme, de tout âge, hautes, basses, noires, blanches, peintes, sculptées, labyrinthe d'édifices dressés côte à côte, pêle-mêle, palais, hospices, couvents, casernes, tous divers, tous portant leur destination écrite dans leur architecture ; marchés pleins de peuple et de bruit ; cimetières où les vivants se taisent comme les morts ; ici, le théâtre avec ses clinquants, sa fanfare et ses oripeaux ; là-bas, le vieux gibet permanent, dont la pierre est vermoulue, dont le fer est rouillé, avec quelque squelette qui craque au vent ; au centre, la grande cathédrale gothique avec ses hautes flèches tailladées en scies, sa large tour du bourdon, ses cinq portails brodés de bas-reliefs, sa frise à jour comme une collerette, ses sordides arcs-boutants, si frêles à l'œil ; et puis ses cavités profondes, sa forêt de piliers à chapiteaux bizarres, ses chapelles ardentes, ses myriades de saints et de châsses, ses colonnettes en gerbes, ses rosaces, ses ogives, ses lancettes qui se touchent à l'abside et en font comme une cage de vitraux, son maître-autel aux mille cierges ; merveilleux édifice, imposant par sa masse, curieux par ses détails, beau à deux lieues et beau à deux pas ; et, enfin, à l'autre bout de la ville, cachée dans les sycomores et les palmiers, la mosquée orientale, aux dômes de

cuivre et d'étain, aux portes peintes, aux parois vernissées, avec son jour d'en haut, ses grêles arcades, ses cassolettes qui fument jour et nuit, ses versets du Koran sur chaque porte, ses sanctuaires éblouissants, et la mosaïque de son pavé et la mosaïque de ses murailles, épanouie au soleil comme une large fleur pleine de parfums.

« Certes, ce n'est pas l'auteur de ce livre qui réalisera jamais un ensemble d'œuvres auquel puisse s'appliquer la comparaison qu'il a cru pouvoir hasarder. Toutefois, sans espérer que l'on trouve dans ce qu'il y a bâti même quelque ébauche informe des monuments qu'il vient d'indiquer, soit la cathédrale gothique, soit le théâtre, soit encore le hideux gibet ; si on lui demandait ce qu'il a voulu faire, il dirait que c'est la mosquée. » Dans *Han d'Islande* et dans *Bug-Jargal*, Victor Hugo fera le gibet ; il fera la cathédrale dans *Notre-Dame de Paris*.

En résumé, Victor Hugo commença à enseigner avec les pré-romantiques que la poésie consiste à se placer au centre de toutes choses, à avoir une âme pleine de Dieu. Mais sa nature n'était point faite pour cette poésie ; il ne réussit pas. Une telle poésie ne vient pas seulement de ce que le poète croit et dit ; elle exige encore, de la part du poète, la conformité de sa vie avec ses croyances et avec ses paroles.

Victor Hugo changea alors entièrement de point de vue. Le monde irréel et poétique ne fut plus, pour lui, le monde intelligible et idéal ; ce fut le monde des couleurs et des sons. Il donna dans ses *Orientales* un modèle aux autres romantiques et détermina ainsi le sens du nouveau courant poétique : la cathédrale, la mosquée, le gibet, la lumière, toute la vie grouillante du passé, tout cela devint sujet de poésie. Mais une telle formule, si elle s'applique à bien des romantiques, ne saurait épuiser tout le romantisme de Hugo ; et nous verrons, la prochaine fois, le poète, créateur de types, dans son théâtre.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## George Wither (1588-1667).

George Wither est un poète puritain. Avec lui, nous arrivons à la dernière des divisions que nous avions faites entre les poètes anglais du premier tiers du XVII^e siècle. Elles n'ont d'ailleurs aucune valeur absolue, et ne sont que des commodités d'étude, à tel point que les poètes dont nous allons parler maintenant ne sont pas les seuls qu'on pourrait appeler puritains, et qu'il y a des traces de puritanisme chez des poètes déjà étudiés, comme Sir Philipp Sidney et Spenser. La poésie de ce dernier surtout est, en dépit de quelques peintures très osées, tout entière d'aspiration puritaine ; mais Spenser n'est pas puritain, au sens où l'est Wither. Chez lui, le puritanisme est l'attitude morale ou religieuse d'un homme qui tend à établir plus de pureté dans les mœurs ou dans le culte. Chez Wither et chez les poètes de son groupe, le terme « puritanisme » a une valeur historique : il implique un parti politique et religieux. En ce sens, le mot s'est appliqué d'abord à un petit groupe de calvinistes fanatiques, venus de Hollande, jusqu'au jour où il a désigné tous les adversaires de l'ordre établi et le parti qui a joué un si grand rôle dans l'histoire anglaise au XVII^e siècle. Mais il est arrivé que des membres importants du parti puritain ont été, comme poètes, beaucoup plus près des Cavaliers ou des Anglicans ; tel est le cas des deux poètes dits puritains, autres que Milton : George Wither et Andrew Marvell. C'est du premier que nous nous occuperons aujourd'hui.

George Wither naquit en 1588. Fils aîné d'une vieille famille rurale de Hampshire, il mena durant ses premières années, où il fut élevé par le curé de sa paroisse, une existence très rustique, qu'il a dépeinte dans ses vers. Il y dit comment, à toutes les douceurs de sa famille et à tous les jeux des enfants de son âge, il préférait les promenades solitaires par vaux et par collines. Il avait pour la campagne, et déjà presque pour la « Nature », un amour

très profond et très intime, qui se retrouve dans tous ses vers, dans ses satires aussi bien que dans ses églogues. Son amour de la Nature a été la grande passion de sa vie, la seule qu'on retrouve toujours chez lui. La voici, d'abord, à l'époque de sa jeunesse :

When at hand
Hounds, hawks and horses were at my command,
Then choose I did my walks on hills and vallies,
In groves, near springs, or in sweet garden allies,
Reposing either in a natural shade
Or in neat harbours wich by hands were made.

Lorsqu'il va à l'Université d'Oxford pour compléter ses premières études, il manifeste la même indépendance un peu sauvage. Il se dégoûte des méthodes d'enseignement en usage et apprend Aristote par lui-même. Alors tout s'éclaire :

At length I felt my dull intelligence
Begin to open, and perceived more
In half an hour than half a year before.

Pour une cause inconnue, il quitte Oxford trop tôt pour pouvoir prendre un grade et revient chez son père. Là, menacé d'être mis à un métier, *some mechanic trade*, comme il l'appelle, il s'échappe et va à Londres étudier le droit. Profitant de ce qu'il est inscrit aux *Inus of Court*, il se fait introduire à la cour de Charles Ier. La cour le scandalise par ses mensonges et sa licence, et il la satirise dans ses *Abuses stript and whipt*, sa première production poétique importante, 1613. Il a alors 25 ans, et ne peut se tenir de dire leur fait aux vices qu'il voit autour de lui. Renonçant, dit-il, aux soins de son avancement :

The actions of the present time I eyed
And all her secret villainies descryed :
I stript abuse from all her colours quite
And laid her ugly face to open sight.

C'est de la satire générale, sans nouveauté ni saveur, comme il arrive fréquemment lorsqu'un jeune homme, qui n'a pas encore assez d'observation pour pouvoir décrire la vie ambiante, s'érige en censeur des vices de son temps. Elle choqua pourtant, et Wither fut enfermé dans la prison de Marshalsea. Il y resta quelques mois, et y écrivit un de ses plus charmants poèmes : *The Shepherd's Hunting*, sorte de pastorale qui parut en 1615. Dans l'ombre de sa prison, sa jeunesse rustique lui revient avec force, et il trouve des accents émus pour la chanter : c'est son œuvre

la plus souvent citée et la plus connue. Elle comprend six églogues, au cours desquelles s'entretiennent Willy et Philarète, ou l'ami de la vertu. Willy, c'est William Browne, l'auteur des *Britain's Pastorals*, dont deux livres avaient été déjà publiés, et l'ami de Wither. Philarète, c'est Wither lui-même, que son amour de la vertu a fait mettre en prison. Le passage le plus fameux nous montre le prisonnier, Philarète, encourageant Willy à reprendre ses chansons. Willy s'y refuse : il connaît déjà assez la calomnie. Mais Philarète l'exhorte à continuer malgré tout. La calomnie est un nuage que le soleil a tôt fait de disperser, une vapeur qu'il pompe et sèche. Si lui-même, Philarète, n'était pas d'esprit si faible, il se donnerait tout à la poésie. C'est elle qui l'a conduit en prison; mais, aussitôt libre, il s'y consacrera. Même en son cachot, elle le console. Privé des beautés naturelles qu'il aime, il en jouit par le souvenir. Alors viennent les vers aimés par Wordsworth, ceux qu'il rendit célèbres en les citant, et qu'il est surprenant de trouver à cette date. En son octosyllabe facile, Wither dit avec grâce ce qui fera l'essentielle philosophie du poète de l'*Excursion* :

She (1) doth tell me where to borrow
Comfort in the midst of sorrow,
Makes the desolated place,
To her presence be a grace,
And the blackish discontents
To be pleasing ornaments.
In my former days of blisse,
Her divine skill taught me this,
That from every thing I saw
I could some invention draw :
And raise pleasure to her height
Through the meanest object's sight.
By the murmure of a sprling,
Or the least boughes rusteling,
By a dazie whose leaves spred,
Shut when *Tytan* goes to bed,
Or a shady bush or tree,
She could more infuse in mee
Then all Natures beauties ean
In some other wiser man.

C'est déjà la pensée de ceux qui seront les Lakistes. Les moindres objets, grâce à la faculté poétique, produisent un plaisir qui ne s'en va pas, qui persiste dans le souvenir. Wordsworth n'a pas dit autre chose dans sa pièce écrite à *Tintern Abbey*.

(1) La poésie.

Ecoutons maintenant Philarète dire la dette contractée par lui envers la poésie dans la prison de Marshalsea :

By her helpe I also now
Make this churlish place allow
Some things that may sweeten gladnes,
In the very gall of sadnes.
The dull loanness, the blacke shade,
That there hanging vaults have made ;
The strange musicke of the waves
Beating on these hollow caves...
From all these, and this dull ayre,
A fit object for *Despaire*
She hath taught me by her might
To draw comfort and delight.

Quoi d'étonnant si, après cela, il lui jure fidélité pour la vie ! La poétique Nature l'avait aidé à supporter ses malheurs ; elle l'avait conduit aussi à écrire les vers les plus frais que nous ayons de lui.

La même joie de vivre se retrouve dans les autres poésies que Wither publia dans sa jeunesse à côté de ses satires. Elle apparaît dans *Fidelia*, une élégie d'amour publiée en 1617, et dans les chansons d'amour dont il la fit suivre en 1619. Dans l'une de celles-ci, il se révèle bon vivant, bien décidé à ne pas se ronger le cœur pour une maîtresse dédaigneuse : c'est la plus souvent reproduite des chansons de Wither. L'allure en est pimpante et alerte, sans rien absolument de licencieux, en dépit du ton cavalier :

Shall I, wasting in despair
Die because a woman's fair ?
Or make pale my cheeks with care
Cause another's rosy are ?
Be she fairer than the day,
Or the flowery meads of may,
If she be not so tome,
What care I how fair she be ?

Shall my foolish heart be pined
'Cause I see a woman kind ?
Or a well-disposed nature
Joined to a lovely feature ?
Be she meeker, kinder than
Turtle-dove or pelican,
If she be not so to me,
What care I how kind she be ?

Shall a woman's virtue move
Me to perish for her love ?
Or her merit's value known

Make me quite forget my own ?
Be she with that goodness blest,
Which may gain her name of Best,
If she be not such to me
What care I how good she be ?

'Cause her fortunes seem too high
Shall I play the fool, and die ?
Those that bear a noble mind,
Where they want of riches find,
Think what with them they would do,
That without them dare to woo.
And unless that mind I see,
What care I how great she be ?

Great, or good, or kind, or fair
I will ne'er the more despair.
If she love me, this believe,
I will die ere she shall grieve.
If she slight me when I woo,
I can scorn and bid her go,
For if she be not for me,
What care I for whom in she be ?

Dans le recueil publié par Wither en 1622, *Faire Virtue or the Mistresse of Philarete*, on trouve encore les mêmes caractères, avec d'autres qui commencent à s'y mêler. Ses mérites y atteignent par endroits leur plus haut point ; mais, par malheur, la moralisation commune et banale s'est accrue, et le recueil ne vaut que par endroits. Il est vrai qu'alors il vaut beaucoup.

La chanson du *Stedfast Shepherd* répond exactement au titre du recueil ; elle le montre en état de transition de la gaillardise aimable et chaste au puritanisme, dans le sens moral du mot. Il y dit adieu aux Sirènes et aux plaisirs mondains, et souhaite la bienvenue à la vertu. La pièce est pleine d'aisance et de verve ; mais elle est trop facile et trop copieuse peut-être, et manque un peu de distinction ; elle vaut pourtant par l'entrain, et le rythme heureux et varié. En voici deux stances :

Hence away, you syrens, leave me,
And unclaspe your wanton armes ;
Sugred words shall ne'er deceive me
(Though thou prove a thousand charmes).
    Fie, fie, forbeare ;
    No common snare
Could ever my affection chaine ;
    Your painted baits,
    And poore deceits,
Are all bestowed on me in vaine...

I have elsewhere vowed a dutie ;
Turn away thy tempting eyes.
Shew not me a naked beautie,
Those impostures I despise.
My spirit lothes
Where gawdy clothes
And fained othes may love obtaine.
I love her so
Whose looke sweares No,
That all your labour will be vaine.

Quelquefois, l'idée élevée du poème se manifeste avec plus de force. Ces deux vers :

Shall I haunt the thronged vallies
Whilst there's noble hils to climbe...

nous font penser au *Comus* de Milton : Wither se rapproche des puritains, dont il semblait, à l'origine, très éloigné.

Mais, même dans ce recueil, on voit celui qui incline vers le puritanisme écrire une chanson qu'on croirait inspirée par l'esprit le plus opposé au puritanisme : c'est son *Christmas*, une des plus plantureuses et des plus joyeuses poésies de la saison des dindes rôties ; elle est pleine de bonne humeur populaire, de l'amour de la bonne vie et des joyeuses traditions. Son refrain, *And let us all be merry*, exhale l'esprit de ces réjouissances plus païennes que chrétiennes :

So now is come our joyful feast ;
Let every man be jolly
Each roome with yvie leaves is drest,
And every post with holly.
Though some churles (1) at our mirth repine,
Round your forheads garlands twine,
Drowne sorrow in a cup of wine,
And let us all be merry.

Now all our neighbours chimneys smoke,
And Christmas blocks are burning ;
Their ovens they with bak't meat choke,
And all their spits are turning.
Without the door let sorrow lie :
And if for cold it hap to die,
We'll bury't in a Christmas pye,
And evermore be merry.

Étrange puritain vraiment : c'est du Dickens déjà. L'humeur sociale est pareille. Surtout si l'on ajoute cette curieuse ressem-

(1) Les puritains.

blance, que Wither, lui aussi, lui déjà, a souci des malheureux qui trouveront bonne pitance ce jour-là :

> Good farmours in the countrey nurse
> The poor, that else were undone.
> Some landlords spend their money worse
> On lust and pride at London.
> There the roysters they doe play ;
> Drabb and dice their lands away,
> Which may be ours another day :
> And therefore let's be merry.

C'est là une petite stance, très curieuse. La charité des bons fermiers de la campagne lui sert de prétexte pour satiriser les riches de Londres, et il semble que cette joyeuseté de Noël va devenir une satire amère. Il n'en est rien toutefois : un mot de bonne humeur (*wich may be ours another day*) réapparaît aussitôt, et la pièce s'achève dans la gaîté.

Nous nous croyons bien loin du Puritanisme. Toutefois, dans le même temps où il écrivait ces joyeux vers, Wither poursuivait sa carrière satirique acharnée contre les vices du jour. En 1621, il se faisait de nouveau jeter à la prison de la Marshalsea pour son *Wither's Motto.* Il fut d'ailleurs aussitôt relâché, et retira de son emprisonnement une extraordinaire popularité ; 30.000 exemplaires de la satire furent imprimés en quelques mois. Cette popularité nous est confirmée par Ben Jonson, défenseur de la cour et du théâtre, et toujours prêt à se jeter sur ceux en qui il flairait le puritanisme. Il prit Wither pour victime dans un de ses masques de cour, *Time vindicated to Himself and to his Honour*, joué en 1623 ou 1624. C'est la réplique aux satires du jour, et surtout à celle de Wither. Au début, la Gloire, *Fame*, arrive devant le roi, suivie des Curieux, *The Eyed*, *The Nosed*, *The Eared* qui représentent les différents sens dont la curiosité se sert. Tous s'attendent à des scandales, à des saturnales. Alors entre *Chronomastix*, ou le fouailleur du temps présent, personnifiant les satiriques auxquels en veut Jonson, et surtout Wither. Il parle en vers rimés, dont la facilité banale rappelle ceux de Wither. Le poète est montré vaniteux, plein de sa popularité, et désireux seulement d'acquérir du renom. Cependant, il dit voir *Fame* pour la première fois, et déclare ne demander qu'à la servir, Peu lui importe de châtier les vices du temps, pourvu qu'il obtienne la gloire ; mais *Fame* l'écarte avec mépris :

> Away, I know thee not, wretched impostor,
> Creature of glory, mountebank of wit,

Self-loving braggart, Fame doth sound no trumpet
To such vain empty fools : tis infamy
Thou serv'st and follow'st, scorn of all the muses !
Go revel with thine ignorant admirers,
Let worthy names alone.

Le pauvre Chronomastix est atterré. Est-ce là une récompense pour tant de rimes ? Est-ce être juste envers un homme qui a acquis tant de popularité. Et la raillerie continue, violente, avec des intervalles de parodie amusante.

A vrai dire, Wither avait un peu prêté le flanc aux attaques de ses ennemis, et tout n'est pas faux dans la vanité dont Jonson le gratifie. Il s'était fait représenter dans quelques éditions en Satyre, armé d'un fouet. En tête de sa dernière satire, *Wither's Motto*, une vignette le représentait repoussant du pied le globe terrestre, et montrant de la main des troupeaux et des richesses diverses, illustrant ainsi sa devise : *Nec habeo, nec careo, nec curo.* Il avait aussi eu le malheur d'avertir le lecteur, dans l'introduction de ses *Abuses Stript and Whipt* : « Not to look for Spenser's or Daniel's well composed numbers, or the deep conceits of the now flourishing Jonson ; but to say-t'is honest plain matter, and there's as much as he expects. » Il avait eu surtout l'imprudence d'attaquer Jonson, le grand buveur et en même temps le louangeur attitré des rois et des seigneurs. Dans un passage amusant, il avait montré Jonson écrivant, non seulement une épigramme, mais encore une élégie après boire, et il avait fait remarquer que son inspiration à lui était plus sincère et plus profonde. Jonson avait des raisons personnelles de lui en vouloir. C'est pourquoi il le montre, en la personne de Chronomastix, adoré par la foule des curieux et des stupides. C'est pourquoi, aussi, il met en relief l'hostilité des satiriques contre la société entière, et leur prétention d'avoir le droit de tout dire, fût-ce contre l'État, fût-ce contre le roi.

De parler contre le roi, voilà de quoi finalement on accusait Wither. Et pourtant, dans ses premières satires, Wither, tout en visant à la purification des mœurs, se défendait d'être sectaire ; il rejetait même l'épithète de puritain ; ou plutôt, il déclarait être le bon puritain, celui qui est pur de cœur, et non le mauvais, celui qui est grognon, grincheux, et trouve tous les délassements impardonnables :

Now, by these words, to some men it may seem
That I have Puritans in high esteem :
Indeed, if by that name you understand
Those whom the vulgar atheists of this land

Do daily term so ; that is, such as are
Fore-named here, and have the greatest care
To know and please their maker — then'tis true
I love them well ; for love to such is due.
But if you mean the busy-headed sect,
The hollow crew, the counterfeit elect,
Our dogmatists, and ever-wrangling spirits,
That do as well contemn good works as merits ;
If you mean those that make their care seem great,
To-get soul's food, when 'tis for body's meat :
Or those, all whose religion doth depend
On this, that they know how to discommend
A may-game, or a summer-pole defy
Or shake the head, or else turn up the eye:
If you mean those, however they appear,
This I say of them (would they all might hear!)
Though in a zealous habit they do wander,
Yet they are God's foes, and the churches' slander;
And though they humble be in show to many,
They are as haughty, every way as any.

Il se rejette aussi loin que possible de la secte puritaine ; cependant, il n'est pas loin d'en faire partie lui-même.

Mais son attitude incertaine se prolonge encore. Après les insinuations dangereuses de Jonson, il ne publie plus ses satires sans protester de son dévoûment à la famille royale. A un moment donné, il n'est pas mal en cour. En 1623, il publie des *Hymns and songs of the Church*, pour lesquels il obtient un monopole du roi ; mais la *Stationers'Company* proteste violemment, et le monopole lui est retiré. Il n'en conserve pas moins son attitude envers la cour. Même encore en 1635, il dédiera ses *Emblems* au roi et à la reine avec des termes d'adulation.

Cependant, les événements l'entraînaient. Son humeur satirique le poussait à se ranger parmi les plus exaltés de ces puritains, qu'il invectivait d'abord. Son *Britain's Remembrancer* (1628), le montre exalté, mystique, prophétisant la Révolution et voyant dans les maux et discordes du pays le jugement de Dieu. Quand les parlementaires se détachent nettement du roi, il se joint à eux, les servant par la plume et par l'épée ; mais sa plume n'est pas restée bien aiguisée. Il publie pamphlets sur pamphlets, tombant de plus en plus dans le *doggerel* et dans la prose. Ainsi le gracieux poète de *Fidelia* devient le type de l'écrivailleur puritain ; il s'expose au ridicule que lui prodigueront Cleveland et Butler, et tombe si bas que Pope donnera sa poésie comme un exemple de ce qu'il faut éviter.

A un moment, cette triste réputation lui sauva la vie. Au cours de la guerre civile, il avait levé des soldats pour le parlement,

vendant pour cela des terres. Nommé gouverneur de Farnham Castle, il est fait prisonnier. Le royaliste Denham le sauva, dit-on, en déclarant que, tant que Wither vivrait, on ne pourrait lui reprocher, à lui Denham, d'être le plus mauvais poète de l'Angleterre.

Ruiné dans la guerre civile, Wither rétablit sa fortune sous le Protectorat. Il obtient la concession d'une partie des terres du même Denham ; mais, à la Restauration, on l'arrête. Il vit trois ans en prison et n'est libéré que sur sa promesse de se bien conduire. Il semble l'avoir tenue, en effet, à moins que ce ne soit se mal conduire que d'écrire des satires prophétiques annonçant la destruction prochaine de l'Angleterre. Il mourut, sans avoir faibli dans son opposition à la royauté, en mai 1667.

On le voit, c'est un poète à double aspect, chez qui le pastoraliste n'a rien de commun avec le pamphlétaire. Ce qui est bon dans Wither, c'est ce qui ne touche pas à son puritanisme. Il serait plus juste de voir en lui un gentil poète de la Renaissance, qui aurait tourné plus tard au puritanisme, qu'un poète puritain.

Comme poète, il est très inégal. Ses meilleurs vers sont toujours environnés de fatras ; mais, dans leur aisance et leur sincérité, ceux-ci sont charmants et personnels. C'est un poète, en somme, qui appelle des extraits.

R. P.

---

# Lamartine et les « Harmonies »

**Par M. G. ALLAIS,**

*Professeur à l'Université de Rennes.*

---

## Discussion de quelques dates.

Depuis la publication de mon étude sur *Lamartine en Toscane* (1), où j'avais entrepris de dater, aussi exactement que possible, un certain nombre d'*Harmonies*, je n'ai cessé de continuer mes recherches dans l'espoir de trouver des renseignements ou même des documents nouveaux, qui me permettraient de poursuivre mon travail de datation. Quelques résultats intéressants obtenus depuis dix-huit mois m'obligent, aujourd'hui, à remanier le tableau chronologique dressé en 1908. Sans pouvoir encore compléter entièrement ce tableau, j'y introduis les dates nouvelles fournies par le manuscrit d'Angers, ainsi que plusieurs autres indications recueillies au cours de diverses lectures. Je ne reviens pas sur le manuscrit d'Angers, ce précieux document dont j'ai déjà parlé dans le *Journal des Débats* et dans la *Revue des Cours et Conférences* (2), et dont M. Louis Hogu, un agrégé de notre jeune Université, a donné la reproduction intégrale dans la *Revue d'histoire littéraire* (3) ; qu'on me permette seulement quelques explications au sujet des autres renseignements que je veux mentionner.

L'Harmonie *la Voix humaine* (livre IV, IV) pourrait, avec assez de vraisemblance, être attribuée au printemps de 1826, alors que Lamartine, tout récemment installé à Florence, tout vibrant de joie et d'admiration, était si enthousiasmé des merveilles de l'illustre cité et de la cour de Toscane. La beauté de M^me^ la comtesse de Bombelles, ambassadrice d'Autriche, et sa « voix céleste », n'étaient pas les moins séduisantes de ces merveilles. Lamartine garda toujours de la grande cantatrice, devenue grande dame (4), une impression profonde, un souvenir ému ; on le sent bien en lisant son « commentaire » de la *Voix humaine*, quand il rappelle « cette cour d'admirateurs passionnés, dit-il, dont nous l'entourions (la comtesse) dans son beau palais de l'Arno. » D'autre

(1) Un vol. in-8°, 1909 ; Société française d'imprimerie et de librairie.

(2) *Journal des Débats* du 12 novembre 1910. — *Revue des Cours et Conférences*, n^os^ du 17 novembre et du 1^er^ décembre 1910.

(3) Fascicule d'avril-juin 1911.

(4) Sur M^me^ la comtesse de Bombelles, née Ida Brown, voir une note intéressante de M F. Baldensperger dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, fascicule de juillet-septembre 1911, page 671.

part, dans une lettre écrite de Florence à sa mère, le 6 avril 1826, il mentionne le départ « des Virieu » et ajoute : « Il ne nous reste plus que Mme la comtesse de Bombelles... et la princesse Aldobrandini, avec qui nous ayons des relations suivies, et douces, et sûres d'intimité. » Remarquons, enfin, que l'année 1826 est celle de ses trois années de séjour à Florence où il a écrit le plus de vers ; le printemps et l'été de 1826 furent pour lui une période de large production. « J'ai fait, dit-il à sa mère dans cette lettre du 6 avril, quelques hymnes nouveaux depuis que je ne vous ai écrit. J'en aurai bientôt un demi-volume. » J'inclinerais à penser que la *Voix humaine* fut un de ces hymnes composés alors dans l'enthousiasme des premiers mois, dans la fraîcheur des premières admirations, dans l'enchantement aussi des brillantes réceptions de l'ambassade, mais surtout avant les soucis, les préoccupations, le travail écrasant et les lourdes responsabilités qui devaient suivre le départ du marquis de la Maisonfort et justifier, dans l'hiver de 1826-27, l'inspiration mélancolique de l'Harmonie *Milly*.

*
* *

A la même année 1826 se rapporte l'*Invocation pour les Grecs*. Lamartine a lui-même inscrit en tête de son Harmonie cette date significative, mais sans autre renseignement précis. Cette pièce lui fut évidemment inspirée par la chute et la destruction de Missolonghi (22-23 avril 1826), catastrophe retentissante qui provoqua en Europe une si grande émotion. On se rappelle l'une des plus belles poésies du recueil des *Orientales*, intitulée *les Têtes du Sérail*, composée et publiée en juin 1826. C'est très probablement vers la même époque, en août ou en septembre, après un séjour de trois mois en France (mai-juillet), que Lamartine composa son Harmonie.

Chacun sait comment périt Missolonghi. Il faut lire dans Gervinus l'émouvant récit de ce tragique événement (1). Après un siège de plusieurs mois, Missolonghi, étroitement bloquée par Reschid-pacha et Ibrahim, soumise aux ravages du bombardement, réduite à une situation critique qu'aggravaient encore la famine, la dysenterie et le froid, était, en avril 1826, à bout de résistance. Et pourtant elle était résolue à résister encore. Mais c'est en vain que Miaoulis essaya (15-19 avril) de forcer le blocus pour ravitailler la place, comme il y avait réussi au mois de janvier. Tout espoir

(1) Gervinus : *Insurrection et régénération de la Grèce*, tome II, chap. IV.

étant donc perdu de pouvoir tenir plus longtemps, les défenseurs de Missolonghi prirent la résolution de quitter la ville dans la nuit du 22 au 23 avril et de « se frayer, les armes à la main, un passage à travers le camp des ennemis ». 2.500 combattants sortirent, divisées en trois corps. Mais les Turcs avertis veillaient ; ce fut un choc terrible. Tandis que les simples habitants qui avaient suivi les soldats rebroussaient chemin pour rentrer dans Missolonghi, les troupes grecques chargèrent furieusement. Beaucoup d'hommes furent tués ; les autres, ayant pu traverser les rangs des ennemis, s'efforcèrent d'atteindre Platanos, puis Salona. « Des centaines périrent encore de faim et d'épuisement pendant le trajet. De tous les hommes armés qui avaient quitté Missolonghi, 1.300 seulement atteignirent ce lieu de refuge et de salut. » Quant à la ville même de Missolonghi, les Turcs s'y livrèrent au massacre et au pillage. « Pendant toute la nuit, on entendit les hurlements des conquérants et les cris des chrétiens massacrés par eux, ainsi que le bruit des explosions qui ensevelirent vainqueurs et vaincus. » En effet, les Missolonghiotes, préférant se faire sauter plutôt que de se rendre, périrent sous les ruines de leurs édifices et de leurs maisons. Restait un moulin à vent, qu'on avait transformé en poudrière, et qu'on fit sauter le 24 ; c'était le dernier point de cette résistance désespérée et héroïque. Seuls, 3 ou 4.000 habitants survécurent au massacre et à la catastrophe ; ils furent vendus comme esclaves.

Voilà ce que nous apprend l'histoire. Il ne faut pas, bien entendu, demander à Lamartine un récit exact de ces faits ; pas plus ici qu'ailleurs, il ne faut vouloir trouver dans ses vers aucune précision de détail. Le poème de Victor Hugo : *les Têtes du Sérail*, est un drame épique dont la marche progressive présente trois moments : « Missolonghi fumante nous réclame » ; — « Missolonghi succombe » ; — « Missolonghi n'est plus. » Le poète y célèbre quelques-uns des glorieux héros de l'indépendance de la Grèce : Canaris, Marco Botzaris, l'évêque Joseph, Cortas le palicare, etc. Lisons, au contraire, l'harmonie de Lamartine ; tout y est fuyant et fluide, et l'ensemble ne laisse qu'une impression vague. Il y a bien cependant quelques notations un peu moins imprécises ; le poète rappelle

Les livides lueurs des cités enflammées ;

il évoque les « bandes désarmées » des enfants, des vieillards et des femmes, livrés aux fureurs des Turcs ; il admire la vaillance de ce peuple qui a crié : « Seigneur, sauve-moi ; nous tombons en ton nom..... » ; il dit enfin le sombre dénouement :

Le bois de leurs vaisseaux, leurs rochers, leurs murailles
Les ont livrés vivants à leurs persécuteurs :
Leurs têtes ont roulé sous les pieds des vainqueurs...

Nous sommes assez loin, on le voit, de Gervinus et de la réalité historique. Mais qu'importe au poète des *Harmonies* ? Tout cela est enveloppé dans une magnifique envolée de lyrisme ; et, pour Lamartine, le lyrisme suffit à tout ; mais il faut savoir ou deviner qu'il s'agit ici de Missolonghi.

Il n'y a pas d'ailleurs à s'y tromper. En effet, la chute de Missolonghi eut alors un immense retentissement. C'était là une de ces grandes, une de ces terribles tragédies dont l'écho se prolonge au loin dans l'espace et le temps, dans le temps présent et futur, dans l'âme des contemporains, dans l'imagination des poètes et dans les récits des historiens. On peut dire que le sort de la Grèce était devenu alors en Europe, mais surtout en France, « un souci public, une préoccupation universelle ». Ces grands noms glorieux d'Athènes, de Sparte, d'Argos, de Corinthe « gravés dans toutes les mémoires », « ces combats dont l'héroïsme rappelait les combats de la Grèce antique, et qui se livraient, pour ainsi dire, sous les regards de l'Europe ; ces noms, ces luttes et ces dévouements remuaient tous les cœurs, exaltaient toutes les imaginations, inspiraient les chants des poètes comme les écrits des prosateurs, les mélodies des compositeurs comme le crayon et le pinceau des artistes. La lithographie, la peinture, la musique et le théâtre popularisaient les faits et les horreurs de cette guerre (1)...» Faut-il ajouter d'ailleurs que les Grecs n'étaient pas seulement des « insurgés » qui « combattaient pour recouvrer leur indépendance », mais aussi des « soldats de la croix » qui « défendaient en même temps leur foi religieuse contre le sabre musulman (2) ». A tous points de vue, la chute de Missolonghi était un grand désastre, qui semblait devoir consommer définitivement la ruine de la Grèce.

Un tel événement avait bien de quoi inspirer un poète. Mais tandis que V. Hugo cite quelques noms glorieux et quelques faits précis, Lamartine, ici comme tant de fois ailleurs, néglige et semble vouloir de parti pris effacer, écarter loin de sa pensée tout ce qui est trop particulier, tout ce qui appartient au détail ; il s'attache uniquement (cela est bien caractéristique de sa manière) à considérer l'élément *général* que contient toujours en soi le

(1) A. de Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, tome VII, chap. VIII, p. 394-5.
(2) Id., *ibid.*

moindre fait, à plus forte raison un fait important, et qu'un esprit méditatif et capable de philosopher sait toujours dégager des contingences qui entourent ce fait. En d'autres termes, Lamartine élève son sujet au plus haut degré de généralité possible. Pour lui, la catastrophe de Missolonghi est un fait d'une haute signification ; c'est un fait *représentatif* de tous les malheurs de la Grèce et des cruelles destinées qui l'attendent. Et, préoccupé uniquement d'exprimer une impression d'ensemble où il englobe tous les désastres des Grecs, il chante leur immense infortune, leur douleur, leur appel désespéré à Dieu... Le secours divin n'allait pas tarder à leur venir sous une forme concrète et humaine par l'intervention des armées et des flottes anglo-franco-russes. La victoire de Navarin (oct. 1827) eut un double effet : l'écrasement des Turcs et l'indépendance de la Grèce.

***

En août 1826, Lamartine composait l'Harmonie : *Aux chrétiens dans les temps d'épreuves* (livre I, VI) ; c'est lui-même qui l'a datée, et l'indication est intéressante. Il y a, en effet, semble-t-il, entre cette pièce et l'*Invocation pour les Grecs* une certaine analogie d'inspiration : non que l'Harmonie *Aux chrétiens* ait aucun rapport avec le drame de l'indépendance de la Grèce ; mais on peut trouver que le mouvement général, l'élan lyrique, les appels à Dieu et à la foi des croyants, enfin une sorte d'exaltation religieuse, font apparaître entre les deux Harmonies une assez notable ressemblance et donnent l'impression qu'elles ont jailli en même temps de la même source d'émotion douloureuse et d'angoisse.

De quelle pensée procède l'Harmonie *Aux Chrétiens ?* — M. Christian Maréchal, dans son très intéressant ouvrage sur *Lamennais et Lamartine* (1), l'a nettement établi. L'idée initiale de la pièce se trouve énoncée dans une lettre du poète au chevalier de Fontenay (Florence, 20 avril 1826) : « Je voudrais voir la religion toute entre Dieu et l'homme, et en dehors de la politique. Les gouvernements la profanent quand ils s'en servent comme d'un instrument ». Cette formule est juste et saine, elle fait honneur au poète qui, tout en étant « religieux et royaliste », se déclarait éloigné « de l'*ultracisme* en tout genre » (même lettre). Mais il n'est pas sans intérêt de remarquer avec M. Maréchal que, dans ces idées de Lamartine, on retrouve l'influence de Lamennais et de son récent ouvrage : *la Religion dans ses rapports avec l'ordre politique et social.* Ce livre comprenait deux parties publiées, la

(1) Paris, Bloud, in-16, 1907.

première en mai 1825, la seconde le 8 mars 1826. La lettre du 20 avril, que nous citions tout à l'heure, fut écrite peu après la lecture de cette seconde partie ; et, lorsqu'au mois d'août suivant, dans l'Harmonie *Aux chrétiens*, « Lamartine leur reproche d'avoir trop longtemps et trop souvent eu recours au bras séculier, il ne fait que reprendre et traduire poétiquement les idées de Lamennais (1) ».

Ces rapprochements ont bien une réelle valeur ; mais il y a plus à dire : il faut rappeler au milieu de quelle crise politique intérieure se placent ces différents écrits.

On était alors sous l'odieux gouvernement des *Ultras*, sous le règne de Charles X et le ministère Villèle, avec la chambre « retrouvée ». On était en pleine lutte contre ce régime de réaction violente et contre le fanatisme du « parti prêtre », du parti clérical, dirions-nous aujourd'hui. Ce n'est pas aux hommes de notre temps qu'il est besoin d'apprendre quel danger a toujours créé dans l'Etat ce parti, animé de l'esprit d'oppression et d'intolérance, avide de domination, toujours refoulé, toujours renaissant et agressif. Plus puissant que jamais, il comprenait alors « la Congrégation », les Jésuites, les ultramontains et exerçait sa toute-puissance sur le roi et les ministres. Souverain maître du pouvoir, il venait d'obtenir le vote de l'abominable loi « sur le sacrilège » (février-avril 1825); il venait d'imposer au ministère des poursuites contre deux journaux libéraux, le *Constitutionnel* et le *Courrier français*, qui furent d'ailleurs acquittés ; il venait enfin de faire célébrer avec toute la magnificence des pompes officielles et religieuses le « grand Jubilé » de 1826 (15 février-15 août) ; et les immenses processions publiques qui entraînaient à travers les rues de Paris le roi et la cour, les deux Assemblées législatives, la justice, l'administration et l'armée, montraient assez à la masse de la population parisienne étonnée, inquiète et railleuse plutôt qu'édifiée, que le pouvoir était aux mains du clergé (2).

C'en était trop ; c'était vraiment, pour reprendre le mot de Lamartine, trop d'*ultracisme*. Un tel état de choses ne devait pas tarder à provoquer une vive opposition.

Elle se déclara parmi les royalistes mêmes. Le comte de Montlosier, royaliste libéral, publia le *Mémoire à consulter*, où il dénonçait l'influence du « parti prêtre » sur le ministère et réclamait l'exécution des anciens édits contre les Jésuites. « Les quatre grandes calamités, écrivait-il, signalées au présent mémoire,

(1) Chr. Maréchal, *Lamennais et Lamartine*, p. 161-2.

(2) Sur toutes ces cérémonies publiques, lire A. de Vaulabelle, *Histoire des deux Restaurations*, VII, ch. v, p. 218-224.

savoir : la Congrégation, le Jésuitisme, l'Ultramontanisme et le système d'envahissement des prêtres, menacent la sûreté de l'Etat, celle de la société, celle de la religion, etc. ».

Ce mémoire avait paru le 1er mars 1826 ; quelques jours plus tard (8 mars) parut le second volume de l'ouvrage de Lamennais : *la Religion dans ses rapports*, etc. Cet ouvrage, dont M. Maréchal a bien pu détacher des passages empreints d'un certain libéralisme (1), était, en réalité, « une sorte de contre-manifeste des ultramontains, tout pénétré de l'esprit de Grégoire VII et d'Innocent III (2) »; il ne fit qu'exaspérer les passions. N'oublions pas qu'alors Lamennais était encore attaché à Rome ; il n'était pas encore le fougueux et admirable visionnaire des *Paroles d'un Croyant*. Son livre *de la Religion* fut déféré aux tribunaux. D'autre part, l'abbé Frayssinous, ministre des affaires ecclésiastiques, ayant publiquement reconnu à la tribune (25, 26 et 27 mai) l'existence de la Congrégation et la rentrée des Jésuites en France, deux faits tant de fois niés officiellement depuis dix ans, M. de Montlosier adressa à la Cour de Paris sa *Dénonciation* contre la Congrégation, les Jésuites et ceux des évêques qui avaient loué les doctrines ultramontaines de Lamennais (16 juillet). On sait que la Cour se déclara incompétente.

Voilà donc dans quelles circonstances et à la suite de quelles graves affaires Lamartine écrivit son Harmonie *Aux Chrétiens* ; voilà ce que signifie cette date, août 1826.

GUSTAVE ALLAIS.
*Professeur à l'Université de Rennes.*

(*A suivre.*)

(1) Ce qui me paraît, d'ailleurs, ressortir principalement des passages cités par M. Maréchal, c'est l'idée d'une séparation nécessaire de l'Eglise et de l'Etat.

(2) Voir Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, tome X, chap. II, § III : *le Gouvernement des Ultras*, p. 130.

# Les auteurs de l'agrégation d'Arabe

**Par M. RENÉ BASSET,**

*Doyen de la Faculté des Lettres d'Alger.*

---

III

## Motanabbi, *Diwân* (pièces composées en Egypte).

Il existe un certain nombre d'éditions du *Diwân* complet de Motanabbi. On peut citer comme la meilleure à consulter celle de Dieterici, avec le commentaire d'El Ouâhidi (Berlin, Reimer, 1861, in-4°) ; les pièces composées en Egypte vont de la page 623 à la page 704.

A défaut de la première, qui est rare et chère, on se servira de celle de Nasif el Yazidji, avec le commentaire de l'éditeur : *El 'Arf et' t'ayyb* (Beyrout, 1882, p. 471-555).

L'édition contenant le commentaire d'E l'Okbari. (Le Qaire, 1308 hég. 2 v. in-4°) rendrait des services, car elle contient une partie du commentaire d'El Ouâhidi, mais les pièces y sont classées par ordre alphabétique des rimes et non par ordre chronologique, ce qui complique les recherches.

Quatre des pièces composées en Egypte ont été publiées avec une traduction française par Grangeret de la Grange, *Anthologie arabe* (Paris, 1828, Imp. Roy, in-8°), p. 4-43 du texte, 1-18 de la traduction. Une d'elles existait déjà (texte et traduction latine dans Bohlen, *Commentatio de Motanabbio*. (Bonn, Weber, 1824), p. 119-120 ; 126-128, et notes p. 135-136. Elle est reproduite dans la *Chrestomathie arabe-russe* de Guirgas et Rosen (Saint-Pétersbourg, 1876), p. 548-550.

Il existe une traduction complète, en vers allemands, de Motanabbi, par de Hammer : *Mutenebbi, der grösste arabische Dichter* (Vienne, Teubner, 1824, in-8°). Elle ne peut rendre aucun service.

Sur la vie de Motanabbi, sa valeur comme poète et ses relations avec ses contemporains, on consultera Ibn Khallikân, *Ouafâyât el A'yân* (Boulaq, 1299 hég., 2 v. in-4°), t. I, p. 44-46 ; Eth Tha'alibi, *Yatimat ed dahr* (Damas, 1304 hég., 4 v. in-8°), t. I, p. 78-164 : un extrait de cet ouvrage a été publié avec une traduction allemande et des notes : Dieterici, *Mutanabbi und Saif ed daula*, Leipzig, 1847, in-8°. Vogel ; El Abbâsi, *Ma'âhid et Tens'is'* (Boulaq, in-4°, 1274 hég.), p. 12-16 ; El Baghdâdi, *Khizânât el*

*Adab* (Boulaq, 1299 hég., in-4°), t. I, p. 382-389 ; Ibn Nobata, *Sarh' el'Oyoun* (Boulaq, 1278 in-8°), p. 15-19. L'important travail d'El Badi'i sur la vie, les œuvres, le génie de Motanabbi, intitulé : *Es Sobh'el Monabbi* a été imprimé en marge du commentaire d'El 'Okbari cité plus haut. On peut citer aussi, en Occident, le mémoire de Bohlen mentionné plus haut, Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, t. I fasc. I (Weimar, Felber, 1897), p. 86-89 et Nicholson, *A literary History of the Arabs* (Londres, Fisher Unwin, 1907, in-8°), p. 313-314. Les articles que lui ont consacrés Arbuthnot, Pizzi et Huart sont insuffisants.

Sur la société égyptienne à laquelle il fut mêlé, on peut lire la biographie de Kâfour dans Ibn Khallikân, *Ouafâyât*, t. I, p. 545-547 ; celle d'Abou Chodja' Fâtik, *ibid*, t. I, p. 513-515 ; Maqrizi, *Khit'at*. (Boulaq, 2 v. in-f°, 1270 hég.), t. I, p. 327-330 ; Abou'l Mahasin, *Annales* (éd. Juynboll, Leiden, 1861), t. II, p. 275 et suiv. ; Es Soyout'i *H'osn el Moh'âdarah* (Le Qaire, s. d. 2 v. in-4°), t. II, p. 10-11 ; El Ish'aqi, *Târikh ed doual*. (Le Qaire, 1315 hég.,) p. 99-101 ; Marcel, *Egypte*. (Paris, Didot, 1848), p. 94-97.

## VII

## **Hariri** (séance XXXe)

On trouvera les renseignements biographiques et bibliographiques sur Hariri, dans la *Revue des Cours et Conférences*, XVIIIe année, 2e série : n° 11, 17 mars 1910, p. 42-43.

Le programme de l'agrégation porte la séance n° XXX, celui de la licence, les séances XXX et XXXI.

La séance XXX se trouve dans le tome I de la seconde édition du *Maqâmât* par De Sacy, Paris, 1847, Imp. Roy, p. 372-384, et dans le tome II, p. 92-105 de l'édition du *Commentaire* d'Ech Cherichi, Le Qaire, 1300 hég.

Elle a été traduite en latin par Peiper, *Hariri Bazrensis narrationum... pars maxima*, Hirschberg, 1832, in-4°, p. 71-74 ; en français par Cherbonneau, *Journal asiatique*, septembre 1845, réimprimée à la suite d'une étude sur Hariri, dans la *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies*, Paris, t. XV, 1854, p. 362-377 : en anglais par Steingass, *The assemblies of al Hariri*, t. II, p. 24-31, Londres, 1898. Elle a été imitée en allemand par Rückert, *Die Verwandlungen des Abu Seid von Serug*, 4e éd., Stuttgart, 1864, p. 173-180.

La séance XXXI se trouve dans le tome II de la seconde édition de De Sacy, p. 386-387, et dans le tome II, p. 105-117 de l'édition du *Commentaire* d'Ech Cherichi.

Elle a été traduite en latin par Peiper, *Hariri Bazrensis narrationum... pars maxima*, p. 75-78 ; en anglais, par Steingass, *The assemblies*, p. 31-36, et imitée en allemand par Rückert, *Die Verwandlungen*, p. 180-187.

V

## Ibn Abi Zer', *Raoudh el Qirt'âs*
(Histoire des Mérinides)

Le texte se trouve dans Tornberg, *Annales regum Mauritaniæ*, t. I, Upsala, 1843, in-4°, p. 184-281. A tout prendre, c'est la meilleure édition (quoiqu'elle soit loin d'être correcte) à cause des notes du second volume. A défaut : *Raoudh el Qirt'âs*, éd. de Fâs, 1303 hég., p. 201-205.

On ne saurait consulter utilement les traductions de Dombay (en allemand, Agram, 1794), du P. Moura (en portugais, Lisbonne, 1828) et de Beaumier (en français, Paris, 1860) : elles sont abrégées et parfois fautives. Celle de Tornberg (en latin, *Annales regum Mauritaniae*, t. II, Upsala, 1846) est bien préférable ; l'histoire des Mérinides occupe les pages 240-260.

Sur l'auteur, on peut consulter : Wüstenfeld, *Die Geschichtschreiber der Araber*, Göttingen, 1882, in-4°, p. 156-157 : Pons Boigues, *Ensayo bio-bibliografico sobre los historiadores y geógrafos arábigo-españoles*, Madrid, 1898, p. 420-421 ; Brockelmann, *Geschichte der arabischen Literatur*, t. II, 2e fasc. Berlin, Felber, 1902, p. 240-241.

La langue, parfois curieuse, et le style de l'auteur du *Raoudh el Qirt'âs* n'ont été l'objet d'aucun travail, non plus que son livre en lui-même. Pour ce qui est de cette partie de l'histoire des Mérinides, le principal auteur à consulter est Ibn Khaldoun, *Kitâb el 'Ibar*, Boulaq, 1284 hég., 7 v. in-4°, t. VII, p. 166-256, et la traduction de De Slane : *Histoire des Berbères*, Alger, 1852-1856, 4 v. in-8°, t. IV, p. 25-211.

VI

## Ka'b ben Zohair, *Bânat So'âd*

Les diverses éditions et traductions ainsi que les commentaires et les sources de la biographie de Ka'b ont été indiquées dans mon édition du poème : *La Bânat So'âd*, Alger, Jourdan, 1910 : Il faut y ajouter une édition du commentaire d'Et Tabrizi, parue depuis, par M. Krenkow : *Tabrizi's Kommentar zur Burda des Ka'b ibn Zuhair*, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. LXV, 1911, p. 241-279.

# Sujets de devoirs

## I

## UNIVERSITÉ D'AIX

### Dissertations philosophiques.

*Philosophie dogmatique.*

I. — Analyser la notion de l'identité personnelle : y a-t-il des illusions d'optique intérieures et comment les expliquer ?

II. — La théorie de la *relativité de la connaissance.* Sur quels postulats se fonde-t-elle ? Quelle différence y a-t-il entre connaissance *relative* et connaissance *inadéquate* : ne confond-on pas souvent ces deux sortes de connaissance ?

III. — Dans quelle mesure la question morale est-elle une question sociale ?

IV. — Y a-t-il des caractères spécifiques qui déterminent *scientifiquement* le fait *biologique ?* Et y a-t-il des caractères précis qui déterminent *métaphysiquement* la notion de la *vie* ?

*Histoire de la Philosophie.*

I. — La théorie du juste milieu dans la morale d'Aristote ?

II. — Qu'est-ce que Hume doit à Berkeley ?

### Composition française.

« Il y a lieu plus que jamais aux jugements qui tiennent au vrai goût ; mais il ne s'agit plus de venir porter des jugements de rhétorique. Aujourd'hui, l'histoire littéraire se fait, comme l'histoire naturelle, par des observations et par des collections. » (Lanson, *Extraits de Sanite-Beuve*, p. 6.)

Montrez comment cette pensée peut s'appliquer à Sainte-Beuve lui-même.

### Version latine.

Inter duas acies tantum erat relictum spatii, ut satis esset ad concursum utriusque exercitus. Sed Pompeius suis praedixerat ut Caesaris impetum exciperent neve se loco moverent, aciemque ejus distrahi paterentur ; idque admonitu C. Triarii fecisse dicebatur, ut primus excursus visque militum infringeretur aciesque distenderetur atque in suis ordinibus dispositi dispersos adorirentur ; leviusque casura pila sperabat in loco retentis militibus, quam si ipsi immissis telis occucurrissent, simul fore ut duplicato cursu Caesaris milites examinarentur et lassitudine conficerentur. Quod nobis quidem sine ulla ratione factum a Pompeio videtur, propterea quod est quaedam animi incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quae studio pugnae incenditur. Hanc non reprimere, sed augere imperatores debent ; neque frustra antiquitus institutum est, ut signa undique concinerent clamoremque universi tollerent : quibus rebus et hostes terreri et suos incitari existimaverunt.

Sed nostri milites dato signo cum infestis pilis procucurrissent atque animum advertissent non concurri a Pompeianis, usu periti ac superioribus pugnis exercitati, sua sponte cursum repressérunt et ad medium fere spatium constiterunt, ne consumptis viribus appropinquarent, parvoque intermisso temporis spatio ac rursus renovato cursu pila miserunt celeriterque, ut erat praeceptum a Caesare, gladios strinxerunt. Neque vero Pompeiani huic rei defuerunt. Nam et tela missa exceperunt et impetum legionum tulerunt et ordines conservarunt pilisque missis ad gladios redierunt.

### Version latine.

*La vraie noblesse est la noblesse du cœur.*

Si quid est aliud in philosophia boni, hoc est, quod stemma non inspicit: omnes, si ad originem primam revocantur, a dis sunt. Eques Romanus es et ad hunc ordinem tua te perduxit industria. At mehercules multis quatuordecim clausa sunt ; non omnes curia admittit ; castra quoque, quos ad laborem et periculum recipiant, fastidiore legunt. Bona mens omnibus patet, omnes ad hoc sumus nobiles. Nec rejicit quemquam philosophia nec eligit : omnibus lucet. Patricius Socrates non fuit ; Cleanthes aquam traxit et rigando horto locavit manus ; Platonem non accepit nobilem philosophia, sed fecit. Quid est quare desperes his te posse fieri parem? Omnes

hi majores tui sunt, si te illis geris dignum ; geres autem, si hoc protinus tibi persuaseris, a nullo te nobilitate superari. Omnibus nobis totidem ante nos sunt : nullius non origo ultra memoriam jacet. Plato ait « neminem regem non ex servis esse oriundum, neminem non servum ex regibus ». Omnia ista longa varietas miscuit et sursum deorsum fortuna versavit. Quis est generosus ? Ad virtutem bene a natura compositus. Hoc unum intuendum est ; alioquin si ad vetera revocas, nemo non inde est, ante quod nihil est : a primo mundi ortu usque in hoc tempus perduxit nos ex splendidis sordidisque alternata series. Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus — nemo in nostram gloriam vixit nec quod ante nos fuit, nostrum est ; — animus facit nobilem, cui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere. Puta itaque te non esse equitem Romanum, sed libertinum : potes hoc consequi, ut solus sis liber inter ingenuos. « Quomodo ? » inquis. Si mala bonaque non populo auctore distinxeris. Intuendum est non unde veniant, sed quo eant. Si quid est, quod vitam beatam potest facere, id bonum est suo jure ; depravari enim in malum non potest.

### Composition française.

Commenter cette pensée de Sainte-Beuve (Lanson, *Extraits*, p. 34-35) : « Exprimer ce que nul n'avait encore exprimé et ce que nul autre que nous ne pourrait rendre, c'est là, selon moi, l'objet et la fin de tout écrivain original. Avec cela, on n'a pas besoin d'avoir toutes sortes de lecteurs, mais seulement des lecteurs qui vous sentent et vous goûtent : les autres n'ont que faire de vous. »

### Version italienne.

Traduction et commentaire grammatical des quarante premiers vers des *Sepolcri* de Foscolo.

### Composition philosophique.

I. — L'esprit, a-t-on dit, est un polypier d'images : que signifie cette formule ? qu'en pensez-vous ?

II. — Qu'est-ce que l'analogie ? Du fondement, de l'emploi, de la portée de ce procédé logique.

III. — Qu'est-ce que le désintéressement moral? Dans quelle mesure est-il nécessaire à la valeur de l'intention ?

IV. — En quoi la dialectique de Platon diffère-t-elle de la logique d'Aristote ?

V. — De l'ordre des diverses sciences et du rang qu'elles occupent selon Descartes ?

### Version allemande.

Prologue de *Wallenstein*. Depuis : « Auf diesem finstern Zeitgrund... », jusqu'à : « Sein Lager nur erkläret sein Verbrechen. »

### Thème allemand.

Il n'y a que le passé dont nous puissions nous former des images un peu précises et consistantes. Même quand on rêve l'avenir, c'est avec du passé qu'on le construit comme on peut. En réalité, l'avenir n'est que ténèbres et épouvante. Toutes les fois que j'essaye de me figurer ce que sera le monde dans cent ans, dans mille ans, j'éprouve un malaise horrible, une rage de ne pas savoir, un désespoir d'être né trop tôt, une terreur devant l'inconnu. Que si, ne pouvant prévoir l'avenir, on veut seulement le rêver, l'esprit demeure impuissant et stérile. Toutes les utopies, toutes les descriptions d'Arcadies, de Salentes et d'Eldorados, même les plus récentes, n'ont rien du tout d'enivrant, tant nous sommes impropres même à imaginer le bonheur.

Mais rêver dans le passé, — non pas en historien présomptueux et pour le repétrir selon les passions et les sottises du présent, — rêver dans le passé pour rien, pour le plaisir, cela est charmant, et cela est aisé. Loin de se dérober, le passé, lui, s'offre à nous de lui-même : car il est notre tout, et c'est de lui que nous sommes faits. Rêver dans le passé, — surtout dans le passé de la France, — c'est réveiller tous les hommes que nous portons en nous, c'est prolonger notre vie en arrière, par delà le berceau ; c'est jouir de sentir à tout notre être des racines si profondes, et d'avoir tant vécu déjà avant de voir la lumière.

### Version latine.

*Jugement d'un classique sur Sénèque.*

Senecam damnare et invisum quoque habere sum creditus ; quod accidit mihi, dum corruptum et omnibus vitiis fractum

dicendi genus revocare ad severiora judicia contendo. Tum autem solus hic fere in manibus adulescentium fuit : quem non equidem omnino conabar excutere, sed potioribus praeferri non sinebam, quos ille non destiterat incessere, cum diversi sibi conscius generis, placere se in dicendo posse, quibus illi placent, diffideret. Amabant autem eum magis quam imitabantur, tantumque ab eo defluebant, quantum ille ab antiquis descenderat. Foret enim optandum pares, aut saltem proximos illi viro fieri : sed placebat propter sola vitia, et ad ea se quisque dirigebat effingenda, quae poterat ; deinde cum se jactaret eodem modo dicere, Senecam infamabat. Cujus et multae alioqui et magnae virtutes fuerunt : ingenium facile et copiosum, plurimum studii, multa rerum cognitio ; in qua tamen aliquando ab his, quibus inquirenda quaedam mandabat, deceptus est. Tractavit etiam omnem fere studiorum materiam. Nam et orationes ejus, et poemata, et epistolae, et dialogi feruntur. In philosophia parum diligens, egregius tamen vitiorum insectator fuit : multae in eo claraeque sententiae, multa etiam morum gratia legenda ; sed in eloquendo corrupta pleraque atque eo perniciosissima, quod abundant dulcibus vitiis. Velles eum suo ingenio dixisse, alieno judicio : nam si aliqua contempsisset,... si non omnia sua amasset, si rerum pondera minutissimis sententiis non fregisset, consensu potius eruditorum, quam puerorum amore comprobaretur. Verum sic quoque, robustis et severiore genere satis firmatis legendus, vel ideo quod exercere potest utrinque judicium ; multa enim, ut dixi, probanda in eo, multa etiam admiranda sunt, eligere modo curae sit, quod utinam ipse fecisset : digna enim fuit illa natura quae meliora vellet, quae quod voluit effecit.

### Composition française.

« Pour bien juger de la beauté d'un ouvrage, il suffit de le considérer en lui-même ; mais, pour juger du mérite de l'auteur, il faut le comparer à son siècle. » (Fontenelle, *Vie de P. Corneille.*)

Que pensez-vous de ce procédé de critique littéraire ?

### Version latine.

*L'éloquence jugée par un philosophe.*

Caput enim arbitrabatur esse oratoris, ut et ipse iis, apud quos ageret, talis, qualem se ipse esse optaret, videretur ; id fieri vitae dignitate, de qua nihil rhetorici isti doctores in

praeceptis suis reliquissent ; et uti ei, qui audirent, sic adficerentur animis, ut eos adfici vellet orator : quod item fieri nullo modo posse, nisi cognosset is, qui diceret, quot modis hominum mentes et quibus et quo genere orationis in quamque partem moverentur ; haec autem esse penitus in media philosophia retrusa atque abdita, quae isti rhetores ne primoribus quidem labris attigissent... Saepe etiam in eam partem ferebatur oratione, ut omnino disputaret nullam artem esse dicendi ; idque cum argumentis docuerat — quod ita nati essemus, ut et blandiri eis subtiliter, a quibus esset petendum, et adversarios minaciter terrere possemus et rem gestam exponere et id, quod intenderemus, confirmare, et, quod contra diceretur, refellere et ad extremum deprecari aliquid et conqueri, quibus in rebus omnis oratorum versaretur facultas ; et quod consuetudo exercitatioque intellegendi prudentiam acueret atque eloquendi celeritatem incitaret — tum etiam exemplorum copia nitebatur. Nam primum quasi dedita opera neminem scriptorem artis ne mediocriter quidem disertum fuisse dicebat, cum repeteret usque a Corace nescio quo et Tisia, quos artis illius inventores et principes fuisse constaret ; eloquentissimos autem homines, qui ista nec didicissent nec omnino scire curassent, innumerabiles quosdam nominabat... Artem vero negabat esse ullam, nisi quae cognitis penitusque perspectis et in unum exitum spectantibus et nunquam fallentibus rebus contineretur. Haec autem omnia, quae tractarentur ab oratoribus, dubia esse et incerta ; quoniam et dicerentur ab iis, quibus non scientia esset tradenda, sed exigui temporis aut falsa aut certe obscura opinio. Quid multa ? sic mihi tum persuadere videbatur, neque artificium ullum esse dicendi neque quemquam posse nisi qui illa, quae a doctissimis hominibus in philosophia dicerentur, cognosset, aut callide aut copiose dicere.

### Composition française.

Expliquer et commenter le passage suivant, en l'appliquant au théâtre de Racine en général et sans tenir compte spécialement de la tragédie de *Bajazet* : « A la vérité, je ne conseillerais pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre qui auraient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près.

On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinguo reverentia.* » (*Bajazet*, 2e préface.)

## Version latine.

De T. Labieno interrogatis ? Declamavit non quidem populo, sed egregie. Non admittebat populum et quia nondum haec consuetudo erat inducta et quia putabat turpe ac frivolae jactationis. Affectabat enim censorium supercilium, cum alius animo esset : magnus orator, qui multa impedimenta eluctatus ad famam ingenii confitentibus magis hominibus pervenerat quam volentibus. Summa egestas erat ; summum odium. Magna tamen debet esse eloquentia, quae invitis placeat, et cum ingenia favor hominum ostendat, favor alat, quantam vim, esse oportet, quae inter obstantia erumpat ? Nemo erat, qui non, cum homini omnia objiceret, ingenio multum tribueret. Color orationis antiquae, vigor novae, cultus inter nostrum ac prius saeculum medius, ut illum posset utraque pars sibi vindicare. Libertas tanta ut libertatis nomen excederet, et, quia passim ordines hominesque laniabat, Rabienus vocaretur. Animus inter vitia ingens et ad similitudinem ingenii sui violentus et qui pompeianos spiritus nondum in tanta pace posuisset. In hoc primum excogitata est nova poena : effectum est enim per inimicos, ut omnes ejus libri comburerentur : res nova et invisitata supplicium de studiis sumi. Bono hercules publico ista in poenas ingeniorum versa crudelitas post Ciceronem inventa est ; quid enim futurum fuit, si triumviris libuisset et ingenium Ciceronis proscribere ? Sunt di immortales lenti quidem, sed certi vindices generis humani et magna exempla in caput invenientium regerunt, ac justissima patiendi vice quod quisque alieno excogitavit supplicio saepe expiat suo.

## Composition française.

Dans une lettre à Saint-Evremond (1666), Corneille écrit : « J'ai cru jusques ici que l'amour était une passion trop chargée de faiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque ; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non de corps, et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est compatible avec de plus nobles impressions. »

Comment peut-on appliquer cette maxime au théâtre de P. Corneille ?

---

## II

## UNIVERSITÉ DE POITIERS.

---

### PHILOSOPHIE.

#### Psychologie.

La notion de la durée.

#### Logique.

La certitude.

#### Morale.

La notion de solidarité sociale.

#### Philosophie générale.

Définir et examiner l'empirisme.

#### Histoire de la philosophie.

La théorie platonicienne des nombres-idées.

#### Pédagogie.

La formation du caractère.

#### Version latine.

Cicéron, *Tusculanes*, I, 21, de : « Quamvis copiose hæc diceremus... », à : « Nisi enim quod nunquam vidimus... »

*
* *

### HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

#### Histoire ancienne.

1. L'Assemblée du peuple à Athènes au v^e^ et au IV^e^ siècle.
2. Hannibal.
3. Le gouvernement des provinces à l'époque du haut Empire.

### Histoire du Moyen Age.

1. Les dernières invasions au IXe et au Xe siècle en Europe occidentale et centrale.
2. L'empire byzantin au Ve et au IVe siècle.
3. Les premiers Capétiens.

### Histoire moderne.

Le clergé séculier à la fin de l'ancien régime.

### Histoire contemporaine.

Metternich.

### Géographie.

1. L'émigration italienne.
2. La distribution et le rôle des forêts dans le monde.
3. La formation des fleuves.
4. Le volcanisme et les séismes.

*
* *

## LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES.

### Version latine.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, XXXVI, 24, de : « Verum et ad Urbis nostræ miracula... », à : « Quam ob rem pudor Romani nominis... »

### Ver siong recque.

*Odyssée*, ch. IX, 252-271 (avec commentaire).

### Version latine (*avec commentaire*).

*A*). Pline l'Ancien, lib. VII, cap. XXXI : « M. Varronis... », jusqu'à : «... reliquis animi bonis. »

*B*). Juvénal, sat. VIII, vers 231 : « Quid, Catilina... » à 268 : « Legum prima securis ».

### Composition française.

Etudier dans le n° 22 du chapitre de la *Ville* : « Les empereurs n'ont jamais... », l'art de La Bruyère et les rapports de l'idée développée avec les idées générales de l'auteur.

***

LANGUE ALLEMANDE.

### Thème.

V. Hugo, *Le Roi s'amuse.* Préface : « La pièce est immorale ?... exactement de la même manière que M. de Saint-Vallier. »

### Version (*avec commentaire*).

Novalis : *Heinrich von Ofterdingen*, Erster Teil : « Berauscht von Entzücken... ihre herzliche Umarmung.

### Composition allemande.

I. — Der historische Wert der « Italienischen Reise ».
II. — In welcher Hinsicht hat Italien auf Gœthe gewirkt ?

***

LANGUE ANGLAISE.

### Thème.

E. et J. de Goncourt, *Renée Mauperin*, La mort de Renée (Anthologie, pp. 69-72).

### Version.

O.-W. Holmes, The turning over of a Stone (Beljame et Legouis pp. 397-399). Commentaire grammatical facultatif.

### Dissertations (*français ou anglais*).

Commenter et discuter cette phrase de Coleridge : « Shakespeare's poetry is characterless ; that is, it does not reflect the in dividual Shakespeare ; but John Milton himself is in every line of the Paradise Lost. »

***

AGRÉGATIONS.

### Version latine.

V. *Langues classiques A. et B.*

### Thème grec.

Molière, Préface de *Tartuffe* : « Je sais qu'il y a... », jusqu'à : « Je me suis étendu... »

### Thème latin.

Pascal, *Pensées*, IV, 2, de : « Quelque condition qu'on se figure... », à : « Le roi est environné de gens... »

***

CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS.

Étudier la langue, la syntaxe et le style du n° 74 du chap. de la *Cour* : « L'on parle d'une région où les vieillards sont galants... »

# Bibliographie

**L'inquiétude religieuse du temps présent**, par M. Paul Stapfer, *doyen honoraire de la faculté des lettres de Bordeaux*, librairie Fischbacher, Paris (1912).

Nous recommandons spécialement à nos lecteurs ce volume écrit avec la plus grande sincérité et qui dénote chez l'auteur des préoccupations d'un ordre supérieur. Nous retrouvons dans cet ouvrage toute l'érudition, toute l'habileté de plume, tout le charme coutumiers de M. Stapfer, qui, comme tout « homme qui pense, évolue toujours vers plus de lumière », ainsi qu'il l'écrit lui-même dans son intéressante et originale préface.

*
* *

**Histoire moderne** (Classe de Seconde), par P. G. Heinrich, professeur agrégé d'histoire et de géographie, docteur ès lettres. — 1 vol. in-16, relié. — Prix : 4 francs. — Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Destiné aux élèves de seconde, mais pouvant aussi intéresser une plus large catégorie de lecteurs, ce volume ne débute par un rapide résumé de l'histoire politique et sociale du Moyen Age que pour mieux faire comprendre la période si riche de faits et si grosse de conséquences, qui va de la découverte de l'Amérique et des guerres d'Italie à la mort de Louis XIV. La fin du xve siècle, où commence véritablement l'étude de M. Heinrich, n'est-elle pas en même temps la conclusion de l'époque médievale et la préface des temps modernes ? D'un passé qui domine encore le présent sortent des sociétés nouvelles, dont des circonstances de toutes sortes vont stimuler l'essor. Tandis que s'exécutent les voyages de découverte qui doublent la surface du monde connu, c'est la Renaissance d'une part, c'est la Réforme de l'autre, qui viennent briser les vieux cadres et hâter la transformation de l'Europe ; c'est l'Espagne qui atteint son apogée pour bientôt décroître ; c'est l'Angleterre qui se façonne ; c'est la France du grand siècle surtout qui se prépare et se fonde. Telle est l'ample matière de ce petit volume, que l'auteur s'est efforcé de rédiger avec le plus de précision et de clarté possible, pour mieux faire comprendre aux lecteurs les causes, les caractères, les conséquences des grands faits dont il est plein.

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 19 21 MARS 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Les moralistes français du XVIe au XVIIIe siècle

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Etienne de la Boétie.

Malgré l'étendue de notre programme, nous avons consacré trois leçons à l'étude de Montaigne. Nous l'avons suivi depuis sa naissance jusqu'à nos jours, et il semble qu'après cet examen nous puissions l'abandonner sans scrupule. Mais il nous faut parler des derniers moralistes du XVIe siècle, et nous ne pourrons le faire sans nous préoccuper encore de l'auteur des *Essais* ; c'est comme si l'on prétendait étudier l'histoire de la France au début du XIXe siècle sans parler de Napoléon : de 1800 à 1815, c'est lui, toujours lui, dont il faut rechercher l'action ; de même, à la fin du XVIe siècle, c'est Montaigne, toujours Montaigne que l'historien retrouve au fond des œuvres des moralistes.

Montaigne avait eu le privilège de pouvoir décerner un brevet de moralistes à des gens qui ne l'avaient jamais été : il en fut ainsi pour Etienne de La Boétie. Il est impossible de parler de cet écrivain sans revenir à Montaigne. La Boétie est l'inspirateur du chapitre des *Essais* sur l'amitié. S'il n'était pas mort à 32 ans, sept ans avant la retraite de Montaigne, il est certain que l'œuvre de Montaigne ne serait pas ce qu'elle est. Montaigne dit, en effet, qu'il aurait aimé donner une autre forme aux *Essais*, et qu'il les

eût volontiers publiés sous forme de lettres, *s'il eût eu à qui parler*. Si La Boétie n'était pas mort si jeune, l'auteur des *Essais* aurait trouvé en lui le destinataire qu'il cherchait.

La vie de cet ami intime de Montaigne nous est assez mal connue. Il était né à Sarlac, en 1530 ; il fut élève au collège de Guyenne avant Montaigne, connut ce dernier en 1556 et devint son ami ; il mourut dans ses bras, et Montaigne, dans une lettre à son père, a écrit le récit de sa mort : c'est un chapitre de morale, et de morale profondément religieuse. « La fin de La Boétie, dit Prévost-Paradol, est de celles qui honorent le plus l'esprit humain ; la mort venant avant son heure fut rarement acceptée et embrassée de meilleure grâce. » Héritier de la librairie de son ami, Montaigne s'empressa de publier ses œuvres, en particulier un recueil de 29 sonnets en 1580. Mais, quand il fit une seconde édition de ses œuvres, il se refusa à publier le fameux discours de la *Servitude volontaire* ou *Contr'un*. On a fait grand bruit, ces dernières années, autour de cet ouvrage. On a cherché à l'enlever à La Boétie pour l'attribuer à Montaigne ; ce dernier se serait abrité derrière son ami pour écrire un pamphlet contre la royauté d'alors. L'affaire a été réglée depuis ; et la tradition, qui attribue le *Contr'un* à La Boétie, a subsisté. Qu'est-ce donc que ce traité, qui fait partie intégrante des éditions de Montaigne ?

Est-ce un traité de morale ? Évidemment, non. Est-ce un pamphlet politique contre les tyrans du XVI^e siècle ? Montaigne a prétendu donner à cet ouvrage sa véritable signification, au chapitre XXVII du livre I de ses *Essais* :

« Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans... » Et alors, Montaigne, au lieu d'introduire ici le discours de La Boétie sur la *Servitude volontaire*, se ravise soudain, et nous dit :

« Parce que j'ay trouvé que cet ouvrage a été depuis mis en lumière, et à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler et changer l'état de notre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'aultres escrits de leur farine, je me suis dedict de le loger icy. Et à fin que la mémoire de l'auteur n'en soit intéressée en l'endroict de ceux qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, je les advise que ce subject feut traicté par lui en son enfance par manière d'exercitation seulement, comme subject vulgaire, et tracassé en mille endroicts des livres. Je ne foys nul doute qu'il ne creust ce qu'il escrivoit ; car il estoit assez consciencieux pour ne mentir pas mesme en se jouant : et sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieulx aimé estre nay à Venise qu'à Sarlac ; et avecques raison. Mais il avait une autre maxime souverainement empreinte en son âme, d'obeyr et

de se soubmettre tres religieusement aux lois sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut jamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son pays, ny plus ennemy des remuements et nouvelletés de son temps ; il eust bien plustôt employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage : il avait son esprit moulé au patron d'aultres siècles que ceulx cy. Or, en eschange de cet ouvrage sérieux, j'en substitueray un aultre, produit de cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enjoué. »

Et Montaigne donne, au lieu du *Contr'un*, les 29 sonnets de La Boétie.

Ainsi, ce traité de la *Servitude volontaire* est l'œuvre d'un enfant de 16 ou de 18 ans ; c'est une amplification de collège, un exercice de rhétoricien, quelque chose de semblable aux discours latins, disparus aujourd'hui des programmes scolaires, où il s'agissait de faire parler Caïus Gracchus ou Brutus. L'écolier qui écrivit cet ouvrage était véritablement bien doué, et surtout passablement espiègle ; mais il nous est interdit de nous appesantir sur cet ouvrage de jeunesse. Aussi, sommes-nous surpris de trouver La Boétie dans la catégorie des moralistes, et l'on se demande comment Prévost-Paradol a pu lui consacrer deux articles, c'est-à-dire 40 pages, dans son livre sur les *Moralistes français*. En réalité, Paradol avait une arrière-pensée : c'était de sa part, en 1864, une espièglerie d'un nouveau genre ; c'était un petit *Contr'un* sur Napoléon III : pamphlet, d'ailleurs peu violent, contre le régime, et que Paradol désavoua plus tard en devenant ambassadeur de l'empereur.

*
* *

## Guillaume du Vair.

Un autre magistrat va nous fournir un sujet d'étude intéressant : c'est Guillaume Du Vair. Ce fut un homme du plus grand mérite, un précurseur. Célèbre de son vivant, il fut oublié durant deux siècles, et se trouve aujourd'hui heureusement réhabilité. Si l'on voulait faire de son œuvre et de sa personne une étude approfondie, les sources ne manqueraient pas. MM. Ed. Cougny, René Radouant, F. Brunetière, Strowski, ont fait sur lui d'importantes études. Malheureusement, depuis 1641, il n'y a pas eu d'éditions nouvelles de Du Vair, et les opuscules publiés avant cette date sont extrêmement difficiles à trouver. Au reste, nous ne pouvons, dans le cadre restreint de notre programme, qu'étu-

dier dans ses grandes lignes l'œuvre de cet écrivain ; nous avons à nous demander simplement ce qui le caractérise comme moraliste.

Les circonstances l'ont favorisé ; il a pu faire ce dont Montaigne s'était toujours dispensé. Né en 1556, 23 ans après Montaigne, à Paris, il avait par là même un avantage sérieux sur l'auteur des *Essais*, et pouvait être au courant, chaque jour, de ce qui se passait et à la cour et à la ville. Fils d'un magistrat, il fit de bonnes études, et son père, ayant compris l'utilité des voyages et leur influence sur la formation de l'esprit, les multiplia dans l'intérêt de son fils. Du Vair acquit la pratique des affaires au service du duc d'Anjou, et s'initia à la vie politique du temps. En 1584, à 28 ans (et non à 24 ans, comme le dit M. Strowski), il devint Conseiller au Parlement de Paris. Cette charge lui laissait beaucoup de loisirs, « plus qu'il n'avait accoutumé » ; aussi craignait-il « de vieillir au Palais avec ennui ». Toutefois il ne donna pas sa démission ; mais il sut mêler à l'exercice de sa profession l'étude passionnée de la littérature et de la philosophie. D'ailleurs, les événements l'arrachèrent à cette sinécure : il fut mêlé aux affaires publiques, joua un rôle important contre les ligueurs et les fit échouer dans leurs desseins en faisant valoir les principes de la loi salique. C'est à lui, pour une grande part, que Henri IV dut le trône. Il en fut récompensé en 1599 : il fut envoyé en Provence, à Aix, comme premier président du Parlement ; c'était une charge très importante, si l'on songe aux attributions politiques du Parlement à cette époque.

Du Vair était prêtre ; il fut même, en 1603, nommé évêque de Marseille, mais il refusa. Il se trouva en relations avec Malherbe, avec Pérez ; et ainsi, de 1599 à 1616, il passa des années délicieuses. C'était, en Provence, un personnage de haute importance, estimé de tous et respecté comme un véritable sage. En 1616, il fut rappelé à Paris, nommé garde des sceaux à l'âge de soixante ans, disgracié un moment, puis aussitôt rappelé pour être nommé évêque et comte de Lisieux. Il mourut garde des sceaux, en 1621.

Il fut donc, pour observer le monde, mieux placé que Montaigne lui-même. Il eut ce que Montaigne s'était refusé : la pratique des affaires et l'expérience de la vie politique. Lettré délicat, il a cherché à relever l'éloquence, dont il savait tout le charme et toute la puissance ; de plus, il se montra philosophe, et particulièrement stoïcien ; enfin, ce fut un chrétien convaincu et un prêtre vertueux.

Il nous faut négliger le point de vue littéraire et chrétien de son œuvre ; nous devons aussi nous mettre en garde contre

ses œuvres morales, puisqu'il était prêtre. Nous ferons donc un choix parmi ses œuvres, et nous retiendrons seulement deux ouvrages : *la Sainte Philosophie* et le *Traité de la Constance et Consolation ès calamités publiques*. Ce sont deux ouvrages tout à fait différents l'un de l'autre. Dans le premier, il montre les ravages qu'exerce en nous la faute originelle, et la misère effrayante de l'homme sur la terre (c'est le sujet de la Ire partie) ; il laisse entrevoir la possibilité d'un relèvement (IIe partie) ; et prétend que le moyen d'y parvenir, c'est de subordonner la morale à la religion (IIIe partie). Le second livre est un livre de morale sécularisée, composé sous forme de dialogue, trois de ses amis lui servant d'interlocuteurs ; ces trois amis sont représentés par trois poètes de la légende païenne, Musée, Linos, Orphée.

Mais, de ces deux traités, quel est celui qui exprime la pensée et la doctrine de l'auteur ? Y a-t-il eu chez Du Vair évolution, et, s'il en est ainsi, dans quel sens cette évolution s'est-elle produite ? La bibliographie peut, seule, nous renseigner sur ce point.

Des deux traités de Du Vair, l'un est foncièrement chrétien ; l'autre est composé dans un esprit tout à fait indépendant, et même avec des éléments empruntés à la mythologie païenne. A-t-il proclamé, comme le dit M. Brunetière, la faillite de la morale indépendante au profit de la morale religieuse ? A-t-il considéré la morale religieuse comme inaccessible aux esprits de son temps, et s'est-il résigné, pour être compris, à écrire pour son siècle un traité laïque ? Ed. Cougny et F. Brunetière tenaient pour la première hypothèse ; mais c'est le contraire qui est vrai : M. René Radouant a démontré que la *Sainte Philosophie* est de beaucoup la première en date (1587 ou 1589). La *Constance et Consolation* est postérieure de 7 ou 5 ans (1594). Le problème se trouve ainsi résolu ; et, par là, s'affirme cette tendance, caractéristique au XVIe siècle, de séculariser la morale. La *Philosophie* de Du Vair est un livre de morale religieuse au premier chef. Du Vair comprit que c'était là une langue étrangère pour ses contemporains. Aussi, oubliant qu'il était prêtre, il en vint à exposer une morale plus terre à terre, celle d'Epictète. Nous laisserons donc de côté la *Sainte Philosophie* ; nous nous en tiendrons au *Traité de la Constance*, qui fait de lui un véritable moraliste.

C'est l'œuvre d'un bon Français, désolé, désespéré même des maux dont souffre sa patrie. Il cherche à fortifier l'âme de ses contemporains et à les consoler par la perspective d'un avenir meilleur. Ecoutons-le parler :

« Pauvre et désolée province, puisque les excès de vos anciennes delices vous ont jetté en l'acces de ceste fievreuse fureur, et que

vostre malheur vous fait prêter vos mains, pour ainsi deschirer vos entrailles et defigurer vostre face, si ce chaud mal reçoit quelque intervalle, employez-le à contempler votre misère. Que si vous avez trop d'horreur des maux que vous faites, ou que vostre vue ne puisse autrement se refleschir sur vous, mirez-vous donc dans les ruines de ce pauvre peuple hebrieu, car c'est bien vostre vray miroir... »

(Passage d'une lettre inédite, cité par M. Radouant.)

Le *Traité de la Constance* est composé de trois dialogues, à l'imitation de Platon et de Cicéron ; on y trouve même un décor : jardin au premier dialogue, corps de garde au second. Il commence par un tableau navrant du pays. Musée prend en main la cause de la philosophie stoïcienne ; Orphée plaide en faveur de la Providence. On disserte sur l'immortalité de l'âme, consolation suprême. Quelques pages de ce *Traité de la Constance* ne le cèdent en rien à certains passages des sermons de Bossuet :

« La première voix que prononce la nature, c'est que toutes choses qui sont sous le ciel et la lune sont périssables. Vous en voulez, comme par privilège, exempter votre ville et la rendre immortelle ?... Ne devons-nous pas estimer que, quand nous entrons au monde, nous contractons avec la nature, et nous obligeons de garder les lois qu'elle a données et publiées depuis tant de siècles aux villes, aux républiques, aux royaumes ?... Nous avons vu, en nos jours, notre pays si comblé de biens, de richesses, de gloires, de délices, qu'il ne se pouvait dire plus. Nous sommes maintenant sur le retour. Notre bonne fortune est sortie de chez nous, comme d'une maison crevassée de tous côtés ; nous sommes demeurés attendant la chute : les uns crient, les autres regardent, les autres s'enfuient ; qu'y a-t-il tant à s'étonner ? Un vieil homme meurt, une vieille maison tombe : que faut-il tant crier ? Qu'y a-t-il, en cela, que vous ne voyez tous les jours et partout ? Les fruits fleurissent, se nouent, se nourrissent, se mûrissent, se sèchent ; les arbres croissent, s'entretiennent, se sèchent ; les animaux naissent, vivent, meurent ; le temps même, qui enveloppe tout le monde, est enveloppé par sa ruine et se perd en se coulant : il roule doucement les saisons les unes sur les autres, et toutes celles qui se passent, se perdent. De toutes ces choses muables, que voulez-vous faire de constant ? De toutes ces choses mortelles, que voulez-vous faire d'immortel ? »

C'est la plus belle page de Du Vair. Le *Traité de la Constance* est un ouvrage composé dans l'esprit de Montaigne, et qui continue l'œuvre de Montaigne. Il assure à Du Vair, parmi les moralistes, la place d'honneur après Montaigne, ou à côté de lui.

*
* *

## Pierre Charron.

Guillaume Du Vair s'inspirait de Montaigne, Pierre Charron s'inspire à la fois de Montaigne et de Du Vair. Pour l'étudier, nous n'aurons pas à nous préoccuper du livre de Paradol : ce dernier passe sous silence Charron et son œuvre, bien que Charron soit un moraliste de profession. Il n'y a pas lieu, du reste, de s'appesantir sur cet écrivain ; il serait difficile de lui accorder autant d'importance qu'à ceux qu'il a ouvertement pillés. Nous verrons pourtant qu'il a sa part d'originalité ; que sa vie et son œuvre peuvent nous éclairer sur l'état des esprits, à la fin du XVI^e siècle, et sur la situation faite alors aux moralistes.

C'était un Parisien, fils d'un petit libraire ; il devint avocat, entra dans les ordres, fut, durant de longues années, une sorte de prédicateur ambulant. Vers l'âge de 50 ans, après quelques déboires, il voulut se faire moine. On le refusa, peut-être à cause de son âge avancé, peut-être à cause de sa santé délicate, peut-être aussi à cause de son caractère assez peu docile et malléable. Ce fut alors qu'il alla trouver Montaigne dans son château. Un homme qui désirait se faire moine et qui allait ainsi demander conseil à Montaigne, nous inspire quelque doute sur la fermeté de sa vocation : aller chez Montaigne, c'était vouloir se faire moine dans une abbaye de Thélème. Quoi qu'il en soit, cette entrevue eut pour effet de le décider à composer son *Traité de la Sagesse*. En 1594, il avait publié un premier ouvrage : *les Trois Vérités*, mise en œuvre pure et simple de la *Théologie* de Raymond de Sebonde et de l'*Apologie* qu'en avait faite Montaigne, œuvre essentiellement orthodoxe, destinée à réduire au silence les infidèles, les incrédules et les hérétiques. C'est seulement en 1601 qu'il publie son traité de la *Sagesse*, qui lui causa bien des soucis, mais lui attira beaucoup de gloire. Attaqué par les théologiens de Paris, il se défendit ; il préparait une seconde édition de son ouvrage, quand il mourut (1603). C'est seulement l'année suivante que fut publiée cette nouvelle édition.

Le plan du traité était emprunté à Du Vair. Comme lui, Charron montrait, dans une première partie, la misère de l'homme et sa « denéantise », affirmait que son relèvement était possible et qu'il pouvait atteindre à la vertu ; dans une seconde partie, Charron traitait de la vertu en général ; dans la troisième, il examinait les applications particulières qu'on en pouvait faire, et passait en revue les *Quatre Vertus cardinales* : la tempérance, la force, la

justice, la fermeté. Il est redevable de tout le reste à Montaigne et à Du Vair. On a pu dire que le *Traité de la Sagesse* était la *Table des Matières des « Essais »*.

Mais, alors, Charron était-il un plagiaire, un pédant et un sot ? Gardons-nous d'exagérer en ce sens. Charron ne se cachait pas des emprunts qu'il avait faits à ses devanciers ; de plus il a eu le mérite de penser aussi par lui-même, et certaines pages du *Traité de la Sagesses* sont absolument originales. S'il transcrit souvent mot à mot Montaigne et Du Vair, c'est par modestie ; c'est parce qu'il estime ne pas pouvoir s'exprimer d'une façon plus juste ni plus heureuse ; et il en use avec la prose de Montaigne. comme Montaigne, en usait avec la prose de Sénèque et de Plutarque. Mais Charron veut être méthodique et complet : or ni Montaigne ni Du Vair ne sont complets ni méthodiques. Charron fut donc obligé de mettre, dans ce traité, beaucoup du sien. Lisons, pour caractériser la manière de Charron, un des derniers chapitres du livre I de *la Sagesse*, celui qui traite de la *Profession militaire :*

« *Sa recommandation.* — L'occupation et profession militaire est noble en sa cause, car il n'y a utilité plus juste et plus universelle que la protection du repos et grandeur de son pays ; *noble en son exécution*, car la vaillance est la plus forte, plus généreuse et plus héroïque de toutes les vertus ; *honorable*, car des actions humaines la plus grande et pompeuse est la guerrière, et à qui tous honneurs sont décernés ; *plaisante*, la compagnie de tant d'hommes notables, jeunes, actifs, la vue ordinaire de tant d'accidents et spectacles.

« *Son accusation.* — Mais, au contraire, l'on peut dire que l'art et l'expérience de nous entre-défaire, entre-tuer, de ruiner et perdre notre propre espérance, semble dénaturé, venir d'aliénation de sens ; c'est un grand témoignage de notre faiblesse et imperfection et ne se trouve point aux bêtes, ou demeure beaucoup plus entière l'image de la nature. Quelle folie, quelle rage, faire tant d'agitations, mettre en peine tant de gens... aller tuer ceux que l'on ne haït pas, que l'on ne vit jamais ?... »

Ce passage est caractéristique. Charron procède avec une méthode rigoureuse, cherche à ne rien omettre, à épuiser son sujet. Le lecteur, s'il n'est pas charmé, est bien renseigné ; il n'est pas tenté d'aller chercher ailleurs. Ancien *sermonneur*, Charron divise, subdivise à l'infini : il est à Montaigne ce que Bourdaloue fut à Bossuet. On goûte Montaigne ; on étudie et on consulte Charron. Son œuvre est un répertoire général, une encyclopédie morale méthodique. Les lecteurs, sachant très bien d'où venait l'inspi-

ration de Charron, cherchaient dans son livre la substance de Montaigne. Charron était un auteur complet, méthodique, qui, parfois original, ouvrait des horizons nouveaux.

Ainsi finit le XVIe siècle.

Pourtant, il nous faut mentionner encore certains moralistes versificateurs, et, en particulier, le Seigneur de Pybrac (1529-1584), dont les *quatrains* philosophiques et moraux, qui remplissaient les manuels de civilité puérile et honnête, furent traduits dans toutes les langues, et mis en musique pour être chantés par les enfants :

> Aime l'Etat tel que tu le vois être,
> S'il est royal, aime la royauté,
> S'il est de peu, ou bien communauté,
> Aime-le aussi, quand Dieu t'y a fait naître.

Si ce ne sont pas là des œuvres d'un haut intérêt, c'est du moins la preuve que tout le monde, au XVIe siècle, cherchait, de toutes les façons possibles, à *moraliser*.

Je vois une seule exception : les femmes se tiennent en dehors de ce mouvement. Nous verrons qu'il n'en sera pas de même au cours du XVIIe siècle, qui fut l'âge d'or des moralistes, et dont nous commencerons l'étude dans une prochaine leçon.

---

# La comédie nouvelle

**Cours de M. PUECH,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## L'Arbitrage (*suite*).

Notre dernière leçon a été consacrée à l'étude de la deuxième moitié du second acte de l'*Arbitrage*. Au moment de l'action où nous nous sommes arrêtés, Habrotonon, la joueuse de luth, s'est entendue avec l'esclave Onésimos pour machiner tout un petit complot : elle va se faire passer auprès de Charisios pour la mère de l'enfant ; elle est ainsi assurée d'apprendre si Charisios en est bien le père, comme elle le soupçonne ; et elle espère bientôt pouvoir reconnaître la mère véritable, étant donné l'incident des Tauropolies auquel elle a assisté. Elle est entrée dans la salle du festin, tenant l'enfant sur ses bras, avec l'anneau d'or qu'elle croit appartenir à Charisios.

L'étude de ce qui suit devient plus délicate ; car les documents nous font presque entièrement défaut, et il nous est nécessaire de suppléer à ces lacunes par des conjectures. Nous nous étions demandé, la dernière fois, si le fragment conservé par le manuscri de Saint-Pétersbourg devait être rapporté à cet endroit de l'*Arbitrage* : je vous ai montré que la situation, dans ce fragment et dans l'*Arbitrage*, était analogue, mais que les analogies d'intrigue — non de caractère — sont si fréquentes dans le théâtre de Ménandre que nous ne pouvions aboutir à une conclusion certaine. Il est donc impossible de donner à ce fragment et à ceux que nous avons d'autre part une commune origine. En tout cas, si le morceau est de l'*Arbitrage*, il convient de le rattacher au premier et non au second acte.

Je vous demande votre indulgence pour la première partie de cette leçon ; car l'étude du troisième acte est, faute de documents, pleine de difficultés, et je me contenterai de vous proposer les conjectures les plus vraisemblables qui nous sont permises.

La meilleure des reconstitutions tentées pour ce troisième acte qui nous manque est bien celle de M. Croiset ; je vais vous l'exposer, en ajoutant quelques explications sur des points que je n'aurai plus l'occasion de toucher. Chemin faisant, nous étudierons

les courts fragments qui étayent cette reconstruction ; ils sont obscurs et peuvent s'interpréter différemment.

« Habrotonon exécutait évidemment ce qu'elle avait projeté. Elle portait l'anneau à Charisios qui le reconnaissait pour sien, et alors elle lui présentait l'enfant, en se faisant passer pour sa mère. » Ménandre nous a raconté, au deuxième acte, comment ces deux petites comédies allaient se passer : il l'a fait de façon spirituelle, dans le dialogue entre Onésimos et Habrotonon. Or Ménandre ne gaspille pas ses effets : aussi « est-il peu probable que cette fausse reconnaissance eut lieu sous les yeux du spectateur. Ménandre n'aurait pas fait jouer la scène par Habrotonon, si elle avait dû la jouer une seconde fois un peu après. On admettra plutôt que cela se passait en dehors de la vue du public, qui en était instruit par des allusions plus ou moins développés. »

M. Croiset croit qu'apparaissait alors un personnage que nous n'avons point encore vu, pourtant le plus important de tous, Charisios. Nous verrons qu'au quatrième acte il paraît sur la scène : les fragments nous le prouvent, mais le voyait-on déjà au troisième ? Son apparition retardée jusqu'alors, parce que l'action se passe dans la rue, sur une place sans doute, tandis que lui festoie joyeusement à l'intérieur de la maison de Chairestratos, ne peut être davantage différée. En effet, il y a une situation nouvelle : Habrotonon a révélé l'aventure, Charisios a avoué, le banquet a pris fin. Et comme le dit M. Croiset : « Il est difficile de croire que ce personnage, si intéressant, ne parût qu'à la fin de la pièce. » La curiosité du spectateur habilement excitée, attend impatiemment sa venue. Il est donc fort probable que Charisios tient un des principaux rôles du troisième acte.

Mais quelle impression la fausse confidence d'Habrotonon et la présentation de l'enfant avaient-elles faite sur Charisios ? Une impression toute contraire à celle que Habrotonon attendait. « Bien loin de se réjouir de sa paternité imprévue, il en était à la fois humilié et embarrassé » ; même ce souvenir inattendu de son aventure aux Tauropolies le tourmentait fort. Il ne savait que faire, surpris, inquiet. Karl Robert suppose que Charisios essayait d'effrayer Habrotonon, la menaçait même de tuer son enfant ; n'en croyons rien. Le caractère du jeune homme, tel que nous le verrons se développer plus loin, ne permet point cette hypothèse. Au contraire, Charisios était gêné par cette paternité, lui qui aimait encore sa femme. Dans quelle situation se trouvait-il vis-à-vis d'elle ! Il taisait l'aventure, indécis, attendant sans doute un événement qui arrangerait tout.

« Je croirais volontiers, dit M. Croiset, qu'il consultait à ce pro-

pos son ami Chairestratos, qui essayait d'abord de lui faire prendre la chose plus joyeusement ; puis, le voyant mécontent de lui-même et accablé de tristesse, lui conseillait au moins de garder son secret pour lui. » Le rôle de Chairestratos est peu connu. M. Croiset croit qu'il est l'ami de Charisios (d'autres le disent son père). Ce qui vient confirmer son hypothèse, c'est qu'on peut rapporter naturellement à cette scène deux fragments, anciennement connus comme appartenant à l'*Arbitrage*, et que des grammairiens nous ont conservés.

« Tous deux expriment bien l'idée que nous prêtons ici au conseiller de Charisios. Voici le premier (Orion, *Anth.*, 7, 8 ; fr. 179 Koch) :

« Il ne t'est rien arrivé de fâcheux, si tu n'en parles pas. »

Le second n'est, en quelque sorte, que le commentaire du premier (Stobée, *Floril.* 89. 5 ; fr. 176 Koch) :

« Ce qu'il y a de plus humiliant pour un homme libre, c'est de prêter à rire. Quant à souffrir, c'est le propre de l'humanité. »

Ces propos répondent, sans doute, aux craintes du ridicule que Charisios avait exprimées.

Cette première partie des hypothèses de M. Croiset est fort acceptable ; la seconde me paraît douteuse. « Charisios se déci. dait probablement à garder chez lui l'enfant et la prétendue mère sans ébruiter la chose. Mais il ne pouvait empêcher que Smikrinès, son beau-père, et Pamphilé, sa femme, n'en fussent instruits. Et voici alors ce qu'on peut conjecturer. Smikrinès, croyant que l'enfant était né d'Habrotonon, s'indignait de l'outrage infligé à sa fille, s'emportait contre Sophroné, qui n'avait rien vu ni rien su, et la chargeait avec menaces d'emmener immédiatement Pamphilé et de la conduire chez lui. Pamphilé consentait provisoirement à se retirer chez son père, mais non à rompre définitivement avec son mari qu'elle espérait toujours ramener. Il semble qu'elle ait décidé de tenter une démarche auprès d'Habrotonon. Peut-être, à ce moment, devinait-elle, d'après certains indices ou certaines confidences, que l'enfant dont Habrotonon se disait la mère était en réalité le sien. Il s'agissait donc de connaître au juste son dessein, de vérifier les faits, et de voir à quelles conditions on pourrait s'entendre avec elle, par des promesses ou des offres d'argent, pour l'amener à se racheter et à s'éloigner volontairement. » Sophroné, qui, comme Chairestratos, ne nous est pas très connue, se serait chargée de la démarche ; et le quatrième acte s'ouvrirait par cette scène entre Sophroné et Habrotonon. » Sophroné, à qui Pamphilé communiquait son intention, en la chargeant de la démarche, s'en effrayait d'abord et cherchait à l'en dissuader. Si

cette conjecture est vraie, il y aurait lieu de rapporter à cette partie de la pièce un fragment que M. Van Leeuwen a rattaché, avec quelque hésitation, à l'*Arbitrage*, sans trop savoir où le placer. » Il est rapporté par le diacre Palladius dans la vie de Saint-Chrysostome :

« Il est difficile à une honnête femme, Pamphilé, de lutter contre une courtisane. Celle-ci a l'avantage de l'audace, de l'expérience ; elle ne rougit de rien, elle flatte davantage. »

Palladius indique bien que ce passage est tiré de Ménandre ; mais, comme il ne dit point de quelle comédie, il n'est pas impossible, malgré ce nom de Pamphilé, que ces vers soient d'une autre comédie que l'*Arbitrage*.

Voici encore d'autres fragments, qui se rapportent au troisième acte. Ils sont donnés par M. Lefebvre dans sa deuxième édition de Ménandre, qui, sur beaucoup de points, complète ou rectifie heureusement la première et contraint de modifier les premières conjectures. Aussi devrons-nous ne pas accepter tout entières celles de M. Croiset, qui ne s'était appuyé que sur la première édition de M. Lefebvre. Le plus important de ces fragments était donné déjà dans celle-ci ; il est désigné par R. Il ne comprenait alors que la marge d'un feuillet. En revoyant les menus débris du papyrus, M. Lefebvre a retrouvé un fragment Y, qui, par la forme, la couleur, les caractères, semble s'adapter au fragment R et le complète ; ce serait l'autre marge. Les vers sont mutilés ; mais, par leur commencement et leur fin, nous pouvons comprendre leur sens. C'était un dialogue ; car nous relevons la marque du changement des personnages. Il est marqué par : et un trait (paragraphos), qui souligne le premier mot que prononce l'interlocuteur. Le sens même suffirait, d'ailleurs, à nous montrer que c'est bien là un dialogue. Un personnage parlait de Charisios et de son état d'âme et disait:

« Il déteste cette vie qu'on appelle la vie joyeuse... » Nous savons, en effet, que Charisios fait la fête malgré lui, pour se distraire, mais qu'au fond il aime toujours Pamphilé. Quel est le personnage qui parle : est-ce Onésimos ou Chairestratos, père ou ami de Charisios? M. Lefebvre croit voir en marge Chairestratos. Quand un personnage nouveau prend la parole, il y a, en effet, en marge du manuscrit les premières lettres de son nom. D'après le fac-similé, il est facile de reconnaître un C ; mais on peut lire aussi bien Charisios que Chairestratos. Ce qui suit semble pourtant confirmer l'hypothèse de M. Lefebvre. L'autre interlocuteur était Smikrinès, qui disait :

« Ainsi, en se débauchant, il passera sa vie dans un mauvais lieu avec la fille qu'il fait venir, avec Habrotonon. »

Il continuait ses plaintes ; un vers commence ainsi :

Votre compagnon...

Il ne peut donc s'agir ici d'Onésimos, mais bien de Chairestratos, qui serait, comme le dit M. Croiset, un ami de Charisios, un de ses camarades de plaisir. Et Smikrinès sait le succès d'Habrotonon ; il sait qu'on a découvert que Charisios avait eu un enfant d'Habrotonon ; quelques mots, au début d'un vers, nous l'apprennent. Il discutait avec son interlocuteur ; puis, à la fin, s'impatientant :

« Pourquoi faire tant d'affaires et laisser l'essentiel, quand je n'ai qu'à prendre ma fille et à l'emmener avec moi ». Smikrinès entrait alors dans la maison, mais non seul, accompagné sans doute d'amis, comme dans la comédie antique, comme chez Plaute et Térence.

Voilà tout ce que nous savons du troisième acte : ajoutez encore les fragments B et X, sur lesquels je passerai rapidement, parce qu'ils sont plus mutilés encore. Ils proviennent d'un dialogue entre Charisios et Smikrinès, et appuient la restitution conjecturale de M. Croiset. Charisios apparaissait au troisième acte. La situation était alors nettement établie, en effet ; et, d'autre part, le banquet était terminé.

Nous avons presque en entier le quatrième acte ; il contient deux belles scènes, qui nous montreront encore mieux l'art et le talent de Ménandre. La première scène de cet acte est mutilée, mais fort intéressante, parce qu'elle nous permet la restitution de la moitié du troisième acte.

Je n'ai pas encore parlé de la mise en scène ; je l'étudierai dans une prochaine leçon. Mais je vous exposerai, dès aujourd'hui, les deux conclusions auxquelles on est arrivé. D'après les uns, il y aurait trois maisons l'une auprès de l'autre : celle de Chairestratos, celle de Charisios, celle de Smikrinès ; ces deux dernières, très rapprochées, communiquent par un jardin, une cour, ce qui permet d'entendre de l'une ce qui se dit dans l'autre. De là des jeux de scène qui se retrouvent chez Plaute et Térence et qui viennent à l'appui de cette hypothèse. La maison de Smikrinès a un balcon, une terrasse, d'où une personne peut être visible pour celles qui se trouvent sur la scène, dans la rue. Au contraire, d'après MM. Bodin et Mazon, il n'y aurait que deux maisons : celle de Charisios où habite Pamphilé, celle de Chairestratos qui, suivant eux, serait un hôtelier. Smikrinès habite à la ville.

Ces détails ont leur importance, parce qu'il nous faut nous de-

mander si, comme le croit M. Croiset, Pamphilé s'est retirée chez son père. Je ne le pense pas ; le texte de la deuxième édition de M. Lefebvre va contre cette hypothèse. Il n'est pas probable que Pamphilé soit partie et ait pris l'initiative d'une démarche près d'Habrotonon.

Voici la première scène de l'acte IV ; le début manque :

HABROTONON (*tenant l'enfant dans ses bras, sort de chez Charisios*). — Voilà pourquoi je sors avec l'enfant. Il ne fait que pleurer, c'est ennuyeux. Je ne sais ce qu'il a depuis un bon moment déjà...

Ces vers, insignifiants en apparence, ont une intention : ils motivent la sortie d'Habrotonon. Elle sort pour apaiser l'enfant en le promenant : elle vient donc sans avoir été appelée ; elle sort d'elle-même. Sophroné entre alors en scène ; Habrotonon ne la voit pas. La rencontre qui va avoir lieu n'est donc pas préméditée, mais due au hasard. Sophroné sort d'une maison : nous verrons de laquelle ; elle vient d'assister à un entretien animé entre Smikrinès et Pamphilé ; elle est agitée et craintive, elle a peur que celui-ci ne réussisse à détacher sa maîtresse de Charisios.

Habrotonon, de son côté, veut aller voir Pamphilé pour lui dire la vérité, lui révéler que son aventure avec Charisios est fausse et la rassurer ainsi. Grâce aux lectures nouvelles de M. Lefebvre, le texte de la conversation qui s'engage entre Habrotonon et Sophroné est différent de celui de la première édition :

SOPHRONÉ. — Quel dieu, hélas ! aura pitié de moi ?

HABROTONON. — O bonnes divinités, oui, j'irai la trouver ; je saurai ce que je dois faire ; allons, j'y vais.

Ici Habrotonon, apercevant Sophroné, reconnaît en elle une des femmes du groupe auquel elle était mêlée aux Tauropolies. Elle s'écrie :

— « Attends un moment.

SOPHRONÉ (*se retournant*). — C'est moi que tu appelles ?... » Donc Sophroné est surprise d'être interpellée ainsi ; leur rencontre ne peut par suite être voulue : elle est accidentelle :

HABROTONON. — C'est bien la femme que je connais !

SOPHRONÉ. — Ah ! il me semble te reconnaître. Salut, ma chère !... »

Habrotonon pense bien que Sophroné a peur et se défie d'elle, ne connaissant pas ses bonnes intentions. Elle apercevait, sans doute, alors, Pamphilé sur la terrasse d'une maison ; elle continuait alors ainsi :

— « Regarde ici, cette femme dans la maison... Parle, l'année dernière, n'étais-tu pas, dis-moi, aux Tauropolies pour la danse ? »

Sophroné reconnaissait alors l'enfant à ses bijoux :

— « Mais toi, femme, dis-moi, de qui tiens-tu cet enfant?

Habr. — Vois-tu sur lui, chère amie, quelque chose qui te soit connu ? N'aie pas peur de moi, femme.

Sophr. (*avec hésitation*). — Ce n'est pas toi qui es sa mère?

Habr. — J'ai fait semblant : non pas pour faire tort à la mère, mais pour gagner du temps, afin de la trouver. Et maintenant...

Sophr. — Tu l'as trouvée ?

Habr. (*montrant Pamphilé*). — Oui ; car je vois celle que j'ai vue alors.

Sophr. — Et le père, qui est-il ?

Habr. — C'est Charisios... »

— Le mot est prononcé. Nous sentons bien que, dès lors, nous allons marcher vers le dénouement :

Sophr. — Tu en es bien sûre, chère amie ?

Habr. — Je suis sûre que le père est l'homme dont je vois ici la jeune femme, celle qui est dans la maison.

Sophr. — C'est donc vrai ?

Habr. — Bienheureuse femme, un Dieu a eu pitié de vous! — Mais quelqu'un a fait du bruit à la porte de vos voisins, en sortant. Prends-moi avec toi, conduis-moi dans ta maison, afin que je te dise le reste tout au long.

Ainsi cette conversation, commencée au dehors, se continuait à l'intérieur : Habrotonon révélait tout à Sophroné.

La scène II est mieux conservée ; elle provoque moins de doutes. Elle est fort intéressante, parce qu'elle décrit l'état d'âme de Charisios et prépare son entrée en scène. C'est un monologue d'Onésimos, troublé par la vive douleur de son maître et l'exaltation de sa passion.

Onésimos (*sortant de chez Charisios*). — Il perd la tête par Apollon : il est fou ; oui, c'est un véritable accès de folie. Il est fou, par les dieux. Je parle de mon maître, de Charisios. Une humeur noire s'est emparée de lui, ou quelque autre mal du même genre. Car, en vérité, que supposer? Tout à l'heure, il était près de la porte en dedans de la maison ; il se penchait dans la cour, et là il regardait au hasard. Or le père de la jeune femme s'entretenait avec elle de leur affaire, sans doute. Lui, cependant, changeait de couleur ; combien de fois, spectateurs, je ne saurais vous le dire. « Ah! chérie, s'écriait-il, quel langage tu tiens ! » En même temps il se frappait la tête à grands coups. Puis plus rien. Et de nouveau : « Quelle femme j'ai épousée, et que j'ai été malheureux ! » A la fin, quand il eut tout entendu, et qu'il se fut enfin éloigné,

il rugissait à l'intérieur, il s'arrachait les cheveux ; un transport succédait à un autre. »

M. Croiset suppose, dans cette traduction, que les maisons sont voisines. Mais pourquoi ne pas penser qu'Onésimos parle de lui : « J'étais près de la porte, je voyais... » ? Charisios se trouvait dans la cour, Onésimos dans le vestibule qui la précède, surveillant son maître. — Et voyez l'ingénieux procédé de Ménandre : nous n'assistons pas à cette scène entre Pamphilé et Smikrinès. Pamphilé est, d'ailleurs, un personnage muet ; nulle part, elle ne parle dans la pièce. Son caractère est pourtant très intéressant : elle reste attachée à son mari, elle résiste aux instances de son père, malgré les torts apparents de Charisios. Ménandre nous fait voir la scène à travers le récit pathétique d'Onésimos.

Je vous ai rapporté le mot de César sur Térence : « *O dimidiate Menander* » ; César regrettait de ne pas trouver en lui la force de son modèle. Quelle force est celle de la passion de Charisios ; combien elle est, en effet, plus vive que chez Térence !

Onés. — « C'est moi le misérable » ! répétait-il à chaque instant. « Quoi ! j'ai commis moi-même une si mauvaise action, j'ai donné le jour à un enfant naturel ; et je n'ai pas eu, je n'ai pas témoigné la moindre indulgence pour elle, dont le malheur est le même : je suis un barbare, un sans pitié ! » Il s'injuriait ainsi lui-même de toutes ses forces ; et maintenant il a les yeux injectés de sang, il est furieux : j'en ai le frisson ; je sèche de peur. Car, en cet état, s'il m'aperçoit, moi qui ai fait sur elle ce mauvais rapport, il pourrait me tuer. Voilà pourquoi je me suis faufilé dehors furtivement. A présent quel recours, quel parti prendre ? Je suis perdu, c'en est fait de moi : il a fait claquer la porte, il sort ; Zeus sauveur, si tu as un moyen, sauve-moi !...

(*Il se blottit dans un coin, près de la porte.*)

La passion de Charisios s'exprime avec une telle violence, que ce n'est plus de la comédie : le ton devient vraiment dramatique.

Les vers qui suivent sont les plus précieux du manuscrit du Caire : c'est un monologue de Charisios. Certes, les types de « jeunes premiers » aux sentiments délicats ne sont pas rares dans la comédie nouvelle et dans ses imitations latines. Dans l'*Hécyre*, le jeune homme, amant de Bacchis, la courtisane, a pour sa femme les mêmes sentiments que Charisios : attachement, pitié, tendresse. Térence les a fort bien exprimés dans la scène entre Pamphilé et Parménon. Mais, chez Ménandre, il y a plus d'animation, plus de vie et aussi plus de finesse et de délicatesse :

Charisios (*sortant de chez lui sans voir Onésimos*). — Moi l'homme impeccable, si préoccupé de considération, qui étudiais en quoi consiste l'honnête et son contraire, moi, exempt de vices, irréprochable dans ma conduite, ah ! la divinité m'a bien traité et suivant mes principes ! et j'ai bien montré, ici, que je suis homme !...

— On sent nettement l'influence stoïcienne dans de tels propos. Les mots mêmes sont ceux de l'école : *impeccable*, par exemple, ἀναμάρτητματος. Ces traits du caractère de Charisios devaient, d'ailleurs, avoir été indiqués déjà à l'acte III.

Alors Charisios fait parler la divinité, qui lui dit :

« O pauvre misérable, tu fais l'orgueilleux en ton âme et en tes discours. Ce malheur de ta femme, où sa volonté n'est pour rien, tu ne peux le supporter; eh ! bien, toi-même, je veux qu'on te voie donner sur le même écueil. Et elle, alors, elle sera douce envers toi ; mais toi, tu veux l'humilier. Et il sera ainsi prouvé que tu es à la fois malheureux, brutal et ingrat. Certes, le langage qu'elle a tenu à son père ressemblait vraiment bien à ce que, toi, tu méditais ! Elle disait qu'elle était venue ici pour partager ta vie et que, maintenant, elle n'avait pas le droit de se dérober au partage de la peine commune qui est advenue. Mais toi, tu n'es qu'un orgueilleux... »

Ici s'arrête le fragment ; le manuscrit est malheureusement de nouveau mutilé. Il y a, dans ce monologue, une rare délicatesse de sentiments et une haute élévation morale. La comédie devient touchante, émouvante, dramatique. Térence reste loin de son modèle.

Remarquez la ferme et belle attitude de Pamphilé qui ne veut pas abandonner son mari, parce que son devoir est de rester près de lui ; et elle refuse, maintenant surtout qu'il est malheureux et tourmenté. C'est donc qu'elle n'a pas cédé aux sollicitations paternelles; elle n'a pas quitté la maison de Charisios pour celle de son père : tout se passe par conséquent dans la maison de Charisios.

Aussi, suivant l'hypothèse de M. Legrand, faut-il penser que la maison où habite Pamphilé est bâtie comme celle où se passe l'action du *Trinummus*. De même que, dans cette pièce, un jeune homme habite au fond de la maison dont il est propriétaire, dans une dépendance ; de même, ici, Charisios habite dans une dépendance de sa propre maison, qu'il a cédée tout entière à sa femme. Ainsi la scène qu'Onésimos a racontée se comprend plus facilement : elle se passait dans la maison même de Charisios. C'est du vestibule situé dans le premier corps de bâtiment qu'Oné-

simos suit des yeux son maître ; celui-ci assiste ainsi fort bien à la discussion entre Pamphilé et Smikrinès. Enfin et surtout l'attitude de la jeune femme doit nous décider pour cette hypothèse, qui s'accorde le mieux avec son beau dévouement.

---

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

**Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Fin de la guerre. — Le Congrès de Paris.

Nous avons vu comment Napoléon III avait profité du conflit soulevé par la question d'Orient pour arriver à isoler la Russie et à former contre elle une coalition ; — et comment la guerre, d'abord défensive en Turquie, avait conduit à une expédition en Crimée, qui avait contraint les Alliés à faire le siège en règle de Sébastopol. Nous allons voir maintenant : 1° comment la guerre s'est terminée ; 2° comment la paix a été rétablie par un règlement international au Congrès de Paris, qui, tout en réglant la question d'Orient, prépare l'ouverture de la question d'Italie.

Aux documents déjà cités, il faut ajouter :

TESTA. — *Recueil des traités de la Porte.*

THOUVENEL. — *Pages de l'histoire du second empire.*

SERGE GORAÏNOV. — *Les étapes de l'alliance franco-russe* (*Revue de Paris*, 1er janvier 1912.)

Comme exposés d'ensemble : OLLIVIER, LA GORCE, SP. WALPOLE, MONICAULT, *Le Traité de Paris et ses suites.*

I. — La tentative de surprise manquée sur Sébastopol a forcé les Alliés à faire un siège en règle, interrompu par l'hiver ; il est devenu une campagne d'hivernage, surtout défensive, sans résultats.

1° Les opérations actives reprennent au printemps de 1855. La politique extérieure de la France est dominée par la situation des armées et les projets personnels de Napoléon III. Il les a expliqués dans des conversations confidentielles avec le prince Albert. Il a désiré l'alliance anglaise pour rompre le concert européen contre la France ; il s'intéresse à la Péninsule ibérique et voudrait l'union de l'Espagne et du Portugal. Il voudrait, d'autre part, voir la Lombardie délivrée du joug autrichien et la restauration de la Pologne ; à la rigueur, la création d'un grand duché de Varsovie lui paraît suffisante : ce serait une mesure très populaire.

L'alliance politique entre la France et l'Angleterre devient un rapprochement personnel par les liens de sympathie que crée le voyage de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie en Angleterre (avril 1855). La reine Victoria est très vivement frappée ; elle devient enthousiaste pour Napoléon et le décore de l'ordre de la Jarretière. Le 21 avril, avant son départ, Napoléon inscrit quelques notes sur l'album de la reine : « Je porte à Votre Majesté les sentiments qu'on éprouve pour une reine et pour une sœur : dévouement, respect, tendre amitié ». Napoléon III profite de sa visite pour tenir un conseil de guerre où assistent, outre les souverains, les ministres et les grands chefs militaires. Il voulait aller en Crimée prendre le commandement de l'armée ; il y renonce sur les instances de son entourage et du Conseil. En somme, de là, il ne sort rien de précis. Le prince Albert rédige un mémorandum, qu'il montre à l'Empereur le soir même ; un second conseil de guerre, tenu le 20 avril, aboutit à la rédaction d'un projet d'accord en sept articles, qui fut signé par les deux ministres de la guerre.

On décide de continuer, avec le siège, des opérations contre les places d'où les Russes tirent leurs approvisionnements. Le commandant en chef français, Canrobert, n'est pas disposé à l'offensive ; en désaccord avec lord Raglan, il demande à être relevé. Pelissier le remplace, plus entreprenant, plus décidé, et que tous les soldats désiraient comme chef. Napoléon III aurait préféré personnellement donner le commandement au général Niel. Nouveau désaccord entre Niel, partisan d'un investissement en règle, et Pélissier qui veut tenter l'assaut, se défiant, disait-il, d'une bataille entre deux armées qui remuent de la terre. Deux séries d'opérations se poursuivent en même temps : 1° une expédition dirigée sur le détroit de la mer d'Azof prend les magasins de Kertch, de Yenikalé, d'Anapa, et détruit navires et approvisionnements ; 2° devant Sébastopol, l'armée s'empare des ouvrages avancés et, par des assauts successifs, arrive au pied des défenses.

Napoléon III n'aime pas Pélissier ; il voudrait diriger les opérations lui-même, et, à Pélissier qui discute ses ordres, il écrit le 29 mai : « Il ne s'agit pas entre nous de discussion, mais d'ordres à donner et à recevoir. » Le 2 juin, Pélissier lui répond : « Sur une carte, par de simples tracés géométriques, on a bientôt construit un plan de campagne très séduisant en théorie. » Mais Napoléon lui intime l'ordre de conduire l'opération dans les règles ; il faut que l'investissement soit absolu avant de rien tenter. Pélissier réussit un assaut ; il s'empare du Mamelon Vert (6 et 7 juin) sans satisfaire Napoléon : « J'admire, lui écrit-il, le

14 juin, le courage des troupes ; mais je vous fais observer qu'une bataille rangée, qui aurait décidé du sort de la Crimée, ne nous aurait pas coûté plus de monde. » Pélissier décide alors l'assaut général de la position dominante, la Tour de Malakoff ; il est repoussé le 18 juin. Irrité, Napoléon veut lui retirer le commandement et lui envoie une lettre violente, le 3 juillet ; il est vrai que, sur le conseil du maréchal Vaillant, ministre de la guerre, il donne l'ordre de retenir cette lettre à Marseille.

Lord Raglan meurt le 28 juin ; cette mort affaiblit l'autorité des Anglais, et le rôle principal passe définitivement à l'armée française. Pélissier prépare l'assaut. Les assiégés, affaiblis, ne reçoivent plus de vivres ; on diminue les rations. En vain le gouvernement russe essaie de délivrer la ville par une attaque contre les Français et les Sardes (bataille de la Tchernaïa, 16 août) ; les Russes sont repoussés.

Victoria facilite la politique de Napoléon, gêné en France par l'opinion mécontente. L'alliance anglaise est consolidée par la visite de la reine à Paris, où elle reçoit un accueil enthousiaste et cordial dont elle se déclare enchantée : « Je suis ravie, enchantée, amusée, intéressée, et je crois que je n'ai jamais rien vu de plus beau ni de plus gai que Paris, ou de splendide que tous les Palais... Notre entrée dans Paris a été une scène absolument *seenhaft* », écrivait-elle, le 23 août, à Léopold. Le 29, elle remercie Napoléon de l'accueil qui lui a été fait en France : « C'était avec le cœur bien gros que j'ai pris congé de vous, sire, après les beaux et heureux jours que nous avons passés avec vous et que vous avez su nous rendre si agréables » ; et, le même jour, elle écrit encore à Léopold : « Nous voilà de nouveau ici après les dix plus agréables, intéressantes et triomphales journées que j'aie jamais passées... L'union complète des deux pays est signée et scellée de la manière la plus satisfaisante et la plus sérieuse ; car c'est non seulement l'union des deux gouvernements, des deux souverains, mais c'est celle des deux nations. » L'alliance est devenue une amitié personnelle.

Pendant ce temps, le siège continue ; les assiégeants, par des tranchées, sont arrivés tout contre les fortifications : ils sont à 40 mètres de Malakoff, à 59 du Bastion du Mât ; les Anglais sont à 200 mètres du Grand-Redan. L'assaut est décidé pour le 3 septembre ; il commence à midi, sans signal, par un bombardement infernal (Gortchakof) ; 814 pièces tonnent à la fois, et les Russes perdent plus de 7.000 hommes. Enfin les soldats sont lancés à l'assaut sur quatre points : ils échouent sur trois ; mais les Français s'installent dans la Tour Malakoff, dont la prise rend la ville

indéfendable. Les Russes se retirent par un pont de bateaux, en faisant sauter les ouvrages qui restent, et brûlent leurs magasins. Ils gardent encore les forts du Nord.

2° La prise de Sébastopol était l'objet des opérations. La guerre n'a plus maintenant d'objet précis. Les Alliés ne savent plus où opérer ; c'est alors une période d'hésitations qui dure deux mois. Les deux gouvernements alliés n'arrivent pas à s'entendre ; car l'opinion des deux pays est en désaccord. Les Français sont satisfaits du succès et n'ont aucun intérêt à continuer la guerre ; ils veulent la paix, tandis que les Anglais, mécontents, craignent de ne pas obtenir de garanties suffisantes contre la Russie et veulent poursuivre les opérations.

Les armées restent à peu près inactives ; il n'y a plus que de petites opérations : à Eupatoria, le 29 octobre, contre les ports de la mer Noire (Kimburn, 17 octobre), à l'embouchure du Dniéper. Pélissier est d'avis de revenir en arrière, tout en gardant Sébastopol. Palmerston propose d'opérer avec les Turcs contre le Caucase, où une armée russe, repoussée une première fois devant Kars, finit par prendre la ville par blocus.

Napoléon hésite ; le monde des affaires pousse à la paix, au grand mécontentement du gouvernement anglais, qui ne cache pas ses inquiétudes. Le 21 novembre, Palmerston dit à Walenski : « Plutôt que de signer une paix à des conditions peu satisfaisantes, l'Angleterre préfère continuer la guerre sans autre allié que la Turquie. » Victoria, de son côté, craint que Napoléon ne change de système et ne se rapproche de l'Autriche : « Si l'Autriche est sincère et si Napoléon est réellement décidé à ne pas continuer la grande guerre sans son entrée dans l'alliance, nous serons obligés, par prudence, de le suivre dans ses négociations. » Et, effectivement, l'Empereur essaie de former une coalition avec l'Autriche et de menacer la Russie par la Baltique ; il conclut un traité avec la Suède par l'intermédiaire de Canrobert. La Suède s'engage à n'accepter aucun échange de territoire avec la Russie. Napoléon semble projeter des remaniements ; il offre de soulever la Pologne ; à l'Autriche, il fait envisager la perspective d'un échange entre la Lombardie et la Roumanie.

Il finit par résumer la situation dans sa lettre à Victoria du 22 novembre. — Il y a deux grandes armées en Orient, deux flottes anglaises dans la mer Noire et dans la Baltique. Malgré tout, quoique nous puissions faire à la Russie un dommage sérieux, nous ne pouvons la soumettre avec nos propres moyens. Il y a trois solutions : 1° se borner au blocus de la mer Noire et de la Baltique, et attendre l'épuisement de la Russie ; 2° faire appel à

toutes les nationalités opprimées et proclamer la restauration de la Pologne et l'indépendance de la Finlande ; 3° contracter avec l'Autriche une alliance ferme. C'est la meilleure solution ; il faut donc accepter les propositions de paix qu'offre l'Autriche. Si l'Angleterre était disposée à accepter les remaniements proposés en Europe au profit des nationalités, ce serait une politique qui ne manquerait pas de grandeur ; mais, renoncer à l'appui de l'Autriche pour des avantages microscopiques, ce n'est pas raisonnable.

On finit par s'entendre ; Walenski reconnaît que la clause de neutralisation, exigée par l'Angleterre, doit faire partie intégrante du traité, et Victoria se félicite de cette « importante concession ». Pourtant l'Angleterre craint encore de voir l'Autriche retirer l'ensemble de ses propositions, qui pourraient paraître trop dures à la Russie, encouragée par le courant d'opinion qui se manifeste en France pour la paix à tout prix. Elle désire, suivant les expressions de la reine, « résumer toute la question en une dépêche publique.., car il convient que l'on ne considère point l'Angleterre comme étant simplement *à la remorque* de la France, impression qui, malheureusement, prévaut en ce moment sur le continent ». Le 24 novembre, le gouvernement anglais précise son attitude.

Il consent à abandonner les points accessoires, mais insiste sur les plus importants : « Parmi ceux-ci, écrit Victoria à Clarendon, la reine comprend l'incorporation de la clause de neutralisation dans le traité général, et la promesse de l'Autriche de n'accueillir et de ne communiquer aucune contre-proposition de la Russie. Si la France cède sur ce point, nous pourrions accepter le reste de l'arrangement. »

3° La résolution de faire la paix a été prise à la suite de négociations officieuses. Le gouvernement russe a essayé de détacher Napoléon de l'alliance anglaise en employant le personnel des petits Etats de l'Allemagne : Seebach, ministre de Saxe, gendre de Nesselrode ; Pfordten, ministre de Bavière. Napoléon charge Seebach d'informer la Russie qu'elle n'ait pas à compter sur la rupture entre la France et l'Angleterre. Victor-Emmanuel va à Paris, puis à Londres, pour resserrer son alliance avec les deux puissances ; le 10 janvier 1856, un conseil, réuni à Paris, décide de continuer les opérations en Crimée.

Le tsar essaie de faire modifier l'ultimatum qu'on lui a signifié ; il veut faire entrer en ligne de compte la restitution de Kars, pour ne céder aucun territoire et refuser la demande spéciale de l'Angleterre. Napoléon engage Victoria à céder et, le 14 janvier, il lui

écrit : « La Russie accepte tout l'ultimatum autrichien, sauf la rectification de frontière de la Bessarabie et sauf le paragraphe relatif aux conditions particulières qu'elle déclare ne pas connaître. De plus, profitant du succès de Kars, elle s'engage à rendre cette forteresse et le territoire occupé, en échange des points que nous possédons en Crimée et ailleurs... » Et il ajoute qu'à ces conditions la paix est très désirable, d'autant plus que, continuer la guerre, c'est se battre dans un intérêt purement autrichien, sans aucun profit pour la Turquie. Mais Victoria est peu disposée à traiter ; car l'honneur de l'Angleterre lui paraît en jeu : « Elle ne peut pas, écrit-elle à Clarendon, supporter la pensée que l'échec du Redan soit notre dernier fait d'armes ; et il lui en coûterait beaucoup plus qu'elle ne peut le dire de conclure la paix sur cette défaite. » Quant à Palmerston, il affecte de trouver exagérées les observations de Napoléon, et ne cède, malgré lui, que lorsque le duc de Cambridge avertit le gouvernement anglais, de Paris, du véritable état de l'opinion publique en France, qui « a beaucoup plus d'influence et parle beaucoup plus haut, ici, qu'on ne se l'imagine en Angleterre ».

La décision définitive est prise par le tsar, qui déclare accepter l'ultimatum autrichien. On décide de réunir une conférence pour régler les conditions de la paix ; elle se tiendra à Paris, pour être agréable à Napoléon. La Prusse demande à être représentée ; le gouvernement anglais refuse et veut réduire le Congrès aux Etats qui ont pris part à la lutte, et à l'Autriche.

II. — La paix est conclue à Paris entre les plénipotentiaires, au nombre de deux par pays.

1° Le Congrès se réunit sous la présidence de l'Empereur des Français, qui a joué le rôle principal dans la guerre : son armée a remporté les succès décisifs ; de lui dépend la paix, et il est le moins intéressé à la guerre. C'est pour lui un grand succès personnel : il a fait rentrer la France dans la grande famille européenne, et il a l'impression d'être devenu l'arbitre de l'Europe. Les deux adversaires, Angleterre et Russie, se disputent son alliance. Orloff, le principal plénipotentiaire russe, a reçu des instructions qui l'invitent à ne pas s'engager, mais lui recommandent de tout faire pour être agréable à Napoléon. Le Congrès de Paris apparaît ainsi comme la contre-partie du Congrès de Vienne (1814) ; au lieu d'être dirigé contre la France, il est dirigé par elle. Napoléon III essaie de profiter de la situation pour détruire l'œuvre des traités de 1815 ; mais il se heurte à la résistance de l'Angleterre. Il ne parvient pas à faire effacer la clause des traités de Vienne qui exclut les Bonaparte du trône de France, sous prétexte qu'une

pareille clause était désormais lettre morte; il essaie ensuite d'attirer l'attention sur ses deux pays favoris, la Pologne et l'Italie. Clarendon refuse de laisser poser ces questions, ne voulant pas que la conférence devienne un congrès européen pour la revision des anciens traités. En tout cas, Napoléon III s'est fait remettre par Cavour un mémoire sur la situation de l'Italie, et se réserve d'en faire usage quand l'occasion sera venue.

Au Congrès, chaque Etat est représenté par un plénipotentiaire et son ambassadeur : pour la France, Walewski, ministre des affaires étrangères, et Bourqueney, ambassadeur à Vienne. Benedetti, directeur au ministère des affaires étrangères, rédige le protocole.

Un armistice est conclu jusqu'au 31 mars, puis les discussions commencent le 25 février. On s'occupe d'abord des quatre points et des conditions particulières entre les belligérants et l'Autriche ; puis, lorsqu'il s'agit de modifier les conventions de 1814, on admet les représentants de la Prusse (11 mars).

Il n'y eut pas de débat sur la question de la neutralisation de la mer Noire. La flotte russe était détruite et ne serait pas reconstruite de sitôt ; on permet à la Russie de conserver dans la mer Noire dix navires de guerre légers. Pour la protection des chrétiens, il s'agissait de ne pas porter atteinte à la souveraineté du Sultan : on imagine un expédient. Le Sultan communique un acte de son autorité propre, et ces Etats en prennent connaissance.

La liberté de la navigation du Danube est assurée et la police générale en est confiée a une commission européenne de représentants des sept Etats, chargée d'effectuer les travaux nécessaires.

Sur la question des principautés danubiennes, la discussion est vive ; on nomme une commission pour les réorganiser, d'accord avec les représentants des populations. Mais, tandis que la France et la Russie proposent de les réunir en un seul Etat, avec l'agrément de Victoria, l'Autriche et la Turquie s'y opposent formellement. Finalement, la Russie cède à la Moldavie une partie de la Bessarabie, et les deux principautés, gardant leur existence distincte, sont mises sous la garantie collective des puissances.

Durant ces discussions, l'entente entre la France et l'Angleterre s'est relâchée. Clarendon a bien obtenu des assurances formelles d'accord de la part de Napoléon III et l'a mis en garde contre les tentatives de la Russie qui, par ses flatteries, espère dissoudre l'alliance franco-anglaise. Personnellement, Napoléon III tient à

rester l'ami du gouvernement anglais et à garder sa confiance ; mais Walewski et le personnel diplomatique sont mal disposés pour l'Angleterre. Dans la question du Delta du Danube, Hübner les trouve « plus Russes qu'Orloff ».

Le 28 mars, tout est réglé ; le 30, les signatures officielles sont échangées avec une plume arrachée à un aigle du Jardin des Plantes, destiné à l'Impératrice.

2° Les clauses du traité se rapportent seulement à la question d'Orient, et règlent les questions dans le même esprit : écarter la Russie de l'Empire ottoman. La mer Noire est neutralisée ; l'intégrité de l'Empire ottoman est sollennellement affirmée et garantie par les Etats ; la condition des chrétiens est réglée par un acte du sultan souverain, acte dont les Puissances se bornent à constater la haute valeur.

Pour écarter la Russie du Danube, on décrète la navigation libre sur le fleuve ; et une partie de la Bessarabie, touchant au Danube, est cédée à la Moldavie. Pour l'écarter des Principautés, on décide qu'elles resteront sous la garantie collective des puissances, que les troupes qui les occupent seront évacuées, et leur réorganisation confiée à une commission internationale.

Toutes les conquêtes sont rendues. En somme, le but du gouvernement anglais est atteint : l'Empire ottoman n'est plus seulement protégé ; mais, pour la première fois, il entre, sous la garantie des Puissances, dans le concert européen. La force navale de la Russie dans la mer Noire est détruite.

Pour Napoléon III, les résultats acquis en Orient importaient peu : il n'avait fait la guerre que pour obtenir le droit de jouer un rôle, et il avait réussi.

3° Nalopéon a voulu profiter du Congrès pour essayer de réaliser un de ses projets favoris; il a échoué entièrement sur la question polonaise, mais réussi en partie en ce qui concernait l'Italie.

Pour l'Italie, en effet, la situation est plus favorable. La Sardaigne, malgré l'Autriche, a été admise au Congrès sur le même pied que les autres puissances. Cavour a remis, le 21 janvier, un mémoire à l'Empereur, où il précise les demandes qu'il importe de faire : 1° à l'Autriche : lever le sequestre des biens des Lombards, adoucir le régime, exécuter les engagements qu'elle a pris envers la Sardaigne ; 2° à Naples : changer un régime qui scandalise l'Europe ; 3° au pape : céder la Romagne au duc de Toscane ou de Modène, ou tout au moins donner à ce pays une administration autonome ; en cas de cession, la Sardaigne serait agrandie. Mais l'Impératrice voudrait le pape comme parrain de son fils, et cela gêne beaucoup l'exécution de ce plan.

On cherche alors un moyen d'amener le Congrès à discuter la question italienne. Le 18 mars, se réunissent les représentants des trois puissances : Cavour, Walewski, Clarendon ; on décide de partir d'un fait qui se rattache à la question d'Orient pour amener le Congrès à une conversation sur les affaires italiennes.

Le Congrès se réunit encore après la signature du traité ; deux espèces de questions se posent.

1° On s'occupe d'abord de faire une déclaration établissant les principes du droit international maritime ; et quatre règles, approuvées, sont formulées : 1° la course est abolie ; 2° le pavillon neutre couvre la marchandise ; 3° les marchandises neutres sous pavillon ennemi restent neutres ; 4° le blocus n'est valable que s'il est effectif.

2° La question d'Italie est introduite par Walewski, le 8 avril, à propos de la Grèce, qui a été occupée pendant la guerre : c'est une occasion de parler des occupations européennes en Italie (Etats du pape). Clarendon appuie ; mais les Autrichiens protestent avec énergie et veulent s'opposer à la discussion (Buol). Walewski propose un expédient : le Congrès ne discutera pas la question, mais admettra un vœu qui sera consigné au protocole. Malgré l'opposition de l'Autriche, le Congrès en décide ainsi. Benedetti atténue la portée de cette intervention en supprimant du protocole les discussions vives.

Le 15 avril, l'Angleterre, l'Autriche et la France signent contre la Russie une convention secrète, qui considère comme un *casus belli* toute atteinte à l'intégrité de l'Empire ottoman et fixe le chiffre des contingents. Cette convention ne donne aucun résultat ; car l'empereur la révèle à Orlof, à qui, de son côté, l'impératrice déclare, dans son audience de congé, que Napoléon a refusé de préciser le détail du *casus belli*.

La question d'Orient est réglée, provisoirement, dans le sens de l'Angleterre. La France a fait une guerre où elle a accompli le plus grand effort militaire, sans aucun profit pour ses intérêts. Le seul résultat est un succès personnel pour la famille de Napoléon III. La guerre l'a fait entrer dans l'amitié d'une famille de souverains ; la paix lui a valu, au Congrès de Paris, une place prépondérante. Il a donné l'impression que la France est la principale puissance de l'Europe ; il est un véritable arbitre et va avoir le choix entre les deux grands Etats qui recherchent son alliance ; enfin, il est entré en relations étroites avec le gouvernement de Sardaigne et a posé la question d'Italie. La guerre entre l'Italie et l'Autriche ne dépend plus que d'une question de temps : c'est l'impression d'Hübner ; c'est aussi l'impression générale.

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Andrew Marvell (1621-1678).

Andrew Marvell est un poète puritain, supérieur à Wither comme poète, et plus représentatif que lui comme Puritain, mais qui, néanmoins, surprend encore par un mélange de caractères antithétiques, dont les uns sont d'accord, les autres en contradiction avec l'idée qu'on se fait d'ordinaire du puritanisme. Comme poète, il est exempt du fatras qui se mêle trop souvent aux plus belles choses de Wither. D'autre part, par les dates de sa vie, il appartient plus nettement à l'époque puritaine que Wither. Wither était né en 1588, il avait 50 ans à la guerre civile et était alors tout formé. Marvell, venu au monde en 1621, était de 33 ans plus jeune que Wither et de 13 ans plus jeune que Milton. Sa poésie commence seulement à l'époque de la Commonwealth.

Marwell était le quatrième enfant et le seul fils qui ait vécu du Rev. Andrew Marvell, vicaire de Winestead, au sud du Yorkshire, dans la péninsule de Holderness, au nord de l'embouchure du Humber. En 1624, son père fut nommé *Master of the Grammar school* de Hull, en même temps que *Lecturer* à Holy Trinity Church et *Master of the Charterhouse*, et alla se fixer à Hull, qui devint la patrie du poète. C'était un homme zélé et original, avec une tendance vers une religion stricte, mais qui avait néanmoins des accès d'humeur drolatique. Ils lui valurent même d'être appelé par un contemporain : « The facetious Calvinistical Minister of Hull. »

Andrew Marvell fut élevé à la *Grammar school* de son père ; mais il eut une autre école, le port; et l'un de ses adversaires politiques, Bishop Parker, attribua plus tard la verdeur de ses satires à « sa malheureuse éducation première au milieu des maîtres d'équipage et des mousses, *his first unhappy education among boatswains and cabin-boys* ». En 1633, à douze ans, il alla à Cambridge, où il resta jusqu'en 1640 environ ; c'est-à-dire jusqu'à la mort de son père, noyé dans le Humber, en allant reconduire chez elle, par une journée d'orage, une paroissienne amie de la

famille. De 1642 à 1646, Marvell voyagea en France, en Hollande, en Suisse, en Espagne et en Italie. A son retour, deux élégies qu'il écrivit pour célébrer des amis royalistes, lord Hastings et Richard Lovelace, nous éclairent sur ce qu'étaient ses sentiments politiques. Un autre indice encore de ce fait notable, qu'il n'était pas parmi les puritains extrêmes, nous est fourni par des vers en l'honneur de Cromwell, écrits en 1650, et dans lesquels, chose très digne et très noble, il parle en termes admiratifs de Charles Ier. Dans cette pièce (c'est une ode sur le retour d'Irlande de Cromwell triomphant), il dit du roi exécuté :

He nothing common did, or mean,
Upon that memorable scene.
But with his keener eye
The axe's edge did try ;
Nor called the gods with vulgar spite
To vindicate his helpless right,
But bowed his comely head
Down, as upon a bed.

Nous voudrions trouver dans Milton quelques accents de ce genre, si différents de son humeur implacable et injurieuse envers Charles Ier. Toute sa vie, Marvell regrettera que Charles Ier ait été mal conseillé par Laud, et exprimera le regret que les Parlementaires ne soient pas arrivés à s'entendre avec lui. En effet, bien que Cromwell soit l'objet de sa plus haute admiration, Marvell avait pour ami le plus proche, lord Fairfax, un admirable caractère, indépendant à un moment où il était dangereux de l'être, qui désapprouvait l'exécution de Charles Ier. Fairfax s'était retiré après ses victoires sur les royalistes dans son domaine de Nunappleton, dans le Yoskshire, et y avait, en 1650, appelé Marvell, pour diriger l'éducation de sa fille Mary, la future duchesse de Buckingham, alors âgée de 12 ans. Marvell passa là, dans une résidence exquise, en compagnie d'un gentilhomme à la figure souriante, douce et fine, deux années heureuses pendant lesquelles il écrivit à peu près tous ses jolis poèmes rustiques.

En 1653, nous avons un témoignage certain de l'amitié de Marvell et de Milton. Milton écrit alors au Président du Parlement, Bradshaw, pour lui recommander Marvell. Il souhaite de l'avoir pour auxiliaire dans ses fonctions de secrétaire latin, devenues lourdes pour lui depuis qu'il est tombé aveugle. Il insiste surtout sur la haute culture du poète ; Marvell était, en effet, un excellent humaniste : « There will be with you to morrow, upon some occasion of business, a gentleman whose name is Mr Marvell ; a

man whom, bothby report, and the converse I have had with him *of singular desert for the state to make use of*, who also offers himself, if there be any employment for him. His father was the minister of Hull; and he has spent four years abroad, in Holland, France, Italy and Spain, to very good purpose, as I believe, and the gaining of those four languages; besides, *he is a scholar*, *and well read in the Latin and Greek authors*; and no doubt of an approved conversation, for he comes now lately out of the to give some instructions in was General, where he was intrusted house of lord Fairfax, who the languages to the lady his daughter. »

Cette période des relations avec Milton est, en même temps, pour Marvell celle de la poésie politique. Ce ne fut qu'en 1657, d'ailleurs, que Marvell devint le collègue de Milton, sous la direction de Thurlow, membre du Conseil de Cromwell. En 1658, la mort de Cromwell lui fournit l'occasion d'écrire un beau poème, le plus beau de tous ceux qui ont été écrits sur le Protecteur. En 1659, il fut élu au Parlement par la ville de Hull, où les souvenirs laissés par son père et le mariage de ses trois sœurs avec trois personnages importants du pays lui donnaient de l'influence. En 1660, à la Restauration, il fut réélu par la ville qu'il représenta jusqu'à la fin de sa vie, et ainsi put contribuer à sauver Milton. Il garda une parfaite indépendance sous un gouvernement hostile aux Puritains et en parfaite contradiction avec ses idées politiques et religieuses. Il se tint sans cesse en contact avec ses électeurs à qui il envoyait des comptes rendus de ce qui se passait au Parlement; ces comptes rendus constituent des documents intéressants pour l'histoire du temps.

Toutefois, son humeur vagabonde se réveilla bientôt et il accompagna comme secrétaire lord Carlisle dans son ambassade extraordinaire en Moscovie, en Suède et en Danemark. A son retour, il écrivit des poésies exclusivement politiques, s'attaquant par la satire, lui Puritain, à un gouvernement qui ne l'était pas. Il a soin toutefois de déclarer, comme par exemple dans ses *Last instructions to a Painter* (1667), qu'il ne s'attaque pas au roi, mais à ses mauvais conseillers. Il défend aussi la liberté de conscience contre Samuel Parker dans une satire en prose, *The Rehearsal transposed* (1672-1673), qui est comme le prototype des pamphlets de Swift, et dans laquelle on trouve déjà presque la même vigueur et le même esprit. Des railleries du même genre à l'adresse des clergymen du temps se trouvent encore dans *Mr Smirke*, *or the Divine in Mode* (1676). De nombreuses satires datent de cette époque, mais plus remarquables encore peut-être sont deux pamphlets : *An Account of the Growth*

*of Popery and Arbitrary Government* (1677), attaque d'une hardiesse étonnante contre les tendances papistes croissantes, et *A seasonable Argument to persuade all the Grand Juries in England to petition for a New Parliament*, publié sans nom d'auteur, et si violent qu'on en rechercha l'imprimeur, sans conséquences fâcheuses toutefois pour Marvell. Il mourut l'année même de la publication de ce dernier pamphlet (1678). La ville de Hull voulut lui élever une statue ; mais le projet échoua devant l'opposition du « Rector », dévoué à la cause royale. En 1681, sa veuve publia toutes celles de ses œuvres qui n'avaient pas un caractère satirique.

Telle fut la vie de ce poète, qu'un contemporain, Aubrey, décrit comme « Of a middling stature, pretty strong set, roundish faced, cherry-cheeked, hazel eye, brown hair. He was in his conversation very modest, and of very few words. Though he loved wine, he never would drink hard in company ». Il n'avait certainement rien du « drunken buffoon », dont parle son adversaire Parker. Il n'avait rien non plus d'excessif dans son puritanisme. Les traits essentiels du Puritanisme, l'intégrité, la pureté, se rencontrent chez lui ; mais il s'y alliait beaucoup de gaîté et de vie. Un portrait de Marvell jeune homme, peint par Hannemann, nous le représente avec des yeux vifs et brillants, une bouche railleuse, un front clair, haut et bombé. Vraiment, on ne se croirait pas en présence d'un représentant des Puritains. Dans d'autres portraits, il est vrai, le sérieux apparaît davantage ; mais, jamais, le rigorisme ne se fait voir.

Les mêmes traits se retrouvent dans la poésie de Marvell. Sa poésie champêtre est surtout caractéristique. Elle fut écrite à Nunappleton, chez lord Fairfax, aux environs de 1650, alors que Marvell avait 30 ans. C'est de la poésie locale, comme le *Cooper's Hill* de Denham, mais plus intime et plus précise dans ses descriptions. Chez Denham, le poème tend à s'échapper dans des vues historiques très larges ou dans des réflexions morales. Chez Marvell, nous trouvons la description très précise des sentiments du poète parmi les sites où se passe sa vie. Il décrit, par exemple, dans *Upon the Hill and Grove of Billborough*, une colline haute, mais non rocheuse, non escarpée, portant une touffe d'arbres à sa cime et servant de repère aux navires qui remontent le Humber. C'est là que fréquentait volontiers lord Fairfax, après s'être retiré de la vie militaire ; il y trouvait le calme et la méditation. La ressemblance de ce poème avec plusieurs de ceux de Wordsworth apparaît rien que par cette analyse.

Sans insister davantage sur ce poème, très intéressant par le tableau qu'il évoque et pour les réflexions qu'on y rencontre sur

le bien que la nature peut faire à l'homme, passons au poème suivant, qui renferme une description du château de Fairfax, *Upon Appleton House*. C'est un poème de 776 vers octosyllabiques, dans lequel le poète mêle la description et la tradition familiale. Sous Henri VIII, une jeune fille aimée d'un Fairfax avait été enfermée au couvent par l'abbesse du monastère, pour l'empêcher de se marier, et n'avait été tirée de là qu'avec difficulté. Puis le monastère, détruit par Henri VIII, était tombé aux mains de cet ex-prisonnière. Le souvenir en revient au poète alors qu'il regarde les ruines du couvent, proches du château de Fairfax. Mais le plus curieux, est l'amour de la nature, la connaissance intime de ses aspects, de ses arbres, de ses oiseaux, qu'y montre le poète. Nous avons trouvé ces traits dans Wither; mais, chez Marvell, il y a plus de précision, un style plus serré et une plume plus exacte ; vraiment la différence avec les lakistes est bien faible. Comme Wordsworth, Marvell préfère le chant de la tourterelle à celui du rossignol. Il y voit une expression plus parfaite du tendre amour :

The nightingale does here make choice
To sing the tryals of her voice ;
Low shrubs she sits in, and adorns
With musick high the squatted thorns;
But highest oakes stoop down to hear
And list'ning elders prick the ear ;
The thorn, lest it should hurt, draws
Within the skin its strunken claws.
But I have for my musick found
A sadder, yet more pleasing sound ;
The stock-doves, whose fair necks are grac'd
With nuptial rings, their ensigns chast;
Yet always, for some cause unknown,
Sad pair, unto the elms they moan;
O why should such a couple mourn
That in so equal flames do burn !

Tous les oiseaux sont connus du poète. Par exemple, il note, à travers les coudriers, en un vers d'une précision curieuse qu'on s'étonne un peu de trouver à cette date :

The hatching throstle's shining eye

Ou bien encore il porte ses regards sur le héron, ou suit d'un œil attentif, ce qu'on ne s'attendait guère à voir faire à un homme de son époque, le pic vert à son travail de bûcheron sur le tronc d'un arbre. Il aspire en quelque sorte à se fondre dans la nature, à ne faire qu'un avec les oiseaux et les arbres :

Thus I, easy philosopher,
Among the birds and trees confer ;
And little now to make me wants
Or of the fowls, or the plants ;
Give me but wings as they, and I
Straight floating on the air shall fly ;
Or turn me but, and you shall see
I was but an inverted tree.

C'est dans la nature. non dans la Bible, qu'il cherche la raison d'être des choses :

Thrice happy he, who, not mistooke,
Hath read in Nature's mystic book !

Il se compare même, en un vers tout à fait étrange au temps où il a été écrit, lorsqu'il est tout couvert de verdure comme d'une chape, à « quelque grand prélat des bois ». Puis il dit, en vers plus simples, la volupté que lui donnent ses séances en pleine nature, et l'influence bienfaisante de la nature sur son esprit. Le même vent qui passe dans ses cheveux, passe aussi dans son esprit et y sépare la paille du bon grain :

Under this antick cope I move,
Like some great prelate of the grove ;
Then, languishing with ease, I toss
On pallets swol'n of velvet moss ;
While the wind, cooling through the boughs,
Flatters with air my panting brows.
Thanks for my rest, ye mossy banks,
And unto you, cool zephyrs, thanks,
Who, as my hair, my thoughts too shed,
And winnow from the chaff my head...

Le poème se termine par un appel à la Nature. Marvell demande aux plantes de l'attacher à elles et de le garder :

Bind me, ye woodbines, in your 'twines ;
Curl me about, ye gadding vines,
And oh so close your circles lace
That I may never leave this place...

C'est déjà l'amour romantique exalté de la nature, mais avec ce grain de bizarrerie qui ne quitte jamais tout à fait les gens de la Renaissance.

Ce n'est pas là, d'ailleurs, le seul poème surprenant de Marvell. *The Nymph Complaining for the Death of her Fawn*, montre chez

Marvell une tendresse pour toutes les créatures humaines exceptionnelle à son époque. On a pu, sans exagération, rapprocher ce poème de celui dans lequel Blake développe cette idée, que, lorsqu'un être est tué dans la nature, le monde devient un enfer. Il fait aussi penser au Hart-Leap Wall de Wordsworth et à sa condamnation de ceux qui mêlent leur joie à la douleur d'un être. Chez Marvell, le sentiment est plus simple ; mais c'est déjà le même. Des soldats, en passant, ont tué le faon. Il est impossible maintenant qu'ils puissent prospérer. Tuer l'innocence est défendu. La nymphe qui pleure ce faon n'a pas de rancune contre eux ; mais elle a peur pour eux. Elle pleure même d'avance sur le malheur qui va certainement leur arriver :

Ev'n beasts must be with justice slain ;
Else men are made their deodands.
Though they should wash their guilty hands
In this warm life-blood, which doth part
From thine, and wound me to the heart,
Yet could they not be clean ; their stain
Is dyed in such a purple grain,
There is not such another in
The world to offer for their sin.

Il y a là un accent d'émotion pénétrante auquel nous ne sommes pas habitués. Ensuite, en des vers d'une délicatesse exquise, la nymphe dit les jouissances qu'elle éprouvait à nourrir ce petit animal :

With sweetest milk and sugar first
I it at mine own fingers nursed ;
And as it grew so every day,
It waxed more white and sweet than they.
It had so sweet a breath ! and oft
I blushed to see its foot more soft,
And white, shall I say ? than my hand,
Than any lady's of the land !

L'évocation du jardin encore, dans lequel se passaient toutes ces scènes, est bien jolie :

I had a garden of my own
But so with roses over grown,
And lilies, that you would it guess
To be a little wilderness ;
And all spring time of the year
It loved only to be there...
. . . . . .
Upon the roses it would feed,

Until its lips ev'n seemed to bleed;
And print those roses on my lip.
But all its chief delight was still
On roses thus itself to fill;
And its pure virgin lips to fold
In whitest sheets of lilies cold.
Had it lived long, it would have been
Lilies without, roses within.

Cela touche à l'afféterie; mais le sentiment est d'une charmante délicatesse.

Supérieur encore peut-être, et sûrement plus connu, est *The Garden*, poème plein de signes avant-coureurs de quelque chose qui ne se réalisera que deux siècles plus tard. On y rencontre un peu du caractère de *lusciousness* qui semble le propre de Keats, mêlé à un peu de la philosophie de Wordsworth. Mais, en tout cela, il reste aussi quelque chose du poète religieux et de sa pureté pieuse. En regard de l'agitation des hommes, il dit d'abord le calme que donnent les jardins:

Fair quiet, have I found thee here,
And Innocence, thy sister dear?
Mistaken long, I thought you then
In busy companies of men.
Your sacred plants, if here below,
Only among the plants will grow,
Society is all but rude
To this delicious solitude.

Et voici, maintenant, une strophe qui justifie l'emploi du mot *luscious* en parlant de ce poème :

What wond'rous life in this I lead!
Ripe apples drop about my head;
The luscious clusters of the vine
Upon my mouth do crush their wine;
The nectarine and curious peach,
Into my hands themselves do reach;
Stumbling on melons, as I pass,
Insnared with flow'rs I fall on grass.

La conséquence du bonheur physique décrit dans cette strophe, c'est une sorte d'ivresse et de transport de l'âme :

Meanwhile the mind from pleasure less
Withdraws into its happiness.
The mind, that ocean where each Kind
Does straight its own resemblance find;
Yet it creates transcending these,
Far other words and other seas;

Annihilating all that's made
*To a green thought in a green shade* ;

Nous n'avons plus seulement affaire à un romantique, mais à un symboliste qui étonne par sa hardiesse.

Toutefois, le poète des jardins a compris que la nature ne résidait pas toute dans les jardins tracés par la main de l'homme. Il l'a dit dans un poème qui est curieux à une époque où l'on ne trouvait guère de plaisir à la sauvagerie de la nature : *The mower against gardens*. C'est une attaque contre l'homme qui s'interpose dans les œuvres de la nature, les transforme, ne les laisse point à leur simplicité première.

Il accuse l'homme d'avoir « attiré les fleurs et les plantes loin des champs, où la nature était plus simple et plus pure ». Il montre comment on a transformé les espèces par une nourriture artificielle, comment on a « appris aux fleurs à peindre », c'est-à-dire à échanger leurs teintes naturelles. Il s'en prend, en un mot, aux procédés du jardinier et aux « amateurs » de fleurs, qui en arrivent à ne plus comprendre les produits de la simple nature. Leur œuvre, selon lui, peut se caractériser ainsi :

'Tis all enforced, the fountain and the grot ;
While the sweet fields do lye forgot,
Where willing Nature doth to all dispense
A wild and fragrant innocence.

Si l'on ne connaît pas ces vers, on n'a qu'une idée incomplète du sentiment de la Nature chez Marvell.

Le même sentiment se retrouve encore dans les poèmes qui nous restent à examiner; mais il n'y paraît plus seul comme dans ceux-ci : il se mêle soit à l'amour humain, soit à la piété.

R. P.

---

# Bibliographie

**Petits Mémoires,** par Emile Gebhart, de l'Académie française, 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

On a réuni dans ce volume les articles les plus *autobiographiques* — si l'on peut ainsi parler — d'Emile Gebhart, ceux où il parle le plus de lui-même, où il traite de paysages et de personnes qui le touchent de plus près A vrai dire, il avait l'imagination si vive, que le plus lointain passé lui était aussi présent que l'Athènes du roi Georges ou que la Sorbonne de M. Le Clerc... Histoire ou littérature, il s'est mêlé, sans la moindre prétention, à tout ce qu'il a écrit ; mais, enfin, les belles visions dont il s'enchantait s'appuient toujours sur des souvenirs personnels, exacts et précis. On trouvera dans ce recueil de nouvelles pages sur le voyage en Grèce, les études qu'on avait déjà données sur ce sujet dans les *Souvenirs d'un Vieil Athénien* n'épuisant pas le rare trésor d'idées, d'images et de sentiments qu'E. Gebhart avait recueilli là-bas.

***

**Quelques œuvres et quelques ouvriers**, par Etienne Lamy, de l'Académie française. 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Nul écrivain de ce temps n'est, sans doute, aussi sévère critique de lui-même que M. Etienne Lamy. Du moins doit-on le penser, lorsqu'on constate que, des innombrables articles, discours, études historiques et littéraires qui ont rempli sa carrière d'orateur politique, de journaliste, de directeur de Revue, il n'avait point songé, jusqu'à ce jour, à composer la moindre gerbe. Aussi faut-il remercier ceux de ses amis et l'éditeur avisé qui l'ont décidé à publier le présent recueil. Il plaira surtout à certains lecteurs qui, à côté des articles chaleureux et vivants où l'auteur retrace les efforts de « quelques œuvres » et de « quelques ouvriers » qui leur sont particulièrement chers, retrouveront l'étude plus ample qu'il consacrait, dès 1889, au problème de la Séparation des Eglises et de l'Etat. A les lire aujourd'hui, ces pages, comme celles où M. Lamy définit « le devoir public de la jeunesse

contemporaine », comme celles, d'ailleurs fameuses, où il flétrit « la politique de l'argent », semblent définitives. Précieux par sa valeur historique et documentaire, ce volume ne l'est pas moins par la perfection de la forme. Les partisans de la culture classique se réjouiront à la lecture d'un ouvrage où tant de pages pourraient être proposées comme des modèles de la plus pure prose française.

***

**Schopenhauer**, par Ernest Seillère, 1 vol. in-16, de la collection *les Grands Ecrivains étrangers*. Prix : 2 fr. 50. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Ce livre est une introduction, de lecture attrayante et facile, à la philosophie si subtile et si audacieuse de Schopenhauer. Il en souligne, avant tout, l'influence esthétique et morale, qui se révèle plus active que jamais à l'heure présente, autour de nous. D'une part, la philosophie tente une fois de plus sur les traces du penseur de Francfort les voies si souvent foulées de l'intellectualisme ; d'autre part, l'école littéraire la plus nettement définie de ces vingt dernières années, le symbolisme a réclamé de façon expresse le patronage du grand pessimiste. C'est dire l'actualité d'une étude à laquelle on pourra présenter bien des objections peut-être, mais non pas celle de s'attarder dans les chemins tracés par la critique avant elle. Elle offre, en outre, l'avantage d'ouvrir quelques perspectives intéressantes sur les vues personnelles de l'auteur, M. Seillière, dont l'éminent directeur de la *Revue historique* écrivait encore, ces jours derniers, qu'il faut décidément le considérer comme « un des esprits les plus distingués, les plus originaux de notre temps ».

***

**Contes et Fantaisies**, par Emile Gebhart, de l'Académie française, 1 vol. in-16. Prix : 3 fr. 50. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Comme son ami, le vieil Ulysse, Emile Gebhart aimait à faire des contes. Il n'avait débuté qu'assez tard dans ce genre qui pourtant lui convenait si bien ; mais, enfin, après avoir longuement pratiqué Boccace, Rabelais et Cervantès, l'idée lui vint de les imiter à sa libre façon. Telle est l'origine des chapitres de ce délicieux recueil. Pour le compléter, les éditeurs ont choisi dans les cartons

d'Emile Gebhart quelques fantaisies politiques, philosophiques et littéraires qui méritaient, elles aussi, de revoir le jour. Ce livre charmant vient ainsi diversifier la série des volumes où, peu à peu, vient se ranger l'œuvre dispersée d'un auteur extrêmement fécond, mais qui n'eut point le loisir de lier lui-même sa gerbe. Après les *Souvenirs d'un vieil Athénien*, après les *Jardins de l'Histoire* et les *Mélanges de littérature européenne*, ce nouveau volume atteste la puissance et la souplesse du talent de cet écrivain, véritablement supérieur dans les genres les plus divers.

***

**Carnet d'art**, par Adolphe Boschot. 1 vol. in-16, 3 fr. 50. Librairie Bloud, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

L'Académie des Beaux-Arts et l'Académie française ont ratifié déjà, par des prix importants, le jugement de la presse et du public sur les ouvrages historiques d'Adolphe Boschot.

Ces jours-ci, sous le titre de *Carnet d'art*, cet écrivain si puissamment évocateur, qui unit les qualités de l'historien et du romancier à celles du critique, publie une anthologie de ses plus vivantes études sur l'art et la littérature : son livre, plein d'idées et d'impressions, et même de documents inédits, est d'une lecture facile et attachante. Avec une incisive et pénétrante brièveté, *à la française*, Adolphe Boschot traite des sujets d'un tel intérêt que les lettres et les dilettantes voudront méditer, pour leur profit et leur agrément, son *Carnet d'art*.

***

**Novalis**, par Henri Lichtenberger, professeur à la Sorbonne, 1 vol. in-16 de la collection *les Grands Ecrivains étrangers*. Prix : 2 fr. 50. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Novalis n'est pas seulement une personnalité d'une originalité saisissante et dont le « cas » particulier présente un intérêt psychologique de premier ordre. Il est, en même temps, un homme « représentatif » au premier chef.

Il est une des plus belles figures du mysticisme allemand. Il forme le trait d'union entre les mystiques du passé germanique chrétien et les grands inspirés de l'Allemagne moderne, les Wagner ou les Nietzsche. *Ofterdingen* annonce *Parsifal* ou *Zarathustra*. Et l'idéalisme de Novalis est une fiction symbolique qui ne

le cède guère en beauté ni à la doctrine de la régénération de Wagner ni au Retour éternel de Nietzsche.

Il est, d'autre part, l'un des représentants typiques du romantisme allemand, une nature complexe qui, comme les grands romantiques, unit en une synthèse hardie les éléments les plus disparates en apparence. C'est un mystique ardent et un amant de la vie, un délicat épicurien et un fonctionnaire modèle, un contempteur de la raison et un passionné de la spéculation métaphysique ou de la science positive, un admirateur du Moyen Age et un libre esprit hostile à tout despotisme religieux ou politique.

M. Lichtenberger étudie dans ce livre la vie et l'œuvre de Novalis; il décrit la genèse de sa personnalité, analyse les sources de sa pensée, résume son système philosophique et religieux, explique le symbolisme de ses poèmes logiques ou de ses poèmes lyriques ou de ses romans idéalistes. Bref, il s'efforce de faire revivre sous tous les aspects, avec une impartialité de jugement qui n'exclut pas la plus chaude sympathie, une des figures les plus séduisantes et les plus harmonieuses, dans sa noblesse et sa simplicité ingénue, de toute la littérature allemande.

*
* *

**Edgard Poe**, par Emile Lauvrière, 1 vol. in-16 de la collection *les Grands Ecrivains étrangers*. Prix : 2 fr. 50. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

En ces 250 pages d'une lecture attachante se trouve condensé tout l'effort littéraire et psychologique qui aboutit, il y a sept ans, à une volumineuse thèse sur *Edgar Poe, sa vie et son œuvre*, hautement récompensée par l'Académie française et par l'Académie de médecine. Tout en simplifiant ce travail, l'auteur l'a complété sur certains points par de nouvelles recherches. Ainsi dépouillé de tout appareil d'érudition, le poignant drame de misère et de folie que fut la vie de Poe n'en apparaît que mieux en tout son pathétique ; et une sobre analyse des contes et des poésies n'en révèle pas moins l'émouvante originalité de l'œuvre. Les admirateurs du génial Américain, si nombreux en France, trouveront donc ici ample matière à réflexions ; les autres lecteurs, tout ce que l'on doit savoir de l'un des auteurs les plus populaires qui soient au monde.

*
* *

**Précis de psychologie**, par Hermann Ebbinghans, *professeur de philosophie à l'Université de Halle*, traduit sur la 2e édition

allemande par G. Raphaël, professeur agrégé d'allemand. — Revu sur la 3e édition allemande par le Dr G. Revault d'Allonnes, 2e édition avec 16 figures dans le texte. 1 vol. in-8° de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, 5 francs (Librairie Félix Alcan).

---

# Sujets de devoirs

## UNIVERSITÉ DE PARIS.

### AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

**Dissertation.**

Nature et valeur de l'idée générale.

### AGRÉGATION DES LETTRES.

**Composition française.**

Justifier ce jugement porté sur Michelet : « Il n'était pas bourgeois ; il était peuple et poète. » (G. Lanson, *Litt. fr.*)

**Thème latin.**

*Portrait de Saint-Evremond par lui-même* (*Œuvres choisies*, éd. Gidel, p. 135), depuis : « C'est un philosophe... », jusqu'à : « ... un jeune homme de bon naturel, sans expérience. »

**Version latine.**

Sénque, *De Vita beata*, ch. xx.

**Thème grec.**

André Chénier, *le Malade*, depuis : « Ma mère, adieu... », jusqu'à : « Comme autrefois, mon lait nourrit tes premiers jours. »

**Version grecque.**

Polybe, *Hist.*, VI, v.

### AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

**Composition française.**

L'art de la prose chez Racine.

### Thème latin.

CHATEAUBRIAND, *René*, depuis : « L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes... », jusqu'à : « ...comme possédé par le démon de mon cœur. »

### Version latine.

CICÉRON, *Académiques*, II, VIII, 8, jusqu'à : « ...tamenne in ista pravitate perstabitis ? »

### Thème grec.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, L, depuis : « J'ai vu des gens chez qui la vertu était si naturelle... », jusqu'à : « ...lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part. »

AGRÉGATION D'HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

I. — L'empereur Hadrien.
II. — Jacques Ier Stuart.
III. — La Garonne et la Dordogne.

AGRÉGATION DES JEUNES FILLES.

### Morale.

« De toutes les corruptions, a dit un moraliste contemporain, la plus dangereuse est la corruption intellectuelle ; car elle ajoute à des actes pernicieux des principes qui le sont plus encore... »

Êtes-vous de cet avis ? Admettez-vous cette théorie de la contagion intellectuelle ?

## AGRÉGATION DES LANGUES VIVANTES

ANGLAIS.

### Version.

OSSIAN, *Fingal*, jusqu'à : « ...over the heath of Lena. »

### Thème.

D'AUBIGNÉ, *Les Tragiques*, *Princes*, depuis : « Princes, que Dieu choisit pour, du milieu des feux », jusqu'à : « ... vous

méprisez sa loy, on méprise vos loix. » (Éd. Lalanne, p. 89-90.)

### Dissertation anglaise.

Metaphors in « Fingal ».

### Dissertation française.

A quelles époques de l'histoire de la civilisation anglaise s'est plus particulièrement exercée l'influence biblique et quels en ont été les effets dans le domaine de la pensée ?

## ALLEMAND.

### Thème.

VICTOR HUGO, *Notre-Dame de Paris* (liv. VIII, chap. IV), depuis « Au Moyen Age... », jusqu'à « ...elle n'en était même plus à souffrir. »

### Version.

ZIEGLER, *Die geistigen und sozialen Strömungen des neunzehnten Jahrhunderts* (p. 7), depuis : « Aber Bücher oder Menschen ? », jusqu'à : « ...so setzt sich unser Stoff zusammen. »

### Dissertation française.

Pourquoi Schiller appelle-t-il son drame sur *Jeanne d'Arc* « eine romantische Tragödie ? »

### Dissertation allemande.

Schleiermachers Stellung zum Christentum in seinen *Reden über die Religion*.

# LICENCES ET CERTIFICATS DES LANGUES VIVANTES.

## ANGLAIS.

### Version.

MILTON. *Paradise Lost*, VII, depuis : « And God said : Let the waters generate... », jusqu'à : « ...spouts out a sea. »

### Thème.

MICHELET, *Ma jeunesse*, III, depuis : « Un malheur ne vient jamais seul... », jusqu'à : « ...à la merci de ses créanciers » (p. 24-25).

### Composition française.

Taine définit ainsi le fantastique de Shakespeare ; « Tissu léger d'inventions téméraires, de passions ardentes, de raillerie mélancolique, de poésie éblouissante, tel qu'un des sylphes de Titania l'eût fait. » Montrer, par des exemples empruntés aux comédies, combien cette définition est exacte.

### Rédaction anglaise.

How would you conduct an English class ?

ALLEMAND.

### Thème.

PIERRE LOTI, *Ramuntcho* (chap. III, p. 30), depuis : « Onze heures maintenant... », jusqu'à « ...le fond de l'église sombre. »

### Version.

FONTANE, *Irrungen, Wirrungen* (chap. II), depuis : « Andern Vormittags... », jusqu'à « ...Dörr hielt das Gewöhnlichste zugleich für das Vorteilhafteste. »

### Dissertation française.

Pourquoi les Allemands appellent-ils Gœthe et Schiller des poètes « classiques » ?

### Dissertation allemande.

Die Frauengestalten in Lessings *Emilia Galotti*.

CERTIFICAT DES JEUNES FILLES.

### Pédagogie.

Confucius s'écriait avec mépris : « Tu n'as pas encore appris à vivre et tu songes à ce qui t'arrivera après ta mort. »

Pourquoi rejetait-il si vivement la conception d'une vie régie par la pensée de la mort ?

### Littérature.

L'influence de l'Humanisme et de la Réforme sur l'esprit et l'œuvre de Marot.

## ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES.

### Philosophie.

L'idée de Providence dans les conceptions socratiques.

### Littérature.

Un critique contemporain a dit : « A l'examiner de près, Argan (du *Malade imaginaire*) est aussi hideux qu'Harpagon. » Qu'en pensez-vous ?

## AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

### Dissertation.

Théorie de la matière d'après Platon.

## AGRÉGATION DES LETTRES

### Composition française.

Le style de Fénelon étudié dans les *Lettres spirituelles* inscrites au programme.

### Thème latin.

BUFFON, *Époques de la Nature*, *Septième époque*, depuis : « Les premiers hommes, témoins des mouvements convulsifs de la terre... », jusqu'à : « ...le gibier, le poisson et les fruits. »

### Version latine.

CICÉRON, *Rhet. ad Herennium*, ch. XXIII, XXIV.

### Thème grec.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études de la Nature*, VII (début), depuis : « Tous les hommes sont solidaires... », jusqu'à : « ...à ne pas opprimer les malheureux. »

### Version grecque.

Xénophon, *Mémorables*, I, I, 17-21.

## AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

### Composition française.

Confirmer cette opinion d'un critique que les *Lettres philosophiques* de Voltaire « indiquent tout un programme révolutionnaire ».

### Thème latin.

La Bruyère, *Discours à l'Académie*, depuis : « Il sait, Messieurs, que la fortune d'un roi est de prendre des villes... », « jusqu'à : « ...veille seul sur nous et sur tout l'État. »

### Version latine.

Salluste, *Jugurtha*, ch. IV.

### Thème grec.

Voltaire, *Micromégas*, depuis : « Comme ces étrangers-là vont assez vite... », jusqu'à : « ... avons l'honneur d'exister. »

## AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

I. — L'Aréopage.

II. — Condition des classes ouvrières en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

III. — La production agricole en France.

---

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 20 28 MARS 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIXe siècle

Cours de M. STROWSKI,

*Chargé de cours à l'Université de Paris.*

## Le théâtre de V. Hugo

Nous sommes arrivés, dans notre étude sur Victor Hugo, à un point tel, que sa gloire de poète lyrique et de chef d'école ne semblait pas pouvoir s'élever plus haut. En 1828, son succès est certain, son autorité considérable ; on se demande ce qu'il peut faire encore pour y ajouter. Rappelez-vous l'anecdote célèbre qui indique bien à quel haut degré d'admiration il était parvenu dans l'esprit de ses contemporains. Un jour, au Cénacle, il récitait des vers, au milieu du plus profond silence. Il s'arrête ; mais personne ne parle d'abord. Enfin un premier auditeur se lève et s'écrie : « Cathédrale ! » ; un second, non moins enthousiasmé, dit : « Gothique ! » Un troisième ajoute : « Pyramide d'Egypte ! » Dès cette époque, on aurait pu dire de son nom ce qui en fut dit plus tard, que les tours de Notre-Dame en étaient l'initiale. Il semblait donc que Victor Hugo n'avait qu'à continuer dans la voie où il avait commencé ; mais il comprit que, pour agir sur un public moins restreint, il lui fallait s'adresser à un genre plus accessible à la foule. En France, c'est le théâtre qui sacre les grands hommes ; les romanciers les plus illustres ne sont satis-

faits que si l'on joue l'un de leurs romans, que si eux-mêmes les transforment en drames. Il en fut de même pour Victor Hugo ; s'il voulait devenir le grand homme du siècle, il fallait qu'il fît du théâtre.

Or, justement, en septembre 1827, il vint à Paris une troupe de comédiens anglais, qui joua les drames de Shakespeare. Les spectateurs achetaient, pour suivre, les traductions du grand écrivain ; car les représentations se donnaient en anglais. Ces représentations laissèrent dans la mémoire des contemporains une trace très brillante. C'est à cette époque que Berlioz connut l'actrice qui tenait dans la troupe les principaux rôles : peu après, il l'épousa. Ce succès colossal du plus romantique de tous les poètes décida Victor Hugo à chercher dans le théâtre le complément, et le couronnement de sa gloire.

Je vais donc étudier, aujourd'hui, les drames de Victor Hugo ; je vous montrerai ce qu'il y a de romantique dans son théâtre ; je vous expliquerai ensuite pourquoi ce qu'on appelle les drames de Hugo n'est pas, à proprement parler, du théâtre, et je terminerai en vous exposant rapidement les raisons de son échec.

Ainsi les nécessités de sa situation, comme le goût du public, poussaient Victor Hugo à devenir un homme de théâtre ; mais comment devenir le Shakespeare français ? Victor Hugo pouvait modifier insensiblement le théâtre classique, essayer de le perfectionner, et, par une série de transformations, passer de la formule classique à la formule du théâtre nouveau. N'était-ce pas ainsi que Lamartine et lui-même avaient fait sortir leur poésie lyrique du XVIII^e siècle ? Ils s'en étaient écartés lentement, par degrés. Mais il n'en fut pas de même du drame romantique. Assurément, il n'est pas impossible d'y voir un développement du théâtre classique français ; mais la vérité est qu'il sortit directement des doctrines, de l'état d'esprit romantiques. Victor Hugo lui-même s'en rendit fort bien compte ; aussi débuta-t-il par une préface retentissante, la *Préface de Cromwell*, où l'on retrouve toutes les idées qu'un romantique pouvait avoir sur le théâtre.

Mais cette préface si curieuse, si importante, n'est nullement la préface du véritable théâtre de Hugo : on y retrouve des idées hégéliennes sur le développement général de l'humanité, idées également vraies ou également fausses, la plupart du temps insaisissables et telles qu'on ne peut en contrôler la valeur ; à côté de cela, quelques conseils généraux et théoriques sur l'art du théâtre. Ces conseils constituent, d'ailleurs, beaucoup plutôt une théorie du drame réaliste qu'une théorie du drame romantique. Victor Hugo veut qu'on représente la vie, toute la vie, avec vérité,

liberté, éclat. Mais n'est-ce pas la prétention des pièces que nous voyons représenter chaque jour ? Le drame romantique ne répond nullement à cette définition ; il ne nous montre pas la vie telle qu'elle est.

Le romantisme, comme je l'ai dit dans ma première leçon, se définit moins par l'individualisme que par l'état de poésie. Mais qu'est-ce que l'état de poésie, sinon cet état dans lequel se trouve un individu qui vit en dehors de toute réalité ? Le théâtre romantique, dû précisément à la rencontre de cet état de poésie dans quelques personnalités brillantes, est absolument aux antipodes de la vie réelle. Victor Hugo n'a pas essayé de peindre le monde qu'il voyait autour de lui ; il a créé, dans son théâtre, un monde poétique. La poésie du théâtre Hugo, voilà ce que nous allons essayer de trouver ensemble ; mais il ne peut s'agir ici d'une étude générale et approfondie ; nous nous contenterons d'examiner seulement quelques points. Dans un de ses feuilletons littéraires, Sarcey a écrit : « Tout l'art de Hugo consiste à mettre violemment ses personnages dans une position où ils puissent aisément s'épancher en odes, en pièces de vers. » Sans doute, Hugo cherchait un effet dramatique ; mais, en réalité, ce qui nous frappe, ce sont les belles tirades.

Vous connaissez tous le sujet d'*Hernani*. Hernani, le brigand, aime doña Sol ; mais doña Sol est fiancée à son vieux tuteur, don Ruy Gomez de Silva. Dès le début de la pièce, la situation est extraordinaire. Revêtue de sa robe blanche de mariée, doña Sol va être conduite à l'autel ; mais elle a eu soin de placer un poignard dans sa corbeille de mariage : aussitôt après la cérémonie, elle se tuera. C'est alors que se produit un premier coup de théâtre : au moment où doña Sol s'avance parée, apparaît Hernani. Sa tête est mise à prix ; pour échapper à ceux qui le poursuivent, il s'est déguisé en pèlerin. Sans lui demander qui il est, le vieillard, don Ruy Gomez, le reçoit comme son hôte ; ainsi l'exige l'honneur castillan. A ce moment, Hernani aperçoit doña Sol. Il croit qu'elle l'a oublié, qu'elle épouse volontairement Ruy Gomez. Dans son désespoir, il s'écrie : « Je suis Hernani ; arrêtez-moi : vous gagnerez mille carolus d'or. » Mais Ruy Gomez est trop généreux pour livrer son hôte ; même il le laisse seul avec doña Sol. Hernani s'apprête à reprocher à celle qu'il aime sa conduite ; mais doña Sol lui montre le poignard. Alors il implore son pardon, se déclare indigne d'elle, veut se tuer. Ainsi nous avons successivement trois coups de théâtre, dont un seul suffirait pour soutenir l'intérêt d'un mélodrame.

Mais croyez-vous que Hugo a tiré tout le parti possible de ces

situations si étranges ? Tout au contraire, il ne sait pas en profiter ; un mot, deux tout au plus lui suffisent pour amener un coup de théâtre. Ce qu'il se plaît à traiter, ce sont les sentiments des personnages ; de là les longues tirades lyriques de ses drames. C'est ainsi que Ruy Gomez, dans *Hernani*, traduira les sentiments d'un vieillard amoureux et développera successivement une série de thèmes poétiques, dont on pourrait retrouver l'origine, en dépit de la différence de ton, dans notre comédie classique. Il exprimera le désespoir du vieillard qui se trouve malheureux de n'être plus jeune, et les vers qu'il prononce pourraient tout aussi bien trouver place dans les *Orientales* ; certaines images annoncent celles que le poète retrouvera dans *Ruth et Booz*. Puis il chantera ce qu'a de beau l'amour d'un vieillard, et cela dans un couplet d'au moins une trentaine de vers. Ensuite, il implorera la pitié pour ce même vieillard. Voilà donc trois thèmes poétiques ; on les rencontre déjà dans Molière et Racine ; mais, ici comme dans tout le reste de l'œuvre de Victor Hugo, ils sont développés d'une façon surtout lyrique. De même Hernani, voyant le poignard avec lequel doña Sol veut se tuer, nous dépeint son amour ; il se représente lui-même comme un homme sombre et fatal.

L'analyse d'une autre pièce de Victor Hugo, *Ruy Blas*, nous amènerait aux mêmes conclusions. Don Salluste veut se venger de la reine d'Espagne. Pour cela, il lui faut un laquais qu'il déguisera en grand seigneur. Ce laquais se fera aimer de la reine ; la reine sera compromise. Don Salluste s'adresse à un sien cousin, une espèce de brigand misérable, don César de Bazan : « Tu es pauvre, lui dit-il. Voilà la fortune ; mais il faut me venger. — Je suis prêt à me battre. — C'est d'une femme qu'il s'agit. » Alors, à notre grand étonnement, car Hugo ne nous a en rien préparés à cela, don César flétrit l'homme qui veut se venger d'une femme, et c'est un développement magnifique.

Pour nous résumer, Hugo, dans les sujets qu'il traite, cherche le pathétique et l'extraordinaire, moins pour en tirer des effets dramatiques que pour avoir l'occasion d'écrire d'admirables odes lyriques.

Mais la poésie dans le théâtre de Hugo se manifeste d'une autre manière encore. Le drame romantique se caractérise, en théorie, par l'emploi du grotesque. Le poète romantique ne craint pas de mêler le plaisant et le sérieux. Triboulet est un bouffon ridicule et un père admirable. Selon Hugo, le grotesque est un moyen de représenter la vie ; car, dans la vie, le grotesque coudoie le sublime. Mais cette théorie nous paraît radicalement fausse. Un homme sublime ne peut pas être en même temps ridicule. Ce qu'il serait

vrai de dire, c'est que, dans la vie, l'ordinaire et l'extraordinaire sont mêlés à chaque instant. Ce n'est pas parce qu'on accomplit une action sublime qu'on est dispensé de manger ; mais ce n'est pas non plus parce qu'on mange avec une cuillère et une fourchette qu'on est ridicule. Il est vrai que, pour justifier le grotesque, les Romantiques apportent une seconde raison : le grotesque, disent-ils, fait ressortir le tragique. Mais cet argument n'est pas meilleur ; on ne fait pas ressortir le oui par le non, le dramatique par le plaisant. Au contraire, employer le grotesque fait oublier le tragique. Ici encore, il faudrait beaucoup plutôt dire que notre vie ordinaire et journalière, comme dans les drames de Maeterlinck, n'exclut pas une vie pathétique et sentimentale. Le pathétique ne disparaît pas, parce qu'on nous représente dans un humble intérieur des gens cousant sous une lampe. Ce qui supprime tout pathétique, c'est le grotesque. En réalité, si le grotesque est accueilli dans le drame romantique, c'est qu'il permet d'y introduire un certain genre de poésie. Les Romantiques ont aimé beaucoup la fantaisie telle qu'ils la trouvaient chez les écrivains anglais et surtout allemands. Ces visions pures, variées, illogiques, les ont enchantés. A ce besoin de fantaisie, ils ont satisfait par le grotesque : nulle part, cela n'apparaît mieux que dans *Ruy Blas*.

Don Salluste a trouvé l'homme qu'il cherchait pour se venger de la reine, dans un laquais, de belle mine, qui devient, grâce à lui, premier ministre. Ce laquais doit se faire aimer de la reine ; mais lui-même joue trop bien son rôle : il aime réellement la reine. Don Salluste, cependant, n'oublie pas sa vengeance. Il ordonne au laquais grand seigneur, Ruy Blas, d'attirer la reine dans une maison écartée. Ruy Blas refuse naturellement ; mais, naturellement aussi, n'étant qu'un instrument entre les mains de don Salluste, il doit obéir. Il fait pourtant prévenir la reine et espère encore la sauver. Telle est la situation au début de l'acte IV. Alors se produisent des péripéties extraordinaires. Dans cette maison complètement fermée, dans cette espèce de bastide, voici qu'un individu descend... par la cheminée. C'est don César, qui commence par raconter une histoire invraisemblable et tient des propos extraordinaires. La conséquence, c'est que, alors que nous nous attendions à un drame sanglant, notre angoisse s'évanouit tout entière. Nous ne pensons plus qu'à cet homme qui s'amuse devant nous, avec une verve merveilleuse, de tout ce qui arrive, et ce qui arrive est des plus comiques. Il trouve une bibliothèque avec des livres bien rangés, c'est-à-dire une cave bien garnie. Au bout de quelques minutes, ayant fait avec les livres de cette bibliothèque une connaissance trop intime, il philosophe comme

un homme qui boit et qui a eu des malheurs. A ce moment survient un valet avec une bourse remplie d'or, qui demande justement don César de Bazan. Mais don César, c'est le nom que don Salluste a donné à son laquais pour lui permettre d'arriver à un si haut degré de fortune. Une confusion se produit. Le véritable don César, qui ne sait d'où lui vient cet argent, l'accepte quand même, mais bientôt donne des ordres au valet pour qu'il aille répartir cet argent entre plusieurs amis qu'il n'a pas revus depuis longtemps, plusieurs camarades de cabaret. Tout l'acte se passe ainsi, et l'on ne peut nier que, si nous sommes fort égayés, nous sommes aussi fort distraits, dans l'autre sens du terme, de l'action véritable. Tout cet acte n'est, au fond, que de la pure poésie, de la fantaisie ; et nous retrouvons, là encore, le poète jeune, gai et bien portant des *Orientales*.

La poésie du théâtre de Hugo se remarque, enfin, dans le style. Sur ce point, les Romantiques ont fait une véritable révolution; mais c'est à tort qu'ils prétendent, par cette révolution, vouloir se rapprocher de la vérité et de la prose. Il en eût été ainsi, s'ils avaient usé de la liberté nouvelle pour faire des vers comme Molière dans *Amphitryon* ; en réalité, s'ils veulent plus de liberté, c'est pour être plus poètes, et il faut bien reconnaître qu'il y a plus de poésie dans le théâtre de Hugo que dans celui de Racine. Voyez, par exemple, Hernani qui arrive tout trempé, tout ruisselant de pluie. Dans une situation analogue, Racine aurait probablement fait dire à doña Sol, en termes très élégants, je l'accorde : « Vous êtes mouillé ; je vais faire sécher votre manteau. » Hugo se sert, au contraire, de ce détail comme d'un prétexte à une admirable envolée lyrique. La poésie de son théâtre est ainsi pleine d'images merveilleuses ; on chercherait vainement du prosaïsme dans ses pièces. Les exemples sont nombreux et probants, qui nous montrent que les scènes les plus pathétiques ne sont pas gouvernées par les sentiments des personnages, mais n'existent, pour ainsi dire, qu'en vertu des images et des métaphores qui se succèdent et s'engendrent les unes les autres. Telle est, par exemple, la grande scène où Ruy Gomez reproche à doña Sol de l'avoir trahi. Il se plaint de ce qu'un autre le déshonore ; mais il ne se laisse pas entraîner par ses sentiments ; chaque métaphore qu'il emploie lui en suggère une autre, qui en entraîne une troisième à sa suite.

Bref, le théâtre de Hugo est, avant tout, un théâtre lyrique, un théâtre de poésie. Les situations extraordinaires, l'emploi du grotesque, le style, tout concourt à donner cette impression.

Il me reste moins de temps maintenant — et je ne m'en plains

pas — pour vous exposer la seconde partie de ma leçon, pour vous faire voir les défauts du théâtre de Hugo, qui, à vrai dire, n'est pas un théâtre. Je vous poserai d'abord une question : est-ce que, quand vous avez vu les personnages de Hugo, vous vous en souvenez aussi nettement que des personnages de Racine ou de Corneille ? Non, n'est-ce pas : Vous ne vous représentez pas aussi bien le héros d'un drame de Hugo que le Cid ou Chimène. On voit si peu ce héros que l'acteur peut, sans que les spectateurs protestent, modifier arbitrairement ce personnage. Hernani, c'est

**Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux.**

Or, pendant de longues années, un grand acteur, au Théâtre-Français, a joué le rôle d'Hernani avec une très longue barbe noire. Nous n'avons pas devant nous un être réel, une individualité. La raison, c'est que la création psychologique est un don qui fait totalement défaut à Hugo. Sous ce rapport, il voit trop simplement. L'antithèse devient un procédé familier chez lui et qui semble lui suffire pour représenter des personnages, leur donner la vie. Les caractères de ces personnages se réduisent ainsi souvent, à deux tendances contraires, opposées, dont le rapprochement peut, à lui seul, créer un individu. Hugo ne construit pas, il se contente de superposer ; et, véritablement, je me demande comment un artiste peut jouer un rôle comme celui de Triboulet, fou ridicule et père passionné et pathétique, ou bien Hernani, grand seigneur et brigand. Hernani est, tour à tour, emporté jusqu'à la passion par son amour pour doña Sol et par son désir de vengeance politique. La violence de son caractère, quel que soit d'ailleurs l'objet de sa passion, voilà peut-être seulement ce qui fait l'unité du personnage. Le plus irréel, le plus invraisemblable de tous, c'est encore Ruy Blas, ce laquais, cet enfant trouvé, qui a une âme de poète, de rêveur, et finit par faire un grand ministre et un politique à grandes visées. Ce sont trois personnages que nous voyons défiler devant nous, non un seul; il est tour à tour l'un ou l'autre, jamais les trois à la fois.

Ainsi Hugo est incapable de créer des personnages. Otez le lyrisme : les plus célèbres de ses héros deviennent bien peu de chose. On jouait, la semaine dernière, *Lucrèce Borgia*. Cette pièce, en prose, vous montre mieux que n'importe quel raisonnement ce que vaut le théâtre de Hugo, une fois dépouillé du prestige de la poésie. Ses personnages ne vivent pas ; ils n'ont pas d'autre caractère que d'être ou très vicieux, ou très habiles, ou très généreux. La poésie disparue, il ne reste plus qu'une

situation mélodramatique. Hugo est véritablement incapable de créer des personnages complexes. Ses romans en sont encore un exemple : *Notre-Dame de Paris* ou *Les Misérables*. Les personnages sont des héros, c'est-à-dire des hommes tout d'une pièce. Aussi le jour où Hugo suivit vraiment son tempérament, il devint un poète épique ; mais, poète lyrique ou poète épique, il a toujours été incapable de faire des drames viables.

Il nous reste à nous poser une question plus générale. Nous sommes amenés par cette étude à nous demander si le Romantisme pouvait créer des personnages dramatiques. Le Romantisme est une école poétique dont les représentants ont créé un monde irréel, qui n'a aucun point de contact avec notre monde. Or, si ces poètes ne racontent que des choses qu'ils ont inventées, ils peuvent sans doute écrire des odes admirables et, je l'accorde même, des romans ; mais peuvent-ils faire vivre des héros de théâtre, peuvent-ils nous donner cette impression absolument indispensable que cela est vrai, que cela est réellement arrivé? Il est impossible qu'un dramaturge nous représente avec succès des personnages auxquels nous ne croyons pas ; de tels personnages ne nous intéresseront jamais autant que ceux de la tragédie. Voilà le problème, tel qu'il se pose ; et l'on aurait pu longtemps discuter, de façon toute théorique et sans résultats bien précis, si un grand poète n'avait apporté une solution telle, que le débat est désormais fermé. Depuis Alfred de Musset, il existe un théâtre et un grand théâtre romantique, dont les personnages quoique inventés, irréels, poétiques, véritables êtres de rêve, sont aussi vivants, aussi près de nous que les héros de Racine. Mettez à côté l'un de l'autre Hernani et Lorenzaccio, et vous serez frappés de la différence. Hernani n'a ni personnalité morale ni traits physiques qui le distinguent ; au contraire, Lorenzaccio nous est connu, vit devant nous, soit qu'il parle, soit qu'il se taise. Ainsi la preuve est faite : il peut y avoir un théâtre romantique, et c'est ce théâtre que nous étudierons la prochaine fois.

Pour conclure sur le théâtre de Hugo, je dirai que je l'admire beaucoup, non à la scène, mais à la lecture. Les deux premiers actes de *Marion Delorme* seraient uniques dans la littérature française, si M. Rostand ne nous avait habitués, de nouveau, à voir sur la scène la grâce, l'esprit, le mouvement. Et, de même, le jour où, renonçant définitivement à copier la vie, Hugo représenta dans *les Burgraves* cette série de personnages fantastiques, Job qui a cent ans, et cet autre centenaire, Frédéric Barberousse, et ce « jeune homme » de quatre-vingts ans, et leurs enfants, et leurs innombrables petits-enfants, ce jour-là, s'il ne créa pas de

personnages de drame, il nous donna, ce qui est mieux, une galerie de héros d'épopée. De la fantaisie de *Marion de Lorme* à l'épopée des *Burgraves*, entre ces deux pièces s'écoule toute la vie de Hugo comme homme de théâtre ; et, il faut bien le reconnaître, ce sont les deux seuls de ses drames qui soient des chefs-d'œuvre ; tous les autres sont manqués.

---

# L'idée de science

**Cours de M. G. MILHAUD,**

*Professeur à la Sorbonne.*

## La science des Egyptiens.

Dans la dernière leçon, j'ai essayé de vous donner une idée de l'antique civilisation égyptienne. Je n'ai peut-être pas assez insisté sur un de ses caractères essentiels : la force de l'autorité et de la hiérarchie. Un lien étroit et rigoureux relie entre eux les divers éléments de l'organisme formé par cette société. Il part de l'autorité politique et religieuse, représentée par le roi et s'exerçant énergiquement jusqu'aux derniers échelons sociaux, en passant par tous les intermédiaires. « L'homme se courbe devant son supérieur », dit un papyrus. Cette formule caractérise parfaitement la condition et les idées des Egyptiens. Dans ce tout organisé qu'est leur société, il semble qu'il n'y ait place pour aucune initiative individuelle, pour aucun acte d'indépendance. Depuis le plus humble serviteur jusqu'au plus haut fonctionnaire, tous courbent la tête. Tout être est fait pour obéir à un commandement. Aucune manifestation de l'activité des hommes n'est libre ni désintéressée.

Dans la leçon d'aujourd'hui, je voudrais essayer d'apprécier l'œuvre scientifique des Egyptiens. Nous ne pourrons en prendre connaissance par des œuvres philosophiques. Comme témoignage de la philosophie de ce peuple, nous n'avons que des traités de morale ou des romans semi-religieux. Nous nous bornerons à étudier les œuvres scientifiques.

La civilisation égyptienne a, sur les autres de la même époque, une grande supériorité : elle a des origines plus anciennes et a duré infiniment plus longtemps que la civilisation des peuples asiatiques, par exemple. Surtout nous avons sur elle une foule de renseignements. Cela nous justifie de l'avoir prise comme exemple. Mais nous pouvons nous aider d'autres détails empruntés aux civilisations asiatiques ; elles ont avec celle de l'Egypte beaucoup de traits communs. Il semble que des contacts, des communications, se soient établis entre tous ces peuples. Au

point de vue des connaissances scientifiques ou techniques, en particulier, il y a eu échange. On remarque tant d'analogies dans les connaissances de ces divers pays, que, quand nous découvrons quelque détail scientifique en Chaldée ou en Assyrie, nous pouvons affirmer *à priori* que, un jour ou l'autre, un papyrus nous apprendra que ce détail était connu également des Egyptiens.

De cette communication des idées nous avons un très grand nombre de preuves. Par exemple, la numération décimale était connue de tous les peuples de l'antiquité. On peut dire, il est vrai, que ce fait ne prouve pas nécessairement une communication entre eux; il semble, en effet, qu'il soit naturel à l'homme de compter par 10. Mais voici un autre fait plus probant. Toute l'antiquité connaît le triangle rectangle et ses propriétés quand ses côtés ont pour mesure 3, 4 et 5. Cette connaissance n'est pas aussi naturelle que celle du système décimal ; et il serait étonnant que tous les peuples y fussent parvenus séparément.

Nous pouvons donner des exemples plus frappants encore. A Babylone, le jour est partagé en 60 parties égales. La même division se retrouve en Chine. Dans l'Inde, d'après le calendrier védique, le jour le plus long de l'année a une durée de 14 heures 25 minutes. Il a la même durée dans les calendriers chinois. A Babylone, il durée 14 heures 25 minutes, cette fois selon un renseignement rigoureux de Ptolémée. Cette mesure est certainement passée de Babylone en Chine et aux Indes.

Ce sont des observations de ce genre qui ont fourni à l'astronome Bailly l'occasion d'une thèse célèbre. Pour les expliquer, il imagina que les peuples contemporains des Egyptiens, et les Egyptiens eux-mêmes, n'avaient fait aucune découverte originale. D'après lui, ils tenaient leur savoir d'un peuple plus ancien, disparu depuis et dont nous ne savons plus rien. Bailly a fait là une conjecture analogue à celle de Darmesteter à propos des cosmogonies aryennes. Mais la source unique dont parle Darmesteter a quelque vraisemblance et n'est pas aussi mystérieuse que celle qu'imagine Bailly. Ce dernier, en effet, reliait son hypothèse à celle de l'Atlantide. Platon nous parlait déjà de ce peuple mystérieux, qui aurait habité une île située non loin des colonnes d'Hercule, et qui serait parvenu à un degré de civilisation très élevé. Rien ne nous autorise à admettre l'hypothèse de Bailly. Tout le monde est d'accord pour dire que les sciences sont venues d'Egypte en Grèce. Les anciens eux-mêmes sont unanimes à le reconnaître; mais aucun d'eux ne fournit de renseignements précis à ce sujet.

On a longtemps cru que les connaissances scientifiques de

l'antiquité étaient considérables. Vers la fin du XVIII^e siècle, on commence à se montrer sceptique sur l'importance de ce savoir. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, Montucla entreprend de le réduire à des proportions modestes. Delandre se place ensuite au point de vue de l'astronomie, et essaie de montrer que la connaissance que les anciens avaient de cette science n'était pas très considérable, et que, malgré les apparences, ils n'avaient inventé aucun appareil un peu compliqué pour observer les phénomènes célestes. Son ouvrage parut en 1820. Bientôt après, les fouilles, le déchiffrement des manuscrits et des papyrus, ont substitué à ces conjectures des documents précis.

Que nous apprennent-ils ?

Si quelqu'un voulait montrer combien la science des anciens était étendue, le premier argument qu'il ferait valoir serait tiré du caractère grandiose et parfois colossal des œuvres qui nous sont parvenues de l'antiquité. On procéderait de la même manière, si l'on voulait faire voir à un sauvage la grandeur de la science européenne ; on commencerait par lui montrer les applications industrielles qu'on en a tirées. Ce procédé est donc bien naturel. Examinons, par conséquent, les œuvres que nous ont laissées les Egyptiens, et voyons quelles connaissances scientifiques elles dénotent.

Les premiers travaux importants que nous connaissions sont ceux du roi Ménès, fondateur de la première dynastie. Ce fut lui qui bâtit Memphis, sur la rive gauche du Nil. Il entoura la ville de digues, et détourna le cours du fleuve. « Jadis, en effet, nous dit Hérodote, tout le fleuve coulait vers la Libye, le long de la montagne sablonneuse qui borne l'Egypte à l'Occident. Ménès, à cent stades au-dessus de Memphis, combla le bras qui va vers le midi, mit à sec l'ancien lit, et contraignit le fleuve à couler au milieu de l'espace qui sépare les deux montagnes. » Dès les premières dynasties, les monuments de toute sorte se multiplient. Ce sont surtout des tombes, creusées pour des rois ou de hauts fonctionnaires ; elles occupent souvent sous terre d'immenses espaces, comparables à des villes. Les tombes royales les plus gigantesques sont celles que recouvrent les Pyramides. La plus grande est celle de Khéops ; elle nécessita un travail considérable auquel participèrent tous les Egyptiens. Kéops, dit Hérodote, « commença par fermer les temples et par défendre qu'on offrît des sacrifices ; puis il contraignit tous les Egyptiens à travailler pour lui. Aux uns, on assigna la tâche de traîner les blocs des carrières de la chaîne arabique jusqu'au Nil ; les blocs une fois passés en barque, il prescrivit aux autres de les traîner

jusqu'à la chaine libyque. Ils travaillaient par cent mille hommes, qu'on relevait chaque trimestre. Le temps que travailla le peuple se répartit de la sorte : dix années pour construire la chaussée sur laquelle on tirait les blocs, œuvre, à mon avis, de fort peu inférieure à la pyramide (car sa longueur est de cinq stades, sa longueur de dix orgyies et sa plus grande hauteur de huit, le tout en pierres de taille et couvert de figures) ; on mit donc dix années à construire cette chaussée et les chambres souterraines creusées dans la colline où se dressent les pyramides... Quant à la pyramide elle-même, on mit vingt ans à la faire ; elle est quadrangulaire, et chacune de ses faces a huit plèthres de base, avec une hauteur égale, le tout en blocs polis et parfaitement ajustés : aucun des blocs n'a moins de trente pieds. »

Ces faits rapportés par Hérodote nous sont confirmés par des papyrus et des dessins. Nous y voyons de longues files d'hommes attelés par des cordes, comme des animaux, et tirant de lourdes masses.

Comme exemple de travail colossal, citons encore le lac Mœris, qui fut creusé sous la douzième dynastie, et le Labyrinthe, élevé sur ses bords. Avec les dynasties suivantes, ce sont les temples grandioses qui se construisent. D'abord étroits et mesquins, ils s'agrandissent et prennent de vastes proportions. Le plus grand était celui d'Ammon, à Louqsor. Il fut construit à partir de la dix-huitième dynastie, par plusieurs pharaons. Au-devant du temple s'élevaient deux énormes pylônes, murailles monumentales, recouvertes d'ornements et de dessins, qui avaient 44 mètres de haut, et 115 mètres de large. Derrière était une immense salle à colonnes, dite salle hypostyle, composée de deux longues séries de colonnes parallèles. Au milieu s'étend une avenue de douze colonnes à chapiteaux plus élevées que les autres. Dans les bas côtés se dressent cent vingt-deux colonnes plus petites, rangées en quinconce. La salle entière a 50 mètres de long, sur 100 de large. Les plus grandes colonnes ont 20 mètres de hauteur de tour.

Les Egyptiens avaient donc exécuté d'immenses travaux ; mais peut-on parler de la science de leurs architectes, comme nous parlons de la science des constructeurs d'aujourd'hui ? Nous ne le pouvons pas : il y a une différence qui tient à la quantité de matière employée. Les anciens ne la ménageaient pas ; ils entassaient les matériaux, surtout dans le bas des monuments, pour en assurer la solidité. Un procédé aussi enfantin ne demande aucune science architecturale. Il suffisait d'accumuler les matériaux pour faire grand et solide. Les formules, les méthodes scientifiques,

n'ont besoin d'intervenir que lorsqu'il s'agit de faire grand avec le moins de matière possible. Si l'on en a à sa disposition tant qu'on en veut, point n'est besoin de construction savante. La pyramide est le type de cette construction simple ; il n'a pas fallu beaucoup de connaissances pour la faire tenir debout. Ce que les Egyptiens ont fait de plus savant, c'est la voûte, qu'ils ont employée depuis une époque très reculée. Les matériaux ont l'air de ne reposer sur rien. Il a fallu inventer un procédé plus ou moins ingénieux pour les faire tenir ainsi, comme dans le vide.

Mais ce procédé a été certainement empirique. La mécanique rationnelle était inconnue avant Archimède. Et, même après lui, on resta longtemps ignorant de ses principes les plus élémentaires. Pappus, au IVe siècle après J.-C., commet des erreurs grossières de mécanique. Cette science ne se développa, en somme, qu'à partir du XVIIe siècle. Il n'est pas permis de supposer qu'elle était connue des Egyptiens. Sans doute, on avait quelques notions de mécanique pratique. On savait construire empiriquement quelques machines ; mais c'est là une preuve d'ingéniosité toute pratique. Leurs machines n'avaient rien de compliqué. Ils connaissaient les leviers et les plans inclinés. Mais nous n'avons retrouvé ni treuil, ni aucun instrument ressemblant à une grue. Ils n'avaient certainement aucune connaissance théorique de leurs machines. La théorie des machines n'est faite avec quelque précision qu'au XVIIe siècle. Les Egyptiens avaient des pressoirs à torsion, des siphons, dont ils ne connaissaient certainement pas l'explication ; ils n'ont fait preuve, en les construisant, que d'habileté pratique. La machine le plus souvent utilisée, d'ailleurs, c'était l'homme, dont on usait et abusait.

On demandera peut-être si les architectes faisaient des plans, des épures. Nous avons, en effet, un grand nombre de ces plans ; mais ils ressemblent à des dessins d'enfant. Les plans, les élévations et les coupes n'y sont pas distingués. L'artiste a le souci de faire voir en un seul dessin tous les aspects de la construction. Il en résulte une confusion naïve. « Il n'est pas toujours facile de retrouver, sous les formes toutes conventionnelles de la figuration, les formes réelles des bâtiments et la disposition de leurs différentes parties. Ce qu'il importe de comprendre, c'est le sentiment auquel obéissait la main du dessinateur, quand elle traçait, sur les parois d'un hypogée, des représentations de cette espèce. Le sentiment, c'était le très vif désir de tout montrer à la fois, de faire voir d'un seul coup d'œil et dans une image unique ce qui, dans la réalité, n'est aperçu que séparément et successivement, comme les deux faces opposées d'un édifice, comme son aspect extérieur avec sa

distribution intérieure et tout ce qu'il contient. C'est l'idée de l'enfant, qui, s'essayant à figurer une tête de profil, s'obstine à y mettre deux oreilles, parce qu'après tout, quand il regarde un visage, il voit toujours deux oreilles s'en détacher et former saillie à droite et à gauche des joues. » (Perrot et Chipiez. — *Histoire de l'Art dans l'antiquité, l'Egypte.*)

Il semble pourtant qu'il était nécessaire pour un architecte de calculer les dimensions des édifices, les aires et les volumes, ne fût-ce que pour calculer les dépenses à faire ; mais les Egyptiens n'étaient même pas capables d'établir des devis exacts. L'antiquité, en général, n'a pas eu de règles bien précises pour ces calculs. En 500 après J.-C., un grand mathématicien hindou disait encore que le volume de la pyramide était égal à la moitié du produit de la base par la hauteur, ce qui est faux. Cette erreur n'a d'ailleurs pas empêché les Hindous de construire des monuments grandioses, parmi lesquels se trouvaient des pyramides. Il faut conclure que l'argument que nous venons d'examiner n'a pas de valeur dans le cas des Egyptiens. Leurs monuments ne prouvent pas que leurs connaissances aient dépassé la pratique et se soient élevées jusqu'à la théorie. Leurs ingénieurs et leur architectes étaient capables d'observer et d'inventer des procédés de construction ; mais ils ne possédaient pas de science spéculative, analogue à notre géométrie ou à notre mécanique rationnelle.

Le rôle joué par les astronomes égyptiens semble prouver du moins qu'ils avaient une connaissance précise et étendue de l'astronomie. Les astronomes n'étaient pas seulement des fonctionnaires chargés de surveiller les phénomènes célestes, de les annoncer, de les interpréter, d'expliquer leur influence sur les choses humaines, et de répondre aux consultations du gouvernement ; mais aussi, par eux-mêmes, et d'une façon peut-être désintéressée, n'observaient-ils pas le ciel régulièrement ? Quelques-unes de leurs observations ont reçu une application dans la vie civile : le calendrier, par exemple, est astronomique. Le mouvement du soleil autour de la terre, et de la lune autour de la terre, était connu, et la durée de ces mouvements était calculée. On fit en sorte que l'année coïncidât avec le mouvement du soleil, et l'on arriva ainsi à l'année de 365 jours. Les constellations avaient reçu des noms depuis très longtemps. On savait mesurer le temps à l'aide de cadrans solaires. Ils consistaient, à l'origine, en une simple tige verticale. Les astronomes égyptiens avaient déterminé la méridienne. Les Pyramides ont probablement servi à déterminer les équinoxes ; elles étaient orientées, et, en les observant, on pou-

vait noter le moment où le déplacement de l'ombre sur les parois indique que le soleil passe du nord au sud, ou inversement.

Les Egyptiens avaient également étudié les éclipses. Ils notaient l'heure et les conditions du phénomène. Ptolémée nous a rapporté quelques exemples de ces observations. Elles sont peu précises. N'importe qui, sans être astronome, aurait pu noter que, par exemple, deux heures avant minuit, vers le nord, les trois quarts de la lune se sont éclipsés. Et les relations d'éclipses se bornent à ces détails. Il est vrai que les astronomes pouvaient prédire les éclipses. S'étaient-ils pour cela élevés jusqu'à une théorie des éclipses, au moins vague et sommaire ? Ce n'est pas probable. Ils n'avaient probablement que des règles tout à fait empiriques pour leurs prédictions. Le peuple égyptien ayant vécu très longtemps, ses astronomes ont eu à leur disposition des observations faites pendant plusieurs siècles. Ils n'ont pas manqué d'être frappés par la périodicité de certains phénomènes célestes, notamment des éclipses. Tous les dix-huit ans et quelques mois, le soleil et la lune se retrouvent dans une position identique. Les éclipses se reproduisent dans le même ordre pour chaque période, avec, il est vrai, quelque différence dans la manière dont elles apparaissent. Les Egyptiens ont pu constater ce phénomène, et, sans l'expliquer, ils ont pu s'en servir pour prédire la date des éclipses. D'ailleurs leurs prédictions ne se réalisaient pas toujours. Nous avons des documents où les astronomes, qui se sont trompés, l'avouent eux-mêmes. S'ils avaient été en possession de la théorie rationnelle des éclipses, et non de simples règles empiriques, ils ne se seraient pas trompés.

Ainsi ni les constructions grandioses, ni les connaissances des astronomes ne prouvent, chez les Egyptiens et chez les Orientaux, l'existence de quelque science théorique avancée.

J'examinerai, dans la prochaine leçon, les documents positifs qui peuvent nous apporter des informations directes sur leurs connaissances scientifiques.

---

# La comédie nouvelle

**Cours de M. PUECH,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## L' « Arbitrage » (*fin*).

Dans la dernière leçon, nous avons étudié le quatrième acte de cette pièce charmante qu'est l'*Arbitrage* ; avant d'aller plus loin, je voudrais revenir encore sur ce quatrième acte, dont la fin provoque de nombreuses observations.

Nous avons appris à connaître le personnage principal Charisios, qui, au troisième acte, joue un rôle assez effacé, mais qui apparaît au quatrième en pleine lumière. Nous avons perdu la partie du troisième acte où Charisios faisait son entrée sur la scène : Ménandre avait dû la soigner particulièrement. Quand Charisios réapparaît au quatrième acte, son apparition suscite le plus haut intérêt, en raison de la crise violente qu'il traverse et qui est à son paroxysme. La comparaison qui s'établit d'elle-même entre l'aventure de sa femme et la sienne propre le trouble profondément. Secoué, bouleversé par ce malheur inattendu, il laisse éclater sa douleur dans son monologue d'une expression si franche. Comme sa femme, il est coupable; mais il l'est plus qu'elle, puisque sa femme a été surprise et que sa volonté n'a point eu de part dans cet accident, tandis que lui a failli volontairement. Comparant sa conduite à la sienne, il se rappelle la triste douceur de Pamphilé et se reproche son odieuse barbarie. J'insiste particulièrement sur cet aspect de l'art de Ménandre ; car il est le plus caractéristique et le moins connu, et ce sont les fragments du Caire qui nous l'ont révélé. Dans une ou deux situations analogues, du reste, le même art se retrouvera.

La vraie originalité de notre poète se comprend donc mieux, et mieux aussi les ressemblances et les différences qui rapprochent ou éloignent de lui Térence. La différence est essentielle : en passant, je vous l'ai déjà montrée ; je vous la ferai voir aujourd'hui plus profonde.

Le ton de la comédie de Térence est celui d'une comédie bourgeoise et sentimentale ; mais c'est parce qu'elle est sentimentale, qu'elle a parfois quelque chose d'un peu conventionnel. Or il

n'y a rien de pareil chez Ménandre, qui, au contraire, a plus de vie, plus de naturel, plus de force. J'ai déjà rapproché, en étudiant l'*Arbitrage*, l'*Hécyre* de Térence de la pièce de Ménandre. Comparons-les aujourd'hui.

Il y a, dans l'*Hécyre*, deux personnages qui répondent tout à fait à Habrotonon et à Charisios : ce sont Bacchis et Pamphile. Mais je ne voudrais point que mes paroles fussent mal interprétées : je ne prétends diminuer en rien ni l'originalité de Térence ni le mérite de l'*Hécyre*, qui demeure, cela est certain, une pièce remarquable. Elle échoua pourtant deux fois à la représentation et ne connut le succès qu'à la troisième. C'est une des plus curieuses du théâtre antique, et ce ne sera diminuer en rien son intérêt que de montrer en quoi Ménandre possède une supériorité réelle. Dans les deux pièces, une courtisane amène le dénouement, qui est la réconciliation d'un mari et de sa femme brouillés par une aventure analogue à celle de l'*Arbitrage*. Mais la différence est que, dans l'*Hécyre*, la courtisane Bacchis est experte en son métier, qu'elle pratique depuis quelques années : Pamphile, le jeune premier de l'*Hécyre*, l'a passionnément aimée. Puis, malgré lui, il a été marié par son père : il a consenti « à force de persécutions », dit un esclave. Il a donc épousé Philomène, sans l'aimer : ce mariage a été un mariage blanc. Il est retourné chez son ancienne maîtresse et continue la vie du passé. Or, comme dans l'*Arbitrage*, Philomème a une aventure ; le même accident se produit. Mais, dans les deux pièces, on reconnaît que le coupable est le mari, et le dénouement est amené par la courtisane.

L'Habrotonon de Ménandre a un caractère plus franc, plus naturel ; et surtout elle est toute jeune, elle débute à peine dans la carrière : depuis un an seulement, elle exerce. Aussi a-t-elle une fraîcheur de jeunesse que le rôle de Bacchis n'a plus. En outre, elle n'est pas aimée par Charisios ; bien au contraire, elle n'a d'une maîtresse que l'apparence : elle est même dépitée du dédain de Charisios, qui, malgré ses efforts, ne peut oublier sa femme. La Bacchis de Térence est pourtant, il faut le reconnaître, une courtisane peu banale ; elle le dit elle-même ; elle n'a pas les mœurs, *mores*, de ses amies. Son rôle, bien que préparé, n'est pas, à la fin de la pièce, aussi naturellement amené que l'intervention si simple d'Habrotonon. Celle-ci agit dans l'espoir de recouvrer sa liberté ; être affranchie, tel est son mobile intéressé. Sa psychologie est plus franche : elle a plus de vie, plus de naturel.

Même supériorité de Ménandre quant aux deux jeunes maris. Le mérite de Térence est grand et aussi celui de son modèle.

Ici, il n'a pas vraiment imité Ménandre : il ne lui a emprunté que quelques détails. Le fond même du caractère de Pamphile est pris à un auteur comique secondaire, mais intéressant encore, Apollodore de Caryste. Le caractère de Pamphile est touchant : il a de la finesse ; ses sentiments pour sa femme sont bien analysés par Térence. Lorsqu'il fut marié de force par son père, Bacchis se fâcha ; elle fut très peinée de cet abandon, et, quand il lui revint, elle se montra de plus en plus querelleuse, acariâtre, insupportable. Philomène, au contraire ; surprenait Pamphile par sa douceur, sa bonté, sa résignation. elle accepta, sans se plaindre, la conduite de son mari : elle le reconquit. Il y a là une délicate analyse psychologique. Térence nous montre la douleur de Pamphile éclatant quand, à son retour, il apprend l'aventure de sa femme et la naissance d'un enfant. Il y a un monologue où il traduit sa peine et son désarroi, tout comme dans l'*Arbitrage*. Mais Pamphile n'a point la même sincérité d'accent que Charisios. Le style même de Térence, un peu froid, trop régulier, empêche par son excès de correction que la douleur de Pamphile nous émeuve aussi profondément que celle de Charisios. La force et la simplicité de Ménandre l'emportent encore : ici même, il demeure supérieur à Térence.

Poursuivons notre étude. Il faut, entre la fin du quatrième et les parties du cinquième acte que nous possédons, reconstituer quelques scènes. Les lacunes sont grandes. Quelques mots nous sont parvenus d'une de ces scènes de transition ; mais les fragments sont très mutilés. On se demande même quels sont les personnages qui parlent. Chaque éditeur de Ménandre les restitue différemment : M. Croiset, M. Körte et d'autres encore. Je ne discuterai point ce problème devant vous ; il me faudrait entrer dans des détails de texte trop précis. Voici seulement ce qui me paraît établi.

Le dénouement est proche. Il ne reste plus, en somme, qu'à découvrir à Charisios toute la vérité, lui révéler la supercherie d'Habrotonon et la vraie mère de son fils. Tout est donc sur le point de s'arranger. Vous savez qu'Habrotonon, pour savoir si Charisios était vraiment le père du petit enfant et retrouver la mère, a organisé un petit complot : elle s'est fait passer pour la mère ; ainsi elle a amené Charisios à découvrir sa paternité. Elle a même retrouvé la mère : c'est Pamphilé qu'elle a mise au courant de la situation à la fin du quatrième acte. Puis elle a révélée à Charisios la supercherie et lui dit tout. On a pu reconstituer avec assez de certitude cette partie d'une scène. On y distingue nettement les divers personnages. Habro-

tonon racontait à Charisios comment, grâce à l'anneau, elle avait pu le reconnaître pour le père de l'enfant, comment elle avait découvert que Pamphilé était sa mère. L'enfant inconnu était donc l'enfant de Charisios et de Pamphilé. Ceux-ci, qui ne demandaient qu'à s'aimer, oubliant ces mauvaises heures, pouvaient goûter une passion sans trouble et sans soucis.

Mais il fallait encore conclure, en mettant au courant de cet heureux dénouement certains personnages secondaires et en indiquant au spectateur le sort de certains autres. Nous avons remarqué déjà combien Ménandre s'intéresse aux personnages secondaires. Il répartit également l'intérêt sur toutes ses créations : c'est un caractère de son art. Les personnages même les plus épisodiques ont une physionomie et un caractère particuliers, sans sortir pourtant du rang secondaire où le poète les a placés. Ils nous émeuvent et nous captivent : ainsi Habrotonon, ainsi Onésimos, dont les bonnes intentions tournent souvent contre ses desseins et qui, voyant échouer ses projets par sa maladresse et sa balourdise, n'ose plus se risquer à travailler dans les intérêts de son maître : c'est pourquoi Habrotonon se substitue à lui dans l'action.

Quel est le sort de ces deux personnages ? Cette scène, que les critiques restituent différemment, montre qu'Habrotonon et Onésimos recevaient tous deux de leur maître la récompense tant désirée : ils étaient affranchis. Ainsi Charisios leur témoignait sa reconnaissance pour le concours que tous deux avaient prêté au dénouement de cette aventure. La scène où la petite joueuse de flûte et l'esclave lui montraient leur gratitude, est malheureusement perdue. Il serait intéressant de voir comment elle se manifestait diversement suivant les deux caractères, et, en particulier, quelle était l'attitude d'Habrotonon vis-à-vis de Charisios !

Mais il est un autre personnage de premier plan, type créé par Ménandre, et qui, dans les scènes conservées, ne prononce que quelques mots qui ne le peignent pas tout entier. Que devenait ce Smikrinès, que tous les renseignements des anciens nous représentent comme un type complet, original, le mieux réussi de ceux créés par le poète ; cet homme fâcheux, brouillon, bougon, qui n'a cherché qu'à envenimer la brouille des deux époux ? C'est le type classique de l'avare dans l'antiquité ; et, pourtant, il ne nous est pas apparu vraiment comme tel, tant il nous manque encore de texte pour le bien connaître ! Quelques mots, çà et là, seuls nous le montrent ; quelques fragments aussi des dernières scènes. Il réclame la dot de sa fille. Au lieu de chercher à récon-

cilier celle-ci avec Charisios, il ne veut que rendre leur brouille irrémédiable. Au quatrième acte, il ne savait des choses que l'apparence. Il croyait que son gendre avait eu, hors du mariage, un enfant d'Habrotonon, sa maîtresse. Il était donc nécessaire qu'on lui expliquât l'aventure, qu'il renonçât à ses poursuites et consentît à sanctionner la réconciliation des deux époux. Aussi, pour soutenir jusqu'à la fin l'intérêt qui semblait épuisé, pour compléter la peinture de ce caractère, Ménandre avait-il imaginé une sorte de complot d'Onésimos ; celui-ci va retarder la révélation décisive et n'apprendra au vieillard la vérité que peu à peu.

Le caractère de Smikrinès et son avarice, surtout, se montrent avec force dans le cinquième acte. Smikrinès revient de la ville; car il habite sans doute à Athènes, où Sophroné est allée le chercher. Je vous ai représenté Sophroné comme étant la nourrice de Pamphilé. A vrai dire, on ne sait si c'est sa mère ou sa nourrice : les deux rôles seraient également vraisemblables ; l'un et l'autre sont fréquents dans la comédie antique. Il n'y a donc pas de raison *a priori* pour décider sur ce point. Dans cette scène, elle nous apparaît nettement, et pourtant il n'y a point d'indice certain qui nous donne une solution sur sa condition exacte.

SMIKRINÈS. — SOPHRONÉ.

« Smi. (*il marche fort agité ; Sophroné le suit à distance*). — Si je ne te casse la tête, Sophroné, que je meure misérablement ! Toi aussi, tu vas me faire la leçon ! J'agis à la légère, suivant toi, en reprenant ma fille. Vieille coquine, va ! Il faudrait donc que je laisse patiemment son vertueux mari dévorer la dot qui est à moi, et que je discute sur ce qui m'appartient ?... »

— L'avarice du vieillard éclate ici à plein ; tandis que, jusqu'alors, ce caractère essentiel du type n'avait été que confusément aperçu ;

« Voilà ce que tu veux me faire admettre. Eh ! quoi, ne vaut-il pas mieux saisir l'occasion ? Si tu dis un mot de plus, gare à toi !... »

— « L'occasion », c'est ici, pour Smikrinès, celle qui lui est offerte par Charisios : n'a-t-il pas, en effet, chez lui une maîtresse, mieux... un bâtard ?

« Vraiment, est-ce que je vais plaider contre Sophroné ? »

Cette vive discussion, où Smikrinès est si emporté, m'incline à penser que Sophroné est bien la femme de Smikrinès. Si c'était une esclave, se mettrait-il en colère ? Il n'admettrait pas, bien au contraire, qu'elle pût discuter, qu'elle osât même donner son avis.

Une autre hypothèse est peu vraisemblable. Mais comme, d'autre part, les allées et venues de Sophroné aux actes précédents ne peuvent guère s'expliquer que si elle est la nourrice ou la servante de Pamphilé, le doute néanmoins subsiste, tant que nous n'aurons pas retrouvé les parties de la pièce où sa condition devait être — c'est la loi au théâtre — nettement déclarée.

« Smi. — « Essaye, dis-tu, lorsque tu vas voir Pamphilé, de la faire changer d'idée. » Tiens, Sophroné, je consens à n'être heureux qu'à une condition : quand je rentrerai chez moi, — tu as vu la mare en passant ? — Eh ! bien, c'est là que je te plongerai toute la nuit pour te faire mourir. Ah ! je saurai bien, moi, te forcer à être de mon avis et à ne pas révolutionner ma maison. »

Remarquez que cette mare, dont parle Smikrinès, est un détail que nous retrouverons chez Plaute et Térence ; il y a souvent, près du lieu où se passe leur action, un *lacus*. — D'autre part, ne semblerait-il pas peu naturel que Smikrinès traitât ainsi une esclave ? S'il la menace d'un mauvais traitement pour en venir à bout, c'est donc qu'il n'a pas sur elle une action décisive, c'est donc que Sophroné est, sans doute, sa femme.

« Smi. (*s'approchant de la maison de Charisios*). — Allons, il faut donner des coups dans cette porte ; je vois qu'elle est fermée. Esclaves ! Gamin ! qu'on ouvre ! Ah çà ! esclaves, à qui croyez-vous que je parle ?... »

— Onésimos alors va s'amuser aux dépens de Smikrinès ; il le fera attendre à la porte, le piquera, s'amusera de sa colère. Toute cette scène est bien conservée, curieuse et amusante :

« Onés. (*il entr'ouvre la porte sans livrer passage*). — Qui frappe à la porte ? Oh ! c'est Smikrinès, l'homme qui grogne toujours et qui vient chercher la dot avec sa fille... »

— Smikrinès, de plus en plus monté, se met en colère :

« Smi. — Oui, c'est moi, triple coquin.

Onés. — Eh ! bien, tu as grandement raison. Celui qui sait calculer et qui réfléchit ne doit pas perdre de temps. »

— Ici, un mot que l'on comprend différemment. M. Croiset traduit ainsi la réponse de Smikrinès :

« Smi. — Héraclès ! et cet enlèvement, n'est-il pas incroyable, par les dieux et les génies ? »

Il pense, en effet, que Pamphilé a, sur les instances de son père, quitté la maison de Charisios ; puis, après l'explication d'Habrotonon, elle serait retournée chez son mari : c'est ce que Smikrinès qualifierait d'enlèvement. Il me semble plutôt, ainsi que je vous l'ai exposé dans ma dernière leçon, que Pamphilé a dû rester chez son mari. Et il conviendrait de traduire, en donnant au mot

ἅρπασμα un sens qu'il a parfois dans les comédies : « Ah ! les folles dépenses... » Il en irait mieux ainsi. Je vous ai fait remarquer déjà combien, dans cette pièce, on trouve l'influence manifeste de la philosophie contemporaine, des écoles alors populaires, des Épicuriens, des Stoïciens. La philosophie est fort répandue à Athènes. Il n'y a pas d'invraisemblance à porter ses idées sur la scène, à les mettre même dans la bouche d'un esclave, pourvu qu'il ne soit pas un prêcheur. Les idées qu'il émettra ne devront pas dépasser celles qu'il a pu recueillir çà et là, entendre de bouches diverses. Cela, d'ailleurs, répondait aux goûts du temps et toujours, dans les comédies de toutes les époques, on trouve de ces allusions à des idées ou des modes répandues. Aussi Onésimos s'écrie-t-il :

« Onés. — Bah ! penses-tu que les dieux aient assez de loisir pour répartir, chaque jour, à chacun de nous, le bien et le mal, Smikrinès ?

Smi. — Où veux-tu en venir ?... »

— Smikrinès se laisse séduire par l'interrogation de l'esclave qui reprend un argument d'Epicure : les dieux trop supérieurs à l'homme dédaignent de s'occuper de lui et de le suivre pas à pas dans sa misérable existence :

« Onès. — Je m'explique. Combien y a-t-il de villes dans le monde ? Mettons mille. Dans chaque ville, trente mille habitants. Crois-tu, vraiment, que les dieux les perdent ou les sauvent un par un ?

Smi. — Comment veux-tu ? Ce serait une vie bien fatigante pour eux.

Onés. — Autant dire qu'ils ne s'occupent pas de nous. « Et qui s'en occupe, alors? » diras-tu. A chacun de nous, ils ont donné un caractère propre ; c'est lui qui commande dans la place. Celui qui le conduit mal, il le fait périr ; l'autre qui est sage, il le sauve. Voilà notre dieu : c'est lui aussi qu'il faut te rendre favorable en ne faisant rien mal à propos, ni sottement, si tu veux réussir. »

— Cette théorie est propre à Ménandre ; elle est plus large que la théorie épicurienne. Elle explique, en grande partie, sa théorie des caractères et la manière dont il les a traités. On la retrouve, d'ailleurs, dans beaucoup de fragments. Epicharme avait dit déjà, dans un mot qui fut répété souvent :

Ἦθος ἀνθρώπου δαίμων.

Il n'y a point dans nos affaires d'intervention de la divinité ; Ménandre a repris cette expression :

« Notre esprit, voilà ce qui, en chacun de nous, est la divinité. » Il lui a donné d'autres formes ; il l'a répétée constamment :

« A chaque homme est associé une divinité, un génie qui vient au monde avec lui et l'assiste toute sa vie. »

« C'est lui qui fait agir tous les hommes et rend compte des actions de chacun en particulier. »

Toutes ces pensées détachées reçoivent leur commentaire des paroles mêmes d'Onésimos.

Smikrinès commençait alors à comprendre que celui-ci voulait lui donner une leçon. La scène continue et marche rapidement vers le dénouement :

« Smi. — Est-ce à dire, vaurien, que mon caractère à moi est en train de faire une sottise ?

Onés. — Il te pousse contre l'écueil.

Smi. — Voilà une liberté.....

Onés. — Non, vraiment, Smikrinès, tu crois bien faire en forçant ta fille à quitter son mari ?

Smi. — Qui parle de bien faire ? La nécessité le veut, voilà tout. »

Onésimos lui montrait alors que, malgré lui, tout allait s'arranger et qu'il eût mérité pis :

« Onés. — Voyez-vous cela ? L'homme que voici se fait du mal et l'impute à la nécessité. S'il se perd, est-ce quelqu'un d'autre qui en est la cause et non son propre caractère ? — Eh ! bien, pour cette fois, tandis que tu t'efforçais de mal faire, le hasard t'a sauvé. Tu arrives chez nous après réconciliation faite, quand toutes nos difficultés sont arrangées. Mais que je ne te reprenne pas une seconde fois, Smikrinès, à te conduire inconsidérément, je t'en avertis. A présent, on te tient quitte de tout reproche : entre, prends ton petit-fils et appelle-le de ce nom. »

(*Il s'écarte pour laisser passer Smikrinès.*)

— Onésimos aurait pu prononcer ces mots dès le début de la scène, qui n'est faite que pour prolonger l'intérêt, qui est épisodique. Mais Smikrinès ne veut pas comprendre encore :

« Smi. (*sans entrer*). — Mon petit-fils, scélérat ?

Onés. — Vois-tu, tu n'étais toi-même qu'une lourde bête, avec tes airs sensés. Est-ce ainsi que tu gardais une fille en âge de se marier ? Voilà pourquoi, chose qui tient du prodige, nous réussirons à élever des enfants nés à cinq mois.

Smi. — Je ne comprends rien à ce que tu dis.

Onés. — La vieille, en tout cas, me comprend, je suppose... »

— Pourquoi donc Sophroné n'a-t-elle pas mis Smikrinès au courant ? Sans doute, parce que le complot a été préparé pour

retarder la révélation, ou que la colère de Smikrinès l'a empêchée de parler.

« ONÉS. — Je veux dire que mon maître, en ce temps-là, aux Tauropolies...

SMI. — Sophroné !

ONÉS. (*continuant*) — ... l'ayant surprise séparée de la danse...

SMI. (*à Sophroné*). — Tu y comprends quelque chose ?

SOPHR. — Mais oui.

ONÉS. — A présent, ils se sont reconnus : tout va bien.

SMI. — Que raconte-t-il là, vieille coquine ?

SOPHR. — « Ainsi l'a voulu la nature, qui ne se soucie point de nos lois. Et cela est la destinée des femmes. »

— Cette réponse de Sophroné est empruntée à une tragédie d'Euripide, l'*Augé*. Augé, fille du roi de Tégée, Aléos, avait été violentée par Héraclès ; elle eut de lui un fils qu'elle exposa : ce fut le héros Télèphe. Héraclès se justifiait et la justifiait en même temps par un discours où se trouvaient, sans doute, ces deux vers. — Je vous donne l'excuse pour ce qu'elle vaut.

Nous approchons du dénouement :

« SMI. — Qu'est-ce à dire ? tu es folle ?

SOPHR. — Je te réciterai d'un bout à l'autre une tirade tragique, un morceau de l'*Augé*, si tu ne finis par comprendre, Smikrinès.

SMI. — Toi, tu m'échauffes la bile avec tes tirades tragiques.

SOPHR. — Et toi, tu sais fort bien ce que celui-ci veut dire.

SMI. — Le sais-je ? En tout cas, sache bien, toi, que tout autre, à ma place, aurait compris de travers.

ONÉS. — C'est parler en habile homme.

SOPHR. — Jamais plus grand bonheur n'est arrivé à personne.

SMI. — Allons, si, ce que tu dis est vrai, rien ne l'empêche plus maintenant de prendre l'enfant et de l'appeler mon petit-fils. »

Il manque encore quelques vers ; mais les derniers mots de Smikrinès, qui accepte la situation, nous donnent le dénouement.

Tout est bien qui finit bien.

Vous avez pu voir déjà, par l'étude de cette pièce, quels étaient les caractères essentiels de l'art de Ménandre. Je ne reviendrai ni sur ses mérites ni sur son talent. J'ai eu trop d'occasions de vous montrer, au cours de notre examen, combien, dans l'analyse et la peinture des caractères, il met de finesse, de personnalité, de vie. Mais il a en plus, dans l'expression des passions, de la sincérité, de

la franchise, de la force. D'autre part, Ménandre a une très grande habileté de métier. Son intrigue est banale, et le hasard, comme dans la comédie antique, y a une grande part d'intervention. Mais, une fois l'intrigue admise, l'action se déroule naturellement, suivant le jeu des caractères. Nous accordons, même maintenant, à nos écrivains bien des libertés dans l'intrigue première. Les anciens étaient encore moins exigeants. Antiphane, dans un fragment qui nous a été encore conservé, se plaint que les poètes tragiques aient pris pour sujets des légendes connues, tandis que les comiques doivent inventer toutes leurs fables. Mais cette tâche d'invention n'est-elle pas souvent réduite? Les données d'une comédie ne sont-elles pas banales et courantes dans la comédie des anciens? La supériorité de Ménandre est que, une fois à l'œuvre, il sait tirer des données admises tout le parti possible. Tout est vraisemblable, tout arrive naturellement, par la seule intervention des personnages. Ajoutez encore l'originalité d'un style simple, qui donne à son art une valeur considérable. Finesse, force, habileté, telles sont les principales qualités de l'*Arbitrage*.

Les autres pièces sont aussi intéressantes, mais moins complètes. Leur étude sera plus délicate, parce que nous aurons plus de lacunes à combler. Nous y retrouverons néanmoins un égal talent.

---

# L'œuvre poétique de Henri Rouger

**Conférence par M. G. DESDEVISES DU DÉZERT,**

*Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.*

Au mois d'octobre 1882, je fus chargé d'enseigner l'histoire au lycée de Tours. Je revins comme professeur dans le vieux collège où j'avais fait mes classes jusqu'à la seconde, et je revis avec joie la gracieuse ville où j'avais passé mon enfance.

Tours est une de nos plus jolies villes françaises, admirablement située entre la Loire et le Cher ; le XVIIIe siècle lui a donné l'aspect élégant d'une petite capitale, et le XIXe l'a enrichie et agrandie sans l'enlaidir.

Ce qui est encore plus plaisant que Tours, c'est le Tourangeau. Si je voulais faire goûter à un étranger toutes les qualités du vrai Français de France, je le promènerais dans les rues de Tours et je l'introduirais dans quelque vieille maison tourangelle. Il comprendrait alors ce que fut la France, au temps où elle était bien elle-même, où n'avait pas encore commencé la vie cosmopolite qui nous entraîne, de plus en plus, dans son flot rapide et troublé.

Nulle part mes fonctions de professeur ne furent plus aisées ni plus attrayantes que dans ce milieu. Ma classe, vaste et claire, donnait sur des cours plantées de vieux arbres où chantaient les oiseaux ; pas de chaire rébarbative, une simple chaise, une simple table ; le professeur semblait recevoir ses disciples dans son cabinet, et la classe prenait des allures de causerie. Je voyais environ 120 élèves par semaine ; en dix mois, je n'eus pas à infliger un pensum ; la discipline était inutile, tant le jeune peuple était d'esprit fin et d'éducation choisie. Un mot, un sourire, un simple geste, suffisaient à tout maintenir en ordre et, dans les bonnes classes de deux heures, où le professeur n'avait pas l'air d'un tâcheron, mais pouvait accorder à ses élèves quelque répit et quelque suggestive flânerie, s'échangeaient toutes sortes d'idées loyalement exprimées, avec une chaleur toute juvénile, une sincérité du meilleur aloi.

Or, parmi les plus chers de ces écoliers délicieux était un jeune songeur, déjà grave, que je tenais en particulière estime. Henri Rouger était le fils de propriétaires aisés de la Chartre-sur-

Loir, sur les confins de la Touraine et du Maine. Ses parents avaient quitté leur ville pour accompagner leur fils à Tours et lui avaient évité la captivité de l'internat. Par reconnaissance et par goût, il travaillait à merveille, et ses succès scolaires faisaient la joie de ces bonnes gens. Mais il voyait plus loin que le baccalauréat, plus loin même que les concours. Son esprit réfléchi se formait et mûrissait lentement dans la bonne serre chaude que l'amour paternel avait bâtie autour de lui.

Il aimait, au sortir du lycée, venir à moi et m'accompagner jusqu'à ma demeure, avec un de ses camarades, fils d'un de mes anciens maîtres, que j'avais retrouvé aussi comme élève. Le professeur, accompagné de ses deux philosophes, s'en allait devisant, très intéressé par ses deux jeunes amis, l'un déjà profond et inquiet, l'autre déjà critique, épris de mouvement et d'action. Sous le beau ciel de Tours, sous la douce chaleur, à l'ombre des ormes du Mail, je me laissais pénétrer par le charme des choses, je donnais libre carrière à ma joyeuse humeur, et mes deux compagnons, fils d'une autre génération, souriaient à ma gaîté et me trouvaient jeune auprès d'eux... « Mais c'est vous, leur disais-je, qui avez l'air d'être les professeurs et moi qui semble l'écolier ! »

Un an plus tard, nous étions écoliers tous les trois ; Rouger et P... élèves d'un lycée de Paris, et moi étudiant d'agrégation à la Sorbonne.

Je reçus, un jour, une jolie petite plaquette bleue, que les auteurs, MM. Paul Courteault et Henri Rouger, m'adressaient : c'était un dialogue en vers récité à la Saint-Charlemagne de Louis-le-Grand, le 25 janvier 1884. Le pratique Mison voulait faire du poète Philon un homme sérieux, apte à gagner beaucoup d'argent :

> Oui, quand ton fol orgueil t'enlevait sur son aile,
> Tremblant, ému pour toi de pitié fraternelle,
> Je luttais, comme on dresse un cheval trop rétif,
> Pour faire d'un rêveur un homme positif.
>
> — Quel feu ! Quel dévouement ! Quelle âme charitable,
> Mais, hélas ! ma folie est peut-être incurable !..,

Philon ne croyait peut-être pas si bien dire ; mais, avant de se consacrer tout entier à l'art qu'il adorait en secret, il se fit recevoir élève de l'Ecole Normale supérieure et agrégé d'histoire au concours de 1888.

Alors eût pu commencer pour lui la vie active, paisible et féconde tout à la fois, qui est la vie du professeur ; mais, si la nature avait fait de lui un penseur déjà remarquable, elle avait totalement oublié de l'armer pour l'action, et de la vie universi-

taire, si douce et si plaisante quand on sait la prendre par le bon côté, il ne connut que les alarmes, les tristesses et les déboires. Esprit rare et précieux, intelligence ouverte et cultivée, haute raison, libéralisme, générosité, il avait tout ce qui devrait assurer à l'homme l'estime et le succès ; il n'avait pas l'assurance, la fermeté, l'autorité indispensable à qui veut s'adresser à la jeunesse. Il n'y a guère de moyen terme dans la vie du professeur : c'est un paradis ou un enfer ; sa vie fut un enfer, la guerre à coups d'épingles, la lutte enragée d'un être raisonnable, mais sans défense, contre des gnomes absurdes et sans pitié. Il faudrait l'analyse d'un Balzac pour raconter par le menu toutes ces misères ; c'est à la fois comique et affreux, cela fait rire et c'est triste à mourir. L'homme qui a enduré un pareil martyre a passé par toutes les souffrances ; c'est le supplice des 2.000 petits couteaux, quelque chose de sinistre et de sournois, de cruel et de souverainement lâche, dont la seule pensée vous glace le cœur.

Il fut extrêmement malheureux ; mais le rêve le consola amplement des maux que lui valut la réalité. L'homme qui vit par le cerveau possède en lui-même de telles ressources, qu'il peut vivre presque heureux dans la captivité et dans la maladie ; il peut s'évader de sa geôle, il peut oublier son mal, et, comme les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard, il peut goûter des joies célestes sous le chenet de fer de la réalité.

J'ai vu deux gravures allemandes qui représentent l'histoire de Pégase. Le coursier divin est tombé aux mains d'un rustre qui lui a lié les ailes et l'a attelé à sa charrue ; le malheureux tremble de tous ses membres sous le fouet féroce de la brute qui le conduit ; mais passe un noble minnesinger qui, pour quelques florins d'or, rachète le cheval ailé, et Pégase déploie ses ailes et s'envole d'un fougueux essor jusque par delà les étoiles.

Le poète fait de même. Attelez-le à vos besognes, liez-le, fouaillez-le... Vous n'aurez pas tourné le dos qu'il sera bien loin de vous, si haut, si haut que vos yeux ne le verront plus au-dessus des nuages.

Ainsi fit Rouger. Il fit deux parts de sa vie, donna l'une à l'inévitable nécessité, l'autre au rêve, à la pensée pure, à l'art libre et souverainement désintéressé. De 1893 à 1911, en dix-huit ans, six petits volumes vinrent attester son travail, son talent, son inlassable ascension.

Le *Jardin secret* parut le premier en 1893. Puis vinrent les *Chants et poèmes* (1895), les *Poèmes fabuleux* (1897), une seconde édition du *Jardin secret* (1901), la *Retraite fleurie* (1906), les *Visions du chemin* (1911).

Dès le *Jardin secret* Rouger se révéla tel qu'il devait rester un merveilleux poète symboliste, un fantastique extraordinaire.

On sait la part que s'est faite la volupté dans la poésie contemporaine. Il semble, à lire certaines œuvres, que la vie tout entière se résume en l'ivresse de la passion, que l'art ait pour unique mission de chanter le plaisir des sens et les fêtes de la chair. Ceux qui gâchent en ces tristes besognes un talent parfois exquis, ne savent pas jusqu'à quel point ils se trompent et quelle médiocre conception de l'art est la leur. Quelle que soit la perfection de leur style, ils sont voués au plus juste des oublis. La mode qui les exalte est une vogue absurde et mensongère. Ceux qui les prônent déconsidèrent l'art français aux yeux de l'étranger. C'est en pensant à des poètes semblables que Platon avait l'idée de les bannir de sa République.

Rouger n'a pas chanté la volupté ; la vie lui est apparue comme une énigme formidable ; son « Pourquoi ? » l'a angoissé dès sa première heure, et jamais il n'a entendu la réponse consolante de la Foi qui proclame la survivance de l'être par delà le tombeau. Il n'a pas été matérialiste, *il n'a pas su*, et l'insoluble problème de la vie s'est posé devant son esprit dans toute son horreur. Qu'venons-nous faire ici-bas ? Qui nous a condamnés à ramper ainsi entre la terre et le ciel ? A quoi bon tant de souffrances physiques, tant de douleurs morales, tant d'efforts, tant de travaux, tant de dégoûts, si tout ce drame effrayant est vain, si le cri désespéré de la conscience ne trouve dans le monde aucun écho plus pur et plus vrai qu'elle-même ? La vie n'est-elle donc qu'un spectacle médiocre et parfois horrible, qui se traîne sans fin, sans lien, sans raison, sans but, sans autres spectateurs que ceux qui le jouent ?

Voilà l'idée terrible qui s'empara de très bonne heure de l'esprit du poète. Incapable de goûter les consolations vulgaires, rien ne put le distraire de la contemplation formidable. L'énigme indéchiffrable le fascina, et c'est elle que nous allons retrouver au fond de tous ses poèmes, quelle qu'en soit la matière, si magnifique qu'en soit la broderie, si subtile qu'en soit la trame.

Le *Jardin secret* emprunte sa première idée à Dante. La vie est comparée à une forêt hostile, où l'homme égaré cherche sa route. Dans le rythme austère des tercets, le poète fait passer tous ses frissons et toutes ses fièvres :

> Un voile aux vastes plis, tombé du firmament,
> Traînait lugubre et long sur mon âme oppressée.
> J'allais sous la nuit lourde, hôte du bois dormant.

Devant moi, sans savoir une route tracée,
J'allais continûment par les funèbres lieux ;
Et la nuit sans étoile était sur ma pensée.

Ver qui luit dans la mousse ou pléiades des cieux,
Tous les regards chéris que notre soir allume
Etaient celés sous l'ombre en d'invisibles yeux.

Seule, ainsi qu'un charbon, dans l'âtre éteint qui fume,
La lune, au fond du soir où mourait son œil rond,
Brillait sinistre et rouge au travers de la brume.

Et le brouillard rougi, mêlant la feuille au tronc,
Submergeait toute forme et toute ressemblance ;
Et la nuit sans étoile enveloppait mon front.

Les strophes se suivent ainsi, développant le prestigieux décor. Pour peu que l'on se prête à la magie du vers, on se trouve bientôt transporté dans la forêt même, on s'égare dans ses fourrés, on respire dans ses clairières, on marche avec le poète à la recherche de l'être élu qui connaît tous les secrets du labyrinthe et qui nous guidera sûrement dans le bois enchanté.

Et quels sont la douceur et le ravissement de la rencontre avec la Dame de la forêt ténébreuse :

J'entrevis dans la nuit des gestes de mains blanches ;
L'heure au beffroi sonnée en longs échos mourut ;
Les feuillages des bois écartèrent leurs branches
Et dans l'air encor trouble une forme apparut !

Une forme apparut debout dans la ramée ;
Et l'espace aussitôt, comme en se soulevant,
S'épanouit de loin sur la forme innommée...

Toute blanche, dans l'ombre, elle était devant moi ;
Sa blancheur éclatait sous le feuillage sombre
Et mon âme frémit d'un ineffable émoi.

Le sol, en bas, fuyait comme un vaisseau qui sombre
Et j'ouvris mes deux bras vers elle éperdument ;
Et je vis, tout à coup, qu'elle venait dans l'ombre.

Elle venait à moi comme on vient en dormant,
Sans un appel lointain de la voix ou du signe,
Sans un bruit, sans un geste et sans un mouvement.

Elle venait à moi sans détour en sa ligne ;
Et l'on eût dit qu'un fleuve invisible, au flot lent,
Selon le cours de l'eau la portait comme un cygne.

Son blanc voile étendu, sans un souffle y tremblant,
Clair ainsi que la neige où la clarté miroite,
Traînait dans l'herbe fine avec un reflet blanc ;

Et la robe, serrée à sa poitrine étroite,
Sans frisson ni soupir au long des deux plis longs
De sa gorge à ses pieds tombait rigide et droite....

Le poète s'extasie et monologue avec la Fée ; mais, quand il veut la saisir, elle s'évanouit, car c'est l'âme subtile et vaine de la jeunesse, la beauté sitôt disparue qu'entrevue de la vie en son printemps et sa fleur, c'est l'Illusion, que l'imagination découvre et embellit et que l'intelligence dissipe sans retour.

Le poète la sait morte, morte à jamais. Il l'ensevelit au jardin secret de son cœur, et de la tombe de l'Illusion, il fait surgir le rosier de l'art, la plante vivace et florifère qui doit refleurir en gerbes magnifiques pour la glorification de l'esprit :

Ah ! je sais maintenant ! J'ai tout compris ! La morte
Est là ; c'est elle ici qui me lie à ses lois ;
C'est elle en ce gazon que chaque brin m'apporte.

Elle est là près qui vient, la vierge d'autrefois,
Sur cette tombe où gît sa beauté périssable ;
Elle y vient, je l'entends, partout je l'y perçois.

C'est elle qui renaît de l'argile ou du sable,
Souffle, odeur et lumière, esprit décomposé ;
Et c'est elle à mon front qui vole insaisissable.

Elle est là qui m'entoure, et je suis maîtrisé ;
Mon cou fléchit sous elle et peu à peu se penche ;
Une douceur descend sur mon cœur apaisé...

Cette plante ici même a pris la morte auguste ;
Chaque feuille, en luisant, verse vers moi des pleurs ;
Chaque racine aiguë au corps souffrant s'incruste.

Mais le rosier qui boit le sang de ses douleurs,
Vivant par elle et plein du sang sacré qui monte,
La rend sur chaque branche épanouie en fleurs,

Elle est là qui m'entoure, insaisissable et prompte ;
J'ai senti dans mon cœur l'enchantement secret,
J'ai senti sur mon front la main qui charme et dompte.

Elle est là, près de moi. Silence ! elle apparaît !
La voici qui revient sans parole et sans geste,
Ainsi qu'elle est venue un soir en la forêt !

Silence ! elle apparaît ! Je l'entrevois qui passe !
Et je me suis ployé vers le saint rosier blanc ;
Et je me suis ployé, courbant ma tête basse !...

Par son génie, le poète a, un instant, ressuscité l'Illusion... et, pour échapper à la froide, à l'insipide allégorie, il s'est fait plus humain qu'il n'a coutume, il a trouvé dans son cœur des accents

maternels ; ne vous semble-t-il pas qu'il pleure sur le rosier mystique comme pleurerait une mère sur la tombe d'une fille adorée ?

Silence ! elle apparaît !...

N'est-ce pas le rêve, douloureux mille fois, ébauché dans les longues stations aux jardins silencieux plantés d'ifs et de cyprès ?

Mais le poète ne veut pas finir sur une plainte, il sait que l'Illusion était destinée à mourir ; il se résigne et la confie à la mort :

Je te confie, ô morte, à la mort maternelle !

A la mort d'où ton être éclôt ressuscité,
A la mort maternelle en qui tout fructifie ;
Car la mort te fut bonne, ô morte, en vérité !

Car la mort te fut bonne à qui je te confie,
La mort qui t'a touchée en tes sentiers divins,
La mort, la bonne mort qui touche et purifie !

Le poème nous laisse ainsi sous l'impression la plus philosophique et la plus grave. Après s'être déroulé majestueux et logique au long de strophes impeccables, tissées avec un art sans égal, lamées d'or et d'argent et nuancées de mille tons chatoyants, le poème s'achève dans la splendeur neigeuse de la pensée pure, dans la contemplation de l'inexorable absolu.

Le recueil *Chants et Poèmes* est un recueil de pièces antérieures au *Jardin secret*. Rouger s'excusait presque dans sa préface de les avoir publiés : « ... J'aurais dû peut-être laisser de côté ces vieilles choses et ne pas m'obstiner ainsi sur des poèmes que, pour la plupart, je n'aurais plus aujourd'hui la pensée d'écrire. » Il y a parmi les pièces de ce recueil des beautés de premier ordre, qui classeraient l'auteur à un rang déjà honorable parmi nos poètes contemporains ; mais il a fait mieux, et tellement mieux, qu'obligés de choisir, nous irons tout de suite aux chefs-d'œuvre contenus dans l'admirable livre des *Poèmes fabuleux*.

Le recueil comprend trois poèmes de mérite presque égal : *la Mer*, *l'Épée*, *la Nuit*.

*La Mer* est une sorte de descente aux Enfers d'un tour très original et très saisissant. Le fond du poème est encore et toujours l'énigme de la vie. La vie, cette fois, c'est l'océan. Le poète s'abandonne à la séduction de l'eau, il s'arrache à la plage, il entre dans la vague, il laisse avec joie l'onde bleue et fraîche le submerger :

Je livrai tout mon être à l'eau compatissante ;
L'océan radieux se referma sans bruit,

Tandis que je glissais d'une obscure descente
Et j'entrai pas à pas dans la paix de la nuit.

La Paix ! encore une illusion : il n'est pas de paix sous les ondes. Il y devine bientôt une présence hostile, un monstre qu'il ne voit pas, mais qu'il sent partout et toujours présent autour de lui, qui le trouble, qui l'empêche de jouir de la nouveauté du spectacle, l'effraie par sa seule présence, hante chacun de ses mouvements. Ce monstre, c'est sa conscience, c'est lui-même, c'est son moi, auquel il ne peut échapper, qui le suit où qu'il aille, dont il ne peut même concevoir la pensée de s'évader. Il continue sa course sous les eaux, plus perdu au sein de la masse liquide que dans les fourrés les plus épais de la forêt ; et, bientôt, il se trouve en présence de ceux qui furent... et que la mer a engloutis :

Par millions, sourdant du fond des hypogées,
Dans un prodigieux et long déferlement,
Ils allongeaient vers moi leurs mobiles rangées.

Blancs sous la clarté blanche, ils glissaient mollement,
Ayant sur soi chacun, dans cette blême armée,
Un même blanc tissu, linceul ou vêtement ;

Et la blancheur nocturne alentour allumée
Etait faite à présent de l'éclat réuni
De toutes ces blancheurs qui flottaient en fumée.

Les morts, par millions, remplissant l'infini,
Glissaient ainsi, glissaient, comme si ma venue
Dans l'abîme n'eût rien ni troublé, ni terni.

Et tous ainsi serrés, des plus grands aux débiles,
Noms glorieux peut-être ou sombrés dans l'oubli,
Les morts me regardaient de leurs yeux immobiles,

Longuement, froidement, de leurs yeux d'or poli,
Dans une fixité tranquille et solennelle,
Comme des ouvriers dont le jour est rempli !...

Il sent dans tous ces regards une interrogation muette, un reproche : que vient-il faire en ce lieu ? Qui est-il, pour venir se mêler avant l'heure à l'armée formidable de ceux qui ont vécu ? La frayeur le saisit, et il ne trouve qu'un mot à leur jeter, le mot qui résume toute sa défense :

... Je voulus d'un grand cri
Témoigner pour moi-même au seuil de leurs ténèbres :
« Je suis pur ! je suis pur ! Ombre, ouvre ton abri ! »

Mais, du sein de l'ombre, c'est une risée infernale qui répond à son cri d'orgueil et qui raille avec lui toute la présomption humaine. C'est à nous tous que s'adresse l'épouvantable rire. Nous nous voyons en beau, nous nous détaillons complaisamment au miroir de notre amour-propre, nous minaudons devant notre vanité, nous n'entendons pas le rire homérique des dieux, de ceux qui ont vu et qui savent, qui ont tout sondé et pénétré. Nous ne savons rien, nous ne pouvons rien, nous ne valons rien ; voilà les seuls mots sages. Tout le reste est illusion, duperie et lâcheté.

*La Nuit* est peut-être l'œuvre la plus étonnante du poète fantastique que nous étudions. Nulle part n'éclate avec plus de maîtrise son habileté à bâtir l'irréel, à manier l'ombre, à rendre l'insaisissable et l'intangible, à faire au moins deviner l'inconcevable.

Le thème général du poème, c'est le dessin d'une ville de rêve, imprécise et monstrueuse :

Des toits enchevêtrés, des murailles, des tours,
En longs blocs, dans la brume, étageaient leurs assises.
Çà et là surgissaient des pointes indécises,
Donjon, minaret frêle ou fin clocher qui fuit ;
Et tous ainsi, sans âge et sans nom dans la nuit,
Dressant confusément leurs flèches ou leurs dômes,
Pareils dans l'ombre à des nuages, ces fantômes,
Sous le soir où j'errais, se pressaient tout autour ;
Et c'était une ville à l'Occident du jour,
Une ville inconnue, en une heure ignorée,
Qui gît peut-être en poudre, au fond des ans sombrée,
Sous un tertre où le sable a rongé tous ses murs,
Ou qu'empliront peut-être, aux jours des temps futurs,
Des peuples innommés qui ne sont pas encore,
En des soirs dont mes yeux n'auront point vu l'aurore.
Et c'était une ville en un soir inconnu...

Et dans cette ville — qui pourrait bien être quelque chose comme Paris — se passent des événements tragiques, qui rappellent nos révolutions et dont le sens échappe à ceux qui les voient et à ceux qui en sont les acteurs. Vues ainsi dans la pénombre, par grandes ruées, par folles envolées de fracas, suivies de silences effrayants, les luttes de la vie prennent une physionomie tellement colossale, que Goya seul a réussi à rendre les mêmes impressions. Nous pensons, en lisant ces sombres alexandrins, striés de rouge, à l'eau-forte prodigieuse où Goya nous a peint la joie populaire. Un géant, haut comme les montagnes, aux membres puissants et au front étroit, danse lourdement au son des castagnettes. Un rire niais fend sa bouche et bride ses yeux, et cette gaîté sans raison éveille dans les âmes craintives une

telle épouvante, qu'un bourgeois apeuré tremble de tous ses membres, tapi derrière sa femme, qu'il maintient de force en avant comme un bouclier.

*L'Epée* donne, au contraire, une note concrète d'une précision de dessin extraordinaire et d'une intensité de couleur que le poète n'a nulle part dépassée. Nous verrions, pour notre part, dans ce très beau poème en trois chants la pièce maîtresse de l'œuvre.

C'est un vrai drame en trois tableaux, d'allure très simple et de construction très logique. C'est solide, sonore et brillant, comme une cloche de bronze.

Dans une île, sise au bord d'un lac, s'élève un vieux manoir délabré, où vivent les deux derniers survivants d'une grande race, l'aïeul et le petit-fils. L'aïeul meurt, et l'enfant, avide de connaître la vie, quitte l'île natale pour gagner la ville dont il aperçoit au loin les maisons et les jardins sur la rive lointaine du lac. Rien n'égale la beauté du départ, c'est l'embarquement pour la vie :

Et maintenant ramez, bons pêcheurs, ramez vite !
Ni voix d'hommes ni chiens flairant de leurs museaux.
Rien ne pleure ou n'appelle aux parois du vieux gîte...
Courez vite, ô rameurs, et courez, vols d'oiseaux !...
Le bateau soulevé va vers le crépuscule ;
Et déjà fuit derrière, au lointain qui recule,
L'île, au milieu du lac, émergeant sur les eaux !

Les premiers pas du jeune homme se font dans le ravissant étonnement des voyages de découverte : tout lui est merveille, tout lui paraît enchantement. Mais, bientôt, le sentiment de sa solitude dans cette ville immense où il flotte, atome perdu, le saisit et le glace. Le mirage s'efface, et il se sent

Seul, oh ! plus seul, parmi ces hommes et ces femmes,
Que là-bas dans le vieux logis sur son îlot ;
Et comme s'il eût craint les regards ou le rire,
Ou le vain bruit des mots que les voix allaient dire,
Par un tournant de rue, il bondit hors du flot...

Il assiste à l'éveil de la cité ; mais la vie se révèle à lui avec ses taches, ses tares, ses problèmes douloureux. Pourquoi cet incessant travail, cet effort, ce halètement qui ne cesse jamais ? Pourquoi ceux-ci oisifs, et ces autres esclaves ? Pourquoi ce bourdonnement de ruche ? Dans quel but tant de créatures sont-elles condamnées à peiner, à souffrir, à finir dans la détresse sans avoir connu les joies de la paix et de la liberté ? Il semble au poète qu'une plainte d'une inexprimable tristesse s'élève de la terre et proteste contre toutes les contraintes et toutes les sujétions :

Des ouvriers par troupe allaient vers les usines,
Tisserands, forgerons, servants de tous les arts ;
Et les uns à leur tour ayant franchi les portes,
D'autres de tous côtés, débouchant par cohortes,
Se hâtaient, se hâtaient dans l'effroi des retards.
Oh ! l'effroyable afflux roulant ses mornes files !
Des corps étiolés loin du bon air des cieux ;
Des femmes au teint blême et les regards fébriles ;
De tout jeunes enfants, si hâves et si vieux ;
Des hommes gourds de peine et baissant le visage,
Ou quelques-uns parfois laissant luire au passage
Un éclair de révolte allumé dans leurs yeux !

Fronts ridés, cous jaunis, doigts noueux, peaux plombées,
Maigres chairs sous la robe ou la blouse en haillons !
Tout cela, groupe à groupe, arrivant par tombées,
Tournoyait dans la rue en bruyants tourbillons,
Puis s'engouffrait d'un bond dans les maisons béantes.

Après la vision de l'usine, voici le régiment qui passe, image de la Force conservatrice et répressive, garantie et menace, angoisse et salut des sociétés :

Mais soudain, jusqu'aux toits, sur les parois sinistres,
Tout sonna de l'écho des buccins et des sistres,
Tout sonna du fracas des cors et des tambours.

Et déjà des soldats venaient, serrant leurs lignes,
Marche rythmée au son du tambour ou du cor ;
Des armes, des boutons, des plaques, des insignes,
Un étincellement d'acier, de cuivre et d'or ;
Au-dessus d'eux, terrible, un vieux lambeau de soie,
Comme un oiseau meurtri qui guette encor sa proie,
Déployait sur la hampe un furieux essor.

La colonne arrivait rapide et machinale,
Clairons mêlés au cri des commandements brefs ;
Et tous ainsi, sous la lumière matinale ;
Et tous ainsi passaient, les soldats et les chefs,
Raidis, pétrifiés, le geste automatique,
Pareils, sous le matin, dans leur lourde tactique,
Aux bataillons sculptés des anciens bas-reliefs ;

Et tandis qu'ils passaient, chatoiement d'uniformes,
En l'éclat du métal et l'âcre odeur du cuir,
L'enfant, pâle et petit, le long des murs énormes,
Gonflé de mots ardents, qui ne pouvaient jaillir,
Sentit sourdre et s'accroître et gronder sous sa tempe,
A tous les battements du drapeau sur la hampe,
L'effroi de commander et l'effroi d'obéir.

Nous avons là une peinture, faite à larges touches, mais d'une rare exactitude et vraiment évocatrice. Le sculpteur de nuages

sait donc aussi regarder la vie réelle et la peindre telle qu'il la voit et telle qu'elle est.

Son âme de penseur s'effraie devant la rude tâche de l'ouvrier et du soldat. Il était tout naturel qu'il cherchât un refuge du côté de la religion. Il n'y a pas manqué : il est entré à l'église et nous dit aussi ce qu'il y a vu. La poésie se fait encore, s'il est possible, plus imagée et plus colorée ; c'est une cathédrale idéale et réelle que le poète nous ouvre, c'est le sermon-type qu'il nous fait entendre :

Mais un lourd édifice, au bord jetant son ombre,
Surgit haut sur la voie et barra le ciel bleu ;
Le portail apparut, vieux front strié de rides ;
Et l'enfant, las d'errer sous les rayons torrides,
Poussa la porte et fut dans la maison d'un Dieu.

Un peuple aux rangs pressés remplissait tout le temple ;
Le jour, par les vitraux peints de vives couleurs
Des bas côtés étroits jusqu'à la nef plus ample,
Filtrait comme une aurore et glissait des pâleurs ;
Tout au fond, dans des ténèbres plus assombries,
Sur un bloc noir et blanc chargé d'orfèvreries,
Les cierges allumés tremblaient parmi les fleurs.

Au-dessus, vers la voûte, en flocons de fumées,
Les aromes brumeux montaient des encensoirs ;
Des voix d'appel aigu, puis d'autres voix calmées,
Se renvoyaient les chants de craintes et d'espoirs ;
Un grand flot de musique épanché sur les têtes,
Emportant la voix calme et les voix inquiètes,
Roulait, dans un seul cri, des piliers aux voussoirs ;

Et des marbres polis ou des dorures mates,
Qui, tout au fond, dans l'ombre, éclataient de splendeur,
Un mystère émanait parmi les aromates,
Jusqu'à lui venu là, morne et souffrant rôdeur,
Un mystère si doux d'amour et de délice
Qu'il sentit un moment, sous ce vaste édifice,
Tout son être dissous dans la molle tiédeur.

Mais, tout à coup, les voix se turent ; la musique
Expira dans un merveilleux ravissement.
Au fond du temple un lourd silence liturgique
Appesantit sa paix dans tout le monument ;
Et par-dessus les fronts de la foule assemblée,
Seul en un très haut siège à sa place isolée,
Un homme apparut droit dans un long vêtement ;

Et cet homme enseignait parlant à cette foule ;
Il énonçait les mots selon le sûr savoir,
Il disait la douleur et le temps qui s'écoule
Et le seul et vrai bien qui ne peut décevoir ;
Puis, plus haut, soulevé sur le bord de la stalle,

Avançant sur les fronts sa main sacerdotale,
Il ordonnait la règle unique et le devoir :

« O mes frères, mes sœurs, je vous le dis encore !
Heureux celui qui souffre et n'est pas irrité !
Car toute âme est conduite à des fins qu'elle ignore
Et Dieu l'appelle à soi de toute éternité.
Or donc, vivez en paix les jours que Dieu vous donne.
Nous souffrons, Dieu le veut ! Notre souffrance est bonne ;
Tout doit être accompli selon sa volonté. »

Les mots impérieux vibraient sans violence,
Avec les sons traînants des mots d'un rituel,
Et lentement, d'en haut, tombaient dans le silence,
Comme la voix d'un ordre inflexible et cruel ;
Le jeune homme effaré sous les arrêts du juge,
S'élança hors de la maison de doux refuge
Et marcha de nouveau sous la chaleur du ciel.

Ainsi le travail et la discipline sont d'ordre nécessaire et sacré ; nul ne peut s'y soustraire et le dernier mot du prêtre, comme du chef de guerre et du patron d'atelier est : obéir.

Au moins, la science consolera l'âme des angoisses de la vie active, de la vie militaire et de la vie religieuse. La science ! Quel mot prestigieux et magnifique ! Là doit être la vérité, là doit être la liberté, la souveraine royauté de l'intelligence. Là on doit penser, vivre, régner, dominer !... Chimère, illusion, déception :

Or, comme il arrivait dans une étroite impasse,
Il vit, le long des murs chancelants et fléchis,
Des hommes s'enfoncer dans une paroi basse,
En un vieux bâtiment de bois et de torchis ;
Et les ayant suivis d'un pas de somnambule,
Il entra derrière eux par un noir vestibule
Dans une salle aux pans dénudés et blanchis.

Des jeunes gens, des vieux, par lignes étagées,
S'étaient assis déjà sur les bancs vermoulus ;
D'autres hommes venant prenaient place aux rangées
Sans génuflexions, prières ni saluts ;
Seul au fond, faisant face aux têtes attentives,
Siégeait, tout contre un tas de livres et d'archives,
Un vieil homme affaissé sur ses membres perclus.

Et cet homme enseignait parlant à tous ces hommes,
Il disait la science auguste et ses exploits,
L'esprit nombrant partout les produits et les sommes
Ou pesant tous les bons et les mauvais alois ;
La nature enchaînant les effets et les causes,
Et sur les pas de l'homme et sur les fleurs écloses
Enlaçant le réseau des forces et des lois.

« Oh ! oui, tout est réglé ; fou qui pleure ou s'indigne
Le plus faible est vaincu par l'habile ou le fort ;
Le fruit tombe à l'instant que la nature assigne ;
Mais la vie aussitôt rejaillit de la mort,
Et tout est bien ainsi, car tout est nécessaire ;
Et que mon front s'incline, ou que mon poing se serre,
Tout doit être accompli selon la loi du sort. »

Les paroles glissaient douces et solennelles ;
Le vieil homme immobile avait dans son regard
Tout l'éblouissement des choses éternelles,
Tout l'orgueil d'avoir su les secrets du hasard ;
Et l'enfant, de nouveau haletant d'épouvante,
Ecoutait, du milieu de la foule fervente,
Le dur arrêt tomber de la voix du vieillard.

Convaincu désormais que la vie est mauvaise et n'offre que douleurs et amertume, le jeune homme retourne à son île et, dans sa vieille maison ancestrale, retrouve les vieilles armes à demi rouillées de ses ancêtres. L'idée lui vient alors de les reprendre et de se jeter dans la guerre contre le mal et la souffrance. Il sera le chevalier du droit et de la justice, le libérateur attendu : il saisit son épée, il la brandit... ; mais la vision des luttes inévitables, du mal certain à faire pour réaliser un bien hypothétique l'arrête, l'épée lui tombe des mains,

Et, frissonnant d'horreur et les mains sur la face,
Longuement, là, devant la lumière et l'espace,
Pleure en cachant ses yeux sous ses doigts purs de sang.

Henri Rouger n'a écrit qu'une œuvre qui nous paraisse mériter d'être mise en comparaison avec ce très beau poème, c'est la vision tripartite qu'il a insérée dans sa *Retraite fleurie* et dans laquelle il nous montre la Mort et la Vie faisant tour à tour leur besogne. Les deux fantômes, d'abord distincts, se précisent peu à peu et finissent par se confondre jusqu'à n'être plus que les deux faces du même phénomène, l'évolution universelle, dont elles marquent le rythme et la double palpitation. Abîmé devant sa contemplation, le poète se relève cependant pour opposer à la force irrésistible de ces deux puissances formidables, sa conscience d'homme et de penseur, seul miroir où elles peuvent s'entrevoir un instant. L'homme est donc plus et mieux que le jouet de la Vie et de la Mort : il est l'âme de l'Univers et son verbe ; mais le poète se garde bien de dire qu'il en est le Dieu :

A ce grand tout sans nom, sans joie et sans douleur,
Qui ne sait pas qu'il est, ni ne sait que nous sommes,

Je parlerai de loin pour mes frères, les hommes,
Et les hommes dans l'heure où chacun, tour à tour,
Eclôt, fleur éphémère, à la clarté du jour,
Les hommes d'âge en âge entendront sur leur tête
Comme le son caché de leur âme secrète,
Comme leur propre émoi, dont l'écho les poursuit,
Le chant mystérieux qui leur vient de la nuit.

La *Retraite fleurie* inaugure la seconde manière de Henri Rouger. Un grand événement avait eu lieu dans sa vie et avait fait fleurir en son jardin secret des fleurs inconnues. Il s'était marié, il était devenu père ; et, sans cesser de fréquenter les cimes neigeuses, sa muse descendait parfois jusqu'à l'Alpe fleurie :

Surgis, mon âme, et te redresse !
A quoi bon fléchir, et pourquoi,
Couchée ainsi dans ta détresse,
Te complaire à gemir sur toi ?
Surgis, de ta splendeur ornée,
Comme un oiseau de matinée,
Comme une vierge à son réveil !
Surgis, nourrissant ton audace,
Debout vers le jour et l'espace,
Prête à chanter dans le soleil !

Penche-toi, fragile, éperdue,
Penche-toi, vain fétu flottant,
Vers tous les points de l'étendue
Et vers l'instant que suit l'instant !
Regarde, écoute, âme éphémère,
Voici la nature, ta mère,
Et ton sépulcre préparé,
Jeux de la forme et de la vie,
Festin mouvant qui me convie
Et demain m'aura dévoré.

De l'heure où fut la place étroite,
Avant de sombrer dans la nuit,
Brûle un moment, brûle et miroite
A la clarté du jour qui fuit !
Que tout, nature et destinée,
A ta surface illuminée,
S'achève en un résonnement !
Deuil tragique ou sainte allégresse,
O mon âme, sois une ivresse
Et sois un éblouissement !...

Sois une flamme qui rayonne
Et sois un son qui retentit.
Gémis, roseau, rugis, lionne !
Parle haut, si je suis petit !
Chante, ô mon âme, pleure ou gronde ;
Que l'écho lointain te réponde

Ou que ta voix meure dans l'air !
Chante, ô mon âme, et chante encore :
Chante un chant clair comme l'aurore
Et frissonnant comme la mer !

Cette belle pièce, d'inspiration confiante et joyeuse, n'est pas isolée dans la *Retraite fleurie* ; des poèmes charmants dédiés à ses parents, à sa femme, à son fils, à sa fille, montrent que Rouger fut heureux quelques heures, quand il consentit à détourner les yeux des visions terribles qui l'assiégeaient.

Ce ne fut qu'un intermède gracieux. Son dernier livre, *Visions du chemin*, nous dit que le sombre idéaliste avait, de son plein gré, regagné sa tour et repris sa contemplation désespérée en face de l'énigme indéchiffrable qui l'hypnotisait.

Il aima sincèrement : mais il aima à travers son rêve, et sans jamais l'oublier, et nul amour plus noble n'a jamais plus sincèrement parlé :

Amie, ô destinée unie à mon destin,
Sur la route où mes pas s'éloignant du matin
Vont, mêlés à tes pas, vers le soir où tout sombre,
Je pourrais me pencher par instants à ton ombre
Et te dire tout bas, le front dans tes cheveux :
— Viens, mon amie, oh ! viens ! je bornerai mes vœux !
Que m'importe le chant des gloires de la vie ?...
... Mais, si bas que je parle, humble, tendre ou farouche,
Ces mots que je dirais trembleraient dans ma bouche,
Et nous les sentirions tous deux à tous moments
Nous mentir en chacun de leurs balbutiements,
Comme s'ils m'étouffaient d'une vague infamie,
Car, tu le sais toi-même, amie, ô sûre amie,
Quand même je voudrais nous leurrer de vains jeux,
J'ai gardé chèrement dans mon cœur ombrageux
Le rêve d'où l'orgueil défend que je déchoie

Ailleurs, il se compare à une ville forte qui n'a point capitulé, et il se complaît dans la solidité de son assiette et la vigilance de sa garde :

Heureux qui s'est construit en soi-même un asile
Où veille sa pensée avec sa volonté,
Garde sûre qui veille au sommet de la ville !

Heureux qui s'est bâti son altière cité,
Que n'emporte l'assaut ni ne réduit la ruse
Et dont rien ne salit la vierge majesté ;

Nid de granit vivant que vainement l'heure use,
Et que seule, à l'instant suprême, faux en main,
Forcera la funèbre et formidable intruse !

Celui-là, dût la Mort venir à lui demain,
Sous chaque jour éclos s'en va dans sa journée,
Sachant quelle est son œuvre et quel est son chemin.

D'un bras ferme à la tâche et d'une âme obstinée
Il s'efforce à son humble ou noble mission,
Calme ou fougueux lutteur prêt pour sa destinée ;

Et tout, regret, désir, intérêt, passion,
Tout ce qui brûle en lui, fermentant sous la sève,
Mûrit pour son dessein l'idée ou l'action.

Qu'il ait la plume aux doigts, le compas ou le glaive,
D'une tendresse lente ou d'un élan soudain,
Sous l'ombre ou le soleil, il s'acharne à son rêve,

Et qu'importe l'outrage ou le rire badin ?
Celui-là, c'est le fort ! Celui-là, c'est le sage !
Heureux est-il, heureux, jusque sous le dédain !

Mais celui qui se rend dès le premier message,
Celui qui n'est pour soi qu'un bien mal abrité
Dont la muraille croule et s'ouvre à tout passage,

Malheur à celui-là, malheur en vérité !
Lors même qu'un beau songe a germé dans sa vie,
Toujours se creuse en lui sa sourde lâcheté.

Chaque souffle qui vient le heurte ou le dévie ;
Chaque homme ou chaque instant le piétine au hasard,
Pendant qu'il vit rongé de faiblesse et d'envie ;

Et quand son rêve ancien renaît dans son regard,
Balbutiant d'effroi comme à la voix d'un juge,
Il sent la honte en lui qui l'éveille trop tard.

Heureux qui s'est construit en soi-même un refuge !

Et ce fut là l'unité de cette vie simple et héroïque, modeste et orgueilleuse, cachée et éclatante, dont quelques hommes seulement ont connu le labeur et la gloire, et que la foule ne connaîtra jamais.

Je vous ai montré quelques joyaux de l'écrin de mon poète, et je serais bien surpris s'ils ne vous avaient paru artistement ciselés en un pur et fin métal ; j'espère que, tous, vous aurez admiré cet art magnifique et profond, cette sûreté de main, ce relief puissant, cette splendeur sous brume, cette inspiration austère, cette sorte d'ascétisme poétique, qui méritent à Henri Rouger une place si exceptionnelle et si haute parmi nos poètes contemporains.

N'est-il pas vrai que beaucoup sont connus et loués, qui n'ont ni son originalité, ni sa noblesse, ni sa maîtrise ? N'est-il pas

vrai que, parmi ceux dont la mode cite les noms, bien peu mériteraient de se faire entendre devant lui ? Admirez la puissance du hasard... et de la réclame, l'injustice du sort... et des hommes ; il a vécu presque ignoré, il vient de mourir après de longs mois de souffrance, professeur dans un de nos plus petits lycées et officier d'académie.

L'Université a compté dans ses rangs un homme de cette valeur et n'a pas su lui faire la place qu'il méritait. Nos cadres sont si rigides, notre hiérarchie si peu flexible, que ce maître n'a pu être admis à donner toute sa mesure.

Bien souvent, je l'ai engagé à sacrifier à la nécessité ; je l'ai pressé, je l'ai supplié de laisser un instant son rêve pour conquérir le seul grade qui lui manquât, et qui lui eût ouvert l'enseignement supérieur, où, débarrassé de tout souci de discipline ; il eût vécu libre et heureux. Sa raison me comprenait, mais son esprit refusait de se rendre ; il s'était voué à l'art comme un novice se voue à Dieu, et il lui est resté fidèle, à travers toutes les épreuves, en dépit de toutes les douleurs.

Si belle constance sera-t-elle récompensée ? Trouvera-t-il au moins après sa mort la gloire enviée et attendue ? Je le souhaite et ne l'espère pas. La nation est emportée, en ce moment, bien loin de la spéculation et du rêve ; elle ne s'attarde pas devant le sphinx ; elle ne se demande pas ce qu'est la vie : elle vit dans l'action, dans la bataille formidable des principes et des intérêts, elle vit éperdument. Un penseur isolé, si grand soit-il, ne sera pas vu de la foule en mouvement. Mais si, plus tard, un érudit épris de nos lettres découvre ces chefs-d'œuvre ignorés, il conclura qu'un seul pays a pu être assez riche de gloire pour en égarer une d'aussi bon aloi ; et ce pays prodigue et oublieux, c'est la France !

---

# Bibliographie

FERDINAND BRUNOT. — **Histoire de la langue française des origines à 1900**, tome III, seconde partie. 1 vol. in-8° de 312 pages (421 à 723), 7 fr. 50.

Nous sommes bien en retard pour signaler la seconde partie du tome III de cette magistrale histoire. Heureusement ce n'est pas un volume d'un intérêt passager ; et ceux qui ne le connaîtraient pas encore peuvent le lire quelques mois après son apparition, sans craindre qu'il ne soit déjà dépassé : il ne le sera pas de longtemps.

Il est consacré à la syntaxe de ces années du XVIIe siècle où s'est formée la langue classique (1600-1660). L'auteur y étudie l'article, le substantif, l'adjectif, les noms de nombre, les pronoms, le verbe, les adverbes, les prépositions, les conjonctions, l'ordre des mots et la phrase. Quelle est la richesse de cette étude, quelle en est la justesse et la précision, les lecteurs des précédents volumes le devinent sans peine. Grammairiens et historiens de la littérature utiliseront à l'envi un si précieux répertoire de faits constatés sûrement, classés clairement et expliqués par l'histoire. Mais c'est, je pense, aux deux derniers chapitres que les littérateurs s'intéresseront surtout. Ils y verront comment s'affaiblit la tyrannie de la tradition latine et comment les mots tendent à s'ordonner entre eux selon leurs rapports logiques, puisque ces rapports ne sont pas marqués par des flexions. Ils y verront comment l'esprit français fabrique pour ainsi dire une phrase à sa mesure et selon ses besoins : régulière, nette, longue, mais *construite*, harmonieuse, variée et avec tout cela et par tout cela logique avant tout. Une conclusion ample et vivante montre quelles nouvelles conquêtes a faites le français dans les sciences (théologie, philosophie, droit, médecine) et dans l'enseignement ; que ce français a lutté victorieusement contre les langues étrangères, les dialectes, les patois et en même temps s'est distingué du français parlé dans le « pays vulgaire ». Dans un prochain volume nous verrons comment la génération suivante préférera à la période une « phrase alerte, vive et courte », comment « la langue vulgaire recommencera à pénétrer la langue classique ». Ainsi se complétera sous nos yeux l'histoire vivante — la résurrection — de cette chose vivante qu'est un langage.

VICTOR GIRAUD. — **Chateaubriand. Pages choisies,** XIX-328 pages, 1911. — **Chateaubriand. Mémoires d'outre-tombe, Pages choisies,** XXVII-278 pages, 1911. — **Nouvelles études sur Chateaubriand.** IX-335, pages, 1912. **Les maîtres de l'heure,** XII-330 pages, 1911. (Librairie Hachette, volumes in-12, 3 fr. 50.)

Quatre volumes en deux ans. Ce n'est pas peu de besogne. Et Dieu sait — et les lecteurs aussi — que ce n'est pas de la besogne bâclée. A la façon dont M. Giraud comprend les pages choisies, les deux volumes qui portent ce titre exigent une connaissance de l'œuvre et de ses entours, une familiarité avec l'écrivain qui représentent de longues années d'étude ; et ils apprennent plus que bien des volumes de biographie ou de critique. A la façon dont M. Giraud comprend la fonction du critique et de l'historien littéraire, les deux volumes d'études qu'il a consacrées au Grand Sachem du XIXe siècle finissant, supposent une somme énorme de connaissances et un puissant effort de recherches et de pensée personnelle. Mais j'ai tort de dire « fonction de critique et d'historien littéraire ». Il manque un mot à cette formule pour caractériser justement les ouvrages de M. Giraud, le mot : « moraliste ». C'est en effet de « l'histoire morale » autant et plus que de « l'histoire littéraire » — ou en même temps. Et cette préoccupation toujours sensible — sans rien de partial ou de sectaire — donne une rare saveur, un puissant intérêt à tout ce qu'il écrit. Voilà déjà longtemps, si je ne me trompe, qu'un critique disait : « Rien de ce qu'écrit M. Giraud ne peut nous laisser indifférent». Chaque œuvre nouvelle de cet auteur apporte à ce jugement une confirmation nouvelle.

ANDRÉ CHÉNIER. — **Œuvres complètes publiées d'après les manuscrits** par Paul Dimoff, t. II. *Poèmes, hymnes, théâtre.* Delagrave, 1 vol. de XIX-312 pages, 3 fr. 50.

Le second volume de l'édition « procurée » par M. Dimoff est digne du premier. C'est la même exactitude, le même souci d'exactitude, le même fanatisme d'exactitude. C'est l'édition sans laquelle on ne peut plus étudier Chénier.

FERDINAND BRUNETIÈRE. — **Etudes sur le XVIIIe siècle,** 296 pages. Hachette, 3 fr. 50.

On commence à recueillir en volume les nombreux articles que M. Brunetière n'avait pas recueillis ou les fragments de livres qu'il

a laissés inachevés. Le présent volume débute par un long fragment sur Voltaire, écrit en 1888 ; il s'achève par le sommaire de huit conférences sur les *Origines de l'esprit encyclopédique*, prononcées en 1905. Rien n'est plus symbolique. On voit là, sur le vif, le profond changement qui s'était fait dans les idées de l'auteur. Mais, qu'ils datent de 1888 ou de 1905, ces morceaux divers révèlent au même degré la puissance de M. Brunetière, et sa science, et son éloquence, et la loyauté de son esprit. — Quand aurons-nous l'œuvre entière ? Et quand aurons-nous la table analytique qui permettra d'en tirer tout le profit ?

**La littérature française illustrée.** — Librairie H. Didier, Paris, et Ed. Privat, Toulouse.

Sous ce titre général paraît une collection nouvelle de classiques français, dirigée par M. Paul Crouzet. Elle comprend déjà de nombreux volumes : *Morceaux choisis* de Chateaubriand, de Rousseau, *Cid, Andromaque, Britannicus, Femmes savantes, Misanthrope, Précieuses ridicules...*

La collection, dit le prospectus, est surtout faite pour l'enseignement et ainsi elle utilise les découvertes de l'érudition sans être érudite. Elle est moderne en s'efforçant de « dégager, dans les notices et dans les notes l'intérêt actuel et contemporain que présentent les auteurs et les œuvres » ; en se « mettant au niveau des besoins de la clientèle scolaire » actuelle et en multipliant (sans les répéter, grâce à un procédé ingénieux) les « notes d'explication » ; en osant revenir aux appréciations littéraires que l'abus qui en était fait jadis avait trop discréditées ; en s'efforçant d'être concrète et d'exciter les élèves aux recherches personnelles sur des textes précis. — Les prospectus, disons mieux : le programme, ne ment pas. Les diverses éditions, — inégales, cela va sans dire, — ont toutes leur mérite, sans cesser d'avoir une unité, qui est aussi, dans une collection de ce genre, un mérite de plus. Les illustrations sont excellentes et excellemment choisies : à la fois pittoresques, intéressantes et instructives.

G. Michaut.

*
* *

**Tableau de la littérature française au XIX^e^ siècle,** par F. Strowski, *professeur suppléant à l'Université de Paris.* Librairie P. Delaplane, Paris, 1912.

# Sujets de devoirs

## UNIVERSITÉ DE PARIS

## AGRÉGATIONS DES LANGUES VIVANTES

### ALLEMAND

#### Thème.

G. Flaubert, *Salammbô* (chap. iv), depuis : «Mais Carthage étai défendue dans toute la largeur de l'isthme... », jusqu'à : « Carthage se déployait ainsi devant les soldats établis dans la plaine. »

#### Version.

Hebbel (*Gedichte*), *Ein Spaziergang in Paris* (28 März 1844) les cinq premières strophes.

#### Dissertation française.

Les idées politiques de Novalis.

#### Dissertation allemande.

Die geistigen Beziehungen zwischen Novalis und Schleiermacher.

### ANGLAIS

#### Version.

Ruskin, *Sesame and Lilies*, Of kings' Treasuries, depuis : « Indeed, among the ideas most prevalent... », jusqu'à : « ... brough to such utterance. »

#### Thème.

Marivaux, *La seconde Surprise de l'Amour*, a. II, sc. iv, jusqu'à « ... les anciens plus grossiers. »

#### Dissertation anglaise.

How would you classify Shakespeare's comedies ?

#### Dissertation française.

Valeur littéraire de l'allégorie de Bunyan: *le Voyage du Pèlerin*

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 21 4 AVRIL 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Les moralistes français du XVIe au XVIIIe siècle

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Caractères généraux du dix-septième siècle.

L'étude de la dernière fois nous a menés jusqu'à la fin du XVIe siècle, et nous a même fait entrer dans le siècle suivant ; le *Traité de la sagesse* de Pierre Charron parut, en effet, en 1601, c'est-à-dire l'année qui ouvre légalement le siècle nouveau ; et Guillaume du Vair a vécu sous Louis XIII et sous Richelieu. Nous avons donc à nous préoccuper de la façon dont le XVIIe siècle a succédé au XVIe ; nous devons nous demander quels changements s'opérèrent dans la littérature, au début du XVIIe siècle, et, en particulier, dans la conception de la morale.

Nous avions constaté, dès 1498, un changement complet, une révolution profonde, qui coïncidaient avec la première des expéditions d'Italie. En fut-il de même cent ans plus tard, lorsque, coup sur coup, l'édit de Nantes et la paix de Verdun vinrent modifier la situation religieuse et la politique étrangère ? Le siècle qui va commencer va-t-il voir s'opérer une transformation, que tous les bons Français, que tous les patriotes, comme Du Vair, appellent de leurs vœux ? L'étude de ces questions n'est pas indifférente, tant s'en faut, quand il s'agit de l'histoire des moralistes. Le mora-

liste, répétons-le, est un observateur attentif, qui cherche à connaître, pour le mieux dépeindre, l'homme de tous les temps, et qui, pour y parvenir, commence par étudier l'homme de son temps ; de plus, il subit, qu'il le veuille ou non, l'influence de ses contemporains et le contre-coup des événements au milieu desquels il vit ; selon que les temps sont prospères ou calamiteux, il est bienveillant et optimiste, malveillant et pessimiste, ou tout simplement hésitant, découragé, pyrrhonien. Les horreurs religieuses, qui ensanglantèrent le XVI^e siècle, ont expliqué le *Que sais-je ?* de Montaigne et le *Je ne sais pas* de P. Charron ; elles ont inspiré le traité de *la Constance* à G. du Vair. Et ce dernier dut être consolé, lorsqu'il vit, avec l'avènement de Henri IV, sa chère patrie délivrée de ces affreux Valois.

Voyons donc ce qui s'est passé en France dès les premières années du XVII^e siècle; ce sera l'objet de cette leçon, qui sera, ou peu s'en faut, une leçon d'histoire ; mais nous savons que la littérature et l'histoire sont unies par des liens étroits, indissolubles, et que, si l'on peut apprendre l'histoire sans approfondir les questions littéraires, on ne peut connaître les œuvres des écrivains sans être instruit des circonstances au milieu desquelles elles ont vu le jour.

Nous avons dit que la littérature française du XVI^e siècle, ondoyante et diverse, pour prendre à Montaigne ses expressions, résulte de la préoccupation et de l'inquiétude où se trouvaient les esprits ; cette littérature avait ses illusions, ses audaces, ses accès de découragement ; à l'image du siècle, les écrivains étaient novateurs, hardis, téméraires, amoureux de la liberté, ivres d'espérance ; et ce siècle, qui avait cru, comme disait Montaigne, trouver *la fève au gâteau*, fut victime d'une déception cruelle.

Henri IV voulut être un monarque absolu ; deux traits de plume de Malherbe effacèrent l'œuvre de Ronsard et de son époque. Montaigne lui-même disait qu'il écrivait « à peu d'hommes et à peu d'années ». Mais, après la mort de Henri III, l'horizon commence à s'éclairer. Dès 1598, on sent qu'à la tempête va succéder le calme ; après les guerres civiles et religieuses, c'est le règne du bon sens, de la tolérance mutuelle. Il s'opère ainsi une révolution complète dans la politique et l'administration, dans la vie publique et privée ; on a une façon nouvelle de comprendre la religion, la philosophie, la science, la littérature, les beaux-arts : voilà ce qu'il nous faut considérer, sous peine de ne rien comprendre aux œuvres morales du XVII^e siècle.

Au point de vue politique, la situation est très nette, grâce au génie de Henri IV, à son sens pratique, à sa raison. La France

meurtrie et désolée s'est jetée dans ses bras et le regarde comme un sauveur ; elle implore son secours. Henri IV promet au peuple français la paix et la sécurité pour l'avenir ; mais il exige de lui le sacrifice de ses illusions, même généreuses, et de ses velléités d'indépendance. Il veut être un monarque absolu, mais paternel. Il arrive, un jour, au Parlement, l'épée au côté, le sourire aux lèvres, et dit aux magistrats : « Vous me donnerez vos conseils, quand je vous les demanderai. » Henri IV eut de sages conseillers, comme Sully, qui remit de l'ordre dans l'administration et dans les finances ; il défendit de pressurer le peuple, de considérer le roturier comme un être taillable et corvéable à merci. Il fut le roi populaire, le roi de la « poule au pot ». Enfin, il mérita un éloge splendide de la part de Bossuet, non pas en public, non pas dans un discours d'apparat, une oraison funèbre ou un sermon, mais dans une lettre intime, secrète, adressée par le prédicateur à Louis XIV qui venait de quitter Mme de Montespan (1675) :

« Il est arrivé souvent qu'on a dit aux rois que les peuples sont plaintifs naturellement, et qu'il n'est pas possible de les contenter, quoi qu'on fasse. Sans remonter bien loin dans l'histoire des siècles passés, le nôtre a vu Henri IV, votre aïeul, qui, par sa bonté ingénieuse et persévérante à chercher les remèdes des maux de l'Etat, avait trouvé le moyen de rendre les peuples heureux et de leur faire sentir et avouer leur bonheur. Aussi en était-il aimé jusqu'à la passion ; et, dans le temps de sa mort, on vit par tout le royaume et dans toutes les familles, je ne dis pas l'étonnement, l'horreur et l'indignation que devait inspirer un coup si soudain et si exécrable, mais une désolation pareille à celle que cause la perte d'un bon père à ses enfants. Il n'y a personne de nous qui ne se souvienne d'avoir ouï souvent raconter ce gémissement universel à son père ou à son grand-père, et qui n'ait encore le cœur attendri de ce qu'il a ouï réciter des bontés de ce grand roi envers son peuple, et de l'amour extrême de son peuple envers lui. C'est ainsi qu'il avait gagné les cœurs, et, s'il avait ôté de sa vie la tache que Votre Majesté vient d'effacer, sa gloire serait accomplie, et on pourrait le proposer comme modèle d'un roi parfait. »

Montaigne, s'il eût vécu quinze ans de plus, n'aurait certainement pas écrit certaines pages des *Essais*, plutôt sévères pour le pouvoir royal. Surtout il n'aurait pas souscrit à ce regret, qu'exprimait son ami La Boétie, de n'être pas *citoyen de Venise* ; et Du Vair, après avoir écrit le traité de *la Constance* pour exhorter ses concitoyens désolés, aurait pu écrire un traité de *la Joie et de*

*la Reconnaissance* pour fêter l'avènement d'un bonheur qu'il leur avait fait entrevoir.

Evidemment les moralistes, observateurs curieux et attentifs, doivent se préoccuper de la forme du gouvernement sous lequel ils vivent ; et l'art de gouverner fut toujours en étroite connexion avec les principes de la morale. Il n'est donc pas hors de propos de montrer ici que, au début du XVII^e siècle, la France eut un gouvernement fort, inauguré par Henri IV, maintenu par Richelieu, Mazarin, Louis XIV. La conduite du roi Henri IV semble avoir été dictée par les conseils mêmes de la sagesse. Et, de fait, le bon roi avait pu lire dans Charron de belles pages sur la royauté : il avait pu apprendre ce qui en fait la grandeur et les misères ; ce que les rois peuvent se permettre, et ce qu'ils n'ont pas le droit de faire ; il avait pu lire enfin les dangers de la royauté et concevoir de tristes pressentiments (qui, du reste, ne furent que trop justifiés) sur la fin misérable de son règne :

« Finalement, il advient souvent qu'ils font une fin misérable, non seulement les tyrans et usurpateurs, cela leur appartient, mais encore les vrais titulaires, témoin tant d'empereurs romains après Pompée et César, et, de nos jours, Marie, reine d'Ecosse, passée par mains de bourreau, et Henri III, assassiné au milieu de quarante mille hommes armés par un petit moine, et mille tels exemples. Il semble que, comme les orages et tempêtes se piquent contre l'orgueil et hauteurs de nos bâtiments, il y aye aussi des esprits ennuyeux des grandeurs d'ici-bas... Bref, la condition des souverains est dure et dangereuse ; leur vie, pour être innocente, est infiniment laborieuse ; si elle est méchante, ils sont à la haine et médisance du monde : et, en tous les deux cas, ils sont exposés à mille dangers : car plus grand est le seigneur, et moins se peut-il fier, et plus lui faut-il se fier : voilà pourquoi c'est chose comme annexée à la souveraineté, d'être trahie. »

Et, dans son troisième livre, Charron examine quels sont les devoirs des rois, et en dresse pour ainsi dire un code :

« Le prince doit aimer, chérir, veiller et avoir soin de son état, comme le mari de sa femme, le père de ses enfants, le pasteur de son troupeau, ayant toujours devant les yeux le profit et le repos de ses sujets. L'heur et le bien de l'Etat est le but et contentement d'un bon prince... Le prince qui s'arrête à soi s'abuse : car il n'est pas à soi, ni l'Etat aussi n'est rien, mais il est à l'Etat. Il en est bien le maître, non pas pour maîtriser, mais pour le maintenir..., pour le soigner et veiller, afin que sa vigilance garde tous ses sujets dormans, son travail les fasse chômer, son industrie les maintienne en délices, son occupation leur donne vaca-

tions, et que tous ses sujets sachent et sentent qu'il est autant pour eux que par-dessus eux.

« Pour être tel et bien s'acquitter, il doit... avoir provisions de bon conseil, de finances, et de forces dedans son Etat, d'alliances et d'amis au dehors, pour agir et commander en paix et en guerre, de telle sorte qu'il se fasse aimer et craindre tout ensemble...

« Il doit craindre Dieu sur tout, être prudent aux entreprises, hardi aux exploits, ferme en sa parole, sage en son conseil, soigneux des subjects, secourable aux amis, terrible aux ennemis, pitoyable aux affligés, courtois aux gens de bien, effroyable aux meschants, et juste envers tous. »

Quand un peuple est bien gouverné, l'ordre, la régularité, la sagesse, se propagent ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, sous Louis XIII, la Cour et la ville ont abandonné la grossièreté et le libertinage du règne précédent. Là encore d'heureuses réformes furent réalisées ; l'incomparable marquise de Rambouillet et d'autres femmes de grand mérite y travaillèrent avec succès. Nous n'insisterons pas : les faits sont trop connus ; au reste, ils appartiennent plus particulièrement à l'histoire de la littérature. Notons seulement que les *précieuses*, au début, ne furent aucunement *ridicules* : tant que la *chambre bleue* d'Arthénice fut florissante, la préciosité n'eut que d'heureuses influences. On réclama pour la femme le droit au respect, que le XVI^e siècle lui avait rarement accordé. Tout ce qu'on disait, tout ce qu'on lisait dans ces réunions de gens de lettres, devait être marqué au coin de la distinction et de la délicatesse. Défense à tous d'avoir la langue effrontée : le laisser aller, le débraillé, passèrent pour des impertinences. On était loin de Montaigne, et, de fait, les moralistes et la morale eurent tout à gagner à cette modification du goût.

Il nous faut dire un mot de la situation religieuse, ou du moins considérer la religion telle qu'elle était comprise alors dans ses rapports avec la morale. Nous avons vu les efforts surhumains des hommes de la Renaissance pour établir la séparation la plus nette entre la morale et la religion : les moralistes les plus orthodoxes, comme Charron, et surtout Du Vair, en firent deux choses absolument distinctes. Tant que la voix de l'Eglise avait été écoutée de tous, il avait été possible d'associer le dogme et la morale ; il en fut ainsi au Moyen Age. Le jour où Luther et Calvin protestèrent, la chose ne fut plus du tout possible : ou alors, le fanatisme aidant, on en arrivait aux pires extrémités, aux injures, aux massacres : catholiques et protestants, papistes et huguenots s'accusaient réciproquement d'impiété, d'immora-

lité, de scélératesse, et se seraient volontiers adressé les injures que Stratonice répand à l'adresse de Polyeucte :

> C'est l'ennemi commun de l'Etat et des dieux,
> Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
> Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
> Une peste exécrable à tous les gens de bien,
> Au sacrilège impie, en un mot, un chrétien.

Donc il était bon que, depuis la Réforme, la morale se fût sécularisée de plus en plus : non pas qu'elle fût antireligieuse; mais c'était celle qui convenait le mieux au siècle de discorde, d'ignorance ou d'indifférence que fut le XVIe siècle. Il n'en fut plus de même dès la fin de ce siècle ni au commencement de l'autre. L'Edit de Nantes avait amené un état de tolérance qui permettait à chacun de suivre son dogme à sa guise et de prier son Dieu à sa façon ; et, tandis que la réforme protestante, comme l'a si bien montré Bossuet, allait de variations en variations, le catholicisme, un moment déconcerté, allait renaître. Il ne pouvait pas demeurer fidèle aux règles d'Aristote et de la scolastique ; il se transforma, et cette transformation fut le résultat d'une magnifique activité. On créa des ordres religieux : l'Oratoire, la Visitation, les Prêtres de la Mission, les Filles de la Charité. Les anciens ordres furent réformés ; on institua des séminaires, et on multiplia les petites écoles ; on proclama la nécessité de connaître à fond les Pères de l'Eglise ; et l'éloquence religieuse, tombée si bas à la fin du XVIe siècle, se releva glorieusement avec saint François de Sales, saint Cyran, et les autres. On fit de grands efforts pour évangéliser les pauvres et secourir les malheureux. Les livres de piété et de morale se multiplièrent. C'est à la prière de Henri IV que saint François de Sales publia, en 1608, son *Introduction à la vie dévote*, dont il parut 40 éditions jusqu'en 1622. La direction spirituelle prit une extension considérable ; et des ouvrages ascétiques parurent en grand nombre. Le XVIIe siècle coïncide avec une véritable renaissance religieuse et catholique, venue tardivement ; et cette *renaissance* était meilleure que la précédente, parce qu'elle était adaptée aux nécessités de la situation, et s'était déclarée spontanément. Les réformateurs avaient soin de distinguer la théologie de la morale, même religieuse. Jansénius disait : la théologie doit être une discipline non de l'entendement, mais de la *mémoire*, c'est-à-dire qu'elle n'a pas pour objet de tirer les conséquences pratiques des principes de la foi, mais de bien savoir, de bien retenir ce qu'ont dit l'Ecriture et les Conciles. Le sermon, au début du XVIIe siècle,

est essentiellement dogmatique : il évite la morale ; plus tard, le contraire aura lieu. Pour le moment, on considère qu'il faut instruire les fidèles et leur faire connaître à fond leur religion.

Faut-il parler de la philosophie ? Sous Henri IV, elle tendait à s'émanciper. On fait honneur à Descartes de la transformation complète qui s'opéra dès 1636 : c'est une erreur. Descartes n'a pas été un aussi grand génie : il a détruit le principe de l'obéissance aveugle, il a détrôné Aristote et lui a substitué le consentement libre du *bon sens* ; alors il a fait pour la philosophie, c'est-à-dire pour les sciences, ce que tout le monde faisait pour la politique, l'administration, la morale, la littérature. Descartes a été entraîné dans ce mouvement de réaction en faveur du bon sens.

Le tableau serait incomplet, si nous ne décrivions pas l'état de la littérature à cette époque. Au reste, nous pouvons être brefs : nous nous sommes interdits de parler des poètes, des orateurs, des historiens.

Le XVI^e siècle semble devoir être continué sans interruption par le XVII^e : c'est au point qu'on se demande souvent si des auteurs comme François de Sales et Régnier font partie de l'un ou de l'autre. Mais remarquons le discrédit, le mépris où sont tombés, dès le début du XVII^e siècle, les gens du siècle précédent ; P. Corneille ne semble même pas savoir qu'il a été précédé par Garnier ou Montchrétien. Molière ignore Jodelle et P. Larivey. Boileau n'a pas lu l'*Art poétique* de Vauquelin de la Fresnaye, et La Fontaine ne semble pas avoir eu connaissance des pages consacrées par Montaigne, dans l'*Apologie de Raymond de Sebonde*, aux animaux. Pourquoi cet ostracisme ?

Malherbe avait rayé Ronsard et Desportes, et avait cru devoir prendre le contre-pied des théories de ses prédécesseurs. Le XVI^e siècle écrivait beaucoup ; la brièveté et la précision manquaient presque totalement. Malherbe prescrit les ouvrages de petites dimensions ; et l'on considère qu'on peut devenir célèbre avec un simple rondeau, un madrigal, un sonnet. Et Malherbe ne s'est pas occupé uniquement de poésie : il a réformé la prose ; il y a même apporté plus de sévérité encore. Le bon sens veut que l'on ne parle ni aux femmes, ni aux gens du monde en régent de collège. Le grec, le latin, les anecdoctes tirées de l'antiquité sont proscrits. La bonne langue française n'est pas celle des pédants : c'est celle du Port au Foin ou de la place Saint-Jean, parce qu'elle peut suffire, si l'on sait s'en servir, à exprimer les idées les plus justes.

Au moment où Malherbe s'impose aux poètes et aux prosa-

teurs, les réunions où président des femmes se multiplient, les *ruelles* s'ouvrent ; on y examine, on y juge les livres nouveaux, on travaille à épurer la langue française, et à lui donner la fixité qui lui fait défaut. Et à Montaigne qui disait : « J'écris à peu d'années », Malherbe répond :

Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

Dans ces conditions, le XVII^e siècle apparaît vraiment comme une ère nouvelle, et Montaigne, s'il eût vécu, s'il eût publié ses *Essais* vers 1615, n'aurait pas pu, assurément, les livrer au public tels qu'il les avait écrits trente ans auparavant. S'il avait publié ses *Essais* sous Louis XIII, il eût parlé, à coup sûr, beaucoup moins de lui ; il n'eût pas fait autant de citations, ni raconté autant d'anecdotes empruntées à l'antiquité. Enfin, il n'eût pas écrit ces chapitres que Pasquier aurait voulu pouvoir effacer.

Si donc, en un siècle d'ordre, de bon sens, de haute raison surgissent des observateurs, des penseurs comme Montaigne, ils pourront s'inspirer de Montaigne ; mais, soumis à des conditions toutes nouvelles, ils procéderont tout autrement que lui. Comment s'y prendront-ils ? C'est ce que nous verrons, dans la leçon prochaine, en étudiant Balzac.

---

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

**Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Napoléon III se prépare à l'action.

Nous avons vu comment Napoléon III, ayant offert à l'Angleterre l'alliance de la France pour faire de la politique anglaise contre la Russie, y a gagné d'abord l'amitié personnelle de la famille royale, puis la tenue à Paris du Congrès de Paris et le rôle qu'il y a joué comme président. Il est sorti de la position inférieure de parvenu isolé et entré dans la famille des souverains ; la coalition des grands Etats contre la France est dissoute, et Napoléon III tient la balance entre les deux puissances rivales, Angleterre et Russie, qui, toutes deux, recherchent son alliance. Profitant de cette position éminemment favorable, Napoléon III va sortir d'une politique d'auxiliaire et de défenseur du *statu quo* pour passer à une politique d'action, conforme à ses désirs. La transformation s'accomplit après une période d'hésitations, qui dure plus de deux ans (avril 1846, sept. 1858).

*Documents.* Toutes ces négociations ont été secrètes, le détail en est connu par les papiers confidentiels des acteurs.

ANGLETERRE.— *Correspondance* de Victoria.
*Mémoires* du Prince Albert.

FRANCE. — Persigny. — *Mémoires.*
E. Ollivier. — (*Récits du prince Napoléon.*)
Thouvenel. — *Trois années de la question d'Orient.*

ITALIE. — Bianchi. — *La politique du comte de Cavour.*
Chialia. — *Lettere inédite di Camillo Cavour.*

AUTRICHE. — *Souvenirs* du baron de Hübner, — *Lettres* de Prokesch-Osten (ambassadeur à Constantinople).

RUSSIE. — Serge Goraïnov, *Revue de Paris* (1912) (ouv. cité).

Suivant l'ordre chronologique, nous verrons : 1° comment l'alliance avec l'Angleterre se relâche par la différence de politique

en Orient ; 2° comment Napoléon oscille quelque temps entre les deux alliances russe et anglaise ; 3° comment, enfin, il se décide à agir en Italie contre l'Autriche.

1° Deux sortes de questions se posent, les unes résultent du traité de Paris : ce sont les clauses qui atteignent la Russie en Orient (neutralité de la mer Noire, limitation du nombre des vaisseaux de guerre russes, navigation du Danube), et celles qui gênent la Turquie (règlement des Principautés) ; les autres intéressent directement Napoléon III, qui a essayé de les poser au Congrès (affaires d'Italie).

Napoléon s'intéresse peu à la question d'Orient ; elle est pour lui un moyen de gagner l'alliance d'une grande puissance, Angleterre ou Russie. Mais l'alliance anglaise suppose le maintien de l'intégrité de l'Empire ottoman; l'alliance de la Russie, un relâchement dans les clauses du traité de Paris. Il s'intéresse surtout à l'Italie ; ce pays lui tient à cœur depuis longtemps et ses souvenirs de jeunesse le portent à considérer d'un œil favorable les progrès qui s'y font. Dès son élection à la présidence, il a vait fait part de ses sentiments au comte Arèse (1852 et 1853), et plus tard à Cavour. Il entretient avec les Italiens de marque de cordiales relations personnelles et, dans des conversations particulières avec les souverains ou leurs représentants, il dévoile ses idées ; en 1854, il fait à ce sujet des confidences au prince Albert ; en 1856, à l'ambassadeur anglais Cowley ; Persigny, de son côté, avertit Alexandre II des dispositions de son maître.

Mais ce n'est là qu'un désir personnel ; il n'a pas d'auxiliaires sûrs pour l'aider à réaliser cette politique. Son entourage se réduit à quelques parents et serviteurs, en conflit les uns avec les autres, en désaccord souvent avec lui sur la politique à suivre. Son cousin, le prince Napoléon, est un ennemi de l'Autriche, un partisan d'une politique de guerre en Italie ; l'Impératrice, qui a peu d'influence encore, penche vers la paix ; Persigny, son ami personnel, s'en tient à l'alliance anglaise, mais ne cache pas ses sympathies pour une politique de gloire qui déchirerait les traités de 1815 ; Morny, au contraire, est favorable à l'alliance russe : il a épousé une Russe, en 1857, et s'efforce de faire prévaloir son avis ; le financier Fould est partisan d'une entente avec l'Autriche et veut maintenir la paix ; Walewski enfin, ministre des affaires étrangères, tout dévoué au parti conservateur, adopte sa politique de paix et demande le maintien du *statu quo*. Quant aux ambassadeurs (Thouvenel à Constantinople, Grammont), diplomates de carrière, ils sont résolument hostiles à tout remaniement territorial ; ils voient avec appréhension les

mouvements qui se font vers l'unité, en Allemagne et en Italie, et désirent maintenir en Orient l'intégrité de l'Empire ottoman : ils voient dans la Russie la rivale de la France.

Napoléon sait que, pour réaliser ses desseins, il ne peut compter sur aucun de ses représentants officiels, pas même sur leur discrétion. Il les soupçonne de chercher à le tromper, et, comme il l'explique en 1854 au prince Albert, il préfère s'entendre directement avec les ambassadeurs étrangers, qu'il reçoit familièrement à Compiègne et qu'il entretient à l'insu de ses ministres ; il a une politique secrète, qui lui apparaît comme nécessaire, et quand, de lui-même, il veut tenter une démarche, il s'adresse à des hommes de confiance : son cousin Jérôme, le docteur Conneau, le comte Arèse, Pepoli, Vimercati, pour ce qui concerne les affaires d'Italie. Aussi, tiraillé entre toutes ces influences contraires, il hésite, attend, s'arrête, change même brusquement de politique, ce qui donne à sa conduite une apparence de ruse et de duplicité ; il a l'allure d'un homme qui sent que le terrain est difficile et qui tâtonne avant d'avancer.

2° Le changement de politique se fait d'abord sur la question d'Orient, lorsqu'il s'agit de faire exécuter les clauses du traité de Paris. Le gouvernement russe tarde à s'exécuter : il ne veut pas rendre Kars, essaie d'interpréter, à la faveur d'une carte mal faite, les clauses territoriales du traité, pour restreindre l'étendue des territoires qu'il doit céder (question de Bolgrad) ; il augmente le nombre de ses navires dans la mer Noire, où l'Angleterre finit par envoyer une escadre, en même temps qu'elle invite Napoléon III à protester avec elle.

Ce dernier soutient mollement son alliée; il veut être agréable au tsar et propose la réunion d'une conférence pour régler l'affaire de Bolgrad. Morny, qui a été envoyé en ambassade extraordinaire aux fêtes du couronnement du tsar, revient avec un projet d'alliance. L'Angleterre s'inquiète ; le reine Victoria, écrivant à l'impératrice Eugénie, déplore « les divergences existantes entre les vues de nos deux gouvernements au sujet du traité de Paris » (sept. 1856). Persigny, ambassadeur à Londres, vient avertir l'Empereur que l'alliance est en péril et qu'il est nécessaire de s'entendre avec l'Angleterre au sujet de Bolgrad. L'impératrice s'excuse alors d'une façon singulière et insinue que, seule, la conférence projetée pourra régler le différend. Finalement, l'Angleterre repouse la conférence (décembre) et la Russie recule ; Mais, déjà, l'alliance franco-anglaise est atteinte.

La question des principautés n'est pas moins délicate ; le Congrès a posé les principes d'après lesquels il faut régler la situation

de la Moldavie et de la Valachie ; mais il reste à décider quel sera le gouvernement, quel sera aussi le mode d'élection des deux divans qui doivent exprimer les vœux des populations. La décision qui interviendra dépend de la pression que les gouvernements exerceront à Constantinople, et par suite des ambassadeurs, anglais et français principalement. L'ambassadeur français, Thouvenel, reçoit de Walewski des instructions qui l'invitent à travailler à l'union des principautés, suivant le désir exprimé par les Roumains. Personnellement, il est hostile à toute démarche décisive en Orient ; il méprise les Turcs et ne voudrait pas voir la France s'occuper du « fumier turc » ou du « fumier gréco-roumain ». Mais il exécute les ordres de l'Empereur, sans comprendre, dit-il, les raisons de cette politique. La France est intéressée, selon lui, à continuer en Orient sa politique traditionnelle ; mieux vaut la prépondérance de l'Autriche que celle de la Russie : « La politique que nous fait la Russie, écrit-il à Benedetti, cache de grands déboires ; nous ne pouvons rien faire d'utile avec Saint-Pétersbourg sans démentir toutes les traditions de notre politique. » Il essaie d'attirer l'attention de l'Empereur sur les difficultés que prépare la question roumaine : « Nous continuons, dit-il, à vouloir tout gâter par l'union des principautés. »

Cette union est, d'ailleurs, vivement combattue par la Turquie d'abord, et surtout par l'Autriche qui redoute de voir la nouvelle nation roumaine réclamer les pays roumains d'Autriche ; l'Angleterre enfin, qui, au Congrès de Paris, avait accepté l'union, fait maintenant des réserves et hésite à l'accepter, comme dangereuse pour l'Empire ottoman. La France est ainsi combattue par ses alliés, et c'est son ancienne ennemie, la Russie, qui la soutient. Thouvenel est scandalisé de cette politique, qui l'oblige à collaborer avec l'ambassadeur russe, avec le représentant de l'ennemie née de la France.

Encouragé par l'Autriche qui occupe encore les principautés, le gouvernement turc prend des mesures pour empêcher les Roumains de demander l'union. Il nomme deux Caïmacans, hostiles à l'unité roumaine, qui tous deux manœuvrent de façon à intimider les électeurs qui vont nommer les divans, Balshe surtout, le caïmacan de Moldavie.

Le gouvernement français, mécontent de la tournure que prennent les événements, veut se débarrasser de cette question gênante. Walewski est très ennuyé, il essaie de faire renoncer l'empereur à son plan ; mais ce dernier tient à l'union : « L'empereur, écrit Benedetti à Thouvenel, veut que nous tenions bon. » Le sul-

tan rédige alors le firman qui règle l'élection, sous la direction des ambassadeurs à Constantinople : les électeurs sont divisés en six classes, de manière à donner la majorité aux propriétaires fonciers.

La commission européenne, instituée par le traité de Paris, arrive en mars 1857 pour surveiller les opérations de vote. Mais les caïmacans n'inscrivent sur les listes qu'un petit nombre de propriétaires fonciers, emploient ouvertement toutes sortes de pressions et faussent le résultat des élections. Ils sont soutenus par l'Autriche ; mais la France proteste, appuyée par la Russie, la Prusse et la Sardaigne, et menace de rappeler son ambassadeur, si la Porte n'annule pas les élections ; cette dernière finit par céder.

3° En Italie, depuis la manifestation de Cavour, au Congrès de Paris, les relations sont très tendues entre l'Autriche et la Sardaigne. Cette dernière compte sur l'appui de la France : le 18 mai 1856, Conneau disait au comte Arèse qu'il était certain du désir de l'Empereur de faire quelque chose d'effectif en faveur de l'Italie, et qu'il ne serait pas étonné de le voir, un jour, prendre une résolution énergique. Le gouvernement autrichien voit le danger ; il essaie de calmer ses sujets du royaume lombard-vénitien, et remplace comme vice-roi, Radezky, par Maximilien. En janvier 1857, une amnistie est accordée ; le séquestre des biens est levé et les garnisons des petits duchés sont rappelées. Napoléon n'ose pas agir ouvertement : il tient avec Hübner des conversations amicales ; et le monde de la finance (Fould) espère maintenir la paix. Il n'intervient qu'à Naples, d'accord avec l'Angleterre, pour protester contre les abus d'un absolutisme inintelligent.

4° Un épisode insignifiant donnait, au même moment, à Napoléon l'occasion d'être agréable au roi de Prusse et d'obtenir son appui. Depuis 1815, la principauté de Neufchâtel se trouvait dans une situation ambiguë ; elle avait été rendue au roi de Prusse, mais était entrée dans la confédération suisse : en fait, c'était une véritable république. En 1847, la république y avait été proclamée, malgré le roi de Prusse, qui n'avait aucun moyen pour agir sur elle. Toutefois, en 1852, un protocole reconnut les droits de la Prusse ; mais ce ne fut qu'une manifestation platonique. En 1858, éclate un mouvement royaliste ; les troupes fédérales reprennent le château de Neufchâtel et mettent en jugement les insurgés qui s'en étaient emparés. Le roi de Prusse réclame leur mise en liberté, menace la Suisse d'une guerre ; Napoléon III intervient, comme médiateur, et arrange l'affaire à la satisfaction de Frédéric-Guillaume, qui lui promet son appui en Orient. A cette

occasion, Bismarck, envoyé à Paris, prit, pour la première fois, contact avec l'empereur, qui s'ouvrit à lui de ses projets et lui parla beaucoup de l'Italie. Outre ce rapprochement avec la Prusse, il faut noter que nos rapports avec l'Allemagne se sont beaucoup améliorés. Plusieurs princes, au cours des années 1856 et 1857, sont venus à Paris : le roi de Würtemberg, le roi de Bavière, le propre père du roi de Prusse, le prince Guillaume, celui qui va bientôt être régent ; de son côté, le prince Jérôme-Napoléon se rend à Berlin.

II. — L'équilibre, établi par l'alliance anglaise, a été compromis pour le règlement de la question d'Orient ; sans rompre avec l'Angleterre, Napoléon III s'est rapproché de la Russie, et, plus que jamais, il oscille entre les deux politiques qui se présentent à lui.

1° Il tente un essai de rapprochement cordial avec la Russie, rapprochement qui est dû à la politique de Morny. Le 1er janvier 1857, il écrivit au tsar à l'occasion de la nouvelle année : « Autant j'ai été franc et fidèle à l'Angleterre, autant je le serai à Votre Majesté, si, de graves événements survenant en Europe, l'intérêt de nos deux pays nous permettait de combattre ensemble. » Or le nouveau chancelier d'Alexandre, Gortchakof, était prêt à une entente avec la France, qui lui permettrait d'obtenir l'annulation des clauses relatives à la mer Noire, et, le 28 janvier, Alexandre répondait à Napoléon : « Je pense avec vous qu'une entente sincère entre la France et la Russie est le meilleur gage du repos du monde. » Mais Gortchakof, en présentant à son maître ce projet de réponse, en précisait nettement le sens, donnant à entendre que, dans un pareil accord, il ne s'agissait nullement de remaniements ni de conquêtes ; et, à coup sûr, cette interprétation ne répondait guère aux vues personnelles de Napoléon III. Le grand-duc Constantin vient à Paris et s'entretient, à plusieurs reprises, avec l'empereur; de son côté, Gortchakof, par des flatteries habiles, cherche à engager l'impératrice dans l'alliance russe, et il lui fait envoyer le cordon de Sainte-Catherine.

2° Mais le gouvernement anglais s'inquiète. Napoléon essaie de le rassurer, de le convaincre de la sincérité de sa conduite, regrettant, disait-il, que les Anglais attachent à la visite prochaine du grand-duc Constantin un sens qu'elle ne comportait pas. On accepte ses explications; mais le prince Albert tient à lui montrer combien l'alliance russe est dangereuse pour la France (28 avril). Persigny comprend que l'alliance anglaise est compromise ; il s'entretient avec Clarendon et lui parle du rêve de l'empereur de former une triple alliance anglo-française-russe, qui réglera, à elle

seule, les affaires de l'Europe. Dans ce projet, le ministreanglais ne voit qu'une utopie et met le prince Albert en garde contre les remaniements grandioses que semble projeter Napoléon III. Persigny propose une entrevue entre les souverains : elle a lieu à Osborne, le 7 août 1857, et Napoléon y expose son programme. Déjà, en juillet, il avait offert à Palmerston de prendre l'Egypte, pour que la France eût le Maroc et la Sardaigne Tunis ; cette fois, il reprend son thème favori des remaniements nécessaires de l'Europe, conformément aux vœux des nationalités. Il demande une revision des traités de 1815 ; mais on lui répond que ces traités sont la base du droit international, et, sur la proposition du prince Albert, on reprend la question du partage de l'Afrique, l'Egypte à l'Angleterre, Tripoli à la Sardaigne, le Maroc à l'Espagne et à la France ; les deux interlocuteurs se rendent compte qu'ils ne s'entendent pas. Pour les principautés, on s'entend plus facilement. Un compromis est rédigé : le gouvernement anglais accepte de soutenir la France pour obtenir l'annulation des élections moldaves, tandis que Napoléon renonce à demander l'union des principautés. La Porte, avertie de l'accord de la France et de l'Angleterre, se résigne à céder. C'était un succès pour Napoléon et pour Thouvenel, qui obtient le rappel de sir Stradford à qui son gouvernement donne un congé.

Les nouvelles élections sont faites le 28 septembre ; mais les députés qui ont été élus réclament l'union sous un prince étranger, l'autonomie et un gouvernement constitutionnel. Les deux divans envoient aux puissances une adresse qui contient leurs vœux, la Russie propose d'accepter ; mais Napoléon, lié par les promesses d'Osborne, refuse et invite les commissaires européens à ne pas appuyer les vœux des Roumains. Une conférence se réunit à Paris, le 22 mai 1858, et établit dans les principautés une simple union administrative sous la suzeraineté du sultan.

3° En réalité, Napoléon III n'est guère satisfait ; il incline à nouveau vers la Russie ; l'agent principal du rapprochement fut le roi Guillaume de Würtemberg, qui ménage entre les deux empereurs l'entrevue de Stuttgard (25 septembre). Les ministres des affaires étrangères des deux pays, Gortchakof et Walewski, étaient là. Avant l'entrevue, Gortchakof a préparé une note : l'entrevue est importante sans doute ; mais il ne faut pas signer d'acte diplomatique, Napoléon III étant gêné par son alliance avec l'Angleterre : il y aura simplement un échange de vues sur un certain nombre de questions. — Il y eut deux entrevues. Le 26 septembre, les deux ministres s'entretiennent et se mettent d'accord, verbalement, sur les affaires d'Orient, mais sans rien signer ; le

28 septembre a lieu une entrevue amicale et confidentielle entre les deux empereurs, qui se séparent satisfaits l'un de l'autre. En réalité, seul, Gortchakof avait atteint son but : l'accord entre la France et la Russie était établi, précisément sur le terrain où le gouvernement anglais tenait à l'alliance française.

4° Napoléon III a cherché à combiner les deux alliances pour obtenir les moyens de pratiquer sa politique d'action, réviser les traités de 1815 et remanier l'Italie. Il se heurte à deux sortes de difficultés : 1° l'Angleterre est irréductiblement hostile à la Russie en Orient et n'accepte pas l'accord qui vient de se conclure ; son alliance avec la France se relâche, mais Napoléon ne veut pas la rompre, et, pour la garder, il refuse au tsar la concession qui était nécessaire à une véritable alliance, l'abolition de la neutralité de la mer Noire ; — 2° Napoléon veut des alliés pour remanier l'Europe ; ni l'Angleterre ni la Russie n'acceptent ce projet, elles veulent maintenir le *statu quo*.

III. La question d'Italie s'était ouverte pendant que Napoléon cherchait des alliés.

1° En 1857, sur l'initiative de Cavour, le gouvernement sarde se pose en représentant de l'Italie ; plusieurs républicains italiens de 1848 se rallient publiquement à la royauté pour obtenir l'unité (Manin, Garibaldi), Cavour donne son appui à une souscription ouverte dans toute l'Italie pour armer la forteresse d'Alexandrie ; la presse patriote se déchaîne contre l'Autriche qui demande des explications. Cavour refuse d'en fournir et l'Autriche rompt diplomatiquement avec la Sardaigne. L'Angleterre propose à la France une action commune pour obtenir de la Sardaigne l'engagement de ne pas modifier la situation territoriale en Italie, mais Napoléon refuse ; il semble disposé à soutenir la Sardaigne et envoie le prince Jérôme assister au percement du mont Cenis. Malgré tout, il hésite toujours.

2° Sa décision est brusquée par l'attentat d'Orsini (janvier 1858). Cet attentat a deux conséquences fort différentes : d'une part, il excite la colère de l'empereur contre les pays qui donnent asile aux réfugiés et le laissent injurier dans les journaux. Il insiste auprès de la Belgique, de la Suisse, de l'Angleterre et de la Sardaigne et leur demande de prendre des mesures contre ses ennemis. La Belgique et la Suisse n'osent pas résister, mais Cavour ne veut pas avoir l'air de céder à la menace ; il refuse de supprimer arbitrairement les journaux hostiles à l'empereur, mais fait voter une loi destinée à réprimer les injures faites à des princes étrangers. En Angleterre, Palmerston, prêt à donner satisfaction à Napoléon III, se heurte à la résistance de l'opinion publique,

violemment exaspérée par la réclamation hautaine de Walewski ; au même moment, le *Moniteur* publie à Paris une adresse des colonels à l'empereur, adresse qui est considérée comme insultante pour l'Angleterre (la « perfide Albion »). Aussi le bill de Palmerston est-il rejeté ; le ministre démissionne et l'alliance anglaise paraît de plus en plus compromise.

3° Napoléon III essaie encore de la sauver ; il charge l'ambassadeur anglais à Paris, Cowley, de calmer l'irritation, et remplace Walewski par le général Pelissier, le vainqueur de Sébastopol, dont la présence à Londres, pense-t-il, ne peut que renouer les liens qui tendent à se rompre entre les deux pays. Pélissier est fort bien reçu ; mais il ne se fait pas scrupule de désapprouver ouvertement la politique de l'empereur. Une nouvelle entrevue entre les souverains, à Cherbourg, ne ramène pas la cordialité, et l'Angleterre voit avec crainte la France augmenter ses forces navales. « Ce sera la première fois, écrit la reine au comte de Derby, le 2 août, que l'Angleterre se trouvera dépassée quant au nombre des navires à flot » ; et elle invite le Cabinet à prendre les mesures pour rendre à l'Angleterre sa suprématie maritime.

A la conférence de Paris, réunie pour régler la question des principautés, la France se trouve d'accord avec la Russie contre l'Angleterre et l'Autriche. On a fini, nous l'avons vu, par adopter un compromis ; mais l'Angleterre se sent abandonnée par la France qui se rapproche de plus en plus de la Russie. En Monténégro, en Serbie où le prince Karageorgevitch a été chassé par ses sujets, le tsar et l'empereur interviennent dans le même sens, contre l'Autriche. Enfin, brusquement, à Plombières, Napoléon se décide à la guerre contre l'Autriche.

L'évolution est achevée. Napoléon III a renoncé à satisfaire ses alliés en maintenant les traités de 1815 et va passer à une politique d'action.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Andrew Marvell (1621-1678) (*suite*).

Nous avons étudié, dans la leçon précédente, le sentiment de la nature chez Marvell, et nous avons vu combien il était sincère et riche; mais les poésies champêtres de Marvell n'épuisent pas son sentiment de la nature, qui apparaît encore, mêlé à d'autres sentiments, dans des poèmes qui ne sont pas seulement descriptifs. Il n'en est point diminué d'ailleurs. Quelquefois même, il y gagne un charme pénétrant.

Il est mêlé à l'amour, par exemple, dans de courtes pastorales, en partie conventionnelles et en partie neuves d'accent, d'où les oripeaux ordinaires du genre ont été enlevés, et où les bergers ne sont guère introduits que parce qu'ils fournissent un prétexte à exprimer telle ou telle nuance de l'amour. De leur nombre est *Damon the mower*. Damon aime l'insensible Juliana, qui lui préfère un pâtre, et il chante sa plainte tout en moissonnant par un brûlant soleil d'été. Son ardeur amoureuse est mêlée à la description de la chaude journée d'été par laquelle il moissonne, suant à la tâche. La pièce admet ainsi un certain réalisme. Il y a bien, ici et là, quelques pointes ; mais l'ensemble est agréable :

Like her fair eyes, the day was fair,
But scorching like his am'rous care;
Sharp, like his sythe, his sorrow was,
And withered, like his hopes, the grass.

Oh what unusual heats are here,
Which thus our sun-burn'd meadows fear!
The grasshopper its pipe gives ore,
And hamstring'd frogs can dance no more;
But in the brook the green frog wades.
And grasshoppers seek out the shades;
Only the snake, that kept within,
Now glitters in its second skin.

C'est là un joli tableau, dans lequel nous retrouvons toujours le même Marvell, fin et précis observateur des choses de la nature. Voici le moissonneur occupé à sa tâche :

While thus he drew his elbow round,
Depopulating all the ground,
And with his whistling sythe, doth cut
Each stroke between the earth and root,
The edged stele by careless chance
Did into his own ankle glance ;
And there among the grass fell down
By his own sythe the mower mown.

D'autres pièces forment des idylles dialoguées. Telle est celle, très originale et gracieuse, qui a pour titre *Ametas and Thestylis making hay-ropes*. C'est un dialogue entre faucheur et moissonneuse, occupés à tresser le foin en liens :

AMETAS.

Think'st thou that this love can stand
Whilst thou still dost say me nay ?
Love unpaid does soon disband :
Love binds love, as hay binds hay.

THESTYLIS.

Think'st thou that this rope would twine,
If we both should turn one way.
When both parties so combine,
Neither love will twist, nor hay.

AMETAS.

Thus you vain excuses find,
Which yourselve and us delay :
And love tyes a woman's mind
Looser then with ropes of hay.

THESTYLIS.

What you cannot constant hope,
Must be taken as you may.

AMETAS.

Then let's both lay by our rope
And go kiss within the hay.

Ailleurs, l'amour de la nature se mêle curieusement au sentiment religieux. Ici, le Puritain apparaît, mais avec de la tendresse encore. Ainsi, dans *Clorinda and Damon*, Damon, c'est-à-dire Marvell, affermi par son sentiment religieux, repousse les avances d'une bergère tentatrice, et l'amène à célébrer avec lui les louanges de Pan, c'est-à-dire du Dieu chrétien, au culte de qui ils se consacreront. Damon aurait pu se laisser prendre autrefois au

charme de Clorinda, à celui des prairies, des grottes et des ruisseaux ; mais Pan lui est apparu, et, depuis, il ne songe qu'à se consacrer à son culte :

CLORINDA.

Damon, come drive thy flocks this way.

DAMON.

No ; 'tis too late, they went astray.

CLORINDA.

I have a grassy scutcheon spy'd,
Where Flora blazons all her pride ;
The grass I aim to feast thy sheep,
The flowers I for thy temples keep.

DAMON.

Grass withers, and the flowers too fade.

CLORINDA.

Seize the short joyes, then, ere they wade :
Seest thou that unfrequented cave ?

DAMON.

That den ?

CLORINDA.

Love's shrine.

DAMON.

But virtue's grave.

CLORINDA.

In whose cool bosom we maye lye
Safe from the sun.

DAMON.

Not Heaven's eye.

CLORINDA.

Near this, a fountaine's liquid-bell
Tinkles within the concave shell.

DAMON.

Might a soul bath there and be clean
Or slake its drought ?

CLORINDA.

What is't you mean ?

DAMON.

These once had been enticing things
Clarinda, pastures, caves, and springs.

CLORINDA.

And what last change ?

DAMON.

The other day
Pan met me...

Le même mélange se retrouve encore dans *Bermudas*. Ces îles, les Bermudes, étaient devenues célèbres à cette époque, parce qu'elles étaient l'un des refuges des Puritains, que leur refus d'accepter l'épiscopat selon la formule de Laud avait contraints à s'exiler. Marvell décrit la végétation luxuriante qu'il s'imagine être celle des Bermudes, et fait dire aux exilés, qui arrivent dans ces îles, combien ils sont reconnaissants à Dieu de les avoir privilégiés en leur donnant un pareil asile. Voici leur chanson :

What should we do but sing His praise,
That led us through the wat'ry maze,
Unto an isle so long unknown,
And yet far kinder than our own ?
Where he the huge sea monsters wracks,
That lift the deep upon their backs ;
He lands us on a grassy stage,
Safe from the storms, and prelat's rage.
He gave us this eternal spring,
Which here enamells every thing ;
And sends the fowls to us in care
On daily visits through the air ;
He hangs in shades the orange bright,
Like golden lamps in a green night ;
And does in the pomegranates close,
Jewels more rich than Ormus shows.
. . . . . .
. . . . . .

Oh ! let our voice his praise exalt,
Till it arrive at Heaven's vault ;
Which, thence (perhaps) rebounding, may
Eccho beyond the Mexique Bay.

C'est là une pièce singulière, où l'admiration de poète pour les beautés naturelles se fond, d'une façon très heureuse, avec son amour pour ces Puritains dont il était. Elle est tout à fait à part de tout ce que nous avons pu voir jusqu'ici et de ce que nous verrons.

Une telle pièce nous amène naturellement à étudier chez Marvell les poésies toutes chrétiennes, celles qu'il consacre à dire sa foi. L'inspiration la plus chrétienne du Moyen Age se trouve dans son *Dialogue entre l'âme et le corps.* Toutefois, c'est l'inspiration du Moyen Age reprise par un Elizabethain, qui y introduit les raffinements un peu bizarres de son imagination. L'âme et le corps se plaignent de souffrir l'un de l'autre. Chose curieuse de la part d'un poète puritain : c'est le corps qui parle le dernier, qui a le dernier mot. Voici la plainte de l'âme :

What magick could me thus confine
Within another's grief to pine ?
Where, whatsoever it complain,
I feel, that cannot feel, the pain ;
And all my care itself employes
That to preserve which me destroys ;
Constrain'd not only to indure
Diseases, but, what's worse, the cure ;
And, ready oft the port to gain,
Am shipwrackt into health again.

Ainsi attaqué, le corps essaye de se justifier :

But Physick yet could never reach
The maladies thou me dost teach ;
Whom first the cramp of Hope does tear,
And then the palsie shakes of Fear ;
The pestilence of love does heat,
Or Hatred's hidden ulcer eat ;
Joy's cheerful madness does perplex,
Or Sorrow's other madness vex ;
Which knowledge forces me to know,
And memory will not foregoe ;
What but a soul could have the wit
To build me up for sin so fit ?
So architects do square and hew
Green trees that in the forest grew.

Une autre pièce, *A Dialogue between the resolved soul and*

*Created pleasure*, reproduit, sous forme de moralité, la tentation du Christ par Satan. Le plaisir de la création essaye de tenter l'âme. Il prend, pour l'attirer, ce que Marvell connaissait si bien, l'aspect des beautés naturelles :

> Lay aside that warlike crest,
> And of Nature's banquet share ;
> Where the souls of fruits and flowers
> Stand prepar'd to heighten yours.

Ou encore :

> On these downy pillows lye,
> Whose soft plumes will thither fly ;
> On these roses, strow'd so plain
> Lest one leaf thy side should strain.

Mais l'âme ne se laisse pas corrompre ; elle résiste, consciente que, en résistant, ainsi qu'elle le dit dans un vers qui a de la force et de la grandeur, elle fait son devoir :

> Conscious of doing what I ought.

Pourtant, si Marvell est un Puritain, la tentation a parfois dû être forte sur lui. Il n'avait pas une de ces âmes rigoureuses qui triomphent du premier coup, et cela ne fait d'ailleurs que donner plus de charme à ses pièces religieuses. On le voit aux prises avec la tentation dans ceux de ses poèmes qui sont des poèmes d'amour sans mélange. Ses passions amoureuses ont dû être puissantes, et la lutte violente dans son âme. Il y a une pièce saisissante, qui le prouve entre autres. On dirait l'étrangeté de Donne, en des vers harmonieux et clairs, cette fois. La pièce est intitulée *To his Coy mistress*, et le thème en est le suivant. Si nous étions destinés à vivre un temps infini, alors il serait naturel que nous fussions prudes : nous pourrions préluder à l'amour indéfiniment ; mais la vie est courte, le temps nous presse, et ce qui serait permis si nous vivions dans l'Eternité, devient un crime parce que nous vivons dans le Temps. L'idée n'est autre, en somme, que celle du fameux « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie » ; et elle n'est donc nullement neuve en soi. Mais elle est présentée d'une manière originale, et le raisonnement est joliment paradoxal. Voici quelle est la situation réelle des amants, celle qui leur fait une nécessité de se presser, au lieu de passer des milliers d'années à célébrer chacun des charmes de leur maîtresse, comme ils le pourraient faire s'ils étaient éternels.

... At my back I alwaies hear
Time's winged charriot hurrying near ;
And yonder all before us lye
Desarts of vast Eternity.
Thy beauty shall no more be found,
Nor, in thy marble vault, shall sound
My ecchoing song ; then worms shall try
That long preserv'd virginity :
And your quaint honour turn to dust,
And into ashes all my lust :
The grave's a fine and private place
But none, I think, do there embrace.

La pièce est plus belle que celles de Donne ; elle a toute l'étrangeté que l'on aime dans Donne, et rien de ce qui déplaît en lui. Etrange encore, mais cette fois obscure, est cette autre pièce, *The unfortunate Lover*, qui montre quel pouvait être sur Marvell l'emprise de l'amour. Mais le rôle considérable que l'amour a joué dans sa vie apparaît mieux encore dans *The Gallery*. Il y compare son âme à une galerie dans laquelle sont suspendus les portraits nombreux de Chlora, tantôt cruelle et tantôt douce et rose comme l'aurore, tantôt magicienne sinistre et tantôt Vénus. De tous, celui qu'il préfère est celui de Chlora telle qu'elle lui apparut d'abord :

But, of these pictures, and the rest,
That at the entrance likes me best ;
Where the same posture, and the look
Remains, with which I was first took ;
A tender shepherdess, whose hair
Hang loosely playing in the air,
Transplanting flow'rs from the green hill
To crown her head, and bosom fill.

D'ailleurs, le culte de Marvell pour la femme n'était pas du tout l'idéalisme exalté et continu d'un Spenser. Enthousiaste, parfois, il lui arrive aussi d'être un homme au regard perspicace, qui voit les défauts de la femme et en soupçonne les ruses, les artifices, les coquetteries. Dans une jolie pièce, *Mourning*, il se demande si les pleurs qui brillent dans les yeux de Chlora sont de désespoir pour la mort de Stréphon, ou d'attendrissement à l'approche d'un amour nouveau qui la consolera de l'ancien. Toutefois, puisqu'on ne sait pas, il vaut mieux, conclut Marvell, tenir les larmes des femmes pour sincères. Dans une autre, *Daphnis et Chloé*, il montre Daphnis obligé de prendre congé de Chloé jusqu'alors insensible à ses prières. En le voyant partir, Chloé se fait tendre pour la première fois ; mais lui repousse cette ten-

dresse tardive, qui ne peut qu'attrister son prochain exil. Il s'en va donc, et devient infidèle à Chloé. Mais, nous demande Marvell, à qui la faute ? La pièce abonde en détails piquants. Le mouvement en est d'une aisance surprenante. Voici Daphnis, qui se chagrine devant la tendresse tardive de Chloé :

At that : « Why ? » : that' « stay my dear ! »
His disorder'd locks he tare ;
And with rouling eyes did glare,
And his cruel fate forswear.

Et le voici, maintenant, qui éclate en reproches :

. . . . . .
Could departure not suffice
But that you must then grow Kind ?

Ah ! my Chloe, how have I
Such a wretched minute found,
When thy favours should me wound
More than all thy cruelty ?

So to the condemned wight
The delicious cup we fill ;
And allow him all he will
For his last and short delight.

But I will not begin
Such a debt unto my foe ;
Nor to my departure owe
What my presence could not win.

La pensée de l'amour est, en réalité, si fréquente chez Marvell, qu'elle s'introduit jusque dans des pièces autres que des pièces d'amour. Ainsi, quand il s'adresse à des enfants, à de gentilles fillettes, en qui il voit les dédaigneuses amoureuses futures : *The picture of Little T. C. in a prospect of flowers*. En considérant une petite fille en train de jouer avec des fleurs, il a le sentiment qu'un jour cette enfant si charmante jouera avec le cœur des hommes, et il aime mieux l'admirer maintenant dans sa grâce enfantine qu'être plus tard soumis par elle à un joug qui pourrait être rigoureux.

Enfin, un autre sentiment est exprimé encore avec beaucoup de force et de grâce dans Marvell. Dans le *Dialogue between the Resolved soul and Created Pleasure*, la musique avait fourni au plaisir tentateur son argument le plus fort, et l'âme avait eu un moment de passagère faiblesse, quand il en avait évoqué le charme. Le même sentiment se trouve encore dans deux petits poèmes. Milton l'avait aussi ; mais il en faisait l'accompagnement de sa

piété même. La musique qu'entend Marvell est plus profane. Le poète a entendu chanter des femmes, et, pendant qu'il est encore sous le charme, il fait l'éloge de la musique et de sa puissance, *Music's Empire*, avec des expressions créées qui montrent l'originalité de sa plume et des alliances de mots bizarres, comme celle-ci : *Music, mosaïc of the air*. L'autre poème, *The Fair singer*, est son hommage à une femme qui le conquiert à la fois par sa beauté et par son chant. A la beauté seule, il aurait pu résister ; mais la musique le subjugue malgré lui :

I could have fled from one but singly fair ;
My disintangled soul itself might save,
Breaking the curled trammels of her hair ;
But how should I avoid to be her slave,
*Whose subtile art invisibly can wreath*
*My fetters of the very air I breathe.*

Il nous reste, maintenant, à considérer dans Marvell le poète puritain.

R. P.

# La comédie nouvelle

**Cours de M. PUECH,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La Samienne.

Nous avons pu étudier en détail l'*Arbitrage*, parce que nous en possédons presque les deux tiers. Nous commençons, aujourd'hui, l'étude d'une autre des pièces trouvées au Caire, *La Samienne*, et, comme nous n'en avons guère que le tiers, il est impossible de porter sur elle un jugement d'ensemble ; il est difficile de savoir si, au total, elle valait l'*Arbitrage*. Peut-être, autant qu'on en peut juger, n'était-elle pas cependant d'un ordre tout à fait aussi élevé dans l'ensemble de l'œuvre de Ménandre ; mais elle a des parties charmantes, tout à fait charmantes, et, au moins, l'une des scènes qui nous ont été conservées est un morceau de choix.

Le début de la pièce étant perdu, nous n'avons ni le titre ni la liste des personnages. C'est par une conjecture très vraisemblable, disons même certaine, que M. Lefebvre l'a appelée *la Samienne*. Il y avait, en effet, une pièce de ce nom parmi les comédies authentiques de Ménandre. Malheureusement, il ne nous en était resté qu'un seul vers. Est-ce un hasard ? C'est possible ; car le hasard a eu une grande part dans la conservation des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ce peut être aussi un indice que, malgré toutes ses qualités, la pièce n'était pas au nombre des chefs-d'œuvre tout à fait classiques de l'auteur. Ce vers nous a été conservé par le grammairien *Phrynichos*, qui voulait expliquer la différence de sens entre λίβανον, arbre à encens, et, λιβανωτόν, encens ; il est insignifiant, le voici :

Φέρε τὴν λιβανωτὸν, σὺ δ'ἐπίθες τὸ πῦρ, Τρύφη...

« Apporte l'encens et mets par-dessus le feu, Tryphé... »

Il nous permet de croire qu'il y avait un personnage nommé Tryphé, et une scène de sacrifice. Le personnage ne se retrouve pas dans les fragments que nous avons reconquis ; mais il y a, en effet, un mariage et, par conséquent, un sacrifice. Le fait, sans doute,

trop banal dans la comédie antique pour qu'on ait le moindre droit de conclure que les restes de la pièce que nous allons étudier sont bien ceux de cette *Samienne*. Ce qui paraît plus décisif, c'est que l'un des personnages principaux est bien ici une femme de Samos.

Quelle était donc en gros l'action de la *Samienne* ? Tant que l'on ne possédait que le vers cité par Phrynichus, la seule attitude sage était de se résigner à l'ignorer absolument. Ce n'est point tout à fait, cependant, ce qu'avait fait Koch, l'éditeur des fragments des comiques. Il s'était demandé si l'on ne pourrait pas voir une indication plus ou moins vague du sujet dans un passage d'Athénée où se trouve une citation du *Thésée*, comédie du poète Diphile, où il est question de trois jeunes Samiennes. Il n'avait pas trop insisté : heureusement, car ce passage d'Athénée est une anecdote assez malpropre, où il était bien invraisemblable que Ménandre eût cherché une inspiration. En effet, elle n'a aucun rapport avec la véritable *Samienne*. Celle-ci vaut, d'ailleurs, comme toutes les pièces de Ménandre, par la mise en œuvre de la donnée beaucoup plus que par la donnée elle-même.

Cette donnée repose, comme toujours, sur un malentendu, qui amènera au dénouement une reconnaissance. Comme toujours, ce malentendu a pour origine première une légèreté coupable commise par un jeune amoureux, et la nécessité où s'est trouvée, non pas ici sa victime, car elle a consenti, mais sa maîtresse, de dissimuler momentanément les conséquences de sa faute. Les comiques athéniens, Ménandre surtout, ont su d'ailleurs varier avec une merveilleuse et inépuisable habileté cette donnée, en soi monotone et conventionnelle. Ici, l'originalité du sujet est dans la situation où se trouve placé le père du jeune amoureux. C'est un homme riche, Déméas, un vieillard, selon le terme technique de la comédie nouvelle, qui peut d'ailleurs désigner un homme dans la force de l'âge tout aussi bien qu'un vieillard décrépit. Déméas est veuf et s'est acoquiné avec une Samienne, Chrysis, qu'il a installée dans la maison, qu'il traite en femme légitime, jusqu'au jour où, sur un faux soupçon, il va la chasser brutalement, pour la reprendre d'ailleurs aussitôt que le peu de fondement de sa jalousie lui aura été révélé. Dans la comédie nouvelle, vous le savez, rien ne tourne au tragique : tout s'embrouille pour faire naître l'intérêt, pour donner aux caractères et aux passions l'occasion de se développer ; mais nous sommes sûrs, d'avance, que tout s'arrangera et tournera à bien.

Revenons à notre Déméas : il a un fils, Moschion, qui n'est pas

le fils de Chrysis, bien entendu, et qui est déjà en âge de se marier. Il a aussi un voisin, Nikératos. Imaginez que la mise en scène représente, côte à côte, les deux maisons de Déméas et Nikératos, séparées par une ruelle ou par une impasse, comme dans le théâtre latin, par un angiportus. Ce voisin est pauvre, tandis que Déméas est riche. Ménandre aime ces oppositions, qui donnent tant de facilité à varier la peinture des mœurs ; il aime à faire valoir les caractères ou les traits inhérents à une condition, en les soulignant par le contraste. Moschion s'est épris de la fille de Nikératos, Plangon ; elle lui a cédé : de leurs relations est né un enfant, et cet enfant se trouve maintenant confié à Chrysis, la Samienne. A la suite d'une petite machination, dont nous ignorons le détail, Chrysis a fait croire à Déméas qu'il était leur enfant à tous deux. Or, depuis, il s'est passé un autre événement qui va compliquer les choses, quoiqu'il semble, à première vue, devoir mettre fin, de la façon la plus imprévue, aux embarras de Moschion : Déméas s'est mis en tête de marier son fils, et il lui a choisi pour femme précisément Plangon, la fille de son voisin. Ce n'est guère l'habitude des pères athéniens, j'entends des pères de comédie, de choisir pour bru une fille pauvre ; mais, ici, c'est une dérogation aux usages, nécessaire pour la mise en marche de l'action. Du reste, comme toujours, Ménandre l'a rendue vraisemblable par les principaux traits qu'il donne au personnage de Déméas : il aime tendrement son fils et recherche, avant tout, son bonheur. Comment vont se compliquer des événements qui s'annonçaient si bien ?

C'est précisément là que commence la partie conservée par le manuscrit du Caire, et c'est un des plus charmants morceaux de la pièce. Que nous manque-t-il de ce qui précédait ? Beaucoup de critiques croient, et en particulier M. Körte, qui se fonde surtout sur la restitution qu'il imagine du manuscrit intégral, que nous avons perdu un long morceau, au moins tout le premier acte. Si l'on ne considère que ce qui paraît nécessaire pour l'intelligence de la scène à laquelle je vais arriver, il suffirait de peu de chose, en réalité. On pourrait croire qu'il ne manque qu'un petit nombre de vers du monologue de Déméas, où il aurait mis les spectateurs rapidement au courant de ce que je viens de raconter. Quoi qu'il en soit, il n'y aurait pas grand intérêt à instituer sur ce point une discussion, dont les éléments nous font défaut. Le récit qui suit est une petite merveille de naturel, de pittoresque, de mouvement dramatique. Vous avez déjà reconnu les mêmes qualités dans ce récit qu'au 4e acte de l'*Arbitrage* Onésimos nous faisait de l'entrevue entre Pamphilé et Smikrinès, écoutée à la dérobée

par Charisios. Vous avez ici un second exemple au moins aussi caractéristique :

« DÉM. — Dès que je fus rentré, désireux à l'extrême de faire les préparatifs du mariage, je dis tout bonnement la chose aux domestiques ; je leur donnai l'ordre d'apprêter tout ce qu'il faut, de nettoyer, de cuire au four les galettes, de s'occuper de la corbeille pour le sacrifice. Tout marchait bien avec un peu de trouble, comme il est naturel dans la hâte des préparatifs. L'enfant avait été jeté sur un lit, à l'écart... »

Il s'agit de l'enfant de Moschion, que Déméas croyait être le sien :

« Il geignait ; eux criaient de leur côté : « du froment, de l'eau ; donne de l'huile, du charbon... »

— Voyez avec quelle vérité est décrite cette scène d'intérieur : on y assiste vraiment ; tous les détails sont justes et précis :

« Moi-même je leur faisais passer une chose ou l'autre, je mettais la main à l'ouvrage. Voilà que j'eus besoin d'entrer dans l'office ; j'avais plus d'une chose à y prendre ; j'étais tout à mon affaire ; je ne me pressais pas de sortir. Dans le temps que j'étais là, une femme descendit de l'étage supérieur dans la pièce qui précède l'office ; il se trouve qu'il y a là un atelier de tissage, de sorte que l'escalier est aussi l'entrée de l'office... »

— Même précision dans cette description particulière d'un intérieur athénien :

« C'était la nourrice de Moschion, une vieille, mon ancienne servante, maintenant affranchie. Elle vit l'enfant abandonné, qui criait ; elle ne savait pas que j'étais dedans, elle croyait pouvoir bavarder en toute sûreté ; elle s'approche et la voilà qui se met à dire ce que disent toutes les nourrices : « Pauvre petit, gros trésor, où est ta maman ? » Elle l'embrasse, elle le promène. Quand il eut fini de pleurer, elle se parle à elle-même : « Malheureuse que je suis, hier encore Moschion était comme cela ; c'était moi qui le nourrissais : maintenant le voilà qui a un fils ; une autre... » Ici les vers sont mutilés, mais le sens du passage est facile à restituer ; la suite était sans doute «... l'élèvera, il grandira, il se mariera, etc... » Vous avez remarqué combien est naturel le langage de la nourrice : elle parle bien « comme toutes les nourrices ».

« DÉM. — Sur ce, accourt du dehors une petite servante. Malheureuse, soignez donc l'enfant », dit-elle. « Qu'est-ce que cela veut dire, le père se marie et vous ne vous occupez pas du petit. » Et l'autre : « Imbécile, que radotes-tu là ? Il est là-dedans ». — « Mais non pas ; où donc est-il ? » — « Dans l'office. » Et elle

change de ton : « La maîtresse t'appelle nourrice ; va, dépêche-toi, il n'a rien entendu. Quelle chance ! » — L'autre s'en va en murmurant : « Malheureuse bavarde que je suis ! » Moi je m'en allai tout comme j'étais entré, tout tranquillement, comme si je n'avais rien entendu, rien compris. Et voilà que je vois la Samienne, dans la cour, qui donnait le sein à l'enfant. Ainsi donc, pas de doute ; c'est bien son enfant. Mais quel est le père ? Moi ou bien... ? »

Déméas a fait toutes les suppositions possibles. Si cet enfant est bien celui de Moschion, sa mère n'est peut-être pas la Samienne ; mais, précisément, elle lui donne des soins de mère : donc, pas de doute. Son soupçon reste attaché à elle : elle est bien la mère de l'enfant. Et il se tourne alors vers les spectateurs, s'adresse à eux, suivant une part de convention qui subsiste :

« Moi ou bien... ? Ce n'est pas à moi de vous le dire, spectateurs, ni de faire des conjectures. Je vous dis la chose. Je vous raconte ce que j'ai entendu. Je ne me mets pas en colère ; car je connais le garçon, par les dieux ! Il a toujours été sage jusqu'à présent, plein de déférence pour moi, autant que possible. Mais, d'autre part, quand je me dis d'abord que celle que j'ai entendu parler est sa nourrice ; qu'ensuite elle parlait sans savoir que j'étais là ; quand je pense à celle qui aime l'enfant, qui m'a forcé à l'élever malgré moi, je suis absolument hors de moi. »

Déméas ne se résout donc pas à accuser Moschion ; mais il cherche par tous les moyens à l'excuser. Tout est admirable dans ce morceau. C'est un véritable modèle de ces narrations où excelle Ménandre, de ces narrations qui reproduisent le mouvement même de la vie. Rien n'y manque, ni le décor, ni la description des lieux, sobre, mais précise, faite non pas *ex professo*, mais au moment voulu ; rien n'est indiqué qu'au moment même où cela est nécessaire ; il n'est question de l'atelier de tissage, de l'escalier, de toute cette disposition intérieure de la maison de Déméas, que quand descend du premier étage la fille de service ; de même les allées et venues des personnages sont indiquées avec exactitude, à l'instant même où elles se produisent. Il y a là une aptitude remarquable à bien voir les choses et à les rendre fidèlement : le ton des deux femmes, dans leur conversation rapide, l'attitude de Déméas, tout cela est noté avec la même sûreté, peint avec la même vérité, et l'ensemble donne une impression singulière de vie et de mouvement. Il n'y a rien de plus ennuyeux, le plus souvent, qu'un récit de tragédie, si ce n'est un récit de comédie. Mais ici, véritablement, on regretterait que la scène fût mise en action.

Nous connaissons ainsi le caractère de Déméas : c'est un brave

homme, sans doute un peu faible, à en juger par l'empire qu'a su prendre sur lui la Samienne. Avec cela, il a le sang assez vif. Il y a chez lui un curieux mélange de sensibilité, de facilité à céder à la première impression et aussi de réflexion, de scrupules : c'est donc un caractère assez complexe. Et il en est ainsi de la plupart des personnages de Ménandre. Ce qui les rend intéressants, c'est qu'ils sont vivants. Le poète a mis sans doute en eux des traits de caractère prédominants, mais il ne procède pas comme procéderait un moraliste abstrait ; il ne les isole pas ; pour faire saillir d'un caractère complexe un élément unique, auquel les autres semblent subordonnés, il ne sacrifie pas tous ces autres éléments. Il ne construit pas un personnage en partant d'une idée abstraite ; il le prend dans la réalité. C'est pourquoi ses comédies ne sont pas, à vrai dire, des comédies de caractère, comme le sont les grandes comédies de Molière. C'est pourquoi aussi nous sentons maintenant très bien, comme l'a finement remarqué M. Croiset, la différence entre Ménandre et Théophraste, comme nous sentons aussi la différence entre Ménandre et Térence.

Autrefois on identifiait, en quelque sorte, la manière de Théophraste et celle de Ménandre. Les caractères de Théophraste sont loin d'avoir l'unité et la simplicité de ceux de Molière ; ils sont faits au contraire d'une multitude de petits traits assemblés ; mais tous ces traits ne sont qu'autant de manifestations d'une même tendance. C'est une passion unique, isolée, c'est un même vice et un même travers que, d'un bout à l'autre, le philosophe analyse et décrit, en partant d'une idée abstraite. On ne trouve pas chez lui un personnage vivant, complet. Ménandre, au contraire, ne voit que des individus. Il y a sans doute une part de convention dans son théâtre, non pas seulement dans l'affabulation, mais dans la peinture des mœurs elles-mêmes : cela tient à ce que reparaissent chez lui un certain nombre de types consacrés déjà par ses prédécesseurs et qui sont bien des types conventionnels, des figures de théâtre : certains types d'esclaves, ou de cuisiniers, de vieillards ou de vieilles femmes, de jeunes gens : mais, d'abord Ménandre use moins, semble-t-il, que ses prédécesseurs et ses contemporains, de ceux, cuisiniers, esclaves, qui sont visiblement artificiels. Ensuite, quand il s'en sert, il sait les transformer, les faire vivre. Si, d'autre part, il se rencontre parfois avec Théophraste, c'est qu'il a pris ses modèles dans le même milieu, au même temps.

Il y a un inconvénient et un avantage à la méthode de Ménandre : l'inconvénient, c'est qu'il n'arrivera pas, parce qu'il ne généralise pas comme Molière, à pénétrer aussi résolument jusqu'au tréfonds

de la nature humaine ; il ne reste guère qu'à la surface. Il aime les situations moyennes, les caractères modérés, les passions tempérées. Il ne sera donc pas très profond. Mais l'avantage, c'est qu'il sera extrêmement naturel, que ses comédies seront l'imitation à peu près parfaite de la vie, comme le disait Aristophane de Byzance, dont je vous ai cité le mot dans ma première leçon; car la vie ne comporte qu'exceptionnellement des caractères tout d'une pièce ; elle n'engendre qu'exceptionnellement des situations critiques : les hommes sont ondoyants, divers ; les choses vont leur train régulier, avec de petits heurts, de petites déviations, sans grandes secousses. Les intérêts s'entre-choquent et aussi s'entremêlent ; ils se lient. Les passions ne sont pas toujours en plein éveil, à leur maximum ; on les devine, on les sent, plutôt qu'on ne les voit éclater ; tout se brouille et tout s'arrange. C'est ainsi que vont les choses et les hommes, c'est ainsi que sont les gens chez Ménandre; dans son théâtre, les choses suivent leur train de tous les jours. Il regarde la vie en observateur pénétrant, pas très profond, peu sagace, en somme, mais sympathique. Car, remarquez-le, ce qui donne tant de naturel à ses personnages, c'est qu'il n'y a pas chez lui d'ironie, pas plus qu'il n'y a de pédantisme ; il ne juge ni ne condamne ; il ne charge pas et ne caricature pas. Il peint ce qu'il voit et il voit juste. De là toute la distance qui sépare son réalisme léger, spirituel, séduisant, de notre réalisme moderne, qui est si souvent lourd, déplaisant, dogmatique.

Mais revenons à Déméas. Au moment où il termine son monologue, arrive précisément son esclave Parménon, qui revient du marché, ramenant pour les préparatifs de la noce l'inévitable cuisinier. Quelques plaisanteries s'échangent entre l'esclave et celui-ci, qui, curieux comme tous ses pareils, veut savoir combien il y aura de services, combien de femmes parmi les convives, à quelle heure aura lieu le repas, si l'on a toute la vaisselle nécessaire, si la cuisine est commode, etc... Tout ce bavardage est assez bref d'ailleurs. Ménandre traite ces scènes de convention, un peu par acquit de conscience ; il s'en sert comme de transitions. Déméas intervient très vite pour couper court à ces facéties banales, en appelant Parménon. Qui sait toujours les secrets d'une maison? Les domestiques. Parménon doit donc connaître le mystère dont Déméas veut avoir la clef. Je citerai cette petite scène, si insignifiante qu'elle soit en elle-même, pour vous montrer, une fois de plus, combien Ménandre fait varier l'attitude de ses personnages au cours d'un dialogue, y insère des incidents imprévus, évite les scènes à tirades parallèles qui sont si froides et dont notre

propre théâtre a un peu abusé. Il n'y a rien qui soit plus étrang à Ménandre :

« DÉM. — Parménon !

PARM. — On m'appelle ?

DÉM. — Oui, c'est bien toi.

PARM. — Salut, maître !

DÉM. — Pose là ton panier, et viens ici.

PARM. — Ainsi soit-il !... »

— Parménon rentre dans la maison pour se décharger ; Déméas s'écrie en aparté :

« En voilà un qui doit savoir tout ce que j'ignore ! Il a to jours l'œil à tout ce qu'on fait : s'il y a un indiscret, c'est lui ; m le voilà qui sort, j'entends la porte... »

— Ce bruit de porte qu'on ouvre ou ferme est, chez Ménand le procédé habituel pour annoncer l'arrivée d'un personnage.

« PARM. — Chrysis, fais tout ce que te demandera le cuisini attention à la vieille ! qu'elle ne touche pas aux bouteilles, nom du ciel !... Que faut-il faire, maître ?... »

— Et il se tourne vers Déméas ; mais il est inquiet de l'air série de son maître ; il flaire une mauvaise histoire et, crainte coups, demeure prudemment près de la porte :

DÉM. — Ce qu'il faut faire ? Avance ici hors de la porte, enc un peu.

PARM. (*s'approchant lentement*). — Voilà.

DÉM. — Ecoute, maintenant, Parménon, par les douze die j'ai plus d'une raison de te faire fouetter.

PARM. — Fouetter ! qu'ai-je donc fait ?

DÉM. — Tu caches quelque chose à ton maître.

PARM. — Moi ! par Apollon, par Dionysos, que non pas ! Zeus sauveur, par Asclépios !...

DÉM. — Finis, assez de serments ; tu ne devines rien ?...

PARM. — Ou que, si vrai...

DÉM. — Toi, regarde ici... »

— Déméas montre alors l'intérieur de la maison ; on aperc Chrysis avec l'enfant. Et voyez comme Ménandre sait l'art préparations. Parménon a parlé à Chrysis sur le seuil de porte ; la présence de Chrysis à cet endroit explique ce fait Déméas puisse l'apercevoir :

PARM. — Je la vois, l'enfant est avec elle.

DÉM. — Bien ; cet enfant, quelle est sa mère ?

PARM. — Chrysis.

DÉM. — Et son père ?

PARM. — Toi, par Zeus.

DÉM. — Malheur à toi, tu mens.

PARM. — Moi ?

DÉM. — Je sais exactement toute l'histoire : il est de Moschion ; tu sais très bien quel est son père ! quand elle l'élève comme mon fils (1).

PARM. — Que dis-tu là ?

DÉM. — Tu le demandes ? Mais, réponds-moi : qui est-ce ?

PARM. — Sache bien que j'ignore tout le reste.

DÉM. — Tu l'ignores ? Esclaves, une courroie que je corrige cet impie...

PARM. — Epargne-moi, au nom des dieux !

DÉM. — Je te marquerai de coups, par le Soleil !

PARM. — Tu me marqueras.

DEM. — Et bien vite !

PARM. — Je suis perdu (*il s'enfuit*).

DÉM. — Où vas-tu, où vas-tu, gibier de potence. Arrête-le ! ô ville, ô terre de Cécrops ! Ether infini ! Oh !...»

Ces derniers vers sont des vers d'Euripide, que Déméas s'approprie.

Cette scène, très simple, a toutes les qualités ordinaires de Ménandre, qui, comme Molière, sait nous intéresser aux scènes épisodiques, aux scènes de transitions, tant il y met de variété et de vie... Les vers d'Euripide, que Ménandre met dans la bouche de Déméas, sont le commencement d'un nouveau monologue de Déméas où son caractère continue à se révéler à nous, tel que je le définissais tout à l'heure, bon homme au fond, mais sensible et emporté.

Il ne peut se décider à croire que son fils soit coupable : il l'aime trop ; mais il lui faut une victime ; il en faut toujours une à un homme en colère : ce sera l'infortunée Chrysis, la Samienne, et tout, dans son esprit, va se tourner vers cette fausse hypothèse. Ecoutez-le :

« Pourquoi crier, Déméas ! pourquoi crier, insensé. Contiens-toi, patience ! Moschion n'a pas de tort envers toi... »

— Et comme les spectateurs vont sans doute le trouver trop débonnaire, il s'adresse à eux :

« Ce que je vous dis là vous semble peut-être extraordinaire ; mais c'est la vérité, s'il avait fait volontairement ce qu'il a fait, ou par amour pour cette femme, ou par haine contre moi, il

(1) Le texte suivi est celui de l'édition Mazon. MM. Baudin et Mazon ont donné une excellente édition avec notes des principaux fragments de Ménandre à la suite de leur édition classique d'Aristophane.

garderait maintenant encore les mêmes sentiments ; il serait e lutte contre moi ; mais qu'a-t-il fait ? Sa défense, c'est d'avo accepté de si bon gré le mariage qui se présentait ; il ne l'a p accepté avec tant d'empressement, par amour pour sa fiancé ainsi que je l'ai cru sur le moment : il a voulu échapper à mo Hélène, fuir d'ici. C'est elle qui est la cause de tout ce qui s'e passé...»

— Alors Déméas qui, malgré tout, a des hésitations, accumu tous les arguments pour excuser son fils, puisqu'il veut l'excuse

« Elle l'a trouvé quelque jour, pris de vin ; il ne s'appartena plus. Le vin et la jeunesse ont souvent de pareils effets sur u enfant qui ne voulait pas de mal à ses proches. Car je ne pu pas encore croire que celui qui s'est montré sage et convenab avec tous les étrangers, soit devenu tel envers moi : il faudra qu'il fût dix fois mon adoptif, mais non pas le fils de mo sang. Ce n'est pas ce qu'il a fait que je veux voir, mais so naturel. Mais cette femme, c'est une prostituée (le mot grec e plus fort), c'est une peste. Mais quoi ! Elle le paiera. Déméas, à t maintenant d'être un homme. Oublie ta passion, rêve à ton amou et, pour commencer, ce qui est arrivé, cache-le aussi bien que t pourras, à cause de ton fils, et chasse de ta maison la tête l première la maudite Samienne ; envoie-la au diable. Tu as u prétexte : c'est qu'elle a voulu nourrir l'enfant ; n'allègue pa autre chose ; supporte ta blessure, sois noblement courageux.

Comme le bonhomme Déméas est touchant ! Et comme il e vrai ! Evidemment, on pourrait aisément imaginer aussi la situatio inverse : le père tellement épris de la marâtre qu'il n'hésite pa un instant, à la croire innocente et qu'il rejette toute la faute su son fils. Mais pourquoi n'admettrait-on pas également la situatio que Ménandre a imaginée ? Il a tout ménagé pour la rendre vra semblable. Moschion est un fils soumis ; il ne demande qu'à s marier avec Plangon. Chrysis n'est qu'une concubine que Déméas nous le voyons, a tirée de la rue ; et Déméas nous a, dès le débu été présenté avec un caractère tel que sa conduite nous para aussi naturelle dans une hypothèse qu'elle le serait dan l'autre.

Il reste à expulser la Samienne. Ménageant ses effets, Mé nandre a placé, entre ce monologue et la scène violente où Déméa exécute sa menace une petite scène épisodique, quelques vers peine, où apparaît le cuisinier, habituel fantoche qui vient souver dans la comédie nouvelle égayer le spectateur. Il faut reconnaître d'ailleurs que Ménandre n'abuse pas de lui et que ses apparition peu fréquentes sont vraies. Voici la scène :

« Le Cuisinier. — Esclaves, est-ce que Parménon est devant la
orte ? L'animal m'a échappé, il ne m'aide pas si peu que ce
oit... »

— Alors Déméas, entrant brusquement dans la maison, comme
n homme qui ne peut exécuter une résolution difficile que dans
n accès de violence, la violence des faibles :

« Tire-toi de là !

Le Cuis. — Par Hercule ! qu'a-t-il donc ? Notre vieux bonhomme
ient de rentrer comme un furieux ! Qu'arrive-t-il donc, qu'y
-t-il ? Par Poseidon ! il est fou, je crois ! Il crie aussi fort
u'il peut. Ce serait charmant, s'il allait faire autant de tessons
e toutes mes écuelles qui sont là, au beau milieu. J'entends
bruit de la porte. Sois maudit, Parménon, de m'avoir amené
i. Retirons-nous un peu à l'écart.

Dém. — Tu n'entends donc pas ? Va-t'en !... »

La scène a commencé dans la maison. Déméas traîne Chrysis
veut la jeter dehors. Le cuisinier s'enfuit et se cache dans la
elle qui sépare les deux maisons. De là, il va assister à toute la
ène :

« Chry. — Mais où donc, malheureux ?

Dém. — Va-t'en au diable.

Chry. — Malheureuse que je suis !

Dém. — Oui, malheureuse ; tu crois que tes larmes me font
tié. Je t'empêcherai, j'imagine...

Chry. — De quoi faire ?

Dém. — Rien : tu as l'enfant, la vieille ; vite, va-t'en au
able !

Chry. — Parce que j'ai élevé cet enfant...! et quand bien
ême....

Dém. — Oui, c'est pour cela ; voilà le mal, je le sais bien ; tu
as pas su t'accoutumer au luxe.

Chry. — Je n'ai pas su... que veux-tu dire ?

Dém. — Tu es venue ici, chez moi, en tunique légère, tu sais
en, une simple tunique...

Chry. — Quoi donc ?

Dém. — J'étais tout au monde pour toi alors, quand tu étais
ns la misère.

Chry. — Maintenant, que t'ai-je fait ?

Dém. — Trêve de bavardage ! tu vois : je te laisse tout ce qui
à toi : tes parures, tes servantes, tes bijoux, sors de la
ison... »

— Alors Chrysis s'imaginant que ce n'est là qu'une bourrasque
ssagère, comme elle en a subi bien d'autres :

« Tout cela n'est qu'un accès de colère, approchons-nous, mon ami, vois...

DÉM. — Qu'as-tu à dire ?

CHRY. — Ne te fâche pas.

DÉM. — Une autre se contentera de ma maison, Chrysis, et rendra grâce aux dieux.

CHRY. — Mais qu'y a-t-il ?

DÉM. — Toi, tu as ton enfant : cela te suffit.

CHRY. — Mais si fâché... cependant...

DEM. — Femme, je te casserai la tête, si tu continues à me parler !

CHRY. — Et tu auras raison. Allons, je vais rentrer... »

Elle se dirige vers la porte. Déméas l'arrête et, pour s'obliger à ne pas reculer, il l'insulte :

« DÉM. — Oh ! la grande dame, tu verras maintenant ce que tu es. Les femmes comme toi, Chrysis, qui ne demandent pas plus de dix drachmes, vont courir les banquets et boire sec, jusqu'à ce qu'elles meurent. Ou bien elles crèvent de faim, si elles ne sont pas disposées à bien faire le métier ; et tu y réussiras moins que personne, je le sais bien. Alors tu comprendras ce que tu étais pour faire pareille sottise... » — Chrysis, une dernière fois, essaie de rentrer :

« DÉM. — Halte-là ! (*Il rentre, ferme la porte.*)

CHRY. (*restée seule*). — Infortunée, quelle destinée ! »

C'est là encore une des meilleures scènes de Ménandre ; elle est de tous points excellente. La peinture de mœurs est curieuse. Le vieux bonhomme faible, qui s'excite à la violence et craint de faiblir, qui veut avant tout éviter une explication, ferme la bouche à Chrysis. Ce riche bourgeois, égoïste naturellement, et cruel sans s'en douter, comme il voit faire autour de lui, prend des maîtresses dans la rue, leur fait la vie douce tant qu'il lui plaît, les installe dans sa maison comme des femmes légitimes, puis les chasse sans scrupules sur le soupçon le plus faible, et est tout disposé à prendre une remplaçante demain, dans les mêmes conditions. Il n'est ni méchant d'ailleurs ni mauvais père, nous l'avons vu. Ce Déméas est pris sur le vif. Le rôle de Chrysis n'est pas moins bon et la scène, ici encore, est filée avec une rare habileté. La pauvre femme d'abord n'y comprend rien ; mais, au fond, elle n'a aucune inquiétude : Déméas a sans doute une lubie qu'elle ne s'explique pas, mais il se calmera bientôt ; elle pense donc que tout va finir après quelques cris et elle s'apprête tout simplement à rentrer dans la maison, au nez du barbon. Quand il l'arrête sérieusement, elle commence à comprendre ; et ce-

pendant, même après cette violente bordée d'insultes, elle croit encore qu'elle aura le dernier mot : elle fait un nouveau mouvement pour entrer. Déméas l'arrête d'un geste, rentre lui-même ; elle reste effondrée dans un sanglot.

Si la *Samienne* continuait ainsi, elle serait un chef-d'œuvre égal à l'*Arbitrage*. La suite est encore fort intéressante, mais moins remarquable.

---

# Sujets de devoirs

I

## UNIVERSITÉ DE PARIS.

### CERTIFICAT DES JEUNES FILLES

#### Morale.

Dans quel rapport doivent se trouver les principes et les convictions pour que la vie soit réellement morale ?

#### Littérature.

« D'Aubigné, en qui revit tout le XVIe siècle individualiste, anarchique et lyrique », dit Lanson. Contrôlez ce jugement à l'aide de ce que vous connaissez de l'œuvre en prose de d'Aubigné.

*
* *

### LICENCES ET CERTIFICATS DES LANGUES VIVANTES

ALLEMAND

#### Thème.

MIGNET, *Histoire de la Révolution française* (tome I, chap. VI). Depuis le début : « La Convention se constitua le 20 septembre 1792... », jusqu'à : « ...les Girondins avaient été forcés par les événements d'être républicains. »

#### Version.

FREILIGRATH (*Gedichte*), *Mirage* : les six premières strophes.

#### Dissertation française.

La nouvelle allemande, d'après Gœthe, Kleist, Paul Heyse.

#### Dissertation allemande.

Die Charaktere in Schillers *Braut von Messina*.

ANGLAIS

### Version.

SHAKESPEARE, *M. N. D.*, a. III, sc. II, depuis : « O Helen, goddess, nymph perfect... », jusqu'à : « ...waste more idle breath. »

### Thème.

CHATEAUBRIAND, *Les Martyrs*, l. VI, depuis : « Les Gaulois lancent les premiers... », jusqu'à : « ...les neiges nouvellement tombées ».

### Composition française.

Le personnage de Titania.

### Rédaction anglaise.

Comment. on the style of Shakespeare in *Mid. N. D.*, a. II, sc. III.

***

## AGRÉGATION DES JEUNES FILLES

### Éducation.

De la nécessité d'une vie intérieure, particulièrement pour la femme. A quel âge et comment peut-on en donner le goût aux jeunes filles ? Comment leur faire sentir que celui qui n'a pas su fonder son existence extérieure sur une forte vie intérieure reste faible, jouet de ses passions égoïstes et souvent aussi de celles des autres.

### Littérature.

Les idées de Montaigne sur l'éloquence dans l' « Art de conférer ».

Les comparer avec celles de Pascal (*Pensées*) et de Fénelon. (*Dialogues sur l'éloquence* et *Lettre à l'Académie.*)

***

## ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES

### Morale.

On a prétendu que le développement actif de la volonté, chez la femme, aboutissait le plus souvent en cet être de sensibilité à

exalter surtout la passion, l'égoïsme : est-ce vrai ? La volonté, bien dirigée, n'est-elle pas, au contraire, le meilleur frein moral ?

### Littérature.

Comment Corneille et Racine ont-ils compris l'un et l'autre Rome et sa lutte contre l'Orient, dans *Nicomède* d'une part, dans *Mithridate* de l'autre ?

---

II

## UNIVERSITÉ DE RENNES

---

### Littérature latine.

VERSIONS.

*Agrégation et Licence classique.*

Le texte proposé pour cette licence en novembre 1911.

*Autres licences.*

Le texte proposé pour le baccalauréat en octobre 1911.

THÈME.

Descartes, *Méth.*, 3e partie, du commencement, à «... les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. »

VERSION.

*Agrégation et Licence classique.*

V., Georg., III, 514-537.

*Autres licences.*

Le texte proposé en novembre 1911 pour la licence de langues vivantes.

THÈME.

Bossuet, H. V., III, V, depuis : « Mais encore que ces peuples devenus puissants... », jusqu'à : « Il est vrai qu'ils ne sont pas arrivés à la connaissance parfaite. »

*Agrégation et Licence classique.*

Térence, *Eun.*, 771-791.

*Autres licences.*

Le texte proposé en novembre 1911 pour la licence d'histoire.

THÈME.

Montesq., *Grandeur et Décadence*, XIV, depuis : « Comme on voit un fleuve miner... », jusqu'à : «... le bonheur des temps précédents ».

**Version grecque** (*avec commentaire*).

1. Sophocle, *Ajax*, 541-564.

2. Thucydide, VIII, 1 et 2.

3. La version grecque donnée à la session de novembre.

**Composition française.**

*Série : langues classiques.*

1. Etudier, dans le *Petit Roi de Galice*, le chapitre 1er intitulé : « le Ravin d'Ernula » ; composition et exécution.

2. Etudier, au point de vue des *moyens d'expression*, le sonnet de Ronsard commençant par : « Vous triomphez de moy... » (Poésies choisies de Ronsard, par Becq de Fouquières, p. 61 .)

3. Etudier l'ensemble du Discours de La Fontaine à Mme de La Sablière, et exposer ce qui s'en dégage pour la connaissance : 1° des idées littéraires ; 2° des traits de caractère de La Fontaine.

*Série : langues étrangères vivantes.*

1. Sujet n° 1 ci-dessus.

2. Etudier la préface poétique qui précède le *Petit Roi de Galice*, et en dégager les idées et données essentielles qui dominent le groupe de poèmes intitulé : « les Chevaliers errants. »

3. Lamartine, *Secondes Méditations* ; étudier l'ensemble de la pièce intitulée : « le Passé », et déterminer, d'après cette méditation, l'état d'esprit de Lamartine en août 1821, après son retour d'Italie.

### Histoire de la philosophie.

1. Etude comparée de la distinction établie entre la connaissance intellectuelle et la connaissance sensible par Platon et par Descartes (Consulter Platon, *République*, liv. VI, fin. VII, début ; Descartes, *Méditations*, II et VI.)

2. Les caractères et la portée du déterminisme dans le système de Kant.

3. L'éternité de l'âme chez Spinoza (*Ethique*, partie V, prop. 23 sq.).

### Littérature anglaise.

VERSION.

(*Commune à tous les candidats.*)

1. Shakespeare, *Midsummer Night's Dream*, II, II, 148-189.

2. Byron, *The Dream*, II.

3. Milton, *Paradise lost*, VII, 348-386.

THÈMES.

(*Communs à tous les candidats.*)

1. E. et J. de Goncourt, *Renée Mauperin*, V. Depuis : « Madame Mauperin était le type de ces mères... », jusqu'à : «... d'illusions et de perspectives. »

2. Th. Gautier, *Voyage en Espagne*, IV. Depuis : « Pour avoir été si longtemps... », jusqu'à : « ... le sens et la beauté des cathédrales. »

3. A. Duma, *Dame aux Camélias*, IV. Depuis : « Mon cher Armand », jusqu'à : « ... nous avons pleuré en la lisant. »

DISSERTATIONS.

*Agrégation.*

1. Chesterton and democracy.

2. Galsworthy et sa critique de la société anglaise.

3. Milton and the Bible.

*Certificat.*

1. The *Midsummer Night's Dream.*

2. *The Old wives' Tale.*

3. Milton and the Bible.

**Littérature allemande.**

1. Le pessimisme de H. von Kleist.

2. Le symbolisme de H. Heine.

3. La morale de Schleiermacher.

4. Les conceptions sociales et politiques du premier romantisme allemand.

5. La langue et le style d'Annette von Droste Hülshoff.

**Thème allemand.**

1. Le thème donné à l'examen de la licence, en novembre 1911.

2. La Bruyère, *Caractères* : De la Société et de la Conversation ; depuis : « *Troile* est utile à ceux qui ont trop de bien... », jusqu'à : « ... quelqu'un qui a un visage et un son de voix qu'il désapprouve. »

3. Taine, *Littérature anglaise*, tome V, chap. VI, Tennyson, depuis : « Y a-t-il un poète qui, mieux que Tennyson, convienne à un pareil monde ?... », jusqu'à : « ...une confirmation éloquente de leurs principes et un meuble précieux de leur salon. »

## Version allemande.

1. La version donnée à l'examen de la licence, en novembre 1911.

2. Gœthe, *Werther*, 2e lettre (Am (10 mai) tout le morceau.

3. H. von Kleist, *Penthesilea*, scène XIV, depuis : « Penthesilea Nun denn, so sei mir frischer Lebensreiz... », jusqu'à : « O Meroe wo bist du, Megaris ? »

---

# Bibliographie

**Étude sur la « Théologie germanique »**, suivie d'une traduction française faite sur les éditions originales de 1516 et de 1518, par Maria WINDSTOSSER, docteur de l'Université de Paris, 1 volume grand in-8°, 5 francs (Librairie Félix Alcan).

La « Théologie germanique », écrit anonyme rédigé en allemand populaire, est un des ouvrages les plus curieux et les plus intéressants de la mystique allemande au Moyen Age.

Elle a été éditée pour la première fois par Luther en 1516, d'après un manuscrit fragmentaire sans titre ni nom d'auteur.

Le nombre considérable des éditions, des traductions et des commentaires du petit traité, publiés sans interruption jusqu'à nos jours, prouve son importance en même temps que l'intérêt qu'on n'a cessé de lui attribuer en Allemagne et en beaucoup d'autres pays.

Pénétré d'une piété profondément chrétienne et d'un amour ardent de Dieu — caractéristique des mystiques de son époque — l'auteur, un religieux du XIVe siècle environ, s'inspire avant tout des doctrines de maître Eckart et de Tauler, les principaux représentants de la mystique allemande du Moyen Age. Il cite Boëce et le pseudo-Denys l'Aréopagite, et par eux, comme par Tauler et Eckart, rejoint les doctrines plotiniennes et néoplatoniciennes.

Luther range l'ouvrage à côté de la Bible, des écrits de saint Augustin et de Tauler. Il y trouve l'invocation à saint Paul auquel il revient dès lors, il y puise quelques-unes des idées principales qui l'amenèrent à la Réforme. La « Théologie germanique » a donc contribué dans une large mesure à la formation de Luther et à la réformation de la théologie chrétienne au XVIe siècle et, indirectement, il y a des doctrines de Plotin qui sont entrées chez Luther.

L'influence de la « Théologie germanique » a été considérable sur Denck, Schwenckfeldt et Sébastien Franck avec lesquels elle a passé dans les doctrines baptistes en Allemagne et en Hollande. Avec Weigel et Arndt elle s'est introduite chez les Théologiens luthériens du XVIe, avec Spener chez les Piétistes du XVIIe siècle. En Angleterre, elle fut répandue secrètement avant qu'une traduction en fût imprimée en 1648. On retrouve un certain nombre de

ces idées fondamentales chez les Idéalistes du XIXe siècle et dans les conceptions philosophiques de l'Allemagne moderne.

C'est ce que l'auteur a tenté de mettre en lumière par la présente étude et c'est pourquoi elle y a joint une traduction française du texte difficile des éditions originales de 1516 et de 1518.

*
* *

**Esquisse d'une Éducation de l'attention**, par J. J. Van Biervliet, *Professeur de Psychologie à l'Université de Gand*, 1 vol. in-16 à 2 fr. 50 (Librairie Félix Alcan).

---

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 22 11 AVRIL 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Les atavismes de Louis XIV.

**Cours de M. G. DESDEVISES DU DEZERT,**

*Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.*

## Louis XIII jusqu'en 1618.

Louis XIII est une des plus attachantes figures du XVIIe siècle ; il est resté longtemps méconnu, perdu dans l'ombre du formidable ministre qui a régné sous son nom. Il méritait qu'on le remît en valeur, et c'est à quoi ses derniers historiens se sont employés avec succès. En le suivant pas à pas le long de sa vie, il nous sera peut-être possible d'en saisir les directions générales et de montrer ce qu'il voulut être.

Louis XIII naquit au Louvre, le jeudi 27 septembre 1601, à dix heures du soir. Le banquier Zamet avait parié mille écus contre le roi que l'enfant attendu serait un garçon et jamais Henri IV ne perdit en plus beau joueur. La joie fut telle que la reine faillit étouffer dans sa chambre où plus de deux cents personnes avaient pénétré ; le roi manqua d'être renversé par les gens qui se précipitaient sur lui pour l'embrasser.

Le nouveau-né était vigoureux et gaillard, avec de gros os. « Il vuidoit les mamelles de sa nourrice, tétant à grandes gorgées, et élevant si haut la mâchoire qu'il en tiroit plus à une fois que les autres en trois. » A ce régime, il ne tarda pas à être malade. A un mois, il avait des rougeurs par tout le corps. Son médecin,

fort inquiet, le changea de nourrice, lui frotta le visage avec du beurre et de l'huile, l'estomac avec du mastic, le ventre avec de l'huile d'absinthe, les pieds avec du suif de chandelle, les gencives avec de la cervelle de lièvre, les reins avec de la moutarde. Si bien soigné, l'enfant guérit.

On a son portrait à l'âge de trois mois. C'est un gros poupard joufflu à l'air déjà dur et hautain ; mais on ne savait guère alors peindre les enfants.

Dès qu'il sut parler et comprendre les choses, il subit l'influence du milieu où il vivait, et ce milieu était, il faut en convenir, déplorable. Henri IV et ses contemporains avaient une terrible liberté de langage : l'enfant parla tout de suite comme on parlait autour de lui. A sa gouvernante, M^me^ de Montglat, qui lui tournait le dos, il dit un jour : « Mamanga, faut pas tourner le c... à Mousseu le Dauphin. » A trois ans, on le décora du Saint-Esprit. On lui attacha le cordon bleu sur sa robe ; mais la croix tomba un peu bas : « Oh ! fit-il en riant, je pense, vous voulez faire mon c... chevalier ! »

Cependant des sentiments très personnels se manifestent de bonne heure en lui. Il n'aime pas ses frères bâtards : César, Alexandre, M^lle^ de Vendôme, Henri duc de Verneuil, M^lle^ de Verneuil, avec lesquels il est élevé. Quand on lui présente un sixième demi-frère, né de la comtesse de Moret, il dit un seul mot... qu'on n'est pas habitué à trouver sur les lèvres des princes.

A l'âge de sept ans, il fit une réponse vraiment extraordinaire. Mathurine, la folle de la reine, lui dit un jour : « Viens ça, Dauphin ! Seras-tu ribaud comme ton père ? » Il réfléchit, puis répliqua gravement : « Non ».

Il s'annonça d'abord comme un enfant violent et têtu. S'il lui plaît, un matin, de ne pas faire sa prière, rien ne la lui fait dire. Si la messe l'ennuie, il interpelle l'officiant, et ne cède même pas à la vue des verges que sa gouvernante lui montre discrètement. Irrité, il prétend tuer ceux qui s'opposent à ses fantaisies ; il prendra un clou et l'enfoncera dans leur tête. Le mercredi 7 janvier 1604, on met le dauphin en si mauvaise humeur « qu'il fault de crever à force de crier et tout fut en si grande confusion jusques à six heures que je n'eus point le courage de remarquer ce qu'il fit, sinon qu'il vouloit battre tout le monde. » (*Journal d'Héroard*, médecin du Dauphin.)

Pour corriger son fils, Henri IV voulait qu'il fût copieusement fouetté. C'étaient MM. de Cressy et de Mausan qui étaient chargés de le tenir, pendant que M^me^ de Montglat le fouettait : « Je me plains de vous, écrivait Henri IV au gouverneur de l'enfant, que

vous ne m'aviez pas mandé que vous avez fouetté mon fils ; car je veulx et vous commande de le fouetter, toutes les fois qu'il fera l'opiniastre ou quelque chose de mal, sçachant bien, par moy-mesme, qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela ; ce que je reconnais par expérience m'avoir profité, car estant en son age j'ai esté fort fouetté. »

L'instruction du Dauphin ne fut pas confiée à un habile homme. Chargé de lui apprendre le latin, des Yveteaux lui faisait décliner *Ludovicus*, et traduisait le vers bien connu :

*Discite justitiam moniti et non temnere divos.*

« Soyez advertis à apprendre à faire justice et à ne *pas craindre* Dieu. » Le Dauphin eut plus tard Nicolas Lefebvre, Despréaux et Fleurance ; il n'aima jamais beaucoup le latin, il montra au contraire un goût naturel pour les arts. Il adorait les livres illustrés, il aimait à dessiner et à peindre ; il y passait des heures et y réussissait assez bien. Dans son voyage à Reims pour son sacre, il dessina deux figures de la Justice et de la Prudence et les peignit lui-même « faisant tout ce que les peintres ont accoutumé faire, préparant lui-même ses couleurs et remettant tout en place ». Il apprit la musique et l'aima passionnément. Il eut des maîtres de luth, de viole, de violon, d'épinette et de mandore.

Au demeurant, il fut paresseux. Il aimait peu à écrire et se montrait fertile en inventions pour ne point travailler à ce qui lui déplaisait. Il entendait d'ailleurs la nécessité du travail et trouvait fort bon que les autres s'y adonnassent. Une fois roi, il alla visiter le collège de Navarre ; les élèves lui demandèrent un mois de congé : il leur donna trois jours.

Il eut, de très bonne heure, le souci de sa dignité et des égards qui lui étaient dus. Il ne souffrait pas que l'on restât couvert devant Mousseu le Dauphin. Il jouait au roi et prenait déjà son rôle au sérieux. Un jour qu'il tenait conseil, sa sœur Elisabeth, la future reine d'Espagne, s'approcha : « Oh ! oh ! dit-il tout fâché, véla Madame ; allez-vous-en, il ne faut pas que les filles soient au Conseil ! »

Le sentiment le plus profond qui ait peut-être jamais rempli son âme était l'affection profonde qu'il avait pour son père. Rien n'est plus à l'honneur des deux princes que cette tendresse inspirée par le père et cette respectueuse adoration du fils. Dès l'âge de deux ans, Louis XIII veut écrire à son père, et se fait tenir la main pour tracer ce petit billet : « Papa, Dieu vous donne le bon jour et à maman ; j'ai bien envie de vous voir pour vous

faire rire. — Dauphin. » A cinq ans et quatre mois, il écrit tout seul : « Papa, j'ay grande envie de vou voir, cependan je vous dirai qu'il y a beaucoup d'arbres plantés. Je suis, papa, vote tès humbe et tès obéissan fils et séviteu. — Daulphin. »

Etant à Fontainebleau, il est bien aise de voir tout s'agiter autour de lui, pour s'en aller à Paris voir papa. Arrive un courrier avec ordre de ne pas partir ; il refuse de le croire, il pleure ; on lui dit que papa le veut, et il se tait. Henri IV lui écrit et lui donne aussi des nouvelles de « maman la reine ». Il est si content qu'il veut coucher avec la lettre de son père. Le roi arrive à Fontainebleau, le Dauphin lui court au-devant, lui embrasse la cuisse, lui saute au cou ; le roi charmé l'emmène dans son cabinet. Le soir, sa gouvernante lui demande s'il aime bien son papa : « Oh ! oui ! — Comment l'aimez-vous ? — Plus que Pataud ! » (c'était le chien de sa nourrice).

Plus tard, il montre parfois une grande délicatesse. M. de Saint-Géran, étant venu prendre congé de lui, lui demande s'il lui plaît qu'il dise au roi qu'il lui envoie quelque chose : « Oh ! non, répond le Dauphin, il ne faut rien demander à papa ! »

Le 7 décembre 1608, Henri IV le quittait. Le Dauphin était triste, le roi lui dit : « Mon fils ! quoi ! vous ne dites mot ? Vous ne m'embrassez pas quand je m'en vais ? » — Le Dauphin se prit à pleurer, mais sans éclater, tâchant à cacher ses larmes tant qu'il pouvait devant si grande compagnie. Lors le roi, changeant de couleur, et à peu près pleurant, le prend, le baise, l'embrasse, lui disant : « Je dirai comme Dieu dit dans l'Ecriture sainte : Mon fils, je suis bien aise de voir ces larmes, je y aurai égard. » Puis entre en carrosse pour s'en retourner à Paris. Et M. le Dauphin gagne vitement l'escalier pour retourner aussi de peur que l'on le vît pleurer.

Si le Dauphin adorait son père, par contre il avait peu de sympathie pour la reine. Marie de Médicis était molle, bavarde, indiscrète et tracassière. A la moindre douleur, elle pleurnichait, criant qu'elle allait mourir si une dent lui faisait mal. Le Dauphin la regardait froidement et la trouvait étrange. Il s'amusait à reprendre jusqu'aux italianismes dont la reine émaillait sa conversation. Un jour qu'elle demandait du *soucre* : « On dit du *sucre,* » répliqua-t-il gravement.

Observateur déjà très avisé et très fin, il avait parfois des réflexions qui trahissaient chez lui une âme mélancolique, une raison précoce, un naïf désenchantement. Le 5 décembre 1606, on parle devant lui de la Bastille où le comte d'Auvergne est enfermé, il demande pourquoi ? — « Parce qu'il a été opiniâtre.

— Ce n'est pas vrai — Ah ! et pourquoi donc ? — Parce qu'il a voulu lutter contre papa ? — Mais il ne pouvait lutter tout seul ! — Non, mais avec 50.000 hommes. — Qui vous a dit cela ? — Je sais, je sais... » Le 20 décembre de la même année, il crie parce que sa nourrice lui tire les cheveux : « Mais, Monsieur, vous criez tant pour un cheveu, vous ne sauriez plus crier pour un coup d'épée. — Je m'en soucie bien d'un coup d'épée ! — Monsieur, et pourquoi ne vous souciez-vous pas d'un coup d'épée ? — Pour ce que je serais mort, dit-il avec façon, comme ne se souciant et se desplaisant de la vie. »

Il avait parfois des mots amers. Un jour, il demande son nom à un jeune page italien qui s'appelait Petrucci : « Je m'appelle Pétrousse, répondit le petit florentin. — Ah ! bien, Troussepet », reprit flegmatiquement le Dauphin.

Admirant fort son père et aimant peu sa mère, il détestait dans les Espagnols « les ennemis de papa » et dans les Italiens « les amis de maman. « Et cette impression fut le premier fond et le plus solide de toute sa politique.

Le 9 mai 1610, le Dauphin dîna pour la dernière fois avec son père. Le 14, il alla se promener en carrosse à la Croix du Tiroir ; à quatre heures, quand il rentra au Louvre, il était roi. Il montra une grosse émotion. Il dit qu'il était bien fâché d'être roi, qu'il eût fallu que son père vécût encore vingt ans. C'était le mot d'un politique ; il pensa aussitôt que, vingt ans plus tard, il aurait encore eu plus de chagrin de sa perte, et il ajouta : « Pas vingt ans, cent ans ! » ce qui est le mot du cœur. Il dit aussi, ce qui est moins héroïque, qu'il aurait préféré que ce fût son frère qui fût roi, parce qu'il avait grand'peur d'être tué. Il se coucha à neuf heures et eut la fièvre toute la nuit. Le lendemain, il déjeuna de bon appétit, but un bon coup de vin blanc, et, « intrépide », se rendit au Parlement, où il tint lit de justice et déclara sa mère régente du royaume. Il répéta sa leçon avec convenance et gravité.

Il ne tarda pas à voir combien les choses avaient changé. Son père l'aimait ; en perdant son père, il changea de destin. On retira d'auprès de lui tous les enfants qui lui tenaient compagnie, sous prétexte qu'il fallait devenir un homme. Il vécut entre « Mamanga » et Souvré, morose et fouetteur.

En décembre 1810, un petit paysan de Saint-Germain-en-Laye vint lui apporter un nid de passereaux ; il fut si ravi de voir un jeune visage qu'il voulait garder l'enfant à la cour et lui faire donner un de ses habits. Le petit paysan voulut s'en retourner et n'accepta que quatre sous pour payer le passage de la Seine.

Il fallut bien que le roi s'amusât à sa façon. Toutes ses idées

n'étaient pas heureuses. Un jour qu'il avait emmené en carrosse sa guenon favorite, il fit partir une fusée aux oreilles de la bête ; la guenon s'oublia, et « le carrosse en fut tout empuanté et gâté ».

Il jouait à merveille son rôle de roi. Recevant le duc de Feria, envoyé par Philippe III pour lui présenter les condoléances de l'Espagne, il lui donna sa main à baiser et lui dit : « Je remercie le roi d'Espagne, mon frère, de la souvenance qu'il a eue de moi et le prie de s'asseurer que j'aurai envers lui la même affection qu'a eue le feu roi mon père. » C'était peut-être ironique et profond.

Le vice-roi de Naples, D. Alonso de Pimentel, vint le voir ; il le retint près de lui et lui demanda : « Savez-vous pas que mon armée a pris Juliers ? »

Il était fort digne ; entendant une grande rumeur dans la salle d'audience où il allait recevoir le duc de Feria, il demanda à haute voix que l'on fît moins de bruit, et tout le monde se tut. Un jour, à son déjeuner, il voulut faire appeler quelqu'un et le dit à un des cavaliers qui se tenaient près de lui, et comme celui-ci lui demandait s'il y devait aller lui-même : « Non, répondit S. M., envoyez-y votre portrait ! »

Il était aumônier et charitable. Un de ses gens ayant battu un mendiant, il gourmanda le brutal et ne passa plus jamais devant le pauvre sans lui faire l'aumône.

Toutes ces bonnes qualités furent atrophiées par l'air de la cour. Les grands répétaient entre eux que le temps des rois était fini et qu'il fallait bien se faire valoir. Marie de Médicis leur ouvrait les coffres du roi, et ils y puisaient à pleines mains. Ils circulaient dans Paris avec des escortes de cinq à six cents chevaux, tandis que le roi était seul au Louvre, à peine gardé. La reine fut obligée, pour sa sûreté, de rétablir les 200 gentilshommes à bec-de-corbin. Elle ne s'occupait guère du roi que pour le gronder ou le faire fouetter. En 1612, il s'en plaignit en plein Conseil et ne fut plus fouetté ; mais il continua à vivre isolé, désœuvré, mal servi, mal entretenu. Il portait des habits raccommodés et dit, un jour, qu'il n'avait, de sa vie, mangé un potage chaud.

Le 30 avril 1611, il avait été fiancé à l'infante Anne d'Autriche. Le mariage fut annoncé le 26 janvier 1612. La régente trouva là ample matière à réjouissances. Les 5, 6 et 7 avril, il y eut de grandes fêtes à la Place Royale, la *Plaza Mayor* de Paris. Tout fut à la gloire de la régence, le roi y parut oublié. On ne le voyait presque jamais : les malveillants le disaient « flouet, délicat, nourri dans du coton, ne vivant que de médecines ».

Au mois de juillet 1614, la reine alla le montrer aux provinces de l'Ouest, et il apparut beau et grave, fier, secret, d'aristocratique tournure. L'enfant concentré, colère, obstiné, sans épanchement et sans tendresse, devenait un jeune homme dissimulé, défiant et mélancolique. Il avait les yeux et les cheveux noirs et le teint basané d'un Espagnol ; mais l'expression de son visage était à la fois vague et dure. Ni le cœur ni les sens ne s'éveillaient chez lui. La musique était l'unique poésie de son âme. Son occupation habituelle était la chasse, l'arquebuserie et les combats d'animaux. Il dressait des émerillons et des pies-grièches à déchirer les moineaux des Tuileries ; il faisait battre des coqs, ou des taureaux contre des dogues d'Angleterre. Il aimait brûler de la poudre, bâtir de petits forts en terre et en gazon et les faire sauter, forger des lames d'épée, tourner des crosses d'arquebuse. Il était devenu très bon écuyer, adroit tireur, habile à toute sorte d'ouvrages manuels. Il avait même acquis un certain savoir dans les mathématiques appliquées aux fortifications ; il eût été capable de faire un bon ingénieur militaire ou un officier d'artillerie. Il s'intéressait aux détails du métier de la guerre.

Abandonné de tous, il vivait avec des domestiques, des faucons et des chiens. En 1611, son gouverneur Souvré plaça près de lui un gentilhomme provençal, âgé de trente-trois ans, M. de Luynes. Le grand-oncle du nouveau maître de la volerie du cabinet était venu d'Allemagne et avait été joueur de luth de François Ier. Il avait obtenu du roi un canonicat pour son frère, et ce frère avait eu d'une italienne, alliée aux Alberti de Florence, un fils naturel qui avait été soldat sous Charles IX et gouverneur de Beaucaire. Louis d'Albert, son fils, devait son nom de Luynes à une petite propriété, sise sur les bords du Rhône.

Souvré ne tarda pas à s'effrayer de l'ascendant que de Luynes prenait sur le roi, et voulut le remplacer ; mais le maître de la volerie, appuyé par le roi et par le maréchal d'Ancre, resta à la cour et obtint même le gouvernement du château d'Amboise (1615).

Cette année-là eut lieu le mariage du roi. Il partit de Paris le 17 août au matin avec sa mère et sa sœur, la princesse Elisabeth, qui devait épouser le prince des Asturies, D. Philippe. A Amboise, Luynes traita magnifiquement la cour. Le roi fit donner à sa sœur une chaise plus haute que la sienne et la servit lui-même avec une juvénile galanterie. Le 31 août, on était déjà à Poitiers, quand Madame tomba malade de la petite vérole. Le roi et la reine ne quittèrent Poitiers que le 28 septembre, après que tout danger eut disparu. L'évêque de Luçon, Richelieu, un peu

oublié depuis les Etats de 1614, s'improvisa garde-malade, pour faire sa cour à la reine mère. Il lui donnait des nouvelles de la princesse : « Son esprit est plus travaillé de l'impatience qu'elle a d'estre auprès de vous que son corps du mal qui l'arreste. Ainsi, elle est malade de deux maux, que je tiens luy estre fort avantageux, puisque l'un est marque asseurée de son bon naturel et que l'autre, suivant le jugement des médecins, est sans excès et sans mauvais accident. J'espère que Madame partira demain. »

D'Angoulême à Bordeaux, une alerte arrêta un instant le cortège royal. Les laquais qui marchaient en tête avaient enlevé une femme à des vendangeurs et se battaient entre eux à son sujet. Le bruit du tumulte parvint à l'avant-garde, la cavalerie suivit, puis la noblesse. Le roi descendit de carrosse, monta à cheval, demanda son arquebuse, s'agitant beaucoup pour pousser en avant. On eut grand'peine à le persuader de ne pas bouger. La cour arriva à Bordeaux le 7 octobre.

Le 18 du même mois, le duc de Lerme, au nom de Louis XIII, épousa l'infante Anna à Burgos, et le duc de Guise épousa Madame à Bordeaux, au nom du prince d'Espagne. L'archevêque de Bordeaux, Sourdis, donna la bénédiction nuptiale.

Le 21, la princesse d'Espagne quitta Bordeaux Louis XIII marqua beaucoup de chagrin de son départ. Il avait les yeux pleins de larmes, et, comme M. de la Curée lui disait que ce n'était pas à un si grand roi de pleurer, il répondit : « Il faut cependant bien que je pleure une aussi bonne sœur. » Il monta dans le carrosse de la princesse et l'accompagna à une demi-lieue de Bordeaux.

L'échange des princesses eut lieu sur la Bidassoa. Un pavillon était dressé au milieu de la rivière ; elles vinrent à petit pas l'une au-devant de l'autre et restèrent un quart d'heure ensemble, puis se séparèrent. Le roi d'Espagne avait voulu venir jusqu'à la frontière, s'était mis dans une barque, et, à demi caché par le duc de Pastrana, vit toutes les cérémonies. Il avait dit à sa fille en la quittant : « Ma fille, je t'ai marié le mieux que j'ai pu dans la chrétienté ; va et que Dieu te bénisse. » Il avait aussi écrit des lettres affectueuses au roi et à la reine mère pour leur recommander Doña Anna, comme la personne qu'il aimait par-dessus toutes les autres choses de ce monde.

Louis XIII avait vu sans plaisir ce mariage qui le rapprochait des Espagnols, « les ennemis de papa » ; cependant il semblait un peu ému à la pensée de sa jeune femme. Sitôt qu'il eut été avisé de son arrivée, il lui écrivit ce billet : « Le roi très chrestien à la reine infante. — Madame, ne pouvant, selon mon désir, me trouver auprès de vous à votre entrée dans mon royaulme, pour vous

nettre en possession du pouvoir que j'ai, comme de mon entière ffection à vous aimer et servir, j'envoie vers vous Luynes, l'un e mes plus confidens serviteurs, pour en mon nom vous saluer t vous dire que vous estes attendue de moy avec impatience, our vous offrir moy-mesme l'un et l'aultre. Je vous prie donc recepvoir favorablement et le croire de ce qu'il vous dira de la art, Madame, de vostre plus cher amy et serviteur. — Louys. »

L'infante répondit au roi quelques mots en castillan, écrits sur es genoux : « Sire, je me suis fort réjouie avec Luynes des bonnes ouvelles qu'il m'a données de la santé de V. M. Je vais la rejoindre suis bien désireuse d'arriver où je pourrai servir ma mère. Je ais me bien dépescher de cheminer pour sortir de ma solitude baiser la main de V. M. que Dieu garde, comme je le désire. baise les mains de V. M. — Anne. »

Ce fut le 21 novembre 1615, à Castres, que Louis XIII aperçut our la première fois sa femme.

Elle faisait la collation dans une maison de la ville et le roi la egardait d'une fenêtre de la maison située en face. Elle fut avisée e l'endroit où il était ; mais elle ne put le connaître au milieu de ous les seigneurs qui l'entouraient. Le roi la laissa partir, puis uitta Castres à son tour, en carrosse, et, en passant près la voi- ure de la reine, il dit gaiement : « *Yo soi incognito, yo soi inco- nito* !... touche, cocher ! touche ! »

Aussitôt après, le duc de Monteleone, ambassadeur d'Espagne, t dire à la Camarera mayor qu'un cavalier venait de saluer une ame et qu'il désirait savoir si le cavalier avait plu à la dame. a petite reine fit répondre que la dame ne se déclarait pas. Le uc fit demander alors si la dame était de meilleure humeur epuis le passage du cavalier, et la Camarera mayor crut pouvoir epondre sans se compromettre que la dame était en effet bien lus gaie.

La reine arriva à Bordeaux à huit heures et descendit à l'arche- êché. Marie de Médicis reçut très gracieusement sa belle-fille, entretint environ un quart d'heure, puis la conduisit au roi, qui embrassa très tendrement et causa avec elle et sa mère l'espace 'une demi-heure. Puis le roi et la reine la quittèrent pour la isser reposer ; elle se mit aussitôt à souper, servie par ses ames espagnoles.

Le lendemain, à une heure, le roi alla voir la reine à sa toilette. lle eut besoin d'une plume incarnate, pour mêler à une blanche u'elle avait. Le roi lui tendit son chapeau. Elle prit une plume, t donna à son tour au roi un ruban incarnat qu'il attacha à son eutre en manière de cocarde.

Le mariage du roi faillit être retardé par une équipée de l'arche vêque de Bordeaux. Un gentilhomme, M. de Hautcastel, avait é « pour crimes énormes » condamné à mort par le Parlement d Guyenne. L'archevêque, monté sur un cheval d'Espagne, et croix marchant devant lui, suivi de plusieurs personnes de qualit se rendit à la prison, fit rompre les serrures à coups de martea — on tua même en passant le guichetier — et Hautcastel f délivré. Sourdis le prit dans son carrosse, l'accompagna jusqu la rivière, le mit en bateau, le bénit et courut se mettre lui-mêm en sûreté.

Ce fut l'évêque de Saintes qui célébra l'office au mariage d roi, le 25 novembre. Les époux soupèrent ensemble et furen conduits à leur chambre par toute la cour. Mais, le lendemain, o les sépara pour quelque temps, pour les laisser croître et s fortifier.

Le 29 novembre, les deux jeunes rois firent leur entrée solennel à Bordeaux. Le roi, monté sur un superbe genet d'Espagne, fit trajet du port à l'archevêché sous un dais; la jeune reine, en litiè découverte, suivait sous un autre dais ; les milices royales et bo delaises faisaient la haie ; les conseillers au Parlement, en rob rouge et à cheval, accompagnaient le roi.

Après un mois de fêtes, et de nombreux feux d'artifice auxque Louis XIII prenait un singulier plaisir, la cour, menacée par u soulèvement des huguenots de Guienne, résolut de reprendre chemin de Paris. Le Parlement demandait au roi de rester dan la province jusqu'à l'apaisement des troubles ; le roi se rendit e personne à l'Assemblée, la remercia de ses offres de service et l dit qu'il avait donné tous les ordres nécessaires pour la sécuri du pays.

Il quitta Bordeaux le 17 décembre, après avoir pardonné a cardinal de Sourdis. Dès son retour à Paris, on nota la froide de ses rapports avec la reine. Au fond, il restait fidèle à la polit que de son père ; le mariage espagnol était une invention de s mère et de Concini.

La jeune reine était espagnole de la tête aux pieds, ne sava pas un mot de français, ne voulait s'habiller qu'à l'espagnol était entourée de cent dames castillanes et songeait à les établ en France.

La maréchale d'Ancre vendit à des Françaises les charges qu la reine pensait leur donner, et le roi, enchanté du bon tour jou aux étrangères, ne dit rien. Au mois de juillet 1616, on renvoy en Espagne quinze dames espagnoles, auxquelles on n'avait mêm pas permis de voir Paris et qui s'étaient morfondues à Saint-Den

attendant leur renvoi. On était obligé de sermonner le roi pour
'il fût tant soit peu courtois avec la reine. Il était, dès lors, évi-
ent qu'il ne l'aimait point.

Cependant le maréchal d'Ancre se poussait furieusement dans
faveur de la reine mère, et se faisait exécrer du peuple de Paris.
eut, paraît-il, l'intention de briser toute opposition aristocra-
que et de gouverner le royaume comme premier ministre. Son
gueil monta jusqu'à un degré inouï, jusque-là qu'il en vint à
aiter le roi comme un enfant sans conséquence.

Le roi ayant été souffrant voulut, une fois rétabli, se montrer
x courtisans. Il entra dans la galerie du Louvre, mais remar-
a qu'il n'était suivi que de quatre ou cinq personnes. Très
pité et très chagrin, il se retira dans l'embrasure d'une fenêtre.
maréchal d'Ancre entrait par l'autre bout de la galerie, escorté
ne centaine de gentilshommes ; au lieu d'aller vers le roi, il
rrêta à son tour à une fenêtre et y tint sa cour, sans faire plus
ention à S. M. Louis XIII, furieux, quitta la galerie et s'en fut
x Tuileries retrouver de Luynes.

La faveur du fauconnier fut, dès lors, si marquée que Concini
n inquiéta. De Luynes se sentit menacé et, ne se souciant pas
être dagué quelque nuit par un des *bravi* du maréchal, se fit
mmer capitaine du Louvre, ce qui lui donna le droit d'habiter
palais, près du roi.

Luynes n'était qu'un vulgaire ambitieux ; il offrit ses services à
Espagne, moyennant une pension de 8 à 10.000 ducats. Il écrivit
x princes rebelles. Il tâta Richelieu, qui se dégoûtait de l'Italien
incapable de sens et de conseil ». Concini et la reine se sentaient
guement menacés. La reine offrit au roi de lui remettre l'auto-
é ; mais Louis XIII, pris au dépourvu, se troubla, bégaya et
ssa le pouvoir à sa mère. Léonora pressa son mari de quitter la
ur et de rentrer à Florence ; mais Concini ne voulut rien quitter :
le jeu, ni les honneurs, ni le plaisir. Luynes demanda à Concini
main d'une de ses nièces : cette fois, ce fut Léonora qui refusa.

Alors le fauconnier commença de préparer le roi, et chercha à
rdre Concini dans son esprit. On lui fit croire que l'Italien vou-
t le faire mettre à mort, pour régner plus longtemps, sous le
m du duc d'Orléans. Le maréchal de Lesdiguières, Sully, retiré
Poitou, écrivirent au roi contre Concini.

Une nuit, le roi, le fauconnier, le commis de finances Déageant,
jardinier, un soldat aux gardes, deux gentillâtres et un prêtre,
ns de sac et de corde à la dévotion de Luynes, se réunirent au
uvre. Le roi voulait se retirer à Amboise, ou aller à l'armée, ou
aduire Concini devant le Parlement. Mais Luynes voulait l'assas-

sinat de Concini et l'exil de la reine mère. Un fils du maréchal d
La Force, Montpouillan, s'offrit à poignarder Concini dans le c
binet du roi. Ce fut Luynes qui recula devant cette terrib
violence. On s'adressa à Vitry, capitaine des gardes ; le roi l
donna l'ordre d'arrêter le maréchal. — « Mais, s'il se défen
demanda Vitry. — Alors, dit Montpouillan, le roi entend qu'on
tue. — Sire, me le commandez-vous ? reprit Vitry. — Oui, je vo
le commande », répondit Louis XIII.

Le 24 avril 1617, au matin, Concini arrivait au Louvre, escor
d'une cinquantaine de gentilshommes. Vitry fit refermer la por
derrière lui, passa avec ses archers à travers l'escorte de Conci
et lui prit le bras en disant : « Monsieur, je vous arrête, de p
le roi ! » — « A mi ! s'écria Concini » ; mais il tomba bientôt percé
balles. Vitry dit que tout s'était fait par ordre du roi, et les gens
Concini se séparèrent sans résistance.

Louis XIII avait grand'peur ; il avait fait préparer un carros
aux Tuileries pour s'enfuir si le coup avait manqué. Il tressail
en entendant les coups de feu. Bientôt arriva Ornano, colonel d
Corses, qui s'écria : « Sire, à cette heure, vous êtes roi ; le maréch
d'Ancre est mort. » Louis XIII manifesta une joie d'enfant, d
manda son épée et sa carabine et fut se montrer aux fenêtre
Ornano le prit à bras le corps et le fit voir aux archers et a
gentilshommes qui l'acclamèrent. « Merci, leur disait Louis XI
merci à vous ; à cette heure, je suis roi. » Débarrassé « des an
de maman », il voulut s'entourer des vieux serviteurs de son pè
mais ne rappela pas Sully, parce que le vieux ministre aurait
la première place, et Luynes se la réservait.

Quant à la reine mère, elle fut mise aux arrêts dans son appa
tement, et, quelques jours plus tard, elle partit en exil pour Blo
après une courte entrevue avec son fils. Muet et les yeux secs,
regarda s'éloigner le carrosse et ne reprit un air joyeux que qua
il eut disparu au tournant d'une rue.

Tout fut odieux dans cette affaire : la violence de Vitry,
cynisme du jeune roi, l'avidité de tous. Concini avait au doigt
diamant de 6.000 écus ; les gens qui l'avaient tué gardèrent
bague, de l'aveu du roi. Vitry fut fait maréchal, eut la maison
mort, ses chevaux et ses meubles. Toutes les dignités du ma
chal d'Ancre passèrent à Vitry et à Luynes.

Le peuple déterra le cadavre de Concini, le lendemain de
mort, le pendit sur le Pont-Neuf, le dépeça, en grilla les mo
ceaux, le soir, aux cris de « Vive le roi ! »

Léonora fut arrêtée, jetée en prison. Le Parlement instruisit s
procès et, quoique Léonora eût expliqué sa faveur par l'ascenda

aturel d'une âme forte sur « une balorde », les juges la décla-
rent sorcière et la condamnèrent à avoir la tête tranchée en place
Grève, pour être brûlée sitôt après.

Au milieu de ces scènes épouvantables, personne ne contesta
roi son droit à l'assassinat ; on lui décerna même, à cette occa-
on, le surnom de Louis le Juste.

G. Desdevises du Dezert.

---

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIX^e siècl

**Cours de M. STROWSKI,**

*Professeur adjoint à l'Université de Paris.*

## La jeunesse d'Alfred de Musset.

Nous avons constaté, dans nos précédentes leçons, comme s'était formé, en France, un grand mouvement poétique dans premier quart du XIX^e siècle, et nous avons vu comment deux poèt de génie, Lamartine et Hugo, l'avaient organisé. Mais, à ce larg mouvement, il manquait quelque chose, et ce qui manquait, c'éta précisément le romantisme lui-même, je veux dire par là ce je n sais quoi de frénétique, d'individuel à outrance, d'orgiaque, q est un des caractères et même le caractère essentiel du roma tisme. Il manquait encore au mouvement poétique de 1820-18 d'avoir créé des personnages poétiques. La France n'avait poi alors de Shakespeare. Ses poètes étaient bien de grands poètes ce n'étaient pas des romantiques. Cependant, dès cette époqu des influences étrangères faisaient sentir de façon plus viv plus pressante, la nécessité, l'opportunité d'un enrichisseme de la poésie dans le sens de ce que j'appellerai la frénésie.

Parmi les noms qui passionnaient alors la France, celui d lord Byron était le plus connu. On ne peut se faire une id de l'importance qu'il avait prise. La vertueuse M^me de Rémus ne disait-elle pas que, « pour sauver la vertu de Byron, el sacrifierait la sienne » ? Le lyrisme de Byron, ce qu'il y ava en lui de satanique, de frénétique, émerveillait la France. On l'a mirait comme un poète ; ses blasphèmes, son attitude de démo démon tenant tête à Dieu, ne le rendaient pas moins célèbr En présence de ce succès, tous les poètes du temps, à leur tou voulaient être en France des Byrons. Lamartine seul faisait excep tion : son âme trop belle, trop harmonieuse, répugnait à cette poé sie. Hugo avait bien essayé de créer des personnages démoni ques, d'être lui-même démoniaque dans ses poésies ; il n'y ava qu'à demi réussi, ayant trop de bon sens. Ce fut alors qu'appar en France un jeune homme, un enfant, qui réalisa à sa manière

ève de tous les poètes de ce temps. Il fut, avec moins d'ampleur eut-être, mais avec une inspiration plus sincère, semble-t-il, us aiguë, plus française et plus humaine à la fois, notre Byron. , en même temps, il fut notre Shakespeare; car le vrai théâtre mantique, n'allez pas le chercher chez Hugo, mais bien chez usset.

La biographie de Musset est courte. Quantité de livres ont été rits sur lui. Je n'en retiendrai que quelques-uns. La source de us les autres ouvrages, c'est le livre que Paul de Musset a con-cré à son frère Alfred. M. Séché, dont le nom revient toujours ıand il s'agit des romantiques, a étudié, en deux volumes, *lfred de Musset, l'Homme et l'Œuvre* ; le premier volume est titulé : *les Amis* ; le second : *les Femmes*.

Il y a, sur un point de l'existence de Musset, une bibliographie ès complète que je n'étudierai pas ici. S'il est permis de parler certains événements de la vie d'écrivains comme Lamartine Hugo, je crois qu'il est indigne d'un homme qui se respecte vouloir peser, dans je ne sais quelle balance, le vice et la rtu, la passion véritable ou la méchanceté, bref tout ce qui a entrer de moral ou de coupable dans les relations d'Alfred de usset avec George Sand. Si, par hasard, il m'arrive de parler ces événements, je n'en dirai que ce que tout le monde peut voir. Pour aujourd'hui, j'étudierai Musset jusqu'à son voyage à enise, en 1833 ; je vous montrerai comment il a grandi, comment est formé son caractère ; j'étudierai avec vous les *Contes d'Espa-ne et d'Italie*, *le Spectacle dans un fauteuil*, leur inspiration ; je ous présenterai, enfin, quelques conclusions sur cette première rtie de l'œuvre de notre poète.

Musset est né en 1811 ; il appartenait à une très bonne famille ; n père était un haut fonctionnaire. Il reçut une éducation dis-nguée, fut élevé au lycée Henri-IV avec les fils du futur Louis-ıilippe, obtint au Concours général de très brillants succès. ève remarquable, il reçut une forte éducation classique, aussi rte qu'on peut la recevoir quand on cesse ses études à dix-sept ıs. Il était aisé, presque riche. Il avait beaucoup de goût pour littérature : il fréquenta le Cénacle. Là, au milieu de ces poètes métier ou d'inspiration, il apporta une note nouvelle : le dan-ysme. Il avait reçu une brillante éducation, fréquentait les sa-ns. Aussi passait-il aux yeux des autres poètes du Cénacle pour n amateur mondain, charmant, sans plus. Même on s'inquiétait ı peu de lui. Il n'était pas de plain-pied avec les autres. D'ail-urs, dès cette époque, il avait un caractère bien peu fait pour tirer l'amitié. A la fin de sa vie, il était devenu inabordable ; il

rabrouait grossièrement tous ceux qui l'approchaient. Mêm jeune, il avait déjà en lui quelque chose de tourmenté, d'insolent d'inquiet et d'inquiétant à la fois. M. Léon Séché nous a cité d lui une lettre qu'il écrivit, le 13 septembre 1827, alors qu'il n'a vait pas dix-sept ans. Il était à la campagne, et voici ce qu'il dit « Je m'ennuie et je suis triste ; mais je n'ai pas même le courag de travailler. Et que ferai-je ?... Depuis que je lis des journaux ce qui est ici ma seule récréation, je ne sais pas pourquoi cela m paraît d'un misérable achevé. » Et il continue, en disant que l lecture des journaux l'a dégoûté de toute autre lecture : « Je n voudrais pas arriver ou je voudrais être Shakespeare ou Schi ler. » C'est évidemment au Schiller des *Brigands*, à l'homme ré volté contre les lois, qu'avec toute sa génération il pense alor Et il ajoute : « Je sens que le plus grand malheur qui puisse arr ver à un homme qui a des passions vives, c'est de n'en poir avoir... Je donnerais ma vie pour deux sous, si, pour la quitter, ne fallait pas passer par la mort. » Il voudrait aimer ; mais affirme que jamais il ne s'engagera dans ses amours pour plus d six mois. Lamartine, au même âge, croyait, chaque fois qu'il a mait, que c'était pour l'éternité. Musset a bien des velléit d'écrire : « Je me sens par moments une envie de prendre u plume et de salir du papier. » Mais, vite, il est rebuté. Un peu pl loin, il écrit encore : « J'ai besoin d'aimer... J'aimerais ma co sine qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et éc nome. » Tout cela compose un caractère singulier. Ce qui e surtout inquiétant, c'est cette pédanterie, c'est cette affectatic de corruption et de débauche, c'est ce manque, tout au moi apparent, de sincérité. Son portrait physique nous laisse la mên impression. Lamartine — qui ne l'a jamais aimé — en a par avec un singulier mélange de sympathie involontaire et de m pris. Il le montre couché mollement sur un divan dans le salon Charles Nodier : « C'était un beau jeune homme aux cheveux huil (entendez : lisses) et flottant sur le cou... déjà un peu pâli par l insomnies de la Muse... Il n'était pas célèbre encore. Il n'habita Paris qu'en passant. » Lamartine le reconnut, une ou deux fo encore, aux séances de réception à l'Académie française.

En somme, la figure de Musset jeune est assez peu sympat que ; mais il faut vaincre cette impression et aller au fond d choses. Il y a quelque chose dans ce dandy : une sincérité et u nervosité extraordinaires. Dans ses vers, il est comme empor par un tourbillon dont il se rend compte lui-même. Ses habitud d'intempérance y ont contribué pour beaucoup. Il faut l'avoue dès sa jeunesse, Musset a bu. Ce n'est pas d'abord l'ivresse ho

teuse et dégradante. L'ivresse se traduit chez lui par un état singulier : le dédoublement, causé par le délire. Il arrive parfois que, dans des moments de grande fatigue ou de grande souffrance, on a la sensation de se dédoubler. Cette sensation, Musset l'a eue à maintes reprises. Toujours il revoit :

> Cet « orphelin, vêtu de noir,
> Qui me ressemblait comme un frère »...

Il l'a vu bien avant d'avoir écrit ces vers. Tout jeune, il s'est regardé vivre. De là, des impressions extrêmement vives et fortes. Si l'on ajoute à cela qu'il avait le don de transformer toutes ses impressions en une musique charmante, de créer des personnages harmonieux et vivants, on comprendra que, dès l'âge de vingt ans, il ait pu imiter lord Byron : il n'a eu qu'à se laisser entraîner par son tempérament.

Il apprit au Cénacle l'art de faire des vers. Il fit des vers romantiques, comme ceux de ses amis ou de ses maîtres : Hugo, Lamartine, Chénier. C'est à Chénier qu'il doit cette grâce hellénique, et cet art tout plastique de représenter une statue, une ligne, en quelques vers. Il fait de jolis vers, sous l'impression du moment. M. Rostand n'a pas plus de fantaisie. Seulement, on est toujours tenté de se demander s'il les écrit pour s'amuser, ou s'il est vraiment romantique. Bientôt, sa *Ballade à la lune* montrera assez qu'il ne s'agit pour lui que d'un jeu :

> C'était, dans la nuit brune,
> Sur le clocher jauni
> La lune
> Comme un point sur un I.

Vraiment, alors, il n'est ni romantique ni classique.

> Racine, rencontrant Shakespeare sur ma table,
> S'endort près de Boileau qui lui a pardonné.

Il n'appartient à aucune école ; il ne relève d'aucun système. C'est par la suite qu'il va devenir romantique, en s'abandonnant davantage à son tempérament. Les vers qu'il avait écrits depuis deux ans, il vint les porter, un jour, à un éditeur. L'éditeur les accepta ; mais, trouvant le volume trop court, il demanda quelques pièces en supplément. Musset avait vingt ans ; il ne s'embarrassa pas pour si peu : il écrivit 95 strophes de dix vers chacune, et ce fut *Mardoche*.

Dans ce premier recueil de Musset, il y a de tout. Il y a des

pièces de pure fantaisie, des odes funambulesques, à la manière de Banville, par exemple, *la Ballade à la lune*, déjà citée, ou *Dans Venise la rouge*. — *Don Paëz*, c'est déjà toute la poésie de Byron. Don Paëz songe à sa maîtresse. Survient dans l'auberge où il se trouve un jeune dragon qui en parle en termes assez légers. Don Paëz se fâche. — « Mais elle m'aime », répond le dragon. Les deux rivaux décident alors d'en finir par un duel. Le survivant va tuer la perfide. Nous retrouvons, dans cette pièce et dans quelques autres analogues, l'ironie, la force blasphématoire du poète anglais. Pour compléter le recueil, un drame : *les Marrons du feu*. Le poète nous présente sa pièce avec beaucoup de fantaisie :

> Mesdames et Messieurs, c'est une comédie,
> Laquelle, en vérité, ne dure pas longtemps...

Il se moque agréablement des autres et de lui-même, et ajoute, en manière d'excuse :

> Surtout considérez, illustres Seigneuries,
> Comme l'auteur était jeune...

C'est un drame sanglant, violent, avec des scènes d'amour et de débauche. Avec quelle ironie Musset nous présente ses personnages : la Camargo, l'Abbé, le Chevalier !

La dernière pièce du recueil, c'est *Mardoche*, écrit en deux ou trois semaines. Quand Musset a abordé ce sujet, il est probable qu'il avait seulement l'intention d'écrire l'histoire d'un jeune désabusé ; mais le sujet s'est élargi. C'est une histoire d'amour : un jeune homme est surpris par le mari qu'il trompe. Au reste, l'histoire n'est rien, et cette poésie ne vaut que par la verve et la fantaisie. Musset semble, d'un bout à l'autre, avoir voulu se moquer de son lecteur. Pour nous résumer, dans ce volume de jeunesse, on aperçoit déjà, à travers tout ce qu'il comporte d'imitation, de factice, de conventionnel, un tempérament personnel de poète. Ce tempérament s'accuse davantage dans le volume suivant.

Pendant deux ans environ, Musset continua à travailler. Il donna à la *Revue de Paris* des pièces d'une facture de plus en plus sévère et châtiée, par exemple, les *Vœux stériles*. Pour vous dire toute ma pensée, je n'en pense pas grand bien. Musset est incapable de faire un poème qui se tienne ; partout des trous, des sautes, des absences de transition. Il n'arrive à sauver ses poésies que par d'heureuses comparaisons, de brillants développements. Il traite de préférence les morceaux à effet. Mais, quand même ces poèmes sont les moins connus de ceux qu'il a écrits, et ils ne méritent pas d'être remis davantage en lumière.

En 1832, Musset porta à l'éditeur un nouveau manuscrit ; il contenait deux pièces de théâtre : *A quoi rêvent les jeunes filles* et *la Coupe et les Lèvres*. Le tout constituait *le Spectacle dans un fauteuil*. La première des deux pièces : *la Coupe et les Lèvres*, est tout à fait curieuse. La lecture n'en est pas attrayante, et elle exige de la persévérance. Mais elle est très caractéristique du temps, et l'influence de Byron s'y marque très nettement. Un montagnard — sur l'origine duquel Musset ne nous renseigne pas — a une âme singulière et, pourrait-on dire, frénétique. Sans motif aucun, il renvoie sa douce fiancée avec des paroles terribles. Sans plus de motifs, il tue un palatin qu'il rencontre en chemin ; puis il prend du service dans les armées de l'Empereur, devient colonel et grand général. Mais sa frénésie le reprend. Le voici redevenu le brigand, l'ennemi des lois. Il rentre dans sa patrie, retrouve sa fiancée, et il semble que l'influence de la nature va l'apaiser ; mais, de nouveau, il a le cœur agité, brûlé de passion. Au moment où il va épouser sa fiancée, une maîtresse, jadis chassée par lui, survient, le poursuit et tue l'innocente. Nous voyons là un type extraordinaire de héros, tel que pouvait l'imaginer une âme frénétique, trop jeune cependant pour avoir aperçu toute l'ampleur de la frénésie.

Autant cette première pièce est bizarre et déconcertante, autant la suivante, *A quoi rêvent les jeunes filles*, est charmante et poétique. Le vieux duc Laërte a deux filles en âge d'être mariées : Ninon et Ninette. Un comte soupire pour elles ; mais c'est un sot, un fantoche, une espèce d'automate. Laërte voit que ni l'une ni l'autre de ses filles ne l'aimera. Alors il s'adresse à un ami qui a un fils charmant, Silvio. Laërte fait venir le jeune homme et lui expose ses idées : pour gagner le cœur des jeunes filles, il ne faut pas les supplier ; des incidents romanesques, de l'étrange, quelque chose de presque irrespectueux, voilà les moyens sûrs pour leur plaire. Silvio n'accepte pas. Il ne sait qu'aimer, et tous ces moyens lui répugnent. Laërte, qui veut quand même voir réussir ses projets, jouera alors, en se déguisant, le rôle que Silvio a refusé d'accepter. La nuit, sous la fenêtre de ses filles, il va donner des sérénades. Ninon et Ninette ne le reconnaissent pas ; mais toutes deux éprouvent des sensations analogues, qu'elles se communiquent dans un dialogue délicieux. Ici la poésie, prenant des voies inconnues aux écrivains du XVIII^e siècle, sort du monde réel, touche à la musique. Personne, absolument personne avant Musset, n'était capable d'écrire des pages comme celle-là. C'est véritablement un genre nouveau qui entre dans la littérature française.

Pour nous résumer, les héros de Musset demandent à l'extraor-

dinaire intensité de la passion ce que d'autres demandent à la raison ou à la volonté. C'est par là qu'ils dépassent l'humanité moyenne. Mais, en même temps, ces héros, que la passion transforme en surhommes, sont des désabusés. Ils jettent un regard désenchanté et ironique sur les choses. Tandis qu'Harpagon ne connaît que sa chère cassette et ne doute pas de la valeur de l'objet qu'il aime, les héros de Musset, tout passionnés qu'ils sont, parlent de leur passion sur un ton de raillerie et de persiflage. Par là l'œuvre de jeunesse de Musset se sauve de l'ennui. Car, il faut bien le reconnaître, ses premières poésies sont caractérisées par l'abus du procédé. Les fautes ne se comptent pas chez lui. Il écrit directement, sans travail aucun ; on retrouve à chaque page des clichés, des formules toutes faites, des apostrophes ridicules, des défauts évidents de facture, jusqu'à des fautes de français. Mais il y a quelque chose qui excuse tout cela : c'est la jeunesse, et c'est sur cette idée que je voudrais insister, en terminant la présente leçon.

La poésie de Musset est jeune, d'abord par la fraîcheur et la vivacité des impressions. Il s'intéresse à tout. C'est de lui qu'on peut dire qu' « il a le cœur innombrable, le visage émerveillé ». Malgré son désenchantement apparent, tout ce qu'il voit le ravit aussitôt. Sa poésie est jeune aussi, parce qu'elle vient d'un poète jeune, qui n'a pas encore eu le temps de devenir un homme de métier. Tout est souple encore chez lui, léger, charmant. Des poètes comme Leconte de Lisle, s'indigneront de ses négligences et de ses faiblesses. C'est le devoir des professeurs de les signaler. Mais n'importe : le lecteur est pris par la fraîcheur et le naturel du style. Plus tard, Musset sera trop maître de sa plume. Il abusera étrangement du procédé. La poésie de Musset est jeune encore, parce qu'elle émane d'un poète amoureux des vers. Personne n'a tant aimé la poésie ; il l'a aimée à la folie. On prétend que les vieillards seuls peuvent s'intéresser aux fictions de la poésie. Il y a peut-être, en effet, un certain genre de poésie qui convient aux vieillards. Mais la poésie est, avant tout, œuvre de jeunesse. Jeune toujours, la poésie de Musset l'est par la façon dont il comprend l'inspiration :

On n'écrit pas un mot où tout l'être ne vibre.

Pour lui, la poésie est une belle inconnue, qui vient lui chuchoter des mots mystérieux à l'oreille ; elle est une apparition merveilleuse. Enfin, ce qui fait surtout paraître jeune la poésie de Musset, c'est la place qu'elle accorde à l'amour. Toutes les poésies

de Musset sont pleines d'amour. Et l'amour est quelque chose de fort complexe. Il y a d'abord l'amour grossier, celui auquel le poète s'est trop souvent abandonné, la débauche. Il l'abhorre ; elle est pour lui le grand mal :

> Mais malheur à celui qui laisse la débauche
> Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !

La souillure de l'orgie ne saurait s'effacer. Puis vient l'amour sous la forme du plaisir léger ; cet amour-là, j'aurai l'occasion de vous en parler plus à loisir la prochaine fois ; enfin, au-dessus de ce caprice et de cette fantaisie, il y a une dernière forme de l'amour, épurée, éthérée : c'est le véritable amour, celui de Silvio, qui ne sait qu'admirer, adorer et se taire. Cette conception si haute de l'amour, la plus haute qui se puisse trouver, n'est-il pas curieux que le poète qui l'a le mieux exprimée est aussi celui dont la vie fut la plus troublée, la plus tourmentée ? Pour Musset, le suprême bonheur est de vivre de cet amour et d'en mourir. L'amour, voilà le sentiment qu'on retrouve au centre de toutes ses pièces. C'est grâce à l'idée qu'il s'en fait qu'il sera capable de devenir notre Shakespeare. Sous une forme objective, impersonnelle, Musset nous fera son propre portrait, et, en même temps, il créera des personnages aussi vivants, aussi réels, que ceux de Corneille ou de Racine.

Ainsi Musset, représentant de la poésie frénétique et créateur du véritable drame romantique, joindra à la gloire de Byron celle de Shakespeare.

---

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

**Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La politique de la France hors d'Europe de 1848 à 1858.

La politique extérieure de la France en Europe, pendant la période qui va de 1848 à 1858, s'ouvre avec la Révolution et se termine quand Napoléon renonce à l'entente anglaise et au maintien du *statu quo*, pour intervenir activement en Italie, pour inaugurer une politique d'offensive contre le régime territorial des traités de 1815. La politique de la France hors d'Europe, pendant la même période, n'intéresse pas tous les Etats et tous les pays du monde. Notre pays n'entretient avec l'Amérique que des relations économiques, depuis que la chute de Rosas a mis fin au conflit politique entre le gouvernement de Louis-Philippe et l'Argentine. L'action politique de la France se limite aux colonies, à l'Afrique du nord-ouest et aux Etats de l'Extrême-Orient.

Nous étudierons successivement :

1° Le régime colonial de 1848 et les modifications qu'il a subies du fait de la Révolution ;

2° La politique de Napoléon dans les colonies et en Extrême-Orient.

*Documents.* — Ce sont surtout des *documents officiels* :

*Rapports au Moniteur.* — *Annales du commerce.* — *Revue coloniale*, 1843-1848.

On consultera :

DUVAL. — *Les colonies et la politique coloniale de la France*, 1864.

BOUET-WILLAUMEZ (amiral) dans la *Revue des Deux Mondes*, 1852.

*Annales sénégalaises*, 1854-1885.

CORDIER H. — *La France et la Cochinchine*, 1852-1856, 1906.

— *L'expédition de Chine* de 1857-58, 1905.

*Exposés généraux* :

DUBOIS et TERRIER. — *Les colonies françaises*, 1902.
WAHL. — *L'Algérie*, 4e édition, 1903.
CULTRU. — *Histoire du Sénégal*, 1910.
— *Histoire de la Cochinchine française*, 1910.

I. — Au moment où éclate la Révolution, les possessions de la France hors d'Europe comprennent les débris de son empire colonial restitués en 1815, et les pays conquis par Louis-Philippe en Algérie.

1° Les colonies françaises se réduisent à des possessions étroites et isolées les unes des autres, restes d'un empire colonial qui avait formé un ensemble vaste et cohérent. Cette dissémination rend difficile une classification rigoureuse. Bouet-Willaumez distingue des colonies de culture, des colonies commerciales et des colonies militaires. Nous grouperons ces possessions d'après leur origine.

En Amérique, la France conserve les débris d'anciennes plantations : la Martinique et la Guadeloupe dans les Antilles ; sur le continent, la Guyane ; elle conserve aussi les débris de ses possessions canadiennes : une station de pêche à Terre-Neuve et deux îlots, Saint-Pierre et Miquelon.

Dans l'Afrique occidentale, elle possède des postes de commerce anciens, Saint-Louis et Gorée, d'autres qui ont été rétablis depuis 1843, comme Assinie et Grand-Bassam sur la côte de Guinée, où se fait le commerce des bananes, des oranges, de l'or, par l'intermédiaire de noirs, habitant le bord des lagunes, qui revendent ces produits et ces marchandises aux navires européens mouillés en avant de la barre. En 1842, la France a également pris pied au Gabon ; elle y a installé un fort et des factoreries. Le pays fournit de l'ivoire, de l'ébène et du caoutchouc.

Dans l'océan Indien, elle a gardé quelques-unes des possessions de la Compagnie des Indes : Bourbon, trois petites îles, cinq villes de l'Inde et des « loges ».

En Océanie, elle a fait de récentes acquisitions. Une mission française s'est établie aux îles Marquises en 1838, et une escadrille les a occupées temporairement en 1842. Tahiti a été placé sous le protectorat de la France.

L'ensemble de ces colonies forme, comme on le voit, un très petit empire, dont la population totale, en 1854, ne dépasse pas 659.000 habitants. Les blancs y sont en minorité ; ils se trouvent surtout à Bourbon et dans les colonies d'Amérique. Les plus peuplées parmi ces colonies sont les plus anciennes. La Marti-

nique compte 134.000 habitants, la Guadeloupe 129.000, l'Inde 206.000, Bourbon 129.009.

Le régime économique et social de ces colonies est très différent. Les plus anciennes sont des pays « colonisés », au sens propre, c'est-à-dire peuplés par des Français et par leurs esclaves noirs : elles ont une population hétérogène, mais dont la diversité de races a été atténuée par les mélanges. Cette population a même langue, même droit privé. Les maîtres ont imposé à leurs esclaves leur langue et leur coutume. Les lois ont assujetti ces colonies au régime du droit civil et de la procédure pénale de la France. La société y est aristocratique, par suite de la survivance de l'esclavage et des différences de races. On y peut distinguer des couches à la fois ethnographiques et sociales qui se superposent : au sommet, les blancs ou créoles, propriétaires des plantations et des maisons de commerce ; en bas, la masse des esclaves noirs, cultivateurs ; entre les deux, les affranchis, gens de couleur et mulâtres, que la haute société tient à l'écart, surtout dans les villes : ce sont des artisans, des commerçants, des pêcheurs.

Telle est, par exemple, la situation à la Martinique, où les blancs et les créoles, au nombre de 9.000, détiennent les terres et les capitaux ; tandis que 37.000 gens de couleur exercent dans les villes le commerce ou les professions manuelles, et que 75.000 esclaves noirs sont employés à la culture du café, de la canne à sucre et du coton dans les grandes propriétés. A la Guyane se retrouvent des proportions analogues : 1.000 blancs, 4 à 5.000 gens de couleur, 12.000 noirs. A Bourbon, de petits propriétaires blancs occupent les « hauts » de l'île, tandis que la masse des esclaves est répartie entre les grands domaines qui découpent en triangles la plaine côtière.

Toutes ces colonies ont adopté le même régime agricole. Elles pratiquent une culture dominante, celle de la canne à sucre, d'où l'on tire le sucre et le rhum. Cette exploitation suppose de grands domaines et des cultivateurs non propriétaires. Les procédés de culture sont restés primitifs ; la terre est travaillée à bras. La transformation et l'utilisation industrielle de la canne se font sur place, au moyen de chaudières à découvert. Cette monoculture a remplacé la culture des plantes indispensables à l'alimentation et même les anciennes productions coloniales, comme le café, qui avait fait la réputation de Bourbon et de la Martinique, le cacao et la girofle.

Les relations commerciales avec la France sont réglées par le pacte colonial. Les colons ne peuvent vendre leurs produits qu'en France ; ils ne peuvent acheter que des produits industriels

ançais. En échange de ce sacrifice, ils ont le monopole du arché du sucre, rendu d'ailleurs illusoire par la production et vente du sucre de betterave. Il en résulte pour les colons un ritable malaise économique.

Les colonies « de commerce », comptoirs d'Afrique et villes de nde, diffèrent de celles que nous venons de considérer, par le t que leur population est presque entièrement indigène. Les ropéens n'y sont venus que pour commercer ; ils s'y trouvent petit nombre et restent campés. Dans les villes de l'Inde, la pulation indigène, très dense, cultive les plantes nécessaires à subsistance et des produits d'exportation. Les blancs se réduint au personnel des fonctionnaires et à quelques commerçants. r les côtes de Guinée, les indigènes font l'office de courtiers et provisionnent les négociants européens. Au Sénégal, les blancs, nctionnaires ou commerçants, s'unissent souvent avec des nmes noires ; mais ils les prennent dans les familles des chefs : st pourquoi le préjugé de la couleur n'existe pas dans ce pays. s métis de sang noble, issus de ces mariages, forment la classe mmerciale active, détiennent les capitaux, ont des propriétés. s noirs ne sont pas tous des esclaves ; l'esclavage à vie est assez re. Le petit nombre des Européens qui résident au Sénégal n'a s permis l'occupation du pays. La domination française y est surée par l'existence de quelques postes militaires.

Toutes les colonies françaises dépendent étroitement de la mépole. Elles n'ont ni droit de contrôle ni représentants. Dans anciennes possessions, il y a bien un conseil colonial ; mais il possède aucun pouvoir réel. La loi vient de France, sous forme ordonnance. Le pouvoir appartient au seul gouverneur. Les lonies dépendant du ministère de la marine, les gouverneurs nt des officiers de marine qui apportent dans l'exercice de leurs nctions des manières autoritaires et qui affectent des allures istocratiques. Ils ne considèrent pas ces fonctions comme une rrière durable, mais comme un stage, et, de fait, ils sont très uvent renouvelés.

2° L'Algérie, elle, est soumise depuis peu ; elle l'est incomplètement. Des trois populations qui se superposent dans ce pays, ux seulement ont renoncé à la résistance : les Turcs, habitants s villes, et les Arabes, qui peuplent les plaines et les vallées, steurs semi-nomades qui vivent sous la tente ou dans les urbis. Les kabyles, cultivateurs sédentaires, groupés dans des llages fortifiés, et dont la population dense occupe la montagne les oasis à palmiers, tiennent encore contre les envahisseurs.

Dans les pays enlevés aux Arabes ont commencé à s'établir des

colons blancs; mais le succès de la colonisation reste douteux. C
ne sont pas des familles, mais des individus qui s'établissent
Algérie. La mortalité est très forte parmi les nouveaux occupan
et le chiffre des décès l'emporte sur celui des naissances :

| | | | |
|---|---|---|---|
| De 1834 à 1840, | on compte | 1.448 décès pour | 1.000 naissance |
| De 1841 à 1850, | — | 1.416 | — |
| De 1850 à 1856, | — | 1.170 | — |

A partir de 1856 seulement, le chiffre des naissances surpasse
celui des décès. Les terres domaniales concédées aux colons q
s'engagent à les défricher sont loin d'être entièrement utilisé
par l'agriculture.

Le territoire a été partagé en trois catégories administrative
suivant la nature de la population : il y a le territoire civil, le te
ritoire mixte et le territoire arabe. Ce dernier est administré p
les « bureaux arabes », commandés chacun par un officier
groupés suivant les divisions militaires ; les bureaux se rens
gnent sur l'ennemi, étudient le pays, assurent les communic
tions, reçoivent les propositions des chefs arabes.

Telle est la situation générale des colonies françaises à la veil
de la Révolution de 1848. Cette Révolution a eu sur les coloni
des conséquences directes. Le nouveau personnel de gouvern
ment a voulu abolir les pratiques contraires aux principes rép
blicains, et, d'abord, l'esclavage. Le principe de sa suppressi
est adopté le 21 mars, et l'Assemblée nomme une commission po
en régler l'application. En attendant, elle interdit l'usage d
peines corporelles. Le 27 avril, un décret déclare l'esclava
aboli, ordonne de relâcher les esclaves condamnés pour des fai
qui ne sauraient être qualifiés délits et annonce que l'Assembl
réglera l'indemnité à allouer aux propriétaires d'esclaves.

La nouvelle fut accueillie avec consternation dans les coloni
et l'abolition de l'esclavage fut immédiatement suivie par u
crise de la production sucrière, les noirs ne voulant plus co
tinuer un travail qui leur rappelait la servitude. Les indemnit
votées par l'Assemblée variaient suivant les colonies. A la Mar
nique, le propriétaire recevait 430 francs par esclave libéré ; à
Guadeloupe, 470 francs ; à la Guyane, 618 francs ; à la Réunio
705 francs. Il en coûta 126 millions à l'Etat, et cette somme éta
insuffisante pour dédommager les propriétaires d'esclaves. Po
parer aux effets de la crise, on eut recours à des expédients, n
tamment à Bourbon, et l'on s'efforça de ménager une transitio
Les noirs durent s'engager à servir encore pendant deux ans ;
leur laissa la faculté de choisir leur employeur, et la plupart

nnèrent la satisfaction de changer de maître. Les propriétaires, u habitués à discuter avec leurs serviteurs, ne purent pas s'en-ndre avec les noirs affranchis. Beaucoup furent ruinés. On eut rs recours à un détour légal pour rétablir le travail forcé. ffranchi sans travail, sans moyens d'existence, fut assimilé au gabond ; l'autorité lui imposait l'obligation de contracter un gagement d'un an, garanti par un livret (comparer avec le gime des ouvriers français à la même époque). Les noirs élu-rent le plus souvent cette difficulté en contractant des enga-ments fictifs envers des mulâtres et des gens de couleur.

En Guyane, on essaya de prolonger l'esclavage sous le titre volutionnaire d'organisation du travail ; mais les engagements cés à long terme n'aboutirent qu'à provoquer la désertion des irs. Les colons des Antilles se résignèrent à laisser établir le aire libre.

L'Assemblée posa aussi le principe de l'égalité des colonies et la métropole ; elles eurent le droit d'élire des représentants, et lgérie fut divisée en trois départements.

En Algérie, l'Assemblée voulut réformer le régime de colonisa-n et utiliser ce pays pour résoudre les difficultés suscitées par proclamation du droit au travail. Elle supprima le territoire xte, donna au territoire civil des préfets, des sous-préfets et s maires, à l'imitation de la métropole. Elle vota un crédit de millions, à répartir sur plusieurs années, pour créer des centres colonisation; elle alloua aux familles des colons des terres, des truments, des semences, et, jusqu'à la mise en valeur de ces res, des vivres et des secours. Les ouvriers sans travail qui ent envoyés comme colons étaient, pour la plupart, inhabiles au vail des champs ; beaucoup revinrent et l'on eut l'impression n échec. Une commission d'enquête fut nommée ; elle constata e, sur 20.000 colons, 10.000 seulement s'étaient établis à de-ure. L'opération avait coûté 27 millions ; elle n'était pas en-rement vaine.

II — Le personnel nouveau, qui était arrivé au pouvoir avec poléon, introduisit des changements dans le régime colonial.

1° La Constitution de 1852 enleva aux colonies et à l'Algérie le oit d'être représentées ; elles se virent replacer dans une con-ion de dépendance absolue vis-à-vis de la métropole et du gou-rnement impérial. Le droit de faire des lois pour les colonies ssa du corps législatif au Sénat. Le sénatus-consulte de 1854 gla la constitution des colonies, en distinguant les affaires qui vaient être réglées par des lois et celles qui pouvaient l'être r des décrets. Au lieu de députés, les colonies eurent un comité

consultatif composé de délégués des conseils coloniaux et membres nommés par le gouvernement.

Pour remplacer les noirs affranchis, on organisa l'immigrat de travailleurs pris en Afrique, dans l'Inde et en Chine. Mais Anglais se plaignirent de ce qu'on engagait des noirs, disant c c'était là un moyen détourné de rétablir la traite. Les Chinc d'autre part, obéissaient difficilement. L'Inde française et Réunion devinrent les principaux centres pour ces engagemen L'essai échoua en Guyane, où l'on avait appelé des Madériens des noirs de Guinée.

Le gouvernement impérial, pour imiter le régime anglais peut-être aussi, du moins dans la pensée de Napoléon, a l'espoir de régénérer les criminels, se décida à supprimer bagnes et à établir des colonies pénitentiaires. Il s'ensuivit u transformation de la Guyane. En 1854, les pouvoirs du gouverne furent renforcés ; il eut le droit de régler seul les dépenses et impôts. Le désir d'acquérir une colonie de déportation contrib aussi, en partie, à l'occupation de la Nouvelle-Calédonie.

2° Les conditions de la vie économique étaient en voie transformation. Après la crise qui suivit l'abolition de l'esclava la production sucrière se releva et en vint à dépasser la prod tion antérieure à 1848. A Bourbon, la petite propriété, ruin disparut, laissant place à la grande. En Guyane, l'établissem d'un pénitencier stimula l'activité économique.

En Algérie, les militaires avaient repris la direction de l'adı nistration. Ils essayèrent d'un nouveau système de colonisati les « cantonnements », qui ne tendaient à rien moins qu'à mo fier la manière de vie des Arabes et à les fixer en villages séd taires. Ainsi l'on espérait doter l'agriculture d'une partie terres occupées par les pâturages. Le régime des concessions aussi modifié. On supprima les concessions gratuites et pro soires, et les terres furent vendues à titre définitif. On essaya faire créer des villages par l'entreprise en grand, et une co pagnie se fonda à cet effet. Le régime douanier fut modifié ; produits de l'Algérie entrèrent en franchise dans la métropo Le résultat se fit immédiatement sentir : le commerce de la lonie doubla en un an. Une augmentation de la population se p duisit à partir de 1856. Les Français s'acclimataient mieux Algérie ; l'agriculture devenait plus productive ; la culture céréales formait une extension croissante, et l'on commençait planter la vigne.

3° Le gouvernement impérial travailla à augmenter le domai colonial de la France sur trois points : Algérie, Afrique, Océan

En Océanie, Napoléon se décida, en 1853, à faire occuper la Nou-
lle-Calédonie. Il agit ainsi en partie pour faire concurrence aux
nglais, en partie pour protéger les missions françaises déjà
ablies, pour donner aux navires de guerre un point de relâche
ns le Pacifique, et aussi pour réaliser ses projets de transfor-
ation du régime pénitentiaire. Un établissement fut créé en
54 ; mais l'île ne reçut pas immédiatement un gouvernement
stinct. Un essai de déportation aux îles Marquises fut aussi or-
nisé, mais l'on y renonça ; on ne laissa dans ces îles que les
ssionnaires qui s'y trouvaient.

En Algérie, le gouvernement français n'avait pas attendu l'avè-
ment de Napoléon pour étendre la conquête aux oasis. (Cf.
usset, *la Conquête de l'Algérie*, 1841-57-1889.) L'épisode le plus
narquable de cette lutte est le siège de l'oasis de Zaatcha, en
49. Le bureau arabe ayant établi un impôt de 0 fr. 25 à 0 fr. 40
r palmier, les habitants, excités par Bou-Liane, un porteur
eau enrichi, nommé cheik par Abd-el-Kader et destitué par les
ançais, se soulevèrent et repoussèrent une colonne d'attaque
nue de Biskra. Le siège se termina par l'assaut et la destruc-
n de l'oasis. Laghouat et plusieurs oasis sahariennes tombèrent
pouvoir des Français.

Les opérations les plus sérieuses furent menées contre les Ka-
les. L'expédition contre le massif de la petite Kabylie fut
cidée en grande partie pour donner à Saint-Amand l'occasion
se signaler. L'Assemblée ayant refusé, en 1851, de voter les
edits nécessaires pour une expédition contre la grande Kabylie,
ndon avait obtenu par un compromis que l'action se portât au
oins sur la petite. Puis lui-même attaqua la grande Kabylie ;
is, au lieu d'envoyer des colonnes, il se préoccupa d'assurer
communications, fit faire des routes en montagne, au prix de
mbreuses difficultés. Les Kabyles restaient toujours mena-
nts.

On eut raison d'eux, en 1857, à la suite d'une grande expédi-
n. 37.000 hommes cernèrent le massif, y pénétrèrent, écrasè-
nt les tribus une à une et obtinrent leur soumission, en promet-
nt de leur laisser leurs institutions et leurs chefs. On créa, au
lieu du pays, le fort Napoléon. La conquête de toute l'Algérie
it achevée.

En Afrique, les trois groupes de postes français s'étendirent.
Gabon, une cargaison de nègres relâchés fonda le village de
oreville. En Guinée, à la suite de combats et de traités signés
ec les chefs de la côte, la domination française fut assurée et
poste créé à Dabou.

Mais la principale extension se produisit au Sénégal. Il avait, dans cette région, que des postes isolés. Au nord s'é daient les « Maures », tribus de musulmans arabes ou kaby Au sud habitaient des nègres fétichistes, déjà entamés l'invasion de pasteurs musulmans, venus du nord, les Peu Il s'était ainsi formé un peuple de métis : les Toucouleurs, o nisé en empire dans le Fouta-Djalon, par un saint musulman condition des Français établis dans le pays était précaire. Ils vaient payer aux chefs maures des droits sur les marchandi principalement sur la gomme arabique et sur les arachides. I mécontentement s'était traduit, en 1851, par l'envoi de pétit au gouvernement français ; il concordait avec les sentiment Napoléon, qui ne pouvait souffrir de voir la France traitée vassale et qui donna l'ordre de supprimer les escales et le tri

Les opérations furent dirigées par Faidherbe, alors capit du génie; elles durèrent plusieurs années et occupèrent des fo très restreintes. Le système de Faidherbe consista à mener d expéditions annuelles, l'une en hiver, pendant la saison sè contre les Maures, l'autre, pendant la saison des pluies, qui mettaient de remonter le fleuve, contre les Toucouleurs. Les c indigènes prirent l'offensive. L'un d'eux répondit à la dema d'abolition des coutumes et des péages en menaçant de détr les forts et de chasser le gouverneur qui avait « changé vieilles coutumes et troublé la paix du pays ». En 1855, ils passè le Sénégal à la nage et vinrent attaquer les ponts devant Sa Louis. Faidherbe les refoula, puis les poursuivit dans leur pay les força à demander la paix (1858). En 1855, sur le haut Séné le chef Omar saisit des marchandises, exigeant qu'on lui payâ tribut et que les navires de guerre ne remontassent plu cours du fleuve.

Faidherbe combattit ces prétentions et, pour les rendre vai établit des postes sur le bas et sur le haut Sénégal (Bakel, Médi

L'épisode le plus dramatique qui marqua cette conquête f siège de Médine, en 1857, par l'armée d'Omar. La garnison du po peu nombreuse et commandée par un mulâtre, résista aux pass et au blocus. Affamée et ne disposant plus que de deux car ches par homme, elle allait être réduite, lorsque la crue du fle permit à Faidherbe de venir la dégager.

Une fois tout danger écarté, la France, n'ayant pas de trou pour occuper le pays, s'entendit avec des chefs indigènes qui s gagèrent à le défendre et à laisser le commerce se faire librem Le traité de 1858, signé avec les Maures, remplaça les coutu onéreuses par un droit de sortie de 3 0/0 payé aux commissa

rançais ou aux agents des chefs. Ainsi cette région, où la France e possédait auparavant que des postes isolés, formait mainte-ant une possession continue, garantie par des chefs indigènes ujets de la France. En 1857 fut créé un bataillon de tirailleurs énégalais. Déjà était projetée l'exploration du Niger, déjà le ouvernement français avait en mains l'instrument qui lui per-ait d'étendre notre empire colonial dans l'Afrique occidentale.

En Extrême-Orient, la France était représentée par quelques ommerçants, surtout depuis le traité de 1845 qui nous avait ou-ert cinq ports chinois, et par des missionnaires. Les vexations ont ceux-ci furent l'objet en Annam et en Chine déterminèrent gouvernement français à les soutenir. Peut-être faut-il voir ans cette intervention la conséquence de l'influence directe du ergé sur le personnel du gouvernement ; peut-être aussi est-le la réalisation d'un dessein personnel de Napoléon. En 1855, charge la légation de Chine d'étendre les missions à l'Indo-hine. En même temps, il manifeste le désir de reviser les traités vec la Chine, pour que la France ait plus de ports ouverts à on commerce et puisse entretenir des agents à Pékin. Il songe à gir de concert avec l'Angleterre.

Montigny, consul à Changhaï, en congé, est chargé d'une mis-on auprès du roi de Siam ; il a pour instructions de conclure un aité de commerce. Il s'arrête à Rome, au passage, pour aller oir le Pape. Arrivé en Egypte, il reçoit des instructions sup-lémentaires lui prescrivant de passer au Cambodge et en Annam. n 1856, il conclut un traité avec le Siam ; mais il est mal reçu à ourane. Le souverain annamite refuse de laisser établir un con-il français et de tolérer la liberté de religion.

En Chine, les négociations se compliquent d'un conflit provoqué Canton par la saisie d'un navire chinois. C'est l'Angleterre qui irige les hostilités. L'agent français reçoit, le 25 décembre 1856, es instructions lui expliquant l'objet de l'intervention. Il s'agit 'assurer la sécurité des légations en les établissant dans la capi-le, auprès du gouvernement, et d'ouvrir largement le marché hinois aux étrangers. L'Angleterre, la France et les Etats-Unis gissent de concert pour obtenir ce résultat. Sur le refus du gou-ernement chinois, la France et l'Angleterre lui déclarent la uerre en 1858 ; elle se terminera en 1860, par la reconnaissance e ces prétentions.

En somme, la politique extérieure de Napoléon III, hors d'Eu-ope, permet d'entrevoir quelques idées directrices et perma-entes :

1° L'Empereur ne veut accepter que des conditions convenables

pour un souverain indépendant, ce qui le conduit à transform
les relations commerciales en une domination véritable (E
Sénégal) ;

2° Il se fait le protecteur des missionnaires catholiques (Asie

3° Il crée des colonies de déportation pénitentiaire, avec l'id
vague de régénérer les criminels (Nouvelle-Calédonie).

La période de 1848 à 1858 est marquée par l'extension de
domination française en Afrique et de l'influence française
Asie.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Andrew Marvell (1621-1678).

Après avoir étudié en Marvell le poète de la Nature et le poète de l'Amour, nous arrivons maintenant à des poèmes d'un caractère plus général, qui nous font voir chez Marvell le Puritain. On retrouve, dans certains, la largeur dont il faisait preuve dans sa jeunesse. Tous, sauf un, sont écrits en *couplets*. Marvell cède, lorsqu'il les écrit, à la tendance qui inclinait tous les poètes de l'époque vers une versification plus simple et plus unie. Presque tous ces poèmes ont un caractère politique. En voici toutefois deux qui sont des poèmes de circonstance, de sujet littéraire.

Le premier est adressé par Marvell *A son noble ami sir Richard Lovelace*, *au sujet de ses poèmes*. Il est intéressant surtout pour montrer quelle était la largeur d'esprit de Marvell. Lovelace est le plus représentatif des poètes cavaliers; et Marvell, dans ce poème, inséré d'abord dans le recueil de *Lucasta* (1649) où se trouvent ceux des poèmes de Lovelace qui sont parvenus jusqu'à nous, se défend d'avoir attaqué Lovelace, alors que celui-ci se compromit et se fit jeter en prison pour avoir présenté au Parlement la pétition de Kent tendant au rétablissement de l'épiscopat et du rituel. Au contraire, il déplore l'animosité suscitée par la guerre civile, et termine en disant l'amour des femmes pour le poète, et en joignant sa louange à la leur.

L'autre poème a trait au *Paradis perdu*. Il fut écrit en 1674, un peu avant la mort de Milton, et mis dans l'édition de Milton de cette année. Déjà, l'année précédente, Marvell avait écrit une belle défense en prose du vieux poète aveugle, soupçonné d'avoir mis la main à sa satire : *The Rehearsal transprosed*. Pour comprendre le poème qui nous occupe maintenant, il faut savoir qu'en 1674 Dryden avait écrit un opéra, *The State of Innocence*, fondé sur le *Paradis perdu*, Il avait demandé à Milton la permission de faire de son *Paradis perdu* un petit drame en vers rimés. Milton lui avait répondu : « That he would give him leave to tag his verses. » La pièce de Dryden circula toute l'année 1674, mais ne

fut imprimée qu'à la fin de l'année, après la mort de Milton. C'est à elle que Marwell semble faire allusion, lorsque, parlant de la majesté et de la force, étonnantes à son sens, de Milton, il le déclare assez grand pour pouvoir se passer de rimes. Il dit d'abord quelle avait été son inquiétude, en apprenant le projet de poème sacré formé par Milton. Il avait craint pour la religion ; il avait éprouvé une peur analogue à celle qui faisait dire à Boileau que les poètes épiques doivent s'abstenir de traiter les sujets religieux. Puis il avait craint l'insuccès de son ami luttant avec un tel sujet. Mais, maintenant, il a vu l'œuvre, il est rassuré et il admire.

Il loue en beaux vers la majesté de Milton :

> That Majesty which through thy Work doth Reign
> Draws the devout, deterring the Profane ;
> And things divine thou treatst of in such state
> As them preserves, and thee, inviolate.
> At once delight and horror on us seise,
> Thou singst with such gravity and ease ;
> And above humane flight dost soar aloft
> With plume so strong, so equal and so soft ;
> The Bird named from that Paradise thou sing
> So never flaggs, but always keeps on wing.

Et voici, maintenant, comment Marvell loue le vers blanc de Milton :

> Well mighst thou scorn thy Readers to allure
> With tinkling Rhime, of thy own sense secure,
> While the Town-Bayes writes all the while and spells,
> And like a Pack-horse tires without his Bells ;
> Their Fancies like our Bushy-Points appear,
> The Poets tag them, we for fashion wear.
> I too, transported by the Mode offend,
> And while I meant to Praise thee; must commend
> Thy verse created like thy theme sublime,
> In Number, Weight, and Measure, needs not Rhime.

La plupart des autres poèmes de Marvell sont consacrés à Cromwell. Marvel fut, par excellence, le poète de Cromwell. C'est lui qui a loué le plus fréquemment le Protecteur. Il est peut-être aussi celui qui l'a le mieux loué.

Le poème *Upon Cromwell's return from Ireland* (1650) est le seul qui ait la forme lyrique. Il fut écrit par Marvell, au début de sa carrière, en stances rapides et entraînantes, qui imitent les stances saphiques d'Horace. C'est un éloge de Cromwell venant d'un homme qui semble moins l'avoir admiré du premier coup que s'être rendu à sa grandeur, en voyant quels succès il avait

remportés. Marvell montre l'apparition foudroyante de Cromwell, chargé d'une exécution terrible par la divinité et tiré de la retraite champêtre où il se complaisait. Il dit le meurtre, nécessaire, de Charles Ier, et sait, en le faisant, rendre hommage à la noblesse du roi sur l'échafaud. Il dit l'Irlande vaincue et soumise, et la modestie du vainqueur qui fait hommage de sa victoire au Parlement. Il exulte à la pensée qu'aucune nation étrangère, ni l'Ecosse non plus, ne tiendrait contre l'Angleterre. Voici Cromwell, fléau divin, inspirant l'admiration et la terreur :

So restlesse Cromwell could not cease
In the inglorious arts of peace,
But through adventurous warre
Urged his active starre ;

And, like the three-forked lightning, first
Breaking the clouds where it was nurst,
Did thorough his own side,
His fiery way divide ;

. . . . . .

Then burning through the aire he went,
And palaces and temples rent ;
And Caesar's head at last
Did through his laurels blast.

'Tis madness to resist or blame
The face of angry heaven's flame';
And if we would speak true
Much to the man is due,

Who from his private gardens, where
He lived reserved and austere,
(As if his highest plott
To plant the bergamott :)

Could by industrious valour clime
To ruin the great work of Time,
And cast the kingdoms old,
Into another mold...

Il est surtout intéressant, ici, de voir Marvell frappé de ce que Cromwell a été enlevé à son jardin pour devenir chef militaire des puritains. Ses préoccupations ordinaires s'introduisent, presque malgré lui, dans des poèmes qui semblent les exclure.

Ecrit en *couplets*, comme tous les autres poèmes de ce genre, et non plus en stances lyriques, est le poème qui a pour titre : *The first Anniversary of the Government under His Highness the Lord Protector, 1655*. On y remarque déjà une certaine évolu-

tion dans l'attitude de Marvell à l'égard de Cromwell. Au contraire des autres hommes, dit Marvell, Cromwell va croissant en force. Il a 56 ans, il entre dans la vieillesse, et pourtant sa vie est sans cesse plus active et plus remplie. Il est certes supérieur à ceux qui sont rois par droit de naissance. Aucun n'a montré les qualités dont il fait preuve. Quel règne a été aussi grand que le Protectorat ? Quel roi s'est montré pilote aussi ferme, doué d'un regard aussi juste ? Cromwell est un des pilotes sur qui on peut compter, un de ceux qui sauvent le navire de la tempête. Tout cela, Marvell le dit avec des images qui, chez lui, sont grandes et soutenues. Voici Cromwell comparé au pilote sauveur :

So have I seen at sea, when whirling winds
Hurry the bark, but more the seamen's minds
Who with mistaken course salute the sand,
And threatning rocks misapprehend for land ;
While baleful Tritons to the shipwrack guide,
And corposants along the tackling slide ;
The passengers all wearied out before,
Giddy, and wishing for the fatal shore ;
Some lusty mate who with more careful eye,
Counted the hours and ev'ry star did spy,
The helm does from the artless steersman strain
And doubles back unto the safer main :
What tho awhile they grumble discontent ;
Saving himself, he does their loss prevent.

Le *couplet* est là d'une fermeté extrême. On se sent sur la voie qui mène aux meilleurs vers de Dryden et de Pope.

Mais, ce que Marvell aime surtout à célébrer, ce sont les victoires étrangères de Cromwell. Le Protectorat a été réhabilité aux yeux mêmes de ceux qui le voyaient mal, par la grandeur donnée au pays anglais. Marwell se plaît à insister sur la puissance anglaise. La pièce se termine par un éloge indirect de Cromwell. Les rois étrangers se plaignent d'avoir été trompés par leurs ambassadeurs, qui leur avaient représenté l'Angleterre comme un pays ruiné, et Comwell comme négligeable. Chacune de leurs lamentations est un éloge de plus à l'égard de Cromwell :

Theirs are not ships, but rather arms of war,
And beaked promontories sail'd from far ;
Of floating islands a new hatched nest,
A fleet of worlds, of other worlds in quest ;
A hideous stole of wood Leviathans,
Armed with three tire of brazen hurricans ;
That thro the centre shoot their thundring side,
And sink the earth, that does at anchor ride.
What refuge to escape them can be found,

Whose watry leaguers all the world surround ?
Needs must we all their tributaries bee
Whose navies hold the sluices of the sea !
The ocean is the fountain of command,
But that once took, we captives are on land ;
And those that have the waters for their share,
Can quickly leave us neither earth nor aire ;
Yet if thro these our fears could find a pass,
Thro double oak, and lin'd with treble brass,
That one man still, altho but nam'd, alarms
More than all men, all navies, and all arms ;...

Ce n'est pas là, toutefois, la meilleure pièce inspirée par Cromwell à Marvell. Le poème sur la mort de Cromwell : *On the Death of his late Highness the lord Protector*, 1658, est de marche plus sûre. Il n'est plus seulement beau dans des parties, comme le précédent, mais dans la totalité. D'abord, il est pénétré d'émotion. Il semble que Marvell soit passé, à l'égard de Cromwell, de l'admiration un peu lointaine à un sentiment plus tendre. Dans l'intervalle, Marvell avait approché Cromwell davantage, et le poème le dit. C'est une élégie qui s'adresse autant à l'homme qu'au Protecteur. Elle exalte ses vertus familiales, son affection, sa bonté.

Le thème du poème est celui-ci : Pour faire mourir Cromwell, la Providence n'a pas pris le moyen éclatant d'une blessure reçue sur le champ de bataille. Il est mort de la douleur de voir mourir sa fille chérie Eliza (Lady Claypole). Marvell dit alors en beaux vers l'amour du Protecteur pour sa fille. Ses facultés affectives étaient grandes ; et il est bien inspiré par elles, lorsqu'il les place chez son héros :

Streight does a slow and languishing disease,
Eliza, Nature's and his darling, seize ;
Her, when an infant, taken with her charms
He oft would flourish in his mighty arms ;
And lest their force the tender burthen wrong,
Slacken the vigour of his muscles strong ;
Then to the mother's breast her softly move,
Which, while se drain'd of milk, she fill'd with love.

Marvell montre ensuite Cromwell jouant avec Eliza, et trouvant auprès d'elle l'oubli des fatigues de sa vie pénible :

With her each day the pleasing hours he shares,
And at her aspect calms his growing cares ;
Or with a grandsire's joy her children sees,
Hanging about her neck, or at his knees ;
Hold fast, dear infants, hold them both, or none ;
This will not stay, vhen the other's gone.

Mais Eliza tombe malade ; elle meurt, et c'en est fait de Cromwell. On a trop tôt coupé à l'arbre un de ses rameaux, et l'arbre est mort lui-même. Ici encore, l'image est bien suivie :

So have I seen a vine, whose lasting age,
Of many a winter hath surviv'd the rage,
Under whose shady tent, men every year,
At its rich blood's expence their sorrows chear ;
If some dear branch where it extends its life,
Chance to be prun'd by an untimely knife,
The parent tree unto the grief succeeds,
And through the wound its vital humour bleeds ;
Trickling in wat'ry drops, whose flowing shape
Weeps that it falls ere fix'd into a grape ;
So the dry stock, no more that spreading vine
Frustrates the autumn, and the hopes of wine.

Ensuite, Marvell énumère les signes annonciateurs de cette mort imposante ; et les prodiges qui, d'après lui, ont précédé la mort de Cromwell nous font penser à ceux qui, d'après Virgile et Shakespeare, avaient précédé la mort de César. De terribles orages ont éclaté partout en Angleterre, et tout le pays a subi l'assaut des épidémies. Puis le poète rappelle que Cromwell est mort le jour anniversaire des batailles de Dunbar et de Worcester et cela le conduit à chanter ses gloires, sa piété d'abord : il fut le champion de la religion. Et, sans jamais tomber dans le sermon, Marvell montre très bien l'admirable armée puritaine dressée par Cromwell, et la vaillance que les Ironsides tiraient de leurs convictions religieuses :

He first put arms into Religion's hand,
And tim' rous conscience unto courage mann'd ;
The soldier taught that inward mail to weare,
And fearing God, how they should nothing feare ;
Those strokes, he said, will pierce through all below
Where those that strike from Heav'n fetch their blow.
Astonish'd armies did their flight prepare,
And cities strong were stormed by his prayer ;
Of that forever Preston's field shall tell
The story, and impregnable Clonnell.
And where the sandy mountain Fenwick scal'd,
The sea between, yet hence his pray'r prevail'd.
What man was ever so in Heaven obey'd
Since the commanded sun o're Gibeon stay'd-?
In all his wars needs must he triumph, vhen
He conquer'd God, still ere he fought with men...

Puis Marvell dit tout ce qui est mort d'héroïque avec Cromwell, et la tristesse de penser qu'on ne verra plus rien de

tout cela. Il se lamente sur la fragilité des choses humaines en des vers qui sont très nobles et très poignants, dignes de la prose d'un Bossuet. La vision emportée de Cromwell sur son lit de mort est peut-être le passage le plus beau du poème :

I saw him dead ; a leaden slumber lyes,
And mortal sleep over those wakeful eyes ;
Those gentle rays under the lids were fled,
Which through his looks that piercing sweetness shed ;
That port, which so majestique was and strong,
Loose, and depriv'd of vigour, stretch'd along ;
All wither'd, all discolour'd, pale and wan,
How much another thing, no more that man !
Oh, human glory vaine ! Oh Death ! Oh, wings !
Oh, worthless world ! Oh, transitory things !
Yet dwelt that greatness in his shape decay'd,
That, still though dead, greater than death he lay'd ;
And in his alter'd face you something faigne
That threatens Death, he yet will live again.
Not much unlike the sacred oak, which shoots
To Heav'n its branches, and through earth its roots ;
Whose spacious boughs are hung with trophies round,
And honour'd wreaths have oft the victour crown'd ;
When angry Jove darts lightning through the aire
At mortals sins, nor his own plant will spare ;
(It groanes and bruises all below, that stood
So many yeares the shelter of the wood :
The tree, erewhile foreshortened to our view,
When fall'n shews taller yet than as it grew ;
So shall his praise to after times encrease,
When truth shall be allow'd, and faction cease ;
And his own shadows with him falle ; the eye
Detracts from objects than itself more high ;
But when Death takes them from that envy'd state,
Seeing how little, we confess how greate.

Le poème se termine par un éloge de Richard Cromwell. Il est à comparer à ceux que Waller et Dryden consacrèrent à Cromwell, et qui sont également beaux. Mais on rencontre dans le poème de Marvell un accent d'émotion et d'intimité qui ne nuit pas à la grandeur, et qui est absent des poèmes de Dryden et de Waller.

On pourrait citer d'autres vers encore de Marvell. Tous sont intéressants, et il n'y a pas de partie mauvaise dans son œuvre. Il faudrait étudier d'abord ceux qu'il écrivit pour le mariage de l'une des filles de Cromwell avec lord Fauconberg : *Two* songs *at the marriage of the lord Fauconberg and the lady Mary Cromwell.* C'est là, chose curieuse, un masque puritain. Cynthia, qui représente lady Mary, descend de sa sphère pour Endymion, c'est-à-dire lord Fauconberg. L'appel d'Endymion encouragé par le

chœur est beau et passionné. Et, lorsque Cynthia répond et que l'union est conclue, les bergers se réjouissent : toute femme peut désormais condescendre à aimer, puisque celle-ci y a consenti. Et quel homme désespérera d'être aimé, puisque Endymion a réussi ? Tel est ce masque minuscule, qui nous fait trouver jusque dans les événements de la famille de Cromwell cette survivance des jeux profanes de l'ancienne cour.

Marvell, enfin, a encore écrit de nombreux vers satiriques. Ces derniers sont une partie importante de son œuvre, et celle qui fut la plus connue de son temps. Mais ils appartiennent à la période de la Restauration, et ils n'entrent pas dans notre plan, qui est d'étudier la littérature anglaise jusqu'à l'époque de la Restauration. Au temps que nous étudions appartient le poète de la nature, de l'amour et du puritanisme, celui que nous avons vu, et qui réunit mieux que tout autre ces trois caractéristiques.

R. P.

---

# Sujets de devoirs

## I

## UNIVERSITÉ DE LYON

### LICENCE ÈS LETTRES.

#### Composition française.

Etudier la scène I de l'acte V de *Cinna*.

#### Versions latines (*sans commentaire*).

I. — Tacite, *Histoires*, 1, 74, depuis : « Crebre interim... », jusqu'à : « ... gloriam tulit. »

II. — Cicéron, *De Natura Deorum*, II, 54. depuis : « Faciusque... », jusqu'à : « ... dividantur. »

#### Histoire de la philosophie.

L'Idée et le monde intelligible dans Platon et dans Malebranche.

### ANGLAIS.

#### Thème.

Le texte du thème donné pour l'agrégation d'allemand en 1911, jusqu'à : « J'ai parcouru... »

#### Dissertation française.

La vision et le rêve chez lord Byron et chez Coleridge. Ces deux poètes les conçoivent-ils de la même façon ?

#### Dissertation anglaise.

Chaucer's *House of Fame* as an imaginative poem. Its merits and defects.

*
* *

## AGRÉGATION DE LETTRES ET DE GRAMMAIRE

### Composition française.

I. — Après avoir lu les chapitres du *quart Livre* inscrits au pro gramme, discuter le jugement porté par La Bruyère sur Rabelais « C'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingé nieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais, il passe bie loin au delà du pire, c'est le charme de la canaille ; où il est bon il va jusques à l'exquis et à l'excellent, il peut être le mets de plus délicats. » (*Caractères*, ch. I, *Des ouvrages de l'esprit*, n° 43

II. — Etudier la lettre 17 de la quatrième partie de la *Nouvell Héloïse*.

### Thème latin.

APRÈS LA BATAILLE DE CANNES.

Il y a des choses que tout le monde dit, parce qu'elles ont ét dites une fois. On croit qu'Annibal fit une faute insigne de n'avo point été assiéger Rome après la bataille de Cannes. Il est vr que, d'abord, la frayeur y fut extrême ; mais il n'en est pas de l consternation d'un peuple belliqueux, qui se tourne presqu toujours en courage, comme de celle d'une vile populace qui n sent que sa faiblesse. Une preuve qu'Annibal n'aurait pas réuss c'est que les Romains se trouvèrent encore en état d'envoyer pa tout du secours.

On dit encore qu'Annibal fit une grande faute de mener so armée à Capoue, où elle s'amollit ; mais l'on ne considère poi que l'on ne remonte pas à la vraie cause. Les soldats de cet armée, devenus riches après tant de victoires, n'auraient-ils pa trouvé partout Capoue ? Alexandre, qui commandait à ses propre sujets, prit dans une occasion pareille un expédient qu'Anniba qui n'avait que des troupes mercenaires, ne pouvait pas prendre il fit mettre le feu aux bagages de ses soldats et brûla toutes leu richesses et les siennes.

Ce furent les conquêtes mêmes d'Annibal qui commencère à changer la fortune de cette guerre. Il n'avait pas été envoy en Italie par les magistrats de Carthage ; il recevait très peu d secours, soit par la jalousie d'un parti, soit par trop grande con fiance de l'autre. Pendant qu'il resta avec son armée ensembl

l battit les Romains ; mais lorsqu'il fallut qu'il mît des garnisons lans les villes, qu'il défendît ses alliés, qu'il assiégeât les places u qu'il les empêchât d'être assiégées, ses forces se trouvèrent rop petites, et il perdit en détail une partie de son armée.

MONTESQUIEU.

### Version latine.

Senèque, *Epist.*, XCI, depuis : « Liberalis noster nunc tristis st... », jusqu'à § 4 : « ... sed quicquid potest fieri. »

### Thème latin.

On me dira peut-être que l'Académie n'a pas le pouvoir de aire un édit avec une affiche en faveur d'un terme nouveau ; le ublic pourrait se révolter. Je n'ai pas oublié l'exemple de 'ibère : maître redoutable de la vie des Romains, il parut ridiule en affectant de se rendre le maître du terme de *monopolium*. Iais je crois que le public ne manquerait point de complaisance our l'Académie, quand elle le ménagerait. Pourquoi ne vienrions-nous pas à bout de faire ce que les Anglais font tous les ours ?

Un terme nous manque, nous en sentons le besoin : choisissez n son doux et éloigné de toute équivoque, qui s'accommode à otre langue et qui soit commode pour abréger le discours. Chaun en sent d'abord la commodité. Quatre ou cinq personnes le asardent modestement en conversation familière ; d'autres le épètent par le goût de la nouveauté : le voilà à la mode. C'est insi qu'un sentier, qu'on ouvre dans un champ, devient bientôt e chemin le plus battu, quand l'ancien chemin se trouve raboeux et moins court.

Notre langue deviendrait bientôt abondante, si les personnes ui ont une grande réputation de politesse s'appliquaient à introluire les expressions ou simples ou figurées dont nous avons été rivés jusqu'ici.

FÉNELON (*Lettre à l'Académie*, III).

### Version latine.

Quintilien, *Instit. Orator.*, XII, VII, 1, depuis : « Cum satis in omne certamen virium fecerit... », jusqu'à : « ...vel justas vel improbas 'acit. »

### Devoir de grammaire.

Etude grammaticale du passage suivant :
*Iliade*, ch. XXII, v. 344-360.

**Thème allemand.**

Dès qu'elle paraît dans Athènes, la vocation de la comédie grecque se déclare ; elle s'empare de la satire politique ; c'est l'instinct d'Achille enfant se jetant sur l'épée qu'il voit pour la première fois. Elle devient un pamphlet vivant, armé du dard de l'abeille attique. Elle livre aux risées et aux mépris populaires le stratège ignare, le démagogue impudent, le sophiste corrupteur, le sycophante hypocrite. Elle attaque la guerre votée, bafoue la loi projetée, renverse la renommée érigée ; ses grelots sonnent l'ostracisme. Le théâtre, inspiré par elle, attire les passions et les soupçons, les jalousies et les haines, les gaietés et les colères qui grondent au Pnyx ou dans l'Agora, et il leur renvoie cette effervescence en éclairs. Ses poètes se font les exécuteurs des hautes œuvres de la démocratie athénienne, quelquefois aussi s'instituent ses juges. Le peuple se voit traduit et pilorié sur la scène, et il rit de son effigie flagellée par un fouet railleur. Ne demandez pas à cette comédie des caractères étudiés ni des réflexions générales : elle vit au jour le jour, comme une chasseresse, et ne se nourrit que de proies. L'humanité pour elle se concentre dans la cité, le temps dans le présent, l'idée dans un adversaire, le mal et l'infamie dans le parti qu'elle combat. Sa poétique est une polémique, son but est une cible qu'elle crible de traits. Son art, hâtif et superbe, ne consiste qu'à ciseler des flèches, qu'à décorer et graver des armes. Mais ces armes redoutables semblent commandées par Cypris au marteau magique d'Héphestos ; ces flèches perçantes sont dignes de sonner dans le carquois d'or d'Apollon.

Cependant, alors même que la comédie grecque prend entre les mains des poètes les formes de l'art, elle garde l'allure violente et les transports démoniaques d'une orgie sacrée. Bacchus ne cesse pas de la posséder, il préside toujours à ses fêtes : son prêtre est là qui le représente, assis à la place d'honneur, sur un fauteuil de marbre magnifiquement sculpté, qu'on a récemment découvert. Les spectateurs arrivent au théâtre, avinés des banquets nocturnes, les acteurs ont bu largement, pour mieux s'inspirer de l'esprit du dieu ; on verse à flots des rasades aux chœurs qui entrent et qui sortent ; une vapeur d'ivresse flotte sur la scène et sur l'auditoire. Il faut que le poète soit ivre comme la foule ou qu'il le paraisse, que son esprit sente le vin, que sa gaieté se débrouille, que sa verve bondisse de la bouffonnerie au lyrisme, avec des sauts de bacchante : sans quoi mille voix méprisantes lui crieront le dicton célèbre : « Qu'y a-t-il là pour Bacchus ? »

SAINT-VICTOR.

## II

## UNIVERSITÉ DE NANCY

---

### Version latine.

*Agrégation.*

Cicéron, *Orator*, ch. XXIII, depuis : « Sequitur ut cujusque generis nota quaeratur... », jusqu'à : « ... Quo sit venustius, sed non ut appareat. »

### Philosophie.

*Licence.*

La psychologie du jugement.

### Version latine.

*Licence littéraire.*

Sénèque le rhéteur, *Controverse*, l. III, Proemium, depuis : « Memini (itaque) me a Severo Cassio quaerere... », jusqu'à : « ... melius semper fortuna quam cura de illo merebatur. »

### Thème latin.

*Agrégation.*

Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qu'ils tendent un peu plus à une même chose ; mais il est égal, soutenu, toujours le même partout, soit pour le dessein et la conduite de ses pièces, qui sont justes, régulières, prises dans le bon sens et dans la nature ; soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élégante, nombreuse, harmonieuse : exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action ; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille, ni le touchant ni le pathétique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répandue dans tout le *Cid*, dans *Polyeucte* et dans les Horaces ? Quelle grandeur ne se remarque point en Mithridate, en Porus et en Burrhus? Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimaient à exciter sur les théâtres, et qu'on

nomme la terreur et la pitié, ont été connues de ces deux poètes Oreste dans l'*Andromaque* de Racine, et Phèdre du même auteu comme l'Œdipe et les Horaces de Corneille, en sont la preuve. cependant il est permis de faire entre eux quelque comparaiso et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propr et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrage peut-être qu'on pourrait parler ainsi : Corneille nous assujettit ses caractères et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres celui-là peint les hommes comme ils devraient être, celui-ci l peint tels qu'ils sont. Il y a plus, dans le premier, de ce que l'o admire et de ce que l'on doit même imiter ; il y a plus, dans second, de ce que l'on reconnaît dans les autres, ou de ce que l'o éprouve dans soi-même. L'un élève, étonne, maîtrise, instrui l'autre plaît, remue, touche, pénètre.

### Thème latin.

*Agrégation.*

D'animaux malfaisants c'était un très bon plat ;
Ils n'y craignaient tous deux aucun, tel qu'il pût être.
Trouvait-on quelque chose au logis de gâté,
L'on ne s'en prenait point aux gens du voisinage :
Bertrand dérobait tout ; Raton de son côté,
Etait moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint ; et la Citrouille : cela est digne d premier tome.

Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles ; c'est loisir de Livry qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirab à Brancas ; il vous écrivit l'autre jour une main tout entière d papier ; c'était une rapsodie assez bonne ; il nous la lut à Mme d Coulanges et à moi. Je lui dis : « Envoyez-la-moi donc tout achev pour mercredi. » Il me dit qu'il n'en ferait rien, qu'il ne voula pas que vous la vissiez ; que cela était trop sot et trop misérabl « Pour qui nous prenez-vous ? Vous nous l'avez bien lue. — Ta y a que je ne veux pas qu'elle la lise. » Voilà toute la raison q j'en ai eue ; jamais il ne fut si fou. Il sollicita, l'autre jour, un pr cès à la seconde des enquêtes ; c'était à la première qu'on le j geait : cette folie a fort réjoui les sénateurs ; je crois qu'elle lui fait gagner son procès. Que dites-vous, mon enfant, de l'infini de cette lettre ? Si je voulais, j'écrirais jusqu'à demain. Co servez-vous : c'est ma ritournelle continuelle.

Maître Paul mourut, il y a huit jours : notre jardin en est to triste.

### Thème latin.

(*Agrégation.*)

Cet esprit, qui exerçait sur moi une action si décidée, et qui evait avoir sur toute ma manière de penser une si grande in-uence, c'était Spinoza. En effet, après avoir cherché vainement ans le monde entier un moyen de culture pour ma nature range, je finis par tomber sur l'*Ethique* de ce philosophe. Ce ie j'ai pu tirer de cet ouvrage, ce que j'ai pu y mettre du mien, ne saurais en rendre compte ; mais j'y trouvais l'apaisement e mes passions ; une grande et libre perspective sur le monde ensible et le monde moral semblait s'ouvrir devant moi. Toute-is, ce qui m'attachait surtout à Spinoza, c'était le désintéresse-ent sans bornes qui éclatait dans chacune de ses pensées. ette parole admirable : « Celui qui aime Dieu parfaitement ne oit pas demander que Dieu l'aime aussi », avec toutes les pré-isses sur lesquelles elle repose, avec toutes les conséquences ui en découlent, remplissait toute ma pensée. Etre désintéressé ı tout, et, plus que dans tout le reste, en amour et en amitié, ait mon désir suprême, ma devise, ma pratique, en sorte que mot hardi, qui vient après : « Si je t'aime, que t'importe ? » t le véritable cri de mon cœur. Au reste, on ne peut non plus éconnaître ici, qu'à proprement parler, les plus intimes unions sultent des contrastes. Le calme de Spinoza, qui apaisait tout, ontrastait avec mon élan qui remuait tout ; sa méthode mathé-atique était l'opposé de mon caractère et de mon exposition oétique, et c'était précisément cette méthode régulière, jugée nproprе aux matières morales, qui faisait de moi son disciple assionné, son admirateur le plus prononcé. L'esprit et le cœur, ntelligence et le sentiment se recherchèrent avec une affinité écessaire, et par elle s'accomplit l'union des êtres les plus dif-rents.

### Version latine.

(*Licences spéciales.*)

*Caracalla, Géta et Julia leur mère.*

Quum Antoninus et Geta, filii imperatoris Severi, mortuo patre, iagis ac magis inter se discordarent, eorumque mater Julia icassum redigere in gratiam studuisset, visum aliquando mbobus est imperium inter se dividere, ne Romae agitantes,

alter alterius essent insidiis opportuni. Quare convocatis patern amicis, coram ipsâ matre de imperio sic dividendo disceptarun ut Europa Antonino, tellus autem adversa, quae omnis Asia nu cupatur, Getae adjudicaretur. Placebat quidem ut Antoninus ca tra ad Byzantium haberet, Geta vero, Chalcedone in Bithyniâ tum ut a senatorio ordine quotcumque ex Europâ forent, in Urb ipsâ remanerent, reliqui cum Geta vel Antiochiae, vel Alexa driae ; denique ille Mauros Numidasque haberet, eamque Liby partem quae adjacet, hic reliqua ejusdem partis ad orie tem.

Dum talia illi proponerent, ceteris omnibus mœsto vultu te ram intuentibus, sic Julia locuta est : « Terram quidem et mar o filii, jam invenistis quo pacto dividatis ; matrem vero qu modo dividetis ? Quomodo infelix ego distribuar inter utrumq vestrûm ? Me primum igitur uterque dimidiam apud se sepelia ut ego quoque inter vos cum mari terrâque ipsa dividar. » cum multis lacrymis ejulatuque, manus ambobus injiciens, con plexa utrumque, reconciliare inter se conabatur. Quâ coor miseratione, improbatur consilium ; crevitque in dies fratru odium et discordia.

---

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 23 18 AVRIL 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Les moralistes français du XVIe au XVIIIe siècle

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Nicolas Coëffeteau. — Jean-Louis Guez de Balzac.

Je me suis efforcé, dans ma dernière leçon, de vous faire connaître l'état des esprits en France au début du XVIIe siècle ; et nous avons conclu qu'il y eut, à cette époque, une réorganisation complète, rapide et spontanée. C'est ce dernier caractère qui l'emporte : il n'y a pas lieu de faire honneur de cette révolution à tel ou tel homme politique, à tel ou tel écrivain, comme on fait honneur à Bonaparte de l'organisation nouvelle de la France aux environs de 1800. Assurément, Henri IV et Richelieu, Malherbe et Descartes n'ont pas nui à cette transformation, et, sans eux, elle eût peut-être pris un caractère différent ; mais, si grand que fût leur génie, il est hors de doute que, s'ils ont réussi dès le premier jour, c'est qu'ils étaient pleinement d'accord avec l'universalité de la nation française. Qui donc a donné le mot d'ordre ? On pourrait répondre : tout le monde et personne. Et cela est tellement vrai que ce siècle, appelé couramment *siècle de Louis XIV*, ne mérite pas ce nom. Il a donné le *Cid* et le *Discours de la Méthode* avant la naissance de ce roi, les *Provinciales* et les *Précieuses* quand Louis XIV était encore sous la tutelle de Mazarin. En réalité, tous, écrivains et hommes politiques, étaient

emportés par un courant irrésistible. J'espère que ma dernière leçon ne vous laisse aucun doute à cet égard. Nous pouvons donc aborder maintenant l'étude des moralistes, dans l'ordre où la chronologie va nous les présenter.

Nous parlerons des moralistes célèbres ; mais nous ne mettrons pas de côté les moralistes moins connus, qui ont laissé des traces moins lumineuses que les premiers, mais parfois plus profondes. Les hommes de génie furent lus, en général, par une élite ; et ceux que l'histoire littéraire affecte de ne pas connaître ont eu souvent des milliers de lecteurs ; il est donc juste d'accorder à ces derniers, sinon une étude approfondie, du moins un souvenir : songeons toujours que les quatrains de Pibrac eurent mille fois plus de lecteurs que les *Essais* de Montaigne.

Et justement, le premier moraliste qui se présente à notre examen semble se trouver dans ce cas. Qui donc, aujourd'hui, connaît le *Tableau des Passions* de Nicolas Coëffeteau ? Or, ce traité parfaitement oublié de nos jours, a été réimprimé plus de vingt-cinq fois en soixante ans au XVII^e siècle. C'est donc par lui qu'il nous faut commencer.

Nicolas Coëffeteau n'est pas un moraliste de profession : il n'a droit à ce titre que par l'ouvrage cité plus haut ; il le publia lui-même en 1620, trois ans avant sa mort. Né en 1574, entré très jeune chez les *Frères prêcheurs*, il fut successivement, ou même simultanément, professeur, prédicateur, évêque *in partibus infidelium*, administrateur de l'évêché de Metz ; nommé évêque de Marseille, la mort l'empêcha de prendre possession de ces nouvelles fonctions (1623). Coëffeteau paraît appartenir exclusivement, comme on le voit, à l'histoire de l'éloquence religieuse. Nous avons de lui une oraison funèbre de Henri IV, des ouvrages de controverse contre les protestants, dont on a blâmé ou vanté la modération dans la forme, des ouvrages ascétiques et, enfin, des poésies chrétiennes. Mais il était difficile à un prélat de mœurs simples, qui vivait retiré, qui avait des loisirs, de ne pas s'occuper de littérature, de philosophie, de morale, d'histoire. Il n'y manqua pas. Son ouvrage capital est une histoire de l'Empire romain, qui débute par une traduction de Florus, et qui comprend 700 pages d'un énorme in-folio. Les contemporains considéraient cette histoire, à demi traduite, comme un chef-d'œuvre ; cet ouvrage a ravi le XVII^e siècle, qui en a exigé plus de cinquante éditions. Quelques parties se lisent encore aujourd'hui, sinon avec plaisir du moins avec un certain intérêt. Mais il n'en est pas de même de son livre de morale. Il est bien difficile aux simples mortels, aux simples lettrés ignorants de la *Philosophie*, de comprendre et

de goûter un ouvrage qui parle de l'*appétit concupiscible* et de l'*appétit irascible*, qui fait un compte exact des passions de l'homme (au nombre de 11). Il y a dans ce livre beaucoup trop d'Aristote, beaucoup trop de saint Thomas : c'est le livre d'un dominicain, d'un thomiste. Aristote est trop souvent pour lui ce que Montaigne avait été pour Charron, ce que Sénèque et Plutarque avaient été pour Montaigne. Pourtant, on rencontre dans cet ouvrage des réflexions judicieuses, des exemples intéressants et variés, empruntés aux histoires anciennes, et, enfin, quelques jolis détails ; surtout on y trouve une belle langue, une langue formée, ferme, qui se ressent de la transformation récente due à Malherbe. C'est par là que ce traité a plu aux contemporains. Le célèbre Camus, l'évêque de Belley, disait de cet ouvrage u'il a « sa gloire particulière, et, si l'on peut ainsi dire, son auréole », à cause de la « douceur, la pureté, la netteté, la clerté (*sic*), la chasteté du style ». Aussi Coëffeteau fut-il très longtemps célèbre ; cinquante ans après sa mort, Boileau en parle comme d'un homme compétent :

Laissons-en discourir La Chambre et Coëffeteau.

Et La Bruyère, dans les *Caractères* (1688), s'exprime ainsi : « On lit encore Coëffeteau et Amyot ; lequel lit-on de leurs contemporains ? » On pourrait même se demander s'il n'y a pas là un trait dirigé contre un moraliste plus célèbre et plus important, Balzac, qu'il nous faut étudier maintenant.

*
* *

Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac, est né en 1597, et mort en 1654. Né à Angoulême, d'une famille bien apparentée, il fut attaché de bonne heure à la puissante maison des d'Epernon et des La Valette. Il fit par suite de nombreux voyages, en Hollande, en Italie, et acquit ainsi la politesse, l'aisance, la connaissance exacte du protocole, que donne d'habitude la fréquentation des grands. Il dut à ces diverses circonstances de composer des lettres nombreuses, à demi diplomatiques, à demi littéraires, à demi familières. Dès 1624, ces lettres lui faisaient une grande réputation. Richelieu le remarqua et ne lui ménagea pas ses faveurs. On lui paya (assez irrégulièrement du reste) une pension de 2.000 livres ; il conquit les titres de conseiller, puis d'historiographe du roi, dont il disait que c'étaient des « bagatelles magnifiques ». Il n'était pas fait pour la diplomatie et les affaires. A trente ans, il se retira dans ses terres de Balzac, et plus tard

chez des religieux. Vieilli avant l'âge, maladif, dégoûté du monde enclin à la méditation et, en particulier, à la méditation religieuse il fit de rares voyages à Paris ; et, même lorsqu'il fut membre d l'Académie, nouvellement fondée, il ne se déplaça guère pour siéger.

Il y avait dans son caractère, on le voit, quelques analogie avec celui de Montaigne ; mais les ressemblances ne vont pa plus loin.

Il n'avait pas dans son château, comme Montaigne, sa *l brairie* ; il ne faisait pas, comme lui, d'interminables lectures. E il ne préparait pas dans le silence un grand ouvrage comme le *Essais*. Il fut pourtant illustre, grâce à ses lettres. De sa province il exerça une véritable royauté, un véritable despotisme sur le prosateurs de son temps. On se méprend sur le caractère de ce lettres, pleines de compliments, tournées à la Voiture, traitan des lieux communs dans un style précieux. Assurément, et c'es pour cela qu'on ne lit plus Balzac, il y a bien des futilités, de niaiseries même dans cette correspondance ; mais ce n'était pa tout à fait sa faute. A ce moment, tout le monde voulait avoir s petite lettre de Balzac ; on se le disputait, comme on se disput la prose ou les vers de l'auteur à la mode. Balzac était fort en nuyé de ces sollicitations perpétuelles, et il se tirait d'embarra par de l'ingéniosité. Il écrivait à des gens qu'il n'avait jamais vus dont il ne connaissait ni le caractère ni la physionomie, de lieux commun où il avait le champ libre. Mais il n'en est pas tou jours ainsi. Son protecteur, le cardinal de La Valette, avait re marqué en lui un observateur sagace, un honnête homme, u esprit élevé, un moraliste. Il lui enjoignit de noter sur le papie ses observations au jour le jour. L'apologiste de Balzac, lors d sa querelle avec les Feuillants et le P. Goulu, Ogier, disait : « Ote des lettres de M. de Balzac le *Monseigneur* qui est en tête et *voti serviteur* qui est à la fin, ces lettres-là seront tout ce qu'il vou plaira qu'elles soient, et il n'y aura point de titre si superbe doi elles ne pourront soutenir l'éclat et la dignité. » Il y a dans le lettres des réflexions chrétiennes, morales, politiques, de hau intérêt ; elles pourront donc être, comme disait Montaigne, « c notre gibier ». En effet, nous avons vu ensemble que, si Montaigr avait eu quelqu'un à qui il pût parler, il aurait donné ses *Essa* sous forme de lettres. Les *Essais* de l'ermite de la Charente o été des lettres. Ogier le dit en propres termes. Balzac a par de tout ce qui le préoccupait, comme Montaigne, mais avec cet différence que la période qui va de 1620 à 1650 n'est pas comp rable à la période de terreur et de tristesse pendant laquel

Montaigne écrivit ses *Essais*. Au temps de Balzac, le présent et l'avenir n'ont rien d'attristant ni d'effrayant : par suite, les réflexions, toujours graves, de Balzac ne sont nullement moroses, nullement pessimistes. Ces lettres de Balzac sont très souvent l'ouvrage d'un moraliste ; on en pourrait extraire des pensées choisies, et le recueil de morale ainsi formé ne serait pas sans mérite.

Mais Balzac a aussi consacré du temps à écrire des traités de morale et de politique. Les traités sont bien différents des lettres ; ils ne sont pas gâtés par le souci ou la nécessité d'être spirituel et précieux ; et il comptait si peu sur ces ouvrages pour s'assurer la gloire, que le principal de ces traités n'a pas été publié de son vivant. On ne peut pas dire du Balzac des traités :

> Son trop d'esprit s'épand en de trop belles choses :
> Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.

Les traités ont été composés à l'époque de sa maturité : *le Prince*, 1631 ; le *Socrate chrétien*, 1652 ; l'*Aristippe ou de la Cour*, 1658 (4 ans après sa mort).

C'est dans ces ouvrages surtout qu'il a fait œuvre de moraliste ; mais hâtons-nous de le dire : il ne faut pas surfaire son génie. *Le Prince* est quelque chose d'intermédiaire entre le *Panégyrique de Trajan* de Pline le Jeune et *le Prince* de Machiavel. Balzac fut enthousiasmé par les succès de Louis XIII et de Richelieu ; la pacification de l'Ouest par la prise de La Rochellé le transporta de joie. Croyant voir en Louis XIII le prince idéal, il chercha dans la méditation de son château à reconstituer le type du monarque parfait : il composa *le Prince* ; et, après chacun de ses chapitres, il fit une application toute particulière des idées générales précédemment développées à Louis XIII et à Richelieu, tout cela en termes pompeux, magnifiques, comme le sujet lui-même, avec moins de fausses beautés cependant que dans les lettres. C'est l'œuvre d'un orateur, d'un historien, d'un politique, d'un moraliste. Un exemple nous renseignera mieux encore sur le caractère de ce traité :

« Assurément, il n'y a point de meilleur moyen d'amolir la vigueur des courages que d'occuper les esprits à des exercices paisibles et sédentaires, et l'oisiveté ne peut entrer dans les états bien policés par une plus subtile ny plus dangereuse tromperie que celle des lettres. Ce sont ces personnes oisives et paresseuses, qui, en partie, ont ruiné le commerce et l'agriculture, qui sont cause de la faiblesse de notre état et de la lâcheté de notre siècle...

« Si le bon sens et la simple raison d'un homme sont extrêmement à estimer, je ne vois pas pourquoi on méprisera la science, qui est comme le sens recueilli d'une infinité de restes, et la raison commune de plusieurs sages. Mais, aussi bien ici qu'ailleurs, il est besoin de distinguer et de faire différence de science. Je n'ai garde de blâmer les bonnes lettres : je soutiens seulement qu'il y en a de mauvaises, qui ne sont que de vains amusements de l'esprit ; des songes et des visions de gens qui veillent ; des travaux qui n'aboutissent à rien et n'apportent ni force ni embellissement à la patrie...

« Il me semble que les rois peuvent encore ajouter la lecture de l'histoire, qui est une philosophie plus populaire et plus agréable que celle qui se recueille dans la sécheresse des préceptes, parmi les épines et les aiguillons de la dispute. Par elle, toute la vertu des anciens est nôtre, et ils n'ont vécu, à bien dire, que pour nous instruire, ni fait de bonnes actions que pour nous laisser de bons exemples. Elle donne aux princes l'industrie de ceux qui l'ont précédé, pour la mettre avec la sienne... Elle lui montre les issues par où les sages sont sortis des passages difficiles, et la voie qu'ils se sont faite, lorsqu'ils n'en ont pas trouvé... »

Je n'ai pas besoin d'insister sur la langue et le style ; le XVI^e siècle semble déjà loin.

Le *Socrate chrétien* est un ouvrage tout différent : c'est comme la *Sainte Philosophie* de Du-Vair, et pour les mêmes raisons, un ouvrage qui ne doit pas nous retenir longtemps. C'est une suite de douze discours sur l'invocation des saints, l'éloge de saint Jean Chrysostome, l'inspirateur de Balzac, etc... On voit le caractère tout particulier de ce traité, et pourquoi nous sommes obligés de le passer presque sous silence.

*Aristippe ou de la Cour* était l'ouvrage préféré de Balzac, les délices de ses yeux, la consolation de sa vieillesse. Il arrivait à dire qu'il l'avait refait douze fois, et qu'il y avait mis toute sa science, tout son esprit, tout l'esprit des autres.

Il suffirait de lire ce tout petit volume pour en connaître l'auteur : toutes ses qualités et tous ses défauts s'y retrouvent. C'est d'abord un manque absolu de simplicité et de naturel. Balzac a réuni dans ce livre des maximes, des réflexions à l'usage des hommes de cour : c'est une sorte de manuel de l'honnête courtisan. Il a imaginé un personnage hybride, ni ancien ni moderne, ni français ni étranger. C'est un chrétien affublé d'un nom et (dans le frontispice) d'un costume qui n'est ni moderne ni français : ce personnage fait dans la ville de Spa une série de con

férences à un landgrave de Hesse, en l'an de grâce 1618. Voyons comment il nous est présenté :

« C'était un gentilhomme de jugement exquis, et d'expérience consommée, catholique de religion, Français de naissance et originaire d'Allemagne, âgé de cinquante-cinq ans ou environ. Il avait le don de plaire et avait l'art de persuader. Il savait de plus la vieille et la nouvelle cour ; et ayant observé dans plusieurs voyages qu'il avait faits, les mœurs et le naturel des princes, et de leurs ministres, on trouvait en lui un trésor de choses de notre temps ; outre les autres connaissances qu'il avait puisées dans l'antiquité et acquises par la méditation...

« Aristippe était le lecteur et l'interprète ; après avoir lu, il faisait des réflexions sur les choses qu'il venait de lire ; quelquefois en peu de mots et passant légèrement sur les choses ; quelquefois aussi en s'y arrêtant, et par des discours assez étendus ; selon que la matière le désirait ou que M. le landgrave le désirait de lui. Il y avait plaisir à ouïr un philosophe parler de la cour ; et si ce sophiste qui se rendit ridicule devant Annibal n'eût pas plus mal parlé de la guerre, je m'imagine qu'Annibal ne se fût pas moqué de lui.

« Les affaires publiques sont souvent sales et pleines d'ordures : on se gâte pour peu qu'on les touche : mais la spéculation en est plus honnête que le maniement : elle se fait avec innocence et pureté. La peinture des dragons, et des crocodiles n'ayant point de venin qui nuise à la vue, peut avoir des couleurs qui réjouissent les yeux ; et je vous avoue que le monde qui me déplaît tant en lui-même me semble agréable et divertissant dans la conversation d'Aristippe. — En cette conversation, habile et savante comme dans une tour voisine du ciel, et bâtie sur le rivage, nous regardions en sûreté l'agitation et les tempêtes du monde. Nous étions spectateurs des pièces qui se jouaient par toute l'Europe : Aristippe nous faisait les arguments de celles qui se devaient jouer, et sa prudence tant acquise que naturelle, sachant tout le passé et tout le présent, nous apprenait encore quelques nouvelles de l'avenir... J'écrivais le soir les discours que j'avais ouïs l'après-dîner, et me déchargeois sur le papier *d'un fardeau de perles et de diamants*, comme les appelait le bon M. Coëffeteau à qui je les communiquais tous les matins. »

On voit ainsi tout le détail de ce qui se trouve dans cet ouvrage : théories, maximes, exemples, anecdotes, tableaux, portraits, tout cela peut nous donner un avant-goût du chapitre de la Cour dans La Bruyère. Désiré Nisard a dit : « C'est un certain nombre

de portraits que La Bruyère a simplement retranchés. » — Serait-ce blasphémer que de dire : « C'est bien beau ; mais c'est bien ennuyeux » ? Toujours est-il que la lecture de cet ouvrage est fatigante ; et, ce qui est plus grave, c'est un tableau de la cour tout à fait fantaisiste, ou plutôt tout à fait livresque. Balzac ne connaît pas la cour ; il en parle comme un rhéteur :

« C'est, disait Nisard, un tableau de la cour rêvée par un solitaire, et par un homme trop honnête et trop indépendant pour avoir pu toucher de près les hommes et les choses dont il parle. » Aussi malgré la justesse et parfois la profondeur de certaines pensées, la postérité n'a pas voulu partagé l'admiration des contemporains. Ni ses traités ni ses lettres n'ont fait de Balzac un moraliste de premier ordre, un moraliste qui écrivît « à beaucoup d'hommes et à beaucoup d'années ». Balzac a contribué à fixer la langue, à former de grands génies comme Descartes, Pascal, Bossuet : c'est là son plus grand mérite.

Membre de l'Académie, Balzac eut l'idée de fonder un prix d'éoquence (200 livres, c'est-à-dire 8 ou 900 francs) qui récompenserait, tous les deux ans, l'auteur d'un opuscule traitant des sujets moraux. Il fallait que le sujet eût l'approbation de deux docteurs de la Faculté de théologie ; il fallait de plus que la péroraison fût une prière à Jésus-Christ. En 1671, M^lle de Scudéry remporta le prix ; ce fut Fontenelle en 1687 ; le président Hénaut en 1707. Les sujets étaient d'un genre particulier : « la science du salut »; « paraphrase de l'*Ave Maria* ; » « la patience et son contraire » : trop laïques pour la chaire, ils étaient trop ecclésiastiques pour intéresser les habitués des salons. Dans les deux volumes où l'on a rassemblé ces opuscules, on trouve des traces de talent, et c'est tout. Peut-être trouvera-t-on quelques pages de pure morale dans l'opuscule de M^lle de Scudéry. Mais, neuf fois sur dix, ces travaux n'ont d'intérêt qu'au point de vue théologique et ont eu pour auteurs des prêtres.

Il nous faut donc revenir à ceux qui ont composé des ouvrages de pure morale, La Mothe Le Vayer et quelques autres, dont nous parlerons la prochaine fois.

---

# L'idée de science

**Cours de M. G. MILHAUD,**

*Professeur à la Sorbonne.*

## La science grecque.

Nous avons vu, dans nos premières leçons, que l'on pouvait trouver les germes de la pensée scientifique dans la technique humaine primitive. Puis il est venu un moment où l'homme a fait un effort pour donner de l'univers une explication. Nous retrouvons des traces de cette tentative dans les mythes que nous ont légués les plus anciennes civilisations. Ceux-ci sont spontanément sortis de l'imagination populaire; mais il est impossible de nier qu'ils aient reçu l'empreinte de certaines individualités. Ils n'apparaissent pas d'ailleurs chez tous les peuples en même temps; mais, partout, après une période de durée variable durant laquelle ils évoluent et se transforment sans cesse, les mythes finissent par faire place à des croyances religieuses fixes, à des dogmes arrêtés. Ce phénomène de fixation s'accomplit grâce à des formules orales, grâce aussi à des livres dont on devra désormais, sous peine de sacrilège, respecter la lettre aussi bien que l'esprit. C'en est fait alors des libres tentatives d'explication cosmogonique. Dans cette direction, la pensée humaine rencontre une barrière que, de longtemps, elle n'arrivera pas à franchir. Par contre, rien n'entrave le développement de la technique. Aussi avons-nous vu à quel degré de perfection il atteint chez les peuples de l'Orient et surtout en Egypte. Je ne reviendrai pas sur les différences de caractère qui se manifestent chez certains Orientaux, comme les Hindous, et chez les Egyptiens, sans d'ailleurs altérer l'unité de la science qui nous vient de tous ces peuples. J'en ai suffisamment parlé dans une précédente leçon. Aujourd'hui, je voudrais insister d'abord sur les caractères généraux de cette science.

A propos de l'effort technique accompli par l'homme primitif, j'avais dit qu'il peut être considéré, dans certaine mesure, comme une libération de l'individu à l'égard du collectif, du social. Même, à ce début, à peine saisissable, la pensée scientifique commence

son œuvre de liberté. J'en dirai autant et *a fortiori* de la science égyptienne et orientale. Nous avons dit pourtant qu'il n'y avait, pour ainsi dire, aucune trace de liberté individuelle chez les Egyptiens ; et, dans leur organisation sociale telle que nous l'avons décrite, il semble bien que toute manifestation de l'activité humaine soit commandée. Il est vrai ; mais ce qui s'impose du dehors à l'individu, c'est un but qu'il lui faut atteindre par ses moyens propres ; ce qui est commandé à l'ingénieur, c'est de construire un pont, c'est de creuser un canal ; ce qui est commandé à l'architecte, c'est de bâtir un temple ; au médecin, de guérir le malade ; à l'astronome, de prédire les faits célestes extraordinaires ; mais ce but qui est ainsi posé, l'ingénieur, l'architecte, etc., doivent pourtant *chercher les moyens* de l'atteindre. En présence du travail à exécuter, l'architecte nécessairement fait appel à son imagination, il lui faut accomplir un effort individuel. Sans doute, il faut bien constater que souvent il existait des formules, des règles fixes, cristallisées, que l'on n'avait qu'à appliquer en quelque sorte mécaniquement et sans faire aucunement œuvre d'invention personnelle.

Néanmoins, il paraît bien difficile d'admettre qu'à aucun moment il n'y ait eu place pour certaines initiatives, pour certaines découvertes individuelles. En outre, même dans le développement tout pratique de cette civilisation égyptienne, entièrement orientée vers la technique, il n'est pas possible que l'homme n'ait pas eu de quelque façon le sentiment plus ou moins confus qu'il existe un ordre dans les choses, que, dans la nature, rien n'est abandonné au hasard et au caprice, que tout y est rigoureusement déterminé. Nous avons peine à accepter que, utilisant des procédés si perfectionnés, ils n'aient pas eu l'idée, plus ou moins vague, que, pour obtenir un certain résultat, il fallait de toute nécessité agir d'une certaine façon, à l'exclusion de toutes les autres ; que, par exemple, pour avoir du bronze, il fallait allier du cuivre et du zinc dans une proportion déterminée. Bref, nous ne pouvons croire qu'ils n'aient pas confusément senti qu'il y avait une manière dont les choses étaient réglées et que cette manière était indépendante du hasard et du caprice des dieux.

Sans doute, dans ce pays où la religion règle minutieusement tous les actes des hommes et intervient à chaque instant dansl eur vie, les idées scientifiques sont toujours mêlées de façon étroite aux préoccupations religieuses. Cependant, lorsqu'un Egyptien se trouvait en présence d'un phénomène quelconque, il pouvait avoir, en tenant compte de ses croyances religieuses, deux manières de l'expliquer : il pouvait y voir

l'œuvre d'un dieu qui l'avait produit, parce que tel était son caprice du moment ; mais il pouvait dire aussi que le phénomène s'était produit dans telles et telles conditions, parce que c'est la volonté des dieux que les phénomènes analogues se produisent toujours de telle et telle façon. Et, dans ce dernier cas, il semble bien que l'idée de lois nécessaires et universelles, gouvernant les choses, ait dû se présenter, si confusément que ce fût, à son esprit. C'est de cette façon, et dans ce sens-là surtout, que cette science orientale et égyptienne réalise encore, à quelque degré, malgré les apparences, une œuvre de libération. En effet, si l'individu sent, même très vaguement, très confusément, que, pour faire n'importe quoi, il faut tout d'abord obéir aux lois de la nature, il sent par là même que cette autorité de la nature diffère du caprice des hommes et des dieux. Il s'y sent assujetti, mais à l'égal des plus puissants, de ses maîtres et même peut-être des dieux (comme ce sera vrai pour le destin chez les Grecs). Il ne faut rien exagérer, d'ailleurs, et convenir que cette œuvre de libération s'exerce, somme toute, dans des limites assez étroites.

En effet, dans cette civilisation égyptienne, si l'effort scientifique ne se révèle que pour atteindre à un but imposé, aucune place n'est laissée à la recherche libre et désintéressée. L'ingénieur, l'architecte à qui l'on commande d'exécuter un travail donné, ne pense qu'à une chose : accomplir sa tâche le plus rapidement possible, il se borne à rechercher les moyens d'exécution les plus commodes.

On ne l'imagine pas demandant des loisirs pour réfléchir longuement à des questions qui n'ont pas un rapport immédiat avec le travail à accomplir et dont l'utilité pratique, si elle existe, n'apparaît pas à première vue. Non, vraiment, la recherche libre et désintéressée ne semble pas de mise ici ; il n'y a pas place pour la contemplation des idées pour elles-mêmes, indépendamment de leur utilisation immédiate. Dans ces conditions et avec une organisation sociale telle que celle de l'Egypte, il est bien évident que la science théorique ne saurait atteindre un bien large développement. De cette absence de recherches désintéressées, la science pratique elle-même se ressentira et verra forcément ses applications limitées.

En effet, c'est grâce à ces recherches désintéressées que, presque toujours, sont obtenus les résultats pratiques les plus considérables et réalisés les progrès les plus importants. L'histoire des découvertes scientifiques nous en fournit de nombreux et de grands exemples. Ainsi, si les Grecs ne s'étaient pas *amusés*

pendant de longs siècles à étudier de façon toute désintéressée les propriétés de l'ellipse, il eut été impossible à Képler de réaliser ses découvertes, et l'astronomie moderne n'existerait pas. Si Pasteur, au sortir de l'Ecole Normale, ne s'était pas livré dans son laboratoire à des recherches sans utilité pratique apparente sur la structure moléculaire des cristaux, il n'eût pas trouvé la voie qui le conduisit à ses grandes découvertes, et la médecine de notre temps n'aurait pu accomplir les progrès si considérables qu'elle a réalisés. La recherche désintéressée est donc absolument nécessaire pour assurer un développement brillant à la science pratique. Parce qu'il n'y a point de place pour elle dans la conception des Egyptiens et des Asiatiques, leur science pratique se trouve forcément enfermée dans des limites étroites.

Ce qui lui manque, d'ailleurs, ce n'est pas seulement le désintéressement, mais encore la capacité de réagir contre les phénomènes du dehors. En réalité, les savants égyptiens se bornent à enregistrer des faits ; ils les décrivent avec minutie après les avoir soigneusement observés ; ils recueillent un grand nombre de règles précises, de recettes, de formules pratiques. L'observation, l'expérience même jouent chez eux un rôle important. Cependant nous sommes bien obligés de constater que, dans leurs observations et dans leurs expériences, leur esprit garde une attitude passive, il ne réagit pas, il ne va pas au-devant des choses, il ne se livre pas à des anticipations, il ne fait pas effort pour coordonner, enchaîner, expliquer. Il ne vient à l'idée de personne de faire autre chose qu'enregistrer passivement, tels qu'ils se présentent, les différents phenomènes, ou d'aller au delà d'inductions si simples, que, d'elles-mêmes, elles viennent à l'esprit. Aussi est-il impossible d'aboutir jamais à une explication véritable. On ne sait pas mettre à profit les observations et les expériences faites ; on ne sait pas les prendre comme point de départ pour s'élever dans un élan créateur jusqu'à l'idée, jusqu'à la notion claire. L'esprit se contente du résidu de l'expérience, il n'y ajoute jamais rien de lui-même. Jamais les Egyptiens ne purent s'élever jusqu'à des principes abstraits impliquant de la part de l'esprit une activité spontanée et créatrice. Nous trouvons chez eux les éléments des sciences les plus abstraites, comme les mathématiques par exemple ; mais, dans cet ordre d'idées, ils n'allèrent jamais bien loin, et, même dans ce domaine, il nous serait impossible de trouver chez eux ce que nous appelons une démonstration logique. Ainsi, ils avaient découvert que le carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle était égal à la somme des carrés construits sur les deux autres

côtés ; mais ils ne parvinrent à donner de ce fait par eux constaté une raison intelligible.

Pourtant, jusqu'au VII^e siècle avant Jésus-Christ, nulle part sur la surface du globe, ne s'est trouvé réalisé un effort scientifique plus considérable que celui accompli en Egypte. Nulle part, la science théorique n'est donc sortie de l'état embryonnaire.

Mais tout change, si nous nous transportons au VII^e siècle et si nous passons d'Egypte en Ionie , dans les colonies grecques. Celles-ci ont été établies le long des côtes de ce que nous appelons aujourd'hui l'Asie Mineure, sur cette étroite bande de terre qui s'étend entre les hauts plateaux et la mer. Le pays est d'apparence plutôt européenne qu'asiatique. Il semble, suivant l'expression de Curtius, que ce soit là *une main que l'Asie tend à l'Europe.* C'est là que, à une époque mal déterminée, probablement au XII^e siècle avant Jésus-Christ, sont venues s'établir des tribus grecques. D'où venaient-elles ? Les uns prétendent qu'elles arrivaient du centre de l'Asie ; les autres prétendent que, établies d'abord en Europe, elles furent ensuite refoulées de nouveau vers l'Asie Mineure. Quoi qu'il en soit, elles occupèrent bientôt toute la côte orientale de la mer Egée en face de la Grèce proprement dite. Ces Grecs d'Asie étaient de même race que ceux établis en Europe. Ils avaient les mêmes mœurs, le même culte, les mêmes goûts, la même tournure d'esprit. Entre eux, une mer semée d'îles et facilement navigable, au lieu d'être un obstacle, facilitait les relations. Forcés, par la situation géographique de leur pays, de tourner leur activité du côté de la mer, ils devinrent bientôt à l'école des Phéniciens des marins habiles et des commerçants avisés. Aussi la civilisation grecque se développa-t-elle avec une extraordinaire rapidité dans ces colonies d'Asie : Milet, Ephèse, Cléophon, Clazomène, les îles de Chios et de Samos connurent la plus brillante prospérité et furent réputées pour leur splendeur et leurs richesses. L'industrie, ayant à sa disposition une technique très perfectionnée, devint très florissante. On exploita des carrières de marbre très riches, des mines de cuivre très abondantes, etc. Toutes ces cités autonomes, indépendantes les unes par rapport aux autres, ne sont unies que par un lien assez lâche. A certaines époques, leurs délégués se réunissent pour discuter au sujet des intérêts communs. Partout le régime républicain et démocratique. Quant à la religion, elle présente à peu près les mêmes caractères que celle des Grecs d'Europe ; mais, mêlés à des éléments étrangers, éloignés des sanctuaires et des véritables foyers de la foi, les Grecs d'Asie perdent peu à peu de leur ferveur pour leur culte ; leurs pratiques religieuses se simplifient et se relâchent.

Déjà, en lisant Homère, nous pouvons voir avec quelle légèreté les dieux y sont traités. Le poète leur prête toutes les faiblesses et tous les ridicules des hommes, il en parle souvent avec ironie : il semble ne pas les prendre bien au sérieux. Plus tard, les croyances religieuses diminuent encore bien davantage et finissent par ne plus avoir aucune force.

Pour des esprits ainsi disposés, l'obstacle qui avait entravé et arrêté l'évolution de l'idée de science chez les peuples de l'Asie et de l'Egypte, cet obstacle, opposé par des croyances intangibles et des dogmes à jamais figés, n'existe plus. Aussi vont-ils accomplir une véritable révolution dans le monde de la pensée. C'est un événement politique considérable qui leur en fournit l'occasion et la possibilité. Jamais les Ioniens n'avaient pu pénétrer en Egypte. Ce pays restait pour eux une mystérieuse énigme. Or, au VII^e siècle, un certain Psamméticus eut besoin, pour s'emparer du trône, de faire appel à l'aide des étrangers. Les Ioniens envoyèrent une trentaine de vaisseaux aux embouchures du Nil. Psamméticus réussit dans son entreprise, grâce à leur appui, et, en récompense, leur ouvrit les portes de son royaume. Les Ioniens profitèrent largement de cette faveur et, pour faire du commerce ou simplement pour satisfaire leur naturelle curiosité, parcoururent l'Egypte dans tous les sens. Thalès y séjourna certainement, Hérodote également, Pythagore peut-être. Or ce contact avec la vieille civilisation égyptienne eut pour les Grecs une importance capitale et fut singulièrement fécond. Ces esprits pleins de jeunesse, de curiosité, mis en présence des trésors accumulés de cette civilisation si ancienne et jusqu'alors à peu près ignorée d'eux, furent émerveillés. Mais, au lieu de se contenter de recueillir passivement ces règles pratiques, ces formules, de se borner à les juxtaposer et à en former une sorte de catalogue, ils essayèrent dès l'abord de comprendre, d'expliquer. Libres de toute contrainte, de tout lien, ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Et certes on ne saurait dire avec justice que le travail leur fût rendu facile par la tranquillité et la prospérité matérielle dont jouissait leur patrie.

C'était, en effet, le moment où l'Ionie, jadis puissante et respectée, agonisait. Au dehors, elle était menacée par les envahisseurs, au dedans, elle était déchirée par des révolutions et des querelles intestines. C'est pourtant à cette époque-là, au plus fort de la tourmente politique, que les recherches désintéressées des penseurs ioniens arrivèrent à fonder la science rationnelle. Celle-ci naît dans des foyers disséminés, au milieu des troubles qui accompagnent la chute de la puissance ionienne. Par contre, lorsque

Rome apportera sa forte organisation sociale, politique et juridique, lorsqu'elle étendra sur le monde grec cette *pax romana* qui semble devoir être si favorable à son développement, la science rationnelle, au lieu de prendre un nouvel essor, achèvera de mourir.

---

# La comédie nouvelle

**Cours de M. PUECH,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## « La Samienne » (*suite*).

Dans la précédente leçon, nous avons étudié les premières scènes de la *Samienne* : c'est, permettez-moi de vous rappeler les éléments de l'action, le monologue où Déméa nous informe, dans un récit charmant, comment, par quel hasard, il a appris que l'enfant dont il se croyait père et qu'élevait Chrysis, sa maîtresse, la mère de l'enfant jusqu'alors, est en réalité celui de son propre fils Moschion. Moschion a séduit sa jeune voisine Plangon ; il en a eu un fils que Chrysis fit passer pour celui de Déméa. Le vieillard ignore encore cette seconde partie de l'aventure. Il est persuadé que la Samienne a suborné son fils, qu'elle seule est coupable ; il est pris d'un violent accès de colère. Dans une scène avec son esclave Parménon, il a, sans succès, essayé de lui arracher la vérité ; irrité il se décide alors à jeter dehors la pauvre Chrysis, sur qui il rejette toute la faute ; il l'expulse brutalement, parce que, sentant toute sa faiblesse, il veut avant tout éviter une scène de reproches ou d'explications, qu'il n'aurait pas la force de soutenir. Toute cette première partie est remarquable ; et, comme je l'avais dit en terminant, si la *Samienne* ne contenait que des parties aussi fortes elle serait un véritable chef-d'œuvre. Malheureusement, les scènes suivantes sont plus faibles, moins belles ; mais c'est peut-être, je me hâte de le dire, parce que le reste de la pièce est morcelé, que par suite, la liaison des scènes nous échappe et que nous saisissons difficilement les péripéties de l'action. Mais, si le fond est moins intéressant, les scènes suivantes nous présentent des traits de la comédie nouvelle que nous n'avons point encore relevés, et qui offrent, à un point de vue littéraire, un intérêt très grand.

Nous avons laissé Chrysis se lamentant sur son triste sort devant la porte que Déméa vient de refermer derrière lui. C'est alors qu'survient Nikératos, le voisin de Déméa, dont la fille Plangon doit être, ce jour même, épousée par le fils de Déméa, en même temps son séducteur, Moschion. Avant tout mariage, il était d'usage

d'offrir un sacrifice ; chacun des futurs époux l'offrait dans la maison de ses parents. Nikératos se dispose à célébrer ces προτέλεια. Il revient du marché, apportant une victime étique ; il va rentrer chez lui. Tout à coup, il aperçoit Chrysis. J'ai déjà relevé le contraste établi par Ménandre entre Déméa et Nikératos, l'un riche, l'autre pauvre ; contraste facile et d'un effet certain. Une situation analogue se retrouve dans l'*Aululaire*, où l'avare Euclion, qui va marier sa fille au riche Mégadore, revient avec un petit agneau, qui, comme dit Plaute, est *ossa ac pellis totus*. Ici Nikératos a acheté une pauvre petite brebis dont il va nous entretenir. La scène de Ménandre rappelle celle de Plaute ; mais le rapprochement ne signifie pas que l'un ait dû imiter nécessairement l'autre :

« Nik. — Cette brebis, quand je l'aurai sacrifiée, suffira pour que j'offre aux dieux et aux déesses tout ce qu'exigent les rites... »

— Et il la décrit dans des termes analogues à ceux d'Euclion dans la pièce de Plaute :

« Elle a du sang, assez de fiel, de beaux os, une grande rate, c'est ce qu'il faut aux Olympiens... »

— Ce sont là, en effet, les parties offertes aux dieux ; la victime est donc complète : elle répond bien aux exigences rituelles.

« Quand je l'aurai découpée, j'enverrai à mes amis... la peau : c'est tout ce qui me restera ! — Mais, par Hercule ! que vois-je là devant la porte ? C'est Chrysis qui est là tout en pleurs ; ce n'est personne autre. Que s'est-il passé ?

Chr. — Il m'a mise à la porte, ton bon ami ; voilà tout... »

— Et Nikératos est tout surpris de la brouille inattendue du faux ménage ; même il s'indigne :

« Nik. — Oh ! par Hercule ! qui donc... ? Déméa ?

Chr. — Oui.

Nik. — Mais pourquoi ?

Chr. — A cause de l'enfant... »

— Vous savez, en effet, que Déméa a donné comme prétexte de sa colère et de cette expulsion que Chrysis avait voulu élever leur enfant que lui aurait voulu exposer. Aussi Chrysis ne comprend-elle rien à sa subite colère. Alors, Nikératos, à qui sa femme et sa fille ont sans doute parlé de Chrysis et de son enfant :

« Nik. — Je sais : les femmes m'ont dit que tu avais un enfant et que tu l'élevais. Démence ! Mais il est bon, Déméa ! Tout à l'heure, il n'était pas fâché, et, au bout d'un moment...

Chr. — Oui, il m'avait dit de tout préparer à la maison pour la noce, et, au beau milieu, le voilà qui arrive comme un fou et me met dehors.

Nik. — Déméa est fou ! »

Ici, nous sommes en présence d'une lacune considérable : d'après les feuillets manquants, on suppose que 140 vers environ nous font défaut. Celle-là est certainement moins regrettable cependant que les lacunes de l'*Arbitrage*, qui nous empêchaient de reconstituer les détails mêmes, détails importants, de l'action. Comme l'intrigue de la *Samienne* est plus simple, on peut reconstituer dans ses grandes lignes ce qui se passait dans les vers qui nous manquent.

Déméa, en interrogeant soit Parménon, soit une des nombreuses servantes de cette riche maison, était bientôt tiré d'erreur : il apprend qu'il a eu de Chrysis un enfant mort ou exposé, on ne sait. Cela a dû se passer pendant un de ses voyages. Comme dans presque toutes les données d'une pièce de la comédie nouvelle, il faut, ici encore, supposer une curieuse coïncidence d'événements; ils sont singuliers et d'un arrangement même un peu artificiel. Par une coïncidence plus bizarre encore, dans le même temps, Plangon mettait au monde un fils qu'elle avait de Moschion. La part du hasard dans ces combinaisons de circonstances très particulières est très grande. Mais, ces données une fois établies, les poètes ne l'admettent plus dans leur action dont le développement est naturel.

Nikératos ignore l'aventure de sa fille ; sa femme ne sait que faire de l'enfant : elle s'adresse à Chrysis et la prie de s'en charger, de l'élever. Chrysis accepte, toujours sans dire à Nikératos la vérité : il a un caractère tellement violent (nous allons le voir bientôt), qu'il serait capable de tout.

Déméa lui a donc tout appris ; et, suivant le caractère facilement impressionnable que nous lui connaissons, il est désolé : son repentir est aussi prompt que sa colère a été subite ; il est sincère aussi dans ses regrets ; il se lamente sur son acte brutal, il veut effacer les traces de son injustice envers Chrysis, la ramener sous son toit. Quant à la peccadille de Moschion, c'est chose trop courante pour un jeune homme pour qu'il y ait lieu de s'en soucier ; Puis il va épouser Plangon, et ce mariage n'arrange-t-il pas toutes choses ?

Mais qu'est devenue Chrysis ? Déméa l'a mise à la porte ; Nikératos la trouve et, touché par son malheur, lui offre pour un temps l'hospitalité. C'est ici que les conjectures deviennent plus difficiles. Que s'est-il passé ? Sans qu'on sache exactement de quelle manière, soit par la surprise des femmes à la vue de Chrysis, soit par une conversation entre elles qu'aurait écoutée Nikératos, celui-ci a des soupçons sur la naissance de cet enfant que Chrysis a apporté avec elle dans sa maison. Ces soupçons deviennent si forts que Chrysis, l'infortunée, va être victime d'un

nouveau malheur : Nikératos lui cherche querelle, la chasse ; il est donc dit que, jamais, elle ne trouvera un sûr asile !

Voici la scène où interviendra bientôt Déméa, et qui renferme des détails qui justifieront nos conjectures. — Mais, auparavant, permettez-moi d'attirer votre attention sur quelques points fort curieux pour l'histoire littéraire.

La comédie d'Aristophane est d'une construction très variée ; elle est aussi très riche en mètres de toutes sortes. Des vers différents se succèdent, s'entrelaçant dans une composition savante et compliquée. La comédie nouvelle renonce à la fantaisie de celle qui l'a précédée ; elle s'attache plus à la peinture de la réalité dans les mœurs et les caractères ; et, conséquence directe, elle use de mètres moins variés, car les mètres répondent chacun à un type de scène particulier ; ils varient avec ce que le vers doit exprimer. Nous avons remarqué, dans les premières leçons, la disparition complète du chœur et du lyrisme. Le chœur n'est plus dans la comédie nouvelle qu'un intermède, sans lien avec l'action. Or nous n'avons trouvé jusqu'ici, et dans tout l'*Arbitrage*, que l'emploi d'un seul mètre, le mètre ordinaire du dialogue, le trimètre ïambique : c'est celui qui convient, en effet, le mieux au genre de Ménandre ; c'est aussi celui qu'emploient d'ordinaire tous les poètes de la comédie nouvelle.

Le théâtre latin, qui imita la comédie nouvelle, nous offre chez Térence et Plaute, chez ce dernier surtout, une très grande richesse de formes métriques. Il y a, en effet, des morceaux lyriques, des *cantica* qui étaient chantés. Ils sont donc écrits en mètres lyriques, tels que le crétique, le bacchiaque, mètres à 5 temps très animés. Les savants, qui se sont occupés des origines de la comédie latine, ont cherché l'origine de ces morceaux ; et c'est une question très débattue que celle des modèles de Plaute et Térence. Ont-ils imité en cela les poètes de la comédie nouvelle ? On a fait beaucoup d'hypothèses ; des savants allemands se sont livrés à d'ingénieuses conjectures, d'un très grand intérêt, mais dans lesquelles je ne veux pas entrer ici. On ne trouve rien d'analogue à ces *cantica*, surtout à ceux du théâtre de Plaute. On ne sait pas sûrement d'où ils viennent.

Nous savons, d'autre part, par des grammairiens de l'antiquité, que Ménandre ne se servit pas seulement du trimètre ïambique. Or il y a dans la comédie latine une autre catégorie de scènes qui étaient des intermèdes ; elles n'étaient point chantées, mais débitées avec accompagnement de musique ; elles sont écrites en tétramètres trochaïques ou ïambiques, qui sont des mètres plus animés. On trouve ces mètres chez Eschyle, chez Aristophane,

dans la première tragédie comme dans l'ancienne comédie. Ils sont plus fréquents dans la plus ancienne tragédie ; et cela se comprend fort bien, car plus l'action devient proche de la réalité et s'éloigne du lyrisme et plus le trimètre ïambique devient le mètre tragique par excellence, ou plutôt celui des scènes de la vie ordinaire. On ne retrouve les anciens mètres chez Euripide que lorsqu'il veut ressusciter la manière d'Eschyle et s'élever à son lyrisme. On ne les trouve pas chez Sophocle. Les scènes écrites dans ces mètres trochaïques ou ïambiques sont plus animées ; de tels mètres sont employés quand l'action se tend, devient plus violente. Ce n'est point du lyrisme et ils n'en sont point l'expression. Ils sont l'expression naturelle d'une action précipitée ; ils sont dans l'action elle-même.

Nikératos et Déméa vont, dans la scène que nous étudions, se quereller, en venir aux coups. Cette scène, très animée, appelle l'emploi du tétramètre trochaïque : c'est le mètre dont a usé Ménandre. Il est donc curieux de trouver chez Ménandre l'origine des vers latins analogues, et cela vient confirmer une observation que nous avons faite sur l'*Arbitrage* : Ménandre ne craint pas d'exprimer les éclats de passion avec une violence que n'a point Térence. C'est bien en cela que consiste, en partie, leur différence ; vous vous souvenez du mot de César que je vous ai déjà cité.

Le début de la scène est très mutilé : ce sont quelques mots de Déméa qui sort de chez lui en donnant ses instructions à ses esclaves pour les préparatifs de la noce : « Quand je reviendrai, dit-il... » Alors Nikératos, sortant de chez lui, prononce quelques mots, dont nous ne saisissons pas la relation avec ce qui précède.

« Nik. — C'est cela, c'est peu de chose, mon cher ! Tout est perdu, tout est ruiné ; c'est la fin de tout. »

Déméa comprenait tout de suite que Nikératos savait, en partie, l'histoire, et soupçonnait Plangon d'avoir eu un enfant, celui-là même que Chrysis élevait.

« Dém. — Par Zeus ! notre homme, au su de l'affaire, entrera en fureur, jettera les hauts cris. C'est un homme dur, un caractère intraitable. — Scélérat que je suis ! avoir eu de pareils soupçons ! Par Héphaistos, je mériterais la mort ! — Par Hercule ! quel vacarme ! C'est bien cela : il jette feu et flamme. Il dit qu'il va sacrifier l'enfant, le brûler vif ! Je verrai mon petit-fils brûlé vif... ! Par Hercule ! j'entends la porte, — c'est un ouragan, c'est la foudre, ce n'est pas un homme ! »

Vous voyez combien Déméa s'est radouci, au point qu'il se sent révolté à la pensée que l'autre veut brûler son petit-fils ; et combien aussi Nikératos est d'un caractère violent, emporté ! Vous allez

vous en rendre compte. Nikératos n'est pas encore sorti de chez lui. La scène se passe d'abord sur le seuil de la porte, dans le vestibule ; il se dispute avec Chrysis : aussi Déméa entend-il ses cris.

Puis Nikératos sort brusquement, tirant derrière lui Chrysis, qu'il veut expulser plus violemment que ne l'avait fait Déméa lui-même ; il voit alors son voisin et s'écrie :

« NIK. — Déméa, Chrysis me résiste; elle me fait des horreurs !

DÉM. — Que dis-tu ?

NIK. — Elle a persuadé ma femme de ne rien avouer, ma fille aussi ! Elle garde l'enfant de force ; elle ne veut pas le lâcher. Je serai bien surpris, si je ne fais pas un malheur !

DÉM. — Tu veux la tuer.

NIK. — Oui ; car elle est au courant de tout.

DÉMÉA. — Nullement, Nikératos !

NIK. — J'ai voulu te prévenir. » (*Il rentre chez lui.*)

— Ainsi nous savons que Nikératos a interrogé sa femme et sa fille, qui refusent d'avouer ; et il réclame l'enfant.

« DÉM (*seul*). — Cet homme est fou ! Il est rentré en courant ! Que faire en cette aventure ? Pardieu, je ne me souviens pas d'être jamais tombé dans un pareil traquenard ! Cependant le meilleur, et de beaucoup, est de lui dire nettement la vérité — mais, par Apollon ! j'entends encore la porte... »

— Nous verrons qu'en réalité Déméa n'osera dire clairement et franchement la vérité à Nikératos ; devant cette colère, après leur querelle, il n'osera avouer ; il usera de plaisanteries et d'ironies.

(*Chrysis sort l'enfant sur les bras, vivement ; Nikératos la poursuit un bâton à la main.*)

« CHR. — Malheureuse, que faire ? où fuir ? Il va me prendre l'enfant ! »

— Alors Déméa, qui veut lui accorder son pardon et ne demande qu'à l'accueillir de nouveau :

« DÉM. — Chrysis, viens ici.

CHR. — Qui m'appelle ?

DÉM. — Vite, cours, entre.

NIK. — Où vas-tu ? où t'enfuis-tu ?

DÉM. (*à part*). — Par Apollon ! il est dit que je me battrai aujourd'hui, je le vois. — Que veux-tu ? A qui en as-tu ? »

— Nikératos, qui veut prendre l'enfant et avoir une explication décisive :

« NIK. — Déméa, arrière. Laisse-moi prendre l'enfant et m'expliquer avec mes femmes.

DÉM. — Il est fou ! Allons, tu vas me battre ?

NIK. — Parfaitement... (*Ils se battent.*)

NIK. — Dépêche-toi de filer.

DÉM. — A mon tour... Echappe-toi, Chrysis; il est plus fort que moi.

NIK. — Cette fois, c'est toi qui me frappes le premier, je l'atteste.

DÉM. — Et toi, tu prends un bâton pour poursuivre une femme libre.

NIK. — Sycophante !

DÉM. — Toi aussi !...

NIK. — Tu ne veux pas me donner l'enfant ?

DÉM. — Tu veux rire ? Il est à moi !

NIK. — Non, il n'est pas à toi. » (*Il le repousse.*)

— Ici le manuscrit est mutilé ; c'est sans doute la continuation de la dispute : coups, invocations aux dieux.

« NIK. — Crie tant que tu voudras ! J'entrerai et je tuerai cette femme. »

(*Chrysis, pendant ce temps, a réussi à se glisser chez Déméa ; Nikératos bondit derrière elle, Déméa l'arrête.*)

« DÉM. (*à part*). — Que faire ? Quelle situation ! Je ne le laisserai pas faire. Où vas-tu ? Attends donc !

NIK. — Ne me touche pas !...

DÉM. — Contiens-toi...

NIK. — Tu me fais tort, Déméa, c'est évident, tu sais toute l'affaire.

DÉM. — Alors, laisse-moi partir ; ne va pas ennuyer ta femme...

NIK. — Alors, c'est ton fils qui m'a joué le tour ? »

Déméa, maintenant que Nikératos l'interroge, n'ose plus dire la vérité ; il plaisante ; et ce sont des plaisanteries mythologiques telles que celles que nous avons trouvées dans l'*Arbitrage*. C'étaient même parfois des allusions fort sérieuses, et non plus des plaisanteries. Cela est fort aimé dans la comédie antique. Mais, ici, elles sont moins à leur place que dans le récit de Syriskos le charbonnier.

« DÉM. — Tu radotes ; il épousera ta fille. Ce n'est pas cela ! Viens causer un peu ici avec moi.

NIK. — Que je cause !

DÉM. — Et contiens-toi... Tu n'as pas entendu dire, dis-moi, Nikératos, aux acteurs tragiques, que Zeus, un jour, se changea en pluie d'or et passa ainsi par le toit pour mettre à mal une fille qu'on tenait enfermée.

NIK. — Et puis ?

Dém. — Il faut s'attendre à tout ; regarde ton toit : peut-être est-il percé quelque part !

Nik. — Un peu partout ; mais que signifie cela ?

Dém. — Zeus se change tantôt en or, tantôt en eau. Vois-tu, c'est lui qui a tout fait. Ce n'était pas difficile à trouver.

Nik. — Tu te moques de moi !

Dém. — Par Apollon, que non pas ! Tu n'es pas Acrision, tant s'en faut ; il a daigné regarder ta fille, la tienne...

Nik. — Malheur à moi ! Moschion m'a bien arrangé.

Dém. — Je te dis qu'il l'épousera. Ne crains rien. C'est un dieu qui a tout fait, j'en suis bien sûr, tout ce qui s'est passé. Je pourrais te citer cent personnes que nous voyons se promener dans Athènes et qui sont nées d'un dieu, et tu vas te faire un monstre de ce qui est arrivé... »

Avant d'achever la lecture de cette scène, je voudrais faire les remarques que sa fin appelle. Jusqu'ici elle est intéressante, mais secondaire ; elle est instructive dans sa forme en rapport avec la violence de l'action ; elle est habilement filée : c'est d'abord la fuite éperdue de Chrysis, l'intervention de Déméa, la première querelle. Mais Chrysis ne peut entrer chez Déméa ; alors c'est la dispute, pendant laquelle elle disparaît. La scène elle-même rappellerait plutôt le théâtre de Plaute que celui de Térence ; mais il y aurait en plus chez le poète latin des traits de grosse et copieuse bouffonnerie. Elle fait plutôt songer à certaines scènes analogues de Molière. Elle est mesurée, souvent pleine d'ironie, et de cet atticisme propre à Ménandre.

La suite présente plus d'intérêt ; car nous pouvons, grâce à certains détails, fixer la date probable, mais non précise, de la représentation de la *Samienne*. Nous pouvons la situer dans la carrière de Ménandre : il y a beaucoup de chances pour qu'elle soit de la première partie. L'*Arbitrage*, au contraire, serait du temps où Ménandre a toute la maîtrise de son art. Déjà il y a beaucoup de talent, de force dans la *Samienne* ; mais elle a moins de perfection soutenue : elle lui est sûrement antérieure. Cette antériorité explique aussi les caractères de cette scène et l'emploi du tétramètre ; il est employé dans d'autres parties encore de la *Samienne* : cela tiendrait à ce que la pièce est une des plus anciennes de Ménandre.

Mais ce serait là une preuve insuffisante pour conclure à son ancienneté. Une autre probabilité, et plus grande, se fonde sur les allusions personnelles qui s'y trouvent. Il y a, dans cette scène, de la satire. Voilà un trait curieux et qui mérite de nous arrêter. Dans quelle mesure, en effet, la satire directe, personnelle, contre

des individus vivants à cette époque, a-t-elle pu apparaître encore dans la comédie nouvelle ? N'avons-nous pas noté, comme un des caractères essentiels de la transformation de la comédie ancienne après la guerre du Péloponèse, que la comédie renonce à la satire qui était jusque-là un de ses éléments essentiels ? Cette affirmation, je vous l'avais fait remarquer alors, n'est pas rigoureusement vraie. Certes, la satire ne fait plus le principal intérêt d'une comédie. On ne met plus sur la scène des individus, comme Cléon, comme Socrate; leur satire n'est plus le sujet même d'une pièce. Mais l'habitude des railleries est trop enfoncée profondément dans la nature d'une comédie, elle est trop l'élément essentiel du κῶμος, elle plaît trop aux Athéniens pour disparaître tout d'un coup. « L'élément ïambique », comme dit Aristote, persiste donc tout d'abord ; il ne disparaîtra que peu à peu.

Les courts fragments que nous possédons de la comédie moyenne permettent de constater des allusions personnelles nombreuses. Il en est de même au début de la comédie nouvelle ; cela devient plus rare, lorsqu'elle est dans sa pleine floraison. Dans l'*Arbitrage*, qui est vraisemblablement de la maturité de Ménandre, il n'y en a point. Sur ce point, M. Legrand s'est livré, dans son livre *Daos*, à une enquête minutieuse. Au commencement de l'ère macédonienne, dans Athènes encore toute frémissante et pleine du souvenir de sa liberté perdue, les comiques ont souvent dit leur mot sur la politique, attaquant soit les Macédoniens, soit les patriotes.

Ainsi Archédikos raille un des chefs des patriotes, Démokharès, neveu de Démosthène. Philippidès se moque de Stratoclès, un des courtisans de Démétrius Poliorcète. Un autre attaque les prodigalités de Lamia, la maîtresse de Démétrius, qui, pour elle, commettait sans cesse des exactions supportées avec une colère contenue ; nous en trouvons l'expression indignée dans la comédie moyenne. Mais de pareilles attaques sont rares dans la comédie nouvelle. Ici, ce ne sont plus des traits dirigés contre tels particuliers, sauf contre les philosophes qui ont eu dans la comédie moyenne un rôle essentiel. Les particuliers attaqués n'ont plus qu'une personnalité secondaire : ce sont des parasites, des prodigues perdus de réputation ; ce ne sont plus les gens en vue et qui pourraient être de dangereux ennemis ; ceux-là, nul courage à les attaquer ! On ne cherche pas non plus à agir sur l'opinion ; on veut faire rire ; c'est un reste de l'ancienne comédie.

Les exemples de satire qui se rencontrent dans la comédie nouvelle montrent bien que les poètes ne font que se conformer à la tradition ; ce sont les mêmes personnages qu'attaqua la

omédie moyenne : Antiphane, Alexis, Timothée, etc. Ce n'est, 'après M. Legrand, qu'une pure survivance. On se moque des iveurs, qui ont place acquise dans la comédie moyenne ; on ne herche point ailleurs d'autres sujets à railler.

Et, quant à Ménandre, que penser des attaques personnelles ui se trouvent dans sa comédie ? Ses types sont-ils des rétendus portraits ? Rien ne nous autorise à le croire. On a dit ue le personnage de Thaïs, type de la courtisane, serait copié ur la célèbre courtisane de ce nom qui suivit Alexandre jusqu'à abylone. Il a pris peut-être certains traits à la réalité ; mais la egende exagère : ce n'est pas un portrait satirique. A-t-il peint lycère et mis dans ses pièces des allusions fort claires, pour ses mis, à ses amours avec elle ? Non pas ; mais Ménandre est un bservateur : il regardait la société d'Athènes et transportait au héâtre ses observations. Peut-être ses contemporains reconnaisaient-ils certains traits de caractère et donnaient-ils aux peronnages les noms des individus dont ils étaient les copies.

Nous savions que Ménandre n'avait pas complètement banni e la scène les attaques et les railleries. Elles étaient voilées, iscrètes, elles avaient le ton même de sa comédie ; mais on entait cependant parfois la pointe. Ainsi, dans la lettre d'Alcihron, Glycère dit à Bacchis : « Si je me brouillais avec lui, il me rait insulter sur la scène par un Chrémès. » Chrémès est un ype de vieillard bougon. Il y a des railleries de ce genre dans la cène entre Déméa et Nikératos. Or, si l'on étudie à ce point de vue s fragments de Ménandre, on constate, dit M. Legrand, qu'elles e se rencontrent que dans les pièces de sa jennesse : ainsi dans *rgè*, qui est de 316 ou 321 ; dans l'*Androgyne*, qui parut peu après guerre Lamiaque ; dans le *Kékryphale*, où sont mentionnés les ynéconomes institués sous Démétrius de Phalère ; dans les *écheurs*, où il y a des allusions au tyran d'Héraclée, qui est donc avant 305. Puisqu'on ne rencontre ces attaques personnelles que ans ses premières pièces, la *Samienne* est par conséquent une ièce de la jeunesse de Ménandre.

Ces allusions arrivent dans la scène un peu à l'improviste. énandre a l'air de s'acquitter d'un devoir dont il voudrait pouvoir dispenser. La scène fait longueur.

« Dém. — .... Le Chaeréphon, tout le premier, que l'on nourrit ans qu'il paie jamais son écot, ne te paraît-il pas être un dieu ?

Nik. — On le dirait bien. Je ne dis pas non ; je ne veux pas te ontredire pour rien.

Dém. — Tu as raison, Nikératos... »

Ce Chaeréphon est un parasite célèbre, attaqué déjà dans la

comédie moyenne ; il était fort connu à Athènes : c'était un de ceux qui faisaient la théorie de leur métier. Nous avons le témoignage d'Athénée, qui le cite parmi les auteurs de *Banquets*. Chaeréphon avait composé un *Banquet* dédié à un personnage connu du temps. Ménandre s'est moqué de lui, ailleurs encore, railleries faciles, certes.

« Dém. — ... Et Androclès, qui vit depuis tant d'années, qui court, saute, est toujours affairé, que nous voyons passer tout noir, alors qu'il est blanc ; il ne mourrait pas, même si on l'égorgeait ; n'est-ce pas un dieu ? Allons, prie seulement que tout tourne bien, allume l'encens. »

Androclès, dont Ménandre se moque ailleurs aussi, était sans doute ce financier dont il est question dans un des plaidoyers civils de Démosthène. Ce sont des railleries peu méchantes ; Ménandre semble s'en débarrasser un peu par acquit de conscience. Elles datent donc la *Samienne*. Cet élément de la comédie ancienne ne sera que lentement éliminé de la comédie nouvelle.

La scène de la *Samienne* se clôt par une invitation de Déméa à Nikératos : « Que tout soit oublié ! »

La suite est mutilée ; mais on la devine facilement : Déméa et Nikératos se réconciliaient. C'était la fin d'un acte ; le manuscrit mentionne le chœur. Mais, alors, la pièce est terminée : le mariage va s'accomplir, l'enfant est bien celui de Moschion, Chrysis est rentrée chez Déméas ; toutes les complications ne sont-elles pas résolues ? Pourtant nous ne sommes qu'au milieu de la pièce ; comment rebondit-elle alors et par quelles péripéties nouvelles ? C'est ce que nous étudierons dans la prochaine leçon

---

# Lamartine et les « Harmonies »

Par M. GUSTAVE ALLAIS,

*Professeur à l'Université de Rennes.*

## L'Harmonie *Aux Chrétiens* (*Suite*) (1).

On comprend, dès lors, quel devait être l'état d'esprit de Lamar-
ine en composant cette Harmonie. Nous parlions, tout à l'heure,
'émotion douloureuse et d'angoisse. Pour lui, en effet, fils d'une
ière très pieuse, ancien élève des Pères de la Foi (2), — Société
ondée par les Jésuites — disciple enfin de Lamennais, ce devaient
tre des « temps d'épreuve » que ces temps troublés où l'on
émasquait les Jésuites rentrés en France au mépris de toutes
es ordonnances royales, où l'on attaquait et poursuivait un livre
e Lamennais, où l'on persécutait enfin « les chrétiens », dit-il ;
ntendez, les seuls vrais chrétiens à ses yeux, les seuls dignes
e ce nom, les catholiques ultramontains; les gallicans eux-
iêmes, pour lui comme pour Lamennais, ne méritent aucune
stime.

Les « chrétiens » auxquels il s'adresse sont d'ardents et vio-
ents militants, qui trouvent que la foi

De ce monde attiédi retire ses rayons,

eulent venger le « Christ insulté », parlent de se lever, de
saisir le glaive », de prendre en main « les droits du ciel », et
rétendent enfin « se charger des justices de Dieu » (strophes 1, 2
t 3). — « Arrêtez, insensés ! » réplique le poète pour refréner leur
ele, et il leur rappelle que la religion du Christ est une religion,
on de violence, mais de « pardon » ; il ajoute que ce rôle belli-
ueux et vengeur ne leur convient pas, et qu'ils font le plus grand
ort à la religion. Cette attitude, ces prétentions sont, de plus,

(1) Voir *Revue des Cours et Conférences*, n° du 14 mars 1912.

(2) Cette dénomination de « Pères de la Foi » était d'ailleurs une de celles
ie, par prudence, prenaient les Jésuites quand ils se mirent à rentrer peu
peu en France à la fin de l'Empire et sous la Restauration. Voir ce que dit
ce sujet A. de Vaulabelle : « Devenus plus entreprenants dans les dernières
nnées de l'Empire, mais n'osant prendre encore que les dénominations de
*igoristes*, *Paccanaristes* ou *Pères de la Foi*, ils avaient rapidement grandi
n nombre et en richesses après le second retour des Bourbons ». (*Histoire
es Deux Restaurations*, tome V, page 335.)

souverainement impolitiques et fournissent au pouvoir des pré textes pour agir contre eux. « On fait grand bruit », disait-il a chevalier de Fontenay dans cette lettre du 30 avril 1826 que nou citions plus haut (1), « on fait grand bruit des *prétentions rel gieuses*. J'ai toujours craint que *le prétexte* ne vînt de là. » Aus voudrait-il, on s'en souvient, voir la religion rester « en dehor de la politique » et ne pas être « profanée » par les gouverne ments qui « s'en servent *comme d'un instrument* ». Ce sont ce pensées qu'il traduit en vers dans l'Harmonie *Aux Chrétien* « Ah! nous n'avons que trop », dit-il, « affecté », c'est-à-di ambitionné « l'empire du monde » ;

> Nous avons des pouvoirs confondu tous les droits,
> Entouré de faisceaux les chefs de la prière...

(allusion aux archevêques et évêques, qui avaient été créé membres de la Chambre des Pairs et formaient le « banc de évêques » ; ordonnances royales des 3 novembre 1822, 8 janvie 1823 et 30 mars 1824).

> Ah! nous n'avons que trop aux maîtres de la terre
> Emprunté, pour régner, leur puissance adultère...
> Mêlé la voix divine avec la voix humaine...
> Voilà de tous nos maux la fatale origine.

Il faut citer, enfin, les vers supprimés par le poète dans l'éditio des *Harmonies*, mais que M. des Cognets a lus sur le manuscr original, et que M. Maréchal reproduit à son tour (2) :

> Rompez, rompez tout pacte avec la force humaine,
> Bornez aux soins d'en haut votre divin domaine,
> Des intérêts mortels cessez de vous troubler.

Autrement dit : restez à l'écart de la politique, dissociez résolu ment le spirituel du temporel, et — allons jusqu'au bout — sépa rez l'Eglise de l'Etat.

Que disait le comte de Montlosier dans son *Mémoire à consu ter*? « Vous voulez inspirer du respect pour les prêtres? Au no de Dieu, ne les mettez ni dans le monde ni dans les affaires » (3 c'est-à-dire laissez-les en dehors des choses politiques.

Ce langage est celui de la raison, de la sagesse et de la pr

(1) Voir *Revue des Cours et Conférences*, n° du 14 mars 1912, page 31.
(2) *Lamennais et Lamartine*, page 165.
(3) A. de Vaulabelle : *Histoire des Deux Restaurations*, tome VII, page 2

lence politique. Mais les fanatiques, avides de dominer pour xercer leur intolérance oppressive, sauront-ils jamais entendre a voix de la raison ? Le parti clérical est aussi incorrigible et ndestructible que l'orgueil humain, que l'esprit de domination t d'intolérance ; et, tant qu'il y aura des gens qui s'attribueront e droit de gouverner et surtout d'opprimer les autres au nom l'une vérité « révélée » dont ils se prétendent les détenteurs privi-égiés, il y aura aussi, au plus grand dommage de l'Etat, un arti clérical.

*
* *

C'est à la fin de cette féconde année 1826 que fut probablement omposée aussi l'Harmonie : « *Une larme ou Consolation* ». Livre I, IX). A propos de cette pièce, M. Léon Séché, dans un cha-itre sur les *Harmonies* qui contient des indications utiles (1), — e regrette de n'avoir pas connu ce chapitre avant d'écrire mon tude sur *Lamartine en Toscane* (2). — M. Léon Séché rappelle e passage d'une lettre de Lamartine à Virieu (Florence, 18 jan-ier 1827) : « Je pense aussi souvent à cette pauvre Mme Yéméniz » l'amie de Lamennais). « Je lui enverrai quelque Harmonie conso-atrice, quand elle sera déjà consolée par le temps et par la main ivine. » M. Séché aurait pu citer aussi la lettre du 9 novembre 826, où Lamartine disait à Virieu : « Voici un mot inclus pour Mme Yéméniz, que tu lui remettras, etc... C'est *un mot de compas-ion pour son affreux malheur.* » Mme Yéméniz venait, en effet, de erdre un fils âgé de cinq ans. Nous avons la lettre où Lamennais ui offrit des consolations : « Ce ne sont point les paroles de homme », lui disait-il, « qui peuvent consoler ; c'est l'action uissante de la grâce qui agit intérieurement. Suivez ses douces mpressions, sans effort, sans trouble, avec une simplicité d'en-ant. Vous souffrez, allez à celui qui guérit ; vous pleurez, allez celui qui a dit : Heureux ceux qui pleurent ! etc. » (3).

Il faut avouer que l'Harmonie de Lamartine ne rappelle en rien e ton de profonde compassion et d'onction chrétienne qui carac

(1) *Lamartine de* 1816 *à* 1830, édition in-18 ; page 227.

(2) J'ai déjà exprimé ce regret dans mon étude sur le manuscrit d'Angers ; oir *Revue des Cours et Conférences*, n° du 17 novembre 1910.

(3) Lettres de Lamennais à Mme Yéméniz, publiées par M. C. Latreille *Revue de Paris*, 15 mai 1905). — Pour comprendre la commission que amartine donnait à Virieu par Mme Yéméniz, il faut se souvenir que M. et Mme Yéméniz habitaient Lyon, où Nicolas Yéméniz avait fondé une rande maison de soieries ; ils avaient pour voisins M. et Mme Virieu. (V. ettre de Lamartine à Virieu, 2 juillet 1829.)

térise la lettre de Lamennais, et que si, vraiment, les strophe du poète ont été écrites *pour* Mme Yéméniz, *à l'occasion* de so « affreux malheur », elles sont bien froides, bien faibles, bie dépourvues d'émotion humaine. En somme, cette pièce n'es guère que le développement d'un thème banal et impersonnel et si Lamartine l'a vraiment envoyée à Mme Yéméniz, cette femm distinguée, dont lui-même appréciait hautement l'esprit, l jugement et le goût littéraire (1), dut trouver cette Harmonie pe « consolatrice » et penser que, pour adresser des paroles de con doléances à une mère qui a perdu son enfant, le prêtre savai mieux s'y prendre que le poète. Ce qui est probable, c'est qu Lamartine n'avait pas composé son Harmonie tout de suite aprè l'événement et sous le coup de l'émotion qu'il en avait éprouvée il avait dû attendre et laisser s'atténuer, se refroidir, s'évanoui peu à peu l'émotion du premier moment ; sa pièce s'en ressent elle manque d'inspiration.

A l'année 1827 appartient encore l'Harmonie *Désir* (livre II xvi). M. Léon Séché l'a datée exactement (2) en rappelant l lettre de Lamartine à Virieu (Florence, 1er juillet 1827) : « T peux faire voir à l'abbé de Lamennais *le Désir*, etc. » — Je m contenterai donc d'ajouter simplement quelques mots emprunté au commentaire dont Lamartine fait suivre cette pièce : « C'es l'époque de ma vie (l'époque du séjour à Florence) où ma pensée... se tourna le plus habituellement vers le ciel, et où tous me chants étaient des hymnes. » Puis le poète nous dévoile sa psy chologie intime ; son âme est de celles chez qui « l'adoration » dit-il, est « un parfum d'été qui s'exhale dans les rayons de joie » La douleur le rend « silencieux et stérile » ; le bonheur — citon exactement ses paroles — « me féconde et m'invite à me répandr en reconnaissance et en cantiques. J'étais heureux ».

Ces quelques lignes sont intéressantes, parce qu'elles con tiennent quelques-uns des caractères essentiels de la poési lyrique de Lamartine ; cette poésie est un hymne perpétuel d'élé vation et d'adoration religieuse, son âme s'y exhale tout entière avec le trop-plein d'émotion heureuse dont elle est gonflée. Cett

(1) Cf. Lettre du 1er août 1826 ; Lamartine envoie à Virieu les strophes qu terminent l'Harmonie *Poésie*. « Montre-les, dit-il, à Mme Yéméniz et à Frémin ville, si tu les trouves bons (ces vers). » — Dans une autre lettre, écrite d Livourne, le 13 septembre 1827, il prie son ami de montrer à Mme Yéméniz le premières strophes de l'Harmonie *Pensée des morts*, qu'il appelle *De Profundi* — Enfin une lettre du 23 avril 1829 nous apprend que Mme Yéméniz tradui sait *les Fiancés* de Manzoni.

(2) *Lamartine de* 1816 *à* 1830, édition in-18, page 228.

émotion même n'exclut pas une certaine mélancolie douce, qui n'a rien d'amer; ne sait-on pas, en effet, que les plus intenses et les plus profondes impressions de bonheur sont, le plus souvent, mouillées de larmes de tendresse ?

..... tout près de ton sourire
Brille une larme dans tes yeux (1).

C'est qu'alors nous sentons notre faible cœur

Pliant sous sa félicité
Comme un roseau qu'un souffle abaisse (2)...

Mais ce n'est là qu'une mélancolie passagère et toute pénétrée d'optimisme. L'âme de Lamartine est profondément optimiste. A plusieurs reprises, le doute a bien pu l'effleurer; on trouve même parfois chez lui des notes de pessimisme. Mais de telles suggestions, chez lui, ne sont que momentanées et fugitives ; elles s'effacent assez vite. Lamartine n'est pas, en effet, de ceux qui s'attachent à sonder les insondables problèmes, qui s'efforcent de saisir l'Inconnaissable ; il admire, s'incline, adore et remercie. Lamartine n'est pas de ceux qui, comme Vigny, doués d'une pensée plus puissante et d'une plus grande force d'analyse philosophique, sentent avec douleur, avec désespoir, l'incurable pessimisme qui est au fond de toutes choses. Le pessimisme ! Oui, il en ressent parfois l'atteinte légère, comme serait l'attouchement d'une aile noire qui vous effleure en passant ; mais il ne s'arrête pas à ces troublantes pensées. De même qu'il accepte les bornes posées à la raison humaine, il trouve que toutes choses sont bien ainsi ; et rendant à Dieu le « sublime hommage » qui est le devoir propre de l'être humain, il est de ceux qui s'écrient : *Fiat voluntas tua* (3) ! Lorsque, enfin, viendra son dernier jour, il se soumettra à l'ordre de ce Dieu qui le rappellera à lui, et dira simplement : « J'ai dit sa gloire, et je meurs. » C'est la formule finale de l'Harmonie *Désir*.

*
* *

Viennent ensuite plusieurs Harmonies que, dans les « Commentaires », Lamartine date de Florence, 1828. Ces pièces ont pour titres : *Eternité de la nature*, *Brièveté de l'homme* (livre II, xx),

(1) *Nouvelles Méditations*, *les Préludes*.
(2) *Ibid.*
(3) *L'Infini dans les Cieux* (*Harmonies*, livre II, iv).

*Encore un hymne* (livre III, I), *Pourquoi mon âme est-elle triste* (livre III, XII). On sait quelle prudence il faut mettre toujours suivre les « Commentaires » de Lamartine. Les trois pièces qu nous venons de citer ont-elles été réellement écrites à Florenc en 1828 ? Peut-être oui, peut-être non ; il est permis de douter car elles ne contiennent rien qui puisse nous servir d'indic suffisant pour nous faire incliner dans un sens ou dans l'autre Nous pouvons donc admettre qu'elles aient été inspirées à l'auteu et ébauchées en Italie, puis reprises et achevées en France mais il est impossible de leur attribuer une date précise.

De même pour deux autres Harmonies : *L'Occident* (livre II II), *Impressions du matin et du soir* (livre II, IV) ; l'une manifes tement inspirée par le spectacle d'un coucher de soleil au bord d la mer, sans doute pendant une villégiature d'été, aux environ de Livourne ; la seconde « écrite, dit Lamartine, à Florence, su le bord de l'Arno, un soir, en voyant coucher le soleil (1) ». nous est impossible de les situer exactement ni l'une ni l'autr dans les trois années du séjour de Lamartine en Toscane. Tou ce qu'on peut dire, selon toute probabilité, c'est qu'elles ont ét composées pendant ce *triennium*.

Les strophes *Au Rossignol* (livre IV, VIII) ont dû l'être vers l printemps de 1829. Le commentaire de Lamartine nous appren qu'elles furent « écrites à Saint-Point, dans le petit bois de haut futaie, etc. » Et, en effet, certains détails de la pièce (strophes et 3, 6, 11 et 12, 14 et 15) paraissent bien plutôt convenir à u paysage du Mâconnais qu'aux collines des environs de Livourne d'autre part, comme, une fois revenu en France dans l'automn de 1828, Lamartine ne s'est guère, semble-t-il, remis aux ver avant la fin de novembre (2), — époque de l'année où l'on n'enten plus le rossignol, — la pièce peut être datée du printemps ou d l'été de 1829.

Nous avons à parler, maintenant, de l'Harmonie adressée Reboul : *Le Génie dans l'obscurité* (livre III, XI). Cette questio n'est qu'une partie d'une question plus générale, qui est celle de relations du poète nîmois Jean Reboul avec Lamartine. Ces rela tions sont encore assez mal connues ; elles seraient intéressante à étudier ; car, si Jean Reboul a osé publier ses premières poésies

(1) « Commentaire » de Lamartine.

(2) Nous savons, par la correspondance générale, qu'il passa à Paris l mois d'octobre 1828 ; rentré à Saint-Point, il se sentait « le cœur plein d poésie » ; mais, c'est seulement vers la fin de novembre et en décembre qu' retrouva assez de loisir et de calme d'esprit pour écrire des vers. — Voir le lettres des 21 et 29 novembre et du 11 décembre 1828.

s'il a connu le succès, s'il a même joui d'une certaine illustration, c'est grâce aux généreux encouragements et à la bienveillante protection de Lamartine. L'envoi à Reboul de l'Harmonie *le Génie dans l'obscurité* fut une des premières marques de cette haute estime et de cette protection littéraire qui devaient être si précieuses pour Reboul. La composition de cette pièce se place à l'origine même des relations qui s'établirent entre les deux poètes, en 1828, et que les circonstances allaient rendre peu à peu de plus en plus étroites ; si bien qu'au mois de juin 1832, comme il se rendait de Lyon à Marseille, où il devait s'embarquer pour l'Orient, Lamartine s'arrêta à Nîmes pour faire visite au boulanger poète. — Il n'est pas inutile d'insister sur quelques-uns de ces faits peu connus.

(*A suivre.*) GUSTAVE ALLAIS.

*N. B.* — Nous rappelions, tout à l'heure, l'éducation pieuse reçue par Lamartine chez les Pères de la Foi. Selon Renan, l'Université aurait été « incapable de former un Lamartine » ; les Pères de la Foi, c'est-à-dire les Jésuites, ont mieux réussi. Et, à ce propos, M. Léon Séché, dans un livre récent (1), après avoir cité le mot du « sceptique » Renan, a éprouvé le besoin d'écrire une violente diatribe contre l'Université, « foyer d'irréligion », etc. ; thème connu, attaques malveillantes et profondément injustes. Et naturellement, il s'est plu, d'après ses sympathies personnelles, à vanter les mérites et à chanter les louanges de l'enseignement clérical. — Eh ! bien, soit ! louons, si l'on veut, l'heureuse et bienfaisante influence qu'ont peut-être exercée les Pères de la Foi sur la formation de l'âme de Lamartine. Mais, alors, comment expliquer que le plus intime ami de Lamartine, Aymon de Virieu, formé par le même enseignement au collège de Belley, ait résisté à cette même influence ? « Son guide était Montaigne », lisons-nous dans les *Confidences* (livre XI, ch. XVI). Le livre de Montaigne était son *vade-mecum.* Dès l'âge de douze ans, il savait par cœur presque tous les chapitres de cette encyclopédie du scepticisme. » — M. Léon Séché dit lui-même quelque part que, dans sa jeunesse, Virieu était particulièrement sceptique au sujet de la vertu des femmes ; et j'imagine volontiers qu'en homme d'esprit qu'il était, Virieu dut être quelque peu sceptique, — bien avant certains universitaires de notre temps, dont M. Séché ne paraît pas avoir gardé un très bon souvenir, — dut être, dis-je, quelque peu sceptique, avec un sourire indulgent, à l'égard des

(1) *Les Amitiés de Lamartine*, 1911.

romanesques amours, plus ou moins platoniques (après tout qu'importe ?) de Lamartine et d'Elvire. En tout cas, il fau avouer que le scepticisme « rationaliste » de Virieu était un éche pour ces Messieurs du collège de Belley ; et, pourtant, l'Universit n'y était pour rien.

G. A.

---

# Sujets de compositions

## UNIVERSITÉ DE RENNES

### BACCALAURÉAT.

### Composition française.

Un des trois sujets suivants :

1° Expliquer ce mot de Pascal dans les *Pensées* : « On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres. »

2° Lettre d'Alain Chartier à Charles d'Orléans (1437) :

Il lui annonce la fin prochaine de sa captivité ; Charles VII est rentré dans Paris et les Anglais cèdent de toutes parts.

Le prince, longtemps captif, n'a pu combattre pour sa patrie ; mais il l'a servie et honorée par ses œuvres exquises de grâce et d'harmonie, qui ont fait faire un si grand progrès à la poésie française.

Mais pourquoi ces œuvres sont-elles si légères ? Pourquoi le poète s'est-il si complètement désintéressé des malheurs de la patrie souffrante ? A peine laisse-t-il échapper quelques allusions aux maux de la France, et il ne dit rien de Jeanne d'Arc. Il y a là une omission à réparer ; la France entière lui en saura gré.

3° Dans la prophétique vision intitulée *Plein ciel*, Victor Hugo nous montre l'Homme voguant sur le « navire aérien » que son génie a créé, et plongeant « dans le précipice des astres » à la découverte des mondes. Et le poète s'écrie :

Où donc s'arrêtera l'homme séditieux ?
L'espace voit, d'un œil par moments soucieux,
L'empreinte du talon de l'homme dans les nues ;
Il tient l'extrémité des choses inconnues ;
Il épouse l'abîme à son argile uni ;
Le voilà maintenant marcheur de l'infini.
Où s'arrêtera-t-il, le puissant réfractaire ?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il de la terre ?
Jusqu'à quelle distance ira-t-il du destin ?
L'âpre Fatalité se perd dans le lointain ;

Toute l'antique histoire affreuse et déformée
Sur l'horizon nouveau fuit comme une fumée.
Les temps sont venus. L'homme a pris possession
De l'air, comme du flot la grèbe et l'alcyon.
Devant nos rêves fiers, devant nos utopies
Ayant des yeux croyants et des ailes impies,
Devant tous nos efforts pensifs et haletants,
L'obscurité sans fond fermait ses deux battants ;
Le vrai champ, enfin, s'offre aux puissantes algèbres ;
L'homme vainqueur, tirant le verrou des ténèbres,
Dédaigne l'Océan, le vieil infini mort.
La porte noire cède et s'entre-bâille. Il sort ! —
O profondeurs ! Faut-il encore l'appeler l'homme ? —
L'homme est d'abord monté sur la bête de somme ;
Puis sur le chariot que portent des essieux ;
Puis sur la frêle barque au mât ambitieux ;
Puis, quand il a fallu vaincre l'écueil, la lame,
L'onde et l'ouragan, l'homme est monté sur la flamme
A présent l'immortel aspire à l'éternel,
Il montait sur la mer, il monte sur le ciel !

Faites ressortir, par l'étude de l'idée, des sentiments et de l forme, la puissante poésie de ce fragment.

## Version latine.

### UNE MÈRE INCONSOLABLE.

Octavia Marcellum amiserat cui et avunculus et socer Augustu incumbere coeperat, in quem onus imperii reclinaret, adolescen tem animo alacrem, ingenio potentem, sed et frugalitatis cont nentiaeque in illis aut annis aut opibus non mediocriter adm randum, patientem laboris, voluptatibus alienum, quantumcumqu imponere illi avunculus et, ut ita dicam, inaedificare voluisse laturum : bene legerat nulli cessura ponderi fundamenta. Nullu finem, per omne vitae suae tempus, flendi gemendique, feci nec ullas admisit voces salutare aliquid afferentes. Ne avoca quidem se passa est. Intenta in unam rem et toto animo affixa talis per omnem vitam fuit qualis in funere. Nullam habere ima ginem filii carissimi voluit, nullam sibi fieri de illo mentionem Tenebris et solitudini familiarissima, ne ad fratrem quidem res piciens, carmina celebrandae Marcelli memoriae composit aliosque studiorum honores rejecit et aures suas adversus omn solatium clausit ; a solemnibus officiis seducta et ipsam magn tudinis fraternae nimis circumlucentem fortunam exosa, defodi

se et abdidit. Assidentibus liberis, nepotibus, lugubrem vestem non deposuit, non sine contumelia omnium suorum, quibus salvis, orba sibi videbatur.

### Composition anglaise (D).

A wedding in the country. — The town-hall ceremony ; — the people going to church ; — costumes ; — the wedding-feast and rejoicings. Lay special stress on the latter points.

### Composition anglaise (B).

The desert. (Travelling with camels, caravans, sand-storms, oases, etc.).

### Composition allemande (D).

Erzähle in einem Brief an einen Freund deine vorigen Sommerferien.

### Composition allemande (B).

Von deinen deutschen Stunden in Prima, sage, welches Gedicht dir am besten gefallen hat und aus welchen Gründen.

### Composition espagnole (D).

LA VOZ DE LA CONCIENCIA.

En un dia de verano, un niño se paseaba por el campo. De repente, una rana salió saltando de la hierba. El niño se agachó, y cogiendo una piedra para dejarla caer sobre el animal, le pareció que alguna cosa se lo impedia. Tiró la piedra á un lado, y fué corriendo adonde estaba su madre. — ¿ Qué era, mamá, lo que no me dejaba soltar la piedra ? dijó contandole el caso á su madre. — Era tu conciencia, replicó la madre.

### Philosophie.

1. Origine et formation du principe de causalité.
2. Quelle est la valeur du témoignage de la conscience dans le problème de la liberté ?
3. L'expérimentation en psychologie. — Ses méthodes, sa valeur.

### Philosophie (Mathématiques).

1. L'expérience scientifique constate les faits ; la théorie les interprète. Montrer en quoi consiste cette interprétation.

2. De l'application des mathématiques aux sciences de la nature.

3. Quelles sont les qualités propres à l'expérimentateur ? Quelle est la logique particulière de l'expérimentation ?

*
* *

## LICENCE ÈS LETTRES

### Composition française.

(*Langues classiques*)

Chrem fut roi ; sa statue était d'or ; on ignore
La date de la fonte et le nom du fondeur ;
Et nul ne saurait dire à quelle profondeur,
Ni dans quel sombre *puits*, ce pharaon sévère
5. Flotte, plongé dans l'huile, en son cercueil de verre.
Les rois triomphent, beaux, fiers, joyeux, courroucés,
Puissants, victorieux ; alors Dieu dit : « Assez ! »
Le temps, spectre debout sur tout ce qui s'écroule,
Tient et par moments tourne un sablier, où coule
10. Une *poudre* qu'il a prise dans les tombeaux
Et ramassée aux plis des *linceuls* en lambeaux,
Et la *cendre* des morts mesure aux vivants l'heure.
Rois, le sablier tremble et la clepsydre pleure ;
Pourquoi ? le savez-vous, rois ! C'est que chacun d'eux
15. Voit au delà de vous, ô princes *hasardeux*,
Le dedans du sépulcre et de la catacombe,
Et la forme que prend le trône dans la tombe.

(Extrait de la *Légende des Siècles. Zim-Zizimi.*)

Dégager l'idée directrice du morceau et faire ressortir les fictions poétiques et les grandes images qui servent à l'exprimer ; puis, dans l'étude de l'exécution, expliquer les vers 5, 10, 12, 13 et les mots soulignés dans le texte.

### Composition française.

(*Langues vivantes.*)

Etudier en elles-mêmes et dans leurs conséquences les idées exprimées dans cette page de Mme de Staël sur Shakespeare :

« Un sentiment aussi que Shakespeare seul a su rendre théâtral, c'est la pitié, sans aucun mélange d'admiration pour celui qui souffre, la pitié pour un être insignifiant et quelquefois méprisable. Il faut un talent infini pour transporter ce sentiment de la vie au théâtre, en lui conservant toute sa force ; mais, quand on y est parvenu, l'effet qu'il produit est d'une plus grande vérité que tout autre : ce n'est pas au grand homme, c'est à l'homme que l'on s'intéresse ; l'on n'est point alors ému par des sentiments qui sont quelquefois de convention tragique, mais par une impression tellement rapprochée des impressions de la vie, que l'illusion en est plus grande. »

## Version latine avec commentaire.

Sumpsi animum gratesque deo non territus egi
  Verbaque sum spectans pauca locutus humum :
« Dic, age, frigoribus quare novus incipit annus,
  Qui melius per ver incipiendus erat ?
Omnia tunc florent, tunc est nova temporis ætas,
  Et nova de gravido palmite gemma tumet ;
Et modo formatis operitur frondibus arbor,
  Prodit et in summum seminis herba solum ;
Et tepidum volucres concentibus æra mulcent,
  Ludit et in pratis luxuriatque pecus.
Tum blandi soles, ignotaque prodit hirundo
  Et luteum celsa sub trabe figit opus ;
Tum patitur cultus ager et renovatur aratro :
  Haec anni novitas iure vocanda fuit.
Quæsieram multis. Non multis ille moratus
  Contulit in versus sic sua verba duos :
« Bruma novi prima est veterisque novissima solis
  Principium capiunt Phœbus et annus idem. »
Post ea mirabar cur non sine litibus esset
  Prima dies. « Causam percipe ! » Ianus ait.
« Tempora commisi nascentia rebus agendis,
  Totus ab auspicio ne foret annus iners.
Quisque suas artes ob idem delibat agendo
  Nec plus quam solitum testificatur opus. »

Ov., *Fast.*, I, 147.

## Version latine.

(*Langues vivantes.*)

### DE LA DOULEUR.

Non ego dolorem dolorem esse nego. Cur enim fortitudo desideratur ? Sed eum opprimi dico patientia, si modo est aliqua patientia : si nulla est, quid exornamus philosophiam ? aut quid eius nomine gloriosi sumus ? Pungit dolor. Vel fodiat sane. Si nudus es da iugulum. Sin tectus Vulcaniis armis, id est fortitudine, resiste. Haec enim te, nisi ita facies, custos dignitatis relinquet et deseret. Cretum quidem leges, quas sive Juppiter sive Minos sanxit, de Jovis quidem sententia, ut poetae ferunt, itemque Lycurgi, laboribus erudiunt iuventutem, venando, currendo, esuriendo, sitiendo, algendo, aestuando. Spartae vero pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus e visceribus sanguis exeat ; nonnunquam etiam, ut, quum ibi essem, audiebam, ad necem : quorum non modo nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. Quid ? ergo hoc pueri possunt, viri non poterunt ? et mos valet, ratio non valebit ?

## Version latine.

(*Histoire.*)

### PORTRAITS DE VESPASIEN ET DE MUCIEN.

Vespasianus, acer militiae, anteire agmen, locum castris capere, noctu diuque consilio, ac, si reposceret, manu hostibus obniti ; cibo fortuito, veste habituque vix a gregario milite discrepans : prorsus, si avaritia obesset, antiquis ducibus par. Mucianum e contrario magnificentia et opes et cuncta privatum modum supergressa extollebant. Aptior sermoni, dispositu provisuque civilium rerum peritus : egregium principatus temperamentum, si, demptis utriusque vitiis, solae virtutes miscerentur. Ceterum hic Syriae, ille Judaeae praepositus, vicinis provinciarum administrationibus, invidia discordes, exitu demum Neronis, positis odiis, in medium consuluere : primum per amicos : dein praecipua concordiae fides Titus, prava certamina communi utilitate aboleverat : natura atque arte compositus adliciendis etiam Muciani moribus. Tribuni centurionesque et vulgus militum, industria, licencia, per virtutes, per voluptates, ut cuique ingenium, adsciscebantur.

### Histoire moderne.

Le Parlement et le pouvoir royal dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

### Histoire contemporaine.

La formation de l'unité italienne (1848-1871).

### Texte d'histoire moderne.

La Compagnie délibérant a arrêté de charger M. Pontallié, son syndic et son député à l'assemblée municipale de cette ville, de communiquer ses vœux à l'assemblée municipale, afin qu'elle emploie les moyens les plus efficaces pour faire obtenir à l'ordre du Tiers les droits imprescriptibles qu'il réclame en demandant :

1° Que le tiers état soit régulièrement représenté aux Etats de la province ; qu'en conséquence les villes considérables de la province aient un plus grand nombre de députés ayant voix délibérative ; que celles qui n'en ont point aient le droit d'en envoyer un nombre proportionné à leur population ; que les habitants des campagnes aient des représentants ; qu'il soit fait un règlement qui fixe la manière d'élire les députés, tant des villes que des campagnes, en observant que, si tous les citoyens ne sont pas éligibles, ils doivent tous être électeurs, parce qu'ils doivent être tous représentés.

2° Que, par le règlement, il soit statué qu'aucuns nobles, anoblis, subdélégués, procureurs fiscaux, receveurs ou agents des seigneurs, employés dans les fermes et régies du roi et de la province ne puissent être élus pour députés de l'ordre du tiers.

3° Que MM. les recteurs des villes et campagnes soient admis dans l'ordre de l'Eglise en nombre convenable pour chaque diocèse, en observant que les éligibles aient au moins dix ans de cure.

4° Que tous les impôts, capitation, fouages ordinaires et extraordinaires, que le logement des troupes et le casernement soient également supportés par tous les citoyens, ecclésiastiques, nobles et roturiers, proportionnellement à leurs possessions et à leurs facultés, et qu'il n'y ait qu'un seul et même rôle pour chacune des impositions.

5° Qu'il soit fait une nouvelle répartition des vingtièmes.

6° Que la corvée en nature soit supprimée et remplacée par une imposition pécuniaire qui porte indistinctement sur toutes

les propriétés, ecclésiastiques, nobles et roturières, ainsi que sur le commerce et toutes espèces de voitures.

7° Qu'un des procureurs généraux syndics soit toujours choisi parmi les membres du tiers, et que le greffier des Etats soit alternativement choisi dans l'ordre de la noblesse et dans celui du tiers.

8° Qu'il y ait une diminution de la capitation de la ville de Rennes pour l'année 1788, et qu'on obtienne que la quotité excessive qu'elle paye annuellement soit diminuée à l'avenir en ordonnant une nouvelle répartition générale.

10° Que, tant aux Etats généraux qu'aux Etats de cette province, dans les commissions intermédiaires et dans les commissions particulières nommées pendant les tenues, le nombre des députés du tiers soit égal au nombre réuni des commissaires de l'Eglise et de la noblesse, qu'on y opine par tête et non par ordre, et que les commissaires intermédiaires ne puissent être continués au delà de six ans.

11° Que tous les corps, compagnies, ordres, communautés, sous quelque dénomination que ce soit, concourent à l'élection des députés aux Etats généraux.

12° Que MM. les députés de la ville de Rennes aux Etats de la province n'y puissent délibérer sur aucune demande du roi, ni affaire, avant que l'ordre du tiers ait préalablement obtenu d'être régulièrement et complètement représenté, et que l'égale contribution dans les impôts ait été établie et ordonnée.

*(Série: Histoire et Géographie.)*

### Composition de géographie physique.

Quelles sont, au Mexique, les principales zones de végétation ? Indiquer comment le climat, la topographie et la nature du sol se combinent pour en expliquer la répartition.

### Dissertations anglaises.

1. Shakespeare's Stagecraft.
2. Wordsworth's poetical Theories.
3. The chief Representatives of the English Novel in the 18th century.

### Version anglaise.

One Monk of a taciturn nature distinguishes himself among these babbling ones ; the name of him Samson ; he that answered

ocelin « *Filii mi*, a burnt child shuns the fire. » They call him Norfolk *Barrator* or litigious person ; fort indeed, being of rave taciturn ways, he is not universally a favourite : he has een in trouble more than once. The reader is desired te mark this lonk. A personable man of seven-and-forty ; stout-made, stands rect as a pillar ; with bushy eyebrows, the eyes of him beaming ito you in a really strange way : the face massive, grave, with a very eminent nose " : his head almost bald, its auburn remants of hair, and the copious ruddy beard, getting slightly reaked with grey. This is Brother Samson : a man worth looking t.

He is from Norfolk, as the nickname indicates ; from Tottington, Norfolk, as we guess ; the son of poor parents there. He has ld me, Jocelin, for I loved him much. That once in his ninth year e had and alarming dream... as indeed we are all somewhat ven to dreaming here. Little Samson, lying uneasily in his crib Tottington, dreamed that he saw the Arch Enemy in person, st alighted in front of some grand building, wich cutspread oatings and stretching forth detestable clawed hands to grip him, ttle Samson, and fly off with him : whereupon the little dreamer rieked desperate to St Edmund for help, shrieked and again rieked ; and St Edmund, a reverend heavenly figure, did come... d indeed poor little Samson's mother, awakened by his shrieng, did come : and the Devil and the Dream both fled away uitless.

CARLYLE.

## Thème allemand.

### MOLIÈRE ET LA COUR.

Ainsi ouvert à Molière, ce milieu lui offrait la plus riche galerie originaux, le choix le plus abondant de travers et de vices. C'est n lieu commun de dire que la vie de cour efface toute originalité, substituant aux saillies de caractère et d'humeur un vernis niforme, de modération factice et d'élégance conventionnelle. ans défendre un genre de vie qui n'est certainement pas l'idéal e l'activité humaine, on peut trouver que l'histoire de la littérare nous montre tout le contraire. Les côtés superficiels des urtisans et la manière dont beaucoup d'entre eux, êtres de pure nitation, se modèlent sur un type uniforme, sont des apparences ompeuses. Il y a parmi eux de telles différences de caractère et e conduite, les éternelles passions humaines y revêtent des rmes si diverses, que les observateurs n'ont jamais cessé d'étu-

dier les cours et qu'elles ont donné matière aux plus riches galeries de portraits. Pour ne pas sortir du XVII^e siècle, il suffira de citer les *Mémoires de Saint-Simon* et les *Lettres de M^me de Sévigné*. Dans Molière lui-même, marquis ridicules et hommes de cours sensés : Mascarille des *Précieuses* et le chevalier de la *Critique*, don Juan et Alceste, Adraste du *Sicilien*, et Clitandre de *George Dandin*, Dorante du *Bourgeois Gentilhomme*, et Clitandre des *Femmes savantes*, n'ont de commun que leurs plumes et leurs dentelles, leurs broderies et leurs canons... Pouvait-il en être autrement ? L'élite, non seulement de la noblesse, mais de toutes les classes, était appelée et accueillie autour de Louis XIV ; de leurs rivalités ou de leur accord, de leur harmonie ou de leurs contrastes résultaient un mouvement d'idées, des conflits de passion, un développement de tout l'être moral faits à souhait pour l'observateur.

G. LABROUMET.

---

# Sujets de devoirs

## UNIVERSITÉ DE NANCY

### Version latine.

(*Licences spéciales.*)

*On aime à voir de près les hommes célèbres.*

Legimus longinquas quosdam adisse gentes, maria transisse, ut eos, quos ex libris noverant, coram quoque viderent. Sic Pythagoras Memphiticos vates allocutus ; sic Plato eamdem Egyptum, et Archytam Tarentinum oramque Italiae, quae magna quondam Graecia dicebatur, interrogavit, ut hic discipulus fieret, qui Athenis magister erat. Denique dum litteras toto quasi fugientes orbe persequitur, captus a piratis, venumdatus, dominum passus crudelissimum, vinctus et servus, tamen, quia philosophus, major emente se fuit. Ad Titum Livium, lacteo eloquentiae fonte manantem, de ultimae Hispaniae Galliarumque finibus quosdam venisse nobiles comperimus, et quos ad contemplationem suî Roma non traxerat, unius hominis fama perduxit. Habuit illa aetas inauditum omnibus saeculis celebrandumque miraculum, ut tantam urbem ingressi, aliud extra urbem quaerent. Atque haud ita pridem Apollonius, sive ille magus, ut vulgo placuit, sive philosophus, ut Pythagorici tradunt, pertransivit Caucasum, Scythas, Massagetas, opulentissima Indiae regna penetravit, ut Iarcham, solio sedentem aureo, inter paucos discipulos, de naturâ, de motibus siderum ac dierum cursu audiret ; omnique orbe peragrato, invenit ubique quod disceret. Habet enim nescio quid latentis potentiae viva vox, et, in aures discipuli ex auctoris ore transfusa, certius sonat.

### Composition française.

*Licence.*

Expliquez et critiquez cette page de F. Brunetière sur la description dans Honoré de Balzac :

« Aux yeux de Balzac, la description romanesque, — très différente en ce point, et en plusieurs autres, de la description poétique, — n'existe pas en soi, ni pour elle-même, comme, par exemple, les descriptions de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*. La

description poétique, et surtout la description romantique, est soi-même sa raison d'être et son but, son moyen et sa fin. Nous mêmes, nous n'y demandons au poète que de s'exalter sur l thème qu'il lui a plu de choisir ; et peu nous importe, après cela que le principe de cette exaltation soit dans la beauté du thème ou dans l'intensité de son émotion personnelle ! Mais les descrip tions de Balzac ont toujours quelque raison d'être en dehors d'elles mêmes ; et cette raison d'être aux yeux ou dans l'intention d Balzac, étant toujours explicative des causes qui ont façonné dan le cours du temps les êtres ou les lieux, les descriptions de Balzac rien qu'à ce titre, sont donc toujours historiques. On peut d'ai leurs les trouver quelquefois moins « explicatives » qu'il ne les crues lui-même, et, alors, en ce cas, un peu longues, pour ne pa dire interminables. Toutes ses révoltes contre cette critique ne l défendront pas de l'avoir, plus d'une fois, méritée. Car, théorique ment, il est impossible que nous ne soyons rien de plus que le créatures de l'air ambiant ou du milieu natal ; et on ne pense pas on ne sent pas surtout en Provence comme en Bretagne, ou Besançon comme à Caen. Le régime de vie a aussi son influence la qualité de la nourriture et la nature de la boisson, bière o vin, schiedam ou whisky : nous en convenons sans difficulté Mais, en fait, il ne paraît pas « nécessaire » que la douloureus aventure d'Eugénie Grandet se soit déroulée à Saumur, ou cell de Balthasar Claës à Douai, plutôt qu'à Nérac, par exemple, o qu'à Pont-à-Mousson. »

## ANGLAIS

### Version.

*The Tempest*, à la suite, v. 40-79.

### Thème.

A. de Vigny, *Eloa*, depuis : « Quelquefois, un enfant de la Clyde écumeuse... », jusqu'à : « ...des diamants nombreux rayonnen avec grâce. »

## ALLEMAND

### Version.

DIE LEICHE DES VITELLIUS.

Ja, hübsch war nicht das Bild,
Als du, Mucian, am andren Abend durch
Die schmutzige Subura gingst, wo man
Zum nächsten Markt Fleischberge aufgehäuft :

Da lag er, nackt, der Kopff war abgeschnitten
Von einem Fuhrknecht und als Aushängschild
Vor einer Fleischerbude aufgespiesst,
Was kümmert's ihn ? — Sein Genius schwelgte schon
Mit Cäsar und August an Göttertafeln
Und liess nur den schweren Leib zurück.
Und dieser buhlte mit der lieben Sonne
Und mit unzähligem buntem Flügelzeug,
Gezangten Käfern ; weichen Ringelwürmern,
Mit saftigen Maden, breiten, fetten Wanzen,
Und was noch sonst der Braten duft gelockt.
Das surnselte und sog, das schmatzte, schlürfte,
Das frass sich ganz ein in den Kaiser pudding,
Es war in der Tat ein göttliches gericht :
Aus hundert Wunden flossen wie aus Röhren
Die besten Weine aus den besten Jahren
Der Republik und spülten mit heraus
Syrische Pflaumen, Daticln aus Numidien,
In ranzigen Opferkuchen, Pferde wurst,
Britannicus Austern, Kammuscheln von Chios,
Heuschrecken, Frösche, Spatzen ; Mäuxdreck,
Schau : eine Feigendrossel aus Cibyra,
Attischen Honig, afrikanisch Öl,
Lampretenmilch vom blühenden Tartessos,
Flamingozungen, samisch Pfauenhirn,
Ah : eme Gans, in Gallien gemästet,
Fasane, oh ! von Kolchis Sagenland,
Glatbutten von Pessinus, ei, ein Wildschwein
Aus Cypern, unzerteilt, garniert mit Kranichen.
Zuletzt, noch unverdant, gewaltig Schauspiel,
Seht nur : ein Gott, der einen anderen frass,
Was rutscht heraus : Ægyptens heiliger Stier !
Es war die Welt die er hinabgeschlungen,
Des grossen römischen Reiches Herrlichkeit,
Die er, wie's Göttern ziemt, ganz abschmarstzt,
Nun nichts als ein Gestank und Breif für Würmer !
Mahlzeit, ihr Herm !

Hans Kyser : *Titus und die Jündin.*

## Thème.

### MANIFESTE DES PEINTRES FUTURISTES.

Notre besoin grandissant de vérité ne peut plus se contenter de la forme et de la couleur, comme elles furent comprises jusqu'ici.

Le geste que nous voulons reproduire sur la toile ne sera plus u instant fixé du dynamisme universel ; ce sera simplement la sen sation dynamique elle-même. En effet, tout bouge, tout court, tou se transforme rapidement. Un profil n'est jamais immobile devan nous; mais il apparaît et disparaît sans cesse. Etant donnée l persistance de l'image dans la rétine, les objets en mouvemen se multiplient, se déforment en se poursuivant, comme des vibra tions précipitées dans l'espace qu'ils parcourent. C'est ainsi qu'u cheval courant n'a pas quatre pattes ; mais il en a vingt, et leur mouvements sont triangulaires... Les seize personnes que vou avez autour de vous dans un autobus en marche sont, tour à tou et à la fois, une, dix, quatre, trois ; elles sont immobiles et s déplacent ; elles vont, viennent, bondissent dans la rue, brusque ment dévorées par le soleil, puis reviennent s'asseoir devant vou comme des symboles persistants de la vibration universelle. Qu de fois, sur la joue de la personne avec laquelle nous causions, n'a vons-nous pas vu le cheval qui passait très loin au bout de la rue

La construction des tableaux a été jusqu'ici stupidement tradi tionnelle. Les peintres nous ont montré les objets et les personne placés devant nous. Nous placerons désormais le spectateur a centre du tableau... Notre conscience rénovée nous empêche d considérer l'homme comme le centre de la vie universelle. L douleur d'un homme est aussi intéressante à nos yeux que l douleur d'une lampe électrique qui souffre avec des sursaut spasmodiques et crie avec les plus déchirantes expressions de l couleur. L'harmonie des lignes et des plis d'un costume contem porain exerce sur notre sensibilité la même puissance émouvant et symbolique que le nu exerçait sur la sensibilité des anciens..

On s'apercevra bien vite que des teintes brunes n'ont jamai circulé sous notre épiderme ; on s'apercevra que le jaune resplen dit dans notre chair, que le rouge y flamboie et que le vert, l bleu, le violet y dansent avec mille grâces voluptueuses et cares santes. Comment peut-on voir encore rose le visage humain alor que notre vie, dédoublée par le noctambulisme, a multiplié notr perception de coloristes. Le visage humain est jaune, rouge, vert bleu, violet. La pâleur d'une femme qui contemple la devantur d'un bijoutier a une irisation plus intense que les feux prisma tiques des bijoux dont elle est l'alouette fascinée. Nos sensation en peinture ne peuvent plus être chuchotées. Nous voulon désormais qu'elles chantent et retentissent sur nos toiles comm des fanfares assourdissantes et triomphales.

---

*Le Gérant* : FRANCK GAUTRON.

---

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 24 25 AVRIL 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# La poésie en France dans la première moitié du XIXe siècle

**Cours de M. F. STROWSKI,**

*Professeur adjoint à l'Université de Paris.*

## Le théâtre d'Alfred de Musset.

Parmi les idées que je vous ai exposées dans ma première leçon, il y en a une très importante : c'est qu'il existe une indépendance absolue entre l'état de poésie et la forme que peut prendre cet état. Il peut y avoir une très belle poésie, sans vers ; et la preuve, je vais vous la donner aujourd'hui de la façon la plus frappante et la plus magnifique. Je vous parlerai d'une œuvre en prose qui est de la pure poésie : et, pourtant, cette œuvre semble combiner deux éléments essentiellement contraires à la poésie : le marivaudage et le mélodrame ; elle a été faite pour le théâtre, qui, par définition, paraît exclure la poésie ; elle a été écrite en prose par un maître en l'art des vers, Alfred de Musset : *les Comédies et Proverbes* n'en restent pas moins un chef-d'œuvre de cet écrivain et probablement de toute la poésie romantique.

Le théâtre de Musset est de la vraie poésie, parce qu'il a trois qualités essentielles. Il nous transporte dans un monde irréel, dans un monde plus beau que le monde réel, dans le monde plus vrai que le monde réel. Pour fixer les idées, je vous donnerai quel-

ques dates. En 1830, Musset fit jouer, à l'Odéon, *la Nuit vénitienne*, qui passa pour une sorte de gageure irrespectueuse et échoua. Musset publia, ensuite, cette pièce dans la *Revue de Paris*, en décembre 1830 ; il sembla alors renoncer à se faire jouer et publia successivement : *André del Sarto*, le 1er avril 1833 ; *les Caprices de Marianne* le 14 mai 1833 ; *Fantasio*, le 1er janvier 1834 ; *On ne badine pas avec l'amour*, le 1er juillet 1834, en même temps *Lorenzaccio*. Il fut un an environ sans écrire, donna de nouvelles pièces en 1835, 1836, 1837 ; puis se tut de nouveau jusqu'en 1845. Les dernières pièces, écrites davantage en vue de la représentation, sont de beaucoup moins poétiques. Celles que Musset fit paraître, quand il n'avait guère plus de vingt ans, sont de véritables chefs-d'œuvre. Je vous montrerai successivement comment Musset s'est dégagé de la réalité qui, en général, enserre l'auteur dramatique, exerce sur lui une si fâcheuse contrainte ; comment il a créé un monde plus riche, plus beau et, en même temps, plus vrai que le monde réel ; de quelle manière il a créé des personnages vivants ; enfin quels sont les mérites de son style. Mais ce qui gêne surtout les auteurs dramatiques, c'est ce que nous pouvons appeler le décor, le monde qu'il crée, c'est le monde des sentiments ; et ainsi décor, sentiment, personnages et style, voilà quelle sera la division extrêmement simple de cette étude.

Qu'est-ce que le décor au théâtre ? On peut le définir la prise du monde extérieur sur les personnages. Si fantaisiste qu'on l'imagine, dès qu'il est posé sous les yeux, il prend un air de réalité. Les classiques, qui représentaient un monde mi-réel, mi-poétique, avaient profité de la règle des trois unités pour le supprimer. On ne sait pas où se passe l'action de leurs pièces, ou plutôt elle ne se passe nulle part. Les romantiques, au contraire, séduits par la couleur, voulurent faire des décors pittoresques et se préoccupèrent de préciser le lieu où se passe l'action. Ils donnèrent des détails typiques, indiquèrent la place de l'escalier ou des chaises. Vous savez à quel point nos contemporains abusent du décor. Ils apportent un soin extrême à préciser la nature du mobilier, le nombre et l'emplacement des meubles, la place de la cheminée. Ainsi ils nous donnent une plus grande impression de réalité. C'est faire, en même temps, leur éloge et leur critique ; car le spectacle qu'ils nous offrent ne diffère pas du monde que nous avons sous les yeux.

Afin de nous transporter dans un monde irréel, Musset simplifie le décor et lui donne une forme toute nouvelle. Ainsi, au début d'*André del Sarto*, il fournit cette seule indication : « La scène se passe à Florence. » Le rideau se lève et l'on aperçoit

la maison d'André, avec, au fond, un jardin. Tout à coup, un homme sort par une fenêtre ; il frappe un gardien qui essaie de l'arrêter et se sauve. C'est Cordiani, l'élève du peintre André del Sarto, et la fenêtre d'où il descend donne dans la chambre de Lucretia, la femme d'André. Mais point d'autres détails sur le décor ; nous apprenons incidemment que le soleil se lève. Damien, un élève d'André, dit à Cordiani : « Je te parlerai dans un moment ; le soleil se lève. » Et, quelques instants après, Cordiani exprime, à propos de ce lever de soleil, des sentiments profonds et poétiques. Ce qu'il y a d'admirable, ici, c'est que le décor et l'expression des sentiments concordent parfaitement :

« Je pense au coin obscur de mon atelier où je me suis assis tant de fois, regrettant ma journée ; je pense à Florence, qui s'éveille, aux promenades, aux passants qui se croisent, au monde où j'ai erré vingt ans comme un spectre sans sépulture, à ces rues désertes où je me plongeais au sein des nuits, poussé par quelque dessein sinistre ; j'ouvre les bras, et je vois passer les fantômes des femmes que j'ai cru aimer, mes plaisirs, mes peines, mes espérances ! Ah ! mon ami, comme tout est foudroyé ! Comme tout ce qui fermentait en moi s'est réuni en une seule pensée : n'aimer qu'elle ! C'est ainsi que mille insectes épars dans la poussière viennent se réunir dans un rayon de soleil ! »

Dans une scène suivante, nous voyons le peintre André del Sarto occupé avec ses élèves dans son atelier ; puis un troisième tableau nous représente un petit bois, un bouquet d'arbres avec un large horizon. André del Sarto nous confie qu'ayant reçu de l'argent du roi de France pour acheter des tableaux, il a dépensé cet argent, par amour pour sa femme ; mais il apprend, en même temps, que sa femme le trompe avec Cordiani, son premier élève. Il est donc, à la fois, voleur et trompé. Le décor est toujours aussi sommaire au tableau suivant qui représente une chambre avec une porte ouverte : c'est la chambre de Lucretia. André y pénètre ; puis, bientôt, Cordiani, qui a assassiné le gardien, et tout se révèle. Nous avons alors un décor de rêve : un jardin, la nuit au clair de lune ; André del Sarto vient s'y entretenir avec Cordiani.

Pour nous résumer, dans cette pièce d'*André del Sarto*, comme dans toutes les autres comédies de Musset, le décor ne devient réel que lorsqu'il sert à faire naître l'émotion dans l'âme des personnages ; il ne se révèle à nous qu'au moment où l'état d'esprit des personnages rend cette révélation nécessaire. Le paysage n'est plus quelque chose d'extérieur ; il sert à déterminer les sentiments, on pourrait presque dire qu'il prend place parmi les sentiments.

Ce que Musset nous montre, en effet, avant tout, ce sont des sentiments. Ces sentiments sont à la fois vrais et poétiques, et deux exemples vous le feront voir : nous étudierons, si vous le voulez bien, l'ennui et l'amour dans les personnages de Musset. Il y a, dans les *Comédies et Proverbes*, nombre de jeunes gens qui s'ennuient. Vous savez qu'on peut trouver trois sortes d'amour dans Musset : la débauche, le plaisir léger, l'amour sublime. Mais le plaisir léger n'est amusant que d'apparence. Quand on en abuse, il conduit à l'ennui. Le type de ces jeunes gens qui s'ennuient, c'est *Fantasio*. Dans une Munich idéale, Fantasio est un étudiant rongé par l'ennui. Un sien ami, qui est une âme simple, lui conseille pour se consoler de boire de la bière, et Fantasio lui répond :

« Eh ! bien, donc, où veux-tu que j'aille ? Regarde cette vieille ville enfumée ; il n'y a pas de places, de rues, de ruelles où je n'aie rôdé trente fois ; il n'y a pas de pavés où je n'aie traîné ces talons usés, pas de maisons où je ne sache quelle est la fille ou la vieille femme dont la tête stupide se dessine éternellement à la fenêtre ; je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier ; eh ! bien, mon cher ami, cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus ; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués ; je m'y suis promené en cent fois plus de sens, dans cette cervelle délabrée, moi son seul habitant ! Je m'y suis grisé dans tous les cabarets ; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré ; j'ai trotté en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main. »

Ainsi Fantasio est au comble de la tristesse ; mais sa fantaisie le sauve. Le bouffon du roi vient à mourir ; Fantasio se déguise en bouffon ; et le subterfuge réussit le mieux du monde. Le voilà devenu idéaliste, il s'intéresse à tout, et particulièrement à la jeune princesse condamnée à un mariage ridicule. Il la voit verser des larmes et veut empêcher l'union à laquelle on la contraint. Dès lors, la vie ne l'ennuie plus du tout, il mène une existence impossible, devient presque amoureux de la princesse, est jeté en prison, répand le bien autour de lui. A la fin, il fait manquer le mariage ; mais lui-même est guéri de son ennui, et la princesse lui donne de l'argent. Il connaît désormais le secret de ne plus s'ennuyer : c'est de devenir poète.

Peut-être trouverez-vous qu'il y a plus d'esprit encore que de sentiment profond dans cette pièce. Mais mon second exemple est

beaucoup plus typique : c'est encore d'*André del Sarto* qu'il va être question ici.

Les grands tragiques nous montrent généralement des événements dramatiques et des personnages si emportés par leurs passions, si peu maîtres de leur volonté qu'ils ressemblent à des monomanes et à des fous. Entre un être passionné et un fou, la différence est petite. C'est pourquoi il est extrêmement difficile de faire de la poésie, en peignant des passions. La passion stérilise l'âme, et, parce qu'elle est trop concentrée, elle enlève toute joie et toute harmonie. La passion est difficilement belle. Or Musset a représenté de grands passionnés, et son théâtre reste quand même très poétique. Dans la pièce d'*André del Sarto*, il a mis aux prises deux rivaux : André qui personnifie l'amour malheureux et trompé, Cordiani qui personnifie l'amour heureux et criminel. La passion de Cordiani est si forte, que Cordiani pourrait dire de lui-même, comme Hernani : « Je suis une force qui va. » — Un de ces amis, Damien, l'a reconnu au moment où il descendait de la chambre de Lucretia :

« Insensé, en es-tu venu là ? André, ton ami, le mien, le pauvre André ! »

Et le dialogue s'engage :

« Cordiani. — Elle m'aime, ô Damien, elle m'aime ! que vas-tu me dire ? Je suis heureux ; regarde-moi : elle m'aime !

Damien. — Et cet homme qui te surprend ! A quoi penses-tu ? Et André, André, Cordiani ?

Cordiani. — Que sais-je ? je puis être coupable, tu peux avoir raison ; nous en parlerons demain... un jour... plus tard... laisse-moi être heureux.

Damien. — Tu peux être coupable, dis-tu ? et tu brises comme une paille un lien de vingt-cinq années ! Tu peux être coupable... et l'homme qui te voit sortir crie au meurtre !

Cordiani. — Ah ! mon ami, qu'elle est belle !

Damien. — Insensé ! insensé ! »

Ainsi la passion de Cordiani touche à la folie ; mais c'est alors que Damien montre le soleil levant : aussitôt la passion de Cordiani se transforme, s'élargit, et la nature tout entière semble s'y mêler. Il ne s'agit plus ici d'une passion logiquement déduite, qui ne s'occupe que des obstacles qu'elle peut rencontrer dans le présent. Comme nous l'avons vu tout à l'heure, Cordiani se plaît à rêver du passé. Ainsi sa passion, toute criminelle qu'elle est, est en même temps belle, riche, complexe ; elle nous emporte au-dessus des contingences. Ce n'est plus de la folie : c'est de la poésie.

André del Sarto n'est pas moins amoureux que Cordiani. Pour

gagner le cœur de sa femme, il a volé l'argent du roi de France, et voici que sa femme le trompe avec son meilleur élève, son meilleur ami. Juste à ce moment arrive un envoyé du roi de France. Or, dans le même instant, André apprend que sa femme est au chevet de Cordiani qu'il croit avoir blessé à mort. On s'attendrait à une scène extrêmement violente, pathétique, presque hallucinatoire. Or il n'en est rien. Le vieillard, dont toute la vie morale se joue alors, trouve encore le temps de revenir sur son passé, de penser à ses amis, à son art, à son père. Nous n'avons pas affaire, ici, à des sentiments qui se développent et semblent sortir mécaniquement les uns des autres : c'est une création perpétuelle qui dépasse de beaucoup la réalité.

Ces sentiments irréels sont pourtant des sentiments vrais. Pour faire l'éloge du théâtre classique, du *Britannicus* de Racine par exemple, on a coutume de dire : « Cela est très vrai ; donc c'est très beau. » Un critique français racontait, un jour, à une famille allemande l'histoire d'Agrippine et de Néron. Un ami le prévint que c'était fort mal à propos, car il y avait eu jadis dans cette famille une rivalité analogue entre mère et fils. Un tel exemple tendrait à prouver que la tragédie de Racine ne peint que le monde réel, et sinon des événements qui se passent tous les jours, du moins des événements qui arrivent encore assez fréquemment. Mais, si c'est faire là un éloge de Racine, pour ma part, je crois qu'il y a beaucoup plus de mérite à créer un monde irréel et à lui donner l'apparence de la vérité et de la vie : c'est ce que l'étude de *Lorenzaccio* vous fera mieux comprendre.

La scène se passe à Florence, à l'époque où la ville est gouvernée par un bouvier jovial et débauché, Alexandre de Médicis. Une tyrannie effroyable pèse sur les habitants ; la corruption est à son comble. Les Allemands et le représentant du pape dominent, tour à tour, le tyran et lui imposent leur volonté. Entre ces deux influences, il oscille perpétuellement. Les patriotes malheureux, maltraités, sont bannis ou s'enfuient pour éviter des maux plus grands. Trois types ressortent nettement dans ce milieu : Alexandre de Médicis, le cardinal Baccio Valori, commissaire du pape Paul IV, enfin Philippe Strozzi. Celui-ci est un républicain, un patriote, un juste. Il est vieux, il a une fille : Louise, et plusieurs fils. A lui seul, il représente l'honneur et la vertu de Florence. Nous assistons à des scènes très pittoresques, non à un bal masqué, ce qui serait très banal, mais à la sortie d'un bal masqué. L'on voit les marchandes à la porte, les va-nu-pieds, les gentilshommes, les jolies femmes ; ailleurs, c'est une foire, animée, pleine de curieux qui achètent,

causent, boivent. Mais on peut retrouver ce grouillement extraordinaire de vie extérieure ailleurs que chez Musset ; ce dont je veux vous parler plutôt, c'est de la vie profonde et poétique de la pièce. Parmi cette foule de personnages, il y en a un qui est singulièrement mystérieux : c'est Lorenzacrio, le compagnon des débauches du prince ; et Alexandre de Médicis le défend en ces termes contre les dénonciations dont il est l'objet :

« Allons donc, vous me mettriez en colère ! Renzo, un homme à craindre ! le plus fieffé poltron ! une femmelette, l'ombre d'un ruffian énervé ! un rêveur qui marche nuit et jour sans épée, de peur d'en apercevoir l'ombre à son côté ! D'ailleurs un philosophe, un gratteur de papier, un méchant poète qui ne sait seulement pas faire un sonnet ! Non, non, je n'ai pas encore peur des ombres ! Eh ! corps de Bacchus ! que me font les discours latins et les quolibets de la canaille ! J'aime Lorenzo, moi, et par la mort de Dieu ! il restera ici. »

Lorenzaccio est d'ailleurs si lâche, qu'il s'évanouit devant un familier du duc, qui le menace de son épée; si corrompu, que sa mère elle-même a honte de lui. Ami intime du tyran, il a trahi la cause des républicains. Il est la débauche et la délation vivantes. Par-dessus tout, il est inquiétant, et l'on se demande comment il a pu parvenir à ce degré de bassesse et de turpitude. Sa mère a eu, à son sujet, un songe étrange, qu'elle lui raconte :

« Marie. — Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'était seul dans cette grande salle ; ma lampe était loin de moi, sur cette table, auprès de la fenêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino. Je regardais cette nuit obscure, et je me disais : il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Mes yeux se remplissaient de larmes, et je secouais la tête en les sentant couler. J'ai entendu, tout d'un coup, marcher lentement dans la galerie ; je me suis retournée ; un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras : c'était toi, Renzo. « Comme tu reviens de bonne heure ! », me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe sans me répondre ; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois.

Lorenzo. — Vous l'avez vu ?

Marie. — Comme je te vois.

Lorenzo. — Quand s'est-il en allé ?

Marie. — Quand tu as tiré la cloche, ce matin, en rentrant.

Lorenzo. — Mon spectre, à moi ! Et il s'en est allé quand je suis rentré ?

Marie. — Il s'est levé d'un air mélancolique, et s'est effacé comme une vapeur du matin.

Lorenzo. — Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus.

Un jour que le tyran a ôté sa cotte de mailles pour se faire peindre, Lorenzaccio la prend et, comme par mégarde, la fait tomber dans un puits. — Dans la rue qu'il habite avec sa mère, il fait venir une sorte de bravache, un bandit, Scoronconcolo ; il se livre avec lui à des combats terribles et tous deux poussent des cris affreux. — Tous ces traits nous rendent le personnage encore plus mystérieux. Ce n'est pas une passion unique qui se développe toujours dans le même sens, c'est une individualité complexe et pleine de vie. — Bientôt d'ailleurs nous allons être fixés sur son véritable caractère. En effet, Philippe Strozzi voit, un jour, ses fils arrêtés pour un crime qu'ils n'ont nullement commis. Il va trouver Lorenzaccio et le supplie, au nom d'une ancienne amitié, d'intervenir auprès du tyran. « Si je t'ai reçu, lui dit-il, comme un ami, si je t'ai traité comme un de mes enfants, sauve mes fils ». Lorenzaccio lui confie alors son secret, lui raconte son enfance :

« Ma jeunesse a été pure comme de l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine ; et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car, tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai ; je tendis vers le ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, et je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux. »

Cette scène peut paraître étonnante. Il faut, pour bien la comprendre, avoir fréquenté un peu, par la lecture, les gens de la Renaissance. La Renaissance a d'abord été le culte exalté de l'antiquité, l'enthousiasme pour les œuvres retrouvées des poètes, des orateurs, des philosophes anciens. Le désir d'apprendre est général. On s'enferme chez soi jusqu'à vingt ans et l'on s'enivre de lectures, on se plonge dans la pure lumière antique. Mais, un beau jour, il arrive que plus d'un de ceux qui ont lu Sénèque ou Plutarque, ou Epictète, ce stoïcien merveilleux, sent tout à coup naître en lui l'idée qu'il doit devenir, lui aussi, un grand homme. Ces êtres jeunes et passionnés veulent étonner le monde, absorber tout en eux. Lorenzaccio est bien un homme de la Renaissance, un des contemporains des gens qui ont fait les guerres de religion. Pour lui, il veut délivrer sa

patrie du tyran et il a trouvé un moyen extraordinaire. Afin de pouvoir approcher d'Alexandre de Médicis, il a pris le masque de la débauche et de la délation. Il a réussi à tromper tout le monde, à commencer par le prince. Mais, en devenant bas et vicieux, il a vu se lever devant lui le masque sous lequel les autres hommes se cachaient : il les a vus tels qu'ils étaient, criminels et corrompus ; il les méprise et reconnaît qu'ils ne valent pas la peine qu'on se sacrifie pour eux, car ils ne sauront pas profiter de la liberté qui leur sera rendue. Ainsi le sacrifice de Lorenzaccio sera inutile. Mais son hypocrisie a déjà entraîné une punition beaucoup plus grave. Débauché d'apparence, Lorenzaccio devient débauché en réalité, il est gangrené par le vice qu'il affecte, il est malade de la maladie dont il a l'hypocrisie. Il tuera le tyran; mais son crime n'aura servi à rien qu'à gâter et à corrompre jusqu'aux moelles le criminel.

« Pauvre enfant, lui dit Philippe Strozzi, tu me navres le cœur ! Mais, si tu es honnête, quand tu auras délivré ta patrie, tu le redeviendras. Cela réjouit mon vieux cœur, Lorenzo, de penser que tu es honnête ; alors tu jetteras ce déguisement hideux qui te défigure, et tu redeviendras d'un métal aussi pur que les statues d'Harmodius et d'Aristogiton.

Lorenzo. — Philippe, Philippe, j'ai été honnête. La main qui a soulevé une fois le voile de la vérité ne peut plus le laisser retomber ; elle reste immobile jusqu'à la mort, tenant toujours ce voile terrible, et l'élevant au-dessus de la tête de l'homme, jusqu'à ce que l'Ange du sommeil éternel lui bouche les yeux.

Philippe. — Toutes les maladies se guérissent, et le vice est aussi une maladie.

Lorenzo. — Il est trop tard — je me suis fait à mon métier. Le vice a été pour moi un vêtement, maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian, et, quand je plaisante sur mes pareils, je me sens sérieux comme la Mort au milieu de ma gaieté. Brutus a fait le fou pour tuer Tarquin, et ce qui m'étonne en lui, c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison. Profite de moi, Philippe, voilà ce que j'ai à te dire ; ne travaille pas pour ta patrie. »

Tandis que vous écoutez cette scène, un souvenir, j'en suis sûr, surgit dans votre mémoire : Hamlet, lui aussi, a feint la folie et il est devenu presque fou. La beauté du caractère de Lorenzaccio, comme celle du caractère d'Hamlet, réside surtout dans la complexité. Lorenzaccio tuera le tyran qu'il aura amené dans sa chambre, sous le prétexte d'un rendez-vous d'amour. Les voisins,

habitués aux bruits qui viennent quotidiennement de la maison de Lorenzaccio, ne feront pas attention au tumulte et aux cris. Bientôt la tête du coupable est mise à prix ; il ne se défend pas, il se laisse tuer par un passant, et on jette son cadavre, la nuit, dans l'Arno.

Tel est le personnage de Lorenzaccio : il est vrai, car, par toutes les racines de son être, il plonge dans l'histoire et dans le passé, et pourtant, je vous l'ai dit, il est irréel.

Je vous parlerai maintenant du style, en termes très brefs. La poésie, dans le théâtre de Musset, est tout à fait indépendante de la forme : prose ou vers. Il y en a une preuve bien curieuse. Musset a d'abord écrit en vers le début de : *On ne badine pas avec l'Amour*. Ce sont des vers coulants, faciles, que tout le monde pourrait faire. Ce qu'on ne peut faire, c'est la page de prose qu'il écrivit ensuite et que je vais vous lire :

« Le chœur. — Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius s'avance dans les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écritoire au côté. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballotte sur son ventre rebondi, et, les yeux à demi fermés, il marmote un *Pater noster* dans son triple menton. Salut, maître Blazius, vous arrivez au temps de la vendange, pareil à une amphore antique.

Maître Blazius. — Que ceux qui veulent apprendre une nouvelle d'importance m'apportent ici, premièrement, un verre de vin frais.

Le chœur. — Voilà notre plus grande écuelle, buvez, maître Blazius : le vin est bon ; vous parlerez après. »

Puis arrive Dame Pluche, et voici comment elle nous est présentée :

« Le chœur. — Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Pluche gravit la colline ; son écuyer transi gourdine à tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un chardon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère ; tandis que, de ses mains osseuses, elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche ; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois. »

Ce qui fait la principale valeur de ce style, c'est la musicalité. Sans doute, il y a des images plus belles chez Hugo, une concentration plus forte chez Lamartine ; mais, nulle part ailleurs, on ne trouve une telle harmonie.

Ce style a encore deux autres qualités. Grâce à lui, Musset ne dit pas les choses, il les laisse deviner, inventer. Il ne décrit pas : il suggère. On parle beaucoup de « l'optique du théâtre ». On dit que les personnages, pour se faire comprendre, doivent

crier, répéter, prendre un ton de voix élevé. C'est une erreur complète. Ce qu'on laisse entrevoir, sans le présenter de façon brutale, est beaucoup plus dramatique. Musset ne dit pas les choses directement et d'une façon en quelque sorte massive. C'est là la seconde qualité de son style. La troisième, c'est que ce style enveloppe comme d'une espèce d'harmonie tout ce que dit le poète. Grâce à lui, nous passons sans brusque transition des personnages poétiques et sublimes aux grotesques, aux personnages falots, à tous ces mannequins, à propos desquels il y aurait à faire aussi, si le temps ne nous faisait défaut, une étude bien intéressante. Pour conclure, il me semble que si l'on veut trouver quelqu'un à rapprocher de Musset, ce n'est pas dans la littérature, mais dans la musique, qu'il faut l'aller chercher, et que le musicien qui rappelle le plus Musset, c'est Mozart.

---

# Les atavismes de Louis XIV

**Cours de M. DESDEVISES DU DEZERT,**

*Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.*

## Louis XIII.

L'assassinat du maréchal d'Ancre avait été une vilaine affaire. On l'a défini « un simple caprice d'enfant, une bouderie devinée saisie et aussitôt traduite en acte par une cabale active ». Ce fut plus que cela : ce fut la prise de possession violente d'un pouvoir longtemps convoité, que le roi pouvait saisir d'une manière plus noble et plus royale, et que sa timidité sournoise lui fit obtenir par un crime.

Il resta, d'ailleurs, inconscient. Il était enchanté de lui-même. En recevant l'ambassadeur de Venise et en l'assurantde son amitié pour la République, il ne pouvait s'empêcher de rire, à tel point qu'il dut mettre sa main devant sa bouche pour qu'on ne s'aperçût point de son hilarité intérieure.

En réalité, il ne fit que changer de maître : ce fut Luynes qui régna, comme régnait la veille Concini; mais Luynes était la créature du roi, au lieu que Concini était la créature de Marie de Médicis, et Louis XIII s'estima content de s'être débarrassé « des amis de maman ».

Le nouveau favori n'était pas sans mérites. Il était intelligent et vif d'esprit, il savait mener une affaire, connaissait les hommes et avait l'ambition qui pousse l'homme en avant et le force à se surpasser lui-même. Mais la médiocrité de sa fortune antérieure et la rapidité de son élévation le mirent en grande crainte de perdre ce qu'il avait acquis si tard, au prix de tant de dangers ; il garda au pouvoir les préoccupations mesquines et l'inquiétude d'une âme subalterne et manqua d'ampleur dans la conception et de suite dans les idées. Cependant la grande politique que devait suivre plus tard le cardinal était si indiquée par l'état même du royaume, que Luynes semble avoir, sur certains points, ébauché et préparé l'œuvre de Richelieu.

Dès cette époque, Louis XIII apparaît comme résolument catholique. Tandis que Henri IV est resté de mentalité protestante et que l'on peut avancer qu'il fût resté huguenot, s'il avait pu ceindre

couronne tout en gardant sa religion, Louis XIII, nourri dans catholicisme, est catholique de cœur et d'âme. Une curieuse pression de sa correspondance avec le cardinal nous le révèle mme un véritable dévot. Quand il a communié, il écrit « qu'il a it la fête ». Il ajoute parfois « qu'il a fait venir sa musique pour jour-là ». Dans une lettre intime à Richelieu, il traitera le prostantisme de « maudite religion ». Il ne pardonna jamais aux otestants d'avoir pris les armes pour empêcher son mariage. ès le traité de Loudun (3 mai 1616), il voit en eux des sujets relles. Dès qu'il est le maître, il ordonne la restitution à l'église tholique des terres ecclésiastiques occupées en Béarn par les otestants (25 juin 1617).

L'assemblée générale de Loudun (sept. 1619) lui ayant fait des montrances, il marche contre les huguenots et soumet la avarre et le Béarn. Il entre à Pau sans coup férir (1620).

En 1621, les calvinistes relèvent le gant. L'assemblée de La Rolelle divise la France protestante en huit cercles et déclare la erre au roi. Louis XIII entre aussitôt en campagne, occupe umur et Saint-Jean-d'Angély, mais échoue devant Montauban, fendu par La Force et par le ministre Chamier. Luynes survécut u de temps à cet échec et la mort le sauva seule de la disgrâce.

Au mois de mars 1622, Condé entraîna encore Louis XIII en intonge et le roi en personne attaqua Soubise à l'île de Riez. troupe royale passa le chenal à gué, chargea les huguenots pée à la main et leur fit 575 prisonniers. La reine mère gronda rt le roi d'avoir ainsi exposé sa personne. La paix de Montllier (18 octobre 1622) confirma l'édit de Nantes, mais laissa le i très contraire aux religionnaires.

Ces premières campagnes avaient révélé en Louis XIII un roi errier. Il avait réellement le tempérament d'un soldat. On ne le connaissait plus les jours de bataille : il était joyeux, il riait. Sa ité belliqueuse était terrible. On le vit, en se moquant, imiter s grimaces que la douleur et l'agonie arrachaient aux blessés aux mourants.

Il aimait se battre, et se montra à l'armée toutes les fois qu'on lui permit. On le retrouve devant La Rochelle, en 1627 et en 28. En 1629, il est en Savoie. Parti d'Oulx, le 5 mars, à dix ures du soir, il chemine presque tout le temps à pied, à cause la nuit et de la neige, jusqu'à trois heures du matin, et emporte Pas de Suse, le lendemain 6 mars, avec le cardinal. En 1630, il nquiert la Savoie et entre à Chambéry. En 1636, il reprend rbie aux Espagnols. En 1640, il est devant Arras. En 1642, vant Perpignan.

« L'année de Corbie » fut l'année décisive du règne. Pendar l'été, les armées espagnoles envahirent la Picardie, s'emparèrer de La Capelle et du Châtelet, et mirent le siège devant Corbie. y eut conseil de guerre à Paris. Le cardinal parla le premier opina pour la retraite du roi au delà de la Seine. Il sentait l'ennen proche de Paris, et, d'autre part, cette capitale prête au soulève ment, sous l'impulsion du Parlement et de la noblesse. « Le r laissa tout dire, sans témoigner ni impatience ni répugnanc puis demanda à ses conseillers s'ils n'avaient rien à ajoute Comme ils eurent répondu que non, il dit que c'était donc à lui leur expliquer, à son tour, son avis. Il parla un bon quart d'heur réfuta le leur par de fortes raisons, allégua que sa retraite r ferait qu'achever le désordre, précipiter la fuite, resserrer tout les bourses, perdre toute espérance, décourager ses troupes ses généraux ; puis expliqua, pendant un autre quart d'heure, plan qu'il estimait devoir être suivi. Et tout de suite, se tourna vers le marquis de Saint-Simon, sans plus prendre les avis, l ordonna que tout ce qui pourrait être prêt de ses charges le f à le suivre le lendemain matin vers Corbie, et que le reste joindrait quand il le pourrait. Cela dit, d'un ton à ne pas admett de réplique, se lève, sort du Conseil et laisse le cardinal et l autres dans le dernier étonnement. » (Mis de Saint-Simon.)

Richelieu se ressaisit, d'ailleurs, très vite. Dès le 4 août, on voit à l'Hôtel de Ville pour requérir les mesures nécessair à la formation d'une armée de réserve et à la levée en masse.

Le 5 août, le roi reçut au Louvre les corps de métier, q vinrent lui offrir leur assistance. Le 10 août, le cardinal alla pass en revue les premières troupes rassemblées à Saint-Denis. I 16 août, le roi partit à son tour ; mais, les Espagnols ayant le mêm jour pris et pillé Corbie, Sa Majesté s'arrête à Senlis où l'arm royale se concentra. Dès le commencement de septembre, el comptait 25 à 30.000 hommes de pied, 10 à 12.000 cavalier 30 canons. Après un nouveau conseil de guerre, tenu à Senlis 19 septembre, le roi prit le commandement de l'armée et marc sur Corbie, qui ne fut reprise que le 14 novembre. Il avait montr dans cette période difficile, beaucoup de courage et de résol tion.

Il eût voulu toujours suivre ses armées ; mais Richelieu tenait l'avoir près de lui, et il y eut parfois entre eux des querelles à sujet. Un jour, Louis XIII marqua beaucoup d'humeur sur que le cardinal ne voulait point lui permettre d'aller à l'armée. l lendemain, le roi fit sa soumission, en termes émus et qui atteste le trouble de son âme : « Mon cousin, je suis au désespoir de

romptitude que j'eus hier à vous écrire le billet sur le sujet de
ion voyage ; je vous prie de le vouloir bien brûler et oublier en
ième temps ce qu'il contenait, et croire que je n'ai eu dessein de
ous fâcher en rien, et n'aurai d'autres pensées que de suivre
os bons avis en toutes choses et ponctuellement. Je vous prie,
ncore une fois, de vouloir bien oublier... et m'écrivez par ce
orteur que vous n'y pensez plus et me mettez ainsi l'esprit en
epos. »

Louis XIII apparaît ainsi, de très bonne heure, comme catho-
que ; il se croit désigné par Dieu même pour régner sur ses
euples et considère comme ennemis de l'ordre voulu de Dieu
ous ceux qui veulent entreprendre sur son autorité. Comme
rince guerrier, il rêve de conquêtes et entend bien consacrer les
orces de son Etat à l'extension de son royaume et à l'élargisse-
ient de ses frontières. Ses idées maîtresses tendent donc vers
absolutisme et vers la gloire. Il y a, en lui, un intense désir d'être
béi au dedans du royaume et de faire sentir sa puissance au
ehors. Mais, avec la passion du commandement et de la grandeur,
comprend aussi qu'il manque des qualités essentielles, pour
éussir dans son dessein. S'il est doué d'un jugement très droit
t très sain, qui lui permet de reconnaître, entre plusieurs partis
u'on lui présente, quel est le meilleur et le plus opportun, son
sprit n'est pas assez grand pour concevoir de lui-même l'idée qui
oit assurer le succès ; il a de la raison, il n'a pas de génie.
'autre part, la nature et l'éducation ont fait de lui un timide et
n scrupuleux. En dehors de l'action militaire, qui fait recon-
aître en lui le sang de Henri IV, il est indécis et morose, si mé-
ncolique et si taciturne qu'il semble un malade et qu'il le fut en
fet presque toute sa vie. Quoiqu'il eût une forte constitution, sa
nté ne put tenir contre la détestable hygiène qui lui fut imposée
ar les médecins. On n'imagine pas à quel degré de niaiserie des-
endirent les praticiens qui avaient la charge de veiller sur lui.
oici, à titre de curiosité, le menu d'un de ses repas, à vingt-
uatre ans, à un âge où le jeune homme dévore et digère comme
n brochet : « 7 cuillerées de fraises au vin et au sucre, bouillies,
cuillerées de pois sur un potage au beurre, un peu d'une petite
lie, le dos d'une sardine salée, 12 cerises crues, 14 cerises dans
ne petite tarte, 3 cuillerées de framboises au vin et au sucre, une
oire crue, une orange, bu du *potus divinus* (chocolat), dragées
e fenouil. » Une alimentation aussi peu substantielle le laissait
aigre et blême, et tous ces fruits crus lui donnaient de fré-
uentes indispositions, que l'on combattait par les remèdes hé-
oïques alors en usage. En une seule année, le roi fut saigné

47 fois et prit 212 médecines, entremêlées de 215 clystères. Cett médication abusive acheva de l'épuiser et augmenta sa propen sion naturelle à la tristesse. Sa faiblesse physique et son affaisse ment moral rendaient indispensable auprès de lui l'interventio d'une volonté plus forte que la sienne ; il trouva en Richelieu l force complémentaire dont il avait besoin.

Richelieu est un de nos très grands hommes, peut-être le plu grand, si l'on considère la netteté de la perception, l'unité et l continuité de l'effort pour atteindre le but, à l'avance choisi e déterminé.

Né en 1585, Richelieu se fit d'Eglise, parce que son frère Al phonse quitta le siège épiscopal de Luçon pour se faire char treux et que la famille ne voulut pas perdre l'évêché. Dès 1614 Luçon, comme on l'appelait, annonçait ses ambitions en récla mant pour les gens de sa robe une part dans les conseils de l'Etat « Puisque leur profession sert beaucoup à les rendre propre à y être employés , en tant qu'elle les oblige particulièrement acquérir de la capacité, être pleins de probité, se gouverner ave prudence, et que, gardant le célibat comme ils font, rien ne le survit après cette vie que leurs âmes, qui ne pouvant thésau riser en terre les obligent à ne penser ici bas, en servant leu roi et leur patrie, qu'à s'acquérir pour jamais là-haut, au ciel une glorieuse et du tout parfaite récompense. »

Luçon entra, en 1617, au Conseil, parmi les ministres de Con cini ; mais il fut enveloppé dans la ruine de la faction italienne quoique le roi l'ait distingué des séides vulgaires du maréchal « C'est vous, Luçon, dit-il ; je sais que vous êtes dévoué à mo service. » S'il l'eût voulu, peut-être aurait-il pu garder son poste mais il n'avait point confiance en la solidité du jugement du nou veau favori, et il vaut mieux pour sa gloire qu'il n'ait pas ét le courtisan de Luynes. Il accompagna la reine mère à Blois e chercha à donner au roi des gages de sa fidélité en prêchant l résignation à Marie de Médicis ; mais son zèle parut suspect Luynes le renvoya dans son diocèse, puis l'exila à Avignon Quand la reine mère se fut évadée de Blois, un seul homme paru capable de la ramener à la raison ; Luçon fut rappelé d'exil e fut assez heureux pour réconcilier le fils et la mère. Il rentra Paris avec la reine, en 1622, et obtint le chapeau de cardinal, l 5 septembre de la même année.

Marie eût voulu le faire entrer tout de suite au Conseil ; mais l roi gardait rancune au cardinal d'avoir été jadis le conseiller d Concini : peut-être le trouvait-il aussi trop « des amis de maman » peut-être avait-il peur de s'abandonner à la tutelle de cet homme

qui devenait si ambitieux et si énergique : « Prenez garde, Madame, disait-il, à la reine, je le connais mieux que vous : c'est un ambitieux qui nous fera la loi à tous les deux. »

Cependant Richelieu finit par gagner sa cause et nous dit lui-même en termes magnifiques comment se fit la conversion du roi : « Lorsque V. M. se résolut de me donner en même temps et l'entrée de ses conseils et grande part en sa confiance pour la direction de ses affaires, je lui promis d'employer toute mon industrie et toute l'autorité qu'il lui plairait me donner pour ruiner le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, réduire tous ses sujets en leur devoir et relever son nom dans les nations étrangères au point où il devait être. Mais je lui représentai que, pour parvenir à une si heureuse fin, sa confiance m'était tout à fait nécessaire. »

Louis XIII comprit cet austère langage ; il trouva une merveilleuse concordance entre son rêve royal et le plan de Richelieu ; son âme incomplète et indécise, mais assoiffée de gloire, sentit que toutes les qualités qui lui manquaient le cardinal les possédait et qu'unie à cette autre âme si haute, si fière et si lumineuse, rien n'était plus interdit à ses ambitions. Ruiner les huguenots et rabaisser l'orgueil des grands, cela était bien, mais ce n'était point encore le but véritable de l'ambition du roi ; ce n'était proprement qu'un moyen de faire reconnaître son autorité dans tout le royaume, pour donner à l'action royale au dehors son maximum d'énergie et d'efficacité. Relever le nom de la France dans les nations étrangères, voilà la secrète, l'intime, la dominante passion du roi. Voilà par où Richelieu le gagna, et, dès l'instant qu'il eut compris que Richelieu était de taille à faire de lui un grand roi, Louis XIII fut définitivement conquis, fut à lui, de toute sa conscience de roi, de toute son âme de Français. Cette conversion fut affaire de raison et de volonté et n'en fut que plus solide. Richelieu garda le roi, comme il l'avait conquis, en n'agissant jamais que pour la gloire de son maître, en l'initiant à tous ses projets, même d'intérêt secondaire, si bien que le roi vit toujours clair dans son jeu, put le suivre pas à pas et minute par minute, et n'eut jamais contre lui le moindre motif raisonnable de défiance.

Un jour, après une longue séance d'affaires où le roi, subjugué par le génie du cardinal, avait dû lui donner raison sur tous les points, le roi lui dit en sortant : « Passez le premier, Monsieur, vous êtes le maître. — Sire, répliqua gravement Richelieu, je passerai, puisque V. M. me le commande ; mais ce ne sera jamais qu'en faisant l'office de son très humble serviteur. » Et, prenant

un flambeau sur la table, le cardinal sortit à reculons en éclairant le roi. Cette scène met bien chaque homme à sa place et dans son rôle ; elle a vraiment une valeur symbolique, fait comprendre à merveille le caractère des rapports qui s'établirent entre le monarque et son ministre.

On s'est demandé si Louis XIII a aimé Richelieu. Nous croyons pour notre part qu'il l'aima réellement : la correspondance du roi ne permet pas d'en douter. Dès 1626, le ton des lettres est très affectueux : « Le prince de Condé, écrit Louis XIII au cardinal, sait la croyance que j'ai en vous, me servant comme vous faites. Je la témoigne avec satisfaction et prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ait en sa garde et vous donne parfaite santé. » Au mois de février 1628, Louis XIII quitte le siège de La Rochelle, laissant le cardinal devant la ville. Il écrit au sieur de Guron : « J'ai le cœur si serré que je ne puis parler. Je quitte M. le cardinal avec un extrême regret et je crains qu'il lui arrive quelque accident. La plus grande marque d'affection qu'il puisse me donner est de ne s'exposer pas si librement au danger. Je le prie de considérer que mes affaires seraient en fort mauvais état si je venais à le perdre. » — Ce n'est encore que le politique qui parle dans cette lettre ; plus on avance dans l'histoire, plus l'intimité des deux hommes s'accuse. En 1631, le roi envoie de sa chasse au cardinal et lui écrit : « Mon cousin, je suis très aise que mes oiseaux vous aient donné du plaisir ; je me porte fort bien et suis fort gaillard en dépit de ceux qui ne nous aiment point. Je vous puis asseurer que je vous tiendrai, ce que je vous ai promis jusques à la mort. » En 1635, le roi ne se peut tenir d'aller voir Richelieu, qu'il n'a pas vu depuis quelque temps : « Mon cousin, étant dans l'impatience de vous voir, j'ai résolu d'aller demain à Rueil où je serai à 2 heures après-midi pour vous témoigner la joie que j'ai de votre meilleure disposition et vous assurer toujours de la continuation de mon affection, qui durera jusqu'à la mort. » En 1638, le roi s'informe anxieusement de la santé du cardinal : « Je suis extrêmement fâché de l'accès de fièvre que vous avez eu. S'il vous en reprend un autre, j'irai vous voir ; autrement, je n'aurai point de repos. » En 1641, il prie pour la santé du cardinal : « Je ferai demain ma fête, où je prierai le bon Dieu qu'il vous conserve et garde et donne longue et heureuse vie. »

Il l'aima donc de toute l'amitié dont il était capable ; mais cette amitié n'alla pas sans une nuance de jalousie. Certes il reconnaissait la suprématie intellectuelle du cardinal, il s'abandonnait avec confiance à ses conseils, il subissait l'ascendant de son génie, il ne pouvait pas ne pas se souvenir qu'il était le roi, ne pas regret-

ter que la nature ne lui eût pas donné à lui, le souverain, les talents qu'elle avait départis à l'autre, le sujet. Il admirait, mais jalousait le cardinal. On lui faisait sa cour d'une certaine manière en médisant de Richelieu, en se moquant de sa superbe, de son luxe et de son avidité. La calomnie n'avait pas de prise sérieuse sur l'esprit du roi, la médisance l'amusait et maintenait le cardinal dans la crainte perpétuelle d'une disgrâce qui ne fut jamais probable, mais qui fut toujours possible ; et voilà pourquoi le ministre surveillait toujours de près le roi, n'aimait pas le perdre de vue, le gardait toujours à portée pour le regagner en cas de besoin par la persuasion et par la raison.

On s'est étonné que Louis XIII ait défendu le cardinal contre tous ses ennemis. Si l'on a bien pénétré la cause profonde de la faveur de Richelieu, on ne s'en étonnera pas. La fortune du cardinal n'aurait pu s'éclipser que devant un génie plus fier et plus hardi encore que le sien. Si le roi et le cardinal eussent vécu dix ans de plus, il eût été curieux de voir Richelieu en face de Condé ; il eût trouvé là un adversaire digne de lui et capable de ruiner son crédit. Mais la chance voulut qu'il n'eut jamais pour adversaires que des hommes médiocres et sans valeur. Louis XIII eût été fou de les préférer à son ministre ; voyant en quelles mains on voulait placer l'autorité, il garda son cardinal, et fit ainsi son devoir de roi.

Le premier étourdi qui vint se jeter en travers de la route du cardinal fut Chalais. L'affaire est très embrouillée, et il y a lieu de penser que toute la cour y trempa. Chalais avoua à la duchesse de Chevreuse qu'il devait tuer Richelieu. Monsieur songeait à épouser la reine en cas de mort du roi. D'aucuns prétendent que l'on devait mettre le roi au couvent. Il y eut complot contre la sûreté de l'Etat. Le roi fit arrêter le maréchal d'Ornano, gouverneur de Monsieur, fit arrêter ses deux frères bâtards, les Vendôme, maria Monsieur avec M^lle^ de Montpensier — le cardinal officia — et abandonna Chalais à une commission qui le condamna à mort. Comme ses amis avaient enlevé le bourreau de Nantes, Chalais fut exécuté le 19 août 1626, par un criminel à qui l'on fit grâce, et qui, après lui avoir donné deux coups d'une épée suisse, lui hacha le col de trente-quatre coups d'une doloire de tonnelier ; le malheureux cria jusqu'au vingtième coup, et il fallut le retourner pour l'achever.

Ce fut une scène affreuse ; mais le cardinal ne peut en être regardé comme responsable. Il ne faut pas oublier qu'on en voulait à sa vie. Le roi lui était, dès ce moment, entièrement acquis : « Assurez-vous, lui écrivait-il, que je ne changerai jamais et que, quiconque vous attaquera, vous m'aurez pour second. »

Richelieu prit cinquante gardes pour échapper aux assassins : « C'est une fâcheuse chose, écrivait-il à Boutillier, d'être contraint de se faire garder, étant certain que, dès l'heure qu'on est réduit à ce point, on peut bien dire adieu à sa liberté. Cependant, s'il fallait refaire les choses que j'ai faites pour y être obligé. je les referais de très bon cœur, et, plus ils chercheront ma vie, plus chercherai-je à servir le roy. »

En 1630, c'est à la reine mère que Richelieu a affaire, et le roi lui demeure aussi fidèle que par le passé.

Très gravement malade à Lyon, d'un abcès à l'intestin, le roi semble menacé de mort, et c'est le moment de son agonie que choisit Marie de Médicis pour lui arracher le renvoi du cardinal. Louis XIII lui répond : « qu'il n'est ni en lieu ni en état de pouvoir prendre une résolution sur une chose si importante et qu'il lui faut attendre d'être de retour à Paris où il verrait ce qu'il faudrait faire pour le mieux. » Sentant son ministre en péril, s'il vient à disparaître lui-même, il écrit à Monsieur « qu'il lui recommande la reine sa femme et la personne du cardinal, si Dieu venait à le retirer du monde, comme toutes sortes d'apparences le faisaient appréhender. »

De retour à Paris, Louis XIII louvoie, gagne du temps, remet de jour en jour le renvoi de Richelieu. Il est évident qu'il veut le garder, que sa mère l'importune et l'irrite. Après la dernière discussion, à laquelle assiste Richelieu, le roi se retire, aussi mécontent que le cardinal, et, au moment de partir pour Versailles, il charge le marquis de Saint-Simon de faire dire au cardinal de s'y rendre aussitôt. C'est donc bien qu'il lui donne raison et qu'il donne tort à la reine mère, c'est qu'il s'est décidé entre cette femme vulgaire, violente et haineuse et le grand homme qui le sert si glorieusement depuis six ans.

Ce fut M. de Tourville, un gentilhomme ami de Saint-Simon, qui alla trouver Richelieu. Il dut forcer la consigne et trouva le cardinal extrêmement abattu. Mais il n'eut pas plutôt fait sa commission qu'à l'extrême tristesse du cardinal succéda la joie la plus vive. L'envoyé fut comblé de politesses et de remerciements, et Richelieu prit aussitôt la route de Versailles ; un court entretien avec le roi lui rendit toute sa faveur. La conviction où était Louis XIII que, seul, le cardinal était capable d'assurer la grandeur de son règne était chez lui inébranlable.

Le roi garda Richelieu ; mais il pensa que Marie finirait par entendre raison. Elle resta à Paris. Le roi ne se brouilla même pas avec elle après la folle équipée de Monsieur. Il l'emmena avec lui à Compiègne. Ce ne fut qu'en voyant sa folie irrémédiable qu'il

la pria de demeurer quelque temps hors de sa cour. Il lui offrit le palais ducal de Moulins, ou celui de Nevers... Elle préféra s'enfuir, essaya de se faire livrer une place forte de la frontière, puis se retira chez les Espagnols. Cette fois, ce fut la disgrâce définitive. Pour Louis XIII, les Espagnols étaient restés ce qu'ils étaient pour lui au temps de Henri IV, « les ennemis de papa », c'est-à-dire les ennemis de la France. Il écrivit à sa mère une dernière lettre, où il lui reprocha amèrement d'avoir cherché asile chez les ennemis de son royaume, et il ne lui pardonna jamais cette trahison. Plus tard, à son lit de mort, il se reprocha d'avoir été trop dur envers Marie, mais ce ne fut que l'attendrissement de la dernière heure ; tant qu'il fut maître de lui-même la raison d'Etat parla plus haut dans son cœur que la voix même de la nature ; il ne pouvait voir une mère dans la reine douairière de France qui allait chercher un refuge à la cour des archiducs.

Les amis de la reine furent enveloppés dans sa ruine. Le maréchal de Marillac fut condamné à mort par commission, le 8 mai 1632, et exécuté. Il s'étonnait de tant de rigueur et disait plaisamment : « Il n'est question dans mon procès que de paille, de foin et de mortier... Il n'y a pas de quoi fouetter un laquais. » Il ne disait pas qu'il avait dilapidé 800.000 livres, qui lui avaient été données pour fortifier Verdun. Ce concussionnaire avait mérité son sort. Que serait devenue la France aux mains de pareils chefs dans la grande crise européenne de la guerre de Trente ans ?

Montmorency, lui aussi, mérita son sort. Sa famille gouvernait le Languedoc depuis un siècle. Très grand seigneur, il avait une femme plus ambitieuse encore que lui, Marie Félice des Ursins, parente éloignée de la reine mère. Il crut que le roi lui avait fait tort en ne le nommant point maréchal général ; il fut fâché que le roi eût nommé un gouverneur de Sommières sans son agrément. Il intrigua avec Gaston, réfugié aux Pays-Bas. Rien n'était prêt encore, lorsque Gaston parut tout d'un coup en Languedoc poursuivi par deux armées royales. Montmorency essaya de soulever la province ; rien ne bougea. Pour sauver son honneur de gentilhomme, il attaqua furieusement l'armée royale à Castelnaudary, pénétra jusqu'au septième rang et tomba percé de dix blessures. Conduit au château de Lectoure, puis à Toulouse, il eut la tête tranchée dans la cour du Capitole, le 30 octobre 1632. C'était un grand exemple et il assura l'ordre pour dix ans.

Cependant l'ennemi le plus redoutable de Richelieu, c'était l'incurable ennui du roi. Louis XIII ne s'intéressait qu'à sa gloire, et, comme il n'y pouvait penser toujours, il s'ennuyait le reste du temps. Sa distraction ordinaire était de « courre le loup ». On le

voyait semer lui-même des petits pois dans son jardin ; il les envoyait ensuite vendre au marché. Il s'amusait à larder des viandes avec Georges, son écuyer. Il s'ennuyait parfois tellement, qu'il songeait à mander la reine près de lui : « Je vous prie, écrivait-il au cardinal, de me mander si vous croyez que je puisse demeurer encore quelque temps à Saint-Germain, auquel cas, je ferai venir la reine, les soirées étant bien longues ici sans compagnie. » Il offrait de temps à autre des collations à la reine et à M^lle^ de Hautefort et les servait à table en grande cérémonie.

Sa santé le préoccupait étrangement. Sa correspondance avec le cardinal est remplie de détails sur les médecines qu'il s'administre sans cesse, en vrai maniaque : « Je vous remercie du soin que vous avez de moi ; je pris hier médecine, de quoi je me porte très bien (16 avril 1641). — Je m'en vas prendre médecine, ne me portant pas trop bien (4 mai). — J'ai pris deux jours de suite médecine, ce qui ne m'a pas empêché d'aller à la chasse, de quoi je me trouve très bien (24 mai). — Je m'en vais prendre médecine (26 septembre). — Je prendrai encore demain médecine (27 octobre). — J'ai été contraint de prendre quatre médecines, et encore ce matin un petit remède (3 novembre).

Richelieu comprit que le roi, en mésintelligence avec sa femme, brouillé avec sa mère et ses frères, souffrait de son isolement ; il chercha à le consoler en plaçant près de lui des amuseurs, chargés de flatter ses manies et de l'aider à s'ennuyer.

En 1630, Louis XIII avait remarqué M^lle^ de Hautefort, charmante, dans la grâce blonde de ses quatorze ans. Il la donna comme fille d'honneur à la reine, et le cardinal vit d'un bon œil les attentions du roi pour la jeune fille. Mais Hautefort, naturellement généreuse et dévouée, prit la reine en amitié, eut compassion de ses chagrins et se mit à détester le cardinal. Le roi la laissait médire du ministre et s'amusait même de ses moqueries; mais Hautefort ne gagnait rien auprès de lui, quand elle essayait de dire du bien de la reine : « C'est une ingrate, lui disait-il ; vous vous en repentirez. » Elle n'aimait pas le roi et le tournait en ridicule avec la reine. Lui l'aimait, à sa manière, mais ne savait l'entretenir que de ses chasses, de ses chevaux et de ses chiens. Il en était jaloux, et pour tromper son chagrin, il mettait par écrit tout ce qu'il lui disait et tout ce qu'elle répondait. Cette galanterie mystique est si peu dans nos mœurs que les « confidents » mêmes du roi n'y comprenaient rien. Saint-Simon s'offrit, un jour, à servir les intérêts du roi auprès de la jeune fille. Louis XIII prit son air le plus grave et lui dit : « Il est vrai que je suis amoureux d'elle, que je le sens, que je la cherche, que je parle d'elle volontiers et que j'y pense

encore davantage. Il est vrai encore que tout cela se fait en moi malgré moi, parce que je suis homme et que j'ai cette faiblesse, mais plus ma qualité de roi me peut donner plus de facilité à me satisfaire qu'à un autre, plus je dois être en garde contre le péché et le scandale. Je pardonne pour cette fois à votre jeunesse, mais qu'il ne vous arrive jamais de me tenir un pareil discours, si vous voulez que je continue à vous aimer. » (Mém. de Saint-Simon.)

Repoussé par Hautefort, le roi s'attacha à M^lle de La Fayette, une beauté brune et délicate que Saint-Simon et d'Halluin lui avaient fait remarquer. Il la prit pour confidente des chagrins que lui donnait M. le cardinal : il en fut très tendrement aimé. Mais, un jour, le roi fut bien près de tomber dans le péché et le scandale, et La Fayette se réfugia au couvent de Sainte-Marie de la rue Saint-Antoine (19 mai 1637), où le roi continua plusieurs mois à l'aller voir derrière les grilles.

En 1638, Richelieu plaça près du roi le jeune Cinq-Mars, second fils du maréchal d'Effiat, dont l'esprit vif et la juvénile gaîté plurent beaucoup au roi. Louis XIII lui donna la charge de grand écuyer, et entreprit de le préparer à la vie sérieuse d'un grand capitaine ; mais Cinq-Mars avait vingt ans et trouvait le roi pédant et ennuyeux. Louis XIII s'en plaignait amèrement au Cardinal : « M. le Grand m'a baillé le paquet que vous lui avez donné, je l'ai ouvert et lui ai dit : M. le cardinal me mande que vous lui avez témoigné une grande envie de me complaire en toutes choses, et cependant vous ne le faites point sur un chapitre dont je l'ai prié de vous parler : c'est votre paresse. — Il m'a répondu que vous lui en aviez parlé, mais que, sur ce point, il ne pouvait changer et qu'à cet égard il ne ferait pas mieux qu'auparavant. Ce discours m'a fâché, aussi lui ai-je dit : « Pour un homme de votre condition, qui doit songer à se rendre digne de commander les armées, et qui m'en avez témoigné le désir, la paresse est absolument un obstacle. — Il m'a répondu qu'il n'avait jamais eu cette pensée et n'y avait jamais prétendu. Sur quoi j'ai répliqué que si et n'ai pas voulu approfondir ce discours. Vous savez ce qu'il en est. J'ai repris ensuite l'entretien sur la paresse, lui disant que ce vice rendait un homme incapable de toute bonne chose et qu'il n'était propre spécialement qu'à ceux du Marais, où il avait été nourri, gens tout à fait adonnés au plaisir. C'est pourquoi, s'il voulait continuer une telle vie, il fallait qu'il y retournât. Il m'a répondu arrogamment qu'il était tout prêt. A ces paroles, je lui ai dit : si je n'étais plus sage que vous, je sais bien ce que j'aurais à vous répondre là-dessus. Ensuite, j'ai ajouté qu'ayant envers moi des obligations, il ne devrait pas me parler de la sorte. Il m'a tenu son

langage ordinaire, répétant qu'il n'avait que faire de mon bien, qu'il était tout prêt à me le rendre et qu'il s'en passerait fort bien ; il serait aussi content d'être Cinq-Mars que M. le Grand, et, quant à changer sa manière de vivre, il ne pouvait vivre autrement. »

Louis XIII ne fut point heureux dans son préceptorat. M. le Grand resta inappliqué, fantasque, joueur et libertin, et le roi commença à mal augurer de son avenir. Mais le jeune fou ne se contenta pas d'être frivole et léger, comme la plupart de ses amis ; malgré le terrible souvenir de Chalais et de Montmorency, il voulut, lui aussi, conspirer contre le cardinal, et mal lui en prit.

On s'est demandé longtemps si Louis XIII n'avait pas été lui-même à la veille de trahir Richelieu. C'est une erreur : le roi resta fidèle à l'amitié cent fois jurée. Aux premiers mots de M. le Grand contre le ministre, le roi lui dit : « Je ne veux, à aucun prix, me défaire du cardinal. S'il faut que l'un de vous sorte, vous pouvez vous préparer à vous retirer ; ne vous flattez point là-dessus. »

Au siège de Perpignan, le roi marqua à Cinq-Mars en quelle piètre estime il le tenait ; il lui fit honte publiquement de ses hâbleries. « Vous avez sans doute passé le siège à la tranchée, puisque vous en parlez si savamment ? Allez, vous m'êtes insupportable. Vous voulez que l'on croie que vous passez les nuits à régler avec moi les affaires de mon royaume et vous les passez dans ma garde-robe à lire l'Arioste avec mes valets de chambre. Allez, orgueilleux, il y a six mois que je vous vomis ! »

Un officier qui arrivait de Hollande dit au roi que les Hollandais voulaient faire la paix avec l'Espagne sur le bruit de la prochaine disgrâce du cardinal. — « Que lui donne-t-on pour successeur ? demanda le roi. — On croit que c'est M. le Grand. — Les Hollandais ont donc bien méchante opinion de moi ? »

Les véritables confidents du roi ne crurent jamais au succès de la conspiration. Le 15 juin 1642, comme on parlait à Paris des bruits qui couraient sur la chute prochaine du cardinal, M. le Prince dit qu'il n'y avait rien au monde de si faux, et M. le chancelier ajouta que ce serait une seconde journée des Dupes, plus signalée que la première.

Quand le cardinal eut la preuve des relations de Cinq-Mars avec l'Espagne, il les montra au roi et M. le Grand fut arrêté (13 juin 1642), jugé par une commission et décapité à Lyon, le 12 septembre : « Je vous aime plus que jamais, avait écrit Louis XIII au cardinal ; il y a trop longtemps que nous sommes ensemble pour être jamais séparés. »

Le cardinal mourut avant la fin de l'année avec une sérénité admirable. Quand le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, lui présenta l'hostie : « Voilà mon juge, dit-il, je le prie de me condamner si dans mon ministère je me suis proposé autre chose que le bien de la religion et de l'Etat. »

Louis XIII le suivit bientôt au tombeau. Vers la fin de mars 1643, il fut atteint d'une diarrhée tenace et succomba, le 14 mai, à la tuberculose intestinale qui le rongeait. Il était resté fidèle à la politique du grand ministre, il avait continué la guerre, et deux jours avant de mourir, annonça qu'il avait rêvé d'une grande victoire française. Trois jours après sa mort, le duc d'Enghien remportait sur l'armée d'Espagne, commandée par le comte de Fontaine, la brillante victoire de Rocroy.

DESDEVISES DU DEZERT.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècl

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Milton (1608-1674).

Nous voici maintenant arrivés à Milton, que nous avons gard pour la fin dans cette revue de la poésie anglaise des deux pr miers tiers du XVII^e siècle. Le plan que nous avons adopté dan cette étude donnera forcément à notre examen de Milton u caractère un peu différent de l'étude toute directe. Nous le verron dans son milieu littéraire, relativement aux écrivains de la mêm époque, ses prédécesseurs immédiats et ses contemporains, qu nous avons déjà passés en revue. Par l'étude que nous avons fai de ceux-ci, l'œuvre de Milton se trouve déjà éclairée. Son orig nalité n'en souffre d'ailleurs pas, et le vers fameux de Wordswort reste toujours vrai : « Thy soul was like a star and dwelt apart. Mais, s'il est vrai que son âme était vraiment, à force de hauteu solitaire, il n'en est pas de même de son art, qui plonge ses ra cines profondément dans la poésie et la langue poétique de so pays et de son temps, voire même des sujets qu'il a traités, de formes littéraires dont il a fait usage, et qui, pour une part, son attribuables à l'ambiance.

D'ailleurs nous n'en apercevons que plus clairement combie Milton fut personnel ; quelle puissante empreinte fut mise pa son âme forte, par son art incomparable, sur tous les vers qu émanent de lui ; quelle merveilleuse unité, venue de sa nature se manifeste jusque dans les variations d'une œuvre qui s'é tend sur un demi-siècle. Mon intention ici est simplement d passer en revue cette œuvre en suivant la chronologie, san insister sur une biographie bien connue plus qu'il n'est néces saire de le faire pour établir la correspondance de la vie avec le vers.

Disons d'abord qu'en Milton, et peut-être en lui seul, se man feste la fusion de l'esprit de la Renaissance avec celui de la Re forme, dont nous avons vu l'influence dominer alternativemen chez les écrivains de son siècle, ou encore dont nous avons vu l

onflit chez certains de ceux qui ont voulu les concilier, chez penser, par exemple. La combinaison de ces deux éléments si ivers, hostiles même, art et religion, paganisme et christiaisme, humanisme gréco-latin et hébraïsme, est la dominante de œuvre de Milton et sa gloire. Le dosage des deux éléments varie hez lui, selon les années ; mais il est permis de dire que, dès le ébut, le mélange existe et la fusion est accomplie.

John Milton est né en 1608. De ses deux plus grands maîtres oétiques anglais, Spenser était alors mort depuis huit ans, et hakespeare devait vivre huit ans encore. Certains des représenants de la Renaissance anglaise étaient alors en pleine gloire. en Jonson, l'humaniste et le lettré, était, pendant la jeunesse e Milton, la plus grande figure littéraire de Londres. A côté de ui se trouvait le plus grand des poètes dramatiques survivants, ohn Fletcher. D'autres écrivains, moins connus et considérés ujourd'hui comme secondaires, exercèrent sur Milton adolescent ne influence très forte. C'étaient des traducteurs : Fairfax, dont a traduction du *Tasse*, publiée en 1600, est à l'origine de la pasion de Milton pour les choses italiennes, et Silvester, le traducur de Du Bartas. Du Bartas, peu réputé aujourd'hui, est l'une es plus grandes gloires littéraires de la fin du XVI^e^ et du commencement du XVII^e^ siècle. Sa gloire fut avivée en Angleterre par a traduction de sa *Semaine*, publiée par Silvester de 1592 à 1611. e sujet, la Création, devait trouver en Milton un admirateur out préparé. Il songe lui-même, dès le début, aux grands sujets ibliques qui devaient servir de thème à son œuvre la plus puisante. A côté de Fairfax et Silvester, Milton subit aussi l'influence e Phineas et de Giles Fletcher ; du dernier surtout, dont la reommée était encore vivace à Cambridge, quand Milton y alla, et ont le *Christ's Victorie and Triumph* devance le *Paradise Regained* e Milton, comme la *Semaine* de Du Bartas devançait le *Paraise Lost*.

A ces influences qui s'exercèrent sur la jeunesse de Milton, il aut ajouter aussitôt celle de la Bible, dont la *Traduction autorisée* ut publiée en 1614. La Bible était le livre de chevet de Milton, et evant elle tous les autres écrits semblent s'effacer, sauf cependant les poèmes anciens, grecs, latins, hébreux, et les poèmes aliens, abordés dans leur texte même.

Par sa famille, Milton appartenait à la bourgeoisie de cette ité de Londres, aux tendances puritaines bien connues. Son père tait un des représentants les plus distingués de l'esprit puritain. 'était lui-même le fils d'un garde-forestier du comté d'Oxford, ui était papiste, et l'avait déshérité par ce qu'il s'était converti

au protestantisme. Qu'il se soit laissé frapper ainsi, montre qu'il tenait à la foi nouvelle, et révèle chez lui une vie religieuse intense. A Londres, il était money-scrivener, c'est-à-dire une sorte de notaire et de placier d'argent. L'intérieur de la famille de Milton est très intéressant. C'est un milieu à la fois pieux et cultivé, où la vie morale et religieuse était très forte, et où la vie artistique l'était non moins. Le père de Milton était musicien : il composait, et il apprit à son fils à jouer de l'orgue, lui inspirant ainsi une passion très forte pour la musique. Il aimait la littérature et eut, de bonne heure, l'idée de faire de lui un homme cultivant les belles-lettres. Tout jeune, Milton fut soumis à un travail intense. Dès 13 ans, il veillait sur ses livres jusqu'à minuit. Là prend son origine la cécité dont il sera frappé plus tard. Le précepteur de Milton était alors un certain Young, un puritain écossais, qui eut sur son élève une très grande influence. A lui Milton doit une partie de ses tendances puritaines, sa révolte contre l'épiscopat et contre les Stuarts.

Milton ne resta, d'ailleurs, pas tout le temps sous la direction de ce précepteur privé. Il alla à l'école de Saint-Paul, où il eut pour condisciple un demi-italien, Charles Diodati, qui devint un de ses amis les plus intimes. La correspondance de Milton et de Diodati donne des renseignements intéressants sur les premières années du poète. Cette amitié devait pousser Milton plus fort encore vers la culture italienne qu'il aimait.

Ne nous étonnons donc pas de voir, dès les premiers essais de Milton, la combinaison de sa piété et de ses goûts poétiques. Ses premiers vers sont des paraphrases de deux psaumes. Le premier d'entre eux, le psaume CXIV, est un des spécimens les plus violents et les plus obscurs de la poesie hébraïque. Il dit l'épouvante de la nature devant la force de Dieu manifestée par la délivrance des Hébreux, avec les images les plus extrêmes que la poésie orientale puisse offrir. Voici la paraphrase de Milton, écrite par lui quand il avait quinze ans :

When the blest seed of Terah's faithful son
After long toil their liberty had won,
And passed from Pharian fields to Canaan land,
Led by the strength of the Almighty's hand,
Jehovah's wonders were in Israel shown,
His praise and glory was in Israel known.
That saw the troubled sea, and shivering fled,
And sought to hide his froth becurled head
Low in the earth ; Jordan's clear streams recoil,
As a faint host that hath received the foil.
The high huge-bellied mountains skip like rams
Among their ewes, the little hills their lambs.

Why fled the ocean, and why skipped the mountains ?
Why turned Jordan towards his crystal fountains ?
Shake, Earth, and at the presence be aghast,
Of him that ever was and aye shall last,
That glassy floods from rugged rocks can crush,
And make soft rills from fiery flint-stones gush.

L'original est d'une poésie presque énigmatique, aux images iolentes et tumultueuses. Milton, toutefois, le transcrit en *cou-lets* assez réguliers, et ainsi donne un tour plus classique à cet trange lyrisme. L'influence de Sylvester se manifeste d'autre art. Pour reproduire les mots composés de Du Bartas, Sylvester vait dû en forger un grand nombre. Sans doute, de tels mots xistaient déjà en Angleterre ; mais leur fortune date de ce oment-là, et elle a (chose curieuse) une origine française. Milton n fait usage, lui aussi. Nous avons vu qu'il parle des *huge-bellied ountains*, et de la mer dont la tête est *froth-becurled*. Ces pithètes composées, qui seront l'un des ornements de la poésie e Milton, se trouvent donc déjà dans ses premiers vers. Les vers ux-mêmes n'ont rien de très remarquable ; mais on l'y sent déjà ur la voie de son mysticisme biblique.

La paraphrase de l'autre psaume, le psaume CXXXVI, est en tances courtes avec refrain. Le sujet en est une action de grâces Dieu pour avoir délivré les Hébreux et détruit leurs ennemis. 'est un morceau très caractéristique de l'idée étroite que se fai-aient les Hébreux de la divinité. Dieu a tué les premiers rois 'Egypte : *For his mercy endureth for ever*. Il est curieux de voir ue cet exclusivisme est passé si entièrement chez les puritains, t en particulier chez Milton. Milton appliquera plus tard aux oyalistes ce qui est dit ici des ennemis détruits par Jéhovah. La ort de Charles Ier sera accompagnée par lui d'une action de râces, et il sera tenté de répéter alors : *For his mercy endureth or ever*. Ce ne sont évidemment là que des traductions d'adoles-ent ; mais quel choix caractéristique ! C'est déjà presque tout ilton, et il a quinze ans.

Ces paraphrases semblent avoir été écrites avant le départ de ilton pour Cambridge. Il fut inscrit à Christ's College au mois de vrier 1625, l'année de l'avènement de Charles Ier. Parmi les pro-sseurs du lieu, il y avait Georges Herbert, l'auteur anglican du *emple*. Parmi les condisciples de Milton, on trouve : Edward ing, célèbre pour avoir été le sujet de l'élégie de *Lycidas* ; John leveland, le satirique royaliste qui devait se trouver dans le mp hostile à Milton. Un peu plus âgé que Milton étaient Thomas uller, qui a laissé des souvenirs des hommes illustres du temps,

et le poète Edmund Waller, qui précède Milton dans la vie, alor qu'il est le représentant d'une poésie bien postérieure par so caractère à celle de Milton. Un peu plus jeunes étaient le discipl de Platon, Henry More, et Jeremy Taylor, le grand prédicateu anglican.

Milton semble s'être signalé assez vite à l'Université. Il fu remarqué pour son savoir et pour ses vers. Il fut aussi ten pour mauvaise tête et pour dédaigneux : *nice and haughty*. Un délicatesse scrupuleuse le faisait se tenir à l'écart, et, jointe à s beauté, lui valut le surnom de *The Lady*. Pourtant, nous le ver rons, il ne s'isola pas complètement de ses camarades. Arrivan avec ses tendances déjà puritaines, dans une université anglican il peut s'être senti un peu étranger et à part dans ce milieu nou veau. Alors, comme tous les jeunes gens, il s'assouplit au régim imposé, et prit part aux exercices de l'Université. Il l'a plus tar accablée d'invectives et s'est indigné de l'habitude qu'on ava d'y jouer des pièces. Mais il est probable que lui-même y prena du plaisir, parce que son talent propre le mettait souvent au pre mier rang. Nous avons plusieurs témoignages qu'il ne prenait pa alors les choses au tragique. Ce ne fut que plus tard que so esprit de résistance se développa, sous l'influence des événement politiques. Pendant les sept ans que Milton passa à l'Universit Charles Ier essaya d'établir le pouvoir absolu, tandis que Lau essayait de rapprocher de plus en plus l'anglicanisme du catho licisme, d'en faire quelque chose comme un catholicisme sans l Pape, au grand scandale des puritains. Comme cette politique n fit que s'affirmer sans cesse davantage pendant le séjour d Milton à l'Université, son déplaisir ne cessa de croître. De là, e partie, son refus de prendre les Ordres, pour lesquels il avait ét destiné. Il se contenta de prendre les grades de *Bachelier of Ar* en 1629, et de *Master of Arts* en 1632.

Mais le déplaisir que Milton éprouvait à Cambridge n'était pa assez fort pour l'empêcher de se joindre aux distractions tradi tionnelles de Cambridge. L'unité de son caractère n'en est pa rompue d'ailleurs, car il s'efforce de les élever et de les purifier C'est ce qu'on le voit faire par exemple dans les vers, écrits e 1628.qui ont été conservés sous le titre : *At a Vacation Exercise i the College*. Ils sont la partie anglaise d'un discours dont la pros était en latin. Milton avait à faire un discours en latin sur ce sujet qui n'a rien de puritain : « That occasional sportive exercises ar not inconsistent with philosophical studies. » Ce discours faisai partie d'une fête. Milton était chargé de mener les réjouissances « to lead the revel. » En cette qualité il était le président, appel

*ther*, le Père, et devait débiter un discours amusant et facétieux. lton, lui, s'excuse de n'y être pas apte. Il s'applique à plaisanter ıtefois; mais il essaye, quand l'occasion se présente, de relever cérémonie. En tant que père, il traite selon l'usage un certain mbre d'étudiants de fils. Mais l'usage voulait que, pour rire, on ır donnât les noms de certains plats : *Beef*, *Mutton*, *Pork* ; ou de rties du corps : *Head*, *Neck*, *Breast* ; ou de certains vins : *Sherry*, *ck*, etc. Milton, lui, s'y refuse. Il leur donne le nom des catéries d'Aristote : lui-même est *Ens*, l'être en soi ; eux sont : *bstance*, *Quantité*, *Qualité*, *Relation*, *Action*, *Passion*, *Lieu*, *Temps*, *sition*, *Habitude*.

Mais la part de Milton ne se voit pas seulement dans cette transmation. La partie anglaise de cette folie est curieusement sage ıaute. Milton salue la langue maternelle, et la prie de l'excuser l'a négligée. Jusqu'à maintenant, ce qu'il a dit n'était que olibets : il lui demande à présent ses plus riches habits pour vêtir ses pensées nues. Encore voudrait-il lui faire appel pour s sujets plus graves, des thèmes qui transportent aux cieux. Il ıdrait chanter les héros anciens, ou encore, et cela est curieux, création. Dans ce divertissement de collège même, le jeune ımme ne peut s'empêcher d'exposer son idée d'une poésie noble. me en jouant parmi les écoliers de Cambridge, il semble déjà ·diter d'écrire son *Paradis perdu*.

Enfin, Milton se décide à redescendre sur terre, à revenir à la constance. Encore l'apostrophe d'*Ens* à son fils aîné *Substance* -elle un divertissement qui sent l'école. C'est une série de jeux mots de grammairien sur la doctrine métaphysique, d'après uelle la *substance* est placée sous divers *accidents* qui la moient et la traduisent en phénomènes.

Il y a plus de gaîté, avec moins d'efforts, dans les vers sur Hobı, le voiturier qui portait les livres et les commissions des étuınts de Cambridge de Londres. C'était une des physionomies les ıs connues de Cambridge. Il mourut pendant la peste de ndres, à une époque où il ne pouvait faire aller sa voiture. On un rapport entre les deux circonstances, celle de la mort, et le de l'interruption des voyages : c'est l'idée que Milton fait nne. La pièce n'a rien de sentimental, rien de méchant non ıs, avec peut-être un peu de l'humour, et beaucoup des jeux mots de Shakespeare. Ces vers : *On the University Carrier*, ıt ceux qui, dans toute l'œuvre de Milton, sont le mieux marqués belle humeur. Ils sont intéressants, surtout comme exception. voici quelques-uns, à titre d'exemple :

Rest, that gives all men life, gave him his death,
And too much breathing put him out of breath;
Nor were it contradiction to affirm
Too long vacation hastened on his term.
. . . . . .
Ease was his chief disease; and to judge right,
He died for heaviness that his cart went light.
His leisure told him that his time was come,
And lack of load made his life burdensome,
That even to his last breath (there be that say't),
As he were pressed to death, he cried : « More weight »
But, had his doings lasted as they were,
He had been an immortal carrier...

Toutefois, il y a de la même époque des vers sérieux. Ce sont ceux-là qu'il nous faudra maintenant étudier.

R. P.

# Politique extérieure de la France depuis 1848

**Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La guerre d'Italie.

Au milieu de l'année 1858, Napoléon, après avoir cherché l'alliance de l'Angleterre et de la Russie pour obtenir leur appui dans une politique d'action et de remaniements territoriaux, se décide à agir seul en Italie. Nous allons voir : 1° comment il a préparé son action ; 2° comment la France a fait la guerre contre l'Autriche en Italie.

*Documents.* — Pour les négociations diplomatiques, les sources ont été précédemment citées.

*France :* E. Ollivier (récits du prince Napoléon).
Mérimée. — *Lettres à Panizzi*, donne l'état de l'opinion.
Sénior. — *Conversations* (t. II).

*Italie :* Bianchi ; Chiala.

*Angleterre :* *Correspondance* de Victoria.
Martin. — *Life of the prince consort.*
Ashley. — *Life of Palmerston.*

*Autriche :* Hübner. — *Souvenirs.*

Comme exposés, il faut citer : E. Ollivier, La Gorce, Reuchlin : *Geschichte Italiens* — Bolton King : *Histoire de l'unité italienne* (trad. fr.).

I. — La période de préparation commence avec l'entrevue de Plombières en juillet 1858 et dure jusqu'à l'ultimatum envoyé par l'Autriche au Piémont (21 avril 1859). Elle se divise en deux parties : 1° négociations secrètes ; 2° manœuvres de la part de Cavour et de Napoléon pour amener la guerre.

1° L'initiative de cette politique vient de Napoléon lui-même ; elle lui a été inspirée par des motifs personnels, probablement par l'attentat d'Orsini qui lui a donné l'idée que les Italiens resteront mécontents et dangereux tant que les Autrichiens occuperont la Lombardie et la Vénétie. Il envoie son confident Conneau inviter Cavour à une entrevue secrète, le 21 juillet, et ce faisant il agit

de son propre mouvement, sans avertir ses ministres, puisque pendant l'entrevue même, il reçut de Walewski une dépêche l'avertissant que Cavour était en France. Cette entrevue ne nous est connue que par une lettre de Cavour au roi Victor-Emmanuel publiée, en 1883, par M. Chiala. C'est là qu'est décidée l'alliance de la France et de la Sardaigne pour une guerre contre l'Autriche : il s'agit d'expulser les Autrichiens de la Lombardie et de les rejeter derrière les Alpes et l'Isonzo, de faire l'Italie libre jusqu'à l'Adriatique. La Sardaigne recevra la Lombardie, Venise et une partie des Etats de l'Eglise ; le reste de ces Etats, réuni à la Toscane formera le royaume de l'Italie centrale ; à Naples, pas de changements territoriaux ; enfin tous les états italiens seront unis dans une confédération sous la présidence du Pape. Pour payer l'appui de la France, la Sardaigne lui cédait la Savoie et Nice. — Mais Napoléon ne veut pas froisser les gouvernements ni les irriter ; il déclare qu'il n'interviendra à aucun prix dans une guerre qui aurait une origine révolutionnaire ; il faut trouver des prétextes diplomatiques à la rupture entre l'Autriche et la Sardaigne et Napoléon et Cavour les cherchent ensemble. On profitera du mécontentement des sujets du duc de Modène, qui se plaignent d'être mal gouvernés ; on les engagera à demander l'annexion du duché à la Sardaigne, et de l'irritation de l'Autriche pourra sortir le conflit désiré.

Mais Napoléon demande à fortifier l'alliance qui s'ébauche, par le mariage de la princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel avec son cousin Jérôme. Le roi Victor-Emmanuel n'était guère disposé à ce mariage ; mais Cavour, qui avait reçu dans ses instructions l'ordre de ne céder à ce sujet qu'au dernier moment lui écrit que le refus fera un ennemi du prince Napoléon, plus corse encore que l'empereur. La princesse Clotilde est sacrifiée et, si le mariage fut malheureux, le prince Jérôme resta le plus ferme soutien de la politique sarde.

Revenu à Biarritz, l'empereur fait venir le prince Napoléon et lui expose la situation (cf. récit d'E. Ollivier), et, ensemble, ils discutent les mesures à prendre, ils recherchent les moyens de pourvoir à la mise de l'armée française sur le pied de guerre. L'empereur décide de rechercher l'appui de la Russie. Le prince va à Varsovie et propose au tsar, qui s'y trouvait, une alliance active : la Russie surveillerait la frontière de la Galicie, et reconnaîtrait les acquisitions de la France qui, de son côté, renonçait à la clause du traité de Paris relative à la mer Noire ; l'intervention armée dans le conflit de l'Angleterre ou de la Prusse serait un *casus belli*. Mais le tsar a peur de se laisser entraîner

il n'est pas prêt à soutenir une guerre, répond-il, et se contente d'offrir une neutralité favorable : il tiendra ses troupes sur la frontière de Galicie, reconnaîtra les acquisitions faites par la France sur les princes italiens qui auront pris les armes, mais se refuse à rien faire en Hongrie. De retour en France, le prince Napoléon rencontre l'empereur au camp de Châlons, et lui rend compte de sa mission. L'empereur se refuse à abandonner la clause relative à la mer Noire, ne voulant pas se brouiller définitivement avec l'Angleterre. Il envoie alors au tsar un attaché militaire qui signe à Saint-Pétersbourg un traité de neutralité : la Russie promet ses bons offices et son appui diplomatique. C'était déjà beaucoup et Cavour ne cache pas sa satisfaction : « Le concours du tsar, écrit-il au prince Napoléon, quand même il se bornerait à empêcher l'immixtion de l'Allemagne dans nos affaires, assure à mon avis le succès de la guerre. »

Napoléon, désireux d'isoler complètement l'Autriche, essaie alors de gagner la Prusse. Le roi Frédéric-Guillaume est devenu fou et son frère Guillaume a été chargé de la régence ; en 1853, il avait été fortement hostile à la Russie et penchait vers une entente avec l'Angleterre ; il n'est guère favorable à la France, et son ministre, le prince Antoine de Hohenzollern, qui a remplacé Manteuffel, est antifrançais, quoiqu'il soit allié à la famille de Beauharnais. Aussi, lorsque le comte Pepoli lui est envoyé pour poser les conditions d'un accord, le régent, personnellement hostile aux Bonaparte et à la révolution qu'ils personnifient, refuse une entente et garde sa liberté d'action.

L'empereur se tourne à nouveau vers l'Angleterre qu'il essaie de gagner à ses vues par une conversation directe avec Clarendon ; il lui montre la nécessité de résoudre la question italienne, mais le gouvernement anglais est très alarmé par ces projets ; il en est resté au point de vue du maintien du *statu quo* : l'alliance anglaise a pour but de maintenir les traités et de sauvegarder la paix : aussi cherche-t-il à maintenir Napoléon : « S'il désire améliorer le sort du pays le plus mal administré qui soit, c'est-à-dire les Etats de la Papauté, il devrait, au lieu de bouder l'Autriche, tenter avec son frère catholique d'améliorer le gouvernement papal. » Ce sont les paroles que l'ambassadeur anglais à Paris est chargé de répéter à l'empereur. Bien plus, la reine Victoria écrivit, le 17 décembre 1858, au roi des Belges : « J'espère vraiment qu'il n'y a dans l'esprit de l'empereur aucun désir *sincère* de déclarer la guerre. Nous lui avons nettement expliqué qu'il nous détacherait entièrement de lui, s'il tentait de déchirer les clauses des traités existants. » Ainsi le conflit entre la France et

l'Autriche menace d'amener la rupture de l'alliance franco-anglaise.

Malgré tout, le 10 décembre, un traité secret rend officiel l'accord de Plombières et fixe les compensations territoriales que la France pourra réclamer. De forme, c'était un traité purement défensif; mais Cavour se faisait fort d'amener une agression de l'Autriche. Dans une conversation tenue avec lord Russell à la fin de décembre, il disait : « La délivrance de l'Italie est sûre, si l'Autriche déclare la guerre. — Elle ne commettra jamais une faute aussi grande. — Je l'y contraindrai, répondit Cavour. » Le secret de l'accord franco-sarde n'en était plus un. A la réception du 1er janvier, à Turin, Victor-Emmanuel ne peut se tenir d'y faire allusion, et les paroles de Napoléon III à M. de Hübner : « Je regrette que nos relations avec notre gouvernement ne soient plus aussi bonnes que par le passé », eurent un retentissement considérable. On crut la guerre déclarée, malgré la note rectificative que l'empereur fit insérer le 7 janvier au *Moniteur* : il n'avait, faisait-il dire à son journal officieux, songé qu'aux complications de Serbie et du Monténégro. Personne n'en crut rien, d'autant plus que, le 10 janvier, à l'ouverture du Parlement de Turin, Victor-Emmanuel prononçait un discours significatif : « Notre pays, bien que petit, a acquis du crédit en Europe parce qu'il est grand par les idées qu'il représente... Cette situation n'est pas sans danger, car si nous respectons les traités, nous ne sommes pas insensibles au cri de douleur qui, de toutes les parties de l'Italie, se lève vers nous. » Ce discours est interprété en Europe comme l'intention du gouvernement sarde d'intervenir en champion des Italiens opprimés. Bientôt après les deux Etats français et sarde concluent une convention militaire ; le gouvernement sarde contracte un emprunt de 50 millions et fait voter une loi sur le passage de la garde nationale du pied de paix au pied de guerre. L'impression en Europe est que la guerre va éclater.

2° Pourtant plus de trois mois se passent encore dans l'attente. L'Europe se trouve dans un état de tension et attend fébrilement le dénouement de la crise. C'est que la France garde une position d'attente ; son hésitation peut s'expliquer de deux façons : ou bien l'empereur est décidé à la guerre, mais veut qu'elle ait une apparence défensive; ou bien, au contraire, il a réellement hésité à s'engager définitivement, arrêté par les résistances très vives qui se manifestent de tous côtés. En France, dans son entourage même, presque tout le monde est opposé à la guerre pour des motifs différents. « Le métier de rédempteur, a dit un jour l'impératrice, est un métier de sot » ; presque tout le personnel du gouvernement,

les officiers eux-mêmes, restent hostiles ; Napoléon n'a pour lui que le prince Jérôme et ses amis personnels. Dans le public aussi, la guerre est très mal vue ; elle arrêtera les affaires ; le parti conservateur, par tradition, est favorable à l'Autriche et hostile à l'Italie, par crainte d'une révolution dans la péninsule et de la victoire des adversaires du pape. Thiers, en son nom, fait remettre à l'Empereur un mémoire en faveur de la paix et de l'équilibre européen, tandis que Mérimée écrivait à Panizzi le 12 mars : « Les Français sont d'une poltronnerie incroyable... On ne pense qu'à l'effet que la guerre peut produire sur les fonds et les actions de chemins de fer... L'empereur se montre assez touché de la lâcheté générale... » En Europe le gouvernement russe seul est favorable, satisfait qu'il est de se venger de l'Autriche qui l'a abandonné en 1854. Les autres pays sont inquiets des projets de Napoléon, mécontents de la guerre, irrités contre Napoléon : on lui soupçonne des projets d'agrandissement sur le Rhin ou en Belgique.

En Angleterre, l'opinion se montre violemment irritée ; en vain Persigny essaie de la calmer : le désaccord est irréductible, la paix seule est le gage de l'alliance. Napoléon s'émeut de ces manifestations hostiles que ses agents lui signalent ; il se plaint à Cowley qui ne peut que lui répondre que le gouvernement anglais blâme énergiquement la guerre. Mais déjà on n'a plus confiance à Londres ; le prince Albert craint de voir l'empereur se rejeter définitivement du côté de la Russie, puisque l'Angleterre ne peut pas seconder ses projets, et les pires éventualités sont à redouter, car la Russie tient à prendre sa revanche contre l'Europe. De plus, Napoléon semble résolument décidé et il sera impossible de l'arrêter : « Je crois comme vous, écrit le prince Albert à Léopold, le 18 janvier, que la crainte d'être assassiné est pour beaucoup dans l'affaire et que Cavour n'épargne rien pour stimuler cette crainte. »

En Allemagne, les journaux sous la direction de l'agence de Vienne mènent contre la France une vigoureuse campagne, surtout dans l'Allemagne du sud. Le régent de Prusse est visiblement hostile à la France et refuse de profiter de l'occasion qui lui est offerte de briser la puissance de l'Autriche ; Bismarck est envoyé à Saint-Pétersbourg, peut-être en disgrâce, car il ne cache pas son animosité contre l'Autriche.

Devant cette opposition presque générale, Napoléon fait des démarches pour se concilier l'opinion en France et en Europe. Au début de février, il fait publier une brochure anonyme : « Napoléon et l'Italie » inspirée directement par lui, et, pour convaincre ses ministres, il lit au Conseil une lettre adressée à Walewski, où il expose son plan et les règles de sa politique : détruire les traités

de 1815, se faire de l'Italie constituée et unie une alliée fidèle et se faire donner en récompense les territoires, qui, de droit, appartiennent à la France. La lettre parlait aussi des races latines, de la néces sité de leur union, et elle se terminait en montrant la Hongrie en pleine fermentation, la Russie bien disposée pour la France. L'occasion était bonne ; il fallait en profiter. Il essaie d'agir sur l'Angleterre, mais il ne réussit pas : le 4 février, Victoria lui écrit une lettre personnelle où elle affirmait le désir formel de l'Angleterre de voir la paix maintenue : « Je suis certaine que Votre Majesté ne doutera pas de la sincérité de l'amitié, qui seule me pousse à lui écrire ainsi sans réserve, et si quelque chose pouvait augmenter la peine que j'éprouverais à voir une nouvelle guerre en Europe, ce serait de voir Votre Majesté s'engager dans une voie, *où il serait impossible à l'Angleterre de la suivre.* » Napoléon répond, le 14 février, par une longue lettre, où il employait à dessein des formules ambiguës pour dissimuler ses projets. La France, disait-il, n'encouragera pas le Piémont à une politique d'agression, mais elle le soutiendra vigoureusement, si, attaqué par l'Autriche, il se trouve « engagé avec elle dans une guerre *juste et légitime.* » Il se plaint surtout de l'attitude hostile de l'Allemagne, qui lui a prêté une ambition démesurée ; il voit dans cette attitude un grand danger pour l'avenir, car s'il est résolu à respecter les traités, « ce respect, ajoute-t-il, ne va pas à l'encontre de mon devoir qui est de suivre toujours la politique la plus en harmonie avec l'honneur et l'intérêt de mon pays. »

La guerre ne commence toujours pas, la décision définitive est tenue en suspens, car l'Autriche n'est pas prête : la ligne du Semmerling n'est pas terminée et les canons envoyés dans le quadrilatère ne sont pas arrivés. En Italie, les mécontents ne bougent pas, ne trouvant pas de prétexte. Le gouvernement anglais en profite pour essayer d'empêcher la guerre ; sur la demande de l'Autriche (25 janvier), il offre sa médiation, envoie Cowley à Vienne et invite la France et le Piémont à exposer leurs griefs. Le 10 février, Napoléon III répond en demandant l'annulation des traités conclus entre l'Autriche et les duchés italiens, l'autonomie des légations et l'allégement des impôts dans les Etats du pape. Cavour fait attendre sa réponse, puis déclare que la diplomatie est impuissante à guérir les maux de l'Italie. Le gouvernement anglais propose alors d'agir par pression sur la Sardaigne, mais Gorschakof refuse et la Prusse et l'Angleterre agissent seules. Cowley obtient de l'Autriche son assentiment pour l'évacuation des Etats du pape et des réformes. Napoléon, malgré la colère de son cousin, parut vouloir renoncer à une guerre offensive,

mais n'aimant pas la forme de médiation, il fit proposer par la Russie la réunion d'un congrès, avec l'espoir de faire imposer ses projets à l'Autriche par l'Europe tout entière (17 mars). Le gouvernement anglais accepta, mais l'Autriche exigea que la Sardaigne ne fût pas invitée au congrès et qu'elle désarmât. L'Angleterre proposa d'inviter tous les Etats italiens et de désarmer des deux côtés à la fois ; Napoléon, ne pouvant avouer qu'il désirait la guerre, fut obligé d'adhérer et télégraphia à Cavour d'accepter aussi. Ce dernier, désespéré, répondit qu'il obéirait ; peut-être songea-t-il un instant à se tuer, mais Napoléon et le prince Jérôme le rassurent et lui font espérer que peut-être l'Autriche n'acceptera-t-elle pas la proposition anglaise. Et, effectivement, n'ayant pas d'argent et lasse de tenir son armée sur le pied de guerre, l'Autriche répondit brusquement qu'elle ne voulait pas de congrès, refusait de désarmer, et envoya au roi de Sardaigne la sommation de désarmer dans les trois jours. Naturellement Cavour refusa de répondre et fit immédiatement voter des crédits. Napoléon décida, après une réunion du Conseil de le soutenir (28 avril).

3° Les Autrichiens pénètrent sur le territoire sarde et franchissent le Tessin, en lançant une proclamation où ils espèrent l'appui de l'Allemagne. Mais Napoléon multiplie en Europe les assurances que la guerre sera localisée en Italie et qu'on n'entreprendra rien contre le pape. La déclaration officielle de guerre est retardée trois jours encore, jusqu'au 29 avril, par une nouvelle tentative de médiation faite par l'Angleterre, mais sans succès ; le 3 mai Napoléon lance à son tour sa déclaration de guerre à l'Autriche. L'enthousiasme en France est à son comble ; toute l'opposition républicaine, le peuple presque en entier acceptent la guerre avec une joie extrême ; seuls les salons, les banques, le parti catholique, sont mécontents.

L'offensive de l'Autriche a jeté le désarroi dans la politique des gouvernements européens, partisans de la paix, surtout en Angleterre, où le mécontentement est très vif contre l'Autriche et amène un revirement de l'opinion en faveur des Italiens. Le gouvernement tory, résolument pacifique, est plein d'inquiétudes qui se traduisent dans la correspondance de la reine Victoria. On semble redouter principalement une entente définitive entre la France et la Russie : la France semble pouvoir, en tout état de cause, compter sur l'alliance de la Russie, et l'on craint que ces deux puissances ne fassent tous leurs efforts pour provoquer des hostilités en Orient aussi bien qu'en Italie.

En Allemagne, l'irritation est grande contre la France ; les petits Etats sont bien disposés pour l'Autriche qu'ils paraissent prêts

à soutenir, car ils font, le 23 avril, une proposition au Bund, en vue de tenir prête l'armée fédérale ; quelques-uns vont jusqu'à demander la guerre pour conquérir l'Alsace. Mais la décision pratique dépend du roi de Prusse ; le 14 avril, l'archiduc Albert lui a proposé une alliance, mais Guillaume veut rester libre ; il n'est pas *porté pour* l'Autriche, mais reste *hostile* à la France.

*La guerre.*— Les opérations sont mal conduites et donnent lieu à de petits combats isolés. Il faut les étudier dans les publications officielles faites par les trois gouvernements belligérants : France, Italie et Autriche.

Au point de vue statégique, cette guerre est peu intéressante : nous y voyons des chocs de masses qui manœuvrent avec lenteur. Pas plus dans un parti que dans l'autre, on ne sait où se trouve l'ennemi ; les rencontres sont presque toujours fortuites, les mouvements mal combinés.

1° Elle débute par une période de désarroi des deux côtés. L'armée française était insuffisamment préparée, insuffisamment armée : les fusils n'ont pas de hausse ; pas de mulets pour les ravitaillements ; les soldats n'ont ni campement ni marmites. La mobilisation, très lente, a été aussi très incomplète, et Mérimée donne sur l'affolement des services des détails très caractéristiques; enfin, si les Français disposent des nouveaux canons, dits rayés, et dont on attend des merveilles, ils n'en ont encore que 60. Bref l'incohérence de direction de l'armée française n'a d'égale que celle de l'armée autrichienne, bien plus insuffisante encore et dont le commandement appartient à des généraux sans valeur.

2° Le 14 mai, l'armée française se concentre en deux masses à Alexandrie, sans que Giulay, généralissime de l'armée autrichienne, ait rien fait pour empêcher le mouvement. Il est hanté par le souvenir des belles manœuvres de Napoléon Ier et se tient sur ses gardes. Pendant ce temps, l'armée franco-sarde opère une marche dangereuse de flanc en face de l'ennemi, et après le petit combat de Palestro, marche au nord pour prendre l'offensive en Lombardie.

L'armée autrichienne se replie pour défendre Milan, et une bataille s'engage à Magenta. Ce fut une lutte confuse, sans plan d'ensemble ; une attaque partielle des Français sur les ponts du canal qui couvrait les positions autrichiennes, fut suivie d'une série de combats engagés entre les renforts qui arrivaient de chaque côté. Giulay avait déjà télégraphié sa victoire (il venait, disait-il, de repousser la garde impériale), lorsque le corps de Mac-Mahon arriva par hasard, au moment où on ne l'attendait plus, et força les Autrichiens à la retraite ; l'armée française, fati-

guée, ne put poursuivre l'ennemi et passa la nuit sur ses positions. Les Autrichiens étaient chassés de la Lombardie, et leur départ fut suivi de la révolution nationale. Napoléon entra à Milan au milieu d'un enthousiasme extraordinaire.

Le gouvernement anglais est divisé ; Palmerston, Russell et les Whigs engagent Victoria à donner son appui moral à Napoléon ; mais la reine, en sa qualité de souveraine, refuse de s'associer à un mouvement des peuples (10 juin).

3° L'armée autrichienne s'est retirée en Vénétie où elle a été renforcée et reprend l'offensive sous la direction de l'empereur François-Joseph. Une nouvelle rencontre, imprévue aussi celle-là, a lieu le 24 juin à Solférino. Dans cette bataille, il y eut trois actions ; ce fut l'attaque du centre et la prise de la tour de Solférino qui décida la retraite des Autrichiens. Pendant ce temps, l'Allemagne tout entière s'agitait ; on manifeste en faveur des Autrichiens contre la France. Et Frédéric-Guillaume veut profiter de ces dispositions pour augmenter son influence en Allemagne ; il mobilise, mais, voulant être mis à la tête de tous les contingents fédéraux, il ne peut s'entendre avec l'Autriche.

De son côté, Napoléon ne reste pas inactif ; il songea un moment à s'entendre avec les Hongrois et eut une entrevue avec leur chef réfugié, Kossuth ; seule l'opposition du tsar le fait reculer devant une affaire hongroise.

C'est alors qu'il reçoit de mauvaises nouvelles du côté de la Prusse. Gortschakof le fait prévenir des dispositions du roi de Prusse, et le tsar lui envoie lui-même une lettre autographe. Que faire ? Napoléon demande à l'envoyé russe si en cas d'attaque de la Prusse, il sera soutenu directement par son gouvernement. Sur une réponse évasive de ce dernier, il se résoud à faire la paix et écrit à François-Joseph pour lui proposer une entrevue à Villafranca. Cette entrevue règle les conditions de la paix, qui fut, un peu plus tard, conclue à Zurich (novembre 1859) : la Lombardie cédée à la Sardaigne, projet de fédération de l'Italie, où entre la Vénétie que l'Autriche conservait. Aucune de ces clauses, sauf la cession de la Lombardie, ne devait être exécutée.

Le résultat de la guerre est d'avoir ébranlé la domination de l'Autriche, sans l'expulser d'Italie, comme l'avait promis Napoléon, qui, par suite, ne peut revendiquer les compensations promises ; elle a mis en révolution les pays de l'Italie centrale, inquiété l'Angleterre et relâché les liens de l'alliance entre Londres et Paris.

---

# Sujets de devoirs.

## I

### UNIVERSITÉ DE NANCY

#### Thème.

Un canon qui casse son amarre devient brusquement on ne sai quelle bête surnaturelle. C'est une machine qui se transforme e un monstre. Cette masse court sur ses roues, a des mouvement de bille de billard, penche avec le roulis, plonge avec le tangage va, vient, s'arrête, paraît méditer, reprend sa course, travers comme une flèche le navire d'un bout à l'autre, pirouette, s dérobe, s'évade, se cabre, heurte, ébrèche, tue, extermine. C'es un bélier qui bat à sa fantaisie une muraille. Ajoutez ceci : l bélier est de fer, la muraille est de bois. C'est l'entrée en liberté d la matière : on dirait que cet esclave éternel se venge ; il sembl que la méchanceté, qui est dans ce que nous appelons les objet inertes, sorte et éclate tout à coup ; cela a l'air de perdre patienc et de prendre une étrange revanche obscure ; rien de plus inexo rable que la colère de l'inanimé. Ce bloc forcené a les sauts de l panthère, la lourdeur de l'éléphant, l'agilité de la souris, l'opiniâ treté de la cognée, l'inattendu de la houle, les coups de coude d l'éclair, la surdité du sépulcre. Il pèse dix mille, et il ricoch comme une balle d'enfant. Ce sont des tournoiements brusque ment coupés d'angles droits. Et que faire ? Comment en venir à bout ? Une tempête cesse, un cyclone passe, un vent tombe, un mâ brisé se remplace, une voie d'eau se bouche, un incendie s'éteint mais que devenir avec cette énorme brute de bronze ? De quell façon s'y prendre ? Vous pouvez raisonner un dogue, étonner u taureau, fasciner un boa, effrayer un tigre, attendrir un lion aucune ressource avec ce monstre, un canon lâché. Vous ne pouvez pas le tuer, il est mort ; et en même temps il vit. Il vit d'un vie sinistre qui lui vient de l'infini. Il a sous lui son plancher qu le balance. Il est remué par le navire, qui est remué par la mer qui est remuée par le vent. Cet exterminateur est un jouet. L navire, les flots, les souffles, tout cela le tient : de là sa vi affreuse. Que faire à cet engrenage ? Comment entraver ce mécanisme monstrueux du naufrage ? Comment prévoir ces allées e venues, ces retours, ces arrêts, ces chocs ? Chacun de ces coup

ı bordage peut défoncer le navire. Comment deviner ces affreux éandres ? On a affaire à un projectile qui se ravise, qui a l'air avoir des idées, et qui change, à chaque instant, de direction. omment arrêter ce qu'il faut éviter ? L'horrible canon se démène, ance, recule, frappe à droite, frappe à gauche, fuit, passe, concerte l'attente, broie l'obstacle, écrase les hommes comme s mouches. Toute la terreur de la situation est dans la mobilité ı plancher. Comment combattre un plan incliné qui a des prices ? Le navire a, pour ainsi dire, dans le ventre la foudre isonnière qui cherche à s'échapper ; quelque chose comme un nnerre roulant sur un tremblement de terre.

V. Hugo, *Quatre-vingt-treize.*

## Version allemande.

### Ein Herbstabend.

Esweht der Wind so kühl, entlaubend rings die Aste,
Er ruft zum Wald hinein : Gut'Nacht, ihr Erdengäste !

Am Hügel strahlt der Mond, die grauen Wolken jagen
Schnell über's Tal hinaus, wo all Wälder klagen.

Das Bächlein schleicht hinab, von abgestorbnen Hainen
Trägt es die Blätter fort mit halbersticktem Weinen.

Nie hört'ich einen quell so leise traurig klingend,
Die Weid'am Ufer steht, die weichen Æste ringend.

Und eines toten Freunds gedenkend lausch'ich nieder
Zum quell, der murmelt stets : Wir sehen uns nicht wieder !

Horch ! plötzlich in der Luft ein schnatterndes Geplauder :
Wildgänse auf der Flucht vor winterlichem Schauder.

Sie jagen hinter sich den Herbst mit raschen Flügeln,
Sie lassen scheu zurück das Sterben auf den Hügeln.

Wo sind sie ? ha ! wie schnell sie dort vorüberstreichen,
Am hellen Mond, und jetzt unsichtbar schon entrweichen ;

Ihr ahnungsvoller Laut läfzt sich noch immer hören,
Dem Wandrer in der Brust die Wehmut aufzüstören.

Südwärts die Vögel ziehn mit eiligem Geschwätze ;
Doch auch den Süden deckt der Tod mit seinen Netze.

Natur das Ew'ge schaut in unruhvollen Träumen,
Fährt auf und will entfliehn den todverfallnen Räumen.

Der abgeriss'ne Ruf, womit zugvögel schweben,
Ist Aufschrei wirren Traums von einem ew'gen Leben.

Ich höre sie nicht mehr, schon sind sie weit von hinne
Die zweifel in der Brust den Nachtgesang beginnen :

Ist's Erdenleben Schein ? — ist es die umgekehrte
Fata Morgana nur, des Ew'gen Spielgefährte ?

Warum denn aber wird dem Erdenleben lange,
Werm es ein Schein nur ist, vor seinem Untergange ?

Ist solche Bängnis nur von dem, was wird bestehen,
Ein Wiederglanz, dass auch sein Bild nicht will vergehe

Dies Bangen auch nur Schein ? — so schrvärmen die Gedank
Wie dort durch's öde Tal die Herbstesnebel schwanken.

**Version latine.**

(*Agrégation.*)

Portraits des consuls A. Gabinius et L. Pison. — Cicéron, *I Sexto*, VIII, depuis : « Quorum vultum atque incessum...», jusqu « ...plane in omnes partes fefellit. »

**Philosophie.**

(*Licence.*)

Le sentiment a-t-il sa logique ?

**Version latine.**

(*Licence.*)

Lettre de Matius à Cicéron. — Cicéron, *Epist. ad familiam*, 28, depuis : « Magnam voluptatem ex tuis litteris cepi... », j qu'à : « ...ne dolere quidem impunite licere. »

**Composition française.**

(*Licence*).

Analyser, expliquer et discuter les idées émises par Dide dans le passage suivant du traité *De la poésie dramatique, XVI Des mœurs* : « Qu'est-ce qu'il faut au poète ? etc... », jusqu' « ...et ceux qui ont un organe, pressés de parler, le déploient se soulagent. »

II

## UNIVERSITÉ DE POITIERS

### I. — PHILOSOPHIE

#### Psychologie.

L'idée d'évolution dans la psychologie moderne.

#### Logique.

La notion de symétrie.

#### Morale et sociologie.

La théorie du contrat social et ses critiques.

#### Philosophie générale.

L'atomisme est-il, comme le pensait Hannequin, une forme cessaire de l'explication scientifique ?

#### Pédagogie.

Quelle doit être l'attitude d'un professeur de morale de l'en-ignement primaire ou de l'enseignement secondaire à l'égard s questions théoriques que la morale soulève ?

#### Histoire de la philosophie.

La passion selon Descartes et selon Spinoza.

#### Version latine.

Lucrèce, I, 705-741.

### II. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

1. La colonisation hellénique du VIIIe au Ve siècle, causes et ractères ; résumé du développement historique et résultats.
2. Marius et Sylla.
3. Les Ottonides et leur œuvre.
4. Les Etats généraux en France au Moyen Age.

5. La végétation forestière et sa distribution dans le monde.
6. Relations de la France et de l'Autriche de 1756 à 1789.
7. Le Congrès de Vienne et les traités de 1815.
8. Le Maroc.

### Version latine.

Suétone, *Néron*, ch. VIII, IX, X.

## III. — LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES

### Version grecque (*commentaire*).

Aristophane, *les Grenouilles*, vers 1013 à 1031.

### Versions latines (*commentaire*).

A. Martial, Epigr. XII, 57 : *le Sommeil à Rome.*
B. Senèque, *Lettre à Lucilius*, 100, § 9 : « Adfer quem Fabi possis... », à § 12 : « Talia esse scripta. »

### Composition française.

Quelle est l'originalité de Racine dans son *Iphigénie.*

## LANGUE ALLEMANDE

### Thème.

Alfred de Vigny, *Cinq-Mars*, ch. V, le Martyre, depuis : « L térêt non suspendu... », jusqu'à : « C'étaient les trompettes et dessus de ce bruyant orchestre. »

### Version et commentaire.

Eichendorff, *Ahnung und Gegenwart*, livre I, ch. I, depu « Wer von Regensburg ... » jusqu'à : « ...das Gelaubt. »

### Composition allemande.

1. Welchen Platz nimmt die *Braut von Messina* in Schil dramaturgischer Entwickelung ein ?
2. Handlung und Charaktere in der *Braut Von Messina.*

## LANGUES ET LITTÉRATURES ANGLAISES

### Thème.

Taine, l'*Angleterre* (Anthologie Larousse, p. 65-67), jusqu'à : « Je regardais tout à l'heure, etc. »

### Version (*commentaire grammatical facultatif*).

Byron, *Darkness* (Morceaux choisis, p. 275-276), jusqu'à : « The crowd... »

### Dissertations (*en français ou en anglais*).

1. Etudier, d'après *Sesame and Lilies*, le tour d'esprit et l'imagination de Ruskin.
2. Analyser et apprécier le roman d'Arnold Bennett : *The Old Wives' Tale*.

## V. — AGRÉGATION

### Thème grec.

Fénelon, *Télémaque*, v, depuis : « La première question... » jusqu'à : « Celle de Minos. »

### Thème latin.

La Bruyère, *Les ouvrages de l'esprit*, L.

### Version latine.

V. *Langues classiques*.

## VI. — CERTIFICAT POUR L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

Déterminer la théorie de l'imitation chez La Fontaine d'après son Epître à Huet.

# Bibliographie

**Neutralité et monopole de l'enseignement**, suivi de **la question de l'enseignement du latin**, par MM. A. Croiset, Parodi, Basch, Lanson, Th. Reinach, L. Blum et MM. F. Lévy-Wogue et R. Pichon, 1 vol. in-8°, cartonné à l'anglaise, de la *Bibliothèque générale des sciences sociales*, 6 fr. (Librairie Félix Alcan.)

Dans ce volume ont été réunies deux séries de conférences faites à l'Ecole des Hautes Etudes sociales en 1910-1911.

La première partie comprend les conférences consacrées à la question de la neutralité scolaire. Elles ont été suivies de discussions, dont M. Hubert Bourgin a bien voulu présenter un résumé. Les conférences de la seconde partie se rapportent à l'enseignement du latin.

Malgré la différence des sujets, il n'est pas sans intérêt de trouver ainsi réunies deux séries, où sont traités des problèmes qui ont, l'un et l'autre, occupé l'attention du public dans ces derniers temps.

*Neutralité et monopole de l'enseignement.* — Le monopole de l'enseignement. — Droits de l'Etat, de la famille et de l'enfant. — La liberté et le monopole. — La neutralité scolaire. — L'enseignement secondaire. — Comment abroger la loi Falloux : l'article 63.

*L'état actuel de l'enseignement du latin.* — Le latin dans la formation des futurs professeurs. — Le latin dans les études secondaires.

Les titres des conférences et les noms de leurs auteurs indiquent assez quels sont l'intérêt et la valeur de cet ouvrage, tout d'actualité.

---

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 25 2 MAI 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# La philosophie d'Henri Bergson

**Conférence donnée à l'Université d'Oviedo, le 28 mars 1912.**

La mort de la philosophie, et surtout la métaphysique, a été annoncée bien des fois. En particulier, son acte de décès a été dressé avec une précision terrible vers la fin du deuxième tiers du XIXe siècle. La connaissance scientifique passait alors pour la seule connaissance méthodique, objective et certaine ; elle se dilatait d'ailleurs, en pénétrant dans des domaines qui, jusqu'alors, paraissaient être réservés à la spéculation philosophique ; les sciences de la vie et de la société se fondaient ; ce n'etait pas seulement la nature étrangère à l'homme, la matière brute qui était justiciable des méthodes rigoureuses de la science, c'était l'homme lui-même et sa destinée physique et sociale. La philosophie, recueillie sur elle-même, agonisait ; le spiritualisme français, qui avait perdu tout contact avec les sciences positives, s'efforçait vainement de substituer son rationalisme abstrait à la raison vivante et agissante dans les travaux des savants. Le magnifique essor de l'idéalisme allemand avait laissé, dans son pays d'origine même, un profond découragement, et le mot d'ordre était : *Zurück zu Kant*, retour à la prudence critique de Kant, qui avait démontré que la pensée humaine n'était pas faite pour des spéculations sur l'âme et sur l'univers.

Mais il ne manque pas de preuves que les savants se trouvèrent quelque peu embarrassés du lourd héritage que leur laissait la

philosophie mourante. On demandait à la philosophie une conception d'ensemble de la nature et de l'univers ; la science allait-elle pouvoir la donner ? Certains savants le crurent de bonne foi : la science ne se borne pas à saisir, dans le chaos des phénomènes, quelques relations stables privilégiées ; si, en fait, elle est partielle, elle est, en droit, universelle, et la matière et la force, avec ses distributions et redistributions continuelles suivant des lois précises, suffisent à expliquer l'univers tout entier. Pourtant il est clair que ce matérialisme scientifique, comme on l'a appelé, excédait singulièrement les limites de la méthode scientifique ; la méthode scientifique va, par un mouvement progressif et indéfini, des parties au tout, et c'est par des affirmations sur le tout que commence ce matérialisme. Ce système est non pas la science, mais une philosophie qui se donne le masque de la science.

Aussi est-ce du côté des savants eux-mêmes que s'élevèrent les protestations contre cette doctrine ; dans un fameux discours, du Bois Reymond signifia que la science ne pouvait, n'avait pas honnêtement le droit d'accepter les charges que lui laissait la philosophie. La science est comme une vague qui peut faire ébouler les terres qui revêtent un rocher, mais qui doit s'arrêter au roc solide sans l'entamer. La science ne peut ni poser ni résoudre les questions d'origine et de destinée. Mais si, d'autre part, on accepte qu'il n'y a pas d'autre connaissance que la connaissance scientifique, il faudra se résoudre à prononcer sur ces questions le mot : *Ignorabimus*.

Cette attitude d'esprit, qui est l'agnosticisme, ne devait être que provisoire ; il n'en pouvait être autrement, à moins d'une indifférence complète pour les questions philosophiques. Savoir que l'on ignore, ce n'est déjà plus ignorer entièrement : connaître les limites d'un objet, c'est connaître quelque chose de cet objet. L'agnosticisme est un état instable ; il a toujours été, dans l'histoire de la pensée, le prélude d'une renaissance de la philosophie.

Il n'en fut pas autrement, il y a trente ans. La philosophie est actuellement en pleine renaissance. Et je ne veux nullement esquisser, même superficiellement, l'histoire de cette renaissance, ni vous citer les travaux remarquables qui en marquent les étapes, mais seulement vous parler d'une des œuvres les plus considérables qui marquent cette période : celle du métaphysicien français Henri Bergson.

W. James nous dit que tout homme, si humble soient son activité et son intelligence, a sa conception personnelle de l'univers ; il ajoute que, dans les relations que nous avons avec les autres

ıommes, c'est la seule chose qu'il nous importe de connaître. :haque homme porte en lui une métaphysique qui est comme e reflet de son tempérament. Il y a peut être, en effet, dans notre ision des choses plus d'originalité et de personnalité que nous ıe le savons nous-mêmes. Car ce qu'il y a d'original et de person- ıel passe inaperçu. Les infinies nuances du tableau mouvant que orme notre perception des choses nous laissent inattentifs. Il est are que nous jouissions en dilettante de la richesse inépuisable le la sensation. Notre perception des choses est économique ; ous éliminons de notre attention, pour ne pas la trop charger, out ce qui est inutile au but précis que nous poursuivons, à l'ac- ion que nous accomplissons. Ce qui nous intéresse dans les objets, 'est ce qui les rend maniables et dociles à nos volontés. Ainsi le eut aussi la société dans l'atmosphère de laquelle nous vivons. La ommunication des idées suppose une pensée commune, et la ensée commune est celle qui a laissé tomber tout ce qu'il y a 'original.

S'il en est bien ainsi, l'on peut concevoir que la connaissance des hoses se poursuive dans deux directions complètement op- osées l'une à l'autre. Ou bien l'on continuera et l'on poussera ısqu'au bout dans la direction de la perception vulgaire et éco- omique. On aboutira alors à un monde décoloré et sans nuances. 'est le monde du mécanisme scientifique, qui a laissé perdre toutes ›s qualités, et qui ne considère plus dans les choses que ce u'elles ont de comparable entre elles, de mesurable, c'est-à-dire ›ur masse et leur mouvement. L'on peut au contraire remonter, n quelque sorte, la pente de la perception extérieure, revenir vec un effort à ce que l'impression présente d'original et d'irré- uctible, prendre conscience de ce qu'il y a dans chaque impres- ion d'essentiellement inexprimable, saisir chaque moment de la ie comme ce qu'il est réellement, c'est-à-dire comme un état ıouveau qui n'a jamais eu lieu et n'aura plus jamais lieu

C'est la direction que nous invite à prendre la philosophie de Bergson. Elle nous invite à abandonner pour un moment l'aspect ocial, qui résulte de notre construction de l'univers, et à revenir l'impression immédiate de la réalité.

Or cette invitation, chez un philosophe, a beaucoup surpris et de quoi surprendre. Les objections qui l'assaillent encore chaque our font voir combien elle a été mal comprise. Ce n'est pas que ›ersonne puisse ignorer ou méconnaître l'importance de la dis- inction qui en est la base ; tout le monde admettra sans peine ıu'une symphonie de Beethoven ne peut se réduire à des rapports nathématiques mesurables entre des vibrations sonores sans

perdre ce qu'il y a en elle de plus essentiel, c'est-à-dire, le mo vement créateur qui organise la masse sonore. Seulement on co sidérera le premier aspect comme le seul réel et objectif. Ce qu y a de réel et de vrai, ce sont les ondes sonores et leur rapport ca culable ; les émotions, les sensations qu'elles peuvent produi en moi sont, au contraire, toutes subjectives et personnelles. Or, la philosophie veut obtenir une représentation exacte de la réalit n'est-ce pas à l'aspect objectif des choses qu'elle doit s'attache et non à leur aspect subjectif ? C'est le fait du philosophe savoir se détacher de ses impressions. Bergson confondrait l'at tude du philosophe avec celle de l'artiste, et il introduirait u principe qui, même en matière d'art, est fort contestable, à savo l'impressionnisme ; la philosophie, au lieu d'être une constructi de l'univers véritable, se bornerait à des notations individuelles passagères, et à des échanges d'impressions.

Beaucoup de personnes sans doute, assez sceptiques en matiè philosophique, n'en feraient pas un gros grief à Henri Bergson et au surplus, si vous ne voulez considérer sa doctrine que comm le résultat d'une impression personnelle des choses, comme u suite de notations, comme une poésie, elle reste, ainsi réduit une œuvre d'une inestimable richesse. La beauté et la nouveau des images, la splendeur de certaines pages, le sentiment de richesse infinie, de la continuité mouvante du réel l'égalent au plus beaux poèmes en prose.

La philosophie de Bergson n'est pas la seule, de nos jours, do la valeur esthétique ait, à ce point, enchanté le lecteur qu'il a oublié pour elle sa valeur philosophique. Même chose est arriv et aussi injustement à mon avis, au grand penseur alleman Nietzsche. C'est un assez mauvais compliment à faire à un poè que de vanter uniquement la profondeur de ses idées, et le phil sophe ne pourra aussi se réjouir que médiocrement que l'o considère sa doctrine comme un beau poème. La vérité, c'est qu la forme artistique est liée d'une façon très étroite au fond de pensée. Et ceci n'est pas particulier à Bergson : presque tous l grands philosophes ont aussi leur style, inimitable : mais trait est plus net chez Bergson que chez les autres, par nécessité inhérente à sa pensée de s'exprimer par image L'expression abstraite est exacte, mais incomplète ; elle saisit l rapports et laisse tomber les termes ; l'expression imagée e simplement analogique, donc inexacte, mais vivante, et l'on peu en limitant les images les unes par les autres, en avertissant ce qu'elles ont de nécessairement défectueux, arriver à diriger pensée sur l'impression ineffable qu'il s'agit de donner au le

teur. Ainsi ont toujours procédé les grands mystiques et ainsi procède Bergson.

Mais il serait foncièrement injuste de ne voir en lui que le poète. On part de ce point de vue qu'une impression ou intuition personnelle ne peut être que l'accompagnement irréel d'un monde objectif déterminé d'avance ; dès lors revenir à l'intuition, c'est quitter la réalité pour un monde de fantômes. Mais c'est précisément ce point de vue dont Bergson nie la validité. Ce qui fait l'exceptionnelle hardiesse de sa philosophie, c'est ce qu'il est à la mode d'appeler, depuis que l'on connaît Nietzsche, un renversement des valeurs ; l'intuition immédiate et vivante nous mène à la réalité, l'intelligence avec ses concepts nous en éloigne.

Presque toute la philosophie moderne, depuis Kant, vivait sur un paradoxe tout à fait étrange, presque monstrueux, qui peut s'exprimer ainsi : il y a une opposition absolue entre la nature de la connaissance et les exigences de notre nature morale. Rien de ce qui est connu ne nous intéresse et rien de ce qui nous intéresse ne nous est connu. Il semblait que tout ce qui peut aboutir à supprimer dans les choses le hasard, la liberté et la contingence, tout ce qui nous oriente vers un mécanisme sans âme est une conquête de la connaissance. Retrouver ou construire un mécanisme rigide obéissant à des lois inflexibles sous les apparences trompeuses de la spontanéité libre, c'est la tâche de la science. A notre conscience, l'effort volontaire que nous sentons du dedans peut apparaître une création originale et sans précédents; mais le savant qui saurait l'observer du dehors y verrait une résultante mécanique des forces données.

L'originalité de Bergson est de rétablir les droits et la valeur de l'intuition immédiate du réel. Il y a parfois, dans l'histoire de la pensée humaine, des prophètes, des annonciateurs de bonne nouvelle qui viennent dire à l'homme que sa vie individuelle ne peut s'isoler de celle de l'univers, mais que c'est dans un réservoir universel de vie qu'il puise la force de penser et d'agir : la forme de la bonne nouvelle peut être variée, mais elle consiste toujours, au fond, à dire que les êtres individuels sont liés à la vie universelle non pas par de simples liens de contiguïté, comme les cases d'un échiquier, mais pas une continuité interne. Les prophètes ne démontrent jamais, ils affirment, et pourtant ils sont crus mieux que s'ils démontraient. Ils ne définissent pas, ils voient, et pourtant ils sont compris mieux que s'ils définissaient. Quel est le secret de leur force ? A ceux qui demandaient à Fichte de définir le moi qui est la base de toute sa philosophie, il répondait : « Construisez le moi en vous, et vous verrez ce

qu'il est. » C'est dire que des vérités de ce genre ne sont pa communiquées toutes faites du dehors, mais qu'elles se repro duisent et se créent à nouveau dans l'expérience intime c chacun.

C'est à cette espèce de connaissance que ressemble le plus l'intu tion bergsonienne. Elle est à la fois une méthode, une connaissanc et une action créatrice. Elle est une méthode, puisqu'elle indique l'esprit une marche inverse de celle que suit ordinairement l'inte ligence ; au lieu de procéder par analyse et par reconstruction c l'objet donné elle sympathise immédiatement avec le donné comm l'œil qui suit les lignes d'un monument sympathise en quelqu façon avec la pensée de l'architecte. Elle est une connaissanc la connaissance de ce qu'il y a dans l'être de continu et de mou vant. L'intelligence n'est à son aise, n'est chez elle que dans connaissance de la matière brute ; elle réussit à construire un physique inorganique ; mais la matière vivante lui échappe parc qu'elle ne peut la fixer. L'élan vital qui circule à travers les être est irréductible à une combinaison mécanique d'atomes ;il n peut être saisi que par l'intuition. Enfin l'intuition est actio créatrice : nous sommes ici au cœur même du système, et il co vient d'insister quelque peu. On a prononcé à propos de Bergso le nom de romantisme, et l'on a dit que son système était un renaissance du romantisme. Si l'on entend par ce mot, quelqu peu vague, le laisser-aller de la passion, le don de soi-même au impressions sensibles, le plaisir de se laisser emporter sans réag par le tourbillon des choses, il n'y a rien de plus faux. Sa doute, l'intuition bergsonienne cherche à saisir, comme e peinture l'impresionniste, la réalité dans ce qu'elle a de rare de nouveau ; mais elle ne se complaît pas dans la paresseuse jouis sance des nuances infiniment diverses des choses. Ce qui es vraiment neuf dans les choses, c'est non pas la nuance fugitiv d'une sensation, mais bien l'acte volontaire qui crée dans l'effo et la tension de tout notre être. C'est dans ces moments excep tionnels de tension que nous nous sentons vivre le plus, de l vie la plus haute et la plus personnelle ; l'intuition ne saura être impression passive, elle est plutôt action.

Pour la même raison, l'intuition n'est pas, comme la connais sance des idées chez Platon, une contemplation fixe d'un obje éternel. S'il est vrai que l'intuition ne se complaît qu'en des créa tions sans cesse nouvelles, on ne saurait l'immobiliser sans l détruire ; la réalité qu'elle connaît n'est donc pas toute faite, mai elle se fait. Le temps n'est pas, comme dit Platon, une image mobil de l'éternité, une sorte de monnayage de la réalité vraie, due à l

faiblesse de la connaissance humaine qui, impuissante à comprendre tout d'une vision simultanée, perçoit les événements les uns après les autres. Si l'être réel était éternel et omniprésent, il n'y aurait pas, à proprement parler, de création ; la durée n'est pas une condition imposée aux apparences phénoménales de l'être, elle est le rythme même de la création qui se fait. Aussi l'intuition qui veut atteindre l'être n'a-t-elle pas à se détourner de l'être positivement donné, de l'être qui dure, La doctrine qui n'est pas un pur impressionnisme, n'est pas davantage un ascétisme. Il ne s'agit plus de sacrifier l'existence temporelle à un fantôme d'existence éternelle, mais de prendre conscience dans la durée même de notre être véritable.

Telle est l'intuition bergsonienne, à la fois méthode, connaissance et action créatrice, effort pour remonter la pente de la perception extérieure qui nous dirigeait vers la matière inerte et sympathiser avec la pure durée dans son élan créateur.

Pour vous en faire saisir plus complètement la fécondité, je voudrais indiquer brièvement quelques-unes des applications qu'en a faites l'auteur aux problèmes philosophiques. Mais, au fond, tous ces problèmes se réduisent à un seul. L'intelligence scientifique nous présente la réalité comme un mécanisme rigide où des atomes éternels et inertes se combinent suivant des lois immuables. L'intuition, à son tour, nous fait voir le réel, en plein devenir, se créant peu à peu, vivant et non plus inerte.

C'est l'existence de ce double aspect des choses qui donne lieu au problème philosophique essentiel. En effet, on ne peut poser purement et simplement ces deux mondes comme coexistants, ainsi que le faisait un Leibniz, car ils se pénètrent l'un l'autre ; la matière impose à la vie ses conditions qui en limitent l'expansion ; elle est comme une charge à soulever, et d'autre part la vie pénètre la matière. Si l'on veut, c'est la deuxième hypothèse possible, poser un seul des deux aspects comme conforme à la réalité, il faudra expliquer du moins d'où naît l'illusion de l'autre. Si, par exemple, je pose le matérialisme mécaniste comme exprimant le fond des choses, il faudra, avec cette matière, reconstruire les apparences de vie spontanée et de liberté que je trouve dans la nature et en moi. Or, que cette reconstruction est chose impossible, c'est ce que Bergson montre avec une clarté et une évidence qui n'avaient jamais été atteintes jusqu'à ce jour. Le principe de sa démonstration est pourtant bien connu ; c'est que l'on ne peut reconstruire le continu avec une somme d'éléments discontinus. Intercalez entre deux points donnés autant d'autres points que vous voudrez, vous ne ferez jamais une ligne. Mais, pour que le

principe soit applicable au cas présent, il fallait montrer que l'intuition atteint un être réellement continu; car, si l'effort volontaire, par exemple, nous apparaît comme un mouvement absolument continu, et non pas comme l'addition de fragments ajoutés bout à bout, si notre personne nous apparaît une unité indivisible, et non une simple juxtaposition d'éléments, n'y a-t-il pas là une illusion analogue à celle du cinématographe, qui, avec une série de vues successives immobiles projetées successivement sur un même écran, nous fait croire à un mouvement continu et sans intervalle. Aussi ce qu'il est essentiel de prouver, c'est la réalité du continu. Mais, d'autre part, cette réalité ne peut se prouver par aucun moyen extérieur, mais seulement par l'intuition qu'elle a d'elle-même. Cette intuition, on peut seulement la décrire par des images, on peut inviter à la retrouver en chacun de nous dans sa propre expérience ; on ne peut pas la prouver. C'est une des plus belles parties de l'œuvre de Bergson, mais aussi une partie impossible à analyser que celle où il montre, dans les *Données immédiates de la conscience*, le moi s'approfondissant lui-même, et retrouvant, sous une surface d'états de conscience multiples et séparés, la continuité indivisée de son être véritable. L'effort de l'intuition nous fait sympathiser avec l'élan vital qui traverse la matière.

Si le réel est continu, la spiritualité a une existence véritable et indépendante, et la réalité est un jaillissement sans fin d'action créatrice. Le spirituel est nécessairement une réalité indépendante de la matière, supérieure à elle, irréductible.

Que matière et esprit sont choses différentes, que la réalité matérielle est incommensurable avec la réalité vivante, c'est ce dont Bergson a donné une preuve pour ainsi dire intuitive dans un de ses plus jolis ouvrages : *le Rire, essai sur la signification du comique*. Le rire naît justement d'un effort du mécanique pour imiter le vivant et en donner l'illusion. C'est la vanité de cette tentative, dès qu'elle est aperçue, qui nous fait rire. « Voici, par exemple, chez un orateur le geste qui rivalise avec la parole... Soit, mais qu'il s'astreigne à suivre la pensée dans le détail de ses évolutions. L'idée est chose qui grandit, bourgeonne, fleurit, mûrit, du commencement à la fin du discours... Que le geste s'anime donc comme elle ! Qu'il accepte la loi fondamentale de la vie, qui est de ne se répéter jamais ! Mais voici qu'un certain mouvement de bras et de tête, toujours le même, me paraît revenir périodiquement... Involontairement, je rirai. Pourquoi ? Parce que j'ai maintenant devant moi une mécanique qui fonctionne automatiquement. Ce n'est plus de la vie, c'est de l'auto-

matisme installé dans la vie et imitant la vie, c'est du comique. »
L'auteur, poursuivant l'application du principe à travers les diverses formes du comique, en vient à se demander : « Pourquoi rions-nous d'une chevelure qui a passé du brun au blond ? D'où vient le comique d'un nez rubicond ? Et pourquoi rit-on d'un nègre ? Question embarrassante... Je ne sais pourtant si elle n'a pas été résolue un jour devant moi, dans la rue, par un simple cocher, qui traitait de « mal lavé » le client nègre assis dans sa voiture. Mal lavé ! un visage noir serait donc pour notre imagination un visage barbouillé d'encre ou de suie. Et, conséquemment, un nez rouge ne serait qu'un nez sur lequel on a passé une couche de vermillon... La coloration noire a beau être inhérente à la peau, nous la tenons pour plaquée artificiellement. »

La vie et l'esprit possèdent donc une réalité fondamentale. Mais que dire de la matière brute, assujettie aux lois mécaniques? Comme les matérialistes niaient, au profit de la matière, la réalité de l'esprit, faudra-t-il faire de la matière une illusion de l'intelligence, et la vie ne saurait-elle souffrir à côté d'elle aucune autre espèce de réalité ? C'est là, on le sait, l'affirmation d'une certaine hypercritique de la science ; affirmation bien difficile à admettre ; car la réussite du mécanisme scientifique implique une correspondance quelconque à la réalité même. Cette attitude vient d'ailleurs de ce qu'on oppose comme deux réalités positives et qui, par conséquent, s'excluent le mécanisme et l'esprit. Or il se pourrait, et c'est là le problème dernier de la philosophie de Bergson, problème que je ne puis qu'indiquer rapidement, d'abord que la réalité du mécanisme fût simplement dépendante et dérivée, ensuite qu'elle ne fût pas d'ordre positif, mais négatif, qu'elle fût moins que l'esprit. La fatigue de l'esprit, le relâchement de l'effort, laissent s'installer en nous des habitudes, c'est-à-dire une activité, encore spirituelle, mais en quelque sorte déjà figée et automatique ; vous pouvez apercevoir quelque peu, par ce fait très simple, comment la vie, non pas par un acte positif, mais une simple interruption de son activité créatrice, doit engendrer quelque chose de fixe et de mécanique qui ressemble à la matière. Et ainsi le réalisme scientifique serait justifié et mis pleinement d'accord avec le spiritualisme.

Il est temps de tirer les conclusions de cet exposé trop sommaire, mais peut-être suffisant pour vous intéresser à l'attitude d'esprit du métaphysicien français. La première, c'est l'affirmation de la réalité de l'esprit, affirmation qui ne repose sur aucune preuve dialectique et qui dépasse par là le formalisme vide du spiritualisme ordinaire ; son point de départ, c'est plutôt cette

sorte d'« émotion du continu » que j'ai essayée de vous décri sous le nom d'intuition. La seconde, c'est que ce spiritualism échappe au danger qui a condamné à disparaître toute doctrin de ce genre, à savoir son isolement de la science ; philosophie science, tout en restant distinctes, s'y pénètrent intimement. I troisième enfin qui, par son caractère de généralité, ne saura manquer de vous intéresser tous, c'est le rapprochement de philosophie avec le sens commun. L'intelligence commune se vaguement qu'elle ne doit pas être obligée de sacrifier la réalité la science aux valeurs spirituelles, ce qui est le relativisme, ni, e faveur de la science, de rejeter toute réalité spirituelle dans u au-delà qui transcende la connaissance, ce qui est l'agnosticism A cette impression obscure, le système de Bergson donne clarté et la justification.

Emile Bréhier,
*Professeur de philosophie à l'Université de Bordeaux.*

---

# Les moralistes français du XVI^e au XVIII^e siècle

**Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La Mothe Le Vayer; Pierre Fortin; La Chambre; Senaut.

Nous avons vu combien furent populaires (le mot n'est pas exagéré), pendant le premier quart du XVII^e siècle, les auteurs d'ouvrages de morale. Assurément la perfection de la forme, la pureté nouvelle du langage n'y étaient pas pour rien ; mais la valeur propre et la solidité du fond expliquent encore mieux le succès de ces ouvrages, dont certains, comme le *Traité des Passions* de Coëffeteau, atteignirent un nombre d'exemplaires considérable. Et, de fait, ce souvrages correspondaient aux préoccupations, aux aspirations, aux besoins de la société. Il en fut de même pour la période suivante, c'est-à-dire la régence et les premières années du règne de Louis XIV ; et, avant d'en venir à La Rochefoucauld, il est nécessaire de mentionner des auteurs qui l'ont immédiatement précédé. J'ai donc choisi comme transition entre Balzac et La Rochefoucauld, quatre moralistes, qui feront l'objet de cette leçon : La Mothe Le Vayer, P. Fortin de la Hoguette, La Chambre, Senaut. Nous aurions pu grossir cette liste ; mais nous serions tombés dans les minuties de l'érudition, et il reste entendu que nous devons suivre les grandes lignes. Nous nous en tiendrons à ces quatre auteurs, assez différents les uns des autres. Nous aurons affaire successivement à un érudit, à un soldat, à un médecin, à un religieux.

***

La Mothe Le Vayer (1588-1669) fut assez célèbre pour être appelé le « Plutarque de son temps ». C'était un savant universel, un polygraphe, qui fut moraliste par intervalles, et pour ainsi dire accessoirement, de sorte qu'il mérite de notre part non pas une étude approfondie, mais une mention particulière. Fils de magistrat, magistrat lui-même, il résigna de très bonne heure, comme Montaigne, ses fonctions, pour se livrer aux études. Comme Montaigne, il attendit longtemps, et dans une librairie bien plus riche que celle de Montaigne, avant de publier un ou-

vrage. Ce fut en 1640 seulement qu'il fit paraître son premier traité : *Pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin* ; il devait y joindre d'autres traités : une morale, une physique, une logique du prince, etc... Il s'y prenait de bonne heure pour instruire son élève : Louis XIV avait à peine deux ans ; il est vrai que Montaigne avait écrit son chapitre de l'*Institution* pour un enfant qui n'était pas encore né. Richelieu souhaitait que Le Vayer devînt précepteur du roi ; mais le cardinal mourut en 1642. Louis XIII le suivit de près dans la tombe ; et, quand le jeune roi fut en âge de recevoir l'enseignement d'un maître, ce ne fut pas Le Vayer que choisit Anne d'Autriche (elle prétextait qu'étant marié, il ne pouvait se se consacrer entièrement à cette importante fonction) ; elle prit Hardouin de Péréfix. Toutefois Le Vayer fut chargé de l'éducation du duc d'Anjou, et, en 1652, quoique marié, il devint précepteur de Louis XIV en personne. Il instruisit le roi huit années, jusqu'à son mariage. A cette époque, Le Vayer avait 72 ans ; il reprit cependant ses fonctions auprès du duc d'Orléans. — Que put apprendre Le Vayer à ses deux élèves ? On l'ignore, et tout ce qu'on sait, c'est que Louis XIV a passé pour un ignorant et le duc d'Orléans de même. Entre temps, La Mothe publia, sous toutes les formes, un grand nombre de traités d'histoire, de critique, de morale ; et ces ouvrages, réunis d'abord en énormes in-folio, formèrent plus tard 11 petits volumes : c'était une œuvre effrayante. — Le Vayer, déjà très vieux (il avait 78 ans) se remaria, et mourut en 1672, à l'âge de 85 ans. Il était de l'Académie française depuis 1631. Balzac le jugeait un galant homme, et un homme *d'esprit* (c'est-à-dire un homme d'une grande intelligence) ; mais il l'accusait de se servir un peu trop volontiers de l'esprit des autres.

Les 14 volumes de La Mothe furent réédités assez souvent au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle ; mais on se fatigua vite de ces ouvrages. En 1783 fut publié un petit volume qui donnait, avec des altérations, des mutilations, *l'esprit de La Mothe Le Vayer*, alors qu'on publiait une édition complète de la *Sagesse* de Charron. Au XIX^e^ siècle, La Mothe Le Vayer est complètement méconnu, et les littératures ne le mentionnent même pas.

Reconnaissons qu'il y a excès dans les deux sens. Un auteur n'est pas negligeable, lorsque ses contemporains l'ont jugé digne d'être placé entre Montaigne et Bayle. Il avait une érudition énorme comme eux, et comme eux aussi une extraordinaire crudité de langage. En outre, comme Montaigne et Charron, c'était un pyrrhonien. Il parle à tout propos de sa « bien-aimée sceptique », et il finit un de ses ouvrages par deux vers espagnols dont voici la traduction :

De toutes les choses les plus sûres
La plus sûre est de douter.

Mais c'est là un scepticisme tout spéculatif. La Mothe s'arrête pieusement au seuil de la religion, et il prétend même que ce scepticisme est utile à la religion. Il fut répudié comme dangereux ; mais ce qui explique mieux encore l'oubli où il tomba, c'est son pédantisme, c'est l'abus de l'érudition. La Mothe a tout retenu et tout incorporé dans ses ouvrages. A ce point de vue, le *Traité de l'Instruction du Dauphin* est un ouvrage effrayant. La Mothe y parle de tout, même de morale ; il consacre à *l'Ethique*, comme il l'appelle, un tout petit chapitre à la fin de considérations sur la physique et la géographie. Il se demande si un roi doit étudier l'architecture, la peinture, la chirurgie ; et il entasse exemples sur exemples ; les reflexions personnelles sont rares ; quelques-unes sont intéressantes ; il dit, en parlant de l'architecture : « Sans mentir, il peut y avoir intempérance si un prince s'y affectionne par trop ou lorsque l'état de ses affaires ne semble pas le lui permettre. » Versailles et Marly témoignent que Louis XIV n'avait pas tenu grand compte des instructions de son précepteur.

Un simple passage du traité vous fera saisir le caractère de l'ouvrage tout entier. La Mothe est d'avis que le roi doit savoir nager ; et la façon dont il développe complaisamment cette idée ressemble à une gageure :

« Puisque Pline met entre les louanges qu'il donne à Trajan celle de savoir bien nager ; que le poète Stace prise son Achille de la même chose ; et que Eginard a dit aussi que Charlemagne était le meilleur nageur de son temps, il faut bien croire que c'est une qualité qui a toujours été tenue pour fort convenable à un Prince, et dont un monarque peut tirer beaucoup de recommandation. C'est pourquoi Suétone observe comme une chose merveilleuse que Caligula, qui avait appris avec facilité assez d'autres exercices, ignorât celui-ci. En effet, si César ne l'eût su en perfection, il était perdu devant Alexandrie ; les soldats de Cyrus périrent tous pour ce qu'ils l'ignoraient ; les Perses de même en la bataille de Salamine ; et, hormis environ cinquante Siciliens qui se sauvèrent en Italie à la prise de Messine par Imilco Carthaginois, une infinité d'autres se noyèrent ne pouvant passer à la nage le détroit. Ce n'est donc pas sans sujet qu'on prise, entre les lois de Solon, celle qui commande que les enfants soient instruits de bonne heure aux lettres et à nager. »

Et tout le traité est de cette force : on dirait vraiment une plaisanterie. Pour cette raison, La Mothe Le Vayer est un auteur

que les savants peuvent consulter sans doute avec quelque fruit, mais que les littératures ont le droit d'omettre.

*
* *

Il n'en est pas de même de Pierre Fortin, seigneur de la Hoguette : celui-là fut oublié par injustice. C'était le beau-frère de l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfix. Le tout petit-livre de morale qu'il a laissé fut publié pour la première fois en 1655 : sept éditions en furent données dans l'espace de dix ans. Sa biographie importe peu. Pierre Fortin, seigneur de la Hoguette (Calvados) est né en 1582 et mort en 1660. Ce fut un soldat valeureux. Marié à 54 ans, il devint père de 5 ou 6 enfants, pour lesquels il écrivit, à 63 ans, en 1645, un petit livre : *Testament ou Conseils fidèles d'un, bon père à ses enfants*. Cet ouvrage eut un plein succès : il fut répandu aussitôt en France et à l'étranger ; ce qui ne l'empêche pas d'être aujourd'hui extrêmement rare.

Ce succès était mérité : le livre, quoique sans prétention, n'en est pas moins remarquable. P. Fortin passe en revue tout simplement les devoirs qu'ont les enfants envers Dieu, envers eux-mêmes, envers les autres ; il examine les détails de la vie publique et privée, et il donne des conseils de belle, de bonne morale ; et non seulement l'ouvrage ne trahit aucun emprunt, il contient encore des vues originales, des théories neuves, hardies même, pour l'époque. Ainsi, contrairement aux habitudes alors en cours, P. Fortin voudrait que ses fils pussent se livrer aux exercices de l'Académie, c'est-à-dire à la danse, à l'équitation, à l'escrime, en même temps qu'aux études. Il s'élève contre l'alcoolisme : c'est la première fois, en France, qu'on s'occupe de cette question toute moderne. Il demande que les maîtres et les domestiques soient unis par un contrat, passé entre de véritables *égaux* (le mot est de lui) : il dépassait déjà la Révolution française, qui n'admit pas entre les domestiques et les maîtres l'égalité des droits politiques. A la fin du livre, il a introduit un chapitre merveilleux sur la mort. Dans le détail, on trouve une infinité de choses charmantes, dont nous voudrions pouvoir citer quelques exemples. Pour ce qui est de l'usage des romans, il s'exprime ainsi :

« Il est très certain que la morale qui a fait en mon esprit sa première impression a été celle que j'ai lue dans les *Amadis*, où j'ai vu le vice être toujours châtié, la vertu récompensée, la parole inviolable, et la valeur être au plus haut point où elle puisse aller ; c'est pourquoi je ne puis vous en défendre la lecture. Pour ce qui est de mes filles, elles s'en abstiendront si j'en suis

·u, et de celle de tout autre roman, de peur qu'elles n'y ›prennent ce qu'il n'est pas à propos qu'elles sachent. Selon on sens, le roman de tous le plus dangereux, et dont le venin ·t le plus insinuant et le plus subtilest celui de l'*Astrée*, lequel, ı la variété de plusieurs histoires amoureuses, toutes ourdies ·us un même tissu, allume secrètement dans les jeunes âmes tte naturelle et douce passion, dont l'amorce est au sang et ıx esprits, et quoi qu'il y ait en cet ouvrage de sages conseils ›ur l'empêcher de s'enflammer, cet âge de feu, qui est plus pable d'embrasement que de raison, ne les écoute point ; de ·rte qu'il me semble que cette lecture n'est propre que pour une rière-saison, dont les feux follets sont éteints. »

Et plus loin, au sujet du métier des armes, il s'exprime ainsi : « Mon second conseil est que tu ne t'opiniâtres dans le combat ı'autant de temps que les ennemis te feront tête ; quand ils ront une fois rompus, et qu'il n'y aura plus pour eux aucune pérance de ralliement, fais ferme et laisse achever leur déroute ceux qui ont besoin de se mettre en curée. Ne te souille pas du ng de celui qui fuit, et moins encore de celui qui se rend. Les essures que l'on fait par derrière sont plus honteuses que celles ı'on y reçoit. Tu crains celui que tu frappes en cet état; en ne lui uchant point, tu le méprises. Dans une armée, il y a trois sortes ; courages : les meilleurs commencent la victoire, les médiocres suivent, et les autres font le massacre ; sois des premiers. »

Ce sont là de belles pages, et nous regrettons de ne pouvoir en ter d'autres.

A ce *Testament*, P. Fortin ajoutait un petit opuscule : *le Catéisme royal*, dialogue de fantaisie pure entre le jeune roi ›uis XIV et son gouverneur. Fortin était beau-père de Hardouin ; Péréfix, précepteur de Louis XIV ; il était, par suite, au courant ; l'éducation du prince ; il crut ainsi devoir composer un petit aité à l'usage des monarques. C'est l'œuvre d'un bon citoyen, ıi méritait d'obtenir la charge qui lui eût permis d'appliquer s principes.

*
* *

La Chambre est connu par un vers de Boileau, qui l'associe à oëffeteau :

Laissons en discourir La Chambre et Coëffeteau.

C'était le médecin ordinaire de Louis XIV ; il était membre de Académie française. Médecin de cour, il avait une spécialité : il ait physionomiste et tellement sûr de son fait, que Louis XIV le ›nsultait chaque fois qu'il se proposait de prendre à son service

une personne qu'il ne connaissait point. Tout le portait donc être moraliste ; et, de fait, il publia un traité sur les *Caractères d passions*, dans lequel, reprenant pour son compte le *Traité d passions* de Coëffeteau, il analysait les passions en physiologis et en médecin. Quoique soupçonné de matérialisme, il fut tr apprécié. Gui Patin lui décocha des épigrammes, mais reconn en lui un savant ; et Balzac lui écrivait : « Jamais l'homme n connu l'homme comme vous faites. » Mme de Sablé le recev dans son salon en même temps que La Rochefoucauld. On pou rait donc étudier La Chambre en tant que moraliste ; mais physiologie, la physiognomonie ont fait, depuis cette époque, ta de progrès, qu'il faut se contenter de mentionner seulement Chambre, sans l'étudier plus longuement.

*
* *

Senaut était un prêtre et un religieux, né à Anvers ou à Pa (1599 ou 1601); il était fils d'un fougueux ligueur. Il fut oratorie prêcha quarante années, et fut un des grands réformateurs l'éloquence de la chaire au XVIIe siècle. Devenu célèbre, il refu toutes les faveurs, pensions et bénéfices, qu'on lui offrait. Il mo rut en 1672.

Sa morale est austère. Il tonne contre les casuistes et tous l partisans de la morale facile. C'est un religieux ; mais il a f deux ouvrages de pure morale : *l'Usage des passions* (1644) ; *Monarque ou les devoirs des souverains*. Dans ces ouvrages, il s' tient, il le dit lui-même, à la morale ordinaire :

« L'on s'étonnera peut-être qu'un homme de ma profession a écrit sur un sujet que l'on s'imagine plutôt appartenir aux Séc liers qu'aux Ecclésiastiques : mais on cessera de s'en étonner, l'on considère que l'Ecriture sainte, qui doit faire toute l'étude ces derniers, enseigne les Princes, et leur apprend à gouvern leurs sujets...

« Il n'y a point de secret d'Etat dans Aristote ni dans Tacite, q l'on ne puisse trouver dans la Sagesse et dans l'Ecclésiastique. Et maintiens que ces deux Livres peuvent enseigner aux plus gran Princes la plus délicate et la plus fine politique du monde. »

Donc, il veut être un moraliste dans toute la force de ce term Le traité de l'*Usage des passions* est méthodique, précis, cla Senault, qui a lu Coëffeteau, cherche à définir la passion. Et conclut : « Les passions sont purement et simplement de simpl mouvements de l'âme ». Ces mouvements sont bons ou mauva selon qu'on en fait un bon ou un mauvais usage. Il fait une guer acharnée aux Stoïques et à leur ataraxie. Il veut qu'on s

passionné, mais qu'on sache utiliser et diriger sa passion.

Senaut ne semble pas avoir eu de goût pour Montaigne; il semble même l'avoir dédaigné ; et, dans cette proscription, il a enveloppé Plutarque. Les auteurs auxquels il a emprunté sont Sénèque, Tacite, Tite-Live, et surtout saint Augustin. Nul pédantisme dans son ouvrage : tout au plus y remarquerait-on une tendance quelque peu exagérée à développer l'idée, parfois à la délayer. Le traité est écrit dans un beau style (Conrart, paraît-il, revoyait les ouvrages de Senaut) ; il marque un progrès sur Coëffeteau, La Chambre, Balzac. Certaines pages sont exquises, comme on en peut juger par ce passage sur la Poésie :

« La Poésie, qu'on peut appeler la fille de la musique, imitait autrefois sa mère, et employait toutes ses beautés pour animer les hommes aux actions glorieuses. Elle chantait les victoires des conquérants, et, par les louanges qu'elle donnait à leur valeur, elle rendait les soldats courageux : ses mensonges mêmes étaient utiles, les furies vengeresses qu'elle introduisait en ses ouvrages jetaient la crainte dans l'âme des méchants et retenaient les peuples en leur devoir. Les nombres et la cadence agréable de ses vers avaient le pouvoir d'adoucir les humeurs les plus farouches, et elle n'a point menti quand elle nous a voulu persuader que son Orphée apprivoisait les lions, faisait marcher les arbres, contraignait les rochers de l'écouter et de le suivre, puis qu'il produisait tous ces effets dans le cœur des hommes, et qu'il en bannissait la colère et la stupidité ; mais ce bel art ne paraissait jamais plus pompeux que quand il montait sur le théâtre, et que, rempli d'une nouvelle fureur, il représentait les supplices des criminels, la mort tragique des tyrans et les malheureux succès de l'injustice ou de l'impiété : car il intimidait les princes, il étonnait les sujets, et, par de funestes exemples, il enseignait aux uns le respect, aux autres la clémence, et à tous les deux la justice et la religion. Alors toutes les comédies étaient des instructions, on regardait les lieux où elles se récitaient comme des Académies de Philosophes, et les auditeurs n'en sortaient jamais qu'ils ne fussent bien persuadés de la vertu. »

Senaut écrit donc dans une belle langue, à laquelle on demanderait peut-être un peu plus de concision et de vigueur : c'est déjà Massillon ; et Bossuet s'est servi de son livre dans son *Sermon sur la Justice* et dans sa *Politique tirée de l'Ecriture sainte.*

Arrêtons-nous ici : je ne crois pas devoir parler de cette multitude d'écrivains cités par Sorel dans sa Bibliothèque française. Nous arrivons à La Rochefoucauld, qui fera le sujet de la prochaine leçon.

# La Comédie nouvelle

**Cours de M. PUECH.**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La Samienne (*fin*). — Le Héros.

Je terminerai aujourd'hui l'étude de cette comédie dont nous nous sommes occupés dans de précédentes leçons, *la Samienne*. Nous avons examiné environ les deux tiers de ce qui a été retrouvé par M. Lefebvre. Les scènes que j'avais analysées, la dernière fois, étaient d'un intérêt moins grand que les précédentes ; mais elles avaient pour nous ce grand mérite qu'elles apportaient un témoignage incontestable et curieux de la place qu'il convient d'attribuer à la *Samienne* dans l'œuvre de Ménandre. Il ressortait, en effet, de ces dernières scènes que la pièce avait été écrite par Ménandre non dans sa maturité, mais dans sa jeunesse; tandis que l'*Arbitrage* doit être certainement reporté à une date postérieure. Et voici sur quelles preuves nous nous étions fondés : il y a, dans la dernière scène, une satire personnelle, certainement peu vive, peu méchante, qui ne visait que des gens déjà décriés : des parasites, des ridicules que la comédie moyenne avait déjà raillés. Mais, comme il ne fut pas du goût de Ménandre de donner à ces attaques une plus grande place dans ses comédies, la *Samienne*, qui en contient encore, est une œuvre de jeunesse, toute voisine de la comédie moyenne dont elle a gardé certains caractères.

Cette comédie a de réels mérites : nous les avons sentis dans les premières scènes, dans le récit de Déméa. Mais ce fait qu'elle est une œuvre de jeunesse explique pourquoi l'action est saccadée, coupée d'imprévu, pourquoi il y a dans les caractères, quelque intéressants qu'ils soient, des traits qui surprennent et déconcertent. Faisons pourtant des réserves nécessaires, puisque, en somme, nous ne la reconstituons qu'avec le tiers de la pièce complète. La comédie, vous ai-je fait remarquer, semble terminée. Vous vous rappelez l'intrigue : Déméa a cru prendre son fils en faute, lorsqu'il a appris que l'enfant, qu'il croyait être le sien et celui de sa maîtresse, est, en réalité, celui de Moschion.

Mais, plein de confiance en la loyauté de son fils, il a rejeté toute l'aventure sur la Samienne qu'il accuse d'avoir séduit Moschion : il la chasse. Des incidents, que des lacunes importantes nous empêchent de connaître, lui ont démontré son erreur. L'enfant est bien de Moschion ; mais la mère est une jeune fille qu'il doit épouser le jour même. Déméa pardonne. Tout rentre dans l'ordre : le mariage va avoir lieu ; la Samienne rentre au logis. Nikératos, le père de Plangon, a fini par tout apprendre de Déméa lui-même... La pièce est donc finie ? Nous n'en sommes encore qu'à la moitié. Quelles péripéties la prolongent ?

Voici ce que Ménandre a imaginé pour la faire rebondir à ce moment : Moschion, le fils de Déméa, est, par un point d'honneur — je le dis tout de suite — excessif, exagéré, mais rendu vraisemblable par la fine psychologie de Ménandre, irrité contre son père. Lorsque celui-ci lui a adressé reproches et réprimandes pour s'être laissé séduire par la Samienne, il s'est conduit en fils obéissant ; il n'a point protesté, afin de ne point compromettre Plangon. Mais il garde un vif ressentiment de la conduite de son père ; il sent toute l'injustice de ces reproches ; il la sent plus fortement que nous ne nous y attendons, puisque tout est maintenant arrangé par le prochain mariage. Il exprime ses sentiments dans le monologue suivant :

« Moschion. — Je me suis contenté de m'être lavé avec peine du reproche qu'on m'adressait, et j'ai cru que j'avais encore assez de chance ; mais, à mesure que je rentre dans mes esprits, que je recommence à raisonner, je suis tout à fait hors de moi, je suis plein d'irritation en pensant à la faute dont mon père m'a cru coupable, si je n'avais eu aucun scrupule quant à la jeune fille, si tant de raisons ne m'avaient retenu, mon serment, mon amour, le passé, l'habitude, tout ce qui m'asservit, il ne m'aurait pas accusé, une seconde fois, moi présent, d'une pareille chose : j'aurais disparu de la ville ; je serais allé quelque part en Bactriane, en Carie ; j'y serais resté à jouer de la lance. Mais, à cause de toi, chère Plangon, je renoncerai à tous ces exploits ; je n'ai pas le droit d'y penser. Eros, qui est le maître de mon cœur, ne me le permet pas. Mais je ne dois pas cependant négliger cette insulte comme un homme qui n'a ni cœur, ni honneur ; il faut que j'aie au moins l'air de la ressentir ; je veux au moins l'effrayer, lui faire croire que je vais partir ; à l'avenir, il prendra mieux garde d'être injuste envers moi, quand il verra que je ne prends pas la chose en plaisanterie. Mais voici l'homme qu'il me faut, juste au bon moment ! »

Survient l'esclave Parménon, qui sort de la maison. Vous

voyez que Moschion a songé, un moment, à s'engager, à prendre du service à l'étranger, et que, par amour pour Plangon, il y a renoncé. Il veut maintenant tirer une vengeance anodine de son père, lui faire croire que, ne pouvant supporter cette injurieuse accusation, il va s'éloigner. Deux choses sont à remarquer dans ce monologue : d'abord la résolution que prend Moschion de s'exiler au loin. C'est, à l'époque de la comédie nouvelle, chose banale au théâtre ; les jeunes gens y ont recours, lorsqu'ils se trouvent dans l'embarras à la suite de quelque fâcheuse affaire. Alors, en effet, les armées sont composées de mercenaires qui espèrent retirer des combats gloire et profit. Le soldat fanfaron est un type de la comédie nouvelle : nous en trouverons un dans la *Belle aux Boucles coupées*. Le type est passé dans la comédie latine, chez Plaute, chez Térence ; il se trouve dans l'*Eunuque*. Toute une pièce de Plaute, le *Miles gloriosus*, a même pour protagoniste un de ces soldats. Une telle résolution ne doit donc pas surprendre. Depuis l'expédition d'Alexandre, depuis la conquête de Babylone, sous les diadoques encore, les armées se recrutent surtout en Grèce. Et, dans un coup de tête, les jeunes gens s'engagent souvent. — D'autre part, les sentiments que manifeste Moschion méritent davantage notre intérêt. Et je tiens à les analyser de près parce qu'ils surprennent tout d'abord. N'est-ce pas là un moyen artificiel et arbitraire employé par Ménandre pour prolonger l'action, et donner à la pièce la longueur voulue ? Notre connaissance incomplète de l'action nous oblige cependant à certaines réserves. Nous ignorons, en effet, comment le portrait de Moschion tracé par Ménandre justifiait et, dans les scènes antérieures, préparait la résolution du jeune homme ; et nous n'en sommes peut-être si étonnés que parce que la préparation nous manque. Son caractère, tel qu'il nous apparaît alors, nous explique sa décision ; mais elle nous semble néanmoins un caprice d'enfant gâté. Comme nous voyons, pour la première fois, dans cette scène le jeune Moschion, sa conduite nous surprend. Ménandre avait dû tout arranger pour la rendre naturelle.

Le caractère de Moschion est celui de certains jeunes premiers amoureux. Il y a, dans la comédie de Ménandre, une grande variété de types d'amoureux. Les pièces que nous possédons de lui et leurs imitations latines en témoignent. Il y a bien des nuances dans la peinture de l'amour chez les jeunes gens. Les uns ne recherchent que le plaisir grossier des sens : ainsi Chéréas dans l'*Eunuque* de Térence ; d'autres, au contraire, sont des dilettantes, qui aiment en connaisseurs. Chéréas lui-même s'intitule *elegans formarum spectator*. Ce type est évidemment emprunté à

Ménandre. D'autres, enfin, ont une âme plus délicate ; ils aiment avec sincérité et profondeur ; leur sentiment est noble ; ils se croient attachés par devoir à l'objet de leur amour ; et, s'ils ont commis quelque faute, ils ont le sentiment d'une obligation et d'une responsabilité envers celle qu'ils ont possédée. De tels amoureux se rencontrent chez Térence. Dans la plus intéressante de ses comédies, l'*Andrienne*, Pamphile en est l'exemple.

Voici une scène, de l'*Andrienne*, où il converse avec la servante de sa maîtresse ; celle-ci a été élevée par Chrysis, qui est morte :

« PAMPHILE. — Me crois-tu assez lâche, Mysis, assez ingrat, assez inhumain, assez barbare pour que ni l'habitude... »

— *Consuetudo*, dit Térence, et Ménandre emploie le mot συνήθεια que traduit son imitateur.

« ... Ni l'amour ni l'honneur ne m'émeuvent et ne me prescrivent de garder ma foi ?

MYSIS. — Je ne sais qu'une chose : c'est qu'elle a mérité que tu ne l'oublies pas !

PAM. — L'oublier ! Mysis, j'ai encore gravé dans mon cœur les paroles de Chrysis. A son lit de mort, elle me fit appeler : je vins ; elle vous avait éloignées : nous étions seuls ; elle me dit : « Mon bon Pamphile, tu vois sa beauté, sa jeunesse ; et tu n'ignores pas à quel point maintenant l'une et l'autre lui seront inutiles pour défendre sa pudeur et son bien. Par cette main droite, au nom de ton génie, de ta loyauté, de son isolement, je t'en supplie, ne l'abandonne pas et ne la trahis pas. Si je t'ai aimé comme un père, si elle t'a chéri uniquement, si elle a été complaisante pour toi en toutes choses, je te donne à elle pour mari, pour ami, pour tuteur, pour père. Je te laisse tous nos biens, et les confie à ta foi. » Et elle me remet Glycère en mes mains ; la mort aussitôt fait son œuvre. J'ai reçu le dépôt, je saurai le conserver. »

Pamphile est plus émouvant que Moschion ; ses paroles ont plus de vivacité, ses sentiments plus de profondeur. L'histoire elle-même est aussi plus romanesque. La jeune fille ainsi livrée à elle-même, seule, sans ressources, nous touche davantage. Les jeunes gens de Ménandre ont un cœur aussi bon ; ils se disent contraints par leur devoir, ils se croient responsables du sort de celle qu'ils aiment. Moschion est, certainement, un des premiers modèles de ce type cher à Ménandre. Il nous intéresse vivement déjà, et cependant il est complet. L'amour et le point d'honneur font agir Pamphile ; et, pour pousser plus loin cette comparaison, le point d'honneur de Pamphile est plus émouvant que celui de Moschion vis-à-vis de son père. Moschion veut l'effrayer seulement. Dans

l'*Andrienne*, au contraire, Pamphile résiste à son père, qui, pour l'éprouver, veut le marier à une autre. A la fin de la pièce arrive un Athénien, Criton, expatrié à Andros, qui révèle tout le secret de l'aventure : la jeune fille est de bonne famille ; rien ne s'oppose à ce que Pamphile l'épouse. Le père de Pamphile s'imagine que Criton est un personnage payé par le jeune homme pour forcer sa décision ; c'est une fourberie, dit-il à son fils. Celui-ci est très sensible à cette accusation de fausseté. Aussi lui, qui, jusque-là, a refusé d'écouter les propositions de son père, faiblit-il à ce moment : « Je veux bien, dit-il, épouser qui vous voudrez, afin de vous montrer combien vous vous trompez. » Le sentiment qui domine Pamphile est encore celui de Moschion, qui est accusé injustement par son père comme un fils indigne. Et cela nous aide à comprendre pourquoi Moschion ne peut supporter l'insulte paternelle.

Parménon apparaît, à la fin du monologue de Moschion, sur le seuil de la porte. Moschion l'appelle, afin de lui faire préparer la petite comédie projetée. Parménon réfléchit à part lui ;

« Par Zeus tout puissant, je me suis conduit d'une façon absurde et ridicule : je n'avais rien à me reprocher, et j'ai été saisi de peur ; j'ai fui mon maître. Qu'avais-je fait pour cela ? Considérons exactement les choses, une à une : mon jeune maître a eu des torts envers une jeune fille de condition libre ; ce n'est certes pas la faute à Parménon. Il l'a rendue mère ; Parménon n'en est pas responsable. L'enfant est entré dans notre maison : c'est lui qui l'a apporté ; ce n'est pas moi. Quelque domestique a tout avoué ; encore une fois, quel mal a fait Parménon en tout cela ? Rien du tout. Alors pourquoi t'es-tu enfui, imbécile, lâche ? C'est ridicule ! Il m'avait menacé de me marquer... Quelle différence y a-t-il à l'être justement ou injustement ? C'est toujours aussi agréable !

Moschion. — Hé, toi !

Parm. — Bonjour.

Mos. — Trêve à ce bavardage ; entre vite à la maison.

Parm. — Pourquoi faire ?

Mos. — Apporte-moi une chlamyde et une épée.

Parm. — Que je t'apporte une épée.

Mos. — Oui, et vite.

Parm. — Pourquoi ?

Mos. — Va et fais tout ce que je t'ai dit.

Parm. — Quelle est cette histoire ?

Mos. — Si je prends une courroie...

Parm. — Inutile, j'y vais. (*Il s'arrête.*)

Mos. — Qu'as-tu à tarder ? — Mon père va venir, il me suppliera de rester, inutilement, au moins pour un temps ; il le faut. Puis, quand il me plaira, je céderai. Il faut seulement que je joue bien mon rôle. Par Dionysos, c'est difficile. Voilà : j'entends le bruit de la porte ; il vient. »

Moschion commence à réfléchir sur lui-même ; et son caractère, tel qu'il va se développer dans la fin de la scène, achèvera de nous faire comprendre sa surprenante résolution, son caprice d'enfant gâté. Vous voyez qu'il est déjà inquiet sur l'issue de la petite comédie : il est d'un caractère faible et sans énergie. La scène devient plus animée ; elle est faite sur le modèle de la scène entre Déméa et Nikératos. Elle est écrite en tétramètres trochaïques.

Parménon revient donc et s'adresse à son jeune maître :

« — Je crois que tu es en retard sur les événements ; tu ne sais rien, tu n'as rien appris et tu te fais un souci bien inutile...

Mos. — Tu n'apportes pas...

Parm. — On prépare ta noce là dedans ; on verse le vin, on brûle l'encens, on allume le feu pour le sacrifice.

Mos. — Tu m'entends, tu ne m'apportes pas...

Parm. — On t'attend depuis longtemps.

Mos. — Moi ? que me veut-on ?

Parm. — La jeune fille... (*Ici le passage est mutilé.*)

Mos. — Tu tardes encore ?

Parm. — Tu es heureux, tu n'as rien à craindre. Courage ! que veux-tu ?

Mos. — Tu veux me faire la leçon, sacrilège ! dis ! (*Il le frappe.*)

Parm. — Que fais-tu, Moschion ?

Mos. — Ne vas-tu pas courir, m'apporter ce que je te dis ?

Parm. — Il m'a déchiré la lèvre !

Mos. — Tu n'as pas fini de parler ?

Parm. — J'y vais ! en voilà un malheur !

Mos. — Finiras-tu ?... Dépêche-toi : rapporte quelque nouvelle. Maintenant le voilà qui va venir. S'il ne me supplie pas de rester, je vous le dis, s'il me laisse partir, dans sa colère... j'avais oublié d'y penser tout à l'heure. Alors que faire ? — Sans doute il ne fera pas cela ! Si cependant... tout arrive ! Je vais me faire moquer de moi, par Zeus ! en venant à récipiscence. »

Moschion comprend donc le ridicule puéril de sa conduite ; il voit le danger réel qu'il va courir, si son père le laisse partir. S'il cède, quel ridicule ! Ce trait est mis là par Ménandre, afin de rendre ce que la résolution de Moschion a d'imprévu plus vrai-

semblable. Ménandre aime, d'ailleurs, beaucoup les scènes de mystification : ainsi, dans l'*Arbitrage*, qui, par sa conception, n'est pas sans quelque analogie avec la *Samienne*, l'action est prolongée par la mystification de Smikrinès, le seul personnage qui ne soit pas encore au courant du dénouement.

Le manuscrit de la *Samienne* s'arrête ici. Nous ignorons la fin de la pièce. Sans doute, il devait y avoir une jolie scène entre ce fils, indécis entre son curieux point d'honneur et sa crainte d'être pris au piège, et Déméa, père au caractère faible, mais vif et primesautier, qui aime son fils, qui est très bon, mais qui sait user joliment de l'ironie et plaisanter avec son interlocuteur. Ménandre avait dû tirer habilement parti de ces traits. Déméa comprenait aussitôt la pensée de Moschion, consentait à son départ pour l'effrayer et, finalement, lui ouvrait ses bras. Tout finissait heureusement par le mariage de Moschion et Plangon.

La *Samienne* n'est point une très longue pièce, surtout si le monologue de Déméa était le début même. Peut-être était-il précédé d'autres scènes, car vraiment la pièce serait bien courte. Toutefois, à s'en tenir aux indications nécessaires pour comprendre l'intrigue, il ne nous manque que peu de chose, car Déméa expose presque toute l'action. Mais, puisque la pièce marche de façon un peu imprévue, peut-être se mettait-elle lentement en marche.

La peinture des caractères est curieuse ; mais l'art de Ménandre y est inférieur à celui que montre l'*Arbitrage*. Il y a de l'arbitraire et du caprice dans les caractères comme dans l'action ; mais Ménandre a tout rendu vraisemblable. Les péripéties, selon l'excellente habitude de Ménandre, naissent d'une passion et ne sont pas dues au hasard. Le caractère de Moschion a, malgré tout, une unité et se comprend bien. Cette pièce de jeunesse montre, enfin, ce qui est à la fois pour Ménandre un avantage et un defaut : il n'y a pas, à vrai dire, de caractères. D'autres pièces ont pour titres des noms de vices ou de vertus ; mais nous ne les possédons pas et ne savons pas ce qu'étaient les caractères peints par Ménandre. Toutefois jamais il n'isole une qualité maîtresse à laquelle toutes les autres soient subordonnées. Aussi ses personnages sont-ils vivants ; ce sont des individus qui n'ont rien d'artificiel ni d'abstrait. Ils agissent peut-être capricieusement; mais Ménandre rend leur conduite vraisemblable. Déméa n'accuse point son fils : il rejette toute la faute sur sa maîtresse, l'innocente Samienne. Soit ; mais le contraire serait plus vraisemblable. Ménandre lui-même s'en est aperçu, puisqu'il a souligné cette conduite inattendue en la faisant expliquer directement

aux spectateurs par Déméa lui-même. Le défaut que n'évite pas quelquefois Ménandre, c'est que de tels personnages, si vivants qu'ils soient, paraissent faibles et leur conduite sans suite véritable : il leur manque des traits généraux.

## Le Héros.

La première comédie du recueil découvert par M. Lefebvre est *le Héros*. Nous n'en avons qu'un court fragment ; mais c'est précisément le début de la pièce. Cela est d'autant plus important, que nous n'avons point le début des autres pièces retrouvées, ni de l'*Arbitrage*, ni de la *Samienne*, ni de la *Belle aux boucles coupées*. Nous pouvons donc voir, maintenant, comment commençaient les comédies de Ménandre.

Tout d'abord la disposition est la même que dans les pièces de Plaute et de Térence : le manuscrit, dont la page est numérotée 28, car une comédie précédait celle-ci, donne un sommaire en vers iambiques, fait par un grammairien sans doute, et qui nous fournit, malgré sa sécheresse, de précieux renseignements sur l'intrigue. Ce sont douze vers médiocres, écrits dans une langue terne, et qui sont un résumé fort libre de l'action. Puis suit la liste des personnages donnée, détail intéressant, dans l'ordre où ils apparaissent au cours de la pièce. Le premier est Gétas, un esclave, puis Daos, autre esclave : la pièce commence par une conversation entre ces deux personnages. Le troisième est Ἥρως θεός : quel est-il ?

M. Lefebvre, lorsqu'il découvrit le manuscrit, reconnut immédiatement que ces vers étaient de Ménandre ; car, en tête de cette page du *Héros*, on lit... ΕΝΑΝΔΡΟΥ. Le titre de la pièce manquait ; mais il supposa aussitôt que c'était la pièce, dont nous ne connaissions que le titre et un vers : *le Héros*. On fit quelques objections ; mais l'hypothèse a été confirmée par M. Körte. Celui-ci, parmi les bribes nouvelles publiées par M. Lefebvre dans sa deuxième édition, reconnaît le vers cité par ce grammairien comme étant du *Héros*.

Le titre de la pièce vient donc de ce personnage Ἥρως θεός. Or il semble bien que le « Héros » n'apparaissait que pour dire un prologue. Ce détail mérite notre attention.

Il arrivait fréquemment, en effet, dans les pièces de Ménandre, leurs imitations latines sont là pour en témoigner, que l'exposition était faite d'abord dans une scène dialoguée — et c'est ici le cas — puis dans un monologue débité par quelque personnage qui n'avait point, le plus souvent, d'autre rôle dans la pièce. Cette

sorte de prologue mettait le spectateur au courant de l'intrigue. Ainsi, chez Plaute, dans la *Cistellaria*, la déesse Fides intervient dans ce but. Dans le *Trinummus*, ce sont Luxuria et Inopia ; dans l'*Aululaire*, le Lar Familiaris, qui protège Euclion et sa famille. Cela rappelle tout à fait le prologue du *Héros* ; car le Lar Familiaris raconte au spectateur combien Euclion est avare, et annonce qu'il fera découvrir à celui-ci une marmite pleine d'or, qui sera la dot de Phédria, fille d'Euclion. Cette jeune fille est, en effet, pleine de soins et de vénération pour le Lar Familiaris; tandis que le vieil avare le néglige. L'Ἥρως θεός est lui aussi, en quelque sorte, le Lar Familiaris de la maison où la pièce se joue. C'est l'âme divinisée du héros protecteur du γένος. Son rôle dans la pièce est uniquement de compléter l'exposition par un prologue ; il est donc très accessoire. Il donne son nom à la pièce, et cela nous prouve, une fois de plus, quel médiocre fondement sont les titres pour toute hypothèse concernant l'intrigue.

La scène se passe dans un dème pauvre de l'Attique, le dème campagnard de Ptéléa, auprès de l'Hymette. Les personnages sont, en effet, de pauvres gens. Voici les éléments de l'intrigue ; vous y reconnaîtrez les incidents obligés de la comédie nouvelle. Dix-huit ans avant le jour où s'ouvre l'action, Myrrhina, mise à mal par Lachès, a accouché de deux jumeaux, un fils Gorgias, une fille Plangon. Plus tard Myrrhina a épousé Lachès, sans reconnaître en lui son ancien amant. Les deux jumeaux ont été confiés à la nourrice Sophroné qui les a remis à un berger Tibeios, affranchi par Lachès. Tibeios les élève. Jusqu'ici rien que de très banal. Tibeios est mort laissant une situation très obérée. Il a, dans une famine, emprunté deux mines à Lachès et n'a pu les lui rendre. Gorgias, afin de rendre les honneurs funèbres à son père adoptif, a emprunté une troisième mine. Mais, pour éteindre cette dette, Gorgias et sa sœur se sont faits esclaves volontaires de Lachès. Ils sont donc les esclaves de leur père : situation imprévue et saisissante, qui doit amener à la fin de la pièce l'inévitable reconnaissance. Plangon, à son tour, a eu deux aventures : d'abord, elle est aimée par son voisin Phidias, jeune homme de bonne famille ; elle s'est donnée à lui. Phidias a-t-il usé de violence ? La jeune fille a-t-elle consenti ? Nous n'en savons rien. D'autre part un esclave de Lachès, Daos, veut l'épouser. Telle est la situation. A la suite d'incidents que nous ne connaissons pas, puisque nous ne possédons que les 50 premiers vers de la pièce, la paternité de Lachès était reconnue, et Plangon épousait Phidias.

Cette intrigue donnait lieu, sans doute, à des malentendus émouvants, surtout pour la mère, qui apprenait vraisemblable-

ment avant Lachès quels étaient ses enfants, voyait, sans pouvoir protester, sa fille demandée en mariage par un esclave, et enfin comprenait que Plangon, elle aussi, avait été séduite. Certaines scènes devaient être très pathétiques.

Nous possédons la première scène : Daos s'entretient avec un autre esclave de Lachès, Géta. Le caractère de cet esclave amoureux est curieux. Daos a une grande délicatesse de sentiments ; son amour est très sincère. — (Dans une pièce de Plaute, la *Casina*, nous sommes avertis par le prologue que nous assisterons à un mariage d'esclaves ; et, comme il prévoit les protestations des spectateurs qui dédaignent de s'intéresser à de pareils êtres et de les voir se marier, Plaute a soin de nous prévenir qu'il en est ainsi en Grèce, à Carthage, en Apulie même où les noces des esclaves sont aussi somptueuses que celles des hommes libres) Voici cette scène :

« G. — Je crois, Daos, que tu as fait quelque grosse sottise, et te voilà dans l'angoisse, à la pensée de la meule et des entraves ! Cela se voit bien ! car pourquoi te frappes-tu la tête si souvent ? Pourquoi t'arrêtes-tu, t'arrachant les cheveux ? Pourquoi gémis-tu ?

D. — Hélas !

G. — C'est bien cela, coquin ! Ne devais-tu pas, si tu as pu ramasser un petit pécule, me le confier, pour le retrouver quand tu seras sorti d'embarras ? Maintenant, je partage ta peine.

D. — Je ne sais pas ce que tu veux dire ; mais il m'est arrivé une méchante histoire... Je suis perdu, Géta.

G. — Que dis-tu, maudit ?

D. — Ne me maudis pas, au nom des dieux : j'aime !

G. — Que dis-tu ? tu aimes !

D. — Oui.

G. — Ah ! ton maître te donne plus de deux chénices (1) ! Cela ne vaut rien. Daos ! Tu dévores sans doute plus qu'à ta faim !

D. — Mon âme a été remuée à la vue d'une servante de notre maison, une bonne fille, de ma condition, Géta.

G. — Elle est esclave ?

D. — A peu près, c'est tout comme. Il y avait un berger du nom de Tibéios qui habitait ici à Ptéléa ; il avait été esclave dans sa jeunesse. Il avait ces deux enfants jumeaux, à ce qu'il disait : Plangon, celle que j'aime...

G. — Bien, je commence à comprendre.

(1) Chénice, mesure de blé. Géta veut dire : on te nourrit sans doute trop bien pour que toi, pauvre esclave, tu aies des soucis amoureux.

D. — ...Et le garçon, Gorgias.

G. — Celui qui s'occupe des bestiaux maintenant chez vous.

D. — C'est bien cela. Devenu vieux, Tibeios, leur père, pour les nourrir emprunta une mine à mon maître, et puis, car c'était un moment de famine, une mine encore, et il mourut.

G. — Sans doute, ton maître ne voulut pas lui prêter une troisième mine.

D. — Peut-être ! Il mourut donc. Gorgias se procura quelque monnaie, lui donna la sépulture, lui rendit les derniers devoirs et vint chez nous avec sa sœur, où il demeure pour payer sa dette en travaillant.

G. — Et que fait Plangon ?

D. — Elle travaille la laine avec ma maîtresse, et lui rend quelques services.

G. — Elle fait la suivante ?

D. — Tu te moques de moi, Géta.

G. — Non, par Apollon !

D. — Géta, elle est très sage et très bien élevée.

G. — Et toi, alors, qu'espères-tu ?

D. — Je n'ai rien essayé de faire en cachette, par Hercule ! J'ai tout dit à mon maître : il m'a promis qu'elle m'épouserait ; il en a parlé au frère.

G. — Mes compliments !

D. — Pourquoi ? Il est absent depuis trois mois pour une sienne affaire. Il est allé à Lemnos... Qu'il soit récompensé. »

Telle est la scène, où se marque bien la différence entre le théâtre latin et le théâtre grec : ici les esclaves ne sont pas uniquement des fourbes ; ils prennent part à l'action d'une façon plus élevée.

Je ne veux point m'attarder sur cette comédie que nous connaissons si mal. La fois prochaine, nous étudierons *la Belle aux boucles coupées*.

---

# Les traductions de la Bible en Angleterre

**Par M. F. BONNASSIEUX,**

*Professeur à l'Ecole de Théologie de Lyon.*

## Les traductions de la Bible en langue vulgaire, en Angleterre, avant le XVIe siècle.

En France, les traductions de la Bible en langue vulgaire se multiplièrent jusqu'au XVIe siècle. Ce furent, d'abord, des traductions isolées d'un ou plusieurs livres de l'Ecriture, les Psaumes surtout et les Evangiles. Sous le règne de Louis IX, l'Université de Paris donna, entre 1226 et 1250, la première version complète de tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testaments, cette version s'est « annexé plusieurs morceaux qui existaient avant elle, et elle a si bien occupé la place qu'on n'a jamais pu refaire, d'une manière populaire, l'œuvre accomplie alors (1) ». Divers remaniements opérés par Guyard Desmoulins, vers 1300, et par d'autres encore, un peu plus tard, en firent « la Bible historiale ». Au XIVe siècle, on trouve une traduction des Epîtres et des Evangiles par Jean de Vignay, la Bible du roi Jean, celle de Charles V, par Raoul de Presles, enfin le Psautier Lorrain. La première traduction française imprimée fut l'œuvre de deux moines et parut à Lyon en 1477. Une Bible hollandaise sortait des presses cette même année. La première édition de la Bible allemande avait paru en 1466, et jusqu'en 1520, vingt autres allaient lui succéder. La Bible espagnole, traduite en 1405, était imprimée en 1478 ; et l'on avait vu à Venise, en 1471, deux éditions italiennes.

Or, il fallut, en Angleterre, attendre jusqu'en 1525 pour voir imprimer le Nouveau Testament de William Tyndale. Comment expliquer ce retard ? Est-il vrai que l'on dût attendre d'abord Wycliffe, puis la Réforme, pour avoir une Bible anglaise ?

A la vérité, l'activité des traducteurs jusqu'au XIIIe siècle fut moins grande qu'en France ; elle ne s'arrêta pourtant jamais. On

(1) Samuel Berger : *la Bible française au Moyen Age*, p. 110.

trouve, en effet, des traductions dès la période-anglo-saxonne. Sans parler des poèmes bibliques de Coedmon (680), on sait que Bède a traduit plusieurs parties de la Bible (1), et que la mort l'empêcha de terminer une version du IVe Evangile (2). Le roi Alfred entreprit une traduction des Psaumes qu'il ne put achever. Ælfric se contenta de paraphrases en vers. En tous cas, les traductions au moins partielles de la Bible, en anglo-saxon, durent être en nombre assez considérable, car en dépit des bouleversements, des incendies et des révolutions où sombrèrent en masse les manuscrits, il en subsiste encore plusieurs, dont trois contiennent les Psaumes, et trois les Evangiles (3), survivance considérable eu égard à l'immense destruction des œuvres littéraires de cette époque.

La conquête normande arrêta naturellement les traductions en anglais. Le français devenait la langue des écoles, du barreau et de la cour, et généralement de tous ceux qui savaient lire. C'est à eux qu'étaient destinées les traductions en français, d'origine anglo-normande, tels que le psautier anglo-normand de Cantorbéry et la bible anglo-normande du XIVe siècle, cités d'ordinaire parmi les traductions françaises. Cette partie instruite de la nation pouvait aussi lire le texte sacré dans de nombreux manuscrits latins (4). Pour le peuple, peu capable de lire, et, du reste, trop peu fortuné pour posséder des manuscrits, les prédicateurs traduisaient en langue vulgaire tels ou tels passages de la bible, qu'ils devaient ensuite commenter. Cependant, c'est en anglais que Richard Rolle traduisit et commenta les Psaumes. D'autre part, Thomas More affirme que longtemps avant Wycliffe, la Bible avait été traduite en anglais (5) par des gens vertueux et savants ; mais aucun document ne confirme pour nous cette assertion.

Wycliffe s'autorisa de l'existence dans les autres pays de traductions en langue vulgaire pour en demander une en anglais. Il paraît même certain, à présent, qu'il prit d'anciennes traductions

(1) Cf. le témoignage de Purvey, dans le *General Prologue* : « If worldly clerkis loken wel here croniclis and bokis, thei shulden finde that Bede translatide the Bible. »

(2) D'après le témoignage de son biographe Cuthbert.

(3) *The Holy Gospels in anglo-saxon Northumbrian and old Mercian Versions*, edited by the Rev. Walter. W. Skeat, 1871-1877.

(4) Cf. *Social England* by Trail, p. 538.

(5) « The whole byble was longe before his dayes by vertuous and wellerned men translated into the Englysh tonge and by good and godly people with devocyon and sobernes well and reverently red. » (*A Dyaloge of syr Thomas More Knygte*, p. CVIII.)

de livres entiers de la Bible, et après leur avoir fait subir quelques retouches, les inséra dans son propre travail. On sait comment la version de Wycliffe devint l'instrument de révoltes non seulement religieuses, mais sociales. La peste noire avait profondément troublé le pays ; les nouveaux impôts, le « poll tax » en particulier, causaient un mécontentement universel. Alors parurent les Lollards ou « pauvres prêtres ». Ils entreprirent de prêcher au peuple la vérité religieuse contenue dans la Bible ; ils remanièrent la traduction de Wycliffe et la complétèrent par des introductions et des commentaires marqués de leurs doctrines. Le résultat fut une violente poussée vers l'anarchie et le communisme. Les meurtres, les incendies se succédèrent. On les justifiait par la Bible. Aussi, en 1408, l'archevêque Arundel réunissait-il une assemblée à Oxford ; il y faisait décréter que « personne dorénavant ne devrait de sa propre autorité traduire en anglais, quelque partie que ce soit de l'Ecriture », et que personne ne devrait lire les versions « récemment composées, soit à l'époque de John Wycliffe, soit depuis, à moins que cette version ne « soit approuvée par l'Ordinaire ou un Concile provincial » (1).

Ce fut, en Angleterre, la première défense de traduire ou de lire les Ecritures en langue vulgaire. Cette défense était portée pour un temps, et ne s'étendait, semble-t-il, qu'à la province d'Oxford. En France, en 1229, le concile provincial de Toulouse avait, lui aussi, interdit la lecture des Livres saints en langue vulgaire, pour arrêter dans le Midi la diffusion des doctrines des Albigeois, qui se réclamaient de la Bible. Mais cela n'avait pas empêché les traductions de se multiplier dans les autres régions de la France.

Plus tard, lorsqu'il s'agit de la Bible de Tyndale, ce ne fut plus l'autorité ecclésiastique qui intervint, mais le pouvoir royal. Henri VIII rendit plusieurs ordonnances à ce sujet, non seule-

(1) Concilium Oxoniense. — VII. Ne textus aliquis S. Scripturae in linguam anglicam de cætero transferatur per viam libri aut tractatus.

Periculosa quoque res est, testante beato Hieronymo, textum S. Scripturæ, de uno in aliud idioma transferre : eo quod in ipsis translationibus non de facili idem in omnibus sensus retinetur..., statuimus igitur et ordonamus, ut nemo deinceps aliquem textum sacræ Scripturæ, auctoritate sua, in linguam anglicanam vel aliam transferat, per viam libri, libelli, aut tractatus, nec legatur aliquis hujusmodi liber, libellus, aut tractatus, jam noviter tempore dicti Joannes Wiclif, sive citra, compositus, aut in posterum componendus, in parte vel in toto, publice vel occulte, sub majoris excommunicationis pœna, quousque per loci diœcesanum seu, si res exegerit, per concilium provinciale ipsa translatio fuerit approbata.

In Mansi S. *Conciliorum collectio*. Tomus XXVI, col. 1038.

ment pour interdire la version de Tyndale, mais toute traduction qui serait faite sans son autorisation. Dans une ordonnance du 14 novembre 1539, il confie à Cromwell le soin d'empêcher toute traduction qui ne serait pas faite d'après ses ordres ; après des considérations générales sur le désir de voir la Bible connue de tous, et les inconvénients des mauvaises traductions, il continue : « We late you witt that beyng desirous to have our People at tymes convenyent gene theymselves to th'atteynyng of the knowlege of Godoles wordes wherby they shall the better honour hym and observe and kepe his commandements, and also do their duties the better to us being their Prince and soveraigne Lord,

And considering that this our zeale and Desire cannot by any means take so good effecte as by grauntyng to theym *the free and lyberall use of the Bible in oure oune maternall English Tonge*, so onles it be forseen that the same passe at the beginnyng by one translation to be perused and considerid, the Frailtie of mesne is suche that the diversitie therof maye brede and brynge forthe manyfolde Inconvengences, as when wilfull and Hedy Folkes shall conferre upon the diversitie of the said translations,

We have therefore appoynted our Right Trusty and Welbeloved counsellour the Lorde Crumwell keper of our Pryvye seale to take for us and in our Name speciall care and charge that no manner of Personne or Persones within this our Realme shall enterprize attempte or sett in hand to Print any Bible in the English tonge of any manner of volume, duryn the space of fyve yeres next ensuyng after the Date herof, but only all suche as shal be Deputid Assignid and Admytted by the said Lord Crumwell (1) ».

En 1542, le 12 mars, il rend une nouvelle ordonnance donnant à Antony Marlar le droit exclusif d'imprimer la Bible en anglais : « We late you wytt that we, for certayne causes convenyent, of our grace especiall, have gyven and graunted to our welbelovyd Subject *Antony Marlar* citezyn and Haberdasher of our citie of London only to Prynte the Bible in our Englishe tongue (2). »

Ainsi, jusqu'à la conquête normande, l'Angleterre put rivaliser avec la France pour les traductions de la Bible en langue vulgaire. Mais, à partir de cette époque, la comparaison n'est plus possible. La classe instruite presque entière délaisse l'anglais pour parler et écrire en français. Seul, le bas peuple conserve sa langue; mais son ignorance lui rend difficile l'usage de traductions, même

(1) Rymer : *Fœdera*, etc., edit. 1741. T. VI, pars III, p. 39. *De Bibliis in vulgari edendis...*

(2) Rymer : *Fœdera*, etc., edit. 1741. T. VI, pars III, p. 77. *De imprimendo Biblia in vulgari...*

écrites en anglais. Au déclin de l'influence normande, lorsque la langue nationale reprend sa place, l'Angleterre est plongée dans un trouble profond, social et religieux. La Bible devient l'instrument du désordre. De là l'interdiction du concile d'Oxford qui arrêta le mouvement des traductions anglaises, et de là aussi les défenses portées plus tard par l'autorité royale.

Situation particulière au point de vue de la langue, difficultés spéciales au point de vue religieux et surtout social, telles sont les causes qui expliquent pourquoi, avant le Concile de Trente, l'Angleterre fut, de tous les pays catholiques, le seul où les progrès de l'instruction d'abord, et plus tard la découverte de l'imprimerie ne provoquèrent pas une diffusion rapide des traductions de la Bible en langue vulgaire.

F.-J. Bonnassieux.

*Bibliographie sommaire.* — Sur cette question on pourra consulter les ouvrages suivants, qui indiquent presque tous des bibliographies assez complètes.

1° Sur les traductions françaises de la Bible :

S. Berger. — *La Bible française au Moyen Age.* — Paris, 1884, in-8°.

V. Reuss. — *Fragments littéraires et critiques relatifs à l'histoire de la Bible française*, in *la Revue de Théologie de Strasbourg*, 1852, 1853, 1857, 1865, 1866, 1867.

R. Simon. — *Histoire critique des Versions du Nouveau Testament.*

2° Sur les versions faites en Angleterre :

G. Milligan. — *English versions of the Bible*, in : *Hastings Dictionary of the Bible*, t. IV, p. 855-860 (Edimburgh, 1902).

J.-H. Lupton. — *English versions of the Bible*, in : *Hastings Dictionary of the Bible.* Extra vol., p. 236-271.

J.-H. Blunt. — *English Bible*, in : *Encyclopædia Britannica.*

H. Henson. — *English Bible*, in : *Encyclopædia Britannica* (nouvelle édition).

F. Gasquet. — *The old English Bible.* — Dublin Review, 1895.

H.-W. Hoare. — *The Evolution of the English Bible.* — London, 1901.

A.-W. Pollard. — *Reproductions of the Authorized version of the Holy Bible*, 1611. Introduction. — London, 1912.

F. B.

---

# Sujets de devoirs

## I

## UNIVERSITÉ DE PARIS

### AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

**Dissertation.**

Origine et évolution de l'idée de cause.

### AGRÉGATION DES LETTRES

**Composition française.**

Commenter, en prenant des exemples dans les *Vaines Te dresses*, ce passage de Sully-Prudhomme (*Réflexions sur l'Art d Vers*, p. 7) : « Tant de variations des mêmes sujets ont tant fois défrayé les recueils de poésie, les mêmes thèmes éternels la douleur, spécialement de la peine d'amour, ont inspiré déjà si nombreux et si excellents poètes, que les productions sincèr des derniers venus ne peuvent plus guère se distinguer ent elles, et des précédentes, sinon par des nuances reflétant la pl intime personnalité de chacun d'eux... Il en résulte la nécessi pour chacun d'avoir recours aux plus délicates ressources langage. »

**Thème latin.**

Montesquieu, *Lettres persanes*, *Introduction*, depuis : « Je ne fa point ici d'épître dédicatoire... », jusqu'à : «... dans les nues.

**Version latine.**

Tite-Live, *Hist.*, XXXIV, ch. iv : « Sæpe me querentem... »

**Thème grec.**

Saint-Évremond, *Sur la morale d'Epicure* (*Œuvres choisies*, é Gidel, p. 430), depuis : « Le mot de volupté me rappel Épicure... », jusqu'à : «... le plus dangereux de tous les impies

### Version grecque.

ARISTOPHANE, *Les Oiseaux*, v. 708-736.

***

## AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

### Composition française.

Le réalisme de Rabelais étudié dans le *Quart livre*.

### Thème latin.

LA FONTAINE, *Psyché* (début), depuis : « Quatre amis »..., jusqu'à : «... il demanda jour et rendez-vous pour le lire. »

### Version latine.

JUVÉNAL, *Sat.*, XIV, v. 31-74.

### Thème grec.

LA BRUYÈRE, *De l'Homme*, 145, depuis : « Qui oserait se promettre de contenter les hommes ?... », jusqu'à : «... l'homme jusque dans le courtisan. »

***

## AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

1. Routes de commerce et marchés au XIIIe siècle.
2. La Prusse de 1802 à 1805.
3. Comparer les différentes régions désertiques de l'Afrique.

***

## AGRÉGATIONS DES LANGUES VIVANTES

### ALLEMAND

### Thème.

TAINE, *Essais de critique et d'histoire* (p. 67), depuis : « Cléarque, au coucher du soleil... », jusqu'à (p. 70) : « Le lendemain, le roi envoya des hérauts. »

### Version.

Novalis, *Geistliche Lieder*, depuis : « Was wäre ich ohne di gewesen ? », jusqu'à la fin.

### Dissertation française.

L'hellénisme de Schiller dans la *Fiancée de Messine*.

### Dissertation allemande.

Friedrich Schlegels philosophische Anschauungen.

ANGLAIS

### Version.

Chaucer, *House of Fame*, I, depuis : « But as I sleep... », ju qu'à : « As I shal telle you echoon » (v. 119-150).

### Thème.

Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, ch. iv, depui « Ce n'est pas ordinairement la perte réelle... », jusqu'à la fin chapitre.

### Dissertation anglaise.

Shakespeare's versification in *Mid. N. D.*, a. II, sc. iii.

### Dissertation française.

Montrer, par des exemples choisis dans le septième chant *Paradis perdu*, comment Milton s'est inspiré de la Bible et l'antiquité classique.

***

## ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

### Psychologie.

L'héroïsme a été défini : « La bonté dont on meurt ». — bonté est-elle bien véritablement l'essence de l'héroïsme ?

### Littérature.

Le chœur dans la tragédie antique et dans Racine.

*
* *

## LICENCES ET CERTIFICATS D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES

### ALLEMAND

#### Thème.

STENDHAL, *La Chartreuse de Parme*, ch. IX, depuis le début : « L'âme de Fabrice », jusqu'à : « Le bonheur le porta à une hauteur de pensée... »

#### Version.

OTTO LUDWIG, *Zwischen Himmel und Erde*, ch. I, depuis : « Wenn die älteren Einwohner der Stadt », jusqu'à : « Die Nachbarn wundern sich dass. »

#### Dissertation française.

Pourquoi le drame bourgeois a-t-il mieux réussi en Allemagne qu'en France, au XVIIIe siècle ?

#### Dissertation allemande.

Warum sehnte sich Gœthe nach Italien ?

### ANGLAIS

#### Version.

RUSKIN, *Sesame and Lilies*, I, depuis : « A book is essentially... », jusqu'à : «... that is a book. »

#### Thème.

MÉRIMÉE, *Colomba*, XIV, depuis : « Mon père a été un peu malade... », jusqu'à : «... nous avons parlé de votre seigneurie. »

#### Composition française.

« The *Paradise Lost*, écrit Addison, is looked upon by the best judges as the greatest production or at least the noblest work of genius in our language » (*Spectator*, n° 321). Que pensez-vous de ce jugement ?

### Rédaction anglaise.

Leading ideas in *Sesame and Lilies.*

*
* *

## CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES

### Morale.

« Le stoïcisme, a dit un moraliste contemporain, n'est qu'un pessimisme actif. » Cette définition vous paraît-elle suffisante ?

### Littérature.

La psychologie de l'ambitieux, d'après le sermon de Bossuet sur *l'Ambition.* Pourquoi, de Pascal à Mme de Sévigné, de La Rochefoucauld à La Bruyère, l'ambition a-t-elle été un des thèmes favoris des observateurs du XVIIe siècle ?

*
* *

## ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SÈVRES

### Morale.

Un moraliste américain, Emerson, disait que, pour bien diriger sa vie, il faut « attacher son char à une étoile ». Vous paraît-il avoir exagéré la nécessité d'un idéal élevé pour la conduite de l'existence ?

### Littérature.

Par une brève analyse du chapitre de la *Mode,* dans les *Caractères*, montrez comment La Bruyère sait, de l'observation d'un ridicule extérieur, s'élever à la *critique d'un vice* social ?

## II

## UNIVERSITÉ DE LYON

---

### ANGLAIS

#### Thème.

Bossuet, *Oraison funèbre d'Henriette de France*, depuis : « Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect... », jusqu'à : « ... les plus illustres monarchies du monde ».

#### Version.

Thackeray, *The Newcomes*, ch. XXI, depuis : « A company of old ...», jusqu'à : « ... Our good Colonel was not of the tyrannous ».

#### Dissertation anglaise.

In what respects does the Pilgrim's Progress belong to the spirit of the Elizabethan times ?

#### Dissertation française.

Chesterton moraliste.

#### Composition anglaise (*certificat primaire*).

« It vould be welln if nations and races could communicate their qualities ; but in practice when they look upon each other, they have an eye to nothing but defects. »

---

## III

## UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

### AGRÉGATION DES LETTRES.

#### Dissertation française.

Imaginez Fénelon, directeur spirituel de Sully-Prudhomme. (*Les Vaines Tendresses.*)

#### Version latine.

Quintilien, *Institution oratoire* : x, 3, 5-11, depuis : « Sed cum sit duplex quæstio... », jusqu'à : « Qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem ».

#### Thème latin.

Fontenelle, *Dialogue des morts anciens*, V, Homère, Esope, depuis : « Il fallait que vous fussiez bien hardi pour vous reposer sur vos lecteurs du soin, etc... », jusqu'à la fin.

#### Thème grec.

Rabelais, *Gargantua*, I, ch. XXXI, depuis : « Plus y a... », jusqu'à : « leur fin et période ».

#### Version grecque.

Thucydide, l. VII, ch. XXIX.

#### Grammaire.

Exposer brièvement les caractères qui distinguent le *dorien* de l'*attique*.

#### Métrique.

Esquisser brièvement l'évolution de l'alexandrin français depuis les origines jusqu'à nos jours.

### AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

#### Dissertation française.

Etudier la langue de Sully-Prudhomme dans les *Vaines Tendresses*. — On pourra prendre comme point de départ une ou deux pièces.

## LICENCES

### PHILOSOPHIE.

#### Version latine.

Lucrèce, 181-220 ; Brieger (175-213, Bernays), depuis : « Nunc age, quam celeri motu... », jusqu'à : « In terrarum accidat oras ? »

#### Psychologie.

Le sentiment de l'effort.

#### Morale sociale.

Formes et origines sociales des devoirs relatifs au travail.

#### Histoire de la philosophie.

Comment Renouvier a-t-il conçu la psychologie, son objet et sa méthode ?

### HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

#### Version latine.

Suétone, Vitellius, 16-17, depuis : « Postridie responsa opperienti... », jusqu'à : «... tractus in Tiberim ».

#### Histoire et institutions grecques et romaines.

Athènes et la Sicile pendant la guerre du Péloponèse.

#### Histoire moderne.

I. — Les dernières tentatives de la féodalité sous Louis XI et Charles VIII.

II. — La politique extérieure de la Régence ; le rôle de Dubois.

#### Histoire contemporaine.

L'organisation et la campagne bonapartiste pour la présidence de Louis-Napoléon.

#### Géographie.

Le loess : ses caractères et son origine.

LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES.

### Dissertation française.

I. — Comment s'allient, chez La Bruyère, l'observation pittoresque et la psychologie ?

II. — Le comique de La Bruyère.

III. — L'observation des mœurs et la satire chez La Bruyère et chez Lesage (Gil Blas, l. VII).

### Version (*avec commentaire*).

Suétone, Vitellius, 16-17, depuis : « Postridie responsa opperienti... », jusqu'à : « Tractus in Tiberim ».

### Version grecque.

Bacchylide, *Carmen* XVII (Ed. Fr Blass, Teubner).

LANGUES ET LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES VIVANTES.

### Version latine.

Voir licence de philosophie ou licence d'histoire.

### Dissertation française.

Voir licence de langues classiques.

## ALLEMAND

(*Agrégation. Certificats. Licence.*)

### Thème.

Texte, J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire : Hachette, in-16, p. 446, depuis : « Le XVIIIe siècle... », jusqu'à p. 447 : «..., littérature d'imagination. »

### Version.

Novalis, *Geistliche Lieder*, n° 11 : « Ich weiss nicht, was ich suchen konnte ».

### Dissertation française.

En quoi l'acquisition et la connaissance d'une langue étrangère sont-elles utiles pour la connaissance de notre propre langue ?

### Dissertation allemande.

Lessing als Reformator des deutschen Theaters.
Lessings Verhältnis zum Altertum, zur Religion, zur Kunst.
Heines Romantizismus.
Heine und Hegel.
Leit = und Grundgedanken des Romanzero.

## ESPAGNOL

### Dissertations.

(*Certificat secondaire.*)

La sociedad española á fines de la penultima centuria según el *Informe sobre la Ley Agraria.*

(*Certificat primaire.*)

¿ Cómo pinta Calderón las costumbres, virtudes ó vicios de la antigua España en *el Alcalde de Zalamea* ?

(*Licence.*)

Traduction et commentaire de Lope de Vega, *Arte nuevo de hacer comedias*, v. 11-48.

### Thème.

Molière, l'*Avare*, acte II, scène I, depuis : « Ah ! traître que tu es ! », jusqu'à : « Voici quelques articles qu'il a dictés. »

### Version.

Lucifer, sous le costume de saint François, demande l'aumône au mauvais riche :

LUZBEL.

Dale á San Francisco alguna
Limosna...

LUDOVICO.

No sé
Como no temes mi furia,
Fraile, fantasma ó demonio :

Sin duda tu muerte buscas.
¿ Qué me persigues, si sabes
Ya por experiencias muchas,
Que en mi no ha de hallar limosna
Tu religión, ni ninguna ?
¿ Qué me quieres ?

LUZBEL.

Reducirte,
Que la Omnipotencia Suma
Me lo manda, y es forzoso
Que con sus órdenes cumpla.
Y puesto que le obedece
Quien de los filos y puntas
De la invencible guadaña
No puede temer la furia,
Obedece tú, no esperes,
Que el término de tus culpas
Llegue, que está ya muy cerca.
Dale, Ludovico, alguna
Parte á Dios de las riquezas,
Que en esas arcas ocultas,
Para que por ese medio
Puedas aplacar su justa
Indignación, y piadoso
Sus auxilios te reduzcan
A restituir.

LUDOVICO.

Detente,
Que me admiro de que sufra,
Viven los cielos, mi rabia
Tus descompuestas locuras.
¿ Yo limosna ? vete luego,
Que mi hacienda, poca, ó mucha,
Mi fortuna me la ha dado.

LUZBEL.

Ludovico, no hay fortuna ;
Ni es la que tu hacienda llamas,

Absolutamente tuya:
Y no sólo la adquirida
Con viles cambios y usuras
Lo es toda de quien la goza,
Sino la del que madruga
Para el trabajo á la aurora,
Comiendo de lo que suda.
Todos los que en estos campos,
Tal vez con piadosa lluvia,
De la tierra, común madre,
Rompen las entrañas duras,
Yen sus senos, animosos,
Por depósitos sepultan
Del antecedente agosto
La mies más granada y rubia.
Después de muchos afanes,
Y esperanzas mal seguras,
Como á dueño de la tierra,
Su diezmo á Dios le tributan,
Y él lo entrega á sus ministros,
Con orden de que consuman
En sí sólo lo que basta,
Conforme el puesto que ocupan;
Y como sus mayordomos
En los pobres distribuyan
Lo demás, que Dios en ellos
Todas sus rentas vincula.
Cuantos adquieren riquezas
Con lo que al pobre le usurpan,
No verán de Dios la cara,
Sino es que las restituyan,
Como les fuere posible,
Y esto ninguno lo duda.
¿ Pues cómo tú de la hacienda
Dueño absoluto te juzgas,
Siendo corneja vestida
De tantas ajenas plumas?
Imprudente almendro, advierte,
Que según mis conjeturas
Será de ínfinitas plantas
Escarmiento tu locura.

(*El diablo predicador.*)

## ANGLAIS

### Thème.

Molière, *l'Avare*, acte III, scène I, depuis : « Est-ce que vous avez envie... », jusqu'à : « Les voilà bien malades. »

### Version.

Milton, *Paradise lost*, l. III, v. 1-45.

### Dissertation française.

Coleridge, critique de Shakespeare.

### Dissertation anglaise.

On the state of literature in England on the eve of the civil war.

## ITALIEN

### Thème.

P.-L. Courrier, Lettre à M. de Villoison (se trouve dans *Marcou*, Prosateurs, IIe cycle, p. 489).

### Version.

GIUSTI LETTERA ALLA MARCHESA D'AZEGLIO.

MIA CARA AMICA,

Vi scrivo da Colle di Val d'Elsa, piccolo castello che si chiama città per modo di dire, come Pascie. L'aria di questi luoghi è buona ; la gente, su per giù come l'aria ; e Poldo Orlandini che mi ha accolto in casa sua, è vero fratello di quel Checco Orlandini che avete veduto dai Mayer, e che in questo arrotarsi e sfregacciarsi insieme che si chiama convivere e conservare, ha saputo mantenere il suo conio primitivo, un po'ruvidetto a chi é awezzo alle cose lisciate, ma intero di peso. Appena toccate questre lastre, è stato come mettere l'olio nel lume per la mia salute ; ma per otto o dieci giorni di respiro, non sarò tanto bue da lasciarmi pigliare al gancio della speranza che mi ha fatto cilecca tante volte. A Livorno quel vento di prima mano è il vero diavolo dell'inferno per un disgraziato che ha i nervi tirati come corde

di violino. Quassù i venti arrivano quasi direi annacquati; e anco quel maladetto soffione affricano, quando ha fatto tanto di spingersi fino a queste cime, è così mutato che pare del luogo. Inforco mattina e sera una cavallina che pare un piccione, e che awezza a portare un medico, fa l'atto di voltare a ogni viottolo e di fermarsi a ogni uscio, come l'asino del pentolaio. Questi contadini che non guardano più su della bestia, mi dicono da tutte le parti: Oh sor Dottore! anzi, giorni sono, una donna mi portò nella strada un ragazzo perchè glielo rassettassi, e mi ci volle del buono a persuaderla che io, di dottore, non avevo altro che la cavalcatura. Fino dai primi giorni, l'animale ed io abbiamo fatto il patto di compatirci scambievolmente; e dopo essere andati per quattro o sei miglia del passo che avete sentito al mio polso, come Dio vuole, torniamo a casa tutti d'un pezzo. A questi Colligiani che non hanno fatto l'occhio a una certa armonia tra il cavallo e il cavaliere (armonia tanto necessaria, immaginatevi alle nostre Cascine o ai vostri baluardi), non mi pare che dia nel naso la discrepanza del mio soprabito fiorentino colla sella maremmana: ma povera me se inciampassi qualche villeggiante solito a beversi la capitale a tutto pasto! Se ho mai desiderato di spezzarmi in due, come diocono di Sant'Antonio, questo è il caso; e pagherei non so quanto se potessi scendere di sella in anima e rimanerci in carne e in ossa, per vedere la bella figura. Non sentendomi da tanto, mi considero alla meglio nell'ombra e invidio la matita di chi ha fatte le vignette al Don Chisciotte.

*Commentario grammaticale.*

Caratterizzate la lingua e lo stile del Giusti in questa lettera.

---

# Bibliographie

**La lutte scolaire en France au XIX^e siècle**, par MM. L. Cahen, Ch. Schmidt, Roger Lévy, E. Toutey, C. Latreille, J. Tchernoff, E. Fournière, Ch. Seignobos, A. Lebey, F. Buisson, A. Dessoye, 1 vol. in-8, cartonné à l'anglaise de la *Bibliothèque générale des sciences sociales*, 6 francs. (Librairie Félix Alcan.)

Pour bien comprendre la lutte scolaire dont on a voulu retracer les principaux épisodes dans le présent volume, il importe d'envisager l'école comme une institution politique et de la replacer dans l'ensemble des institutions politiques et sociales de la France contemporaine. L'instruction publique se préoccupe beaucoup plus de l'intérêt de l'Etat que de l'intérêt de l'individu ; elle peut paraître s'inspirer de mobiles philosophiques ; pratiquement son but essentiel est d'adapter les individus à un ordre de choses déterminé.

*Les idées et le conflit scolaire sous la Révolution. — L'organisation de l'Université impériale. — L'Université et les Jésuites au temps de Frayssinous. — L'enseignement primaire et l'ordonnance du 21 avril 1828. — Le parti catholique et la liberté d'enseignement après 1830. — L'Eglise et l'Université de 1830 à 1848. — L'organisation et la défense de l'Ecole primaire sous Louis-Philippe. — La loi Falloux et le ministère Fortoul (1850-1856). — Le ministère Victor Dupuy. — L'organisation de l'enseignement laïque et les lois de 1881-1882. — L'école laïque et les partis depuis 1882.*

Tels sont les titres des conférences contenues dans cet ouvrage ; ils suffisent, avec le nom de ceux qui les ont prononcées, pour justifier l'intérêt et l'opportunité du présent ouvrage.

---

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 26 9 MAI 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIXe siècle

Cours de M. STROWSKI,

*Chargé de cours à l'Université de Paris.*

## Alfred de Vigny ; ses poésies.

Dans une scène de *Lorenzaccio*, la pièce d'Alfred de Musset que j'ai analysée devant vous, un des personnages, Cordiani, s'écrie que, étant au comble du bonheur et de la joie, il ne veut rien analyser et rien savoir. — Un tel sentiment est le sentiment poétique par excellence ; c'est le sentiment de Musset, de Lamartine dans un certain sens et souvent même de Hugo. Ce sont des poètes lyriques, des âmes musicales qui s'épanouissent librement et jouissent d'elles-mêmes sans vouloir se connaître et s'étudier ; mais il faut bien admettre qu'il y a une autre sorte de poésie. Il est certains esprits profonds et réfléchis qui, devant les émotions qu'ils éprouvent ou qu'ils voient éprouver autour d'eux, rentrent dans leur pensée, ne sont plus soucieux uniquement de beauté, mais cherchent une consolation dans la philosophie. Ce sont des poètes aussi, mais des poètes moins joyeux que les autres. Leur œuvre n'est pas l'effusion d'une âme. Du moins a-t-elle d'autres compensations à nous présenter. Elle nous offre un réconfort et un soutien pour la pensée, des vues nouvelles qui nous aident à vivre ou à comprendre la vie. A de tels poètes, il ne faut pas demander la légèreté et l'élan des autres. Leurs vers sont comme gênés par la force de la pensée qu'ils expriment et par la nécessité de la

réflexion. Ils ne nous satisfont qu'à demi ; ils ne nous charment pas aussi pleinement. Le type de ces poètes, dans le romantisme, merveilleuse époque qui a connu tous les genres de poésie, c'est Alfred de Vigny, un poète vraiment à part et d'un genre nouveau.

Vigny est un poète à part, parce qu'il nous offre dans ses vers à la fois les beautés et les défauts de la poésie philosophique ; il est à part encore, parce qu'il nous offre les beautés et les défauts de son tempérament particulier. Je me propose de l'étudier en deux leçons ; j'examinerai d'abord ses vers, ses procédés poétiques, ses créations poétiques : ce sera l'objet de la présente leçon ; la prochaine fois, je vous exposerai quelle idée Vigny s'est faite de la poésie, je vous ferai connaître la philosophie de sa poésie.

Vigny a écrit des vers à deux époques surtout de sa vie, au début et à la fin. On peut donc diviser son œuvre en deux parties : avant la maturité et après la maturité, ou, plus exactement, pendant la maturité ; car Vigny n'a pas connu la décrépitude. Pour bien connaître l'homme et l'œuvre, outre les poésies, romans et drames de Vigny, il faut lire sa *Correspondance*, publiée chez Calmann-Lévy, les ouvrages de M. Léon Séché, dont le nom revient inévitablement à chacune de ces conférences, et les belles études de M. Ernest Dupuy.

Dans une lettre qu'il a écrite à un de ses admirateurs, Brizeux, Vigny s'est peint lui-même et a donné quelques renseignements sur sa famille. Son père, ancien officier de la guerre de Sept ans, avait eu plusieurs filles, quand Alfred de Vigny vint au monde en 1797. Le père avait soixante ans : il gâta ce dernier-né, à la façon d'un grand-père. La mère n'avait qu'une quarantaine d'années : elle contribua bien davantage, par sa sévérité de mœurs, par une certaine noblesse stoïque, à former le caractère de son fils. M. de Vigny était immensément riche en terres de Beauce ; il envoya à Paris ce fils, le seul qui lui restait, pour lui faire donner une excellente éducation. Au collège, l'enfance de Vigny fut très malheureuse ; il était chétif, malingre et devint vite le souffre-douleur de ses camarades. Il en souffrit cruellement ; car il avait un vif sentiment de sa valeur. Pour quitter le collège, il décida de préparer l'Ecole Polytechnique ; il étudia les mathématiques ; c'est alors que l'Empire fut renversé. A 16 ans, en 1814, le jeune Alfred de Vigny s'engagea dans l'armée et devint mousquetaire. Quand il revêtit l'uniforme pour la première fois : « Ce n'est que cela ! » dit-il. Toutes les expériences qu'il devait faire par la suite allaient lui arracher la même apostrophe. A Paris, souvent, le soir, il allait voir avec ses parents d'anciens émigrés, revenus au

faubourg Saint-Honoré, gens très clairvoyants et désabusés. Vigny devint lui aussi, de bonne heure, trop clairvoyant et trop désabusé. Il souffrait de la vie. Par une conséquence naturelle, se développa alors en lui un autre côté de son tempérament. Il avait un esprit très porté à la rêverie. Dégoûté du monde réel, il se jeta vite dans un monde idéal. Cela peut nous paraître étonnant ; mais cette tendance, dont il n'a rien laissé paraître dans sa poésie, est cependant très réelle. Jeune mousquetaire, il emportait sa *Bible* partout avec lui ; il avait dès lors tous ses poèmes dans sa tête, à commencer par *Eloa*. Il écrira, à 34 ans : « Ils marchaient avec moi dans la pluie, de Strasbourg à Bordeaux. »

Donc, en 1814, grâce à ses relations et à son origine noble, Vigny avait été nommé lieutenant en premier. En dépit de sa tendance à la rêverie, il n'était pas encore foncièrement mélancolique. Il était blond, avec un front élevé et des cheveux soyeux, mince, frêle. Il y avait dans toute sa personne quelque chose de charmant, de rieur, de taquin. Il fréquentait les salons, était de toutes les fêtes, courtisait les jeunes filles. C'est alors que se passa dans sa vie un événement qui devait être décisif. Le bonheur passa à côté de lui et il ne le prit pas. Parmi les jeunes filles qu'il fréquentait, il y en avait une qui était étonnante par sa beauté et son esprit. Vigny ne lui trouvait qu'un défaut : elle riait trop. Il s'éprit d'elle, elle s'éprit de lui ; mais la mère de la jeune fille écrivait des vers : son nom avait fait quelque bruit, ce qui n'était pas pour lui déplaire, car elle aimait assez la réclame. La mère de Vigny ne voulut pas voir son fils entrer dans cette famille de littérateurs. Delphine épousa plus tard M. de Girardin, et devint M^me^ de Girardin, une des figures les plus grandes et les plus belles du siècle. Vigny se maria avec une Anglaise, qu'on disait fort belle et qui passait pour très riche. Son père possédait de fabuleux trésors dans les Indes. Ce fut à peu près à la même époque que Vigny se lia avec le Cénacle, Soumet-Hugo.

Il fut accueilli avec beaucoup de bonne grâce ; car, outre son charme personnel, il avait déjà une certaine réputation comme poète. Il avait publié, en effet, en 1822, un recueil des poésies qu'il avait déjà fait paraître dans différentes revues. Le recueil comprend trois parties : des *Poèmes Antiques*, qui rappellent ceux de Chénier, avec moins de grâce, des *Poèmes Judaïques* et des *Poèmes Modernes*. Je ne veux pas vous en faire de lecture ; la manière de Vigny est encore gauche. Le poète est gêné pour faire entrer sa pensée dans ses vers. Les sujets qu'il traite sont à peu près les mêmes que ceux que Lamartine aborde dans les *Nouvelles Méditations*, ou Hugo dans les *Odes et Ballades*. Les *Poèmes*

*Modernes*, en particulier, sont écrits dans une langue dure et prosaïque. La grande erreur de Vigny fut de ne ne pas s'apercevoir que l'état de poésie était compatible avec la prose. Le vers fut toujours une gêne pour lui. Les plus beaux vers de Vigny ne perdraient rien à être écrits en prose ; le rythme n'accroît en rien leur valeur.

Parmi ces pièces, il faut faire une exception cependant. Vigny a rencontré, un jour, une pensée tellement forte, et il l'a exprimée dans un symbole si vigoureux, que la pièce de *Moïse* est un chef-d'œuvre. Vigny n'écrira jamais rien de supérieur, et il ne fera jamais autre chose que *Moïse*, quels que soient le titre et le sujet apparents de ses poèmes. Dans un cadre biblique, dans un désert oriental, Moïse, l'homme de Dieu, s'entretient avec lui. Vous vous attendez probablement à un remerciement magnifique : c'est ainsi que Hugo aurait compris le sujet. Moïse, bien que n'entrant pas dans la Terre promise, eût béni le Seigneur de la lui avoir montrée. Ici, au contraire, ce sont des plaintes et des lamentations. Par ce symbole, le poète nous montre que l'homme de génie est un isolé dans le monde. Cherche-t-il de l'affection et de l'amour ? Il ne trouve que des gens qui tombent à ses genoux.

Après cette pièce, Vigny fit paraître un autre grand poème, *Eloa* ; c'est l'histoire ou plutôt le mythe d'un ange qui est né d'une larme du Christ, le jour où fut ressuscité Lazare. Rappelez-vous la belle pièce de M. Léon Dierx intitulée *le Réveil de Lazare*. Eloa est l'ange de la Pitié, le plus beau de tous les anges. Son âme est si bonne qu'elle ne peut voir souffrir un malheureux sans souffrir elle-même. Or il est un être infiniment malheureux dont jamais on ne parle au Ciel, un ange magnifique et déchu. Eloa ne cesse de gémir, en pensant qu'il est condamné à souffrir éternellement. Les autres anges, le Seigneur lui-même, l'avertissent du danger qu'elle court en lui accordant sa pitié. La pitié reste quand même la plus forte. Eloa se penche sur l'abîme, elle descend et n'entend pas les chants des autres anges qui cherchent à la retenir ; elle abandonne le ciel pour sauver Satan. La conclusion est horrible. Eloa a vu Satan ; quand elle relève les yeux, elle n'aperçoit plus le ciel. Ainsi la Pitié échoue devant le mal. Tel est le sens du mythe. Depuis, on nous a montré, bien des fois, la pitié plus forte que le mal : la pitié des héros de Tolstoï sauve les âmes du crime et du malheur. Mais c'est que dans les romans de Tolstoï, les misérables ne sont pas gâtés complètement. Il y a toujours une étincelle de vie en eux ; toute espérance n'est pas perdue. Au contraire, le Satan de Vigny ne sait plus ce qu'est l'innocence ; il y a en lui un fond obscur, grossier, troublant :

Je suis celui qu'on aime et qu'on ne connaît pas.

. . . . . .

Je suis le roi secret des secrètes amours.

. . . . . .

J'ai pris au Créateur sa faible créature ;
Nous avons, malgré lui, partagé la nature.

Dans toute cette poésie, je cherche en vain ce qu'il peut y avoir de romantique. Un seul trait cependant qui rappelle lord Byron ; c'est, à côté de cette peinture d'une volupté morbide, la dureté de Satan, la conclusion pessimiste du poème d'*Eloa*. Je vous rappellerai aujourd'hui encore le mot de Mme de Rémusat, à propos de Byron : « Je suis jeune et belle. Je crois que j'irai chercher cet homme pour le ramener au bonheur et à la vertu. A la vérité, ce serait au dépens de la mienne. » C'est de la même manière que se sacrifie Eloa ; mais son sacrifice est parfaitement inutile.

La pièce intitulée *le Déluge*, nous montre le fils d'un ange et d'une femme. Dieu va faire périr le genre humain, mais il veut sauver cet homme, plein de vertu et de piété. Il lui dit de se retirer seul sur le mont Ararat. Il y va, mais avec la femme qu'il aime. Tous deux périssent dans les eaux.

Après ce poème, Vigny écrit ce qu'on pourrait appeler ses *Orientales*. Son poème de *Paris* serait très amusant, si le poète montrait plus d'habileté. Dans le même genre, il faut citer *le Cor* et *la Frégate la Sérieuse*. Ici encore, on voit que le poète est incapable de s'amuser en écrivant ses vers. Il ne les compose qu'avec peine

Puis Vigny cesse d'écrire en vers : sa pensée s'exprime dans de fortes œuvres en prose. J'étudierai plus tard *Stello* et *Chatterton*. — Cependant les années passent et Vigny revient à la poésie. Comment la transition entre ces deux périodes s'opère-t-elle ? Il est assez difficile de le voir. S'il y a dans la philosophie d'Alfred de Vigny un élément personnel, c'est à cette occasion qu'il convient d'en parler. Je vous raconterai donc les malheurs de Vigny le plus rapidement et le plus discrètement possible. Vigny fit représenter une pièce de théâtre : *Chatterton*. L'actrice qui jouait le rôle de Kitty Bell, Marie Dorval, a été l'incarnation de la passion romantique. Vigny l'aima, et c'est une passion dont nous ne devrions pas parler, si, par ce qu'elle a de trouble et de singulier, elle n'avait laissé dans l'âme du poète une blessure profonde. Marie Dorval avait une âme gracieuse et poétique, mais aussi une facilité de conscience extraordinaire, en tout ce qui concernait les questions d'amour. Vigny, ce stoïcien, fut contraint d'accepter toutes sortes de situations dégradantes ou désagréables. Trompé, il revenait toujours auprès de celle

qu'il aimait et lui pardonnait. Il lui écrit un jour : « Ce que tu m'as fait souffrir est incalculable ; ce n'est pas trop de toute la vie pour me le faire oublier » ; et ailleurs : « Je sens en moi une honte secrète pour la première fois de ma vie. » — Ainsi cet amour ne lui apporte que du trouble et de l'amertume. Son mariage ne lui a causé de même qu'une cruelle désillusion. Sa femme, peu de temps après son mariage, est atteinte d'une curieuse maladie : elle devient obèse et perd presque la raison ; elle est si grosse qu'elle ne peut plus sortir et se mouvoir. Je crois bien qu'elle buvait un peu ; et cela excuse ou explique, tout au moins, la passion de Vigny pour Mme Dorval. Quant à la fortune du beau-père, elle est purement mythique. Soit que le vieil Anglais déshérite sa fille, soit qu'il ne possède rien aux Indes, il laisse Vigny dans un état de fortune voisin de la gêne. Jamais pourtant le poète ne s'est dérobé à son devoir, n'a reculé devant cette charge. Il faut voir dans sa correspondance avec quel soin et quel dévouement il s'est fait le garde-malade, de tous les instants, de cette enfant énorme et bouffie. En dépit d'une erreur passagère, l'âme de Vigny s'y montre dans toute sa beauté. Il n'a pas une heure de liberté par jour ; sa seule joie secrète, sa récompense, c'est de voir chaque soir qu'il a sauvé de la mort sa femme prête à succomber chaque matin. Et cela dura ainsi jusqu'à sa propre mort, de 1825 à 1863, pendant près de quarante ans. On comprend alors son amertume et son pessimisme. Dans sa terre du *Maine-Giraud*, où il s'est réfugié, près d'Angoulême, il vit presque seul, reçoit peu, s'occupe constamment d'intérêts matériels, joue le rôle d'une femme de ménage. Le soir seulement, à l'heure du repos, il se retire sur un grand belvédère — qui fait songer à celui de Victor Hugo à Guernesey, — et là, il rêve et s'enchante de sa rêverie ; il voit des choses magnifiques, mais ne les écrit point.

Le peu qu'il a écrit, ce sont des poèmes qu'il ne destinait point à la publication et qui n'ont paru qu'après sa mort. Ces poèmes n'ont donc été écrits que pour lui, et sous le coup des souffrances morales que lui apporte sa liaison avec Mme Dorval. On peut y voir, comment en présence de situations analogues, deux âmes différentes réagissent de façon dissemblable. Musset est abandonné par George Sand. Il souffre beaucoup et longtemps. Il chante sa souffrance dans ses vers ; et c'est un lieu commun lyrique, enveloppé d'une superbe musique. Vigny, poète philosophe, pense, réfléchit, de son cas particulier fait une théorie générale et, pour l'exprimer, invente un symbole. D'un sentiment de tristesse, il s'élève à l'idée de l'opposition éternelle entre

l'homme et la femme, et il exprime cette lutte dans le symbole de *Samson*. Il représente Samson au moment où il doit être arrêté par les Philistins, et il résume sa théorie générale dans cette formule :

> Une lutte éternelle, en tout temps, en tout lieu,
> Se livre sur la Terre, en présence de Dieu,
> Entre la bonté d'Homme et la ruse de Femme.

L'accent individuel ne reparaît guère qu'à la fin.

Mais il y a des poésies de Vigny, où le symbole ne traduit même pas une expérience individuelle généralisée. Il exprime souvent dans sa poésie ce qu'il pense de la vie en général, et de l'attitude que l'homme doit avoir dans la vie. De là, des poèmes comme les *Destinées*, la *Mort du Loup*, et le *Christ au jardin des Oliviers*. Il semble que Vigny, qui vit dans un monde de rêve et s'enchante de ses symboles, qui fait une œuvre magnifique, devrait être satisfait de l'existence; mais il semble aussi qu'il ait trop demandé à la vie. La conséquence, c'est ce que les gens du XVIe siècle appellent « la fâcherie ». Vigny, déçu, se fâche contre le destin. J'étudierai les différents poèmes de la fin de sa vie, en suivant le progrès du sentiment plutôt que l'ordre chronologique. En ce sens, la première pièce à lire, ce sont les *Destinées*, où le poète pose la question. Il montre d'abord qu'il y a, de tout temps, sur les hommes une fatalité :

> Les pieds lourds et pesants de chaque destinée
> Pesaient sur chaque tête et sur toute action.

Un moment, l'homme a cru que le joug de plomb allait se briser : quand le Fils de l'Homme est apparu, les Destins sont remontés au ciel. Mais Dieu les a contraints à revenir sur la terre. L'homme est toujours captif. Dans le *Christ au jardin des Oliviers*, l'inspiration est la même que dans *Moïse*. Ici encore, il est question du joug fatal qui pèse sur les hommes. Vigny imagine une méditation du Christ dans le Jardin des Oliviers avant la Passion. Le Christ appelle son père :

> Ainsi le divin fils parlait au divin père...

Mais le Père ne répond point et le poète conclut :

> S'il est vrai qu'au jardin sacré des Ecritures
> Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté,
> Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
> Si le ciel nous laissa comme un monde avorté,
> Le juste opposera le dédain à l'absence

Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Les autres poètes romantiques s'enthousiasment devant le spectacle éblouissant de la nature. Vigny, lui, en a peur ; et ce sentiment, il l'exprime dans la *Maison du Berger*. Dans les *Martyrs*, Chateaubriand nous montre les cabanes que les bergers roulent à travers champs, et Velléda dit à Eudore que son rêve serait de transporter une cabane comme celle-là de pays en pays et de vivre à la façon des bergers. Vigny souhaite également d'habiter la maison du berger, non pas seul d'ailleurs, mais avec Eva, c'est-à-dire, la femme, en général. De cette maison, d'où il domine l'horizon, il s'écrie :

Ne me laisse pas seul avec la nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Cette nature est donc l'ennemi de l'homme :

On me dit une mère et je suis une tombe.

Et le poète s'écrie :

Et dans mon cœur alors je la hais.

Le dernier mot de sa philosophie, c'est :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Ainsi la nature, comme la femme est l'ennemie de l'homme : il ne reste donc au poète que le désespoir ; du moins gardera-t-il dans ce désespoir une certaine dignité, et, dans la *Mort du Loup*, il donnera ce dernier conseil :

Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche.
. . . . . .
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler.

Il faut dire qu'alors Vigny est réellement le plus malheureux des hommes pour des raisons personnelles et aussi pour des raisons de famille. Il passe des journées terribles. Il écrit à une cousine : « Puisqu'il faut vous parler de moi, sachez qu'il n'y a pas de martyre plus terrible que le mien. » Pendant deux ans, il ne put sortir ni même marcher. Il est atteint de gastralgie. Il a des insomnies prolongées et entend tous les coups de la pendule. « J'allume ma bougie et j'écris ; mes yeux sont brûlés. » Il ne dort

guère que le matin, une heure et demie environ. A force de rester immobilisé par la maladie, il voit ses jambes enflées ; deux personnes sont nécessaires pour l'aider à aller d'un fauteuil à un autre. « Voici bientôt, écrit-il, la nuit qui va venir m'accabler, et compter les heures et les demi-heures sera mon supplice. »

On comprend, dès lors, son pessimisme. Il y avait, d'ailleurs, chez lui un certain besoin d'activité qui ne put se satisfaire. Il avait voulu faire, un moment, de la politique. Dans sa poésie, la partie de désillusion est loin d'être celle qu'il regardait comme la plus importante. Après avoir détruit, il voulait rebâtir. Il n'y est pas parvenu et cela pour plusieurs raisons qui tiennent les unes à sa philosophie même et les autres à son tempérament.

Tout d'abord, en dépit de ses velléités d'action, il avait l'âme d'un rêveur. Lieutenant ou châtelain du Maine-Giraud, il se plaît à s'entourer de rêves. Il épuise dans ses rêves toute sa force de vie. Puis, s'il n'a pas fait toujours une œuvre solide et durable, c'est qu'il n'était pas doué de la technique, grâce à laquelle on écrit facilement des vers. Lamartine, dès l'âge de douze ou treize ans, ne pensait et n'écrivait qu'en vers. Il n'avait pas besoin d'attendre l'idée et l'inspiration. La poésie était son langage naturel. Vigny réserve toujours les vers pour exprimer quelque chose de nouveau ou de fort ; mais on n'a pas tous les jours à dire quelque chose de nouveau ou de fort. L'expression, faute d'habitude, lui fait défaut. Il ne peut traduire toute sa pensée. La plus grande partie ne nous en a jamais été révélée. S'il eût écrit en prose, ces défauts, dus à un manque d'usage et d'expérience, n'eussent pas diminué son œuvre. Enfin, il faut bien l'avouer, le pessimisme en tant que philosophie n'est pas poétique. L'état de poésie est un état joyeux. Quand l'effort de la réflexion est trop grand, quand l'intelligence s'exerce trop, cet effort et cet exercice sont un obstacle au jaillissement de la poésie. Il y a eu, après Vigny, un poète dont je vous parlerai peut-être : c'est Baudelaire. Lui aussi a été trop intelligent ; ses plus beaux vers n'ont pas l'allure poétique des improvisations négligées de Musset.

Vigny n'en reste pas moins un grand poète. Seulement il n'est poète que dans ses œuvres en prose et dans la pensée qu'il a eue de la poésie.

Après les essais de sa Muse, si je puis ainsi parler, nous verrons, la prochaine fois, l'effort de sa pensée dans *Stello* et *Chatterton*.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## John Milton (1608-1674).

Nous avons vu Milton à Cambridge, participant, autant que sa nature et son puritanisme natif le lui permettaient, aux divertissements traditionnels ; mais ce sont là des exceptions : le cours ordinaire de sa pensée était grave et religieux. Tous les autres vers anglais qu'il écrivit dans cette période en témoignent. Ces vers sont remarquables par la gravité et la piété des sujets et par la force et la beauté poétiques qu'ils manifestent déjà dans le style. Toutefois Milton subit l'influence de son temps, et on trouve dans les poésies de cette période un élément de préciosité qui s'y mêle, et qui signale le contemporain de Donne et le voisin des sonnettistes. Les pointes ne sont pas nombreuses, certes, et, à l'époque, elles devaient plutôt frapper par leur rareté. Enfin, à cette époque, Milton imite les poètes élizabéthains et surtout Shakespeare.

A ces sujets pieux de la période de Cambridge, il n'y a guère que les vers *Sur Shakespeare*, écrits en 1630, qui fassent exception. Cette pièce n'est pas un sonnet, comme on l'a souvent dit : elle a 16 vers, et les rimes en sont plates et non croisées. Elle fut imprimée dans l'édition in-folio de Shakespeare publiée alors. L'accent en est caractéristique, parce qu'il implique d'admiration absolue et aussi de tendresse pour Shakespeare. Il n'est pas besoin de monument pour Shakespeare, dit Milton ; son monument, ce sont ses œuvres. L'éloge n'a rien que de commun, mais il est curieusement exprimé par une transposition : Shakespeare absorbe tellement le lecteur qu'il le rend de marbre, et, dans ce marbre, il a sa glorieuse sépulture :

> What needs my Shakespeare for his honoured bones
> The labour of an age in piled stones ?
> Or that his hallowed reliques should be hid
> Under a star-ypointing pyramid ?

Dear son of memory, great heir of fame,
What need'st thou such weak witness of thy name ?
Thou in our wonder and astonishment
Hast built thyself a livelong monument,
For whilst, to the shame of slow endeavouring art,
Thy easy numbers flow and that each heart
Hath from the leaves of thy unvalued book
Those Delphic lines with deep impression took,
Then thou, our fancy of itself bereaving,
Dost make us marble with too much conceiving,
And to sepulchred in such pomp dost lie
That kings for such a tomb would wish to die.

La pointe finale ôte au poème un peu de sa pureté, que nous voudrions absolue. Pourtant, le rythme en est noble d'un bout à l'autre.

Dans un autre poème de l'époque, *On the Death of a Fair Infant dying of a cough*, Milton pleure sur un deuil de famille. Dans ces vers, la religion pénètre. Le petit enfant était un neveu de Milton, le fils de sa sœur, Mrs Anne Philipps. Le poème, qui date de 1625 ou 1626, quand Milton avait 17 ans, fut sans doute écrit à Londres pendant des vacances. Il montre Milton combinant la culture classique et le sentiment religieux. Le mélange des deux éléments n'est pas encore aussi harmonieux qu'il le sera dans la suite. L'Hiver, jaloux d'égaler le crime de Borée, a, dit Milton, ravi le jeune enfant. D'où était venue cette jeune âme lumineuse ? Pourquoi nous est-elle ravie ? Que la mère se console : Dieu a repris l'enfant pour ses fins propres, consolation inévitable dans une bouche chrétienne. Mais le mélange est curieux des sentiments chrétiens et des visions mythologiques. Les personnages de l'antiquité classique, Orrecthyia ravie par Borée, Hyacinthe tué par Apollon, Jupiter, Astrée, sont là ; et, à leur suite, les anges apparaissent. Il y a des réminiscences aussi. La première stance, très gracieuse, est une imitation d'une stance du *Passionate Pilgrim*, attribuée à Shakespeare :

O fairest flower, no sooner blown but blasted,
Soft silken primrose fading timelessly
Summer's chief honour, if thou hadst outlasted
Bleak Winter's force that made thy blossom dry ;
For he, being amorous on that lovely dye
That did thy cheek envermeil, thought to kiss,
But killed, alas ! and then bewailed his fatal bliss.

Ici et là, dans le reste de la pièce, il y a des efforts heureux de style, qui montrent déjà où Milton peut atteindre. Certains composés sont hardis : *Icy pearled car* ; *snow soft chair* ; *cold kind*

*embrace*. Certaines expressions sont charmantes : « Soft silken primrose. » C'est déjà le style cristallin de Milton, si riche et si pur.

Une autre épitaphe, un peu plus tardive, est celle de la *Marquise de Winchester*, écrite en 1631, six ans après la précédente. Il est curieux de constater que cette jeune femme, morte en couches à vingt-trois ans, avait pour époux un catholique qui devait, peu après, se distinguer parmi les Cavaliers. Milton la chante toutefois. A vrai dire, elle inclinait, nous dit-on, vers le protestantisme.

La pièce témoigne, néanmoins, chez Milton d'une largeur d'esprit qu'il ne montrera pas toujours. Elle est en vers de quatre accents rimant deux à deux. Certains n'ont que sept syllabes. C'est déjà ce mélange des vers de sept et de huit syllabes que Milton affectionnera. Pour le thème, c'est encore la combinaison des souvenirs classiques et de l'inspiration biblique. La mort de l'enfant dans le sein de sa mère inspire à Milton une gracieuse image, mais un peu chargée ; il n'a pas la touche légère d'un Herrick :

The hapless babe before his birth
Had burial, not yet laid in earth ;
And the languished mother's womb
Was not long a living tomb.
So have I seen some tender slip.
Saved with care from winter's nip,
The pride of her carnation train,
Plucked up by some unheedy swain,
Who only thought to crop the flower
New shot up from vernal shower ;
But the fair blossom hangs the head,
Sideways, as on a dying bed,
And those pearls of dew she wears
Prove to be presaging tears,
Which the sad morn had let fall
On her hastening funeral.

La fin de la pièce devient biblique. La jeune femme y est comparée à Rachel, la mère de Jacob, dont le destin avait été pareil au sien.

Voici maintenant une pièce religieuse, *On Time*, dans laquelle Milton presse le temps, c'est-à-dire la vie terrestre, de finir, afin d'arriver plus vite à l'éternité. Elle est courte, en vers de mesure variable, à rimes croisées de façon libre, et elle est belle dans cette liberté justement. Milton est l'un des poètes anglais qui s'assujettiront le moins aux mesures toutes faites et aux stances

xistantes. Ici le vers s'est moulé sur le sentiment que Milton vou-
ait exprimer, l'élan vers l'éternité, la vision du séjour parmi les
ienheureux, auprès de Dieu :

Then long Eternity shall greet our bliss
With an individual kiss,
And joy shall overtake us as a flood
When everything that is sincerely good ;
And perfectly divine,
With Truth, and Peace and Love, shall ever shine
Above the supreme throne
Of him to whose happy-making sight alone
When once our heavenly-guided soul shall climb,
Then all this earthly grossness quit,
Attired with stars we shall for ever sit,
Triumphing over Death, and Chance, and Thee, o Time.

Plus intéressante peut-être encore pous nous, est la pièce *At solemn music*, écrite en écoutant une musique solennelle. C'est ne longue périodede vingt-neuf vers, la première des grandes ériodes miltoniennes, libres et dépendant pour leur longueur de ı pensée elle-même. Ici, à la différence du *Paradis Perdu*, le harme des rimes ajoute encore à l'effet produit : c'est l'éloge d'un hant qui marie « Voice and Verse », un chant digne du ciel, ui ramène les hommes aux jours d'avant le péché, ce destruc-ɜur de l'harmonie primitive élevée des créatures vers le supé-ieur. Pour terminer, Milton souhaite que nous puissions entrer ans le céleste concert. Les vers sont très beaux, et la pièce est, armi les pièces de jeunesse de Milton, l'une des plus utiles à arder en mémoire, ne serait-ce que parce qu'elle témoigne de ı passion de Milton pour la musique :

Blest pair of Sirens, pledges of Heaven's joy,
Sphere-born harmonious sisters, Voice and Verse,
Wed your divine sounds, and mixed power employ,
Dead things with inbreathed sense able to pierce ;
And to our high-raised phantasy present
That undisturbed song of pure concent,
Aye song before the sapphire-coloured throne
To Him that sits there-on,
With saintly shout and solemn jubilee ;
Where the bright seraphim in burning row
Their loud uplifted angel-trumpets blow,
And the Cherubic host in thousand quires
Touch their immortal harps of golden wires,
Wtih those just spirits that wear victorious palms,
Hymns devout and holy psalms
Singing everlastingly :
That we, on Earth, with undiscording voice,
May rightly answer that melodious noise.

Mais le plus important et le plus beau des poèmes de cette époque est l'ode qui a pour titre *On the morning of Christ's nativity*. Elle fut écrite en 1629, quand Milton avait vingt et un ans. Elle est précédée d'un prélude où le poète incite sa muse à célébrer la naissance du Christ. Puis vient la pièce elle-même, en stances tout originales de huit vers de mesure inégale, le dernier étant un alexandrin. Ce large vers final est employé par Milton, qui souvent y met tout un tableau, pour produire un effet de grandeur.

La pièce commence par une description, maniérée un peu, de la nuit de la Nativité. On y voit la terre se couvrir d'un manteau de neige blanche, comme pour se purifier en vue de la naissance de l'Enfant-Dieu ; et cacher ses hontes. Après quoi, la paix descend du ciel sur la terre et sur la mer les étoiles, dans leur contemplation s'arrêtent ; le soleil, heureux d'être éclipsé, n'ose paraître :

It was the winter wild,
While the heaven-born child
All meanly wrapt in the rude manger lies ;
Nature, in awe to him,
Had doffed her gaudy trim,
With her great master so to sympathize :
It was no season then for her
To wanton with the sun, her lusty paramour

Only with speeches fair
Shelwoos the gentle air
To hide her guilty front with innocent snow,
And on her naked shame
Pollute with sinful blame
The saintly veil of maiden white to throw
Confounded that her Maker's eyes
Should look so near upon her foul deformities.

Tout cela est revêtu d'une poésie si belle, qu'on se fait reproche presque de montrer qu'on y touche à certains défauts de l'époque. Le sentiment religieux est si fort, que les coquetteries d'expression sont entraînées par l'émotion religieuse, et cessent de choquer autant qu'elles choqueraient ailleurs.

Cependant les Bergers ne savent rien de ce qui va se passer. Ils ignorent que le Pan Tout-Puissant va venir. A ce moment retentit la musique céleste, celle des Anges, pareille à la musique qui se fit entendre lors de la création. — Ainsi réapparaît l'idée de la création qui toujours hante Milton. — Puisse cette musique vibrer longtemps : elle ramènerait l'âge d'or ; avec elle revien-

iraient la vérité et la justice. Ici nous sentons comment la reli-
ion de Milton va rejoindre toute poésie. La passion de la mu-
ique le remet en harmonie avec Pythagore, et avec tous les
oètes non chrétiens qui ont été inspirés par elle. Mais cette mu-
ique céleste ne peut pas durer toujours. Il faut, avant qu'elle
e fasse entendre éternellement, que l'Enfant Divin meure sur
a croix, et que retentisse la trompette du jugement. Du moins
a Nativité a déjà diminué l'empire de Satan. Et alors Milton
élèbre la fin du paganisme. D'abord les oracles se taisent, les
sprits de la nuit s'évanouissent, les dieux monstrueux du passé
isparaissent. Ainsi le jour naissant traite les esprits malfaisants
e la nuit. Les stances dans lesquelles cette idée est développée
ont les plus belles du poème, parce que Milton a eu le bonheur de
ouvoir s'y prévaloir de sa connaissance de l'antiquité, peindre
es rites païens qui intéressent son imagination alors qu'ils sont
ondamnés par sa foi :

The Oracles are dumb ;
No voice or hideous hum
Runs through the arched roof in words deceiving.
Apollo from his shrine
Can no more divine.
Whith hollow shriek the steep of Delphos leaving.
No nightly trance, or breathed spell,
Inspires the pale-eyed priest from the prophetic cell.

The lonely mountains o'er,
And the resounding shore,
A voice of weeping heard and loud lament ;
From haunted spring, and dale
Edged with poplar pale
The parting Genius is with sighing sent ;
With flower-inwoven tresses torn
The Nymphs in twilight shade of tangled thickets mourn.

L'alexandrin final, ici surtout, est admirable. Nous n'avons pas
ncore trouvé ce genre de perfection dans la poésie anglaise.
Iilton y apporte une note de beauté majestueuse et vaste, rete-
ue et savante, qui était toute nouvelle.

Après les Nymphes, ce sont les Lares et les Lémures qui s'éva-
ouissent, puis les dieux monstrueux des contrées de l'Orient.
Iilton évoque toutes ces divinités étranges, et, en traits rapides,
eur monstruosité. Il prend plaisir aussi à pouvoir manier ces
oms anciens, et produire des effets poétiques par l'emploi et la
lace qu'il donne aux noms propres. Voici encore la stance qui
ermine tout ce développement, belle avec l'alexandrin final dans
aquelle il montre le soleil dissipant tous ces fantômes.

So, when the sun in bed,
Curtained with cloudy red,
Pillows his chin upon an orient wave,
The flocking shadows pale
Troop to the infernal jail,
Each fettered ghost slips to his seveval grave
And the yellow-skirted fays
Fly after the night-steeds, leaving their moon-loved maze.

Enfin la dernière stance de l'ode, avec un effet très heureux nous montre la Vierge avec l'enfant sur ses genoux. Après la vision des dieux monstrueux, nous avons celle du repos de l'étable de Bethléem. D'ailleurs, dans cette Nativité, Milton n'a pas insisté sur les circonstances familières de la naissance du Christ. Il s'arrête sur une vision tout autre : celle de la mort du paganisme une vision qui le hantera toute sa vie. Et il n'a que 21 ans !

Cette pièce religieuse fut suivie de deux essais moins heureux l'un sur la Circoncision, et l'autre sur la Passion. Ce dernier est inachevé. Milton dit qu'il le trouva, en l'écrivant, au-dessus des forces de son âge et, mécontent de ce qu'il avait écrit, il le laissa inachevé. Ainsi se complète la série des pièce anglaises que Milton écrivit dans la période de Cambridge. Mais il reste à voir de lui des poèmes latins, écrits à la même époque, et dans lesquels sa personne même apparaît, tandis que les poèmes anglais ne nous renseignent guère que sur le progrès de son art.

R. P.

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

**Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Formation de l'Italie.

Engagé dans une politique active de guerre en Italie, Napoléon, après un demi-succès en Lombardie, s'est arrêté et a renoncé à la suite de son projet ; mais il laissait les Etats de l'Italie centrale en plein bouleversement. Nous allons voir : 1° comment la question de l'Italie centrale a été réglée par une révolution territoriale, qui a créé une situation nouvelle dans les Etats de l'Eglise et mis en défiance les gouvernement d'Europe ; 2° comment la révolution s'est communiquée à l'Italie du Sud et a amené un nouveau règlement qui a rendu la question romaine plus difficile à résoudre.

*Documents.* — Les négociations, en partie secrètes, nous sont connues par des correspondances personnelles.

*Italie* : *Lettres* de Cavour.
Nigra. — *Souvenirs diplomatiques.*
Ricasoli. — *Lettres.*
La Farina. — *Lettres.*
Persano. — *Journal.*

*France* : Emile Ollivier. — *L'Empire libéral.*
Thouvenel. — *Le Secret de l'Empereur* (correspondance, avec M. de Gramont).

On trouve quelques détails dans la *Correspondance* de Mérimée.

*Angleterre et Allemagne.* — Les documents ont été précédemment cités. Les exposés d'ensemble l'ont été aussi.

I. — Le guerre de 1859 avait posé la question de l'Italie centrale en obligeant les Autrichiens à évacuer les duchés et la Romagne. Après leur départ se produit partout une révolution, concertée et aidée par les envoyés sardes, et exécutée par les classes moyennes ; des gouvernements provisoires ont été créés, qui donnaient le pouvoir à un dictateur membre de l'Union nationale,

et parfois à un fonctionnaire sarde. Devant cet état de fait, qu'allait faire l'Europe ? Fallait-il restaurer les princes légitimes, consentir à l'établissement d'Etats nouveaux, ou, enfin, permettre l'annexion au Piémont ?

1° Napoléon a d'abord pensé pouvoir régler la question, d'accord avec l'empereur d'Autriche. A Villafranca, il a proposé une confédération des Etats italiens où entrerait la Vénétie, et, dans une entrevue entre le Prince Napoléon et François-Joseph, on s'occupe de régler les points de détail (11 juillet). L'acte du 12 juillet renfermait les stipulations suivantes : l'empereur d'Autriche et l'empereur des Français favoriseront la création d'une Confédération italienne ; cette Confédération sera placée sous la présidence honoraire du pape ; la Vénétie fera partie de la Confédération en restant sous la couronne de l'empereur d'Autriche ; le grand-duc de Toscane et le duc de Modène rentreront dans leurs Etats, et le pape sera prié d'introduire dans ses Etats les réformes indispensables.

Dans toute l'Italie, il y eut un moment de stupeur ; le gouvernement piémontais accueillit le traité avec désespoir. Sans doute, Victor-Emmanuel s'était résigné à signer ; mais il avait ajouté : « J'accepte, en ce qui me concerne. » Cavour entra dans une violente colère en voyant que l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie était arrêtée ainsi en plein élan, et donna sa démission. « Ce traité ne s'exécutera pas, dit-il à Piétri, le confident de Napoléon III ; je me ferai conspirateur, je me ferai révolutionnaire, mais ce traité ne s'exécutera pas ; non, mille fois non ! »

L'Angleterre se montra satisfaite de la paix ; mais Victoria, dans une lettre à Russell, laissa voir ses appréhensions (12 juillet) : « Napoléon se crée une position de plus en plus formidable en Europe... » et, de son coté, Russell lui répondait, le lendemain, que Napoléon était sorti grandi de cette crise et regrettait vivement qu'on lui ait laissé prendre le rôle d'être seul le champion du peuple italien.

Par contre, dans l'Italie centrale, l'inquiétude était grande ; les pays qui se sont soulevés contre leurs princes restent dans l'attente, ils ne savent que faire ; les princes, de leur côté, n'ont aucun moyen de restaurer leur pouvoir. Aussi les gouvernements provisoires qui se sont créés pendant la guerre demandent-ils conseil à Turin, mais Victor-Emmanuel ne peut pas déclarer ouvertement ses projets ; il a signé le traité de paix, consenti à abandonner ses prétentions et donne l'ordre à ses troupes d'évacuer les duchés. Les gouvernements provisoires deviennent indépendants, et les fonctionnaires sardes, rappelés, refusent de revenir : Farini se

proclame dictateur à Modène ; puis, étendant son pouvoir à Bologne même, forme une sorte d'Etat provisoire sous le nom d'Emilie. — La politique des Italiens consistait à mettre Napoléon en présence du fait accompli.

Il propose alors de régler la situation par un congrès qui établirait la Confédération projetée sous la présidence du pape ; mais ce dernier, irrité de la révolte de ses sujets et en faisant retomber la responsabilité sur Napoléon, ne cache pas son ressentiment. En vain, Napoléon essaie de gagner l'appui de l'Angleterre, qui ne veut pas se prêter à cette manœuvre que l'Italie elle-même désavoue, et celui de l'Autriche qui, sans refuser sa participation, demande que les questions résolues par le traité de Zurich ne soient pas remises en discussion ; il ne réussit pas et voit avec crainte les Italiens se rapprocher de l'Angleterre. Cavour, à plusieurs reprises, se rend chez l'ambassadeur anglais, et l'on peut croire qu'une alliance va se conclure entre l'Angleterre et la Sardaigne.

A Paris, Napoléon ne sait plus quel parti prendre ; il se heurte à des conseils absolument opposés, et la question des Etats de l'Eglise, surtout, soulève dans son entourage de vives discussions. L'impératrice et Walewski, le ministre des affaires étrangères, soutiennent le parti catholique conservateur, qui ne veut pas entendre parler d'un démembrement des Etats pontificaux ; Napoléon lui-même, disposé à permettre l'annexion à la Sardaigne du duché de Parme, reste intraitable sur la question de Toscane.

Dans le gouvernement anglais, même désaccord. Victoria et le prince Albert, se plaçant au point de vue des souverains, déplorent et désapprouvent la dépossession des princes italiens, blâment la révolution et semblent avoir peur d'être obligés de s'engager contre l'Autriche ; Palmerston et Russell, au contraire, manifestent ouvertement leur sympathie pour les Italiens et réclament en leur faveur le droit de choisir leur gouvernement. Ils voient dans la révolution italienne les mêmes doctrines que dans la révolution anglaise de 1688, et désirent ne pas mettre obstacle aux aspirations des peuples. — Quant à l'opinion publique, elle marque une véritable inquiétude ; une espèce de panique s'empare d'elle, car elle craint un débarquement en Angleterre. Napoléon se plaint à Cowley des projets qu'on lui prête et avoue ne pas comprendre les soupçons injustifiés auxquels sa conduite a donné lieu ; en même temps, il lui marque son vif désir de conserver l'alliance anglaise : « Rien ne lui tient plus à cœur », écrit Cowley à son gouvernement.

Napoléon essaie alors d'arrêter le mouvement italien : il envoie en Toscane deux agents, qui ont mission d'agir auprès des populations pour les forcer de recevoir leurs princes ; mais Ricasoli le rappelle à l'observation du principe de non-intervention. Le 16 août, l'assemblée toscane vote l'indépendance du duché, le 20 son annexion à la Sardaigne. Victor-Emmanuel envoie alors à Paris le comte Arèse, chargé de demander à l'empereur conseil sur la réponse à faire à la demande des Toscans. Napoléon rejette l'acceptation pure et simple, mais consent à renvoyer la question à la décision de l'Europe. Lorsque Victor-Emmanuel reçut les envoyés de la Toscane, il leur répondit que l'annexion ne pouvait se faire par voie diplomatique et ajouta : « Je soutiendrai votre cause auprès des puissances de l'Europe et surtout auprès du magnanime empereur des Français, qui a tout fait pour la nation italienne. J'espère que l'Europe ne refusera pas à la Toscane ce qu'elle a accordé à la Grèce, à la Belgique, aux Principautés. » Pendant ce temps, travaillé par l'ambassadeur d'Autriche qui est allé le voir, Napoléon fait paraître au *Moniteur* une note très vague, le 9 septembre : il y protestait contre l'annexion, mais laissait entendre qu'il n'y aurait pas d'intervention armée pour remettre les choses en l'état. Aussi les Italiens ne s'inquiétèrent guère, et, successivement, les délégués des duchés (15 septembre) et de la Romagne (14 septembre) demandèrent à être reçus par Victor-Emmanuel, pendant que Napoléon tentait, une dernière fois, d'obtenir du pape une promesse formelle de réformes ; il ne réussit pas mieux que précédemment.

La situation des Etats soulevés reste en suspens ; ils envoient des délégués à Paris, où le gouvernement était plus divisé que jamais. Napoléon les reçut fort bien, les assura de toute sa sympathie ; mais, tout en se déclarant lié par ses engagements, il leur faisait espérer dans le Congrès qui devait se réunir. Il fit connaître ses intentions à ce sujet dans une lettre à la reine Victoria, rendue publique le 20 octobre, et les Italiens en conclurent qu'il était favorable à leur entreprise. Les Etats de l'Italie centrale forment alors une ligue, et organisent une armée sous le commandement du général Fani, puis les assemblées décident de confier la régence provisoire au prince de Savoie-Carignan (9 novembre). Mais Napoléon menace, et la Sardaigne se voit obligée d'adopter un expédient : le prince de Carignan refuse la régence pour lui, mais envoie un remplaçant, Boncompagni, chargé de gouverner en son nom. Napoléon se résigne à accepter ce compromis et se borne à écarter le titre de régent.

Pendant ce temps, le congrès de Zurich avait rendu définitives

les dispositions prises à Villafranca ; il établissait la Confédération de tous les Etats italiens sous la présidence honoraire du pape, mais se bornait « à réserver expressément les droits » des princes dépossédés. A Villafranca, le principe de leur restauration avait été nettement posé ; mais, à Zurich, on admettait que ces circonscriptions territoriales ne pouvaient être changées « qu'avec le concours des puissances qui avaient procédé à leur formation et reconnu leur existence ». C'était provoquer la réunion d'un congrès, où les puissances signataires du traité de Vienne établiraient le droit nouveau qui allait régir l'Italie. Le congrès fut effectivement convoqué à Paris pour le 19 janvier.

2° Napoléon a espéré faire régler les difficultés de la question italienne par un congrès européen ; mais les autres gouvernements ne s'y prêtent pas. L'Angleterre se défie toujours des projets de Napoléon, et les autres puissances sont embarrassées par la question des restaurations. Mais, surtout, Russell a déjà accepté en principe l'idée d'un royaume d'Italie et l'a fait savoir à Cavour, qui rentre au ministère le 22 décembre.

Napoléon change alors de politique : il renonce aux restaurations, même à celle du pape et des légations, et accepte les annexions des provinces soulevées à la Sardaigne, moyennant les compensations prévues en 1858, et renonce définitivement au congrès, qui, pensait-il, s'opposerait à cet agrandissement territoriale de la France. Il cherche alors à préparer l'opinion à son revirement, et à lui faire accepter son recul au sujet des provinces pontificales. Le 12 décembre, il fait paraître une brochure anonyme, *le Pape et le Congrès*, qui, rédigée par M. de la Guerronnière, avait été sans aucun doute inspirée par lui. La question des Romagnes y était résolue au profit des aspirations italiennes et les Etats romains réduits aux proportions d'un modeste territoire ; le 31 décembre, enfin, dans une lettre au pape Pie IX, il lui proposait de céder les légations et la Romagne au roi de Sardaigne qui recevrait le titre de vicaire, le reste de ses possessions étant formellement garanti. Le pape se montra violemment irrité, et le congrès fut définitivement ajourné. En même temps, pour se concilier l'Angleterre, il signait avec elle le traité de commerce de janvier 1860, mais mécontentait le tsar, qui s'effraya de l'imprévu de la politique française.

Pour sa nouvelle politique, Napoléon change de personnel, et remplace Walewski, hostile aux Italiens, par l'ancien ambassadeur à Constantinople, M. Thouvenel, qui, dans une lettre à l'empereur du 29 janvier 1860, précise son programme : « La restauration des dynasties dans les duchés et le retour des Légations au

Saint-Siège sont choses impossibles » ; le nouveau ministre propose, en conséquence, soit la création d'un royaume de Toscane, distinct du Piémont, soit plutôt l'annexion de l'Italie centrale au Piémont moyennant les compensations qui ont été prévues en 1858 dans le traité d'alliance : la Savoie et Nice. Mais Napoléon sait qu'il se heurtera à la résistance de l'Angleterre ; il essaie de regagner la partie du gouvernement anglais qui est favorable à l'Italie ; ce dernier, malgré l'opposition de la reine Victoria, propose en janvier un compromis, que Napoléon discute le 30 janvier, mais qu'il finit par accepter : les puissances renoncent à toute intervention ; l'évacuation de Rome aura lieu quand l'armée du pape sera reconstituée ; la Vénétie restera en dehors de la nouvelle organisation de l'Italie ; Victor-Emmanuel enfin sera invité à ne pas envoyer de troupes jusqu'à ce que les Etats du centre, par un nouveau vote de leurs assemblées, aient nettement signifié leurs vœux. Napoléon a obtenu que les populations seraient consultées sur l'annexion, non pas seulement les assemblées, et il se prépare à recueillir le fruit de sa politique. Il essaie de préparer l'Angleterre à la cession de la Savoie et de Nice, et fait savoir à Cowley, le 5 février, qu'il n'y a pas là de conquête, mais seulement une compensation consentie par le Piémont et une garantie pour nos frontières des Alpes. Mais le gouvernement anglais n'est pas rassuré ; il voit avec terreur reparaître l'idée des frontières naturelles et craint que bientôt la France n'aille appliquer cette théorie sur le Rhin.

Pendant ce temps, Napoléon travaille à décider le gouvernement sarde, à qui il a envoyé M. de Talleyrand. Cavour, de son côté, avait compris qu'il n'était plus possible à la Sardaigne d'avancer ou de conclure, sans consentir à ce sacrifice qu'on lui réclame : « C'est en Savoie qu'est le nœud de la question », écrivait-il à Pepoli. Aussi son envoyé à Paris, Nigra, ne tarda-t-il pas à entrer dans les vues de l'empereur. Les négociations se poursuivent pendant tout le mois de février ; mais Napoléon ne laissera le Piémont agir librement que moyennant la cession de la Savoie et de Nice. Cavour se décida à payer le permis d'agir qu'il attendait de la France. Dès le 1er mars, Napoléon disait aux Chambres : « En présence de cette transformation de l'Italie du Nord qui donne à un Etat puissant tous les passages des Alpes, il était de mon devoir, pour la sûreté de nos frontières, de réclamer le versant français des montagnes ». Une dernière résistance de Cavour sur la question de Nice fut rapidement écartée, et le traité fut signé le 12 mars. Le lendemain, il était notifié aux puissances, mais sans que l'on ait invoqué ni les idées de nationalités ni le droit

des peuples. La cession de Nice et de la Savoie était représentée comme une modification de frontières, consentie exceptionnellement par le souverain légitime des territoires cédés. Aussi la Russie céda-t-elle volontiers en soulignant les motifs : la cession ne pourra pas troubler l'équilibre, à condition qu'il ne soit question ni des frontières naturelles ni de vœu populaire. Mais le gouvernement anglais se montra violemment irrité ; furieux d'être dupes, les Anglais manifestèrent hautement leur mécontentement à la Chambre et dans la presse. Napoléon s'emporta à son tour et fit une véritable scène à l'ambassadeur anglais en présence du représentant de la Russie. La Russie profite de l'occasion pour détacher définitivement la France de l'alliance anglaise, en lui faisant voir que l'Angleterre veut organiser une véritable croisade contre la France.

Les deux gouvernements français et sarde opèrent ; la Sardaigne organise des plébiscites qui laissent la majeure partie de la population indifférente, mais que les agents de la Sardaigne font réussir ; le traité relatif à la cession est rendu public à la demande de Napoléon, malgré les objections de Cavour, qui semble vouloir se faire forcer la main, car il recule devant la responsabilité qu'il encourt et hésite à se heurter au sentiment national italien ; il est publié le 22 mars et voté par les Chambres sardes ; il ne précise pas le mode de cession, mais on emploiera le même système que dans l'Italie centrale, c'est-à-dire le vote au suffrage universel.

Cette cession soulève des difficultés ; le Chablais et le Faucigny ont été, aux traités de 1815, déclarés neutres, avec interdiction d'y construire des forteresses. La Suisse, appuyée par l'Angleterre, réclame en faveur de cette clause, et Thouvenel est obligé de consentir à l'exécuter pour calmer l'opinion anglaise, puis se rétracte. L'irritation s'accrut alors en Angleterre, où l'on eut, bien à tort, l'impression que Napoléon avait voulu tromper l'Europe. En Angleterre, des manifestations hostiles à la France se produisent ; on lève des milices, et le discours de Palmerston, le 23 juillet, marque que l'alliance avec la France est définitivement abandonnée ; mêmes scènes dans les petits Etats : en Suisse, où l'on active les préparatifs militaires ; en Belgique, où l'on fonde une ligue des patriotes ; le roi des Pays-Bas rend visite à Léopold et l'assure de son appui.

En Italie, le traité est accueilli avec colère par Garibaldi, qui est né à Nice ; les républicains sont furieux contre la France et protestent avec indignation. En Allemagne, les souverains craignent à nouveau de voir la France s'avancer sur le Rhin ; pour

calmer l'agitation des esprits, Napoléon demande à Guillaume de Prusse une entrevue à Bade ; mais celui-ci exige la présence des autres princes allemands. Il essaie de les rassurer en leur montrant qu'il n'a nullement des intentions d'agrandissement et qu'il ne cherche pas à donner à la France ses frontières naturelles. Guillaume regrette de n'avoir pas connu plus tôt le traité, de n'en avoir su le contenu que par la proclamation que l'empereur ne voulait pas de conquête, et il affirme son intention ferme de maintenir le territoire allemand dans son intégrité. Malgré tout, les princes se sentent menacés, ils cherchent à s'entendre avec la Prusse et avec l'Autriche ; un double rapprochement se prépare entre l'Angleterre et la Prusse, entre la Prusse et l'Autriche (entrevue de Toeplitz, 26 juillet).

3° L'annexion de la Romagne a posé une nouvelle question romaine. Napoléon a fait proposer au pape de garder sur les duchés une souveraineté nominale ; mais Pie IX s'entête à ne vouloir rien céder, et il menace Victor-Emmanuel d'excommunication s'il occupe les territoires qu'il revendique. L'ambassadeur français près du Saint-Siège, M. de Gramont, écrit à l'empereur des lettres désespérées et peu aimables pour le pape et ses conseillers.

La difficulté est augmentée encore par l'occupation de Rome par les troupes françaises, occupation qui dure depuis 1849, et qui était destinée à servir de contre poids à l'occupation des duchés par l'Autriche. Depuis le départ des Autrichiens, les Français sont dans une situation fausse, et leur présence à Rome est nettement contraire au principe de non-intervention. Les libéraux italiens sont mécontents, le pape ne nous est guère reconnaissant et le gouvernement français voudrait bien se retirer de ce mauvais pas en ordonnant le rappel du corps d'occupation : peut-être, les troupes françaises retirées, le pape cédera-t-il.

Sur ces entrefaites Pie IX crée une armée pour son service, recrutée dans tous les pays catholiques, surtout en France et en Belgique, sous le commandement de Lamoricière, qui, victime du coup d'Etat, devenu catholique ardent et légitimiste convaincu, est très hostile à Napoléon. La cour de Rome se divise en deux partis : l'un, avec Antonelli, demande d'agir avec prudence et préconise vivement l'entente avec le gouvernement français ; l'autre, avec un prélat belge, Mgr de Mérode, voudrait engager la guerre avec le Piémont et prendre l'offensive dans la Romagne, pour combattre cette révolution aussi redoutable aux yeux de Pie IX que l'avait été l'invasion de l'Islam. M. de Gramont est en désaccord complet avec le général Goyon, chef des troupes françaises, qui, par-

san décidé du pouvoir temporel, se sait soutenu à Paris par le arti conservateur et l'entourage de l'impératrice.

II. — Bientôt une nouvelle question se pose, par suite de la évolution qui éclate dans l'Italie du Sud.

1° Le royaume de Naples a été gouverné par un roi très impopu-ire, Ferdinand, qui vient de mourir. Son successeur, François II, eune et inexpérimenté, hésite sur la politique à suivre, puis se écide à continuer le gouvernement absolutiste de son père et efuse les conseils qu'on lui a donnés de réformer son royaume n lui accordant une constitution et en adoucissant les rigueurs de a police. L'offensive est prise par les républicains, qui ont formé n Sicile des comités de révolution et sont aidés dans leur mouve-nent insurrectionnel par les Italiens du Nord.

Garibaldi, appuyé en secret par le gouvernement sarde, pré-pare une expédition, peu nombreuse il est vrai, mais com-posée de gens résolus et enthousiastes et, avec les Mille, il débar-que en Sicile. Le gouvernement napolitain n'a pas d'armée ; ses oldats se défendent mal et, après un contact sans importance où ls s'enfuient avec entrain, Garibaldi entre à Palerme, le 26 mai, t se rend maître de la Sicile.

Malgré le désaveu officiel du gouvernement sarde, il passe bien-ôt en Italie, sans que l'amiral Persano se soit opposé à son pas-age. Ferdinand, qui se voit abandonné par tout le monde, de-nande secours aux grands Etats. Le gouvernement anglais, qui désire l'unité italienne, escomptant qu'elle causera beaucoup l'embarras à Napoléon III, invoque le principe de non-interven-ion et, au nom de la Révolution de 1688, proclame le droit des peuples de renverser un mauvais gouvernement. La Russie, alliée a la famille des Bourbons, est mécontente et voudrait bien agir en faveur de François ; mais Napoléon n'ose pas soutenir le gou-vernement de Naples contre les Italiens à qui il vient de donner son appui. « Les Italiens sont pris, répondit-il avec amertume ; ils sen-tent très bien qu'après avoir donné le sang de nos enfants pour la cause de leur nationalité, je ne tirerai jamais un coup de canon contre elle » ; il est pourtant mécontent et essaie d'exercer une pression sur le gouvernement sarde. Ce dernier décide alors de devancer Garibaldi pour essayer d'arrêter son mouvement.

Napoléon hésite ; il voudrait, malgré tout, garder l'alliance anglaise, et, sans avertir ses ministres, il écrit, le 27 juillet, à Persigny, une lettre qui est publiée : il y proclamait ses inten-tions pacifiques ; il ne fera rien et n'interviendra pas : c'est une politique d'inertie et d'attente.

Le gouvernement sarde prend l'initiative et se décide à appuyer

Garibaldi. Le roi de Naples est abandonné ; Garibaldi entre à Naples en triomphe, pendant que François se réfugie à Gaète. Le principe de non-intervention a permis au Piémont de détruire le royaume de Naples.

2° A ce moment, les Garibaldiens envahissent les Etats de l'Eglise, ce qui va permettre à Cavour de faire une nouvelle acquisition territoriale aux dépens du Saint-Siège et compliquer la question romaine. La guerre a commencé entre les républicains italiens et les troupes catholiques du pape ; Cavour se décide à intervenir directement ; il somme le pape de licencier son armée étrangère, qui est un défi au sentiment national et empêche le peuple de « manifester ses vœux ». Il expose, en même temps, la situation aux puissances et leur fait voir que son devoir est d'agir pour arrêter la Révolution menaçante et l'expansion d'un mouvement anarchiste. Il écrivit à Napoléon : « Nous sommes forcés d'agir », et Napoléon aurait répondu à Cialdini : « Bonne chance et faites vite. » Il y a encore beaucoup d'obscurité sur l'attitude de Napoléon en cette occasion ; d'après Thouvenel et E. Ollivier, il aurait été complètement trompé et se serait montré très mécontent ; en tout cas, il laissa faire. L'opinion en France est nettement favorable aux Italiens.

L'armée piémontaise occupa rapidement les Marches et l'Ombrie, pendant que les Français restaient immobiles à Rome. Lamoricière est écrasé à Castelfidardo, le 18 septembre, et les débris de son armée capitulent dans Ancône. Malgré les efforts de Napoléon pour dégager sa responsabilité de cette aventure, on reste persuadé à Rome que Cavour a agi de concert avec lui, et que la rupture des relations diplomatiques entre Paris et Turin n'a été qu'une comédie. Le pape alla jusqu'à dire à M. de Gramont : « Votre loyauté est pour moi hors de doute ; mais êtes-vous bien sûr de connaître toute la pensée de votre gouvernement? »

En réalité, Napoléon avait été impuissant à empêcher le mouvement ; la même impuissance se voit dans les autres Etats. Malgré ses sympathies pour les Bourbons de Naples, l'Autriche a été obligée de reconnaître l'impossibilité de leur porter un secours effectif et s'est bornée à prendre ses précautions contre une attaque possible de la Vénétie. Seule, l'Angleterre s'est montrée favorable à l'expédition de Naples ; elle est violemment hostile au pape dont Palmerston escompte le départ de Rome ; mais la France est de plus en plus inquiète. Napoléon est loin d'être rassuré et renforce les troupes françaises d'occupation. La question romaine reste entière.

3° Les affaires d'Italie se sont réglées sans intervention. L'armée

arde achève la conquête : successivement, l'Ombrie et les Marches, puis le royaume de Naples, sont annexés, malgré l'opposition sourde de Garibaldi, qui, de concert avec Crispi, aurait voulu tablir une république à Naples. Bientôt Capoue et Gaète apitulent ; le royaume de Naples tout entier appartient maintenant à la Sardaigne. L'entrevue de Varsovie, entre la Russie, 'Autriche et la Prusse, ne peut que marquer son mécontentement et rompre les relations diplomatiques avec le nouveau oyaume italien. Cavour ne s'en préoccupe guère.

Ainsi les résultats de l'intervention française de 1859 n'ont pas été ceux que Napoléon avait escomptés. L'Italie n'est pas une confédération, mais un royaume uni sous un seul souverain. Il a gagné Nice et la Savoie ; mais il a perdu l'alliance de l'Angleterre, mécontenté le parti catholique intransigeant. Une forte opposition le menace à l'intérieur ; il reste isolé en Europe.

---

# La comédie nouvelle

**Cours de M. PUECH,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## « La Belle aux boucles coupées. »

Des quatre comédies de Ménandre que le papyrus du Caire nous a rendues, il nous reste à étudier celle dont nous possédons, après l'*Arbitrage*, les fragments les plus considérables. Elle porte un titre qui, pour être facile à comprendre, n'en est pas moins délicat à rendre en français ; c'est proprement : *celle qui a été tondue tout autour*, Περικειρομένη ; le titre est habituellement traduit : « *La Belle aux boucles coupées* » et je me servirai de cette jolie expression que l'usage a adoptée. Vous verrez bientôt qu'elle désigne l'héroïne, mais ne laisse guère deviner l'intrigue ; toutefois le titre de la pièce a ici une signification plus particulière et qui se rapporte davantage à l'action que dans l'*Arbitrage*, le *Héros* ou la *Samienne*. Il désigne l'héroïne principale et vient d'une situation antérieure à la pièce, ou plutôt d'un événement qui donne le branle à l'action ; ce n'est plus d'une scène ou d'un personnage accessoire. Cet événement fait partie des données primitives de l'intrigue, il n'est point mis à la scène ; mais c'est par lui que l'action s'engage, il est l'incident d'où elle naît.

Cette comédie était, autrefois, une des plus mal représentées dans le recueil de fragments de Ménandre publié par Koch ; nous n'en possédions que des bribes insignifiantes et tout à fait insuffisantes pour nous permettre d'entrevoir l'action. Lucien y fait des allusions dans un de ses dialogues tout pleins des souvenirs de la comédie nouvelle, dans le *Dialogue des Courtisanes ;* un rhéteur, Philostrate, parle dans ses *Lettres* de la Belle aux boucles coupées et de son amant Polémon. Nous pensions donc, d'après ces quelques renseignements et ces éloges, que la comédie inconnue devait être une des plus intéressantes de Ménandre, puisque des plus réputées. Cette supposition était juste ; nous pouvons juger la pièce aujourd'hui.

Sa résurrection est le résultat d'une succession de trouvailles heureuses qui s'ajoutèrent les unes aux autres et se complétèrent mutuellement. Ce furent d'abord deux savants anglais, M^srs^ Grenfell et Hunt, qui trouvèrent dans le deuxième volume du

papyrus découvert à Oxyrrhinchus un fragment assez étendu de la pièce. Ce papyrus est relativement ancien ; c'est un des plus anciens que nous possédions : il est du Ier, au plus tard du IIe siècle après Jésus-Christ. Il contient 50 vers de la fin de la *Perikeiromenè*, mais qui ne permettent pas de conclusions ; ils provoquaient au contraire de nouvelles questions, piquaient davantage encore notre curiosité. — En 1907, le manuscrit trouvé par M. Lefebvre à Aphroditopolis nous rendit 300 vers de cette comédie, mais en mauvais état. — Enfin, en 1908, un savant allemand acheta en Egypte, à Antinopolis, un parchemin qui renfermait un nouveau fragment de 121 vers. Une partie d'entre eux se confondait avec ceux déjà connus par le manuscrit du Caire. Ce parchemin se trouve conservé aujourd'hui à la *Collection des Papyrus* de Leipzig. M. Körte a publié ces vers dans son édition. Nous possédons donc, en tout, 450 vers environ. En restituant l'ordre des feuillets dans le papyrus du Caire, en le comparant avec les autres fragments, on peut, à l'aide de calculs que je vous épargne, apprécier l'importance des lacunes et la longueur de la pièce. Elle avait la longueur moyenne de 1.000 ou 1.100 vers. Nous en avons donc perdu un peu plus de la moitié ; mais l'action est parfaitement saisissable dans ses grandes lignes, car nous possédons les scènes les plus importantes où apparaissent les personnages principaux, où se développent les caractères les plus intéressants. Il reste cependant quelque obscurité sur certains points de l'action et sur des rôles secondaires.

C'est une excellente comédie ; l'intrigue en est amusante, les caractères naturels, vrais, individuels, comme dans les meilleures œuvres de Ménandre. Cette pièce est, avec l'*Arbitrage*, celle qui nous donne la plus haute idée de son talent ; elle est supérieure à la *Samienne*. D'ailleurs elle n'est point, comme celle-ci, une œuvre de jeunesse : vous vous rappelez par quelles déductions nous sommes, à propos de la *Samienne*, parvenus à cette conclusion. La *Perikeiromenè* est une œuvre de maturité. Ménandre avait 40 ans lorsqu'elle fut écrite, il était en pleine possession de son talent. Des allusions précises permettent de dater la pièce. Il y est question des malheurs de la Grèce ou plutôt des malheurs de Corinthe «. Καὶ τῶν Κορινθιακῶν κακῶν... » Or, à quel moment de cette période pleine de troubles qui suivit la mort d'Alexandre convient-il le mieux de rapporter cette allusion ? En 308, Corinthe fut occupée par Ptolémée d'Egypte, qui y installa une garnison ; il garda la ville en son pouvoir jusqu'en 306. Avant de partir pour une expédition en Asie mineure et dans l'île de Chypre, Démé-

trius Poliorcète tenta vainement de reprendre la ville en essayant de corrompre le chef de la garnison égyptienne, Léonidas. Mais cette occupation ne justifie pas le mot de Ménandre; car, pendant ces deux années, Corinthe fut en somme tranquille. Il dit dans le prologue de la pièce :

> ... ἐγγενομένων δ'ἐτῶν τινων
> καὶ τοῦ πολέμου καὶ τῶν Κορινθιακῶν
> κακῶν αὐξανομένων,...

« comme les maux de Corinthe allaient croissant,... » il fait donc allusion à d'autres événements malheureux qui sont venus successivement fondre sur Corinthe. Or, vers 306, la guerre reprit de plus belle dans la Grèce centrale et le Péloponèse ; elle était due aux menées de Cassandre, tandis que Démétrius était absent. Diodore nous l'a racontée. De 306 à 302, ce ne furent dans toute la Grèce que désordres et misères. Cette guerre est appelée, dans un décret d'Athènes en l'honneur de Démocharès « la guerre de 4 ans », ὁ τετραττῆς πόλεμος ... En 304, Cassandre menaça même l'Attique ; Athènes fut en péril. Il poussa une pointe vers l'isthme de Corinthe et réussit à s'emparer de la ville qui, depuis 306, était aux mains de Démétrius. En 304, celui-ci d'un tempérament belliqueux, reprit Corinthe et le Péloponèse. En 302, la paix fut conclue. C'est donc durant cette période de 306-302 que la guerre fut la plus violente et la Grèce surtout éprouvée. Corinthe était par sa situation une proie que les adversaires se disputaient avec acharnement. L'action est située peu de temps après la guerre de 4 ans : la pièce est donc au plus tôt de 300. Et, comme Ménandre est né vers 343-40, il avait lorsqu'il l'écrivit, quarante ans environ. Il devait écrire encore pendant dix ans pour le théâtre.

J'indiquerai brièvement les éléments de l'action nécessaires pour comprendre son développement dans la suite. Vous reconnaîtrez immédiatement l'éternelle aventure sans laquelle une comédie ne peut être conçue ; elle ne vous surprendra pas : il y a une exposition d'enfants et, à la fin de la pièce, l'inévitable reconnaissance. Deux enfants, un fils et une fille, ont été exposés bien que sortis d'une union légitime. Pourquoi donc ont-ils été exposés? Ce n'est pas, cette fois, pour sauvegarder l'honneur de la mère. Mais le père est trop pauvre pour les élever ; il s'en croit incapable. C'est un marchand de Corinthe qui, coup sur coup, voit mourir sa femme aussitôt après la naissance de ses enfants, et apprend que le vaisseau qui portait sa fortune a sombré dans la mer Egée. Il est ruiné, découragé : c'est ainsi que, plus

ard, il cherchera à excuser sa conduite. Une vieille femme trouve t recueille les deux pauvrets. Mais elle est trop misérable pour es élever tous deux ; elle garde la fille et cède le fils à une voi-ine qui n'a point d'enfant et dont le mari désire vivement être ère. Par fraude, elle fait passer cet enfant pour le sien. Cette upposition est encore une donnée commune, ordinaire, de la co-nédie nouvelle. A ce propos, il convient d'examiner dans quelle nesure les poètes se conforment en cela à la réalité ou usent l'une fiction commode pour amener des situations pathéti-ques.

Certes, il y a dans cette donnée beaucoup de conventionnel ; nais le point de départ est une aventure très réelle, bien qu'assez are, et qu'ils ont généralisée. Ils créent ainsi des imbroglios, les malentendus, qui sont le nœud d'une intrigue. Ce ne sont pas les fictions arbitraires. Dans la société antique où le sort de la emme mariée, sans enfants, est si peu stable, où la répudiation a menace sans cesse, les suppositions d'enfants ne devaient pas tre chose inconnue ; elles étaient excusables dans de pareilles irconstances. Mais, si de telles suppositions étaient possibles, elles étaient plutôt exceptionnelles.

Le garçon est donc élevé dans une famille riche, où il passe pour le fils de la maison. Sa sœur grandit ; elle est d'une grande beauté. Et, lorsque l'action s'engage, dix-huit ans se sont écoulés depuis les premiers événements que je viens de vous raconter. La mère adoptive de la jeune fille est réduite à la misère par la guerre de 4 ans. Elle n'a point d'espoir de marier la jeune fille ; et, dans son embarras, elle laisse un galant soldat, Polémon, devenir l'amant de Glycèra. Mais, avant de mourir, elle a ré-vélé à celle-ci le secret de sa naissance et la supercherie par la-quelle son frère est élevé dans une famille qui n'est point la leur. Pourquoi cette révélation? C'est que le frère de Glycéra, Moschion, est un voisin de sa sœur. Polémon l'a installée en effet dans une maison voisine de celle de Moschion ; et le jeune homme, qui est d'un tempérament amoureux et ardent, a remarqué sa sœur et essaie de la rencontrer.

La vieille veut éviter un malheur, et ses inquiétudes sont fon-dées; car Moschion, qui rôde sans cesse autour de Glycéra, épiant ses actions, la trouve seule, un beau jour, sur le seuil de sa porte; il court à elle et l'embrasse. Glycéra, qui sait fort bien qu'il est son frère, se laisse faire, ne résiste point ; mais le jeu est dan-gereux, car survient Polémon, dont le naturel est aussi vif que celui de Moschion ; il s'emporte, Moschion s'enfuit. Polémon fu-rieux tire son épée et, saisissant, Glycéra, lui coupe les cheveux :

n'est-ce pas la plus belle vengeance qu'on puisse tirer d'u
femme belle et coquette ?

M. Karl Robert imagine un châtiment plus raffiné. S'appuya
sur un texte d'Aristophane (*Thesm.* 836 suiv.) et de son sch
liaste, il veut que Polémon ait donné à la coiffure de Glycéra u
forme spéciale, qu'il lui ait coupé les cheveux en σκάφιον, qui e
la coiffure des courtisanes. Polémon aurait donc, comble de ve
geance, noté Glycéra de débauche. Mais il n'est pas sûr que l
textes invoqués puissent être pris dans ce sens précis. Il est pl
naturel de penser que Polémon s'est vengé de Glycéra comme
pouvait le mieux le faire, en la rendant ridicule et laide.
trait de brutalité grossière est courant de la part d'un soldat ;
en remarque de nombreux exemples dans la comédie ancienn
Dans l'*Eunuque* de Térence, Thrason fait le siège de la maison
son amie Thaïs, comme Polémon fera celui de la maison de Glycér
— Une autre fois, Thaïs, voyant son amant se mettre en colèr
passe subrepticement ses bijoux à sa suivante, afin qu'elle l
mettre en sûreté ; elle craint que Thrason, se jetant sur elle,
les brise. Voici un autre exemple de cette brutalité pris da
les dialogues où Lucien s'est inspiré le plus de la comédie no
velle. Dans le *Dialogue des Courtisanes*, un soldat force la po
d'un banquet où il sait que se trouve sa maîtresse et il la b
Deux femmes se plaignent d'avoir été souffletées, battues ; leu
beaux vêtements sont déchirés. Une pièce de Ménandre a po
titre Ῥαπιζομένη, celle qui a reçu des soufflets : il s'agit, sans dou
des violences faites à quelque joueuse de flûte.

Mais où se passe l'action ? Sur ce point, on n'est pas d'accor
Les uns disent à Athènes, les autres à Corinthe. Les allusion
que nous avons relevées, aux malheurs de Corinthe datent
pièce. Faut-il en conclure aussi que la pièce se passe à Corinth
Polémon est Corinthien de race ; nous l'apprenons au début de
pièce. Mais ces malheurs de Corinthe ne désignent-ils pas l
malheurs de la Grèce en général ; rien n'indique, en effet, que
guerre de 4 ans ait été dite guerre de Corinthe. Je crois pourta
que Ménandre a dû placer la scène dans cette ville. Le fait
serait pas exceptionnel et n'aurait rien qui dût nous étonne
Les pièces grecques imitées par les auteurs latins ont dû ê
jouées ailleurs qu'à Athènes et non à Athènes seulement. La scè
des *Captifs* de Plaute est en Etolie ; peut-être l'original y a-il
représenté. Le *Curculio* se passe dans l'Asclépeion d'Epidau
Peut-être l'original a-t-il été représenté dans le beau théâ
d'Epidaure, dont les ruines ont été si bien étudiées et la restituti
tentée par M. Lechat. — Beaucoup de pièces de la comédie a

tique ne se passaient pas à Athènes. Les *Ménechmes*, qui ont été tant imités (et tout récemment encore par M. Tristan Bernard), n'ont point leur action à Athènes, ni le *Rudens*. Diphile avait fait une comédie qui se passait à Corinthe ; ce vers nous le montre (fr. 32 Koch) :

νόμιμον τοῦτ' ἐστί, βέλτιστ', ἐνθάδε Κορινθίοισιν.

Il n'y a donc, dans cette conjecture, aucune invraisemblance ; le fait n'est pas rare.

Mais quelles raisons aurait eu Ménandre de placer la scène ailleurs qu'à Athènes ? On en a proposé de nombreuses ; il y a quelque intérêt à vous en présenter quelques-unes. D'abord ce n'est certainement pas par un souci de couleur locale et d'exotisme, qui sont totalement indifférents au public athénien et aux auteurs mêmes. Les mœurs, que l'action soit ici ou là, sont toujours sensiblement les mêmes. Le décor n'est point un élément d'intérêt ; la mise en scène n'intéresse pas. Il n'y a qu'un exemple dans le théâtre de Plaute où un personnage carthaginois ou persan soit intéressant parce qu'il est étranger. — Ménandre, a-t-on dit, aurait obéi ici à une autre tendance : la situation de Polémon et Glycéra est plus conforme à la législation de Corinthe qu'à celle d'Athènes, Polémon a Glycéra pour maîtresse régulière, il vit avec elle : c'est un concubinage ; il l'a toujours traitée comme sa femme légitime ; il a dû s'engager, pour calmer les inquiétudes de la vieille femme, à assurer le sort de Glycéra. Celle-ci sait qu'elle est de naissance libre, et veut être sans doute traitée comme telle. Mais les Athéniens admettaient parfaitement cet état de concubinage. Il y avait même des lois qui le réglaient : on avait le droit de prendre une maîtresse pour avoir des enfants ; nous possédons sur ce point des textes qui nous ont été gardés par les orateurs. Cette situation était presque régularisée, légalisée, et quiconque trouvait sa maîtresse en flagrant délit d'adultère pouvait la tuer pour la punir. Dans la *Perikeiromenè*, un ami de Polémon, Pataicos, essaie d'apaiser la colère de Polémon en lui représentant qu'il n'a pas le droit de se venger lui-même ; qu'il peut porter une plainte civile, mais non exercer un châtiment corporel. Il s'agirait alors d'une autre législation que celle d'Athènes, et, par un souci de vraisemblance, Ménandre aurait porté l'action à Corinthe. — Mais vous voyez qu'en fait il n'y a pas eu flagrant délit : il a vu Moschion lutiner Glycéra, et Glycéra se laisser faire, voilà tout. Et puis, lorsque Pataicos parle ainsi, nous sommes au lendemain du jour où la chose s'est passée. Il n'y a

donc plus flagrant délit. Donc la raison invoquée n'est pa suffisante. Pourtant je crois que l'on doit placer l'action Corinthe.

Il manque environ 110 vers avant les premiers que nou possédons. Le papyrus nous présente d'abord un prologu débité par une divinité allégorique. C'est la méthode habituell d'exposition dans la comédie antique ; les exemples dans les imi tations latines en témoignent. Nous en avons nous-mêmes trouv un exemple dans le *Héros*. La pièce commence par un dialogu entre Géta et Daos, deux esclaves dont l'un joue un rôle important et, d'après la liste des personnages donnés dans l'ordre où il apparaissent sur la scène, il devait y avoir une tirade de Héros personnage allégorique, qui représentait le génie de la famille sorte de *Lar Familiaris*. Un prologue devait donc compléte l'exposition. C'est un procédé constant dans les imitations latines ou bien il n'y a qu'un prologue, ou une scène d'exposition, puis u prologue.

Ce procédé nous surprend : l'exposition est ainsi faite en dehor de l'action par un personnage étranger. Nous trouvons cett méthode trop facile. Pourquoi Ménandre l'emploie-t-il, se faisan ainsi la tâche par trop belle ? Pourquoi un homme de métie comme lui ne fait-il pas l'exposition uniquement en action ? Déjà avant lui, Euripide, qu'il a beaucoup imité, dont il dépend le plus avait commencé ses tragédies par une longue tirade monotone o un personnage nous raconte la légende, le lieu de l'action, la gé néalogie des personnages, etc... Aristophane s'était moqué de c procédé dans les *Grenouilles*. M. Desriviers, de l'Université d Montpellier, a étudié récemment les prologues d'Euripide ; il y reconnu un art croissant avec les années ; mais, toujours, leu emploi a subsisté. Comment l'expliquer ? Il est difficile d'e donner une explication simple ; car Euripide est un esprit divers complexe, et je ne veux point tenter ici de résoudre ce problème

En fait, c'était un procédé admis par le public de Ménandre Dans la tragédie, on ne cherchait point d'intérêt dans la fable qu était connue de tous les lettrés ; elle n'excitait aucune curiosité mais on demandait à l'auteur de peindre des caractères ; mais fallait mettre les gens peu instruits au courant des données d l'action. Et c'est à quoi tendait le prologue : on trouvait plus com mode de résumer ainsi les éléments de l'intrigue, on attachait pe d'importance à cet exposé. Chez Ménandre et dans la comédi nouvelle, on pourrait sans inconvénient supprimer le prologue on comprendrait encore parfaitement l'action avec les donnée fournies par les premières scènes. Ce n'est donc pas pour se d

harger d'une tâche qu'il aurait trouvée trop lourde que Ménandre usé du prologue. Mais il était préférable, étant donné le public uquel il avait affaire, de lui exposer préalablement et franchenent le sujet.

C'est un usage que Ménandre a surtout adopté dans les pièces ù l'action est plus compliquée. Elle n'est pourtant jamais très ompliquée, embrouillée, ni chez Ménandre ni dans la comédie ntique. Les Latins la trouvaient même trop simple, trop peu hargée. Aussi, incapables qu'ils étaient de tirer de leur propre ond une intrigue plus nourrie, employaient-ils la *contaminatio*. ls fondaient deux pièces en une seule en mêlant les intrigues afin le renforcer l'action. C'est une méthode avouée par Térence, léfendue par lui. Ainsi l'*Andrienne* est imitée de l'*Andrienne* et le la *Périnthienne*. L'*Eunuque* du Κόλαξ et de l'Εὐνοῦχος de Ménandre, les *Adelphes* de comédies de Ménandre et de Diphile, etc... Mais, si l'action est simple, les données en sont touours compliquées ; elles sont en dehors de la pièce et souvent peu claires. Vous vous souvenez de l'intrigue compliquée du *Héros*.

Le personnage qui débite le prologue peut varier : c'est tantôt ne divinité, comme dans le *Héros*, le *Rudens* (Arcturus), l'*Aulularia* (Lar Familiaris) ; tantôt un personnage allégorique : dans *Cistellaria* (Auxilium) le *Trinummus* (Luxuria et Inopia). C'est un mode usité au temps de Ménandre ; car, sur un fragment de prologue, conservé par un papyrus qui se trouve à Strasbourg, Dionysos qui parle fait allusion à d'autres divinités ou personnages auxquelles on fait prendre la parole : lui, au moins, est un dieu véritable ; il faut le croire. Les témoignages que nous possédons prouvent que Ménandre use des deux modes. C'était dans une pièce perdue, Ἔλεγχος, la *Preuve*. Lucien, dans un de ses opuscules, imite Ménandre sur ce point : *la Preuve*, dit-il, est bien le prologue incarné ; en effet ne se produit-il pas toujours à la fin une inévitable reconnaissance. D'autre part, voici un autre aspect du prologue : c'est Ἄγνοια, la Méprise, ainsi qu'il faut traduire ; c'est en effet ce qui est impliqué par les données préliminaires de l'action. C'est la Méprise qui débite le prologue de la *Perikeiromenè*.

Qu'y avait-il dans les vers aujourd'hui perdus qui le précédaient? Les conjectures sont diverses. On se plairait à imaginer que Ménandre a représenté sur la scène Glycère sur le seuil de sa porte, le baiser de Moschion, la vengeance de Polémon : c'eût été un joli début et plein de vivacité ; mais il ne l'a pas fait. On l'avait prétendu en se fondant sur un vers restitué du prologue, qui disait : « Vous avez vu la scène. » C'est de celle-là qu'il se serait

agi. Mais le texte a été revu, et on lit sur le manuscrit ἀυτος, n
ἀυτόι. Il faut restituer non « ce que vous avez vu », mais « ce q
vous a dit ». Il est donc certain que la scène où la Belle voyait s
boucles coupées n'était point représentée. Avant Agnoia appara
saient Polémon et Glycéra ; mais la vengeance avait eu déjà li
D'après certaines allusions, elle avait dû être accomplie la ve
au soir. Cette scène qu'on aurait désiré trouver au début de
pièce ne s'y rencontre donc pas. D'ailleurs, les anciens n'aime
point de pareils coups de théâtre au commencement d'une piè
Ils préfèrent des scènes de calme dialogue, surtout si elles doive
être suivies d'un prologue nécessairement froid et peu mouv
menté ; le contraste aurait été trop violent.

---

# Sujets de devoirs.

## FACULTÉ DES LETTRES DE LILLE

### AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

**Dissertation.**

L'idée d'ordre.

***

### AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

**Histoire ancienne.**

Comment et jusqu'à quel point les poèmes homériques nous nt-ils connaître la civilisation de la Grèce primitive ?

**Histoire du Moyen Age.**

Montrer les origines et les causes de l'émancipation urbaine en ance et en Flandre, au XIe siècle.

**Histoire moderne et contemporaine.**

1. L'organisation de l'Eglise de France au XVIIe siècle.
2. La question romaine, 1848-1871.

**Géographie.**

L'Auvergne.

***

### AGRÉGATION DES LETTRES ET DE GRAMMAIRE.

**Dissertation.**

1. Etudier le rôle et le caractère du chœur dans *Esther* et ns *Athalie*.
2. Déterminer les principaux traits du lyrisme de Racine, style versification, dans ces deux chœurs.

### Thème latin.

Bossuet, *Sermons*, impressions générales, 4 pages avant la fin Rébelliau, page 231. « Ah! Dieu est juste, — voici, Messieurs... » jusqu'à... « ...un grand spectacle ».

### Version grecque (*commentaire*).

Platon, *République*, I, 330 D-331 B.

*
* *

## LICENCE ÈS LETTRES.

### Dissertation de philosophie.

1. Y a-t-il un domaine légitime de la croyance, et, si oui, que est-il ?
2. Le rôle des passions dans la vie morale.

### Dissertation littéraire.

Expliquer et discuter ce que dit Racine dans ses préface d'*Iphigénie* sur l'heureux personnage d'Eriphile.

### Grammaire.

1. Syntaxe du participe absolu.
2. Syntaxe des propositions finales.
3. Etudier, au point de vue de la langue, de la syntaxe et d style, Xénophon, *Anabase*, III, 1, 75.

### Version latine.

Le vieillard Simon révèle ses craintes à Sosia ; depuis : « Fer in diebus... », jusqu'à : « ...quam familiariter » (*Andrienne*).

### Version grecque.

La même que pour l'agrégation des lettres.

### Version latine (*commune aux langues vivantes et à l'histoire*).

Une révolution à Ardée, Tite-Live, IV, 9, 4, depuis : « Virg nem plebeii generis... », jusqu'à : « ...curare corpora milit jubet ».

*
* *

LICENCE ET CERTIFICAT D'ANGLAIS.

### Thème.

Lettre de Mme de Sévigné à Mme de Grignan (7 octobre 1671, n° 209).

### Version et commentaire (*en anglais et en français*).

« Marlowe, come, live with me and be my love » — (se trouve dans *Chamber's Cyclopedia*).

### Essai (*en français et en anglais*).

La féerie dans Shakespeare ; *Mids. Night's Dream* et *The Tempest*.

### Thème allemand.

L'aide de camp Bertrand leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent. Alors on vit un spectacle formidable.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonnes par divisions, descendit d'un même mouvement et, comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes étaient déjà tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient graves, menaçants, imperturbables ; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Etant deux divisions, ils étaient deux colonnes, la division Wathier avait la droite, la division Delort avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie : Murat y manquait ; mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'avait qu'une âme. Chaque escadron ondulait et se

gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible : là-dessus les cuirasses comme l'écaille sur l'hydre.

Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette vision apparaissait sans doute dans les vieilles épopées orphiques racontant les hommes-chevaux, les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre, dont le galop escalada l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes, dieux et bêtes.

VICTOR HUGO.

## Version allemande.

### DER MAIBAUM

Wir liebten uns. Ich sass an deinem Lager
Und sah auf deinen todesmatten Mund.
Dein Auge suchte mich, ein blasser Frager ;
Hörst du den Sensenschnitt im Wiesengrund?
Um Pfingsten ist's. Die Stadt war aus geflogen
In hellen Kleidern und im Frühlingshut,
Wir waren um den Schönsten Tag betrogen,
O Tag, sei gnädig ihrer Fieberglut.
Zu deinem Haupte bog, zu deinen Füssen
Bog sich ein grünes Birkenbäumchen vor,
Sie sollten dick vom heiligen Leben grüssen
Ein letzter Gruss dir sein am Schwarzen Tor.
Ich hatte gestern sie für dich geschnitten,
An einer Stelle, die dir wohlbekannt,
Zu der wir ausgelassen oft geschritten,
An der wir oft gesessen Hand in Hand.
An jenem Ort steht eine alte Weide,
Vor Neid und Sonne unsere Schützerin,
Da ist es still und überall die Heide
Am Ginster zittert die Libelle hin.
Ein Wasser schwatst sich selig durchs Gelände,
Ein reifer Roggenstrich schliesst ab nach Süd,
Da stützt Natur die Stirne in die Hände
Und ruht sich aus von ihrer Arbeit müd.
Weist du den Abend noch, wir sassen lange.
Ein nahendes Gevitter hielt uns fest
An unserem Weidenbusch, du fragtest bange,

Es klang so zag : Und wenn du mich verlässt ?
Sieh zu mir auf, beschirmt von Birkenzweigen,
Ich war dir tren, wir haben uns geglaubt.
Aus Wüsten zieht auf Wolken her das Schweigen,
Die Sense sirrt, und sterbend sinkt dein Haupt.

(LILIENCRON).

***

AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE.

**Dissertation.**

1. La formule « Vivre pour autrui » épuise-t-elle le contenu de la morale ?
2. Nature de l'émotion esthétique.

***

AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

**Histoire ancienne.**

1. La vie rurale en Grèce d'après les poèmes hésiodiques.
2. L'avènement de la dynastie flavienne.

**Histoire du Moyen Age.**

Les résultats politiques, sociaux, économiques des Croisades, pour les peuples de l'Europe occidentale.

**Histoire moderne et contemporaine.**

1. La contre-réforme.
2. La politique extérieure de l'empire allemand depuis 1871.

**Géographie.**

Les voies navigables de la Russie.

***

AGRÉGATION DES LETTRES ET DE GRAMMAIRE.

**Dissertation.**

Définir, d'après les textes inscrits au programme d'agrégation de grammaire 1911-1912, les caractères et les qualités de la prose de Racine.

**Version latine.**

Même version que pour la licence langues classiques.

**Thème latin.**

Montesquieu, *Grandeur et Décadence*, ch. IV, 2 pages après le début. Ed. Person, p. 30, depuis : « Carthage devenue riche... », jusqu'à : «... pendant qu'à Rome ».

**Version grecque** (*et commentaire*).

Les mêmes que pour la licence langues classiques.

***

LICENCE ÈS LETTRES.

**Dissertation de philosophie.**

Perception et jugement.

**Version latine.**

Objections à l'immortalité de l'âme, Cicéron, *Tusculanes*, I, 22, 50, 52, depuis : « Sed plurimi contra... », jusqu'à : « ... præceptum tributum deo ».

***

LICENCE CLASSIQUE, D'HISTOIRE ET DE LANGUES VIVANTES.

**Dissertation commune.**

Pascal, *Pensées* (Ed. Brunschwig), section I, fragment 33. « Beauté poétique. Comme on dit beauté poétique, on devrait dire

aussi », etc..., jusqu'à la fin du morceau. — Quel est, d'après ce morceau, le critère de la poésie pour Pascal, et quels en sont, selon lui, les inconvénients ?

***

LICENCE D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE.

1. Mêmes devoirs d'histoire et de géographie que pour l'agrégation d'histoire.
2. Même version latine que pour la licence classique.

***

LICENCE LANGUES CLASSIQUES.

**Dissertation.**

1. La voix moyenne (sens et emploi).
2. Les adjectifs verbaux (morphologie, syntaxe).
3. Remarques sur le vocabulaire, la morphologie, syntaxe et style de Xénophon, *Anabase* : 1° III, 1, 35, 39 ; 2° III, 1, 40, 44.

**Thème latin.**

Le même que pour l'agrégation des lettres.

**Version latine.**

Salluste, *Catilina*, 53, 6 et 54, depuis : « Sed memoria mea ingenti...», jusqu'à : «... Magis illum sequebatur. »

**Version grecque.**

Thucydide, II, 51, 52, 3, éd. Hude, la peste d'Athènes.

***

LICENCE LANGUES VIVANTES.

**Version latine.**

Pline le Jeune, *Lettres*, II, 13, C. Plinius Prisco suo..., depuis : « Et tu occasiones... », jusqu'à : «... qui reddit causas rogandi, Vale. ».

*
* *

LICENCE ET CERTIFICAT D'ANGLAIS

### Thème.

Buffon, *Histoire naturelle*, « Les Oiseaux ; « L'oiseau-mouche », depuis : « De tous les êtres animés... », jusqu'à : «... sans les quitter jamais ».

### Commentaire philologique.

Thomas Fuller, *The holy state, The good Yeoman*, depuis : « The good yeoman is a gentleman in ore... », jusqu'à : «... by turning stones into bread ».

### Dissertation.

La description dans Milton.

# Bibliographie

**Le Procès du 9 Thermidor**, par André Godard, 1 vol. in-16, orné de deux hors-texte. Prix : 3 fr. 50. Bloud et Cie, éditeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris VIe.

Cambacérès répondait à Napoléon, au sujet du 9 Thermidor : « Sire, cela a été un procès jugé, mais non plaidé. » M. André Godard s'efforce de découvrir sur les documents authentiques s'il faut s'en tenir à la légende de Robespierre terroriste, ou à l'avis de Charles Nodier : « C'est le parti de la Terreur qui a renversé Robespierre. » Sans admettre les panégyriques outrés d'Hamel ou même de Lamartine, il croit que les terroristes ont dit vrai en se vantant, avec Barère, d'avoir renversé Robespierre, parce qu'il voulait modérer la Révolution. Il élucide l'étrange malentendu qui fit coïncider le ralentissement de la Terreur parisienne avec le 9 Thermidor. Mais la Terreur redoubla bientôt en province, avec un caractère antireligieux. Robespierre succomba sous la coalition des ultra-révolutionnaires avec les ultra-royalistes, le parti d'Artois opposé à celui du comte de Provence ; celui-ci, comme les cours d'Autriche et de Prusse, approuvait Robespierre dans sa tentative de restauration religieuse et sociale. Dominé par Saint-Just, qui, lui, amorce l'Empire, Robespierre pose les premiers jalons de la démocratie chrétienne, mais avec plus d'autoritarisme que celle d'aujourd'hui ; il met fin aux saturnales de l'hébertisme, rouvre au culte les églises souillées par la déesse Raison.

Si le *Procès du 9 Thermidor* renouvelle l'aspect convenu de ces temps tragiques, si l'on s'étonne, par exemple, de voir Robespierre accusé par les terroristes de protéger des nobles comme La Valette et Bonaparte, on sera au moins forcé de reconnaître la sincérité de l'enquête et la vigueur de la documentation.

*
* *

**Le Catholicisme en Angleterre au XIXe siècle**, par P. Thureau-Dangin, Paris, Bloud et Cie, 1912, 2e édition.

***

**Fragments sur l'Histoire de la Philosophie,** par A. Schopenhauer, première traduction française avec préface et notes, par *A. Dietrich*, 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. (Librairie Félix Alcan.)

Les *Fragments sur l'histoire de la philosophie*, qui constituent presque tout l'ensemble de ce septième et avant-dernier volume des *Parerga et Paralipomena*, donnent bien plus que le titre semble promettre; en ce sens que, à partir du brusque passage de « la philosophie des modernes » aux « éclaircissements sur la philosophie de Kant » et aux remarques de l'auteur « sur sa propre philosophie », ils ne sont plus seulement un exposé théorique des vues intellectuelles et morales ayant eu cours, mais forment avant tout un très intéressant plaidoyer *pro domo*, qui fortifie de démonstrations et de preuves nouvelles les idées exposées par Schopenhauer dans la suite de ses ouvrages antérieurs.

Le dernier volume : *Fragments sur les apparitions et opuscules divers*, paraîtra en octobre 1912.

***

**Histoire de la Révolution française**, par Th. Carlyle. Nouvelle édition précédée d'un avertissement de M. A. Aulard, professeur à la Sorbonne. Tome I : *la Bastille*. — Tome II : *la Constitution*. — Tome III : *la Guillotine*. — 3 volumes in-16 de la *Bibliothèque d'Histoire contemporaine*, ensemble 10 fr. 50 (Librairie Félix Alcan.)

Le but de Carlyle, dans ce livre, est de démêler, à travers les textes et les faits, et en fouillant jusqu'au fond du cœur des Français, les motifs qui les poussèrent à vivre et à mourir comme ils l'ont fait pendant la Révolution. Il déclare et il illustre dans notre peuple d'alors un sentiment d'héroïsme dont les effets lui semblent grandioses, aussi effrayants que touchants.

Si cela est éloquent, c'est à chaque lecteur à en juger ; mais le livre de Carlyle est le poème de ce qu'il appelle « le sans-culottisme », et ce poème s'inspire, non d'une fantaisie littéraire, mais d'une étude de la réalité aussi complète et aussi sérieuse qu'on pouvait la faire à l'époque où Carlyle écrivit ; enfin ce poète

historien n'a pour but ni de glorifier ni de maudire la Révolution, mais de l'interpréter en la scrutant dans son âme même, et autant par la sympathie que par l'intelligence.

***

**Les Concepts de la Raison et les Lois de l'Univers**, par E. de Roberty, professeur à l'Institut psycho-neurologique de Saint-Pétersbourg, 1 volume in-16 de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. (Librairie Félix Alcan.)

Venant à la suite de ses quatre volumes sur l'*Ethique* et de ses deux récents ouvrages intitulés *Nouveau programme de sociologie* et *Sociologie de l'Action*, le nouveau livre de M. de Roberty poursuit ostensiblement ce but : détacher du bloc des études philosophiques la « théorie de la conscience » et en faire une partie intégrale de la science des sociétés humaines. Sur ce point, la lutte entre la philosophie d'une part, et la sociologie de l'autre, semble être désormais vigoureusement engagée. Les deux grands problèmes de la haute mentalité moderne, celui de la constitution définitive de la sociologie et celui de la réforme radicale de la philosophie, se trouvent clairement posés en ces courtes pages, où l'idéologie sociale et les lois cosmiques sont étudiées tour à tour et dans leurs rapports réciproques.

***

**Identité et Réalité**, par E. Meyerson, 2e édition revue et augmentée, 1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de Philosophie contemporaine*, 10 fr. (Librairie Félix Alcan.)

Après avoir nettement déterminé la signification, dans la science, du concept de causalité qu'il définit comme une forme du principe d'identité, l'auteur examine les grandes conceptions scientifiques, telles que les théories mécaniques, les principes de conservation, le principe de l'unité de la matière, etc. Il établit que les règles qui président à leur genèse se retrouvent si l'on suit le procédé à l'aide duquel l'esprit parvient à créer la réalité du sens commun.

Dans cette nouvelle édition, l'auteur s'est appliqué à compléter et à mettre à jour le détail scientifique et historique de son

ouvrage ; il a aussi développé davantage les conséquences qui dégagent des résultats acquis, surtout au point de vue de la conception philosophique des fondements de la science. Une table des matières plus détaillée et un index alphabétique ont été également ajoutés.

---

*Le Gérant* : FRANCK GAUTRON.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 27 16 MAI 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Les moralistes français du XVIe au XVIIIe siècle

**Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La Rochefoucauld ; sa vie, ses *Maximes*.

J'ai cru devoir, dans la dernière leçon, vous donner quelques détails sur la période qui sépare Balzac de La Rochefoucauld ; je vous ai montré combien les questions de morale préoccupaient alors les esprits. Parmi un grand nombre de moralistes dont j'aurais pu dresser une liste fastidieuse, j'ai choisi quatre auteurs : un magistrat, qui devint précepteur de Louis XIV, La Mothe Le Vayer ; un officier de fortune, Fortin de la Hoguette ; un médecin très savant, La Chambre ; un prêtre, et qui plus est, un religieux, Senaut. Nous avons vu que vers 1660 tout le monde parlait de morale ; on moralisait à la cour, à la ville, au théâtre, à l'église ; on moralisait surtout dans les salons. La Chambre était un habitué du salon de Mme de Sablé : c'est dans ce réduit, comme on disait alors, que prirent naissance les *Maximes* de La Rochefoucauld, dont la première édition fut donnée en 1665.

Nous allons étudier l'homme, son temps et l'histoire de son livre ; la leçon prochaine sera consacrée à l'examen de sa doctrine.

L'auteur des *Maximes* avait cinquante ans en 1665 ; et il ne semblait pas prédestiné à ce genre d'ouvrage. Bien que le livre fût

anonyme, tout le monde savait que l'auteur en était un duc e pair, un grand seigneur, dont la noblesse se perdait dans la nu des temps. On sait quel dédain affectaient alors les grands se gneurs pour ceux qui n'étaient que des « gens de lettres » ; s'i consentaient à entretenir avec eux quelque commerce, c'était pa manière de passe-temps ; ils les admettaient au nombre de leu domestiques et leur accordaient, selon les cas, des gratificatio ou des pensions. Mais ils ne les eussent pas considérés comme de égaux, et eussent cru *déroger* en s'abaissant jusqu'à eux.

Ce fut donc une petite révolution, quand La Rochefoucaul publia ses maximes. Il avait fallu, sans doute, un concou d'étranges circonstances pour que ce seigneur s'avouât homme d lettres. L'étude de sa vie nous éclairera sur ce point.

La biographie de La Rochefoucauld est, d'ailleurs, d'autant plu facile à faire qu'aucun point n'en est aujourd'hui obscur ; grâce des monographies excellentes (celles de MM. Gourdault, Féli Hémon), grâce à l'édition Gilbert et Gourdault, une des meilleure qui soient aujourd'hui, La Rochefoucauld nous est très bie connu. — Il est né à Paris, dans le quartier Saint-Honoré, en 161 sous la Régence de Marie de Médicis. Il était l'aîné de 12 enfants. fut élevé à la campagne, dans différents châteaux de son père, e son éducation fut tout à fait négligée. Nous avons vu que Fortin d la Hoguette préconisait, en matière d'éducation, le mélange de exercices physiques avec les études classiques, alors qu'a XVII^e siècle, on attendait que les études fussent terminées pou envoyer les jeunes gens à l'*Académie*. Le père de La Rochefoucaul considéra les exercices physiques comme la partie essentielle d l'instruction de son fils : le prince de Marsillac (c'est ainsi que s'ap pela ce dernier jusqu'à la mort de son père) fut et resta toujour très ignorant. De plus, son éducation fut assez rapidement term née ; son père était évidemment pressé de le voir devenir chef d famille.

Il maria cet enfant de 15 ans avec une riche héritière. — E 1629, c'est-à-dire à 16 ans, le prince faisait ses premières armes l'armée d'Italie. — Un dernier détail : nous avons vu avec qu soin l'admirable éducateur qu'était Fortin de la Hoguette chercha à prémunir ses enfants contre la lecture des romans, et surto de l'*Astrée* : or, on nous dit que La Rochefoucauld faisait ses d lices de ce roman.

Il est inutile de le suivre au cours de ses expéditions militaire dans ses intrigues politiques ou galantes. Dans tout cela, nous n trouverions rien qui lui fasse honneur. Son rôle n'a pas toujou été très beau ; il fut même déshonorant en 1652. Le prince d

Marsillac apparaît comme un seigneur étourdi, ambitieux, présomptueux. Ses huit jours de prison à la Bastille, son exil en province, la fameuse mousquetade qu'il reçut pendant les guerres de la Fronde, sont au nombre des nombreuses mésaventures que son caractère lui attira.

En 1650, il est chef de maison. Il se réconcilie avec Louis XIV. Le jeune roi paraît oublier son attitude pendant la Fronde, et lui confère le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit. Mais là s'arrête la clémence du monarque. La Rochefoucauld fait de vains efforts pour devenir gouverneur du Dauphin : on lui préfère le duc de Montausier, moins ignorant et moins compromis. En 1667, il part comme engagé volontaire au siège de Lille, espérant que le roi lui en saura gré : c'est peine perdue. Louis XIV n'a pas besoin de La Rochefoucauld : il a Turenne et Condé.

Telle avait été l'existence du futur moraliste avant 1665 ; nous en avons recueilli des indications précieuses : La Rochefoucauld est un grand seigneur, qui ne se croit pas pétri du même limon que le commun des mortels. — C'est un ignorant ; il tâchera dans la suite de s'instruire : ce sera trop tard. Il sera conscient d'ailleurs de son infériorité sur ce point, et quand on fera des démarches auprès de lui pour l'engager à poser sa candidature à l'Académie il répondra qu'il est « trop timide pour faire un discours en public ». — Enfin, fourvoyé une partie de sa vie dans l'intrigue, il n'a pas réussi dans ses entreprises : c'est un ambitieux déçu. Ajoutez à cela que ses blessures, et les infirmités que lui avaient values ses désordres de jeunesse lui firent connaître toutes les misères d'une vieillesse précoce. De 1654 à 1680, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il mène la vie d'un simple particulier, et il est assez embarrassé de sa personne. Contraint de rester à la cour pour caser ses huit enfants, il est gêné par les Condé, les Conti, les Longueville. La plupart du temps, d'ailleurs, il est désœuvré.

Alors il cherche un allégement à ses maux, une consolation à ses chagrins dans les choses de l'esprit et dans la fréquentation des personnes du monde. Très séduisant, destiné à plaire, grâce à ses qualités et plus encore à ses défauts, il devient un assidu des salons et des ruelles. Il y a en lui un singulier mélange : morgue aristocratique insupportable, politesse exquise, timidité excessive, le tout avec un grand fonds de mélancolie. Il avait été très bien avec M^me^ de Longueville ; il devient l'ami de M^me^ de Sévigné, de M^me^ de Sablé, et plus tard de la marquise de La Fayette. — Ainsi La Rochefoucauld, qui aurait voulu être maréchal de France, devient un habitué des salons en vogue. Il passe son temps dans un fauteuil (même à la cour, le roi connaissant ses infir-

mités). C'est ainsi qu'il conçoit l'idée de ses *Maximes*; c'est ainsi qu'il les élabore. Avant qu'il connût Mme de Sablé, il n'avait pas songé à devenir moraliste. Il avait seulement rédigé ses *Mémoires*, que des amis avaient publiés *malgré lui*, en 1662.

Nous n'avons pas à nous occuper des *Mémoires*. Il nous suffit de dire en deux mots que, composés entre 1654 et 1659, après la Fronde, ils furent donnés au public avec de véritables falsifications. Ajoutons que ces *Mémoires*, à eux seuls, ne feraient pas de leur auteur un homme illustre, et ne donneraient pas une haute idée de son caractère. Il y insulte la duchesse de Longueville, femme autrefois aimée, et ne recule pas devant cette lâcheté. Aussi s'attira-t-il de fâcheuses affaires avec le prince de Condé, le père de Saint-Simon ; croyant avoir mécontenté le roi, il s'empressa de désavouer ses *Mémoires*, et montra dans cette circonstance le manque de franchise le plus absolu.

Cette affaire interrompit la composition des *Maximes*. Ces maximes, qui avaient pris naissance au milieu des frivolités mondaines, n'auraient pas vu le jour, si La Rochefoucauld n'avait pas été, dès 1659, en relations avec Mme de Sablé. C'est parce que Mme de Sablé aimait le petit jeu des *sentences* que La Rochefoucauld en composa. Les salons de Mme de Sablé et de Mlle de Scudéry étaient les plus célèbres après l'hôtel de Rambouillet. On s'y réunissait pour causer : pas de fumoir, pas de table de jeu. Hommes et femmes s'entretenaient de toutes sortes de sujets, sauf peut-être de politique et de religion. La Fontaine, dans une fable adressée à Mme de Sablé, *les deux Rats, le Renard et l'œuf*, nous fait connaître, en quelques lignes, le caractère de ces entretiens :

> Propos, agréables commerces,
> Où le hasard fournit cent matières diverses,
> Jusque là qu'en votre entretien
> La bagatelle a part : le monde n'en croit rien.
> Laissons le monde et sa croyance
> La bagatelle, la science,
> Les chimères, le rien, tout est bon : je soutiens
> Qu'il faut de tout aux entretiens.

Dans d'autres salons, les portraits faisaient fureur ; dans d'autres, c'étaient les madrigaux et les charades ; dans celui de Mme de Sablé, c'étaient les maximes. — Mme de Sablé, alors sexagénaire, et ayant des velléités de retraite, s'était installée dans les dehors de Port-Royal de Paris ; elle était en correspondance avec la mère Angélique et la mère Agnès. Elle avait de la mort une peur excessive, craignait le mauvais air, les miasmes et s'ingéniait à les éviter ; elle donnait tous ses soins à sa cuisine, qu

était exquise et qui faisait dire à un plaisant : « Mme de Sablé se convertit ; mais le diable ne quitte pas la maison : il s'est réfugié dans la cuisine. » — La Rochefoucauld venait assidûment chez elle ; de 1559 à 1561 il y rencontra un homme bien plus malade et bien plus languissant que lui : Blaise Pascal, qui était pour ainsi dire le directeur de conscience de Mme de Sablé. Mais Pascal venait là pour parler de religion, pour passer ensuite quelques moments dans l'église de Port-Royal ; La Rochefoucauld au contraire était un libertin, un esprit fort. Il venait pour se distraire, pour deviser au coin du feu et pour goûter les confitures de Mme de Sablé. — C'est dans ces conditions que se firent les *Maximes* (1665-1678). C'est seulement en 1660 qu'on en trouve une première trace dans la correspondance de La Rochefoucauld. Dans une lettre à M. Esprit, il transcrit quelques maximes, et continue ainsi :

« Vous n'aurez que cela pour cette heure. Mandez ce qu'il en faut changer. Je ne sais plus aucune de vos nouvelles, ni domestiques, ni chrétiennes, ni politiques. Je crois que j'irai cet hiver à Paris, et que nous recommencerons de belles moralités au coin du feu... Je vous prie de montrer à Mme de Sablé nos dernières sentences : cela lui redonnera peut-être envie d'en faire, et songez-y aussi de votre côté, quand ce ne serait que pour grossir notre volume... »

Après une interruption, il revient en 1662 à ce sujet, et certaines lettres à Mme de Sablé attestent qu'il s'en occupe. En 1663, il lui écrit :

« C'est à moi à cette heure à faire des façons pour mes maximes, et après avoir vu les vôtres, n'en espérez plus de moi. Je vous jure sur mon honneur que je ne les ai point fait copier, quoique je fusse fort en droit de le faire, et je vous assure de plus que je l'aurais fait, si je n'espérais que vous consentirez à me les donner. Je vous mènerai, quand il vous plaira, M. de Corbinelli, qui meurt d'envie de vous montrer quelque chose. Vous nous avez fait un cruel tour à M. l'abbé de la Victoire et à moi : vous le réparerez quand il vous plaira. Je pensais vous rendre moi-même hier vos maximes. »

Dans une autre lettre, après avoir transcrit des maximes :

« Voilà tout ce que j'ai de maximes que vous n'ayez point. Mais comme on ne fait rien pour rien, je vous demande un potage aux carottes, un ragoût de mouton et un de bœuf, comme ceux que nous eûmes lorsque M. le commandeur de Gouvré dîna chez vous, de la sauce verte, et un autre plat, soit un chapon aux pruneaux, ou telle autre chose que vous jugerez digne de votre

choix. Si je pouvais espérer deux assiettes de ces confitures dont je ne méritais pas de manger autrefois, je croirais vous en être redevable toute ma vie. »

Ces maximes, que La Rochefoucauld expédiait par lettres, étaient communiquées à différentes femmes d'esprit qui étaient invitées à donner leur goût. La correspondance ne dit rien de l'apparition, en 1665, des *Maximes* de La Rochefoucauld. Il n'est pas question non plus de l'édition clandestine imprimée en Hollande l'année précédente.

La première édition (1665) a pour titre : *Réflexions ou Sentences et Maximes morales*. On les publia dans le petit format in-12. Elles obtinrent un véritable succès. Une seconde édition en fut donnée en 1666 ; une troisième édition en 1671 ; une autre en 1675 ; une autre, enfin, en 1678. D'une édition à l'autre, on remarque des remaniements, des suppressions par endroits, mais surtout des additions. Ainsi, en 1665, les maximes sont au nombre de 317 ; l'édition de 1678 en compte 500. — Si petit que soit ce volume, il a coûté à La Rochefoucauld douze ans d'un labeur assidu : c'est un ouvrage extrêmement travaillé. Mais, remarquons ce fait, c'est le résultat d'une collaboration. Les amis de La Rochefoucauld lui fournissaient le sujet de ses sentences, ils les provoquaient : il en était pour ainsi dire le rédacteur. Il est bien difficile de dire ce qui lui appartient en propre. Que revient-il à M^me^ de Sablé, à M^me^ de La Fayette, à M^me^ de Sévigné, à Jacques Esprit, cet académicien auteur d'un gros livre de morale ? — Mais les pensées sont à tout le monde : ce qui appartient à un auteur, c'est l'expression : « C'est une même balle dont tout le monde se sert ; mais celui-ci la place mieux. »

La Rochefoucauld mourut en 1680, entre les bras de Bossuet. Ce fait prouve évidemment que ses sentiments et ses idées avaient beaucoup changé.

Les *Maximes*, devenues classiques, furent rééditées fréquemment. On en donna de bonnes éditions au XVIII^e^ siècle ; il en fut de même au XIX^e^ ; l'édition Gilbert et Gourdault (Hachette), en 3 volumes, semble la plus recommandable. On n'en donne pas d'éditions classiques ; nous verrons pourquoi dans la prochaine leçon.

Il peut y avoir deux façons d'étudier les *Maximes* : 1° suivre l'ordre chronologique depuis l'édition de 1665, examiner ce qu'est devenue chaque maxime, et les modifications qu'elle a subies ; 2° prendre le texte définitif et voir les changements qui ont été introduits. Les deux méthodes sont également bonnes. Un seul exemple va nous montrer qu'il est indispensable de procéder d'une

de ces deux façons. La Rochefoucauld avait écrit sur l'amitié, en 1665 :

« L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un *trafic* où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

L'année suivante, il écrit :

« L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un *commerce* où, etc... »

Pourquoi cette modification ? Est-ce parce que *trafic* était un mot trop bourgeois ? Non — mais *trafic* était plus méprisant : La Rochefoucauld a cru devoir se radoucir.

En 1678 il écrit ceci :

« Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une *Société*, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un *commerce* où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner. »

Il en est ainsi partout et toujours. La Rochefoucauld modifie et semble n'être jamais content de ce qu'il a écrit. C'est quelque chose comme les différents états d'une gravure.

L'examen des *Maximes*, à ce point de vue, est de nature à faciliter la discussion des idées qu'elles contiennent et permet de porter un jugement motivé sur la doctrine de l'auteur. Telle sera notre tâche dans la prochaine leçon.

---

# L'idée de science

**Cours de M. G. MILHAUD,**

*Professeur à la Sorbonne.*

## La science grecque.

Nous voici, maintenant, arrivés à la civilisation des Grecs. Ici les documents abondent, et nous ne risquons pas de manquer de matériaux. Nous possédons, en effet, une grande quantité de travaux dans les différents domaines de la science, aussi bien en mathématiques et en astronomie, qu'en physique, en biologie et en histoire. La littérature philosophique est également très riche. Aussi l'étude de l'idée de science chez les Grecs comporte-t-elle des développements très étendus, que le petit nombre des leçons qui nous reste nous permettra seulement d'effleurer. Ce que je dirai de l'idée de science chez les Grecs ne devra donc être considéré que comme un résumé très succinct d'une étude que les circonstances me permettront peut-être d'entreprendre une autre année.

Nous nous occuperons, aujourd'hui, exclusivement, de la conception que se firent les Grecs des sciences mathématiques. On ne saurait, en effet, s'exagérer l'importance du rôle joué par les sciences mathématiques dans le développement scientifique des Grecs. D'autre part, ce sont les mathématiques qui peuvent nous donner les idées les plus exactes et les plus complètes sur leur conception générale de la science. En un mot, ce que celle-ci apporte de nouveau, c'est la réaction de l'esprit sur le donné.

Nous avons vu que, si la science des Orientaux en général et des Egyptiens en particulier s'était si peu développée dans le sens de la théorie, de la spéculation pure, cette impuissance tenait à un certain manque de désintéressement et surtout à l'attitude passive que gardait l'esprit à l'égard des données de l'expérience. Or, ces deux qualités, le désintéressement et l'activité de l'esprit, nous les trouvons au plus haut degré dans la science grecque et surtout dans les mathématiques. Au souci d'utilité pratique se substitue

ci le besoin de satisfaire la curiosité de l'esprit, de répondre à on désir de connaître, de savoir, de comprendre. Ce caractère le désintéressement se dégage très nettement de l'étude de la cience grecque. Les travaux mathématiques principalement en onnent une haute idée. Prenons, par exemple, les *Eléments* 'Euclide. On sera peut-être tenté de nous reprocher de choisir omme exemple l'œuvre d'un savant trop peu ancien, et de mettre n doute que les caractères de la science d'Euclide soient les mêmes ue ceux de la science des Pythagoriciens, par exemple. Il importe onc de rappeler que la géométrie d'Euclide n'est que l'aboutissement d'un travail poursuivi de façon continue à travers les iècles, depuis les origines mêmes de la science grecque. Le commentateur d'Euclide, Proclus, nous l'affirme, quelques fragments onservés d'Hippocrate de Cos nous le prouvent. Enfin nous trouons chez Platon, et chez Aristote, une foule d'allusions à la science ontemporaine, qui nous montrent que, dans ses caractères essenels, le langage scientifique même qu'emploiera Euclide était à eu près fixé depuis longtemps. A plus forte raison trouvonsous chez eux l'esprit et la méthode même de la science d'Euclide. Nous pouvons donc dire que tous les caractères qui se dégageront es *Eléments* d'Euclide pourront, à juste titre, être attribués à oute la science mathématique grecque. Les caractères essentiels ont fixés dès l'origine.

Cela dit, si nous faisons appel à ce traité, nous sommes frappés lu caractère tout désintéressé des spéculations qui en font l'objet. Le désintéressement se montre dans la forme même de l'ouvrage, lans la façon de poser les questions et de les résoudre. Le style, e ton même, montrent combien peu l'auteur se préoccupe des pplications pratiques possibles. Il énonce le théorème, le démontre longuement, patiemment. Il ne recherche pas s'il pourrait en tirer dans le domaine de la pratique quelque utilité. Si, naintenant, nous regardons comment, au fond, il envisage les questions, nous sommes étonnés en voyant la ligne de démarcaion stricte qu'il trace entre la science pure et les applications ratiques. Dans ses *Eléments*, jamais on ne rencontre une seule formule pouvant être utilisée directement pour trouver, par exemple, 'aire d'un cercle ou le volume d'une pyramide. Il semble avoir eu horreur d'introduire ainsi une formule pratique et utilitaire au milieu de théorèmes d'un intérêt tout théorique et spéculatif. D'ailleurs, c'est là une idée chère aux philosophes qui ont exercé leur réflexion sur la science. Platon se moque des esprits vulgaires qui ne parviennent pas à faire la distinction nécessaire entre l'étude de la géométrie pure, qui ne fait que démontrer,

expliquer, rendre intelligible, et l'étude de la géométrie pratique et de même pour l'arithmétique, l'astronomie, la musique.

Cette distinction, les Pythagoriciens l'avaient déjà certainemen faite. D'autre part, les traités d'Euclide nous montrent que le préoccupations de ce savant ressemblent fort à des préoccupa tions d'ordre et d'harmonie. Il y a quelque chose d'esthétiqu dans la façon dont il a conçu et composé ses *Eléments*, dont l couronnement est l'étude des polyèdres réguliers. Il est à pein utile de remarquer à quel point cette étude nous éloigne de tout préoccupation pratique.

En second lieu, et en ce qui concerne la méthode, l'œuvre scien tifique des Grecs nous montre encore mieux la puissance d réaction de leur esprit sur le donné. Jusqu'à eux, la méthod suivie en mathématiques était celle de l'expérience. Ainsi, il es fort probable que les propriétés du triangle rectangle, que, comm nous l'avons vu, connaissaient les Egyptiens, ont été découverte au moyen de l'expérience. Sans doute, nous avons bien eu l'occa sion de signaler dans certains traités hindous quelques tentative pour essayer de démontrer ; mais la méthode employée pour cel est une méthode toute intuitive. L'auteur des traités en questio semble dire au lecteur : regarde, la figure te montre la vérité d la proposition.

Or, avec les premiers Pythagoriciens, la Grèce inaugure un méthode toute nouvelle, dont la grande originalité consiste à n plus faire appel ni aux données sensibles de l'expérience, ni au données concrètes de l'intuition. Sans doute, le géomètre prendr bien certaines données fondamentales dans l'expérience. Faisan appel au sens commun encore, il posera certains axiomes, cer tains postulats. Mais, une fois ces quelques éléments posés, il a la prétention de construire par l'activité propre de son esprit tou les êtres mathématiques.

Pour le géomètre grec, le cercle ce n'est pas ce rond que nou traçons au tableau avec un morceau de craie ; non, c'est un figure que mon intelligence conçoit et qui a la propriété d'avoi tous ses points également éloignés d'un autre point appelé centr Ainsi le géomètre grec fait le moins souvent possible appel au données sensibles ; il fait même un effort pour ne pas faire entre dans ses définitions une notion impliquant le mouvement, c'est-à dire quelque chose de complexe, de synthétique, de difficilemen intelligible. Ainsi la définition du cercle est une définition st tique. Bien plus, certaines propositions qui nous paraissent évi dentes dès que nous imaginons une figure sensible, Euclide ju bon cependant d'en donner une démonstration logique, montra

r là qu'il est bien résolu à ne faire dans aucun cas appel aux ns. Ainsi, par exemple, une droite, autre qu'une tangente, lors-'elle rencontre la circonférence d'un cercle en un point, la ren-ntre toujours en un autre point. Voilà bien une proposition qui us paraît, de prime abord, évidente. Euclide pourtant pense 'il faut la démontrer logiquement, et il la démontre.

Quant au mouvement, non seulement il cherche à l'écarter des finitions ; mais encore il fait effort pour l'écarter de la démons-tion. Pourtant, malgré tout, dans les démonstrations géomé-ques, le mouvement intervient parfois. C'est ainsi que nous vons d'autre moyen de démontrer l'égalité de deux triangles e de montrer qu'ils coïncident parfaitement, lorsqu'on les place n sur l'autre. Euclide, gêné, évite d'employer des expressions pliquant une idée de mouvement. Il ne dit pas : *transportons* le angle ABC sur le triangle A'B'C', mais : admettons que le angle ABC *soit placé* sur le triangle A'B'C'. Ce n'est que vers la de son ouvrage, lorsqu'il suppose les lecteurs assez familiers ec ses idées et assez pénétrés de ses principes, qu'il se risque à ployer le mouvement dans les définitions de quelques ides.

L'œuvre du géomètre consiste donc, pour lui, à expliquer, à ndre intelligible, à amener le lecteur à dire qu'il pense et qu'il *nprend* et non pas seulement qu'il *voit* ou qu'il *sent*.

Grâce à cette substitution de notions clairement définies, de tions intelligibles, à des notions sensibles, le raisonnement est venu possible. On ne peut, en effet, raisonner logiquement sur s données de l'expérience. Je ne puis pas dire, par exemple, e A donné par l'expérience est contradictoire avec B, également nné par l'expérience ; car je ne puis pas dire que je connais clai-ment A et B. Je n'en sais que ce que m'en a donné un nombre ujours limité d'expériences. Au nom de quoi pourrai-je parler de ntradiction logique ? Sur une base aussi peu solide, avec des éments aussi changeants, je ne puis construire un raisonnement goureux.

Pour démontrer logiquement, il me faut bien emprunter les élé-ents du raisonnement à autre chose qu'à l'expérience. La éthode des Grecs qui les pousse vers la recherche de l'intelli-ble leur donne, du même coup, la possibilité de démontrer. Elle leur donner une puissance bien autrement considérable qu'à ux qui se laissaient guider seulement par l'expérience et par ntuition.

D'abord, les erreurs seront désormais évitées, puisqu'on décide ne plus se fier aux données des sens trop souvent trompeurs.

En second lieu, grâce à l'activité propre de l'esprit, nous verron s'élargir sans cesse les horizons de la science et sans cesse so domaine s'enrichir. En effet, il faut considérer que, du momen que les êtres mathématiques sortent non plus de l'expérience mais d'un effort créateur de la pensée, leur production n'est plu limitée. Nous connaissons telles et telles figures. Il appartient l'imagination du géomètre d'en construire d'autres ; il peut le combiner, les varier à l'infini. Les anciens Egyptiens ne maniaien que les polygones et les cercles ; dès l'origine de la scienc grecque, nous voyons, au contraire, fourmiller les êtres mathé matiques nouveaux : l'ellipse, la parabole, l'hyperbole, etc. Le lieux géométriques des points ayant telle ou telle propriété carac téristique varient à l'infini. L'imagination mathématique a bea jeu.

Mais, outre cette quantité considérable d'êtres nouveaux qu doivent leur existence à l'activité propre de l'esprit humain, un foule de vérités nouvelles apparaissent, que les méthodes ancienne étaient impuissantes à dégager et qui ne pouvaient se faire jou que grâce à cette activité. Envisageons, par exemple, une notio comme celle d'incommensurabilité. On sait que la diagonale d'u carré est incommensurable avec le côté. Cependant, jamais avan les Grecs, nous ne trouvons affirmée l'idée que, si loin qu'o pousse la mesure, on n'arrive jamais à supprimer le reste. Le Egyptiens et les peuples d'Asie se sont contentés des résulta approchés pour la mesure de la diagonale à l'aide du côté ; jama ils ne se sont élevés jusqu'à la notion d'incommensurabilité. L progrès réalisé à ce point de vue par les Grecs n'a pu l'être qu parce qu'ils se sont strictement tenus dans le domaine de pensée et de l'intelligible.

Est-ce à dire, pourtant, que la méthode grecque aboutisse ain à une science purement intelligible ? Non ; car, tout d'abord, il a un minimum de données concrètes, et les Grecs n'ont pas che ché à faire disparaître ce minimum. Chez Euclide lui-même, figure sensible intervient pour aider à la démonstration logiqu

Les Grecs n'ont pas cherché à construire une science en fe mant les yeux sur le monde. Ils admettent sans difficulté que science mathématique est la résultante de certaines donné naturelles sur lesquelles s'est exercée l'activité propre de l'i telligence.

Il ne faut pas non plus s'exagérer le caractère désintéres de leur effort scientifique. Il ne faudrait pas prendre pour simple jeu les constructions de leur esprit. Sans doute ils o aimé ces constructions ; mais ils protesteraient si l'on ne voy

à qu'un jeu. Leurs mathématiciens ont la prétention d'exposer les vérités. Ce sont des éléments de l'ordre universel qu'ils découvrent. Ils se séparent de l'utilitarisme des savants égyptiens ou hindous ; mais ils sont très loin aussi du pragmatisme scientifique de certains de nos savants contemporains, de M. H. Poincaré par exemple. Ils ont la prétention d'énoncer des vérités rationnelles. Platon nous dit que les vérités les plus grandes, les plus hautes, c'est la géométrie qui les énonce. Dieu, le démiurge, géométrise : ὁ θεὸς γεωμετρεῖ. Ce qu'exprime la géométrie, ce sont les fragments de l'ordre universel.

En commençant mes études sur l'effort scientifique de l'homme primitif, je parlais déjà de libération, quand il ne s'agissait encore que des premiers tâtonnements de la technique préhistorique. J'en ai parlé encore — plus aisément — quand il s'est agi de l'énorme développement de l'industrie d'Orient et d'Egypte. On sent à quel point il sera légitime d'en parler *a fortiori* à propos de l'œuvre scientifique des Grecs. Et, en effet, nous sommes ici bien loin des résultats obtenus par l'effort des Orientaux et des Egyptiens.

Lorsque le géomètre grec peut dire qu'il comprend telle ou telle vérité, imposée jusque-là par l'expérience, ne peut-il pas légitimement croire qu'il s'est libéré de ce qui s'imposait à lui comme une règle à laquelle il ne pouvait se soustraire ? Il s'est libéré autant qu'il est possible à la pensée humaine de se libérer, car, par un effort de son esprit, par la puissance de sa raison, il a le sentiment d'avoir atteint jusqu'à un des éléments de la raison universelle, de la raison suprême.

Nous avons aussi, au début de ces leçons, insisté sur le double caractère de la science. Nous avons dit que, d'une part, elle était liée étroitement aux autres manifestations de l'activité de l'esprit et que, dans une certaine mesure, elle présentait les mêmes caractères; mais que, d'autre part, elle constituait une sorte de courant continu et indépendant. Ce double caractère, la science le présente en Grèce comme ailleurs, et, mieux qu'ailleurs peut-être, nous le distinguons ici.

En premier lieu, ce besoin d'intelligibilité et de logique que nous avons signalé dans la méthode scientifique des Grecs, nous le retrouvons dans leur littérature, chez leurs historiens, chez leurs poètes, chez leurs dramaturges. Quant à leur philosophie que dès l'époque de Socrate on a pu appeler la philosophie du concept, il est trop évident qu'elle présente absolument les mêmes caractères que la science. Dans quelque domaine que s'exerce l'activité de leur esprit, elle présente donc les mêmes caractères

que lorsqu'elle s'exerçait dans le domaine des mathéma ques.

Mais, à un second point de vue, cette science mathématique rattache étroitement aux travaux des savants d'Asie et d'Egyp C'est à la suite de ces travaux que se placent ceux des Gre comme ceux des savants de la Renaissance se placeront à la su des leurs. De telle sorte que l'œuvre qui s'adapte si bien au gé propre des Grecs s'insère tout naturellement dans un cour continu qui se poursuit à travers les générations successives.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## John Milton (1608-1674) (*Suite*).

C'est aux poésies latines écrites du temps de Cambridge, beaucoup plus qu'aux poésies anglaises dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, qu'il faut aller pour trouver une sorte de biographie spirituelle de Milton. Les vers anglais nous livrent, il est vrai, ses heures de haute piété ou de grave émotion ; mais ils restent presque impersonnels. C'est dans ses vers latins qu'il s'épanche. Le phénomène est assez curieux. Il n'y avait pas bien longtemps, Bacon déclarait que les langues modernes avaient fait banqueroute et qu'il en faudrait revenir à l'usage des langues anciennes. Milton, au contraire, s'adresse à l'anglais, lorsqu'il veut donner le plus haut essor à son imagination ; mais il a recours au latin lorsqu'il ne veut écrire que pour un groupe plus restreint d'amis, parfois même pour un seul. Il semble que, pour une âme comme celle de Milton, il y ait besoin du voile d'une langue ancienne pour l'expression de certains sentiments qui se seraient vus trop distinctement au travers de l'anglais. De là ces épîtres latines, fines et coquettement ornées, écrites pour quelques familiers, parfois même pour un seul, dans lesquelles on trouve les sentiments intimes de Milton. Le latin, d'ailleurs, ne lui était pas beaucoup moins familier que sa langue maternelle. Il semble même que les vers latins coulent de lui plus aisément encore que les vers anglais. Aussi n'ont-ils pas l'air scolaire ; ils ne gênent pas Milton pour exprimer ses idées, ou pour retracer les faits de sa vie.

Il est donc intéressant, pour des raisons biographiques, de feuilleter les deux recueils des vers latins que Milton devait publier en 1645 : les *Elegiae*, écrites en distiques élégiaques, et les *Sylvae*, en vers de mesure variable. Voyons de ces poésies celles qui se rapportent au séjour de Milton à Cambridge.

L'*Elegia prima*, adressée à Charles Diodati, fut écrite en 1626

quand Milton avait dix-huit ans. C'est le moment où, expu (semble-t-il, de Cambridge, il vivait à Londres. Il s'en féli d'ailleurs, et parle en assez mauvais termes de son Univers Cambridge est une plaine plate, marécageuse, couverte de rosea Qui cultive les Muses n'y peut trouver d'ombrage. Au contraire voici chez ses parents, loin de ce maître à la dureté de qui il pouvait plier son caractère. Il jouit de son exil. Il en profite p lire passionnément. Sa passion de la lecture s'exprime en de mots très forts : *Mea vita, libri.* Le théâtre aussi le distrait, s qu'on puisse savoir toutefois s'il va au théâtre, où s'il lit des piè Les personnages dramatiques auxquels il fait allusion sembl appartenir au théâtre antique, rarement à la comédie anglaise la Renaissance. Quelques vers seulement, par endroits, po raient rappeler des caractères modernes. En voici qui corresp daient assez bien à la Miranda, de Shakespeare (1) :

Saepe novos illic virgo mirata calores
Quid sit amor nescit, dum quoque nescit amat...

Ceux-ci encore pourraient rappeler Roméo :

Seu puer infelix indelibata reliquit
Gaudia, et abrupto flendus amore cadit...

Et pourquoi ne pas penser, au fantôme de la *Tragédie es gnole* ou à celui de *Hamlet,* en lisant ceux-ci :

Seu ferus e tenebris iterat Styga criminis ultor,
Conscia funero pectora torre movens... ?

Tout de même, en dehors de la lecture et du théâtre, Mil a d'autres joies. Le printemps arrive, et ne s'écoule pas vain pour lui. Il s'en va sous les ombrages suburbains, et, admire les belles jeunes filles qui passent. Il est intéressant voir le jeune puritain dans cette attitude admirative à l'ég des jolies filles de Londres :

Nos quoque lucus habet vicina consitus ulmo,
Atque suburbani nobilis umbra loci.
Saepius hic, blandas spirantia sidera flammas,
Virgineos videas praeterisse choros.
Ah ! quoties dignae stupui miracula formae,
Quae possit senium vel reparare Jovis !
Ah ! quoties vidi superantia lumina geminas,
Atque faces quotquot volvit uterque polus ;

(1) *The Tempest.*

Collaque bis vivi Pelopis quae brachia vineant;
Quaeque fluit puro nectare tincta via,
Et decus eximium frontis, tremulosque capillos,
Aurea quae fallax retia tendit amor.

Les Londoniennes ont ravi Milton. Il veut que toutes les éroïnes du passé viennent s'incliner devant elles. Toutes sont épassées. Londres est la ville de Vénus. Elle a plus de beautés ue le ciel n'a d'étoiles. Aussi la quittera-t-il, par prudence, avant 'avoir été atteint par l'amour.

Et voilà Milton qui retourne à Cambridge, après avoir senti aître ces troublants émois. Nous en retrouverons d'autres. En ttendant, l'*Elegia quarta*, écrite elle aussi par Milton quand il avait ix-huit ans, est d'un caractère tout différent. Elle est adressée à on premier précepteur, le calviniste Thomas Young, pour qui il vait un culte particulier. A cause de ses opinions religieuses, 'oung n'avait pu rester en Angleterre, et il était alors à Hamourg, où il exerçait son ministère. Milton témoigne dans sa ièce de son indignation contre sa patrie, qui n'a pas su garder n aussi pieux ministre, le tout sur un ton qui montre chez Iilton une grande affection pour son précepteur. Il l'appelle, à rois reprises, « la moitié de son âme ». Il dit aussi qu'il lui est lus cher qu'Aristote ne l'était à Alexandre. Et, ici, il nous faut oter que, si la comparaison est flatteuse pour le précepteur, elle e l'est pas moins pour l'élève, et montre combien celui-ci avait oi en sa propre destinée. Continuant, Milton fait voir Thomas 'oung exerçant pieusement son ministère auprès des siens. Les ers sont intéressants en tant que peinture de l'intérieur d'un ninistre austère :

Invenies dulci cum conjuge forte sedentem,
Mulcentem gremio pignora chara suo;
Forsitan aut veterum praelarga volumina Patrum
Versantem, aut veri Biblia sacra Dei,
Caelestive animas saturantem rore tenellas,
Grande salutiferae religionis opus...

Pour terminer, Milton s'inquiète d'apprendre que l'Allemagne est en guerre (1) et que son précepteur est en danger. Il s'afflige aussi de le voir dans une sorte d'exil, et se demande comment il est possible que l'Angleterre ait chassé un pareil ministre de son sein. Toutefois, qu'il ne craigne rien : Dieu le gardera, et, Milton en a la conviction, il reverra un jour sa patrie. Young, en effet, put rentrer en Angleterre, quelques mois plus tard.

(1) Guerre de Trente Ans.

L'*Elegia quinta*, écrite quand Milton avait vingt ans, nous ramène à la première. Ce n'est plus un poème d'amitié et de piété. C'est une célébration du printemps. De toutes les poésies de Milton, c'est la plus païenne. Le printemps, dit-il, réveille son ardeur poétique. Son sein bouillonne ; il sent toutes sortes de délires sacrés : c'est Apollon lui-même qui vient. Son esprit est emporté sur les hauteurs du ciel limpide ; les sanctuaires les plus intimes des dieux lui sont ouverts. Il voit ce qui se fait dans l'Olympe, et le Tartare non plus ne se dérobe pas à ses yeux. C'est déjà le Milton des années futures qui apparait, s'en allant vers le ciel de Dieu, et l'enfer de Satan. La cause de cette extase, c'est le printemps. Et, maintenant, il le chante; il le décrit comme l'a fait le poète qui l'inspire le plus souvent à cette époque, Ovide. Tout est amoureux dans la nature que représente Milton, largement sensuel à l'abri de la mythologie. Ici, il chante les amours de la Terre et du Soleil. La terre, chargée de richesses qu'elle peut offrir à son époux, revit sous les rayons de Phébus :

Exuit invisam Tellus rediviva senectam,
Et cupit amplexus, Phœbe, subire tuos,
Et cupit, et digna est; quid enim formosius illâ,
Pandit ut omniferos luxoriosa sinus,
Atque Arabum spirat messes, et ab ore venusto
Mitia cum Paphiis fundit amoma rosis ?
Ecce, coronatur sacro frons ardua luco,
Cingit ut Idaeam pinea turris Opim,
Et vario madidos intexit flore capillos,
Floribus et visa est posse placere suis...
. . . . . .
Aspice, Phœbe ; tibi faciles hortantur amores,
Mellitasque movent flamina verna preces.

Puis, lorsque Phébus abandonne la Terre pour l'Océan, elle est jalouse et le rappelle en amoureuse passionnée ; et ce qui est vrai de la terre l'est aussi des hommes. Ils sentent les mêmes impressions. Les vierges, les femmes âgées, toutes sont émues par le soleil nouveau. On dirait que Vénus sort à nouveau des flots. Partout, les chants d'hyménée retentissent, cependant que les satyres et les nymphes se jouent dans les bois. Et c'est maintenant à Catulle que Milton nous fait penser, comme encore lorsqu'il demande, en terminant, pourquoi le printemps ne dure pas toujours.

L'*Elegia septima* reprend le même thème avec un caractère plus personnel. Elle date aussi de la vingtième année de Milton, et montre l'émotion éveillée par le printemps, non plus chez les hommes en général, mais chez Milton lui-même. Jusqu'ici, il

défiait l'amour ; il se croyait hors de ses atteintes ; mais le voici bien puni d'avoir dédaigné le dieu. Il est allé dans une des promenades suburbaines de Londres, et, là, il admirait les jeunes filles, belles comme des déesses. Le jour était augmenté par la lumière de leurs yeux. Et il avoue que, fasciné, il échangeait avec elles des œillades. Vraiment, il faut que ce soit en latin pour que Milton laisse voir pareille chose ; ses poésies anglaises ne permettent pas de soupçonner qu'il en fût capable. Et il y en avait une parmi ces jeunes filles qui a été plus puissante sur lui qu'aucune des autres. Cupidon l'avait parée de toutes les grâces, et un amour subit et passionné s'empare de Milton :

Unam forte aliis supereminuisse notabam,
Principium nostri lux erat illa mali.
Sic Venus optaret mortalibus ipsa videri,
Sic regina Deum conspicienda fuit
. . . . . .
Protinus insoliti subierunt corda furores ;
Uror amans intus, flammaque totus eram.

Mais voici que la jeune fille disparaît. Oh ! que ne peut-il la revoir ! Peut-être ne sera-t-elle pas insensible à ses prières. Que l'Amour la lui rende, et la fasse amoureuse, ou qu'il l'épargne, lui !

Quand, en 1645, Milton revit cette pièce de la vingtième année, son caractère profane le choqua, et il ajouta quelques vers de correction et de blâme. Maintenant, dit-il, la philosophie et l'âge l'ont corrigé de ses erreurs ; il a désappris l'amour ; mais il en avait connu les flammes, et ses vers s'en ressentiront.

L'*Elegia sexta*, écrite par Milton à vingt et un ans, est intéressante parce qu'elle va servir de transition. Elle est adressée à Charles Diodati, qui était alors à la campagne, et s'était, disait-il, laissé si bien entraîner aux plaisirs par ses amis qu'il n'avait plus le temps de cultiver les Muses. Milton reprend cette condamnation de soi exprimée par Diodati, et la retourne. Les plaisirs auxquels son ami s'est livré sont ceux que procurent Vénus ou Bacchus. Mais il n'y a pas de source d'inspiration plus forte pour les poètes. Diodati s'excuse mal.

Mais, ici, après un éloge de Vénus et de Bacchus, la pièce tourne court. Jusqu'ici, elle n'a guère été qu'un jeu de plume ; maintenant, Milton s'arrête. Ce qu'il a dit était bon pour les poètes bachiques et anacréontiques ; mais le poète qui veut raconter les guerres, chanter le ciel, les assemblées des dieux, les héros pieux, celui-là doit avoir une jeunesse chaste. Sa vie doit être

comme celle du prêtre. Il doit être comme l'augure qui se lave les mains aux eaux lustrales, en paraissant devant son Dieu :

At qui bella refert, et adulto sub Jove coelum,
Heroasque pios, semideosque duces,
Et nunc sancta canit superum consulta deorum,
Nunc latrata fero regna profunda cane,
Ille quidem parce, Samii pro more magistri,
Vivat, et innocuos praebeat herba cibos ;
Stet prope fagineo pellucida lympha catello,
Sobriaque e puro pocula fonte bibat.
Additur huic scelerisque vacans et casta juventus,
Et rigidi mores, et sine labe manus ;
Qualis veste nitens sacra, et lustralibus undis,
Surgis ad infensos augur iture Deos.

Le poète que Milton décrit ainsi, c'est le *vates*, ce que lui-même ambitionne d'être. Et justement, en ce moment, il essaye de réaliser cette ambition : il écrit un chant, l'*Ode à la Nativité*, qu'il veut être l'une de ces grandes poésies dont il parle. De sorte que nous voyons Milton agité, en un même moment, par les divers sentiments. Il sent la fougue de la jeunesse, il connaît le conflit entre la volupté et la sublimité à laquelle il aspire ; il ne deviendra ce qu'il veut être qu'après une lutte.

De cette élégie, on passe, par une transition naturelle, à une pièce que Milton écrivit peu après son départ de Cambridge. Son père, *scrivener* à Londres, s'était retiré des affaires à la campagne, à Horton, près de Windsor. Milton, après avoir obtenu le titre de *Master of Arts* à Cambridge, s'installe auprès de son père. Il ne profite pas des avantages que son nouveau titre lui confère. Il ne veut ni prendre les ordres ni faire son droit. Est-ce scrupule vraiment religieux, la volonté de ne pas entrer dans un clergé dirigé par Laud ?

Oui, sans doute, pour une part. Mais, si Milton n'embrasse aucun métier, c'est sans nul doute aussi parce qu'il a déjà décidé de se faire poète. Son père lui rend d'ailleurs ce loisir facile ; car il est riche. Mais, tout en se montrant le plus dévoué et le plus généreux des pères, celui de Milton est inquiet de voir son fils refuser toute profession, et il se demande ce qu'il en adviendra. Le poème latin en hexamètres, *Ad Patrem*, que Milton écrit alors, est sa réponse aux inquiétudes de son père et l'expression de sa reconnaissance. Milton essaye de se justifier lui-même ; il affirme sa vocation. Il n'a d'autre richesse que la Muse ; mais c'est une richesse supérieure à toutes les autres. N'est-ce pas la poésie sublime qui chante le Monde, Dieu, la Création ?

D'ailleurs, est-il étonnant que son père ait produit un poète en

lui ? Qu'est-il donc lui-même, si ce n'est un musicien, c'est-à-dire un élève des Muses ? Et pourquoi lui a-t-on fait apprendre tant de choses, si on ne voulait pas qu'il fût un poète ? Elevé comme il l'a été, il ne peut s'empêcher de repousser les professions vulgaires, de ne plus vouloir être autre chose qu'un poète. Et, en terminant, Milton souhaite que ses vers puissent porter jusque dans l'avenir le nom de son père. Ce poème, dans lequel Milton affirme, au sortir de la jeunesse, où il a connu, bien que peut-être à un degré moindre, les émois et la tentation des autres jeunes gens, sa volonté d'être le poète des grands sujets, est à garder en mémoire pour l'étude des vers anglais de la période de Horton.

R. P.

---

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

**Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Les essais de congrès de 1861 à 1864.

Napoléon venait de voir se réaliser, en Italie, une partie de ses projets. L'aide de la France avait permis au Piémont de conquérir la Lombardie. Mais le mouvement national que l'empereur avait favorisé aboutissait à des résultats qu'il n'avait point prévus et qui étaient contraires à son but. Il s'était proposé de constituer l'unité italienne sous la forme fédérative et au bénéfice du Pape : elle allait s'établir sous la forme d'une monarchie centralisée et militaire, et par la dépossession du Pape. Pour parer aux effets du mécontentement des catholiques français, Napoléon, sans doute poussé par Morny, voulut partager les responsabilités de la politique extérieure et rendit la publicité aux débats des Chambres. Tandis qu'à l'intérieur il essayait ainsi de conjurer le malaise, il renonçait, au dehors, à sa politique d'action isolée et s'efforçait de sortir de ses embarras en faisant appel aux autres puissances. Revenant au procédé qui lui avait réussi en 1856 et qui avait paru faire de lui l'arbitre de l'Europe, il allait tâcher de résoudre les questions qui se posaient dans les divers pays au moyen de congrès dans lesquels il comptait tenir la première place. La politique extérieure de la France entrait dans une période d'inactivité.

De la fin de 1860 au milieu de l'année 1864, trois grandes questions devaient occuper l'attention de la diplomatie européenne : la question romaine, la question de Pologne et la question des Duchés. Nous parlerons à propos de chacune d'elles des documents qui s'y rapportent. Pour l'ensemble, on devra recourir aux exposés généraux, déjà signalés, de La Gorce et d'E. Ollivier.

### I. — La question romaine en 1861 et 1862.

*Documents* : *Papiers* de Bianchi, Ricasoli (déjà mentionnés). Bonfardini, *Vita di C. Arese.*
*Souvenirs de* Nigra. — Thouvenel, Mérimée, *ouvrages cités.*

*Exposés* : ROTHAN. — *Napoléon III et l'Italie*, 1877.
B. KING. — *L'unité italienne.*
DUVAUD; MARIENBRAU (cathol.). — *La question romaine.*
DEBIDOUR. — *Rapports de l'Eglise et de l'Etat en France depuis 1789 jusqu'en 1870.*

La question romaine a été posée dès 1859 par la révolte d'une partie des Etats pontificaux et l'appui intéressé prêté par le Piémont aux révolutionnaires. Les déclarations solennelles des deux adversaires en ont rendu impossible la solution. Napoléon a fait tout ce qui était compatible avec ses engagements pour maintenir l'autorité du Pape sur le reste des Etats pontificaux ; mais il n'est pas allé jusqu'à rompre avec le Piémont, seule décision qui aurait pu donner satisfaction à Pie IX ; et il n'a pas obtenu du Pape qu'il acceptât une solution.

Victor-Emmanuel, de son côté, a échoué dans ses tentatives d'accord avec la cour romaine. Aux propositions de son agent officieux, le médecin Pantaleone, et du jésuite Passaglia, qui offraient, en échange de l'abandon du pouvoir temporel, de grandes libertés et la reconnaissance de l'immunité territoriale, Pie IX a répondu par une fin de non-recevoir absolue. L'échec des négociations et l'expulsion de Pantaleone étaient peut-être la conséquence de la divulgation prématurée de l'offre piémontaise.

L'acuité du conflit augmenta lorsque le Parlement élu de tous les pays italiens, eut proclamé publiquement non plus seulement son intention d'annexer les Etats pontificaux, mais la nécessité pour l'Italie d'installer à Rome même le siège de la monarchie. Cavour se fit l'interprète du sentiment national, lorsqu'il déclara, le 25 mars : « Sans Rome capitale, l'Italie ne peut se constituer. » Il proposait à la Chambre d'assurer au Pape une entière indépendance et à l'Eglise une pleine liberté, pour prix de la mainmise italienne sur les possessions pontificales : c'était le système de l'Eglise libre dans l'Etat libre qui aurait présenté quelque analogie avec le régime établi en Belgique.

Le Pape s'était trop avancé pour accepter. Il répondit par une protestation, refusa de reconnaître le royaume d'Italie, continua à l'appeler royaume de Piémont et maintint l'excommunication fulminée contre Victor-Emmanuel.

Le gouvernement français se trouvait dans une situation fâcheuse ; il sentait qu'on ne pourrait faire accepter par le Pape aucune solution amiable et se voyait dans l'obligation de défendre

l'intégrité des possessions pontificales sans qu'on lui en sût gré. Thouvenel proposa à l'empereur de retirer les troupes françaises en assurant au Pape des garanties et des moyens de défense. Napoléon ne parvint pas à se décider.

La difficulté se trouvait accrue par la question des relations avec le nouveau royaume d'Italie. Le seul grand Etat qui l'eût reconnu tout de suite était l'Angleterre, favorable à l'idée de l'unité italienne et pour qui la question romaine ne se posait pas. L'Angleterre eut ainsi l'avantage de devenir populaire dans l'opinion politique italienne. Les autres gouvernements avaient rompu les relations après l'invasion des Marches et restaient représentés auprès du Piémont par des chargés d'affaires. Il en résultait une certaine impopularité du gouvernement français, et Napoléon aurait désiré y remédier s'il n'avait pas été arrêté par la crainte de paraître prendre parti contre le Pape en reconnaissant le royaume d'Italie.

Après la mort de Cavour, le 6 juin, et l'arrivée au ministère de Ricasoli, ancien chef du gouvernement provisoire de Toscane, Napoléon, malgré la résistance de l'impératrice, se décida à sanctionner le nouvel état de choses. Il fit rédiger l'acte par Thouvenel, hésita encore quelque temps, et brusquement le notifia. La reconnaissance du royaume d'Italie n'allait d'ailleurs pas sans réserves. L'empereur ne s'engageait ni à reconnaître les empiétements italiens sur les Etats du Pape, ni à retirer ses troupes de Rome. Pie IX se résigna.

Mais le gouvernement italien avait le sentiment que l'unité était inachevée et qu'il fallait, pour répondre aux aspirations nationales, y faire rentrer la Vénétie et Rome. Il y avait désaccord sur le plan à suivre, sur l'ordre dans lequel devaient s'effectuer ces annexions. Ricasoli songeait à s'emparer d'abord de Rome, avec l'appui de l'Angleterre. Le roi, au contraire, voulant éviter de heurter Napoléon, désirait s'assurer la Vénétie. Il s'agissait de faire, encore une fois, appel aux révolutionnaires, d'utiliser Garibaldi, et de paralyser en même temps l'Autriche en provoquant un soulèvement en Hongrie, où le mécontentement était vif contre la Constitution unitaire.

L'obstacle à l'annexion de Rome était Napoléon. Ricasoli essaya d'obtenir son consentement et mit en œuvre les procédés habituels de négociation personnelle. On ne parvint pas à s'entendre. A la suite d'un soulèvement des royalistes napolitains, le gouvernement italien dirigea contre eux une expédition. Napoléon, craignant de la voir détournée de son but, protesta. Le 10 septembre, Ricasoli proposa encore sans plus de succès un

èglement en forme, d'accord avec le Pape pour obtenir de lui u'il renoncât au pouvoir temporel.

En même temps, Napoléon reprenait ses projets de groupe-nents nationaux et songeait à unir les Etats scandinaves comme l s'était déjà proposé de constituer l'Union ibérique. Le Dane-nark, avec le Slesvig comme annexe, aurait formé un royaume vec la Suède et la Norvège. L'empereur essaya de s'entendre vec la Prusse, le roi Guillaume fut reçu à Compiègne ; mais ces égociations ne donnèrent aucun résultat. S'il faut en croire 'almerston, Napoléon aurait proposé au roi de Prusse son lliance.

Ces entrevues ne laissaient pas d'inquiéter le gouvernement nglais. La reine Victoria surtout redoutait avec persistance une entative de l'empereur sur les pays du Rhin. Elle craignait u'après avoir fait des Scandinaves, comme des Italiens, ses lients, il ne devînt, en s'appuyant sur les Polonais et sur les longrois, partisans de l'autonomie, aussi puissant en Europe que Napoléon Ier.

Les partis politiques en France ne facilitaient pas la tâche du ouvernement dans la solution de la question romaine. L'opinion tait émue par les débats, désormais publics, du Corps législatif t du Sénat. Tandis que les républicains reprochaient à Napoléon le soutenir les intérêts du Pape, au mépris des aspirations uni-aires de l'Italie, et réclamaient le retrait des troupes françaises, es catholiques, beaucoup plus influents, protestaient contre les rojets d'évacuation ; ils avaient pour eux l'impératrice, Randon t Walewski. Thouvenel, excédé par la lenteur des négociations, lemandait qu'on laissât le Pape constituer, en deux ou trois ans, on administration et son armée, de façon que l'on pût ensuite etirer les troupes françaises de Rome sans danger pour le maintien de sa souveraineté temporelle. Une tentative de la France pour obtenir de Pie IX quelques réformes n'eut pas plus de succès que les précédentes.

Sur ces entrefaites, en juin 1862, Bismarck fut nommé ambas-sadeur à Paris. Fort bien accueilli par l'entourage impérial, le diplomate prussien laissa voir à l'empereur ses projets d'unité allemande : Napoléon parut les accueillir avec bienveillance et s'enquit des chances que présentait une alliance avec la Prusse. Il espérait sans doute déjà obtenir, en favorisant le mouvement national allemand, des compensations territoriales : la Vénétie ou la rive gauche du Rhin, comme il avait obtenu Nice et la Savoie, en aidant à la constitution de l'unité italienne. Bismarck éluda ses propositions d'alliance.

Les embarras de la diplomatie française allaient être dénoués, provisoirement, par une crise italienne. Garibaldi préparait contre Rome une expédition du même genre que celle qui avait réussi, en 1860, contre le royaume de Naples. Il comptait provoquer à Rome même un soulèvement, et se voir appuyer secrètement par le gouvernement de Ratazzi, nationaliste et anticlérical. Celui-ci, de peur de mécontenter Napoléon, formula une protestation. Garibaldi n'y attacha pas d'importance; mais l'empereur protesta, et le gouvernement italien, contraint d'agir, arrêta les insurgés à Aspromonte. Cependant, appuyé par l'Angleterre, il demanda qu'on lui permît de transférer à Rome la capitale du royaume, pour satisfaire le vœu de la nation. Thouvenel refusa d'entendre les propositions de l'Angleterre. Les pressantes instances de Victor-Emmanuel auprès de Napoléon n'eurent pas plus de succès. Le résultat de la crise fut le départ de Thouvenel et l'arrivée au ministère de Drouyn de Lhuys, partisan d'une politique austrophile et du maintien du *statu quo*. L'empereur, du même coup, parut abandonner tout projet d'entente avec la Prusse ; Bismarck s'inquiéta et lui fit demander quelle serait son attitude, s'il se produisait des changements en Allemagne. Drouyn de Lhuys fit répondre que l'empereur n'interviendrait pas.

Ainsi la question romaine n'avait pas reçu de solution définitive. La politique française semblait décidée à s'en tenir, suivant le mot du ministre des affaires étrangères, au « maintien indéfini du provisoire ».

*
* *

## II. — La question de Pologne et la politique orientale.

*Documents.* — Sur les affaires de Pologne et de Grèce, on consultera surtout les *documents officiels*, les *archives diplomatiques* et aussi les *articles de revues* et les *pamphlets*.

Le principal récit de l'insurrection polonaise est celui de Lesicki ; il est écrit dans un sens antipolonais. — Cf. aussi marquis Wielopolski.

Les Polonais avaient espéré, pendant quelque temps, qu'Alexandre II reviendrait sur les mesures de compression prises par son père et rétablirait le royaume autonome de 1815. Alexandre désirait les satisfaire, mais ne se montrait pas disposé à céder sur la question de l'autonomie. Après une attente de cinq années les Polonais commencèrent à manifester leur mécontentement,

es clubs se formèrent ; mais le tsar les fit fermer, interdit toute émonstration et fit charger les manifestants.

Le rétablissement des mesures de compression en Pologne mut l'opinion française. L'unanimité des opinions se fit sur cette uestion. Les Polonais étaient sympathiques à Napoléon, que les spirations des nationalités ne laissaient pas indifférent. Leur ause comptait ses défenseurs les plus ardents parmi les répu-icains, ennemis de l'absolutisme tsariste ; mais elle avait aussi e chauds partisans chez les catholiques, déterminés à soutenir s Polonais à cause de la communauté de religion.

Napoléon hésitait entre son désir de satisfaire l'opinion et sa ainte de mécontenter le tsar. Sollicité d'agir, il demanda au ar de faire des réformes. Mais son intervention était compro-ise par les articles violents des journaux, même officieux. Il saya de dégager sa responsabilité par un article inséré au *oniteur*, le 23 avril 1862. Le tsar répondit aux demandes de empereur en exigeant que le gouvernement français fît d'abord ire la presse. Thouvenel fit savoir qu'il n'y fallait pas compter, il se produisit dans les relations des deux Etats un commen-ment de tension. Pourtant l'Angleterre redoutait toujours la onclusion d'une alliance entre la France et la Russie, et elle issait auprès de l'Autriche pour combattre l'effet de ce rappro-ement. Palmerston redoutait que Napoléon ne voulût faire onner la Pologne à un second fils du tsar. Il s'inquiétait aussi s tentatives de rapprochement avec la Prusse.

Pendant ce temps, des difficultés nouvelles surgissaient dans s Balkans. Les Turcs avaient conservé en Serbie des garnisons ns plusieurs places et surtout dans la citadelle de Belgrade, qui ait devenue la capitale du pays. Des collisions s'étant produites tre Serbes et soldats turcs, les puissances intervinrent, dans la ainte de voir se rouvrir la question d'Orient. La Russie sou-nait les Serbes, l'ambassadeur anglais à Constantinople s'op-osait à tout changement et appuyait les Turcs. Thouvenel emandait l'autonomie de la Serbie, désireux de satisfaire les rétiens slaves pour les détacher de la Russie. Napoléon spérait peut-être provoquer un remaniement plus général et gler en même temps que la question de la Serbie la question e la Vénétie. Des conférences eurent lieu à Constantinople. On borna, faute d'entente, à réduire le nombre des garnisons rques en Serbie ; il n'y en eut plus que dans la citadelle et dans ois places.

En Grèce, une révolution militaire venait d'aboutir à l'expulsion u roi allemand Othon (octobre 1862). Il s'agissait de donner au

pays un nouveau souverain. La Russie soutenait le prince de Leuchtenberg. Les Grecs élurent un Anglais, le prince Albert. Mais, en vertu de l'accord de 1832 qui excluait les membres de la famille de Cobourg, il fallut chercher un autre prince : la couronne fut donnée à un membre de la famille de Glücksbourg, parent du roi de Danemark. Il fut élu en mars 1863 sous le nom de Georges Ier. Le gouvernement anglais permit l'annexion des îles Ioniennes au royaume de Grèce.

L'agitation, en Pologne, avait abouti à une crise aiguë. Pour se débarrasser de la jeunesse démocratique et nationaliste, le tsar eut recours à la loi de recrutement et voulut incorporer les révolutionnaires dans l'armée russe. L'insurrection ne tarda pas à éclater. Dès le 17 janvier, tandis que la plupart des jeunes gens révolutionnaires se dérobaient par la fuite à l'enrôlement, un comité secret s'organisait. Les Polonais n'essayèrent pas d'opposer au gouvernement russe une résistance armée. Leur but était d'agiter l'opinion européenne et de provoquer une intervention.

Les révolutionnaires envoyèrent des émissaires auprès de tous les gouvernements. L'Angleterre ne s'intéressait pas à la Pologne : elle refusa d'agir. Bismarck, interrogé, fit connaître son intention de s'opposer à la reconstitution de l'ancienne Pologne. En France des pétitions parvinrent au Sénat ; l'opinion prit violemment parti pour les Polonais ; ils avaient pour eux les salons, les sacristies et les cabarets.

Bismarck profita de l'occasion pour gagner un allié. Irrité de se sentir blâmé par toute l'Europe, le tsar sut gré au gouvernement prussien de l'appui qu'il lui prêta dans la circonstance. Une convention militaire fut négociée, le 8 février 1863, qui prévoyait une action commune sur les frontières. L'effet fut surtout moral. Napoléon, mécontent, protesta officiellement contre l'entente russo-prussienne. Bismarck fit répondre que la restauration de la Pologne serait le démembrement de la Prusse.

Napoléon, poussé par l'opinion, proposa alors à l'Angleterre d'exercer sur le gouvernement russe une pression morale par l'envoi de notes identiques. Le gouvernement de Palmerston, craignant que Napoléon ne fît de la question polonaise le prétexte d'une guerre générale et d'un remaniement total de l'Europe, indifférent, d'ailleurs, au sort des Polonais, refusa d'appuyer son intervention. La conséquence fut la fin de l'accord entre la France et la Russie, par suite de l'intervention de la France en Pologne, comme le résultat de la guerre d'Italie avait été cause de la fin de l'entente anglo-française.

Toute l'année 1863 se passa, pour Napoléon, en essais infructueux 'intervention. A une lettre personnelle de l'empereur l'exhortant la clémence, le tsar répondit en se retranchant derrière son roit de souverain. Napoléon se rapprocha alors de son ancien dversaire et demanda l'aide du gouvernement autrichien ; mais elui-ci refusa d'agir sans le concours de l'Angleterre. Les trois ouvernements se bornèrent à manifester officiellement leur ympathie aux Polonais et ils adressèrent, le 12 avril, des notes ifférentes au gouvernement russe, qui n'en tint pas compte. apoléon demanda à l'Angleterre et à l'Autriche de s'engager à outenir leur programme commun, au besoin par la force. Il leur roposa ensuite de réunir un congrès et se heurta à un refus. Le 7 juin, les trois gouvernements adressèrent une note commune ortant sur six points, qui n'eut pas plus de succès. Le tsar, irrité, emanda à la Prusse si elle était disposée à le seconder ; l'Autriche, e sentant menacée et ne pouvant pas compter sur l'appui de l'Aneterre, cessa de protester. Toutes ces manifestations étaient emeurées sans effet. Les Polonais furent écrasés et soumis à n système de répression plus violent que celui de 1832. En ithuanie, il fut interdit de parler polonais. Les biens des révoltés ırent confisqués.

Napoléon, découragé, revint alors à son procédé habituel. Il parla e convoquer un congrès qui réglerait sans guerre les questions uropéennes. L'Angleterre exigea qu'il précisât ces questions. Les ıtres puissances acceptèrent avec des réserves. C'est à ce oment que s'ouvrait l'affaire des Duchés (fin 1863).

***

### III. La question des Duchés.

*Documents.* — Cf. les documents officiels ou secrets. Lire les rticles de Muret parus dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, septembre et novembre 1911.

La question des Duchés s'était posée une première fois en 1848. e Slesvig et le Holstein étaient unis au Danemark par un lien ersonnel et n'avaient pas la même constitution. Seul, le Holstein isait partie de la Confédération germanique ; mais les deux duchés vaient été déclarés inséparables. Les difficultés étaient encore ggravées par la question de la succession. Frédéric VII n'avait as d'héritier et un système de succession différent prévalait en anemark, où la ligne féminine des Glücksbourg pouvait régner, dans les Duchés qui revenaient à la ligne masculine d'Augus-

tenbourg. En 1852, au traité de Londres, les grandes puissanc
étaient intervenues pour s'opposer à l'action de la Prusse et de
Confédération dans les Duchés. D'autre part, le duc d'Auguste
bourg, ruiné, avait vendu ses titres ; mais le Bund n'avait pa
reconnu cette renonciation. En novembre 1863, le Slesvig fut réu
au Danemark par une constitution unique, tandis que le Holstei
restait attaché au Bund germanique. Mais, dès 1861, la Prus
avait protesté contre la réalisation de ce projet et la Diète fédéra
avait menacé d'occuper les Duchés.

Le Danemark chercha des alliés et tâcha de reconstituer
vue d'une action défensive commune le groupement des natio
scandinaves que Napoléon III avait favorisé. La mort de Fr
déric III vint compliquer la situation. Christian de Glücksbou
lui succéda en Danemark ; mais le fils d'Augustenbourg, soute
par le Bund, réclama sa part de l'héritage, disant que son père,
renonçant à ses domaines, n'avait pas renoncé à la souveraine
sur les Duchés. D'autre part, sous la pression de l'opinion publ
que, le ministère danois accepta la constitution de 1863 qui ré
nissait le Slesvig au reste du royaume, contrairement au trai
de 1852. Il ne pouvait pas compter sur l'appui de la Suède, q
croyait le Danemark soutenu par la Russie, avec qui elle ava
des difficultés, et ne voulait pas courir les risques d'une allian
uniquement scandinave.

L'Angleterre et la France conseillèrent au roi de Danemark
retirer la Constitution. Il paraissait devoir s'y décider. Cet
médiation n'ayant pourtant pas abouti, les grands Etats signatair
du traité de 1852 essayèrent d'empêcher la guerre par une inte
vention commune. Angleterre, Russie et France envoyèrent d
missions pour féliciter le nouveau souverain de son avènement
pour lui donner, en même temps, le conseil de retirer la constit
tion.

L'envoyé de la France, Fleury, sa mission achevée, se rendit
Berlin, suivant les ordres qu'il avait reçus, et, là, il s'entretint av
Bismarck. Le ministre prussien lui ayant déclaré, à propos d
remaniements territoriaux européens, qu'il aimerait encore mie
renoncer aux provinces du Rhin que perdre Posen par la recon
titution de la Pologne, Fleury crut à une offre de la Prusse
s'imagina que son gouvernement pouvait obtenir des cessions
territoires sur la rive gauche du Rhin.

Bismarck refusa d'aller au Congrès et proposa un compromis. A
lieu d'envisager toutes les questions européennes, on convoqu
rait une conférence qui limiterait son étude à la question danoi
et se tiendrait à Paris. Tous les Etats acceptaient. C'était

dernier moyen qui restât d'éviter la guerre. La décision dépendait de Napoléon : il refusa ce compromis, peut-être dans l'espoir d'obtenir, malgré tout, le grand congrès général qu'il souhaitait.

Cette décision a eu des conséquences considérables : elle a déterminé le changement de politique de Bismarck. Désormais, il refusera de se placer au point du vue allemand pour résoudre la question des Duchés ; il refusera de créer un nouveau petit Etat gouverné par le duc d'Augustenbourg et ne considérera que les intérêts de la Prusse. Ces intérêts lui commandent de ne pas se brouiller avec les grandes puissances et d'écarter l'Autriche des Etats allemands en l'associant à sa politique de conquête. En 1863, l'Autriche venait d'échouer, au congrès de Francfort, à constituer l'unité allemande à son profit ; elle avait échoué par suite de l'abstention du roi de Prusse, provoquée par Bismarck. Celui-ci, voyant la guerre avec le Danemark rendue inévitable par la faute de Napoléon, veut en retirer tout le profit, en frustrant le Bund d'un nouvel Etat ; en s'assurant de la complicité de l'Autriche et en détachant d'elle, de la sorte, les sympathies allemandes ; enfin en cherchant dans le règlement de la question des Duchés l'occasion d'une guerre contre l'Autriche.

Les efforts de la Conférence pour empêcher la guerre ayant échoué, les hostilités commencèrent. Dès lors, la Prusse prenait en mains la direction de la politique européenne et la France allait se trouver réduite au rôle de simple spectatrice. Napoléon refusa d'intervenir, comme le lui proposait Clarendon, parce que l'annexion du Holstein était conforme à sa théorie des nationalités et parce qu'il gardait rancune à l'Angleterre de ne l'avoir point soutenu l'année précédente, dans la question de Pologne. Il consentit à se faire représenter à la Conférence de Londres, qui n'aboutit pas. Les Duchés occupés et l'armée danoise refoulée dans le Jutland et dans les îles, il ne pouvait plus être question que de déterminer les limites de la nouvelle acquisition austro-prussienne. Bismarck, pour plaire à Napoléon, proposa de consulter les populations des pays conquis et rejeta la proposition d'arbitrage formulée par l'Angleterre. La Conférence se sépara sans avoir pris de décision, le 25 juin 1864.

Dans cette période (1861-1864), où Napoléon a essayé de régler par des Congrès les questions qui se posaient pour la politique européenne, il n'a, en définitive, abouti qu'à des échecs. A Rome, il n'a pas pu retirer ses troupes. En Pologne, il n'a rien obtenu. Dans les Duchés, il a laissé s'opérer la conquête prussienne. Cependant il a déjà perdu l'alliance anglaise en intervenant en Italie

(1859) et il vient de perdre, en 1863, l'alliance de la Russie, blessée par son intervention en Pologne. Il n'a pas réussi, comme compensation, à s'assurer l'alliance de la Prusse. Il est désormais isolé en Europe, et ce n'est plus la France, mais la Prusse, qui dirige maintenant la politique européenne.

---

# Sujets de devoirs

## UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

### HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

#### Histoire et institutions de la Grèce et de Rome.

L'assemblée publique d'Athènes, d'après Thucydide, les orateurs attiques et Aristophane.

#### Histoire moderne.

I. — Les dernières tentatives de la féodalité sous Louis XI et Charles VIII.

II. — Fondation et caractères des colonies anglaises au XVII^e siècle.

#### Histoire contemporaine.

L'organisation et la campagne bonapartiste pour la présidence de Louis-Napoléon.

#### Géographie.

Les moussons.

### LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES

#### Dissertation française.

1° L'ironie du Candide.

2° Les idées de Voltaire sur la tragédie d'après la 18^e lettre philosophique ou : les idées sur la comédie d'après la 19^e lettre.

#### Version (*commentaire*).

Properce, 1,6. « Non ego nunc Hadriae... sidere certus eris. »

#### Version grecque.

Eschine, contre Ctésiphon, 152.

## LANGUES ET LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES VIVANTES

### Thème anglais.

V. Hugo, *Description de Paris* (le thème donné au certificat en juillet 1911).

### Version anglaise.

Chaucer, *The House of Fame*, livre I, v. 468 à la fin.

Joseph Conrad, *Typhoon* (la version donnée au certificat en juillet 1911).

### Dissertation française.

L'originalité de Chaucer dans *The House of Fame*.

### Dissertation anglaise.

What is a classic ?

## ALLEMAND

(*Agrégation*, *Certificat*, *Licence*.)

### Thème.

R. Bazin, *Les Oberlé*, p. 348 : « Il attendit un instant... », jusqu'à p. 351 : « ...permis de venir. »

### Version.

Schiller, *Kabale und Liebe*, IV, 2.

### Dissertation française.

Comment concevez-vous l'enseignement de la grammaire allemande dans le 1er et le 2e cycle ?

### Dissertation allemande.

Kleist Auffassung des Dramas.
Kleist Pessimismus.
Kleist Sprache und Stil.
Der Wahn in Kleist Dramen.

## Dissertation espagnole.

*Certificat secondaire.*

Juicio comparativo de los romances del Maestre de Calatrava y de Don Alonso de Aguilar.

*Certificat primaire.*

¿ Qué significa el nombre de caballerescos que se suele dar á una sección de los romances incluidos en el Romancero general ?

## Pédagogie.

Plan raisonné d'une leçon sur les négations.

## Version espagnole.

« Oh deleíte mio, Señor de todo lo criado, y Dios mio ! ¿ Hasta cuándo esperaré ver vuestra presencia ?¿ qué remedio dais á quien tan poco tiene en la tierra, para tener algun descanso fuera de Vos ? ¡ Oh, vida larga ! ¡ Oh vida penosa ! ¡ Oh vida qué no se vive ! ¡ Oh qué sola soledad ! ¡ qué sin remedio ! ¿ Pues cuando, Señor, cuando ? ¿ Hasta cuando ? ¿ qué haré, bien mío, qué haré ? ¿ Por ventura desearé no desearos ? oh mi Dios y mi Criador, que llagais y no poneis la medicina, heris y no se ve la llaga, matais dejando cen más vida ; en fin, Señor mío, haceis lo que quereis como poderoso. Pues un gusano tan despreciado, mi Dios, ¿ quereis sufra estas contrariedades ? Sea ansi, mi Dios, pues Vos lo quereis, que yo no quiero sino quereros ; Más ay, ay, Criador mío, que el dolor grande hace quejar, y decir lo que no tiene remedio, hasta que Vos querais ! Y alma tan encarcelada desea su libertad, deseando no salir un punto de lo que Vos querais. Quered, gloria mía, que crezca su pena ú remediad la del todo ¡ oh muerte, muerte ! No sé quien to teme, pues está en ti la vida ! ¡ Mas quién no te temerá, habiendo gastado parte della en no amar á su Dios ! Y pues soy esta, ¿ qué pido y qué deseo ? Por ventura el castigo tan bien merecido de mis culpas ? No lo primitais Vos, bien mio, que os costó mucho mi rescate. ¡ Oh ánima mía ! Deja hacerse la voluntad de tu Dios, eso te conviene : Sirve, y espera en su misericordia, que remediará á tu pena, cuando la penitencia de tus calpas haya ganado algun perdon dellas : no queras gozar sin padecer. ¡ Oh verdadero Señor y Rey

mio, que aun para esto no soy, si no me favorece vuestra soberana mano y grandeza, que con todo esto todo lo podré ! »

(Sa TERESA, *Exclamaciones*.)

### Thème espagnol.

Comment il faut prononcer la lettre *r* en espagnol. — Grasseyer, c'est prononcer la lettre *r* avec la base de la langue, avec la gorge. Ne pas grasseyer, c'est prononcer la lettre *r* avec le bout de la langue en frappant d'un coup sec le commencement du palais, tout près des dents. Prononcer la lettre *r* sans grasseyement, c'est la faire rouler, c'est la faire vibrer. On dit en langage de théâtre de quelqu'un qui ne grasseye pas : il vibre. Le grasseyement est un défaut très commun. Presque tous les Parisiens grasseyent. Le Marseillais est le modèle du grasseyeur. En général pourtant, les peuples du Midi ne grasseyent pas. L'inconvénient de ce défaut est d'alourdir la prononciation et de vous interdire le chant italien. Les oreilles italiennes ne peuvent supporter ce défaut. Un célèbre artiste de l'Opéra, M. Alizard, qui possédait une des plus belles voix de basse que j'aie entendues, se voyait obligé de refuser un superbe engagement en Italie parce qu'il grasseyait. Grand désespoir pour lui ! Un acteur célèbre le consola en le corrigeant, comme il s'était corrigé lui-même. De quelle façon ? Par un moyen qui vient de Talma. Il y a deux lettres que tout le monde prononce toujours et naturellement du bout de la langue, c'est le *t* et le *d*. Eh! bien, Talma, qui grasseyait, imagina l'exercice suivant : prononcer vivement et alternativement ces deux lettres *t* et *d*, puis peu à peu leur adjoindre la lettre *r*..., c'est-à-dire la tirer, pour ainsi dire, du fond du gosier où elle s'enfuit ; la forcer de répondre à l'appel de ses deux compagnes ; d'entrer, si j'ose ainsi parler, en danse avec elles. Figurez-vous une jeune fille... pardonnez-moi cette comparaison singulière... figurez-vous une jeune fille qui se cache au bal dans un coin, que deux de ses amies appellent et qu'elles entraînent dans leur ronde; mais bientôt... une des deux danseuses s'éclipse, puis l'autre, et voilà la dernière venue forcée de danser seule. Ainsi faisait Talma. Il abandonnait d'abord la lettre *d*, puis la lettre *t*, et, de cette façon, la lettre *r*, après avoir vibré avec les autres, vibrait toute seule.

LEGOUVÉ.

### Thème italien

Sainte-Beuve, *De l'urbanité*, Marcou (*Prosateurs*), 11e cycle, p. 606-607.

## Version italienne

### LA VITA UMANA

Non c'é al mondo piú lungo cammino di quello della vita. Ogni uomo e ogni donna, quanto é a sé, non puó fare una gita piú lunga di questa. Mentreche si fa viaggio, mille cose t'hanno ad accadere ; e mentre che si vive, sarà lo stesso. Le va il solechiaro, senza un nuvoletto per tutta l'aria, dall' l'oriente all'occidente, da settentrione al mezzodí. Oh bella giornata ch'è questa ! Animo, su ; in poste. Oggio io avró un viaggio prospero. Entro nel calesse ; e non saró andato oltre due miglia, che dalla parte di tramontana cominciano a sorgere certi nugolonacci neri, cenerognoli, da'quali esce un acuto lampeggiare spesso, poi s'alzano e mandano fuori un sordo fragore, infine volano, come se ne gli portasse il diavolo, premono certi goccioloni radi qua e colà, e finalmente riversano pioggia con tanta furia che par che venga dalla grondaie. Tu n'aspetti allora anche gragnuola, saette, e che si spalanchi l'abisso : non è vero. Ogni cosa è sparita.

Il sole ritorna, come prima. Un altro di t'awiene il contrario. Esci di letto, che giureresti che avesse a cadere il mondo ; di là a mezz'ora tutto è tranquillità e quiete. Trovi un'osteria, che pare edificata dal Palladio. Ti si presenta un ostiere, che diresti : costui è uscito ora di bucato ; pulito come una mosca. I famigli suoi tutti sono garbati. Tu fai conghiettura d'avere un pranzo che debba essere una signoria. Siedi alla mensa. Appena hai di che mangiare, e infine una pòlizza ti scortica fino all'osso. Domani in una taverna che pare un nido di sorci, che ha per insegna un fastelletto di fieno o una fiasca legata sopra un bastone, farai la più grassa vita e il più bello trionfare del mondo. Reggi in qual modo vuoi ; prendialte lecose tue, e fa'que l che vusi ; razione, or non ne prendere, de quello che ti awiene ; misu tuoi passi, o lascia andore le cose come le vogliono : io credo che sia quello stesso. Una cosa sola dovremmo imparare, cioè la sofferenza. Ma noi vogliamo antiveeere, gli anni non che i mesi prima, quello che dee awenire, e oltre passare con gìi occhi dell'intelletto a quello che dev'essere ; e non uomini pieni di pensiero, con gli occhi tralunati e malinconici, che sembrano sempre in agonia ; e si dolgono che la fortuna à cieca.

(Prose scelte de Pietro Dazzi.)

## AGRÉGATION DES LETTRES

### Dissertation française.

Charles Morice (*Littérature de tout à l'heure*) a dit de Sully-Prud'homme : « Ce n'est pas un poète. Des trois actes qui décom-

posent l'action esthétique (pensée, idée, expression), il n'accomplit que le premier. Même il l'accomplit très insuffisamment, ses abstractions se maintenant toujours dans les vieilles généralisations. »

Et Jules Lemaître, au contraire : « Son imagination est des plus belles, et, sous des formes brèves, des plus puissantes qu'on ait vues. » Discutez ces jugements.

### Version grecque.

Thucydide, VII, ch. LXIII.

### Thème grec.

Massillon, *Petit Carême*. Sermon pour le dimanche de la Passion, depuis : « Ces hommes vertueux, dont le monde... », jusqu'à : «... quis inveniet ? »

### Version latine.

Cicéron, *De Oratore*, II, ch. XVI. « Sed si illam quoque partem quæstionum oratori, etc. », en entier.

### Thème latin.

Molière, *Don Juan*, acte IV, scène VI, depuis : « Je vois bien que je vous embarrasse... », jusqu'à : «... la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. »

## AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

### Grammaire.

1. Conjuger εἰμι « je suis », au mode indicatif. Expliquer toutes les formes.

2. Commenter, au point de vue de la langue, Villehardouin (*Chrestomathie* de G. Paris, p. 191), depuis : « Ensi fu li chesteau... », jusqu'à : «... par mer o par terre. »

3. Commenter au point de vue de la langue et du style : Rabelais, *Pantagruel*, ch. III, depuis : « Pantagruel, après la petite accolade », jusqu'à «... en pleine liberté de l'air... »

### Métrique.

La loi des pieds purs et des pieds condensés dans les iambiques et les trochaïques de Plaute.

## LICENCES

### Philosophie.

#### Version latine.

Perse, *Satire* III, v. 88-118, depuis : « Inspice ; nescio quid trepidat... », jusqu'à : «... non sanus juret Orestes. »

#### Philosophie scientifique.

Les postulats de la géométrie.

#### Philosophie générale.

De la réalité du monde extérieur.

#### Histoire de la philosophie.

La théorie du bien dans la philosophie platonicienne.

## HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

#### Version latine.

Tacite, *Annales*, XII, 41-42 : depuis : «... Claudio quintum Servio Cornelio Orfito consulibus... », jusqu'à : «... hactenus Vitellius voluerat. »

#### Histoire et institutions grecques et romaines.

Principaux caractères que présente l'organisation de l'Empire romain à la fin du principat d'Auguste.

#### Histoire moderne.

1. Les projets d'alliance de Napoléon III avec l'Autriche et l'Italie (1867-1870).
2. Les Parlements de France sous Louis XV.

#### Histoire du Moyen Age.

Le gouvernement d'Alphonse de Poitiers en Languedoc.

#### Géographie.

L'industrie chinoise.

## LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES

### Traduction (*commentaire*).

Perse, satire III, v. 88-118 : depuis : « Inspice, nescio quid trepidat... », jusqu'à : «... non sanus juret Orestes. »

### Composition française.

Comment s'allient, chez Chateaubriand, l'artiste et le penseur, d'après le texte porté au programme ?

### Version grecque.

Thucydide, III, ch. LXV.

## LANGUES ET LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES VIVANTES

### Allemand

(*Agrégation, Certificats, Licence.*)

### Thème.

Huret, *La Bavière et la Saxe*, p. 13 : depuis : « Le 6 janvier... », jusqu'à p. 15 :... « des hurlements et des rires. »

### Version.

Kleist, Die Marquise von O..., Schluss, von : Erst an dem Portal.... an.

### Dissertation française.

« Ni Corneille ni Racine ne représentent en France ce que représente en Allemagne Gœthe et surtout Schiller. Corneille et Racine sont trop de leur temps, de leur aristocratique temps, ils sont trop du grand siècle pour être compris de la petite bourgeoisie et du prolétariat (même conscient) d'aujourd'hui. »

### Dissertation allemande.

Welchen Nutzen hat Gœthe aus seiner Reise nach Italien gezogen ?

Gœthes Æsthetik vor der Reise nach Italien.

Schleiermacher's Stellung in der Geschichte der Religions phi-
sophie.
Schleiermachers Ahische Auschanungen.

## ANGLAIS

### Thème.

J.-J. Jusserand, *Histoire littéraire du peuple anglais*, vol. II,
589 : « C'était au XVI^e siècle... », jusqu'à : « Il eut d'abord... ».

### Version.

J. Ruskin, *Sesame and Lilies*, § 56 : « Note broadly in the
tset... », jusqu'à § 57 : « In the Winter's Tale. »

### Dissertation française.

Le style de Ruskin.

### Dissertation anglaise.

The French element in English.

## ESPAGNOL

### Thème.

La langue, c'est la patrie, la patrie tout entière ; c'est même
us que la patrie. L'Espagne a perdu des millions de lieues et des
illions de fils ; mais, en les perdant, elle ne les a point perdus
pendant tout à fait. Elle a conservé l'âme de l'Amérique, et, sous
palmier qui déploie son éventail comme sous le bananier qui
isse pendre les grappes d'émeraude et de topaze de ses fruits,
s sentiments et les passions espagnols résonneront éternelle-
ent dans les tangos et les guajiras. Et si le Yankee prétend
effer dans les gosiers de ceux qui furent les Espagnols la langue
glaise, les mots castillans murmureront encore dans les cœurs.
ans les retraites fleuries des bois, où se réunissent les familles,
ouvriront des chaires de prose de Cervantes ou de poésie de
rrilla. Maintenant encore, dans les vieilles capitales d'Europe,
ns les palais somptueux et dans les greniers pleins de haillons
s Juifs, des mains tremblantes d'émotion ouvrent les pages de
s plus nobles prosateurs, et les malheureux y croient entendre
s derniers et douloureux accents de leurs ancêtres. La langue
t un outil de travail et une arme de combat, une frontière imma-

térielle qui ne saurait se conquérir, une mère, une épouse, u
fille. Sur toute la face de la terre, — comme la couleur de
peau dans l'ordre physique et la religion dans l'ordre divin,
elle unit ou sépare les hommes, elle aime ou hait, elle pardon
ou tue. Les guerres, ce sont des mots combattant contre des mo
Le vainqueur impose les siens, le vaincu perd ceux qui lui so
propres, et ces chaires de français, d'anglais, d'allemand, q
dans les Universités des nations sans vigueur et sans bonhe
remplacent celles de grec, de latin, d'italien et d'espagnol, so
des chaires de deuil, car elles sont la marque de l'esclavage.
langue, enfin, c'est l'amour le plus fidèle que nous puissio
avoir ; car elle nous accompagne depuis notre naissance, com
un serviteur et un ami, et après notre mort, quelques signes s
une pierre perpétuent notre existence.

## Version.

No se me olvida la alta calidad de los poetas, pues los llar
Platón intérpretes de los dioses, y de ellos dice Ovidio : « Est de
in nobis, agitante calescimus illo... » Esto se dice de los buen
poetas ; que de los malos, de los churulleros ; ¿ qué se ha
decir, sino que son la idiotez y la arrogancia del mundo ?... ¿ Q
es ver á un poeta destos de la primera impresión, cuando quie
decir un soneto á otros que le rodean, las salvas que les hac
diciendo : « Vuesas mercedes escuchen un sonetillo, que anoc
á cierta ocasión hice, que á mi parecer, aunque no vale nad
tiene un no sé qué de bonito. » Y en esto tuerce los labios, po
en arco las cejas, se rasca la faldriquera, y de entre otros n
papeles mugrientos y medio rotos, donde queda otro millar
sonetos, saca el que quiera relatar, y al fin le dice con tono me
fluo y alfeñicado. Si acaso los que le escuchan, de socarrones
de ignorantes no se le alaban, dice : « O vuesas mercedes no h
entendido el soneto, ó yo no le he sabido decir ; y así será bi
recitarle otra vez, y que vuesas mercedes le presten más atenci
porque en verdad, en verdad que el soneto lo merece. » Y vuel
como primero á recitarle con nuevos ademanes y nuevas pausa
Pues, ¿ qué es verlos censurar los unos á los otros ? ¿ Qué d
del ladrar que hacen los cachorros y modernos á los mastina
antiguos y graves ? Y ¿ qué de los que murmuran de algu
ilustres y excelentes sujetos, donde resplandece la verdadera
de la poesía, que tomándola por alivio y entretenimiento de
muchas y graves ocupaciones, muestran la divinidad de sus in
nios y la alteza de sus conceptos, á despecho y pesar del circu

cto ignorante que juzga de lo que nosabe y aborrece lo que no tiende, y del que quiere que se estime y tenga en precio la cedad que se sienta debajo de doseles y la ignorancia que se rima á los sitiales ? »

CERVANTES.

*Certificat secondaire*

**Dissertation française.**

Hippolyte Taine, dans une lettre datée du 25 juin 1878 (*Corres-ndance*, IV, 74), indique parmi les sujets qui l'ont tenté et xquels il a songé un moment à consacrer un livre, « l'Espagne 1600 à 1690 », et il justifie ainsi son choix : « Il y a eu là un ment étrange et supérieur de l'espèce humaine, avec mélange monomanie et d'exaltation. » Vous expliquerez ce jugement Taine.

**Dissertations espagnoles.**

1° Del uso sintáctico de los tiempos en los romances del Maestre Calatrava y de Don Alonso de Aquilar.

2° Se está por ahora estableciendo en España el servicio mili- obligatorio. Escribiréis una carta en la cual un joven francés pone á un joven español los motivos que obligan todos los ciuda-nos á sacrificar á la patria los años mejores de la vida.

**ITALIEN**

**Thème.**

La Bruyère, *Caractères*, ch. v. Depuis : « L'on voit des gens qui, ns les conversations... », jusqu'à : « Qui peut se promettre viter... »

**Version.**

LA MORT DE L'ARBRE

Vibra dell'infeconda arbore a' rami
Il mattutino giardinier la scure,
Ed a mirar la prossima caduta
Dell'ombra annosa il passeggier si arresta.
Gemono á colpi ben temprati i nocchi
Rubesti ; incerte tremolan le foglie

All'insulto incompreso, e con sommesso
Murmure l'aura interrogando vanno.
In un silenzio sospettoso assorte
Stan le piante vicine, e dei cognati
Ceppi all'eccidio abbrividir le vedi.
Piombano intorno scavezzate o in brevi
Roechi mozzate le frondose braccia :
Crocchia á crolli iterati il fusto nudo,
Che, disperato, il natio suolo abbranca
Finchè vinto abbandonasi, e con sordo
Rombo la gleba sconquassate opprime.
Pietà ne sento : è triste ogni rovina ;
E fu triste la tua, magico errore,
Che ombrasti gia del mio pensiero il regno ;
Ma se penso, o domata arbore, quanta
Parte d'azzurro col perpetuo crine
Invidiasti alle bramose ciglia ;
Se al vivo raggio io penso e alle rugiade
Che usurpasti gran tempo agli egri arbusti ;
L'irsuto braccio e l'affilata scure
Che ti recice io lodo... Ecco il mio sguardo
Spazia libero alfine ; ecco la via
Ampia, diritta, popolosa, i tetti
Supini al sole, i domi austeri, il golfo
Gemino e il mar divino e d'Ibla i colli
Rosei sfumanti nell'immenso opale.
Salve, o provvido acciar, che le nemiche
Ombre diradi e i vecchi inciampi atterri !
E voi, suddite piante, umili erbette,
Ravvivatevi alfine : il solo è vostro !

RAPISARDI.

### Commentaire grammatical.

Caratterizzare la lingua poetica italiana desumendone esempî dal testo della Versione.

# Bibliographie

---

**quisse d'une philosophie de la nature**, par André ussain. 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemraine*, 2 fr. 50. (Librairie Félix Alcan.)

André Joussain qui, dans son livre *Romantisme et Religion*, mment récompensé par l'Institut, définissait les caractères raux du mouvement romantique, nous donne, à son tour, un de philosophie romantique dans son *Esquisse d'une philosode la nature*. Il vise ainsi à continuer, d'une manière origi- les doctrines de Schopenhauer et de M. Bergson, en même s qu'il complète et synthétise les idées personnelles exposées ses autres ouvrages et notamment dans le *Fondement psygique de la morale*. On peut distinguer dans ce travail : 1° une hologie rationnelle établissant que la conscience ne peut être ue que comme substance ; 2° une critique de l'idée de madéduite de cette psychologie rationnelle ; 3° une théorie de e et de l'évolution expliquées en fonction de la psychologie ; ne théorie des fonctions biologiques, psychologiques et so- s montrant le progrès du mécanisme à l'instinct et de l'ins- à l'intelligence. L'ouvrage est écrit dans le style élégant et habituel à l'auteur.

*
* *

**morale républicaine**, par le Docteur Félix Martin, nateur. 1 vol. in-8°, 4 fr. 50. (Librairie Félix Alcan.)

s jeunes gens qui voudront bien se pencher sur ces pages rébarbatives, d'une lecture facile et parfois attrayante, y trouont quelque intérêt, pour en retirer quelque profit.

y verront se dégager peu à peu, sous les pas de l'humanité sante, grâce aux cuisantes leçons de l'expérience, les condi- premières de sa conservation et de son développement, -à-dire les rudiments de la morale, puis l'impitoyable lutte la vie, à laquelle un sol ingrat et des cieux incléments con-

damnent nos ancêtres faméliques, arrêtant tout progrès dans voie de la justice et de la sympathie.

Puis, dans les périodes de paix aux temps antiques, les sa se recueillent, étudient la nature humaine et s'appliquent à montrer la route de la perfection et du bonheur.

Les devoirs, le droit et le devoir, ont été singulièrement dé més par l'usage et même confondus, rendus fort troubles et déterminés. On les verra s'éclaircir à la lumière des vrais p cipes républicains et se dessiner nettement. Dès lors, ils perr tront de mieux élucider et de mieux résoudre équitablement plus grands problèmes sociaux que pose l'heure présente.

Des humains égaux et libres ne peuvent continuer à vivre et solidaires qu'après s'être concertés, accordés sur les co tions essentielles tout au moins des relations et de la coop tion sociales. Une convention primordiale, librement débattue acceptée, un pacte constitutif, politique et social, voilà don première et nécessaire assise de la *Cité républicaine*.

Les contractants s'engagent les uns envers les autres, en mier lieu, à respecter et à faire respecter la liberté et l'é dignité des personnes. Les engagements de chacun envers constituent sa dette ou son devoir ; les engagements des au envers lui-même constituent sa créance ou son droit. Pour orie vers l'idéal leurs destinées et celle de la Patrie, les citoyens n pas besoin d'autre étoile directrice, d'autre foi, ni d'autre loi rale.

***

**Histoire des relations de la Russie avec la Ch sous Pierre le Grand (1689-1730)**, par G. Cahen, doc ès lettres, chargé de mission scientifique en Russie pa Ministre de l'Instruction publique. 1 vol. in-8°, 10 fr. (Libr Félix Alcan.)

***

**Le livre de comptes de la caravane russe à Pé** en 1727-1728, par G. Cahen, chargé de mission scientifiqu Russie par le Ministre de l'Instruction publique. 1 vol. i 5 fr. (Librairie Félix Alcan.)

Ces deux ouvrages présentés à la Sorbonne comme thès doctorat ès lettres par M. Gaston Cahen, chargé de mission s

ique en Russie par le Ministère de l'Instruction publique, ıcien membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient, étudient s rapports de la Russie avec la Chine au point de vue diploma- que et au point de vue économique ; ces deux aperçus se confon- nt même, puisque les relations commerciales amenèrent et veloppèrent les ententes politiques. Le fait, constaté en d'au- es pays, est plus frappant en Russie où l'Etat voulut se charger ı-même de tout le trafic avec l'Extrême-Orient. Il rencontra et concurrence frauduleuse de ses propres fonctionnaires, et celle s particuliers, et l'opposition de la Chine désireuse de dominer ıs les peuples d'Asie centrale et mécontente du moindre rap- ochement entre l'un d'eux et les Russes. Or les Kalmouks ou euthes, établis sur toute la frontière méridionale de la Sibérie, puis l'Oural jusqu'au Fleuve Jaune, et bouddhistes comme les inois, cherchèrent précisément à supplanter la Chine auprès s peuplades environnantes, les Mongols, les Tibétains, et ils ulurent s'allier aux Russes contre l'Empire chinois. Ils parvin- nt au moins à nouer avec eux d'étroites relations économiques r l'entremise de leurs agents commerciaux, les Boukharictes. s efforts de la diplomatie russe à Pékin pour réserver à la Cou- nne les profits du troc des fourrures sibériennes contre les ieries et cotonnades chinoises sont contrariés par les contre- ups de la politique russe-kalmouke sur les dispositions de la ine. En outre, les Russes ne peuvent parler et correspondre ec les Chinois que par l'intermédiaire du latin et des Jésuites és à la cour de Pékin. A la fin du XVII^e siècle, les Jésuites, recon- issant que la voie de Sibérie était le plus court chemin d'Occi- nt en Extrême-Orient, cherchaient à faire passer leur corres- ndance et leurs missionnaires par le Nord. La Russie ortho- xe était portée à persécuter les Jésuites, mais soucieuse de ır influence à Pékin, elle se voyait forcée de les ménager. Les suites, d'abord très en faveur auprès de l'empereur de Chine ang-hi, le Louis XIV chinois, subirent des persécutions sous n successeur Yong-tcheng. Partisans résolus de K'ang-hi qui ; accueillait et se les attachait comme savants, maltraités par n fils, ils le trahirent et servirent les intérêts des Russes. Le ité de Nertchinsk, en 1689, refoulait les Russes vers l'Ouest et ır faisait perdre Albazin sur l'Amour. Le traité de Kgakhta, en 28, accordait aux Russes une heureuse rectification de fron- re tout le long de la Sibérie méridionale, l'établissement à kin d'une mission orthodoxe et diplomatique chargée de for- er des traducteurs et interprètes directs, enfin la fondation à la ntière d'une place de commerce destinée à dominer la Mon-

golie Kyakhta. C'est qu'en quarante ans la Chine n'ayant pu maîtriser les Kalmouks tenait à désarmer un de ses adversaires pour anéantir l'autre ; c'est que les Jésuites avaient passé du camp chinois au côté russe ; c'est que la Russie, malgré l'échec de son commerce officiel (un curieux exemple de ces entreprises malheureuses est l'histoire du tabac anglais introduit en Sibérie par le gouvernement russe et battu par le tabac chinois), malgré l'insuccès relatif de ses caravanes à Pékin n'avait pas laissé de développer ses relations économiques avec la Chine. Entre la guerre russo-chinoise du XVIIIe siècle, la paix et le commerce russo-chinois du XVIIe siècle, la période de transition marquée par le règne de Pierre le Grand prépare la suprématie de la Chine en Asie Centrale, l'extension commerciale et territoriale de la Russie en Extrême-Orient.

---

*Le Gérant* : FRANCK GAUTRON.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 28 23 MAI 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIXe siècle

**Cours de M. STROWSKI,**

*Chargé de cours à l'Université de Paris.*

## Alfred de Vigny.

Dans ma dernière leçon, je vous ai donné sur Vigny une bibliographie sommaire. Depuis, M. Baldensperger vient de publier un livre très intéressant intitulé : *Alfred de Vigny* (*contribution à la biographie intellectuelle*). C'est pour moi un plaisir de vous le signaler.

Jusqu'à présent, je vous ai montré des poètes romantiques qui ont été loin de se révolter contre l'ordre établi ; à peine pourrait-on trouver dans leurs œuvres quelques passages imités de Byron ou de Schiller. Ce sont des poètes extrêmement sociables ; ils ne prétendent pas à autre chose qu'à exprimer dans leurs vers le sentiment national et religieux qui leur paraît être le fond même de l'âme française ; ils sont l'expression même de l'ordre qui règne en France ; ils ne constituent nullement un élément de trouble. Si on leur avait dit que le romantisme passerait un jour pour une littérature d'anarchie et de désordre, ils en eussent été profondément scandalisés. Musset, seul, est en dehors de ce groupe. Les autres sont tous des poètes de l'ordre et, pourrait-on dire, du gouvernement. Ce sont des poètes officiels. Le poète que nous allons voir aujourd'hui est, au contraire, tout différent.

La révolution qui s'est produite en France en 1830 n'a pas seulement été une révolution politique, elle a été une révolution morale et philosophique. Jusqu'alors la France avait été monarchique et catholique, ou du moins elle se croyait telle ; après 1830, elle eut la révélation brusque mais certaine qu'elle n'avait aucun goût pour la royauté et que le catholicisme n'était vraiment pas le fond de son âme. Elle rentra en même temps en elle-même, se resserra pour ainsi dire, fut comme un pays fermé qui a rompu toutes relations avec le dehors, ne cherche plus rien à l'étranger. — Une troisième conséquence fut que se développa alors une forme de pensée tout à fait opposée à celle de la pensée poétique ; l'utopie, qui se prétendait réaliste, s'opposa au rêve ; dès lors, on chercha le bonheur de l'individu dans une organisation pratique et immédiate de la société ; on voulut régler les rapports des citoyens entre eux, du capital et du travail, de la production et de la consommation. Il n'était plus besoin d'une autre vie ; et l'on ne se satisfaisait plus dans l'exaltation du sentiment. Les plus célèbres de ces utopies sont celles de Saint-Simon et de Fourier. De tous côtés, le grand mouvement poétique se transformait en un mouvement d'utilitarisme humanitaire, et quelques-uns des plus grands poètes eux-mêmes participèrent à ce mouvement. Victor Hugo écrivit des recueils lyriques d'inspiration presque humanitaire. Lamartine, dans la préface de *Jocelyn*, s'exprima ainsi : « Les hommes ne s'intéressent plus tant aux individus. L'intérêt du genre humain s'attache au genre humain lui-même... L'homme n'est qu'une partie imperceptible dans une immense et solidaire unité... L'épopée n'est plus naturelle et héroïque, elle est bien plus, elle est humanitaire. » Et il prit à partie les purs amuseurs, ceux qui veulent faire de la poésie, comme il disait, le pain quotidien de la vie humaine. Ainsi, en janvier 1836, Lamartine renie-t-il tout le lyrisme romantique.

C'est alors que se produisit une réaction vigoureuse. Un poète, beaucoup plus intellectuel qu'impulsif, intervint avec son instinct aristocratique, son stoïcisme fâché, se campa en quelque sorte devant la littérature nouvelle et devint, dans cette attitude, le représentant de ce qui a passé plus tard pour le vrai romantisme, de ce qui ne fut en réalité que la fin du romantisme. Il a représenté dans *Stello* et dans *Chatterton* le romantisme de la dégénérescence et de la réaction à un mouvement humanitaire et social.

*Stello* est une œuvre tout à fait agréable à lire et sans prétentions. C'est un mérite qui n'est pas mince, et, pour mon compte, je ferais volontiers des livres deux parts : ceux qui se lisent sans

ennui, et les autres. C'est un critérium qui, après tout, en vaut bien un autre, et peut-être le seul moyen de juger de la valeur des auteurs.

Stello est un poète. Voilà tout ce que nous savons de lui, car nous ignorons sa patrie, et nous ne connaissons pas son visage. Il est sujet à des accès d'une maladie nerveuse assez indéterminée. Un jour, sur le point d'être victime d'une nouvelle crise, il fait venir un médecin. C'est un docteur froid, ironique, qui regarde la vie comme un jeu d'échecs et qui a reçu le nom de *docteur Noir*, soit à cause de la couleur de son habit, soit à cause du mystère qui entoure toute sa personne. Le docteur Noir a une longue conversation avec sont client Il a le langage d'un docteur de roman, serré, ironique, plein d'humour ; il ne fait point de phrases, demande directement à Stello s'il est vraiment poète. « Je crois que oui », répond Stello, et il définit le poète comme il le comprend : « Je crois en moi parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invincible et indéfinie, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. » Il verse souvent « des larmes toutes divines et inexplicables ». Il ajoute : « Je crois en moi à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère. »

Le docteur lui répond en lui racontant une série d'aventures dont il a été témoin. La première, c'est l'*Histoire d'une puce enragée*. La scène se passe au Trianon et les personnages sont Louis XV, M^lle^ de Coulanges et le petit insecte en question. M^lle^ de Coulanges, piquée par cet insecte, se croit enragée. Elle fait appeler le docteur. Il quitte pour venir auprès d'elle le lit d'un jeune poète. Ce poète, faible et demi-mort, est venu demander l'extrême-onction à l'archevêché de Paris. Mais il souffre de la faim à ce point qu'il a eu une défaillance dans le salon de l'archevêque, et c'est là que le docteur lui a donné ses premiers soins. Le docteur Noir, appelé auprès de M^lle^ de Coulanges, veut apitoyer le roi sur le sort du jeune poète. Il lui trace un tableau touchant de sa misère. Mais le roi répond : « Si je lui donne quelque secours pendant huit jours, je serais un grand roi, M^lle^ de Coulanges une Minerve ; mais après, je ne serai plus plus qu'un tyran et, finalement, il voudra me chasser. Les poètes me persécutent. » Le roi refuse donc de venir en aide au poète. Quelques jours après, le même docteur est appelé dans une mansarde pour voir un malade à la mort. Il le trouve étendu sur un lit de sangles, dans une chambre vide. Une chandelle dans un encrier brûle sur la cheminée. Le matelas est mince. Déjà le malade est à

l'agonie et Vigny nous trace de sa mort un tableau saisissant. Il meurt, et le docteur reconnaît en lui le poète. C'est ainsi, dit-il, que la royauté traite les poètes, et il arrache à Stello cette exclamation : « Voilà une horrible fin ! »

La seconde histoire que raconte le docteur Noir nous transporte dans l'Angleterre parlementaire. Elle nous montre comment une royauté constitutionnelle traite les poètes. Mais je laisse de côté pour le moment le sujet de cette seconde histoire et j'arrive au troisième récit du docteur Noir. L'action se passe le 5 thermidor, an II de la République. Au matin de ce jour, le docteur est chez lui. Il a pour domestique un canonnier qui accompagne les exécutions capitales et est tout dévoué à la Commune. Il reçoit coup sur coup deux visites : d'abord un petit gamin le prévient que Robespierre, malade, désire le voir à deux heures ; puis un vieillard arrive de la part de M. de Saint-Aignan. Ce vieillard a un fils qui va périr sur l'échafaud. Il supplie le docteur, ami de M. de Saint-Aignan, de le sauver. Il n'ajoute rien de plus. Ce vieillard, c'est M. de Chénier, le père du poète. Là-dessus, le docteur s'en va à la Maison-Lazare. Nous assistons à un tableau très pittoresque de la vie des prisonniers à la Maison-Lazare. Ils attendent la charrette qui doit les emmener et vivent comme ils peuvent. Leur prison est devenue un vrai salon d'Ancien Régime et l'on trompe les heures par des jeux et des conversations, entre ces murs où l'on attend la mort. Parmi les prisonniers se trouvent M. de Saint-Aignan, M^lle^ de Coigny, André Chénier. Toute cette scène est très vivante, et le talent de Vigny, comme romancier, ne peut que sortir grandi de la comparaison qui vient naturellement à l'esprit entre certains passages de *Stello* et des passages analogues de l'*Abbesse de Jouarre* de Renan. Le docteur sait qu'il ne peut sauver les prisonniers qu'en tâchant de les faire oublier. Il ne faut pas attirer l'attention sur eux, demander leur grâce, mais gagner du temps grâce à des stratagèmes. Par des moyens romanesques dus à la complicité du canonnier, la première « fournée » ne comprend point les victimes que veut sauver le docteur Noir.

Cependant l'heure du rendez-vous avec Robespierre est arrivée. Vigny nous fait assister à une scène terrible. Le docteur Noir va trouver Robespierre dans la maison du menuisier où le dictateur a sa chambre. A peine est-il arrivé qu'il soupçonne une odieuse machination. Robespierre n'est pas malade ; le docteur voit la porte fermée derrière lui. Bientôt arrive un homme à visage de poète, avec un costume d'officier : il a de grandes bottes et des éperons : « Je suis M. J. Chénier », dit-il. Puis survient Saint-Just

et enfin un vieillard : le père de Chénier. A tous ces gens, Robespierre a donné rendez-vous. La seule chance de salut pour André Chénier, c'est que Robespierre l'oublie. L'arrêt est porté ; si l'on rappelle à Robespierre que Chénier, contrairement à ses ordres, est toujours en prison et n'a pas encore été exécuté, on ne le sauve pas, on le perd. Aussi le docteur Noir essaie-t-il de faire comprendre au vieillard qu'il doit se taire. Celui-ci veut parler quand même : « Sauvez-le ! » s'écrie-t-il. « Oui, nous allons voir ! » répond Robespierre, et, deux jours après, Chénier est exécuté. Quelques jours après, Robespierre lui-même est guillotiné. La conclusion de ce troisième récit, c'est qu'une république est aussi cruelle pour un poète qu'une monarchie, et la conclusion de tout ce discours, c'est que le poète n'est pas fait pour ce monde. Ainsi Vigny, loin d'imiter Hugo et Lamartine, déclare hautement que le poète doit vivre seul, doit se résigner à cet isolement, sachant qu'une malédiction pèse sur sa vie et sur son nom. Il n'a qu'à écrire de belles œuvres et à mourir. Tel est le roman symbolique de *Stello*. En dehors de ces récits dont le sens est assez clair, il comprend quelques chapitres de pure doctrine, comme ceux qui sont intitulés : *l'Ordonnance du docteur Noir*, *Homère et Platon*. Tous se résument dans cette formule : il faut séparer la vie politique de la vie poétique ; à la société qui dit : « Nous », le poète doit répondre : « Moi ».

Une thèse comme celle-là est, en somme, très acceptable. Mais nous allons voir que Vigny a poussé beaucoup plus loin ses théories. Il a montré le poète non plus seulement indépendant de la société, mais révolté contre elle, et c'est là le sujet de *Chatterton*.

L'œuvre a été écrite moins de trois ans après *Stello*. C'est un drame qui a pour point de départ le second récit du docteur Noir dans *Stello* et il a été écrit uniquement pour faire plaisir à M^me^ Dorval.

Chatterton est un jeune homme de dix-sept ans et demi ou dix-huit ans. Il a été élevé à Oxford. Il fut riche jadis. Mais son père est mort et il est ruiné. Il a un goût inné pour la poésie ; il compose des vers depuis quelques années déjà ; mais par une espèce d'invention romanesque, il a mis ses vers au compte d'un moine du XV^e^ siècle, lequel n'aurait fait que traduire lui-même les poésies d'un moine plus ancien, du X^e^ ou de XI^e^ siècle. Il feint d'avoir exhumé dans de vieux manoirs tout ce qu'il a écrit. Tout le monde est enthousiaste de cette poésie. Lui, pendant ce temps, meurt de faim, sa chambre n'est pas payée, et, pour éteindre quelques dettes criardes, il doit écrire une ballade à jour fixe.

Ainsi il est très malheureux. Il a essayé inutilement de faire des vers en son nom personnel. On ne veut point de ces vers. Il ne peut faire comprendre la supercherie, et personne ne croit à son génie. Il ne voit qu'une issue certaine et facile : le suicide. La petite chambre qu'il loue appartient à un riche industriel qui possède plusieurs fabriques et mène ses ouvriers très durement : John Bell. On entend sa voix qui tonne dans l'escalier. Il est « l'égoïste par excellence, le juste selon la loi ». Il est marié à une femme extraordinaire par sa physionomie charmante, et plus encore par sa vertu et sa timidité. Elle pense et souffre sans parler. Elle n'a jamais ouvert la bouche en présence du locataire ; elle tremble devant son mari. A côté d'elle vit un personnage que l'on ne connaît que sous le nom du *quaker*. Il est charitable, plein de bon sens. Il regarde les choses sans passion. Il a quatre-vingts ans. Chatterton aime Kitty Bell ; Kitty Bell aime Chatterton, sans s'en douter. Mais le pasteur découvre cette passion inconnue à elle-même. Telle est la situation qui nous est présentée dans l'exposition.

Arrive une troupe de jeunes gens qui rentrent de la chasse. L'un d'eux est un ancien ami de Chatterton qu'il a connu à Oxford. Il s'amuse de son silence, le croit retiré du monde, non parce qu'il est ruiné, — car il ignore ce point, — mais par amour pour Kitty Bell. Même il plaisante si lourdement sur ce sujet que Chatterton, aussitôt après son départ, prend l'opium qu'il porte toujours sur lui et veut se tuer. Mais le *quaker* l'a vu. Il accourt. « Si tu meurs, dit-il, cette femme que tu aimes sans te croire aimé, qui t'aime sans le savoir, cette femme va mourir. Par amour pour elle, accepte de vivre. » Chatterton y consent et il semble un instant que tout va s'arranger. Ces deux êtres vivent l'un près de l'autre, sans se parler, sans se trahir. John Bell, qui a vu entrer un riche et jeune lord dans la chambre du poète, le croit riche, n'exige pas le loyer tout de suite, invite Chatterton à sa table. Mais celui-ci a toujours ses soucis d'argent. Il doit donner son poème à jour fixe. A présent qu'il est entouré, le silence lui manque ; il sent que l'inspiration lui fait défaut. Alors revient l'ami d'Oxford. Il a appris que Chatterton était très pauvre, misérable, qu'il habitait cette mansarde non parce qu'il aimait Kitty Bell, mais parce que le loyer était peu élevé. Il offre sa protection auprès du lord-maire. Le lord-maire vient trouver Chatterton, lui explique que la poésie n'est pas son métier et lui propose une place de valet de chambre. Chatterton jette alors ses manuscrits, boit du poison, meurt, et Kitty Bell meurt à côté de lui. Ainsi le poète n'a pas été tué par la société ; mais, dans sa

révolte contre elle, c'est lui qui s'est donné la mort. Chatterton, en lutte avec la société, est un anarchiste.

Le plus grave est que Vigny complète sa pièce par une préface qui en accentue les tendances. Il indique qu'il a composé *Chatterton* en dix-sept nuits, et que les vingt ou trente pages de la préface sont le fruit de sa dernière nuit de travail, du 29 au 30 août. Ecrire une pareille préface en si peu de temps, c'est bien là la marque du génie. La préface de *Chatterton* commence par ces mots : « Ceci est la question » ; ...« la cause (à défendre), continue Vigny, c'est le martyre perpétuel de la poésie. » Vigny présente la défense du poète ; le mélange des idées romantiques et des rêves humanitaires est tout à fait singulier. Le grand écrivain n'a pas besoin de pitié, mais le poète, lui, « vient pour être à charge aux autres, quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui est celle des grands hommes inspirés... L'imagination le possède par-dessus tout... L'imagination emporte ses facultés vers le ciel, aussi inévitablement que le ballon emporte la nacelle... Dès lors, plus de rapports avec les hommes... Sa sensibilité est devenue trop vive... Les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées... Dans l'intérieur de sa tête brûlée se forme et s'accroît quelque chose de semblable à un volcan... C'est le poète... Toutes vos larmes et toute votre pitié pour lui ! Cherchez et trouvez pour lui une vie assurée, car, à lui seul, il ne saurait trouver que la mort. »

Eh bien ! on peut se demander si ce personnage si complexe et si volcanique, c'est bien là le vrai poète. Dans *Stello*, Chatterton est un très brave garçon qui reçoit des gâteaux et qui meurt faute d'argent ; mais il n'est pas encore question de sa détresse morale, ni de son amour. D'ailleurs, si au Chatterton de Vigny nous opposons le vrai Chatterton, la différence apparaîtra nettement. Il a paru en 1910, en Angleterre, une biographie du vrai Chatterton. Nous y voyons ce qu'il fut et nous voyons qu'il fut beaucoup plus grand poète, tout en étant beaucoup plus touchant et plus humain.

C'était le fils d'un maître d'école qui n'avait pour toute fortune qu'un vieux coffre contenant beaucoup de vieux parchemins. Ils avaient si peu de valeur que le vieillard s'en servait pour couvrir les livres de ses élèves. Or le 1er octobre 1768, à Bristol, on devait inaugurer un pont, destiné à remplacer le vieux pont construit par Henri II. Le journal du pays trouva dans sa boîte un poème extraordinaire de couleur et d'éclat qui racontait l'inauguration du premier pont. Le succès de cette pièce fut énorme. On s'en émut ; on finit par trouver l'auteur, Chatterton, qui déclara

avoir découvert le poème dans le coffre aux manuscrits. Bientôt, cet enfant de quinze ans et demi publia quantité de poèmes et de documents ; les poèmes étaient merveilleux ; les documents donnaient mille détails précis et flatteurs sur l'ancienneté des plus nobles familles de la ville. De ce coffre magique pendant un an et demi sortirent des vers admirables et des documents fabuleux. La vérité est que le coffre ne contenait rien. L'enfant, aidé par un chirurgien de marine, avait tout composé de lui-même. Il était doué d'un génie extraordinaire, et grâce à quelques détails fournis par l'officier de marine sur la confection des documents et l'histoire du moyen âge, grâce aussi à un glossaire du XVI^e siècle, il avait su faire accepter son extraordinaire supercherie.

Mais il voulut se dégager de cette situation de faussaire dans laquelle il s'était engagé un peu malgré lui. Il vint à Londres, apportant des vers qu'il disait — à juste titre — avoir faits. Il espérait la fortune. Sa vie fut un martyre. Mais elle ne ressemble en rien à celle du Chatterton de Vigny. Le vrai Chatterton n'a aucune révolte contre l'ordre social. Il ne vit pas en solitaire, en malade. Il n'a point d'orgueil morbide. Il ne demande qu'à vivre. Il écrit des choses charmantes à sa mère. Vous pourrez lire quelques-unes de ses lettres à sa mère dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1910. Il est plein d'une confiance sereine dans la vie. Il veut communiquer ses illusions à sa mère. Et pourtant alors il partage le lit d'un garçon chaudronnier. Mais il croit que les plus magnifiques perspectives s'ouvrent devant lui. Il va s'engager à écrire une histoire d'Angleterre. En réalité, il meurt de faim. Pendant trois mois, il court les rues, les cafés, plein de joie et d'espérance, prêt à tout. Il écrit, le 30 mai, une lettre à sa mère. Il n'a pas un sou vaillant, mais il dit : « Je t'enverrai deux robes de soie cet été. » Le 20 juillet, il a une ballade toute prête, *la Ballade de la Charité*. Il espère, avec l'argent qu'elle lui procurera, acheter une robe à sa sœur. Ce misérable, repoussé de tous, écrit ce mensonge sublime : « Chacun recherche ma société. » Cependant sa ballade est refusée partout. Il demande alors, sans se décourager, une lettre à son ancien protecteur de Bristol, le chirurgien de marine ; il voudrait obtenir un emploi dans un bateau en partance pour les Indes. Il ne reçoit pas de réponse. Il meurt de faim, le 20 août 1770. On a dit aussi qu'il s'était empoisonné avec de l'arsenic. Tel est le vrai Thomas Chatterton, poète véritable, qui ne demandait qu'à trouver sa place au soleil, à embellir la vie. Ah ! sans doute, lui, eût accepté une place — quelle qu'elle fut — de 100 livres sterlings par an. Mais Vigny nous présente, au contraire, un type nouveau de poète. Ce n'est

us l'homme simple, le croyant, c'est le révolté, l'homme plein prétentions, qui veut avoir la première place dans l'Etat.

En même temps va se développer une autre forme du prétendu mantisme. Ce n'est plus seulement le génie qui aura droit à la e, mais la passion. La passion romantique réclamera le droit vivre, en dépit des lois, des préjugés et des mœurs de la ciété. Et par là se préparent les romans de George Sand.

Nous verrons ainsi comment le romantisme, si discipliné, va venir un élément d'anarchie et de révolte, quelque chose de ngereux et, qui pis est, d'antifrançais. Nous quitterons ainsi première partie de notre cours pour aborder la seconde ; us arriverons à la période que j'étudierai dans les confé- nces suivantes, et qui marque la transition du romantisme au rnasse.

---

# Politique extérieure de la France depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## V. — La crise allemande (1864-1866).

Pendant la période de 1861-1864 où il a renoncé à la politiq
active, mais continué à espérer obtenir des remerciements
Europe par un congrès général, Napoléon n'a abouti qu'à
échecs, à Rome, en Pologne, dans les Duchés. Cette dernie
affaire l'a brouillé avec la Russie et l'Angleterre et l'a laissé iso
Sa proposition de congrès n'a abouti qu'à la réunion de la Con
rence de Londres, où il a essayé de faire résoudre la question
Duchés conformément au principe des nationalités. Pour flat
Napoléon, Bismarck a consenti à consulter les nationalités, m
a refusé la proposition d'arbitrage présentée par l'Angleterre.
Conférence s'est alors séparée sans avoir rien fait, et l'envo
français s'est contenté de lire une déclaration, timide défense
principe des nationalités, en vertu de laquelle les districts sept
trionaux seront attribués au Danemark, ceux du sud à l'Allemag
« On n'a pas jugé utile, ajoutait-il, de faire appel au vœu
populations, là où le vœu semble manifeste, mais on pourra
consulter là où il est douteux. »

Dans la période de 1864-1866, la politique de l'Europe est do
née par le conflit entre les deux grandes puissances de l'Allemag
la Prusse et l'Autriche, pour la possession définitive des Duch
et la direction de l'Allemagne. C'est le gouvernement prussi
entraîné par Bismarck malgré le roi, qui prend l'initiative de
conflit où vont se trouver engagés les trois Etats de l'Euro
centrale, les trois autres restant spectateurs. Napoléon, mala
a définitivement renoncé à un congrès ; il croit avoir trouvé
procédé plus efficace pour déchirer les traités de 1815 ; il com
utiliser la crise : pousser la Prusse et l'Autriche à la guerre et

ofiter pour remanier l'Italie, l'Allemagne et peut-être les fron-
res de la France. Nous allons voir : 1° les préparatifs de la crise
64-1865), et 2° la rupture entre l'Autriche et la Prusse, et la
erre qui aboutit à un remaniement de territoires.

Documents. — Cette période nous est connue par les récits
ects ou indirects des hommes d'Etat ou ambassadeurs des
atre Etats.

*Italie* : Nigra. — *Souvenirs.*
Gorone. — *Mémoires.*
La Marmora.
*France* : Benedetti. — *Ma mission en Prusse.*
De Gramont. — *Correspondance inédite*, éd. La Gorce.
Rothan.
D'Harcourt. — *Les quatre ministères de Drouyn de Lhuys.*
*Prusse* : Confidences et souvenirs de Bismarck, sous différentes formes.
Hahn. — *Fürst Bismarck.*
Sybel. — *Rapports secrets.*
Brusch. — *Conversations ; souvenirs ; lettres.*
De Roon. — *Denkwürdigkeiten.*
*Autriche* : Peu de documents. *Mémoire* de Benst.
Friedjung. — *Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland. 1897.*
*Exposés* : La Gorce. — F. Ollivier (très détaillé).
Sybel. — *Die Begründung des deutschen Reiches*, t. IV.
E. Marks. — *Kaiser Wilhelm* Ier.

## I. — La crise est précédée d'une période de préparatifs et d'hésitations qui dure un an et demi.

1° Napoléon se décide à se débarrasser de la question romaine
revient à la solution préconisée par Thouvenel en 1861 et 1862 :
gner un accord avec le gouvernement italien pour obtenir de
la promesse de respecter Rome, laisser créer une armée pour
fendre le Saint-Siège et retirer les troupes françaises. Il est aidé
ns cette nouvelle voie par un changement de personnel et de
litique en Italie : le gouvernement, qui se trouve embarrassé par
graves difficultés financières ; le ministère, composé d'Italiens

étrangers au Piémont, et la Consorteria, désirent quitter Tur
Pie IX est gravement malade et l'on croit sa mort prochai
L'accord commence par des négociations secrètes entre Napol
et Nigra et Pepoli (mai et juin 1864) ; l'empereur, à qui on a
part du projet de transfert de la capitale, y voit un moyen
garantir Rome et de donner au pape confiance dans les intenti
pacifiques du gouvernement italien. Il décide d'engager
négociations officielles, mais sans parler du transfert de la capita
Agissant à l'insu de Victor-Emmanuel, Pepoli a négocié avec
ministre des affaires étrangères Drouyn de Lhuys et le minis
d'Etat Rouher, et a fini par tomber d'accord avec eux sur la qu
tion du retrait de nos troupes. Mais quand se fera l'évacuatio
C'est la difficulté ; les Français voudraient un long délai, dont
Italiens demandent la réduction à 6 mois, mais Napoléon refus
d'autre part, en Italie, le roi, à qui l'on à soumis le projet,
refuse (13 août), ne voulant pas lier la question du transfert de
capitale et celle du rappel des troupes ; il désire un acte sponta
et libre, qui n'apparaisse pas comme acheté par l'évacuation.
mande Pepoli, qui le calme en lui rapportant les conventi
secrètes de Saint-Cloud, et il envoie Menebrea avec une lettre p
indiquer les difficultés que soulève le projet français, et ce derni
le 22 août, propose de fixer le délai à deux ans. Après tr
semaines, Napoléon refuse et Victor-Emmanuel se résigne ; Pep
signe à Saint-Cloud la convention dite du 15 septembre 1864 :
capitale du royaume d'Italie sera transférée à Florence, et
Français quitteront Rome aussitôt que l'armée pontificale a
été formée.

Pour opérer le transfert de la capitale, le ministère italien a
s'adresser aux Chambres, qui accueillent très mal le projet. I
républicains sont irrités, surtout Garibaldi, qui déteste Napol
et a toujours sur le cœur la cession de Nice, car il voit dans
convention une renonciation formelle à Rome capitale de l'Ital
Le gouvernement italien ne peut remédier à cette difficulté qu'
présentant cette renonciation comme provisoire. Il fait au roi
rapport sur la situation de l'Italie et exprime l'avis que la qu
tion de Rome doit être résolue par des moyens de l'ordre norm
Mais déjà le gouvernement français s'inquiète et Drouyn de Lhu
expose à son tour les différents points de la convention, q
pour lui, semble résoudre définitivement la question romaine ;
tout cas, Rome, ajoutait-il, ne sera jamais unie à l'Italie que
consentement de la France. En même temps il cherchait à écar
des discussions de la Chambre italienne tout motif de sentim
national et chargeait, le 15 octobre, l'ambassadeur Nigra de « c

ger les délibérations... de ce qu'on appelle les aspirations ita-
nnes » ; le 19 octobre encore, Napoléon maintenait devant
poli la discussion sur le terrain strictement défini par la
nvention : « Toute complaisance pour les aspirations impa-
ntes compromettrait l'œuvre. »

Mais la convention a été conclue, conformément au système de
ouvenel, en dehors du pape : Pie IX est exaspéré et se plaint
vement de Drouyn de Lhuys, qui a signé « en cachette » une
nvention l'intéressant directement. Il aurait voulu être défendu
r les trois Etats catholiques. Depuis longtemps le *Syllabus* était
éparé ; il est publié au mois de décembre et présenté par
r Dupanloup et par les catholiques intransigeants comme une
onse à la convention du 15 septembre.

La question romaine est ajournée définitivement. Les Italiens,
pouvant pour l'instant songer à prendre Rome, vont tourner
rs efforts du côté de la Vénétie ; ils négocient avec l'Autriche,
attendant que la guerre entre la Prusse et l'Autriche, au sujet
s Duchés, guerre qui paraît inévitable, permette à Napoléon de
ser sa médiation et de faire résoudre dans un congrès la ques-
n vénitienne.

2° La question de Vénétie intéresse l'Italie et Napoléon et les
ène à essayer d'agir sur l'Autriche en intervenant dans l'autre
estion où elle est engagée, c'est-à-dire dans l'affaire des Duchés.
guerre faite en commun par l'Autriche et la Prusse a abouti à
e possession en commun. Mais cette possession n'a pas la
me valeur pour les deux puissances ; seule la Prusse a des fa-
tés pour administrer les Duchés, et Bismarck désire soit les an-
xer, soit imposer au prince des conditions qui le mettront sous
dépendance de la Prusse. Pour régler la question, le roi Guil-
me et Bismarck viennent en Autriche pour discuter avec l'em-
reur et son ministre Rechberg. (L'entrevue a été racontée par
marck à Friedjung.) En échange du Holstein, où elle voit la
rce de nombreuses difficultés, l'Autriche demande la cession
comté de Glatz, mais Bismarck et Guillaume refusent, ne veu-
t pas entendre parler d'un pareil projet. Ils n'osent pas d'ail-
rs réclamer l'annexion des Duchés, et c'est pour arriver à
eindre ce résultat que Bismarck cherche des alliés : il veut
cer la main à l'Autriche. Il s'entretient avec Gramont, notre am-
ssadeur à Vienne (cette conversation est relatée dans le
ne IV de La Gorce), et semble lui faire espérer des compensations
le Rhin ; en tout cas, Gramont a réellement cru que c'était là
s propositions formelles. Il vient ensuite à Paris, en été 1864,
ndant que le ministre de la guerre allemand, M. de Roon, était

reçu avec la plus grande cordialité au camp de Châlons. A Par Bismarck cause avec les personnages politiques les plus influen et se rend ensuite à Biarritz.

En Autriche, il y a un conflit latent entre le ministre des affair étrangères, Rechberg, grand ami de la Prusse, et le premier m nistre Schmerlin qui, à ce moment même, essayait de réformer Bund et d'en mettre l'empereur à la tête par une entente avec les lib raux contre la Prusse. A Schœnbrunn, Rechberg ne peut pas ar ver à régler la question des Duchés et n'obtient que des concessio de forme dans celle du Zollverein, au grand dépit de Bismarck q ne voulait rien accorder. Il tombe, et la direction des affair étrangères passe, sous le nom du ministre Mensdorff-Pouilly, à fonctionnaire allemand catholique, resté fidèle à la tradition Schwarzemberg contre la Prusse ; Bregeleben donne aussitôt ton agressif à ses revendications.

3° Bismarck entre alors en conflit avec l'Autriche ; il laisse s demandes sans réponse ; mais gêné par le roi Guillaume et s entourage, par le Kronprinz qui est favorable à l'union et à la pa entre les deux grandes puissances allemandes, par les libéraux en qui appuient résolument les droits du duc d'Augustenbourg sur Duchés, il cherche à s'assurer l'appui de Napoléon, ma sans se compromettre. Il tente auprès de lui des démarches p l'intermédiaire des ambassadeurs. A Paris, von Goltz, gran roux, à l'air naïf, s'est mis dans les bonnes grâces de la cour, il joue une manière de confident, et il est reçu familièrement Biarritz ; il cause avec Napoléon lui-même, qui s'entend avec lu l'insu de ses ministres ; à Berlin, Benedetti, un Corse, pr tégé de Rouher et de La Valette, est assez indifférent à la politiq et cherche uniquement à plaire. Napoléon, à ces ouverture demande la conclusion d'une alliance que von Goltz recomman chaleureusement à Bismarck ; mais ce dernier hésite ; il sait q Drouyn de Lhuys est hostile à l'alliance franco-prussienne, et il croit pas possible que les engagements pris par Napoléon l'aie été à l'insu de son ministre ; d'ailleurs les deux pays n'ont p d'intérêts communs, et il n'ose pas s'engager à fond.

Le désaccord entre la Russie et l'Autriche s'accentue à propos d conditions qu'il faut imposer au duc d'Augustenbourg. gouvernement autrichien en accepte une partie, mais refu celles qui sont contraires à la constitution et au principe de l'ég lité des princes (27 février). Augustenbourg, encouragé par cet résistance, refuse de consentir aux propositions de Bismarck, le Bund décide de passer outre et de l'installer dans les Duché Dans un conseil de guerre tenu à Berlin, le 29 mai, Bismarck pa

faveur de la guerre : il avertit nettement Gramont de sa réso-
tion : « L'Autriche doit céder » ; il est soutenu par de Moltke,
i lui aussi veut la guerre et l'annexion à la Prusse, mais la
nille royale est hostile à la rupture et le Kronprinz se déclare
solument opposé à la guerre. On continue de négocier. Mais
illaume est irrité de la présence du duc ; il écrit à l'empereur
Autriche, qui lui répond par le conseil de reconnaître Augusten-
urg (11 juillet). La rupture paraît faite, et dans un conseil des
nistres tenu, le 21 juillet, à Ratisbonne, on arrête les termes
l'ultimatum qui mènera l'Autriche à la guerre. Drouyn de
uys déclare qu'il restera neutre et refuse toute garantie
rite.

4° La guerre est ajournée et le conflit est suspendu par un ac-
rd provisoire. En Autriche, le personnel du gouvernement est
angé par une crise intérieure. L'empereur a renoncé à la politique
emande de centralisation et a pris un cabinet conservateur qui
st pas disposé à la guerre. De son côté, Guillaume est influencé
r son entourage, par sa femme et son fils, et hésite à s'engager
ns une guerre qui risque de devenir dangereuse pour la Prusse.
ssi, à la convention de Gastein (16 août), les deux puissances
optent un compromis. La possession des Duchés reste indivise ;
ul le gouvernement est partagé ; l'Autriche a le Holstein et la
usse le Slesvig. « Dieu soit loué, dit Guillaume, cela a été une
toire non sanglante. » Mais Bismarck, mécontent, espère que
convention lui procurera le moyen de provoquer de nouveaux
nflits et continue ses intrigues.

Il a, moins que jamais, renoncé à la guerre ; mais il lui faut
ppui de l'Italie, et cet appui seul Napoléon peut le lui procurer.
va à Biarritz pour s'entretenir avec lui et savoir ce qu'il veut
re. Ces conversations nous sont connues par le rapport de
smarck au roi et publié par Sibel, et du côté français par quel-
es notes de Napoléon à ses confidents. On parla de beaucoup
choses, on effleura beaucoup de sujets ; il ne sortit de là rien de
sitif, pas d'engagement formel. Mais Bismarck a appris ce qu'il
ulait savoir, que Napoléon, s'intéressant à la Vénétie et
sireux de la voir annexée au royaume d'Italie, laissera
ire.

Le gouvernement italien essaie encore d'acquérir la Vénétie
cifiquement et en propose l'achat, mais l'Autriche refuse, pour
s motifs d'honneur et par peur de l'opinion. C'est alors que
smarck entre en scène.

## II. — Les opérations actives de la Prusse commencent par l'alliance avec l'Italie.

1° Dès le mois de juillet 1865, Bismarck a fait demander, p l'envoyé prussien d'Usedom, au gouvernement italien, si la Pru peut compter sur son concours décidé et rapide. Napoléon consu a conseillé la prudence, mais n'a pas fait d'opposition à l'allia ainsi projetée. Le 15 août 1865, La Marmora télégraphie à Ber une assurance formelle de concours. Bismarck reprend alors négociations en même temps qu'il engage un conflit avec l'A triche sur les menées révolutionnaires en Holstein : « Nous ir vite et peut-être loin », dit-il à Benedetti, et il fait venir Golt Berlin pour s'assurer des dispositions de l'empereur. Le 28 vrier, un conseil des ministres où assistaient le Kronprinz, Goltz, des généraux, examine la situation. La guerre n'y fut p décidée, il est vrai, mais de Moltke reçoit la mission d'aller Italie sonder les dispositions du gouvernement et le décid informé, Napoléon approuve.

Alors se produit la révolution de Roumanie. L'unité deman par la France et la Russie, et refusée par les autres puissanc n'a pas été accordée en principe, mais a été établie en par les principautés elles-mêmes qui élirent un même prin le colonel Couza, réunirent en une seule les deux assemblé Mais bientôt Couza eut un conflit avec la noblesse et les li raux ; une révolution éclata à Bukarest, le prince est surp et fait prisonnier. Un gouvernement provisoire envoie des amb sadeurs en Europe pour demander comme roi un prince étrang c'était le seul moyen de ne pas exciter la jalousie des gran familles. Mais Napoléon et l'Italie voient dans cette révolution moyen de résoudre la question de Venise et songent à propose l'Autriche d'échanger la Vénétie contre la Roumanie. Drouyn Lhuys propose de transférer à Paris la Conférence de Constan nople ; un compromis est adopté : il y aura une seule assemb avec le droit de voter séparément.

Le gouvernement italien décide d'envoyer une mission secr à Berlin pour conclure l'alliance et peut-être, par là, pensa- effrayer l'Autriche et l'amener à céder la Vénétie sans guer La mission de de Molkte est désormais inutile. Alors comme une période de négociations entre trois puissances qui n'ont confiance l'une en l'autre et craignent d'être employées par l'u d'elles comme un instrument pour agir sur le gouvernem autrichien. L'ambassadeur français ne connaît pas le but de

mission de Govone ; il en annonçait l'arrivée, alors qu'on la connaissait depuis longtemps à Paris. De son côté, Govone discute pied à pied avec Bismarck ; il demande des explications sur la forme de l'accord, sur le moment de l'opération. L'Italie veut une action immédiate, et Bismarck finit par lui proposer un traité offensif et défensif que La Marmora trouve compromettant. Il consulte alors Napoléon. Car pendant les négociations de Berlin s'engageaient parallèlement à Paris des négociations avec la France. Le gouvernement est divisé. Drouyn de Lhuys reste partisan de la paix et ne veut à aucun prix encourager les Italiens à une alliance de guerre ; de son côté, Napoléon est hésitant. Sans doute il croit que le moment est venu pour faire aboutir ses combinaisons, mais il n'ose pas le dire : il craint l'opinion publique qui veut la paix, et il s'est engagé à Varsovie à ne pas pousser l'Italie à l'attaque. Aussi conseille-t-il aux Italiens de signer leur alliance avec la Prusse, mais de ne pas attaquer, et engage avec Florence des négociations secrètes par l'intermédiaire de Pepoli et du prince Jérôme, à l'insu de l'ambassadeur français. Le traité d'alliance est signé le 8 avril, traité d'alliance offensive et défensive, valable pour trois mois. L'Italie s'engageait à soutenir par les armes les propositions de la Prusse pour la réforme de la Confédération, la Prusse à obtenir la cession de la Vénétie ; l'Italie avait demandé « les territoires italiens soumis à l'Autriche », ce qui impliquait le Tyrol italien, lequel faisait partie de la fédération : Bismarck refusa. Quant à Napoléon, il promit de rester neutre.

La question de Roumanie est résolue au même moment par une proposition de Napoléon, agréable à la Prusse, qui donnait la couronne de Roumanie à Charles de Hohenzollern, lieutenant de l'armée prussienne. Mais la Russie et le Sultan semblent vouloir refuser. Bismarck manœuvre très habilement. Le prince demande un congé et va s'installer en Roumanie. Bismarck feint la surprise et regrette vivement cet acte inconsidéré. La Turquie menace, mais la Conférence lui interdit d'agir. La question était résolue en fait sans l'avoir été en principe.

2° La rupture entre la Prusse et l'Autriche se fait à propos des actes de l'Autriche en Holstein ; c'était un prétexte. Bismarck y joint un projet de réforme du Bund, réforme radicale, analogue à l'union qui avait été créée en 1849, qui comportait un Reichstag élu (11 mai). Les deux Etats arment ; éclate alors un nouveau conflit sur les armements. Invité à désarmer, Bismarck déclare que la Prusse ne le peut pas ; mais Guillaume trouve que l'Italie va trop vite, il semble décidé à ne pas soutenir l'Italie si elle attaque.

En France, le corps législatif est hostile à l'Italie, à cause de

Rome et du Saint-Siège, hostile aussi à la Prusse protestante et à l'unité allemande; il désire la paix. Il manifeste ses sentiments à propos du discours de Thiers, s'opposant à la politique du salaire. Blessé, Napoléon manifeste à son tour son humeur dans son discours à Auxerre, où il ajoute cette phrase à l'insu de ses ministres : « Je déteste ces traités de 1815 dont on veut faire aujourd'hui la base unique de notre politique étrangère. » L'émotion fut considérable en Allemagne ; on comprit que Napoléon voulait profiter des conflits entre Allemands.

L'Angleterre inquiète essaie, comme en 1859, d'empêcher la guerre par un congrès et en amenant l'Autriche à faire des concessions. Cette dernière refuse, mais finit par adopter une autre combinaison. Elle ne tient plus à la Vénétie que par point d'honneur, mais n'a pas renoncé à la Sibérie. Si la Prusse est seule elle compte facilement l'écraser et lui reprendre Glatz, pendant qu'elle abandonnerait la Vénétie à l'Italie pour prix de son alliance. Des ouvertures sont faites en ce sens à Napoléon qui avertit l'Italie. Mais de plus en plus hésitant, il ne sait que faire tiraillé entre le prince Jérôme et le parti catholique. Il revient alors à son idée favorite : un congrès pour gagner du temps d'abord, et ensuite pour remanier la carte de l'Europe. Bismarck est très inquiet ; il accepte pourtant, par égard pour Napoléon d'adhérer au congrès, ainsi que l'Italie. L'Angleterre et la Russie acceptent aussi, mais ce fut l'Autriche qui le fit avorter en exigeant qu'on n'y discutât aucun agrandissement et qu'on y invitât le pape. La joie de Bismarck fut grande à cette nouvelle : « Vive le roi » s'écria-t-il : il avait la guerre.

Elle fut pourtant, cette guerre qu'il désirait, retardée quelque temps, encore par les hésitations du roi Guillaume et ses scrupules, qui l'empêchaient de hâter la rupture définitive. En vain Bismarck l'assiégeait de remontrances, il ne se décidait pas. Mais lorsqu'il apprit que François-Joseph était parti pour l'armée, il n'hésita plus.

Napoléon, dans toute cette affaire, avait compté, comme tout le monde, sur une victoire de l'Autriche : les deux Etats seront épuisés et, intervenant au bon moment, il pourra obtenir des compensations, peut-être les provinces du Rhin. Le prince Napoléon lui conseillait de s'allier à la Prusse, mais il préféra garder une neutralité expectante, favorable à la Prusse, mais sans engagement écrit. A quoi bon, puisque la Prusse allait être battue ? Et il y trouvait cet autre avantage de pouvoir demander plus à son heure. — Avec la Prusse, rien n'a été non plus spécifié pour la Vénétie, mais Napoléon négocie avec l'Autriche qui, le 12 juin

après la signature des traités de neutralité, s'engage, en cas de victoire, à céder la Vénétie.

La rupture se fait à la Diète au sujet du contre-projet autrichien de réformes fédérales, après que l'Autriche se fut assuré l'appui de presque tous les Etats allemands. L'armée prussienne entre en Holstein sans déclaration de guerre ; l'Autriche demande à la Diète de mobiliser l'armée fédérale et d'intervenir. Il en est ainsi décidé, et la Prusse se retire, regardant « le contrat fédéral » comme rompu. — La plupart des Etats de l'ouest et du sud sont pour l'Autriche ; les autres restèrent neutres.

---

# La civilisation intellectuelle en Franc à l'époque de la Renaissance

**Cours de M. ABEL LEFRANC,**

*Professeur au Collège de France.*

## Considérations générales.

Dans le cours d'un récent voyage en Egypte, j'ai pu constat que ni la langue ni la littérature françaises n'ont reculé, mêı dans des régions où l'on prétend que l'influence de notre civ sation diminue de plus en plus. Pour ne donner qu'un exemp je vous dirai que bien des fois M.Maspero, au Caire, a attiré m attention sur la multiplication des enseignes françaises. No science non plus ne recule point sur la terre des Pharaons. Au sommes-nous fiers d'appartenir à cette nation, quand il nous permis de contempler son œuvre, comme nous avons pu le fa d'aussi près en Egypte. En ce moment même M. Maspero travai à consolider les monuments que les crues du Nil risquent à chaq instant de détruire. Je tiens aussi à nommer à ce sujet MM. Lo et Legrain, qui poursuivent à Carnac une œuvre véritableme gigantesque et dont le travail consiste actuellement à refaire plus grand temple du monde, pierre par pierre. Ils sont d'ailleı aidés dans cette entreprise par les Egyptiens, qui ne ménag eux aussi ni leur travail ni leur force.C'est alors que je me disa « Que d'efforts ! Que de peines ! mais que de mystères enc « cachés ! que d'énigmes qui sont encore à résoudre ! » — A propos, pour montrer notre impuissance en présence de pare problèmes, je ne citerai qu'un seul exemple : nous avons vu monument extraordinaire, qui serait le monument le plus anci du monde. (Il se trouve à Laoûcy et-el Aryân.) Eh bien reste encore absolument inexplicable, et tout ce qu'on pe en dire,c'est qu'il doit être attribué à la première ou à la secon dynastie. Il est constitué en partie par une quadruple rangée blocs énormes qu'il faudra nécessairement déplacer pour déco vrir leur secret. Ainsi que d'efforts pour trouver une simp sépulture ! et quelle reconnaissance ne doit-on pas avoir pour modestes artisans de ces besognes ingrates ! A ce propos, M. Ma

ero, parlant de certains points encore obscurs de la religion gyptienne, me disait : « Ne cherchons pas trop à expliquer, constatons avant tout. Cherchons à enregistrer le plus de faits possible. Un jour ou l'autre, tôt ou tard, une explication toute naturelle se présentera d'elle-même, et elle vaudra assurément beaucoup mieux que toutes nos hypothèses. » Mais pourtant il ous est impossible de ne pas nous poser des questions en face e tel ou tel mystère et d'essayer de les résoudre.

Disons donc que ni la langue ni la littérature françaises ne oient leur influence diminuer en Egypte. J'ajoute qu'il en est de ême pour l'Amérique ; nous pourrions même dire pour le monde ntier. Nous en voyons une preuve saisissante dans la disparition 'un des plus célèbres tableaux de notre collection nationale. Lorsu'on apprit le vol de la *Joconde*, ce fut par l'univers un tressaillenent d'angoisse. C'est là vraiment un sentiment bien nouveau, bien oderne et tout à fait caractéristique de notre époque. Il suffit montrer l'intérêt que tous les hommes, de quelque nationalité u'ils soient, portent aux plus grands chefs-d'œuvre de l'art ou de littérature. Mais pour en revenir à cette influence de notre langue, n pourrait facilement montrer que la vente des livres est un des eilleurs moyens de s'en rendre compte. « Nous n'avons jamais vendu tant de livres, me disait un des plus grands libraires de Paris, et je crois bien qu'à ce sujet le mot mévente ne correspond à absolument rien de réel. » En effet, les ouvrages de toute ature n'ont jamais trouvé autant d'acheteurs qu'à notre époque. t il faut de plus remarquer le succès de livres, même très séeux, auprès du public ; je donnerai comme exemple les études ur le moyen âge. Quant aux éditions classiques, il en paraît enironcinq ou six par an, et elles sont immédiatement absorbées. es éditions princeps qui se vendaient, il y a une vingtaine 'années, quatre cents francs, ne sont pas aujourd'hui cédées à oins de cinq mille.

Ainsi on peut noter comme une recrudescence des aspirations ttéraires, non seulement en France, mais dans le monde entier. es livres sérieux se vendent tout autant que les livres à couverure tapageuse. D'autre part, ce mouvement semble favorisé par es Mécènes généreux, qui sont attentifs à faciliter les recherches. n remarquera encore la part de plus en plus grande laissée aux ritiques dans les revues et les journaux, ou bien encore le développement des conférences littéraires, et le nombre de plus en lus croissant de célébrations de centenaires. Ce sont là autant e symptômes qui ne peuvent que nous donner bon espoir dans os recherches.

Ainsi le prestige de la littérature n'a jamais été aussi grand, il y a là de quoi avoir véritablement confiance dans l'humanité De même, que l'on considère le rôle si important que joue théâtre à notre époque ! Assurément cette recrudescence s'e plique par des causes beaucoup plus profondes que celles qu l'on attribue à un goût momentané. Je citerai à ce propos un liv tout récent d'Ernest Bovet : *Lyrisme*, *Epopée*, *Drame*, où l'évol tion littéraire est conçue dans la forme d'un cycle qui ferait rev nir divers genres au premier plan. En ce moment, nous serio en pleine période d'essor dramatique. Il y a donc là une const tation très intéressante. Mais pour parler de choses qui sont, à vérité, plus personnelles, je dirai qu'ayant eu l'occasion de fr quenter des hommes politiques dont l'action est aujourd'hui co sidérable, j'ai vu que presque tous s'intéressaient à la littératur L'un d'eux était même tout préoccupé de savoir si Ronsard a été aussi grand poète lyrique qu'on le prétend. J'ajoute que tou une partie de la société s'intéresse passionnément aux belle lettres : les femmes, dont certaines ne se contentent pas de lir mais travaillent et apporteront des textes pour l'avenir. Voi donc toute une série de tendances qui montrent partout le dés de donner une part prépondérante à la littérature.

Qu'on me permette pourtant de faire une restriction. Il y a u lacune fâcheuse dans notre littérature. C'est l'absence d'une litt rature véritablement populaire. Je vais d'ailleurs préciser à sujet. Je reviens d'Orient et j'ai constaté que la littérature pop laire avait conservé tout son empire en Egypte, en Perse et Syrie. Un pareil phénomène semble inconnu, non pas dans tou la civilisation occidentale, mais en France en particulier. No nous contentons d'étudier : la lecture par elle-même ne no suffit point. Or, en Perse, le peuple se souvient toujours des poèm de Saadi et d'Hafiz. Je veux à ce propos vous citer quelqu lignes extraites d'un des livres de Loti : *Vers Ispahan*. Il par d'Hafiz et dit : « Le temps n'a pu jeter sur lui aucune cendre ; « nos jours encore ses sonnets, populaires, à l'égal de ceux « Saadi, font la joie des lettrés à Iran, aussi bien que des pl « obscurs tcharvadars qui les redisent en menant leur caravane... Au contraire, nous-mêmes, nous ne savons plus par cœur l vieilles chansons que chantaient encore nos pères. Il y a donc de côté-là une réaction à favoriser, et on ne saurait trop insister s cette absence presque complète de littérature populaire en Franc On ne saurait à ce propos invoquer le nom de Rabelais, dont langue est trop difficile. Peut-être pourrait-on citer La Fontain dont les fables sont encore à la portée des plus humbles. En fa

l y aurait donc aujourd'hui une belle œuvre à faire pour un poète yrique : un nouveau Musset ou un nouveau Hugo, qui créerait ıne poésie vraiment populaire. Peut-être aussi assisterons-nous ı une rénovation de la chanson.

Mais je voudrais ici, pour rester dans le même ordre d'idées, ire une lettre extrêmement intéressante que Sully-Prudhomme écrivait en octobre 1879 :

« ... Je vais achever les leçons que Sainte-Beuve a faites en « Belgique sur Chateaubriand, en deux volumes. Il s'y trouve « autant de notes que de texte; c'est rempli de documents curieux « sur les écrivains du commencement de ce siècle. Que nous « sommes loin de ce temps !

« Combien la mélancolie hautaine, poseuse, et le style apprêté « de Chateaubriand sont passés de mode ! Quand on pense à « l'énorme popularité dont il a joui et au peu qui lui en reste, on « reconnaît que la sincérité seule assure la durée des œuvres, « parce que la sincérité est le gage de la vérité des sentiments, « qui seule a son prix dans tous les temps. Cette lecture m'en- « seigne que l'imagination, si riche qu'elle soit, ne suffit pas à « soutenir un ouvrage ; elle est trop factice, trop sujette à subir « les excitations passagères d'une époque, pour agir sur les « hommes des époques suivantes ; ce qui a paru autrefois « sublime ou touchant ne nous semble plus que déclamatoire ou « précieux ; l'imagination s'était substituée à l'honnête expres- « sion des sentiments vrais. Les œuvres qui ne sont point belles « par autre chose que le style restent comme des monuments « littéraires dont l'intérêt est surtout historique. On admire le « style de Chateaubriand, mais il me semble que rien d'important « pour l'intelligence n'est demeuré de tous ses écrits, rien non « plus de cher au cœur.

« Certainement la littérature a produit des ouvrages merveil- « leux, mais je vous avoue que c'est par l'expression de la vérité « qu'elle me semble le plus digne d'intérêt ; les ouvrages de la « science sont à mes yeux bien supérieurs aux œuvres de l'ima- « gination ; je ne connais pas une œuvre littéraire qui approche « pour moi des découvertes de Newton. Il y a un abîme à mes « yeux entre la valeur d'une invention poétique et celle d'une in- « vention scientifique. L'*Iliade* et l'*Odyssée* ne me paraissent être « que des jeux d'enfants, comparés à la découverte du carré de « l'hypoténuse et de la rotation de la terre. Remarquez que « Molière lui-même, si grand dans les lettres, n'a fait que nous ré- « véler des traits de notre propre caractère, traits que grâce à lui « nous reconnaissons en nous ou en autrui ; nous les connaissons

« sans les avoir dégagés et remarqués, mais le savant de géni
« nous révèle ce que nous ne connaissions d'aucune manière ;
« nous apprend quelque chose au lieu de nous faire connaître c
« que nous connaissions implicitement déjà (1). »

En vérité, il y aurait beaucoup à répondre. Sully-Prudhomm semble ici confondre deux notions qui sont très distinctes, l science nécessaire à l'humanité et les lettres qui ne le sont pa moins. On ne trouverait d'autre part aucun plaisir à répéter indé finiment la formule de l'attraction universelle, tandis qu'un œuvre d'art peut procurer une jouissance infinie.

Mais je ne bornerai à un seul argument. Quand je lisais sur l bateau cette lettre, je ne pouvais m'empêcher de trouver l'erreu de Sully-Prudhomme vraiment singulière. Car la nuit, tandis qu je contemplais sans lassitude la grande Ourse et la Croix du Suc je ne songeais point aux formules de Newton, mais c'étaient le vers de Sully-Prudhomme lui-même que j'évoquais :

La grande Ourse, archipel de l'Océan sans bords,
Scintillait bien avant qu'elle fût regardée,
Bien avant qu'il errât des pâtres en Chaldée
Et que l'âme anxieuse eût habité les corps.

D'innombrables vivants contemplent depuis lors
Sa lointaine lueur aveuglément dardée ;
Indifférente aux yeux qui l'auront obsédée,
La grande Ourse luira sur le dernier des morts.

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
O figure fatale, exacte et monotone,
Pareille à sept clous d'or plantés dans un drap noir.

Ta précise lenteur et ta froide lumière
Déconcertent la foi : c'est toi qui la première
M'as fait examiner mes prières du soir.

J'évoquais aussi les *Constellations*, ce beau poème de Samain, et c fut ainsi chaque nuit. J'eus par suite l'occasion de dire à un Angla qui voyageait avec nous, qu'une telle lettre m'étonnait de la pa de Sully-Prudhomme. Il me répondit qu'il avait entendu un jou un lettré dire à un savant, sans nul doute pour le flatter, qu Newton était le plus grand des hommes. Mais le savant répliqu aussitôt qu'à parler franchement le plus grand des hommes éta assurément Shakespeare.

Pour terminer, je voudrais attirer votre attention sur *Bibliogr phie des œuvres de La Fontaine*, par le comte de Rochambeau, q vient de paraître tout récemment. « La Fontaine, comme le disa

(1) *Revue hebdomadaire*, n° du 30 décembre 1911.

« Molière, nous tient au plus tendre de l'âme. » C'est assurément une des raisons pour lesquelles cet ouvrage inestimable sera accueilli des lettrés avec la plus grande reconnaissance.

Après avoir montré le développement et la recrudescence des aspirations littéraires, en France et dans le monde entier, à notre époque, je veux dire aussi quelques mots du sujet qui nous occupera cette année. Ce sera encore le XVIe siècle. Nous avons, en effet, étudié l'année dernière l'histoire de la civilisation en France à l'époque de la Renaissance, depuis le début du XVIe siècle jusque vers 1515. On s'étonnera peut-être que nous nous soyons limité, dans le cours d'une année, à une période aussi restreinte. Mais nous poursuivons nos études avec le seul désir d'apporter à la science des résultats nouveaux. D'autre part, le *Nouveau Règlement* du Collège de France assure « les dispositions qui lui permettent « d'accomplir de mieux en mieux, et dans toute son étendue, ses « fonctions propres, c'est-à-dire la recherche et l'exposition des « vérités scientifiques, sans aucune préoccupation de préparer ni « à des diplômes, ni à des grades, ni à des carrières déterminées ». Aussi cette année nous nous contenterons d'étudier la période, si brillante pour la pensée et la littérature françaises, qui va de 1515 à 1540. Mais avant de commencer cette étude elle-même, il nous semble nécessaire de résumer nos efforts, de condenser les résultats indispensables, afin de savoir où nous allons.

Nous avons en premier lieu défini les caractères de la période qui commença avec le XVIe siècle. Les hommes de cette époque ont conscience de la transformation générale qui s'accomplit. Ce qui caractérise leur esprit, c'est avant tout un accroissement notable du sens critique. Il n'y a pas seulement un effort vers la conquête de la vérité, mais aussi un désir de saisir de plus en plus la réalité et de comprendre la vie. Remarquons, à ce sujet, que la cause première de la décadence des sociétés orientales, c'est l'absence de curiosité. On professe au Caire, dans les écoles musulmanes, le même enseignement qu'il y a sept ou huit siècles ; on use des mêmes méthodes. Au contraire, chez nous, le goût que certains ont eu d'aller toujours plus avant est la raison même de notre progrès. Nietzsche reproche à Socrate d'avoir lancé l'humanité dans une voie fausse en lui donnant le goût de la curiosité. Mais c'est justement pour cela qu'un Socrate nous était nécessaire. Le mouvement vaut toujours mieux que l'immobilité, et à ce titre les Socrates de la Renaissance ont, eux aussi, rendu au monde un réel service.

Nous avons ensuite tracé le tableau économique de la France au début du XVIe siècle. Il est toujours nécessaire, en histoire, de

rechercher les conditions matérielles et physiques des diverses générations que l'on étudie. Or nos recherches nous ont permis de constater un développement inouï du luxe et du bien-être à cette époque. Je ne donnerai qu'un seul exemple, dont tout le monde du moins pourra se rendre compte. Quand nous voyageons, en Bretagne, nous pouvons admirer presque dans chaque village un monument du XVIe siècle. Ce qui suffit pour prouver que la province était alors très riche et très prospère. D'une façon générale, partout, en France, le paysan était heureux, et il menait, semble-t-il, un genre de vie bien supérieur, au lendemain de la guerre de Cent Ans, à celui qu'il devait mener par la suite. Il faut ajouter qu'à ce moment s'est produit la révolution monétaire la plus considérable que l'histoire ait jamais envisagée. L'ancienne Egypte n'a pas connu de monnaie, et c'est là probablemeut une des raisons de son immobilité, tandis qu'au contraire, à l'époque que nous étudions, la diffusion de la monnaie, en facilitant l'échange, eut une grande influence sur le développement de la civilisation.

Nous avons aussi montré comment les goûts de bien-être et de luxe se répandent dans toutes les classes de la société. Ils y changent, a-t-on dit, les conditions matérielles, les décors, l'idéal même de la vie. Sous Charles VII, et encore davantage sous Louis XII, la renaissance économique s'accentue dans tous les domaines. La production des étoffes est doublée. L'industrie du vêtement forme la moitié de l'industrie française. On commence à introduire les étoffes de soie, or, argent, velours, satin, damas. On exploite les mines. A Paris, à Lyon et dans bien d'autres centres, se fondent de nombreuses imprimeries dont la production va toujours en croissant. De même pour l'orfèvrerie et les arts décoratifs. Le prêt à intérêt se développe et facilite les progrès du commerce. Sous l'influence de cette prospérité vraiment extraordinaire, le goût littéraire de la bourgeoisie industrielle et des paysans aisés s'affirme de mieux en mieux. Tous ont un sentiment très vif de la vie extérieure. L'art est partout. Ainsi s'explique la théorie de M. Mâle d'après laquelle si la tradition du moyen âge est morte au XVIe siècle ce n'est pas la Renaissance qui l'a tuée, c'est la Réforme.

Ainsi en art nous avons constaté le développement des écoles provinciales en Champagne et en Touraine, le caractère exclusivement français des œuvres de Michel Colombe et de ses successeurs immédiats. — Le goût pour la nature se manifeste même en architecture : on veut donner aux châteaux que l'on construit, celui de Pau par exemple, une vue sur la campagne. D'une façon générale, à considérer les chefs-d'œuvre de cette époque : la sculp-

ture, l'architecture, la peinture dite des primitifs français, on prend conscience d'une fécondité qui n'a jamais été dépassée.

Nous avons considéré ensuite les grandes divisions de l'histoire de la Renaissance française. On peut les grouper, pour plus de commodité, en quatre périodes plus vastes : *a*) 1495-1530 ; *b*) 1530-1550 ; *c*) 1550-1580 ; *d*) 1580 aux premières années du XVII^e siècle. Nous n'avons étudié, au point de vue de l'évolution intellectuelle, que les transformations qui se sont produites au cours de la première partie de la première période. Nous avons tour à tour étudié : les Rhétoriqueurs, la Poésie de cour, les Mécènes et leur clientèle artistique et littéraire, la condition des hommes de lettres et des savants, les associations poétiques, — Jean Lemaire de Belges, la place exceptionnelle et trop ignorée de cet écrivain, véritable précurseur de Rabelais ; les audaces de sa pensée, la nouveauté de son style et de ses fictions, *les Illustrations de Gaule*, première œuvre due à l'esprit de la Renaissance ; Lemaire historien de la Papauté et précurseur de Luther ; ses rapports avec les artistes, l'universalité de ses aptitudes, *la Concorde des deux langages*; le lucianisme, les contes de *Cupido et d'Atropos*, l'originalité surprenante de cette œuvre, son importance pour le commentaire de *Pantagruel* ; Lemaire historien de la pensée française. — Puis nous avons encore étudié les grandes découvertes géographiques et la pensée au XVI^e siècle ; les produits et la description des terres nouvelles, la marine et le commerce, Jean Ango, le cénacle de Dieppe, Jean Parmentier : son histoire, ses navigations ; l'entrée de l'exotisme dans notre littérature, le renouvellement des thèmes poétiques, le réalisme de Parmentier, l'aspect moral de son œuvre ; l'élimination de fausses croyances sur les pays lointains.

Nous avons insisté aussi sur l'importance que prennent alors le théâtre et la chanson : importance qui n'a peut-être pas été suffisamment mise en lumière. Nous avons étudié le cénacle poitevin de Jean Bouchet, l'ami de Rabelais, et nous avons vu l'intérêt passionné qu'il manifestait à l'égard de toutes les questions. Nous avons considéré l'intensité incroyable de la vie théâtrale, les entreprises de mystères, Gringoire ; les associations dramatiques et joyeuses, le nombre prodigieux d'acteurs bénévoles et professionnels ; les différents genres dramatiques, les drames et les mystères profanes ; le mystère de saint Louis, les Puys ; le théâtre religieux de la Renaissance ; les littérateurs et les Basochiens, la satire des soties, la presse d'alors ; les origines du drame bourgeois.

Nous avons encore étudié le développement de l'enseignement du grec et des langues orientales : Tissard et Gilles de Gourmond, Aleandro et l'affaiblissement de l'enseignement après Aleandro jusqu'en 1530 ; puis les nouvelles, avec Lefèvre d'Etaples, Erasme et Budé ; Lefèvre philosophe, théologien, pédagogue, ses disciples, le rôle du nominalisme ; sa culture, son esprit critique ; Lefèvre et les lettres antiques ; comment il fonde l'art d'interpréter un texte philosophique ; l'influence concomitante d'Erasme vers 1500 : *les Adages*, publication sur Valla et Lucien, l'*Eloge de la Folie*, le nouveau Testament. — La vie de Lefèvre, Lefèvre et le véritable Aristote ; Lefèvre et les Mystiques, le mathématicien, le pédagogue ; Lefèvre et le néo-platonisme : *le Psautier*, *les Commentaires de saint Paul* (1512) ; la rupture avec la théologie sorbonnique, les problèmes du libre arbitre et de la grâce posés avant Luther, le mouvement mystique et l'essai de constitution d'une philosophie chrétienne. — L'esprit critique : G. Budé, sa vie ; Budé et Plutarque ; les *Annotationes in Pandectas* ; la lutte contre les glossateurs et le retour aux textes originaux ; comment la vie antique fournit à Budé un idéal de la civilisation ; le moraliste, comment les humanistes français sont d'abord tous moralistes ; la conception de la science chez Budé, le *De Asse*, son patriotisme et son pessimisme ; comment aucun ouvrage italien n'avait encore réalisé une telle entreprise scientifique ; le réalisme des savants français. — Puis nous avons étudié François Ier, son éducation ; Louise de Savoie : sa curieuse histoire avant 1515 ; François et Marguerite. — La Société de Cognac, Blois, Louis XII et Anne de Bretagne ; la Cour ; les révélations de l'*Heptaméron* sur la jeunesse de François et sur celle de Marguerite.

Nous allons étudier cette année la période qui va de 1515 à 1540 ; c'est une période de fermentation, d'aspirations et de rêves, parce que la vie est plus intense et plus riche, qu'elle ne le sera jamais au cours du siècle. Lorsque François Ier monte sur le trône, il est accueilli par la plus grande joie, non seulement en France, mais en Europe. Cependant il faut noter que jusqu'en 1519 (c'est l'époque à laquelle Charles-Quint est élu à l'Empire), le roi n'a pas le temps de donner sa mesure. Il se prépare. L'action du gouvernement semble encore limitée à la nation. Mais de 1520 à 1547, toutes les questions se posent à la fois, et c'est alors que la France accomplit son évolution politique intellectuelle et morale.

Dans la prochaine leçon nous étudierons la cour, sa vie, ses intrigues, les idées qui y dominent. Mais à ce propos, qu'on nous permette d'insister sur une question, dont les historiens, semble-t-il, ne se sont pas suffisamment préoccupés : où se tenait la cour.

Rarement à Paris, le plus souvent en province. La cour n'a jamais été aussi nomade, elle voyage à travers toute la France, comme le prouve *le Catalogue des actes de François Ier* publié par l'Académie des sciences morales et politiques, auquel on vient d'ajouter l'*Itinéraire du Roi*. Or c'est là un fait de la plus grande importance, et sur lequel on semble avoir pourtant assez peu insisté jusqu'ici. C'est lui qui explique en grande partie la diffusion des idées par toute la France, et la formation de tant de foyers provinciaux à cette époque. Fontenay-le-Comte constituait un véritable centre intellectuel. Comment s'en étonner, puisque François Ier parcourait toute la France avec sa cour, et qu'ainsi les savants de telle ou telle petite ville pouvaient se trouver en contact pendant plusieurs semaines avec un Budé ? C'est ainsi qu'en étudiant la cour, nous aurons l'occasion de suivre le roi à travers toutes ses pérégrinations dans le pays et de dégager de nos recherches les conclusions si intéressantes que nous avons déjà essayé d'esquisser.

---

# La Comédie nouvelle

**Cours de M. PUECH.**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La Belle aux boucles coupées (*suite*).

J'ai commencé dans ma dernière leçon l'étude de la *Belle aux boucles coupées*, la dernière des pièces qui nous ont été restituées par la découverte de M. Lefebvre. Je m'étais borné à vous donner un aperçu général du sujet de cette comédie et je vous avais montré quel devait être, selon toute vraisemblance, le début de la pièce. Je vous ai expliqué le procédé dont Ménandre s'est servi d'ordinaire dans l'exposition de ses pièces et dans quelle mesure il nous paraissait aujourd'hui artificiel et froid. Mais il résulte de la tradition ancienne et en particulier de l'influence d'Euripide. Après une scène de dialogue entre les deux principaux acteurs, Polémon et Glycère, et peut-être aussi l'esclave de celui-là, Sosias, apparaît Agnoia, la Méprise, qui prononce le prologue.

Il est extrêmement curieux, et permettez-moi encore, avant de vous le lire, quelques réflexions qu'il provoque; il mérite d'être examiné de très près. Ménandre s'y révèle disciple d'Euripide; nous avons déjà relevé les traces de cette influence dans le dialogue et dans les caractères. Mais il y a dans l'emploi que Ménandre et Euripide font du prologue de sensibles différences, qui, je me hâte de le dire, sont tout à l'avantage de Ménandre. Euripide a, de parti pris, ôté toute vie à ses prologues ; il les a privés d'intérêt ; et plus il s'avance dans sa carrière, plus on est frappé de voir qu'il s'applique à leur donner une sécheresse plus grande. Ils sont de plus en plus froids et méthodiques. Il n'en est pas ainsi dans la comédie ancienne : les prologues de la comédie latine imités de ceux de la comédie grecque ne sont pas sans vie ni sans intérêt, et ceux qui nous sont parvenus, dont plusieurs ont été faits pour des reprises, donnent au personnage qui les prononce une physionomie originale et une vie particulière. Rappelez-vous l'Arcturus dans le *Rudens* et le Lar Familiaris dans l'*Aulularia*. Plaute parle souvent, dans les prologues, de ses propres affaires ; il essaie de capter la bienveillance de son public en accu-

nulant les plaisanteries les plus bouffonnes, qui ne sont pas tou-
ours très délicates. Térence, qui a plus de sérieux et de gravité, est
ussi plus intéressant ; certains de ses prologues sont des mor-
eaux très fins de critique littéraire, où il se défend personnelle-
nent, vante ses théories, attaque ses adversaires. L'élégance un
peu froide de son style convient à merveille en ces passages.

Avant que la découverte de M. Lefebvre nous fît connaître
Ménandre, on s'était demandé souvent si les Latins n'avaient pas
montré, dans cet emploi du prologue, une originalité dont on
devait leur savoir gré. On avait été souvent tenté de le croire : le
on comique et bouffon des prologues ne tenait-il pas certaine-
nent au goût des spectateurs et même des auteurs ? Cette so-
ution n'était pas entièrement fausse. Il est certain, par exemple,
que Térence, en faisant son apologie dans les prologues, leur don-
nait un fonds qui lui appartenait en propre ; leur sujet était sien.
l y a donc souvent dans les prologues de la comédie latine des
parties personnelles et originales. Mais, ceci est aujourd'hui indé-
niable, ils trouvaient dans les comédies grecques des modèles
qui nous étaient inconnus jusqu'aux récentes découvertes.
Malgré la distance et les différences considérables qui séparent
a comédie nouvelle de la comédie ancienne, il est resté dans la
omédie nouvelle ce qui faisait le caractère de la parabase, mais
qui est passé dans le prologue. Nous en avons la preuve par le
ragment d'une comédie que contient le papyrus de Strasbourg
estitué par M. Weil. Il y quelque chose d'analogue aux polé-
niques de Térence ; ce qui fait donc l'originalité de celui-ci se
etrouverait encore, à l'occasion, dans les originaux grecs.
Ménandre n'a usé de ces critiques qu'avec la plus grande discré-
ion ; le prologue que je vais vous lire nous le montre, et c'est
n des traits qui en font le grand intérêt. On y trouve aussi un
rt très souple, une manière vivante, dramatique, avec lesquels
Ménandre expose les données de la pièce. A ce point de vue, ce
prologue est comparable aux récits charmants de naturel, de vie,
de mouvement que nous avons rencontrés dans la *Samienne*
monologue de Déméa) ou de l'*Arbitrage* (récits de Charisios). Ils
sont joliment et finement attiques, et à mettre sur le même rang
que les narrations des orateurs attiques, de Lysias dans ses plai-
doyers. La vie et la finesse apparaissent même dans le prologue
de la *Périkeiroménè*. Si Ménandre suit la tradition d'Euripide,
c'est avec plus de liberté ; il renouvelle et transforme le pro-
logue, qui perd sa froideur et sa monotonie. D'ailleurs le ton de
a comédie est plus libre, et le poète se trouve ainsi plus à l'aise
pour donner au prologue une forme intéressante. Ménandre avait

vu cette possibilité, il en a tiré parti, en évitant les défauts d'Eu ripide. Celui-ci ne cherche même pas à les dissimuler et il s'atti ainsi à juste titre les railleries d'Aristophane.

Il nous manque les premiers vers de ce prologue : la Mépris expliquait sans doute que la vieille femme, mère adoptive de Gl cère, avait trouvé les deux enfants exposés et les avait recueillis

« La Méprise. — ...Elle ne s'occupa que de la fille ; l'autre, el le donna à une femme riche qui habite cette maison et qui désira un enfant... »

Elle montre du doigt l'une des deux maisons qui forment fond de la scène, celle de Myrrhiné, la mère adoptive de Moschio qui est riche ; l'autre maison est celle où Polémon vit avec Glycèr Myrrhiné a fait passer Moschion pour son fils, et cette supposition d'enfant est, je vous l'ai expliqué, un des principaux élémen de l'action dans toute comédie nouvelle. C'est une conventio dramatique, mais qui se justifie sans doute par des exempl qu'offrait la réalité, plus exceptionnels cependant que les poèt ne l'ont représenté.

« Voilà ce qui est arrivé. Quelques années après, penda la guerre, alors que les maux de Corinthe s'accroissaient, la vieil était dans un grand embarras. La jeune fille avait grandi, vo venez de la voir... »

Ces mots nous permettent d'affirmer avec certitude que, dans scène précédente, la première de la comédie, était apparue Glycèr et ce qui suit nous autorise à croire qu'avec elle paraissait Pol mon ; les mots sont moins précis, mais le sens n'est pas douteu

« Il se présenta pour elle un amant : ce bouillant jeu homme, Corinthien d'origine ; elle lui donna l'enfant, comme fille. A bout de forces, prévoyant que sa fin était proche, elle dissimula plus l'aventure ; elle raconta à la jeune femme comme elle s'était chargée d'elle, elle lui donna les langes qui l'envelo paient alors... »

Ce détail n'est mis là qu'en vue de la reconnaissance futur c'est une indication du poète.

« Elle lui révéla l'existence de son frère que Glycère ign rait, en prévision de quelque accident, de quelque secours do elle pût avoir un jour besoin ; car elle voyait que Glycère n'ava que ce parent, et elle craignait qu'il ne pût leur arriver de co mettre quelque mal involontaire, par ma faute à moi, la Méprise

Et c'est bien ce qui s'est produit, puisque Moschion s'est ép de sa sœur, sans s'en douter, qu'il l'a embrassée et que l'incide de leur rencontre a provoqué la colère violente de Polémon et brutale vengeance d'où naît le sujet de la pièce. Ce qui suit

ous renseigner fort habilement sur les caractères de chacun ; ce ont des indications que nous donne Ménandre. Polémon est emorté, et c'est dans un accès de colère qu'il a coupé les cheveux e sa maîtresse ; de ce trait de caractère dépendront les princiaux événements de l'action. Car si les données d'une comédie ont presque toujours très compliquées, du moins il n'y a dans action aucun arbitraire, aucune complication, tout découle des aractères, tels qu'ils ont été d'abord posés. Moschion, lui aussi, e trouve dépeint comme un enfant gâté, à qui rien n'a jamais été efusé et qui ne connaît que son caprice ; il mène la vie des jeunes ens riches et désœuvrés :

« Elle voyait qu'il était riche, qu'il s'enivrait ; que sa sœur tait belle et jeune, que son union avec celui à qui elle la laissait tait précaire. Elle mourut donc ; le soldat a acheté cette maison écemment ; elle, devenue ainsi la voisine de son frère, n'a rien it de la chose ; elle ne veut pas le faire déchoir, lui qui est en pparence dans une position brillante ; elle préfère le voir jouir e ce que lui a donné la Fortune. Mais lui, qui, comme je l'ai dit éjà, ne manque pas d'audace, l'a vue par hasard ; et comme touours il revenait sans se lasser, vers sa maison, il s'est trouvé u'un soir elle envoyait je ne sais où sa servante. Quand il la vit ur la porte, il accourt, il la baise, il l'embrasse. Elle, qui savait u'il était son frère, ne prit pas la fuite. Sur ce, Polémon survient ; l voit tout. Le reste, il vous l'a dit en face... »

Vous voyez la scène, elle est décrite avec précision. Et ces mots un soir » nous permettent de la situer ; elle s'est passée avant e moment où s'engage l'action ; elle n'en fait point partie ; ce 'est pas la scène première de la pièce ; elle lui est antérieure. ans doute, comme je vous l'ai montré, elle a dû se passer la eille. Le prologue est à cet endroit mutilé. C'est ici que se rouve le vers mutilé que l'on avait d'abord ainsi restitué : « vous 'avez vu », et sur lequel on se fondait pour soutenir l'hypothèse ue nous avons écartée. Une lecture plus attentive fait ainsi estituer le vers grâce aux lettres visibles : « il vous l'a dit ». Et ette restitution est la bonne.

« Mépr. — Il s'en alla donc, disant qu'il réfléchirait à loisir pour avoir quelle conduite il tiendrait envers elle ; elle restait là, tout n larmes ; elle se lamentait, en voyant qu'elle ne pouvait ainsi gir en femme libre. Or toute cette affaire a été mise en train en ue de l'avenir et afin d'exaspérer le soldat ; c'est moi qui ai oussé Polémon, qui n'est pas aussi violent par nature, afin de ui fournir une occasion d'être éclairé sur tout le reste et pour que ces enfants retrouvent enfin leurs parents... »

Ce passage nous explique pourquoi le sort de Glycère est certain encore. En outre, la Méprise révèle l'artifice du poète ; annonce que tout tournera bien et que Glycère sera heureu Elle exagère un peu son action, car Polémon, sans être très bru est néanmoins violent, et son caractère restera tel au cours l'action ; il ne faut donc pas prendre ces mots trop au sérieux.

« Mépr. — Ainsi donc, si quelqu'un s'est fâché de tout cela, regardé comme une indignité, qu'il change maintenant d'av car par la volonté d'un dieu, le mal quand il arrive peut tour en bien. Bon courage, soyez pour nous des spectateurs bienv lants et assurez notre succès maintenant. »

Voyez avec quelle discrétion Ménandre intervient directem ici. Il invite les spectateurs à applaudir : le *adjuvate* la correspond au τὰ λοιπά σῴζετε de Ménandre ; et comme le p logue est en dehors de la pièce, Ménandre prend congé des sp tateurs. Cette intervention du poète s'explique à la fois par tradition — c'est une habitude de la comédie nouvelle — par la nature même du prologue.

J'espère que cette lecture justifie le jugement antérieur q j'avais porté sur le prologue. La comédie nouvelle doit beauco à la tragédie, et à Euripide en particulier, mais elle a adopté procédés et ses formes. De même qu'elle a sous cette influen apporté dans l'intrigue de grandes modifications, — nous l'avo remarqué à propos de l'*Arbitrage*, — de même elle a modifié forme des scènes, introduit le prologue, développé le monologu celui de Déméa dans la *Samienne* en est le meilleur exemple. L monologues dans le théâtre antique sont très nombreux. savant Léo leur a consacré une étude excellente et très complè Mais tandis que dans la tragédie ils sont souvent froids et la guissants, dans la comédie, au contraire, ils sont naturels et vants. Le ton de la comédie, familier et simple, met les auteu plus à l'aise, puisque souvent le monologue n'est qu'une conve tion et rarement est naturel ; le poète tragique s'applique av soin à masquer cette convention, à dissimuler son invraise blance sous un air de vérité. Il le fait gauchement parfois ; il gêné, embarrassé, parce qu'il n'est point sincère. Le poète comiq au contraire, montre franchement que le monologue est conve tionnel : le personnage s'adresse même directement aux spect teurs ; le poète comique rompt ainsi avec la tradition, sans che cher à dissimuler la part de conventionnel et d'invraisemblabl la différence est donc très grande.

Mais qu'est devenu Polémon, après son bel exploit ? Un de esclaves, sans doute le même que celui qui apparaît un peu p

loin, Sosias, arrive sur la scène. Il a le même nom que l'esclave d'Amphitryon. Rien ne nous indique qui il est ; et comme jamais dans le théâtre antique on ne nous laisse ignorer le nom et le rôle d'un personnage, mais on nous l'indique soit par une allusion directe, soit par une interpellation indirecte, nous pouvons penser que Sosias était apparu déjà dans la première scène. Les poètes tiennent toujours, en effet, à nous faire prévoir le rôle du personnage nouveau ; c'est une habitude constante chez les tragiques comme chez les comiques, afin de ne pas dérouter les spectateurs. Si Sosias a déjà été nommé une première fois, on comprend que Ménandre ne l'ait pas présenté une seconde fois aux spectateurs qui le reconnaissent à son costume et à son masque ; sinon, pour supprimer tout embarras, le poète l'eût désigné clairement.

« Sosias. — Celui qui faisait le fier tout à l'heure et le grand guerrier, celui qui ne veut pas que les femmes gardent leur chevelure, le voilà qui pleure maintenant étendu sur son lit ; je l'ai laissé tout à l'heure en train d'offrir à déjeuner à ses amis, car ils se sont réunis chez lui, pour l'aider à supporter à son chagrin... »

Vous connaissez le caractère violent et emporté de Polémon ; rien d'étonnant par suite à ce qu'à son accès de colère furieuse succèdent un accès de remords et une crise de tristesse et de désespoir. De ce qui suit, il ressort que le soldat est allé dans une maison du faubourg, ἐν ἀγρῷ, et pour chasser sa tristesse s'est mis à festoyer avec ses amis. Mais le moyen ne lui a pas réussi : au milieu du banquet, il s'est mis à pleurer, « étendu sur son lit » ; il s'agit du lit sur lequel on se couche pour manger ; le mot grec est très précis : κατακλίνεις. Et il envoie Sosias pour savoir ce que fait Glycère et comment elle supporte son affront :

« Sos. — Ne sachant donc comment apprendre ce qui s'est passé ici, il m'a envoyé, soi-disant pour lui apporter un manteau, en réalité il n'a besoin de rien que de me faire promener. »

Ces mots sont ceux d'un esclave mécontent d'une course longue et inutile. Survient alors Doris, servante de Glycère. Nous ne voyons pas d'où elle sort ni où elle va. Deux hypothèses sont possibles : elle sort de la maison de Polémon où habite Glycère et se rend dans celle de Myrrhiné, ou inversement. Glycère se trouve réfugiée chez Myrrhiné dans une scène ultérieure : l'est-elle déjà à ce moment, ou demeure-t-elle encore chez son brutal amant ? Dans ce dernier cas, la sortie de Doris s'explique ainsi : elle se rend chez Myrrhiné pour le prier, de la part de sa maîtresse, de les recevoir ; dans l'autre hypothèse, elle sort de chez Myrrhiné

pour chercher chez Polémon quelque objet sans doute oublié par sa maîtresse. Il n'y a, à vrai dire, aucune raison décisive qui force notre choix, car nous ne saisissons pas, étant donné l'état mutilé de la pièce, le moment où Glycère se réfugie chez sa riche voisine. Pourtant il est fort probable qu'à ce moment elle est encore chez Polémon, et c'est pendant son absence qu'elle se prépare à le quitter. Doris va demander à Myrrhiné de les recueillir.

Sosias est arrivé sur la scène par celle des deux entrées qui est celle des gens venant de la campagne ; par l'autre entrent ceux qui viennent de la ville ; il ne s'est point avancé sur la scène, mais est demeuré à l'entrée : ceci explique le jeu de scène suivant : Doris sort d'une maison, s'avance et se dirige vers l'autre sans voir Sosias. Celui-ci la regarde d'abord sans révéler sa présence, puis l'arrête :

« Doris. — Je vais me tenir là, maîtresse, je verrai ce qu'il en est.

Sosias. — Voici Doris ! Quelle mine ! Comme la voilà gaillarde ! Elles sont encore bien en vie, à ce qu'il me semble. — Allons ! en route. »

Sosias exécute les ordres de son maître : à la mine de Doris, il conclut que Glycère ne s'est point déterminée à des résolutions extrêmes et il se dispose à porter à son maître ces heureux renseignements :

« Doris. — Je vais frapper à la porte, car il n'y a personne au dehors. Malheureuse celle qui a pris un soldat pour amant ! Tous sont des scélérats ; ils n'ont aucune foi ! Pauvre maîtresse, tu n'as pas mérité ce qui t'arrive... Esclaves !... Il sera content d'apprendre maintenant, qu'elle est en pleurs : c'est ce qu'il voulait. Petit esclave, annonce-moi. »

Ici le manuscrit s'interrompt. Il y a une lacune de 70 vers environ. Il reste de la fin de cet acte quelques vers que prononce un esclave : de qui ? nous ne savons point. Le ton semble celui de Daos, l'esclave de Moschion ; pour Willamovitz ce serait plutôt un esclave de Myrrhiné : bref, les avis sont partagés. Mais peu importe. Tout l'intérêt qu'offrent ces vers est en ce qu'ils annoncent le chœur :

« Esclaves, je vois arriver une bande de jeunes gens ivres. Je loue grandement ma maîtresse. Elle fait entrer la jeune femme chez elle. Voilà une mère ! Il faut rechercher notre garçon..... »

D'après ces vers, il semble bien, comme je vous l'ai montré tout à l'heure, que Glycère n'est point encore entrée chez Myrrhiné, mais elle va y entrer. Jusque-là elle est restée chez son amant. — C'est le deuxième passage de Ménandre qui mentionne l'arrivée

du chœur : nous en avons trouvé, vous vous le rappelez, un premier dans l'*Arbitrage*. Il était donné par le manuscrit de Saint-Pétersbourg ; l'intrigue du passage ressemble beaucoup à celle de l'*Arbitrage* : et j'ai longuement discuté la place qu'il convenait de donner à ce fragment dans la pièce, si on voulait l'y insérer. Mais, à mon avis, rien ne prouve qu'il faille l'insérer dans l'*Arbitrage* : les ressemblances d'intrigue ne sont point pour le théâtre de Ménandre un argument suffisant. — Le chœur est ici encore une bande joyeuse de jeunes gens ivres, un κῶμος. Il n'a aucun lien direct avec l'action ; c'est un intermède bouffon qui n'a d'autre but que de séparer nettement les actes ; il n'y a point, en effet, de rideau qu'on abaisse à la fin de chaque acte.

Dans l'acte II nous faisons connaissance avec un personnage nouveau dont la Méprise nous a déjà parlé : c'est Moschion. Il s'entretient avec son esclave Daos ; le morceau est très mutilé. C'est une fort jolie scène de comédie, d'un comique très discret et très délicat. Il naît du caractère que Ménandre a donné à Moschion et à Daos. Il y a dans le théâtre de Ménandre une grande variété de jeunes premiers amoureux ; nous en avons déjà vu plusieurs : Charisios dans l'*Arbitrage*, Moschion dans la *Samienne*. Ils sont touchants, sympathiques, ils ont un cœur tendre et sincère. Ils ne sont point ridicules, sauf peut-être Moschion, qui, à la fin de la *Samienne*, machine contre son père un petit complot, poussé par son dépit enfantin. Le Moschion de la *Perikeiroménè* est tout différent : il est vain, fat, plein de sa personne. Parce qu'il est beau et riche, et il le sait, il se croit irrésistible. Il ne doute point que Glycère, comme toutes les jeunes femmes qu'il a aimées jusqu'alors, ne soit devenue folle de lui ; n'en a-t-il point d'ailleurs eu une preuve évidente ; ne l'a-t-il pas embrassée sans qu'elle se défendît, n'a-t-elle point répondu même à ses baisers ? Aussi lorsque son esclave lui donnera quelques raisons de douter que la passion de Glycère réponde à la sienne, il mettra sur le compte de la coquetterie des refus qu'il se juge incapable d'essuyer ; il ne peut croire qu'on ne l'aime pas. Le motif comique est traité de façon amusante, mais finement, sans les gros effets qu'un Plaute, par exemple, n'eût pas manqué de tirer de la scène. — Moschion a en face de lui son esclave Daos qui est un bouffon. C'est un type d'esclave curieux, rusé, hâbleur, menteur, qui flatte son maître pour l'exploiter. Ce n'est cependant pas encore le type d'esclave qui se rencontre dans chaque comédie latine, et dont l'auteur tire des effets d'un comique certain. Il n'est point pareil aux Stichus, Syrus et autres fripons, qui, sans doute, sont inspirés des modèles grecs du théâtre de Ménandre, mais sont

grossis et déformés. Ménandre n'a pas abusé de ce comique.

Il n'a point donné aux esclaves une place prépondérante ; il n'a pas donné à ces types des traits aussi forts ; peut-être cependant avait-il développé, dans d'autres pièces que nous avons perdues, le rôle des esclaves.

« Moschion. — Daos, souvent déjà tu m'as rapporté des mensonges, tu es un charlatan, un homme maudit des dieux. Mais si cette fois encore tu me trompes...

Daos. — Pends-moi tout de suite si je veux te tromper aujourd'hui !

M. — Que dis-tu ?

D. — Traite-moi en ennemi. Mais si c'est la vérité et si tu la trouves ici dans la maison... Tout ce que tu voulais, tu l'as maintenant, Moschion. Je l'ai décidée à venir ici ; j'y ai dépensé un millier de paroles ; j'ai décidé ta mère à la recevoir et à faire tout ce qui te plaît. Comment m'appelleras-tu ? »

Nous apprenons ainsi que Glycère se trouve maintenant chez Myrrhiné, la mère adoptive de Moschion. Et Daos se vante auprès de son maître de l'y avoir lui-même décidée ; il s'en attribue tout le mérite avec une superbe impudence. Mais Moschion hésite ; il soupçonne fort son esclave de le tromper :

« M. — Daos, réfléchis bien ! Quel est le genre de vie que tu préfères ? Préfères-tu la meule ? »

Ici quelques vers mutilés et difficiles à restituer ; cependant Moschion se laisse convaincre ; il dit à Daos :

« M. — Je veux m'en remettre à toi ; c'est toi qui dirigeras tout. »

Le mot grec στρατηγός est traduit dans les comédies latines par *imperator* : ces paroles d'un maître qui confie à un esclave le soin de mener à bien son aventure y sont fréquentes.

Moschion a deux préoccupations ; il veut savoir si Glycère l'aime, et d'autre part il n'est point sans inquiétudes sur les suites de la vengeance du soldat ; il craint aussi pour lui-même. C'est à quoi font allusion les mots qui, après une dizaine de vers misérablement mutilés, donnent ce sens :

« M. — ...A ce maudit Chiliarque, à ce porteur d'aigrette. »

On lit dans le vers précédent des restes du mot παραμυθεῖσθαι. Moschion pense donc à se servir de Daos pour un accommodement avec Polémon. Mais cette pensée ennuyeuse ne fait que traverser son esprit. Il est bientôt tout entier à son rêve d'un amour partagé par Glycère, et il envoie Daos aux informations. Peut-il entrer ? les deux femmes veulent-elles le recevoir ? Et comme il a besoin de son esclave pour cette délicate besogne, il le flatte :

« M. — Entre donc, Daos ; va examiner toutes choses, ce qu'elle fait, où est ma mère, dans quelles dispositions d'esprit elles m'attendent. Je n'ai pas besoin de te donner de plus amples instructions, tu es un homme précieux.

D. — Je vais y aller. » (*Il entre.*)

Moschion, resté seul, monologue, et son caractère se montre de façon plaisante :

« M. — Je t'attendrai en me promenant devant la porte. Mais hier soir, quand je me suis approché, elle a bien laissé percer quelque chose de ses sentiments ; elle m'a vu courir à elle sans prendre la fuite, elle m'a embrassé ! Il paraît que je ne suis pas désagréable à voir et à rencontrer. Je le crois, par Athéna, je plais aux courtisanes. Allons, c'est bien le moment de rendre hommage à Adrastéia. »

(Il faut en effet prier Adrastéia comme Némésis, quand on est trop heureux, ou trop arrogant, pour détourner sa vengeance.)

« D. (*revenant*). — Moschion, elle a pris un bain, et elle se repose.

M. — La chérie !

D. — Ta mère se remue, elle s'occupe à je ne sais quoi. Le déjeuner est prêt ; d'après tout ce qui se passe, je crois qu'on t'attend. »

Moschion, tout joyeux, l'envoie alors prévenir les deux femmes de son entrée.

« M. — Quand nous entrerons, elle va rougir, se couvrir le visage; quant à ma mère, il faut que je l'embrasse, que je fasse sa conquête, que je m'applique à la flatter, qu'en un mot je me règle en tout sur ses désirs ! Car toute cette affaire la touche comme si elle lui était personnelle. Mais j'entends le bruit de la porte, quelqu'un sort. Qu'y a-t-il, esclave ? Comme tu hésites à t'approcher, Daos ! »

Que d'illusions ! Il faut déchanter : Daos a menti tout à l'heure ; et il doit avouer la vérité :

« D. — Par Zeus ! tout cela est bien changé ! Quand je suis arrivé pour dire à ta mère que tu es là : « Silence ! rien de tout cela, me dit-elle. Mais comment a-t-il appris la chose ? Est-ce toi qui lui a dit que, prise de peur, elle s'est enfuie ici, chez nous ?... »

Et Myrrhiné a congédié Daos assez brusquement.

Alors Moschion comprend tout, il éclate contre Daos, en voyant ses illusions perdues : « Gibier de potence ! »

Moschion rappelait à Daos ses paroles de la scène précédente : on veut maintenant l'écarter, que signifie cela ? Il n'y a donc pas,

comme il le croyait, une entente entre Glycère et sa mère afin de favoriser ses amours ?

« M. — Et ne disais-tu pas tout à l'heure que c'est toi qui avais décidé Glycère à venir près de moi ?

D. — Moi ? Je t'ai dit que je l'avais décidée à venir ? Par Apollon, je ne l'ai pas dit !

M. — Il me semble que tu m'as fait de beaux mensonges ; n'est-ce pas toi qui prétendait tout à l'heure que tu avais convaincu ma mère, que tu l'avais décidée à recevoir Glycère ici à cause de moi ?

D. — J'ai dit cela, vois-tu ; oui, je m'en souviens.

M. — Et il te semble bien que c'est pour moi qu'elle a fait cela ?

D. — Je ne puis aller jusqu'à dire cela ; mais j'essayais de l'en persuader.

M. — Soit, allons, approche !

D. (*peu rassuré*). — Où donc ?

M. — Pas bien loin, tu vas le savoir.

D. (*à part...*) — Que dire ? — Oui, alors... Moschion ! attends encore un peu.

M. — Tu te moques de moi !

D. — Par Asclépios, non si tu veux m'entendre... »

Et il recommence ses hâbleries : Glycère, dit-il, ne veut pas que les choses aillent si vite ; de là ce retard inattendu.

« D. — Car ce n'est pas comme une petite joueuse de flûte ou une misérable courtisane qu'elle est venue ici.....

... Elle a laissé sa maison, son amant ; si tu veux attendre seulement trois ou quatre jours, je connais quelqu'un qui te fera les yeux doux ! Elle m'en a fait confidence ; il faut que tu le saches maintenant. »

Le coquin s'enhardit en voyant l'effet de ses paroles sur son maître tout disposé à le croire.

« M. — Quand te ferai-je enchaîner ? Il faut en finir ! Tu me fais marcher (1), et depuis beau temps, Daos ! De nouveau, ce que tu viens de me dire là n'est pas la vérité.

D. — Tu me fais perdre la tête en me secouant ainsi. Change donc de manière et entre gentiment...

M. —Je l'avoue, tu l'emportes. (*Il entre dans la maison ; Daos inquiet reste sur le seuil.*)

D. — Je suis presque mort de crainte, par Héraclès ! Tout cela n'est pas aussi clair que je le croyais... »

(1) Le mot grec περιβατεῖν correspond exactement à notre tournure familière.

L'épisode est charmant ; l'opposition des deux caractères est omique. Un autre type de fat se rencontre dans les comédies atines, c'est le vaniteux, le *Miles gloriosus*, ou le soldat fanfaron. Mais il est poussé à la caricature. Ici c'est un jeune premier, un ls de famille qui se croit irrésistible, type qui ne se retrouve pas ans les imitations latines. C'est une création de Ménandre que es Latins n'ont pas su imiter.

---

# Sujets de devoirs

## UNIVERSITÉ DE LYON

### I. — Agrégation (*Lettres et grammaire*).

#### Thème latin.

Il entendit que M. de Clèves disait à sa femme : « Mai pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ? qui vous peu retenir à la campagne ? Vous avez depuis quelque temps un goû pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige parce qu'il nou sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume, et j crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. — Je n'ai rie de fâcheux dans l'esprit, répondit-elle, avec un air embarrassé mais le tumulte de la cour est si grand et il y a toujours un s grand monde chez vous qu'il est impossible que le corps et l'espri ne se lassent et que l'on ne cherche du repos. — Le repos répliqua-t-il, n'est guère propre pour une personne de votre âge Vous êtes chez vous et dans la cour d'une sorte à ne pas vous donne de lassitude, et je craindrais plutôt que vous ne fussiez bien ais d'être séparée de moi. — Vous me feriez une grande injustic d'avoir cette pensée, reprit-elle avec un embarras qui augmentai toujours, mais je vous supplie de me laisser ici ; si vous pouvie y demeurer, j'en aurais beaucoup de joie, pourvu que vous y demeurassiez seul, et que vous voulussiez bien n'y avoir point c nombre infini de gens qui ne vous quitte quasi jamais. Ah Madame, s'écria M. de Clèves, votre air et vos paroles m font voir que vous avez des raisons, pour souhaiter d'être seule que je ne sais point, et je vous conjure de me les dire. » Il l pressa longtemps de les lui apprendre sans pouvoir l'y obliger

### II. — licence (*Langues classiques*)

#### Version latine.

Pline le Jeune, *Epist.* IV, ii (C. Plinius Attio Clementi Suo S.) « Regulus filium amisit... »

#### Commentaire

Quels sont, d'après cette lettre, les caractères les plus remar quables de la langue et du style de Pline ?

## UNIVERSITÉ DE BESANÇON

### Composition française.

*Licence.*

La poésie dans *Philémon et Baucis.*

## SÈVRES, PROFESSORAT DES LYCÉES

Etudier, discuter dans l'article de Sckerer, *Une hérésie littéraire*, VIII des *Etudes sur la littérature contemporaine*), ce qui a trait fond, et surtout ce qui a trait à la forme du *Misanthrope*.

## SAINT-CLOUD, PROFESSORAT DES ÉCOLES NORMALES

La Fontaine moraliste au livre VII des *Fables*.

### Version grecque.

*Licence.*

Thucydide, VII, 11 à 12, 1-2

*Commentaire.*

Syntaxe des temps et des prépositions.
Appréciation littéraire, courte et très précise, de ce passage.

### Thème grec.

*Agrégation.*

Molière, préface de *Tartuffe* : « Je sais qu'il y a des esprits... is innocent que la comédie. »

### Grammaire.

Commentaire grammatical et littéraire du passage suivant : *ade*, XXII, vers 1-13.

### Version latine.

*Lettres.*

Sénèque, *De Clementia*, § 8, de : « Grave putas... », à « cogitur ... » — Commentaire littéraire et grammatical.

### Philosophie.

Sénèque, *De brevitate vitae*, XII : « Illum otiosum vocas, qui...

### Histoire et langues vivantes.

Suétone, *César*, 56 : « Reliquit et rerum. »

### Thème allemand.

Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, *Guerre*, à partir de : « C'e sans doute un très bel art... », jusqu'à : « dans la nature entière

### Histoire du Moyen Age.

Guillaume le Conquérant.

### Histoire ancienne.

Le Sénat et le pouvoir impérial sous les XII Césars.

### Histoire moderne.

Louis XIV et Guillaume d'Orange. — La politique extérieu du grand Electeur.

### POUR LES ÉTRANGERS.

1° Apprécier le caractère d'Armande dans les *Femmes savante*
2° Décrivez un site intéressant de votre pays.

### Composition française.

Analyser la *Préface de Cromwell*.

### SÈVRES.

*Mithridate*. On dirait une pièce conçue (sinon écrite) en colla boration par Corneille, Molière, Racine.

### SAINT-CLOUD, PROFESSORAT.

Ce qu'il y a de classique, ce qu'il y a de romantique dans l *Martyrs*.

### Version latine.

*Lettres*. Cicéron, *De Oratore*, II, 44.

### Philosophie.

Iorace, *Odes*, II, XIV : « Eheu, fugaces... »

### Histoire.

'ite-Live, XXXIII, 32 : « Isthmium statum... »

### Dissertation de philosophie.

Iontrer que l'accord de la pensée avec elle-même suffit à la ence.

### Histoire ancienne.

'art étrusque comparé à l'art grec.

### Histoire du Moyen Age.

e conflit de Thomas Becket et de Henri II d'Angleterre.

### Union allemande.

essing, *Dramartugie*, art. 2, 1re soirée, à partir de « so uber-gt... », jusqu'à : « wünschen ».

### Thème allemand.

'oltaire, *Siècle de Louis* XIV. Bataille de Rocroy, à partir de : remarque que le prince ayant tout réglé... », jusqu'à : « et de e de Condé ».

### Commentaire grammatical.

tudier la préposition dans les 20 premières lignes de la ver-n.

### Histoire moderne.

a politique extérieure du Régent.
Iapoléon et Alexandre Ier..

### Version grecque.

*liade*, XXII, 188-213.
*'ommentaire* : On signalera les principales particularités de gue et de syntaxe. On ajoutera une très courte appréciation éraire.

### Thème grec.

*Agrégation.*

Fénelon, *Lettre à l'Académie*, VI : « Platon et les sages lég lateurs... sont de même. »

POUR LES ÉTRANGERS.

### Littérature.

Racine, poète lyrique.

### Pédagogie.

Quels sont les inconvénients et les avantages de la traductio

### Composition française.

D'après la *Préface de Cromwell*, examiner les raisons par l quelles Victor Hugo justifie ou recommande le mélange dans drame du tragique et du comique.

### Histoire ancienne.

La Lydie ; ses relations avec le monde hellénique

### Histoire moderne.

La politique religieuse du Directoire.

### Philosophie.

Lutte ou accord pour la vie. Quelle est la loi de l'évolut sociale ?

### Version latine (*Lettres*).

Juvénal, *Satire I*, vers 1 à 30.

### Philosophie.

Quintilien, I, x, 34 : « In geometria partem. »

### Histoire.

Pline le jeune, V, 8 : « Suades ut historiam. »

### Thème allemand.

Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe* (à la fin) : « N'ayez pas eur », jusqu'à : « au jardin d'Horace ».

### Version grecque.

Platon, *République*, 401 B. à D.

### Commentaire.

Indiquer le sens précis des verbes composés.
L'appréciation littéraire (langue, style, pensée).

### Thème grec.

Rabelais, IV, chap. VIII : « Soubdain, je ne scay comment... noyez nisérablement. »

### Grammaire.

*Iliade*, XXII, v. 273-285.
Commentaire grammatical et littéraire de ce passage.

### Composition française.

#### LICENCE

Décrire un site vu et bien regardé pendant les vacances.
Décrire une scène de la vie humaine.
Décrire une scène de la vie animale.
Rendre compte d'une œuvre littéraire moderne lue pendant les acances.

#### SAINT-CLOUD-FONTENAY, PROFESSORAT

Sur les passages de l'*Esprit des lois* inscrits au programme.

#### SÈVRES, CERTIFICAT

Sur les difficultés de l'histoire et les devoirs de l'historien, 'après les textes de Fustel de Coulanges inscrits au programme.

### Histoire ancienne.

L'évolution du mariage à Rome.

### Histoire du Moyen Age

L'Église romaine au milieu du IVe siècle (administration, contro-erse, dogmatiques, luttes des partis).

### Philosophie.

Examiner cette formule souvent proclamée de nos jours : « viv sa vie ». — Implique-t-elle un droit ?

### Version latine (*Lettres*).

Quintilien, *Institution oratoire*, l. II, ch. I, de : « Ergo cum... à : « eos quibus favemus. »

### Version latine.

(*Philosophie et Histoire*).

Cicéron, *De Senectute*, XV : « Venio nunc ad voluptates agric larum... »

### Version allemande.

Schiller, *Das Ideal und das Leben.*

### Commentaire grammatical.

Etudier l'adjectif dans les trois premières strophes de cet poésie de Schiller.

### Thème allemand.

Voltaire, *Charles XII*, Portrait de Charles XV, à partir de : « Ain périt à l'âge de trente-sept ans et demi », jusqu'à : « difficile ».

### Version grecque.

Plutarque, *Vie de Périclès*, ch. XXXVIII.

### Thème grec.

Buffon, *Discours sur le style* : « Les ouvrages bien écrits sont l seuls qui passeront à la postérité » — « peuvent faire le fond c sujet ».

---

*Le Gérant* : FRANCK GAUTRON.

---

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 29 30 MAI 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Lamartine et les « Harmonies » (1)

Par M. GUSTAVE ALLAIS,

*Professeur à l'Université de Rennes.*

## L'Harmonie à Reboul : Lamartine et Reboul de 1828 à 1836.

Lorsque Jean Reboul, en 1836, publia son premier volume de *Poésies* (2), Lamartine fit précéder l'ouvrage d'une lettre-préface adressée à l'éditeur Ch. Gosselin. Il recommandait à Gosselin ce recueil « dont quelques pages détachées, disait-il, ont si vivement ému la curiosité du public ». Il ajoutait : « C'est à cette première impression, que j'éprouvai moi-même à la lecture de *l'Ange et l'Enfant*, que j'ai dû les rapports bienveillants qui s'établirent entre l'auteur et moi. »

Le renseignement fourni par cette préface est intéressant à retenir. On sait, en effet, que *l'Ange et l'Enfant*, cette délicate et gracieuse élégie dédiée « à une mère », et, a-t-on dit, « louée par toutes les mères » (3), marqua le début de la réputation de Reboul. Insérée d'abord dans un journal de Nîmes, elle parut peu après dans l'un des principaux journaux parisiens, *la Quotidienne*. C'était

(1) Voir *Revue des Cours et Conférences*, nos des 14 mars et 18 avril 1912.

(2) *Poésies* par Jean Reboul, de Nimes ; Paris, Ch. Gosselin et Cie, 1836, in-8°. — La Bibliothèque de Rennes en possède un bel exemplaire.

(3) Notice de M. de Cabrières, en tête des *Dernières Poésies* de Reboul, (Avignon, 1865, in-16.)

en 1828. A peu près vers le même moment, Lamartine quittait l Toscane pour rentrer en France ; il passa à Paris tout le moi d'octobre 1828, le 21 novembre, nous le retrouvons installé Saint-Point (Correspondance). C'est, selon toute probabilité, pen dant cet automne de 1828 que Reboul adressa à Lamartine l'hom mage de son élégie et entra en rapports avec le poète des *Méd tations*.

Ainsi s'engagèrent entre Jean Reboul et Lamartine ces relation « bienveillantes » et plus tard vraiment amicales, qui devaien durer toute leur vie (1). Elles donnèrent lieu, comme il est naturel à de nombreuses lettres ; celles de Lamartine se trouvent, ains que tous les papiers de Reboul, entre les mains de M. d Cabrières, évêque de Montpellier, qui fut dans sa jeunesse l'u des plus intimes amis du poète nîmois. La notice biographiqu et littéraire, qu'après la mort de Reboul, M. de Cabrières con sacra à la mémoire de son ami dès 1865 (2), a pour nous, histo riens et critiques qui écrivons cinquante ans plus tard, l'inappré ciable avantage de donner des fragments de lettres de Lamartine dont les originaux forment un trésor encore inexploré. Il est bie à désirer que toutes ces lettres soient un jour publiées *in extenso* je sais qu'il en est question, et quelqu'un s'en occupe. Une tell publication sera accueillie avec reconnaissance, aussi bien par le Nîmois admirateurs de Reboul que par les Lamartiniens dési reux de reconstituer très exactement la biographie du poète d Milly, encore si obscure et si mal établie sur certains points.

C'est évidemment quelque temps après avoir reçu l'hommag de *l'Ange et l'Enfant* que Lamartine écrivit l'Harmonie à Reboul *Le Génie dans l'Obscurité* (III, xi). Rappelons d'abord que cett pièce parut dans la première édition des *Harmonies*. De plus, ell est d'un ton calme, détaché, qui dénote une parfaite sérénité d'esprit. Elle fut donc, pensons-nous, composée pendant cette période de retraite, de travail et de paix morale que Lamartine passa à Saint-Point depuis la fin de novembre 1828 jusqu'à la fin d'octobre 1829. Ce n'est pas après la terrible catastrophe que fu pour Lamartine la mort de sa mère (3) qu'il eût pu écrire des strophes d'une limpidité aussi paisible.

D'autre part, quand on lit avec attention l'Harmonie à Reboul, on a, ce me semble, l'impression très nette que cette pièce ne doit pas être une réponse directe et immédiate à l'envoi de *l'Ange e*

(1) Reboul mourut le 29 mai 1864, cinq ans environ avant Lamartine.

(2) Cette notice, qui figure en tête des *Dernières Poésies*, est datée de Nîmes 18 janvier 1865.

(3) 19 novembre 1829. — Voir notre *Lamartine en Toscane*, page 25.

*Enfant*. L'élégie de Reboul « émut vivement » — pour rappeler es termes mêmes de la lettre-préface de 1836 — « la curiosité » de amartine ; il dut écrire à Reboul, le remercier de son envoi (1), encourager à lui communiquer d'autres poésies ; et Reboul dut dresser à Saint-Point certaines pièces qu'il écrivit alors, *l'Hirondelle du troubadour* (1828), *A ma lyre* (1828), et sans doute aussi uelques essais de jeunesse, tels que le « dithyrambe » intitulé *e Poète*, qu'avait publié en 1825 *la Muse Nîmoise* (2).

Puis Lamartine s'informa. Un de ses amis, M. Ferdinand apmas (3), sous-préfet de Semur (Côte-d'Or), avait des relations Nîmes. Qu'était-ce donc que ce Jean Reboul, qui unissait à l'élévation du sentiment » la « pureté transparente » et « l'exquise armonie du style » ? A défaut d'autres documents, force nous est e nous contenter ici des indications vagues, mais en somme ssez intéressantes, que nous donne la lettre-préface de 1836.

« Je ne doutai pas au premier moment, écrit Lamartine, que le oète ne fût un homme élevé dans les habitudes les plus littéraires, t mûrissant ses vers dans les doux et libres loisirs que donnent a fortune et une position sociale... J'allai au fond », c'est-à-dire : allai aux renseignements, et voici ce que l'on m'apprit : « Je rouvai un jeune homme, né de lui-même, élevé dans l'atelier d'une umble famille..., dont toute la richesse était un des métiers les lus vulgaires de la vie (4), et qui fatiguait ses propres bras (5) à agner le pain de sa femme et de ses enfants avant de se retirer e soir dans un coin de son laboratoire et de rêver, à la lueur de a lampe, ces poésies... » Ceci est écrit en 1836 ; ajoutons que, dès 832, comme nous le verrons bientôt, Lamartine avait pu vérifier ar lui-même les renseignements transmis de Nîmes en 1828 u 1829.

« Je fus frappé, continue Lamartine, de cette disparité entre homme et l'art, entre la position sociale et le noble exercice des lus hautes facultés de l'intelligence ». Cette « disparité », qui

(1) Ces hypothèses font sentir combien est désirable la publication des ettres de Lamartine à Reboul.

(2) *La Muse Nîmoise*, ou Poésies diverses extraites du « Glaneur méridional » ; Nîmes, imprimerie Gaude, in-8° de 56 pages, 1825.

(3) Capmas, et non *de* Capmas, comme tout le monde l'a écrit et comme amartine s'est plu à l'écrire lui-même. Il fut sous-préfet de Semur de 1820 1830, et démissionna à l'avènement de la monarchie de Juillet. Voir l'*Almanach royal* de 1821. M. Capmas accompagna Lamartine dans son voyage en Orient.

(4) Claude Reboul, le père du poète, était serrurier.

(5) Jean Reboul, le poète, était boulanger ; il fit prospérer son commerce et 'exerça jusqu'en 1849.

avait grandement étonné l'aristocratique dédain de Lamartin allait devenir dès lors le thème facile de tous ceux qui se mirent écrire sur Reboul ; tous devaient insister jusqu'à l'indiscrétion s « le phénomène social et littéraire » qu'offrait à leur « curiosité celui que Lamartine appelait « l'illustre boulanger de Nîmes » que M. René Doumic, d'un geste de sa férule dédaigneuse, plaît à ranger sommairement parmi « les illettrés », parmi « l prolétaires atteints », vers 1848, « de la manie d'écrire » (1).

M. Doumic est dur pour Reboul. Mieux informé, il aurait p constater que Reboul n'a jamais appartenu à la « séquelle » d prolétaires écrivains que « traînait après soi la romancière soci liste », George Sand. Reboul est toujours resté fidèle, avec intrans geance, à ses convictions monarchistes et catholiques, c'est-à-di à des idées qui ne peuvent que plaire à la *Revue des Deux Monde* D'autre part, en 1848, il y avait plus de vingt ans que Rebo écrivait des « ouvrages en vers » ; et il faut croire qu'ils trouvaie des lecteurs et s'en faisaient apprécier, puisque en 1842 son pr mier recueil de poésies en était *à la 6e édition*. Assurément il n fut jamais un artiste du style et du vers ; il n'a jamais eu le se de l'art d'exécution ; et il est exagéré de l'appeler, comme le fa M. de Cabrières, un « grand » poète ; mais n'en faire qu'un pr létaire « illettré » est injuste. Ni cet excès d'honneur ni cet indignité (2).

Quoi qu'il en soit, il y avait « disparité », comme le dit Lama tine, entre la condition sociale et le talent poétique de Rebou et c'est cette idée qui est, au fond, le thème principal de l'Harm

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1912, article intitulé : « Dix anné de la vie de George Sand », p. 916. — Il est de tradition, paraît-il, dans la cr tique. de mettre Jean Reboul parmi les « ouvriers écrivains » et les poètes di « populaires ». Cela tient à la profession de boulanger qu'il exerçait ; de là u préjugé et une légende dont sa réputation a souffert et dont elle souff encore, nous venons d'en avoir la preuve. C'est que rien n'a la vie du comme les erreurs et les fausses légendes. Dans une note d'un très intére sant article de la *Revue des langues romanes* (fascicule de septembre-d cembre 1911), un professeur du lycée de Nîmes, M. Camille Pitollet, a signa et réfuté cette erreur (p. 512, note 2). M. Pitollet, qui est un homme d'un extraordinaire érudition et qui connaît parfaitement les écrivains du Mid Jean Reboul, Jules Canonge, les félibres Mistral et Roumanille, a les mai pleines de documents ; ses travaux nous feront connaître bien des chos nouvelles sur Lamartine et Reboul.

(2) Reboul fut élu à la Constituante de 1848 ; certains de ses amis pensère même à lui, après la mort de Tocqueville (1859), pour une candidature l'Académie française. — Ajoutons, pour l'édification des lecteurs M. Doumic, que Reboul alla en 1854 porter au comte de Chambord, à Froh dorff, l'hommage de son loyalisme, et qu'en 1857 il alla demander la bén diction du pape Pie IX.

nie : *Le Génie dans l'Obscurité* ; mais elle est traitée selon le grand style poétique, et l'on sait comme le lyrisme de Lamartine transfigure les sujets mêmes qui semblent s'y prêter le moins. Relisons rapidement ces belles strophes :

Le souffle inspirateur...
Dédaigne des palais la pompe souveraine...
Il s'abat au hasard...
Sur la cabane des pasteurs,
Sous le chaume indigent des pauvres de la terre.

Puis évocation des glorieux souvenirs de l'antiquité : Homère, Virgile, Moïse ; puis c'est une réminiscence mythologique, le poète compare la gloire au phénix, « qui vient tous les cent ans »

Se poser sur la terre et sur un nom qu'il aime.

Enfin le voici qui s'adresse à Reboul, lequel nous paraît jusqu'ici quelque peu oublié :

Ne t'étonne donc pas qu'un ange d'harmonie
Vienne d'en haut te réveiller, etc.

Et par une association d'idées assez délicate, où l'intention polie est nuancée d'émotion personnelle, le poète grand seigneur, « plein des biens dont l'opulence abonde », se prend à regretter le temps où, dit-il, je n'avais

Que ma vigne et que mes figuiers,

où « les songes divins chantaient dans mon âme »,

Où ma mère allumait, ainsi qu'une humble femme,

la flamme de son « étroit foyer », où

Nous rendions grâce à Dieu de ce repas champêtre,
Riche des simples fruits que le champ faisait naître,
Et d'un pain qui suffit au jour !

Telle est cette Harmonie, dont une strophe, une seule, la septième, est vraiment écrite pour Reboul même ; dans les autres strophes, on sent trop que le poète nîmois n'est guère pour Lamartine que l'occasion, le prétexte d'une pièce de vers. Les meilleures de ces dix strophes me semblent être les trois dernières ; le retour du poète vers l'heureux temps de son enfance les rend bien touchantes et vraiment belles, d'une beauté intime ; elles rachètent ce qu'il y a d'un peu factice et convenu, d'un peu

distant aussi, dans le grand lyrisme impersonnel des première

A cette pièce Reboul s'efforcera de répondre en 1836 par l strophes enthousiastes qui figurent en tête de son premier recu de poésies ; nous y reviendrons.

*Le Génie dans l'obscurité* fait partie des 48 pièces qui formère en 1830 le recueil des *Harmonies ;* ce recueil parut à la fin juin. Lamartine, qui, depuis deux mois, prolongeait son séjou Paris (1) pour surveiller l'édition de son nouvel ouvrage, rent à Saint-Point, puis se rendit à Aix-les-Bains (juillet). On sait événements politiques qui suivirent. Lamartine, ne voulant p servir la monarchie de Juillet, envoya le 19 septembre sa démi sion de secrétaire d'ambassade au comte Molé, « après l'avo poliment négociée avec le Palais-Royal, pour ne pas manque dit-il, à la reconnaissance et à la convenance (2) ». Son an M. Capmas, résigna de même ses fonctions de sous-préfet.

Au cours des années 1831 et 1832, nous trouvons Reboul relations suivies avec M. Capmas et Lamartine. C'est à M. Capm qu'il dédie, en mars 1831 (3), *le Christ à Gethsémani*, poème q contient d'assez belles strophes. M. Capmas transmit le poèm Lamartine. Le poète des *Harmonies* y reconnut quelque chose l'inspiration qui anime son *Hymne au Christ* (4), et félic l'auteur : « J'ai reçu », écrivait-il à Reboul le 13 septemb « j'ai reçu, Monsieur, par M. de Capmas vos vers nouveaux. m'ont étonné, même après *l'Ange et l'Enfant ;* c'est tout vo dire (5). »

Pourtant ce n'était peut-être pas assez dire. La vérité est que *Christ à Gethsémani* est bien supérieur à *l'Ange et l'Enfant*, poés qui nous semble un peu surfaite. Que lisons-nous dans la noti biographique et littéraire qui figure en tête de la sixième éditi des *Poésies* de Reboul (6), publiée en 1842 ? L'auteur anonyme cette notice s'extasie naturellement sur *l'Ange et l'Enfant.* « N chant de Reboul, dit-il, n'a trouvé autant d'admirateurs ; la pe

(1) Il avait prononcé son discours de réception à l'Académie française 28 mars 1830 ; en mai, il se mit à corriger les épreuves de son nouveau recu

(2) Lettre du 21 septembre 1830, à Virieu.

(3) Cette dédicace est conçue ainsi : « A son ami, M. Ferdinand de Capm ancien sous-préfet. » Les mots *à son ami* doivent être de 1836, après plusie années de bonnes et cordiales relations.

(4) *Harmonies*, III, v.

(5) Lettre du 13 septembre 1831, dont nous citons un extrait d'après notice de M. de Cabrières (page XXXIII). Lamartine était alors à Saint-Po M. Capmas et sa famille au château de la Roche (par Rouvray, Côte-d'Or

6. « Nouvelle édition ». — Paris, H. L. Delloye, éditeur ; se vend c Garnier frères, libraires. MDCCCXLII, in-16.

ture, la musique et la sculpture se sont inspirées à l'envi de cette composition d'un sentiment si religieux et si pur que l'on croit voir, à travers la transparence de la pensée et des vers, la rayonnante et douce figure de l'ange planant avec amour sur le berceau de l'enfant » (page XIII). J'avoue que cette vulgarisation indiscrète d'une inspiration poétique par tous les arts me cause un sentiment de malaise et une certaine défiance, et je suis tenté de relire telles pages célèbres où Leconte de Lisle affirme sa haute et hautaine conception de la « majesté de l'art » et exprime son dédain pour le goût français, « esclave des idées reçues », pour la critique, toujours si bienveillante « à la cohue banale des pseudo-poètes », pour cette littérature, enfin, qui, sous prétexte d'enseignement moral, ne tend qu'à « répandre dans le vulgaire, à l'aide du rythme et de la rime, un certain nombre de platitudes qu'elle affuble du nom d'idées (1) ». N'insistons pas ; on se rappelle les orgueilleuses formules du grand et puissant Olympien.

Certes, je ne prétends pas écraser Reboul sous un tel rapprochement ; tout ce que je veux dire, c'est que l'auteur des *Poèmes antiques* a posé dans ces pages un sûr criterium d'appréciation littéraire, et qu'il faut toujours y revenir pour juger de haut. Et puisque nous parlons de *l'Ange et l'Enfant*, nous pouvons dire que cette élégie est la mise en œuvre d'une idée gracieuse ; oui, cela est « joli », comme on dit ; mais c'est tout ; cela nous paraît même aujourd'hui assez insignifiant et plutôt fade. Cette élégie a quelque chose qui sent un peu le poncif ; elle a ce quelque chose qui provoque l'attendrissement facile, à peu près comme les chromos de l'imagerie religieuse ou comme les douceurs des romances sentimentales. Et cependant, pour beaucoup de gens, le nom de Reboul reste exclusivement attaché à *l'Ange et l'Enfant*. Lamartine, lui, le grand lyrique, ne pouvait s'y tromper. Au contraire, *le Christ à Gethsémani* qui, d'ailleurs, est loin d'être un chef-d'œuvre, témoigne d'un certain souffle ; l'effort vers la haute poésie y est louable, plus louable assurément par l'intention que par le succès ; mais enfin le lyrisme a soulevé le poète. On comprend que Lamartine ait apprécié cette manifestation d'un talent plus vigoureux, et qu'elle l'ait, comme il le dit, « étonné ».

Nous arrivons à l'année 1832 ; c'est l'année où Lamartine partit pour l'Orient. En allant de Lyon à Marseille, il s'arrêta à Nîmes, disais-je plus haut (2), et fit visite à Reboul. Cette visite, si

(1) Etudes sur *les Poètes contemporains* ; *Avant-Propos*, pages 237-242 du volume intitulé : *Derniers Poèmes* (Lemerre). — Ces études sont de 1864.

(2) Voir *Revue des Cours et Conférences*, n° du 18 avril 1912, page 273.

vivement attendue par Reboul, et plusieurs fois promise, annoncée, différée par Lamartine, fut enfin réalisée ; elle ne peut se placer qu'entre le 15 et le 20 juin 1832, et M. de Cabrières, qui l'a fixée « vers le mois de mai 1832 », a fait erreur ; mais il n'avait pas à sa disposition, comme instrument de contrôle, la correspondance générale de Lamartine publiée depuis sa notice sur Reboul.

GUSTAVE ALLAIS.

Rennes, 1er mai 1912.

---

# Les moralistes français du XVI^e au XVIII^e siècle

**Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La doctrine de La Rochefoucauld ; M^me de Sablé ; Jacques Esprit.

Dans notre dernière leçon, nous avons cherché à connaître La Rochefoucauld considéré comme auteur de ces *Maximes* qui parurent de 1665 à 1678. Nous avons étudié en lui successivement l'homme d'intrigue, le frondeur dont les ambitions furent déçues, le découragé, le malade enfin que des femmes distinguées entourèrent jusqu'à sa mort. Nous avons fait ensuite l'histoire du livre ; nous avons constaté qu'il était sorti des causeries à bâtons rompus, des entretiens variés, des conférences parfois réglées où se plaisaient les hôtes de M^me de Sablé. A table, on dissertait avec conviction sur des sujets gastronomiques, et l'on passait en revue les qualités diverses du potage aux carottes, de la sauce verte, de la marmelade, de la confiture. Au salon, l'entretien prenait un autre caractère : on causait sur toute chose, et toute chose, selon la mode du temps, était un prétexte à moraliser. La Rochefoucauld, rentré chez lui, donnait, durant les longues insomnies que lui causaient la goutte et les rhumatismes, une forme définitive aux pensées qu'il avait retenues de la conversation ; il les frappait en médailles.— Il nous faut maintenant étudier de plus près les *Maximes*, les analyser si possible, tout au moins les discuter et juger la doctrine qu'elles contiennent.

Le titre indique suffisamment que l'auteur a voulu faire un ouvrage de morale ; au XVI^e siècle, on l'eût intitulé sans doute : *Adages* ou *Apophtegmes*. Le savant Huet, traduisant en latin les *Maximes*, les appelait : *Axiomata*. Ce sont plutôt des paradoxes ; ce sont surtout des adages ; mais ces adages sont essentiellement modernes et ne doivent absolument rien à la sagesse

antique. Le seul livre qu'ait jamais feuilleté l'auteur, c'est l vie du monde, ou le cœur humain. Reste à savoir s'il y pouvai lire à livre ouvert.

Évidemment, il n'y a pas lieu de chercher dans les *Maximes* un composition savante. Les *Maximes* sont des pensées détachées nées de causeries diverses, de conversations sur toutes matières Aussi une table des matières était-elle indispensable ; et en têt de chaque édition de ses œuvres, La Rochefoucauld n'a pa manqué de cataloguer leur contenu. Grâce à cette table, on peu rapprocher les passages qui traitent de sujets analogues, établi des comparaisons intéressantes. Et un éditeur, poussé par u besoin de méthode peut-être excessif,a détruit l'ordre dans leque La Rochefoucauld avait publié les *Maximes* pour les classe alphabétiquement. Il n'y a donc dans les *Maximes* aucun plan Mais toutes les maximes sont réunies par un lien étroit, indis soluble : c'est l'idée fixe, l'inspiration générale. Les *Maxime* sont pour ainsi dire une collection d'arguments destinés à sou tenir une thèse générale : et cette thèse tient en trois lignes

Il est rare qu'un livre puisse être ainsi résumé en quelques mots J.-J. Rousseau seul a subordonné des ouvrages tout entiers à u principe. Une phrase du début de l'*Emile* résume tout l'ouvrage « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des êtres; tout dé génère entre les mains de l'homme. » De même, les *Maximes* se ré sument ainsi qu'il suit :

L'amour de nous-mêmes est le principe de tous nos actes ;

Or, l'amour de soi est un vice ;

Donc nos prétendues vertus ne sont que des vices déguisés

Toutes les maximes sont des corollaires de cette thèse fondamen tale ; qu'on ouvre le livre à n'importe quelle page, c'est le mêm principe que l'auteur s'efforce d'étayer :

« L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que l crainte de souffrir l'injustice.

« Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu' est difficile de connaître les qualités de l'âme, et facile de con naître celles de l'esprit.

« L'amitié la plus désintéressé n'est qu'un commerce où notr amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner.

« La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un désir de rendr notre condition meilleure, une lassitude de la guerre, et un crainte de quelque mauvais événement.

« Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aise qu'on devienne infidèle, pour nous dégager de notre fidélité. »

Il est donc absolument vain de vouloir analyser les *Maximes*

c'est le principe fondamental de l'ouvrage auquel il faut s'attacher, ou s'attaquer, selon le cas.

On sait que le livre de La Rochefoucauld a soulevé des récriminations vives et des protestations indignées ; mais il ne semble pas qu'il faille en tenir compte. La Rochefoucauld lui-même a été étonné du fracas que faisait son ouvrage ; et comme il était la politesse même, il s'est dit qu'il avait des devoirs envers ses lecteurs, et il a cherché à ne pas choquer outre mesure ; de là viennent les modifications, les atténuations qu'il a introduites dans les *Maximes* ; de là les correctifs destinés à donner, dans une certaine mesure, satisfaction aux plus indignés. Il y a un tout petit mot qui revient souvent dans son livre, c'est le mot : *souvent* ; c'est aussi : *le plus souvent*, *chez la plupart des gens*, etc. Ce sont là des adoucissements qui marquaient que l'auteur tenait compte de certaines exceptions. Il faisait comme Boileau, qui, reconnaissant l'existence de quelques femmes exceptionnellement bonnes, disait ironiquement :

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer.

Mais il ne faut pas se préoccuper de ces restrictions et de ces atténuations que La Rochefoucauld a introduites dans son ouvrage contre son gré. Il faut prendre sa thèse dans toute sa brutalité. En 1675, la 4e édition des *Maximes* porte cette épigraphe : « Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés. » Supprimons l'adverbe d'atténuation, et nous aurons : « Nos vertus ne sont que des vices déguisés. »

Toute vertu est un vice, et un vice doublé d'un autre vice : l'hypocrisie ; toute vertu est doublement vicieuse. Brutus, pour qui la vertu n'était qu'un mot, se trouve singulièrement dépassé. La Rochefoucauld ne se contente pas de nier la vertu : pour lui, elle est un vice odieux.

Que vaut cette affirmation ?

Toutes les vertus sont des vices déguisés ; et ces vertus, il les passe en revue : amitié, constance, pitié, clémence, générosité, reconnaissance, valeur, chasteté, etc... ; et il arrive à la même conclusion. Mais si La Rochefoucault avait été moins ignorant, s'il s'était préoccupé un peu plus des étymologies, qui éclairent souvent bien des choses, il eût peut-être été moins paradoxal. Dans le mot *vertu* (*virtus*) il y a *vis*, la violence ; et l'étymologie même du mot en indique la signification : la vertu est une lutte contre le mal ; la vertu n'est pas l'innocence, qui consiste à faire le bien parce qu'on ignore le mal ; elle est un effort, un effort

pénible qu'on fait contre le mal. — La fameuse maxime « Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves dans la mer » a quelque chose de séduisant et de brillant. Mais est-elle autre chose que du clinquant ? A l'examiner en pur philologue, on s'aperçoit qu'elle dit exactement le contraire de ce que voulait dire l'auteur. La Rochefoucauld place l'intérêt à l'embouchure du fleuve, et il veut dire au contraire qu'il est à la source. Si l'intérêt est la cause première des actions humaines et des prétendues vertus, ce n'est pas en lui que celles-ci viennent se perdre.

Il ne faut donc pas être dupe. D'autant plus que dans le langage figuré, être vertueux signifie : ne pas se laisser entraîner, aller contre le courant, résister. — La Rochefoucauld répondrait sans doute : la vertu consiste à fuir le vice ; et l'on ne fuit le vice que par orgueil, par intérêt, par amour de soi.

Est-ce vrai ? Le lecteur indigné proteste. Mais les exclamations ne suffisent pas. Il allègue des exemples fameux : pour l'amour maternel, Andromaque ; pour l'amour conjugal, Eponine et Sabinus ; pour le patriotisme, Régulus ou d'Assas ; pour la charité, saint Vincent de Paul, etc... Mais ce moyen de réfutation n'est pas heureux. Les exemples, quels qu'il soient, ne prouvent rien. La Rochefoucauld aurait beau jeu pour dire que ce sont là des exceptions à une règle qui n'est que trop fondée. Et puis une réponse de ce genre serait par trop facile. Vous citez l'amour maternel, mais n'est-il pas intéressé ? La mère aime *son* enfant, *fructus ventris*, c'est-à-dire un être qui lui appartient en propre. L'amour conjugal ? N'est-ce pas une forme de l'égoïsme ? *Erunt duo in carne una.* Le patriotisme ? Le désir de la gloire n'y est-il pas mêlé ? Le patriotisme pur est un sentiment bien rare. La charité ? La Rochefoucauld pourrait alléguer une phrase de Bossuet lui-même qui dit en parlant des hôpitaux : « cette banque du ciel, ce moyen d'assurer et multiplier ses biens par une céleste usure. » Ainsi, ces arguments ne font que « blanchir ». D'autant plus que la morale religieuse, laïque, païenne vient au secours de La Rochefoucauld. Le législateur des Hébreux a donné ce précepte : « Tu aimeras ton prochain *comme toi-même.* » L'Eglise condamne l'amour pur ; elle condamne le quiétisme. La morale indépendante veut que l'on trouve dans la pratique de la vertu la suprême satisfaction. — Il ne faut donc pas foudroyer La Rochefoucauld par des exemples : il aurait beau jeu pour y répondre. La véritable façon de le réfuter, c'est de faire la part du feu. Toutes nos actions ont pour principe l'amour de nous-mêmes. Il est impossible que nous sortions de notre moi ; il est impossible de supprimer le moi qui pense, qui agit, et qui nécessairement ramène tout à soi. Peut-on

parler d'une douleur désintéressée ? Qu'est-ce donc que pleurer un mari, un fils, sinon faire un retour sur soi-même, et dire : Il était si bon pour moi ! Sa présence me rendait si heureux ! — Donc le moi est à la base de toutes les actions humaines. Il s'agit seulement de savoir si l'amour-propre, si l'égoïsme est toujours un vice. Il faut s'entendre. L'amour de soi qui consiste à faire le bonheur des autres, à servir sa patrie, à préférer les sentiments nobles aux appétits grossiers, c'est celui qui fait les héros et les saints. N'est-il pas méritoire ? Il y a donc là une querelle de mots. Si l'égoïsme ne doit pas être pris toujours en mauvaise part, ce sera faire un mauvais raisonnement que d'appeler vices déguisés les actes nécessairement intéressés, mais non pas hypocrites. La vertu, c'est proprement la lutte contre un amour-propre désordonné ; c'est l'effort pour atteindre à un amour-propre bien ordonné.

« C'est seulement cette négation constante, dit Prévost-Paradol, ou pour mieux dire, cette omission perpétuelle de ce fait incontestable, qu'il y a des actes vertueux dans le monde, qui est le côté faible de cet inimitable moraliste. Il a le plus souvent raison, mais il n'a pas toujours raison, et parfois il suffit pour le réfuter d'un coup d'œil jeté autour de nous ou en nous-mêmes. Confessons cependant qu'il serait vraiment irréfutable si, tout en accordant qu'il y a de la vertu dans le monde, il s'était seulement appliqué à montrer que l'amour de soi en est inséparable, et que, dans les profondeurs de notre être, la vertu et l'intérêt bien entendu se rapprochent au point de se toucher. Il est certain que l'acte le plus héroïque du monde, que le sacrifice le plus sublime, lorsqu'ils sont l'effet de la réflexion, viennent surtout de ce qu'on préfère à l'intérêt immédiat et passager qu'on sacrifie, l'intérêt supérieur et durable de l'être moral qui est en nous. Mais c'est précisément ce discernement des intérêts et ce sacrifice du moins noble au plus noble qui a reçu de l'humanité le nom de *vertu*, dénomination admirable, pleine de sens et de justesse, puisque ce sacrifice est le plus souvent douloureux et exige une certaine *force* pour l'accomplir. La vertu, lorsqu'elle est réfléchie et volontaire, est donc, si l'on veut, un art sublime de faire remonter l'égoïsme à sa source la plus élevée, et si La Rochefoucauld n'avait pas dit autre chose, il aurait eu raison ; mais il est décidé contre lui par toutes les langues humaines qu'épuré de la sorte et appliqué uniquement à la conservation et à l'accroissement de l'être moral, l'égoïsme perd son nom pour faire place à un mot plus noble, comme si la conscience de l'humanité s'était justement refusée à caractériser de la même manière deux façons d'entendre

l'intérêt personnel et de poursuivre le bonheur. Il y a donc une façon basse et étroite de s'aimer qu'on appelle le vice, et une façon intelligente, courageuse et presque divine de s'aimer qui s'appelle la vertu, et voilà la double source des actions humaines. Quant à cesser de s'aimer soi-même de l'une ou de l'autre façon, quant à cesser de chercher son bien en ce monde ou son salut dans l'autre, comme disent les chrétiens, on ne peut l'exiger de l'homme sans renverser d'abord, non seulement les fondements de l'âme humaine, mais l'ordre général de la nature qui a fait de l'amour de soi, c'est-à-dire du besoin d'être et de durer, le principe même de la conservation et du mouvement de l'univers. »

Cette belle page résume, semble-t-il, admirablement le débat. La Rochefoucauld n'a pas fait cette distinction. Comme Alceste, son contemporain, peut-être son frère, il est accablé d'un « noir chagrin », il est pessimiste. D'où lui vient cette tendance?

La Rochefoucauld avait échoué dans toutes ses entreprises ; il avait manqué sa vie ; les déceptions de son ambition immense le portaient naturellement au pessimisme. Mais, et surtout, il n'a connu que la cour et les courtisans : c'est aux gens de cour qu'il s'attaque dans les *Maximes*, et tout le mal qu'il en dit est malheureusement bien fondé. Comme Retz et Saint-Simon dans les *Mémoires*, comme Bossuet dans certains sermons, comme La Fontaine dans ses fables, il s'en prend aux courtisans, dont il eut tant à souffrir. Mais la cour n'est pas l'univers tout entier. La Rochefoucauld était trop peu instruit, trop grand seigneur, trop malade aussi pour bien connaître la société, et cette partie de la société, la plus considérable, qu'on peut appeler le *tout le monde*. Il ne connaissait pas toutes les données du problème : rien d'étonnant si la solution qu'il en a donnée n'est pas juste.

Sylvestre de Sacy éprouvait à l'égard de La Rochefoucauld une répugnance invincible ; selon lui, la lecture des *Maximes* flétrit l'âme, rabaisse le cœur, parce que l'auteur, ayant montré à l'homme sa bassesse, n'a pas parlé de sa grandeur. La Rochefoucauld, qui vivait dans le siècle le plus chrétien qui fût jamais, a toujours affecté d'ignorer l'existence du christianisme. C'est le point qui nous reste à examiner.

Beaucoup d'entre les *Maximes* sont nées dans le salon de M^me^ de Sablé. Or il n'y a pas dans l'ouvrage une trace de christianisme. La première édition s'ouvrait par un avis au lecteur où l'auteur prenait quelques précautions à ce sujet, et prétendait que les *Maximes* étaient de tout point conformes à la doctrine du christianisme. Mais cet avis était de Segrais ou de La Chapelle ; et l'année suivante, La Rochefoucauld le fit supprimer. D'autre part,

n'y a pas trace d'hostilité contre la religion ou contre les ecclé-
astiques ; on ne trouve rien contre les dévots, alors qu'on jouait
our la première fois *Tartuffe* et *Don Juan* (1664-65). Assurément
y avait là un parti pris. Il continuait la tradition des Du Vair,
es Coëffeteau, des Senaut, qui s'étaient efforcés d'établir une dis-
nction nette entre la morale laïque et la morale chrétienne. La
ochefoucauld savait bien qu'il y avait à côté de lui des moralistes
hrétiens : Bossuet, Bourdaloue, Pascal, Nicole. Il a sûrement
onnu les *Pensées* de Pascal et les *Essais* de Nicole. Mais il n'a
mais introduit dans son ouvrage la note chrétienne.

Cela ne l'empêcha pas d'avoir comme amis et collaborateurs des
oralistes chrétiens, M^me^ de Sablé, Jacques Esprit, dont il nous
ut dire deux mots.

M^me^ de Sablé mourait en 1678, l'année même de la dernière
lition des *Maximes*. Cette année-là paraissait un petit volume de
aximes, de M^me^ de Sablé, qu'on joignit, au XVIII^e^ siècle, à toutes
s éditions de La Rochefoucauld. C'était leur faire beaucoup d'hon-
eur. Elle contiennent des remarques sensées, parfois fines, moins
rimonieuses que celles de La Rochefoucauld, souvent d'inspira-
on chrétienne. Mais elles manquent de concision et de netteté.
e sont des médailles mal frappées. Les éditeurs ont été mal ins-
rés de publier en 1678, en même temps que les *Maximes* de La
ochefoucauld, ce petit volume qui contient ou bien le reliquat
es discussions qu'avaient eues M^me^ de Sablé et La Rochefoucauld,
u bien les mêmes idées repensées et délayées par un auteur de
oindre génie.

Un autre collaborateur de La Rochefoucauld faisait paraître la
ême année un volume intitulé : *La Fausseté des vertus humaines*.
était Jacques Esprit, de l'Académie française, personnage sin-
ulier, très roturier, très bien accueilli à l'hôtel de Rambouillet
dans les autres salons. On a dit que son livre est une sorte de
mmentaire des *Maximes*. Ce n'est pas juste. *La Fausseté des*
*rtus humaines* est aux *Maximes* ce que le *Traité de la Sagesse*
ait aux *Essais*. Cet ouvrage touffu, quoique méthodique à l'excès,
t une revue générale de toutes les vertus humaines, que l'auteur
xe toutes de fausseté. Il cite peu d'exemples à l'appui de ses
firmations, mais il multiplie les références, les citations grec-
ues et latines. Les conclusions sont peu variées : il n'y a de ver-
eux que le chrétien véritable. J'ai peine à croire que Jacques
sprit ait pu être le professeur, le directeur de conscience de La
ochefoucauld.

En définitive, c'est ce dernier seul qui subsiste. Il n'a pas fait
ole. On le lit comme on lit *Werther*, *René*, *Obermann*. Mais il a

droit à la « reconnaissance de la postérité » ; il a décrit « en quel ques traits immortels ces désolantes régions où s'est fièrement e tristement promenée son âme ». C'est un très grand écrivain. Bru netière le conteste : il soutient que sa valeur a été surfaite, il l'ac cuse de s'en prendre aux autres de ses propres défauts ; il lu accorde seulement le titre de « rare écrivain », parce qu'il fut sou vent original, parfois exquis. C'est là un jugement injuste. Nou nous en tiendrons à l'avis de La Bruyère, qui s'y connaissait lu aussi :

« Son unique pensée, comme multipliée en mille manières diffé rentes, a toujours, par le choix des mots et par la variété de l'ex pression, la grâce de la nouveauté. »

---

# La civilisation intellectuelle en France à l'époque de la Renaissance.

**Cours de M. ABEL LEFRANC,**

*Professeur au Collège de France.*

## Le Roi et la Cour.

Dans notre dernière leçon nous avons commencé par exposer des considérations très générales sur le rôle de la France en Egypte et sur l'influence qu'exercent notre civilisation et notre littérature dans ce pays. Puis nous avons remarqué combien grande est la place que la littérature elle-même occupe à notre époque. Je vous ai déjà dit qu'il suffit, pour s'en rendre compte, de remarquer le nombre considérable d'éditions classiques qui sont absorbées en une année. Nous avons aussi déploré l'absence d'une littérature vraiment populaire dans notre pays. On ne retrouve plus chez le peuple ces vieilles chansons qui meublaient jadis l'esprit et le cœur de nos pères. On ne peut plus en retrouver l'équivalent aujourd'hui, et il serait bien ridicule de prétendre que les romans populaires que les journaux livrent au jour le jour au public sous la forme de feuilletons les remplacent avec avantage. Puis nous avons été amenés à lire une lettre de Sully-Prudhomme écrite en faveur de la science contre les lettres, et nous avons eu l'occasion de voir combien elle était partiale et exagérée. A ce propos, j'ai cité plusieurs poésies : en particulier, les *Constellations* de Sully-Prudhomme et quelques vers d'un des plus beaux poèmes de Samain. Si vous tenez à les revoir, je vous dirai qu'ils font partie de ce recueil admirable : *Au flanc du vase*. Puis j'ai cité encore quelques œuvres nouvelles qui étaient capables de nous intéresser. J'ai donné aussi quelques renseignements sur le règlement nouveau du Collège de France et j'ai terminé cette leçon en vous présentant un résumé de mon cours de l'année dernière que vous pourrez d'ailleurs retrouver dans l'annuaire du Collège de France.

Mais il est inutile de revenir là-dessus. Arrivons tout de suite au sujet qui nous intéresse. Vous savez que nous entrons mainte-

nant dans la plus belle période de l'histoire du XVIe siècle : celle qui va de 1520 à 1547. C'est précisément au cours de cette période que vont se poser les plus grands problèmes. Mais avant de les aborder, je crois qu'il est nécessaire d'attirer votre attention sur un point de la plus grande importance : je veux parler du rôle de la cour.

Or, à ce propos, une première question se pose : où se tenait la cour ? Vous savez que la plupart du temps le roi et sa nombreuse suite voyageaient à travers toute la France. Je vous l'ai déjà dit la dernière fois ; mais je veux aujourd'hui vous apporter des renseignements plus précis, et je m'appuierai pour cela sur l'*Itinéraire du roi*, tel qu'il a été reconstitué d'après le *Catalogue des actes de François Ier*. Ainsi, le roi et la cour ont eu l'occasion de visiter les provinces une à une, d'y séjourner, de voir les paysages et d'étudier les mœurs des habitants. C'est là un fait essentiel qui a eu, comme nous l'avons déjà fait remarquer, une influence considérable sur la diffusion des lettres, des sciences et des arts à travers toute la France. Les savants les plus obscurs pouvaient se trouver en contact parfois pendant plusieurs jours avec la cour qui représentait le milieu le plus raffiné de l'époque. Le roi ne peut plus être considéré comme une entité vague, il se trouve perpétuellement en contact avec son peuple, il vit, pour ainsi dire, côte à côte avec lui. Aussi pour vous apporter au sujet de ces voyages des documents véritablement précis, je veux, sans d'ailleurs abuser des énumérations, vous donner le détail de l'*Itinéraire du roi* pendant les deux premières années de son règne. Nous verrons que jamais une cour n'a mené une vie aussi nomade. Ces voyages amenaient des fêtes perpétuelles à travers toute la France ; ce qui avait pour résultat de forcer quantité de petites villes ou de bourgades à s'ingénier pour dépasser leur voisine. Pour vous en rendre compte, il suffirait de considérer quelques-unes des plaquettes qui ont été publiées à l'occasion de ces réceptions somptueuses, comme celle qui porte ce titre, par exemple : *L'entrée de François Ier dans la ville de Béziers*. Presque toutes les villes firent de grandes dépenses, surtout dans le domaine plastique. De plus, on faisait composer des poèmes ou représenter des tableaux vivants. On comprend dès lors quelle influence les pérégrinations de la cour ont eue sur le développement du goût de la province. Cela engageait surtout les villes à multiplier la construction des monuments civils ou religieux, et d'autre part, grâce à ces voyages, les idées littéraires ou scientifiques pouvaient rapidement se propager à travers tout le pays de province en province.

A ce propos, songeant au tableau de la France qui a été tracé

par Michelet ou par celui que M. Hanotaux a mis en tête de son *Histoire du cardinal de Richelieu*, j'avais l'intention de composer aussi, à l'aide de cet *Itinéraire*, un tableau de la France à l'époque des premières années du règne de François Ier. J'avoue que c'eût été trop long, et je vous renvoie pour cela aux différents récits de l'époque. Ainsi considérons notre itinéraire en lui-même. Au lendemain de la bataille de Marignan, en janvier 1516, le roi passe à Milan, à Verceil et à Turin. Il s'arrête à Sisteron, où il rencontre sa mère Louise de Savoie, visite la Sainte-Beaume, un vieux pèlerinage provençal, et toujours en compagnie de sa mère passe à Saint-Maximin, s'arrête quatre jours à Marseille, se rend à Aix, la vieille ville parlementaire, à Arles, où il a tous les loisirs de contempler les monuments laissés par les Romains. Puis ce sont des excursions continuelles à Tarascon, à Avignon, qui était alors, encore plus qu'aujourd'hui, un véritable musée, et à Orange. Ainsi le roi avait eu l'occasion d'étudier sur place les différents monuments laissés par la civilisation romaine en Provence ; on s'explique dès lors plus facilement son goût avisé pour l'architecture et les belles constructions. Le voilà qui passe maintenant à Pont-Saint-Esprit, à Valence et à Vienne. Il s'arrête deux mois à Lyon : mars et avril ; à ce propos, je ne veux point insister sur le tableau si intéressant de l'activité lyonnaise à cette époque et je me contente de vous renvoyer pour cela à l'édition de Rabelais à laquelle nous sommes en train de travailler. Puis nous voyons le roi à Crémieu, à Chambéry, à Grenoble ; il passe le mois de juin en Savoie et en Dauphiné, puis en juillet le voilà de nouveau à Lyon. En août il passe à Moulins, à Cosne-sur-Loire, à Montils-lèz-Tours, enfin à Tours et à Amboise. En septembre on le voit encore à Amboise ou à Blois, au centre même du jardin de la France et du pays de Rabelais. En octobre, le roi est à Paris, on le voit à Saint-Denis, il retourne à Paris, et en fin octobre le voilà de nouveau à Amboise, où il reste pendant novembre, décembre et janvier 1517. Durant l'année 1517, depuis la fin janvier jusqu'au 26 mai, le roi est à Paris et il séjourne tantôt à Vincennes, tantôt à Saint-Maur-les-Fossés, tantôt à Villeneuve-Saint-Georges, ou à Saint-Denis, où il assiste au magnifique couronnement de la reine Claude. A partir du 26 mai, le roi est de nouveau en voyage ; il passe à Compiègne, à Amiens et à Abbeville, où se trouvait encore récemment la maison de François Ier, que l'on vient malheureusement de transporter en Amérique. Quoique François Ier n'ait sans nul doute jamais habité cette maison, c'était dans tous les cas un type caractéristique de l'architecture de l'époque. Le roi visite ensuite la Picardie, il s'occupe de questions maritimes ou

coloniales ; en juillet, à Dieppe, il entre en relation avec Jean Ango. En septembre il arrive à Gaillon, où se trouvait un des plus beaux châteaux de l'époque, dont les bas-reliefs et les ornements sont aujourd'hui dispersés à travers toute la France. Puis le roi passe à Louviers et à Evreux. En septembre, il se trouve à Argentan, chez sa sœur Marguerite de Navarre. Il visite la Normandie. Puis en novembre on le voit à la Ferté-Bernard, à Blois, à Amboise, à Tours, à Plessis-lez-Tours où il reste jusqu'en mai. Le voilà ensuite dans cette ville qui nous est si chère, Chinon, puis à Angers en juillet, en août à Nantes. Il visite le Morbihan et la Bretagne, Vannes, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Brieuc, Ancenis, Dol, Rennes, Saint-Malo, où il s'intéresse sans nul doute aux travaux du port ; enfin il gagne Chartres et Paris le 8 novembre. Il y reste jusqu'en mars, et séjourne la plupart du temps au château de Saint-Germain-en-Laye.

Nous comprenons dès lors comment cette perpétuelle instabilité, ces longs voyages à travers les provinces, pouvaient mettre le roi en contact avec son peuple tout entier. Demandons-nous maintenant comment se faisaient ces voyages. C'était, on le devine, de la façon la plus imposante. La cour emportait avecelle les meubles qui étaient nécessaires et les tapisseries qui devaient orner les murs généralement nus des châteaux où l'on allait séjourner. Le roi recevait la plupart du temps l'hospitalité chez les grands de la province : honneur qui était à la fois désiré et redouté. Il faut d'ailleurs remarquer que, souvent, faute de mieux, il fallait se contenter d'une installation de fortune et que ces voyages laissaient aussi une grande place à l'imprévu. Imaginez aussi leur pittoresque et, pour cela, le mieux est encore de se reporter au prologue de l'*Heptaméron*. Evoquez sur les grandes routes ces cortèges interminables, cette longue file de voitures et de cavaliers. Il y avait d'ailleurs beaucoup de difficultés à voyager. Assurément le plus simple était encore de voyager à cheval. Or les bons chevaux sont rares, et sous le règne de Henri II la cour en manquait totalement. Pour comprendre l'envers de ces pérégrinations, pour sentir toutes les fatigues, tous les ennuis qui pouvaient résulter de ces longs voyages, songez que Budé leur attribuait ses maux de têtes et ne cesse de s'en plaindre au cours de sa correspondance. Mais il est vrai d'autre part que l'étiquette devait être beaucoup moins lourde que la fantaisie, l'imprévu et la liberté qui régnaient à la cour. Aussi comparez un instant la cour de François Ier et la cour d'Espagne. Quel contraste ! Je lisais récemment dans Bassompierre l'histoire du roi d'Espagne, qui mourut de congestion devant un brasier, parce que le dignitaire qui devait lui per-

mettre de changer de place était absent. Assurément, c'est là une histoire qui ne serait jamais arrivée chez nous.

D'ailleurs je veux ici vous apporter deux exemples, pour vous montrer combien la vie des grands était alors familière. Ecoutez d'abord ces quelques lignes extraites d'une lettre de Louis de Brézé au maréchal de Montmorency :

« Pour vous advertir de la chère que nous faisons pour cette « heure, c'est que le roi souppe souvent en petite compagnie chez « Mme l'Amyrale et à ma chambre (donc chez Diane de Poitiers), « là où il doit faire des beignets après disner et demain chez « Mme l'Amyrale. »

Ainsi le roi faisait lui-même des beignets. Quelle familiarité ! Quelle extraordinaire innovation ! Mais je veux encore vous apporter ici un fait d'un ordre tout différent et qui vous convaincra encore mieux. Je veux pour cela vous lire quelques vers extraits de *La coche*, le célèbre poème de Marguerite de Navarre. Les voici :

Par une sente, où l'herbe était plus basse,
Me desrobay (comme femme non lasse)
Hastivement, pour n'estre point suyvie,
Car de parler à nul n'avoye envie.
En mon chemin je trouvay un bon homme.
Là m'arrestay, en lui demandant comme.
L'année estoit, et qu'il en espéroit,
Qu'il avoit fait, qu'il faisoit, qu'il feroit
De maison, femme, enfans et mesnage,
De son repos et de son labourage.
Prenant trop plus de plaisir à l'ouïr
Qu'en ce que plus me souloit resjouir.

Ainsi voilà bien un texte formel montrant que la reine prenait plaisir à causer avec tel ou tel bon paysan, s'intéressait à lui, à ses travaux et à sa famille. Voilà, je crois aussi, qui suffira amplement à prouver que, grâce à ses voyages, non seulement le roi, mais encore ses proches, se trouvaient en contact permanent avec le peuple et ne dédaignaient point de s'intéresser directement à lui.

Je voudrais aussi vous faire remarquer les conséquences que ces voyages pouvaient avoir pour le développement de la langue française et sa diffusion à travers tout le pays. En effet, dans toutes les paroisses ils ont contribué à rendre la langue de la cour, c'est-à-dire en même temps la langue de l'administration, à la fois familière et indispensable. Ainsi elle ne risquait point de rester contenue dans une petite élite et dans la région parisienne. De là découle pendant tout le règne de François Ier un recul du latin bien facile à constater. On le parle de moins en moins dans les

délibérations des conseils et les plaidoiries; en 1510, on lui enlève les enquêtes; en 1535, on lui enlève les arrêts. Déjà en 1491 les conseils de la ville de Perpignan demandent que les requêtes se fassent en français. C'est encore la langue d'oïl qui à la fin du xv^e siècle, comme nous le montre M. Imbart de la Tour, est dans le Midi la langue officielle des délibérations provinciales et deviendra peu à peu celle des actes municipaux.

Pour en revenir à François I^er, je tiens à vous faire remarquer que c'est surtout dans les rapports des ambassadeurs vénitiens que nous pouvons trouver les renseignements les plus intéressants sur les occupations de la cour. En fait, l'occupation essentielle du roi, comme celle de beaucoup de ses successeurs, devait être la chasse. Navagero, qui ne fait que traverser la France, est tout disposé à admirer. Mais les autres ambassadeurs vénitiens, qui étaient obligés à la résidence, se montrent à bon droit plus sévères. « Notre ambassade dura quarante-cinq mois, s'écrie Marino « Guistiniano; durant ce temps, jamais la cour ne s'arrêta quinze « jours à la même place. » Il se plaint aussi de la cherté des vivres rendue excessive par les guerres, de la perte de ses chevaux morts en suivant la cour et ne cesse de crier misère. Il ne paraît pas exagérer. En effet, l'ambassadeur de Toscane, dans une lettre à Cosme I^er, nous confesse la même chose : « Cette cour n'est pas « faite comme les autres; on ne pense ici qu'à la chasse, aux « dames, aux festins, et à changer de lieux. Lorsque la cour s'abat « sur quelque contrée, elle y reste tant que durent les hérons, et « ils durent peu ; car entre le roi et les grands de sa suite, ils ont « plus de cinq cents faucons. On court deux fois sur le cerf, une « autre fois on va aux toiles, puis l'on change de logement. » Cavalli, qui remplaça Marino Guistiniano comme ambassadeur, évalue les dépenses de la chasse de François I^er à 150.000 écus, y compris les provisions, chars, filets, chiens, faucons et d'autres bagatelles, et il ajoute : « Si vous voyiez la cour de France, vous ne vous en étonneriez pas. » Car il faut compter encore au nombre de ces dépenses la construction et l'entretien des bâtiments, tels que chenils, fauconneries, héronnières, etc. D'ailleurs la chasse n'a jamais joué un rôle aussi prépondérant dans la vie des souverains, si ce n'est au xviii^e siècle, sous le règne de Louis XV. Mais à considérer le xvi^e siècle en lui-même, nous pouvons dire, en même temps que le comte Hector de la Perrière, que nous avons sous les yeux la grande époque de la chasse. Budé, s'adressant au roi François I^er qui lui avait commandé un traité de chasse, a pu dire sans trop de flatterie : « Sire, vous avez tellement poli et dressé « l'exercice de vénerie, qu'elle semble être parvenue à sa perfec-

tion. » (Voir *le Traité de la Vénerie* de Budé, traduit du latin en français par Loys Leroy, publié par Henri Chevreul, Paris, Aubry, 1864.) Assurément, pour tous les rudes capitaines de cette époque, courre le cerf, suivre le sanglier à travers les forêts impénétrables, les ravins profonds, les marécages, les fondrières, c'était la petite guerre avant la grande. A ce sujet, j'emprunte un témoignage bien intéressant au grand sénéchal de Normandie Louis de Brézé, époux de Diane de Poitiers. Voici ce qu'il écrit à propos des chiens :

Dieu sait en quelle joye mon cœur
Sera de les ouyr chasser.
Je ne crois pas qu'il soit chaleur
Ne travail qui me sceust matter ;
L'on y perd toute melencolie.
A mal fere ne peuvent hanter
Gens qui usent de tel mestier.

Vous savez d'ailleurs qu'on a appelé François Ier « le père de nos veneurs », et c'est assurément là un titre qu'on ne saurait lui contester. Dès lors, on comprend l'emplacement de château tel que celui de Chambord en Sologne, dans une région déserte où le paysage semble dépourvu de tout intérêt, et la construction d'autres châteaux dans des lieux sauvages ou inaccessibles. Ce que l'on recherche avant tout, c'est une contrée qui soit riche en gibiers, un pays de broussailles et de forêts. Le roi ne songe qu'à la chasse. Ecoutez à ce propos ces quelques lignes que Bernard de Médicis écrivait à Cosme Ier, de Fontainebleau : « Le « roi a un peu de fièvre ; dès qu'il ira mieux, il partira pour « Blois ; on a de grands projets de chasse. » Une autre fois l'ambassadeur de Venise reproche à François Ier d'avoir chassé en hiver et par un froid trop rude ; et le roi lui répond : « Par Dieu, « c'est la chasse qui m'a guéri ! » François Ier considérait d'ailleurs la fauconnerie comme un passe-temps secondaire. La chasse à courre avec ses dangers et ses fatigues, c'était celle qu'il aima jusqu'à son dernier jour. Aux personnes qui prétendaient le retenir, il répondait « que vieux et malade, il se ferait porter à « la chasse et que peut-être mort, il voudrait y aller dans un cer- « cueil ». Quand le mal qui devait l'emporter le saisit, il chercha à échapper à cette mort qui le suivait à la piste ; « il court, il va « successivement à Saint-Germain, à la Muette, à Villepreux, à « Dampierre, à Loches ; il revoit tous les lieux qu'il a aimés, « toutes les forêts où se joua sa jeunesse virile ; mais la mort le « gagne de vitesse et il tombe épuisé à Rambouillet pour ne plus « se relever ». Mais à ce propos laissons Brézé nous raconter une de ces chasses qui élevèrent si haut la réputation de François Ier

comme habile et opiniâtre veneur : « Je changerai de propos pour « vous conter comment mardy dernier ledict seigneur Roi partit « d'icy pour aller courre le grand cerf de Bryon qui fut failly « quand les Angleys y estoient, que nous couchâmes à Monffrault. « Il le courut deux jours et le détourna ledict seigneur et bailla « luy-mesme aux chiens au buisson propre, là où fut baillé l'aultre « fois ; de là où il nous donna tant d'affaires de donner le change, « et dehors qu'il se fortfigna de nous, en sorte que avant que nous « eussions deffaict ses finesses, la nuict nous princt ; toutefois « nous vîmes comment il retournoit sur luy et le suyvismes « jusques à la rivière que il passoit l'eau en Bryon. Ledict sei- « gneur délibéra de s'en venger le lendemain et pour le faire « descendit luy-mesme à pic et depuis la revue le suyvismes tant « que nous l'allasmes rebailler aux chiens, aux tailles qui sont à « l'autre bout de cette forest, où depuis que nous l'eusmes baillé, « ne courut pourtant plus d'une demi-heure, mais ce fut au plus « grand plaisir qu'il est possible de voir et vous asseure que le- « dict s'en alla aussi content qu'il fut jamais de chasse. Il ne « portoit que quatorze ; mais c'est une des plus belles testes que « vous vistes oncques prendre en France. »

Ainsi vous pouvez voir quel plaisir le roi prenait à courre le cerf. Mais il faut aussi remarquer que la chasse servait à traiter certaines questions de politique intérieure ou extérieure. C'est là que le roi conversait avec les ambassadeurs des puissances étrangères, ce qui, comme nous l'avons déjà vu, semblait bien désagréable aux envoyés de Venise. Mais je veux à ce sujet vous faire part d'une histoire curieuse qui se trouve dans l'*Heptaméron* et qui pourra nous montrer comment le roi sut un jour se tirer d'un fort mauvais pas, en profitant d'une occasion que la chasse vint lui présenter bien à propos. C'est l'histoire d'un comte Guillaume, qui était probablement à la solde de l'empereur d'Allemagne. Il entra de fort près dans la familiarité du roi, mais celui-ci, mis en défiance par ses amis, décida de l'éprouver. Ainsi le roi, « un jour qu'il alloit à la chasse, print la meilleure espée qu'il « était possible de voir pour toutes armes et mena avecq lui le « comte Guillaume, auquel il commanda de le suivre de près : « mais après avoir quelque temps couru le cerf, voyant le Roy « que ses gens estoient loing de luy, hors le comte seulement, se « destourna hors de tous chemins. Et quand il se veid seul avecq « le comte au plus profond de la forest, en tirant son espée, dit au « comte : « Vous semble-t-il que cette espée soit belle et bonne ? » « Le comte en la maniant par le bout lui dit qu'il n'en avait veu « nulle part nulle qu'il pensast meilleure. — « Vous avez raison,

« dist le Roy, et me semble que si un gentil homme avait délibéré « de me tuer et qu'il eust congneu la force de mon bras et la « bonté, accompagnée de cette espée, il penseroit deux fois à « m'assaillir : toutefois je le tiendrais pour bien méchant, si nous « étions seul à seul sans témoins, s'il n'osait exécuter ce qu'il « auroit exécuté entreprendre. » Le comte Guillaume lui respondit « avec un visage estonné : « Sire, la meschanceté de l'entreprinse « serait bien grande, mais la follie de la vouloir exécuter ne « serait pas moindre. » Le roi, en se prenant à rire, remist l'espée « au fourreau, et, escoutant que la chasse estoit près de lui, « picqua après le plustot qu'il peut. » Par la suite, ce comte se croyant démasqué demande au roi une augmentation de gages, et comme on la lui refuse il prend congé de lui. Par la suite, François Ier raconte l'aventure et montre comment il s'est tiré de ce mauvais pas d'une façon fort spirituelle et sans offenser l'empereur. On voit ainsi que le roi était capable à la chasse de traiter les affaires les plus graves avec le plus grand bonheur et qu'il pouvait ainsi ne point séparer son propre plaisir des soucis de la diplomatie. Mais il est encore intéressant de voir, à la suite du récit, les considérations de la reine Marguerite elle-même : « Quant « à moy, mes Dames, je ne voy point que aultre chose peust émou- « voir le cueur du Roy à se hazarder ainsi seul contre un homme « tant estimé, sinon que, en laissant la compaignie et les lieux « où les roys ne trouvent nul inférieur qui leur demande le com- « bat, il voulut faire pareil à celui qui doubtoit estre son enne- « my, pour se contenter lui mesme d'expérimenter la bonté et la « hardiesse de son cueur. — Sans point de faulte, dist la Parla- « mente, il avoit raison ; la louange de tous les hommes ne peult « tant satisfaire un bon cueur, que le savoir et l'expérience qu'il « a seul des vertuz que Dieu a mises en luy. » Ainsi pour être vraiment chevaleresque, il faut l'être pour soi seul : telle est la moralité que l'on pourrait dégager de ce récit, et voilà encore qui suffirait à prouver que dans ce recueil tant décrié aujourd'hui qu'est l'*Heptaméron*, on peut trouver des considérations très élevées et qu'on y voit plus que partout ailleurs des personnages qui parlent tout naturellement, sans chercher à se faire valoir devant la postérité ! Quant au style de Marguerite de Navarre, on ne saurait en dire que du bien, et même certaines phrases sont si parfaites qu'elles semblent avoir été écrites au XVIIe siècle. Aussi je ne peux m'expliquer les injustices de certaines histoires littéraires à l'égard de l'*Heptaméron*, et je suis tout heureux de vous apprendre qu'un érudit travaille en ce moment même à remettre la chose au point.

En terminant, je voudrais vous faire pénétrer à la cour. Ce qu frappe d'abord chez elle, c'est un instinct profond de sociabilité en même temps qu'un goût très marqué pour les lettres, en parti culier pour la poésie. Pour nous en rendre compte, il nous suffi d'ouvrir le recueil des *Poésies de François Ier et de Marguerite d Savoie*. Nous voyons que tous faisaient des vers à la cour, même les jardiniers de Fontainebleau lorsqu'ils envoyaient des légume au roi, comme le prouve la pièce suivante :

Les jardiniers de Fontaine bluau
Pour vous monstrer que ce lieu, qui est beau,
N'a nul pouvoir le vous faire oublyer,
Vous envoyent d'artichaux plain panier ;
Parmy cela de très bonnes grozelles,
Vous suppliant, que si non que les belles,
A tout le moins celles qu'ilz pensent l'estre,
Point n'y ayent part, ainsi qu'ailleurs aillent paistre.
Prenant au gré noz humbles escriptures,
Nos poires aussi, s'elles ne sont bien meures ;
Les deux cocombres, je les donne à Helly,
Mais qu'elle épouse le seigneur de Mailly.

Je ne crois pas que ces vers, si mauvais qu'ils paraissent, soien des jardiniers eux-mêmes. Dans tous les cas, voilà qui suffit pou nous montrer que les jardiniers eux aussi ne dédaignaient poin les belles-lettres et que le même esprit de civilité unissait le roi les grands et leurs serviteurs.

---

# Les ascendances de Louis XIV

**Cours de M. DESDEVISES DU DEZERT,**

*Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.*

## L'ascendance espagnole. — Philippe II. — Philippe III.

Avec *Anne d'Autriche* entrent en ligne de compte les ascendances espagnoles et autrichiennes.

Anne est la fille de Philippe III, la petite-fille de Philippe II, l'arrière-petite-fille de Charles-Quint; elle descend, à la quatrième génération, de Jeanne la Folle et de Philippe d'Autriche; à la cinquième, d'Isabelle la Catholique et de Ferdinand, de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne; à la sixième génération, du roi Jean de Castille et de Charles le Téméraire.

Hérédités très intéressantes et morbides. La race royale de Castille remonte au comte Pélage, porte-lance du roi Rodrigue, le dernier roi Wisigoth d'Espagne. Par Pierre de Cantabrie, père d'Alphonse Ier, elle se rattacherait même à la race royale wisigothique de Léovigilde et de Récarède (568-601). C'est une des plus nobles races de la terre.

Mais la descendance castillane est entachée de bâtardise. Henri II, de Transtamare, successeur de Pierre le Cruel, n'était qu'un fils naturel du roi Alphonse XI et de la belle Eléonore de Guzman.

Pierre a laissé dans l'histoire de Castille une trace sanglante. Voluptueux et féroce, il fit périr sa femme Blanche de Bourbon, après une longue captivité, eut simultanément pour maîtresses Marie de Padilla et Jeanne de Castro, tua son père don Fadrique et l'infant d'Aragon don Juan, et vécut en sultan dans le délicieux alcazar de Séville, dont il avait confié la construction à des architectes maures.

Il avait si mal traité son frère bâtard, don Enrique, que celui-ci fut réduit à s'exiler : Il traita avec le roi de France Charles V, et Du Guesclin lui amena 30.000 hommes avec lesquels il conquit la Castille (1366). L'année d'après, le prince Noir, fils du roi d'Angleterre Edouard III, la recouvra pour don Pedro, mais en 1368, Du Guesclin reparut en Espagne et battit don Pedro à Montiel. Le roi fut fait prisonnier et amené dans la tente d'Yvain Lakouët. Il se

trouva en présence de son frère Don Enrique. Les deux rivaux s'in jurièrent, se prirent corps à corps. Don Pedro terrassa son adver saire, mais un chevalier aragonais dégagea don Enrique, qui, d'u furieux coup de poignard, tua son frère et gagna la couronne.

Henri de Transtamare a mérité dans l'histoire d'Espagne u surnom singulier. On l'appelle : *El de las mercedes*, le roi de récompenses. Le bâtard dut acheter son royaume, et la royaut castillane, déjà très faible, s'affaiblit encore entre ses mains.

Son fils, Jean Ier, fut un prince paisible et malheureux. Il pe dit contre les Portugais la mémorable bataille d'Aljubarrota, mourut à trente et un ans d'une chute de cheval (1390).

Henri III, le Maladif ou le Dolent, essaya de remédier à l'inso lence des grands et à leurs rapines et mourut après seize ans d règne, laissant le royaume à son fils Jean, âgé de vingt-deu mois.

Le long règne de Jean (1406-1454) pourrait être appelé l'âg d'or de l'anarchie. L'Espagne du xve siècle était l'un des pays le plus intéressants de l'Europe ; divisée entre quatre Etats chrétien et un Etat musulman, elle était habitée par des chrétiens, de Maures et des Juifs, et les hommes entreprenants passaient à leu gré d'un pays à l'autre et même d'une religion à une autre. O peut dire, presque sans exagération, que l'Espagnol d'alors ava à choisir entre cinq patries et trois religions.

La féodalité castillane était infiniment moins oppressive qu chez les autres peuples de l'Europe ; les grands formaient ent eux des ligues ou *bandos*, qui permettaient aux gens turbulen de s'accommoder chez tel ou tel, au gré de leur fantaisie ; l riches villes formaient autant de républiques presque indépenda tes, où les artisans vivaient libres et à l'aise. L'Eglise, déjà rich et toute-puissante, était charitable et anarchique et, par cons quent, très populaire, et dans ce milieu varié, tumultueux et pitto resque, l'Espagnol vivait tout à fait à l'aise, libre comme l'oisea fier comme le barbare inaccoutumé au joug social.

Le règne de Jean II ne fut qu'une suite de guerres contre s grands vassaux, guerres coupées de négociations et de trêve sitôt rompues que jurées. Le roi eut longtemps pour confident pour bras droit don Alvaro de Luna, qu'il combla d'honneurs fit connétable. L'Espagne connut le déplorable régime des favori et la chute de don Alvaro fit seulement passer le faible don Jua sous le joug d'un nouveau ministre, don Juan Pacheco. Le roi Castille, qui avait vécu dans le souci et dans le chagrin, et ava échoué dans toutes ses entreprises, mourut désespéré, disant moine qui l'assistait à ses derniers moments : « Ah ! frère Jean

que n'ai-je été toute ma vie frère Jean, et non don Juan, roi de Castille ! »

Plus malheureux encore que lui, son fils Henri IV devint le jouet de ses sujets, qui finirent par lui faire accepter les rôles les moins honorables. Il est difficile d'imaginer scènes plus burlesques que celles dont la Castille fut alors le théâtre.

Marié fort jeune à la princesse Béatrix d'Aragon, Henri n'en avait point eu d'enfants ; il fit annuler son mariage et épousa doña Juana de Portugal, avec laquelle il demeura sept ans sans obtenir de postérité. Quand une fille lui naquit enfin, en 1462, tout un parti se forma à la cour pour refuser de reconnaître la légitimité de la jeune princesse, à laquelle la malignité publique donnait pour père don Beltran de la Cueva, favori du roi. Plutôt que de reconnaître « la fille à Bertrand » (la Beltranéjà), les nobles se réunirent à Avila et déposèrent en effigie le roi Henri pour proclamer à sa place son jeune frère don Alphonso. Après la mort d'Alphonse, ils se tournèrent vers sa sœur doña Isabelle et la voulurent proclamer reine de Castille. Isabelle refusa le titre de reine, mais accepta celui de princesse des Asturies, et le roi Henri fut assez faible pour abandonner sa femme et sa fille et pour reconnaître les droits de sa sœur au trône de Castille. Il ne lui demanda que de ne pas se marier sans son consentement, mais comme il ne lui proposait que des prétendants inacceptables, Isabelle résolut de se marier à son gré et épousa à Dueñas, en 1468, son cousin Ferdinand, prince d'Aragon.

Le roi de Castille abandonna alors le parti de sa sœur, jura solennellement devant les grands du royaume que la Beltranéjà était bien sa fille et la fit reconnaître par les Cortès comme princesse héritière de Castille. Cependant, à force d'habileté, en satiguant peu à peu cette volonté infirme, Isabelle parvint à rentrer en grâce auprès de son frère, qui délaissa une seconde fois les intérêts de la Beltranéjà. Puis, au moment de mourir (1474), Henri fut encore pris de remords et proclama une dernière fois la Beltranéjà comme sa vraie fille et sa droite héritière. Une guerre civile, qui eût pu devenir très sérieuse, suivit sa mort et dura deux ans. Grâce à l'énergie des jeunes rois, elle se termina à l'avantage d'Isabelle. La Beltranéjà dépossédée prit le voile au couvent de Sainte-Claire de Coïmbre, et le prédicateur prit pour texte de son sermon la parole évangélique : « Marthe a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas ôtée. »

Ferdinand et Isabelle régnèrent conjointement en Castille de 1474 à 1504, et leur règne est considéré comme l'époque la plus florissante et la plus noble de toute l'histoire d'Espagne.

Courageux et habile à la guerre, Ferdinand fut surtout un diplomate consommé. Il continua la vieille politique des rois d'Aragon et établit la prépondérance espagnole dans tout le bassin antérieur de la Méditerranée. Sans la découverte du nouveau monde, qui dévia la route de l'Espagne, la conquête espagnole de l'Afrique du nord eût sans doute commencé avec Ferdinand.

Isabelle fut encore plus remarquable que son mari. Cette belle reine blonde, aux yeux « entre verts et bleus », à la haute mine et à la noble allure, fut une grande souveraine et une véritable sainte. C'est à elle que revient tout l'honneur de la conquête de la Grenade, c'est elle qui a fourni à Colomb les moyens de découvrir le nouveau monde. Elle a eu un très noble idéal de justice et de progrès ; elle a donné à ses sujets la paix intérieure et l'ordre, elle a réformé la justice et l'administration, elle a bâti de splendides édifices (Saint-Jean des Rois à Tolède, cathédrale de Grenade), elle a fomenté les études latines en Espagne, elle n'a négligé aucun de ses devoirs, et on peut la citer comme le plus parfait modèle de la vertu espagnole. Sa grandeur morale est incomparable.

Jamais rois si puissants ne menèrent vie plus simple ni mieux remplie. Ferdinand était fils du vieux roi Juan d'Aragon, qui aimait rappeler le proverbe castillan : « Les raisins, la salade et les olives, voilà les mets du chevalier. » Devenu roi de Castille, il était resté frugal comme son père : « Restez à dîner avec nous, disait-il à un courtisan, nous avons un poulet. » Voyant un jeune seigneur couvert de satin, il lui faisait tâter le drap de son hoqueton et ajoutait : « C'est une bonne étoffe, elle a usé trois paires de manches. » Isabelle se vantait que le roi n'avait jamais porté d'autres chemises que celles qu'elle avait filées de sa main, et s'excusait auprès de son confesseur d'avoir porté quelques bijoux dans une cérémonie solennelle.

Ces grands princes ont cependant fait bien du mal à l'Espagne. Ils lui ont imposé le joug de fer du Saint-Office, ils ont expulsé les Juifs de leur État, ils ont converti violemment les Maures et préparé les guerres du XVI^e siècle et l'épouvantable proscription de 1609. La foi d'Isabelle s'est exaltée jusqu'au fanatisme et la politique de Ferdinand a été sans scrupules. Isabelle n'a pas voulu trahir Jésus une seconde fois en acceptant la rançon des Juifs. Ferdinand a trouvé dans l'Inquisition le frein terrible qui seul pouvait brider l'indomptable insolence de l'Espagnol.

Ferdinand et Isabelle avaient cru travailler pour l'Espagne ; ils travaillèrent en réalité pour l'Autriche. Ils marièrent leur fille aînée Isabelle à l'héritier de Portugal, leur fils Jean à Marguerite

d'Autriche, princesse de Flandre, leur seconde fille Jeanne à Philippe d'Autriche, prince de Flandre. Isabelle et Jean moururent sans enfants et la princesse Jeanne devint l'héritière présomptive de toute la monarchie espagnole, comme son mari Philippe d'Autriche était déjà l'héritier de la puissance autrichienne, des domaines de la maison de Bourgogne en Franche-Comté, Artois et Flandres, et éventuellement de la dignité impériale en Allemagne à la mort de son père l'empereur Maximilien.

L'alliance flamande ne fut pas heureuse. Philippe d'Autriche, habitué à la vie plantureuse des Pays-Bas, à la libre, joyeuse et bruyante gaieté des Flandres, s'ennuya tellement à la cour de ses beaux-parents, au premier voyage qu'il fit en Espagne, qu'il voulut partir, sans même attendre la naissance de l'enfant que sa femme portait dans son sein. Doña Juana ne le rejoignit que plusieurs mois après et constata avec désespoir qu'une autre femme avait pris sa place dans le cœur de son mari. La jalouse Espagnole fit raser la tête de la blonde Flamande. Philippe entra dans une colère terrible, frappa, dit-on, la princesse, la mit aux arrêts de rigueur, et, apprenant que Jeanne avait écrit à son père, se saisit du messager et le jeta dans un cachot si horrible que les cheveux du malheureux blanchirent en une nuit. La raison de doña Juana sombra dans cette tempête, et la mort de son mari, en 1506, acheva ce que la jalousie avait commencé. Jeanne la Folle vécut jusqu'en 1553, prisonnière au château de Tordesillas, sans avoir jamais recouvré la raison.

Les droits de Jeanne et de Philippe firent la fortune de leur fils Charles, prince de Flandre dès 1506, roi d'Espagne en 1507, archiduc d'Autriche et empereur en 1519.

Charles-Quint est une des plus grandes figures du XVIe siècle, mais c'est un grand politique bien plutôt qu'un grand homme ; il ne comprend qu'imparfaitement le sens de l'époque où il vit, il saisit mal l'importance du mouvement de la Renaissance, l'importance de la Réforme, la gravité des problèmes ouverts par la découverte du nouveau monde. Son idéal est suranné et mesquin, malgré son apparente grandeur. Il regarde dans le passé, il songe à ressusciter le saint-empire romain germanique, tel qu'il fut aux jours glorieux des Othon et de Charlemagne. Il prend le titre de Majesté, qui ne convient qu'à Dieu ; il importe en Espagne l'étiquette et les dignités de la cour de Bourgogne ; il y a un grand majordome et des majordomes de semaines, un grand écuyer, un sommelier du corps, un sommelier du rideau. A la vieille garde nationale des chasseurs d'Espinosa, il ajoute la garde wallonne et la garde allemande. Il dépense en un mois plus que Ferdinand et

Isabelle en un an. Il s'abat sur les Espagnes avec une nuée de Fla mands dédaigneux et avides qu'il investit de toutes les dignités de tous les postes lucratifs et qui traitent les Castilles en pay conquis. Bientôt chaque Flamand s'adjugera un riche Castilla qu'il pillera à loisir et qu'il appellera « mon indien ». Ces étranger se moqueront des mœurs nationales, de la sobriété espagnole, d la superstitieuse religion des naturels, ils blâmeront tout ce qu'il voient et tout ce qu'ils prennent, ils feront main basse sur le objets précieux, sur l'argent et sur l'or. Quand un paysan de Cas tille trouvera par hasard un doublon de Ferdinand et d'Isabelle il se signera dévotement avec la belle monnaie à l'effigie de Leur Altesses et dira : « Que Dieu vous sauve, ducat à deux têtes puisque M. de Chièvres ne vous a pas trouvé ! »

Quand l'Empire sera vacant et que Charles quittera l'Espagn pour briguer la couronne impériale, les Castilles se soulèveron derrière lui, et la Péninsule fera un dernier et glorieux effort pou conquérir la liberté, mais les divisions de l'aristocratie et de l bourgeoisie empêcheront la victoire du parti national. Les comu neros battus à Villalar et Juan de Padilla décapité, la libert espagnole sera muette pour trois siècles. Bâillonnée par l'Inquisi tion qui fait le Saint-Office visible au-dessus de toutes les têtes l'Espagne suivra désormais la route fatale qui la mène à la déca dence. C'est pendant deux siècles la course à l'abîme, et ce ser ensuite la pénible remontée du XVIIIe siècle, jusqu'au jou où les clairons français viendront réveiller la princesse endormie

Vainqueur sans générosité, que le vaincu soit son peuple o soit le roi de France, Charles-Quint installe en Espagne la monar chie formaliste et paperassière de la maison d'Autriche. Il y a tou en haut le roi, inaccessible, presque invisible, idole orientale qu'o n'aborde qu'avec crainte ; puis, au-dessous de lui, les Conseils marais ténébreux où vient s'enlizer toute attaque contre le pouvoi absolu. Conseil de Castille, Conseil d'Aragon, Conseil d'Italie Conseil des Flandres, Conseil des Indes, Conseil de l'Inquisition « l Suprême », comme l'on dit, pour marquer que le Saint-Office es la clef de voûte du système. Au-dessous des Conseils, plus rien qu des institutions en ruines : des fantômes de Cortès, des semblant de municipalités, des villes dont l'industrie décroît chaque jour des campagnes qui se dépeuplent pour fournir à César des soldats des matelots, des aventuriers qui vont, par delà l'Océan, conquéri le Mexique et le Pérou, découvrir la Castille d'or, chercher l'Eldo rado et le pays fantastique où coule l'eau de Jouvence.

Charles considère l'Espagne comme sa métairie ; c'est d'ell qu'il tire le plus clair de ses revenus et ses meilleurs soldats

il vit chez elle en étranger, il reste flamand, froid, hautain, sceptique et railleur. Petit, maigriot, avec ses cheveux et sa barbe roux, ses yeux pâles, son menton proéminent, il a déjà le type du dégénéré. Grand mangeur, il mâche mal, digère difficilement et devient de bonne heure entéritique et goutteux, mélancolique et taciturne. Le génie grandiloque de l'Espagne n'apparaît à cet étroit et clair esprit que comme une nouvelle forme de la folie. S'il lit sur la tombe d'un chevalier : « Ci-gît un homme qui mourut sans avoir connu la peur », il dira en souriant : « Ce monsieur n'avait sans doute jamais mouché une chandelle avec ses doigts. » Il appellera emphatiquement l'espagnol « la langue des dieux » ; mais il parlera français avec ses amis et allemand avec ses chevaux.

Et sur le tard, pris de dégoût devant son rêve ruiné, devant son empire miné par la révolte et l'hérésie, devant ses Flandres menaçantes, devant son Espagne dépeuplée, devant ses Indes noyées dans le sang, le mysticisme pessimiste de ses aïeux espagnols le reprendra, il abdiquera toutes ses couronnes et viendra s'enfermer dans la solitude de Saint-Jérôme de Yuste avec quelques moines, et passera dans le cloître les derniers jours de sa vie agitée et vaine. Il aura un jour la lugubre fantaisie d'assister vivant à ses funérailles. Il se fera coucher dans son cercueil, doublé de drap d'or : les cierges allumés autour de lui, il entendra se dérouler les longues psalmodies de l'office des morts, les chants de détresse du *Dies iræ*, la pompe symbolique de l'absoute, et il regagnera sa cellule à demi mort d'épouvante, comme un homme qui n'est point sûr d'avoir bien vécu.

Il avait passé en faisant le mal, son fils acheva la mauvaise œuvre et la fit tourner au désastre.

Philippe II, *le Prudent*, est Espagnol de la tête aux pieds, mais il semble n'avoir pris à son pays que ses défauts et ses tares. C'est un Espagnol, mais dans le pire sens du mot, pour tout ce qui est orgueil, fanatisme, entêtement, cruauté, non pour ce qui serait vaillance, grandeur d'âme et sainteté. Si un Espagnol s'étonnait que sa race ait été souvent maudite, il n'aurait qu'à regarder Philippe II, il saurait bientôt pourquoi.

Fils de l'empereur Charles-Quint et de la plus aimée de ses femmes, la grande impératrice Isabelle de Portugal, Don Philippe naquit en 1527 à Valladolid et fut de bonne heure appelé par son père à prendre part au gouvernement. Un portrait du Titien nous le montre dans ses jeunes années, gourmé dans son riche costume, les cheveux noirs et drus, la lèvre proéminente, l'air maussade et brutal. Duc de Milan en 1540, roi de Naples et de Sicile en 1554, il épousa la même année Marie d'An-

gleterre et déplut aux Anglais par sa morgue et son intransigeanc catholique.

L'année 1555 le fit roi d'Espagne, et la victoire de Saint-Quenti (1557) le mit sur le grand chemin de Paris. Il n'osa s'y engager e ne tira de sa victoire d'autre profit que le pillage de Saint-Quenti n honteusement saccagé par ses troupes.

A la mort de Marie Tudor, il songea un instant à épouser Elisa beth, mais la rusée Anglaise le connaissait assez pour ne pas s soucier de l'avoir pour maître, et le laissa retourner en Flandre où il était honni. En 1559, il fit la paix avec la France, épous Isabelle de Valois, fille de Henri II, laissa le gouvernement de Pays-Bas à sa sœur naturelle Marguerite de Parme, et regagn l'Espagne pour n'en plus sortir.

En dépit du Saint-Office, l'Espagne s'instruisait et la Réform commençait à y pénétrer à la suite de l'humanisme. Deux foyer de protestantisme furent signalés à Séville et à Valladolid Aussitôt les bûchers s'allumèrent : 14 hérétiques périrent dans le flammes à Valladolid, le 21 mai 1559. Un second autodaf plus solennel fut célébré dans la même ville après l'arrivée d roi ; deux cent mille personnes accoururent pour assister à la fête L'inquisiteur général Valdès lut la formule du serment qui obli geait le prince à soutenir le Saint-Office, et Philippe, debout, l'épé nue à la main, dit à très haute voix : « Je le jure. » Sept religieuse montèrent sur le bûcher ; un capitaine italien, don Carlos de Sese interpella vivement Philippe : « Pourquoi me laissez-vous brûler — Si mon fils était aussi pervers que vous, j'apporterais moi même le bois pour le brûler. » Des gens, simplement suspect d'hérésie, furent englobés dans les poursuites. L'archevêque d Tolède, don Bartolomé Carranza, ancien confesseur de l'empereur fut arrêté, remis au pape après huit ans de détention, et soumi à une pénitence canonique après neuf ans d'enquêtes à Rome Saint Ignace, saint François de Borgia, sainte Thérèse, Fray Lui de Léon eurent maille à partir avec le Saint-Office ; l'Eglise espa gnole fut bâillonnée comme l'était déjà la nation.

Pour empêcher la contagion par l'extérieur, les Espagnols reçu rent défense d'aller étudier aux Universités étrangères ; les Uni versités espagnoles durent brûler tous leurs livres suspects ; l'iso lement intellectuel de l'Espagne commença et n'allait pas tarde à étouffer la vive intelligence de la nation. Dès le début d XVII^e siècle, Cervantes nous montre l'inventeur d'une tête par lante se dénonçant lui-même à l'Inquisition et obligé par elle détruire son chef-d'œuvre. Plus tard, c'est l'inventeur de la col lerette appelée golille qui est à son tour inquiété comme novateu

et alchimiste. Au XVIIIe siècle, c'est Racine lui-même qui sera suspect au tribunal de la foi.

Tandis que ses prédécesseurs aimaient voyager par les Castilles, Philippe fixe sa résidence à Madrid, centre géométrique de la péninsule, mais bâti en plein désert, au pied du Guadarrama balayé par les vents « neuf mois d'hiver, trois mois d'enfer », voilà le climat. « Un paradis pour l'oreille, un enfer pour les yeux », voilà la ville où l'on n'entend que paroles magnifiques, où l'on ne voit que masures et voies fangeuses. L'Alcazar, lourde masse carrée bâtie sur la dune qui domine le Manzanarès, la vieille église de San-Andrès, la mesquine enceinte de la vieille cité qui s'arrête à la Puerta del Sol, voilà la capitale de la monarchie où le soleil ne se couche jamais. Les porcs de saint Antoine, abbé, remuent de leur groin la boue et les immondices qui couvrent les rues, se battent et galopent entre les jambes des passants, mais « Madrid seul est une cour » et « là où est Madrid, le monde se tait ».

Philippe cependant veut respirer un air plus pur et moins embrasé. A dix lieues de sa sordide capitale, il fait choix d'un enfoncement dans la Sierra, et c'est là, face au mur de rochers, qu'il va planter son palais.

Son palais sera un monastère politique et religieux : au centre, une église, grande comme une cathédrale ; à droite, un couvent de hiéronymites ; à gauche, le palais ; devant la façade immense et nue, une place d'armes et des bâtiments plus nus encore que le palais pour le logement des soldats et des officiers des administrations diverses.

Le style alors à la mode en Espagne est la somptueuse Renaissance qu'on appelle là-bas le style d'orfèvrerie, le plateresque. Philippe n'en veut point et trouve dans Herrera un architecte aussi ennemi que lui-même de la vaine ornementation. Ce qui fera la beauté du palais, ce sera l'énormité des dimensions, la qualité des matériaux, l'échelle colossale du plan. Tout est riche en soi, et pauvre de décor. Des sommes immenses ont payé ces façades de 162 et de 208 mètres de longueur, ces tours de 56 mètres de haut, ce dôme qui culmine à 95 mètres du pavé, ces blocs de pierre qui ont épuisé la carrière et que 40 paires de bœufs ont eu peine à traîner. On s'amusera à compter les 86 escaliers, les 1.200 portes, les 2.700 fenêtres du palais. L'église renfermera 42 autels et 7.500 reliques, le retable sera une façade de marbres précieux et de bronze doré, enrichie de statues et de peintures et haute de 30 mètres : la *pala d'oro* semblerait pauvre auprès de ce splendide frontispice.

Le roi bâtisseur surveille attentivement les chantiers et goûte à voir monter l'édifice, la joie la plus orgueilleuse et la plus pro fonde qui ait éclairé son âme secrète et sombre. Sur les roche de la Sierra, on montre encore un siège grossièrement taillé, o Philippe venait s'asseoir à la tombée du jour pour embrasse d'un coup d'œil tous les travaux du palais.

Ce n'est déjà plus le galant cavalier, peint par le Titien. Finie, jeunesse ; adieu, les habits de couleur éclatante, les galons et l broderies. Philippe s'habille de velours ou de drap noir, et s coiffe d'un chapeau de même étoffe plissée à gros plis. Au cou, un chaîne d'or à laquelle est suspendue la toison. De la fraise étroi émerge le visage pâle et jaune du roi bureaucrate et casanie La bouche, presque toujours muette, s'est faite plus amère plus dédaigneuse ; les yeux, déjà entourés de rides, ont le regar perçant et glacial que les poètes antiques attribuaient à Pallas le vaste front est comme un mur de granit derrière lequel s passe un drame formidable et invisible dont nul vivant ne conna le secret.

Philippe est si exclusivement roi qu'il n'a presque plus le temp d'être homme. Sa femme, la Française Isabelle de Valois, se meu d'ennui sans qu'il s'en aperçoive ; il aime ses filles, mais elles n sont pour lui que des pièces de choix sur son échiquier. Son fi Carlos l'inquiète par la bizarrerie de son humeur, par le défau d'équilibre de son esprit, il ne régnera pas, l'arrière-petit-fils d Jeanne la Folle vivra prisonnier comme sa bisaïeule. Un jour, Ph lippe réunit ses conseillers et leur parle « comme jamais ro n'avait parlé ». Il se lève et les conduit chez l'infant. A son aspec don Carlos est saisi d'une telle frayeur qu'il crie vers son père « Votre Majesté veut-elle me tuer ? » Le roi lui répond froideme de se calmer et que tout ce que l'on va faire est pour son bie Il fait clouer toutes les fenêtres de l'appartement du princ confie sa garde au duc de Feria et sort sans avoir même regard l'infant, qui meurt quelque temps après, victime de ses excès d table et de son désespoir.

Nul ne se connaît en son amitié. Au bout de dix ans de faveu il interrompt en plein Conseil don Diégo de Espinosa et lui d d'une voix tonnante : « Est-ce ainsi que tu mens ? »

Il témoigne à Antonio Perez une singulière faveur, une symp thie qu'on ne lui a vue pour personne. Un jour il s'en dégoût peut-être par jalousie, et le poursuit désormais d'une haine foll suivie avec une obstination diabolique.

Il croit à la légitimité de l'assassinat politique. Il met à prix tête de son grand adversaire Guillaume de Nassau. Il rassu

parfois ses ennemis, mais c'est pour les perdre plus sûrement. Quand il sait que ses troupes sont maîtresses de Saragosse, il écrit à celui qui les commande : « A la réception de ce billet, vous vous saisirez de don Juan de la Nuza, juge d'Aragon, et que j'apprenne sa mort en même temps que son arrestation. »

Ses passions sont violentes, mais se passent dans l'ombre ; on se dit à voix basse le nom de ses maîtresses, on échange en secret des propos plus offensants ; rien ne paraît, et les plaisirs apparents du roi déconcertent à force de niaiserie. Il fait jeter chaque matin un seau de poissons dans un bassin et s'amuse chaque soir à les pêcher.

Dans l'immense palais aux 2.000 fenêtres, il habite deux petites pièces placées derrière l'église et cachées à tous les yeux. Les hommes qui sont assez hardis pour pénétrer autour de lui sont introduits dans une cellule de moine, aux murs blanchis à la chaux. Pour tout luxe, une tapisserie et un Christ sculpté par Cellini ; pour tous meubles, une table de bois, une chaise de bois et un pliant sur lequel le roi étend sa jambe enflée par la goutte. Derrière lui, deux frères de Saint-Jérôme, debout et muets, les mains dans leurs larges manches. En face de cet homme terrible dont le regard vous pétrifie, le plus assuré perd contenance, et le roi, satisfait de l'effet produit, lui ordonne de reprendre courage : *Sosegad os*, « remettez-vous ». A côté du cabinet de travail est l'oratoire, qui s'ouvre sur la chapelle et permet au roi d'assister à l'office sans être vu.

Philippe passe sa vie à présider des Conseils, à se faire lire des dossiers, à les annoter de sa main, à signer d'innombrables pièces. Il prétend tout savoir et tout décider, et comme il est, après tout, aussi consciencieux qu'il est autoritaire et fanatique, il hésite sans cesse, et les retards finissent par paralyser toutes ses affaires. Sa conception générale de son devoir royal l'oblige à la guerre éternelle et générale. Il se considère comme le champion armé du catholicisme, comme le soldat de l'Eglise. Le pape lui paraît même si tiède qu'il le menaça un jour de se séparer de son obédience. C'est par motif religieux qu'il persécute ses sujets, qu'il extermine les Morisques révoltés, qu'il lâche le duc d'Albe sur les Flandres, qu'il allume l'épouvantable guerre des Pays-Bas. Dans ce duel de tout un peuple contre lui, peu s'en faut qu'il ne triomphe, mais la Fortune, qui se moque des desseins les mieux arrêtés et les mieux suivis, le détourne de sa route au moment où il croit tenir la victoire. A l'instant décisif où Alexandre Farnèse a rétabli la suprématie espagnole aux Pays-Bas et où la Hollande va succomber, une incroyable aberration saisit le roi

d'Espagne. qui lâche sa proie à demi morte pour se porter sur l'Angleterre. Le désastre de l'invincible Armada lui coûte 50 vaisseaux et 8.000 hommes, et quand il reçoit le généralissime de la désastreuse expédition, il ne lui dit que ces simples paroles. « Je vous avais envoyé combattre mes ennemis, non la mer et les vents. » Il fait célébrer des offices d'actions de grâces par toute l'Espagne pour remercier le ciel que le désastre n'ait pas été plus grand (1587).

Impuissant contre l'Angleterre, il croit être plus heureux contre la France, déchirée par les factions. Avec plus de modération, il réussissait peut-être à asseoir sa fille, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, sur le trône de France, mais son intransigeance autrichienne le perd, et la France, menacée du joug autrichien, acclame Henri IV.

Jamais Philippe ne s'avoua qu'il s'était trompé ; ni ses défaites ni sa ruine, ni l'état misérable de la nation, rien n'eut prise sur son orgueil. Il crut jusqu'à la mort avoir été « le soldat de Dieu » Il pensa que ses malheurs n'étaient que des épreuves. Il recommanda à son fils de suivre la même route et d'obéir aux mêmes principes.

La dévotion fut sa sauvegarde et son réconfort ; sa foi fut stérile, mais fut profonde, sa religion fut plus digne d'un sauvage que d'un civilisé, mais elle fut sincère, et si l'homme doit être jugé par l'intention plutôt que par les actes, Philippe ne doit pas être condamné, car l'intention fut droite et il la crut sainte. — *Et nunc erudimini* !...

Sa fin fut atroce. Au courant de l'été de 1598, les attaques de goutte, qui le travaillaient depuis longtemps, redoublèrent d'intensité. Il était à Madrid et voulut se faire rapporter à l'Escurial Le voyage en litière dura plusieurs jours et fut un long martyre le moindre mouvement arrachait au malheureux des plaintes et même des cris de douleur. Une fois arrivé à l'Escurial, le malade loin de se trouver soulagé, tomba plus bas encore ; les jambes enflées crevèrent, des ulcères dégoûtants se formèrent. Hurlant dès qu'on le touchait, Philippe se condamna à l'immobilité absolue et préféra pourrir dans sa propre ordure plutôt que de se laisser remuer. Pendant plusieurs semaines, sa lente agonie continua. Son lit, changé en fumier, rebutait par sa puanteur les infirmiers les plus courageux. Ecoutant des messes, communiant priant, répétant à satiété les noms de Jésus et de Marie, le roi endurait ses tortures avec un courage vraiment héroïque, trouvait encore la force d'adresser à son fils de sages conseils et montrait à tous quelle est sur les âmes les plus barbares l'indicible

puissance de la foi. Mais le tyran vivait toujours sous le chrétien ; ayant appris qu'un trésorier infidèle avait cru pouvoir le voler avant qu'il fût mort, il ordonna d'arrêter le coupable et le fit étrangler sous ses yeux. Il fut jusqu'à la dernière minute le maître inexorable qu'il avait voulu être.

De chaque côté du maître-autel de la grande église, à l'Escurial, se dressent deux splendides mausolées de marbres rares et de bronze doré. D'un côté, l'empereur Charles-Quint, couvert du manteau impérial et escorté de ses sœurs Léonor et Maria, de sa femme Isabelle, de sa fille Maria. De l'autre côté, Philippe, entouré de trois de ses femmes et de son fils Carlos. Toute l'histoire de l'Espagne au XVI^e siècle se groupe autour de ces figures de bronze. Charles et Philippe disparus, l'histoire est finie. Il faudra aller jusqu'à Charles III pour retrouver un semblant de roi.

Philippe III, successeur de Philippe II, n'eut de son père que la dévotion et les scrupules. Il entendait la messe tous les matins, il récitait neuf chapelets tous les soirs, faisait avec ses enfants la prière en commun et leur apprenait à répéter la formule chère aux Espagnols : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous ! » Mais il était incapable de comprendre et de remplir ses devoirs de roi ; les voyages, la chasse et les exercices pieux remplissaient ses journées : « L'infant, avait dit Philippe II, n'est que l'ombre d'un roi ; il est plus fait pour être gouverné que pour gouverner. » Le règne de Philippe III ne fut qu'une longue minorité sous le gouvernement fantasque et onéreux du duc de Lerma, puis du duc d'Uceda, son fils, qui le supplanta dans la faveur du roi.

Fils d'une princesse autrichienne, Philippe III avait au plus haut point le préjugé aristocratique. « Le règne des écuyers est fini ! » dit-il en apprenant la mort de son père, et il confia le pouvoir à don Francisco Gomez de Sandoval y Rojas, qui eut bientôt amassé une fortune équivalente à 400 millions de notre monnaie. Son page, don Rodrigo Calderon, devint bientôt comte d'Olivia et possesseur d'un revenu de 600.000 livres. La cour ne fut plus qu'un marché où tout fut à vendre et où tout s'acheta.

Ces malhonnêtes gens achevèrent la ruine de l'Espagne en adoptant une mesure devant laquelle Philippe II lui-même avait reculé. Les Morisques, vaincus sous le dernier règne, vivaient paisibles en Andalousie, en Murcie et en Valence ; une ordonnance royale du 11 septembre 1609 les expulsa de tous les domaines espagnols et ne leur permit d'emporter que leur biens meubles qu'ils pourraient porter sur eux. 40.000 révoltés furent massacrés dans les montagnes, le reste fut transporté en Afrique, où un grand nombre périrent. L'Espagne y perdit, suivant les calculs les

plus modérés, 500 à 600.000 de ses meilleurs agriculteurs et artisans. Certains auteurs font monter la perte jusqu'à 900.000 hommes..., cent fois ce qu'avait coûté le désastre de l'Armada.

Quelques années plus tard, le duc de Lerma crut son crédit ébranlé et se fit d'Eglise. Il obtint le chapeau de cardinal ; et quand son fils, le duc d'Uceda, l'eut supplanté dans les bonnes grâces du roi, il fut simplement exilé à Valladolid, tandis que Calderon était jeté en prison.

Sur la fin de son règne, Philippe III fut pris de remords. Le Conseil de Castille, consulté sur les maux du royaume, avait répondu par un rapport si lumineux et si désolant que la conscience du roi s'en alarma. Le sentiment de sa responsabilité et de son impuissance le pénétra de douleur. Il ne fit plus que languir et se désespérer. Il faillit mourir au retour d'un voyage qu'il fit en Portugal en 1619 ; il se crut sauvé par l'intercession miraculeuse de san Isidro Labrador, patron de Madrid, puis il fut repris de ses terreurs, de ses désespoirs et de ses accès de mélancolie. Les reliques des saints encombraient sa chambre, les offices s'y succédaient ininterrompus jour et nuit. Le 30 mars 1621, il fit venir son fils Philippe et lui dit d'une voix éteinte : « Je vous ai fait appeler pour que vous voyiez comment tout finit. » Dans le palais s'agitaient furieusement les factions ; les amis du favori d'hier : Lerma, les partisans d'Uceda, le favori du jour, et les créatures de don Gaspar de Guzman, le favori de demain, car Philippe IV devait avoir encore moins de volonté et de courage que son père.

Voilà la famille dans laquelle la politique de Marie de Médicis était allée chercher une reine de France.

---

# Sujets de devoirs

## UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

### Conférence d'agrégation.

J.-J. Rousseau, *la Nouvelle Héloïse.*

### Dissertation et leçon.

Apprécier ce jugement de J.-J. Rousseau sur *la Nouvelle Héloïse* : « Cet objet était de rapprocher les partis opposés par ne estime réciproque, d'apprendre aux philosophes qu'on peut roire en Dieu sans être hypocrite, et aux croyants qu'on peut tre incrédule sans être un coquin. Julie, dévote, est une leçon our les philosophes, et Wolmar, athée, en est une pour les into-rants. Voilà le vrai but du livre. » ( J.-J. Rousseau, *Lettre à Vernes*, 24 juin 1761.)

La conception première de *la Nouvelle Héloïse*; comment et ourquoi J.-J. Rousseau l'a modifiée.

*La Nouvelle Héloïse* et Clarisse Harlow.

Julie et Mme d'Houdetot.

La part de l'autobiographie dans *la Nouvelle Héloïse.*

La satire sociale dans *la Nouvelle Héloïse.*

La querelle du Jardin français et du Jardin anglais dans le livre V.

La prose métrique de J.-J. Rousseau dans le livre IV.

## LANGUE ALLEMANDE

### Thème.

*Agrégation, Certificats, Licence.*

#### LA ROME MODERNE.

A la suite de son compagnon, Pierre s'était engagé dans les rges rues désertes, d'une immobilité et d'un silence de cimetière. as une voiture, pas un piéton n'y passait. Certaines n'avaient ême pas de trottoir, l'herbe envahissait la chaussée, non pavée

encore, telle qu'un champ qui retournait à l'état de nature ; et pourtant, des becs de gaz provisoires restaient là depuis des années, de simples tuyaux de plomb liés à des perches... Mais surtout la désolation était les jeunes ruines, de hautes bâtisses superbes, pas finies, pas crépies même, n'ayant pu vivre encore de leur existence de géants de pierre, et qui se lézardaient déjà de toutes parts, et qu'il avait fallu étayer avec des complications de charpente, pour qu'elles ne tombassent pas en poudre sur le sol. Le cœur se serrait comme dans une cité d'où un fléau aurait balayé les habitants, la peste, la guerre, un bombardement, dont ces carcasses béantes semblaient garder les traces. Puis, à l'idée que c'était là une naissance avortée, et non une mort, que la destruction allait faire son œuvre, avant que les habitants rêvés, attendus en vain, eussent apporté la vie à ces maisons mort-nées, la mélancolie s'aggravait, on était débordé d'une infinie désespérance humaine. Et il y avait encore l'ironie affreuse, à chaque angle, de magnifiques plaques de marbre, portant les noms des rues, des noms illustres empruntés à l'histoire : les Gracques, les Scipion, Pline, Pompée, Jules César, qui éclataient là sur ces murs inachevés et croulants, comme une dérision, comme un soufflet du passé donné à l'impuissance d'aujourd'hui.

Alors, Pierre fut une fois de plus frappé de cette vérité que quiconque possède Rome est dévoré de la folie du marbre, du besoin vaniteux de bâtir et de laisser aux peuples futurs son monument de gloire. Après les Césars entassant leurs palais au Palatin, après les papes rebâtissant la Rome du moyen âge et la timbrant de leurs armes, voilà que le gouvernement italien n'avait pu devenir le maître de la ville sans vouloir tout de suite la recommencer, plus resplendissante et plus énorme qu'elle n'avait jamais été. C'était la suggestion même du sol, c'était le sang d'Auguste qui, de nouveau, montait au crâne des derniers venus, les jetait à la démence de faire de la troisième Rome la nouvelle reine de la terre. Et de là les projets gigantesques, les quais cyclopéens, les simples ministères luttant avec le Colisée ; et de là ces quartiers neufs aux maisons géantes, poussées tout autour de l'antique cité comme autant de petites villes. Il se souvenait de cette ceinture crayeuse, entourant les vieilles toitures rousses qu'il avait vues du dôme de Saint-Pierre, pareille de loin à des carrières abonnées... Cette fois, après deux mille ans de fertilité prodigieuse, il semblait que le sol fût enfin épuisé, que la pierre des monuments refusât d'y pousser encore. De même que dans de très vieux jardins fruitiers, les pruniers et les cerisiers qu'on replante s'étiolent et meurent, les murs neufs, sans doute, ne trouvaient plus à boire la vie dans

:ette poussière de Rome, appauvrie par la végétation séculaire l'un si grand nombre de temples, de cirques, d'arcs de triomphe, le basiliques et d'églises. Et les maisons modernes qu'on avait tenté l'y faire fructifier de nouveau, les maisons inutiles et trop vastes, outes gonflées de l'ambition héréditaire, n'avaient pu arriver à naturité, dressant des moitiés de façade que trouaient les fenêtres béantes, sans forces pour monter jusqu'à la toiture, restées là, nfécondes, telles que les broussailles sèches d'un terrain qui a rop produit. L'affreuse tristesse venait d'une grandeur passée si réatrice aboutissant à un pareil aveu d'actuelle impuissance, Rome qui avait couvert le monde de ses monuments indestructibles et qui n'enfantait plus que des ruines.

E. Zola, *Rome*

## Versions.

### I. — *Agrégation.*

*Penthesilea.* VI^ter^ Autritt, depuis : « Die Oberpriesterin. Nun, ihr eliebten, kleinen Rosenjungfrau'n... », jusqu'à : « Die Mädchen durcheinander). Fort zum Geschäft !... »

Avec commentaire.

### II. — *Certificat.*

*Michael Kohlhaas*, Luthers Brief an Kohlhaas, depuis : « Kohlaas, der du dich gesandt... », jusqu'à la fin.

Commenter en « lecture expliquée ».

### III. — *Licence.*

*Emilia Galotti*, I, 4, depuis : « Der Prinz. Bei Gott ! wie aus em Spiegel gestohlen », jusqu'à la fin.

1° Expliquer l'emploi du subjonctif dans la phrase : « Oder, meinen Sie, Prinz, das Raphaël... », et exposer, à cette occasion, emploi du subjonctif dans la proposition principale et dans la roposition subordonnée.

2° Quelle est la valeur de *ver* dans « versagt » ?

### IV. — *Certificat primaire.*

Même version que pour la licence, sans commentaire.

DISSERTATIONS ALLEMANDES.

I. — *Agrégation.*

*a*) Die Grundstimmung in Heines *Romanzero.*
*b*) Heines Balladentechnik.

II. — *Certificat.*

*a*) Wer ist in *Emilia Galotti* die Hauptperson
*b*) Worin besteht die Schuld der Emilia ?

III. — *Licence.*

Odoardo in *Emilia Galotti* und Musikus Miller in Schillers *Kabale und Liebe.*

DISSERTATIONS FRANÇAISES.

I. — *Agrégation.*

*a*) L'ironie de Heine et le pessimisme de Lenau.

*b*) Heine dit au début de ses *Geständnisse* qu'un Français spirituel l'a traité de « romantique défroqué » et il accepte la formule comme vraie. A-t-il tort, a-t-il raison ?

*c*) Que pensez-vous de cette déclaration de Heine : « Mit mir ist die alte lyrische Schule der Deutschen geschlossen vährend zugleich die neue Schule, die moderne deutsche Lyrick von mir eröffnet ward ? »

*d*) L'évolution religieuse et politique de Heine.

II — *Certificat.*

Lessing, poète dramatique

CERTIFICAT PRIMAIRE.

**Dissertation française.**

Quelle est la valeur pédagogique de cette déclaration que Gœthe prête à son Iphigénie ( V, 3 ) :

« Und folgsam fühlt'ich immer meine Seele
Am schönsten frei » ?

### Composition allemande.

Die Kulturentwicklung der Menschheit nach Schillers Gedicht *Das eleusische Fest.*

## LANGUE ANGLAISE

### Thème.

Bien que nous marchions depuis environ dix heures de temps, séance tenante, il est décidé à l'unanimité qu'il faut pousser ce soir même jusqu'à Saint-Gervais, quitte à pourvoir au transport des écloppés. Après bien des recherches, on parvient à trouver un char à bancs ayant pour maître et pour cocher un vétéran a jambe de bois ; mais ce brave homme est aussi agile et plus gai, très certainement, que la plupart de ceux qui jouissent de leurs deux jambes. Assis de bizingue, sur l'échelle du char, de là il guide, il fouette, il évite les ornières et répond aux questions tout en gouvernant sa jambe de bois, qui, tantôt logée en travers, barre le chemin et agace les haies, tantôt remise en place se livre contre le brancard ou chatouille la jument. C'est égal, tout vient à point. Les Savoyards ont des chars qui tiennent par quatre clous, des attelages de ficelle et des bêtes borgnes ; mais ils connaissent leur chemin, ils savent le danger, ils ne comptent que sur leur prudence, et l'on est plus en sûreté sur leurs plus misérables chariots que dans nos plus brillants phaétons. En fait de voiture, ne regardez qu'au cocher. C'est un aphorisme.

Ensuite, chacun son goût, il est vrai ; mais le mien, dépravé peut-être, me fait trouver un singulier agrément à monter sur ces équipages rustiques qui circulent lentement dans un chemin raboteux mais ombragé, pittoresque. L'allure me laisse le loisir de voir ; les cahots me représentent le mouvement de la marche ; je cause avec le cocher, qui est savant des choses de l'endroit ; je suis certain de lui plaire rien qu'en ne le dédaignant pas, rien qu'en lui parlant de sa bête qui nous traîne. Cette bête elle-même m'intéresse toujours : c'est la patiente compagne, quelquefois le soutien d'une famille, usant sa vigueur en paisibles mais laborieux services, et s'offrant à mes yeux comme l'emblème du serviteur fidèle et désintéressé. Sous la crinière en désordre, sous ce harnais misérable, je vois non pas la rosse, mais le noble animal vieilli dans des fatigues utiles ; et si, descendu du char, je trouve à le réjouir de quelque croûte de pain demeurée dans le fond de ma poche, j'en éprouve un plaisir véritable.

Nous cheminons en considérant le mont Blanc qui brille dans

toute sa gloire du soir. Mais il ne faut plus en chercher l'image dans ce limpide miroir où elle se reflétait autrefois avec tant de charme et d'éclat ; le lac de Chède a disparu ; il n'en reste qu'une petite flaque qui croupit entre des boues immondes vomies par la montagne. Il n'est pas à croire qu'il se reforme jamais. Heureux donc ceux qui l'ont vu !

RODOLPHE TÖPFFER.

**Version.**

The noonday sun
Now shone upon the forest, one vast mass
Of mingling shade, whose brown magnificence
A narrow vale embosoms. There, huge caves,
Scooped in the dark base of their aëry rocks
Mocking its moans, respond and roar for ever
The meeting boughs and implicated leaves
Wove twilight o'er the Poet's path, as led
By love, or dream, or god, or mightier Death.
He sought in Nature's dearest haunt, some bank,
Her cradle, and his sepulchre. More dark
And dark the shades accumulates. The oak,
Expanding its immense and knotty arms,
Embraces the light beech. The pyramids
Of the tall cedar overarching, frame
Most solemn domes within ; and far below,
Like clouds suspended in an emerald sky,
The ash and the acacia floating hang
Tremulous and pale. Like restless serpents, clothed
In rainbow and in fire, the parasites,
Starred with ten thousand blossoms, flow around
The grey trunks, and, as gamesome infants' eyes,
With gentle meanings, and most innocent wiles,
Fold their beams round the hearts of those that love,
These twine their tendrils with the wedded boughs,
Uniting their close union ; the woven leaves
Make network of the dark blue light of day,
And the night's noontide clearness, mutable
As shapes in the weird clouds. Soft mossy lawns
Beneath these canopies extend their swells,
Fragrant with perfumed herbs, and eyed with blooms
Minute yet beautiful. One darkest glen
Sends from its woods of musk-rose, twined with jasmine,
A soul-dissolving odour, to invite

To some more lovely mystery. Through the dell,
Silence and Twilight here, twin-sisters, keep
Their noonday watch, and sail among the shades,
Like vaporous shapes half seen ; beyond, a well,
Dark, gleaming, and of most translucent wave,
Images all the woven boughs above,
And each depending leaf, and every speck
Of azure sky, darting between their chasms ;
Nor aught else in the liquid mirror laves
Its portraiture, but some inconstant star
Between one foliaged lattice twinkling fair,
Or painted bird, sleeping beneath the moon,
Or gorgeous insect floating motionless
Unconscious of the day, ere yet his wings
Have spread their glories to the gaze of noon.

P. B. SHELLEY.

II. — When we are as yet small children, long before the time vhen those two grown ladies offer us the choice of Hercules, here comes up to us a youthful angel, holding in his right hand ubes like dice, and in his left spheres like mables. The cubes are f stainless ivory, and on each is written in letters of gold — 'RUTH. The spheres are veined and streaked and spotted eneath, with a dark crimson flush above, where the light falls n them, and in a certain aspect you can make out upon every ne of them the three letters L, I, E. The child to whom they are ffered very probably clutches at both. The spheres are the most onvenient things in the world ; they roll with the least possible npulse just where the child would have them. The cubes will not oll at all ; they have a great talent for standing still, and always eep right side up. But very soon the young philosopher finds that hings which roll so easily are very apt to roll into the wrong orner, and to get out of his way when he most wants them, vhile he always knows where to find the others, wich stay here they are left. Thus he learns — thus we learn — to drop ne streaked and speckled globes of falsehood and to hold fast ne white angular blocks of truth. But then comes Timidity, and fter her Good-nature, and last of all Polite-behaviour, all insis-ng that truth must *roll*, or nobody can do anything with it ; and o the first with her coarse rasp, and the second with her broad le, and the third with her silken sleeve, do so round off and mooth and polish the snow-white cubes of truth, that, when they

have got a little dingy by use, it becomes hard to telle them fro
the rolling spheres of falschood.

OLIVER WENDELL HOLMES.

## Dissertations.

*Agrégation et certificat secondaire.*

(En français ou en anglais au choix des candidats).
Le sentiment de la nature chez Milton.

*Licence.*

Commenter, au point de vue de la versification, le texte
Shelley ci-dessus.

*Certificat primaire.*

Rôle de l'œil et de l'oreille dans une classe de langues vivante

---

*Le Gérant* : FRANCK GAUTRON.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 30 6 JUIN 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIXe siècle

**Cours de M. STROWSKI,**

*Chargé de cours à l'Université de Paris.*

## Musset, Lamartine et Hugo après 1830. — Conclusion de la première partie du cours.

Je me propose de conclure aujourd'hui sur ce que je vous ai dit à propos de la poésie romantique dont l'étude nous a occupés pendant la première partie de ce cours. Je pourrais pour cela vous faire le portrait des derniers romantiques. Ce sont des figures extrêmement intéressantes : Gérard de Nerval, par exemple, ou Petrus Borel, celui qui fut surnommé « le lycanthrope » ou « le basilophage », c'est-à-dire « l'homme-loup » ou « le mangeur de rois ». Ceux-là ont exalté leur moi jusqu'à la folie. L'un d'eux, qui avait changé son prénom de Théophile en celui de Philothée, écrivait :

Je prends mon moi pour thème avec emportement.

Eh bien ! il en fut un peu de même pour tous les autres. Théophile Gautier nous raconte qu'il alla voir un jour Petrus Borel. Celui-ci habitait une maison en construction dans la banlieue d'alors, à Ménilmontant. Il s'y était campé comme il avait pu, avec un ami qui n'était connu que sous le nom de « compagnon miraculeux ». Ils étaient tout nus et faisaient la cuisine. On offrit à Gautier de goûter

la soupe. Elle était horriblement mauvaise, et Gautier fit la grimace. Alors le compagnon miraculeux, du ton le plus sérieux : « Oh ! le dimanche, dit-il, nous y mettons du sel. » Seulement, si cette façon de conclure la première partie de ce cours est extrêmement intéressante, il me semble qu'elle a l'air de manquer de respect à égard des grands romantiques. C'est pourquoi je préfère reprendre aujourd'hui l'étude de ces grands poètes, pour vous montrer comment s'est épuisée la grande sève poétique du romantisme, ou plus exactement comment on a passé de la poésie romantique à une autre forme de poésie. Le romantisme était d'importation étrangère ; comme une plante étrangère, il devait finir par s'étioler. Les poètes romantiques, dès qu'ils s'adaptèrent au génie français, cessèrent d'être romantiques. Musset nous en fournit un exemple bien triste, Lamartine un exemple beaucoup plus beau, Hugo un exemple viril.

Musset avait été le représentant de l'imagination romantique dans ses *Comédies et Proverbes* ; ses premières poésies sont merveilleuses de jeunesse et d'ardeur, elles témoignent d'un beau tempérament de poète. Mais vers l'âge de 21 ou 22 ans, il eut un grand malheur. Je n'insiste pas. Vous connaissez tous l'histoire de ses relations avec George Sand. Il revint d'Italie, abandonné, brisé. C'est une histoire extrêmement dramatique. Il fut comme foudroyé. Cependant il essaya de se reprendre à la vie. Il a écrit quelque part :

> Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur.

Mais c'est une pensée qui n'est guère juste. La douleur par elle-même n'est pas bonne. Je le dis pour les jeunes gens qui sont ici : la douleur n'est pas source de poésie. La douleur n'est pas salutaire, parce qu'elle est grande, mais parce que celui qui la supporte est déjà fort et grand par lui-même. La véritable source de la poésie, c'est la joie. Or, après le voyage en Italie, Musset n'a vécu qu'une longue agonie. Dès lors, le génie poétique s'éteignit en lui peu à peu, je veux dire le génie proprement romantique de la création libre, à la Novalis. On vit disparaître ce grand élan de poésie qui l'avait emporté dans sa jeunesse. Il suffit de lire les *Nuits* pour s'en convaincre. Les *Nuits* seraient son chef-d'œuvre, s'il n'y manquait ce je ne sais quoi qui fait dire qu'on se trouve en face d'une création originale et libre. Prenez la *Nuit de mai*. Vous savez comment Musset l'a composée. Il l'a écrite le soir, volets clos, assis devant sa table sur laquelle étaient placés deux couverts ; des flambeaux étaient allumés et il atten-

dait la Muse. Il écrivait ainsi comme sous la dictée de la Muse. Eh bien, l'œuvre est loin de répondre à ces conditions d'inspiration si poétiques et si romantiques. On trouve beaucoup de lieux communes dans la *Nuit de mai*. Quand la Muse indique au poète tout ce qu'il a à chanter, est-ce autre chose qu'un devoir français ? Disons, pour contenter tout le monde, un très bon devoir français.

La *Nuit d'août*, malgré quelques différences, présente les mêmes caractères. Le poète, plus loin de sa douleur, veut se reprendre à la vie. Ce n'est plus la Muse qui l'appelle, c'est lui qui appelle la Muse. La pièce est pleine d'émotion et elle prépare la *Nuit d'octobre*. Ici nous trouvons de très beaux vers, particulièrement ceux qui sont d'un rythme inégal. Mais quelle en est la raison ? C'est que le poète a oublié sa douleur.

Enfin, la *Nuit de décembre* est un mélange de vraie poésie originale et de lieux communs. Elle est originale dans la notation que Musset fait de son état particulier. Vous le savez déjà, Musset était en état de poésie quand il se dédoublait :

> Partout où j'ai voulu dormir,
> Partout où j'ai voulu mourir,
> Partout où j'ai touché la terre,
> Sur ma tombe est venu s'asseoir
> Un orphelin vêtu de noir
> Qui me ressemblait comme un frère.

Il n'y a pas davantage de poésie romantique dans les *Stances à la Malibran*, *Une soirée perdue*, *Une bonne fortune*.

Si maintenant nous passons de la poésie à la prose, le changement est tellement considérable, qu'il n'est personne à qui il échappe. Comparer à *Lorenzaccio* des pièces comme le *Chandelier*, *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, le *Caprice*, c'est opposer à un drame purement romantique, à de la pure poésie, des proverbes mieux faits sans doute que ceux qu'on écrivait autour de Musset, mais enfin des proverbes qui n'ont rien d'extrêmement original, qui ne nous transportent pas dans un autre monde.

Quant à son roman : la *Confession d'un enfant du siècle*, il est très difficile à lire aujourd'hui, et même à l'époque où il parut, on y sentait déjà trop la rhétorique.

Ainsi, peu à peu, à mesure que les années passent, ce talent tel quel se laissait aller au vice, à la paresse, à la douleur. Musset ne quittait plus le *Café de la Régence*. Il était odieux à voir. Un jour, Brizeux vint le trouver. Musset le reçut comme un charretier et l'injuria grossièrement, sans motifs. Le poète, il est vrai, s'en

rendait compte. Son frère nous a laissé de lui un sonnet bien touchant. Vous savez que, dans sa détresse, il était soutenu par une amie qu'il appelait « sa marraine ». M. Séché nous a parlé d'elle avec beaucoup de bonne grâce et beaucoup de tact. Sa marraine un jour lui fit des reproches et il lui répondit :

> Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice
> Laissez plutôt tomber quelques fleurs de pitié.

Il mourut misérablement, le 2 mai 1857.

Avec lui, vous avez vu comment, chez un grand poète, le romantisme a disparu peu à peu. Mais les raisons de cette disparition sont ici purement individuelles. Musset, frappé d'un grand coup, a cessé d'être lui-même parce qu'il n'a pas pu réagir. L'exemple de Victor Hugo et celui de Lamartine seront beaucoup plus instructifs, parce que les causes ici sont toutes générales.

Personne n'a compris aussi bien que Lamartine que la poésie est un acte rapide et instantané de l'âme. Le poète n'est pas un écrivain comme les autres. La poésie est un éclair ; elle n'apparaît qu'à de rares intervalles, dans des moments privilégiés. C'est un acte de foi, une prière, et l'on ne saurait prier à toute heure de la journée ; ou encore c'est comme un chant, un cri de l'âme. Ce cri s'échappe, puis le cours ordinaire de la vie reprend. Lamartine a été un pur poète dans les *Méditations*. Quand on a écrit une œuvre comme celle-là, on reste poète toute sa vie. Et tel a été le cas de Lamartine. Mais ce qu'il n'a pu garder, c'est ce grand élan créateur qui va chez lui de la vingtième à la trentième année. Les vers qu'il a composés ensuite sont très beaux et très habiles, mais les premiers sont quand même d'une bien autre qualité. Dans les *Nouvelles Méditations*, une pièce ou deux seulement rappellent le recueil précédent, par exemple le *Crucifix*. Mais justement le *Crucifix* était déjà composé en grande partie à l'époque où parurent les *Méditations poétiques*. Les *Nouvelles Méditations* ne sont qu'un acte d'adoration à l'égard de Jéhovah. Et cela finit par lasser. J'imagine que Pindare devait célébrer de la même manière les dieux grecs. Le grand défaut de ce nouveau genre de poésie, c'est qu'il ne vient pas du cœur, c'est qu'il ne va pas au cœur.

En 1830, Lamartine est un excellent père de famille ; il est comblé de titres et d'honneurs. Mais il s'ennuie. Il décide alors de voyager. Comme Chateaubriand, quelque vingt-cinq ans auparavant, il part pour l'Orient, au pays du soleil. Ce fut un voyage splendide. Une véritable caravane suivait le poète. Il dépensait sans

compter. Il achetait les maisons où il habitait le soir. Il emmenait une véritable cour avec lui. Depuis Napoléon, aucun Français n'avait été autant admiré par les Arabes. Il pouvait avoir de la poésie une vision nouvelle, plus contemplative, plus noble, plus ensoleillée, moins humaine peut-être. Il ne tira rien de ce voyage qu'un récit qui n'approche pas, à beaucoup près, de celui de Chateaubriand.

Puis Lamartine fut député ; il siégea à la Chambre, à la fois orateur et poète, et son éloquence merveilleuse garda même quelque chose de sa poésie. Pour être vraiment poète, il semble qu'il faille des espaces libres, de vastes horizons. Etre poète sur les coteaux de Milly, cela paraît facile. Mais dans l'enceinte d'un Parlement ! Jamais pourtant l'éloquence de Lamartine ne fut étouffée entre les quatre murs de la salle des séances. Au delà des intérêts du moment, il apercevait et faisait voir les grandes idées de justice, de vérité, de droit. Il voyait la France par delà le temps présent et les débats passagers. Ainsi Lamartine restait poète, mais il n'était plus le poète des *Méditations*, il n'était plus un romantique.

Lamartine fut plus poète encore, s'il est possible, dans un autre ouvrage que l'on peut rattacher à sa carrière politique : l'*Histoire des Girondins*. Les Girondins sont un grand, un beau livre que l'on dédaigne un peu aujourd'hui. Vous dirai-je toute ma pensée ? Même en me plaçant à un point de vue historique, je n'ai pour ce livre que de l'admiration. Permettez-moi une courte digression. L'histoire, je l'avoue, exige des méthodes très sévères, une critique attentive et scrupuleuse des documents. Réunir ces documents, faire un choix entre eux, les étudier de très près, c'est là une des parties indispensables du travail de l'historien. Mais il y a des époques où les hommes ont été bouleversés par des passions extraordinaires et incomparables. Dans ce cas, comment écrire l'histoire ? Il est facile d'expliquer le règne de Louis XIV en le comparant à celui de Louis XIII et à celui de Louis XV. Mais je défie un historien de faire revivre par de simples procédés d'analyse et de comparaison une période comme celle de la Révolution. Il faut alors que l'historien se laisse aller à l'intuition ; il faut qu'au lieu de s'en tenir à l'exactitude minutieuse, il s'abandonne à son génie. Il faut qu'il soit créateur, il faut qu'il ressuscite les hommes du passé. Et c'est là le grand mérite de Lamartine.

Enfin Lamartine a voulu écrire un grand poème épique. Et ceci encore est un des signes du temps. Avez-vous remarqué que tous les écrivains romantiques, après avoir commencé par le lyrisme,

finissent par l'épopée ? C'est Chateaubriand qui veut d'abord n'écrire que des récits et des romans, et qui hausse ses *Natchez* jusqu'à l'épopée, qui fait une épopée de ses récits de voyage, qui fait une épopée de ses *Martyrs*. Pourtant, primitivement, les *Martyrs* ne devaient être qu'un petit roman historique, un peu comme *Quo Vadis* de nos jours. Même ses souvenirs dans les *Mémoires d'outre-tombe*, il les recueille sous la forme épique. Lamartine, parti du lyrisme, aboutit de même à la poésie épique. Il subit l'influence des idées du temps. Et d'ailleurs la poésie épique, pour vivre, doit exprimer les sentiments de toute une époque. Nationale, patriotique et religieuse avec Dante, elle est humanitaire avec Lamartine. Il veut nous retracer l'histoire de l'humanité en marche. Il n'en a laissé que deux épisodes : *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange*.

*Jocelyn*, c'est l'histoire, merveilleusement idéalisée, de ce vieux prêtre qui instruisit quelque temps le jeune Lamartine : l'abbé Dumont. Jocelyn est un jeune séminariste, qui vit dans les montagnes. Il sauve un proscrit et l'enfant de ce proscrit. Le père meurt, Jocelyn s'attache passionnément à l'enfant; mais il s'aperçoit un jour que cet adolescent est une jeune fille. Il l'aime follement. Mais un jour il est appelé à Grenoble : l'évêque, sur le point d'être conduit à l'échafaud, veut l'ordonner prêtre pour recevoir ensuite de sa main l'absolution et mourir en état de grâce. Pour sauver une âme, Jocelyn consent à tout. Mais dès lors, sa vie est empoisonnée par le désespoir. Et Lamartine nous montre tour à tour comment Jocelyn essaie de se consoler, comment il retrouve celle qu'il aime, *Laurence*, comment elle meurt, comment il meurt. C'est un poème d'une pureté merveilleuse. Il semble qu'en transportant ses héros dans les Alpes, au pays des neiges éternelles, Lamartine leur ait communiqué un peu de la pureté de ce climat et de ces paysages. Les beautés abondent dans *Jocelyn*, mais justement à cause de l'intention du poème, cette beauté trop pure ne va pas sans quelque ennui. Parce qu'il est trop beau, ce poème, à la longue, finit par nous ennuyer.

Les mêmes caractères sont encore plus nettement marqués dans la *Chute d'un Ange*, poème oublié, illisible aujourd'hui, avec des parties très belles cependant. Nous sommes transportés dans des temps extrêmement reculés. *Cédar* est un ange qui est descendu sur la terre pour aimer une mortelle. Les gens de la tribu de cette femme s'aperçoivent de cet amour et jettent Cédar dans le fleuve. Ils enferment la femme et ses enfants dans la Tour de la Faim, où elle doit mourir. Mais Cédar s'échappe du fleuve, sauve celle qu'il aime et l'emmène au désert.

Ils arrivent au Carmel. Là, un vieillard, un ermite leur parle de Dieu, leur révèle la beauté de Dieu, et ils goûtent quelques semaines de bonheur parfait, au sein de la vertu. Mais arrivent des barbares corrompus. Le vieillard est tué, Cédar et sa femme emmenés dans la ville de ces barbares. C'est Babel. Ici se place une description merveilleuse de Babel. Tourmentés par les Barbares, Cédar, sa femme et ses enfants se sauvent. La femme meurt misérablement. Le poème s'achève sur la description des premières pluies du déluge universel.

Ainsi, après les *Méditations*, la poésie de Lamartine n'est nullement désintéressée. Sa Muse est au service de ses idées philosophiques, de ses doctrines politiques. C'est à ce moment qu'éclate la révolution de 1848 qui marque pour Lamartine le comble de la gloire. Ce fut un instant de triomphe merveilleux. Il fut quelques jours le maître de la France.

La fin de sa vie, au contraire, fut attristée par la pauvreté et même la misère. C'est alors qu'il se retrouva poète. Il devait chaque jour écrire des articles pour avoir de quoi manger. Mais en même temps, il composait *Graziella*, *Raphaël*, il donnait de véritables petits chefs-d'œuvre poétiques dans son *Cours familier de Littérature*. Il était criblé de dettes, mais il n'avait pas renoncé le moins du monde à son dédain de l'argent et à ses habitudes de grand seigneur.

Un jour, ayant absolument besoin d'argent, il se rendit au ministère. Le ministre lui accorda ce qu'il demandait. Après avoir eu l'héroïsme de s'humilier ainsi (car pour consentir à une pareille démarche, Lamartine avait dû faire un immense effort sur lui-même) il trouve, en rentrant chez lui, un homme de lettres qui criait misère. Il lui donne tout l'argent qu'il vient de recevoir. Je vous ai déjà donné plus d'une preuve de son indifférence vis-à-vis de la gloire. En voici un nouveau témoignage inédit qui m'a été communiqué hier par un de mes collègues à la Faculté des lettres de Nancy. Ceci se passait en 1848 : au soir d'un jour laborieux, Lamartine, fatigué et découragé, regagnait son logis. Il était accompagné de son secrétaire. Pour le ranimer le long du chemin, son secrétaire lui récite d'une voix sonore une longue tirade de vers : « Qu'ils sont beaux ! dit Lamartine. De qui sont-ils ? Répétez-les-moi. — Mais ils sont de vous. — De moi ? Ce n'est pas possible. » Et mon collègue affirme l'authenticité de l'anecdote.

Les poésies de son cours de littérature dramatique sont de toute beauté. En 1857, un jour, Lamartine revint à Milly. C'était l'époque des vendanges. Il avait emporté avec lui son Pétrarque, sur les marges duquel il avait écrit les *Méditations*. En écoutant

le chant alterné des vendangeurs, il eut l'idée de composer un chant analogue, mais les deux interlocuteurs sont ici : « Mon âme et Moi. » Quelques vers de ce dialogue sont sans pareils dans la poésie :

> Pourtant le soir qui tombe a des douceurs sereines.

Il dit des émotions douces de cette heure qu'elles sont :

> Comme des pas muets qui marchent sur des mousses.
> C'est l'amère douceur du baiser des adieux.

C'est sur ces vers que je veux achever mon étude sur Lamartine.

Victor Hugo, après 1820, n'a été un grand poète que par son théâtre. Il a publié de nombreux recueils de poésie par la suite, *les Feuilles d'automne, les Rayons et les Ombres*. Mais, malgré quelques beaux vers, c'en est fini de la grande poésie, de la joie et de la virtuosité des *Orientales*. En revanche, au théâtre, Victor Hugo resta poète jusqu'aux *Burgraves*, cette pièce fabuleuse qui met en scène deux centenaires, un « jeune homme » de quatre-vingts ans, un autre de soixante-dix ans. En dehors du théâtre, il fut tout entier à la politique, à la philosophie, à l'humanitarisme. Arrive le coup d'Etat, 1852 ; il est exilé, il se retire à Bruxelles, puis à Jersey, puis à Guernesey. Là, il vit seul avec sa femme, ses enfants, quelques amis. De la pièce vitrée qu'il habite tout au haut de sa maison, il aperçoit l'Océan de tous côtés et le domine. Il se livre à la poésie. Mais quelle sera la forme de cette poésie ? Allons-nous retrouver, par exemple, quelque chose de comparable aux *Méditations* de Lamartine ? Nullement. C'est fini de la poésie romantique.

Les *Châtiments* sont un des modèles de la poésie satirique, de la violence dans la poésie, de l'outrance dans l'invective. Ce sont tantôt des chansons, tantôt des odes, tantôt des fragments épiques, qui dénoncent une virtuosité très grande. Mais à quoi sert cette virtuosité ? Exprime-t-elle le bel élan d'une âme très noble ? Non pas. Elle sert à défendre une cause, une cause très belle peut-être, celle de la liberté, mais une cause quand même.

La *Légende des siècles*, très belle œuvre, n'a rien non plus de romantique. C'est de l'histoire et de la pensée mêlées. Elle doit son origine aux mêmes causes que la *Chute d'un Ange* ou *Jocelyn*. Victor Hugo veut soutenir une théorie philosophique. Il y a dans cette œuvre, perpétuellement, une conception qui l'isole de nous.

ous nous attardons à discuter la pensée, au lieu d'admirer le lent poétique de l'auteur.

Les *Misérables* sont un admirable roman, une des plus belles uvres de la langue française. En nous montrant les malheurs l'ascension de *Jean Valjean*, Victor Hugo a été à la fois un grand oète, un grand créateur et un penseur. Mais tout cela est conaire à la définition du romantisme.

C'est dans les *Contemplations* que Victor Hugo est redevenu un rand poète romantique. Vous connaissez l'histoire de ce recueil. ictor Hugo était seul dans une pièce et il couchait par écrit tout qu'il sentait. Il écrivait pour lui, n'ayant pas l'intention de doner de ses vers à l'éditeur. Plus tard, quand il les publia, pour les ire passer, il y ajouta quelques morceaux d'apparat. La *Fête ez Thérèse* nous offre un exemple merveilleux de ce romantisme naissant chez Victor Hugo :

La fête fut exquise et fort bien ordonnée.

On ne sait pas en quel lieu l'on est.

La nuit vint. Tout se tut. Les flambeaux s'éteignirent.
Dans les bois assombris les sources se plaignirent.

Ce sont de tels vers qui marquent la transition entre la poésie omantique et la poésie contemporaine. Ils annoncent les *Fêtes lantes* de Verlaine. Ainsi Victor Hugo n'est vraiment romanque que quand il s'isole de son temps, quand il reste seul avec i-même.

Pour conclure, il faut dire que le temps où vécurent les poètes omantiques, après 1830, présentait les conditions les plus favoables au développement de la poésie romantique pure. Les préocupations d'ordre social, religieux ou politique étaient trop ressantes pour que le poète s'abandonnât encore à la pure oésie. C'est l'époque de la contagion des utopies. Chaque rançais, le matin, en se levant, s'il a de l'imagination, invente n système pour sauver le monde. Rappelez-vous : *Dupont et Duond* de Musset et les *Excentriques* de Champfleury. On invente ne nouvelle façon de se nourrir, on invente un état social nouau : un concierge dans son grenier trouve une nouvelle façon e dire la messe et crée une religion. Tout cela nous paraît aujourhui profondément ridicule. Tout cela paraissait prodigieuseent intéressant aux Français d'alors. C'est le temps où tout Paris llait à Ménilmontant voir les Saint-Simoniens boutonner leur ilet par derrière. Ce gilet était symbolique. Il devait rappeler

aux hommes qu'ils ne peuvent rien les uns sans les autres, qu'i ont besoin d'une assistance mutuelle, qu'ils sont frères. Tout ce paraissait naturel, et tout cela aboutit à la Révolution de 1848 qu suivit le coup d'Etat. Alors s'arrêta subitement cette folie généra et généreuse. Mais elle avait gagné les poètes, si bien que leu poésie a pris l'air et le ton de la société du temps. Elle est rempl de pensées. Elle est humanitaire. Dans cette voie nouvelle, l plus grands réussirent, parce que quand même ils restèrent bie au-dessus des mesquines préoccupations du moment. Mais l poètes de second ordre furent pris et, comment dirai-je, intox qués. Alors, comme il était naturel, de vrais jeunes poètes, Ga tier à leur tête, comprirent tout ce qu'il y avait de dangereu dans ce nouveau genre de poésie. Ils refusèrent de se mêler à monde qui s'agitait. Ils firent entre eux comme un pacte et rés lurent de s'isoler, de rester seuls parmi les hommes.

Les romantiques, même Vigny, n'avaient pas voulu s'isole Ils avaient toujours pensé que le poète devait être en accord av son siècle, refléter les sentiments des hommes de son temp Dans la seconde partie de ce cours, nous allons voir des poèt qui, de parti pris, s'isolent de leur siècle. Les représentants cette poésie aristocratique, de la doctrine de l'art pour l'art, sero surtout Gautier, Banville et Baudelaire.

---

# L'idée de science chez les Grecs

**Cours de M. MILHAUD,**

*Professeur à l'Université de Paris*

## La science grecque.

Nous avons vu comment s'était manifestée dans le domaine des athématiques l'activité de l'esprit grec. Mais, à côté de cette ience pure, nous trouvons certaines sciences concomitantes qui proposent un but moins désintéressé et qui se préoccupent avantage des diverses applications pratiques dont elles peuvent re susceptibles. Déjà, par certains côtés, la géométrie se présen- it comme une première application pratique de la science pure. onsidérons par exemple le théorème de Pythagore : le carré de ypoténuse dans un triangle rectangle est égal à la somme des rrés construits sur les deux autres côtés. Est-ce là autre chose u'une propriété qualitative interprétée par une relation numé- que ? Ce théorème ne fait qu'énoncer une propriété quasi sen- ble correspondant à une propriété pure des nombres.

Plus encore que la géométrie devrons-nous considérer l'astro- omie comme une application de la science mathématique pure. e très bonne heure les Grecs s'appliquèrent à donner une expli- ation rationnelle du mouvement des planètes. Bien auparavant, s peuples de l'Orient s'étaient déjà préoccupés de problèmes stronomiques. Ils avaient accumulé les observations, mais étaient ujours restés impuissants à les coordonner et à édifier une théo- e. Dès que les Grecs abordèrent ces questions, il eurent l'ambi- on de découvrir une loi générale qui expliquerait tous les mou- ements en apparence si divers des astres errants. Ils partirent de postulat que tous ces mouvements qui nous semblent si com- iqués devraient se ramener à un type uniforme de mouvement : mouvement circulaire. Ici, mieux que partout ailleurs, nous oyons combien est puissante la réaction de l'esprit sur le donné ans cette conception grecque de la science. Le savant grec se end compte du désordre apparent des mouvements sidéraux, ais son esprit réagit, intervient pour les ordonner et formule postulat du mouvement circulaire. En musique enfin, tout le onde sait comment les Pythagoriciens surent user des rapports

numériques pour constituer une théorie arithméthique des sen sations musicales.

Nous aurons l'occasion de faire des observations analogues maintenant nous étudions les efforts accomplis par les Grecs dan le domaine de la physique générale. Nous constaterons tou d'abord qu'ici encore aucun obstacle religieux ne vient lim ter ou gêner l'activité de leur esprit. Leurs recherches son indépendantes de toute théologie. Il s'agit pour eux d'explique de comprendre le monde, et ils abordent le problème de fron Naturellement, une pareille audace nous semble aujourd'hui avo quelque chose d'un peu naïf. Il n'en est pas moins vrai que, grâc à cette confiance illimitée en la puissance de leur raison, le Grecs sont parvenus à jeter les fondements de ce qui sera tou jours la physique générale de l'univers. Leurs grandes théori reposent toujours sur un minimum de faits observés ; mais leu préoccupation essentielle, c'est de ramener à l'unité la multipl cité des phénomènes observés. Ils cherchent à découvrir un él ment d'où proviennent tous les autres. Ainsi Thalès soutiendr que cet élément primitif, c'est l'eau. Tout s'explique par l'eau tout vient de l'eau. Anaximandre, Anaximène, Diogène d'Apo lonie, suivront la même voie, et eux aussi feront effort pour ram ner à l'unité les éléments complexes de l'univers.

Pour Anaximandre, ce n'est plus l'eau qui est le principe pre mier, c'est quelque chose d'indéterminé : ἄπειρον. Tout ce qui exis tient l'être de ce principe et en est sorti par séparation. Ici, l'effo vers l'unité apparaît déjà moins naïf que chez Thalès : l'éléme primitif n'est pas un élément matériel et défini, mais une substan indéterminée. Anaximandre serait ainsi le premier anneau d toute cette longue chaîne de savants et de philosophes qui, dan leurs tentatives pour expliquer les choses, feront intervenir u élément qualitativement indéterminé.

Anaximène partage les idées d'Anaximandre. Seulement, c qu'il appelle ἄπειρον, c'est l'air. L'air est pour lui l'élément primor dial ; par ses transformations il produit toute chose.

Quant à Diogène d'Apollonie, il continue la tradition, recon naît également l'air comme principe premier de tout ce qui es mais il lui attribue un pouvoir propre d'organisation, probabl ment à l'exemple du νοῦς d'Anaxagore.

Les Eléates : Xénophane, Parménide, Zénon, Mélissus, font un tentative d'un tout autre genre. A la fois savants et philosophes ils affirment que le monde dans son ensemble est un. Il est plein arrondi comme une sphère; il forme une unité. Certes, nous pe cevons bien des changements de toutes sortes, mais ces chang

ıents, la raison ne les comprend pas ; elle ne comprend que unité. Il faut donc que la diversité que nous constatons ne soit u'une apparence.

Avec Héraclite s'affirme encore cette idée que la multiplicité onstatée ne saurait représenter le monde dans sa réalité. Cette ealité, c'est un élément *un* : le feu qui par ses transformations roduit tous les phénomènes qui frappent nos sens.

Après Héraclite, à mesure que progresse la science et qu'appaıissent mieux les difficultés, nous pouvons *plus* nettement disnguer deux problèmes. On se demande en premier lieu comıent s'est effectuée l'organisation du monde par le mouvement, ;, en second lieu, quelle est la matière qui, ainsi organisée, est rrivée à former le monde.

Pour Anaxagore, c'est le νοῦς qui a organisé le monde, le νοῦς, est-à-dire un élément possédant en propre la force et l'intelgence, doué d'une activité spontanée et parfaitement libre ὐτοκρατής), source de tout mouvement et de toute vie.

Pour Empédocle, les éléments organisateurs sont l'amour et la aine : l'amour qui unit, qui procède aux synthèses ; la haine qui ısjoint et sépare.

Pour Démocrite enfin, le mouvement est une propriété inhéente à la matière et le mouvement se fait dans le vide.

Pour le second problème que les savants grecs cherchent à ésoudre lorsqu'ils se demandent quelle est la matière qui, une fois rganisée, va former le monde, diverses solutions sont proposées.

Anaxagore ne conçoit pas que la matière se réduise à un élément nique, à une substance homogène, eau, air ou feu, pouvant se ansformer en d'autres substances. Il y a donc une pluralité inıie d'éléments qualitatifs mélangés en proportions variées dans ute chose, en si petite quantité qu'on la considère.

Empédocle au contraire, tout en renonçant à l'idée de l'unité ément aire, n'admet pourtant comme primitifs que quatre éléıents : l'eau, l'air, la terre et le feu. Ces éléments, en se comınant de mille manières différentes, produisent l'infinie variété es corps.

Démocrite enfin considère la matière comme divisée en une ıfinité de molécules infiniment petites, qui, en s'aggloméınt sous des figures diverses, déterminent la formation des hoses.

Dans toutes ces tentatives d'explication du monde, aussi bien hez Anaxagore que chez Empédocle et chez Démocrite, nous recouvons l'idée que l'on pourrait expliquer toute chose par des léments homogènes. Tous ont affirmé que la diversité ne s'in-

troduisait que par des combinaisons de ces éléments primitive ment simples.

Dans ces premiers efforts vers l'intelligibilité, il faut vo avant tout un commencement d'organisation rationnelle de l science. Cependant il serait injuste de ne pas reconnaître qu ces premiers savants ont, en outre, réalisé quelque chose de déf nitif. Bien qu'ils ne nous aient donné la solution exacte d'aucu problème particulier, nous trouvons pourtant chez eux en germ la plupart des tendances caractéristiques des théories scientifiqu modernes. Déjà chez eux nous voyons l'explication par la quali s'opposer à l'explication par la quantité, et déjà nous trouvo formés les deux grand courants scientifiques, l'un qui va ve l'explication qualificative, l'autre qui va vers l'explication qua titative. D'autre part, chez certains d'entre eux, chez Anax mandre, chez Héraclite, chez Empédocle, nous voyons apparaît l'idée de l'évolution.

De plus, si chez beaucoup de ces philosophes grecs l'idée l'harmonie, et avec elle celle de finalité, persiste et garde sa pui sance, des efforts cependant sont faits pour l'éliminer de la scienc Il y a, notamment chez Empédocle et chez Démocrite, une s rieuse tentative pour chasser la finalité et donner du monde u explication purement mécaniste. Empédocle ne veut pas que l'o dise : « Il pleut pour que le blé germe, » mais : « Le blé gern parce qu'il a plu. »

Nous retrouvons également chez les Grecs les discussions ent les partisans d'un monde fini et les partisans d'un monde infi

De toutes ces discussions, de tous ces efforts de pensée, ce sont pas seulement de vagues tendances qui se dégagent, ma des principes précis, par exemple celui du déterminisme unive sel : rien ne naît de rien, tout a une cause.

Si maintenant nous laissons de côté la physique générale, avec s tentatives d'explication rationnelle du monde, pour nous occup de sciences ayant quelque chose de plus concret, nous aurons constater les mêmes efforts pour atteindre à l'intelligibilité, même réaction de l'esprit sur le donné. Voyons par exemple qui s'est passé pour la médecine. De très bonne heure, les écol de médecine se sont débarrassées de leurs entraves religieuse La science médicale a perdu tout caractère théologique. Hipp crate rationalise ; il a cherché toujours le général, le constant ; veut avant tout constituer une théorie de la maladie en génér Il exagère même dans ce sens. Pour lui la maladie est un phén mène qui suit son cours régulier, qui a une période de croissan et une période de décroissance, ses jours critiques, ses signes su

essifs caractéristiques, etc. Sans doute, Hippocrate laisse bien à observation des faits une place importante ; sans doute, il entre ien dans des détails concrets; mais il fait effort pour atteindre à ne théorie générale.

En biologie, Aristote a fait des tentatives analogues ; même ses assifications des espèces animales veulent avant tout être rationelles. Il rejette les caractères trop extérieurs et s'arrête à ceux u'il juge essentiels : la propriété d'avoir ou non du sang, l'habicle, le mode de reproduction.

Il voudrait atteindre l'intelligible en recherchant certains raports constants et nécessaires. — Ainsi, il dit que les organes fférents ne sont que des aspects divers d'un même type se développant diversement suivant les cas ; que les ongles et les cornes, ar exemple, ne sont que des modifications différentes d'un même rgane, etc. Sans cesse donc il cherche l'unité et la constance à avers le variable et l'incohérent.

Mais les efforts les plus considérables pour atteindre à l'ordre à la loi ont été fournis par les historiens. Déjà chez Hérodote ous trouvons, peu développé encore mais néanmoins appant, un certain esprit critique qui montre la réaction de l'esprit r le donné. Chez Thucydide cet esprit critique est complètement éveloppé. Autant que possible, lorsqu'il nous rapporte des faits, ne nous raconte que ce qu'il a vu de ses propres yeux, ou ce u'il a lui-même vérifié. Il critique les témoignages qu'on lui porte et autant que possible ne se fie qu'à ceux qui lui paraissent raiment inattaquables. Voici comment dans sa préface il nous xpose sa méthode de travail et les règles qu'il s'est imposées v I, chap. XXII) :

« Quant aux événements, je ne me suis pas contenté de les écrire sur la foi du premier qui m'en faisait le récit, ni comme il me semblait qu'ils s'étaient passés ; mais j'ai pris des informations aussi exactes qu'il m'a été possible, même sur ceux auxquels j'avais été présent. Ces recherches étaient pénibles, car les témoins d'un événement ne disent pas tous les mêmes choses sur les mêmes faits ; ils les rapportent au gré de leur mémoire ou de leur partialité. Comme j'ai rejeté ce qu'ils disaient de fabuleux, je serai peut-être écouté avec moins de plaisir, mais il me suffira que mon travail soit regardé comme utile par ceux qui voudront connaître la vérité de ce qui s'est passé, et en tirer des conséquences pour les événements semblables ou peu différents, qui, par la nature des choses humaines, se renouvelleront un jour. C'est une propriété que je laisse pour toujours aux siècles à venir, et non un jeu d'esprit fait pour flatter un instant l'oreille. »

Ainsi c'est une propriété pour toujours, κτῆμα ἐς ἀεί que Thucydi a l'ambition de laisser aux hommes. La réaction de l'esprit manifeste surtout chez lui par cet attachement à ce qui doit ê éternellement saisi par la raison et servir à tout jamais à l'instru tion de l'humanité. A ce point de vue Lucrèce se rattachera étr tement aux penseurs grecs, et mieux que personne il saura met en lumière cette idée que les choses dans le monde ne se produise pas n'importe comment, mais qu'elles sont rigoureusement dét minées ; qu'il y a des lois qui les régissent et que la tâche savant consiste à les découvrir et à les énoncer.

Avec Thucydide donc les faits sociaux entrent dans la science r tionnelle. Avec Aristote la politique elle-même sera érigée science. Il y aura progrès en un sens, par l'extension de la matiè de la science, mais recul dans un autre : l'esprit scientifique plus ferme et plus rigoureux chez Thucydide. L'œuvre de la pens grecque consiste avant tout à faire intervenir dans tous les maines de la science l'idée de loi, comme celle d'un fragment l'ordre éternel des choses que conçoit la raison.

En terminant, laissez-moi vous soumettre une réflexion.

Cette idée elle-même, d'où est-elle venue aux anciens ? Sa doute, c'est bien sous l'impulsion de la raison qu'elle est née da leur esprit, mais qu'est-ce qui a facilité cette impulsion ? Po certains, l'astronomie aurait, à ce point de vue, joué un rô capital. C'est parce qu'il a tout d'abord été frappé par la régularité d phénomènes astronomiques que l'homme a été amené à suppos que ce n'était point le hasard seul qui présidait à ces mouvemen mais qu'ils impliquent un ordre constant. Mais est-il bien v que l'observation des astres ait été susceptible de donner aux a ciens l'image d'une absolue régularité ? Il semble bien, au contrai que de prime abord les mouvements des astres aient dû leur paraît désordonnés, capricieux, et que ce ne soit que plus tard, quand d ils avaient l'idée de lois nécessaires régissant les phénomèn qu'ils soient parvenus à mettre de l'ordre dans ce qui n'était p mitivement pour eux que désordre et confusion, comme p exemple dans le mouvement des planètes. — La technique, je l dit, a pu donner aux hommes l'idée plus ou moins confuse détermination des choses, mais par les transformations qu'e encourage, ne risque-t-elle pas aussi de conduire à l'idée que to est possible à réaliser ? Voyez chez les alchimistes la recherc persistante de la pierre philosophale.

C'est, me semble-t-il, la vue des êtres vivants, plantes et anima qui a le plus fortement donné l'idée de types déterminés, genres qu'on ne peut transformer en d'autres, de dével

pements toujours les mêmes ; c'est en se rendant compte qu'il y a une certaine régularité dans la succession des phénomènes organiques, c'est en constatant que cette régularité ne souffre pas d'exception que les hommes ont été amenés à concevoir l'idée d'un ordre permanent, irréductible, nécessaire. Ce n'est pas seulement confirmé d'ailleurs par l'attachement aux genres dont témoignent la philosophie et la science grecques. Quand on lit Lucrèce, on est frappé de l'aspect biologique qu'il donne sans cesse, par son langage expressif, à son idée de la détermination des choses.

---

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

**Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Fin de la crise de l'Europe centrale (1866-1867).

Nous nous sommes arrêtés la dernière fois au début de la guerre qui va dénouer la crise où est entrée toute l'Europe centrale, et décider du sort de l'Allemagne. Napoléon a joué un rôle décisif en poussant l'Italie à conclure avec la Prusse l'alliance sans laquelle Guillaume ne se serait pas résolu à engager la guerre contre l'Autriche et les Etats allemands. Napoléon a agi, en partie pour délivrer la Vénétie de l'occupation autrichienne, en partie pour profiter de l'embarras des deux Etats de l'Allemagne. Il comptait sur une défaite de la Prusse et au dernier moment pensait intervenir comme arbitre ; la guerre serait longue, les deux ennemis s'affaibliraient, il n'avait donc pas besoin de préparer son armée pour l'intervention qu'il méditait. Il craignait surtout, en se montrant prêt, d'effrayer la Prusse et d'empêcher la guerre ; il a diminué les crédits et ne s'est pas préoccupé de régler d'avance avec la Prusse les avantages qu'il comptait retirer de sa complaisance, préférant ne rien préciser pour modifier ses demandes suivant les circonstances. Nous allons voir : 1° comment la guerre a abouti à un règlement qui bouleverse l'état de l'Allemagne dans un sens imprévu ; 2° comment Napoléon, déconcerté par ce résultat inattendu, a essayé une politique pacifique d'entente avec les grandes puissances pour raffermir sa situation ébranlée (juin-octobre 1867).

*Documents.* — La plupart des documents officiels ne sont pas connus ; un certain nombre ont été divulgués par Rothan.

Aux ouvrages cités précédemment, il faut ajouter :

Beust. — *Mémoires* (trad. fr. 1888).

Hansen (danois). — *Quinze ans à l'étranger.*

Rothan. — Art. de la *Revue des Deux Mondes*, 1881 et 1883.

D'Harcourt. — *Les quatre ministères de Drouyn de Lhuys.*

Hymans : *Frère Orban*, t. II ; *la Belgique et le second Empire.*

*Exposés :* OLLIVIER. — LA GORCE. — SYBEL.

I. — La crise se règle par la guerre entre les deux coalitions, Prusse et Italie d'un côté, Autriche et Allemagne de l'autre.

1° L'histoire de cette guerre ne rentre pas dans la politique extérieure de la France ; seuls les résultats et l'impression qu'elle a produits nous intéressent. En Italie, désaccord entre les alliés sur le plan à suivre ; deux armées attaquent la Vénétie et sont repoussées ; en Allemagne, pas de troupes sur le Rhin, mais une armée prussienne capture l'armée du Hanovre, occupe toute l'Allemagne de l'ouest, et par la rapidité de sa mobilisation et son offensive hardie paralyse tous les Etats du sud. En Bohême, trois armées opérant séparément attaquent l'armée autrichienne qui reste passivement sur la défensive. L'opération est décisive et l'arrivée de la troisième armée sur le champ de bataille de Königgraëtz achève la défaite des Autrichiens. Cette bataille est un fait capital, et la rapidité des opérations prussiennes déconcerte tous les calculs des hommes d'Etat européens. On comptait sur une victoire de l'Autriche, et en tout cas sur une guerre longue et pénible pour les belligérants, qui aurait donné aux Etats médiateurs le temps d'armer et d'intervenir. Le plan de Napoléon s'écroule ; il n'était pas absurde, mais l'empereur avait trop compté sur des circonstances exceptionnelles. Sadowa fut pour lui une surprise et une déception, et sa faute fut de ne pas modifier son plan ; le personnel politique français n'était pas parvenu à voir nettement la situation nouvelle et ne pouvait se résigner à changer sa politique envers la Prusse et l'Allemagne. Aussi a-t-il continué à opérer comme dans les conditions ordinaires et essayé d'exécuter le projet conçu avant ce « coup de foudre ».

A vrai dire, Napoléon fut d'abord content de Sadowa. Une ambassade autrichienne vient lui demander sa médiation ; Napoléon obtient de l'Autriche la cession de la Vénétie, à condition que les Italiens se retirent de la lutte. Napoléon paraît l'arbitre de l'Europe, et l'on a l'impression que la politique française vient de remporter une grande victoire ; le prince Napoléon seul manifeste son mécontentement et demande qu'on anéantisse définitivement l'Autriche. Au Conseil des ministres, réuni à Saint-Cloud, se révèle un désaccord formel sur la politique à suivre ; le ministre des affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, partisan de l'Autriche, pousse l'empereur à mobiliser pour arrêter la Prusse en la menaçant d'occuper la rive gauche du Rhin dégarnie de troupes prussiennes ; mais le ministre de la guerre avoue que l'armée était désorganisée par l'expédition du Mexique et qu'on ne pouvait réunir plus de 40.000 hommes. Aussi le parti prussien pousse-t-il

à opérer uniquement par négociations. Napoléon, malade, hésite entre les deux politiques. Le 4 juillet, à 11 heures du soir, il signe le décret de convocation des Chambres pour faire voter le crédit de mobilisation ; le 5, à cinq heures du matin, il donne contre-ordre. Le même jour, sur l'avis de l'impératrice et de Drouyn de Lhuys, il décide de maintenir les préparatifs de guerre, puis suspend à nouveau sa décision. La Russie propose une note des trois grandes puissances non belligérantes que le gouvernement français refuse d'accepter. Napoléon essaie de faire signer la paix à l'Italie qui refuse de signer aucun accord sans la Prusse.

En réalité, l'offre de médiation faite à Napoléon a irrité la Prusse et l'Autriche qui comptent utiliser leur victoire. Victor-Emmanuel est furieux, tout comme Bismarck et Guillaume, et marque son mécontentement par des paroles grossières. Il veut continuer la lutte : l'armée prussienne marche sur Vienne, pendant que les Italiens envoient leur flotte à Lissa, où elle est honteusement battue par l'amiral Teghetoff. Napoléon envoie alors au camp prussien demander au roi d'autoriser l'Italie à demander un armistice.

Mais il n'a pas de forces prêtes ; il ne dispose d'aucun moyen d'action sur le roi de Prusse de qui seul dépend la décision. Napoléon a laissé passer le moment où il pouvait imposer des conditions, et le calcul de laisser dans le vague pour pouvoir demander davantage se retourne contre lui ; cela va permettre à la Prusse de tout refuser, puisqu'elle n'a rien promis. La politique de guerre et de médiation a échoué tout comme la politique de paix et de congrès et amené la prépondérance d'un État plus fort, plus actif, mieux dirigé, qui enlève à la France le rôle de puissance dirigeante. Mais Napoléon ne voit pas encore ce changement brusque et opère comme s'il pouvait encore avoir prise sur le gouvernement prussien.

2° Alors commence une série de négociations, pendant que les opérations militaires continuent. Benedetti est parvenu à rejoindre le roi au camp prussien et le suit avec la mission de demander un armistice ; mais Bismarck se montre très mécontent et déclare que les opérations de l'armée ne dépendent pas de lui ; de son côté, le roi Guillaume n'ose pas refuser et traîne les choses en longueur. A Paris, Reuss et Goltz négocient directement avec Napoléon, qui fait à Goltz des confidences sur la situation et le charge de préparer un projet portant organisation de la Confédération du Nord et l'annexion des duchés moins le nord du Slesvig, pour lequel on consultera les populations. Napoléon accepte le 14 juillet.

Bismarck craint toujours que l'Autriche ne reprenne l'offensive et somme l'Italie de continuer les opérations de guerre, à la grande indignation de Victor-Emmanuel, qui proteste énergiquement et prétend n'avoir à recevoir de leçons de loyauté de personne. Mais l'Autriche a fait revenir des renforts d'Italie pour l'armée de Bohême, qui est de nouveau prête à rentrer en ligne, et 190.000 hommes couvrent Vienne. Les Prussiens sont très embarrassés ; le choléra sévit sur l'armée, qui perd beaucoup plus d'hommes qu'elle n'avait fait pendant la guerre ; les approvisionnements font défaut. Gramont donne alors à l'empereur le conseil d'intervenir sur le Rhin, et peut-être avait-il raison. En tout cas, Bismarck est inquiet et finit par accepter une suspension des hostilités pendant cinq jours.

Pendant ce temps, à Paris, se négocient toujours les annexions prussiennes, et l'empereur d'Autriche se décide à accepter les propositions de la Prusse. Bismarck a fixé les demandes qu'il compte faire à Napoléon, dont il tient, plus que jamais, à s'assurer le concours. Goltz présente d'abord un projet anodin que Rothan nous a fait connaître, et qui ne comportait que des annexions sans importance. Drouyn de Lhuys demande des compensations sur la rive gauche du Rhin. Mais Goltz profite de l'habitude de Napoléon de traiter par-dessus la tête de ses ministres et s'en va à Saint-Cloud. Napoléon III était indifférent au sort des petits Etats allemands, quijadis avaient été détruits par Napoléon Ier, et accorde à l'ambassadeur prussien tout ce qu'on lui demande, sans préciser ce qu'il compte demander en retour. Informé de cette négociation et des annexions considérables que Napoléon a permises, Drouyn de Lhuys intervient et n'obtient qu'une chose : le maintien d'une demande de compensations. Ainsi c'est la France qui a facilité la transformation territoriale de la Prusse coupée en deux tronçons et désormais formant un Etat compact ; Napoléon a bien servi la politique de Bismarck, qui désire un agrandissement en Allemagne et entend signer la paix avec l'Autriche dans des conditions telles qu'elles rendent à l'avenir une alliance possible. Mais le ministre prussien a encore à lutter contre son roi, qui, en soldat, poursuit une politique de vengeance et d'honneur militaire ; il veut enlever des morceaux de territoire à tous ceux qui l'ont combattu, à la Saxe comme à l'Autriche, il veut entrer dans Vienne à la tête de son armée, et, dans un conseil de guerre, une scène violente éclate entre son ministre et lui. Cette fois le Kronprinz prend énergiquement la défense de Bismarck et Guillaume est contraint de se résigner.

Une question restait encore à discuter, c'était l'entrée, exigée

par Bismarck, de la Saxe dans la Confédération du Nord. En vain l'Autriche résiste, mais de sa non-acceptation Bismarck fait un *casus belli*, et elle cède. Le 26 juillet, les préliminaires de Nikolsbourg sont signés. L'Italie est très mécontente ; elle n'a pas été consultée ; mais Bismarck, sans s'occuper de ses protestations, poursuit la réalisation de son plan. Le 28 juillet, un armistice est signé, l'on décide de ratifier les préliminaires de paix, à Prague.

Le gouvernement italien, mécontent, se plaint à Bismarck, qui répond qu'il ne s'était pas engagé ; il veut le Tyrol, qu'il a occupé pendant la guerre, et la cession indirecte de la Vénétie l'humilie. Il se décide enfin à accepter sous conditions les propositions qui lui sont faites, évacue le Tyrol et signe un armistice le 10 août. La Russie essaie d'intervenir et propose la réunion d'un congrès pour ratifier le traité ; elle proteste contre les annexions ; mais Bismarck menace de déchaîner la révolution en Pologne, et Napoléon, de son côté, refuse de tenir le congrès à Paris.

L'impression en France est que Sadowa marque une défaite de la politique française ; c'est l'avis de Thiers, de Randon, de Napoléon lui-même, qui en fait l'aveu dans une note parue au *Moniteur*.

3° Alors, la guerre terminée et la Prusse délivrée d'embarras, Napoléon travaille à obtenir des compensations par une négociation directe avec le gouvernement prussien; ce système, qu'E. Ollivier traite *d'aberrations*, lui est inspiré par ses ministres, Magne et Rouher, qui estiment que l'énorme agrandissement de la Prusse permet à la France d'espérer un agrandissement analogue. Ils comptent trouver ces compensations soit sur la rive gauche du Rhin, soit en Belgique.

Le gouvernement français charge Benedetti de formuler différentes demandes. Le 5 août, est rédigé un projet de convention secrète qui nous est connu différemment par les révélations de Benedetti et de Bismarck lui-même (discours au Reichstag en 1871). La France aurait eu les possessions de la Bavière et de la Hesse sur la rive gauche du Rhin. Après une longue discussion, le roi de Prusse finit par refuser toute cession d'un territoire allemand. Mais Bismarck, qui s'est fait remettre le projet écrit, le rend public par une conversation avec le correspondant français du *Siècle*. Devant le mouvement d'opinion qui se produit en Allemagne, Napoléon cherche à se dégager et rejette sur son ministre Drouyn de Lhuys la responsabilité de cette « politique de pourboires ». Mais Drouyn proteste et déclare que le projet de convention a été demandé sur l'avis de Benedetti. En tout cas, la divulgation de cette négociation eut en Europe des conséquences graves ; elle détruit toute confiance dans la sincérité de l'empereur, qui appa-

raît comme un pêcheur en eau trouble, et donne l'impression qu'il ne provoque des guerres en Europe que pour s'agrandir. Drouyn de Lhuys a donné sa démission et a été remplacé par Rouher (12 août).

Arrivent alors à Berlin de nouvelles propositions de Rouher. Ce dernier s'est entendu avec Hansen, un agent danois venu à Paris pour le règlement de la question du Slesvig, et l'envoie à Berlin, le 11 août, proposer au roi de Prusse l'annexion de la Saxe, moyennant la cession de provinces sur le Rhin (c'est le projet qui avait été écarté en 1814 au congrès de Vienne). Mais le gouvernement prussien refuse de discuter. Rouher rédige alors un projet secret destiné à permettre à la France d'acquérir la Belgique et le Luxembourg. Rouher a nié l'avoir rédigé, mais les Allemands, en 1870, l'ont trouvé dans ses papiers, au château de Cercey, et l'ont publié. Ce projet de traité est envoyé à Benedetti, qui le transcrit de sa main et le remet à Bismarck, qui, après la déclaration de guerre, en 1870, le publia pour brouiller la France et la Belgique. Benedetti a prétendu qu'il l'avait rédigé sous la dictée de Bismarck, mais les papiers de Cercey montrent qu'il n'en est rien. En tout cas, Bismarck ne s'oppose pas formellement à cette proposition et laisse espérer à Benedetti qu'elle trouvera auprès du gouvernement prussien un accueil favorable, puis revient sur ses déclarations et semble craindre que le traité ne soit pour la France qu'un moyen de compromettre la Prusse. Il finit par refuser absolument, et aux observations de l'ambassadeur répond par une fin de non-recevoir avec une colère simulée. La négociation avec la Belgique est ajournée.

4° L'exécution des préliminaires est faite par un traité de paix entre les belligérants. D'abord entre la Prusse et l'Autriche, à Prague, le 28 août. La France a refusé de le signer, mais elle exige l'insertion des clauses qui intéressent Napoléon : le maintien de la Confédération que formeront les Etats du sud, et celui du principe des nationalités qui réserve le consentement du Slesvig à l'annexion avec la Prusse. Mais ce n'est là pour lui qu'une satisfaction d'amour-propre, car il n'y a aucun moyen pratique de faire appliquer ces clauses.

Bismarck négocie, en effet, avec les Etats qui sont restés en dehors de la Confédération du sud, principalement avec la Bavière, qui a demandé l'appui de la France. Il leur montre les projets d'annexion de Napoléon à leurs dépens et les décide à conclure avec la Prusse des traités secrets d'alliance offensive et défensive (août).

Le 3 octobre, la paix est signée entre l'Autriche et l'Italie à Vienne. Napoléon est intervenu à plusieurs reprises pour résoudre

les difficultés qui s'élevaient, en particulier la question de la dette. Sur la forme de la cession Napoléon tient ferme ; il veut que la Vénétie lui soit cédée, et il espère en tirer avantage pour lui. Mais il n'en est rien ; les Italiens sont froissés dans leur amour-propre, car ils ont essayé, en vain, de se faire remettre la Vénétie directement ; de plus, les Italiens voient avec déplaisir la présence du général Lebœuf, chargé de surveiller la transmission, et des froissements caractéristiques se produisent.

La politique de Napoléon n'a procuré aucun avantage à la France ; elle ne lui a même pas acquis la reconnaissance de l'Italie, pas plus que l'alliance de la Prusse. La position de l'empereur est affaiblie en Europe ; en vain le gouvernement français essaie de prévenir et de contre-balancer cette impression pénible en se déclarant satisfait par une circulaire aux agents diplomatiques du 16 septembre 1866 : « Il n'y a plus de traités de 1815. » C'était se contenter de peu.

II. — N'ayant pas réussi par la guerre, Napoléon essaie de maintenir la paix par des ententes avec les grands Etats qui lui feront des concessions pour satisfaire l'opinion en France. Il a choisi un nouveau ministre des affaires étrangères, le marquis de Moustier, qui venait de l'ambassade de Constantinople, partisan, comme Rouher, d'une annexion de la Belgique.

1° Pour se concilier l'Italie, mécontente de la paix de Vienne, il veut régler la question romaine par le retrait des troupes françaises, mais en créant une armée pontificale pour défendre le pape contre une révolution. Le 15 octobre 1866, le *Moniteur* déclarait en effet : « La cessation de l'occupation militaire constitue un simple changement dans le mode de protection accordée au gouvernement pontifical, et nullement un abandon de cette protection » ; et le 3 novembre, Napoléon lui-même disait à Arese : « Il faut qu'on sache que de ce côté je ne céderai rien et que je suis bien décidé, tout en exécutant la convention de septembre, à soutenir le pouvoir temporel du pape par tous les moyens possibles. » Il semble craindre que le gouvernement italien n'essaie de résoudre à son profit la question romaine par une entente avec les révolutionnaires, et charge le général Fleury, envoyé à Florence, de demander au gouvernement de prendre un engagement formel de ne rien faire contre Rome : « L'empereur ne peut pas abandonner le Saint-Père... si le pape est obligé de quitter Rome durant l'émeute, l'empereur n'hésitera pas à y rentrer avec ses troupes. » Mais le gouvernement italien ne veut pas s'engager ; l'impératrice voudrait aller à Rome ; Fleury l'en détourne, pendant que Napoléon essaie de consolider la situation du pape en

i faisant accorder des réformes à son peuple. Mais Pie IX, plus écontent que jamais, refuse avec énergie. Les troupes françaises uittent Rome au mois de décembre 1866.

2° Napoléon se tourne vers la Russie et essaie de s'entendre vec elle. Justement la question d'Orient vient de se rouvrir par soulèvement des Grecs chrétiens de la Crète qui forment une ssemblée et votent l'annexion au royaume de Grèce (sept. 1866). a Russie est favorable à la Grèce, dont le roi a épousé une ièce du tsar, et demande à Napoléon de vouloir bien aider sa poique en Turquie, et son projet de donner leur autonomie aux euples de religion chrétienne. Mais le marquis de Moustier ne nsent à donner son appui à la Russie en Orient que si celle-ci i promet son concours en Occident, et la rivalité entre les amssadeurs français et russe à Constantinople rend l'accord diffile. On discute à Compiègne, mais la Russie, avant de s'engager, eut savoir les intentions de Napoléon en ce qui concerne les affais d'Occident ; on ne s'entend pas, et, en fait, l'accord qui est signé a aucune valeur. Pendant ce temps l'ambassadeur anglais à onstantinople agit contre les Grecs et décide le sultan à envoyer ne armée en Crète (avril 1867) ; l'enquête demandée par les conls est refusée ; c'est un musulman, Ali, qui la fera (juillet).

3° Le gouvernement français espère une satisfaction pratique Luxembourg. Le grand-duché, qui appartenait au roi de ollande, est resté, depuis la dissolution de la Confédération geranique, occupé par une garnison prussienne. Le roi de Hollande mande à Guillaume de retirer ses troupes, mais Bismarck lui pond que la Prusse occupe le duché comme mandataire de l'Eupe. Napoléon saisit l'occasion avec empressement. Il a l'illusion ue le gouvernement prussien n'attend qu'un prétexte pour retir ses troupes sans blesser l'opinion allemande, et engage une egociation à ce sujet avec l'ambassadeur von Goltz. Bismarck isse faire, et semble préoccupé avant tout de ne pas comproettre la Prusse. Napoléon offre donc au roi de Hollande de lui heter le grand-duché, et bientôt par l'intermédiaire d'une dame Paris, influente sur l'esprit du roi, un projet de cession moyennt 3 millions est conclu. Mais le roi de Hollande hésite à ratifier l n'est pas assuré de la bonne volonté du roi de Prusse ; des gents français vont travailler les populations.

Pendant ce temps, au Corps législatif, pour défendre la politique e l'empereur, Rouher a répondu aux interpellateurs que l'Alleagne était divisée en « trois tronçons » et qu'elle était imuissante ; à quoi Bismarck riposte par la publication des traités crets conclus en 1866 avec les Etats du sud, et aux plaintes du

gouvernement français, il fait déclarer que c'est là une questio qui n'intéresse nullement la France, qui n'a pas signé le traité d Prague.

Le gouvernement hollandais croit que l'affaire est conclue, et, 30 mars, il envoie son consentement au traité. Mais déjà le secr nécessaire au succès de la négociation est éventé ; les journau allemands ont été avertis et, devant l'agitation générale, une inte pellation est déposée au Reichstag sur le bruit d'un marché co clu par un prince de sang allemand au sujet d'un pays alleman Moustier se croit joué, ordonne de signer le traité. Mais Bismarc avait déjà répondu que rien n'était conclu encore ; seuleme l'interpellation a rendu l'affaire publique, il faut l'ajourner, Bismarck fait dire au roi de Hollande qu'en présence de l'agit tion de l'opinion en Allemagne, la cession du Luxembourg sera un cas de guerre. Malgré l'insistance de la France et l'irritatic de Napoléon, le roi de Hollande retire son consentement. Sa doute, le gouvernement français essaie de pallier la fâcheuse in pression de cet échec ; Napoléon paraît avoir reculé. — Restait question de l'évacuation de la garnison prussienne ; elle est régl par une Conférence européenne, réunie à Londres, qui rédige u compromis ; le grand-duché est déclaré propriété personnelle d roi de Hollande et transformé en un Etat souverain et neutre ; n'aura ni armée ni forteresse (mai 1867). En vain le gouvern ment français se déclara satisfait : l'opinion reste mécontente hostile devant cette « reculade ».

4° Napoléon essaie d'obtenir satisfaction en Slesvig et de fai exécuter l'article du traité de Prague relatif à ce duché. Ma Bismarck, avant de consentir à faire le plébiscite qu'il ava promis, exige des garanties pour la protection des Allemand M. de Moustier proteste ; cette fois Bismarck menace et lui fa savoir que l'affaire du Luxembourg a épuisé toute la mansuétu de l'Allemagne ; le gouvernement français recule et déclare qu n'a jamais eu l'intention de « blesser la susceptibilité d'une pui sance voisine et amie ». C'est encore un échec.

5° Napoléon essaie alors des rapprochements personnels av les souverains. L'exposition universellement admirée de 1867 e une occasion pour lui d'entrer en rapport avec les différents so verains d'Europe. Le roi de Prusse a été très bien reçu, et visite est apparue comme une promesse de paix, bien qu'il n'y a pas eu de conversation politique, et que l'on n'ait traité aucu des questions brûlantes. Mais le tsar est très mécontent : on crié : « Vive la Pologne » sur son passage, et un Polonais a ti sur lui, sans l'atteindre, il est vrai. — Sur ces entrefaites,

›prend la mort de Maximilien, qui vient d'être fusillé au Mexique, sous prétexte de porter à l'empereur d'Autriche ses condo-ances au sujet du deuil qui le frappe, Napoléon se rencontre avec i à Salzbourg (août 1867). Cette entrevue parut dirigée contre Prusse ; Guillaume et Bismarck s'inquiètent, d'autant plus que empereur d'Autriche a confié la direction des affaires à l'ancien inistre du roi de Saxe, M. de Beust, un ennemi acharné de la russe, qui n'a pas renoncé à rendre à l'Autriche sa place en Alle-agne. En vain, Napoléon cherche à rassurer l'opinion et pro-ste de ses intentions pacifiques ; mais dans son discours de lle, il a parlé de « points noirs » et les explications qu'il donne Bismarck de l'entrevue de Salzbourg ne rassurent guère le mi-stre prussien : la situation politique reste très compliquée et avenir est sombre.

Napoléon a échoué sur tous les points ; il essaie de se rap-rocher de l'Autriche et de la Russie, mais les intérêts de ces eux puissances ne sont pas du tout en accord avec ceux de la rance en Orient, et leur intervention possible en Allemagne est rémédiablement condamnée à l'impuissance.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Milton : l' « Allegro » et « Il Penseroso ».

Nous avons laissé la dernière fois Milton exposant à son père les raisons pour lesquelles, ayant quitté Cambridge, il s'était installé à Horton et consacré à parfaire son instruction et à cultiver la poésie. De très bonne heure, soit qu'il fût né en lui ou qu'il eût été mis en lui, il avait eu le sentiment qu'il était destiné à quelque chose de grand, et déjà, de temps à autre il soupesait ses actes et se confirmait sa mission. Vers le début de son séjour à Horton, un ami inconnu lui reprochant d'étudier sans but, de fuir l'Eglise et toute carrière active, Milton lui répondait qu'il obéissait à une sorte d'avertissement sacré ; « il ne cherchait pas à être prêt de bonne heure, pourvu qu'il se rendît plus digne ». Et il joignait à sa lettre un sonnet, écrit vers la fin de son séjour à Cambridge, pour montrer à son ami qu'il avait déjà réfléchi à ces choses. Le sonnet a pour titre : *On his being arrived to the age of 23.* C'est une sorte d'examen de conscience. Milton s'inquiète de la fuite du temps, et se demande s'il a raison de laisser passer les années sans rien produire de durable. Mais il s'en console rapidement, se disant que le résultat final n'en sera pas changé et que sa destinée finira toujours par s'accomplir. Sa devise est donc : Attendre en travaillant :

How soon hath Time, the subtle thief of youth,
Stol'n on his wing my three and twentieth year.
My hasting day fly as with full career,
But my late spring no bud or blossom sheweth.

Perhaps my semblance might deceive the truth,
That I to manhood am arriv'd so near ;
And inward ripeness doth much less appear,
That some more timely-happy sprits endu'th.

Yet be it less or more, or soon or slow,
It shall be still in strictest measure even
To that same lot, however mean or high,

Toward which Time leads me, and the will of Heaven :
All is, if I have grace to use it so,
As ever in my great Task-Master's eye.

Du reste, c'est un loisir très laborieux que Milton se donne à orton. Il l'a lui-même défini ainsi : « At my father's country ·sidence, whither he had retired to pass his old age, I was holly intent, through a period of absolute leisure, on a steady ɜrusal of the greek and latin writers, but still so that occasioɜlly I exchanged the country for the city, either for the purpose ' buying books, or for that of learning anything new in matheatics or in music, in which I then took deligt. » Il faut tenir le us grand compte de ces labeurs de Milton à Horton. Pourtant, fait capital de ce séjour est que ce fut un séjour loin de la lle. Le goût très vif des poètes puritains pour la campagne (ou nature) se retrouve en Milton. Au XVIIe siècle, il n'y a guère de oètes qui, au même degré que les Puritains, aient été imbus de amour de la nature. Et il était naturel que, si on devait trouver ɜ sentiment à cette époque, on le trouvât chez les Puritains. eurs aspirations morales les écartaient des plaisirs mondains ; ur hostilité politique les éloignait de la cour; leur horreur de ute corruption et de toute frivolité les mettait en marge de la ciété du temps. Il était naturel alors que leur besoin instinctif ɜ plaisir cherchât autre part un objet innocent où se satisfaire, la campagne en était un. Celle où se trouvait Milton offrait un arme qu'il sut apprécier. C'était, près de la Colne, affluent de Tamise, dans le voisinage de Windsor, un pays plat, mais frant des charmes inconnus à Cambridge. Milton, à qui Camidge avait déplu faute de bois, trouvait à Horton un pays boisé, rdoyant, supérieur en beauté à celui qu'il quittait. Il en a aucoup joui, et ses sentiments champêtres ont trouvé leur pression dans l'*Allegro* et *Il Penseroso*, qui datent des premières nées de Horton.

Ces deux poèmes, tous deux très célèbres, sont très courts : *Allegro* compte 152, et *Il Pensero* 176 vers de quatre accents, rimes plates, sauf une stance initiale de 10 vers où alternent ux de quatre et cinq accents, et où les rimes sont croisées. ur être brefs, ils n'en sont pas moins très complexes. Ils sont partie descriptifs, et en partie expressifs des sentiments du ète. Ce sont des paysages, sans doute, mais ce sont plus encore s « états d'âme ». Une idée morale leur donne leur point de part et leur raison d'être. Ils montrent Milton à la recherche plus grand plaisir, ou plutôt fixant dans un diptyque les deux pects que le plaisir prend pour lui selon les heures. On y voit

l'alternance chez lui des sentiments joyeux et des sentiments graves. Le tout d'ailleurs dans une parfaite atmosphère de pureté. Le conflit n'est pas comme le choix d'Hercule dans la fable de Prodicus entre la Volupté et le Devoir. En ses heures les plus profanes, quand Milton appelle l'Allégresse, c'est pour vivre avec elle dans des plaisirs auxquels aucun blâme ne puisse s'attacher (*In unreproved pleasures free*).

Les deux poèmes valent donc en soi. Ils valent aussi par le contraste. Un art très sûr groupe dans chacun tous les charmes qui se rallient spontanément autour de la tendance à la gaîté et autour de la tendance à la mélancolie. Chacune de ces dispositions tend d'ailleurs à la jouissance, et il est remarquable que Milton, qui donne au *Penseroso* le dernier mot, trouve son bonheur suprême

Dans le sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Le sentiment était assez commun à l'époque. En 1621, Burton avait écrit une *Anatomy of melancholy* en tête de laquelle il avait placé des vers qui disent en stances alternées les joies et les peines de la mélancolie. Il la représente tantôt comme un bien suprême, tantôt comme un fléau, avec une parfaite alternance. Dans la stance suivante, le thème de Milton est déjà tout tracé :

When to myself I act and smile,
With pleasing thoughts the time beguile,
By a brook side or wood so green,
Unheard, unsought for, or unseen
A thousand pleasures do me bless,
And crown my soul with happiness.
All my joys besides are folly
None so sweet as melancholy.

Sans doute, cet état d'esprit ne se retrouve que dans une stance sur deux. Tout de même, le goût de la mélancolie n'y est pas douteux, non plus que dans l'ensemble du livre de Burton.

Et Burton n'était pas le seul de ce temps à éprouver ces sentiments. Une chanson dans la pièce de *Nice Valour*, certainement écrite par Fletcher avant la date du *Penseroso*, annonce peut-être mieux encore que les vers de Burton le poème de Milton :

Hence, all you vain delights,
As short as are the nights
Wherein you spend your folly !
There's nought in this life sweet,
If man were wise to see't

But orly melancholy ;
O sweetest melancholy !
Welcome, folded arms, and fixed eyes,
A sigh that piercing mortifies,
A look that's fastened to the ground,
A tongue chained up, without a sound !

Fountain heads and pithless graves,
Places which pale passion loves !
Moonlight walks when all the fowls
Are warmly housed, save bats and owls !
A midnight bell, a parting groan ?
These are the sounds we feed upon !
Then stretch your bones in a still gloomy valley :
Nothing's so dainty-sweet as lovely melancholy.

Milton reprend ces indications, les fortifiant de détails nombreux et finement observés. Surtout il fait ressortir les traits de la Mélancolie en l'opposant à l'Allégresse par laquelle il commence.

Milton fait d'abord l'éloge et le tableau, dans l'*Allegro*, de toutes les joies que peuvent fournir à l'esprit les aspects riants de la nature et de la vie. L'impression dominante est celle d'un matin de printemps ; les plaisirs de l'*Allegro* viennent de l'alouette, du soleil, de la vue des paysans au travail, des repas rustiques. Le soir venu, ce sont les histoires contées autour de l'âtre qui réjouissent. Mais les attraits de la ville ne sont pas oubliés ; l'*Allegro* est sensible à la gaîté des fêtes, des tournois, des mariages, du théâtre, surtout comique, et de la musique légère.

D'autre part, dans le *Penseroso*, Milton dit les plaisirs plus exquis qui viennent de la méditation solitaire. C'est le soir ; il semble que ce soit l'automne ; ou bien c'est le rossignol qui chante, la lune sur les pelouses, le couvre-feu, et les lectures paisibles, à la lampe, de philosophes, de savants, ou de tragédies sombres. Si c'est le matin, c'est un matin pluvieux et nuageux, puis la promenade dans les bois épais abrités de soleil, ou bien le long des cloîtres studieux, ou l'entrée dans la cathédrale gothique où résonnent les orgues.

Tel est, réduit à ses plus simples éléments, le thème des deux poèmes. La beauté est à chercher ; en premier lieu, dans la simplicité et l'universalité du thème, car nous avons tous en nous les éléments d'une comparaison entre des joies de ce genre. Elle vient encore de la finesse des touches et des détails, de l'adaptation étroite que nous sentons exister entre les poèmes eux-mêmes et les sentiments du poète, et qui fait que nous arrivons par eux à le connaître plus profondément ; et enfin de la sobre perfection des vers et du choix exquis des mots.

Tout naturellement, puisqu'il s'agit de Milton, les deux poèmes s'ornent et s'autorisent d'une fiction mythologique. Sans doute, c'est une place restreinte qui est faite à la mythologie, mais encore une place lui est-elle faite. Elle donne une généalogie à ces deux divinités imaginées momentanément, l'Allégresse et la Mélancolie. Dans l'*Allegro*, Milton commence par dire arrière à la Mélancolie, qu'il déclare fille de Cerbère et de la Nuit, née dans une des cavernes du Styx. Il appelle à sa place l'Allégresse, qui est Euphrosine, l'une des Grâces, fille, selon les uns, de Vénus et de Bacchus, et, selon les autres, les plus sages, de Zéphyre et d'Aurore, c'est-à-dire des charmes de la Nature. Elle a pour cortège les Jeux et les Ris ; c'est une nymphe dansante, compagne de Liberté, nymphe des montagnes. Ceci dit, la mythologie s'arrête pour le premier poème. C'est, en somme, une jolie adaptation anglaise de la mythologie, surtout pour ce qui est des petits esprits, créés par Milton, qui figurent dans le cortège de la Nymphe :

Haste thee, Nymph, and bring with thee
Jest, and Youthful Jollity,
Quips, and Cranks, and Wanton wiles,
Nods, and Becks, and wreathed smiles,
Such as hang on Hebe's cheek
And love to live in dimple sleek ;
Sport that wrinkled Care derides,
And Laughter holding both his sides.

Lorsqu'il arrive au *Penseroso*, Milton reprend sa donnée mythologique. D'abord, il repousse l'Allégresse, dont la mère est Folie et dont nul ne connaît le père, ce qui veut dire que la raison est absente d'elle. C'est la Mélancolie qu'il honore maintenant. Il n'en peut plus faire la fille de Cerbère et de la Nuit. Il la dit fille de Vesta et de Saturne, solitaire, et parfois même morose (1), et de Vesta, déesse du foyer domestique, inspiratrice du génie, symbole de chasteté. Toutes ces idées se rassemblent pour expliquer l'origine, selon Milton, de cette mélancolie qu'il aime. Et maintenant, abandonnant la mythologie, il la montre comme une nonne pure et dévote aux robes sombres, suivie de Paix, Jeûne, Loisir solitaire et Contemplation, sérieux cortège qui fait contraste avec celui de l'Allégresse.

Ceci dit, il n'y a plus de mythologie qui compte dans les deux poèmes. Tout le reste est occupé par la description de deux journées de Milton qui sont comme la concentration de jours

(1) Comparez le sens du mot anglais : *saturnine*.

nombreux dans lesquels a dominé soit l'Allégresse, soit la Mélancolie. Il est intéressant de voir la finesse avec laquelle Milton a suivi les indications du premier tableau pour les transporter et les contredire dans le second. Le premier poème est baigné de soleil, le second est éclairé par la lune. Dans le premier cas, Milton fait l'éloge du soleil, auquel il va rendre hommage le matin ; il vante son éclat éblouissant :

. . . . . .
Where the great Sun begins his state
Rob'd in flames and amber light,
The Clouds in thousand liveries dight.

Dans le *Penseroso*, au contraire, il proteste contre l'éclat du soleil. Ses rayons sont appelés : *his flaring beams*. L'œil du soleil devient *garish*. — Sa lumière éblouit et fatigue au point qu'on voudrait y échapper.

Milton encore, et ceci fournit l'occasion d'un autre parallèle, a goûté le plaisir mélancolique de la pluie, et l'a analysé de façon très fine. La matinée qu'il souhaite de voir après ses nuits de labeur n'est point l'aurore frisée célébrée dans le poème précédent, mais celle pendant laquelle on entend les vents qui bercent les arbres, ou qui arrive introduite par une ondée à la fin de laquelle les gouttes tombent, de minute en minute, du larmier sur les feuilles froissées :

Thus, Night, oft see me in thy pale career
Till civil-suited Morn appear,
Not tricked and frounc'd as she was wont
With the Attic boy to hunt,
But kercheft in a comely cloud,
While rocky winds are piping loud,
Or usher'd with a shower still,
When the gust hath blown his fill,
Ending on the rustling leaves,
With minute drops from off the eaves.

De même, lorsque Milton est joyeux, il cherche des endroits d'où la vue porte au loin, d'où il puisse apercevoir un vaste paysage :

Straight mine eye hath caught new pleasures,
Whilst the landscape round it measures;
Russet lawns, and fallows gray,
Where the nibbling flocks do stray;
Mountains, on whose barren breast
The labouring clouds do often rest;
Meadows trim with daisies pied,
Shallow brooks, and rivers wide;

Towers, and battlements it sees
Bosom'd high in tufted trees.

Lorsqu'il est mélancolique, au contraire, il s'enferme dans les bois, qui non seulement le protègent du soleil, mais encore l'isolent du monde extérieur :

And when the sun begins to fling
His flaring beams, me, goddess, bring
To arched walks of twilight groves,
And shadows brown, that sylvan loves,
Of pine, or monumental oak
Where the rude axe, with heaved stroke,
Was never heard the nymphs to daunt,
Or fright from their hallow'd haunt.
There in close covert by some brook
Where no profaner eye may look
Hide me from day's garish eye.

On pourrait, d'un bout à l'autre, suivre ces indications très précises et fines. L'*Allegro* compte parmi ses plaisirs celui d'entendre les cloches qui sonnent dans les villages. Mais c'est un carillon de fête qu'il entend en plein jour :

Sometimes with secure delight
The upland hamlets will inwite
When the merry bells ring round
And the jocund rebecks sound
To many a youth, and many a maid,
Dancing in the chequer'd shade.

Le *Penseroso*, lui aussi, aime le son des cloches. Mais pour lui, le son et l'heure changent. C'est maintenant le soir, à la lumière de la lune, et l'on entend la cloche du couvre-feu, dont le son est apporté de loin par-dessus une large rivière et se concilie avec l'heure pour charmer la mélancolie :

. . . . . I walk unseen
On the dry smooth-shaven green,
To behold the wandering moon,
Riding near her highest noon,
Like one that had been led astray
Throug the Heaven's wide pathless way ;
And oft, as if her head she bow'd,
Stooping through a fleecy cloud.
Oft, on a plat of rising ground
I hear the far-off Curfeu sound
Over some wide-water'd shore,
Swinging slow with sullen war...

C'est presque chaque vers, en somme, qu'il faudrait prendre pour relever tous ces parallélismes si délicats. Notons encore que l'*Allegro* aime à voir des hommes. Ses promenades le mènent aux lieux où il est sûr de trouver des visages humains. Le *Penseroso*, au contraire, se promène inaperçu ; il évite et fuit la société des hommes. De même, le soir, les plaisirs de l'*Allegro* sont des plaisirs sociaux. Chez les paysans, il cause au coin de l'âtre. Ou bien il va au théâtre, il assiste aux fêtes somptueuses où les hommes sont assemblés. Chez le *Penseroso*, il n'y a rien de pareil. Il faut qu'il soit seul pour trouver son plaisir. Il ne va pas voir de tragédies, il en lit. Il lit aussi des histoires de chevalerie, et lorsqu'il s'en rencontre une que l'auteur a laissée inachevée il éprouve ce plaisir spécial qu'offre l'aspect d'une ruine vénérable, et sa rêverie se plaît à compléter le fragment.

Partout, le parallèle se retrouve, et on ne goûte complètement chacun des deux poèmes qu'en les étudiant simultanément. Ils sont pleins jusqu'au bord, riches à l'extrême d'observation et de menus détails évocateurs.

Ils dénotent une observation très serrée sans être pourtant réaliste. Ils ne sont pas restreints à un seul lieu et à un seul jour ; ils sont faits de détails rassemblés de loin et de partout, d'ailleurs il est vrai délicieusement fondus. L'exactitude de quelques détails a été contestée. C'est autour du passage de l'*Allegro* dans lequel le poète dit le plaisir qu'il trouve à être éveillé par le chant de l'alouette qu'on a surtout bataillé. Voici le passage :

> To hear the lark begin his flight,
> And singing startle the dull Night,
> From his watch-tower in the skies,
> Till the dappled Dawn doth rise ;
> Then to come, in spite of sorrow,
> And at my window bid good morrow,
> Through the sweet-briar, or the vine
> Or the twisted eglantine.

Selon les uns, Milton a voulu dire que l'Alouette vient le saluer à sa fenêtre, et, s'il en est ainsi, il prête à l'alouette des habitudes fausses et n'est certes pas un précis observateur de la nature. Mais le passage peut aussi bien, et même mieux, s'interpréter autrement : c'est le poète lui-même qui va à sa fenêtre saluer le jour à travers les fleurs qui l'encadrent, et alors on ne peut prendre argument du passage pour affirmer que Milton a mal observé.

Mais il reste encore un détail. Que veut dire Milton par son *twisted eglantine* ? Le mot paraît étrange. On comprendrait

qu'il s'appliquât au chèvrefeuille. Mais l'épithète ne convient guère à l'églantier qui n'est certes pas *twisted* et l'on ne voit pas comment justifier Milton. Toutefois, à part ce détail, l'*Allegro* et le *Penseroso* sont très justes de trait, pleins de détails précis et charmants, qui font bien voir les paysages rustiques que Milton avait sous les yeux.

Ils sont plus frappants encore par ce qu'ils ont d'unique. Rien ne les remplacerait s'ils nous manquaient. Enfin, pour nous, ils donnent bien le registre, les extrêmes de la gamme des sentiments de Milton à cette date. Registre étroit sans doute, qui exclut toute la passion ; qui n'admet guère l'humanité que comme spectacle, qui ne fait place qu'à des sentiments à la fois très purs et très égoïstes, aux jouissances intimes du contemplatif et du rêveur. Le thème même conduit Milton à examiner les plaisirs auxquels il est le plus sensible. Celui qu'il préfère finalement est le plus solitaire, le plus insociable, le plus égoïste, celui de la mélancolie. Curieusement, les pensées d'amour sont exclues du poème. Milton a alors 25 ans, et pourtant il ne les compte point, ou presque point, dans le dénombrement des plaisirs possibles. L'*Allegro* parle d'une certaine beauté habitant dans un château, mais en passant, sans un soupir, sans ardeur personnelle. Le *Penseroso*, lui, rêve de vivre en ermite. Peut-être est-ce que Horton a calmé les pensées chaudes que Londres avait inspirées au poète. Peut-être est-ce par principe que Milton écarte de ce diptyque tout ce qui serait trop ardent et trop voluptueux, qu'il refuse de s'épancher en vers anglais aussi librement qu'il l'avait fait en vers latins.

R. P.

---

# Sujets de devoirs

## I

## UNIVERSITÉ DE BESANÇON

LICENCE.

### Composition française.

« Il est incontestable... qu'il y a surtout du génie épique dans cette prodigieuse Athalie, si haute et si simplement sublime... » V. Hugo, *Préface de Cromwell*.

PROFESSORAT, FONTENAY, SAINT-CLOUD.

La poésie de V. Hugo dans les pièces inscrites au programme,

SÈVRES.

La nature dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire*.

PHILOSOPHIE.

Du principe de cause, sa nature, son origine.

AGRÉGATION.

### Thème grec.

La Bruyère, ch. I (page 38-39 de la petite édition Hachette), depuis : « C'est une expérience faite que, s'il se trouve... », jusqu'à : « ...de l'avis de ceux qui l'approuvent. »

### Grammaire.

Etude grammaticale et littéraire de ce passage : *Iliade*, XXII, 416-28.

LICENCE.

**Version.**

Lucien, *Timon*, §§ 3-4 :

LETTRES.

**Version latine.**

Lucain, *Pharsale*, livre II. Discours de Caton à Brutus, depuis : « De summam, Brute, nefas... », jusqu'à : « ...nec sibi se vicisse putet. »

**Philosophie.**

Sénèque, *Questions naturelles*. Préface I.

**Histoire.**

Quintilien, *Inst. or.*, x, 31 : « Historia quoque alere oratorem... »

ALLEMAND.

**Version.**

Lessing, *Dramaturgie*, art. 53, à partir de : « Molière ... », jusqu'à : «... den Arnolph. »

**Commentaire grammatical.**

Etudier le substantif composé dans les 22 premières lignes de la version.

**Thème.**

Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, III, depuis : « Paris est né comme on sait... », jusqu'à : « ...déjà au dehors. »

**Histoire ancienne.**

L'Assemblée centuriale à Rome, ses origines, son évolution.

**Histoire du moyen âge.**

L'administration de Charles V.

## II

## UNIVERSITÉ DE LYON

---

### ITALIEN

AGRÉGATION.

### Thème.

MARIVAUX, *Le Legs*, scène x, depuis : « C'est qu'Hortense aime le chevalier », jusqu'à : « La belle chute ! Vous êtes bien singulier. »

### Version.

*Niccodemo* vecchio, *Lucia* fante.

NICCODEMO. — Oh, oh ! dove è costei rimasta ? tu non odi, Lucia ?

LUCIA. — Messere.

NICCODEMO. — Spácciati, vienne ratta.

LUCIA. — Eccomi, eccomi.

NICCODEMO. — A che hai tu badato tanto ?

LUCIA. — Volli tòr la rócca, e questo fazzoletto sottile in capo.

NICCODEMO. — Guarda, che, se tu fussi veduta in cuffia, tu non aresti trovato marito !

LUCIA. — Uh, uh ! Volete voi ch' io paja una guáttera ?

NICCODEMO. — La rócca potevi tu ben lasciar stare ; tu vai cercando che ti sia arso il pennecchio.

LUCIA. — Dopo desinare non mi ci areste voi còlta ; ma testé è si buon'otta, che i fanciulli non sono ancora per le piazze.

NICCODEMO. — Hai tu tolto la sporta ?

LUCIA. — Sì, ho : vedetela qui.

NICCODEMO. — Odi qua ! ella mi pare una cesta : ché non toglievi tu quell' altra che tu suoli ?

LUCIA. — Che noja dà ? Qui entra il poco e l'assai.

NICCODEMO. — Che credi tu ch' io voglia comperare un bue ? A me bastano tre libbre e mezzo di vitella, o di castrone ; e per istasera comperare due cesti d' *invidia*, un mazzo di radici e un di maceroni : e in cotesta sporta capirebbe mezzo Mercato vecchio.

LUCIA. — Padrone, non vi rammaricate mai della dovizia. I' ho

tolto questa maggiore, perché la bàlia vuole che voi comperiate da fare della gelatína ; che vi van drento piedi, orecchi, grifi, capi, e corna, che *'ngrombano* di molto lato.

NICCODEMO. — Che corna ? bufola !

LUCIA. — So molto io.

NICCODEMO. — Halla chiesta lo spirito ?

LUCIA. — Messersì, mi pens'io.

NICCODEMO. — Vedi dove la fortuna m' ha condotto ! Orsù, andiamo via di qua, ch' è più presso.

LUCIA. — Donde voi volete.

*Guagniele.*

Per mia fé, che io non posso tener gli occhi aperti : chi crederebbe mai che ora che noi semo di verno, e che sono le notti sì lunghe, io mi morissi di sonno ? In fine, questi padroni non hanno una *discrizione* al mondo : ma se essi fussero stati prima servidori, questo non avverrebbe, e tratterebbono i famigli in altro modo che non fanno. Oh, se la fortuna mi facesse un tratto diventar padrone ! buon per quei servidori che stessero meco : io procederei con un' amorevolezza meravigliosa : darei lor buon salario, paghere' gli al tempo, farei ch' egli avessero buon letto, da bere e da mangiare a ogni lor posta di quel pan sempre che beesse e mangiasse la persona mia : non gli griderei mai senza proposito ; mandere' gli poco attorno testé di verno quando rovina il ciel d' acqua, e massimamente la notte ; né anche la state in su la sferza del caldo non gli farei venirmi dietro correndo alla staffa ; e come io avessi a far viaggio da tre miglia in là, gli metterei a cavallo : vorrei che la sera se ne andassero a dormire a ora ragionevole, e così la mattina si levassero. Oh, che vita beata, che vita santa per me e per loro ! So che sarebbero forzati a volermi bene a mio marcio dispetto, e sarei servito con amore. Dove questi padroni fanno tutto il contrario : benché io non mi possa molto rammaricare, perché Amerigo è giovane dabbene e amorevole : ma per far piacere a questo Giulio suo vicino, già due notti non sono entrato in letto, perché da mezza notte in là m' hanno fatto con esso loro insieme saltare, stridere e urlare per in fino quasi a giorno ; ma questo ci è di buono, che la festa dicono ch'è fornita, o, per me' dire, si fornirà oggi ; e a questo effetto mi mandano ora nella via de' Servi per certe maschere..... Ma sent' io l'uscio ? sì, sì ; lasciami andar via, ch' io non fussi veduto dal padrone.

(Grazzini, *Spiritata*, a. II, sc. 1 et 2.)

### Dissertation (*Littérature*).

« Delle cose politiche e morali seriamente hanno scritto molti begl' ingegni italiani, e bene ; con gli scherzi e con le piacevolezze niuno, ch' io sappia. Questa piazza come vuota, questa materia come nuova mi son sforzato di occupare e di trattare io con quella felicità che dirà il mondo ». Colla scorta di quelle parole di Traiano Boccalini nella dedicatoria della seconda Centuria dei *Ragguagli di Parnaso*, non si potrebbe forse ricercare se sia vero che, come ci fu un secentismo nell' arte, così ci fosse un secentismo nella vita, o se piuttosto non ci sia stata, in quell' epoca di transizione corrotta da un principio di degenerazione e insieme pervasa da uno spirito rinnovatore, vera e profonda discrepanza tra il secentismo d' importazione spagnuola ed i sentimenti che ribollivano in ogni animo civile, dato che il Seicento poté vantare, ad esempio, il Tassoni critico del petrarchismo e scrittore delle *Filippiche* ?

### Dissertation (*Art*).

L'art et l'inspiration de Michel-Ange dans les sculptures des tombeaux des Médicis.

## CERTIFICAT SECONDAIRE

### Dissertation italienne.

Studierete il valor morale ed artistico della teoria pariniana della poesia, quale si trova esposta nei primi trentadue versi dell' ode *A la Musa*.

### Dissertation française.

I. — « Certes, science et poésie semblent, à première vue, n'avoir rien de commun ; qui sait pourtant, si le poète, dégageant du monde de la science son essence la plus intime, ne découvrirait pas que cette essence même, loin d'être une abstraite formule d'algèbre, est un parfum et un baume, offrande secrète de l'intelligence à la sensibilité ?... » Vous apprécierez ces paroles d'Emile Boutroux dans un article sur Sully-Prudhomme poète et philophe.

II. — Qu'entend-on par littérature classique ? Quelles qualités suppose l'épithète de « classique » appliquée aux litttératures modernes ? Pourquoi le « classicisme » peut-il être considéré la

plupart du temps comme une décadence de la littérature classique? A quelles conditions de la vie sociale et intellectuelle d'un peuple correspond l'âge classique de sa littérature ?

## CERTIFICAT PRIMAIRE

### Thème.

A. Daudet, *Tartarin sur les Alpes*, ch. XIII, depuis le début, jusqu'à : « Quel supplice pour un homme de Tarascon. »

### Version.

T. Tasso, *Gerusalemme liberata*, ch. XVI, str. 10 à 13 incl.

### Dissertation.

Lettera ad un amico, nella quale vi proverete a mostrare come la letteratura italiana abbia un grande valore educativo sia per la coltura dell' intelletto, sia per l'educazione del sentimento dell' arte.

## LICENCE

### Version.

Même texte que pour l'agrégation.

*Commentaire.* — *a*) Studiare sia per la morfologia, sia per la semantica, le parole sotto segnate.

*b*) Apprezzare le qualità letterarie specie drammatiche di quel passo.

### Dissertation.

(*Licence de philosophie.*)

Le naturalisme de Léonard de Vinci.

## ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE

### Dissertation.

I. — Studiare, tanto nella sostanza quanto nella forma, l'ode di Giuseppe Parini *Su la libertà campestre.*

II. — Mostrare come nell' *Orlando Furioso* sia da ammirarsi, al

pari di uno stile perfetto per l'armonia e la leggiadria, la « esuberanza di vita » e la « calda rappresentazione di tutto il sentimento e l'idea di tutta un'epoca », come ebbe a scrivere il Carducci in un saggio di prefazione al poema dell' Ariosto.

## AGRÉGATION (*Lettres et grammaire*).

### Version latine.

Cicéron, *Tusculanes*, IV, 38 : « Quocirca mollis et enervata... », à 42... « sustinerique nullo modo possunt. »

## LICENCE (*Langues classiques*).

### Version latine.

Lucrèce, l. V, v. 1159-1191, depuis : « Nunc quæ causa deum... », à : « ...murmura magna minarum. »

### Commentaire.

Etudier la langue de Lucrèce dans ce passage.

## ANGLAIS

### Thème.

H. Taine, *Essais de critique et d'histoire* : *Saint-Simon*, IV, l'écrivain, depuis : « Cette crudité de style », à « ...de sa force. »

### Dissertation française.

L'inspiration religieuse dans le poème anglo-saxon de *Judith*.

### Version.

Lord Byron, *Childe Harold's Pilgrinage*, IV, st. 69 to 72 included (avec commentaire grammatical pour les candidats à la licence).

### Dissertation anglaise.

Mark Rutherford's Perplexities and his Delivrance according to Mr Hale White.

## CERTIFICAT D'APTITUDE

### Composition anglaise.

The comparative merits of rhyming and of blank verse in English as a medium of poetic expression.

### Version allemande.

Kaiser Rudolph II, nachdem er seinem Freunde, dem Herzog Julius von Braunschweig, einem Protestanten, eine goldne Kette, das Zeichen eines geheimnisvollen Orden, umgehangen hat :

Du bist ein Ketzer,
Allein ein Ehrenmann. So sei geehrt.

JULIUS (*der aufgestanden ist*).

O Herr, wenn Ihr dem Andersmeinenden,
Ihr mir die Huld verleiht, die mich beglückt,
Warum versöhnt Ihr nicht den Streit der Meinung
Und gebt dem Glauben seinen Wert : die Freiheit,
Euch selbst befreiend so zu voller Macht ?

RUDOLF.

Zu voller Macht ? Die Macht ist es, was sie wollen.
Mag sein, dass diese Spaltung im Beginn
Nur missverstandne Satzungen des Glaubens,
Jetzt hat sie gierig in sich eingesogen,
Was Unerlaubtes sonst die Welt bewegt.
Der Reichsfürst will sich lösen von dem Reich,
Dann Kommt der Adel und bekämpft die Fürsten ;
Den gibt die Not, die Tochter der Verschwendung,
Drauf in des Bürgers Hand, des Krämers, Mäklers,
Der allen Wert abwägt nach Goldgewicht.
Der dehnt sich breit und hört mit Spotteslächeln
Von Thoren reden, die man Helden nennt,
Von Weisen, die nicht Klug für eignen Säckel,
Von, was nicht nützt und Zinsen trägt.
Bis endlich aus der untersten der Tiefen
Ein Scheusal aufsteigt, grässlich anzusehen,
Mit breiten Schultern, weitgespaltnem Mund,
Nach allem lüstern und durch nichts zu füllen.

Das ist die Hefe, die den Tag gewinnt,
Nur um den Tag am Abend zu verlieren,
Angrenzend an das Geist = und Willenlose.
Der ruft : « Auch mir mein Teil, vielmehr das Ganze !
Sind wir die Mehrzahl doch, die Stärkern doch,
Sind Menschen so wie ihr. Uns unser Recht ! »
Des Menschen Recht heisst hungern, Freund, und leiden,
Eh noch ein Acker war, der frommer Pflege
Die Frucht vereint, den Vorrat für das Jahr ;
Als noch das wilde Tier, ein Brudermörder,
Den Menschen schlachtete, der waffenlos,
Als noch der Winter und des Hungers Zahn
Alljährlich Ernte hielt von Menschenleben.
Begehrst ein Recht du als ursprünglich erstes,
So Hehr zum Zustand wieder, der der erste.
Gott aber hat die Ordnung eingesetzt,
Von da an ward es licht, das Tier ward Mensch.

Ich sage dir : nicht Scythen noch Chazaren,
Die einst den Glanz getilag der alten Welt,
Bedrohen unsere Zeit, nicht fremde Völker :
Aus eignem Schoss ringt los sich der Barbar,
Der, wenn erst ohne Zügel, alles Grosse,
Die Kunst, die Wissenschaft, den Staat, die Kirche
Herabstürzt von der Höhe, die sie schützt,
Zur Oberfläche eigner Gemeinheit,
Bis alles gleich, ei ja, weil alles niedrig.

(GRILLPARZER, *Ein Bruderzwist Habsburg*, *dritter Aufzug*.)

---

# Bibliographie

**Anglais et Français du XVII^e siècle**, par Ch. Bastide. — (De Paris à Londres sous Louis XIV. — Les Français d'autrefois apprenaient-ils l'anglais ? — Comment les Anglais d'autrefois écrivaient le français. — Les gazettes françaises de Londres au XVII^e siècle. — Influence politique des huguenots en Angleterre : Pierre Coste, Saint-Hyacinthe, etc.) — Un fort vol. in-16. 4 fr. (Librairie Félix Alcan.)

L'auteur de ce volume d'essais a rassemblé des renseignements peu connus sur la vie des Français qui se risquaient au XVII^e siècle à traverser la Manche. Il répond aussi à certaines questions : comment voyageait-on de Paris à Londres sous Louis XIV ? Les Français apprenaient-ils l'anglais et les Anglais qui parlaient notre langue l'écrivaient-ils correctement ? Il a existé alors des gallomanes et des anglophiles ; quelle action ont-ils pu avoir ? L'influence des huguenots, qui s'est exercée dans des directions très diverses, mérite un examen attentif ; on verra, par exemple, comment Shakespare et Milton fréquentaient des réfugiés, comment pendant la dictature de Cromwell il paraissait à Londres un journal rédigé en français ; bref, c'est en partie aux huguenots que les Anglais ont dû d'être rationalistes et révolutionnaires. Grâce aux documents inédits qu'il apporte, ce livre ne peut manquer d'intéresser ceux qui cherchent à étudier la diffusion de la pensée française à une des époques les plus glorieuses de notre histoire.

***

**Hegel, sa vie et ses œuvres**, par P. Roques, professeur agrégé d'allemand au lycée de Chartres. 1 vol. in-8° de la *Collection historique des grands philosophes*, 6 francs. (Librairie Félix Alcan.)

M. Roques présente au public un exposé de toute l'œuvre de Hegel. Il s'attache à montrer que la philosophie hégélienne n'est autre chose qu'un kantisme modifié par un retour à la pensée grecque ; Hegel, nourri d'hellénisme et de classicisme, a tenté en effet, au moyen d'une méthode synthétique et dialectique qui rappelle beaucoup Platon et Aristote, de donner plus d'harmonie et

d'unité au système de Kant, où subsistaient trop d'oppositions inconciliées.

Pour rendre son exposé plus vivant, M. Roques a entremêlé le récit de la vie de Hegel et le résumé des œuvres ; il a fait une assez large part aux travaux accessoires de Hegel, articles de revues, petits traités politiques ; en effet, ce sont souvent ces opuscules qui nous font le mieux connaître, sous une forme moins systématique et la plus naïve, la pensée hégélienne.

Bien que M. Roques ait cherché à écrire un livre de lecture facile et ait évité tout étalage d'érudition, il n'a pas manqué cependant de consulter tous les ouvrages qui ont paru sur Hegel et il a pris connaissance des manuscrits conservés à Berlin.

**L'enfant**, par Henri Joly, membre de l'Institut. 1 vol. in-16 de la collection *Science et Religion*, n° 633. Prix : 0 fr. 60. Bloud et Cie, édit., 7, place Saint-Sulpice, Paris (VIe).

Les ouvrages les plus étudiés sur l'évolution de l'enfant, sur l'enfant et la race, sur l'esprit et le cœur de l'enfant vont chaque jour se multipliant. Ces travaux ont évidemment servi à grouper et à clarifier des questions dont on ne peut méconnaître l'intérêt. Mais une littérature aussi abondante est d'un médiocre secours pour l'éducateur et les parents, plus soucieux des conclusions pratiques que des considérations purement théoriques. M. Henri Joly rend un vrai service en résumant ici, avec l'autorité qu'on lui reconnaît en ces matières, les résultats réellement acquis de la science pédagogique. La lecture de ce bref, mais substantiel opuscule, suffira à la plupart. Nous en recommandons donc vivement la méditation à tous ceux que le problème de l'éducation préoccupe.

*
* *

L'Imprimerie et les Arts graphiques en général, qui ont été traités dans de nombreux ouvrages techniques très intéressants, n'avaient pas de Dictionnaire vraiment digne de ce nom.

L'Imprimerie, cette invention merveilleuse, qui a contribué si puissamment à tous les progrès, ne pouvait, jusqu'à ce jour, offrir le Dictionnaire indispensable à tous ceux qui s'intéressent au Livre.

Le *Dictionnaire de l'Imprimerie et des Arts graphiques en général* comblera cette lacune. Il a été élaboré par M. Emile Desormes et Arnold Muller. La carrière de ces deux écrivains techniques, dont

l'aîné. M. Desormes, enseigne depuis plus de 30 ans, est suffisamment connue dans le monde de l'imprimerie pour que nous n'ayons pas besoin de présenter davantage les auteurs.

Sans ce livre, aucune bibliothèque, grande ou petite, ne pourra prétendre à être complète.

Les savants, les hommes de lettres, les bibliophiles et les bibliographes, les collectionneurs de livres et les amateurs studieux, les imprimeurs, les correcteurs, les techniciens et tous ceux en général, qui veulent réellement comprendre ce qu'ils lisent ont intérêt à consulter le *Dictionnaire de l'Imprimerie et des Arts graphiques en général*, volume de 300 pages, qui vient de paraître à l'Imprimerie des Beaux-Arts, 36, rue de Seine, Paris. Prix de l'ouvrage, 3 fr. 50 ; franco, 3 fr. 75.

---

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 31 13 JUIN 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Les moralistes français du XVIe au XVIIIe siècle

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Le chevalier de Méré et Pascal.

Les *Maximes* de La Rochefoucauld, qui ont fait l'objet de nos dernières leçons, obtinrent un succès très flatteur pour le noble duc. En effet, ce petit livre avait paru de 1665 à 1678, alors que la littérature française donnait successivement ses plus beaux chefs-d'œuvre. Les lecteurs qui firent bon accueil aux *Maximes* étaient aussi ceux qui lisaient les dernières pièces de Corneille, qui connaissaient Racine et Molière presque en entier, les *Contes* de La Fontaine, les *Satires* et l'*Art poétique* de Boileau, les *Pensées* de Pascal. Enfin ils avaient pu entendre les sermons de Bossuet et ceux de Bourdaloue, ils avaient pu lire certaines de leurs oraisons funèbres. Et Dieu sait combien de réflexions, de sentences, de maximes de toute nature étaient contenues dans ces œuvres ! C'est chez ces écrivains, plus encore que chez les moralistes proprement dits, qu'on peut découvrir la plus grande richesse d'observations morales. Mais nous nous rappelons quelles limites nous avons imposées à nos recherches. La Rochefoucauld dut être fier d'être apprécié par les lecteurs des grands chefs-d'œuvre d'alors ; il dut être fier aussi d'avoir non pas des disciples, car

il n'a pas fait école, mais des imitateurs et des émules. Parmi ces derniers, il faut mettre au premier rang le chevalier de Méré et Pascal.

Il semble que nous aurions pu passer sous silence le chevalier de Méré et aborder tout de suite l'auteur des *Pensées*. Mais, tous ceux qu'on appelle les *pascalisants* s'intéressent depuis une cinquantaine d'années au chevalier de Méré. Au reste, ce personnage a réellement conversé avec La Rochefoucauld et s'est vanté d'avoir *dégrossi* Pascal. Il est donc assez naturel de le placer par manière de transition, entre ces deux moralistes.

C'est un singulier personnage ; c'est même un personnage énigmatique. On ignore, ou à peu près, les dates de sa naissance et de sa mort. Son nom même, malgré des rectifications multiples, est altéré dans les ouvrages les plus autorisés.

Ant. Gombaud de Plassac, chevalier de Méré, est né sous Henri IV, avant Corneille, vers 1604. C'était un gentilhomme poitevin qui eut son heure de célébrité : il fut un des courtisans les plus admirés pour l'aisance de ses manières, l'étendue de ses connaissances, la délicatesse de son esprit. Louis XIII le conviait à ses chasses ; il fut simultanément le familier de l'Hôtel de Rambouillet et l'ami de Ninon de Lenclos. Il fut en relations avec Balzac, Chapelain, Ménage ; il connut La Rochefoucauld et la future M^me^ de Maintenon.

Quoiqu'il fût l'auteur de quelques ouvrages qui nous restent, et en particulier de *Lettres*, publiées en 1682, il ne laisse pas d'être très mal connu. Ces lettres, qui auraient dû nous éclairer sur le personnage, ont fait autour de lui la nuit plus obscure. Méré publiait ses lettres en grand seigneur, brouillant les dates, remplaçant les noms propres par des initiales fort peu claires, prenant plaisir enfin à dépister le lecteur. Méré était d'une vanité excessive ; il aspirait à jouer un rôle peu commun, et voulait incarner l'*honnête homme*. Saint-Evremond disait : « Honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent pas ensemble. » Bussy Rabutin définissait ainsi l'honnête homme : « un homme instruit et qui sait vivre », la valeur morale étant, bien entendu, mise à part. Méré voulait réaliser cette définition. Il aspirait à être l'arbitre de toutes les élégances et toutes ses manières révélaient une fatuité insupportable. Ses écrits sont gâtés par la manie de régenter et la préoccupation de se faire valoir. Son style est précieux et amphigourique : « Un chien de style », disait M^me^ de Sévigné.

Cependant Méré nous appartient ; il a composé et publié un petit recueil de *Maximes, Sentences et Réflexions morales et politiques*

après la mort de La Rochefoucauld, en 1687. Voici quelques passages de ce volume :

« C'est toujours un bon moyen pour vaincre une passion que de la combattre par une autre.

« La fin de la meilleure politique est de passer quelquefois pour avoir peu d'esprit, quoiqu'on en ait infiniment.

« La plupart des actions des hommes sont fardées et n'ont rien que l'apparence.

« L'honneur n'est pas toujours le prix du mérite ; il est aussi souvent le partage du crime que la récompense de la vertu.

« Toutes les fois que l'espérance nous console, la crainte nous peut affliger ; et quand ces deux passions règnent dans nos âmes, le repos ne s'y trouve jamais.

« L'on est toujours assez riche quand on est content de peu.

« Il est bien plus glorieux de borner ses désirs que de les satisfaire.

« L'orgueil ne réussit jamais mieux que quand il se couvre de modestie.

« Ceux qui font profession de mépriser la vaine gloire se glorifient souvent de ce mépris avec encore plus de vanité.

« Il y a une éloquence dans le silence qui a quelquefois plus de force que l'éloquence des plus grands orateurs. »

Certaines de ces maximes reproduisent sous une forme assez banale ce que La Rochefoucauld avait dit brillamment. Ajoutez que même certaines sentences de Méré reproduisent presque exactement celles de La Rochefoucauld. — On comprend que les contemporains n'aient pas fait bon accueil à cet ouvrage de Méré, après la publication des *Maximes* de La Rochefoucauld. Il ne contient rien d'original, rien d'intéressant. De ses autres ouvrages, ce sont surtout ses *Lettres* qu'il faut retenir. Sainte-Beuve, dans un article de ses *Portraits littéraires*, a utilisé, au sujet de La Rochefoucauld, une lettre sans date du chevalier de Méré à une duchesse, et qui relate une conversation que ledit chevalier aurait eue avec l'auteur des *Maximes*. Méré fait parler La Rochefoucauld, lui fait débiter une série interminable de sentences ; et l'on se demande vraiment s'il n'y a pas là, de sa part, une mystification. Ces *Maximes*, données par Méré comme étant du La Rochefoucauld inédit, n'ont guère plus d'authenticité que ces opuscules inédits de Racine dont on enrichit actuellement la littérature.

Il sied d'être un peu sceptique, et je m'étonne que Sainte-Beuve, en cette affaire, n'ait pas flairé un piège. Les doutes vont devenir plus forts, si nous songeons aux rapports qui ont réellement existé entre Méré et Pascal.

Dans un petit traité, *De l'Esprit*, le chevalier de Méré relate un voyage qu'il aurait fait en Poitou en compagnie du duc de Roannez, d'un personnage qu'il désigne par l'initiale M., et enfin d'un autre, qu'il nous dépeint de la façon que vous allez voir :

« Je fis un voyage avec le duc de Roannez, qui parle d'un sens juste et profond, et que je trouve d'un fort bon commerce. M. M., que vous connaissez et qui plaît à toute la cour, était de la partie ; et parce que c'était plutôt une promenade qu'un voyage, nous ne songions qu'à nous réjouir, et nous discourions de tout. Le duc de Roannez a l'esprit mathématique, et, pour ne pas s'ennuyer sur le chemin, il avait fait provision d'un homme entre deux âges, qui n'était alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de lui. C'était un grand mathématicien, qui ne savait que cela. Ces sciences ne donnent pas les agréments du monde ; et cet homme, qui n'avait ni goût ni sentiment, ne laissait pas de se mêler de tout ce que nous disions, mais il nous surprenait presque toujours et nous faisait souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de M. Du Vair, et nous rapportait les bons mots du lieutenant criminel d'O. ; nous ne pensions à rien moins qu'à le désabuser : cependant nous lui parlions de bonne foi. Deux ou trois jours s'étant écoulés de la sorte, il eut quelque défiance de ses sentiments, et ne faisant plus qu'écouter et qu'interroger, pour s'éclaircir sur les sujets qui se présentaient, il avait des tablettes qu'il tirait de temps en temps, où il mettait quelque observation. Cela fut bien remarquable qu'avant que nous fussions arrivés à P... il ne disait presque rien qui ne fût bon, et que nous n'eussions voulu dire, et sans mentir, c'était être revenu de bien loin. Aussi, pour dire le vrai, la joie qu'il nous témoignait d'avoir pris tout un autre esprit était si visible, que je ne crois pas qu'on en puisse sentir une plus grande ; il nous la faisait connaître d'une manière enveloppée et mystérieuse... « Je suis sorti, disait-il, de ces lieux sauvages, me voilà sous un ciel pur et serein. Et je vous avoue que, d'abord, n'étant pas fait au grand jour, j'ai été fort ébloui d'une lumière si vive... ; mais à cette heure... elle me plaît, elle m'enchante, et quoique je regrette le temps que j'ai perdu, je suis beaucoup plus aise de celui que je gagne. » L'homme dont on parle et que l'on fait parler en ces termes, c'est Pascal. Et en parler ainsi, c'est donner une piètre idée de son intelligence : il manquait à Méré la première qualité du moraliste : l'esprit d'observation et l'aptitude à connaître les hommes. En tout cas, ce qui est certain, c'est que Méré et Pascal se sont rencontrés, ont discuté de certaines questions scientifiques, et que Méré a exercé quelque influence sur Pascal.

Il ne peut pas être question d'étudier ici Pascal comme s'il nous était totalement inconnu, comme Fortin de la Hoguette ou Senaut ; il ne peut pas être question de considérer Pascal en tant que mathématicien, philosophe ou apologiste. Nous devons nous demander simplement s'il peut entrer dans notre programme, et s'il faut faire de lui un moraliste. Poser cette question, c'est y répondre affirmativement. Laissant de côté ses œuvres scientifiques, polémiques, religieuses, nous examinerons le *Fragment d'un traité sur le vide*, le *Discours sur les passions de l'amour* (qu'il soit ou non de Pascal), l'*Entretien sur Epictète et Montaigne*, et enfin, tout ce qui, dans les *Pensées*, ne se rapporte pas à l'apologie de la religion.

Pascal n'est pas né moraliste, mais il est né géomètre. Fils de magistrat, né à Clermont en 1623, il fut instruit dans la maison paternelle, loin de Paris. Sa nature même le portait vers les mathématiques, dont on lui interdisait l'étude par tous les moyens. En cachette, il réinventa la géométrie ; à 16 ans, il faisait l'admiration de Descartes. Jusqu'en 1631, il reste à Clermont ; son père l'emmène ensuite à Paris, où il séjourne jusqu'en 1634. A cette date, il suit sa famille, qui se transporte à Rouen : c'est là qu'il se livre à ses travaux scientifiques et qu'il découvre sa machine arithmétique. Après une première conversion en 1646, il étudie de front la science et la religion, passe deux ans à Paris pour se soigner, revient à Clermont en 1649. Il retourne à Paris en 1650, et pendant quatre ans, il est tout entier au monde. En 1654 a lieu une seconde conversion, qui est définitive et qui a pour résultats la visite à Port-Royal et l'entretien avec M. de Saci.

Arrêtons ici ces indications biographiques. Dès 1647, Pascal ébauchait une préface pour un traité *sur le Vide* ; le penseur s'y révèle à côté du physicien. Il s'attaque au culte superstitieux, fétichiste pour l'antiquité savante, il cherche à ébranler le principe d'autorité en matière de science. Et, de toute nécessité, il appuie son manifeste sur des principes d'ordre psychologique et moral. Il en vient à nous présenter une conception originale de l'humanité. On accorde aux anciens le respect qu'on a pour les vieillards. Est-ce légitime ? L'humanité est un être vivant, qui vieillit à mesure que les siècles passent. L'antiquité représente la jeunesse, les temps modernes la vieillesse de l'humanité. Les anciens, c'est nous :

« Le respect que l'on porte à l'antiquité est aujourd'hui à tel point, dans les matières où il doit avoir moins de force, que l'on se fait des oracles de toutes ses pensées et des mystères même de ses obscurités ; que l'on ne peut plus avancer de nouveau sans

péril, et que le texte d'un auteur suffit pour détruire les plus fortes raisons.

« Ce n'est pas que mon intention soit de corriger un vice par un autre, et de ne faire nulle estime des anciens, parce que l'on en fait trop. Je ne prétends pas bannir leur autorité pour relever le raisonnement tout seul, quoique l'on veuille établir leur autorité seule au préjudice du raisonnement... (c'est en théologie, continue-t-il, que l'autorité a la principale force et apparaît comme indispensable) : il n'en est pas de même des sujets qui tombent sous le sens ou sous le raisonnement : l'autorité y est inutile ; la raison seule a droit d'en connaître...

« Partageons avec plus de justice notre crédulité et notre défiance, et bornons ce respect que nous avons pour les anciens. Comme la raison le fait naître, elle doit aussi le mesurer... Car qu'y a-t-il de plus injuste que de traiter nos anciens avec plus de retenue qu'ils n'ont fait ceux qui les ont précédés ?...

« L'homme est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs.... et peut les augmenter facilement... Toute la suite des hommes pendant le cours de tant de siècles doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement : d'où l'on voit avec raison avec combien d'injustice nous respectons l'antiquité dans ses philosophes ; car, comme la vieillesse est l'âge le plus distant de l'enfance, qui ne voit que la vieillesse dans cet homme universel ne doit pas être cherchée dans les temps proches de sa naissance, mais dans ceux qui en sont les plus éloignés ?... »

Lorsque Pascal écrivait ce traité, il avait à peine 24 ans ; c'était sept ou huit ans avant le voyage relaté par le chevalier de Méré. Ce jeune homme pouvait-il être le rustre que Méré nous dépeint ? Pascal était un savant *homme du monde*, il avait un air tout à fait libre, tout à fait dégagé, et ses manières étaient celles du meilleur monde. Il était le commensal du duc de Roannez, et il est vraisemblable que la noblesse du chevalier de Méré ne lui en a pas imposé au point de la décontenancer. M. Faguet n'hésite pas à traiter Méré d' « imbécile » ; nous n'irons pas si loin que lui, sans toutefois lui donner tort.

Lorsque Pascal écrivait cette préface, il était à Rouen, et partageait sa vie entre la science et la religion. On sait ce qui s'était passé : deux médecins amateurs, deux voisins, avaient guéri Pascal, et avaient parlé de religion dans cette famille, chrétienne à la vérité, mais nullement dévote. Blaise fut touché le premier,

et entraîna dans sa conversion ses deux sœurs, son père, son beau-frère.

En 1651, au lendemain de la mort d'Etienne Pascal, Blaise écrivit à ses sœurs et à son beau-frère une lettre célèbre *sur la Mort*, inspirée par un mysticisme exalté. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. Bientôt après, Pascal tombait malade, et de nouveaux médecins lui ordonnèrent de cesser tout travail, lui prescrivirent les distractions mondaines. Pascal, malgré sa jeune sœur Jacqueline, se relâcha de sa ferveur et se donna tout entier aux plaisirs. C'est à cette époque qu'il dut écrire, s'il en est l'auteur, le *Discours sur les passions de l'amour*.

Je ne crois pas devoir m'engager dans des discussions sans fin au sujet de cet opuscule. On peut aujourd'hui discuter assez librement la question : il y a trente ans, c'était un sacrilège pour certains éditeurs de Pascal que de vouloir enlever à Pascal ce Discours, où l'on trouvait des traces d'une passion qu'aurait eue le philosophe pour la duchesse de Roannez. Aujourd'hui, la négative est assez hardie. L'affirmative est beaucoup plus timide. Au demeurant, personne n'a rien prouvé. Ce qui est sûr, c'est que la famille et les amis de Pascal n'ont rien trouvé dans ses papiers, qui eût un rapport avec cet ouvrage. Victor Cousin a trouvé à la Bibliothèque Nationale une copie de cet opuscule portant cette mention : *attribué à Pascal*, et une autre copie ne donnant aucun renseignement sur son auteur.

Il y a dans cet ouvrage un grand nombre de pensées à recueillir, qui ne sont pas indignes de Pascal, mais qui ne laissent pas de contraster étrangement avec les idées familières au philosophe. Bien qu'il y ait dans ce traité une très grande force de pensée et une impitoyable lucidité, comment concilier une apologie de l'amour avec cette pensée authentique de Pascal : « Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour » ?

Si cet ouvrage est de Pascal, il n'est pas antérieur à 1651, ni postérieur à 1654.

L'histoire de l'*Entretien sur Epictète et Montaigne* est parfaitement connue. Cet entretien fut relaté par Fontaine, l'ami fidèle de Saci. Il fut écrit de mémoire et par suite on pourrait douter de l'authenticité des pensées et de la forme. Mais il semble qu'au lendemain de ce mémorable entretien, ceux qui l'avaient entendu rassemblèrent en commun leurs souvenirs ; et ce fut Fontaine qui le rédigea. Au reste, les idées, les sentiments, le style, sont du plus pur Pascal.

Cet entretien offre un intérêt spécial : on s'aperçoit que Mon-

taigne, délaissé jusque-là, retrouve sa faveur. Les deux interlocuteurs l'ont étudié de près et résument admirablement sa doctrine. Ils donnent de même un précis de la morale d'Epictète tout à fait remarquable ; et ils exposent comment Montaigne et Epictète ont connu l'homme ; et Pascal conclut qu'en réunissant les deux doctrines, celle qui vante la grandeur de l'homme et celle qui étale sa bassesse, on aurait de la nature humaine une connaissance exacte et complète.

Cet entretien est une sorte d'introduction à la morale dogmatique ; Pascal cherche à mettre la sagesse antique au service de la religion. En outre, c'est une véritable introduction à l'ouvrage des *Pensées*, peut-être déjà en projet, que nous étudierons la prochaine fois.

---

# Politique extérieure de la France depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,
*Professeur à l'Université de Paris.*

## Hésitations et embarras (1867-1870).

Surpris par la victoire inattendue de la Prusse, Napoléon a essayé d'obtenir des compensations territoriales, mais il a échoué partout. Il s'est alors résigné à une politique d'attente et de paix et a fait aux deux autres puissances des avances qui n'ont été suivies d'aucun résultat pratique. La vie politique de l'Europe est dominée par la situation nouvelle de la Prusse et par ses relations avec la France. Il s'agit de savoir si la France acceptera la prépondérance de la Prusse en Allemagne et la formation de l'unité allemande, ou si, au contraire, elle s'efforcera d'entraver l'unité et de ruiner la prépondérance militaire d'une nation qui peut devenir dangereuse. Les deux politiques ont leurs partisans, non seulement dans le gouvernement, mais dans l'opposition. Jules Favre, Jules Simon, E. Ollivier et le prince Napoléon conseillent d'accepter franchement l'unité pour maintenir la paix. Au contraire, Rouher et les généraux, Thiers et Gambetta demandent la revanche de Sadowa. Napoléon, malade, découragé, hésite entre les deux partis, va alternativement dans les sens opposés et se résoud finalement à préparer à longue échéance une action commune avec les deux Etats de l'Europe centrale, l'Autriche et l'Italie. Sa politique d'hésitations et de tentatives brusques tend à donner satisfaction à l'opinion publique, mais elle est compliquée par des difficultés provenant d'événements imprévus qui, créant une situation nouvelle, obligent l'empereur à prendre des décisions. Sans doute, ces affaires qui se succèdent en Italie, en Allemagne, en Orient, en Belgique, en Espagne, ne sont que secondaires, mais leur complexité même les rend très embarrassantes. Aussi cette période de deux années, de 1867 à 1870, est-elle remplie de confusion et d'embarras qui surgissent en différents endroits, se dissipent et reparaissent ailleurs. Il est très difficile d'exposer les faits qui la marquent dans un ordre strictement

chronologique, tels qu'ils se sont présentés au gouvernement français ; nous les examinerons successivement à l'intérieur de chaque pays. Nous verrons donc : 1° quelles sont les questions qui se posent dans les différents pays et comment le gouvernement français se débat sans trouver de solution d'octobre 1867 à janvier 1869 ; et 2° comment il essaye de réaliser un plan pour organiser une action décisive en isolant la Prusse et en se préparant des alliances.

Les documents ont été précédemment indiqués : Benedetti, Gramont, Ollivier ; il faut y ajouter : Lebrun : *Souvenirs militaires*, — Hymans : *Frère-Orban, V* (récit des négociations).

*Autriche* : Beust. — *Aus drei Vierteljahrhunderten*, 2 vol.
*Italie* : La Marmora. — Sella. — Lauza.
*Prusse* : Sybel. — Bernhardi (affaire d'Espagne).
*Exposés* : Ollivier. — La Gorce. — Bourgeois : *Rome et Napoléon III.*

I. — Napoléon, après l'entrevue de Salzbourg, avait adopté une politique de paix et d'attente ; il est obligé d'agir par suite d'une complication en Italie qui rouvre la question romaine.

1° Après les élections de 1867, le ministère est passé à Ratazzi un membre du centre gauche, qui est tout disposé à laisser se produire les manifestations nationales. Le prince Napoléon gendre du roi, l'y encourage : « Il faut forcer la main à l'empereur », lui dit-il. Aussi les hommes d'Etat italiens conçoivent-ils un procédé capable de résoudre la question romaine en dépit de la déclaration de septembre, c'est d'amener une révolution spontanée dans Rome. Rattazzi disait, en effet, à la Chambre : « La question romaine ne pourra être dénouée ni par les invasions du territoire pontifical ni par les mouvements insurrectionnels, mais uniquement par les moyens moraux... Qu'on se le dise à Rome N'attendez pas que le gouvernement italien vienne vous libérer il est lié par une convention... libérez-vous vous-même et vous verrez que tout Italien sait faire son devoir. » (28 juin.) Garibaldi se prépare à agir et essaie de se rapprocher de la Prusse dont il escompte l'appui ; il fait demander à Rattazzi si le gouvernement s'opposera à son entreprise. Le ministre répond affirmativement et finit par faire arrêter Garibaldi, qui est envoyé à Caprera. Mais il se crée un comité central avec Crispi et Cairoli qui envoie des bandes de volontaires s'attaquer aux petites villes de l'Etat pontifical. L'opinion publique, vivement excitée, voudrait que le gouvernement allât plus loin, et certains journaux allaient jusqu'à dire qu'il fallait précéder les volontaires au lieu de les suivre.

Rattazzi est violemment attaqué par les partis de gauche, qui l'accusent de servilité envers Napoléon.

Le gouvernement français est mécontent, et les dépêches de ses agents d'affaires, exagérées ou fausses, lui font voir la situation plus grave qu'elle n'est ; il demande des explications au ministre italien et lui fait de vraies remontrances. Le 13 octobre, Napoléon écrivait à Victor-Emmanuel : « ... La Convention est éludée ; si cela dure, je serai contraint, malgré moi, d'envoyer un corps d'armée à Rome » ; et malgré les observations de Victor-Emmanuel, que l'esprit des populations est excité et que la seule idée d'une intervention française pourrait avoir des conséquences graves, malgré les objurgations de Rattazzi, qui lui fait dire par Nigra : « Si les troupes françaises sont dirigées sur Rome, nous serons contraints d'occuper le territoire pontifical », il répond finalement par l'interdiction absolue d'agir contre les Etats du Pape.

Le gouvernement italien n'ose ni protester ouvertement ni combattre le mouvement ; sur les conseils du prince Napoléon, persuadé que son cousin ne demande qu'à se laisser forcer la main et qu'il permettra tout, comme en 1860, il se décide à aider et à favoriser sous main le mouvement révolutionnaire. Mais l'impératrice intervient auprès de l'empereur pour combattre ses hésitations et lui arracher l'ordre d'agir en faveur du Pape : « Le gouvernement français, télégraphie-t-on à Florence, n'admet dans aucune hypothèse l'intervention des troupes italiennes. » Rattazzi réunit le conseil des ministres et propose de refuser nettement les exigences de Napoléon, qui sont incompatibles, dit-il, avec la dignité d'un grand pays ; mais il n'est pas soutenu et donne sa démission. Les deux souverains échangent plusieurs lettres, mais maintiennent tous deux leur point de vue.

Faisant appel à sa vieille amitié, Victor-Emmanuel écrivait à Napoléon que le seul moyen était d'arrêter Garibaldi et qu'il était disposé à le faire : il n'a, ajoutait-il, aucune idée hostile, l'intervention de son gouvernement a pour but unique de « rétablir l'ordre troublé malgré nous ». Le 21 octobre, Napoléon lui répond : « J'espère que vous saurez prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre inutile une expédition française à Rome », et lui fait sentir que sa décision sur ce point est irrévocable. Ostentiblement, le gouvernement italien prend des mesures contre les révolutionnaires, et Napoléon surprend les mouvements du corps expéditionnaire. Mais bientôt il est averti qu'en réalité ces mesures se réduisent à rien, que les Garibaldiens ont franchi la frontière des Etats pontificaux, et il manifeste son irritation par l'envoie de sa flotte.

Après de longues négociations, Victor-Emmanuel forme enfi un ministère présidé par Menabrea, qui prend contre les révo lutionnaires des mesures réelles. Il est trop tard, l'expéditio française est partie ; en vain Victor-Emmanuel proteste contr cette intervention. Bon gré, mal gré, les troupes italienne durent accompagner les Français contre Garibaldi. La rencontr eut lieu à Mentana ; seuls les Français attaquent les Garibaldien dont la plupart sont blessés ou pris, et Garibaldi est arrêté. L roi envoie Pepoli demander à l'empereur de rappeler ses troupe mais Napoléon, irrité, refuse ; il marque encore sa mauvais humeur quelques jours plus tard, quand il fit publier au *Moniteu* le rapport de de Tailly : « Les chassepots ont fait merveille. » L mot resta dans l'imagination des Italiens comme une insulte, ils se détachent de plus en plus de la France : « J'abhorre, écri vait Mazzini à Bismarck, l'empire et la suprématie que la Franc s'arroge sur l'Europe », je vous propose une alliance contr l'ennemi commun.

Pourtant Napoléon est très embarrassé ; il est retombé dan la complication dont il est sorti en 1864, et ne voit pas sans inqui tudes le maintien d'une garnison française à Rome. Il essaie d se décharger de ce devoir sur l'Europe et convoque une confé rence des Etats catholiques, malgré la protestation de la Prusse Mais cet essai de congrès n'aboutit à rien. — Les difficultés son encore aggravées par les manifestations qui se produisent dan les Chambres des deux pays. En France, le parti catholique es irrité de la mauvaise foi italienne et demande au gouvernemen s'il a l'intention de retirer ses troupes. Pour le rassurer, Rouhe lui fait la fameuse déclaration : « l'Italie n'entrera pas dans Rome jamais » qui exaspère les Italiens. Le gouvernement proteste e maintient ses prétentions sur Rome, capitale de l'Italie : « Rome tôt ou tard, sera la capitale de l'Italie », déclare à la tribune de l Chambre le ministre Lauza.

Le gouvernement français renonce à la conférence et essai de négocier avec les grands Etats qui refusent de s'occuper d cette question. Napoléon est obligé de laisser ses troupes Rome. Les relations diplomatiques entre la France et l'Italie seron désormais tendues et les partis de gauche ne nous cachent pa leur hostilité.

2° En même temps s'élèvent des difficultés avec la Prusse, a sujet des Allemands du sud. Dès 1867, Bismarck a forcé des Etat à transformer le régime du Zollverein et créé une délégatio élue comme le Reichstag et se réunissant à lui pour traiter le questions douanières : c'est le Zollparliament. Le gouvernemen

français déclare que c'est là une chose contraire au traité de Prague et à l'article qui établissait une confédération de l'Allemagne du Sud. Mais les dirigeants de la politique française sont divisés ; les uns voudraient laisser libre champ à la Prusse pour la réalisation de l'unité allemande, les autres veulent protester énergiquement et opposer à la confédération de l'Allemagne du Nord une confédération politique de l'Allemagne du Sud ; ils comptent sur la résistance des Etats du Sud et le ministre hessois, Dahwigk, résolument hostile à la Prusse, offre à Napoléon de provoquer un *casus belli* ; la Bavière et le Wurtemberg donneront leur appui, seul le grand-duché de Bade est disposé à soutenir la Prusse.

Le gouvernement français essaie de s'entendre avec l'Autriche, qui n'a pas renoncé à reprendre son influence dans l'Allemagne du Sud. Le premier ministre autrichien, M. de Beust, l'ancien ministre de la Saxe, est resté hostile à l'hégémonie prussienne ; le voyage de François-Joseph à Paris marque une tentative sérieuse pour organiser la résistance aux envahissements de la politique prussienne, mais M. de Beust, grand parleur, n'est pas un homme d'action et il est entravé par les résistances du gouvernement hongrois qui, lui, veut un rapprochement avec Berlin. L'incertitude pèse sur les affaires ; Napoléon ne sait plus à quoi se résoudre, les interpellations se succèdent à la Chambre sur la politique du gouvernement en Allemagne et en Italie ; Thiers se montre très belliqueux, mais E. Ollivier est nettement favorable à l'unité allemande, qu'il accepte sans restriction. Un grand mouvement contre la Prusse se dessine en France, et Bismarck s'en inquiète. Benedetti avertit son gouvernement, qui cherche à calmer Bismarck tout en voulant rester dans le vague et se réserver le moyen d'intervenir. Il donne l'ordre à la légion hanovrienne, qui s'est formée à Strasbourg, de se disperser ; Bismarck le remercie, mais les relations sont compliquées par les articles des journaux français qui poussent à la guerre ; Girardin demande pour la France les frontières de 1801, et il ajoute que si la guerre est inévitable, il faut qu'elle soit immédiate. Le prince Napoléon, rentré dans la politique active, essaie une démarche personnelle, va à Berlin et rencontre le roi et Bismarck. De nouvelles discussions s'engagent sur les compensations qui doivent être accordées à la France et la question de la Belgique est de nouveau examinée. Bismarck l'offre à nouveau au gouvernement français en lui faisant remarquer que l'Angleterre est impuissante. — Malgré tout, Napoléon est inquiet de la puissance de la Prusse, de l'accord qu'elle a conclu avec le grand-duché de Bade, il ne

veut pas la laisser s'accroître indéfiniment ; Niel fait voter une loi militaire et prépare activement des armements. Napoléon prévient le gouvernement anglais et déclare à Victoria que si la Prusse franchissait le Mein « les canons français partiraient tout seuls ». L'Angleterre avertit Bismarck des intentions de l'empereur et le ministre prussien répond par des paroles de sympathie à l'adresse de la nation espagnole.

3° En Orient, l'insurrection de Crète a créé des difficultés. La France est disposée à intervenir, mais les intérêts de la Russie et de l'Autriche sont en désaccord de ce côté. Beust est hostile au mouvement des chrétiens et déclare qu'une intervention en leur faveur livrerait tout l'Orient à la Russie, et refuse d'intervenir auprès du Sultan. En vain le gouvernement français essaie de le décider ; il résiste, et n'est pas peu encouragé à le faire par les intrigues des ambassadeurs français et russe à Constantinople, qui ont gardé l'ancienne habitude de se combattre mutuellement. Napoléon cherche à ménager l'Autriche et la Russie, et sa politique contradictoire aboutit à résoudre provisoirement la question de Crète. Le firman du 29 février 1868 crée en Crète un Conseil de chrétiens.

En Roumanie, le parti libéral provoque une agitation nationale en Transylvanie, mais le ministre hongrois Andrassy proteste auprès de la Porte, qui menace la Roumanie d'une intervention armée ; la France et l'Angleterre s'y opposent, mais Andrassy se tourne vers la Prusse et la menace d'une guerre si les menées roumaines ne cessent pas. Bismarck obtient du roi Charles de Hohenzollern la promesse formelle d'un changement de politique.

En Grèce, Napoléon n'intervient pas. Des difficultés se sont produites au sujet des réfugiés crétois que le gouvernement turc veut se faire livrer, malgré les protestations des ambassadeurs européens. La Turquie envoie un ultimatum à la Grèce, qui refuse d'y accéder, et les relations sont rompues. La Conférence de Paris réunie sur l'initiative de Bismarck, décide en faveur de la Turquie contre la Grèce.

Le gouvernement français s'est jeté dans un embarras nouveau à Rome en rouvrant la question romaine qui rend plus difficile une entente avec l'Italie ; en Allemagne et en Orient, il est réduit à un rôle secondaire.

II. — Il essaie alors d'adopter une politique active de préparation contre la Prusse ; il veut organiser une alliance avec l'Italie et l'Autriche, et gagner la bienveillance de la Russie. L'ambassadeur de Vienne, M. de Gramont, le pousse à l'action.

La Gorce, VI, 150-152.

1° Des négociations secrètes sont engagées : à Paris, par le prince Metternich, ambassadeur d'Autriche et confident de la cour en 1868. Beust accepte en principe, mais recommande de ménager les Allemands du Sud. L'Autriche et la Prusse prennent des mesures pour réorganiser leurs armées. Beust sans doute ne veut pas faire la guerre, l'Autriche n'est pas prête, elle est paralysée par l'attitude du gouvernement hongrois qui penche vers la Prusse, mais il désire engager la France et se faire donner l'assurance qu'en cas d'attaque il sera défendu par elle ; de son côté, il évite de rien faire qui puisse le compromettre, et quand Napoléon lui propose d'interroger la Prusse sur la question d'Allemagne, il refuse nettement. — Avec l'Italie, les négociations s'engagent par l'intermédiaire d'un Hongrois, le général Türr, aide de camp de Victor-Emmanuel et confident du prince Napoléon ; il a plusieurs entretiens avec l'empereur, qui lui parle d'une triple alliance et d'un accord avec l'Autriche. Mais la principale difficulté, c'est l'occupation de Rome. En 1868, le gouvernement italien essaie d'obtenir le retrait de nos troupes, mais les garanties qu'il offre ne sont pas jugées suffisantes. Des agents des trois puissances cherchent, à Vienne, à trouver un terrain d'entente, en dehors des ambassadeurs ; mais le projet de Napoléon a beaucoup d'ennemis, en particulier le prince Jérôme resta obstinément antiautrichien.

2° En février 1869, le gouvernement français s'engage dans une nouvelle complication : l'affaire des chemins de fer de la Compagnie du grand-duché de Luxembourg. Son but a paru mystérieux et a presque généralement été mal compris des contemporains ; il a été éclairci par les notes du ministre belge qui a conduit la négociation [Hymans : *Frère-Orban*, t. II]. La Compagnie, à demi ruinée, a offert à la Compagnie de l'Est le rachat de ses lignes en territoire belge. Le 30 janvier 1869, la convention est prête et la cession est faite sous la forme d'un bail de 43 ans. Le gouvernement belge s'inquiète et fait aussitôt voter une loi (23 février) qui interdit aux compagnies de céder leurs lignes sans l'approbation du gouvernement ; c'est que l'opération de la Compagnie de l'Est s'est faite avec l'assentiment du gouvernement français, qui lui a accordé la garantie d'intérêt ; aussi le gouvernement belge croit déjà son indépendance menacée et refuse son approbation. La France se considère comme engagée, Napoléon écrit à Niel une lettre violente, le 19 février : « ...Un gouvernement, comme un homme, doit accepter le défi quand on le provoque... la Belgique a la Prusse derrière elle... » ; un plan est préparé pour l'invasion de la Belgique. En réalité, on avait seule-

ment des soupçons d'une entente de la Belgique avec la Prusse, et par une démonstration menaçante, on pensait l'amener à céder et à ratifier la convention.

Mais le gouvernement belge est soutenu par l'Angleterre. Le premier ministre, Frère-Orban, vient à Paris, où il est reçu par Napoléon III [le récit d'E. Ollivier est inexact : voir Hymans, p. 239] et discute avec les ministres. Prodigue de belles paroles, d'affirmations d'une cordialité sincère, il n'accorde rien. Mais pour donner l'impression que la France a obtenu une concession, on décide de nommer une commission mixte de représentants des deux gouvernements, chargée d'examiner. C'était là une formule vague que Frère-Orban avait exigée à dessein. Le véritable but du gouvernement français, tel qu'il ressort des documents publiés par Hymans, paraît avoir été de profiter de l'occasion pour amener la Belgique à signer avec nous un traité d'alliance ; Napoléon, qui a renoncé à une union douanière, à cause des protectionnistes français, aurait vu avec plaisir la réalisation d'une union politique : c'était, en effet, une partie de son plan général d'alliances contre la Prusse qui se serait trouvée adoptée. Mais il se heurte à une difficulté : l'alliance est incompatible avec la neutralité que les cinq grandes puissances ont reconnue à la Belgique. Aussi il suffit à Frère-Orban de se retrancher derrière le devoir de la Belgique de maintenir sa neutralité pour mettre à néant toutes ces velléités ; d'ailleurs, l'Angleterre ne tarda pas à avertir Napoléon du mauvais effet de la négociation.

L'affaire aboutit à un protocole solennel, mais sans portée pratique pour la France, qui nomme une commission mixte de six membres dont la présidence est donnée à Frère-Orban (17 avril). La satisfaction est grande en Europe.

3° Les négociations engagées avec l'Autriche et l'Italie aboutissent à des projets de traité. Napoléon, irrité de l'échec qu'il venait d'essuyer en Belgique et l'attribuant à Bismarck, veut conclure avec elles un accord définitif. L'Autriche accepte une alliance défensive, mais se réserve le droit de rester neutre si la France commençait la guerre (avril) ; en cas de conquête de l'Autriche sur la Prusse, les Italiens recevaient le Trentin. Le 4 juin, Vitathuin télégraphiait à Beust que tout était achevé, et Bismarck, très inquiet, demande à Benedetti des explications que ce dernier, ignorant tout, ne peut lui donner. Mais quand il fallut ratifier le traité, le ministère italien demanda le retrait des troupes et une déclaration par laquelle la France reconnaissait le principe de non-intervention. La négociation reste suspendue

(août) et les trois souverains se contentent de se promettre de ne conclure aucune alliance avant de s'être avertis et de suivre dans toutes les questions une politique commune. Il semble pourtant que la conclusion d'une triple alliance défensive contre la Prusse est inévitable, et Bismarck cherche à rassurer les gouvernements sur ses intentions : il n'a pas l'intention de dépasser les limites de la Confédération, dit-il à Nigra : « Ce pas, je ne le ferai pas ; je résiste au grand-duc de Bade, dites-le à Napoléon. »

4° La situation est compliquée par la révolution d'Espagne et par la décision des Cortès de prendre un roi. Napoléon s'intéresse directement à cette question. Personnellement il préfère l'avènement de l'infant don Alphonse, mais surtout il veut écarter un membre de la famille d'Orléans. Les Espagnols ont beaucoup de peine à trouver un prince qui veuille bien accepter la couronne, et s'adressent successivement à des princes de Portugal, d'Italie, d'Aoste. En février 1869, le député Salazar songe au prince Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, et propose de lui demander son acceptation. Napoléon, prévenu, se déclare fermement opposé à ce projet et charge Benedetti de demander des explications à Bismarck ; le père du prince refuse de donner son consentement.

5° Napoléon cherche à resserrer l'alliance avec l'Autriche et l'Italie ; il s'attache à gagner l'appui de la Russie, que l'on sait personnellement favorable à la Prusse. Le général Fleury, envoyé à Saint-Pétersbourg, demande au tsar son amitié bienveillante. Mais Alexandre reste attaché à Guillaume et le refus de la France de défaire les clauses du traité de 1856 relatives à la mer Noire l'engage définitivement dans le parti prussien. Il envoie à Guillaume la croix de l'ordre de Saint-Georges, en rappelant la campagne que jadis ses ancêtres ont soutenue contre Napoléon Ier. Une entente entre la France et la Russie est impossible.

L'Europe désire la paix ; l'Angleterre propose un désarmement général, mais si Daru, le nouveau ministre des affaires étrangères, accepte la proposition, Bismarck la refuse, comme incompatible avec le système militaire de la Prusse.

---

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIX^e siècle

**Cours de M. STROWSKI,**

*Chargé de cours à l'Université de Paris.*

## Théophile Gautier : le théoricien de « l'Art pour l'Art ».

Je vous exposerai, dans ces quelques dernières leçons, la transition par laquelle le romantisme a donné naissance, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, à un nouvel art poétique ; je vous ferai voir, par exemple, comment on passe de Lamartine à Leconte de Lisle. Le romantisme peut se définir, nous l'avons vu, la poésie qui vient du fond de l'âme. Le poète romantique a le don de libre création. Il crée par son sentiment intérieur un monde, et ce monde est beaucoup plus beau, beaucoup plus vrai que le monde réel ; c'est un monde magnifique de formes, de sentiments et d'idées. Un second trait des poètes romantiques c'est le caractère religieux et moral de leur inspiration. Les derniers romantiques font seuls exception ; mais tous les autres, les plus grands en particulier, vont directement à Dieu et au Bien. L'impératif catégorique, c'est la loi de la poésie. Voilà ce qu'est dans son essence même le romantisme ; et vous voyez tout de suite combien il diffère des caricatures qu'on en a données, en s'attachant à de simples traits extérieurs.

Du romantisme se dégagea ensuite une poésie différente : la poésie humanitaire. Le poète humanitaire, qui est généralement un ancien romantique : Lamartine, Hugo, ne chante plus son cœur, mais l'humanité tout entière, dont il traduit les aspirations, dont il exprime la destinée. Peut-être ferai-je, une autre année, l'histoire de la poésie sous la monarchie de Juillet et la seconde République. Mais pour avoir une idée du mouvement des esprits à cette époque, lisez seulement les *Cahiers de jeunesse* et la *Correspondance* de Renan. — Là vous saisirez vraiment tous les sens que comporte alors le mot humanité. Ce sont les sentiments de cette humanité que le poète doit exprimer. Il substitue à son « moi » passager quelque chose d'impersonnel qui est l'ensemble des hommes, avec leurs vastes aspirations collectives. Il exprime

non plus l'homme, à la façon des classiques du grand siècle, mais les hommes en marche vers une destinée mystérieuse. Il n'est plus l'inspiré qui transcrit dans ses vers les révélations de son cœur. S'il est prophète, c'est au nom de la science. Et ceci est un second caractère de la poésie humanitaire : en changeant d'objet, elle oblige aussi le poète à descendre du ciel, à prendre contact avec le réel, à enfoncer en quelque sorte des racines dans le sol. L'organisation remplace l'inspiration. — Une autre différence, c'est qu'à la ferveur religieuse succède l'enthousiasme altruiste. Le poète sent que tous les hommes ne constituent qu'un même être, et s'il conçoit le divin, c'est sous les espèces de l'humanité. Et ainsi, de quelque façon qu'on envisage ce nouveau mouvement poétique, on s'aperçoit que son caractère essentiel, c'est, en définitive, de ramener le poète du ciel sur la terre. Le poète ne vit plus dans un monde idéal, qu'il imagine, qu'il invente, qu'il crée de toutes pièces. Il regarde maintenant le monde réel et la civilisation au milieu de laquelle il vit. Sans doute, l'idée d'humanité est une chimère, mais l'humanité est pourtant aussi quelque chose de réel. Le grand poète humanitaire s'applique donc à l'observation attentive de l'humanité. Enfin, tandis que le poète romantique est toujours guidé par l'idée du bien absolu, tandis qu'il se soumet à la loi de la beauté, de l'harmonie, de la vertu, tandis qu'il reconnaît un impératif catégorique, auquel on doit obéir, sans se demander s'il est utile ou non, raisonnable ou non, le poète humanitaire remplace cet idéal absolu par un idéal utilitaire, il recherche ce qui convient le mieux aux hommes, ce qui rend leur vie plus douce et plus facile, ce qui simplifie les rapports sociaux. Bien différente de la poésie romantique, cette poésie humanitaire est quand même une grande poésie. Lisez *Jocelyn* ou la *Chute d'un ange*. Encore chez Lamartine l'élément personnel est-il loin d'avoir entièrement disparu. Hugo avec ses *Misérables*, véritable poème d'une grande beauté, nous fournit un meilleur exemple. Ces deux écrivains semblent sur le point de fonder une école nouvelle de poésie.

Or, c'est à ce moment même que l'humanitarisme disparaît pour laisser la place à l'école de l'Art pour l'Art. Le poète n'est plus ni créateur ni prophète. Il est artiste. Il se contente de voir le réel, soit dans le passé, soit dans le présent, et de l'exprimer en l'ornant magnifiquement grâce à l'art. Tous les grands poètes de cette école pourraient écrire en prose sans que leurs œuvres y perdisent rien, je veux dire que leurs vers ressemblent le plus souvent à de la belle prose. Comment s'est faite cette mystérieuse

substitution de la poésie de sentiment à la poésie d'art? Je vous le montrerai comme toujours, non par des explications générales, mais par des exemples. Certainement les causes générales ne manquent pas. Il suffit d'étudier de près le mouvement des idées, pour voir que la génération qui suit la monarchie de Juillet est une génération positiviste. Après 1852, l'esprit de chimère et d'utopie est remplacé par l'esprit positif. Mais une telle étude m'entraînerait trop loin et sortirait du cadre que je me suis tracé. Je prendrai donc des exemples : Gautier, Baudelaire, Banville, et pour aujourd'hui je m'arrêterai à Gautier. La bibliographie que je vous donnerai sera assez courte, pour la bonne raison qu'une telle bibliographie a déjà été faite, et excellemment, par M. Spœlberch de Lovenjoul. Il a relevé le titre de toutes les œuvres de Gautier, et c'est un travail magistral. M. Bergerat, qui a connu Gautier, fournit d'excellents renseignements. L'ouvrage de Feydeau est moins intéressant. Maxime du Camp a publié une étude sur Gautier, dans la *Collection des grands écrivains*, chez Hachette. Enfin, à chaque instant, dans le *Journal* des Goncourt, on voit Gautier prendre la parole. Mais, comme Gautier est encore tout près de nous, on peut consulter des contemporains qui l'ont connu, à commencer par des membres de sa famille, par l'auteur du *Dragon impérial*, M^me^ Judith Gautier. Si M. Dreyfous, un ami de Gautier, publie un jour l'histoire de ses relations avec le poète, il y aura sans doute bien des détails intéressants à y trouver. Enfin, l'an passé, on a célébré le centenaire de la naissance de Gautier, et il n'est pas une revue, grande ou petite, qui n'ait publié quelque article sur Gautier. C'est à toutes ces sources que je me suis reporté pour composer cette leçon qui comprendra trois parties : une, où j'étudierai d'abord l'enfance et la jeunesse de Gautier jusqu'au moment où il semble un parfait romantique ; une autre, où je vous montrerai Gautier sortant du romantisme et se créant un art personnel ; une dernière enfin, où il affirme d'une façon constante sa doctrine dans ses articles de journaux, ses romans et ses vers.

Gautier est né à Tarbes en 1811. Sa famille n'était pas originaire du pays. Son père venait du Comtat-Venaissin. Vous savez que cette province fut le pays le plus hospitalier de l'ancienne France. Elle accueillit beaucoup de Sarrasins et de Juifs, si bien que le type qu'on admire aujourd'hui à Avignon ou à Arles est loin d'être le type purement romain ; c'est un type mêlé où le caractère oriental domine. Or on a donné récemment une exposition Gautier, où l'on pouvait voir tous ses portraits, de sa jeunesse à ses derniers jours. Ce qui frappe particulièrement dans

ces portraits, c'est le caractère oriental du type, qui n'a rien de commun avec le type béarnais ou gascon. A l'âge de dix-huit ans, Gautier est un jeune homme imberbe, au regard aigu, à l'air fatal. La physionomie est nerveuse ; ses longs cheveux lui tombent dans le cou. Les années passent. Son teint est olivâtre, son visage s'allonge ; il ressemble de plus en plus à un Oriental. Enfin, devenu vieux, il a laissé pousser sa barbe. Il a l'air d'un patriarche du désert. La première notice un peu complète sur lui commence par ces mots : « Théophile Gautier est un orientaliste... », et elle ajoute : « On admirera fort cet hiver son burnous gigantesque à glands soyeux... Il partage son temps entre les chats qu'il chérit, au nombre de huit, et un petit nombre de contemporains ». Ce qui est intéressant à retenir, c'est la nostalgie qu'il aura toute sa vie pour l'Orient. Il déteste la civilisation. Il voudrait vivre au désert et y rêver. Il vécut à Paris, où il fut amené à l'âge de trois ans. Son père était un haut fonctionnaire et un lettré. Il mit l'enfant au lycée Charlemagne, où il fit de bonnes études et devint un excellent humaniste. Tous les grands écrivains de cette époque furent d'ailleurs d'excellents humanistes. L'étude du latin et du grec ne nuisit pas à leur talent. Croyez-m'en, la pratique du vers latin est excellente. Gautier était passé maître dans ce genre d'exercice ; il faisait l'étonnement de son père. Surtout il savait très bien le grec, était un bon helléniste. Un de mes étudiants de diplôme m'a rapporté de bonne source qu'il lisait Homère et Sophocle dans le texte, ce qui n'est pas un petit mérite. Il aimait beaucoup se promener. Pour le forcer à travailler, son père lui cachait ses souliers. Il s'évadait quand même, puis pour racheter sa conduite, il dédiait à son père quelque belle pièce de vers latins ou de vers français. Au sortir du collège, contre toute prévision, il fit de la peinture. Il alla chez un bon professeur, le peintre Rioult. Mais il fut un élève médiocre. A cette époque, les jeunes « rapins » ne faisaient pas comme aujourd'hui de la philosophie et de la métaphysique sous prétexte de peinture. Ils ne mettaient rien de symbolique dans leurs tableaux. Ce qu'ils étaient avant tout, c'étaient des littérateurs. Ils s'enthousiasmaient pour Walter Scott, ils récitaient les *Odes et Ballades*. Ils étaient en proie, eux aussi, à la fièvre poétique et créatrice. Tout en appliquant sur la toile ses couleurs de la façon la plus maladroite, Gautier fredonnait des poésies de Victor Hugo, qu'il aimait jusqu'au fanatisme. C'était un peintre détestable. D'abord, il était myope ; et puis il négligeait totalement la technique de son métier. Le détail l'ennuyait. Il avait alors pour ami un mer-

veilleux écrivain, dont je vous ai déjà parlé : Gérard de Nerval, le Verlaine de ce début du siècle. Le soir d'*Hernani* approchait. Gérard alla recruter pour la bataille des gens sûrs. Il s'adressa à Gautier. Celui-ci reçut le petit fragment de carton qui ouvrait l'entrée du Théâtre-Français et il se présenta dans ce costume qu'il nous a décrit plus tard : pourpoint de satin cerise, lacé par derrière, et dont la seule description avait failli faire perdre la raison au tailleur, pantalon vert d'eau très pâle, bordé sur les côtés de bandes de velours noir ; habit noir à revers de velours largement renversés, contre la mode ; ample pardessus gris. Gautier était alors imberbe ; mais sa chevelure châtain lui arrivait jusqu'à la ceinture. Il ne fut pas moins remarqué que Delphine Gay, la future Mme de Girardin, dont la beauté ce soir-là attirait tous les regards. Après cette journée mémorable, il fut présenté au maître. Trois fois il monta l'escalier ; trois fois l'émotion l'obligea à redescendre. Enfin, en compagnie de Gérard de Nerval, il sonna, fut très bien reçu. Hugo lui donna le conseil de publier ses vers. Gautier lui en lut quelques-uns, se laissa tenter, en écrivit d'autres. De peintre, il était devenu poète. Il paraissait devoir suivre les autres romantiques, et ses trois premières œuvres semblent d'abord, en effet, le classer parmi les romantiques. Le premier article qu'on a retrouvé de lui est un article sur *Hoffmann et le Conte fantastique*. Puis il recueille en un volume une série d'articles où il étudie les romantiques du classicisme : Cyrano de Bergerac, Théophile ; enfin il compose des vers à la manière de Musset. Ainsi, par sa poésie ou sa critique il semble bien un poète de l'école de 1820-1830. L'article sur Hoffmann est un éloge enthousiaste du conte fantastique, de l'état d'âme romantique. Gautier a l'air d'annoncer qu'il va suivre la même voie ; mais quelques mois après, il publie des contes, et à quoi les consacre-t-il ? A se moquer de Hoffmann, à répudier le romantisme. Ce sont *les Jeune-France*. Dans le second de ces récits, il nous montre un jeune homme rendu complètement fou par la lecture de Hoffmann. Aussi peut-on dire de Gautier qu'il a fait « comme les *Précieuses Ridicules* du romantisme ». Il joue vis-à-vis des exagérations du romantisme le même rôle que Molière vis-à-vis de la fausse préciosité. Il attaque, en se jouant. Dans son ouvrage de critique : *les Grotesques*, il a l'air encore d'être romantique. Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la poésie en France au XVIe siècle*, s'était proposé de donner des ancêtres aux romantiques, en réhabilitant l'école de Ronsard. Gautier a l'air de faire une œuvre analogue et de chercher dans les poètes secondaires du XVIIe siècle des précurseurs de Lamartine et de

Hugo. Après une étude sur Villon, il passe tout de suite à Cyrano de Bergerac, à Théophile de Viau, à Saint-Amant, à Scudéry, à Colletet. Ses études, en outre, sont conduites avec une verve et un entrain tout romantiques.

D'aspect, elles sont romantiques, Gautier apostrophe ses héros : « Bon Scalion ! » s'écrie-t-il en s'adressant à un poète bien oublié qu'il essaie de faire revivre. Ainsi, par le ton et par le style, l'œuvre semble romantique, beaucoup plus romantique que le *Tableau de la poésie en France au XVI^e siècle*, de Sainte-Beuve. Mais tout cela n'est qu'apparence. Gautier n'a pas fait œuvre romantique pour bien des raisons, dont voici, ce me semble, les deux principales : d'abord Gautier aborde son sujet avec le plus grand sérieux. Sa méthode est purement objective, son érudition étonnante. Par la sûreté de ses informations, par l'étendue de son savoir, par la connaissance approfondie des sources, ce jeune homme de vingt-deux ou vingt-trois ans en remontre aux vieux savants. Jamais il n'est en défaut. Et puis ses personnages ne sont pas des personnages de rêve, des poètes fictifs. Gautier les présente, au contraire, dans leur réalité. Il entre dans le détail de leur vie ; il rattache leur individualité au milieu par de profondes racines. Bref, son art est à la fois réaliste et classique. Restent ses vers. Il publia un premier volume de poésie en 1830, en pleine révolution. Le livre naturellement passa inaperçu. Gautier, un peu découragé, attendit jusqu'en 1833 pour donner *Albertus*, poème en strophes à la facon de *Namouna* et de *Mardoche*. C'est l'histoire d'une vieille sorcière qu'un philtre rajeunit. Sa beauté est merveilleuse. Accompagnée de don Juan, elle rencontre un jeune homme, Albertus, et le séduit. Il vend son âme au diable. Aussitôt elle redevient l'affreuse sorcière qu'elle était. Ce sujet fantastique rappelle Hoffmann, Byron, et surtout Musset. Jugez-en par ces vers du portrait d'Albertus :

> Aimant tout à la fois d'un amour fanatique
> La peinture et les vers autant que la musique.

C'est du Musset. Et l'on retrouve encore Musset dans les exclamations et les apostrophes. L'une d'entre elles rappelle étrangement l'apostrophe au malheureux que la débauche a souillé. Comme Musset enfin, Gautier introduit dans son poème des confidences personnelles. Et tout cela est bien romantique. Oui, mais si vous lisez de près le livre (il est vrai qu'il est illisible), vous changerez bien vite d'avis. On a dit de Gautier qu'il avait un génie coloré, qu'il savait voir les choses, que le monde extérieur existait pour lui. Mais c'est dire peu de chose. Car Victor Hugo

est, lui aussi, un poète coloré, dans les *Orientales*, et il ne laisse pas de voir et de faire voir le monde extérieur. Mais la vérité, c'est que Gautier nous représente ce monde extérieur d'une façon pour ainsi dire solide et réelle. Ce n'est pas quelque chose d'inventé, d'imaginé par lui qu'il nous met sous les yeux, c'est quelque chose d'objectivement vrai. Et, par là, il s'oppose à tous les romantiques qui nous présentent bien un monde extérieur, mais un monde extérieur qu'ils ont rêvé et non pas réellement vu. Aussi, dès le début d'*Albertus*, Gautier, frappé lui-même du caractère de sa poésie, après quelques vers de description, ajoute-t-il :

> Il ne manque vraiment au tableau que le cadre
> Avec le clou pour l'accrocher...

Mais si Gautier voit si bien les choses, si, en définitive, il est réaliste, ne va-t-il pas, comme nos réalistes d'il y a vingt ans, écrire des poèmes ou des romans sociaux, humanitaires, utilitaires ? Tout au contraire, dès 1834, il prend position contre le nouveau mouvement, dans la préface, très violente, de son roman *Mademoiselle de Maupin*. Il réclame le droit pour le poète d'ignorer l'utilité. Il veut que l'écrivain ne dise pas un mot des besoins de la société. Il s'emporte contre les partisans de la doctrine adverse : « Non ! imbéciles, non ! crétins ! » s'écrie-t-il. Il pose les droits de l'art pur. Dès cette préface de 1834, Gautier affirme que l'art doit se placer en dehors de toute considération d'utilité. Le véritable but de l'art, c'est l'art lui-même. Ainsi est exposée, sans que l'expression soit encore employée, la doctrine de « l'Art pour l'Art ». A travers toute l'œuvre de Gautier, cette doctrine se retrouve. L'écrivain représente le monde réel embelli par l'art. Dans ses romans, dans ses nouvelles, dans ses articles de critique, Gautier se fait le champion de la nouvelle école et groupe autour de lui les jeunes. L'art désormais n'est plus qu'au service de lui-même. Feydeau et les Goncourt nous ont laissé des portraits de Gautier à cette époque. Il était dans la force de l'âge. Ses grands cheveux lui descendaient jusqu'à la ceinture. Il se promenait à travers les bonnes rues du vieux Paris, vêtu d'un pantalon à sous-pieds et d'un justaucorps de velours noir, la tête nue, ouvrant un immense parapluie quand il pleuvait. Il causait avec les marchands des petites boutiques, avec les concierges, puis rentrait chez lui, se chauffait à sa cheminée, et quand il s'ennuyait, faisait partir un feu d'artifice. Il menait une vie indépendante et désintéressée. Malheureusement, il avait peu de ressources. Pour s'en procurer, il dut écrire dans des journaux. Alors commença sa

carrière de journaliste, la plus belle partie de sa vie littéraire, quoi qu'il en ait pensé. Les théories qu'il a exposées alors ne firent que confirmer ce qu'il mit en pratique en même temps dans ses œuvres. Il était paresseux. Vous savez qu'il y a deux sortes de paresseux. Il y a les paresseux qui ne font rien, et il y a les paresseux qui ne cessent pas de travailler. Gautier est de ce dernier groupe. Il n'a jamais eu le courage d'écrire une œuvre unique, de grande envolée. Mais il n'a pas cessé d'écrire toute sa vie d'innombrables articles de revues. Balzac, dans une situation pécuniaire bien plus difficile encore, puisqu'il avait jusqu'à 90.000 fr. de dettes, ne s'abandonna pas de la même façon et entreprit l'œuvre colossale qui l'a immortalisé. Gautier ne sut pas donner ce grand effort, mais une série de petits efforts. Ses premiers articles avaient été remarqués. Tous les journaux, passez-moi la métaphore, lui ouvrirent les bras. Le nombre des journaux auxquels il a collaboré est extraordinaire. On l'a relevé. En voici quelques-uns : *le Mercure de France*, *le Décalogue*, *l'Almanach des Muses*, *les Annales romantiques*, *le Voleur*, *le Sélam*, *la Vieille Pologne*, et environ vingt ou trente autres encore. Je ne connais de nos jours qu'une seule personne qui ait une aussi prodigieuse activité littéraire. Toute sa vie Gautier s'est plaint de ce travail colossal. Il a dit que s'il avait eu « du pain sur la planche », il aurait fait une *Iliade* et une *Odyssée*. Mais c'est faux. Plus tard, il ne collabora plus qu'à quelques journaux : *la Presse*, puis *le Moniteur universel*, et enfin *le Journal officiel*, jusqu'à la chute de l'Empire. En même temps, il composait des œuvres désintéressées pour l'immortalité : le roman du *Capitaine Fracasse*, — le livre de vers, intitulé : *Emaux et Camées*. Le dirai-je ? Il me semble qu'en écrivant le *Capitaine Fracasse*, Gautier s'est beaucoup amusé pendant les cent premières pages, puisqu'il s'est ennuyé ensuite et que le roman manque d'entrain. Dans les *Emaux et Camées*, la plupart des pièces sont parfaites, mais on sent trop le travail. Gautier, en outre, s'amuse un instant des sujets qu'il traite ; mais il n'y met rien de son âme. Derrière l'impassibilité de Leconte de Lisle, on sent un cœur tout vibrant. La poésie de Gautier est trop un jeu. Comme ses romans, elle n'eut pas grande influence.

L'influence de Gautier, au contraire, fut considérable par ses articles et par sa conversation. Les articles sont très beaux et fort différents de ceux de Sainte-Beuve. Dois-je le dire ? Je préfère même sa manière à celle du grand critique. Il y a deux manières de connaître la réalité : on peut suivre une méthode, c'est-à-dire avoir des moyens artificiels grâce auxquels on emprisonne peu à peu comme dans un réseau l'objet ou la personne

que l'on se propose d'étudier. On peut, au contraire, connaître la réalité, d'une vue directe, comme je connais mes amis et les personnes que je fréquente. Cette seconde manière est celle de Gautier. Il va directement au-devant du réel, sans artifices ni détours. Il voit les gens tels qu'ils sont, comme un artiste, comme un poète qu'il est. En second lieu, il ne s'attarde pas à des détails individuels, passagers, aux petites anecdotes où se complaît la malice de Sainte-Beuve. Ce qu'il cherche, c'est le génie. Je vous ai cité, au début de ce cours, son mot favori : « Le cœur des grands hommes n'est qu'à eux ; leur génie est à tout le monde. » Il n'étudie que leur génie. Enfin Gautier est un admirable critique, parce qu'il sait admirer. Il dit de lui : « Moi, dont l'admiration n'a jamais fait défaut à aucun talent. » Et cela est vrai. Sainte-Beuve se plaît à rabaisser ses contemporains, à réduire leur mérite à des proportions mesquines. Gautier admire. Qui donc a dit que l'admiration est l'esprit des sots ? L'admiration est le fait du génie. Gautier a du génie, et en même temps il a des principes qu'il exprime dans tous ses articles : c'est qu'on doit avoir le respect et l'amour de l'art ; c'est que l'art est indépendant, c'est qu'il n'a aucune utilité immédiate. Par sa conversation plus encore que par ses articles, Gautier répandit ses idées. Il a été avant tout un grand causeur. Il y avait alors à Paris deux salons qui exerçaient sur la littérature une grande influence : celui de la princesse Mathilde et les réunions de Magny, où se retrouvaient Taine, les Goncourt, Renan. C'est là que Gautier exposait ses théories, faisait partager à ses amis son respect pour le style et la forme. Il fut vraiment le grand apôtre de la doctrine de l'Art pour l'Art. D'autres l'ont pratiquée mieux que lui, mais il en reste le théoricien éminent. Son rôle dans l'histoire de la littérature au XIXe siècle ne saurait être exagéré. Baudelaire lui-même, que nous étudierons la prochaine fois, est loin d'avoir eu la même influence.

---

# La Comédie nouvelle

**Cours de M. PUECH.**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## « La Belle aux boucles coupées » (*suite*).

*La Belle aux boucles coupées* nous a été conservée dans d'assez bonnes conditions en ce qui concerne la première partie et la fin. Mais le milieu est formé d'un ensemble de scènes dont l'état n'est point tel que toute reconstitution soit impossible et que l'intrigue nous échappe entièrement, mais qui sont à ce point mutilées que la restitution du texte est hasardeuse et que des hypothèses sont nécessaires. Je vous demande donc votre indulgence pour cette leçon ; nous sommes parvenus, en effet, à l'endroit où de réelles difficultés commencent à se présenter. Il faut chercher non seulement le sens des fragments que nous possédons, mais encore à quel personnage il convient de les rapporter. Cette étude incertaine et tâtonnante est curieuse, intéressante pour qui la fait dans son cabinet. Je ne vous rapporterai pas toutes les hypothèses et conjectures qui ont déjà été faites ; elles sont plus ou moins fondées, il y en a de très fantaisistes. Mais elles ont leur utilité : elles montrent avec précision à quoi doit répondre toute reconstitution sérieuse qui se fonde sur les dernières collations du manuscrit faites par M. Lefebvre. On arrive, grâce à celles-ci, à fixer certains points de repère, sûrement établis, précieux pour toutes les conjectures qu'ils délimitent heureusement. Le papyrus du Caire est à vrai dire peu utile pour le milieu de la pièce : heureusement il est complété par le manuscrit de Leipzig publié par M. Körte ; une partie des vers que donne celui-ci se confond avec ceux du papyrus du Caire, ce qui permet de les situer avec plus de sûreté dans *la Belle aux boucles coupées*. La publication du manuscrit de Leipzig a répandu la lumière sur ces passages fort obscurs.

Je vous rappelle sommairement les données de la pièce, car il faut les avoir présentes à l'esprit pour bien comprendre la suite de l'action et les hypothèses que l'on a faites. Au moment où nous nous sommes arrêtés, Glycère s'est, après sa querelle avec Polémon,

réfugiée chez sa voisine Myrrhiné. C'est là qu'habite le frère de Glycère, Moschion, qui a été recueilli par Myrrhiné, sa mère adoptive. Glycère sait que Moschion est son frère, tandis que Moschion ignore qu'elle est sa sœur. Cette révélation a été faite à Glycère par la vieille femme, morte aujourd'hui, qui les avait recueillis et avait élevé la jeune fille. Agnoia, dans son monologue, nous a expliqué pourquoi : la vieille craignait que quelque embarras ne survînt après sa mort, étant donnée la situation incertaine de Glycère ; celle-ci n'est, en effet, que la maîtresse, non la femme légitime de Polémon. Dans le cas de quelque malheur possible Glycère pourrait ainsi s'adresser à son frère. — Ceci nous préparait à ce qui suit : Glycère dans l'embarras a recours à Myrrhiné, la mère adoptive de son frère ; il nous semble naturel qu'elle se réfugie chez elle — Polémon, d'autre part, après sa brutalité, a été pris de remords, mais peu disposé à pardonner puisqu'il croit Glycère coupable, il donne, comme déjà nous avons vu faire les héros de Ménandre, un banquet auquel il convie ses amis, afin d'oublier. Il festoie, mais au lieu de prendre part à la joie des convives, il se met à pleurer ; puis, brûlant d'impatience, désirant savoir ce que fait Glycère, comment elle a pris la chose, prêt dès lors à pardonner — et nous verrons qu'il pardonnera — il envoie Sosias aux nouvelles. Quel est ce Sosias ? Ce n'est pas, à vrai dire, son esclave ; c'est un soldat lui aussi, mais un sous-ordre de Polémon, qui est, lui, d'un rang important. Nous n'avons pas de terme pour rendre le mot grec correspondant. M. Legrand dit : « le militaire ». Cette traduction ne me satisfait guère. — Bref, Sosias est un soldat attaché à Polémon, une ordonnance, si vous voulez. Sosias est arrivé à la scène au moment où Glycère allait se réfugier chez Myrrhiné ; et il est reparti sans savoir qu'elle avait fui. — Tout ce début avait pour principal intérêt de mettre en relief les caractères de deux personnages : Polémon, que nous n'avons pas encore vu, mais qu'on nous a représenté comme emporté, mais très bon au fond, et Moschion, fils de famille, enfant gâté, un peu fat, amoureux de sa sœur. — Toute la suite de l'action va dépendre de ces deux personnages. Vous savez, en effet, que si les événements qui la précèdent sont presque toujours fantaisistes et conventionnels en même temps, s'ils se retrouvent dans presque toutes les comédies nouvelles, du moins ce sont les caractères qui produisent et dirigent l'action ; elle résulte de leur jeu réciproque : ici, c'est de l'amour de Moschion et de Polémon pour Glycère. Polémon est prêt à pardonner ; Moschion agit en jeune homme inexpérimenté, d'une manière désordonnée. Ces traits vont déterminer les événements principaux de l'action.

Moschion vient d'entrer chez Glycère. Son esclave Daos lui a fait croire que sur ses instances il avait décidé Myrrhiné à recevoir Glycère et que la mère du jeune homme ne demandait qu'à faciliter leurs amours. Moschion, ne sachant s'il devait croire son esclave menteur, est entré, partagé entre la crainte et l'espoir, chez sa mère. Arrive alors Sosias. Polémon, dans son impatience, le renvoie à nouveau chercher des nouvelles. Et voyez comme ce soldat a l'imagination peu fertile en inventions ; la première fois il envoyait Sosias sous le prétexte de porter à Glycère un manteau ; cette fois, il lui fait reporter chez lui sa chlamyde et son épée qu'il a quittés pour banqueter. C'est là du moins la meilleure interprétation des vers de Sosias. Comme plus loin nous verrons Sosias et Polémon faire le siège de la maison où s'est réfugiée la bien-aimée, et lui donner l'assaut, on a pensé, puisque Sosias arrive avec épée et chlamyde, que déjà il s'occupe du siège. Je ne le crois pas. C'est le prétexte de son retour, dont le vrai motif est identique à celui de sa première arrivée.

« S. — Il m'y a envoyé rapporter sa chlamyde et son épée pour que je voie ce qu'elle fait, et que je retourne le lui dire. Je devrais lui dire que j'ai trouvé son amant auprès d'elle, afin qu'il se levât d'un bond et vînt en courant. Mais je le plains profondément. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu mon maître si malheureux. »

Vous voyez que Sosias est très attaché à son maître, mais est aussi très ardent. C'est un soudard qui veut qu'on emploie la force. La douceur ne servira de rien : il faut enlever Glycère par force. Il est scandalisé de voir son maître pleurer au lieu d'agir. Mais son attachement est plus fort que sa violence. — A ce moment quelqu'un apparaît, à la porte d'une maison. De laquelle ? C'est évidemment celle de Myrrhiné. Mais Sosias ne le voit pas. Le personnage reste sur le seuil, dans l'entre-bâillement ; ou peut-être encore est-il à une fenêtre ou dans la ruelle, *angiportus*, qui sépare les deux maisons ; il se dissimule, et regarde Sosie. Ce personnage est Daos, et non pas Doris, qui ne viendra que plus tard. Daos se rend compte que Sosias est animé d'intentions belliqueuses ; il se trompe sur son équipement. Et ce qui montre bien que Sosias est un soldat, c'est qu'il l'appelle ξένος : étranger, mercenaire.

« D. — Voilà une fâcheuse arrivée. L'étranger est là ! Tout cela ne vaut rien, par Apollon ! Et encore, je ne parle pas du principal, du maître ! Quand il reviendra de la campagne, quel beau tapage il fera en apparaissant ! »

Selon la reconstitution que l'on adopte, le sens de ces vers

varie. Il s'agit, en effet, d'un maître ; quel est ce maître ? Deux hypothèses sont possibles : ou bien, et c'est celle que j'adopte, le maître est celui de Sosias, c'est-à-dire Polémon, et Daos se demande ce qui se passera lorsque le maître arrivera puisque le serviteur est déjà si emporté ; ou bien il s'agit du maître de Daos. Ces vers feraient allusion à un nouveau personnage qui apparaîtra plus loin. J'indique cette hypothèse sans y insister pour le moment ; j'y reviendrai plus loin, à propos d'une autre scène. Je vous propose simplement mon interprétation.

Cependant Sosias est entré chez Polémon ; il a appris que Glycère s'est échappée. Furieux, il ressort, et afin que les spectateurs apprennent ses sentiments, Ménandre feint qu'il parle sur le seuil de la porte à ceux qui se trouvent à l'intérieur ; il fait une scène aux esclaves. C'est certainement Sosias qui parle et non Polémon, comme certains l'ont pensé. Polémon n'est point revenu brusquement ; il est plus probable que son serviteur parle ainsi :

« S. — Scélérats, gredins, vous l'avez donc laissée échapper ; vous l'avez laissée passer la porte... (*Ici une fin de vers et un vers inutile.*) Et elle s'en est allée droit chez le voisin, parbleu ! chez son amant ! Elle nous a dit un bel adieu ! »

Daos, qui continuait de l'observer, entend ces plaintes et dit en *a parte* :

« Daos. — Notre soldat a un devin à son service ; il est sur la bonne voie. »

Alors Sosias se dispose à aller trouver Myrrhiné afin de l'interroger.

« S. — Je vais frapper à la porte. »

Daos lui répond. Il faut donc supposer que Daos n'était pas en dehors, ni sur le seuil de la porte, sinon Sosias l'aurait aperçu. Daos était sans doute à une fenêtre ; et il répond :

« D. — Hé, l'homme ! que veux-tu, coquin ?

S. — Tu es de cette maison ?

D. — Peut-être, mais qu'est-ce que tout ce grabuge ?

S. — Vous êtes fous, par les dieux ! Vous voulez retenir une femme libre malgré son maître ; vous osez l'enfermer chez vous ? »

Le terme qu'emploie Sosias et que je traduis par maître, κύριος, désigne le tuteur qui a des droits légaux ; mais ce n'est pas le cas pour Polémon, qui n'est pas uni à Glycère par un mariage légitime ; mais Sosias considère Polémon comme le maître de Glycère. — Suivent des vers mutilés où Daos répond :

« D. — Tu nous accuses à tort.

S. — Pensez-vous que nous n'ayons pas de cœur, que nous ne soyons pas des hommes ?

D. — Cesse de crier, par Zeus. Mais si tu te fais acccompagner de pareils vauriens nous n'aurons pas de peine à nous défendre. »

Donc Sosias n'est pas seul ; il est accompagné d'esclaves qui, nous allons le voir, ont de ces petits boucliers ronds, πελται, fort en usage depuis la guerre du Péloponèse et qui avaient été surtout portés par les soldats d'Iphicrate. Daos se retourne vers cette escorte de Sosias et il les appelle « soldats de quatre drachmes », c'est-à-dire des vauriens.

Ici encore un passage mutilé qu'il faudrait examiner lettre par lettre. Sosias finit par se fâcher tout rouge et déclarer la guerre :

« S. — Nous prendrons aussitôt cette bicoque (οἰκίδιον). Va dire au séducteur de prendre les armes. »

La réplique de Daos est obscure. Sosias parle de ses compagnons, παῖδες, qui seront sans doute peu redoutables pour Daos.

« S. — Ces esclaves, ces peltastes, en un clin d'œil vont tout saccager ; tu peux les traiter de soldats de quatre oboles !

D. — Je voulais rire : tu n'es qu'un σκατόφαγος. »

Déjà nous avons rencontré cette injure chez Ménandre.

Je laisse encore quelques répliques obscures. A ce moment, apparaissait Doris ; ce qui prouve bien que c'est Daos qui parlait tout à l'heure — Doris cherchait à apaiser Sosias : Myrrhiné n'est qu'une femme chez qui Glycère s'est réfugiée ; pourquoi donc Polémon se met-il tant en colère ? Et Sosias de retourner l'argument : si Glycère est si craintive, que va-t-elle se réfugier chez une femme ? Non, c'est chez Moschion, chez son amant, qu'elle est accourue, chez son galant, μίλημα.

Il y a bien des points obscurs, mais les grandes lignes se voient nettement.

Dans les scènes suivantes, nous assistons à l'assaut de la maison où s'est réfugiée Glycère. C'est un thème banal dans les comédies antiques. Lucien l'a repris dans ses *Dialogues des Courtisanes*. Il est difficile ici de saisir l'originalité de Ménandre. Rappelez-vous une scène analogue dans la comédie latine, dans l'*Eunuque* de Térence. Cette pièce est imitée de deux pièces de Ménandre combinées suivant le principe de la *contaminatio* : le Κόλαξ et l'Εὐνοῦχος. Térence emprunte au Κόλαξ, que nous avons perdu, le type du parasite et du soldat fanfaron, et par suite aussi la scène de l'assaut qui se trouve dans sa pièce. Dans Térence, cette scène est franchement bouffonne. La courtisane Thaïs, chez qui s'est réfugiée l'amie du soldat, s'est barricadée chez elle. Elle est à sa fenêtre avec un jeune homme tout craintif et tremblant. Thrason et le parasite Gnathon, accompagnés d'esclaves, font le siège de

la maison. C'est, comme dit Térence, un manipule de coquins — *manipulus furum* — armée grotesque. La scène est tout entière dans un ton de comique très monté et bouffon. Thrason dispose ses troupes suivant un ordre de bataille ; et il y a d'énormes drôleries. La scène, qu'il a imitée de Ménandre, est poussée à la charge ; Ménandre, dans la *Périkeiromené*, avait traité tout différemment le même thème. Polémon n'est pas du tout un type de soldat fanfaron. Peut-être s'en trouvait-il dans d'autres pièces perdues de Ménandre, poussées à la caricature et à la charge. Ce n'est point ici le type conventionnel de la comédie latine, mais un type individuel, un caractère très personnel. Il a des traits de profession ; il est bouillant, ardent, mais ce n'est pas, comme chez Plaute et Térence, un fanfaron ni un grotesque. Dans la scène du siège, Polémon n'est qu'au second plan, tandis que tout l'intérêt va se porter sur Sosias qui, bien que personnage de second ordre, va jouer le premier rôle. Le gros comique n'est donc pas étrangère à Ménandre ; mais les grosses bouffonneries ne tiennent chez lui qu'une place secondaire. Aussi, à ne juger de Ménandre que d'après les imitations latines, risquait-on de se tromper beaucoup.

Il y a une lacune de 60 à 70 vers difficile à combler. Puis nous trouvons la partie lisible du manuscrit de Leipzig qui complète heureusement le papyrus. Polémon revient de ce banquet où il s'est montré si attristé. Il est accompagné d'une jeune joueuse de flûte qu'il a louée pour le festin ; elle porte un nom qui nous est familier, Habrotonon ; mais elle n'a ici qu'un rôle épisodique, peu intéressant. — Polémon trouve Sosias en train de faire le siège de la maison de Myrrhiné. Celui-ci lui apprend tout : furieux, le soldat est prêt à pousser les choses ; il seconde Sosias, bien mieux il prend le commandement de la troupe ; il va employer la violence qui est de son caractère. A ce moment arrive un troisième personnage, qui va jouer le rôle de conciliateur. Il est nouveau pour nous ; il va rester au premier plan : c'est Pataekos. Il va chercher à calmer la colère du soldat pour le faire recourir à des négociations : il réussira — Quel est ce Pataekos ? Pourquoi se mêle-t-il à cette histoire ? C'est comme Chairestratos, le personnage énigmatique de toute comédie mutilée. On a fait bien des hypothèses. A la fin de la pièce il sera reconnu pour le père de Moschion et de Glycère : cela seul justifierait l'importance de son rôle. Mais est-ce simplement un voisin qui connaît à la fois Polémon et Myrrhiné et ne s'intéresse à eux que parce qu'il les connaît assez intimement ? On a proposé d'en faire le mari de Myrrhiné. Ainsi son rôle serait plus étroitement lié à l'action.

Jadis il était riche ; il perdit sa femme et fut en même temps ruiné par le naufrage dans la mer Egée du vaisseau qui portait sa fortune. Il se serait remarié. Il serait le vrai père de Moschion et en même temps son père adoptif. Cette hypothèse est séduisante et offre bien des commodités.

Néanmoins tout n'est pas très clair et il n'est pas facile de se prononcer. Voici quelques objections que l'on peut adresser à cette dernière hypothèse. Dans les scènes précédentes, on ne parle pas d'un père adoptif ; il n'est jamais question que de Myrrhiné ; à quoi l'on répond précisément en interprétant différemment des vers que je vous ai signalés plus haut. Daos parle d'un maître ; mais c'est le sien, c'est Pataekos, le mari de Myrrhiné ; si on ne parle pas de lui, c'est qu'il est absent, il est à la campagne où il a été appelé pour la surveillance de ses biens. Il va revenir bientôt ; et combien cette explication serait plus naturelle que celle-ci : Polémon est allé à la campagne, ἐν ἀγρῷ, pour banqueter ; voilà qui est peu vraisemblable ! Tel est le côté séduisant de cette hypothèse que je ne partage pas: en effet, il est très difficile alors d'expliquer les premiers vers du papyrus de Leipzig. — Sosias parle à Polémon en lui désignant Pataekos qui arrive. Ces vers n'ont de sens que si c'est Sosias qui les prononce. Pataekos s'est offert dans une scène antérieure à des négociations entre Polémon et Myrrhiné. Et la supposition de Sosias n'a pas de sens si Pataekos est le mari de Myrrhiné. Ou bien c'est l'explication même du texte que, après Körte, je vous propose qui est fausse : et jusqu'à présent on n'en a pas proposé d'autre :

« S. — Il arrive de chez eux ; crois-moi, il a accepté de l'argent ; il te trahit toi et ton armée.

Pat. — Va-t'en dormir, l'ami ; laisse là ces combats, tu n'es pas dans ton bon sens. C'est à toi que je parle, parbleu ! tu es ivre !

Pol. (*avec indignation*). — Moi ! mais j'ai bu moins d'un cotyle (1) ! Je prévoyais tout ceci, malheureux que je suis, et je me tenais sur mes gardes en vue de l'avenir.

Pat. — Voilà qui est bien parlé ! Ecoute-moi.

Pol. — Que veux-tu que je fasse ?

Pat. — Tu as raison maintenant de me le demander : je vais te le dire. »

Sosias se retourne vers Habrotonon : la scène devient bouffonne. Mais Ménandre n'a pas abusé de ces situations de haut comique et de haute bouffonnerie comme ont fait Plaute et Térence. Sosias

(1) Un *cotyle* est un quart de litre environ.

ne veut pas entendre parler de la paix et il dit à la joueuse de flûte :

« S. — Habrotonon, sonne la charge !

Pat. (*à Polémon*). — Renvoie celui-là à la maison, avec la troupe tout d'abord.

S. (*à Habrotonon*). — Tu ne sais pas mener la guerre ; il va négocier quand il faudrait tout enlever de force !

H. — C'est ce Pataekos qui m'annihile.

S. — Ce n'est pas lui qui commande.

Pol. — Au nom des dieux, homme, va-t'en !

S. — Je m'en vais. »

Habrotonon se retire à l'écart ; Sosias se recule mais reste dans un coin de la scène. Il adresse alors à Habrotonon des vers que je ne vous traduirai pas. Je dois néanmoins vous les signaler, afin que vous connaissiez complètement Ménandre : ce sont des plaisanteries très grossières, très crues, telles qu'on en rencontre fréquemment chez Plaute. Il reste donc de l'Aristophane chez Ménandre, mais il faut reconnaître qu'il en reste fort peu.

Pataekos et Polémon restent en présence, et c'est alors une des plus jolies scènes de la pièce. L'amour si simple et si naïf de Polémon y éclate avec une force touchante. Il est sincère et plein de candeur. Et à la fin de là scène Ménandre a eu une jolie idée que vous allez goûter bientôt.

« Pat. — Si tout s'était passé comme vous le dites, Polémon ! S'il s'agissait de ta femme légitime...

Pol. — C'est comme tu le dis, Pataekos. Il n'y a pas de différence ! Je l'ai toujours regardée comme une femme légitime !

Pat. — Ne crie pas ! Qui te l'a donnée en mariage ?

Pol. — Qui me l'a donnée ? Mais elle-même.

Pat. — Parfait ! Sans doute tu lui plaisais alors ; tu ne lui plais plus. Elle t'a quitté, parce que tu ne la traitais pas comme tu le devais.

Pol. — Que dis-tu ? Pas comme je le devais ! Voilà de toutes tes paroles celle qui me fâche le plus ! »

Avec quelle naïveté et quelle sincérité, qui le rendent si intéressant, Polémon exprime son amour. Il n'admet pas qu'on doute de sa passion. Il traitait sa Glycère comme sa femme légitime ; il satisfaisait tous ses caprices. Pataekos essaie de le calmer ; il lui donne de bons conseils :

« Pat. — Tu diras un jour, je le sais bien, que ce que tu fais maintenant, c'est folie pure ! Où prétends-tu aller ? Qui veux-tu aller prendre de force ? Elle est maîtresse d'elle-même ; quant à celui qui l'aime et qui est rebuté, c'est son affaire de gagner son cœur.

Pol. — Mais alors celui qui l'a séduite en mon absence ne me fait pas tort ?

Pat. — S'il te fait tort, si tu veux entrer en discussion avec lui, dépose une plainte ; si tu recours à la force, tu t'opposes toi-même à l'affaire. Ce n'est pas un tort dont on puisse tirer vengeance.

Pol. — Quoi ! je ne puis donc pas maintenant.

Pat. — Non tu ne peux pas maintenant. »

Quand j'ai essayé de déterminer le lieu de l'action, vous vous rappelez que j'ai placé la scène à Corinthe. Ce passage vient peut-être à l'appui de cette conjecture, car à Athènes certaines formes de concubinage sont légales, par exemple lorsqu'on prend une maîtresse pour avoir d'elle des enfants libres. Un texte de Démosthène, 23-53, cite ce cas : ἐπὶ παλλακῇ ἥν ἂν ἐπ' ἐλευθέροις παισὶν ἔχῃ. Cette forme de concubinage est de même nature que le mariage : on peut tirer vengeance de l'adultère. Mais, dit Pataekos, tu ne peux pas ; c'est donc que la scène est ailleurs qu'à Athènes, à Corinthe ; mais l'argument n'est pourtant pas décisif, puisqu'il n'y a pas eu flagrant délit et que cette circonstance seule autorise la vengeance. Alors vient un couplet de Polémon qui est devenu fort célèbre depuis la découverte du manuscrit du Caire. Il est bien préparé antérieurement. Pataekos passe de la colère au pardon. Il aime tellement qu'il pardonne. Très simple est l'expression de cet amour violent dans une âme simple et naïve ; l'inversion du verbe est tout l'effet de style. La passion est ainsi plus vivement exprimée que dans une tirade où brilleraient les procédés de rhétorique :

« Pol. — Je ne sais plus ce que je dis, par Démèter ! Je n'ai qu'à me pendre. Glycère m'a abandonné ; elle m'a abandonné, ma Glycère, Pataekos ! Mais puisqu'il te semble que c'est le meilleur parti, toi qui la connaissais, qui lui as souvent parlé déjà, va lui parler, sois mon interprète, je t'en supplie !

Pat. — Oui, voilà ce qu'il faut faire !

Pol. — Je sais que tu es beau parleur !

Pat. — Un peu.

Pol. — Il faut que tu sois éloquent, Pataekos ! Voilà le salut ! Car pour moi, si j'ai eu un tort une fois !... Que n'ai-je pas fait en toutes choses pour la contenter !... Si tu veux venir voir ses toilettes ?

Pat. — Je veux bien.

Pol. — Viens les voir, Pataekos, au nom des dieux ! Tu me prendras davantage en pitié.

Pat. — O Neptune ! »

Polémon, ayant changé d'avis, va aussi ardemment à la réconci-

liation que tout à l'heure aux mesures violentes. Il parle en langage entrecoupé, en phrases inachevées, que l'on a voulu bien à tort restituer. Il parle, parle et entraîne Pataekos.

« Pol. — Viens ici ! Tu verras quelles robes ! Comme elle est belle quand elle en met une ! Tu ne l'as peut-être pas vue encore ?

Pat. — Mais si !

Pol. — Comme elle était magnifique, il fallait la voir ! Mais que parlé-je de magnifique ? Fou que je suis ! je parle pour d'autres.

Pat. — Non, par Zeus !

Pol. — Il faut donc que tu les voies ; viens ici !

Pat. — Passe ; j'entre ! »

Cette invention de Ménandre, qui fait montrer à Pataekos par Polémon les toilettes de Glycère, a un objet plus particulier que celui qu'elle semble avoir ici. Quand on connaît la comédie nouvelle et la manière dont elle est conduite, on a l'impression que Pataekos verra autre chose que des toilettes : sans doute quelque objet, quelque bijou personnel de Glycère qui amènera à la reconnaissance, et mettra Pataekos sur la voie. Ainsi le dénouement se prépare dès que Glycère s'est réfugiée chez son frère ; il est préparé encore mieux dans cette scène. Mais si la scène a cet objet, elle est si naturellement amenée que cela ne nous étonne pas.

Et ce que nous devons le plus louer, c'est le naturel de tous ces incidents qui sont l'action elle-même et qui en même temps nous approchent du dénouement. Comment se produit-il ? nous l'étudierons la prochaine fois.

---

# Sujets de devoirs

I

## UNIVERSITÉ DE PARIS

### AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

**Dissertation.**

L'imitation.

*
* *

### AGRÉGATION DES LETTRES

**Composition française.**

Quelle idée peut-on se faire, par les *Lettres spirituelles*, du tempérament personnel de Fénelon et de sa conception de la vie religieuse ?

**Thème latin.**

Buffon, *Hist. nat.* (*Pages choisies*, éd. P. Bonnefon, p. 31), depuis : « L'homme intérieur est double... », jusqu'à : « ... à mettre l'âme en exercice. »

**Version latine.**

Perse, *Sat. V*, v. 19-51.

**Thème grec.**

C. Martha, *Les moralistes sous l'empire romain*, p. 62, depuis : « En effet il recommande souvent toutes les vertus pacifiques... », jusqu'à : « Vains noms inventés par l'ambition et le mépris. »

**Version grecque.**

Arristote, *Morale à Nicomaque*, V, x, 1.

*
* *

## AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

### Composition française.

On a dit de Michelet : « Comme les romantiques, il a l'âme obsédée de conceptions métaphysiques et l'imagination symbolique. » (Lanson, *Littérature française.*) Dégager dans le *Tableau* de la France la signification symbolique.

### Thème latin.

Montaigne, *Essais,* II, ch. IV, depuis : « Je donne, avec raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot... », jusqu'à : « ... qu'il roule à son aise. »

### Version latine.

Claudien, *Sur les statues d'Amphinomus et d'Anapis* (Idylle VII).

### Thème grec.

J.-J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse,* partie V, lettre 7, depuis : « Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtaient d'heureuses vendanges... », jusqu'à : « ... joindre l'agréable à l'utile. »

*
* *

## AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

I. — Saint Louis.
II. — Dupleix.
III. — Défense militaire des Alpes françaises.

*
* *

## AGRÉGATION DES LANGUES VIVANTES

ALLEMAND

### Thème.

Renan, *L'Avenir de la Science* (ch. III) : « Tenez, si vous voulez, ce qui précède pour absurde et chimérique .. », jusqu'à : « Que reste-t-il en effet ? »

### Version.

Gottfried Keller, *Martin Salander* (ch. II), depuis : « Ich habe nichts aufs Spiel gesetzt, ich wollte nichts gewinnen... », jusqu'à : « Salander hielt inne und besann sich. »

### Dissertation française.

Kleist et Schiller.

### Dissertation allemande.

Novalis als religiöser Dichter.

## ANGLAIS.

### Version.

Biron, *Darkness*, jusqu'à : « ...they were slain for food. »

### Thème.

Bossuet, *Oraison funèbre de Henriette de France*, depuis : « Un homme s'est rencontré... », jusqu'à : «...qu'il pouvoit encore les pousser trop loin. »

### Dissertation anglaise.

Queen Mab in English literature.

### Dissertation française.

« Une partie de la langue et la moitié des mœurs sortent de là (des versions anglaises de la Bible) : ce sont ces gros livres qui ont transformé l'Angleterre de Shakespeare. » Qu'y a-t-il de vrai dans ce mot de Taine ?

*
* *

## AGRÉGATION DES JEUNES FILLES

### Morale.

« Ce qui importe avant tout aux femmes, a-t-on dit, c'est moins développer leurs facultés qu'apprendre à les gouverner : l'équilibre est l'état le plus ignoré d'elles. » — Etes-vous de cet

avis ? Attribuez-vous cette absence d'équilibre à un défaut de sexe ou d'éducation ? Quels moyens entrevoyez-vous d'y remédier ?

### Littérature.

La sensibilité et le romanesque dans Marivaux et spécialement dans les *Jeux de l'Amour et du Hasard.*

***

## LICENCES ET CERTIFICATS D'APTITUDE DES LANGUES VIVANTES

### ALLEMAND.

#### Thème.

Gustave Flaubert, *Madame Bovary* (IIe partie, ch. I), depuis le début : « Yonville l'Abbaye », jusqu'à : « Jusqu'en 1835. »

#### Version.

G. Freytag, *Soll. u. Haben* (livre Ier, ch. IV), depuis : « Schon stand die Sonne... », jusqu'à : « Anton trat mit klopfendem Herzen. »

#### Dissertation française.

Qu'entendez-vous par *Romantisme* dans la littérature allemande ? Y a-t-il du romantisme dans l'œuvre de Kleist ? Précisez votre exposé à l'aide d'exemples tirés des drames ou des nouvelles de Kleist.

#### Dissertation allemande

H. v. Kleist als Mensch und Dichter.

### ANGLAIS.

#### Version.

Chaucer, *House of Fame*, II, depuis : « This egle of which I have yow told... », jusqu'à : « So nas hit never wont to be. »

#### Thème.

*Satire Ménippée*, De l'ordre tenu pour les séances, jusqu'à : « Venez icy prendre votre rang. »

### Composition française.

Quelle place est faite à la nature dans le *Songe d'une nuit d'été* ?.

### Rédaction anglaise.

Translate into modern English the extract from Chaucer quoted above and write out a short literary commentary.

*
* *

## CERTIFICAT DES JEUNES FILLES

### Morale.

Appréciez cette pensée de Guyau : « Tout doit être objet de libre spéculation et de libre examen pour l'homme, et ce sont les spéculations sur les choses les plus graves comme la morale, qui doivent être le plus encouragées dans quelque sens qu'elles se portent ; au fond et pour qui regarde l'avenir, elles sont les plus utiles de toutes, car si elles contiennent quelque part de vérité, cette vérité est, de toutes, la plus haute. »

### Littérature.

Le tempérament et le génie de Montaigne déterminés à travers son *Art de conférer*.

*
* *

## ÉCOLE NORMALE DE SÈVRES

### Psychologie.

Un philosophe contemporain a dit : « Notre époque antichrétienne et matérialiste est, quoi qu'elle s'imagine, plus proche du mysticisme que de l'athéisme. » L'admettez-vous ? Dans quelle mesure ? Pourquoi ?

### Littérature.

D'après les *Rêveries d'un promeneur solitaire*, que vous semble-t-il dû plus spécialement par le génie de Rousseau à sa nationalité et à son éducation suisses ?

## AGRÉGATION DE PHILOSOPHIE

### Dissertation.

L'attention.

*
* *

## AGRÉGATION DES LETTRES

### Composition française.

Des idées morales et sociales dans la *Nouvelle Héloïse* et de leurs rapports avec les autres œuvres de Rousseau.

### Thème latin.

J.-J. Rousseau, *Emile*, liv. II (vers la fin), depuis : « Voulez-vous à présent le juger par comparaison... », jusqu'à : «... de ce que la nature lui avait donné ».

### Version latine.

Cicéron, *De Divinatione*, II, ch. I et II, jusqu'à : «... qui non latinis litteris illustratus pateret. »

### Thème grec.

J.-J. Rousseau, *Emile*, depuis : « Il faut un long sommeil aux enfants... » jusqu'à : « ...qui ne soit jamais interrompu. »

### Version grecque.

Isocrate, *Panégyrique*, XXVII.

*
* *

## AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

### Composition française.

Mme de Sévigné écrivait au sujet d'*Esther* : « La sainte Ecriture est suivie exactement dans cette pièce. » (*Lettre* du 7 février 1689.) Discuter cette opinion.

### Thème latin.

Bossuet, *Sermon sur l'amour des plaisirs*, second point (début), depuis : « Dans cette inconstance des choses humaines... », jusqu'à : « ...que l'on nous prouvât cette vérité. »

### Version latine.

Cicéron, *De Oratore*, III, ch. XXXIX, XXXVIII.

### Thème grec.

Bossuet, *Panégyrique de saint Bernard*, premier point, depuis : « Ses sens étaient de telle sorte mortifiés... », jusqu'à : « ... il mettait ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. »

*
* *

## AGRÉGATION D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

I. Administration de Tibère.
II. Les affaires religieuses en France sous le règne de Louis XV.
III. L'Egypte économique.

*
* *

## AGRÉGATION DES LANGUES VIVANTES

ANGLAIS.

### Version.

Bunyan, *Grace Abouding*, depuis : « Now you must Know », jusqu'à : «... my state by nature. » (Ed. Cassell, p. 25-26.)

### Thème.

Corneille, *Nicomède*, a. II, sc. III, jusqu'à : « Portez plus de respects à de tels alliés. »

### Dissertation anglaise.

Influence of Ossian in English and in French literature.

### Dissertation française.

Place de Carlyle dans la littérature victorienne.

ALLEMAND.

### Thème.

Taine, *Essais de critique et d'histoire. Sainte Odile et Iphigénie en Tauride* (p. 396), depuis : « Plus droits encore et plus grandioses », jusqu'à (p. 397) : «... pour l'envahir et l'occuper comme aux anciens jours. »

### Version.

Kleist, *Der zerbrochene Krug* (scène IV).

### Dissertation française.

La conception de l'amour dans Kleist.

### Dissertation allemande.

Die religiösen Anschauungen R. Wagners in dem *Parsifal*.

*
* *

## AGRÉGATION DES JEUNES FILLES

### Morale.

Les uns reprochent à l'âme contemporaine sa veulerie, sa mollesse ; les autres vantent son âpre et combative volonté ; où vous paraît être la vérité ? en quoi peut-elle paraître molle, en quoi énergique ?

### Littérature.

Le sens de la vie rurale dans les romans de G. Sand et particulièrement dans *François le Champi*. Les paysages, les paysans de G. Sand sont-ils réels et dans quelle mesure ?

*
* *

## LICENCES ET CERTIFICATS D'APTITUDE DES LANGUES VIVANTES

ANGLAIS.

### Version.

*Golden Treasury*, Bk. I, LXXIV, depuis : « There in a meadow by the river's side », jusqu'à : «... run softly, till I end my song. »

### Thème.

Mérimée, *Colomba*, XIV, depuis : « Mon père a été un peu malade », jusqu'à : «... comme cela m'a fait plaisir. »

### Composition française.

Un critique anglais écrit à propos de Ruskin : « To him, art was always full of meaning, it expressed ideas, it was a part of life, and all life was unity. » Apprécier.

### Rédaction anglaise.

Comment on *Paradise Lost*, Bk. VII, from : « He scare had said, when the base earth », to : «... recorded the third day. »

ALLEMAND.

### Thème.

A. Daudet, *Contes du lundi*, *La dernière classe* (p. 1), depuis le début : « Ce matin-là, j'étais très en retard », jusqu'à : « Pendant que je m'étonnais de tout cela. »

### Version.

Kleist, *Michael Kohlhaas*, depuis : « In Dresden wo er in einer der Vorstädte », jusqu'à : « Dem Rosshändler schlug das Herz gegen den Wams. »

### Dissertation française.

Qu'est-ce que vous préférez dans l'œuvre de Gœthe ? Qu'est-ce qui à vos yeux justifie la très grande réputation du poète allemand ?

### Dissertation allemande.

Kleists Erzählungskunst in *Michael Kohlhaas*.

*
* *

## CERTIFICAT DES JEUNES FILLES

### Morale.

« L'affranchissement des hommes se produira par l'affranchissement de chaque individu », a dit Tolstoï. Qu'entendait-il par là ?

Comment l'individu « affranchi », au sens où l'entend Tolstoï, ne peut-il plus concourir à l'asservissement d'autres individus ?

### Littérature.

Balzac félicitait Corneille d'avoir « montré à Rome tout ce qu'elle pouvait être à Paris ». Appliquez ce jugement au *Britannicus* de Racine.

*
* *

## ÉCOLE NORMALE DE SÈVRES

### Morale.

Un amer moraliste du XVIIIe siècle, Chamfort, a dit : « Le mépris doit être le plus secret de nos sentiments. » Ne voyez-vous là qu'un conseil de bassesse ou d'habile duplicité ? Ne peut-il y avoir aussi un conseil d'humilité ? Cette maxime vous paraît-elle applicable à la vie pédagogique ?

### Littérature.

Montrez comment les *Méditations* de Lamartine, qui créent pour ainsi dire la poésie romantique, se rattachent par quelques-uns de leurs défauts et même par quelques-unes de leurs qualités à ce XVIIIe siècle poétique qu'elles ont l'air de rejeter dans l'oubli.

## II

## UNIVERSITÉ DE BESANÇON

### Composition française.

I. — Corneille, *Discours sur le poème dramatique* : « Après les *mœurs* viennent les *sentiments*, par où l'acteur fait connaître ce qu'il veut ou ne veut pas, en quoi il peut se contenter d'un simple témoignage de ce qu'il se propose de faire, sans le fortifier de raisonnements moraux, comme je le viens de dire. Cette partie a besoin de la rhétorique pour peindre les passions et les troubles de l'esprit, pour consulter, délibérer, exagérer ou exténuer ; mais il y a cette différence pour ce regard entre le poète dramatique et l'orateur, que celui-ci peut étaler son art et le rendre remarquable en pleine liberté, et que l'autre doit le cacher avec soin, parce que ce n'est jamais lui qui parle, et que ceux qu'il fait parler ne sont pas des orateurs. »

II. — (*Pour la licence d'allemand.*)

Scherer, *Etude sur la littérature contemporaine*, t. VIII, p. 6 : « Il m'est arrivé de scandaliser les gens en leur disant que je m'arrange de l'hiver comme de l'été, que je goûte également la solitude et la société de mes amis et que je trouve mon plaisir dans Racine aussi bien que dans Shakespeare, sans même éprouver le besoin d'instituer entre eux une comparaison. »

### Dissertation philosophique.

Le hasard et la liberté.

ALLEMAND.

### Thème.

V. Hugo, *Notre-Dame de Paris*, VIII. *L'architecture souterraine au moyen âge*, à partir de : « Au moyen âge quand un édifice... », jusqu'à : «... monde vivant. »

### Version.

Schiller, *Fresque*, a. II, sc. II. Commentaire grammatical. Etudier les mots étrangers (leur origine, leur emploi, leur déclinaison) dans ce morceau de Schiller.

### Versions latines.

*Lettres.*

Properce, III, III, 1 à 36, depuis : « Visus eram... », jusqu'à : «... rosam. »

### Philosophie.

Lucrèce, IV, 1240 : « Quod superest. »

### Histoire et langues vivantes.

Tacite, *Annales*, I, I : « Veteris populi Romani prospera. »

### Histoire.

Constantin.
Jean Gerson, son rôle politique et religieux.

---

*Le Gérant* : Franck Gautron.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 32 20 JUIN 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Lamartine et les « Harmonies » (1)

Par M. GUSTAVE ALLAIS,

*Professeur à l'Université de Rennes.*

## L'Harmonie à Reboul. — Lamartine et Reboul, de 1828 à 1836 (*suite*).

Depuis longtemps Lamartine avait l'esprit occupé de l'Orient; depuis longtemps il rêvait d'un voyage ou d'une mission en Orient, d'un séjour en Orient. Le 11 septembre 1826, écrivant de Florence à Virieu, il parlait de « préparer cent mille francs pour acheter un brick et passer trois ans chez les enfants d'Allah » ; il donnait même — projet bien prématuré — rendez-vous à son ami « à Marseille, dans quinze mois ou deux ans ». — « Je soupire après un voyage en Orient », lui écrivait-il encore le 30 avril 1827. Dans toutes ses lettres écrites de Florence en 1826-1827-1828, celles du moins où il parle de ses difficultés et de ses soucis de carrière, le désir qu'il exprime est toujours le même, c'est d'obtenir un poste de premier secrétaire d'ambassade en Italie, à Naples, à Turin, ou bien à Madrid, ou encore à Constantinople. Lorsque, à la fin d'août 1828, il quitte Florence pour revenir en France, c'est avec l'idée arrêtée de n'accepter un poste qu'à Rome ou à Cons-

(1) Voir *Revue des Cours et Conférences*, nos des 14 mars, 18 avril et 30 mai 1912.

tantinople. (Cf. Lettre du 22 juillet.) Mais si l'homme propose, les ministres disposent ; on sait que Lamartine faillit être envoyé à Londres. J'ai exposé ailleurs (1) les pourparlers avec le ministère Martignac, puis avec M. de Polignac, en vue d'une nomination à Rome ou en Grèce. La Grèce, n'est-ce pas déjà l'Orient ? et dès le mois de novembre 1829, sur les propositions de M. de Polignac, les visées de Lamartine se tournent résolument vers la Grèce (2). On sait comment la chute des Bourbons détruisit toutes ses espérances d'avenir diplomatique ; sa démission le rendit à la vie privée.

Mais l'idée de l'Orient le hantait toujours ; c'était là un rêve dont sa pensée était toujours remplie. Nature essentiellement active, âme ardente de poète, inconstante et mobile, avide de changement, imagination d'artiste, éprise de soleil, de belle lumière, de riches couleurs, curieuse aussi d'exotisme et « des mœurs antiques », sans parler de son tempérament qui avait besoin d'un climat assez chaud, Lamartine aspirait à vivre quelque part aux pays du soleil, du Midi, de l'Orient, au bord de cette Méditerranée qu'il aimait avec une véritable ferveur de passion et dont il disait : « La mer Méditerranée est ma mer. Je ne vis que sur ses bords ; elle m'apporte vie et pensée. » (Lettre du 1er août 1826.) Toutes les raisons, enfin, qui pouvaient le pousser à visiter la Grèce, la Syrie, la Palestine, il nous les confie dans les premières pages du *Voyage en Orient*.

« J'avais épuisé ce peu de paroles divines que le ciel et la terre, la mer de nos pays, jettent à l'homme ; j'avais soif d'en entendre d'autres sur des rivages plus sonores et plus éclatants. Mon imagination était amoureuse du ciel, de la mer, des déserts, des montagnes, des mœurs antiques, des traces humaines et surtout divines du religieux Orient. Toute ma vie, l'Orient avait été le rêve de mes jours de ténèbres dans les brumes de mon pays natal. Mon corps, comme mon âme, est fils du soleil ; il lui faut ce rayon vivifiant, etc. (3). »

Mais un voyage en Orient n'est pas une entreprise si facile à exécuter, surtout quand on veut aller y passer environ deux ans, et avec sa famille. Pendant les vingt mois qui s'écoulèrent entre la démission de Lamartine au comte Molé et son départ pour Mar-

(1) Voir *Lamartine en Toscane*, p. 20-22.

(2) Lettres de décembre 1829 et de janvier, février, mars, avril et mai 1830.

(3) Texte du manuscrit original. — Voir l'excellent travail de M. Christian Maréchal : *Le véritable « Voyage en Orient »* de Lamartine ; Bloud, 1908 : p. 78-79

seille, son voyage fut perpétuellement retardé par une succession de difficultés inattendues et d'incidents nouveaux. Au mois de septembre 1830, il affirme à Virieu sa résolution de « passer l'hiver » en Provence, à Marseille. (Lettres du 7 et du 21 septembre.) Mais auparavant il voudrait vendre son magnifique domaine de Montculot, qu'il évaluait à 700.000 francs. La vente n'ayant pu avoir lieu, il se décide à rester en Mâconnais : « Je regrette le Midi ; mais impossible, plus le sol. » (Lettre du 16 octobre.)

En mars 1831, étant toujours à Montculot, qui n'est pas vendu, il parle de partir : *Super flumina Babylonis ibimus et flebimus.* Mais ce n'était pas encore un projet très ferme ; car deux mois plus tard, nous le retrouvons à Hondschoote, par Bergues, département du Nord. Que lui est-il donc arrivé ? « Je partais », dit-il à Aimé Martin, « pour Jérusalem » ; « et je me suis arrêté ici en chemin..... » Tout chemin mène évidemment à Jérusalem, comme à Rome ; mais pourquoi ce détour ? C'est que l'arrondissement de Dunkerque lui offrait « une élection très probable ». (Lettre du 10 mai 1831). On était alors en effet en pleine lutte électorale ; et Lamartine, qui avait des ambitions politiques, laissa poser sa candidature dans trois départements, à Dunkerque, à Toulon et à Mâcon ; il échoua partout. Il revint donc à son idée de voyage : « J'irai dans quelques mois commencer mes excursions philosophiques et poétiques en Syrie, en Egypte, en Grèce.... » (Lettre du 14 août 1831.) Cette fois, il persiste dans son idée ; le 20 décembre, écrivant à une vieille amie de sa famille, la marquise de Raigecourt, il lui dit qu'il parle d'elle tous les jours et qu'il « soupire » après le plaisir de la revoir ; « mais hélas ! ajoute-t-il, ce sera dans dix-huit mois ou dans deux ans, au retour d'Egypte et de Syrie. »

Le voyage d'Orient est donc bien, cette fois, décidé en principe ; mais pourtant Lamartine ne pense pas pouvoir partir avant le mois de juin 1832. Car il y a la guerre en Syrie (1) ; il y a aussi le choléra : deux fléaux dont il faut attendre la fin. (Lettres du 7 et du 12 janvier 1832.) En attendant, ce projet de voyage était un des arguments qu'il opposait aux officiers de Mâcon pour les dissuader de le nommer colonel de la garde nationale : « Des arrangements, pris depuis longtemps avec des compagnons de voyage, et

(1) On connaît l'histoire de Méhémet-Ali, le puissant et ambitieux vice-roi d'Egypte, qui voulait se rendre indépendant de Constantinople. Vers la fin de 1831, il envahit la Syrie, s'empara de plusieurs grandes villes et écrasa l'armée du sultan Mahmoud. Les puissances durent s'interposer ; et le traité de Kutaiéh assura à Méhémet-Ali la possession de la Syrie (1833).

des nécessités littéraires m'obligent cette année même à un voyage de quatre à six mois. » (Lettre du 28 février.) D'ailleurs les officiers de Mâcon le nommèrent quand même. — Mais voilà que sa fille Julia tombe malade ; « elle a un rhume affreux et crache le sang depuis trois jours : il est possible que je laisse le voyage si j'ai la moindre inquiétude. » (Lettre du 1er mars.) Il ramène sa fille de Mâcon à Milly, « où je vais rester, dit-il, deux mois à la soigner. » Malgré tout, Lamartine veut aller dans l'été « à Constantinople au moins » ; son parti « est pris pour juin et juillet ». (Lettre du 13 mars). Il est vrai qu'il y a toujours les craintes de choléra : « je ne partirai pour la Méditerranée », écrit-il le 22 avril, « que lorsqu'il sera fini. »

*
* *

Difficultés, incertitudes, perplexités, résolutions accueillies avec enthousiasme, puis abandonnées et reprises, puis différées de nouveau avec la crainte de ne pas pouvoir les réaliser : n'est-ce pas toujours l'histoire de toutes les entreprises humaines, des plus modestes comme des plus importantes ? C'est aussi l'histoire du projet de voyage de Lamartine en Orient. Les dispositions morales du poète, mobiles comme les circonstances mêmes qui les déterminaient, nous sont révélées par ses lettres à ses amis Virieu, Vignet, etc. Elles ne pouvaient qu'être les mêmes dans ses lettres à M. Capmas et à Reboul. M. Capmas, alors sous-préfet démissionnaire, était à Marseille dans l'hiver de 1831-1832 ; dans ses lettres, Lamartine lui annonçait toujours son arrivée prochaine. (Lettres de mars, avril, mai.) Il l'avait aussi annoncée à Reboul, que cette nouvelle remplit de joie et d'émotion.

M. de Cabrières, dans sa *Notice biographique* sur Reboul, mentionne plusieurs lettres de Lamartine adressées au poète nîmois dans l'hiver de 1831-1832. L'une d'elles, qui n'est pas datée, contient ces mots : « Si la Muse m'a abandonné..., je la vois sans jalousie vous combler de ses faveurs. J'écoute, je ne chante plus ; mais quand vous chantez, j'écoute deux fois, j'écoute de l'oreille et du cœur. A vous voir souvent, à vous lire toujours. » (*Notice*, page XXXIII-IV). On voit quelle estime Lamartine témoignait à Reboul.

Un événement très douloureux, qui frappa Reboul peu de temps après, ne fit que rendre cette estime plus profonde et plus intime. En mars 1832, Reboul perdit sa seconde femme. Ses amis lui prodiguèrent leurs consolations. M. Capmas, qui avait vu M. et

Mme Reboul deux mois auparavant (1), avait fait connaître à Lamartine l'état grave de la jeune femme ; et le triste événement une fois survenu, Lamartine écrivit à Reboul : « M. de Capmas m'avait dit qu'il n'y avait plus d'espoir que dans votre cœur..... Adieu, Monsieur. A revoir dans deux mois, en passant à Nîmes (2) ». — *Dans deux mois*, disait-il ; remarquons cette indication. Vers le même moment, il écrivait au comte Raoul de Raigecourt, qui venait de perdre sa mère : « J'irai peut-être vous voir d'*ici à deux mois*, avant de partir pour Constantinople. » (Lettre du 21 mars 1832.) Ainsi, au milieu de mars 1832, son intention était bien de partir pour l'Orient en mai ou en juin. Il se réservait seulement, nous l'avons vu, d'attendre la fin du choléra.

Cependant la nouvelle de la visite prochaine de Lamartine avait vivement ému Reboul ; et la joie qu'il en éprouvait lui inspira un poème assez étendu (184 vers), intitulé *Nîmes*, dédié « à M. de Lamartine » et daté de mars 1832. Ce poème commence ainsi :

Poète au regard d'aigle, Herschell harmonieux,
Qui met d'autres soleils aux poétiques cieux,...
Est-il vrai que ta lettre a daigné m'envoyer (*sic*) (3)
Que tu viendrais t'asseoir à mon humble foyer,
Et visiter nos champs, notre ville embellie,
Ce fragment détaché des bords de l'Italie ? etc...

Il invite le poète des *Harmonies* à venir recevoir les honneurs de l'apothéose que « l'antique cité » compte lui rendre ; il décrit les « restes pompeux » du passé, les monuments de « la Rome païenne », les Arènes, la Maison Carrée, le Temple de Diane ; il décrit les constructions modernes, le théâtre, les « vastes hôpitaux », les « larges boulevards », enfin « le jardin splendide » avec ses bassins entourés « de balustres d'albâtre », son « parterre en volute », ses « hauts marronniers », ses statues de marbre :

Le marbre découpé par une main savante
Se dresse en déité, se déroule en acanthe,
En vase s'arrondit, s'assouplit en roseaux
Qu'affaissent des Tritons.....

(1) « En vous embrassant, il y a deux mois... », disait-il à Reboul dans sa lettre de condoléances, qui est du 4 avril.

(2) Voir *Notice* de M. de Cabrières, page XXI.

(3) Entendez : « m'envoyer la nouvelle, m'annoncer... » C'est là une de ces taches de style qui faisaient faire la grimace à Alfred de Vigny ; elles abondent dans ce poème, surtout dans la première partie qui est proprement une sorte d'épître familière, écrite en alexandrins d'une facture très courante, très lâchée.

Puis il parle d'Aigues-Mortes « aux vingt tours », etc.

Je n'ai pas ici à m'occuper de localiser exactement la composition des poésies de Reboul. Je dirai seulement que cette pièce de *Nîmes*, datée de mars 1832, dut, à mon avis, être composée avant la mort de Mme Reboul ; car il est bien peu vraisemblable qu'après un aussi cruel événement, Reboul se fût amusé à décrire avec tant d'ingéniosité les splendeurs du jardin public de Nîmes, ses bassins, ses statues et ses vases de marbre, comme aussi à mettre en œuvre les savants souvenirs historiques qu'évoquait dans son esprit le nom d'Aigues-Mortes. L'exécution de telles curiosités littéraires suppose une sérénité morale et une liberté d'esprit qu'il n'avait certainement plus après la mort de sa femme. Cette pièce fut, je pense, achevée en mars, avant la lettre de condoléances de Lamartine. Mais Reboul connaissait déjà par des lettres antérieures les projets du poète de Saint-Point ; et, lors de la visite qu'il avait reçue de M. Capmas au mois de février, celui-ci avait dû lui en parler en détail.

*
* *

Lamartine était toujours à Milly ou à Mâcon ; son départ était fixé au 28 mai. Il allait partir, quand sa fille Julia tomba de nouveau malade. Le 3 juin, il écrit de Mâcon à Virieu : « Je suis encore ici : le 28, jour même de mon grand départ, les chevaux commandés, voitures chargées, bagages à Marseille, Julia tombe malade à grand danger..... La maladie tourne à mieux, mais dure et durera grave encore jusqu'au 11e ou 14e jour, et me voilà attendant l'issue pour partir, moi le premier, et ma femme ensuite, etc. »

Le 12 juin, c'est-à-dire le seizième jour de la maladie de sa fille, il est « hors d'inquiétude » et décidé à partir ; il annonce son départ à Virieu : « Je passerai pour te voir à Lyon samedi soir », c'est-à-dire le samedi 16 juin. Mais le 14 au soir, il arrivait à Lyon ; le 15 au matin, il adressait à Virieu un billet dont voici les premières lignes : « Mon cher ami, adieu, adieu, adieu ! Je passe deux jours plus tôt, tu n'y es pas, ne viens donc pas samedi. Sans une migraine horrible je serais allé hier soir t'embrasser. » Les derniers mots étaient : « Je t'écrirai de Marseille. »

Le 20 juin, il est à Marseille et donne de ses nouvelles à l'un de ses vieux amis, M. Ronot, avoué à Mâcon.

On voit aussitôt quelles probabilités s'imposent à l'esprit. C'est dans ce voyage de Lyon à Marseille, c'est en juin 1832, entre le 15 et le 20, que Lamartine dut s'arrêter à Nîmes et faire visite à Reboul. Impossible d'ailleurs, sans autres documents, d'arriver à une plus exacte détermination des choses.

On sait les événements qui suivirent : le départ de Marseille sur le brick l'*Alceste*, l'heureuse traversée, l'installation à Beyrouth, l'affreux malheur du 6 décembre 1832, puis le voyage de retour par la Turquie d'Europe, la Bulgarie et l'Autriche et la triste rentrée à Saint-Point, dans les premiers jours de novembre 1833, avec le cercueil de la petite Julia. Rappelons seulement, pour marquer leur degré d'intimité, qu'un des trois amis qui accompagnaient Lamartine était M. Capmas. (Lettres du 25 juin et du 24 juillet 1832.) Il se montra « excellent » lors du grand deuil de M. et Mme de Lamartine (Lettre du 10 juin 1833) ; il resta avec eux pour le voyage de retour ; il leur fut d'ailleurs quelque peu embarrassant, en Hongrie ; « car vieux et malade », il leur « donna même des inquiétudes » pendant quelques jours ; mais grâce à de « bons médecins hongrois », il se tira d'affaire.

*
* *

Je n'insiste pas sur les années 1834 et 1835 ; elles furent marquées pour Lamartine par la publication du *Voyage en Orient* et l'achèvement du poème de *Jocelyn*. C'est l'époque où, sous l'influence des cruelles épreuves qu'il venait de traverser et aussi de l'attitude nouvelle prise par Lamennais à l'égard de Rome (*les Paroles d'un croyant* sont de mai 1833), Lamartine avait beaucoup perdu de sa foi première. D'où quelque désaccord entre lui et Reboul, sur les questions religieuses. Cette divergence d'idées chagrinait Reboul, qui proclamait sa foi dans la « parole féconde » du Christ « pour ranimer le monde » (*Aux Poètes chrétiens*, février 1834), et conseillait à Lamennais de s'incliner devant les décisions du pape (1) :

> Tu seras bien plus grand en abaissant ton front.....
> Il te faut immoler une raison sublime.....

(*A M. l'abbé F. de Lamennais*, août 1834.) Et Reboul priait Dieu pour le poète des *Harmonies* ; M. de Cabrières rappelle à ce sujet des souvenirs personnels : « Que de fois nous-même, au coin de cette petite cheminée de la rue Carréterie, nous avons entendu Reboul nous demander des prières pour l'illustre protecteur de sa muse naissante ! Il soupirait profondément, il élevait les mains au ciel ou les joignait..... »

C'est que Lamartine ne lui dissimulait pas « l'état flottant d'hésitation » où se trouvaient ses idées religieuses. « S'il recevait de Nîmes, dit encore M. de Cabrières, l'hymne *Aux Poètes chrétiens*,

(1) Il s'agit de l'Encyclique du 15 août 1832 contre les doctrines de *l'Avenir*.

il louait les vers, mais il blâmait le point de vue trop rétréci. » (Lettre du 29 avril 1834.) Dans une autre lettre, du 8 novembre 1835, il indiquait les « points où leurs opinions se trouvaient en désharmonie ». Mais ces dissentiments, peu profonds d'ailleurs, comme le dira Lamartine dans une lettre du 28 août 1847, n'enlevaient rien à la sympathie que Lamartine et Reboul avaient l'un pour l'autre. Lamartine encourageait Reboul à publier ses vers et acceptait de les patronner devant le public : « Quand votre livre paraîtra, lui écrivait-il le 26 décembre 1834, j'emploirai mes amis à son succès matériel. J'écrirai un mot dans la préface ou autrement. Je serai fier de signer votre gloire. » La lettre du 8 novembre 1835, mentionnée tout à l'heure, témoigne des mêmes dispositions.

La protection de Lamartine fut efficace ; Charles Gosselin, l'éditeur des *Harmonies*, du *Voyage en Orient* et de *Jocelyn*, accepta d'éditer les poésies de Reboul. Il fit très bien les choses. Le recueil de 1836 (j'ai sous les yeux la seconde édition qui porte, elle aussi, la date de 1836) est un beau volume in-8 de XXIV-372 pages ; des feuillets blancs séparent les unes des autres les différentes pièces de vers ; l'impression et la mise en pages sont très soignées ; l'ouvrage est marqué 7 fr. 50. En somme, c'est une belle édition, qui représente de la part de l'éditeur une forte avance de fonds. Aussi Ch. Gosselin avait-il eu soin de mettre le recueil sous le double patronage de deux noms connus et aimés du public, Alexandre Dumas et Lamartine. Le volume s'ouvre donc par un groupe de « pièces » de recommandation : c'est d'abord la lettre-préface de Lamartine à Gosselin, lettre dont nous avons déjà parlé ; puis c'est un récit d'Alexandre Dumas, intitulé : *Une visite à Nîmes*, où l'illustre romancier raconte son entrevue avec Reboul ; ce récit est suivi d'une pièce de vers de Reboul, dédiée à Alexandre Dumas : *les Arènes de Nîmes*. Vient enfin l'Harmonie de Lamartine, *le Génie dans l'obscurité*, précédée d'une brève dédicace en prose du recueil de Reboul à Lamartine, et suivie d'une pièce lyrique ayant pour simple titre : *Réponse à M. de Lamartine*. La dédicace en prose est datée de Nîmes, avril 1836 ; la pièce lyrique est probablement de la même date. En vers comme en prose, Reboul exprime sa reconnaissance à son « illustre protecteur » ; « mes chants », lui dit-il dans sa « réponse » en vers, « mes chants naquirent de tes chants » :

> C'est toi qui fus pour moi cet ange de lumière
> Qui se laisse tomber du haut du firmament,
> Et qui sur le palais comme sur la chaumière
> Se repose indifféremment.

Tu t'abattis vers moi : des sphères immortelles
Tu me vantas l'éclat, les chœurs mystérieux,
Et soudain, comme toi, je secouai mes ailes,
Et nous partîmes pour les cieux !

Pour exécuter ce voyage aérien, la strophe de quatre vers ne ui suffit plus ; cette audacieuse tentative d'aviation poétique exige des ailes d'une plus grande envergure ; et c'est la strophe le six vers qu'il emploie, strophe plus large, plus ample, d'une harmonie plus étoffée : « Quelle extase inconnue a subjugué mon être » ! etc.

Malheureusement l'exécution est assez médiocre. Reboul éprouvait cependant pour Lamartine une reconnaissance sincère et profonde, capable même d'enthousiasme ; mais il ne réussit qu'à l'exprimer avec maladresse. Il se croit tenu d'être *lyrique*, et il s'y efforce. De là ces étranges fictions : Lamartine transformé en « ange de lumière » ; Lamartine et Reboul devenus de hardis aviateurs qui montent vers les cieux ; ici une scène obscure, indécise et difficile à comprendre ; puis lorsque Reboul revient « aux terrestres domaines », il se retrouve avec « une lyre entre les mains vibrante ». Ces fictions, toujours les mêmes, Reboul a cru qu'elles formaient l'appareil nécessaire du lyrisme et comme l'essence même de ce qu'on peut appeler *l'état lyrique*. Il en a usé et abusé, notamment dans son poème *le Dernier Jour*.

En somme, dans sa *Réponse à Lamartine*, de telles inventions manquent absolument de naturel ; ce lyrisme voulu sent l'effort et laisse le lecteur froid, comme tout ce qui est factice et de pure convention. D'une façon générale, on peut dire que Reboul a rarement réussi à s'élever vers la haute poésie ; et lorsqu'on a parcouru l'ensemble de son œuvre et qu'on se rappelle le titre de l'Harmonie de Lamartine, *le Génie dans l'Obscurité*, on se prend à réfléchir : Reboul, se dit-on, avait-il vraiment du « génie » ? et l'on se permet d'en douter. Et d'ailleurs qu'est-ce que le génie sans le talent d'exécution ?

GUSTAVE ALLAIS.

---

# L'idée de science

**Cours de M. G. MILHAUD,**

*Professeur à la Sorbonne.*

## La science grecque (*fin*).

La science grecque n'a duré que quelques siècles. Après la conquête macédonienne elle a semblé se réfugier en Egypte, à Alexandrie, mais cette science alexandrine n'a pas l'originalité que l'on a dite ; elle-même d'ailleurs va disparaître peu à peu après la conquête romaine. Faut-il attribuer cette disparition aux circonstances seules ou bien s'explique-t-elle par certains caractères essentiels de la science grecque ? — Quelques penseurs se sont trouvés pour soutenir que si elle a peu duré, c'est parce qu'il lui manquait quelques-uns des principaux caractères de la vraie science. Et en effet, dit-on, cette science grecque diffère profondément de la science moderne. Il suffit de l'examiner pour voir que l'esprit humain, à l'époque où s'épanouissait la civilisation grecque, n'était pas encore mûr pour la vraie science. Pour lui donner cette maturité il fallait le long moyen âge. Si une telle théorie était exacte, il nous faudrait admettre que l'idée de science telle que nous la donne la science grecque ne correspond qu'à un moment exceptionnel de l'histoire des idées. Mais nous n'acceptons pas pour notre part cette thèse. Nous croyons au contraire que la science grecque est vraiment la mère de la science moderne. Examinons donc les reproches qu'on lui adresse et essayons d'y répondre.

Tout d'abord on a prétendu que les Grecs n'avaient pu s'élever jusqu'à la véritable science parce qu'ils étaient avant tout des dilettanti et des sceptiques. Il leur a manqué de prendre tout à fait au sérieux le but qu'ils poursuivaient en se livrant à des spéculations scientifiques. Ils ne semblent pas avoir eu l'idée d'une vérité infiniment désirable, d'une vérité pour laquelle au besoin on meurt et pour laquelle on tue. Ce peuple satisfait la curiosité de son esprit à l'aide de théories fantaisistes auxquelles on demande surtout d'être élégantes et belles, mais non point de s'accorder avec un examen minutieux et rigoureux des faits. —

Telles sont les idées que défend par exemple du Bois-Reymond. « Ces peuples, dit-il, dont les créations poétiques et artistiques « font nos délices, qui, dans la métaphysique, dans l'histoire et « dans le droit nous ont laissé des modèles classiques..., ces mêmes « peuples, dès qu'ils abordent l'étude de la nature, ne s'élèvent « jamais au-dessus du point de vue enfantin d'une crédulité naïve « ou d'une hypothèse capricieuse. Leur esprit planait volontiers, « avec les ailes d'Icare, dans la région des spéculations transcen- « dantes ; mais il était dépourvu de cette patience réfléchie né- « cessaire pour gravir la route de l'induction, route ardue, mais « la seule sûre, qui des faits particuliers soigneusement observés « conduit à des vérités générales (1). »

Il y a évidemment beaucoup d'exagération dans ce jugement porté sur l'esprit grec. Les Grecs ont été autre chose que des sceptiques, ils ont vu dans la science autre chose qu'un jeu de l'esprit. Certes, il y a bien chez eux des sceptiques. Mais les arguments des sceptiques eux-mêmes sont souvent très sérieux, très souvent nous pouvons discerner en eux les germes de la pensée critique la plus réfléchie. Chez *Enésidème de Cnosse*, par exemple, nous trouvons des pensées si profondes qu'elles nous font parfois songer à *Hume*. En outre, tous les penseurs anciens n'ont pas été des sceptiques. Des philosophes comme Parménide, Démocrite, Platon, Aristote ont été des dogmatiques et sont restés fort éloignés du scepticisme. D'autre part, ce ne sont pas non plus des sceptiques et des dilettanti ces Pythagoriciens que les légendes nous montrent sacrifiant aux dieux dans l'enthousiasme que leur cause la découverte de certains théorèmes. Anaxagore se laisse mettre en prison à Athènes plutôt que de revenir sur ses affirmations relatives à la lumière de la lune ; Archimède se laisse tuer sans cesser ses travaux scientifiques ; Socrate accepte de mourir pour ne pas manquer au respect dû aux lois. A côté de tels exemples, que valent les affirmations faciles sur le scepticisme et le dilettantisme des Grecs ? Pourtant ces affirmations sont assez fréquemment reproduites.

Il est vrai en effet que les Grecs ont surtout été des artistes. Même lorsqu'ils font de la science, l'activité de leur esprit a peut-être plus d'affinités avec l'activité esthétique qu'avec l'activité scientifique proprement dite. Oui, les Grecs contemplent la nature en artistes, mais faut-il en conclure que, dans leur contemplation spéculative, ils ont renoncé à l'idée de la maîtriser et que le

(1) Du Bois-Reymond, « Histoire de la civilisation et de la science », *Revue scientifique*, 19 janvier 1878.

moyen âge était nécessaire pour conduire l'homme au désir de la dompter et de la domestiquer? Cette manière de voir cache un malentendu. Pas plus de nos jours que du temps des Grecs un savant n'oserait dire que la science aide à transformer les lois de la nature; les plus grandes transformations matérielles du monde n'altèrent pas une seule de ses lois. L'idée théologique d'une puissance qui impose ses caprices à la nature est absolument contraire à celle qui a guidé la pensée scientifique depuis la Renaissance et qui n'est autre que l'idée de la puissance par la soumission aux lois de la nature. Loin de s'opposer à la spéculation théorique des Grecs, elle en est la suite toute naturelle. Nous avons seulement réalisé d'énormes progrès dans la voie des applications pratiques. Encore les découvertes modernes ne se sont-elles produites qu'au XIXe siècle, c'est-à-dire après une longue période de science théorique qui commence au XVIe siècle. Les Grecs sans doute avaient eux aussi l'idée de ces applications pratiques possibles, mais ils n'eurent pas le temps de les réaliser. Leur science ne dura pas assez longtemps.

Auguste Comte, qui parle toujours avec beaucoup de dédain de la science grecque, se borne à reconnaître que les Grecs ont établi les fondements de la science mathématique. Cette attitude lui est commandée par les nécessités de la thèse qu'il soutient. L'âge du polythéisme ne pouvait créer la science. Il fallait que l'esprit humain franchît quelques autres étapes, monothéïsme, puis état métaphysique, pour qu'il pût décidément parvenir à l'âge positif ou proprement scientifique. Suivant lui, le culte de l'âge polythéiste s'opposait à une conception vraiment scientifique des lois de l'univers. La science ne pouvait prospérer que dans le domaine le plus éloigné des réalités concrètes, là où l'esprit était presque seul en jeu, c'est-à-dire en mathématiques : « Hors des diverses « spéculations mathématiques, dit-il, il ne pouvait alors exister « aucune sphère d'activité convenablement préparée pour le véri- « table esprit scientifique... Quel que soit, en réalité, l'éminent « mérite individuel manifesté sous ce rapport par les travaux « d'Aristote sur les animaux, et même antérieurement par les « éclairs du génie médical d'Hippocrate sur l'étude générale de la « vie, la situation fondamentale de l'esprit humain n'en pouvait « être essentiellement changée, au point de rendre déjà vraiment « possibles des sciences aussi profondément compliquées dont la « création systématique devait être si évidemment réservée à un « avenir alors extrêmement lointain. » C'est le moyen âge qui va préparer les voies à l'esprit positif. En effet, la croyance en un seul Dieu débarrassera le champ des recherches scientifiques du

principal obstacle qu'elles rencontraient, c'est-à-dire des divinités qui, dans chaque ordre de phénomènes, marquaient, la limite inaccessible des élans de l'intelligence : « Au moyen âge le régime « monothéique, loin de comprimer l'essor scientifique correspon- « dant, devait au contraire l'encourage très heureusement en le « dégageant enfin spontanément des immenses entraves que le « polythéisme lui présentait de toutes parts ; puisque les tenta- « tives scientifiques n'avaient pu être jusqu'alors poursuivies, sauf « l'essor initial des simples spéculations mathématiques, sans « choquer presque continuellement, d'une manière plus ou moins « dangereuse, des explications théologiques qui s'étendaient, « pour ainsi dire, aux moindres détails de tous les phénomènes, « tandis que le monothéisme, en concentrant l'action surnaturelle, « ouvrait enfin à l'esprit scientifique un accès beaucoup plus libre « dans cette étude secondaire où il n'avait plus à lutter contre une « doctrine sacrée spéciale, pourvu qu'il respectât les formules, dès « lors vagues et générales qui s'y rapportaient ; et il pouvait « même être directement soutenu par une disposition religieuse à « la sincère admiration particulière de la sagesse providentielle « qui n'a dû exercer que beaucoup plus tard une influence vrai- « ment rétrograde ou stationnaire (1). »

A l'examiner de près, le grief de Comte contre le polythéisme n'est pas très sérieux. En effet, jamais les savants grecs n'ont été arrêtés dans leurs investigations par des scrupules d'ordre religieux.

On se trompe également de façon étrange lorsqu'on prétend que la pensée scientifique des Grecs ne sut jamais s'organiser. Il suffit, pour se convaincre du contraire, d'ouvrir les livres d'Aristote par exemple : l'*Histoire des animaux*, le traité de la *Génération*, les *Parties*. Ce qui nous frappe dans ces ouvrages, c'est le nombre colossal d'informations sur tout ce qui touche à la vie des animaux et à la constitution de leurs organes, informations parfois extrêmement minutieuses, ayant exigé de longues et fréquentes observations, et lentement accumulées pendant plusieurs siècles.

Il faut donc reconnaître ici une tradition continue. L'isolement, l'anarchie intellectuelle, sont purement imaginaires. Il y a eu formation lente d'un corps de science, d'un ensemble considérable de faits et de doctrines, bref d'une œuvre collective appartenant à des générations successives, résultant des efforts d'une foule d'hommes et s'organisant peu à peu par les travaux de tous.

(1) A. Comte, *Cours de phil. posit.*, LIIIe et LIVe leçon.

Une autre objection plus grave contre la science grecque a été fortement formulée par M. Egger. Les Grecs, dit-il, ont été trop avides de logique et d'intelligibilité. Cela les a empêchés de créer la méthode expérimentale, qui repose essentiellement sur l'observation précise et rigoureuse de tous les faits, indépendamment de l'explication qui pourra plus tard en être donnée. Seul le fidéisme catholique du moyen âge devait donner à l'esprit humain des habitudes de pensée qui, en ruinant les exigences logiques, le disposaient à une conception nouvelle de la vérité, infiniment plus favorable au développement de la science : « Pendant la longue pé-
« riode du moyen âge, dit M. Egger, une idée toute différente de
« la vérité s'enracina à loisir dans les esprits. Nous disons de la
« *vérité* et non de la *science* ; car posséder la science c'est savoir,
« et savoir, au vrai sens du mot, c'est comprendre, ne plus s'é-
« tonner, tenir la raison des choses. La vérité chrétienne ne pou-
« vait être présentée aux fidèles comme un système de démonstra-
« tions bien liées, comme un enchaînement d'évidences ; elle leur
« fut enseignée comme un ensemble de croyances qu'il fallait ad-
« mettre sans preuves. L'étonnement ne fut plus interdit à l'esprit
« instruit dans la vérité ; car on donnait le nom de vérités à une
« suite de propositions souvent extraordinaires et plutôt juxtapo-
« sées ou superposées que logiquement coordonnées ; bien plus :
« l'inexplicable, l'indémontrable, le *mystère*, étaient posés comme
« les caractères de la suprême vérité. Lorsque l'autorité d'Aristote
« cessa de stériliser l'étude de la nature, lorsque les savants s'aper-
« çurent que c'était là un domaine ouvert à la pensée libre, ils y por-
« tèrent, sans rencontrer de bien sérieuses résistances, un genre de
« dogmatisme que le christianisme avait vulgarisé en l'appliquant
« aux idées métaphysiques et à la morale. Les esprits étaient fami-
« liarisés avec l'idée de la vérité de fait, qui s'impose sans expli-
« cation et sans déduction démonstrative ; ils se trouvaient dis-
« posés à accepter, dans sa forme générale, ce que nous appelons
« aujourd'hui la science positive, ce mode de spéculation qui
« établit des lois, mais ne les prouve pas, et qui refuse de répon-
« dre aux pourquoi indiscrets de l'esprit logique ou mathémati-
« que. S'il est vrai, comme l'a dit M. Boutroux, que « le renonce-
« ment à l'intelligibilité des choses soit un des caractères essen-
« tiels de l'esprit scientifique, la folie du moyen âge a bien pré-
« paré la science moderne (1). » — Ici encore l'exagération est manifeste. Il n'est pas vrai que le dogmatisme rationnel des Grecs, en

(1) M. Egger, « Science ancienne et science moderne », *Revue internationale de l'Enseignement*, août et septembre 1890.

se traduisant par un besoin exagéré d'explication logique et d'intelligibilité, les ait détournés de l'observation des faits et les ait empêchés d'expérimenter. Si nous allons directement à ceux qui, comme Parménide, Platon, Aristote, ont le plus fortement affirmé le caractère rationnel de la science, et qui ont le plus vivement conçu la connaissance scientifique comme une vue claire et directe de l'intelligence, nous sommes frappés du soin qu'ils ont pris de noter, à côté des vérités rationnellement établies, une quantité considérable de faits non intelligibles, parfois contradictoires, en tout cas exceptionnels, anormaux, monstrueux. Aristote, par exemple, donne, dans ses ouvrages de biologie, une foule d'indications sur des monstruosité de toutes sortes. A côté de ce qu'il nous donne comme étant κατὰ φύσιν, il ne manque jamais de nous signaler ce qui est παρὰ φύσιν. En premier lieu donc il est inexact d'affirmer que les Grecs n'ont pas voulu ouvrir les yeux sur ce qui leur paraissait inintelligible. En second lieu, il est également inexact de dire qu'ils n'ont pas usé de la méthode expérimentale.

Pour ce qui est d'abord de l'observation, comment n'être pas frappé du rôle qu'Aristote lui attribue dans la recherche de la vérité scientifique ? Il n'est pas un de ses livres qui ne le montre constamment préoccupé d'en appeler directement aux faits eux-mêmes. On aurait beau jeu également à citer les médecins et les observations innombrables que renferment les écrits hippocratiques. Dira-t-on que les Grecs se sont bornés à observer et qu'ils n'ont pas su expérimenter. Le reproche serait dénué de fondement. N'est-ce pas en effet une expérience que fait Aristote lorsque chaque jour il ouvre un œuf pour étudier le développement de l'embryon ? Et cette expérience n'est pas isolée chez lui, il en fait constamment de semblables. Celle qu'il fait par exemple pour savoir d'où vient le goût salé de l'eau de la mer est conduite avec une rigueur et une méthode que ne désavouerait pas un savant moderne. Sans doute de tels exemples sont assez rares et les Grecs n'ont, en somme, guère fait d'expériences qu'en biologie, les phénomènes physiques, beaucoup plus simples pourtant que les phénomènes biologiques, demandent en effet plus de maturité d'esprit pour se constituer en faits scientifiques que les êtres vivants ou les astres, lesquels s'offrent d'eux-mêmes à notre attention. — Il ne faut pas s'étonner que la science grecque ait à peine ébauché l'étude des phénomènes physiques et par conséquent qu'elle n'ait pas été en possession des seuls faits qui, d'eux-mêmes, une fois posés, se prêtent avec aisance à la véritable expérimentation. Si elle eût vécu plus longtemps, rien à coup sûr n'eût empêché la science grecque d'user en physique de la méthode expérimentale.

Nous avons discuté les principales critiques qui ont été adressée à la science grecque et nous avons essayé d'en montrer l'inconsis tance. Mais en dehors des raisons consciemment invoquées, n'y a t-il pas chez ceux dont nous avons parlé, et chez bien d'autres comme un reflet plus ou moins lointain de cette idée que, pou comprendre toutes les manifestations de l'activité humaine, on n peut impunément supprimer aucun moment de son évolution qu'il n'est pas une tranche du passé, si mince qu'on la suppose qui n'ait eu son retentissement sur toute la vie intellectuelle e morale des peuples ? — C'est là un principe qui, très manifest chez Auguste Comte, a inspiré ensuite la plupart des penseur du XIXe siècle, et il semble bien aujourd'hui définitivement ancr dans nos esprits. Mais pourquoi joindre à cette idée celle d'u développement continu et régulièrement progressif ? Précisé ment Auguste Comte, malgré son affirmation que le progrès est ses yeux un simple développement, ne cesse d'y voir une march vers le mieux. Il n'est pas un détail du passé dont il ne veuill montrer non seulement les conséquences naturelles mais auss les conséquences heureuses pour le bonheur des hommes et pou l'amélioration intellectuelle et morale de la société. Ainsi en par ticulier, le moyen âge non seulement appliquera une foule d'as pects de l'humanité actuelle, mais encore il devra explique la pensée moderne, l'accroissement, le progrès de la science. — Mais sur ce point nous repoussons complètement la théorie d Comte.

Telle que nous la comprenons, la marche au progrès exclu cette notion d'une sorte de marche fatale, de déterminatio passive vers un mieux toujours plus accentué, elle ne se sépar pas de l'énergie des hommes à vouloir réaliser ce progrès. Le pro grès n'est donc pas continu et nous pouvons sans cesse craindr des arrêts ou même des reculs. — Nous pensons précisément qu'a point de vue du développement de la pensée scientifique l moyen âge marque un temps d'arrêt et nous n'éprouvons pas l besoin de rattacher les caractères généraux de la pensée scienti fique moderne à la pensée religieuse, au fidéisme du moyen âge

Dans les différents domaines de la science moderne, c'est en effe la raison qui s'exerce en pleine liberté d'examen et, de critique Cette attitude nous rejette bien loin du fidéisme et, en dépit d ce qu'il y avait de jeune et d'inexpérimenté dans la pensée hellène c'est aux Grecs que nous relie, par-dessus de longs siècles, l besoin de la science de demander sa lumière à la raison.

La science grecque n'a donc pas été un moment exceptionnel mais l'ébauche définitive de la véritable science.

Nous pouvons alors conclure : Contrairement à la thèse positiviste, qui place dans l'abandon à l'expérience la condition historique de la naissance et du développement de la science, celle-ci est vraiment apparue dans l'humanité, après des milliers et des milliers d'années d'observations, le jour où l'esprit, réagissant sur les choses, les a soumises à sa critique et à son besoin de rationalité.

---

# La comédie nouvelle

---

**Cours de M. PUECH,**

---

**« La Belle aux boucles coupées »** (*fin*).

J'ai terminé ma dernière leçon en vous montrant comment nous avions réussi à restituer assez bien tout le milieu de la pièce, si malheureusement mutilée ; nous avons vu l'essentiel de l'action, mais il ne faut pas nous exagérer l'exactitude de notre reconstitution. Je ne me flatte pas de l'avoir établie dans tous ses détails; cela vous apparaîtra manifeste aujourd'hui ; nous n'avons pas pu deviner partout où il manque quelque chose et retracer tous les groupes de scène qui nous font défaut. Ce qui me reste à vous exposer pourrait se lire presque intégralement, si nous n'étions gênés précisément par ce qui nous manque plus haut.

Le groupe de scènes que nous avons récemment étudié avait pour noyau le siège de la maison de Myrrhiné où s'est réfugiée Glycère, ou plutôt la menace de ce siège ; car si Sosias, plein d'emportement, veut pousser les choses à bout, le sage conciliateur Pataekos fait entendre à Polémon de raisonnables conseils ; il lui prêche le calme; il lui montre que c'est là la seule chance qui lui reste de reconquérir le cœur de sa maîtresse enfuie. Il le convainc; et il y réussit sans peine, car la colère de Polémon est peu redoutable : tout à son amour, le jeune homme souffre trop d'être séparé d'elle. Il met donc tout son espoir dans l'éloquence et la persuasion de Pataekos, comme il l'avait mis auparavant dans l'emploi de la violence. Vous vous rappelez combien il est touchant dans la sincérité de son amour ; et quand Polémon esquisse quelques reproches, avec quelle vivacité il proteste qu'il l'a toujours traitée en femme légitime, la voulant belle et bien parée. Et pour mieux convaincre Pataekos, il l'entraîne pour lui montrer les toilettes de sa maîtresse. Je vous avais signalé le procédé qui va préparer la reconnaissance ; Pataekos va sans doute voir parmi les objets de toilette de Glycère quelque bijou qui piquera sa curiosité, amènera des explications entre lui et celle qui sera bientôt reconnue pour sa fille.

Mais que devient Moschion, l'un des personnages qui avec

Polémon conduisent en réalité toute la pièce ? Notre jeune fat, plein de confiance en lui-même, mais se défiant un peu cependant des fourberies de Daos, s'imagine que Myrrhiné sa mère favorise ses amours. Il respecte pourtant celle-ci, qui est une femme d'un esprit sage et pleine d'autorité : et elle va l'éconduire, puisqu'il est le frère de Glycère. Moschion sort en effet en se lamentant. Pourquoi sort-il ? La véritable cause est sans doute que le spectateur entende ses confidences. Les entrées et les sorties de personnages dans la comédie nouvelle sont en quelque mesure assez conventionnelles. — Sosias et ses estafiers se tiennent à l'écart, dans le fond de la scène, surveillant encore, mais de loin, la maison de Myrrhiné. — Et Moschion, les apercevant, les interpelle, et sans doute alors ils se retirent.

« M. — Vous n'allez pas filer au plus vite vous autres !... Ils ont des lances et ils me laissent le champ libre ! Ils ne seraient pas capables de prendre un nid d'hirondelles, les gueux que voilà. »

Et se tournant sans doute vers Daos, il montre Sosias !...

« Mais, me dis-tu, ils avaient amené des mercenaires ! Leurs fameux mercenaires, ce n'est que le seul Sosias !... »

Et il commence là-dessus ses lamentations, en faisant allusion aux maux de la Grèce lors de la guerre de Corinthe : je vous en ai parlé quand j'ai cherché à dater la pièce.

« Bien des gens sont devenus malheureux dans le temps présent ; car il y a eu vraiment chez tous les Grecs une belle avalanche de catastrophes ; je ne sais pourquoi hélas, je ne pense pas qu'il y n'ait homme qui vive plus malheureux que moi ! Dès que je suis entré, je n'ai rien fait de ce que je fais habituellement ; je n'ai appelé près de moi aucun serviteur ; je ne suis pas allé chez ma mère. Je me suis retiré dans l'οἶκος (c'est la principale pièce de la maison), je suis resté là pensif ! j'envoie Daos dire à ma mère que je suis rentré, rien de plus. Lui, sans se soucier de moi, a trouvé leur déjeuner tout prêt et s'est empiffré. Pendant ce temps je restais couché à me dire : « Voici venir ma mère, qui va m'apporter quelque nouvelle de ma bien-aimée, me dire à quelles conditions elle est venue loger sous mon toit. » Moi-même je préparais ma réponse... »

. . . . . .

Ici le texte s'interrompt ; et il manque environ 150 vers. Il est regrettable que la suite de ce monologue nous manque. Ménandre devait peindre agréablement la déception du jeune homme. « Je préparais mon discours... », dit Moschion. Combien ce discours devait-il être piquant ! Ménandre avait dû tirer de cette situation

un parti charmant. Moschion apprenait alors que Myrrhiné se souciait fort peu de favoriser ses amours ; apprenait-il autre chose encore ? Sa mère lui révélait-elle que Glycère était sa sœur ? que lui-même n'était pas son fils par le sang ? Et dans ce cas n'est-ce pas cette extraordinaire découverte qui explique la violence de ses lamentations ? Nous voudrions bien le savoir. Nous verrons dans la scène de la reconnaissance combien cette obscurité nous embarrassera.

On ne peut d'après le papyrus du Caire reconstituer la suite de la pièce. Il ne nous reste plus qu'un feuillet isolé du papyrus qui donne d'un côté un fragment de conversation entre Pataekos et Myrrhiné et de l'autre le début de la scène de reconnaissance ; mais le manuscrit de Leipzig et le papyrus d'Oxyrrhynchus nous donnent dans un état assez bon de conservation les dernières scènes et surtout la scène finale de la réconciliation.

Le papyrus du Caire est trop mutilé pour que nous en puissions rien tirer de précis concernant cette scène Pataekos et Myrrhiné. Il faut compléter, et d'une manière incertaine, trop de vers. Malgré de nombreuses études, les résultats sont trop peu sûrs pour que je vous les expose ici.

L'autre scène se passe entre Pataekos et Glycère. Mais pourquoi Glycère est-elle sortie ? Sans doute Pataekos l'a fait appeler. Il négocie pour le compte de Polémon ; et quoique voulant être conciliateur, quoique ami de Glycère, il doit en quelque sorte se faire l'avocat et l'interprète du soldat. Il va donc désobliger Glycère en lui parlant de Moschion, en lui rappelant le premier incident et, ce qui, aux yeux de Polémon, aggrave encore sa conduite, sa fuite chez Moschion. C'est ainsi qu'avait dû parler déjà Pataekos dans la partie que nous avons perdue.

Glycère passait sur la scène pour la première fois ; mais nous la connaissons déjà, nous savons quelle est sa délicatesse morale. Une tradition reproduite par Alciphron veut que Ménandre ait représenté sur la scène Glycère sa maîtresse. Et l'on s'est demandé si la communauté de noms n'était point la preuve que les deux Glycère n'en faisaient qu'une ; la Glycère aux boucles coupées faisait-elle reconnaître l'autre ? L'hypothèse est ingénieuse, mais incertaine. En tout cas, la Glycère de Ménandre n'aurait pu qu'être flattée du rôle de l'autre Glycère.

Celle-ci disait à Pataekos :

« Que pouvais-je espérer en me réfugiant dans la maison de la mère de Moschion ? Ce n'était pas qu'il m'épousât — car notre condition n'est pas égale. — Soit ! — Etait-ce donc pour qu'il me prît pour maîtresse ? Mais alors est-ce que je n'aurais pas dû

chercher à ce que cette union restât ignorée de ses parents ? — Non ! Tu crois qu'il m'a fait ainsi venir sous le même toit que son père ?... »

« Ses parents, son père. » Il s'agit bien ici des parents de Moschion. Mais quel est ce père dont parle Glycère et que nous n'avons jamais vu ? Myrrhiné n'est donc pas veuve ? Il faut reconnaître qu'il y a là une obscurité que nous avions négligée jusqu'alors. On s'est demandé si ce mari ne jouait pas quelque rôle dans la pièce. Rappelez-vous aussi le couplet de Daos où celui-ci parle « du maître qui va revenir des champs ». C'est sans doute, ai-je dit, de Polémon en train de festoyer à la campagne qu'il s'agit. D'autres affirment qu'il s'agit du mari de Myrrhiné. Je pose la question sans vouloir la discuter à fond. Il est certain, en tout cas, que le couplet de Glycère ne s'entend que si le père de Moschion existe. — Et Glycère continue ; les vers sont très mutilés.

« Et moi j'aurais accepté d'agir si follement... » (les vers qui suivent sont difficiles à restituer — Glycère disait :) — Me serais-je exposée ainsi à la haine (soit du soldat, soit des parents de Moschion) et aurais-je fait un tort irréparable à ma réputation ? — Et toi, Pataekos, toi aussi, tu es venu me trouver persuadé de tout cela et tu m'as jugée si mal !

Pat. — Non certes, ô Zeus vénérable, puisses-tu prouver que ces soupçons sont injustes ! Pour moi je te crois ; cependant... va le rejoindre.

Gly. — Qu'il passe sa colère désormais sur d'autres chevelures.

Pat. — Sa faute n'a pas été volontaire. »

Et Glycère, dans des vers mutilés, protestait encore qu'elle avait été traitée indignement, comme une servante. Elle ne voulait pas pardonner.

La conversation continuait ; mais ici, une nouvelle lacune se présente, et fort regrettable, parce que la conversation s'orientait tout autrement. Pataekos avait-il vu quelque objet curieux parmi les objets de parure de Glycère ? Rien ne l'indique nettement ; mais la scène si jolie des toilettes nous incline à le penser. — Ou bien Glycère, indignée, disait-elle : « Je suis une femme libre, et de meilleure naissance qu'on le croit. J'ai des objets de reconnaissance, des γνωρίσματα. Peut-être tous deux à la fois, Glycère et Pataekos orientaient-ils ainsi leur conversation. — Dans cette scène de la reconnaissance Ménandre égale Euripide. Ce sont les mêmes procédés, le même ton. Euripide avait ramené le ton de la tragédie à celui de la comédie de mœurs ; Ménandre au con-

traire élève le ton de la comédie. Il est naturel qu'ils se rencontrent. Ce n'est point que Ménandre prenne le ton tragique, mais sa manière est émouvante. Ce thème banal est ingénieusement traité. Cette scène « de la croix de ma mère », comme nous disions, est fort belle.

Glycère parle de ces objets :

« Gly. — (Cela me vient) de mon père et de ma mère; elle m'a ordonné de le garder toujours avec moi, de le conserver précieusement !

Pat. — Hé bien, que veux-tu ?

Gly. — Me faire apporter ces objets... »

Les vers qui suivent offrent plusieurs difficultés qui ne me semblent pas éclaircies définitivement. Il semble que Pataekos insistait encore pour que Glycère revînt elle-même chez Polémon, que celle-ci lui répondait : Je sais ce que j'ai à faire. Pataekos n'insistait plus et, puisque Glycère ne voulait pas rentrer chez le soldat, il n'y avait plus qu'à envoyer quelqu'un prendre de sa part les γνωρίσματα.

« Pat. — Laquelle de tes servantes sait où sont ces objets?

Gly. — Doris le sait.

Pat. — Qu'on fasse venir Doris ! Holà, quelqu'un ! Cependant Glycère, au nom des Dieux... »

Peut-être Pataekos tentait-il un dernier retour. Mais Doris arrivait et Glycère lui donnait ses ordres.

Voilà donc la reconnaissance engagée. Mais le papyrus nous fait défaut. Il nous faut recourir maintenant au manuscrit de Leipzig. Mais il ne fait pas suite immédiatement. Il se passait quelque chose que nous ignorons : car, dans la scène proprement dite de la reconnaissance, il y a un troisième personnage, Moschion. Cela n'a rien d'étonnant ;c'est le frère de Glycère, il doit être présent à ce moment. Mais comment est-il venu ? que sait-il ? quelle est son attitude ? Tous ces points sont obscurs. Il ne prend pas une part active à la scène. Il se dissimule et exprime en *aparté* ses sentiments. C'est d'un procédé un peu conventionnel que Pataekos parle dans la rue. Mais l'action se passe dans la rue, et ici c'est afin que Moschion puisse assister à la scène. Cela est fréquent et nécessaire dans la comédie nouvelle. C'est une convention qu'il faut accepter les yeux fermés.

Doris s'approche et Glycère lui dit :

« Apporte-moi la corbeille où sont les... (*le mot manque*), celle que je t'ai donnée à garder. »

Doris revient avec les objets ; il y en a trois. Le premier, Pataekos l'a déjà vu, il le reconnaît ; et il ajoute :

« Pat. — N'y a-t-il pas avec lui un bouc ou un bœuf ou une bête de cette espèce ?

Gly. — C'est un cerf, ami, ce n'est pas un bouc.

Pat. — En tout cas, c'est une bête à cornes, je le sais. Et en troisième lieu un cheval ailé. (*En aparté*) : Ce sont là les objets, qui ont appartenu à ma femme, la malheureuse ! »

Et Moschion à l'écart écoutait, s'étonnait :

« Voilà qui est impossible, ce me semble. Il serait étrange que ma mère, celle qui m'a enfanté, eût exposé avec un de ces objets une fille à elle. »

Moschion croit donc toujours être le fils de Myrrhiné, mais il soupçonne ou il sait que Glycère est sa sœur ; il croit alors que Myrrhiné aurait exposé un de ses enfants, sa propre sœur.

« S'il en est ainsi, si elle est ma sœur, quelle catastrophe, malheureux que je suis ! »

Pataekos pose une nouvelle question que je n'essaie pas de traduire ; j'esquive encore, je l'avoue, une difficulté.

Glycère répond :

« Indique-moi ce que tu veux savoir, interroge-moi.

Pat. — D'où as-tu reçu ces objets ? Comment les possèdes-tu ? Dis-le moi.

Gly. — J'ai été recueillie avec eux quand j'étais un petit enfant. »

Je passe encore deux vers fort obscurs. Moschion, en tout cas, indiquait que de plus en plus il se sentait intéressé à la découverte de ce mystère.

« Pat. — Etais-tu seule? voilà ce qu'il faut aussi me dire.

Gly. — Non pas, on m'avait exposée avec un frère.

Mos. — Voilà une des choses qui m'intriguaient.

Pat. — Comment avez-vous été séparés l'un de l'autre?

Gly. — Je sais tout ; je pourrais te le dire ; mais contente-toi de me demander ce qui me regarde ; cela, je peux te le dire ; le reste, je lui ai juré de ne pas le révéler.

Mos. — Voilà encore un indice qui est clair pour moi. Elle a juré à ma mère, où suis-je ? »

C'est bien en effet à Myrrhiné que Glycère a juré de ne pas révéler ce qu'est Moschion. Ceci confirme une conjecture que nous avons faite antérieurement : Glycère reçue par Myrrhiné a dû faire une confidence à celle-ci; elle lui a révélé qui elle était, lui a montré ses γνωρίσματα. Il n'est question de la vieille femme, mère adoptive de Glycère, que beaucoup plus tard ; ce n'est donc pas à elle que Glycère a juré. Le silence de Glycère sur la condition de son frère ne s'explique pas par un serment à la vieille femme.

Reportez-vous au prologue de l'*Agnoia* ; c'est volontairement, et par affection pour son frère qu'elle gardait son secret, c'est afin de ne pas le faire déchoir et de ne pas compromettre sa brillante fortune — et Moschion, effrayé de ce qu'il entend, est sur le point de comprendre tout.

La suite de la scène offre encore plus de ressemblance avec certaines reconnaissances d'Euripide, comme dans l'*Ion*, l'*Iphigénie*. Il me suffirait d'en lire quelques passages pour que vous en soyez frappés. Comme Euripide, Ménandre se sert de la stychomythie, qui donne plus de vivacité au dialogue.

« Pat. — Qui t'avait prise et t'a élevée ?

Gly. — Une femme m'a élevée qui m'avait vue alors exposée.

Pat. — Quelle indication t'a-t-elle donnée sur le lieu où elle te trouva ?

Gly. — Elle m'a parlé d'une source et d'un endroit ombragé d'arbres.

Pat. — C'est bien l'endroit dont m'a parlé celui qui a exposé les enfants !

Gly. — Quel est celui-là ? Dis-le moi s'il t'est permis de me le dire.

Pat. — C'était un esclave, et c'est moi qui n'avais pas le courage d'élever mes enfants.

Gly. — Tu les as exposés, toi leur père ? Pourquoi ?

Pat. — Beaucoup de raisons, des raisons extraordinaires ! Votre mère mourut aussitôt après vous avoir donné le jour ; et un jour avant...

Gly. — Qu'était-il arrivé ? Je tremble, malheureuse !

Pat. — J'étais devenu pauvre, moi qui avais été habitué à la richesse.

Gly. — En un jour ! Comment ? ô Dieux, le cruel destin !

Pat. — J'appris que le navire qui me faisait vivre avait été englouti par les flots sauvages de la mer Egée.

Gly. — Malheureuse que je fus ! à la remorque de la Fortune ! »

Vous voyez que Glycère est si émue qu'elle ne se jette pas aussitôt dans les bras de son père, en invoquant la voix du sang. C'eût été trop banal et facile. Son attitude est au contraire extrêmement curieuse et originale. Elle est plus indignée que surprise. Et Pataekos, sans démonstrations superflues, cherche à s'excuser. Il est embarrassé mais sincère ; il est vrai que de pareilles choses ne choquaient pas les anciens comme elles nous choquent.

« Pat. — Je pensais que, devenu pauvre, j'agirais en insensé si je me chargeais d'élever des enfants. »

Ici une courte lacune est difficile à combler. La scène de reconnaissance semble recommencer, car il est question, comme au début, d'objets de reconnaissance. Mais c'est que Pataekos interroge maintenant Glycère au sujet de son frère. Il lui faut reconnaître l'autre de ses deux enfants. Et c'est de la reconnaissance de Moschion qu'il s'agit. Il avait en effet lui aussi ses γνωρίσματα. Et il devait apparaître dans la suite où se trouvaient ces objets. Myrrhiné les avait-elle pris avec Moschion ? Glycère les avait-elle conservés avec les siens ? Tout ceci est fort obscur. L'on a fait des hypothèses les plus invraisemblables. C'est ainsi que M. Karl Robert a supposé que Moschion avait un pendant d'oreille semblable à celui qu'avait Glycère ; la reconnaissance s'opérait par le rapprochement des deux bijoux : voilà qui est bien incertain. — Mais il est aussi peu vraisemblable que Myrrhiné ait montré à Glycère les bijoux de Moschion.

C'est l'endroit le plus pathétique de la scène, malheureusement très mutilé ; Pataekos et Glycère parlaient des bijoux de Moschion :

« Pat. — Il y avait un collier, une petite parure en or.

Gly. — C'est cela....

Pat. — Pourrais-tu me dire s'il y avait une ceinture ?

Gly. — Oui, représentant un chœur de jeunes filles.

. . . . . .

Gly. — Et une mitre d'or... »

Alors Moschion, qui avait compris, se révélait, ou bien il s'en allait chez lui chercher ses γνωρίσματα. Il s'écriait :

« Je ne me contiendrai plus.... »

La scène, bien conduite, devait être émouvante. Le dialogue est plein de vérité et de naturel ; le procédé qui amène la scène est très conventionnel, mais la scène elle-même ne l'est pas.

Mais la pièce n'est point terminée ; après la reconnaissance, il faut réconcilier Polémon et Glycère. La scène de la réconciliation nous est donnée par le papyrus d'Oxyrrhinchus trouvé par MM. Grenfell et Hunt avant que M. Lefebvre fît sa découverte à Aphrodiopolis. Cette scène est très jolie ; et elle n'a fait que gagner de valeur par la découverte de ce qui la précède ; on en a mieux saisi la finesse parce qu'on a mieux compris les caractères de Polémon et de Glycère.

Doris s'en va trouver Polémon soit de son propre mouvement, soit qu'elle y soit envoyée. Elle trouve Polémon dans le désespoir le plus affreux. Ne voyant pas revenir Pataekos, il a cru que Glycère refusait à jamais de rentrer sous son toit. Il est si désolé qu'il songe à se pendre :

« Pol. —..... afin de m'étrangler.

Dor. — Ne fais pas cela.

Pol. — Mais que faire, Doris ? Comment pourrais-je vivre, trois fois malheureux que je suis, vivre sans Glycère ?

Dor. — Elle reviendra vers toi...

Pol. — Au nom des Dieux, que dis-tu ?

Dor. — Si tu te décides à ne plus être violent à l'avenir.

Pol. — Je ferai tout mon possible ! Tu as raison ma chère, grandement. Va, demain, je t'affranchirai, Doris. Mais écoute ce qu'il faut faire... »

Il semble bien, d'après ce passage, que Doris soit une esclave de Polémon attachée à la personne de Glycère. Polémon allait lui donner ses instructions. Mais au même moment Doris entre chez Glycère pour aller la chercher. Polémon reste seul. Il a certainement appris auparavant, par Doris, que Glycère est sœur de Moschion et que tous deux sont les enfants de Pataekos.

« Pol. — Bon ! elle est entrée ! Ah ! misérable Amour ! comme tu me possèdes ! Elle embrassait son frère et non pas son amant. Et moi le criminel, le jaloux, quand il eût fallu réfléchir, je me suis conduit comme un homme ivre. J'avais bien raison de vouloir me pendre. (*Doris revient.*)

Qu'y a-t-il, chère Doris?

Dor. — Tout est bien ; elle reviendra chez toi.

Pol. — Elle s'est moquée de toi !

Dor. — Non, par Aphrodite ! Elle s'habillait ; son père la regardait.. »

C'est ainsi, je crois, qu'il faut traduire le mot ἐπεξήταζε et non pas « il l'interrogeait », le premier sens, surtout après cette jolie scène des toilettes, me paraît préférable. Glycère est en train de se parer, et son père l'admire.

« Dor. — Maintenant, malheureux, il faut que tu offres un sacrifice pour cette bonne nouvelle, pour le bonheur qui lui est advenu.

Pol. — Par Zeus ! tu dis bien ce qu'il faut faire. Le cuisinier est à la maison, qu'il sacrifie le porc !

Dor. — Où est la corbeille et tout ce qu'il faut encore ? »

Mais Polémon, encore tout ému, se moque des détails du sacrifice, c'est une note comique discrète.

« Pol. — Il aura le temps de préparer la corbeille ; qu'il égorge d'abord le porc ! Mais moi je vais plutôt prendre une couronne à l'autel (il s'agit sans doute de l'autel qui est dans l'ὀρχήστρα) et la mettre sur ma tête.

Dor. — Tu as de plus en plus raison.

Pol. — Ramenez-moi vite maintenant Glycère.

Dor. — Elle allait sortir, te dis-je, avec son père. »

Suivent trois vers obscurs ; alors Glycère sort accompagnée de Pataekos, tandis que Polémon s'en va trouver le cuisinier. Ainsi Pataekos et Glycère, seuls quelques instants, peuvent s'entretenir. Le dialogue est joli, et Pataekos se montre un peu ironique.

« Pat.—J'aime beaucoup ton : « Je me réconcilie avec lui. » Maintenant que tu es heureuse, mettre fin au différend, cela est bien grec ! Mais qu'on appelle Polémon.

Pol. — Me voici ; je sors. J'étais en train de sacrifier pour reconnaître mon bonheur ! Car j'ai appris que Glycère avait retrouvé les amis qu'elle désirait !

Pat.— Tu as raison. Ecoute donc maintenant ce que j'ai à dire. Je te la donne pour que vous ayez des enfants en légitime mariage.

Pol. — Je l'accepte.

Pat. — Avec 3 talents de dot.

Pol. — Très bien aussi, cela.

Pat. — Et à l'avenir tâche d'oublier que tu es soldat, afin de ne plus te laisser emporter par quelque impulsion trop violente.

Pol. — Par Apollon ! moi qui ai failli en mourir, recommencer quelque sottise ! Je ne ferai aucun reproche à Glycère, qu'elle me pardonne seulement, la chérie ! »

Et Glycère alors, qui a attendu pour parler que Polémon ait fait amende honorable :

« Gly. — Je te pardonne, c'est ton accès de folie qui a été le principe de notre bonheur.

Pol. — Tu as raison, ma chérie.

Gly. — Voilà ce qui fait que je te pardonne.

Pol. — Viens sacrifier avec nous, Pataekos.

Pat. — Il me faut m'occuper d'une autre noce. Je donne pour femme à mon fils la fille de Philinos.

Pol. — O terre, ô dieux !... »

Manque-t-il encore quelques vers ? C'est peu probable, car nous sommes parvenus au dénouement. Pataekos dit quelques mots brefs sur le sort de Moschion : cela ne doit pas nous surprendre puisque l'amour de Moschion ne nous intéresse plus. Pourtant Ménandre a soin de faire un sort à chacun de ses personnages. Quel est ce Philinos dont Moschion épousera la fille. On s'est demandé naturellement s'il ne devait pas jouer un rôle dans la pièce. Je ne le pense pas, car cette mention est trop insignifiante. C'est un nom qui est nécessaire ici. De même dans l'*Heautontimoroumenos* un jeune homme doit renoncer à aimer sa sœur. Et son père lui dit : « Je te donnerai la fille de Phanocrate. » Et comme le jeune homme

a eu dans la pièce un rôle peu glorieux, le père insiste, malgré les protestations du jeune homme. Il en est de même ici.

*La Belle aux boucles coupées* est, avec l'*Arbitrage*, le morceau le plus intéressant qui nous ait été rendu de Ménandre. L'action en est variée; les péripéties nombreuses piquent notre curiosité. Le comique est le plus souvent très fin; la grosse bouffonnerie apparaît aussi, mais plus rare. Le ton est celui de la comédie de mœurs. Ménandre a donné à ses personnages une vie et un caractère très individuels ; les figures accessoires même, Daos, Doris, ont leur intérêt. Nous ne voyons pas Myrrhiné, mais nous savons qu'elle a un caractère actif, un esprit intelligent et sage. Pataekos, le raisonneur de la pièce, garde une ironie fine et mesurée. Moschion, le jeune fat, si amusant dans sa vanité crédule, finit cependant par nous émouvoir. Glycère et Polémon sont les figures les plus intéressantes. Elles contrastent entre elles et se font valoir l'une l'autre. Polémon a une soudaineté et une vivacité d'impressions curieuses, il aime maladroitement : il a des traits de soldat et des traits humains, Ce n'est pas le vulgaire soldat fanfaron ; son caractère est plus largement tracé. La figure de Glycère est délicate. Elle est réservée, maîtresse d'elle-même, soucieuse de sa dignité personnelle. Elle n'est pas insensible à l'amour de Polémon, mais elle est sûre de son empire sur lui ; elle sait sa supériorité, mais elle lui pardonne sans triompher parce qu'elle est heureuse.

C'est là une admirable peinture d'âmes naïves, et aussi une étude très fine de caractères nuancés. Jamais le talent de Ménandre ne fut plus heureux qu'en créant ce couple si joliment contrasté.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Milton (1608-1674) : « Arcades » et « Comus ».

*Arcades* et *Comus*, deux poèmes écrits par Milton en 1633 et 1634, alors qu'il avait 25 et 26 ans, accentuent singulièrement le conflit déjà mis en relief dans l'*Allegro* et le *Penseroso*, le conflit entre le siècle et la méditation morale, entre la mondanité et la vertu. Mais, cette fois, la lutte n'est plus interne, il n'y a que l'extérieur qui relève du siècle, de la Renaissance ; tout ce qui sorde l'esprit de Milton est austère et grave.

A première vue, c'est chose saisissante que la participation à deux reprises de Milton à ces *Masques* qui avaient été et qui demeuraient encore les manifestations les plus éclatantes de l'amour de la Renaissance pour les plaisirs des sens. Nés du temps des Tudors, on les voit se développer magnifiquement sous les Stuarts, Jacques I^er^ et Charles I^er^. Ils ont tant de succès alors qu'on a pu dire que la cour et l'aristocratie étaient folles de masques (*masque-mad*). Au moment même où parurent les deux poèmes de Milton qui se rattachent à ce genre, furent produits les deux masques les plus somptueux qu'on eût encore vus. Le premier, *Triumph of Peace*, dont le libretto avait été écrit par Stirley, fut offert, en 1633, à Charles I^er^ et à la reine Henriette par les *Inns of Court*. Il resta mémorable surtout pour sa musique, écrite par Lawes, pour la splendeur des représentations, et pour les £ 21.000 qu'il coûta. Quinze jours après, le roi offrit aux *Inns of Court* un autre masque, où il joua lui-même, *Caelum Britannicum*, dont la musique était encore écrite par Lawes et le livret par Carew. Les familles nobles imitaient à l'envi l'exemple de la royauté, et partout pullulaient ces fêtes semi-païennes qu'étaient les *masques*. Or, le puritain Milton collabore à deux d'entre elles. Le fait n'est pas isolé d'ailleurs. Marvell, un autre puritain, écrira, quelque vingt ans plus tard, une sorte de *Masque* pour le mariage de l'une des filles de Cromwell.

La personne en l'honneur de qui Milton écrivit le fragment de

son premier masque, que nous connaissons sous le nom d'*Arcades* était la comtesse douairière de Derby, âgée de 72 ans. C'est un per sonnage intéressant, qui sert de trait d'union entre Spenser e Milton. C'était une des trois filles de sir John Spenser of Althorpe dont Spenser s'enorgueillissait d'être l'humble cousin, auxquelle il avait dédié quelques-uns de ses poèmes, et qu'il avait célé brées, dans *Colin Clout's come home again*, parmi les plus belle dames de la cour d'Elizabeth. A cette date, Alice Spenser étai la femme de lord Strange, grand patron des lettres et du théâtre qui devint, en 1593, *Earl of Derby* par la mort de son père. Lui même mourut en 1594, et, en 1600, sa veuve se remaria. Ell épousa sir Thomas Egerton, *lord Keeper of the Great seal to Quee Elizabeth*, qui devint sous Jacques Ier *baron Ellesmere, lord Chan cellor*, et finalement *viscount Beackley*. Il mourut en 1617. Alors s trouva rassemblée autour de la comtesse douairière de Derby un nombreuse postérité, issue de son premier mariage et du premie mariage de sir Thomas Egerton. Tous ces descendants entouren la comtesse dans sa résidence de Harefield, dans le Middlesex, dix milles de Horton, et, pour lui rendre hommage, veulent lu offrir un *masque*. On prend pour musicien Henry Lawes, *gentle man of the Chapel royal*, qui devait mettre en musique plus d'un chanson de Carew, Herrick, Waller, etc. Il s'illustrait dans l même moment en composant la musique des deux grands masque londoniens dont nous parlions tout à l'heure. Or, il était, san doute, l'ami du père de Milton, dont la maison était un centr de culture musicale et de Milton lui-même, qui lui consacrer un sonnet en 1646. Ce fut sans doute lui qui demanda l libretto à Milton, et c'est ainsi que Milton fut amené à écrire u masque.

Il est exagéré toutefois de parler de masque, dans le cas pré sent. *The Arcades* ne forment pas une pièce. L'invention en es aussi simple que possible. La scène se passe devant Harefield. L vieille comtesse trône sur la terrasse avec les plus vénérables d la famille. Soudain des torches illuminent les arbres du parc, e une bande de nymphes et de bergers, *les Arcadiens*, représenté par les plus jeunes de la famille, se dirigent vers elle et l saluent d'une chanson. Puis le Génie du bois survient, les recon naît pour nobles sous leur déguisement et les conduit vers l comtesse. Une nouvelle chanson est alors chantée, suivie d'u madrigal. Tel est le thème de *The Arcades*. D'autres divertisse ments devaient encadrer ce fragment, mais il ne nous reste qu la centaine de vers écrits par Milton, et, dans ces vers, l'inven tion dramatique se borne à l'introduction de la pastorale et

celle du Génie du bois. C'est dans le détail qu'il faut chercher pour caractériser *The Arcades*.

Dans la chanson première, quelques vers soulignent le caractère de celle qu'il s'agit d'honorer. Ceux qui la cherchent déclarent qu'elle dépasse en rayonnement vénérable tout ce qui avait existé avant elle, et chantent la majesté de ses cheveux blancs :

Mark what radiant state she spreads,
In circle round her shining throne
Shooting her beams like silver threads :
This, this is she alone,
Sitting like a goddess bright
In the centre of her light.

Il y a des vers intéressants aussi dans le discours du Génie du bois. Ce n'est plus un chant, mais un discours, en décasyllabes rimées, d'un caractère plus narratif. Il est encore très orné, pourtant. Le jour, dit le Génie, son rôle est de protéger le bois contre tous ses ennemis. La nuit, sa fonction est toute différente. Lorsque les hommes sont endormis, il écoute la musique des sphères, l'harmonie divine qu'il est donné à ceux qui sont purs d'entendre. Et ainsi réapparaît l'amour de Milton (à rapprocher de celui de Shakespeare), pour la musique :

But else, in deep of night, when drowsiness
Hath locked up mortal sense, then listen I
To the celestial Sirens' harmony,
That sit upon the nine infolded spheres,
And sing to those that hold the vital shears,
And turn the adamantine spindle round
On which the fate of gods and men is wound.
Such swet compulsion doth in music lie,
To lull the daughters of Necessity,
And keep unsteady nature to her law,
And the low world in measured motion draw
After the heavenly tune, which none can hear
Of human mould with gross unpurged ear.

Enfin, lorsqu'il arrive sur la terrasse, conduisant les Arcadiens vers la comtesse douairière, le Génie chante une chanson qui est parmi les plus suaves de la poésie lyrique de Milton :

O'er the smooth enamelled green,
Where no print of step hath been,
Follow me, as I sing
And touch the warbled string :
Under the shady roof
Of branching elm star-proof
Follow me.

I will bring you where she sits
Clad in splendour as befits
Her deity.
Such a rural Queen
All Arcadia has not seen.

Mais, en somme, *The Arcades* n'est qu'une courte ébauche. Passons, sans y insister davantage, à l'étude de *Comus*. *Comus* fut écrit pour la même famille. Le beau-fils de la comtesse de Derby par son second mari était le comte de Bridgewater, âgé de 54 ans environ en 1634, que Charles Ier venait de nommer vice-roi des Galles. Son siège était à ce titre le château de Ludlow, dans le Shropshire, et, selon la coutume, on donna une grande fête lorsqu'il y arriva, avec sa femme, sa fille, Alice, âgée de 15 ans, et les deux frères de celle-ci, plus jeunes encore. Le masque de *Comus* fut écrit pour faire partie des réjouissances. Cette fois encore, Milton écrit le libretto et Henry Lawes la musique. Mais à un compliment, il substitue une pièce entière, avec intrigue, une histoire. Il imagine que la jeune Alice se promène avec ses deux frères dans les bois voisins de Ludlow. Elle se trouve fatiguée, et, pendant que ses deux frères vont lui cueillir des fruits pour la ranimer, elle se perd. Elle est entraînée à l'aide de tromperies par Comus, magicien luxurieux qui essaye sans y réussir de fléchir sa vertu. Enfin, ses frères la retrouvent et mettent Comus et sa bande en fuite. Mais, encore immobilisée par l'enchantement dont elle fut victime, elle n'est délivrée que par l'intervention de la nymphe Sabrina, la déesse de la rivière Severn. Alors frères et sœurs regagnent le château. Un esprit tutélaire, une sorte d'ange gardien, a tout le temps protégé la jeune fille. Deguisé en Thyrsis, le berger de la famille, il a conduit ses frères vers elle et leur a donné les conseils grâce auxquels ils ont vaincu Comus. C'est lui aussi qui leur a conseillé d'invoquer la nymphe Sabrina, pour rendre sa mobilité à la jeune fille. Lorsqu'elle est sauvée, il repart pour sa demeure céleste en donnant aux hommes une dernière leçon de pureté et de vertu.

Voilà donc une œuvre de Milton qui se présente comme une œuvre dramatique, et il est intéressant de se demander ce qui a été gagné et ce qui a été perdu, dans ce domaine, depuis la Renaissance. Ce qui a été perdu d'abord, c'est dans une certaine mesure, le sens dramatique et théâtral lui-même. Les monologues et les tirades sont tous très longs dans *Comus*. L'Esprit protecteur, qui prend le premier la parole, débite d'une seule haleine 92 vers. Quand les deux frères s'aperçoivent que leur sœur a disparu, au lieu de courir à sa recherche, ils discutent pendant

160 vers sur la question de savoir si sa chasteté court des risques ou si elle n'a pas en elle-même sa sauvegarde. Enfin l'Esprit qui vient les guider, réapparaissant en berger, discourt avec eux pendant 170 autres vers avant qu'on se mette en route. Et cela au moment critique, alors qu'il faudrait agir.

L'absence du sens dramatique se montre encore dans *Comus* à l'abondance des descriptions. Elles sont charmantes, il est vrai, mais elles ne sont pas adaptées au théâtre. Elles sont trop raffinées, elle demandent à être dégustées et savourées lentement, lues et non entendues.

Enfin, la tendance didactique est si accentuée qu'elle tue l'effet dramatique nécessaire, l'inquiétude. La jeune fille perdue dans les bois pourrait courir un certain danger pour sa vertu, et une sorte d'anxiété, de curiosité de savoir ce que les choses vont être, pourrait être éveillée chez le spectateur. Mais il est tellement dit, par le frère aîné et par l'Esprit protecteur, que la vertu ne court pas de dangers que nous n'avons pas le droit de nous inquiéter. D'ailleurs, la jeune fille elle-même n'est pas pour nous donner le moindre souci. Elle n'éprouve jamais aucune vraie crainte, et n'est jamais vraiment tentée. Le Comus qui la sollicite n'a rien de séduisant ni de voluptueux. Dieu de l'ivresse et de la luxure, il apparaît bien entouré d'une bande de victimes qu'il a transformées en bêtes. Mais, sauf en de rares endroits, ses peintures de la volupté ne sont guère plus violentes que celles de l'*Allegro*. Le ton sur lequel il parle n'est pas passionné. Lorsqu'il veut séduire, il devient didactique. En fait, il ne séduit pas, il convainc. Il n'est pas un anacréontique au langage enivrant, ce qu'il lui faudrait être pour avoir un intérêt dramatique : il ne montre de l'anacréontisme que le squelette. L'intérêt ne se retrouve que si, dans la jeune fille, on voit Milton lui-même, exprimant encore une fois la lutte dans son âme entre les deux tendances. Mais la pièce est tuée du coup, puisque c'est une jeune fille que Milton présente. Et c'est une jeune fille absolument pure, incapable de comprendre le sens caché des mots que Comus profère. Le drame n'existe pas.

Il y a quelques années le masque fut repris à Cambridge. Cette tentative a fait sentir la faiblesse dramatique du libretto, malgré quelques heureux endroits très poétiques à la scène, comme l'entrée de la jeune fille dans le bois hanté par Comus et son chant à l'écho. Mais pour le reste, c'est poésie adressée à l'oreille et à l'esprit, bien plutôt qu'aux yeux. L'émotion dramatique est absente et le caractère scénique du théâtre élizabethain cesse d'exister.

Un dernier caractère enfin montre quelles pertes ont été faites

depuis la Renaissance. On sent que l'auteur de la pièce se tient à l'écart, que c'est à distance des hommes qu'il vit. Sa vertu altière et sûre fait un choix sévère dans l'humanité. Il applique en somme dans les régions de l'art la doctrine calviniste de la grâce : il y a peu d'élus. L'Esprit protecteur au début nous prévient qu'il n'est pas pour les méchants ni pour les indécis, il n'existe que pour les purs. Les trois quarts de l'humanité sont exclus du coup. Le théâtre de la Renaissance, lui, admettait tout le monde. Ici, on ne s'adresse qu'à quelques-uns. De la Renaissance à Milton, il y a de grandes pertes, on ne peut se le dissimuler.

Peut-être avons-nous tort, dira-t-on, de demander un drame à Milton. Il n'a écrit qu'un masque. Mais c'était un masque exceptionnel par son étendue, et l'intrigue qu'il a choisie fournissait à Milton l'occasion de montrer son sens dramatique. Milton ne l'a pas montré parce qu'il ne l'avait pas.

En revanche, il y a dans *Comus* des nouveautés admirables. Cette pureté exclusive elle-même, si elle est peu dramatique, est d'une hauteur lyrique continue. Tout *Comus* peut être considéré comme un hymne blanc, immaculé, à la vertu. Les passages dont nous disions tout à l'heure qu'ils gênent l'action sont très beaux en soi. Ainsi quand la jeune fille, perdue dans le bois, s'inquiète au spectacle mystérieux qui s'est présenté à elle, puis se rassure et chante un hymne à la chasteté :

What might this be ? A thousand fantasies
Begin to throng into my memory,
Of calling shapes, and beckoning shadows dire,
And airy tongues that syllable men's names
On sands, and shores, and desert wildernesses.
These thoughts may startle well, but not astound
The virtuous mind, that ever walks attended
By a strong siding champion, Conscience.
O, welcome, pure-eyed Faith, white-handed hope,
Thou hovering angel girt with golden wings,
And thou unblemished form of Chastity,
I see ye visibly, and now believe
That He, the supreme Good, to whom all things ill
Are but as slavish officers of vengeance,
Would send a glistering guardian, if need were,
To keep my life and honour unassailed.

Du point de vue dramatique, le passage est gênant parce qu'il tue la crainte dans notre esprit. Mais du point de vue lyrique, il est admirable. Admirable est encore, au même point de vue, dans le discours entre les deux frères, l'éloge de la même vertu :

'Tis chastity, my brother, chastity ;
She that has that is clad in complete steel,
And, like a quivered nymph with arrows keen,
May trace huge forests, and unharboured heaths,
Infamous hills, and sandy perilous wilds ;
Where, through the sacred rays of chastity,
No savage fierce, bandite, or mountaineer,
Will dare to soil her virgin purity.
. . . . . .
Hence had the huntress Dian her dread bow,
Fair silver-shafted queen for ever chaste,
Wherewith she tamed the brinded lioness
And spotted mountain-pard, but set at nought
The frivolous bolt of Cupid ; gods and men
Feared her stern frown, and she was queen o'the woods.
What was that snaky-headed Gorgon shield
That wise Minerva wore, unconquered virgin,
Wherewith she freezed her foes to congealed stone,
But rigid looks of chaste austerity,
And noble grace that dashed brute violence
With sudden adoration and blank awe ?
So dear to Heaven is saintly chastity
That, when a soul is found sincerely so,
A thousand liveried angels lackey her,
Driving far off each thing of sin and guilt,
And in clear dream and solemn vision
Tell her of things that no gross ear can hear ;
Till oft converse with heavenly habitants
Begin to cast a beam on the outward shape,
The unpolluted temple of the mind,
And turns it by degrees to the soul's essence,
Till all be made immortal.

Et toujours, il en est ainsi. Tous ces vers, repris pour la lecture et la méditation, redonnent le plaisir qu'ils refusaient, quand on les considérait comme éléments d'un drame.

De même, les descriptions sont délicieuses à déguster et à savourer pour le lecteur. On peut les prendre presque toutes, au hasard. Nous retiendrons surtout cependant les vers où la jeune fille se plaint d'être seule dans le bois (vers 181 et suivants), et ceux où l'Esprit protecteur, venu pour indiquer aux deux frères les moyens de retrouver leur sœur, leur dit ce qu'il a entendu pendant la nuit. Cette dernière page est très riche, avec un mélange de vers exquis et de traits réalistes :

At last a soft and solemn-breathing sound
Rose like a steam of rich distilled perfumes,
And stole upon the air, that even silence
Was took ere she was ware, and wished she might
Deny her nature, and be never more,
Still to be so displaced, I was all ear

And took in strains that might create a soul
Under the ribs of Death.

Mais surtout, parmi les gains, il y a la pureté, la beauté parfaite du style, correspondant à la beauté morale, et conditionnée par elle. C'est un style nouveau, enrichi de tout le passé élizabéthain, mais le tamisant, et n'en acceptant plus que l'exquis. Il est de moindre mouvement que celui de Shakespeare et de Fletcher, par exemple, mais il est longuement caressé, châtié, amené à un plus haut degré de perfection artistique, à une continuité de perfection non encore atteinte. Ceci, sensible dans les vers blancs, l'est davantage dans les parties rimées, et plus encore dans les chansons. Les chansons élizabéthaines étaient plus primesautières que celles de Milton. C'étaient des chants d'oiseaux dans les bois, *native wood-notes wild*, selon le mot de Milton sur Shakespeare. Celles de Milton font penser à de très beaux jardins. Elles ont quelque chose de plus cultivé, de plus élaboré. Ainsi la chanson à l'Echo, celle à la nymphe Sabrina, ou celle qui commence : *By the rushy-fringed bank*. Voici la chanson à l'Echo :

Sweet Echo, sweetest nympth, that liv'st unseen
Within thy airy shell
By slow Meander's margent green,
And in the violet-embroidered vale
Where the love-born nightingale
Nightly to thee her sad song mourneth well ;
Canst thou not tell me of a gentle pair
That likest thy Narcissus are ?
O, if thou have
Hid them in some flowery cave
Tell me but where,
Sweet Queen of Parley, Daughter of the sphere !
So may'st thou be translated to the skies,
And give resounding grace to all heaven's harmonies.

La différence essentielle entre une férie shakespearienne et *Comus* se pourrait souligner encore par une comparaison de l'Ariel, de la *Tempête* avec l'Esprit protecteur. Au libre esprit élémentaire se substitue l'ange gardien chargé d'une mission morale, précis dans son rôle et n'en déviant pas. Quand tous deux quittent l'homme, leur tâche accomplie, Ariel s'envole comme un papillon. L'Esprit protecteur, lui, remonte au paradis parmi des visions mythologiques moralisées, et son dernier mot, en s'évanouissant, est un appel à la vertu. A peine plus de vingt ans pourtant séparent la *Tempête* de *Comus*. Mais entre les deux, une grande révolution morale s'est accomplie, et Milton, comme il

avait déjà introduit un élément de sérieux dans les jeux scolaires de Cambridge, ici transforme un divertissement païen de la Renaissance en un hymne à la chasteté et à la vertu.

R. P.

---

# Sujets de devoirs

I

## UNIVERSITÉ DE POITIERS

LICENCES, CERTIFICATS, AGRÉGATIONS, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

### I. — PHILOSOPHIE ET PÉDAGOGIE

**Psychologie.**

Les sensations internes.

**Logique.**

Le principe d'ordre.

**Morale et Sociologie.**

L'individualisme.

**Pédagogie.**

Convient-il de faire apprendre par cœur aux élèves certains textes et certains résumés ?

**Histoire de la Philosophie.**

1. Principes de la psychologie de Hobbes.
2. La conception platonicienne de l'Amour.
(On partira des textes du *Phèdre*.)

**Philosophie générale.**

L'agnosticisme.

**Version latine.**

Cicéron, *De Officiis*, I, 15, de : « De benevolentia... », à : « Optime autem. »

## II. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

### Histoire ancienne.

1. Le monde grec à la veille de la conquête romaine.
2. Rome et les barbares du Ier au IIIe siècle.
3. L'Eglise chrétienne au IVe siècle.

### Histoire du moyen âge.

1. La civilisation byzantine au Ve et au Xe siècle.
2. La Papauté et son action du VIe au VIIIe siècle.
3. La France au temps de saint Louis.

### Histoire moderne.

Relations de la France et de la Turquie au XVIe siècle.

### Histoire contemporaine.

L'Egypte de 1815 à nos jours.

### Géographie humaine.

1. La colonisation dans le monde contemporain et ses conditions géographiques.
2. La forêt et son rôle économique.
3. Les grandes voies de communication terrestres.

### Géographie politique.

La race slave.

### Version latine.

Salluste, *Jugurtha*, 18.

## III. — LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES

### Version grecque (*avec commentaire*).

Hérodote, VII, 220.

### Version latine (*avec commentaire*).

A) Silius Italicus, *Punica*, lib. II, vers 650 à 680 : Episode du siège de Sagonte par Hannibal (24 mai). — B) Pline le Jeune, *Epist.*, lib. VIII, 4 ; à Caninius (7 juin).

### Composition française.

Examiner ce jugement de Brunetière sur A. de Musset : « L'auteur d'*Une bonne fortune* et d'*Après une lecture* doit être placé dans la lignée de Voltaire, de Regnard, de Boileau et de La Fontaine. »

## IV. — LANGUES ÉTRANGÈRES VIVANTES

### A. — Langue allemande.

### Thème.

G. de Maupassant, *Fort comme la mort*, ch. I, depuis : « Le regard perdu dans le ciel lointain... », jusqu'à «... avait contribué beaucoup à sa gloire. »

### Version avec commentaire.

E. Th. A. Hoffmann, *Meister Martin der Küfner*, depuis : « Wohl mag dir auch... », jusqu'à : «... deine Brust durchbebt. »

### Dissertation allemande.

1er sujet. Kohlhaas als Kleistscher Charakter.

2e sujet. Die Bedeutung des Zauberwesens in Kleists « Michael Kohlhaas ».

### B. — Langue et littérature anglaises (*Agrégation*, *Certificat*, *Licence*).

### Thème.

A. Daudet, *Un Réveillon dans le Marais*, jusqu'à : « Bientôt toute la maison », etc. (*Anthologie*, p. 92-94) (23 mai).

### Version (*commentaire grammatical facultatif*).

R. Kipling, *Saint-Cecilia's. Ligthouse*' (Beljame et Legouis, p. 371 et s.) (6 juin).

### Dissertation (*en anglais ou en français*).

Analyser et apprécier *Midsummer Night's Dream*. (Dernier délai, 6 juin.)

### Version latine.

V. *Histoire* : Composition française, V. *Langues classiques*.

## V. — AGRÉGATION, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

### Thème latin.

Fénelon, *Télémaque*, XVII, de : « L'autre mal, presque incurable... » à : « Ceux mêmes qui n'ont pas de bien. »

### Thème grec.

La Bruyère, ch. II, *Emile*.

## VI. — CERTIFICAT D'APTITUDE A L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

Récemment, le souverain d'un Etat étranger, invité à choisir un spectacle dans le répertoire de notre théâtre, désigna la comédie d'Alfred de Musset, intitulée : *Un Caprice*, comme étant par excellence une pièce « française ». Pourriez-vous dire par quels traits Alfred de Musset représente particulièrement le génie français ?

## II

## UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

---

### AGRÉGATION DES LETTRES

#### Dissertation française.

Comment retrouve-t-on dans la *Nouvelle Héloïse* le Rousseau des Discours sur les arts et sur l'inégalité ?

#### Version latine.

Tite-Live, XXX, ch. IV, en entier.

#### Thème latin.

La Bruyère, ch. XIV : *De quelques usages*, depuis : « L'étude des textes ne peut jamais être assez recommandée...», jusqu'à : «... qu'elle cherchait à éviter. »

#### Thème grec.

Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, ch. XXV, depuis : « Il se plaisait aux vers... », jusqu'à : «... quelques endroits de ces auteurs. »

#### Version grecque.

Thucydide, VII, 67.

#### Grammaire.

Etudier en détail, au point de vue phonétique et morphologique, la conjugaison du verbe *pouvoir* en ancien français et en français moderne.

#### Métrique.

L'hiatus dans les vers français, latins et grecs.

## AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

### Dissertation française.

Montrer par l'étude du *Tableau de la Bretagne* que, dans la description géographique comme dans la peinture historique, Michelet reste un voyant.

S'inspirer de ce mot de Taine : « Il ne regarde les formes et les couleurs que pour pénétrer l'âme. » (*Essais de critique et d'histoire*, p. 113.)

## LICENCES.

### I. — PHILOSOPHIE

#### Psychologie.

Pensée intuitive et pensée discursive.

#### Morale et sociologie.

Peut-on parler d'une conscience collective ?

#### Histoire de la philosophie.

En quoi Hume est-il le précurseur de Kant ?

### II. — HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

#### Version latine.

Tite-Live, IV, 20.

### III. — LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES

#### Dissertation française.

Comment le caractère de Don Juan se développe-t-il dans la pièce de Molière ?

#### Traduction (*avec commentaire*).

Cicéron, *Tusculanes*, 1, 30, 74-31, 76 (Cato autem sic abiit e vita ut causam moriendi nactum se esse gauderet... si quidem vel di ipsi vel cum dis futuri sumus).

#### Version grecque.

Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, III, v. 744-787.

## IV. — LANGUES ET LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES VIVANTES

### ALLEMAND.

*Agrégation, Certificats, Licence.*

#### Thème.

La Bruyère, *Caractères*, « Des ouvrages de l'esprit ». Début, jusqu'à : «... vers médiocres. »

#### Version.

Gœthe, *Tasso*, II, 2.

#### Commentaire grammatical et métrique.

Le texte de la version.

#### Dissertation française.

De l'emploi des tableaux phonétiques dans l'enseignement des langues vivantes.

#### Dissertation allemande.

Entstehungsgeschichte der Gralsage.
Der Grundgedanke des Parzival von Wolfram.
Das Mystische in Wagners Parzival.
Heyse ein Meister der Form.
Heyse als Novellendichter.
Die Frauen in Heyses Novellen.

### ITALIEN

#### Thème.

Flaubert, *Salammbô*, ch. XIII, p. 263, depuis : « On avança les échelles de corde... », jusqu'à : « Les échelles se trouvant insuffisantes... »

#### Version.

Machiavel, *Histoire de Florence*, livre II, depuis : « Noi veniamo, o signore... », jusqu'à : «... con massimo darmo nostro e vostro di cadere necessitato. »

### Commento grammaticale.

Rilevare nel testo della versione le particolarità più spiccanti della lingua e dello stile del Machiavelli e spiegarle.

## ESPAGNOL

### Thème.

Montaigne, *Essais*, II, 32, depuis : « Quant à Sénèque, parmi une milliasse... » : jusqu'à : «... personnage très excellent et très vertueux. »

### Version.

En la fragosa Ténaro, que inunda
El lacónico ponto, en sitio cierto
Rudo taladro de canal profunda
Rompe el terreno cavernoso y yerto :
Intonsa breña con horror circunda
El rasgado peñon, y esconde abierto
Cóncavo tal, que á la tartárea estanza
Por las entrañas del abismo alcanza.
Tan denso allí de rústica madeja
Asombra el sitio pabellon herboso,
Que aun lo exterior á la caverna deja
De la estorbada luz siempre envidioso ;
Ni cuando el sol á su zenit se aleja
Allí introduce rasgo luminoso ;
Presta á la noche la caverna umbría
Seguro lecho al despertar el dia.
Desde que fabricó la vez primera
Naturaleza el bosque, le aborrece :
No le matiza de verdor, no altera
Su tosca rama, ni sus hojas crece :
Cuando repite abril su primavera,
Y de vario esmalte el prado reflorece,
Allí le niega su dominio alterno,
Siempre renació el escabroso invierno.
De ciegas ondas lago ponzoñoso
Bate en la peña y riega su boscage,
Que al basilisco y áspid venenoso
Aun fuera su licor mortal brebage :

Humos exhala, que en el viento ocioso
No otorgan á las aves hospedage,
Y ellas buscan, huyendo el vapor ciego,
Antes arder en la region del fuego.
Nunca en la breña la segur tajante
Violó de añoso tronco seca rama,
Ni pié mortal á orillas del undante
Lago imprimió jamas la espesa lama :
Peviene el escarmiento al caminante
La ya esparcida voz que el sitio infama :
Lejos se mira, y con espanto y miedo
El pié lo huye y lo demuestra el dedo.
De esta caverna á la estacion tremenda
El sobrado sentir condujo á Orfeo,
Que aun el amor se admira de que emprenda
Tan desperada accion mortal deseo :
Ya pasa el lago, y por oblicua senda
Al bosque arriba en áspero rodeo :
Ya en los breñales que la cueva ofuscan,
Posible entrada sus alientos buscan.

JAUREGUI.

**Dissertation.**

*1° Certificat secondaire.*

Imparcialidad de Ercilla en el relato de la batalla de San-Quintin.

*2° Certificat primaire.*

Porqué entre todas las estaciones del año es la primavera la que los poetas se complacen en celebrar ?

*3° Licence.*

Commentaire de la version.

# Bibliographie

G. Michaut, **Histoire de la Comédie romaine**. — I. *Sur les tréteaux latins*, 1912. Paris, Fontemoing, in-8°, vi-455 pages, 6 francs.

« Professeur de littérature latine pendant dix ans à l'Université de Fribourg en Suisse, j'ai eu l'occasion d'y étudier l'histoire de la Comédie romaine. D'autres occupations m'ont plus tard détourné du latin ; j'ai laissé de côté ces travaux et les ai longtemps comme oubliés. J'y ai été ramené par l'étude des origines de la Comédie française. J'ai, — pour moi, — complété ces recherches. Puis, comme je ne connais ni en Allemagne ni en France d'ouvrage récent qui traite en particulier et en son ensemble de ce vaste sujet, il ne m'a pas paru inutile de publier mon essai, remis au point dans la mesure du possible. »

Ainsi s'exprime M. Michaut dans l'avertissement de son livre. On ne saurait mieux dire ce qu'il a voulu faire et ce qu'il a fait. C'est un ouvrage très suffisamment au courant (M. Michaut reconnaît ce qu'il doit, sous ce rapport, à M. René Durand, dont on n'ignore pas plus la compétence que le dévouement aux étudiants et la complaisance inépuisable pour ses collègues), — un ouvrage qui se lit avec intérêt et avec plaisir, ce qui n'est pas si fréquent pour les ouvrages consacrés à la littérature latine, — un ouvrage qui donne une idée très claire et très précise des questions que M. Michaut a prétendu traiter.

Le livre comprend quatre parties : une introduction piquante (peut-être un peu longue à se mettre en train) sur les Romains et la comédie ; — trois chapitres sur les origines indigènes de la Comédie romaine (les vers fescennins, la satire, l'exode, critique des traditions touchant les origines indigènes de la Comédie romaine) ; — quatre chapitres sur les différentes formes de la Comédie romaine (sa définition, ses formes, la palliata, l'atellane, le mime) ; — enfin un chapitre très vivant sur l'organisation légale et matérielle du théâtre à Rome. Les chapitres sur l'atellane et le mime sont de ceux qui m'ont le plus séduit ; mais, partout, j'ai trouvé l'occasion de repasser et de réfléchir. Il m'a semblé, au premier abord, que le chapitre sur la palliata pouvait être déve-

loppé plus longuement : puis j'ai vu que le plan adopté par M. Michaut ne le permettait pas.

C'est donc une étude que doivent lire tous les candidats à des examens un peu relevés, que doivent posséder les latinistes (cela va sans dire) et les bibliothèques de quartier pour le second cycle, un livre qui trouvera sa place dans le cabinet de travail de tous ceux pour qui la culture générale est autre chose qu'un mot.

HENRI BORNECQUE,
*Professeur à l'Université de Lille.*

---

*Le Gérant* : FRANCK GAUTRON.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 38 27 JUIN 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Les moralistes français du XVIe au XVIIIe siècle

**Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Les « Pensées » de Pascal.

L'*Entretien avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne* nous a montré quelles étaient en 1655 les préoccupations de Pascal. Il étudiait alors deux moralistes, dont l'un avait dépeint la bassesse, l'autre la grandeur de l'homme et qui, dans sa pensée, se complétaient l'un l'autre. Nous avons trouvé dans cet *Entretien* ce qu'avait révélé dès 1647 la préface du *Traité sur le vide* : de rares qualités d'observation et de finesse psychologique. Cet *Entretien* eut lieu, nous le savons, soit à la fin de l'année 1654, soit au début de 1655. Les événements qui suivirent sont connus : c'est l'âpre querelle des *Provinciales*, de janvier 1656 à avril 1657 ; c'est, au plus fort de cette lutte, la guérison soudaine et miraculeuse de la petite Marguerite Périer, l'abandon des *Provinciales* et l'ébauche des *Pensées*. Entre temps, Pascal servait la cause des jansénistes en lutte contre les casuistes. Enfin pendant deux ou trois ans, Pascal prépare fiévreusement son *Apologie du christianisme*, que la maladie l'oblige à interrompre à maintes reprises, et que la mort le force à laisser inachevée (1662). — Pendant tout ce temps, Pascal a dû se préoccuper beaucoup de morale : les *Provinciales* (de la 4e

à la 17e) attaquent avec violence une morale que l'auteur croit abominable et pernicieuse; durant l'affaire des casuistes relâchés, les questions de morale sont à l'ordre du jour. — Néanmoins nous laisserons dans l'ombre les *Provinciales* et tous les ouvrages du même genre qui subordonnent la morale au dogme. Nous examinerons seulement les ouvrages de morale qui s'adressent aux gens du monde, abstraction faite de toute préoccupation religieuse. En ce sens, les *Pensées* nous appartiennent, sinon en totalité, du moins pour leur plus grande partie.

Les *Pensées* sont l'œuvre d'un laïque qui s'adresse à des incrédules endurcis et à des indifférents. Pascal prétend amener au christianisme un homme qui n'y croit pas, qui ne tient pas à y croire et qui s'en désintéresse totalement. Il évite, par suite, de lui parler, dès l'abord, de religion : il essaie de l'intéresser par des sujets qui sont plus proches de lui, et en particulier par l'étude de l'homme en lui-même. Comme l'a très bien vu Prévost-Paradol, Pascal, auteur de l'*Apologie du christianisme*, est devenu de toute nécessité un moraliste :

« Pour entrer dans ce dessein, dit Etienne Périer, en rapportant le discours où Pascal exposait à ses amis le plan de son ouvrage, il commença par une peinture de l'homme et il n'oublia rien de tout ce qui pouvait le faire connaître et au dedans et au dehors de lui-même, jusqu'aux plus secrets mouvements de son cœur. » Voilà comment Pascal devient par nécessité un moraliste. Il lui faut bien peindre l'homme afin de nous prouver que l'homme est une énigme parfaitement close et inexplicable par toute autre hypothèse que la vérité de la religion chrétienne. Plus la nature de l'homme sera donc singulière, pleine de contradictions étranges, inintelligible à la seule raison, plus sera évidente et mieux sera reçue la seule vérité qui l'explique. Plus profonde sera l'obscurité, plus vive et plus bienfaisante nous paraîtra la lumière. Pascal se plaît donc à nous confondre d'abord par le spectacle des contradictions de notre nature et par notre impuissance à les concilier dans une théorie du monde et de l'homme qui soit agréable à notre intelligence. C'est cet effort soutenu de Pascal pour nous enfermer dans ce dédale et pour nous pousser ainsi au christianisme comme à la seule issue qui reste à notre désespoir, en attendant que nous l'acceptions avec joie comme un chemin lumineux ouvert à notre espérance, c'est cette méthode inflexible de Pascal que Vauvenargues condamnait plus tard avec toute la fougue de sa jeunesse. « Il n'y a point de contradiction dans la nature, s'écriait-il ; les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention des hommes en faisant remarquer

dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes... Ceux qui nouent ainsi les choses pour avoir le mérite de les dénouer sont les charlatans de morale. » Vauvenargues respirait l'air du XVIIIe siècle ; il ignorait jusqu'à quel point Pascal était sincère, avec quelle émotion il se considérait lui-même comme une énigme inexplicable, comme un problème insoluble autrement que par la vérité de la religion. — Entrons avec Pascal dans cette exposition si rapide et si pressante des contrariétés de la nature humaine, laissons-le de bonne foi nous étonner sur nous-mêmes.

Pascal est donc nécessairement un moraliste ; nous allons voir rapidement l'histoire des *Pensées*, et nous rechercherons ce qui fait de Pascal un vrai moraliste.

L'histoire des *Pensées* est bien connue. Je me bornerai à l'essentiel. Après la guérison de Marguerite Périer, guérison soudaine, inexplicable (n'en déplaise à Sainte-Beuve), Pascal fut transporté. Il s'éleva aussitôt, d'un vol extraordinaire, au-dessus des querelles théologiques, à des hauteurs incommensurables, plus haut même que ces régions dont parle Lucrèce :

Edicta doctrina sapientum templa serena.

Il se mit à l'œuvre et entreprit cette *Apologie* de la religion pour laquelle il lui eût fallu, comme il disait, « dix années de santé ».

Pascal a voulu démontrer dans les *Pensées* : 1° la nécessité ; 2° la vérité du christianisme. Nous n'insisterons pas sur ce point. Notons seulement qu'en agissant ainsi il faisait exactement le contraire de ce que ferait un véritable janséniste. Si le jansénisme pouvait se réduire à une formule géométrique, si jansénisme signifiait déterminisme et fatalisme, Pascal eût été inconséquent avec lui-même. Quel était ce janséniste qui se mêlait de convaincre et de convertir ses frères malgré eux ? De quoi se mêlait Blaise le Fataliste ? Si les hommes auxquels il s'adresse sont destinés à la béatitude éternelle, rien ne changera l'arrêt de la divinité ; et s'ils sont destinés d'avance à une éternelle réprobation, rien ne les sauvera. Ecrire l'*Apologie*, c'était proclamer le libre arbitre. Et l'auteur de cette *Apologie*, c'était l'homme le plus janséniste de tous les hôtes de Port-Royal, le plus intransigeant de tous les jansénistes.

Quoi qu'il en soit, c'est dans ces conditions que Pascal a entrepris cet ouvrage dont les *Pensées* ne sont que les matériaux.

Il est impossible de reconstituer le plan de l'*Apologie* tel que

l'avait conçu Pascal. Nous savons seulement, d'après le résumé d'une conversation qu'avait eue Pascal avec Etienne Périer, que cet ouvrage devait avoir pour base une peinture exacte de l'homme. Cette peinture devait être la matière de quelques chapitres d'observations morales. La vérité de cette peinture devait frapper assez vivement le lecteur pour qu'il abordât favorablement le problème de la destinée. Enfin, l'*Apologie* devait être rendue accessible au grand public : Pascal y eût inséré des lettres, des discours, des dialogues, et aussi des portraits, des maximes, des sentences. — La morale devait être à la base de l'ouvrage et la religion au sommet.

Les premiers éditeurs des *Pensées*, parents et amis de Pascal, avaient recueilli ses papiers, dont les plus récents dataient de 1661 ; ils les publièrent en 1670. Profondément religieux, ces éditeurs donnèrent la place d'honneur aux fragments qui avaient la religion pour sujet ; mais ils ne sacrifièrent pas les *Pensées* morales, philosophiques, politiques, littéraires. Ils les intitulèrent : *Pensées de M. Pascal sur la Religion et sur quelques autres sujets.* Cet ouvrage réussit pleinement. Pendant un siècle et demi, personne n'en critiqua l'authenticité, personne ne songea à le remanier. Sous l'influence de Voltaire et de Condorcet, le plan fut modifié. Les pensées *diverses* furent mises au premier rang, les pensées religieuses reléguées à la fin ou supprimées. — Aujourd'hui on admet une classification arbitraire des pensées, surtout lorsqu'on considère l'ouvrage comme un livre de classe et un instrument de travail. L'essentiel est que le texte soit pur ; ce qui, avec la photographie du manuscrit autographe, est relativement facile à obtenir.

Reprenons maintenant, avec Paradol, ce qui est relatif à la nature de l'homme et à la destinée humaine. Nous verrons ensuite ce qui est relatif à la morale proprement dite.

Tout le monde a dans l'esprit les pages admirables que Pascal a écrites sur l'homme. Presque tous les moralistes peintres de l'homme sont pessimistes, parce que, reproducteurs consciencieux et fidèles, ils ne peuvent mettre de la beauté dans leur portrait, quand le modèle n'en a pas. De là le pyrrhonisme de Montaigne et l'amertume de La Rochefoucauld. Pascal, et c'est ce qui fait son originalité, fait une peinture vive de la misère de l'homme, mais il nous montre aussi sa grandeur. Ce qui le frappe surtout, ce sont les contradictions qui font de lui un « monstre ». Lisons plutôt :

« La misère se concluant de la grandeur, et la grandeur de la misère, les uns ont conclu de la misère d'autant plus qu'ils en ont

pris pour preuve la grandeur, et les autres concluant la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont conclue de la misère même, tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misère, puisque c'est être d'autant plus misérable qu'on est tombé de plus haut ; et les autres, au contraire. Ils se sont portés les uns sur les autres par un cercle sans fin : étant certain qu'à mesure que les hommes ont de lumière, ils trouvent et grandeur et misère en l'homme. En un mot, l'homme connaît qu'il est misérable : il est donc misérable, puisqu'il l'est ; mais il est bien grand, puisqu'il le connaît.

« — S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante ; et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

« — Je blâme également et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant. »

On est frappé de l'unité qu'il y a dans la vie intellectuelle de Pascal. Ces pensées sont toutes postérieures à 1658. Et pourtant elles sont une suite naturelle de l'*Entretien avec M. de Saci*. Pascal essaie de réaliser dans les *Pensées* cette morale parfaite, qui résulte de la fusion de deux théories opposées, celle d'Epictète et celle de Montaigne. Il faut abandonner, et même repousser avec mépris l'idée d'un prétendu scepticisme de Pascal. L'homme qui a écrit les *Pensées*, c'est le grand converti de la nuit du 23 novembre 1654. C'est un contresens que de voir dans l'auteur des *Pensées* un sceptique qui, à force de s'être *abêti*, en est venu à la crédulité et presque à la superstition. Pascal a insisté sur la *dénéantise* de l'homme parce que son plan et son dessein l'exigeaient ; mais quand il écrivait les plus pyrrhonniennes de ses pensées, il était un chrétien fervent. S'il a fait de l'homme une peinture décourageante, c'était un moyen d'amener son lecteur au problème de la destinée. Affirmer à un athée que Dieu existe et que l'âme est immortelle, c'est ne rien lui dire.

« Vous dites oui, répondra-t-il ; je dis non ; au reste, que m'importe ? quand sonnera l'heure de la mort, ce sera assez tôt pour y penser. » La discussion, ainsi engagée, était impossible. Or Pascal voulait discuter. Et c'est ainsi qu'il faisait intervenir l'argument du pari.

Nous n'avons pas le droit de dire, comme certains l'ont fait, que Pascal a joué *à pile ou face* l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il y a là un procédé trop facile. Pascal ne s'est pas

diverti et n'a pas considéré le pari comme un *ébattement* agréable. Quel est donc cet argument ?

Athée ou non, l'homme est mortel ; il est destiné à payer un jour tribut à la nature. Pour l'athée endurci et pour les autres, de deux choses l'une : ou bien c'est le néant, ou bien c'est la survie. Si c'est le néant, il n'y aura ni châtiment ni récompense ; peu importe. Si c'est la survie, il ne sera peut-être pas indifférent d'avoir bien ou mal vécu ici-bas, d'avoir mérité ou démérité. Ce dilemme, cette inéluctable perspective vous amène à prendre parti pour ou contre : vous êtes dans la situation de ceux qui parient, et vous ne pouvez pas ne pas parier : vous êtes engagé. Vous n'êtes pas libre de vous désintéresser de la partie : la mort est là. Le *que sais-je*? de Montaigue n'est plus de mise. Dire : je ne parierai pas, c'est parier contre et, par suite, risquer beaucoup. — Si donc, croyant à la vie future, vous vivez en conséquence, qu'adviendra-t-il ? Si c'est le néant, vous perdrez peu de chose : le fruit d'une existence vertueuse : enjeu sans valeur en comparaison du bien immense que vous risquez de gagner : l'éternelle félicité.

Tel est ce fameux argument du pari. D'ailleurs, il nous fait, à nous, beaucoup d'effet, parce que les *Pensées* sont une réduction d'un ouvrage qui eût été beaucoup plus vaste : dans l'œuvre complète, le pari eût été un passage assez court.

Nous ne dirons rien des arguments exclusivement religieux : bien qu'ils soient essentiels, ils n'appartiennent pas à notre étude. Nous arrivons au chapitre des *Pensées* morales et des *Pensées* diverses de l'édition de Port-Royal. Ces *Pensées* sont connues de tout le monde ; on n'a jamais cessé d'en vanter la variété, la finesse, la grâce, la profondeur. Elles portent sur un grand nombre de sujets, en particulier la littérature, les beaux-arts et la morale. On connaît, sur ce dernier point, la théorie de Pascal : « Travaillez à bien penser, voilà le principe de la morale ». De même que la véritable éloquence se moque de l'éloquence, « la vraie morale se moque de la morale », c'est-à-dire n'a que faire des règles d'une morale théorique. Pascal ne voudrait pas que l'on fît de la morale une science à part ; la rectitude du jugement suffit : quiconque aura l'esprit droit ne sera pas embarrassé pour trouver où est le devoir. On sait avec quelle indépendance et quelle audace Pascal s'est exprimé sur certains sujets. Les éditeurs, justement inquiets, n'ont pas osé imprimer certains passages qui eussent paru subversifs à des sujets de Louis XIV ; mais ils ne les ont pas anéantis, et ils ont conservé précieusement le manuscrit, qu'ils déposèrent chez les bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, en y joignant une copie excellente. Ils ont ainsi rendu possibles les

éditions qui en furent données depuis la découverte de V. Cousin (1843).

Ce qui étonne, quand on lit attentivement les *Pensées*, c'est la multiplicité des emprunts que Pascal a faits à Montaigne, alors que les moralistes de son temps ne doivent rien à l'auteur des *Essais*. Mais Pascal semble avoir prévu l'étonnement du lecteur. « C'est dans moi, dit-il, que je trouve ce que je trouve dans Montaigne. » Au reste, cela s'explique facilement : lorsque Pascal, préludant à ses études, voulut connaître l'homme, il trouva dans Montaigne le plus hardi des peintres de la nature humaine. Et Palcal, amateur d'ordre, procéda méthodiquement. Il voulait faire *en laïque* une apologie goûtée par des *laïques* ; il étudia Montaigne, moraliste laïque s'il en fut. — Après cette étude de Montaigne, il se proposait de continuer ses recherches, et il est vraisemblable qu'il eût étudié saint Augustin, dont M. de Saci ne cessait de lui faire l'éloge. L'exemple de Bossuet nous porte à croire que Pascal en eût tiré des choses admirables. Pascal et Bossuet sont deux génies de même ordre. L'*Apologie* inachevée de Pascal n'a pas laissé de regrets : c'est Bossuet qui l'a donnée dans son œuvre. La mort a surpris Pascal au moment où l'*Apologie* n'était encore qu'à l'état d'ébauche, au lendemain de son enquête approfondie et passionnée sur Montaigne : rien d'étonnant si l'ouvrage de Pascal en est tout imprégné.

Les *Pensées* eurent un grand succès, moins grand pourtant que les *Provinciales*. Au XVIIIe siècle, on goûta mieux les *Provinciales* que les *Pensées*. Mais le XIXe siècle a eu pour les *Pensées* une admiration sans bornes, et à juste titre. Lorsqu'on lit les *Pensées* on sent que l'auteur est un homme, mieux encore un ami, un frère, qui aime la personne à qui s'adresse son livre et qui veut à tout prix assurer son bonheur. Les *Pensées* sont un livre comparable à l'*Imitation*. Ouvrez les *Pensées* à n'importe quelle page : vous y trouverez toujours quelque chose qui réponde aux secrets besoins de votre intelligence et de votre cœur.

Nous étudierons, dans la prochaine leçon, Pierre Nicole.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**

*Professeur adjoint à l'Université de Paris.*

## Milton (1608-1674). — Le voyage en Italie.

Milton, dans son *Lycidas*, avait attaqué Laud et avait revêtu le manteau bleu du Presbytérien. Cependant, il n'entra pas immédiatement en campagne. Les circonstances pourtant étaient de nature à le pousser à l'action. C'était le moment où les Ecossais se révoltaient contre la liturgie que voulait leur imposer Laud. Quelque temps après, en mars 1638, ils s'unissaient pour signer le Covenant, et les Puritains anglais eux-mêmes se prenaient à espérer que les choses allaient changer. C'est néanmoins le moment que Milton choisit pour partir pour l'Italie, où il passera plus d'un an, d'avril 1638 à août 1639. Que conclure d'un pareil voyage entrepris à un tel moment, sinon que l'attrait sur Milton de la Renaissance, c'est-à-dire de la culture classique, des choses antiques et de la poésie pure était plus fort encore que celui de la Réforme et du Puritanisme? En somme, aux luttes présentes de son pays, Milton préfère un voyage aux pays des souvenirs antiques. Et pour comprendre ce que signifie cette préférence, il ne faut pas oublier ce qu'était l'Italie dans l'esprit des Puritains. Ascham et d'autres, dans leurs pamphlets, avaient depuis longtemps dénoncé le double péril de l'Italie papiste et voluptueuse, et, comme telle, capable de détourner les esprits de la pure morale puritaine. Il faut ajouter encore que, au temps où Milton part, la situation de l'Italie n'est pas pour la réhabiliter. Elle était plus servile, plus démoralisée encore que celle du XVI^e siècle. Papiste toujours, elle était en même temps dans une servitude politique absolue, sans aucune auréole poétique. Le choix de Milton montre donc que, malgré les indications du *Lycidas*, il faut attendre encore avant de déclarer terminée la jeunesse de Milton, et rejeter la coupure de sa vie à son retour d'Italie.

De ce voyage, nous ne relaterons que les incidents qui font

comprendre l'esprit du voyageur. Milton partait, jeune Anglais distingué, avec de nombreuses lettres de recommandation dont une, par Sir Henry Wotton, *provost* du collège d'Eton, le représentait comme l'un des plus dignes jeunes gens de l'Angleterre d'alors. Il fut reçu à Paris par lord Sindamore, ambassadeur auprès de Louis XIII. Son passage y fut seulement marqué par son entrevue avec ce Hollandais, ambassadeur de la reine de Suède, homme de lettres et jurisconsulte fameux qui écrivait en latin, Hugo Grotius, l'auteur du *De jure belli et pacis*. Rien de français n'attira Milton ; sait-il le français même ? Rien ne permet de l'affirmer. Ses notes de voyages ne portent trace d'aucun entretien en français. Pourtant, Milton arrive à Paris, à une époque importante de notre histoire littéraire, deux ans après le *Cid*, un an après le *Discours de la Méthode*. Comment se fait-il que son attention n'ait été attirée ni par la gloire de Corneille ni par la hardiesse philosophique de Descartes ? Mais non ! il est tout au latin et à l'italien. De Paris, il gagne Florence, où sa vie est très active. Il se mêle aux lettrés, est admiré d'eux, loué par eux et leur retourne la politesse en vers latins. C'est alors que se place la visite à Galilée, prisonnier de l'Inquisition. Puis, de Florence, il gagne Rome, où il est d'octobre à novembre 1628. Il visite les ruines et s'intéresse au passé de la vieille Rome. Un soir, au palais du cardinal Barberine, il entend chanter la cantatrice Léonora Baroni, et ce lui est l'occasion d'écrire trois piécettes latines dans lesquelles il fait son éloge en termes hyperboliques. « C'est la voix même de Dieu, dit-il, qui parle par la bouche de la cantatrice. » Et qu'on n'aille point prendre cela pour une affirmation lancée au hasard : Milton y insiste à deux reprises. Ailleurs, dans les vers par exemple où il déclare que Léonora Baroni aurait rendu la raison au Tasse si celui-ci l'avait entendue, il ne blasphème plus, mais l'éloge est hyperbolique encore et suffirait à lui seul à montrer que Milton s'était bien mis au ton de la littérature italienne du temps.

En novembre 1628, Milton quitta Rome avec un moine mendiant qui l'accompagna à Naples et le présenta à Giovanni Battista Manso, marquis de Villa, vieillard aimable et illustre, dont nous aurons à nous occuper avec plus de détail tout à l'heure. De là, Milton voulait passer en Sicile et en Grèce, quand lui vinrent des nouvelles de la guerre civile : « *the sad news of civil war in England* ».

Il décida alors de rentrer en Angleterre. Le motif de cette décision est donné par lui-même ainsi : « *I thought it base to be travelling at my ease for intellectual culture while my fellow-countrymen at home were fighting for liberty.* » Ainsi du moins présenta-

t-il les choses plus tard. Mais on ne le voit pas du tout reven
en Angleterre brusquement, comme semblerait l'annoncer cet
détermination. A vrai dire, la nouvelle reçue par Milton n'éta
pas encore celle de la guerre civile, mais celle du défi porté
Charles Ier et à Laud par l'Assemblée générale de l'Eglise écossais
réunie à Glasgow. Charles Ier levait des troupes pour châtier l
Ecossais, mais la guerre civile n'était pas encore commencé
Est-ce pour cette raison que Milton, mieux informé quelqu
jours après, ne se pressa pas de rentrer? Toujours est-il qu
revint lentement, s'arrêtant longuement à toutes les étapes
l'aller. A Rome, il resta deux mois, parlant librement, dit-il, bi
qu'averti que les jésuites de Rome cherchaient à l'attirer da
un piège et à le faire arrêter par la police papale. Il va ensuite
Florence, puis à Lucca, où il est possiblequ'il ait vu cette bel
Italienne brune pour qui il devait exprimer son amour dans cin
sonnets en italien. De là traversant les Alpes, il rentre p
Genève, heureux sans doute de se retrouver en pays protestan
puis par Paris, pour regagner l'Angleterre en avril 1629.

Au total Milton, tout en se montrant bravement protestant
Italie et en gardant fièrement sa personnalité, céda au goût
poésie complimenteuse et outrée du pays. Il n'était pas le derni
pour les compliments hyperboliques. Témoin les vers qu
échangea avec le poète romain Salsilius. Salsilius avait écrit q
Milton égalait Homère et Le Tasse réunis. Milton, touché de
tribut, répond par un poème latin dans lequel il fait reviv
Numa et Egérie pour se réjouir de ce poète, totaleme
inconnu aujourd'hui. Il était donc tout à fait au ton de la socié
italienne. D'ailleurs, il savait fort bien l'italien, bien que les ve
qu'il écrivit alors en cette langue prêtent à la critique.

Les vers anglais, eux, sont suspendus. Mais les pièces latin
sont importantes. Elles renferment des renseignements biogr
phiques et psychologiques de valeur. L'une d'elles est adress
*A Mansus*, le poète napolitain qui l'avait bien accueilli. Milt
avait été touché par cet accueil si bon, si plein de tendresse
d'éloges venant de celui qui avait été l'ami du Tasse et de Marini
il lui en témoigne une reconnaissance émue. Il commémore les re
tions des deux grands poètes italiens avec Mansus, et rappe
qu'il a été leur biographe. C'est pourquoi il le salue, lui, jeu
étranger, venu du pôle hyberboréen. Puis il ajoute :

> Et dans ta bonté tu ne mépriseras pas la Muse lointaine
> Qui, arrivée à peine éduquée de l'Ourse glacée,
> Ose imprudente voler par les villes italiennes.
> Nous aussi croyons avoir vu à travers les ombres obscures
> [notre n

Des cygnes chanter dans notre fleuve
Où la Tamise argentée verse ses urnes pures
Sur les glauques cheveux de l'Océan ;
Et n'est-il pas venu jadis sur ces rivages, notre Tityre (1)?

Milton revendique ainsi auprès de cet Italien qui ignore tout de l'Angleterre une possibilité de gloire littéraire pour son pays, mais il le fait avec discrétion, en ayant comme conscience de la barbarie relative de son pays.

La brumeuse Bretagne, dit-il, avait le don de poésie. Elle adorait jadis Apollon, et ses druidesses venaient, si l'on en croit Hérodote, porter leurs offrandes à Apollon et à Artémis. Mais c'est là encore un éloge discret de l'Angleterre, s'appuyant sur une antiquité fabuleuse, et point sur des noms récents pour lesquels Milton revendiquerait la gloire.

Milton maintenant en revient à Mansus. Il le dit heureux ; son nom sera célébré partout où l'on honore Le Tasse et Marini. Heureux vieillard aimé des dieux ! Aussi sa vieillesse est-elle un printemps fleuri ; son visage conserve encore ses honneurs ; son esprit est demeuré vigoureux et vif. Et Milton souhaite pour lui-même, sa tâche poétique accomplie, un ami pareil à Mansus :

O puisse le sort me donner un ami pareil,
Sachant si bien célébrer les poètes,
Après que j'aurai chanté en vers les rois de mon pays,
Et Arthur qui guerroie encore sous la Terre,
Ou dit les héros magnanimes de la Table Ronde
Et (pourvu que le génie soit en moi)
Rompu les phalanges saxonnes sous le choc des Bretons.

Le passage est très célèbre dans la biographie de Milton. Milton non seulement se considère comme devant accomplir une tâche poétique, mais encore il dit à laquelle il pense. Il veut célébrer le roi Arthur et les victoires des Bretons sur les Saxons. Il ne le fera jamais qu'en prose, dans son *Histoire d'Angleterre*, mais la légende arthurienne l'a tenté. Quel poème arthurien serait sorti de l'imagination de Milton, il n'y a rien qui puisse l'indiquer. L'inspiration religieuse n'apparaît pas dans le poème qu'il médite. D'autre part, ce n'est que par une sorte de transposition de nationalité renouvelée du moyen âge que Milton peut vouloir célébrer les victoires des Bretons. Tout cela est bien curieux.

Un autre poème latin appartient par son thème au séjour en Italie,

(1) Tityre désigne sans doute Chaucer.

bien qu'il n'ait été écrit par Milton qu'après son retour : c'est l'*Epitaphium Damonis*. C'est un poème, écrit à la mémoire de Charles Diodati, dont la mort était survenue pendant que Milton était en Italie. Comme il l'avait fait pour célébrer Edward King, Milton emploie pour célébrer Charles Diodati le cadre de la pastorale. Mais il avait chanté King en anglais, et il chante Diodati en latin. Pourquoi emploie-t-il ainsi le latin pour celui des deux qui lui était le plus cher ? Sans doute pour la même raison qui lui faisait écrire ses poèmes les plus intimes en latin. Exprimant ici, plus que dans *Lycidas*, des sentiments personnels, il reprend le voile de la latinité. Il n'y a pas à douter que ce poème latin soit le plus ému de l'œuvre entière de Milton.

C'est à Florence, à l'aller, que Milton avait reçu la nouvelle de la mort de son ami. Pourtant, c'est seulement après son retour que la réalité de cette mort le pénètre et que la tristesse de la solitude où il se trouve le force à pleurer. Diodati était le confident des rêveries poétiques de Milton. D'autre part, leurs idées religieuses étaient en accord, et une très chaude sympathie les unissait. Maintenant, la pensée que son confident n'est plus là, que celui pour lequel il aurait aimé à écrire lui est enlevé l'emplit d'une infinie tristesse. Et il pleure. Il est le berger Thyrsis qui pleure Damon. Il dit d'abord sa tristesse d'avoir été si loin, « retenu par le doux amour de la Muse dans la ville des Toscans » quand Damon est mort. Mais, à son retour, « il sentit sa perte et se mit à exhaler son immense douleur ». Après ce préambule, vient l'élégie même. Que ses brebis retournent au bercail sans être nourries, Thyrsis n'a pas le temps de s'occuper d'elles : Damon est mort, il ne lui reste de force que pour le pleurer. Sans doute les compagnons de Damon garderont sa mémoire. Mais, moi, s'écrie Thyrsis, que deviendrai-je ? Qui s'attachera à moi comme tu le faisais, en toute saison, et contre tous dangers ? A qui pourrai-je maintenant confier mon cœur ?

Et il dit leurs soirées d'hiver et les soirs d'été où ils causaient étendus sous l'ombre d'un chêne. Où retrouvera-t-il maintenant les charmes, les rires, les plaisanteries attiques, les grâces cultivées de son ami ? Maintenant, il n'a plus de ces joies. Harmonisant, selon les principes du *Penseroso*, sa mélancolie avec la nature ambiante, il s'en va seul par les bois en temps de pluie et de vent. Mais tout lui pèse. En vain ses compagnons tentent-ils de le dérider en lui montrant les charmes de la nature ; en vain les jeunes filles raillent-elles sa mélancolie et lui demandent-elles s'il est rongé par l'amour ou s'il est né sous une étoile funeste. Rien ne peut l'arracher à son chagrin.

Les animaux sans doute peuvent prendre leurs compagnons au hasard et les perdre sans s'affliger. Mais l'homme est différent. Et alors Milton revient en arrière et se demande pourquoi il a voyagé. Il s'en veut de ce voyage pendant lequel son ami est mort. Etait-il si nécessaire vraiment d'aller voir Rome ensevelie ? Combien il aurait mieux valu être auprès de Damon mourant et recueillir ses derniers mots. Mais non ! Pendant que son ami mourait, lui-même prenait part aux concours poétiques de Florence et se faisait donner des louanges. Pourtant, le souvenir de son ami ne l'avait pas quitté, et il pensait alors aux entretiens qu'il aurait avec lui à son retour pour lui raconter tous ses succès. Car, et ceci est intéressant, Milton ne dissimule pas les succès qu'il a obtenus ni le plaisir qu'il en retirait. Il ne cache pas que son pipeau s'est fait entendre avec charme à des oreilles lointaines. Et, en même temps qu'il rêvait de le dire à son ami, il pensait à ce que Damon lui aurait appris à son retour. Médecin, il lui aurait expliqué les vertus des plantes. Et lui, Thyrsis, aurait communiqué à Damon ses projets poétiques. Il lui aurait parlé de ce poème arthurien qu'il médite, un poème national écrit en langue anglaise. Sans doute, Milton amoureux de gloire ne pourrait avec ce sujet étendre sa renommée aussi universellement qu'il l'aurait pu dans une langue moins insulaire. Mais qu'importe ? C'est surtout pour ses compatriotes qu'il veut écrire. Enfin, Thyrsis à son retour aurait aimé à montrer à Damon les deux coupes ciselées à lui données par Mansus, représentant les Dieux de l'Olympe et l'Amour qui jette parmi eux ses flèches. Maintenant, Damon, lui aussi, est parmi les Dieux où l'élève sa vertu. Comme il fut chaste, il jouit là-haut de l'éternel amour. Et ainsi la pièce se termine sur une affirmation de l'idéal de Milton, de celui qu'il réalisera.

En somme, le développement de Milton s'est poursuivi sans rupture jusqu'à cette date de 1629. Il a suivi sa pente d'humaniste et de poète. Bien que partisan et puritain, il a tout subordonné à sa mission poétique. Il a joui de la vie, de la campagne, de l'Italie. Il a aimé des catholiques et des profanes. Il représente toujours, avec plus de pureté, l'esprit de la Renaissance. C'est maintenant, à 31 ans, que sa carrière change et prend un nouveau cours, que la politique et la religion prennent la direction de sa vie.

R. P.

---

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La politique de la France en Asie (1858-1870).

Nous avons exposé la politique extérieure de la France dans la période des grandes opérations en Europe et montré comment Napoléon III, ayant donné, à partir de 1858, l'exemple d'une politique d'action en Italie et en Allemagne au nom du principe des nationalités, a fini, à la suite de conséquences qu'il n'avait pas prévues, par se trouver réduit à une politique d'attente et de revanche qui aboutira à la catastrophe. Il nous reste à voir dans cette période l'histoire extérieure des opérations de la France hors d'Europe, en Asie, en Amérique et aux colonies.

Commençons par l'Asie. — Depuis 1814 les gouvernements français n'ont eu aucune politique active en Asie et se sont bornés à maintenir la tradition de la protection des chrétiens sujets de l'Empire ottoman et des relations de commerce. Napoléon III continue cette politique, mais il l'élargit de façon à en faire une politique d'action militaire et diplomatique. Le gouvernement, de plus en plus disposé à satisfaire le pape et les catholiques, dont le concours lui est nécessaire, intervient plus activement pour soutenir nos protégés de l'Asie occidentale et étend cette protection aux missions catholiques d'Extrême-Orient, en Chine et dans l'empire d'Annam. Depuis qu'il a noué avec l'Angleterre des relations cordiales, il prend part à sa politique commerciale et, par là, se trouve amené à engager des opérations actives pour obliger les empires civilisés de l'Extrême Orient, la Chine, l'Annam et le Japon, à ouvrir leurs ports au commerce européen.

Nous allons voir comment Napoléon III est intervenu : 1° en Chine et en Annam (1858-60) par deux expéditions ; 2° en Syrie 1860) pour défendre nos protégés ; 3° en Extrême-Orient (1860-1870) pour organiser des relations régulières avec les empires qui s'ouvrent au commerce.

I. L'opération la plus importante et la plus compliquée est l'intervention en Chine et en Annam.

*Documents diplomatiques.* — *Livre Jaune* (1860). — *Correspondance respecting the affairs in China*, 1859-1860. — *Relation de l'expédition de Chine* (rédigée au dépôt de la guerre, 1861).

H. Cordier : *L'expédition de Chine de 1857-1858* (1905). — *L'expédition de Chine de 1864* (1906). — *Histoire des relations de la Chine avec les puissances occidentales* (1860-1900), t. Ier, 1901.

1° L'intervention de la France en Chine est amenée par deux motifs qui sont indiqués dans les instructions aux agents français (1856) et dans une lettre de Walewski à Persigny (1855) : étendre le droit de commerce limité à cinq ports et garantir la sécurité des missions françaises. Pour obtenir ces deux résultats il ne suffisait pas d'avoir dans les ports du sud, éloignés du gouvernement de Pékin, des agents diplomatiques ou commerciaux, il fallait aussi obtenir une légation dans la capitale pour entretenir avec le pouvoir central des relations régulières.

Le gouvernement français connaît mal les conditions de la Chine, très mal étudiée encore, et ne sait guère autre chose que ce que racontent les relations des missionnaires ; il comprend mal les mœurs et le gouvernement du pays et surtout le sentiment des Chinois pour les indigènes convertis au catholicisme qui sont surtout des enfants, des déclassés ou des criminels réfugiés ; il ignore enfin quelles sont les relations qui existent entre les gouvernements des provinces et le gouvernement central. A cette date (1856), l'empire chinois traverse une crise qui désorganise le pouvoir ; la grande révolte des Taï-ping, partie du sud, a éclaté en 1852. C'est un mouvement national et mystique dirigé contre la dynastie mandchoue, qui veut remettre en pratique les anciens usages (cheveux et barbe longs). En 1853, les révoltés se sont emparés de Nankin, qui restera leur capitale jusqu'en 1864, et sont arrivés sous les murailles mêmes de Pékin : seul le manque de cavalerie et le défaut d'organisation les ont obligés à reculer, mais ils sont toujours solidement installés autour de Nankin. La lutte a ruiné le pays et affaibli le gouvernement impérial.

La France est amenée à intervenir militairement par solidarité avec l'Angleterre, qui a commencé la guerre à propos d'une affaire toute locale qui se produit à Canton à la fin de 1856 (plusieurs Anglais ont été massacrés par la foule). Les deux gouvernements veulent profiter de l'occasion pour obtenir des légations à Pékin et nomment respectivement leurs ambassadeurs, lord Elgin et le baron Gros, qui reçoivent l'ordre de se concerter. Les deux autres gouvernements intéressés au commerce de Chine, les Etats-Unis et

la Russie, envoient aussi l'un et l'autre une mission, mais avec l'injonction d'éviter toute mesure extrême et toute menace.

La France commence les opérations actives à la fois dans les deux empires où il y a des missions. D'accord avec l'Espagne, et sur la demande du vicaire apostolique d'Annam, qui s'est rencontré à Biarritz avec Napoléon, le gouvernement envoie, en 1857, une expédition de 14 navires dans la baie de Tourane, pour demander une réparation pour les exécutions de chrétiens et l'ouverture du pays au commerce. C'est ainsi que commence la guerre qui aboutira à la conquête d'une colonie.

En cequi con cerne la Chine, les deux ambassadeurs français et anglais, réunis en octobre 1857 à Hong-Kong ont décidé d'aller par force à Pékin et commencé le blocus de Canton. Les Etats-Unis et la Russie interviennent à leur tour et une note collective des quatre puissances est remise au gouvernement chinois, qui se contente de faire une réponse évasive et dilatoire ; les ambassadeurs se transportent alors dans la province du Pe-tchi-li et leurs flottes alliées jettent l'ancre à l'embouchure de la rivière de Pékin. Le 30 avril, le baron Gros indique au gouverneur quelles sont les demandes des puissances : réparations pour le meurtre des missionnaires ; ouverture des ports au commerce ; liberté de conscience, droit de voyage dans tout l'empire avec des passeports ; établissement de légations à Pékin. Le gouverneur donne une réponse dilatoire ; les alliés demandent alors une audience à l'empereur, qui refuse (13 mai). Après une conférence avec les amiraux, les ambassadeurs se décident à forcer l'entrée de la rivière. La difficulté de cette opération est contre-balancée par l'impuissance des Chinois qui n'ont rien mis en état de défense. Ils essaient d'arrêter la marche des troupes en faisant offrir par l'envoyé russe des demi-concessions, mais les ambassadeurs anglais et français refusent de les accepter. Le 20 mai, l'attaque a lieu ; les Chinois ne résistent pas. Le gouvernement de Pékin, effrayé, envoie des commissaires qui entrent en conférence avec les alliés. Ils disputent le terrain pied à pied, mais devant les menaces de lord Elgin, ne voulant pas laisser les « barbares » entrer à Pékin, ils accordent tout, sauf la résidence définitive des légations à Pékin qu'ils évitent de mentionner et veulent remettre à plus tard. Puis le gouvernement chinois signe avec les puissances européennes des traités séparés ; mais les difficultés reparaissent au sujet de la résidence des légations et de la clause concernant les chrétiens. Les Français veulent la liberté de conscience, le droit pour tout Chinois de se faire chrétien et l'abolition des édits contre les chrétiens. Mais on finit par s'entendre : sur la question de la résidence on aboutit à une tran-

saction, l'article parlant d'une résidence « éventuelle », et des articles séparés firent les réparations dues par le gouvernement chinois pour les exécutions des chrétiens et le pillage de leurs biens. « La Chine s'ouvre enfin au christianisme, source de toute véritable civilisation », et au commerce : c'était l'essentiel pour les puissances.

2° Le gouvernement chinois cherche à éluder l'exécution de ce traité arraché à ses agents. Un comité secret se forme à Canton, soutenu et patronné par lui, contre les Barbares. Le Pei-Ho est barré ; les Anglais ne peuvent obtenir la résidence à Pékin et les Français demandent en vain une réparation pour l'exécution d'un missionnaire. On discute ; l'ambassadeur anglais finit par renoncer à la résidence permanente dans la capitale de l'empire, mais maintient la nécessité pour l'empereur d'accorder une audience aux ambassadeurs européens. Mais les Russes sont beaucoup moins exigents, et ce manque d'accord permet au gouvernement impérial d'éluder l'accomplissement de ses promesses.

Le conflit s'engage au sujet de l'échange des traités : le voyage des plénipotentiaires européens à Pékin soulève l'indignation générale, et lorsque ceux-ci demandent le passage, ils trouvent le fleuve barré. Ils se décident à attaquer, mais une tentative de débarquement est repoussée. Le prestige des Barbares est très diminué par cet échec et les Chinois commencent à s'organiser. Il est impossible désormais d'agir par surprise, les alliés n'ayant pas assez de troupes pour forcer le passage. L'envoyé américain consent à se laisser emmener à Pékin dans les conditions imposées par les Chinois, sans voir l'empereur. De plus, la guerre d'Italie, où la France est engagée, a refroidi l'entente cordiale et les opérations s'arrêtent en 1859.

3° Le gouvernement anglais propose de reprendre l'action en (commun 17 septembre 1859). L'ambassadeur anglais à Paris, lord Cowley, se rend au ministère des affaires étrangères et demande au ministre français de vouloir bien se concerter avec lui pour infliger un châtiment sévère au gouvernement chinois et obtenir les garanties nécessaires à la sûreté des intérêts communs des deux puissances. Walewski fait un rapport à Napoléon et indique le but de l'expédition : exiger une indemnité qui non seulement couvrira les frais de guerre, mais empêchera le gouvernement chinois d'oublier que les puissances sont résolues à défendre leurs droits ; — et demande la cession d'un point du territoire chinois où nos bâtiments pourraient s'abriter comme font les Anglais à Hong-Kong. Une expédition est décidée ; le 2 novembre 1859, Napoléon arrête la composition du corps expéditionnaire, et le 13

il nomme le général Cousin-Montauban commandant en chef de nos troupes de terre et de mer en Extrême-Orient. Dans les instructions qui lui furent remises, il lui est recommandé de s'entendre toujours avec le commandant anglais et de garder avec lui communauté de vues et d'action. Le gouvernement anglais décide de présenter l'opération comme la continuation des mesures antérieures : pas de déclaration de guerre ; l'expédition sera limitée au Nord de la Chine et les relations commerciales continueront avec le reste du pays. La Russie reste neutre, mais sa neutralité est bienveillante ; elle essaie seulement de réduire la portée de l'opération et engage les alliés à ne pas procéder à des rigueurs extrêmes qui pourraient amener de graves perturbations.

On attend le printemps. Le corps expéditionnaire est embarqué à Toulon et renforcé par les troupes qui occupent l'Annam. Les Anglais ont des forces doubles des nôtres, car ils ont envoyé des troupes de l'Inde. Ils demandent au gouvernement chinois des excuses formelles pour l'attaque des navires, ainsi qu'une indemnité et la liberté pour eux d'entrer à Pékin. Les Chinois font une réponse dilatoire, mais Français et Anglais se réunissent dans une conférence à Changhai pour concerter entre eux les détails de l'expédition (14 avril). Les Taï-ping ont repris des forces et menacent Changhaï.

L'opération est lente à organiser ; les deux chefs sont en froid et ne s'entendent guère, c'est l'annexion de la Savoie qui en est cause, écrit le baron Gros. Enfin une conférence, réunie à Changhaï le 18 juin, décide d'attaquer les forts de Takou ; mais « il n'y a pas, écrit le baron Gros à Thouvenel, la même confiance que dans l'expédition de 1858 ».

Le débarquement a lieu le 1er août, non à l'embouchure du fleuve, mais sur la côte ; puis on marche vers l'embouchure. Les Chinois ont barré fortement la rivière et ne croient pas à la possibilité pour leurs ennemis de la remonter. Les alliés bombardent leurs défenses, s'en emparent et se dirigent sur Tien-Tsin, qu'ils occupent.

L'armée chinoise est mal recrutée et mal équipée. Les soldats ne sont pas payés, les officiers sont méprisés et n'ont aucune instruction militaire ; enfin elle n'a que de vieilles armes : fusils à mèche, piques, arcs ; ils ont des canons en bois ou des couleuvrines en fer, incapables d'arrêter la marche d'une armée munie d'armes perfectionnées.

Les commissaires chinois écrivent le 3 septembre qu'ils acceptent l'ultimatum, sauf sur un point (les indemnités) ; mais au moment de signer ils déclarent qu'ils n'ont pas de pleins pouvoirs et promettent d'en demander. Les alliés ont l'impression que le gouver-

nement chinois ruse pour retarder l'issue des négociations ; ils consentent pourtant à se réunir de nouveau avec les commissaires chinois, lorsqu'un incident change tout à coup leurs sentiments et transforme l'opération en une guerre véritable. Un détachement de 26 Anglais et de 13 Français de tous grades, envoyé pour préparer la conférence, est retenu au camp chinois, attiré dans un guet-apens et massacré. Cette nouvelle exaspère les alliés, qui décident de livrer bataille (18 septembre).

Les cavaliers tartares de l'armée chinoise qui occupent le fort de Pa-li-Kao sur la route de Pékin sont attaqués et mis en déroute sans aucune perte pour les alliés (les Français n'ont dans l'affaire que 3 tués et 17 blessés), qui marchent immédiatement sur Pékin. Le chef du gouvernement, le prince Kong, frère de l'empereur, les somme de s'arrêter ; ils répondent par un ultimatum menaçant et réclament la mise en liberté immédiate des prisonniers.

Les alliés sont obligés de se hâter, pour ne pas rester exposés aux rigueurs de l'hiver : le 6 octobre, ils arrivent devant le palais d'été de l'empereur et le mettent au pillage, après s'être consciencieusement partagé les objets d'art. Quelques prisonniers reviennent alors et racontent les mauvais traitements qu'on leur a fait subir. Par représailles, lord Elgin, pour atteindre directement l'empereur, propose l'incendie du palais d'été, parle d'anéantir la dynastie mandchoue et de s'entendre avec les Taï-ping. Il voudrait même hiverner à Pékin, mais Cousin-Montauban lui résiste et refuse : le 1er novembre, il se retirera à Tien-Tsin.

Le gouvernement chinois se décide à accepter l'indemnité réclamée pour les victimes et promet d'exécuter les clauses du traité antérieur : ambassades à Pékin, facilités données aux Européens pour commercer avec la Chine, restitution aux chrétiens des biens qu'on leur a enlevés. Puis la question des indemnités est réglée suivant les désirs des alliés. Les Français ne demandent pas d'avantages territoriaux, mais exigent que la protection des chrétiens, de leurs églises, de leurs cimetières, de leurs terres, soit complète et efficace ; les Anglais obtiennent un petit territoire en face de Hong-Kong.

L'expédition repart et laisse en passant, dans l'Annam, des troupes qui font la conquête de la Cochinchine.

II. A l'autre bout de l'Asie, la France est amenée à intervenir en faveur de ses protégés dans l'Empire ottoman.

*Documents.* — Les rapports des agents anglais et français.

LENORMANT : *Les derniers événements de Syrie* (1860).

1° L'intervention est amenée par le massacre des chrétiens indigènes en Syrie. Dans les montagnes du Liban vivent deux

populations de religion opposée, en hostilité permanente : les Druses, dont la religion est une ancienne hérésie musulmane protégée de l'Angleterre, et les Maronites, chrétiens d'une secte rattachée à Rome, qui a gardé ses prêtres mariés et obéit à des évêques qui sont des chefs locaux et protégés de la France. Ce sont surtout des cultivateurs. Ils sont armés, les villages et les couvents sont fortifiés. — Depuis 1842, chacun de ces deux peuples a son chef, un caïmacan, mais il y a des villages mixtes où des rixes et des meurtres se succèdent continuellement. L'animosité est encore accrue par la proclamation du sultan qui, en 1856, au traité de Paris, a promis aux chrétiens l'égalité avec les musulmans : musulmans et Druses ont été violemment irrités ; les Maronites ont accru leur audace. — Le pacha de Beyrouth est un ami des Druses, et les soldats turcs, hostiles aux chrétiens et ne recevant pas de solde, n'attendent qu'une ocasion pour piller.

2° Les agents français et anglais, toujours en rivalité, envoient des rapports contradictoires. Les Français disent que le massacre a été préparé par les Druses, les Anglais affirment que la faute en est au comité chrétien de Beyrouth et au désir des Maronites de se rendre indépendants. En tout cas, si les premiers pillages furent le fait des Maronites, ce sont les Druses qui se rendent coupables des premiers meurtres. — Les Druses prennent le devant. En mars 1866, une bande de Maronites a brûlé plusieurs villages ; le 27 avril, 3 Maronites sont tués par des Druses, et bientôt après d'autres sont encore attaqués. Avertis, les consuls se plaignent au pacha, qui répond que c'est le comité chrétien qui est responsable de ces actes regrettables et se rend dans la région du Liban. — Alors commencent les massacres, qui durent trois jours. 1° Les gens de la montagne, aidés des soldats turcs, tuent tous les chrétiens qu'ils rencontrent. Les consuls se plaignent à nouveau et décident de faire une démarche auprès du pacha (1er juin). Kourchid blâme l'attitude des évêques et leur répond : « Contenez le comité chrétien, je me charge des Druses. » — 2° Près de la côte, les Maronites, qui cherchent à se réfugier dans Saïda, sont attaqués et sabrés par les musulmans excités par leurs muftis. — 3° Les Druses du Hanrau viennent piller les propriétés et les maisons des catholiques; ils arrivent à Hasbaya, où le commandant turc les aide à désarmer les Maronites ; dans trois villes des massacres ont lieu et les Druses se rendent jusque sous les murs de Lahle, sur le versant est du Liban, lieu de résidence des lazaristes et des jésuites. Les édifices français sont brûlés, un jésuite est tué. — 4° Enfin un grand massacre le 3 juin a lieu à Din-el-Kaman. Les chrétiens qui se sont réfugiés dans les villes sont désarmés par les autorités turques, qui

ouvrent ensuite aux Druses les portes de la ville. On tue tout, même les enfants, et les Turcs laissent faire.

La nouvelle arrive à Constantinople par Smyrne. Le gouvernement turc feint de tout ignorer et l'ambassadeur anglais est assez peu disposé à nous aider dans nos réclamations. Thouvenel essaie d'opérer d'accord avec le gouvernement anglais et essaie d'obtenir de lui l'envoi de commissaires et de navires. Cowley fait des réserves, mais le lendemain, dans une circulaire aux grandes puissances, la France propose d'envoyer des commissaires européens et une escorte anglo-française. — La décision du gouvernement anglais, restée en suspens, est hâtée par un nouveau massacre plus grand encore. Ce n'est plus seulement dans le Liban, où les excès locaux entre Druses et Maronites pouvaient dans une certaine mesure excuser les massacres, c'est à Damas même que le fanatisme musulman se déchaîne. Il y avait là 20.000 chrétiens qui s'étaient réfugiés depuis le début des massacres, et les fêtes de Beiram faisaient craindre un mouvement musulman. La supérieure du couvent des filles de la Charité écrivait le 5 juillet : « Le massacre est inévitable, nous en serons les premières victimes. » Le massacre a lieu le 9 juillet ; le quartier chrétien est pris d'assaut, les maisons riches sont attaquées les premières, puis les consulats eux-mêmes ne sont pas épargnés, sauf ceux de la Prusse, de l'Angleterre et de la France, qui se trouvaient hors du quartier chrétien, dans la ville musulmane elle-même. Les réfugiés sont massacrés, les églises et les chapelles pillées et profanées. Le pacha a laissé faire ; seul Abd-el-Kader a ouvert sa maison aux malheureux fugitifs.

A cette nouvelle, Thouvenel se rend à Saint-Cloud et Napoléon décide d'intervenir. Cowley semble hésiter encore ; son gouvernement craint de la part de l'empereur un projet de conquête et essaie d'arrêter notre intervention. La question est enfin réglée par la réunion des ambassadeurs des cinq puissances à Paris. On enverra une expédition française pour aider le sultan à rétablir la paix ; mais, pour sauvegarder les susceptibilités anglaises, il est décidé que la France n'agit que comme mandataire désintéressée de l'Europe et que l'expédition ne durera que 6 mois, et Napoléon adresse aux soldats qui vont partir une proclamation de nature à calmer les soupçons de l'Angleterre : « Vous allez non pas faire la guerre à une puissance quelconque, mais aider le sultan à ramener dans l'obéissance des sujets aveugles. » Le corps expéditionnaire, composé de 6.000 hommes, est mis sous les ordres du général.

Le gouvernement turc n'ose pas résister, mais il essaie de

rendre l'intervention inutile en ayant l'air de faire lui-même la répression. Il envoie en Syrie un commissaire extraordinaire, Fuad-pacha, qui fait faire à Damas des arrestations et des exécutions. Mais on doute que les vrais coupables soient frappés. On ne croit pas à l'exécution d'Achmed-pacha, qui aurait été, affirmaient les Turcs, fusillé avant le jour. — Fuad se rend ensuite à Beyrouth pour opérer contre les Druses et leur complice Kourchid.

3° L'expédition francaise débarque à la fin du mois d'août. Son chef a une entrevue avec Fuad et lui propose d'aller au Liban avec lui. Les Turcs opèrent de façon à laisser échapper les Druses. Les envoyés des cinq puissances se réunissent à Beyrouth et forment une commission pour évaluer le chiffre des victimes, puis la valeur des dégâts, et surveiller les opérations des tribunaux. 6.000 chrétiens ont été tués dans le Liban, plus de 5.000 à Damas ; les pertes sont évaluées à 125 millions. Fuad cherche à faire du zèle ; il fait décider quelques condamnations et promet son concours à la commission et d'accorder des secours aux victimes, mais il n'a pas d'argent.

La commission se transporte à Damas et propose de nouvelles mesures : contributions de guerre, perquisitions pour retrouver les objets volés, indemnités aux chrétiens. Rien n'est fait.

Restent à régler les deux questions politiques : le retrait des troupes françaises et l'organisation nouvelle du Liban. Le gouvernement anglais demande le départ des Français et l'exécution de la convention qui limitait l'expédition à 6 mois ; la France répond que la chose est impossible et obtient, non sans peine, une prolongation de pouvoirs : le gouvernement anglais accède de mauvaise grâce. La conférence des envoyés des cinq puissances décide que le départ du corps français aura lieu le 5 juin 1861. — Pour ce qui concerne le gouvernement du Liban, la Porte voudrait profiter de la situation pour supprimer les privilèges des deux nations et établir un seul gouverneur, Fuad ; elle est appuyée par l'Angleterre, mais la France propose de choisir un gouverneur chrétien. On finit par se rallier au projet prussien qui établissait un gouverneur chrétien, choisi parmi les indigènes, pour trois ans, par la Porte. — Dès lors, il n'y eut plus de troubles en Syrie. Le pays a été divisé en 6 districts qui ont chacun un conseil élu ; on établit des tribunaux mixtes, une police mixte, et les pouvoirs du gouverneur Daoud sont renouvelés pendant huit ans.

III. En Extrême-Orient la situation a été changée par les expéditions européennes.

1° En Chine le prince Kong gouverne (l'empereur meurt en

1861) et organise pour les relations avec les envoyés étrangers un nouveau système, par la création du conseil des affaires étrangères, qu'il préside lui-même. Les légations s'installent à Pékin, mais les ambassadeurs, pour ne pas se prosterner, renoncent à voir personnellement l'empereur. Dès lors, le gouvernement chinois cherche à tirer parti de la présence des étrangers ; il demande leur concours pour donner à son pays une force militaire véritable. Un corps d'armée reçoit pour instructeurs des officiers anglais et français ; un arsenal pour construire des armes et des navires de guerre est installé à Fou-Tchéou par l'ingénieur français Giquel. Mais la protection des missions reste la source de nombreuses difficultés.

2° La pénétration européenne en Chine amène une intervention en Corée, où le gouvernement a fait exécuter deux vicaires apostoliques et neuf prêtres. L'ambassadeur français à Pékin étant absent, le chargé d'affaires qui le supplée prend une décision folle : il déclare les hostilités ouvertes, la déchéance du vice-roi et le droit exclusif de l'empereur et du gouvernement français de disposer du poste vacant. Mais une expédition qui est envoyée avec sept navires ne prend qu'un port sur la côte et hésite à s'enfoncer dans l'intérieur : elle n'a eu aucun résultat.

3° Les relations avec le Japon ont été établies par l'initiative des Etats-Unis, qui, à deux reprises, en 1853 et en 1854, envoient une escadre dans la baie de Yeddo. Le gouvernement du shogoun n'ose pas résister et promet d'ouvrir un port aux Européens. La France en profite et conclut à son tour un traité avec le Japon. Un nouveau port est créé dans des marais, celui de Yokohama, qui est devenu le port de Tokio ; un ministre plénipotientiaire à Yeddo représente la France auprès du shogoun, que l'on croit être le souverain réel. Mais les partisans du mikado sont furieux des concessions faites aux Européens et forment un parti légitimiste qui veut renverser le pouvoir du shogoun. Une société anglaise est attaquée en 1862 ; en 1863 l'accord est conclu entre le mikado et le shogoun, un enfant. Mais ni l'un ni l'autre n'osent déclarer la guerre ; seuls les Occidentaux isolés sont attaqués. Un Anglais ayant été tué, une escadre anglaise, hollandaise et française, pénètre dans la mer intérieure du Japon et bombarde plusieurs villes. Les partisans du mikado comprennent qu'ils ne seraient pas les plus forts et les anciens traités sont confirmés.

Ils changent alors de tactique ; suivant l'exemple du shogoun, ils demandent aux Européens des armes et des instructeurs militaires ; la révolution de 1868 rend au mikado, proclamé seul empereur, tous ses anciens pouvoirs et inaugure une ère nouvelle (le *mei-dji*,

e progrès , qui est marqué par une transformation à l'occidentale. Le mikado accepte d'entrer en relations avec les Européens et dès 1869 reçoit leurs ambassadeurs.

La politique française en Asie, dirigée par le désir de plaire aux catholiques et par l'exemple des Anglais et des Américains, aboutit à ouvrir au commerce français la Chine et le Japon, à pacifier le Liban et à créer la nouvelle colonie d'Indo-Chine.

---

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIX^e siècle

**Cours de M. STROWSKI,**

*Chargé de cours à l'Université de Paris.*

## Charles Baudelaire ; son caractère ; ses œuvres.

Je vais vous parler aujourd'hui d'un des esprits les plus vastes et les plus pénétrants du siècle dernier, d'un homme qui a découvert dans sa vie le jeune Delacroix, Manet, Wagner et Edgar Poe : quand on a rendu de tels services à l'art et à la littérature, on est vraiment quelqu'un. De plus, cet homme a porté, en matière d'esthétique, des jugements presque infaillibles. Rien n'est plus difficile que de bien juger ses contemporains, que de démêler dans leur œuvre ce qui est destiné à rester et ce qui doit tomber ; rien n'est plus difficile, si ce n'est peut-être de donner des principes d'esthétique. Or cet homme, non seulement a porté des jugements infaillibles, mais les principes d'esthétique qu'il a exposés sont le plus souvent irréfutables. C'est Stendhal qui disait de lui-même, vers 1830, qu'il ne serait compris qu'en 1880. — Il en est un peu de même de l'homme dont je veux vous parler. Il n'est pour ainsi dire pas un seul de ses principes d'esthétique qui n'ait reçu avec le temps une pleine confirmation. Ces principes sont, en effet, si justes, si féconds, que non seulement ils ont été adoptés par l'école parnassienne, mais que le symbolisme à son tour ne les a pas rejetés. Si j'ajoute que cet homme n'a pas été seulement un grand théoricien, mais encore un des poètes les plus originaux de la langue française, alors vous reconnaîtrez avec moi qu'il a eu plus que du talent, qu'il a eu du génie. Cet homme, c'est Charles Baudelaire.

Je sais qu'il est très difficile de parler de lui, et pour plusieurs raisons. — D'abord, il y a dans son œuvre un élément de trouble, de perversité, de morbidité dont il faut bien tenir compte, si l'on veut donner de cet écrivain une idée exacte, mais que, en nous plaçant sur le terrain de la moralité, nous sommes bien obligé de passer sous silence. — Et puis, il se présente des difficultés d'ordre psychologique. Le caractère de Baudelaire est très difficile à ex-

pliquer parce qu'il s'y mêle des éléments de morbidité physique, qui relèvent de la médecine et de la psychothérapie. A ce point de vue, il rappelle assez Villiers de l'Isle-Adam. Il y a toutefois entre eux deux une différence assez notable. On pourrait dire de la folie de Villiers de l'Isle-Adam qu'elle est presque rationnelle, saine, normale. C'est un homme qui ne sait pas distinguer le réel de l'irréel, qui confond le réel avec l'imaginaire. Aussi causait-il à ceux qui l'approchaient un perpétuel ahurissement. On raconte que le Dr Blanche, le célèbre médecin aliéniste, avait l'habitude de réunir à sa table, pour les montrer à ses invités, plusieurs de ses malades. Certain jour, parmi ces invités se trouvait Villiers de l'Isle-Adam. Après le repas, un des confrères du Dr Blanche s'approcha de lui : « J'ai vu tous vos malades, dit-il ; il n'y a ici qu'une seule personne que vous ne pouvez guérir : c'est Villiers de l'Isle-Adam. » De même, Baudelaire fut inguérissable. Mais, contrairement à la maladie de Villiers de l'Isle-Adam, la sienne eut toujours un caractère d'étrangeté et de complexité tout à fait singulier. Et c'est ce qui explique la difficulté qu'il y a à analyser un pareil caractère. J'essaierai toutefois de le faire : mais une pareille étude exigera beaucoup plus de nuances qu'aucune de celles que nous avons pu entreprendre à propos des poètes précédents. — Aussi me retiendra-t-elle toute une conférence. C'est seulement la prochaine fois, quand vous connaîtrez le caractère du poète, l'histoire de sa vie et de ses œuvres, que je vous exposerai ses principes et ses idées. Pour aujourd'hui, avec infiniment de précautions, je vous montrerai quelques-uns des traits généraux de sa personnalité, et je vous raconterai sa vie, qui peut assez facilement se diviser en trois parties : la jeunesse, la période de grande activité littéraire, marquée surtout par la publication des *Fleurs du Mal*, enfin la période de décadence.

Auparavant, je vous donnerai quelques renseignements bibliographiques. Pour bien connaître la vie de Baudelaire, il faut d'abord lire ses œuvres. Mais je vous préviens que tout le monde ne peut les lire. On y trouve quantité de renseignements. L'édition définitive de Baudelaire a été donnée par Calmann-Lévy. Malheureusement, comme on en a tiré des quantités d'exemplaires, cette édition a un défaut énorme : les caractères cassés, usés, ont rempli de fautes de plus en plus nombreuses les derniers exemplaires, si bien que certaines pièces sont maintenant tout à fait illisibles, — Les *Œuvres posthumes* de Baudelaire ont paru dans un ouvrage à 3 fr. 50 de la collection du *Mercure de France* ; elles contiennent aussi bien des détails intéressants. — M. Eugène Crépet a donné en 1906 un livre intitulé : *Charles Baudelaire.*

*Etude biographique*, qui a été revu par M. Jacques Crépet. Grâce à ces ouvrages, il nous est permis de reconstituer la physionomie de Baudelaire.

La tâche, je l'ai dit, n'est pas aisée. C'est que Baudelaire a pour ainsi dire mis sur sa figure un masque destiné à tromper le public. Toujours il a eu la préoccupation d'étonner, de déconcerter, de stupéfier. Toute sa vie est pleine de cette vanité enfantine et amusante, à propos de laquelle M. Crépet nous cite une anecdote bien significative. En 1848, Baudelaire est envoyé à Châteauroux pour y être journaliste. En arrivant chez la vieille veuve qui possède l'imprimerie du journal, il commence par lui demander « l'eau de-vie de la rédaction ». Elle le prend pour un ivrogne. Il publie son premier article et fait l'éloge de ce « brave homme » de Marat qui demandait trois cent mille têtes par jour. On le renvoie aussitôt. En réalité, il n'avait voulu qu'étonner les notaires de l'endroit.

Toujours d'ailleurs il éprouvera ce besoin de tromper les gens qui chez lui est beaucoup plus une habitude d'esprit, un jeu, qu'un trait de véritable immoralité. Il ment comme tous les poètes, pour ne pas prendre la peine de distinguer le vrai du faux, par simple désir de mystification. Ce n'est pas qu'il veuille donner de lui une opinion plus favorable ; la plupart du temps, au contraire, il se calomnie. — Un dernier trait du caractère de Baudelaire, c'est « l'artificialité ». Il se surveille de façon à ne pas laisser échapper un seul geste, une seule parole qui ne soient calculés. Avant toutes choses, il veut être loin de la nature. Gautier, son ami, écrit de lui : « Ce n'est pas lui qui eût écrit de vertueuses tirades contre le maquillage et la crinoline. Tout ce qui éloignait l'homme et surtout la femme de l'état de nature lui paraissait une invention heureuse. » Et il ajoute : « Baudelaire était en fait d'odeurs d'une sensibilité étrangement subtile. » Il préférait à la rose ou à la violette le benjoin, l'ambre, surtout le musc. Il recherchait « la dépravation, c'est-à-dire l'écart du type normal ».

Au fond, c'était un déséquilibré. Quand on regarde ses portraits, on est d'abord stupéfait de ce qu'on pourrait appeler l'aspect « prêtre » de son visage. De ce visage un peu allongé et presque gras, complètement rasé, se dégage une impression d'un charme pénétrant et plein d'onction. Au contraire, la bouche longue, mince, tortueuse, a quelque chose d'amer et de caustique. Ainsi son visage révèle sa double nature, à la fois satanique et religieuse. Il y a en lui un manque complet d'harmonie qui va jusqu'à la gêne.

Ajoutons enfin, renseignement qui ne manque pas d'importance,

que Baudelaire fut presque constamment malade. — Mais ce malade a en lui quelque chose qui restera sain pendant presque toute sa vie : c'est le souci littéraire. — Baudelaire a une merveilleuse conscience professionnelle. Personne plus que lui n'a eu le souci de penser juste, d'être sincère et vrai en écrivant. Cette sincérité est extraordinaire. Et, en effet, pour lui la seule chose sérieuse dans la vie fut la littérature. Quand on touchait à ses admirations, il devenait féroce. Villemain ayant publié un livre un peu vif sur Chateaubriand, il écrivait : « C'est la jugeotte d'un pédagogue... Les Villemain ne comprendront jamais que les Chateaubriand ont droit à des immunités, à des indulgences auxquelles tous les Villemain du monde ne pourront jamais espérer. »

Etudions maintenant la vie de cet homme au caractère si compliqué. Charles Baudelaire est né le 9 avril 1821. Son père, François Baudelaire, était un haut fonctionnaire, âgé de 62 ans. Sa mère, Caroline Archimbaud, n'avait que 26 ans. Son père mourut le 10 février 1827 et sa mère se remaria le 8 novembre 1828 avec un chef de bataillon qui devait devenir plus tard ambassadeur. Ce chef de bataillon était un excellent homme, plein de dévouement ; mais il avait une volonté inflexible ; il jugeait et voyait la vie à la manière d'un soldat. Il voulut élever le jeune Charles très loyalement, très honnêtement, mais aussi très sévèrement, pour en faire un jour un diplomate. — L'enfant fit d'abord ses études au lycée de Lyon, où son beau-père était lieutenant-colonel, puis au lycée Louis-le-Grand quand son beau-père fut nommé général à Paris. — C'était un élève très distingué. Il remporta des prix de vers latins. Mais il était aussi très exalté, violent, mélancolique et cynique d'un cynisme affecté. Il y a déjà en lui un curieux mélange de « pose » et d'exaltation poétique et mystique. Il quitta le collège en 1839, on ne sait trop pourquoi. Une note de son journal indique très brièvement : « Expulsion de Louis-le-Grand. — Histoire du baccalauréat ». Une note voisine est plus curieuse : « Sentiment de destinée éternellement solitaire ! » Toujours est-il qu'ayant quitté le collège, il resta trois ou quatre ans auprès de son beau-père, prit contact avec la vie et commença à s'occuper de littérature. Cela dura jusqu'à sa brouille avec le général. Un portrait nous le représente à cette époque, mince, d'une taille un peu plus grande que la moyenne, brun, très soigné, portant un col bas qui lui dégage le cou. Son linge était toujours éblouissant de fraîcheur. Il allait, d'un pas lent et rythmique, et la dignité de son attitude soulevait l'admiration de ses amis. Dans ce milieu bohème et « bouzingot », lui seul affectait une dignité toute britannique.

Si son attitude était pleine de dignité, il n'en était pas de même de sa conduite. Il était caustique, païen, libertin, grossier dans tout ce qu'il écrivait. Il avait pour amis quelques inconnus et Balzac. Il donnait des articles au *Corsaire*, un petit journal d'opposition qui n'avait pas de rédacteur attitré ; on jetait en passant, dans la boîte du journal, des articles dont les plus violents n'étaient pas les moins bien accueillis. — Il écrivait aussi quelques vers de « bouzingot », qui ne sont assurément pas des modèles.

Jusque-là la vie avait été assez heureuse pour Baudelaire. Mais son beau-père avait rêvé pour lui une existence beaucoup plus sérieuse. Il avait de plus pour la littérature une défiance toute militaire. On raconte que, dans un dîner, une dispute terrible éclata entre le beau-père et le beau-fils. Ils se jetèrent des carafes à la tête et finalement Baudelaire fut giflé. Sa famille décida de l'envoyer aux Indes. Il fut embarqué le 20 mai 1841, à Bordeaux, sur un bateau à voiles. Il nous a laissé de son voyage un récit extraordinaire, tout plein d'aventures merveilleuses et d'incidents inattendus. La vérité c'est qu'il n'alla même pas jusqu'aux Indes. Débarqué à l'île Maurice, il rentra bientôt en France, après onze mois d'absence, en avril 1842. Il rapportait de son voyage un monde nouveau de sensations et déjà quelques poésies très personnelles, comme l'*Albatros*, que tout le monde sait par cœur, et la *Pièce à une dame créole*, qui se trouve à la page 183 des *Fleurs du Mal*. Les idées et les images sont très poétiques ; la forme est d'un maître.

Rentré à Paris, il ne put se faire pardonner par son beau-père. Il venait d'atteindre sa majorité. Il reçut 75.000 francs qui lui revenaient et commença à vivre seul. Alors s'ouvre la grande période de sa vie, de 1842 à 1857. Avec sa bizarrerie naturelle, il ne prit pas un logement comme tout le monde, en pleine ville. Il habita dans l'île Saint-Louis, qui était alors presque en dehors de la ville. Souvent il changea de logement ; mais la plupart de ses logements se trouvèrent dans ce même quartier. Il vivait avec des amis pour lesquels il avait beaucoup d'affection. Ses journées se ressemblaient assez. Il travaillait le matin, puis partait se promener. Il déjeunait où il se trouvait, soit dans un cabaret près de l'Odéon, soit à la campagne, à Montrouge, où il espérait trouver du vin meilleur. Son costume était bizarre. Il avait une sorte de chapeau haut de forme qu'on ne voyait qu'à lui seul. Il en avait dessiné le modèle et il faisait faire ses chapeaux sur mesure. Son habit noir était ample, avec des manches larges et des basques carrées. Il portait un gilet de casimir noir, une cravate bien nouée sans raideur, « tenant plus du foulard que du

carcan », un pantalon de drap fin ou de casimir, des souliers lacés ou des escarpins très élégants. Il apportait une attention particulière à ses chaussures. Bref, c'était « le déshabillé le plus habillé, l'habillé le plus déshabillé du monde ». Son complet était le même en toute saison. Il était d'ailleurs si difficile à bien faire qu'une fois le tailleur en ayant réussi un avec beaucoup de bonheur, Baudelaire, nous dit Champfleury, commanda sur-le-champ douze complets semblables.

Baudelaire ne tarda pas à avoir dans sa vie une aventure qui rappelle par bien des côtés celle de J.-J. Rousseau avec Thérèse Levasseur. Il rencontra, on ne sait ni où ni comment, une mulâtresse qui buvait du vin et de l'alcool, et avait tous les vices, y compris celui d'être laide. Elle montra toujours une absence de cœur, une férocité, une bassesse extraordinaires. Cependant Baudelaire l'a aimée sincèrement ou s'est comporté avec elle comme s'il l'aimait véritablement. Sur la fin de sa vie, dans un dénuement complet, il songeait à elle plutôt qu'à lui et lui envoyait de l'argent.

Cette liaison a valu à Baudelaire quelques poèmes magnifiques, mais il lui doit aussi une bonne partie de sa déchéance physique et morale. Il a été puni par où il avait péché. Toute sa vie, il a eu le goût du bas et du vil. Il aurait pu trouver quelque affection noble et digne de lui. Il ne l'a pas voulu. Jeanne a été le tourment de son existence.

Dès 1844, on dut lui donner un conseil judiciaire. Dès lors, il travailla pour vivre. Il débuta par le *Salon* de 1845. Tout était alors dans la confusion et l'incertitude la plus absolue. Ce critique d'art de 24 ans sut distinguer dans la foule des peintres Eugène Delacroix, il annonçat Corot et devina Manet. Tel parallèle, très classique, entre Hugo et Delacroix, est d'une profondeur de jugement étonnante. Il s'occupait aussi de littérature, donnait des articles, des notices sur les grandes œuvres de l'époque, admirant surtout Gautier, Hugo, et son ami et protecteur Sainte-Beuve. Il passa ainsi six années de travail sérieux. — Alors se produisit dans sa vie un accident qui ne doit pas nous étonner, car il se retrouve chez presque tous ses contemporains. On était en 1848. Ce jeune homme, d'une nature si aristocratique et si fière, si catholique d'apparence, devint un révolutionnaire et soutint la cause du peuple. Il prit la blouse, qui était à la mode. Mais il y avait blouse et blouse, et les unes étaient plus élégantes que les autres. Après être entré, comme Lamartine, dans la lutte politique, mais avec moins de succès, parce qu'il avait beaucoup moins d'éloquence, il revint à son premier état, et l'on retrouva le catholique hau-

tain, méprisant et cynique... Il découvrit alors pour se passionner quelque chose de beaucoup mieux que la politique. Vers 1847, il avait lu pour la première fois Edgar Poe. Il s'éprit follement de cet écrivain qui paraissait lui ressembler ; et pendant dix-sept ans, il consacra le meilleur de son temps à le faire connaître. Il le traduisit avec un soin merveilleux. Un ami lui reprochait un jour son exactitude, qui s'attachait aux moindres détails géographiques. « Oui, dit-il, mais les gens qui me lisent pourront trouver en suivant sur la carte. » En outre, il apportait dans sa traduction un souci extraordinaire de se servir d'une langue parfaite. « Nous autres, disait-il, ouvriers littéraires, nous devons être précis, nous devons tâcher de trouver l'expression absolue ou renoncer à tenir la plume et devenir gâcheurs. » « Cherchons ! cherchons ! » s'écriait-il. Et il cherchait dictionnaire en main. Il ne se contentait pas du dictionnaire français ; il avait recours au dictionnaire français-latin et latin-français, aux lexiques des langues étrangères vivantes, car il savait fort bien l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Il poursuivait ainsi l'expression rebelle, insaisissable, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée. Et s'il ne la trouvait pas, il la créait, disant : « un néologisme ne fait peur qu'aux académiciens ». Le résultat, c'est qu'il a écrit avec une précision de vocabulaire extraordinaire.

Il écrivait aussi des vers. A la suite de son voyage, nous l'avons vu, il avait composé quelques poèmes. Il en écrivit d'autres. Quand il en eut de quoi faire un recueil, il les porta à la *Revue des Deux Mondes*. Elle en publia une partie, sous le titre : *les Limbes*. Enfin il se trouva un éditeur plus hardi, Poulet, pour faire paraître les *Fleurs du Mal*, recueil où la beauté de la forme n'a d'égal que le tragique des sentiments. Le succès fut vite arrêté par un procès. Baudelaire fut condamné pour outrage aux bonnes mœurs à 300 francs d'amende, qu'on ne lui fit pas payer. L'avocat général avait été peu rigoureux ; le jury paraissait bien disposé, mais le défenseur, un maître du barreau parisien, fut si maladroit qu'il fit condamner son client. Puis viennent les *Poèmes en prose*. La réputation de l'auteur grandissait. — Mais à ce moment même, il était pressé par des besoins d'argent. La marée du vice montait. C'est alors que commence la période de décadence.

Le beau-père de Baudelaire mourut en 1857, laissant à sa femme une maigre pension. Baudelaire depuis longtemps avait mangé son avoir ; il avait des dettes ; son éditeur était également criblé de dettes. Entre sa mère, son ami l'éditeur et sa mulâtresse, il mène désormais une vie besogneuse ; il se débat plusieurs

années contre la misère à Paris. En 1859, le *Salon* qu'il publi (actuellement au tome II des Œuvres complètes, *Curiosités esthéti ques*) est fort important. Des chapitres sont intitulés : l'*Artist moderne*, *le Public moderne et la Photographie* (étude sur le réa lisme dans l'art) ; *la Reine des facultés* (étude sur l'imagination créa trice). Au lieu d'apprécier des œuvres, il en pose des principes

— En 1861, on joue à Paris *Tannhäuser*, sans succès. Il signale l génie de Wagner, avec beaucoup de discernement et de courage Mais tout cela ne l'enrichit pas. La même année, il tente un cou de réclame. Il pose sa candidature à l'Académie, au fauteuil d' père Lacordaire. Il a raconté avec beaucoup d'esprit ses visites Villemain le reçut de la façon la plus impolie, Viennet se moqu de lui, Vigny soutint sa candidature et Saint-Beuve lui fit com prendre qu'il allait se couvrir de ridicule. Il retira sa candida ture, qui n'avait été qu'une mystification.

On lui avait dit qu'on pouvait gagner beaucoup d'argent e Belgique à faire des conférences. Il partit à Bruxelles. Mais i avait aussi une autre pensée. Parmi ses sentiments maladifs, il en avait un très singulier chez lui, la haine et le mépris de la Bel gique. Le Belge représentait à ses yeux l'achèvement de la bêtis humaine. Il se proposait de se documenter sur place en vue d'u roman où il aurait tourné les Belges en dérision. Sa présence n fit qu'augmenter l'admiration des Belges pour lui. La façon aimable dont ils l'accueillaient le mettait au désespoir. En janvie 1861, il écrit dans une lettre : « J'ai passé ici pour agent d police... ; j'ai passé pour un correcteur d'épreuves envoyé de Pari pour corriger des ouvrages infâmes... Exaspéré d'être toujour cru, j'ai répandu le bruit que j'avais tué mon père et que je l'avai mangé..., et on m'a cru ! » Mais ces Belges si crédules ne l'écou taient guère. Il écrivait à sa mère qu'il y avait du monde à se conférences, se gardant bien d'ajouter que dès qu'il parlait le banquettes se vidaient instantanément. Il était physiquemen et moralement fatigué, à bout de forces. Il n'avait plus d'argent — Il essaya néanmoins de se reprendre à la vie, de réagir ; — c'est un moment très touchant de son existence. Son journa porte à certains jours des notes comme celles-ci : « Hygiène. Pro gramme ! Travailler de six heures du matin à midi, à jeun, tra vailler en aveugle, sans but... Suppression de tout excitant ! Après cela viennent des ordonnances de tisane. Un autre jour, o trouve : « Hygiène ! Conduite ! Méthode ! Faire tous les matins m prière à Dieu, à mon père et à Edgar Poe... Tous les soirs un nouvelle prière... Obéir aux principes de la plus stricte sobriété. Il y a alors chez lui un effort extraordinaire pour se relever. I

priera et ne boira plus que de l'eau. Mais bientôt il est atteint de paralysie, d'aphasie. Après quelques mois passés dans un hospice belge, il revient à Paris ; — il a six mois d'atroces souffrances. Il ne peut plus dire que « non ». Quand il meurt, au bout de deux ans, ce n'est pas un homme, c'est un débris d'homme qui disparaît.

A bien l'examiner, je suis tenté de croire que cet homme si provocant, si agaçant, au fond, eut peut-être l'âme belle et bonne. Il a peut-être été la victime de son tempérament morbide autant que des vices qu'il avait contractés. C'était un timide, qui n'eut de vigueur et d'originalité que dans l'intelligence, l'esprit et l'imagination. Mais dans la vie matérielle, dans la vie de tous les jours, ce fut le plus faible, le plus désemparé, le plus inconstant des hommes ; et il lui arriva alors ce quiest arrivé à beaucoup de timides : il essaya d'en imposer par son attitude ; il réagit, et cette réaction se traduisit par une affectation de cynisme. Aujourd'hui donc c'est notre pitié pleine et entière qui doit aller à lui, de même que dans huit jours ce sera notre admiration. Vous aurez alors en face de vous non pas un malheureux garçon, mais un esthéticien, un poète et un prosateur de génie, un des écrivains les plus illustres du milieu de ce siècle, à côté de Leconte de Lisle et de Gautier. La partie la plus ingrate de ma tâche est faite. Il m'en reste fort heureusement la plus belle.

---

# Sujets de devoirs.

---

I

## UNIVERSITÉ DE NANCY

### LICENCE LITTÉRAIRE ET AGRÉGATION DES LETTRES.

#### Version grecque.

Hésiode, *les Travaux et les Jours*, 618-662 : depuis « Εἰ δέ σε ναυτιλίης ... », jusqu'à : « ἤματα πεντηκοντα. »

Apprécier, d'après ce passage, la poésie d'Hésiode.

### AGRÉGATION DE GRAMMAIRE.

#### Thème latin.

Celui qui, logé chez soi dans un palais, avec deux appartements pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol, n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ni sobre ni tempérant; et d'un troisième qui, importuné d'un ami pauvre, lui donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achète son repos, et nullement qu'il est libéral. Le motif seul fait le mérite des actions des hommes, et le désintéressement y met la perfection.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son faible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paraître point ce qu'elle est, je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vue de près ; plus on la connaît, plus on l'admire : elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et revient sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir.

### Thème latin.

Irène se transporte à grands frais en Epidaure, voit Esculape dans son temple et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et recrue de fatigue : et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire; elle dit qu'elle est le soir sans appétit : l'oracle lui ordonne de dîner peu; elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies: et il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit; elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède? l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher; elle lui déclare que le vin lui est nuisible : l'oracle lui dit de boire de l'eau; qu'elle a des indigestions : et il ajoute qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit », dit Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape. — Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été. — C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais quel moyen de guérir de cette langueur? — Le plus court, Irène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène, quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient, et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? Et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abréger vos jours par un long voyage? »

## LICENCES SPÉCIALES.

### Version latine.

*Sur l'amitié.*

Potens est et praevalidum amicitiae vinculum, neque ulla ex parte sanguinis viribus inferius ; hoc etiam certius et exploratius, quia illud nascendi sors, fortuitum opus, hoc uniuscujusque solido judicio incoacta voluntas contrahit. Itaque celerius sine reprehensione propinquum aversere quam amicum ; quia altera diremptio iniquitatis, altera utique levitatis crimini subjecta est. Quum enim deserta sit futura vita hominis, nullius amicitiae cincta praesidio, tam necessarium praesidium temere assumi non debet ; semel autem recte apprehensum, sperni non convenit. Sincerae vero fidei amici praecipue in adversis rebus cognoscuntur : in quibus quidquid præstatur, totum a constanti benevolentia pro-

ficiscitur. Felicitatis cultus majore ex parte adulationi, quam caritati erogatus, certe suspectus est, perinde ac si plus semper petat, quàm impendat. Accedit huc quod infractae fortunae homines magis amicorum studia desiderant, vel praesidii vel solati gratia; nam laeta quidem et prospera negotia, utpote quum divina suffragatione foveantur, humana minus indigent. Tenacius igitur eorum nomina posteritatis memoria apprehendit, qui adversos amicorum casus non deseruerunt, quam qui prosperum vitae cursum comitati sunt.

VALÈRE MAXIME.

## Version latine.

*Tous les hommes se ressemblent et sont égaux entre eux.*

Nihil est unum uni tam simile, tam par, quam omnes inter nosmet ipsos sumus. Quod si depravatio consuetudinum, si opinionum vanitas non imbecillitatem animorum torqueret et flecteret, quocunque cœpisset, sui nemo ipse tam similis esset quam omnes sunt omnium. Itaque quaecunque est hominis definitio, una in omnes valet. Quod argumenti satis est, nullam dissimilitudinem esse in genere. Quae si esset, non una omnes definitio contineret. Etenim, ratio, qua una praestamus belluis, certe communis est, doctrina differens, discendi quidem facultate par. Nam et sensibus eadem omnia comprehenduntur, et ea quae movent sensus, itidem commovent omnium, interpresque est mentis oratio, verbis discrepans, sententiis congruens. Nec est quisquam gentis ullius, qui ducem naturam nactus, ad virtutem pervenire non possit. Nec solum in rectis, sed etiam in parvis artibus insignis est generis humani similitudo ; nam et voluptate capiuntur omnes. Molestiae, laetitiae, cupiditates, timores similiter omnium mentes pervagantur ; nec, si opiniones aliae sunt apud alios, idcirco, qui carnem et felem ut deos colunt, non eadem superstitione, qua ceterae gentes, conflictantur. Quae autem natio non comitatem, non benignitatem, non gratum animum et beneficii memorem diligit ? Quae superbos, quae crudeles, quae ingratos non aspernatur, non odit ?

CICÉRON.

## Thème allemand.

*La Lorraine.*

C'est un pays gris, vert, roussâtre, un peu tourmenté. Son charme dédaigne le touriste hâtif, exige du recueillement. Peut-être il a de l'orgueil concentré, de la défiance aussi, et se dérobe. En somme, de la tristesse plane. Ses contours sont âpres. Il y a une rivière rapide, aux berges inégales, un petit bois, là-bas la forêt. Les talus sont couverts de bruyère rose. Tout est silence. Des cahutes désertes s'échelonnent au bord de la route. Un crucifix. Et puis voici que l'horizon s'élargit. C'est la plaine infinie, à peine ondulée, où alternent des landes, des cultures maigres, des pacages strictement séparés par des palissades. A perte de vue le ruban jaune du chemin se déroule, escorté de verdure sombre. Un canal sommeille entre les peupliers. Les nuages moirent l'étendue d'ombres mobiles. Des fermes grises sont maussades sous leurs toits rouges. Voici le village mal fichu, tassé de travers autour de l'église au clocher carré, surmontée de la flèche d'ardoise. Les maisons camuses, bancales, rapiécées, dissymétriques, s'écartent de la route. Dans les cours mal tenues le fumier traîne. Des volailles picorent. Des chiens et des chats dorment. Des porcs bougonnent. En désordre il y a des niches, des ferrailles, des caisses démolies, des fagots, des morceaux de bois, des tas de briques et de cailloux, des instruments aratoires à demi rouillés. Sur les haies sèchent des défroques douteuses. Des vieilles sont debout, la face plissée, avec des bonnets de bébé et des jupes courtes. Les enfants sont sales. Les hommes sont anguleux, mal vêtus, coiffés de casquettes difformes. Les filles n'ont pas d'élégance. Tout ce négligé s'étale avec une sorte d'affectation où il y a moins d'humilité que de superbe. L'âme se réserve. Quelquefois, à travers le décor heurté on l'entrevoit. Et peut-être une harmonie émouvante se devine. Mais elle n'éclate pas, ne se livre pas.

(André Lichtenberger, *Juste Lobel, alsacien.*)

## Version allemande.

*Architektonik und Bau holz für die Vorrede zur zweiten Auflage des Hesperus.*

Mache die Vorrede aber kurz, *da* der *Welt* der Gang durch *zwei*

*Vorzimmer* in die Passagierstube des Buches *ohnehin* lang wird. Scherze Aufangs. Selten schiebt biner auf der literarischen Kegelbahn alle neun Musen. Der Schluss aus der Reflexion. Bringe viele « A » hulichkeiten *zwischen* dem Titel Hesperus und dem Abendsterne oder der Venus heraus, *dergleichen et wa* sein müssen, dass meiner wie diese *voll* spitzer *hoher* Berge ist und dass beide ihrer Unebenheit ihren grösseren Gainz verdanken ; fermer dass der eine die andere im Durch gang durch die Sonne (des Apollo) nur wie schwarze Flecke erscheinen. Die Welt erwartet dass der Abendstern bei der *zweiten* Auflage unten als Lucifer oder Morgentern heraufkomme, und dass der verklärte *Leib* des Papiers eine verklärte Seele behause ; lass es passiren und orientire die Welt. Finde Pedanten die sich von Worten, nicht von Sachen erhalten und füttern, den *After* motten ähnlich, die Wachskuchen *fressen* undverdauen, aber keine Honigfladen. *Niemand* gleicht so sehr als die Pedanten den Dohlen die zugleich diebisch und Geschwätzig sing ; sie verwässern undkapern. Sei ein Fuchs und streichle die kritischen Billard marqueurs welche *Verlust* und ge w i n n ausagen.... Web'es ein dass du nicht daraus kommen kannst, was die *jetzige* Enthüllung und Enhtülsung der weiblichen Arme, Busen und *Rücken* bedenten soll, so wie *sonst* die *Pfauen* gerade mit ähnlichen glänzenden Theilen, mit Hälsen, Flügeln und Köpfen die nicht abgerupfet waren, in der Bratenschüssel auftraten. Es wird daher gut sein, wenn du ver muthest, dass die schalen losen Damen heimliche Jesuitinnen und Freimaü rerinnen sind, weil in *beiden* Orden die Mysterien und Verhüllungen mit Entblössung aufangen ; oder gib auch diese *unbefiederten* Glieder *irgend* einem Darben schuld, wie ein Küchlein aus einem Ei, woraus man nur einigeTropfen Eiweiss wegschöpfte, mit federlosen Stellen aus *kriecht*. Drohe wenigstens dass Damen und Krebse am liebsten in der *Mausse* gefangen und gesotten verden... *Uberhaupt* nimm lieber das historische Okulirmesser als das Kritische Jätemesser in die Hand ! Was aber jene *verdorrten falben* Meuschen anlaugt vor denen Nichts gross ist, als ihr Bild und deren Magen vor jeder schöneren Bewegung des erhobenen *Herzeus* in eine umgekehrte geräth, kurz die Alles anekelt, so stelle dich an als merktest du sie gar nicht ein mal, *um so mehr*) da sie den Patienten gleichen, die der Band *wurm* benagt und welche nach medicinischen Beobachtungen sich vor jeder Musik, besondersln Orgeln, erbrechen und ekeln. Denke lieber an die guten Meuschen die du *Kennst* und liebst, und an die guten die du nur liebst, und daher werde am Ende der Vorrede erusthaft und daukbar und freue dich ! (JEAN PAUL, *Hesperus*.)

Les candidats à la licence sont priés de faire porter leur commentaire sur les mots soulignés, au point de vue de l'étymologie, ou de la composition, ou du sens, ou des formes, etc...

## LICENCE.

### Français.

*Etudiez et commentez cette portion de la préface des* Orientales. (*Victor Hugo*, 1829.)

L'auteur de ce recueil n'est pas de ceux qui reconnaissent à la critique le droit de questionner le poète sur sa fantaisie, et de lui demander pourquoi il a choisi tel sujet, broyé telle couleur, cueilli à tel arbre, puisé à telle source. L'ouvrage est-il bon ou est-il mauvais ? Voilà tout le domaine de la critique. Du reste, ni louanges ni reproches pour les couleurs employées, mais seulement pour la façon dont elles sont employées. A voir les choses d'un peu haut, il n'y a en poésie ni bons ni mauvais sujets, mais de bons et de mauvais poètes. D'ailleurs, tout est sujet ; tout relève de l'art ; tout a droit de cité en poésie. Ne nous enquérons donc pas du motif qui vous a fait prendre ce sujet, triste ou gai, horrible ou gracieux, éclatant ou sombre, étrange ou simple, plutôt que cet autre. Examinons comment vous avez travaillé, non sur quoi et pourquoi.

Hors de là, le critique n'a pas de raison à demander, le poète pas de compte à rendre. L'art n'a que faire des lisières, des menottes, des bâillons ; il vous dit : Va ! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie, où il n'y a pas de fruit défendu. L'espace et le temps sont au poète. Que le poète donc aille où il veut, en faisant ce qui lui plaît : c'est la loi. Qu'il croie en Dieu ou aux dieux, à Pluton ou à Satan, à Canidie ou à Morgane, ou à rien, qu'il acquitte le péage du Styx, qu'il soit du sabbat ; qu'il écrive en prose ou en vers ; qu'il sculpte en marbre ou coule en bronze ; qu'il prenne pied dans tel siècle ou dans tel climat ; qu'il soit du midi, du nord, de l'occident, de l'orient ; qu'il soit antique ou moderne ; que sa muse soit une muse ou une fée, qu'elle se drape de la colocasia ou s'ajuste la cotte hardie. C'est à merveille. Le poète est libre. Mettons-nous à son point de vue, et voyons.

L'auteur insiste sur ces idées, si évidentes qu'elles paraissent, parce qu'un certain nombre d'Aristarques n'en est pas encore à les admettre pour telles. Lui-même, si peu de place qu'il tienne

dans la littérature contemporaine, il a été plus d'une fois l'objet de ces méprises de la critique. Il est advenu souvent qu'au lieu de lui dire simplement : « Votre livre est mauvais », on lui a dit : « Pourquoi avez-vous fait ce livre ? Pourquoi ce sujet ? Ne voyez-vous point que l'idée première est horrible, grotesque, absurde (n'importe !) et que le sujet chevauche hors des limites de l'art ? Cela n'est pas joli, cela n'est pas gracieux. Pourquoi ne point traiter des sujets qui nous plaisent et nous agréent ? les étranges caprices que vous avez là ! etc., etc. » A quoi il a toujours fermement répondu : que ces caprices étaient ses caprices ; qu'il ne savait pas en quoi étaient faites les limites de l'art ; que de géographie précise du monde intellectuel, il n'en connaissait point : qu'il n'avait point encore vu de cartes routières de l'art, avec les frontières du possible et de l'impossible tracées en rouge et en bleu ; qu'enfin il avait fait cela, parce qu'il avait fait cela.

Si donc aujourd'hui quelqu'un lui demande à quoi bon ces Orientales ? qui a pu lui inspirer de s'aller promener en Orient pendant tout un volume ? que signifie ce livre inutile de pure poésie, jeté au milieu des préoccupations graves du public et au seuil d'une session ? où est l'opportunité ? à quoi rime l'Orient ?... Il répondra qu'il n'en sait rien, que c'est une idée qui lui a pris ; et qui lui a pris d'une façon assez ridicule, l'été passé, en allant voir coucher le soleil.

Il regrettera seulement que le livre ne soit pas meilleur.

Et puis, pourquoi n'en serait-il pas d'une littérature dans son ensemble, et en particulier de l'œuvre d'un poète, comme de ces belles vieilles villes d'Espagne, par exemple, où vous trouvez tout : fraîche promenade d'orangers le long d'une rivière ; larges places ouvertes au grand soleil pour les fêtes ; rues étroites, tortueuses, quelquefois obscures, où se lient les unes aux autres mille maisons de toute forme, de tout âge, hautes, basses, noires, blanches, peintes, sculptées ; labyrinthes d'édifices dressés côte à côte, pêle-mêle, palais, hospices, couvents, casernes, tous divers, tous portant leur destination écrite dans leur architecture ; marchés pleins de peuple et de bruit ; cimetières où les vivants se taisent comme les morts ; ici, le théâtre avec ses clinquants, sa fanfare et ses oripeaux ; là-bas, le vieux gibet permanent, dont la pierre est vermoulue, dont le fer est rouillé, avec quelque squelette qui craque au vent ; — au centre, la grande cathédrale gothique avec ses hautes flèches tailladées en scies, sa large tour du bourdon, ses cinq portails brodés de bas-reliefs, sa frise à jour comme une collerette, ses solides arcs-boutants, si frêles à l'œil ; et puis, ses cavités profondes, sa forêt de piliers à chapiteaux

bizarres, ses chapelles ardentes, ses myriades de saints et de châsses, ses colonnettes en gerbes, ses rosaces, ses ogives, ses lancettes qui se touchent à l'abside et en font comme une cage de vitraux, son maître-autel aux mille cierges ; merveilleux édifice, imposant par sa masse, curieux par ses détails, beau à deux lieues et beau à deux pas, et enfin, à l'autre bout de la ville, cachée dans les sycomores et les palmiers, la mosquée orientale, au dôme de cuivre et d'étain, aux portes peintes, aux parois vernissées, avec son jour d'en haut, ses grêles arcades, ses cassolettes qui fument jour et nuit ; ses versets du Koran sur chaque porte, ses sanctuaires éblouissants, et la mosaïque de son pavé et la mosaïque de ses murailles ; épanouie au soleil comme une large fleur pleine de parfums.

Certes, ce n'est pas l'auteur de ce livre qui réalisera jamais un ensemble d'œuvres auquel puisse s'appliquer la comparaison qu'il a cru pouvoir hasarder. Toutefois, sans espérer que l'on trouve dans ce qu'il a déjà bâti même quelque ébauche informe des monuments qu'il vient d'indiquer, soit la cathédrale gothique, soit le théâtre, soit encore le hideux gibet ; si on lui demandait ce qu'il a voulu faire ici, il dirait que c'est la mosquée.

Il ne se dissimule pas, pour le dire en passant, que bien des critiques le trouveront hardi et insensé de souhaiter pour la France une littérature qu'on puisse comparer à une ville du moyen âge. C'est là une des imaginations les plus folles où l'on se puisse aventurer. C'est vouloir hautement le désordre, la profusion, la bizarrerie, le mauvais goût. Qu'il vaut bien mieux une belle et correcte nudité, de grandes murailles toutes simples, comme on dit, avec quelques ornements sobres et de bon goût : des oves et des volutes, un bouquet de bronze pour les corniches, un nuage de marbre avec des têtes d'anges pour les voûtes, une flamme de pierre pour les frises, et puis des oves et des volutes ! Le château de Versailles, la place Louis-XV, la rue de Rivoli : voilà. Parlez-moi d'une belle littérature tirée au cordeau !

Les autres peuples disent : Homère, Dante, Shakespeare. Nous disons : Boileau.

## AGRÉGATION.

### Thème grec.

La Bruyère, chapitre *de l'Homme*, depuis : « les enfants ont déjà... » : jusqu'à la fin du paragraphe, « maîtres de leur propre félicité. »

### Version latine.

Quintilien, *Inst. orat.*, l. I, ch. II, depuis : « Dandum aliquid comoedo quoque... », jusqu'à : « in *t* ac *d* molliuntur. » — Reprendre à : « Debet etiam docere comoedus... », et aller jusqu'à : « vocem et memoriam exerceat... »

LICENCE LITTÉRAIRE.

### Version latine.

Tacite, *Annales*, VI, 21-22, depuis : « Igitur Thrasyllus Tiberium percontantem... » (le mot *Tiberium* est ajouté : les mots *isdem rupibus inductus* doivent être supprimés), jusqu'à : « ne nunc incepto longius abierim. »

LICENCE PHILOSOPHIE.

Peut-on concevoir une morale sans obligation ?

---

II

## UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

---

## AGRÉGATION DES LETTRES

### Dissertation française.

1. La verve de Rabelais (le quart livre de *Pantagruel* ; prologues, ch. I à XI).
2. Le style de Rabelais (*ibid.*).

### Grammaire.

Emplois de *ut*, *ne*, *cum*, *quod* et des locutions dans lesquelles entrent ces mots en latin.

### Métrique.

En quoi les mètres anapestiques sont-ils comparables aux mètres iambiques ? Par quoi en diffèrent-ils essentiellement ?

### Thème grec.

Fénelon, *Lettre à l'Académie*. Projet de *Poétique*, depuis : « J'avoue que nos plus grands poètes français... », jusqu'à : «... à ce qu'on assaisonne. »

### Version grecque.

Plutarque, *De sere numinis vindicta* : les trente-cinq premières lignes.

*
* *

## AGRÉGATION DE GRAMMAIRE

### Langue française.

1. Etudier au point de vue de la langue et de la versification : Adam de la Halle, *Jeu de la Feuillée*, v. 837-848 : « De belles dames à vient pruec. »

2. Commenter, au point de vue de la langue et du style : Michelet, *Hist. de France*, moyen âge, liv. III, tableau de la France, depuis : « Ici dans cette naïve et maligne Champagne ...», jusqu'à : « ...cette autre Angleterre de Flandre et de Normandie (p. 76-77 de l'édit. Flammarion, tome II).

*
* *

## LICENCES

PHILOSOPHIE

### Version latine.

Sénèque : *Epist.* XLV, 4-10, depuis : « Multum magnorum virorum judicio credo... », jusqu'à : « ...hanc ad verum, si acutus es, redige. »

### Philosophie générale.

De la notion de loi de la nature.

### Philosophie morale.

De l'idée d'une science des mœurs et de son rapport à la morale pratique.

### Histoire de la philosophie.

L'idéalisme chez Malebranche et chez Berkeley.

*
* *

## HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

### Histoire et institutions grecques et romaines.

Le sénat romain, de la mort de Sylla à l'avènement d'Auguste.

### Histoire moderne.

1. La paix de Lodi et l'équilibre italien.
2. La politique autrichienne, des traités d'Utrecht à l'ouverture de la guerre de la succession d'Autriche (1713-1740).

### Histoire contemporaine.

L'internationale jusqu'en 1870-1871.

---

III

## UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

---

LANGUE ESPAGNOLE.

### I. — Version.

*Pérez Galdós.*

El caudal de producciones del Sr. Galdos es enorme. Sin ser un prosista rigidamente correcto à lo cual su propia fecundidad se opone, hay en sus obras un tesoro de lenguaje familiar y expresivo. Ha estudiado más en los libros vivos que en las bibliotecas; pedro

dentro del circulo de su observación, todo love escudrina, todo lo sabe : el más trivial detalle de artes y oficios, lo mismos que el más recóndito pliegue de la conciencia. Sin aparato cientifico, ha pensado por cuenta propia sobre las más arduas materias en que puede ejercitarse la especulation humana. Sin ser historiador de profesión, ha reunido el más copiosio archivo de documentos sobre la vida moral de Espana en el siglo XIX. Quien intente caracterizar su talento, notara desde luego que, sin dejar de ser castizo en e fondo, se educó por una parte bajo la influencia anatómica y fisiologica de Balzac; y por otra en el estudio de los novelistas ingleses, especialmente de Dickens, á quien se parece en la mezcla de lo plastico y lo soñado, en la riqueza de los detalles mirados como con microscopio, en la atencion que concede à lo pequeno y á lo humilde, en la poesia de los niños y el arte de hacerlos sentir y hablar y finalmente en la pintura de los estados excepcionales de conciencia locos, sonámbulos, misticos, iluminados y fanáticos de todo género, como el maestro Sarmiento, Carlos Garrote, Maximiliano Rubin y Angel Guerra. Dirsase que esta cavernas del alma atraen á Galdós, cuyo singular talento parece formado por una mezcla de observación menuda y reflexiva y de imaginación ardiente, con vislumbres de iluminisnno, y á veces con ráfagas de teosofia. Se le ha tachado unas veces de frio ; otras de hiperbolico en la escenas de pasión. Para nosotros, esa frialdad aparente disimula una pasión reconcentrada que el arte no deja salir á la superficie... En su modo de ver y concebir el mundo, Galdós es poeta, pero le falta algo de la llama lirica. En cambio, pocos novelistas de Europa le igualan en lo transcendental de las concepciones, y ninguno le supera en riqueza de inventiva. Su vena es tan caudalosa, que no puede menos de corres turbia á veces ; pero con los desperdicios de ese caudal hav para fertilizar muchas tierras estériles. Si Balzac, en vez de levantar el monumento de la *Comedia humana*, con todo lo que en él hay de endeble, tosco y monstruoso, se hubiera reducido á escribir un par de novelas por el estilo de *Eugénia Grandet*, seria ciertamente un novelista muy estimable ; pero no seria el genial, opulento y desbordado Balzac que conocemos. Galdos, que tanto se le parece, no valdria más si fuese menos fecundo, porque su fecundidad es signo de fuerza creadora, y solo por la fuerza se triunfa en literatura como en todas partes.

MENÉNDEZ Y PELAYO.

---

## II. — **Thème.**

*Gil Blas au lecteur.*

Avant que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire :

Deux écoliers allaient ensemble de Peñafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard, auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lirent ces paroles castillànes : « Aqui està encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias : Ici est renfermée l'âme du licencié Pierre Garcias. »

Le plus jeune des écoliers, qui était vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit, en riant de toute sa force : Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée !... Je voudrais savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. En achevant ces mots, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : Il y a là-dessous quelque mystère ; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre, et, sans perdre du temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit ; il y avait dedans cent ducats, avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin : « Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription et fais un meilleur usage que moi de mon argent. » L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme auparavant et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais si tu les lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable.

## III. — **Dissertations.**

a) *Agrégation certificat secondaire.*

Caracterizar el estilo de Quevedo en sus obras festivas y especialmente en el *Buscón.*

b) *Licence.*

Comentario gramatical y literario de la version.

c) *Certificat primaire.*

Mucho han llamada la atenciòn en estos ultimos años las tentativas de varios pedagogos para enseñar à los niños de nuestra escuelas la historia particular de su provincia ó *patria chica.* ¿Es posibles esta enseñanza, y cómo puede darse?

### Composition française.

1° Quelle est la place qu'ocupe l'*Ecole des Femmes* dans l'ensemble de l'œuvre de Molière ?

2° Chateaubriand écrit dans la préface d'*Atala* : « Je ne sais si le public goûtera cette histoire qui sort de toutes les routes connues et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala.* C'est une sorte de poème moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude et dans le tableau du trouble de l'amour au milieu du calme des déserts... J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques. Il est divisé en Prologue, Récit et Épilogue. » L'auteur vous paraît-il avoir donné une idée exacte de son ouvrage ?

3° L'âme de Mme du Deffand, d'après les lettres du programme.

### Version latine.

1° Virgile, *Énéide*, VI, v. 450-476, depuis : « Inter quas... », jusqu'à : « miseratur euntem. »

2° Cicéron, *de Offic.*, I, 37 : « Sit ergo hic sermo desinendi modus. »

### Version grecque.

Sophocle, *Œdipe à Colone*, v. 1354-1376, depuis : « Hos g ô kakiste... », jusqu'à : « elthein emoi. »

### Thème latin.

*De la conscience.*

Quel que soit le nombre de méchants sur la terre, il est peu de ces âmes devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite :

dans tout le reste, on veut que l'innocent soit protégé. Voit-o dans une rue quelque acte de violence et d'injustice, à l'instan un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœu et nous force à prendre la défense de l'opprimé. Au contraire, s quelque acte de clémence et de générosité frappe nos yeux quelle admiration, quel amour il nous inspire ! Qui est-ce qui n se dit pas : « J'en voudrais avoir fait autant ? » Il nous import sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y deux mille ans ; et cependant le même intérêt nous affecte autan dans l'histoire ancienne que si tout cela s'était passé de nos jours Que me font à moi les crimes de Catilina ? ai-je peur d'être s victime ? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'i était mon contemporain ? Nous ne haïssons pas seulement le méchants parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils son méchants. Non seulement nous voulons être heureux, nou voulons aussi le bonheur d'autrui et, quand ce bonheur ne coût rien au nôtre, il l'augmente.

---

*Le Gérant* : FRANCK GAUTRON.

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 34 4 JUILLET 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# La comédie nouvelle

**Cours de M. A. PUECH,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Les fragments de Ménandre.

J'ai à peu près terminé l'étude que je voulais consacrer cette année à Ménandre ; cette dernière leçon la complétera tout à fait. J'ai étudié jusqu'à présent les ensembles qui par leur continuité présentaient le plus d'intérêt. Parmi les textes de Ménandre récemment découverts il faut placer certains fragments parvenus dans un assez bon état et que M. Körte à publiés dans son excellente édition de Ménandre. Ils sont généralement assez courts, mais ils méritent néanmoins une mention. Je les énumérerai rapidement et ne leur consacrerai qu'un bref commentaire. Je vous donnerai enfin quelques détails sur une pièce de Ménandre, le *Campagnard*, Γεωργός, dont les fragments forment un ensemble important et offrent un intérêt véritable. J'abandonnerai donc le papyrus du Caire ; tous ces autres textes nous sont parvenus en effet par une autre voie. Avant de le quitter, j'ajouterai cependant un dernier mot à son sujet. Il nous a rendu d'importants fragments de trois pièces, l'*Arbitrage*, la *Belle aux boucles coupées*, la *Samienne*. Une quatrième est moins bien traitée, c'est le *Héros* ; nous n'en avons guère plus que ce que nous possédons du *Campagnard*. Nous ne savons pas exactement ce que contenait ce papyrus. Mais il est

certain qu'il contenait d'autres comédies. Je ne veux pas entrer dans le détail des calculs et des conjectures que l'on a faits sur son étendue. Je vous dirai seulement que s'il nous était parvenu intact, nous aurions deux autres comédies. Avec les fragments des quatre comédies que j'ai étudiés, il nous a conservé deux passages de deux comédies différentes ; l'un de ces morceaux avait été d'abord rattaché à l'une des comédies plus complètes ; mais il semble bien qu'ils ne peuvent y trouver place.

Le premier nous donne une scène de discussion assez vive entre plusieurs personnages : Lachès, Chéenète, et Chéléas, qui est le rival d'un certain Moschion. On s'était fondé sur cette similitude de nom pour insérer ce fragment dans la *Belle aux boucles coupées*. M. Karl Robert en tirait même des conclusions très fantaisistes quant à la reconstitution de l'intrigue de cette pièce. Aujourd'hui tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il ne doit pas y être inséré. Je vous ai déjà fait remarquer, à propos d'un fragment que l'on voulait insérer dans l'*Arbitrage*, combien les similitudes de noms étaient des arguments peu sûrs. Ce fragment est donc d'une autre comédie que la *Belle aux boucles coupées*. Mais de laquelle ? on l'ignore. — Le second fragment du papyrus est plus court et moins intelligible. On ne sait donc pas quelles etaient les deux autres comédies que renfermait le papyrus et qui eussent pu nous parvenir.

D'autres morceaux de Ménandre nous sont parvenus par une autre voie. L'un d'eux a été publié dans la collection des Textes classiques de l'Académie de Berlin ; il provient d'un des papyrus qui se trouvent aujourd'hui dans les bibliothèques de Berlin. Il a été étudié par Schubart et Wilamowitz. Le papyrus ne donne aucune indication d'auteur et de titre. Néanmoins, MM. Wilamovitz et Körte croient que c'est un fragment d'une pièce de Ménandre dont nous connaissons le titre seul : *le Cithariste*, Κιθαριστής. Nous savions aussi qu'un des personnages s'appelait Phanias ; or dans ce fragment on mentionne aussi un certain Phanias. En outre, ce court morceau est agréable, plein de verve, d'esprit, digne en tout point de Ménandre. Il s'agit d'un vieillard qui a un fils nommé Moschion. Le jeune homme appelle auprès de lui son père qui vit à la campagne. Et le vieillard s'étonne, car d'ordinaire son fils, joyeux gaillard, viveur un peu débauché, le redoute et préfère ne pas l'avoir auprès de soi. Il se demande pourquoi son fils doit avoir besoin de lui. Et il fait d'amusantes réflexions : Parbleu, il sait bien pourquoi son fils préfère d'ordinaire son absence : c'est parce que Moschion s'amuse et fait des fredaines ; mais lui-même n'en a-t-il pas fait autant dans sa jeunesse ? n'a-t-il pas

été un de ceux qui savent fort bien écorner un patrimoine? « Et c'est bien mon fils, dit-il, je le reconnais bien à ces traits ; ma femme ne m'a pas trompé ! »

La scène est joliment écrite ; elle n'a point pourtant une très grande valeur.

Il n'est pas permis d'hésiter lorsqu'on attribue à Ménandre d'autres fragments qui furent trouvés dans la région d'Oxyrhynchus par MM. Grenfell et Hunt, et qu'ils ont publiés dans le tome XIV de leur *Recueil de Papyrus d'Oxyrhynchus*. Ils sont de la comédie intitulée *le Flatteur* ou Κόλαξ. La pièce excite par elle-même l'intérêt, car nous la connaissons en partie déjà par l'usage qu'en a fait Térence dans l'*Eunuque*. Térence, comme il le reconnaît dans son prologue, a « contaminé » deux pièces de Ménandre : l'*Eunuque* et le *Flatteur*. Il a emprunté à celle-ci deux personnages, celui du soldat fanfaron et du parasite, Thrason et Gnaton, deux personnages fort connus et fort amusants. Ils n'ont point ces noms dans l'original grec ; ils ne sont point en scène dans le fragment retrouvé, mais on parle d'eux. Je vous ai fait remarquer, dans notre étude de la *Belle aux boucles coupées*, combien le rôle de Polémon n'était pas du tout celui du *miles gloriosus* que nous trouvons dans la comédie latine. Il est humain et non pas bouffon ; sans doute Polémon est représenté avec des traits professionnels, la brutalité par exemple ; mais l'intérêt qu'il fait naître vient de la sincérité de sa passion et non pas de ce ridicule dont se couvre le *miles gloriosus* de Plaute. Peut-être, vous avais-je dit, Plaute avait-il trouvé dans d'autres pièces inconnues de Ménandre ce type du soldat fanfaron. Eh bien, il se trouve dans le *Flatteur*. On se moque du soldat brutal et vantard du *Flatteur ;* et dans un autre fragment il se livre à ses fanfaronnades ordinaires que Plaute a reproduites dans son imitation.

Le deuxième personnage, le parasite, est intéressant lui aussi. Les comiques anciens ont créé ce type et lui ont donné des formes variées. Dans le *Flatteur* il avait une forme individuelle qui ne se retrouve point chez tous les personnages du même genre. C'est un flatteur dont les traits sont moins lourds, moins gros que ceux du parasite ou de l'esclave qui tiennent d'ordinaire ce rôle dans les comédies latines. Il est ici plus ingénieux, plus habile, plus spirituel. Un archéologue qui est aussi philologue, et qui, par l'union de ces deux sciences, a rendu de très grands services à l'étude de l'antiquité, M. Karl Robert, a étudié le type du flatteur dans un mémoire intitulé : *les Masques de la comédie nouvelle*. Il a distingué les types de cette comédie comme un lexicographe, Pollux, l'avait déjà tenté. Il a noté les masques des

acteurs et classé les rôles. Il a fait une ingénieuse analyse du flatteur d'après une terre cuite de Myrina qui représenterait ce type. Ce serait selon lui une sorte de Tartuffe. L'analyse est ingénieuse, subtile, mais, il faut bien le dire, peu solide ; je vous l'indique avec beaucoup de réserves. — La pièce de Ménandre était donc d'autant plus curieuse que par ces deux types elle ne ressemblait point aux imitations latines. Nous aimerions à la connaître plus longuement.

Je serai plus bref sur deux autres fragments. Le premier se trouve en Russie, à Dorpat ; il a été publié par M. Zereteli. Il appartient à une comédie de Ménandre intitulée : *les Femmes qui veulent boire la ciguë*, Κωνειαξόμεναι. C'est une intrigue d'amour : ces femmes qui veulent boire la ciguë étaient sans doute des amoureuses désespérées. Le fragment semble être du dénouement de la comédie, et ce dénouement était, comme d'ordinaire, heureux. Nous voyons deux personnages qui tous deux, pleins de craintes, sont rassurés et reprennent confiance : c'est un jeune homme à qui un esclave vient apprendre qu'il pourra épouser celle qu'il aime ; une jeune femme qui reconnaît que ses craintes sont aussi vaines et qu'elle a injustement accusé la fortune. L'action de cette comédie devait être émouvante. Et il devait y avoir un fin mélange de comique et de tragique.

Le second fragment appartient à la *Périnthienne*, Περινθία ; il est plus intéressant. MM. Grenfell et Hunt l'ont donné dans le tome VI de leur publication. Son principal intérêt vient de la comparaison qui s'établit entre la *Périnthienne* de Ménandre et l'*Andrienne* de Térence. Celle-ci est imitée à la fois de la *Périnthienne* et de l'*Andrienne* de Ménandre. Térence dit dans son prologue qu'elles étaient tellement semblables l'une à l'autre, que celui qui en connaissait une, connaissait toutes les deux. Pourtant Térence n'avait point trouvé assez d'étoffe dans la seule *Andrienne*. Or ce fragment permet de bien curieuses conjectures, quoiqu'un peu incertaines, sur la différence qui devait exister entre ces deux comédies de Ménandre. Il semble que l'une était de la première, l'autre de la deuxième manière de Ménandre. On s'appuie sur les observations que j'ai faites à propos de la *Samienne*. Cette comédie est de la première période de la production de Ménandre ; et les arguments sont solides. C'est la plus ancienne de celles que nous connaissons parce qu'elle renferme encore des traits de grosse bouffonnerie : rappelez-vous la querelle entre Nikératos et Déméa. Elle contient aussi des allusions personnelles qui disparaissent peu à peu de la comédie nouvelle. Il y en a peut-être dans toute l'œuvre de Ménandre, mais ils sont plus marqués, plus sensibles à l'origine.

L'*Andrienne* serait donc une deuxième édition remaniée et adoucie de la *Périnthienne ;* il y a moins de force comique et moins de traits bouffons. On se fonde sur ceci : la scène conservée est une scène violente qui se trouvait vers la fin de la pièce ; un esclave Daos, poursuivi par son maître Lachès, s'enfuit et se réfugie près d'un autel. Son maître irrité ne peut se saisir de lui sans violer le refuge. Il commande donc à ses autres esclaves d'apporter des fagots afin d'enfumer Daos. On apporte des sarments, on va y mettre le feu... Mais la scène finit ainsi. Voilà une scène de violence que nous sommes peu habitués à trouver dans la comédie nouvelle. Dans l'*Andrienne* nous trouvons une scène analogue mais moins violente : un esclave est toujours poursuivi par son maître en colère ; mais celui-ci le menace seulement et n'en vient pas à de telles extrémités. Les termes sont encore assez violents, mais Ménandre a apporté à la scène des adoucissements sensibles. En outre, dans cette deuxième édition de la même pièce il y a d'autres modifications : une sage-femme qui dans la *Périnthienne* est très amie de la bouteille, tient une sage conduite dans l'*Andrienne*. Et Térence, qui a imité les deux pièces à la fois, n'a pas su donner d'unité à ce personnage : tantôt dans sa pièce il est peu intéressant, tantôt il est orné de toutes les vertus ; le caractère varie suivant les parties qu'a imitées Térence. — Cette comparaison entre l'*Andrienne* et la *Périnthienne* est donc fort curieuse. Nul doute que nous n'ayons à faire à la *Périnthienne*, car le vieillard dit, dans un certain passage, à son esclave : « Ainsi tu croyais me tromper facilement ? Tu me croyais aveugle, et ton mérite alors n'était pas grand à tromper un tel niais ? — Eh bien ! maintenant je vais te faire voir combien je le suis..... » Or Athénée cite le vers où le vieillard retourne contre lui les vanteries de Daos. Il est regrettable que nous ne possédions pas davantage de cette comédie.

Les lambeaux de manuscrit de Saint-Pétersbourg qu'a publiés M. Iernstedt (je vous en ai parlé à propos de l'un deux que l'on voulait insérer à tort dans l'*Arbitrage*) donnent une partie du prologue d'une pièce célèbre : *l'Apparition* ou *le Fantôme*, Φάσμα. Les apparitions sont un élément d'intérêt dont la comédie nouvelle s'est souvent servie : je vous renvoie au *Mostellaria* de Plaute. Un esclave empêche son maître de rentrer chez lui, parce que, pendant son absence, le fils festoie avec amis et courtisanes ; et pour l'arrêter il lui raconte qu'un fantôme est apparu dans la maison et qu'on a découvert qu'un crime y avait été jadis commis : aussi nul n'entre-t-il plus dans la maison. Chez Ménandre il s'agit d'une apparition bien différente. Donat, le commentateur de

Térence, nous a laissé une analyse de la pièce à propos des moqueries qu'adresse Térence à son rival Luscius Lanuvinus qui usait si malheureusement du procédé des apparitions. Une jeune femme a eu jadis une aventure : l'aventure ordinaire. Elle a eu une fille qu'elle a fait élever tout à côté par un ami. Pour voir facilement son enfant, elle a fait percer le mur qui sépare les deux maisons, et elle a mis à cet endroit une petite chapelle où elle feint de venir sacrifier lorsqu'elle veut voir sa fille. Des guirlandes et du feuillage dissimulent l'ouverture : on n'y a sans doute jamais regardé de bien près. Mais le jeune Phidias voit un jour, par cette ouverture, la jeune fille ; il s'imagine tout d'abord que c'est un φάσμα . Mais il reconnaît vite son erreur. Il s'éprend de la jeune fille, et leur amour est le sujet de la pièce. Nous avons un court fragment du prologue de cette pièce. M. Körte pense que c'est un dialogue entre deux personnages allégoriques, comme dans le *Trinummus* où dialoguent Luxuria et Inopia. Mais cette intéressante hypothèse est très incertaine. Dans la scène suivante apparaît la jeune fille que Phidias croyait être un fantôme ; et aussi Phidias qui critique et gourmande vertement un esclave : c'est sans doute un de ces fils de famille que Ménandre a aimés à représenter et que nous avons trouvés déjà dans les comédies étudiées.

Je néglige beaucoup d'autres fragments récemment découverts et que l'on attribue, avec plus ou moins de raison, à Ménandre ; l'un deux où apparaît un personnage très défiant serait de la comédie dont nous ne connaissons que le titre Ἄπιστος. J'arrive au *Campagnard*, Γεωργός, qui a été publié par M. Nicole en 1898. Ces fragments avaient été achetés à un fellah qui disait les avoir trouvés à Abydos. Mais je vous ai dit déjà combien peu il fallait se fier à des récits le plus souvent mensongers. Nous possédons le début de la pièce.

Il faut traduire *le Campagnard* et non *le Laboureur*, car il s'agit d'un personnage qui vit aux champs ; c'est une sorte de bourru bienfaisant et grossier, type préféré de la comédie nouvelle et dont la comédie latine a encore grossi les traits. Il n'est pas ainsi chez Ménandre. — La pièce débutait par un monologue dont nous avons le commencement. Un jeune homme a une liaison avec une jeune fille pauvre, sa voisine. Mais son père veut le marier : de même dans l'*Andrienne*, Pamphile, qui a une liaison, est sur le point d'être marié de force par son père. Il est bouleversé, troublé. Mais comme avec beaucoup de loyauté et de délicatesse il a une certaine énergie, il prend une résolution. L'amoureux de Ménandre est aussi fin mais moins énergique ; il est sans

courage et tremblant devant son père. Dans son monologue il mettait le spectateur au courant de la situation. Sa maîtresse est fille d'une femme très pauvre. Elle a un frère plus jeune qui est à la campagne chez le γεωργός et dont le travail fait subsister la famille. Or le père de l'amoureux veut le marier avec sa sœur qui est du même père, non de la même mère ; il semble d'ailleurs qu'il s'agit non d'une seconde femme légitime, mais d'une concubine. De tels mariages entre frère et sœur étaient autorisés par la loi athénienne. — Et voici ce qu'il dit :

« — Je n'étais pas méchant et je ne croyais pas... Alors le petit jeune homme séjournait aux champs. Mais un accident survint qui m'a perdu, pendant qu'une affaire m'avait forcé à faire une absence à Corinthe. Je suis revenu à la nuit, et je trouve mon père en train de préparer un autre mariage pour moi. Les images des dieux sont déjà couronnées ; mon père sacrifie à l'intérieur. Il me destine sa fille ; car j'ai une sœur consanguine née de la femme que mon père nourrit maintenant à la maison. Je ne sais quel remède trouver à ce malheur inévitable. Me voici cependant, je suis sorti de la maison sans rien dire. Mais si je renonçais à l'épouser, je me conduirais mal envers ma chère... ; ce serait avoir une conduite impie. Je voudrais frapper à sa porte et, au moment de le faire, je recule : j'ignore si son frère n'est pas revenu de la campagne et ne se trouve pas ici. Il faut tout prévoir. Allons, éloignons-nous ; réfléchissons encore au moyen d'éviter ce mariage. »

Arrive alors Myrrhiné, mère de la jeune fille, et sa vieille nourrice Philinna :

« M. — Philinna, je te parle comme à une amie ; je te dis tous mes secrets : voilà ma situation.

P.— Oui, par les deux déesses ! en t'écoutant, ma fille, peu s'en faut que je n'aille à cette porte appeler cet imposteur et lui dire tout ce que je pense.

M. — Ne fais pas cela, Philinna, qu'il aille se promener !

P. — Se promener ! qu'il aille se pendre ! le scélérat ! après avoir fait tort à ta fille, se marier ainsi !

M. — Voici leur esclave Daos qui arrive à propos. Retirons-nous un peu à l'écart, par ici. »

Arrive Daos, l'esclave du père du jeune amoureux et qui apporte des fleurs pour les noces. La scène est fort jolie, et le dialogue qui suit est un des plus spirituels et des plus émouvants que Ménandre ait écrits. Puis un incident imprévu vient compliquer l'intrigue, et Ménandre sait de son intervention tirer un excellent parti. Voici les vers que prononce Daos dans un court monologue,

que l'antiquité admirait justement, et qu'elle avait souvent reproduits.

« D. — Je ne crois pas qu'on puisse cultiver un champ plus religieux que le nôtre. Il produit le myrte, le beau lierre, toutes les fleurs que voici. Y semez-vous autre chose ? Il vous rend exactement, loyalement même mesure, rien de plus. — Hé ! Syrus, dépose à la maison tout ce que nous apportons. Tout cela est pour la noce. — (*Il aperçoit Myrrhiné.*) — Ah ! Myrrhiné, bonjour !

M. (*qui s'est avancée*). — Bonjour, Daos ! »

Et Daos se met à plaisanter. Puis il a, dit-il, une bonne nouvelle à lui annoncer ; mais il s'y prend si mal qu'elle s'effraie d'abord.

« D. — Je ne te voyais pas, noble et digne femme ! Que fais-tu ?.. Je veux que tu aies les prémices de quelques bonnes paroles, de quelques événements qui tourneront bien, si les dieux le veulent. Je veux être le premier à te les dire. Cléainète, sache-le, celui pour qui travaille ton garçon, hier en bêchant dans sa vigne, il s'est entamé la jambe, tout bellement.

M. — Malheureuse que je suis.

D. — Courage, écoute la fin. La blessure, au bout de trois jours, a produit une tumeur, le vieillard a eu la fièvre ; il était très mal.

P. — Va-t'en au diable avec tous les bonheurs que tu annonces.

D. — Tais-toi, la vieille. — Il lui fallait alors quelqu'un qui le soignât. Ses serviteurs, des barbares, en portaient déjà le deuil ; mais ton fils, comme s'il l'eût tenu pour son père, lui a donné des médicaments, des onguents, l'a frictionné, l'a lavé, lui a apporté à manger, l'a réconforté et remis sur pied à force de soins, alors qu'il semblait au plus mal.

M. — Le cher enfant !

D. — Oui, par Zeus ! Notre homme cependant, une fois remis, tandis qu'il se reposait chez lui et faisait trève à la biche et à ses fatigues, — c'est un vieillard qui mène une vie bien dure, — s'informe de la situation du garçon qu'il n'ignorait peut-être pas tout à fait. Le jeune homme lui en fait le tableau, et il fait mention de sa sœur, de toi, de ta pauvreté. Notre homme s'est senti ému, et il a cru qu'il ne devait rien épargner pour témoigner sa reconnaissance des soins qu'il avait reçus ; il a eu conscience de sa vieillesse, de sa solitude. Il a promis d'épouser la jeune fille. Voilà la somme de tout mon discours. Ils vont venir ici ; et il s'en retournera avec vous à la campagne ; vous aurez fini de lutter avec la pauvreté, cette bête fâcheuse et rétive — et cela, à la ville ; car il faut être riche, ou bien vivre où l'on aura le moins de

témoins possible de sa misère. Ce qu'il faut en pareil cas, c'est la campagne et la solitude. Voilà la bonne nouvelle que je voulais t'annoncer. Salut !

M. — Salut, Daos !

P. — Mais qu'as-tu donc, ma fille ? Pourquoi aller et venir en te broyant les mains.

M. — Pourquoi ? pourquoi ? Philinna, je ne sais plus ce que je dois faire. »

Cette bonne nouvelle, en effet, compliquait la situation, puisque la jeune fille que Cléainète veut épouser est la maîtresse de notre amoureux.

Le dernier vers est malheureusement mutilé et il a prêté à toutes sortes de conjectures, ainsi que les fragments antérieurement connus, sur la suite de la pièce. Le bon Cléainète, le campagnard, était évidemment un caractère sympathique : c'est lui qui prononçait le fragment suivant (Koch, fr. 97).

« Je suis un paysan, je ne le nie pas, et je n'ai pas grande expérience des choses de la ville, mais mon âge m'a instruit. »

Vous imaginez bien qu'il n'épousait pas la fille de Myrrhiné ; celle-ci devait être unie à son amant selon la règle de toute bonne comédie ; mais Cléainète ne venait évidemment pas pour rien de la campagne. Il jouait sûrement son rôle dans quelque reconnaissance, qui devait se produire à la fin de la pièce, comme c'est aussi l'habitude. Ces fragments du *Campagnard* font donc naître des questions intéressantes ; ils nous montrent aussi des personnages aux traits individuels très nets ; cette comédie devait être un excellent exemple de l'art de Ménandre.

Le tableau que je vous ai présenté de la comédie nouvelle est forcément incomplet puisque je ne vous ai parlé que du seul Ménandre, et même que de ses comédies récemment découvertes. Mais je me suis volontairement limité, pensant qu'il serait plus intéressant de vous présenter seulement les importants fragments retrouvés depuis cinq ou six ans, et de résumer les nombreuses études dont ils ont été l'objet. Nous connaissons en effet assez bien les intrigues de ces comédies pour que nous en puissions goûter le développement. Mais si vous désirez un tableau d'ensemble de la comédie nouvelle. je ne puis que vous recommander la lecture du livre de M. Legrand, *Daos ;* il en a étudié le monde, les personnages, les intrigues, les relations avec la vie réelle, les conventions, la structure des pièces, la mise en scène, le décor ; bref, son étude est des plus complètes. Il a complété ses analyses par d'ingénieux rapprochements avec la comédie latine, les dialogues de Lucien, les lettres d'Alciphron. Il a

excellemment ramassé toutes nos connaissances actuelles. Sa méthode, souvent indirecte, devait être maniée avec habileté et prudence ; il est arrivé à des conclusions très vraisemblables, et son livre demeurera longtemps celui auquel tous devront recourir. Mais dans cette étude Ménandre courait le risque de ne point être assez vivement dégagé, et je me suis attaché à lui seul parce qu'il a son originalité propre. Je vous ai mis le plus possible en contact direct avec les textes. Car tandis que nous pouvons à peine conjecturer ce que valent Diphile ou Philémon, résumer leurs procédés familiers, leurs thèmes ordinaires, nous entendons directement les accents du talent de Ménandre. Nous ignorons beaucoup encore de lui ; mais déjà nous le connaissons mieux. Nous le goûtons davantage chaque jour à mesure que nous le relisons, car son art, tout en nuances, nous charme plus qu'au premier jour, où nous étions tout joyeux de la fraîche découverte. C'est un art qui vous conquiert peu à peu et s'insinue lentement dans votre esprit.

Enfin, pour résumer ses mérites, je dirai d'un mot qu'il a le don de la vie. Il fait vivre tout ce qu'il touche ; si les conventions sont grandes, les caractères et l'action sont vrais. Ménandre a un regard clair et sûr, et il observe choses et gens avec sympathie. Souvent, légèrement ému, il est agréable sans fadeur. Ce charme délicat est le caractère de son théâtre où se mélangent naturellement un comique discret et une émotion sobre. C'est la vie reproduite par un observateur très fin et rendue avec beaucoup de vérité. Et ne sont-ce pas les qualités, de toute la littérature attique, des parties les plus délicates d'Aristophane, les qualités de Platon, de Lysias ? Aussi je ne puis mieux conclure qu'en revenant au mot que M. Croiset donna pour titre à son article sur Ménandre : *le Dernier des Attiques.*

---

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## La politique de Napoléon III en Amérique.

Depuis la fin du conflit avec Rosas, le gouvernement français n'a eu aucune relation politique avec les Etats américains, mais seulement des relations commerciales. Après 1858 des guerres civiles éclatent dans les deux grands Etats de l'Amérique du Nord. Aux Etats-Unis la guerre de Sécession, au Mexique la guerre entre les conservateurs catholiques et le parti républicain et anticlérical de Juarez. Napoléon profite de cette situation pour essayer d'intervenir directement.

*Documents.* — Ils sont abondants et complets.

Pour les Etats-Unis, les *récits* des envoyés de la Confédération du Sud se trouvent dans Bulloch : *Secret service of the Conf. South. in Europa*, — et dans Callaham : *Diplom. history of the Southern Conf.* — Rhodes : *History of the United States*, t. IV, 1906, donne la correspondance du gouvernement fédéral.

Pour le Mexique : *Executive documents*, publiés par le gouvernement ; *Papiers secrets* des Tuileries ; — de Keratry : *l'Elévation et la Chute de Maximilien*, 1867 [l'édition allemande contient des pièces qui ne se trouvent pas dans l'édition française] ; — Lefèvre : *Documents de la secrétairerie privée de Maximilien ;* — de Keratry : *la Contreguerilla française au Mexique*, 1868 ; — Bibesco : *Au Mexique en 1862* ; — Domenech : *Histoire du Mexique* (3 vol.) ; — Niox : *l'Expédition du Mexique* (1874) ; — Bancroft : *Hist. of Mexico*, donne des analyses de documents officiels et une bibliographie.

Exposés : La Gorce, Ollivier.

Nous allons voir : 1° comment la France a essayé d'intervenir aux Etats-Unis et est intervenue effectivement au Mexique ; 2° comment cette intervention a abouti à la création d'un Empire soutenu

par une armée française ; 3° comment, enfin, la France, engagée dans des conflits qu'elle n'avait pas prévus, s'est vue contrainte de retirer son armée et de laisser détruire l'Empire mexicain.

I. — La question se pose en même temps pour les deux pays.

1° Aux Etats-Unis elle est posée par la guerre de Sécession. Les Etats du Sud, organisés en confédération séparée, demandent à être reconnus comme belligérants. Ils envoient sur un navire anglais deux agents, l'un pour l'Angleterre, l'autre pour la France; mais ceux-ci sont capturés par un croiseur fédéral. Le gouvernement anglais déclare que cette capture est illégitime, et, soutenu par la France, exige du gouvernement fédéral et obtient que les deux envoyés soient relâchés. L'agent Slidell s'établit à Paris et entre en relations avec la cour et les ministres. Napoléon inclinait à reconnaître l'existence de la Confédération du Sud, principalement pour des raisons économiques. Le Sud était en effet l'unique fournisseur du coton nécessaire aux industries françaises, et la guerre avait eu pour résultat, non seulement d'entraver la culture de cette plante, mais d'en empêcher l'exportation, car les croiseurs fédéraux bloquaient tous les ports. En 1862 une grande crise éclate dans l'industrie française du coton ; les usines s'arrêtent et en Normandie les ouvriers se trouvent sans travail. Il y avait aussi des raisons politiques : Napoléon, inquiet de la force grandissante de la République américaine, trouvait avantageux de la laisser se scinder en deux nations, et dans son personnel nombreuses étaient les sympathies pour les gentlemen du Sud, gens de bonnes manières, moins démocrates que ceux du Nord qui sont en général détestés parce que républicains, protestants et commerçants.

Napoléon accorde trois entrevues à Slidell ; le 17 juillet 1862, à Vichy, Slidell cherche à profiter de l'affaire du Mexique, et outrepassant ses instructions promet un appui formel à l'Empereur contre Juarez ; il offre également cent mille balles de coton à condition qu'en retour une force navale française forcera le blocus. Napoléon hésite devant ces offres et, le 22 octobre, à Saint-Cloud, il consent à intervenir, mais d'accord avec l'Angleterre et la Russie, pour imposer un armistice aux belligérants. Mais lord Russell refuse nettement son concours, tandis que la Russie ne cache pas qu'elle est favorable au gouvernement fédéral.

La nouvelle arrive sur ces entrefaites d'une défaite des troupes du Nord à Fredericksbourg, et, la crise cotonnière continuant en Normandie, Napoléon décide d'offrir sa médiation ; il fait auprès du gouvernement fédéral une démarche officielle qui est accueillie par un refus poli. Mais le Congrès ne garde pas la même réserve

et déclare qu'il considérera comme hostile toute intervention étrangère. Napoléon n'ose pas agir seul. Il laisse Slidell préparer en France des navires qui seront envoyés sur la côte américaine, puis renonce à toute action, lorsqu'en novembre 1863 la défaite des confédérés apparaît comme certaine.

Tous les essais d'intervention ont avorté, mais l'action de la France n'est pas restée sans conséquences ; elle a violemment irrité le gouvernement fédéral et lui a donné l'impression que la politique de l'Empereur n'était pas loyale.

2° Au Mexique où, depuis la proclamation de l'Indépendance les guerres civiles ont été fréquentes, surtout entre généraux qui se disputent la possession du pouvoir, la guerre est commencée depuis 1858 entre deux partis : le parti conservateur, composé des grands propriétaires et du clergé, qui réclame le maintien des privilèges et immunités ecclésiastiques et un gouvernement centraliste, — et le parti fédéraliste qui a fait voter la constitution de 1857, créant, à l'imitation de la constitution américaine, 27 Etats, et dont le chef est Juarez. C'était un Indien des montagnes du Sud, très intelligent, devenu avocat, gouverneur de sa province et vice-président de la République. Le président ayant trahi la constitution, Juarez se proclame président, entre en lutte ouverte avec le clergé et, par la loi de 1859, fait décider la nationalisation des biens du clergé, la suppression de ses privilèges et la fermeture des couvents. Il veut réaliser, comme aux Etats-Unis, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. — Devant l'insurrection qui éclate, il se réfugie à Vera-Cruz, et le gouvernement fédéral le reconnaît en lui promettant son appui.

Les insurgés conservateurs sont maîtres d'une grande partie du pays, — mais Juarez se maintient sur la côte. Le président illégal, Miramon, conclut un emprunt avec le banquier suisse Jecker, pendant que Juarez reconquiert presque tous les Etats qui se sont révoltés et rentre à Mexico en 1861. Mais le gouvernement n'a plus d'argent et se voit obligé de suspendre les paiements aux créanciers étrangers ; aussi les agents des gouvernements européens protestent-ils et demandent une intervention par la force, intervention qui, comme cela s'était fait avec les gouvernements de l'Amérique latine, n'aurait aucun caractère politique. Les relations diplomatiques sont rompues.

Le gouvernement français est entraîné à une intervention plus active. Son agent, M. de Saligny, catholique fervent, a pris parti pour les conservateurs contre la constitution de 1857, et à Paris le gouvernement lui-même est entré en relations avec les émigrés mexicains et avec un envoyé de Miramon, Almonte, fils naturel

du curé Morelos. Il voit l'empereur et l'impératrice à qui il déclare que le Mexique est monarchiste et que seule la crainte des Etats-Unis le retient. Mais la guerre, où la grande république du Nord se trouve engagée, laisse pour l'instant le champ libre : il faut en profiter. Napoléon est séduit par l'idée de la création d'un empire au profit de Maximilien d'Autriche et saisit avec empressement l'occasion d'être agréable à François-Joseph. D'autre part Morny, qui a été intéressé par Jecker à la créance de Miramon, est partisan décidé de l'intervention.

3° Le gouvernement français accepte le projet d'expédition et offre à l'Espagne et à l'Angleterre d'opérer en commun. L'Espagne consent et précise que le but de l'intervention n'est pas seulement économique, mais aussi politique, et qu'il convient d'organiser au Mexique un véritable gouvernement. Quant à l'Angleterre, seule la question du remboursement des créances l'intéresse, et elle n'accepte de signer la convention de Londres que si l'on prend l'engagement de n'exercer dans les affaires intérieures du Mexique aucune influence de nature à porter atteinte au droit de la nation de choisir et de constituer librement la forme de son gouvernement. Les Etats-Unis, pressentis d'accéder à la convention, refusent catégoriquement leur appui.

L'expédition débarque à Vera-Cruz ; il n'y a pas de télégraphe et les gouvernements sont obligés de laisser une grande initiative à leurs agents diplomatiques. L'Angleterre a donné à son chef militaire des instructions formelles, lui recommandant de ne pas suivre les alliés à Mexico ; la France et l'Espagne, au contraire, sont décidées à agir : « Si la partie saine de la population, fatiguée d'anarchie et avide d'ordre, était disposée à tenter un effort pour sortir de l'état de dissolution sociale..., loin de décourager ces tentatives, on devra leur accorder un appui moral. »

Les gouvernements publient une proclamation et veulent, dans un *ultimatum*, fixer les sommes qu'ils réclament ; mais les exigences de l'Espagne et de la France qui tient au remboursement de la créance Jecker, sont folles ; l'Angleterre refuse de les approuver, et, des longues négociations qui s'engagent, résulte une note collective assez vague où l'on ne fixe pas de chiffres ; les puissances se contentent de proposer au gouvernement mexicain d'entrer en rapports avec lui et demandent un lieu de campement pour les troupes, moins malsain que ne l'est celui de Vera-Cruz, jusqu'au moment où le Mexique aura terminé sa réorganisation.

Le gouvernement de Juarez prend un décret contre les « complices de l'invasion » qui seront punis de mort ; mais il n'a pas

d'armée, il négocie et signe avec l'Espagne la convention de la Soledad qui règle le lieu des négociations et admet le principe des réclamations des alliés. France et Angleterre protestent contre le général Prim et Napoléon envoie des renforts conduits par Almonte. Saligny, ennemi personnel de Juarez, triomphe et organise un soulèvement. Le général Prim proteste contre le projet qui s'affirme d'une révolution monarchique et s'entend avec l'agent anglais qui l'appuie. Le désaccord est officiel entre la France et ses deux alliés, et le chef de l'expédition française envoie une sommation à Juarez ; comme condition préalable à toute négociation il exige : 1° une amnistie politique ; 2° l'occupation de Mexico par les troupes alliées pour y protéger la paix et les commissaires des puissances qui se réuniront pour se concerter sur le meilleur moyen de consulter les vœux sincères du pays.

Russell est en désaccord formel avec Napoléon ; il ordonne à son agent de ne pas appuyer la créance Jecker et à l'amiral anglais de se réembarquer, pendant que Saligny obtient que Napoléon prenne parti contre Juarez pour les conservateurs. L'expédition change alors de but ; malgré les protestations de Prim et de Wicky, Saligny rompt avec Juarez, et l'Espagne et l'Angleterre abandonnent l'expédition (fin avril).

L'intervention à trois pour régler une créance se transforme en une intervention de la France seule pour régler le gouvernement intérieur du Mexique, et ce changement est indiqué dans deux notes remises au gouvernement mexicain : dans l'une l'Angleterre et l'Espagne annoncent qu'elles agiront indépendamment de la France, et dans l'autre les envoyés français refusent d'éloigner Almonte, comme l'avait demandé Juarez, sous prétexte qu'il a été chargé par Napoléon d'une mission officielle de paix. La réponse ferme du gouvernement mexicain amène l'envoi d'une proclamation qui est une déclaration de guerre : « Nous ne confondons pas le peuple mexicain avec une minorité oppressive. » Juarez prend des mesures de défense.

L'armée française saisit un prétexte pour ne pas observer la convention de la Soledad, et s'avance à l'intérieur du pays. Mais elle se heurte à une défense énergique devant Puebla et est repoussée. Le général français, mécontent de n'avoir pas été soutenu par les insurgés, se retire sur Orizaba et proteste contre les promesses que les émigrés ont faites.

II. — Le gouvernement, compromis par l'échec de Puebla, se décide à faire la conquête du Mexique et à y établir un Empire par la force.

1° Napoléon prend nettement parti pour les conservateurs.

et forme un corps de 30.000 hommes. Il envoie au général du corps expéditionnaire l'ordre de suivre la politique de Saligny, mais le ministre de la Guerre reçoit de l'officier envoyé pour préparer le débarquement à Vera-Cruz des renseignements sur le mécontentement général des officiers contre Saligny qu'ils accusent d'avoir trompé l'empereur. Aux difficultés qui vont naître de ce conflit entre militaires et diplomates s'ajoutent les difficultés intérieures, car à l'occasion de la demande de crédits, l'opposition proteste violemment contre cette expédition inutile et injuste.

L'expédition débarque en septembre 1862, précédée d'une proclamation rédigée en espagnol : « Ce n'est pas au peuple mexicain que l'on vient faire la guerre », et rejoint le corps d'armée de l'intérieur. Des auxiliaires mexicains sont instruits et organisés. — La guerre se réduit à une opération militaire contre Puebla (mars-mai 1863) ; la ville, fortement mise en défense, résiste quelque temps, puis capitule. Juarez s'enfuit de Mexico où les troupes françaises entrent le 10 juin, aux acclamations des conservateurs.

2° Les Français essaient de créer un gouvernement légal ; mais Napoléon hésite ; il donne l'ordre au chef de l'expédition d'organiser une consultation de la population dans les formes qu'il préférera, et marque sa préférence pour un régime libéral avec la liberté des cultes. Saligny se borne à créer une junte administrative de trente-cinq membres qui nomme un gouvernement provisoire de trois membres.

La guerre régulière est terminée, mais les Mexicains continuent une guerre de guérillas. Aussi un décret établit-il des cours martiales qui procèdent à des exécutions sommaires.

Pour établir le gouvernement définitif on n'ose pas courir les risques d'une élection ; la junte convoque une assemblée de 215 notables qui se prononcent pour l'établissement de l'Empire avec Maximilien, et un gouvernement provisoire avec une régence est créé en attendant son arrivée.

La question dominante est celle des biens et des privilèges du clergé ; elle devient l'occasion d'un conflit entre le gouvernement français et les conservateurs mexicains. Ces derniers voudraient non seulement rendre ses biens au clergé, mais lui restituer toute son ancienne puissance. Le général Forey écrit à l'empereur qui, brusquement, rappelle Saligny ; il proteste contre les cléricaux et demande que le plus grand nombre possible de Mexicains soit consulté pour ratifier le choix de Maximilien. Napoléon est mécontent des mesures arbitraires du gouvernement provisoire qui a constaté

insuffisamment les volontés du peuple, et lorsque Maximilien reçoit en Autriche les délégués mexicains qui lui offrent la couronne, il exige lui aussi que la nation tout entière pût exprimer librement sa volonté de ratifier le vœu de la capitale.

A Mexico le conflit continue entre la Régence et le général en chef des troupes françaises, Bazaine qui, malgré la menace d'excommunication que lui fait l'archevêque, refuse de rendre au clergé les biens qu'il réclame.

3° Pour établir l'Empire on a renoncé à une élection régulière, et on cherche à y suppléer par l'adhésion de notables. L'armée joue son rôle et contraint les hésitants d'adhérer. Mais Bazaine, en transmettant à Paris le résultat de cette consultation, fait remarquer qu'elle n'est pas issue du suffrage universel, et Napoléon, à nouveau, exige un plébiscite. Il en est ainsi fait, mais Bazaine à son tour n'ose plus s'engager, par crainte des guerillas, et décide qu'on s'en tiendra aux procès-verbaux d'adhésion. Maximilien se regarde dès lors comme élu, visite les cours où il est reçu en souverain et renonce solennellement à ses droits à la couronne d'Autriche, mais se brouille avec son frère.

Pour se maintenir dans son empire Maximilien a besoin d'argent ; il emprunte 210 millions avec un intérêt de 6 0/0, et entre à Mexico le 12 juin 1864. Napoléon aurait voulu faire sanctionner par un vote l'acceptation de Maximilien, mais s'en abstient, sur le conseil de Bazaine, pour ne pas remettre en question un fait accompli. — A son arrivée au Mexique Maximilien trouve le pays soumis presque en entier, sauf dans les districts du Nord où Juarez continue la lutte avec les secours qu'il reçoit des Etats-Unis, et dans le Sud où commande Porfiro Diaz. — Il est reçu avec enthousiasme. On lui envoie de toutes parts des députations et des adresses. Il essaie d'établir un gouvernement national, en dehors des partis, prend des ministres libéraux et accorde une amnistie.

III. — Mais à peine est-il établi que l'Empire est ébranlé par des conflits qui rendent bientôt la situation de Maximilien intenable, et décident Napoléon à l'abandonner.

1° Le clergé est mécontent que Maximilien ait pris des ministres hors du parti conservateur, et la question des biens est toujours pendante. Le pape envoie un nonce de Rome qui, au nom du Saint-Siège, exige que la religion catholique soit proclamée religion d'Etat et que le clergé soit remis dans son ancienne puissance. En vain Maximilien propose un concordat analogue à celui qui régit la France ; le nonce n'a pas de pouvoir pour le discuter, et reproche à Maximilien de continuer la politique de Juarez. L'empereur veut alors résoudre la question des biens par une loi qui

ratifiera les ventes qui ont été faites, mais un conflit éclate entre le nonce et le ministre de la Justice. Le 7 janvier 1865 un décret soumet les bulles et les actes émanant de Rome à l'acceptation du gouvernement, malgré la protestation du nonce, et les décrets de février proclament la religion catholique religion d'Etat, avec tolérance pour les autres religions, et chargent en même temps le Conseil d'Etat de régler l'attribution définitive des biens. Maximilien essaie de conclure directement avec le pape à qui il envoie une ambassade, mais la cour de Rome soutient le nonce.

2° Un conflit éclate avec les Français. Des difficultés s'élèvent entre les autorités mexicaines et les officiers français. Napoléon conseille à Maximilien de réunir un congrès national pour se faire investir de la dictature avec un vote de confiance, mais Maximilien refuse le 27 décembre 1864. Il divise l'empire en 50 départements et en 8 divisions militaires par le décret du 3 mars.

Le conflit devient aigu sur la question d'argent. Le gouvernement français réclame le remboursement des créances et refuse le délai que Maximilien sollicitait; il consent seulement à ce qu'un emprunt soit contracté en France par le Mexique, sous sa garantie morale. Mais les 250 millions souscrits et dont Maximilien ne reçoit que 173 ne suffisent pas à ses besoins et les expéditions militaires ont bientôt tout dévoré,

Maximilien s'en plaint : « la guerre a englouti trop d'argent », écrit-il, et il demande à ne rembourser qu'une partie des créances (25 millions sur 40). Les officiers français continuent les opérations contre les républicains, lèvent des amendes et réclament des mesures énergiques. Maximilien leur accorde enfin le décret draconien du 3 octobre 1865, qui traduisait devant les cours martiales non plus seulement les insurgés pris les armes à la main, mais ceux qui étaient simplement suspects d'appartenir à une bande. Bazaine approuve chaudement et recommande aux officiers de ne pas faire de prisonniers et d'accomplir les « représailles nécessaires ». Bientôt les généraux Ostréga et Salezar et deux colonels sont fusillés.

Mais la situation est sans issue. Le pays ne peut se rétablir et fournir des recettes suffisantes que s'il est pacifié, et il ne le sera pas tant qu'il sera parcouru par les troupes françaises. Par contre, si on les rappelle, Maximilien n'aura plus assez de forces pour se maintenir. S'il se plaint des opérations, il ne veut pas du retrait de l'armée. Napoléon est excédé de cette intervention qui s'éternise et prépare le rappel de ses troupes, rappel qu'il annonce dans son discours d'ouverture de la session des chambres de 1865.

3° Le conflit qui éclate avec les Etats-Unis hâte le dénouement.

Dès le début de l'occupation française les Etats-Unis ont protesté et le Congrès a violemment manifesté sa réprobation en 1864 ; sans doute le gouvernement a fait atténuer par le Sénat la vivacité de la protestation, car il était encore occupé par la lutte contre les Etats du Sud. Mais la guerre terminée, il reprend toute sa liberté d'action. Il soutient Juarez qui s'est retiré à la frontière nord du Mexique, refuse de reconnaître Maximilien, soi-disant empereur du Mexique, et proteste énergiquement auprès du gouvernement français, le 6 novembre 1865. Napoléon n'ose pas s'engager dans un conflit et offre de retirer ses troupes sous garanties. Les Etats-Unis refusent et répondent par une déclaration catégorique qui prouve leur intention de ne pas laisser l'occupation se prolonger. Napoléon se résigne à céder, mais cherche à faire garantir par les Etats-Unis la neutralité du Mexique ; nouveau refus ; il s'incline et envoie une mission chargée de préparer le rapatriement du corps expéditionnaire. — Les républicains reprennent alors l'offensive dans tous les pays éloignés de Mexico, au nord et au sud.

Napoléon, craignant pour l'avenir, voudrait engager Maximilien à renoncer au Mexique ; irrité, celui-ci refuse et se regarde comme devenu Mexicain. Feignant de croire que Maximilien a une armée suffisante (43.000 hommes sur le papier), Napoléon donne l'ordre d'évacuation, et une réclamation des Etats-Unis abrège encore le terme de l'opération.

4° Maximilien envoie sa femme en Europe pour demander de l'aide ; elle arrive à Paris où elle n'obtient rien, pas plus qu'à Rome, pendant que Maximilien essaie de résister avec ses propres forces. A la guerre et à la marine il place deux officiers français et se tourne vers les seuls Mexicains décidés à la lutte, les conservateurs. Le général Castelnau est envoyé au Mexique avec pleins pouvoirs pour régler les détails de l'évacuation, et prendre toutes les mesures nécessaires.

Castelnau s'aperçoit vite que toute résistance de Maximilien est impossible et il lui conseille de négocier avec Juarez. L'insuccès d'un nouvel emprunt fait réfléchir Maximilien, mais sur les instances de son nouveau secrétaire le P. Fischer et des conservateurs, au reçu surtout d'une lettre d'Autriche lui représentant que sa présence là-bas serait impossible, il se décide à rester. — Une nouvelle tentative de Castelnau et de Bazaine pour l'inviter à abdiquer n'est suivie d'aucun résultat. Toutes les forces mexicaines sont désorganisées par le départ des troupes françaises qui emportent tout avec elles, et sont autorisées à laisser s'embarquer les légions autrichienne et belge, si elles le désirent. Les poudres que l'on ne

peut emporter sont noyées sur l'ordre de Castelnau; les pièces de campagne elles-mêmes sont détruites.

5° Le départ de l'armée française amène la catastrophe. Les républicains occupent presque tout le pays; Maximilien ne possède plus que Vera-Cruz, Puebla, Mexico, Queretaro. Il veut pourtant remporter un succès qui lui permette d'abdiquer avec honneur et tente un coup de main à Queretaro. Mais il est assiégé par deux armées et capitule bientôt. Mis en jugement, il est condamné à mort et fusillé avec deux généraux malgré les prières des gouvernements européens.

Cette catastrophe produit une impression pénible sur l'Empereur et sur l'Impératrice qui se montre très irritée et redoute beaucoup pour l'avenir. L'opinion a en effet l'impression d'un échec personnel de l'Empereur, et son mécontentement grandit avec l'irritation des porteurs de l'emprunt non payé. — En Amérique les Etats-Unis sont mécontents, et le principal résultat de l'aventure mexicaine est de consolider au Mexique le parti fédéraliste et de préparer le règne de Porfirio Diaz.

---

# Les moralistes français du XVI^e au XVIII^e siècle

**Cours de M. A. GAZIER,**

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Pierre Nicole.

Il est impossible, lorsqu'on étudie Pascal, de ne pas mentionner Antoine Arnaud et Pierre Nicole. C'est pour défendre Arnauld que Pascal écrivit les *Provinciales*. Et Nicole, qui fut pendant vingt-cinq ans le fidèle Acathe d'Arnauld, fut l'éditeur, le traducteur, le commentateur des *Provinciales*. — Mais Antoine Arnauld, l'intrépide batailleur, l'homme qui travailla durant soixante années parce qu'il avait, disait-il, « l'éternité tout entière pour se reposer », Antoine Arnauld ne fut pas un moraliste. Les quarante-trois gros volumes in-quarto qui constituent son œuvre sont un véritable trésor pour l'histoire religieuse et l'histoire littéraire : pas un seul n'est un ouvrage de morale proprement dite.

Nicole, au contraire, bien que théologien et controversiste, s'est fait une place parmi les moralistes, au temps de Pascal et de La Rochefoucauld. Les *Essais de morale* et la *Continuation des Essais de morale* l'ont rendu célèbre comme moraliste, au sens où nous entendons le terme, et ont même fait tort au succès de ses autres ouvrages.

Il est né à Chartres en 1625. Fils d'un avocat homme de lettres, il fut instruit dans la maison paternelle et n'eut jamais d'autre maître que son père. Il ne fut pas instruit dans la mathématique ; son père lui apprit à fond les langues anciennes et lui fit connaître les auteurs classiques, surtout les auteurs latins. Il fut soumis dès son jeune âge à une double influence : son père, auteur de poésies extrêmement libres, était un franc païen ; sa mère, au contraire, était fort pieuse, et ses deux tantes étaient religieuses à Port-Royal. Comme son père, Nicole fut lettré ; comme sa mère et ses tantes, il fut toujours d'une extrême piété. Il fut destiné à l'Eglise, et son père s'y résigna. L'enfant, trop timide pour le barreau, fit ses études en théologie. — Nous n'avons pas à suivre Nicole dans ses premiers travaux. Il aspirait au doctorat en théo-

logie ; mais il dut s'arrêter en route : il ne fut ni docteur ni licencié : il resta simple bachelier, simple clerc tonsuré ; ce qui ne l'empêcha pas d'être un des premiers théologiens du XVII^e siècle. — Amené à Port-Royal par ses parents, il voulut rester simple solitaire et être avant tout un homme d'étude. Mais son talent le fit bientôt connaître au dehors. Il fut un des premiers maîtres de ces petites écoles dont Racine fut un des élèves les plus célèbres. Il écrivit des livres qui devaient servir à son enseignement, et en particulier cette fameuse *Logique* de Port-Royal, écrite en collaboration avec Arnauld et Pascal. En 1659 il publia à Cologne une édition des *Provinciales*, traduites en latin, et accompagnées d'un commentaire.

Jusqu'en 1668, Nicole défend Port-Royal contre ses ennemis ; tout en évitant la Bastille, il reste aux premiers rangs sur la brèche.

En 1666, accidentellement, il fit une première incursion dans le domaine de la vraie morale. Ce fut à l'occasion de la grande lutte contre Desmarets de Saint-Sorlin, affaire célèbre, qui fut un des épisodes fameux de la grande querelle entre l'Eglise et le théâtre. Nicole avait à combattre Desmarets, jadis romancier, poète épique et poète dramatique, qui, à l'âge de 70 ans, se transformait soudain en prophète, et prétendait être l'intermédiaire entre le Saint-Esprit et Louis XIV. Desmarets demandait à grands cris une Saint-Barthélemy des Jansénistes. Nicole, dans ses réponses, n'hésita pas à se servir d'arguments *ad hominem*, rappela son passé impie, sa comédie des *Visionnaires*, ses romans, et ses autres œuvres, qui faisaient de lui, selon toute évidence, un *empoisonneur* public. Racine, qui avait vingt-huit ans alors, et qui n'avait encore écrit que la *Thébaïde* et *Alexandre*, prit feu, et n'hésita pas à blâmer ses anciens maîtres. Il écrivit à ce sujet deux lettres, dont une seule fut publiée au XVII^e siècle. Nicole répondit par un traité de la *Comédie*, ouvrage curieux, où l'auteur fait à chaque instant œuvre de moraliste. Nicole le réédita plus tard, et le joignit aux *Essais*. La lutte s'interrompit alors pendant plusieurs années pour reprendre avec Bossuet en 1694 : elle se perpétuera, puisqu'elle dure encore aujourd'hui.

Vers le même temps (1666-67) la famille et les amis de Pascal travaillaient à l'édition des *Pensées*. Il faut noter ici un fait curieux : Nicole, qui avait parfaitement connu Pascal, a été tenu à l'écart par les éditeurs des *Pensées*, alors qu'Arnauld a joué dans ce travail un rôle considérable. C'est qu'en effet on se défiait de Nicole. Le bon Nicole était un timide, qu'un rien suffisait à faire trembler, et qui, bien souvent, ne trouvait toute sa force que lorsque l'adver-

saire était parti. On rapporte une anecdote amusante sur son peu de bravoure : Nicole, monté au haut d'un clocher, fut pris de vertige et conçut une terreur immense à l'idée qu'il fallait descendre: il dut s'asseoir, et, maintenu par ceux qui l'accompagnaient, se laisser glisser jusqu'en bas. — Il avait, au propre et au figuré, le vertige des hauteurs. Le génie de Pascal l'effrayait. S'il s'était occupé d'éditer les *Pensées*, il eût supprimé les plus hardies et les plus originales. On a bien agi en le tenant à l'écart. — D'ailleurs, Nicole n'a jamais senti la perfection de l'ouvrage. Il a écrit à M. le marquis de Sévigné une lettre qui ne laisse pas d'être assez inquiétante à cet égard :

« Quoique je souscrive, Monsieur, aux louanges que M. de R... a données à l'esprit de celle dont vous avez bien voulu que je visse le billet, je ne vous dissimulerai pas néanmoins que le plaisir que j'ai pris à le lire a été mêlé de quelque sorte de chagrin. Elle ne l'a pas fait naître, mais elle l'a renouvelé. C'est, Monsieur, que j'ai un secret dépit contre ces personnes d'esprit qui méprisent ceux qui en ont peu. Je pense que vous jugez bien que j'ai raison de m'intéresser pour eux : mais, quoi qu'il en soit, vous devez avouer, ce me semble, que l'on n'en a pas assez de pitié, et qu'il y a quelque chose de cette dureté dans ce billet. Car après ce jugement si précis que M^me de La F... porte, que *c'est méchant signe pour ceux qui ne goûteront pas ce livre*, nous voilà réduits à n'en oser dire notre sentiment, et à faire semblant de trouver admirable ce que nous n'entendons pas. Elle devait donc au moins nous instruire plus en particulier de ce que nous y devons admirer, et ne se pas contenter de certaines louanges générales, qui ne font que nous convaincre que nous n'avons pas l'esprit d'y découvrir ce qu'elle y découvre, mais qui ne nous servent de rien pour le trouver.

« Vous direz sans doute que l'on ne devait pas exiger d'elle qu'elle passât plus avant dans une lettre, et que parlant à vous et non pas à moi, il lui suffisait que vous l'entendissiez. Je reconnais tout cela ; mais vous ne sauriez empêcher aussi que quiconque m'avertit de ma bêtise, sans me donner le moyen de la diminuer, ne me fasse un peu de dépit. Cela est injuste, mais c'est une injustice naturelle qui mérite quelque condescendance. Et cette condescendance serait de tirer de la même personne un jugement plus particulier de l'écrit de M. Pascal, qui ne m'apprit pas seulement qu'il contient bien des choses admirables, mais qui me donnât plus de lumière pour les discerner. Car pour vous dire la vérité, j'ai eu jusqu'ici quelque chose de *ce méchant signe*. J'y ai bien trouvé un grand nombre de pierres assez bien taillées et

capables d'orner un grand bâtiment ; mais le reste ne m'a paru que des matériaux confus, sans que je visse assez l'usage qu'il en voulait faire. Il y a même quelques sentiments qui ne me paraissent pas tout à fait exacts, et qui ressemblent à des pensées hasardées que l'on écrit seulement pour les examiner avec plus de soin. Ce qu'il dit par exemple titre XXV, 15, que *le titre par lequel les hommes possèdent leur bien n'est dans son origine que fantaisie*, ne conclut rien de ce qu'il en veut conclure, qui est la faiblesse de l'homme, et que nous ne possédons notre bien que sur un titre de fantaisie. Car il n'y a nulle faiblesse à établir des lois de fantaisie dans les choses indifférentes qui demandent à être réglées seulement de manière ou d'autre, et à ne demeurer pas incertaines ; et quand on possède du bien sur un titre de cette sorte, on le possède avec une vraie et solide justice... Il suppose dans tout le discours du divertissement, ou de la misère de l'homme, que l'ennui vient de ce que l'on se voit, de ce que l'on pense à soi, et que le bien du divertissement consiste en ce qu'il nous ôte cette pensée. Cela est peut-être plus subtil que solide... Je pourrais vous faire plusieurs autres objections sur les *Pensées*, qui me semblent quelquefois un peu trop dogmatiques, et qui incommodent ainsi mon amour-propre, qui n'aime pas à être régenté si fièrement. »

Néanmoins, Nicole avait été vivement impressionné par la publication des *Pensées*. Car six mois plus tard, sous un pseudonyme, il publia un traité intitulé : *De l'éducation d'un Prince*, qui devint par la suite un second tome des *Essais de Morale*. Ce petit volume de 1670 est bien supérieur au traité de Le Vayer. C'est un ouvrage court, divisé en petits paragraphes, et qui contient une foule de réflexions souvent judicieuses, parfois profondes. C'est un livre à méditer, qui dénote chez l'auteur un esprit très ouvert. J'en citerai quelques passages :

« Les précepteurs ordinaires ne se croient obligés d'instruire les Princes qu'à certaines heures, et lorsqu'ils leur font expressément ce qu'ils appellent leçon : mais cet homme dont nous parlons n'a point d'heure de leçon, ou plutôt il fait à son disciple une leçon à toute heure. Car il l'instruit souvent autant dans le jeu, dans les visites, dans les conversations, dans les entretiens qu'on a à table avec ceux qui y sont présents, que lorsqu'il lui fait lire les livres ; parce qu'ayant pour principal but de lui former le jugement, les divers objets qui se présentent y sont souvent plus avantageux que les discours étudiés, n'y ayant rien qui pénètre moins l'esprit que ce qui y entre sous l'image peu agréable de leçon et d'instruction.

«... Il faut faire remarquer au prince qu'il y a du faux partout : qu'il y a une fausse valeur, une fausse honnêteté, une fausse libéralité, une fausse galanterie, une fausse éloquence, une fausse raillerie, de faux agréments. Il faut y regarder de bien près pour ne pas prendre l'un pour l'autre ; et il est fort difficile qu'on ne s'y méprenne lorsqu'on n'a point de règle pour en juger, et que l'on ne fait que suivre l'impression des autres.

« La morale est la science des hommes, et particulièrement des Princes, puisqu'ils ne sont pas seulement hommes, mais qu'ils ne le sauraient faire s'ils ne se connaissent eux-mêmes et les autres dans leurs défauts et dans leurs passions, et s'ils ne sont instruits de tous leurs devoirs. C'est donc dans cette science qu'il faut particulièrement leur former l'esprit...

Mais quoique cette étude doive être la principale et la plus continuelle de celles où l'on applique les Princes, il faut néanmoins que cela se fasse d'une façon si proportionnée à leur âge et à la qualité de leur esprit, que non seulement ils n'en soient pas chargés, mais même qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Il faut tâcher qu'ils sachent toute la morale sans même savoir qu'il y a une morale, ni qu'on ait eu dessein de la leur apprendre, en sorte que lorsqu'ils l'étudieront dans le cours de leurs études, ils s'étonnent de savoir par avance beaucoup plus que ce qu'on y enseigne. »

On reconnaît le mot de Pascal : la vraie morale se moque de la morale. Et tout le livre est inspiré des *Pensées*. Nicole ne s'en cache pas d'ailleurs, et dans un chapitre de ce même livre il rend hommage à l'auteur des *Pensées* qu'il avait, dans la lettre citée plus haut, assez sévèrement jugé.

Pourtant, Nicole sait aussi penser par lui-même. Il a donné dans ce traité de 1670 le plan détaillé de l'*Histoire universelle* de Bossuet. Ce n'était pas un mince mérite.

A cette époque, Nicole était déjà célèbre ; il avait de puissantes amitiés, comme le cardinal de Retz, la duchesse de Luynes. C'est alors qu'il composa les nombreux traités dont l'ensemble a constitué les *Essais de morale*. Il écrivait cela pour se distraire, sous différents pseudonymes. Le premier volume est de 1671, le troisième de 1675, le quatrième de 1678. Ceux-là seuls sont consacrés à la morale proprement dite. Ils furent très admirés des contemporains ; le cardinal de Retz et M^me de Sévigné nous en ont laissé des témoignages indiscutables. Le petit traité qui formait le premier volume : *Moyens de conserver la paix entre les hommes*, fut le plus célèbre de tous. L'examen de ce petit ouvrage suffirait à montrer pourquoi Nicole fut très goûté au XVII^e siècle, et pourquoi il ne l'est plus aujourd'hui.

Les *Essais* de Nicole étaient écrits à loisir par un sage qui n'avait rien de mieux à faire ; ils s'adressaient à des lecteurs qui avaient du temps à dépenser. — Nicole est un bon psychologue, qui connaît bien l'âme humaine. Mais ses dissertations sont longues, monotones, ennuyeuses. Pas d'images, pas d'éloquence. Les passages les plus saillants qu'on en pourrait citer sont encore trop ternes de pensée et de style dans leur impeccable correction. — Nicole avait été plus heureux quand il s'inspirait directement de Pascal.

Aux *Essais de morale*, Nicole ajouta une *Continuation* de ces *Essais*. — En 1688, il publia quatre volumes d'explications religieuses et morales sur les épîtres, les évangiles, ouvrages de piété qui eurent un succès très vif, mais qui ne sont pas d'un moraliste.

Il s'était produit une crise dans la vie de Nicole. La persécution contre Port-Royal, interrompue pendant quelques années, avait été reprise en 1679. Arnauld et Nicole se réfugièrent hors de France.

Ils s'arrêtèrent en Flandre ; mais Nicole, découragé, ne voulut pas aller plus loin ; il refusa de suivre Arnauld en Hollande. Il eut le cœur brisé par cette séparation ; il eut aussi la nostalgie de la France ; et il fit pour y entrer une démarche que ses amis, sauf Arnauld, furent unanimes à blâmer. Nicole fit parvenir à l'archevêque de Paris une petite lettre dans laquelle il ne rétractait rien (Nicole n'a jamais rien rétracté) mais dans laquelle il promettait de ne plus intervenir dans les querelles religieuses. — A ce prix, il lui fut permis de rentrer en France et de séjourner d'abord à Chartres puis à Paris.

Attristé de la solitude que faisaient autour de lui ses anciens amis, affaibli par la maladie, il se mit à composer des ouvrages de piété et de controverse, contre les protestants, contre les quiétistes. Puis il écrivit un traité de la *Grâce générale*. On chercherait en vain, dans l'œuvre de ses dernières années, un ouvrage de morale proprement dite. Retiré dans le faubourg Saint-Marceau, il était visité dans son ermitage par les amis qui lui étaient restés fidèles ou qui lui revenaient, comme Boileau, comme Racine. Il mourut en 1695, en demandant que son cœur fût porté à Port-Royal, pour reposer auprès de celui d'Arnauld.

La mort de Nicole ne le fit pas disparaître tout entier. A sa mort, il est revendiqué par les solitaires de Port-Royal ; on retraduit sa traduction latine des *Pensées*. Ses *Essais de morale* sont sans cesse réédités. Les 24 volumes qui représentent ses œuvres complètes furent édités cinquante fois au XVIII^e siècle. Et ce gros succès de librairie est assez étrange, alors que Montesquieu, Voltaire, Rousseau étaient florissants.

En 1765 l'éditeur des *Essais* de Nicole, Desprez, fit paraître un ouvrage intitulé : *l'Esprit de M. Nicole.*

« Comme on a eu en vue de répandre l'esprit de M. Nicole, dit-il dans l'avertissement, on a pensé que le vrai moyen était de donner un seul volume qui renfermât tout ce qu'il y a de plus intéressant dans les 23 volumes de M. Nicole, et qui par là fût d'une acquisition facile : c'est ce que l'on a exécuté dans l'ouvrage que l'on donne au public.

« Les extraits disposés dans un bel ordre, sous différents titres, remettront sous les yeux du lecteur les instructions dispersées dans les ouvrages de ce grand homme. Il faut espérer que ceux qui ne connaîtraient M. Nicole que par cet abrégé n'en seront que plus excités à lire le traité en entier. »

Il y avait quelque naïveté à croire que l'addition d'un 24^e volume fût un encouragement à lire les 23 autres. Aussi, à partir de 1765, il n'y eut plus de réimpression intégrale des *Essais*. Et en 1806, le volume de l'*Esprit* se trouve transformé en un tout petit volume de quelques pages, intitulé : *Pensées de Nicole*. En 1857 M. Silvestre de Saci donna un choix des petits traités de Nicole. Il existe aujourd'hui des fragments, des pages choisies du moraliste ; tous ceux qui publient des morceaux choisis d'auteurs français consacrent quelques pages à Nicole.

Il ne faut pas s'affliger de l'oubli où est tombé Nicole. Il écrivait à une époque où l'on avait du loisir pour lire ses ouvrages ; le temps a marché ; les chefs-d'œuvre sont apparus par milliers ; il a fallu faire une sélection, par suite des sacrifices : malgré les qualités que nous lui avons reconnues, il était légitime qu'il fût sacrifié. Nicole est surtout intéressant pour l'historien de la littérature à cause du rôle considérable qu'il a joué de son temps. Ceux qui voudront avoir sur lui un jugement exact, pourront se reporter aux admirables pages que Sainte-Beuve, au tome IV de son *Port-Royal*, lui a consacrées. Il l'a étudié avec beaucoup de bienveillance ; il l'a parfaitement compris ; il a su le remettre à sa place parmi les moralistes du XVII^e siècle, au-dessous de Pascal, au-dessous de La Rochefoucauld, au-dessous de La Bruyère.

Nous étudierons, dans la prochaine leçon, quelques contemporains de Nicole.

---

# La littérature anglaise au XVII^e siècle

**Cours de M. ÉMILE LEGOUIS,**
*Professeur à l'Université de Paris.*

## Milton (1608-1674) ; « Lycidas », 1637.

C'est le dernier poème de jeunesse de Milton, *Lycidas*, écrit en 1637, quand Milton avait 29 ans, qui nous occupera aujourd'hui. *Lycidas* est une élégie sur la mort d'un ami de Milton, Edward King, dont le père était conseiller privé pour l'Irlande, et secrétaire du Gouvernement irlandais. King était entré à Cambridge seize mois après Milton. Grâce peut-être à la situation de son père, qui était un personnage, il y fut vite populaire. Cependant, la faveur royale qui le faisait passer par-dessus la tête de beaucoup et qui lui valut d'être nommé *fellow* de Christ College en juin 1630, aurait pu lui aliéner les sympathies de ses camarades. Mais il n'en fut rien. Milton entre autres, son supérieur en savoir et son inférieur en titre dans ses deux dernières années de Cambridge, ne ressentit pas la moindre jalousie à son égard. C'était donc, à coup sûr, un jeune homme capable de s'attirer beaucoup de sympathies. Bien que King n'eût encore écrit que des pièces de circonstance, en vers latins, qui n'étaient pas très remarquables, on attendait beaucoup de lui. Mais il mourut avant de pouvoir justifier ces espoirs. Dans les grandes vacances de 1637, il se rendait en Irlande, quand son bateau se jeta, par temps calme, sur une roche au large de la côte galloise, et coula. Le corps de King ne fut jamais retrouvé. Milton, qui venait la même année de perdre sa mère, sentit douloureusement ce nouveau deuil. Il se joignit aux étudiants amis de King pour écrire un volume de vers commémoratifs qui parut en 1638. Le volume comprenait 23 pièces latines et grecques, et 13 anglaises. Celle de Milton, *le Lycidas*, qui venait la dernière, est la plus considérable pour le mérite et pour la longueur. Le reste est sans valeur.

Milton devait reproduire *Lycidas*, dans son édition de 1645, avec ce titre : *Lycidas. In this Monody the author bewails a learned friend*

*N. B.* — Le *Lycidas* étant antérieur au *Voyage en Italie*, cette leçon aurait dû paraître dans le précédent numéro. Il s'est produit une interversion que nos lecteurs rectifieront aisément. (*Note de la Rédaction.*)

*unfortunately drowned in his passage from Chester to the Irish seas. 1637. And by occasion foretells the ruine of our Corrupted clergie then in their height.* Ainsi le double objet du poème, rendre hommage à la mémoire d'un ami, et flétrir le clergé de Laud, est nettement indiqué par ce titre donné dans le plein de la lutte du Parlement contre le Roi.

Si longue qu'elle paraisse dans le volume commémoratif original, l'élégie de *Lycidas* n'a pas deux cents vers. C'est pourtant un des chefs-d'œuvre de la poésie anglaise, aussi bien que de la poésie de Milton. Un critique l'a appelée : *The high-water-mark of English poetry*, et nul éloge n'est excessif. Mais elle se présente à nous dans le costume suranné de la pastorale. Elle est pleine d'allusions mythologiques, qui d'ordinaire tendent à donner un caractère pédantesque aux œuvres où elles abondent. Elle contient une part notoire de satire religieuse. Elle n'est pas éminente pour le pathétique, ni pour la profondeur des réflexions ; d'autres élégies, *In Memoriam*, *Adonais*, l'emportent sur elle à ce double point de vue. C'est pourtant une œuvre unique, à laquelle aucune autre n'est supérieure. Elle est d'un parfum très spécial, très puissant en dépit des conventions. Surtout, c'est une merveille d'art. Mais il faut quelque initiation pour en goûter et apprécier toute la beauté.

En faisant de son *Lycidas* une pastorale, Milton se conforme à la tradition. La pastorale triomphait alors partout, et dans l'élégie plus encore qu'ailleurs : lorsque l'Angleterre avait été en deuil de Sir Philip Sidney, Spencer avait écrit pour le célébrer une pastorale, *Astrophel*. La pastorale était encore chère aux hommes de la première moitié du XVII^e siècle, et il n'est pas étonnant qu'elle ait tenté Milton lorsqu'il voulut célébrer son ami. D'autre part, les pastoralistes avaient employé le genre à deux fins, en jouant sur les deux sens du mot pasteur : le berger musicien et poète d'une part, et de l'autre prêtre. A ces deux sens Milton pense. Il se représente comme un pasteur pleurant un pâtre défunt. Toutes les conventions du genre sont adoptées du coup, et tout est transposé. King devient Lycidas. Les travaux, les conversations des deux étudiants deviennent des travaux et des conversations de bergers :

For we were nursed upon the self-same hill,
Fed the same flock by fountain, shade and rill.
Together both, ere the high lawns appeared
Under the opening eyelids of the Morn,
We drove a-field, and both together heard
What time the gray-fly winds her sultry horn
Battening our flocks.

Ensuite apparaissent les Nymphes, les Tritons, et le vieux Comus, Dieu du Cam, la rivière de Cambridge. C'est tout l'attirail pastoral et mythologique.

Par quel miracle cette convention, si usée à la date où Milton écrit, prend-elle une beauté inconnue ? Par quel miracle devient-elle neuve et comme naturelle ? Comment se fait-il que l'on sente tant de personnalité dans cette imitation des poètes bucoliques ? Pourquoi, quand l'*Astrophel* d'un Spencer déçoit, y a-t-il, en *Lycidas*, la perfection atteinte ? Il y a à cela deux explications. D'abord les idées et les sentiments propres de Milton s'y manifestent, et puis l'art est parfait.

La personnalité de Milton se révèle à deux choses. D'abord aux réflexions que lui suggère la mort de cet ami si jeune. On ne sent pas, il est vrai, dans *Lycidas* une force de chagrin égale à celle que d'autres élégiaques ont montrée, mais le grand égoïsme de Milton lui permet de retrouver par un retour sur lui-même l'émotion forte. King était un laborieux ; il se consacrait à la Muse, sans ambition de succès mondains, sans céder à l'attrait des plaisirs. Or c'était le cas de Milton lui-même, qui se retrouve ainsi en présence de la pensée qui le hante. A quoi bon tant de travail ? Ne vaudrait-il pas mieux jouir des plaisirs faciles ? La question s'est déjà posée pour lui dans l'*Elegia sexta*, et dans *Comus*, mais nulle part elle ne s'exprime aussi magnifiquement qu'ici :

> Alas ! what boots it with incessant care,
> To tend the homely, slighted shepherd's trade,
> And strictly meditate the thankless Muse ?
> Were it not better done, as others use
> To sport with Amaryllis in the stade
> Or with the tangles of Neaera's hair !

Milton en somme reprend le thème anacréontique : « cueillons dès aujourd'hui les roses de la vie », mais anxieusement, sous forme de question, en homme qui a déjà fait son choix, et a parfois comme des regrets de la voie plus facile dont il n'a pas voulu. A quoi sert de se donner tant de peine dans la voie plus ardue qu'il a choisie ? Et ici, Milton se ressaisit et répond : pour conquérir la gloire. Mais, objecte-t-il encore, la gloire nous échappe quand nous croyons la toucher. Oui, sans doute, mais cette gloire-là n'est qu'une gloire vulgaire. Celle à laquelle Milton aspire est la vraie gloire, une gloire sûre, qui vient du jugement de la divinité, et que celui qui l'a gagnée conserve par delà la tombe ; c'est celle-là que Milton veut essayer de conquérir :

Fame is no plant that grows on mortal soil,
Nor in the glistering foil
Set off to the world, nor in broad rumour lies,
But lives and spreads aloft by those pure eyes
And perfect witness of all-judging Jove ;
As he pronounces lastly on each deed
Of so much fame in Heaven expect thy meed.

Ainsi retrouvons-nous Milton entré dans la voie étroite, mais pensant encore à l'autre et luttant encore contre lui-même. C'est à lui qu'il faut rapporter cette partie du poème, et c'est son retour sur lui-même qui en fait le pathétique.

Milton se retrouve aussi aux réflexions religieuses. On ne voit pas d'ailleurs qu'elles soient inspirées par le sujet. King ne se destinait pas à être prêtre, et il ne semble pas qu'une élégie le concernant eût dû forcément être entraînée dans les querelles ecclésiastiques du jour. En fait, ce n'est pas lui qui est en scène, mais Milton, pour qui on avait songé à la cléricature, et qui avait refusé, parce qu'il ne voulait pas faire partie d'un clergé où les créatures de Laud étaient si nombreuses. En le pasteur Lycidas, il déplore une force morale qui disparaît, force qui eût tendu vers le bien, alors qu'il y a tant d'immoralité dans le clergé du temps. Toute sa colère contre ce clergé éclate alors. Les sentiments de Milton sont mis dans la bouche de saint Pierre. L'apôtre pleure le jeune homme mort comme un de ceux qui auraient été de bons pasteurs ; il s'indigne contre ceux qui ne songent qu'à satisfaire leurs appétits personnels, sans se soucier de ceux dont ils devraient prendre soin, et ce pendant que le loup (c'est-à-dire Rome) guette les brebis mal surveillées :

How well could I have spared for thee, young swain
Enow of such as, for their bellies'sake,
Creep, and intrude, and climb into the fold !
Of other care they little reckoning made,
Than how to scramble at the shearers' feast,
And shove away the worthy bidden guest.
Blind mouths ! that scarce themselves knon how to hold
A sheep-hook, or have learned aught else the least
That to the faithful herdman's art belongs !
What recks it them ? What need They ? They are sped ;
And, when they list, their lean and flashy songs
Grate on their scrannel pipes of wretched straw ;
The hungry sheep look up, and are not fed,
But, swollen with wind and the rank mist they draw,
Rot inwardly, and foul contagion spread ;
Beside what the grim wolf with privy paw
Daily devours apace, and nothing said.

Mais heureusement, ajoute Milton, la réforme approche, et des signes se font voir de victoire finale. C'est déjà le Milton, avec sa passion religieuse, ses colères puritaines et aussi la violence et l'âpreté du style, que l'on retrouvera dans les pamphlets. Cette introduction dans le poème de la personnalité de Milton en fait en grande partie l'intérêt.

L'autre raison de la renommée du *Lycidas* est la perfection de l'art. Ici la preuve est plus difficile à faire, plus diffuse. Il faudrait lire tous les vers. Nous en avons déjà vu quelques-uns, les plus beaux, mais partout le langage a un moelleux, une maturité, qui le rendent supérieur, à tout prendre, aux vers déjà vus du poète. Il y a quelque chose de plus riche dans *Lycidas* que dans ce qui précède. Les épithètes son choisies avec un sentiment plus profond encore de leur sens et de leur son. Les allitérations, assez nombreuses, n'ont plus le caractère un peu mécanique de celles de Spencer, elles sont plus discrètes et plus raffinées. La valeur des mots, conforme à leur étymologie, le tour calculé des phrases, les reprises méditées, tout donne cette impression que le nouveau poète, dont la mémoire est riche des plus beaux vers elizabethains, fait parmi ces trésors un choix et n'en conserve que le plus exquis. En un sens, c'est déjà la *poetic diction* que flétrira Wordsworth, c'est-à-dire la répétition artificielle d'expressions littéraires déjà employées par d'autres et non l'usage d'un style formé tout droit sur la nature. Mais Milton est le premier des poètes artificiels ; ce qui deviendra répétition machinale avec d'autres est encore en un sens création avec lui.

De cette perfection spéciale on peut donner comme exemple les quatorze premiers vers, dans lesquels le poète dit qu'il lui faut brusquement reprendre sa lyre, elle qu'il s'était promis de laisser à l'écart jusqu'à ce que son génie fût plus mûr ; et c'est encore pour pleurer un mort qu'il doit chanter avant le temps qu'il s'était fixé :

Yet once more, Oye laurels, and once more
Ye myrtles brown, with ivy never sere,
I come to pluck pour berries harsh and crude
And with forced fingers rude
Shatter your leaves before the mellowing year.
Bitter constraint, and sad occasion dear,
Compels me to disturb you season due ;
For Lycidas is dead, dead ere his prime,
Young Lycidas, and has not left his peer.
Who would not sing fo Lycidas ! he knew
Himself to sing, and build the lofty rime.
He must not float upon his watery bier

Unwept, and welter to the parching wind,
Without the meed of some melodious tear.

Ces vers sont à analyser de près pour le choix et la place des épithètes (celles-ci volontiers mises après le nom), pour la mélodie fondue des voyelles et des allitérations (voir entre autres le dernier vers).

Encore, le passage célèbre où Milton convie les vallées de la pastorale à rassembler toutes leurs fleurs pour en faire une gerbe qu'on déposera sur le cercueil de Lycidas est comme une sorte de compilation du beau dans la Renaissance antérieure. Il fait penser à Shakespeare, et à sa Perdita, et la comparaison des deux flores est suggestive.

Return, Alpheüs, the dread voice is past
That shrunk thy streams ; return, Sicilian Muse,
And call the vales, and bid them hither cast
Their bells, and flowerts of a thousand hues.
Ye valleys low, where the mild whispers use
Of shades, and wanton winds, and gushing brooks ;
On whose fresh lap the swart-star sparely looks ;
Throw hither all your quaint-enamelled eyes,
That on the green turf suck the honied showers,
And purple all the ground with vernal flowers.
Bring the rathe primrose that forsaken dies,
The tufted crow-toe, and pale jessamine,
The white pink, and the pansy freaked with jet,
The glowing violet,
The musk-rose, and the well-attired woodbine,
With cowslips wan that hang the pensive head,
And every flower that sad embroidery wears ;
Bid amaranthus all his beauty shed,
And daffadillies fill their cups with tears,
To strew the laureate herse where Lycid lies.

Ruskin, à propos de ce passage, a montré qu'il n'offre pas une étude directe constamment juste des fleurs décrites. Les fleurs que cite Milton appartiennent à des saisons différentes, et l'on n'aurait pu dans la réalité composer, quand Lycidas est mort, un bouquet pareil à celui que Milton assemble pour lui dans ses vers. D'autre part, Milton ne saisit pas toujours d'un trait précis et caractéristique chacune des fleurs qu'il énumère. Ce n'est pas la vérité qui a guidé la plume de Milton autant que le désir d'un ensemble riche et mélodieux. Il avait en vue l'harmonie, l'effet d'art encore plus que de nature.

Bien beaux sont encore les vers où le poète, après avoir convié les vallées à jeter des fleurs sur le cercueil de Lycidas, se rappelle

qu'il n'a pas de cercueil, et se représente Lycidas s'en allant sur l'océan au hasard des flots :

> Ay me ! whilst thee the shores and sounding seas
> Wash for away, where'er thy bones are hurled,
> Whether beyond the stormy Hebrides,
> Where thou perhaps under the whelming tide
> Visitest the bottom of the monstrous world ;...

Cette évocation du corps qui roule parmi les vagues orageuses et va peut-être visiter les profondeurs du monde a de la grandeur.

Enfin la versification du poème est unique, sans exemple dans ce qui précède, sans analogue exacte dans la poésie suivante. Elle est libre dans une certaine mesure, et comme intermédiaire entre le *couplet* et le vers blanc. Ici Milton rejette le *couplet*, trop machinal, et trop monotone, et emploie son décasyllabe, mêlé de quelques vers de six syllabes, au nombre d'une dizaine dans le poème. Le plus curieux est la liberté donnée à la place des rimes, analogue à celle des rimes de La Fontaine et de Musset. Elles forment les combinaisons les plus variées, des sortes de stances toujours libres et changeantes. Quelquefois, une rime se répète à travers tout un passage. Ainsi, dans les vers du début, la rime en *ear* se répète six fois, à intervalles inégaux, en 14 vers. En revanche, un certain nombre de vers, une douzaine dans le poème, ne sont pas rimés du tout. Cependant, on sent que la liberté est organisée. — Elle ne l'est pas par une loi, mais par quelque chose de plus délicat, une oreille de poète. On s'en aperçoit parce que quelquefois ces combinaisons forment des stances très heureuses. Les vers 15 à 22 forment trois couplets de deux vers encadrés de deux vers qui ne riment pas. Encore les vers « *Alas, what boots it...* » cités plus haut, forment, pourrait-on dire, une stance aux rimes concentriques. Le premier vers rime avec le sixième, le second avec le cinquième, et le troisième avec le quatrième. L'effet produit est plus fin, plus complexe, moins grossier, comme répercussion des sons, que l'écho toujours à même distance du *couplet*. Et ainsi d'un bout à l'autre le poète croise capricieusement les échos, les éloigne, les supprime à l'occasion, les répercute jusqu'à six fois, si son sens mélodique le lui inspire. Le résultat est une merveille de fine et profonde harmonie, objet inépuisable d'examen pour l'artiste. Le *Lycidas* aussi est un poème intéressant pour la biographie morale de Milton. Il clôt la jeunesse de Milton, et annonce les polémiques dans lesquelles le poète s'engagera, et le changement qui se fera dans sa vie.

R. P.

# Sujets de devoirs.

## I

## UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

### LICENCES

PHILOSOPHIE.

**Version latine.**

*Théorie des démons.*

Habeant haec daemonum corpora et modicum ponderis, ne ad superna incedant ; et aliquid levitatis, ne ad inferna praecipitentur. Quod ne vobis videar poetico ritu incredibilia confingere, dabo primum exemplum hujus libratae medietatis. Neque enim procul ab hac corporis subtilitate nubes concretas videmus, quae si usque adeo leves forent, ut ea, quae omnino carent pondere, nunquam infra juga, ut saepe numero animadvertimus, gravatae, caput editi montis ceu quibusdam curvis torquibus coronarent. Porro, si suapte natura tam spissae ac graves forent, ut nulla illas vegetioris levitatis admixtio sublevaret, profecto non secus quam plumbi rodus, et lapis, suopte nisu caducae, ferris illiderentur. Nunc enim vero pendulae et mobiles hac atque illuc vice navium in aeris pelago ventis gubernantur, paululum immutantes proximitate et longinquitate. Quippe si aquae humore foecundae sunt, veluti ad foetum edendum, deorsum degrassantur. Atque ideo humectiores humilius meant, aquilo agmine, tractu segniore : sudis vero sublimior cursus et tum lanarum velleribus similes aguntur. Cano agmine, volatu perniciore. Quod si nubes sublime volitant, quibus omnis et exortus est terrenus, et retro defluxus in terras est ; quid tandem censes daemonum corpora, quae sunt concretu multo tanto subtiliori ? Non enim sunt ex hac faeculenta nubecula, tumida caligine conglobata, sicuti nubium genus est ; sed ex illo purissimo aeris liquido et sereno elemento coalita,

eoque nemini hominum temere visibilia, nisi divinitus speciem suî offerant, quod nulla in illis terrena soliditas locum luminis occuparit, quae nostris oculis possit obsistere, qua soliditate necessario offensa acies immoretur.

APULÉE, *De Deo Socratis*, X.

### Histoire de la philosophie.

W. Wundt distingue trois définitions principales de la psychologie :

1° La psychologie est la science de l'esprit ;

2° La psychologie est la science des faits qui nous sont connus par le sens intime ;

3° La psychologie est la science totale de l'expérience immédiate ;

Expliquez et critiquez ces définitions en vous servant des connaissances d'histoire de la philosophie que vous avez puisées dans l'étude des auteurs de votre programme.

### I. — Philosophie générale.

« Le vrai, dit Williams James, consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre pensée, de même que le juste consiste simplement dans ce qui est avantageux pour notre conduite. » Exposer et discuter cette conception « pragmatiste » de la vérité.

### II. — Psychologie.

Le sentiment de l'effort.

### III. — Logique.

Rapports de l'histoire et des sciences sociales.

### IV. — Morale.

La responsabilité.

*
* *

## HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE.

### Composition en histoire.

I. — Histoire ancienne. — Exposer l'histoire du régime municipal romain pendant le haut et le bas Empire.

II. — Histoire du moyen âge. — Les rois de France et les rois d'Angleterre de l'avènement de Louis VI (1108) à la mort de Richard Ier Cœur de Lion (1199).

III. — Histoire moderne. — Richelieu et le parti protestant.

IV. — Histoire contemporaine. — Le ministère Guizot (1840-1848).

V. — Géographie physique. — Les moussons.

*
* *

LANGUES CLASSIQUES.

## Composition en français.

Commenter, au point de vue : 1° de la force comique, 2° des caractères, 3° de la langue, les vers suivants (c'est Arnolphe qui parle) :

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme.
Ainsi que je voudrai, je tournerai cette âme ;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je lui puis donner la forme qui me plaît.
Il s'en est peu fallu que, durant mon absence,
On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence ;
Mais il vaut beaucoup mieux, à dire vérité,
Que la femme qu'on a pèche de ce côté.
De ces sortes d'erreurs le remède est facile :
Toute personne simple aux leçons est docile ;
Et si du bon chemin on l'a fait écarter,
Deux mots incontinent l'y peuvent rejeter.
Mais une femme habile est bien une autre bête :
Notre sort ne dépend que de sa seule tête ;
De ce qu'elle s'y met rien ne la fait gauchir,
Et nos enseignements ne font là que blanchir :
Son bel esprit lui sert à railler nos maximes,
A se faire souvent des vertus de ses crimes,
Et trouver, pour venir à ses coupables fins,
Des détours à duper l'adresse des plus fins.
Pour se parer du coup en vain on se fatigue :
Une femme d'esprit est un diable en intrigue,
Et dès que son caprice a prononcé tout bas
L'arrêt de notre honneur, il faut passer le pas :
Beaucoup d'honnêtes gens en pourraient bien que dire...

(Molière, *Ecole des femmes*, III, III.)

### Traduction d'un texte latin avec commentaire.

Terret me haec tua tam pertinax valetudo, et, quamquam te temperatissimum noverim, vereor tamen ne quid illi etiam in mores tuos liceat. Proinde moneo patienter resistas : hoc laudabile, hoc salutare. Admittit humana natura quod suadeo. Ipse certe sic agere sanus cum meis soleo : « Spero quidem, si forte in adversam valetudinem incidero, nihil me desideraturum vel pudore vel poenitentia dignum ; si tamen superaverit morbus, denuntio, ne quid mihi detis nisi permittentibus medicis sciatisque, si dederitis, ita vindicaturum, ut solent alii quae negantur. » Quin etiam, cum perustus ardentissima febre tandem remissus unctusque acciperem a medico potionem, porrexi manum, utque tangeret dixi admotumque jam labris poculum reddidi. Postea cum vicensimo valetudinis die balineo praepararer mussantesque medicos repente vidissem, causam requisivi. Responderunt posse me tuto lavari, non tamen omnino sine aliqua suspicione. « Quid, inquam, necesse est ? » atque ita spe balinei, cui jam videbar inferri, placide leniterque dimissa ad abstinentiam rursus non secus ac modo ad balineum animum vultumque composui.

PLINE LE JEUNE, *Epist.*

*Commentaire.* — On devra avant tout traiter les questions suivantes :

1° Dans la dernière phrase un bon manuscrit donne *leviterque*. Quelle raison a-t-on de préférer la leçon *leniterque* ?

2° Etudier dans le morceau les principales particularités relatives à la syntaxe des subordonnées.

3° Commentaire d'ensemble sur le style.

*
* *

HISTOIRE ET LANGUES VIVANTES.

### Version latine.

*Les femmes romaines se soulèvent pour obtenir l'abrogation de la loi Oppia (Discours de Caton).*

« Recensete omnia muliebria jura, quibus licentiam earum adligaverint majores nostri, per quaeque subjecerint viris ; quibus omnibus constrictas vix tamen continere potestis. Quid ? Si carpere singula, et extorquere, et exaequari ad extremum viris patiemini, tolerabiles vobis eas fore creditis ? Extemplo, simul pares

esse coeperint, superiores erunt. At hercule ne quid novum in eas rogetur recusant ; non jus, sed injuriam deprecantur. Immo ut quam accepistis jussistis suffragiis vestris legem, quam usu tot annorum et experiendo comprobastis, hanc ut abrogetis ; id est, ut unam tollendo legem ceteras infirmetis. Nulla lex satis commoda omnibus est ; id modo quaeritur, si majori parti et in summam prodest, si quod cuiquam privatim officiet jus, id destruet ac demolietur quid attinebit universos rogare leges, quas mox abrogare in quos latae sunt possint ? Volo tamen audire quid sit propter quod matronae consternatae procurrerunt in publicum, ac vix foro se et contione abstinent. Ut captivi ab Hannibale redimantur parentes, liberi fratres earum ? procul abest, absitque semper talis fortuna rei publicae : sed tamen, cum fuit, negastis hoc piis precibus earum. At non pietas, nec sollicitudo pro suis, sed religio congregavit eas. Matrem Idaeam, a Pessinunte ex Phrygia venientem, accepturae sunt ? Quid honestum dictu saltem seditioni praetenditur muliebri ? ut auro et purpura fulgeamus, inquit : ut carpentis festis profestisque diebus, velut triumphantes de lege victa et abrogata, et captis et ereptis suffragiis, per urbem vectemur ; ne ullus modus sumptibus, ne luxuriae sit. »

TITE-LIVE, XXXIV, 3.

## Composition française.

Faire le commentaire du passage suivant :

« Ce sont ici les poètes, me dit-il, c'est-à-dire ces auteurs dont le métier est de mettre des entraves au bon sens et d'accabler la raison sous les agréments.

« Voilà les poèmes épiques. Eh ! qu'est-ce que les poèmes épiques ? En vérité, me dit-il, je n'en sais rien ; les connaisseurs disent qu'on n'en a jamais fait que deux, et que les autres qu'on donne sous ce nom ne le sont point ; c'est aussi ce que je ne sais pas. Ils disent de plus qu'il est impossible d'en faire de nouveaux ; et cela est encore plus surprenant.

« Voici les poètes dramatiques qui, selon moi, sont les poètes par excellence et les maîtres des passions...

« Voici les lyriques, que je méprise autant que je fais cas des autres, et qui font de leur art une harmonieuse extravagance.

« On voit ensuite les auteurs des idylles et des églogues, qui

plaisent même aux gens de cour par l'idée qu'ils leur donnent d'une certaine tranquillité qu'ils n'ont pas, et qu'ils leur montrent dans la condition des bergers. »

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, CXXXVII.

## Version anglaise.

*The Coliseum.*

The stars are *forth*, the moon above the tops
Of the *snow-shining* mountains. — Beautiful !
I linger *yet* with Nature, for the Night
Hath been to me a more familiar face
Than that of man ; and in her starry shade
Of dim and solitary loveliness,
I learn'd the language of another world.
I *do remember me*, that in my youth,
When I was wandering — upon such a night
I stood within the Coliseum's wall,
'Midst the chief relics of almighty Rome ;
The trees which grew along the broken arches
Waved dark in the blue midnight, and the stars
Shone through the rents of ruin ; from afar
The *watch-dog* bay'd beyond the Tiber ; and
*More near from out* the Caesar's palace came
The owl's long cry, and, interruptedly,
Of distant sentinels the fitful song
*Begun* and died upon the gentle wind.
Some cypresses beyond the *time-worn* breach
Appeared to skirt the horizon, *yet* they stood
Within a *bowshot*. Where the Caesars dwelt,
And dwell the tuneless birds of night, amidst
A grove which springs through levell'd battlements,
And twines its roots with the imperial hearths,
Ivy usurps the laurel's place of growth ;
But the gladiators' bloody Circus stands,
A noble wreck in ruinous perfection,
While Caesar's chambers, and the Augustan halls,
Grovel on earth in indistinct decay.
And thou didst shine, thou rolling moon, upon
*All this*, and cast a wide and tender light,
Which soften'd down the hoar austerity

Of rugged desolation, and fill'd up,
*As' twere anew*, the gaps of centuries ;
Leaving that beautiful which *still* was so,
And making that which was not...

Lord Byron.

*N. B.* — Les candidats devront, à la suite de leur traduction, commenter brièvement, en anglais, les expressions et les mots soulignés dans le morceau ci-dessus ; ils pourront d'ailleurs ajouter sur l'étymologie, la syntaxe ou la prosodie toutes les remarques qu'ils jugeront à propos.

## Thème anglais.

*Tibère.*

Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment, et couvrir les campagnes qu'elles conservaient, ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa, sous Tibère, avec violence.

Il y avait une loi de majesté contre ceux qui commettaient quelque attentat contre le peuple romain. Tibère se saisit de cette loi et l'appliqua non pas aux cas pour lesquels elle, avait été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étaient pas seulement les actions qui tombaient dans le cas de cette loi, mais des paroles, des signes et des pensées même : car ce qui se dit dans ces épanchements de cœur que la conversation produit entre deux amis ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves ; la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédents.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va pour ainsi dire noyer des malheureux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instruments de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps

de la république, le Sénat, qui ne jugeait point en corps les affaires des particuliers, connaissait par une délégation du peuple des crimes qu'on imputait aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelait crime de lèse-majesté contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer ; les sénateurs allaient au-devant de la servitude ; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisaient le métier de délateurs.

Il me semble que je vois plusieurs causes de cet esprit de servitude qui régnait pour lors dans le Sénat. Après que César eût vaincu le parti de la république, les amis et les ennemis qu'il avait dans le Sénat concoururent également à ôter toutes les bornes que les lois avaient mises à sa puissance...

MONTESQUIEU.

## Thème espagnol.

... Maintenant, il faisait grand jour. La vapeur grisée, tendue dans l'espace comme un velum, se déchirait en épais lambeaux, et le soleil, qui était encore presque au ras du sol, convertissait les flaques d'eau en or liquide et se réflétait sur les façades des maisons avec une splendeur d'incendie.

Il y avait déjà de l'animation. Les tramways passaient, pleins de gens matinaux ; les chevaux de relais trottaient par couples, sous la conduite de gamins qui les montaient à poil ; et, aux deux bords de l'avenue, des bandes d'ouvriers se hâtaient, encore ensommeillés, allant à la conquête du pain dans la direction des fabriques, avec la sacoche de leur déjeuner sur l'épaule et la cigarette aux lèvres.

En ville, les servantes cheminaient d'un pas léger sur les trottoirs, leurs paniers blancs au bras ; les balayeurs ramassaient la boue de la veille ; le long du ruisseau pataugaient les vaches laitières, avec leur monotone tintement de clochettes ; les portes des boutiques s'ouvraient, les étalages se pavoisaient d'objets multicolores ; et, un peu partout, on entendait le frottement sec des balais jetant à la rue et dispersant dans les rayons du soleil la poussière qui s'envolait en nuages dorés.

Bientôt tout le petit marché fut en mouvement. Sous les toits de zinc où dégouttait encore la pluie de la nuit précédente, les marchands vidaient leurs paniers sur les tables de marbre et disposaient des lits de glaïeuls verts pour y aligner le poisson.

**Traducción y comentario gramatical de los textos siguientes.**

I. — Entre todos los deleytes e honestos exerçiçios en que los ínclitos Reys e Principes, e los nobles e virtuosos varones se pueden e deven honestamente exerçitar e occupar, tres son los mas principales e mas necesarios, como aquellos que mas intensamente deleytan, e son mas allegados a la virtud e apartados de viçios. El primero, es el generoso e noble exerçiçio de armas, con que los regnos e tierras non solamente son defendidos mas acreçentados e decorados. El segundo es el noble exerçiçio de caça e monte, asy como ymagen de guerra, e como aquel que causa muchas virtudes e buenos deseos en los caraçones Reales. El terçero es el cordial, alegre e artifiçioso exerçiçio de melodias e modulaçiones musicales, las cuales alegran e esfuerçan al coraçon humano exitandole a actos de virtud.

RUY SANCHEZ DE ARÉVALO, *Verjel de principes*, siglo XV.

II. — La montaña, desde que yo no andaba por ella habia cambiado mucho su aspecto : los robledales que dejé bastante bien vestidos todavía, aunque con el ropaje mustio y amarillento, se hallaban completamente des nudos, y lo mismo les pasaba á las hayas y á los arbustos de « hoja mudable ». El suelo estaba *deslavado ;* la hierba de las brañas, tendida y atusada como el pelo de una cabeza recién sacada del agua, y era cada hondonada un torrente. Según íbamos ganando altura, encontrábamos más á menudo grandes placas de granizo congelado en las laderas sombrías, y desde los Picos de Europa hasta los de Sejos, todas las cumbres que se alcanzaban á ver estaban cubiertas de neive, en la que centelleaba el sol al herirla de frente con sus rayos.

PEREDA, *Peñas avriba.*

---

## II

## UNIVERSITÉ DE RENNES

### Composition française.

SÉRIES : LANGUES CLASSIQUES ET LANGUES VIVANTES.

1. Etudier, d'après les *Préludes* (Secondes Méditations) et l'Harmonie *Milly*, comment Lamartine exprime l'amour de la nature et de la famille. — On citera quelques vers saillants, qu'on aura soin d'expliquer.

2. L'héroïsme de l'amour dans le *Déluge* d'Alfred de Vigny.

1. L'argumentation de Ronsard dans ses *Discours*.
2. De l'ironie dans le caractère de Nicomède.

LITTÉRATURE LATINE.

**Versions.**

A) *Agrégation et licence classique.*

Pétrone, de 28 (sequimur nos admiratione iam saturi) à 29 (in qua barbam ipsius conditam esse dicebant).

B) *Autres licences.*

Salluste, *Catilina*, 57, 5 (Sed Catilina) à 58, 8 (in dextris uestris portare).

**Thème.**

Rousseau, *Contrat social*, l. IV, ch. VI, depuis : « Vers la fin de la République, les Romains... », jusqu'à : «... il est certain que ce fut une grâce. »

**Versions.**

A) *Agrégation et licence classique.*

Cicéron, *Ad quintum fratrem*, I, 1, 10, depuis : « Ille quidem princeps... », jusqu'à : « ...haberi uelis. »

B) *Autres licences.*

Tite-Live, XXX, XIII, 1 à 9, depuis : « Syphacem in castra... », jusqu'à : « ...priuatim inucti. »

**Thème.**

G. Boissier, *Cicéron et ses amis*, p. 41 et s., depuis : « Ses débuts furent pleins d'audace... », jusqu'à « ...qu'ils avaient fait couper ».

**Philosophie.**

1. Les vérités nécessaires et les vérités contingentes dans la philosophie de Leibnitz (*Monadol.*, § 33-36).
2. Les qualités premières et les qualités secondes dans la philosophie de Locke et dans celle de Berkeley. (Voy. *Principles of human knowledge*, § 9).

## LITTÉRATURE ANGLAISE.

### Versions.

1. Swinburne, *The Sunbows* (Selections from Swinburne, p. 4).
2. Shelley, *Prometheus Unbound*, act. I, 31-80.

### Thèmes.

1. A. Dumas, *Dame aux Camélias*, IV, depuis : « Mon cher Armand », jusqu'à : « ...nous avons pleuré en la lisant. »
2. E. et J. de Goncourt, *Renée Mauperin*, XII, depuis : « Le malaise de Mme Mauperin », jusqu'à : « ...car M. Bourjot était légitimiste. »

### Dissertations.

A) *Agrégation et Certificat.*

1. Milton and the Bible.
2. La religion de Bunyan.

B) *Licence.*

Commentaires grammaticaux des passages donnés en version.

### Thèmes allemands.

1. Molière, l'*Ecole des Femmes*, acte II, scène VI, depuis : Agnès : « Elle est fort étonnante, et difficile à croire... », jusqu'à : « Et c'est de leurs regards qu'est venu tout son mal. »
2. Racine, *Iphigénie*, acte IV, scène IV, depuis : Iphigénie. « Mon père, cessez de vous troubler... », jusqu'à : « ...pour prévenir des pleurs que je leur vais coûter. »

### Version allemande.

CÆSAR.

Der neue Monarch von Rom, der erste Herrscher über das ganze Gebiet römisch-hellenischer Civilisation, Gaius Julius Cäsar stand im 54ten Lebens jahr. (Geb. 12. Juli 654) als die Schlacht bei Thapsus, das letzte Glied einer langen Kette folgenschwerer Siege, die Entscheidung über die Zukunft der Weld in seine Hände legte. Weniger Menschen Spannkraft ist also auf die Probe

gestellt worten, wie die dieses einzigen Schöpferischen Genies, das Rom, und des letzten, das die Alte Welt hervorgebracht, und in dessen Bahnen sie denn auch bis zu ihrem eigenen Untergange sich bewegt hat. Der Sprössling einer der ältesten Adelsfamilien Latiums welche ihren Stammbaum auf die Helden der Ilias und die Könige Roms, ja auf die beiden Nationen gemeinsame Venus Aphrodite zurückführte, waren seine Knaben-und ersten Jünglingsjahre vergangen, wie sie der vornehmen Jugend jener Epoche zu vergehen pflegten. Auch er hatte von dem Becher des Modelebens den Schaum und die Hefen gekostet, hatte recitirt und deklamirt, auf dem Faulbett Literatur getrieben und Verse gemacht, Liebeshändel jeder Gattung abgespielt und sich einweihen lassen in alle Rasir — Frisir — und Manschetten mysterien der damaligen toilettenweisheit, so wie in die noch weit geheimnisvollere Kunst immer zu borgen und nie zu bezahlen. Aber der biegsame Stahl dieser Natur widerstand selbst diesem zerfahrenen und windigen Treiben, Cäsar blieb sowohl die Körperliche Frische ungeschwächt, wie die Spannkraft des Geistes und des Herzens. Im Fechten und Reiten nahm er es mit jedem seiner Soldaten auf und sein Schwimnen rettete ihm bei Alexandreia das Leben ; die unglaubliche Schnelligkeit seiner gewöhnlich des Zeitgewinns halber nächtlichen Reisen — das rechte Gegenstück zu der prozressionsartigen Langsamkeit, mit der Pompeius sich von einem Ort zum andern bewegte — war das Erstaunen seiner Zeitgenossen und nicht die letzte Ursache seiner Erfolge. Wie der körper war der Geist. Sein bewundernswürdiges Anschaumgsvermögen offenbarte sich in der Sicherheit und Ausführbarkeit all seiner Anordnungen, selbst wo er befahl ohne mit eigenen Augen zu sehen. Sein Gedächtnis war unvergleichlich und es war ihm geläufig mehrere Geschäfte mit gleicher Präcision neben einander zu betreiben.

MOMMSEN, *Hist. Rom.*, portrait de César.

### Version allemande.

Schiller, *Wallenstein's Lager*. Chœur final, depuis : Zweiter Kürassier. « Wohl auf, Kameraden, aufs Pferd, aufs Pferd ! » jusqu'à la fin de l'acte.

### Dissertations.

*Agrégation.*

1. Le mysticisme de Novalis.
2. Les précurseurs de Karl Marx en Allemagne.

### Géographie.

1. Madagascar ; étude de géographie physique.
2. Les formations végétales de l'Afrique intertropicale.
3. La Garonne ; étude de fleuve.

### Versions grecques.

1. Hérodote, III, 119.
2. Euripide, Hippolyte, 1440-1466.

---

## III

## UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

*
* *

### LANGUES ET LITTÉRATURES CLASSIQUES

#### Dissertation française.

1. Le symbole dans la poésie de Sully-Prudhomme.
2. L'art du style chez Flaubert. (Education sentimentale, fragments portés au programme.)

#### Traduction avec commentaire.

Salluste : *Epistula Cn. Pompei ad senatum.* (Historiarum fragmenta, 3, 1 ; Kristz, 2, 98 ; Maurenbrecher.)

*
* *

### LANGUES ET LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES VIVANTES

ALLEMAND.

#### Thème.

Sainte-Beuve, *La postérité*, depuis : « On a comparé... », jusqu'à : « Or... à part. »

### Version.

Henri Heine, *Nordsee*. 2e Cycle, *Meergruss*.

### Dissertation.

(*En français ou en allemand, au choix.*)

1. Heine est-il un romantique ?
2. Indiquer ce qu'il y a de commun entre le romantisme allemand et le romantisme français.
3. Critiquer les jugements de H. Heine dans son livre sur l'*Ecole romantique*.
4. La poésie de la mer dans H. Heine.
5. L'humour de H. Heine.

## ANGLAIS.

### Thème.

Edouard Rod, morceaux choisis des littératures étrangères, p. 680, Adam Bede, tout le passage (passer depuis : « C'était étonnant ...», jusqu'à : « Hetty aurait été heureuse.)

### Version.

Rudyard Kipling, *The Jungle Book*, Tiger, tiger, p. 108, depuis : « The herd paused... », jusqu'à p. 110 : « Brothers, that was... »

### Dissertation française.

Quels sont, d'après votre expérience et vos lectures, les principaux caractères de l'esprit anglais ? Quel profit peut-il y avoir pour un Français à bien connaître cet esprit ?

### Dissertation anglaise.

Imagine a psychological classification of the English novels you have read and give a place in it to The old wives' tale.

---

*Le Gérant* : Franck Gautron.

---

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.

VINGTIÈME ANNÉE (2e Série) N° 35 11 JUILLET 1912

REVUE HEBDOMADAIRE

DES

COURS ET CONFÉRENCES

DIRECTEUR : N. FILOZ

# Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIXe siècle

**Cours de M. STROWSKI,**

*Professeur adjoint à l'Université de Paris.*

## Baudelaire : le critique et le poète.

Je veux vous entretenir aujourd'hui des œuvres de Baudelaire, de celles du moins qui touchent à mon sujet, à l'histoire de la poésie. J'examinerai donc avec vous les *Curiosités esthétiques* et les *Salons*, les *Fleurs du mal*, les *Poèmes en prose*. Les ouvrages de critique artistique nous feront connaître quelques-uns des principes d'esthétique de Baudelaire. Bien que le poète ait toujours affirmé, d'une façon qui ne laisse subsister aucun doute, la nécessité d'établir une distinction très nette entre les différents arts : la poésie, la peinture, la musique, vous verrez cependant que ces principes sont d'une telle généralité qu'ils peuvent s'appliquer à toutes les forme de l'art. D'ailleurs dans le poème des *Correspondances*, Baudelaire lui-même, contrairement à sa théorie, a montré qu'il pouvait exister des relations intimes entre les différents arts, et il a indiqué ainsi la voie à Wagner. Après le critique, nous verrons le poète dans les *Fleurs du mal* et les *Poèmes en prose*.

Baudelaire a exprimé pour la première fois ses idées esthétiques à propos d'expositions de peinture ; mais il était depuis longtemps préparé à ce rôle de critique d'art, par une connaissance directe et profonde des œuvres d'art. Il y a, ou plutôt il y a eu des critiques d'art qui se sont préparés à leur métier par l'étude de l'histoire ou celle de la philosophie. Tel est le cas de Taine. Il visita les bibliothèques avant de fréquenter les musées. D'autres, au contraire, se sont mis directement en face des œuvres d'art ; ils les ont regardées avec des yeux naïfs ; leur goût s'est développé ainsi peu à peu ; c'est plus tard seulement qu'ils ont fait de la critique. Je connais un critique d'art très célèbre à l'heure actuelle. Elève d'un lycée de Paris, mais élève pauvre, ne pouvant aller au théâtre ou au concert, il se rendait le jeudi et le dimanche au musée du Louvre. L'hiver surtout, il venait s'y chauffer. Mais peu à peu ; il prit du goût aux tableaux, il en vint à les aimer ; et ainsi, sans grandes théories et sans études préalables, uniquement par suite d'un goût spontané, il est devenu un grand critique d'art. Tel est un peu le cas de Baudelaire. Il a d'abord eu la passion des objets curieux, des bibelots. On pourrait dire qu'il s'est mis à la critique d'art, non avec son cerveau, mais avec ses yeux. Il l'a écrit fort justement : « Le voile scolaire, le paradoxe universitaire... ne s'interposeront pas entre moi et l'œuvre. »

Ce ne fut point là toutefois sa première attitude. Il essaya d'abord d'avoir des théories. « J'ai essayé plus d'une fois de m'enfoncer dans un système... mais il en faut toujours inventer un autre, et cette fatigue est un cruel châtiment. » Ceci est très vrai. Combien de fois ne constatons-nous pas chez Taine une véritable gêne, due uniquement à ses principes. Il voudrait tout bonnement admirer et aimer. Mais ses principes sont là qu'il ne veut pas oublier. Et cette discipline le fait souffrir jusqu'à la torture. Baudelaire, lui, s'est vite décidé à rejeter toute théorie : « Toujours, dit-il, mon système était beau, vaste, spacieux, commode, lisse surtout. » Mais toujours aussi il se rencontrait une œuvre nouvelle qui venait lui donner un démenti. « Je me suis contenté de sentir, je suis revenu chercher un asile dans la naïveté. » Cela ne veut pas dire cependant qu'il n'a pas eu quelques idées constantes. Etant donné son très grand bon sens, il y a une forte unité dans toute sa critique. Entrer dans le détail de ses idées m'entraînerait un peu loin de mon sujet. Lisez ce qu'il a écrit de la couleur, cette lutte perpétuelle entre deux nuances, ou bien ce qu'il a dit du dessin, dans lequel il voit un simple résultat de la couleur, au point qu'il dira dans une formule aujourd'hui célèbre : « Un dessinateur est un coloriste manqué. » Lisez son jugement sur Ingres,

mélange singulier d'admiration et d'antipathie ; vous serez frappés de la profondeur et de la nouveauté de ses jugements. Ce qu'il a dit de la sculpture est également très intéressant. La sculpture est aujourd'hui le grand art philosophique. C'est aux sculpteurs qu'on va demander des règles d'esthétique ; un simple torse, un bras pour quelques-uns d'entre eux, sont une idée rendue sensible. Eh bien, longtemps à l'avance Baudelaire a deviné cette prétention et s'en est moqué. Il voyait dans la sculpture l'art inférieur par excellence, un art incapable de porter une pensée et fait uniquement pour accompagner l'architecture, la peinture, l'art des jardins. La sculpture par elle-même n'est rien. Au contraire, quand le sculpteur consent à n'avoir aucune ambition, Baudelaire l'admire sans réserve. Je lisais l'autre jour un article de Renouard sur la décadence des écoles de peinture qu'il attribuait à l'indépendance et à l'indiscipline. La même idée avait déjà été exprimée par Baudelaire.

Baudelaire avait donc une intelligence d'artiste merveilleuse. Vous le verrez mieux encore quand j'aurai dégagé les grands principes de son esthétique. Ces principes sont exposés dans les deux *Salons* de 1845 et de 1859. Chacun de ces *Salons* est un manifeste, et non pas seulement une étude du talent personnel et individuel des artistes ; chacun d'eux contient un exposé de principes et indique ce que devient et ce que doit devenir l'esthétique générale.

Le *Salon* de 1846 est dirigé tout entier contre le préjugé régnant alors, le préjugé de l'idéal. La grande théorie dominante, c'est encore la théorie classique. Il y a un Beau absolu que nous devons poursuivre. Chaque artiste doit imaginer le même Beau. A cette théorie, Baudelaire oppose celle de la nature et de la vérité. Il n'y a pas de Beau absolu. Chaque être, que ce soit un homme ou un paysage, a une individualité particulière qui se traduit par une harmonie particulière. L'artiste a pour mission de restituer à l'être incomplet, mutilé, l'intégralité de son harmonie. Chaque être est un idéal irréalisé que le peintre doit réaliser. Mais aussi chaque peintre, chaque artiste a aussi sa façon particulière de voir les choses. Il faut qu'en même temps qu'il respecte la nature de l'objet représenté, il respecte et exprime sa propre nature. Et ainsi l'œuvre d'art est due au concours d'une double individualité : celle de l'artiste et celle du modèle. Vous voyez tout ce que la théorie a de neuf et de fécond. Elle a eu une influence extrême sur le développement de l'école symboliste.

De ce principe, Baudelaire tire des conséquences très importantes : d'abord Baudelaire combat le « poncif », se révolte

contre lui. « Il y a, dit-il, dans la vie et dans la nature des choses et des êtres poncifs, c'est-à-dire qui sont le résumé des idées vulgaires et banales que l'on se fait de ces êtres et de ces choses. » Le poncif, c'est le beau vulgaire imaginé par des esprits médiocres, en dehors de la vérité et du cœur. Le poncif, c'est la peinture d'Horace Vernet. En second lieu, s'il y a un idéal individuel et si l'art doit révéler les individus tels qu'ils sont, il existe forcément un idéal moderne. Le Beau absolu n'était autre que l'idéal du passé, les bustes des magistrats et des philosophes, les jeunes filles des Panathénées. L'idéal moderne est tout autre. Baudelaire le définit, non sans mêler dans sa définition une certaine ironie. C'est au chapitre intitulé : « De l'héroïsme de la vie moderne » : « Beaucoup de gens attribuent la décadence de la peinture à la décadence des mœurs... » Mais ce n'est pas une excuse ; la véritable raison, c'est qu'on vit de l'idéal du passé, c'est qu'on refuse de voir dans la vie moderne ce qu'elle a d'épique. Toute passion a sa beauté, et la vie moderne est pleine de passions nouvelles. « La vie parisienne est féconde en sujets poétiques et merveilleux. » Les héros de Balzac, et Balzac lui-même, représentent cet idéal nouveau. Il n'est pas jusqu'à l'habit noir qui ne puisse se défendre. Il ne faut pas représenter Antony avec un manteau grec. L'habit noir a non seulement une beauté politique, mais aussi une beauté poétique. — Une autre conséquence encore, c'est que le beau doit contenir un élément d'étrangeté et de bizarrerie. L'idéal étant chose individuelle, le beau aura quelque chose d'inédit et de surprenant.

Les années passent. Une grande révolution s'opère dans les arts. Baudelaire, en 1846, avait défendu le principe de la nature contre le poncif. En 1859, il défend l'imagination et la force créatrice contre le réalisme. La révolution esthétique qui s'était produite, en effet, dans les esprits, avait eu pour conséquence que l'artiste se proposait désormais pour seul objet de représenter la nature telle qu'elle apparaît à n'importe quels yeux. On représentait pour ainsi dire la nature objective. Flaubert et Leconte de Lisle ne parlent plus que de l'observation et prétendent que l'artiste n'apporte rien de son tempérament dans son art. C'est contre ce réalisme photographique que Baudelaire écrit son *Salon* : « Dans ces derniers temps, nous avons entendu dire de mille manières différentes : Copiez la nature, ne copiez que la nature !... A ces doctrines un homme imaginatif aura eu certainement le droit de répondre : je trouve inutile le fait de représenter ce qui est, parce que rien de ce qui est ne me satisfait. » Sans doute, ajoute Baudelaire, il faut tenir compte de la nature, la prendre pour point

de départ ; l'observation est la première loi de l'art. Mais il ne faut pas s'arrêter là. D'ailleurs il convient de faire une distinction. Le mot réaliste est un terme à double entente. Il y a des réalistes qui ne sont que des positivistes, qui disent : « Je veux représenter les choses telles qu'elles sont ou bien telles qu'elles seraient en supposant que je n'existerais pas. » Ceux-là, Baudelaire les condamne. Mais il y a aussi les vrais réalistes qui disent : « Je veux illuminer les choses avec mon esprit et en projeter le reflet sur les autres esprits. » Tout ce *Salon* de 1859 est donc un grand effort pour célébrer l'imagination, la force créatrice, la projection de l'esprit sur les choses. Baudelaire nous montre à chaque instant qu'il ne suffit pas au peintre d'ouvrir une fenêtre et de regarder. — Ce qu'il dit du portrait est fort juste : « Si La Bruyère eût été privé d'imagination, il n'aurait pu composer ses portraits. » Il y a, à propos du paysage, sur Millet et Troyon, des jugements qui nous étonnent encore aujourd'hui, qui paraîtront peut-être moins étonnants dans une génération. La plupart des peintres ouvrent une fenêtre et peignent tout ce qui est compris dans le carré de cette fenêtre. A cette méthode s'oppose celle de Corot qui fait un poème dont toutes les parties se tiennent, un paysage composé dont il a compris et rendu l'âme. C'est une violente réaction contre le réalisme, et l'on voit ainsi que les principes les plus féconds du symbolisme, les plus opposés à l'esthétique parnassienne viennent d'un parnassien.

Etudions maintenant le poète dans ses œuvres. Vous savez que les *Fleurs du mal* furent composées de très bonne heure, dès le voyage dans les pays chauds. Le livre s'appelait primitivement *les Limbes* et comprenait six parties : *Spleen et Idéal*, *Tableaux parisiens*, *Poèmes sur le vin*, *les Fleurs du mal*, *la Révolte*, *la Mort*. Bien qu'il ait été composé à des heures très différentes, et que l'inspiration en varie souvent, ce livre de poésie peut se ramener à quelques sujets. Conformément à sa théorie du beau moderne, de la passion moderne, du bizarre et du factice en art, Baudelaire a représenté une forme particulière de perversité morbide. C'est ce qu'on lui a reproché et c'est surtout ce qu'on a vu dans son ouvrage. En réalité, ce mot de perversité ne s'applique pas ou s'applique mal. Ce que Baudelaire a exprimé, ce n'est pas une corruption raffinée, étudiée pour elle-même. Cela d'abord n'eût point été neuf. Quantité de poètes au XVIII^e siècle ont peint des passions morbides. Il ne reste rien de leurs œuvres. C'est qu'ils n'étaient que des amuseurs. Baudelaire, au contraire, dégage de cette morbidité ce qu'elle a d'humain et de tragique. Il n'est immoral que d'apparence. La débauche pour lui n'est plus un plaisir,

elle est une forme de la faute, du mal, du péché. Elle est tragique et pathétique. Aussi serait-ce commettre l'erreur la plus grossière que de voir dans les poésies de Baudelaire un libertinage amusant.

A côté de la peinture de ces passions surexcitées, dans un monde factice, les *Fleurs du mal* nous présentent bien autre chose. On y trouve les sentiments et l'angoisse de René, de Rousseau, de Pascal même, ce spleen, cette soif de l'infini, cette impossibilité de l'apaiser. Si les sentiments ne sont pas nouveaux, la façon dont ils sont exprimés, étrange et paradoxale, ne ressemble à aucune autre.

C'est un réalisme macabre, propre à l'époque et plus encore au tempérament de Baudelaire. La pièce intitulée *Cythère* peut vous en donner une idée.

Le poète voyage sur mer :

> Mon cœur, comme un oiseau, voltigeait librement
> Et planait tout joyeux à l'entour des cordages.

Mais on aperçoit une île :

> Quelle est cette île triste et noire ?

C'est Cythère. Et le poète l'invoque, comme la patrie des libres et belles amours. Il célèbre ses ramiers blancs. On s'approche, et l'on ne voit qu'un désert rocailleux, l'on n'entend que des cris « aigres ». Pas de temple. Une sorte de monument dont on ne peut d'abord dire ce que c'est :

> Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près
> . . . . . .
> Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches.

Alors vient une description d'un réalisme effrayant et la pièce s'achève par ces vers :

> Dans ton île, ô Vénus, je n'ai trouvé debout
> Qu'un gibet symbolique où pendait mon image.
> Seigneur, donnez-moi la force et le courage
> De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût.

Ainsi le poète exprime toute l'horreur que donne à une âme noble la bassesse de son âme et de son corps.

Les *Fleurs du mal* sont encore curieuses par la multitude d'impressions que le poète y a notées. Il nous apparaît vraiment comme un grand artiste sensible, subtil et raffiné. Il peut y avoir dans la sensibilité, non moins que dans l'intelligence, une

grande banalité. Il y a des gens qui ne sentent jamais que ce que tout le monde éprouve. D'autres, au contraire, sont beaucoup plus délicats. Baudelaire est de ceux-là ; toute son œuvre est faite avec des notations de sensations aiguës, subtiles, qui échappent à la banalité courante. Je ne vois, sous ce rapport, que Huysmans à lui comparer. Et c'est son élève et son ami. Sans doute, ces sensations sont parfois bien singulières, mais toujours ce sont des sensations d'artistes. Voilà pourquoi on a l'impression d'une nouveauté qui change à chaque pas. Lamartine, et plus encore Hugo, donnent parfois l'impression du déjà vu. On se dit que ce qu'ils ont exprimé, d'autres peut-être auraient pu l'exprimer aussi bien qu'eux. Baudelaire seul peut nous dire ce qu'il dit.

Enfin le livre vaut encore par l'art et par le style. D'abord le souci de la composition est très grand. Certains poètes se contentent d'aligner les strophes, l'une après l'autre, à mesure qu'elles viennent sous leur plume. Chez Baudelaire, chaque poème tend vers la fin. La pièce de *Cythère*, vous avez pu le voir, aboutit nécessairement à la formule finale dans laquelle tient toute la pensée. Ce n'est pas une effusion, c'est une démonstration. Il faut admirer aussi la richesse et la beauté des images, remarquables surtout en ce sens qu'elles ont toujours une très grande valeur expressive. La musique des vers chez Baudelaire produit enfin des harmonies étranges et nouvelles.

Mais quelle que soit la valeur littéraire de cette œuvre, ces beautés un peu extérieures sont bien dépassées, en définitive, par le pathétique, par le tragique qu'elle renferme en son essence. Dans ses bonnes parties, ce livre dépasse toutes les formules que le siècle a données de l'angoisse humaine. Lisez seulement, pour vous en convaincre, le dernier poème intitulé : *le Voyage*, qu'avec toute ma génération j'ai su par cœur, à vingt ans. C'est le même sentiment que dans *René* : « Levez-vous, orages désirés ! », mais bien plus poignant. De tels vers nourrissent encore l'imagination de tous les poètes contemporains.

Pour beau qu'il soit, ce livre n'est pourtant pas sans défauts. D'abord on pourrait y retrouver un peu de cette prose et de cet amour de la mystification qui sont un des traits de caractère de Baudelaire. En quelques vers, il s'est amusé de ses contemporains. En outre, quand il écrit en vers, Baudelaire manque de cette facilité, sans laquelle, à mon sens, il n'y a pas de grand poète. Il faut que le poète ait l'air d'écrire ses vers naturellement, sans effort. Et tel n'est pas le cas de Baudelaire. Et puis, si Baudelaire est un musicien merveilleux, il n'a pas l'oreille d'un poète lyrique ; le sens de la strophe lui manque. Souvent il a essayé de faire des

sonnets ; au bout de quatre ou cinq vers, faute d'avoir le tour de main, il est embarrassé ; il fait alors des à peu près de sonnet. Souvent ce que j'appellerais le mouvement de valse de la strophe est brisé par le rythme. Enfin, Baudelaire pour un poète a trop d'idées. L'idée pour lui a une importance primordiale. Dans son fameux sonnet des *Correspondances*, l'idée gêne le mouvement libre des vers.

Cependant on peut avoir des idées et être poète, mais à condition de ne point faire des vers. Un grand poète polonais a écrit en prose tous ses chefs-d'œuvre. Baudelaire, si intelligent, a vite compris qu'il pouvait être encore un plus grand poète en prose qu'en vers. Il a renouvelé un mode poétique extrêmement subtil : le petit poème en prose, non qu'il soit le premier à avoir écrit des *Poèmes en prose*. Le Lyonnais Aloysius (Louis) Bertrand l'avait précédé en ce genre. Mais Baudelaire le surpasse infiniment. Le poème en prose se distingue du poème en vers de deux façons importantes : d'abord, il est capable de porter l'idée, parce que l'écrivain ne se heurte plus à la difficulté du rythme, n'a plus affaire à une mesure imposée. En second lieu, le poème en prose substitue à un rythme traditionnel, un rythme à la fois plus souple, plus fin, plus subtil et aussi plus réel, le rythme qui convient au vers libre. Il calque avec plus de précision le réel, l'étrange, le bizarre. Au reste, toute œuvre exprimant un sentiment poétique dans une forme rythmée n'est pas forcément un poème en prose : il ne manque au *Centaure* de Maurice de Guérin que des rimes pour être un vrai poème en vers.

Dans le genre du poème en prose, Baudelaire a donné de véritables modèles. Les poèmes valent d'abord par la pensée qu'ils expriment ; tous expriment quelque chose. Ils respectent la grande loi de la beauté qu'il a formulée : ils sont un mélange parfait de réel et d'idéal. Ils montrent, mieux que ses vers, son tempérament particulier : narquois, ironique, douloureux, passionné, pathétique. Enfin ils sont d'un rythme merveilleux, étonnant. A côté de tel poème en prose : *les Projets, le Mauvais Vitrier*, les poèmes en vers de Baudelaire paraissent grossiers. Le genre du poème en prose a eu, après Baudelaire, une fortune singulière. Cultivé par Mallarmé et par les écrivains de l'école belge, il est un des genres les plus florissants à l'heure actuelle.

Avant de résumer l'influence considérable de Baudelaire, je vous parlerai la prochaine fois de Théodore de Banville.

---

# Histoire de la politique extérieure de la France depuis 1848

Cours de M. CHARLES SEIGNOBOS,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Les colonies françaises de 1858 à 1870.

*Documents communs.* — Actes officiels. — *Annales du commerce extérieur.* — *Revue maritime et coloniale.* — Publications des gouvernements : notices coloniales [Exposition d'Anvers, 1885. — Exposition de Paris, 1900]. — GUY : *les Colonies françaises.*

*Exposé.* — DUBOIS et TERRIER ; *les Colonies françaises*, 1912.

I. — Le régime des colonies de 1858 à 1870 a été changé par des mesures d'ensemble et des mesures particulières plus importantes en Afrique et en Océanie.

1° Le gouvernement, à partir de 1858, s'occupe davantage des colonies, cherche à appliquer des idées générales et à prendre des mesures communes à l'ensemble. D'abord il décide de créer une administration spéciale, détachée du ministère de la marine, et de ne plus considérer les colonies comme une dépendance de la flotte de guerre. Le décret du 24 juin 1858 crée le ministère de l'Algérie et des colonies qui est donné — et cela en marque bien l'importance — au prince Napoléon ; ce dernier s'en fatigue vite, les affaires d'Italie l'occupent davantage, et en mars 1859 il est remplacé par l'amiral Chasseloup-Laubat.

Deux questions capitales se posaient pour les colonies anciennes : le règlement des dépenses et les moyens de se procurer la main-d'œuvre destinée à remplacer les nègres. La question des dépenses fut réglée par le sénatus-consulte de 1854 : la colonie prend à sa charge les travaux publics, les constructions de toute sorte, les frais relatifs à l'instruction ; elle a son budget autonome, et son « individualité financière » est proclamée par le décret de 1855 ; le budget est fixé soit par le conseil dans les colonies peuplées, soit par le gouverneur ; enfin la colonie emploie toutes ses contributions. — L'Etat garde à sa charge les dépenses militaires, le traitement des fonctionnaires, fournit le matériel néces-

saire et, en outre, accorde des subventions pour les travaux publics et les écoles. En 1858, la dépense totale est de vingt millions et demi (dont 4 millions pour les pénitenciers de la Guyane) ; le personnel à lui seul touche onze millions ; chacune des cinq colonies [les trois îles, la Guyane, le Sénégal] reçoit de deux à trois millions. — L'exportation totale de la France aux colonies est de 92 millions, celle des colonies en France, de 114 millions (dont 77 pour les trois îles).

Les nègres dans les colonies à sucre sont remplacés par des engagés de deux sortes : par des noirs d'Afrique et par des coolies de l'Inde française ; mais on reconnaît bientôt que l'engagement des noirs est un retour indirect à l'esclavage, et un décret de 1859 interdit l'immigration des engagés d'Afrique. On augmente le nombre des engagés de l'Inde, mais l'Inde française ne suffit plus, et une convention est conclue avec l'Angleterre, en 1861, pour permettre d'organiser des engagements dans l'Inde anglaise. Ces engagés sont employés même en Amérique, mais surtout dans l'île de la Réunion dont la population est doublée de 1848 à 1870.

Un autre changement se produit dans le régime commercial, conséquence, celui-là, des traités de commerce et de la pratique du libre-échange. Il rend impossible la conservation du pacte colonial de 1814 qui excluait tous les produits et navires étrangers. Les colonies sont obligées désormais d'ouvrir leurs ports aux étrangers et de leur donner aussi la liberté du commerce : la loi du 3 juillet 1861 ouvre les Antilles et la Réunion au commerce des pays voisins.

Mais les colonies se plaignent d'être dépourvues de ressources et appauvries par la concurrence étrangère. Un sénatus-consulte suivi d'une loi change leur régime financier ; l'Etat diminue sa part de dépenses qui est réduite aux traitements des fonctionnaires et à tout ce qui concerne la justice et les cultes, et la défense militaire ; les subventions sont maintenues, mais elles seront réglées chaque année par la loi de finances. Le sénatus-consulte n'est applicable qu'aux Antilles et à la Réunion. — D'autre part, les recettes des colonies sont augmentées : la loi du 4 juillet 1866 donne au Conseil général le droit de voter deux sortes de droit d'entrée : 1° un droit de douane sur les marchandises étrangères ; 2° un octroi de mer sur toutes marchandises de quelque provenance que ce soit. Mais les trois îles ne gardent pas la douane ; elle est abolie et remplacée par un octroi qui porte sur tous les produits, même français, et procure un revenu plus élevé ; les marchandises françaises se trouvent de ce fait désavantagées, et l'on se plaint en France.

Le nouveau régime commercial n'a pas diminué la production ni le commerce ; sans doute la production du sucre est gênée par la concurrence, mais la Réunion augmente beaucoup son commerce de vanille. Le chiffre total des transactions s'élève.

2° L'Algérie [les documents ont été indiqués précédemment] a passé par deux systèmes opposés. La création du ministère spécial pour les colonies amène une attaque contre le régime d'administration par les officiers ; les bureaux arabes ont été compromis par le procès d'un capitaine qui a fait assassiner un chef indigène. Les colons réclament un régime civil et se plaignent de l'arbitraire dont ils sont victimes. Or, le gouvernement par autorité militaire est rendu inutile par la fin des guerres ; la grande Kabylie est soumise en 1857, l'Algérie est définitivement conquise, et sa possession n'exige plus que de petites opérations. Aussi des décrets transforment-ils tout le régime. Par ceux des 24 juillet et 2 août 1858, les services algériens, justice, cultes, instruction, sont enlevés aux ministres français et transférés au ministère de l'Algérie ; le 31 août, le gouvernement général est aboli ; le 27 octobre est créé, pour chacun des trois départements, un conseil général chargé du budget local, et la division de l'Algérie en territoire civil et en territoire militaire règle le partage des pouvoirs entre les préfets et les généraux ; le 21 novembre, un conseil général de l'Algérie et des colonies est créé à Paris.

Le budget de l'Algérie pour 1860 s'élève à 40 millions, dont 23 millions de recettes et 17 millions de dépenses, sans compter les frais nécessités par l'armée d'occupation, frais qui s'élèvent à 68 millions pour l'année 1865.

L'Algérie est ainsi pourvue de tout un appareil d'institutions françaises qui satisfait les colons et irrite les officiers. Le prince Napoléon, favorable au libre-échange, voudrait ouvrir le pays au commerce, mais les protectionnistes réclament, et une note parue au *Moniteur*, le 18 septembre, déclare que l'on ne changera pas le régime douanier.

Pour la colonisation, on abandonne le système des concessions gratuites qui n'a donné à la colonie que de mauvais colons qui ne se fixaient pas, et on décide de ne plus aliéner de terrains que par la vente ou plutôt par le versement d'une somme fixe. On ne crée presque plus de villages.

La population européenne commence à s'acclimater. Jusqu'en 1856, il y a eu un excédent de décès, et le nombre des habitants n'a augmenté que par l'immigration. Pendant la période de 1856 à 1861, la natalité pour la première fois l'emporte sur les décès [35.107 naissances contre 31.573 décès]. De 1861 à 1881, l'excé-

dent en faveur des naissances atteint presque 10 0/0. La population indigène augmente aussi : en 1851, elle est évaluée à 2.323.000 âmes ; en 1861, elle passe à 2.850.000. Les deux populations restent nettement séparées ; pas de mariages mixtes entre colons et Arabes. Les Juifs qui étaient 21.000 en 1856 passent à 28.000 en 1861.

Des attaques de tribus des frontières décident le gouvernement à une expédition au Maroc ; 20.000 hommes sont envoyés contre les Beni Snassen et ravagent leur pays, mais ils reviennent avec le choléra et des fièvres (1859).

En 1860, Napoléon change de système ; il n'est plus satisfait du régime civil dont on se plaint beaucoup et qui a laissé le désordre régner en Algérie. Il abolit le ministère spécial et rétablit le gouverneur général militaire. Il fait un voyage à Alger, trouve que les fonctionnaires sont trop nombreux ; il assiste à une fantasia des Arabes et devient favorable aux indigènes ; il veut surtout supprimer les querelles si nombreuses entre préfets et généraux.

Le gouverneur général est Pélissier, un soldat brutal qui s'entend peu aux affaires. A la fin de 1862 parut, sur l'inspiration de l'empereur, une brochure sur les droits des indigènes. Napoléon annonce sa conversion dans une lettre au gouverneur du 6 février 1863 : « Je suis aussi bien l'empereur des Arabes que l'empereur des Français », et décide d'organiser l'Algérie en un empire arabe en protégeant les indigènes contre les vexations et les entreprises des colons. Il abandonne le système des cantonnements et veut donner aux Arabes un régime de propriété approprié à leurs mœurs. Le sénatus-consulte du 22 avril 1863, suivi du règlement du 23 mai, organise la propriété collective des tribus qui sont reconnues propriétaires des territoires dont elles ont la jouissance permanente et traditionnelle à quelque titre que ce soit. Mais l'exécution de cette organisation nouvelle est remise à l'administration qui opère lentement, soulève toutes sortes de difficultés, réclame aux indigènes des titres de propriété. De leur côté les colons protestent, car la propriété arabe limite le territoire colonisable, et prétendent que « l'empire arabe » ne fait qu'exciter les indigènes hostiles à la colonisation française ; ils envoient une délégation au Sénat.

En même temps, on travaille à établir des voies de communication : 1° on décide, en 1860, de créer des chemins de fer, et en 1870 1.000 kilomètres étaient construits réunissant les trois chefs-lieux et les ports ; 2° des missions sont envoyées vers le désert pour conclure des accords avec les Touaregs.

En 1864, éclate dans le Sud-Oranais un soulèvement inattendu, celui des Ouled-Sidi-Cheik ; une colonne française abandonné par ses goums est massacrée et les tribus sahariennes dévastent le département d'Alger et d'Oran jusque vers Sidi-bel-Abbès et Aumale. Il faut envoyer des troupes de France, et l'on ne vient à bout des révoltés qu'au bout d'un an. Cet incident engage Napoléon à renforcer le gouvernement militaire. Le décret du 7 juillet 1864 supprime le directeur général civil, donne aux généraux l'autorité sur les préfets et maintient les bureaux arabes. En 1867 est créé un bureau central.

Napoléon se décide à aller voir lui-même quelle est la situation ; en 1867 il se rend en Algérie et adresse aux colons une proclamation où il les engageait à traiter les Arabes comme des compatriotes ; et dans une proclamation aux Arabes, il disait : « Un jour viendra où la race arabe, régénérée et confondue avec la race française, retrouvera une puissante individualité semblable à celle qui pendant des siècles l'a rendue maîtresse des rivages méridionaux de la Méditerranée. Je veux vous faire participer de plus en plus à l'administration de votre pays comme aux bienfaits de la civilisation. » Une partie des indemnités de guerre exigées des révoltés est distribuée pour indemniser les propriétaires dont les terres ont été ravagées. Reçu avec enthousiasme, l'empereur se rend dans la province d'Oran, puis dans la grande Kabylie et va jusqu'à Biskra. Dans une lettre du 20 juin, il s'exprime ainsi : « Mon programme se résume en peu de mots : gagner la sympathie des Arabes par des bienfaits positifs ; attirer de nouveaux colons par des exemples de prospérité réelle parmi les anciens ; utiliser les ressources de l'Afrique en produits et en hommes ; arriver à diminuer notre armée et nos dépenses. » Il promet aux indigènes la qualité de Français ; ils seront admissibles à tous les emplois ; il promet de réorganiser la justice, l'administration des cultes, l'instruction publique, de réformer l'impôt ; aux colons il promet une subvention de cent millions pour les travaux publics en six années, la liberté du commerce français ; il condamne le système des concessions et des créations de villages par l'Etat et leur accorde une vaste zone de colonisation. Il promet de réduire le nombre des postes militaires et de concentrer les troupes vers les frontières du sud et de l'est, et de créer une milice européenne.

Le sénatus-consulte du 14 juillet 1865 règle la question de la naturalisation ; les indigènes musulmans sont Français et gardent la loi musulmane, mais pour jouir des droits des citoyens français, ils doivent accepter les lois civiles de l'empire. Les Juifs

demandent en masse à se faire naturaliser. Enfin une circulaire de mars 1867 règle les attributions des bureaux arabes.

Le régime nouveau n'a pas été réalisé. L'Algérie est atteinte par une série de fléaux : sauterelles en 1866, choléra en 1867, une grande famine. Un sentiment de malaise naît et s'accroît et une demande d'enquête est votée en 1869 ; une commission parlementaire envoyée en Algérie réclame des réformes et demande d'abandonner la conception du royaume arabe et de revenir au régime civil. L'empire était disposé à les accorder. Il n'en eut pas le temps. Le programme de la commission ne fut réalisé qu'après la chute de l'empire.

3° Le Sénégal est transformé en une grande colonie par les opérations de Faidherbe et organisé par lui.

*Documents.* — *Moniteur du Sénégal* (1856-1860).

*Moniteur officiel du Sénégal* (1865-1867). — *Revue coloniale*. (1858-1861).

*Revue maritime et coloniale* (1862). — *Annales sénégalaises* (1854-1885).

*Revue des Deux Mondes* (octobre 1858).

FAIDHERBE. — *Notice sur la colonie du Sénégal* (1859).

Les deux colonies distinctes de Saint-Louis et de Gorée sont réunies en une seule par le décret de 1860 pour former trois arrondissements : Saint-Louis, Bakel et Gorée, subdivisés à leur tour en cercles. L'occupation gagne les rives de la Casamance par des traités avec les souverains indigènes.

Des travaux sont exécutés à Saint-Louis qui est réuni à la terre ferme par trois ponts. L'école des otages, créée en 1855, est définitivement organisée pour recevoir comme élèves les fils des principaux chefs indigènes à qui l'on adjoint des jeunes gens des peuples soumis. En 1860, Faidherbe prononce un grand discours programme, où il défend l'idée de l'assimilation progressive ; elle sera plus facile au Sénégal qu'en Algérie, car les populations, dont la plus grande partie ne sont pas musulmanes, se soumettront facilement à la civilisation et à la domination françaises.

L'agrandissement de la colonie continue par des expéditions pour réprimer les incursions des noirs ; elles sont suivies de traités et d'annexions. En 1859, les Tiédos sont battus et les territoires français s'étendent vers Rufisque et la basse Casamance, mais surtout après une série d'opérations conduites à partir de 1860. Le Cayor est finalement annexé en 1864.

La France domine désormais dans toute la région du fleuve Sénégal et Faidherbe songe à étendre la conquête jusqu'au Niger. Les instructions qu'il remit au lieutenant de vaisseau Mage,

envoyé par lui pour conclure un traité avec notre ancien ennemi El Hadj-Omar, contiennent un plan méthodique et indiquent très nettement l'opération qui, réalisée plus tard, a abouti à la création d'un empire colonial au Soudan. L'exploration du lieutenant Mage, qui avec son compagnon le docteur Quintin, fut retenu deux ans prisonnier à Ségou, réussit à amener la conclusion d'un traité de commerce avec Ahmadon, le fils d'El Hadj-Omar qui venait de mourir (janvier 1867).

4° En Océanie, le projet concernant la Nouvelle-Calédonie est exécuté. Les Français eurent à repousser plusieurs attaques des indigènes excités à la résistance par des Anglais d'Australie (sept. 1859) ; trois d'entre eux furent pris et exécutés malgré les protestations des journaux australiens. L'île est organisée en colonie autonome en décembre 1860, et détachée du gouverneur de nos possessions d'Australie. Un gouverneur y est envoyé en 1862, et, en 1863, il est décidé qu'on en fera une colonie de déportation, conformément au projet qui avait déterminé le gouvernement à en prendre possession.

III. — En Asie l'intervention en faveur des missions amène la création d'une nouvelle colonie en Indo-Chine.

*Documents.* — Les *Annales de l'Extrême-Orient*, t. I, donnent une bibliographie.

*Bulletin officiel de l'expédition de Cochinchine* (1862-1864). — *Bulletin officiel de la Cochinchine française*, depuis 1865.

MICHEL. — *Répertoire des lois, décrets et ordonnances*, jusqu'en 1892.

*Annuaire de la Cochinchine*, depuis 1865.

PALLU DE LA BARRIÈRE. — *Histoire de l'expédition de Cochinchine en 1861.*

BENOIT DE LA GRANDIÈRE. — *Les débuts de l'occupation française en Cochinchine* (1871).

PAULIN VIAL. — *Les premières années de la Cochinchine* (1874).

FRANCIS GARNIER. — *La Cochinchine française en 1864* (1864).

JULLIEN. — *Doudart de Lagrée* (1885).

BONAMY DE VILLEMEREUIL. — *Explorations et mission de Doudart de Lagrée* (1884).

Articles de la *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1864, 15 août 1866, 15 février 1868, 15 février 1869.

CULTRU. — *Histoire de la Cochinchine*, 1910.

1° La conquête commence par une opération dans l'empire d'Annam pour le forcer à accorder la liberté de religion. La flotte française vient jeter l'ancre devant Tourane, le port même de la

capitale. Les troupes débarquent et rencontrent peu de résistance, mais elles sont bientôt arrêtées par les difficultés du climat, l'ignorance où elles sont du pays, et le peu d'appui qu'elles ont trouvé auprès des indigènes catholiques.

L'amiral décide de faire une diversion ailleurs ; il hésite entre les deux deltas du Tonkin au nord et du Mékong au sud. Il fait explorer le Tonkin et se décide enfin à attaquer la Cochinchine dont l'accès est plus facile. Renonçant à attaquer le centre de l'empire, l'expédition se reporte sur l'extrémité sud (1859). Elle ne rencontre que peu de difficultés et remonte le fleuve Mékong ; elle débarque devant Saïgon, grande ville jadis, qui a été ruinée par une répression furieuse après la révolte de 1833-1835. La ville est devenue déserte, ne comprend que quelques villages ; elle est prise, brûlée, et l'amiral, se contentant d'occuper les forts, retourne à Tourane.

Le gouvernement ne songe pas à garder le pays conquis. Le 1er novembre 1859, le nouveau commandant de l'expédition française, Page, reçoit l'ordre de signer un traité qui ne comporte aucune contribution de guerre ni cession de territoire et ne réclame à l'empereur d'Annam que de cesser la persécution contre les chrétiens et de permettre l'établissement de consuls dans les trois ports du pays et d'un chargé d'affaires à Hué. Les négociations traînent ; une nouvelle rupture se produit, mais le gouvernement français a besoin de ses navires pour la seconde expédition de Chine. Il ne laisse qu'une petite garnison à Saïgon qui est bloquée pendant un an par les Annamites.

La guerre de Chine terminée, l'expédition revient et dégage Saïgon. Mais son chef n'a pas d'ordres ; il ne profite pas du désarroi des indigènes pour occuper la Cochinchine, se bornant à faire des reconnaissances au nord de Saïgon et à refouler les Annamites derrière le Mékong.

L'amiral Charner est rappelé le 29 novembre 1861 et remplacé par l'amiral Bonard. La cour de Hué excite les indigènes à se soulever et des attaques se produisent contre les Français dont les têtes sont mises à prix. Mais Bonard forme trois colonnes expéditionnaires qui occupent les trois provinces basses de la Cochinchine.

2° Maîtres de ces provinces, les Français sont obligés d'y créer un régime provisoire, dont la direction, comme au début de toute conquête, est donnée aux officiers. Puis prenant pour modèle l'île de Java, l'amiral Bonard essaie de faire administrer le pays par les indigènes eux-mêmes. Mais les Français ignorent tout de l'empire annamite ; son organisation, ses mœurs, ses sentiments, sa

langue ; les officiers sont obligés de communiquer avec les indigènes par des interprètes qui, d'ailleurs, ne connaissent que le latin. On ignore que l'Annam est un empire centralisé avec des fonctionnaires venus du centre, dévoués à l'empereur et animés d'un esprit national qui les empêche de servir sous des envahisseurs. Malgré tout, un arrêté du 31 mars 1862 proclame que l'autorité sur les populations sera exercée par des administrateurs indigènes qui s'occuperont de tout, même du recouvrement des impôts. La France se borne à les faire surveiller par les commandants des provinces et par des inspecteurs des affaires indigènes, choisis parmi les officiers.

Le résultat de l'expérience fut un soulèvement. Les anciens fonctionnaires refusent de servir et poussent les soldats à la révolte contre les étrangers. L'amiral, croyant le pays pacifié, a cru pouvoir retirer ses troupes ; des incendies et des assassinats, même à Saïgon, sont la rançon de cette tentative.

On renonce à l'administration par les indigènes. L'arrêté du 12 août 1862 conserve bien les fonctionnaires indigènes, mais donne tous les pouvoirs civils et militaires aux officiers français. A Saïgon, un bureau central annamite est créé pour les renseignements, et aussi un comité consultatif des affaires indigènes, et un inspecteur en chef des affaires asiatiques, qui est un lieutenant de vaisseau. — En janvier 1863, l'organisation du gouvernement par les officiers est définitivement établie (circulaire du 7 janvier) ; divisés en trois classes avec des traitement très élevés, les nouveaux fonctionnaires qui gardent leurs grades et leurs droits à l'avancement sont choisis après examen. La justice leur appartient de fait, puisque l'état de siège est l'état normal ; le gouverneur se réserve toutefois le droit de confirmer les sentences.

En 1862 est créé un corps de soldats annamites : il y aura par province un bataillon comprenant 6 compagnies de chacune 125 hommes, avec un cadre français de 3 officiers et de 14 sous-officiers ; parmi les indigènes seront pris 2 sergents et 4 caporaux ; le service est obligatoire et dure 4 ans avec 3 mois de congé par an. — On créait en même temps un collège d'interprètes dirigé par un missionnaire et un corps de lettrés recrutés par voie de concours parmi les indigènes.

La conquête de la Cochinchine a été régularisée par un traité. L'empereur d'Annam, gêné par une révolte du Tonkin, s'est résigné à traiter et a envoyé une ambassade en France en 1861. Le traité ratifié en France est apporté à Hué par une expédition qui est reçue avec beaucoup de pompe et d'honneurs.

Mais le gouvernement hésite à se charger d'une nouvelle colo-

nie. Il redoute pour la métropole un surcroît de charges et préférerait une indemnité. L'empereur d'Annam profite de ces dispositions et envoie une ambassade pour obtenir la revision du traité ; l'ambassade est bien reçue par Napoléon à qui elle offre l'ouverture des ports au commerce français et un tribut contre la restitution des provinces conquises, et l'empereur, qui vient de recevoir un rapport, se plaignant des difficultés de l'administration, paraît fermement décidé à évacuer l'Indo-Chine, en conservant toutefois quelques points, comme Saïgon. Mais sur les protestations des officiers qui, en Cochinchine, commencent à s'inquiéter et lui représentent que l'occupation restreinte serait presque aussi coûteuse et donnerait moins de résultats, il se ravise, et pendant que son ambassadeur discute avec les plénipotentiaires de l'Annam, il décide de maintenir le traité de 1862 et de garder sa conquête (1863-1864).

3° En même temps le nouvel empire colonial d'Indo-Chine s'étend vers l'ouest sous forme de protectorat. Le Cambodge, autrefois grand royaume, a été considérablement réduit et se voit menacé par les deux Etats voisins, qui lui ont enlevé une partie de son territoire ; un résident siamois, installé dans la capitale même du royaume, est investi du gouvernement.

En 1863, un officier de marine, Doudart de Lagrée, est envoyé par l'amiral gouverneur de Cochinchine et remonte sur un aviso jusqu'à l'intérieur du Cambodge. Il avait pour instructions de « voir » et de surveiller le résident siamois. Le 11 août 1863, un traité secret est conclu entre la France et le roi du Cambodge Norodom, bientôt transformé en protectorat effectif ; le traité a été conclu sans l'assentiment du gouvernement français qui, après avoir hésité, finit pourtant par le ratifier en 1864.

Mais le gouvernement de Siam intervient et veut imposer à Norodom le traité du 1er décembre 1863 qui faisait passer le Cambodge sous la domination siamoise ; Norodom se résigne, dans la pensée que les Français vont bientôt quitter Saïgon ; mais un conflit éclate entre la France et le Siam, au sujet du couronnement. Le roi de Siam demande que le roi du Cambodge soit couronné à Bangkok et paraît devoir d'abord l'emporter. Profitant de l'envahissement par des matelots français d'une maison du vieux palais de Norodom, le résident siamois, malgré les excuses de Doudart de Lagrée qui est resté à Pnom-Penh comme résident, demande l'expulsion des Français. Mais le lieutenant français menace à son tour, exige la restitution de sa lettre d'excuses, et, pour empêcher Norodom de retomber sous l'influence siamoise, annonce qu'il va occuper Ou-dong, où demeurait le résident siamois;

il fait tirer vingt et un coups de canon au moment où le roi allait se rendre à Bangkok, et Norodom, effrayé, rentre dans sa capitale. Le Siam cède, et le couronnement eut lieu au Cambodge le 3 juin 1864. — La question est définitivement réglée entre le Siam et la France par le traité de 1867 : le Siam renonce au tribut que lui payait le Cambodge, mais profite de l'ignorance des Français, qui connaissent mal les limites entre les deux pays, pour garder plusieurs provinces.

4° L'organisation définitive de la Cochinchine s'achève après 1864. Le décret de 1863 a réglé le partage des dépenses entre la France et la colonie ; le gouverneur dresse le budget. Un directeur de l'intérieur siège à Saïgon et il a à sa disposition trois bureaux : le premier (secrétariat général) a pour domaine la correspondance avec les inspecteurs, la police secrète, l'instruction publique et les cultes ; le second est chargé de l'administration et du contentieux ; le troisième enfin est celui de l'agriculture, du commerce et de l'industrie : il a dans sa compétence la justice indigène, la police générale, l'assistance publique. (Arrêt du 9 novembre 1864.) — En 1869 enfin est établi un conseil privé de cinq membres, purement consultatif.

Les principaux fonctionnaires sont des officiers inspecteurs, qui, avant d'être nommés, sont obligés de faire un stage auprès d'un inspecteur en activité et d'apprendre la langue du pays. Ces officiers inspecteurs furent très bien choisis, au moins au début, et firent preuve d'initiative et d'énergie.

Pour la justice, on établit deux régimes différents. A l'égard des indigènes, le gouvernement entend respecter les coutumes, et le décret du 25 juillet 1864 proclame : « La loi annamite conserve son empire sous le contrôle des inspecteurs et l'autorité du gouvernement. » En principe, le juge indigène décide, mais en fait l'inspecteur investi du droit d'appel peut annuler toutes ses sentences ; c'est lui qui est véritablement le maître de la justice. Les peines corporelles sont supprimées à partir de 1865, mais les autres articles du code restent en vigueur. — Pour les Européens enfin, on établit, en 1864, un tribunal de première instance qui juge d'après le code français et dans les mêmes formes que les tribunaux français, un tribunal de commerce et un tribunal supérieur qui joue le rôle de cour d'appel et de cour d'assises.

Les ressources sont fournies par les fermes, l'impôt sur les jeux, l'opium, les boissons ; les anciennes taxes sont revues et vérifiées par les inspecteurs, mais maintenues (impôt sur les rizières, capitation). Le premier budget régulier, celui de 1864, atteint trois millions pour les recettes et autant pour les dépenses ; en 1865,

les recettes sont déjà de quatre millions ; en 1867, de cinq millions et demi. L'excédent des recettes continue à augmenter. Dans une situation exceptionnelle, la Cochinchine est la seule colonie qui rapporte de l'argent à l'Etat.

En 1866, une révolte des Annamites amène l'occupation complète de la Cochinchine : la conquête est en effet décidée, en juin 1867, sur les instances du ministre de la marine Rigault de Genouilly, qui connaît la Cochinchine, et opérée en huit jours par la prise de Chaudoc et de Ha-Tien. La France possède tout le sud de l'empire d'Annam qui est privé de tout moyen d'action.

L'accroissement ainsi réalisé du territoire des colonies change le caractère de nos possessions : c'est le commencement d'un véritable empire colonial.

## La rupture de 1870.

Une catastrophe soudaine bouleverse, en 1870, la vie intérieure et extérieure de la France : c'est la guerre contre la Prusse. Nous allons étudier : 1° comment la guerre a été amenée et préparée par des négociations secrètes des deux gouvernements ; 2° comment, pour répondre aux agissements prussiens, le gouvernement français a pris l'initiative d'une campagne diplomatique contre la Prusse ; 3° comment, enfin, le gouvernement prussien a répondu par une contre-attaque qui a décidé la guerre.

*Documents.* — Cette histoire est très bien connue [renseignements donnés par les acteurs eux-mêmes, et études nombreuses surtout depuis une quinzaine d'années].

*Pour la France* :

De Gramont. — *La France et la Prusse avant la guerre.*
Dépêches et lettres dans Bourgeois : *Rome et Napoléon III.*
Benedetti. — *Ma mission en Prusse.* — *Souvenirs diplomatiques.*
Lebbun. — *Souvenirs militaires.*
E. Ollivier. — *L'Empire libéral.*
*Notes des ministres* dans La Gorce.
Rothan. — *L'Allemagne et l'Italie en 1870.*
*Enquête sur le 4 Septembre* [déposition de Thiers].

*Pour l'Allemagne* :

Sybel. — *Die Begründung des deutschen Reiches.*
*Lettres et souvenirs* de Bismarck.

KARLS VON RUMÄNIEN. — *Aus dem Tagebuch* [avec des notes du prince Léopold et de son père].
E. MARKS. — *Der Kaiser Wilhelm Ier*.

*Pour l'Autriche* :
DE BEUST. — *Aus drei Vierteljahrhunderten*.
WITZTHUM. — *Souvenirs*.

*Pour l'Espagne* :
RIALA. — *Histoire contemporaine*.

*Pour l'Angleterre* :
*Correspondance* entre LYERIS et GRANVILLE.

*Etudes bibliographiques* :
MURET. — *Revue d'histoire moderne et contemporaine, mars 1910-janvier 1912*.

*Exposés d'ensemble* :
E. OLLIVIER. — LA GORCE. — WELSCHINGER : *la Guerre de 1870*, 2 vol., 1910. — SYBEL. — ONCKEN : *Zeitalter des Kaisers Wilhelms*.

I. — Depuis 1866, Napoléon était réduit à une politique d'attente dont le but principal était d'empêcher les Etats du sud d'entrer dans l'unité allemande. Il prévoit déjà la guerre et fait des préparatifs militaires. Le général Niel, ministre de la guerre, a fait voter la réforme du recrutement, et la loi de 1868 est un compromis entre le régime ancien et le régime prussien ; il a aussi travaillé à refaire le matériel, et, en 1869, il croit que la France est en mesure de faire face à toute éventualité. Alors Napoléon prépare une alliance contre la Prusse avec son ancienne alliée, l'Italie, et l'ennemie de la Prusse, l'Autriche. Des projets ont été échangés en 1869, et Napoléon essaie d'obtenir des deux puissances une alliance effective pendant que Bismarck travaillait à créer en Espagne des difficultés à la France. Les deux séries de négociations, qui sont secrètes, se poursuivent parallèlement.

1° Napoléon veut concerter avec l'Italie et l'Autriche des opérations militaires. Au mois de mars 1870, l'archiduc Albert, le vainqueur de Custozza, vient à Paris où l'empereur lui fait inspecter ses troupes. Dans ses entretiens avec Napoléon, il se déclare prêt à étudier avec lui un plan de campagne des trois armées. De retour à Vienne, il avertit François-Joseph de ses négociations et demande à Napoléon de lui envoyer un officier pour régler le détail de la coopération militaire ; le ministre de la guerre, le général Lebœuf, résiste quelque temps, car cette démarche en vue d'une guerre est en contradiction avec la politique du cabinet,

puis se décide à envoyer le général Lebrun, chef d'état-major de l'armée, qui part en secret (28 mai). Il discute avec l'archiduc des modifications au plan qui avait été présenté à Napoléon au mois de mars : l'Autriche et l'Italie avaient besoin de six semaines pour mobiliser, ce qui rend impossible l'action simultanée rêvée par Napoléon. La France, prête la première, entrera en campagne dans l'Allemagne du Sud ; quand ils seront prêts, les Autrichiens entreront à leur tour par la Bohême, et les Italiens, par le Tyrol, marcheront sur Ratisbonne. Mais François-Joseph ne veut pas s'engager pour tous les cas ; il reçoit le général Lebrun en audience privée et lui dit qu'il ne pouvait promettre de déclarer la guerre en même temps que la France (juin). C'était un échec pour Napoléon qui semble avoir renoncé à la guerre, car le ministre de la guerre demanda à la Chambre une réduction de 10.000 hommes sur le contingent.

En même temps qu'il prépare la guerre contre la Prusse pour une époque indéterminée, Napoléon est amené par sa politique intérieure à changer le chef de sa diplomatie. Le ministre des affaires étrangères du cabinet Ollivier, Daru, qui s'était montré hostile au plébiscite, se retire. E. Ollivier prend l'intérim des affaires étrangères, et voudrait garder ce portefeuille. Mais Napoléon tient à avoir comme ministre un diplomate de carrière, et choisit son ambassadeur à Vienne, le duc de Gramont. C'était un choix gros de conséquences pour l'avenir, car le duc, hostile à la Prusse, la regardait toujours comme une puissance de second ordre.

Ollivier essaie de lui faire accepter sa politique de paix, et lui demande de ne pas manifester ses opinions personnelles par écrit ou par la parole. — En quittant Vienne, le duc de Gramont a été mis au courant du projet de traité, dont il s'exagère la portée. Il est le seul des ministres qui connaisse les accords diplomatiques de 1869 et les conventions militaires de 1870.

2° De son côté, le gouvernement prussien a déjà engagé une opération secrète en Espagne. Aucun des princes pressentis n'a consenti à accepter la couronne qui est vacante depuis 1868. Il est certain que c'est Bismarck qui a proposé la candidature d'un prince de Hohenzollern, de la branche catholique, frère du roi de Roumanie, Léopold. Mais il a mené son intrigue très secrètement. C'est un député unioniste, Salazar, qui fait les premières propositions, et le général Prim, le véritable chef du gouvernement, en prépare l'adoption. La manœuvre était certainement dirigée contre la France, mais dans quel sens? E. Ollivier croit qu'il y eut là de la part de Bismarck un véritable guet-apens pour

amener la guerre ; il est difficile de l'admettre. Mais gêner la France en cas de guerre en l'obligeant à maintenir une partie de ses forces sur les Pyrénées et remporter un succès diplomatique en mettant sur le trône d'Espagne un prince notoirement prussien, ce fut, semble-t-il, le seul but de Bismarck. En tout cas, il lui fallait opérer dans le plus grand secret pour surprendre la France, comme on l'avait fait en 1866, lors de l'élection de Charles comme roi de Roumanie. La difficulté était de faire accepter le projet non seulement du roi Guillaume, mais aussi du père du prince, Antoine de Hohenzollern. C'est ce qui fit traîner l'opération en longueur. La candidature fut présentée à trois reprises : 1° en 1869, Salazar fait la première proposition ; 2° Prim envoie Salazar voir Bismarck et le roi Guillaume (février 1870), qui conseille au prince Antoine de refuser ; mais Bismarck fait agir dans son sens le kronprinz et la princesse, et en mars, pour des raisons patriotiques, Guillaume se décide, malgré lui, à donner son consentement. On se heurte à un nouveau refus du prince Antoine et Salazar est renvoyé en Espagne ; 3° Bismarck envoie des agents en Espagne pour s'informer de l'état de l'opinion et des chances de succès de la candidature Hohenzollern. Il leur recommande la prudence et d'éviter tout ce qui pourrait causer ou augmenter la fermentation des esprits en France. Ils doivent remettre au général Prim une lettre de Bismarck, qui n'est qu'un prétexte donné au roi pour expliquer la mission.

Le jeu de Bismarck est de présenter la candidature du prince Léopold comme une affaire qui regarde exclusivement l'Espagne, et la branche des Hohenzollern-Sigmaringen, — et à laquelle restent étrangers et le gouvernement prussien et le roi lui-même. Il s'agit pour lui de mettre le gouvernement français dans une position d'impuissance ou de l'obliger à paraître imposer aux Espagnols une intervention étrangère qui irriterait le sentiment national. La condition essentielle est de ne rien laisser voir de son action. Le kronprinz et Bismarck ont trompé le roi sur la situation réelle qu'ils ne lui ont pas fait connaître, comme nous le savons par les révélations d'un conseiller d'ambassade, Abeken. — L'affaire traîne en longueur. Les deux princes écrivent au Kronprinz d'accord avec Bismarck. Mais le roi, prévenu par son fils, se montre surpris et mécontent qu'on ait agi sans lui. Il part pour Ems et il rencontre le tsar (1er juin) à Stuttgard. L'agent diplomatique français, M. de Saint-Vallier, l'entend dire que, de son vivant, la paix est assurée. Mais l'on redoute l'ambition du kronprinz, et des bruits répandus par Prim font connaître au gouvernement français la réalité de la négociation. Inquiet, Napoléon ordonne à son ambas-

sadeur de s'informer auprès de Prim, qui nie absolument et annonce qu'il ira s'expliquer à Vichy avec l'empereur (17 juin).

A ce moment, Bismarck obtient l'assentiment écrit du roi Guillaume ; c'était la condition que le prince Antoine avait mise à son consentement. Mais les Cortès ont été ajournées et le président de l'Assemblée n'est pas dans le secret ; il avertit le directeur de l'*Epoca* qui révèle l'intrigue. Le coup est manqué et le plan de Bismarck avorte.

3° La révélation de l'intrigue par notre ambassadeur irrite le gouvernement français. Napoléon fait envoyer des dépêches aux deux gouvernements de Prusse et d'Espagne, pendant que Gramont de son côté se plaint aux ambassadeurs. Mais en Prusse tout le personnel est absent ; il ne reste plus qu'un chargé d'affaires, et c'est un agent subalterne Thile, qui est au ministère. Peut-être la chose avait-elle été machinée avec intention pour faciliter l'attitude officielle prise par la Prusse qui voulait en apparence rester étrangère à l'affaire. A Paris, l'opinion est très irritée ; l'on parle déjà de la guerre et les journaux donnent des articles très violents. Le 6 juillet, le conseil des ministres discute l'éventualité d'une guerre, et le général Lebœuf, consulté, se montre très optimiste. Quant à Gramont, il est sûr de ses alliances. Le soir, au Corps législatif, il lit une déclaration rédigée au nom du Cabinet tout entier : « Nous comptons sur la sagesse du peuple allemand et l'amitié du peuple espagnol. » La gauche proteste contre cette attitude belliqueuse, mais E. Ollivier réplique aux interpellateurs que la France désire la paix avec passion, mais avec honneur. — Malgré tout, la rente baisse de 1 fr. 40.

II. — Le gouvernement français est amené à prendre l'initiative pour faire avorter le projet prussien. Les deux chefs du cabinet, Ollivier et Gramont, examinent la position officielle de la question. Il y a des précédents, et ils décident de s'y conformer : ils s'adressent au chef de la famille et, officieusement, au gouvernement prussien. — Ils agiront à la fois sur l'Espagne et sur la Prusse, qui est l'auteur responsable de la crise, pour l'obliger à modérer son attitude.

1° En Espagne, Napoléon utilise la rivalité qui divise le général Prim et Serrano ; il charge l'ambassadeur de lui demander comme un service personnel, de tenter une démarche auprès d'Antoine de Hohenzollern pour le faire renoncer au trône d'Espagne au nom de son fils. Un intermédiaire se présente, l'agent du prince Charles à Paris, amené par l'ambassadeur espagnol, qui lui aussi est adversaire de Prim. Une négociation secrète est engagée ; Strat se rend auprès des princes, mais ne peut rencontrer que le

père, qui d'abord refuse de rien entendre ; mais Strat agit efficacement auprès de lui en lui montrant les dangers qui attendent son fils en Espagne, et finit par obtenir sa renonciation. Le prince Léopold refuse de se retirer, et il est décidé que son père renoncera en son nom à la couronne d'Espagne (11 et 12 juillet).

Ainsi Napoléon, par une action personnelle et secrète, a obtenu le retrait de la candidature du prince allemand. Elle avait déjà été rendue publique et c'était un échec pour la diplomatie de Bismarck. Le succès de la France était grand, mais il avait été surtout aidé par la répugnance du roi Guillaume à s'engager à fond dans l'affaire : il a envoyé au prince Antoine un officier pour lui annoncer qu'il verrait avec plaisir le retrait de la candidature du jeune prince : la chose était faite lorsque l'officier arriva.

2° En même temps le gouvernement agit en Prusse. Il n'y a personne à Berlin, et l'ambassadeur, Benedetti, se rend à Ems pour s'entendre directement avec le roi Guillaume. Les conditions sont favorables, car le roi ne tient pas du tout à l'affaire où Bismarck l'a engagé malgré lui ; il reçoit Benedetti malgré Bismarck qui voudrait l'écarter, parce qu'il est contraire à l'étiquette de déranger la cure du souverain. Dans ses instructions, Benedetti avait reçu l'ordre de manœuvrer de façon à obliger le roi de se découvrir par un ordre formel interdisant au prince d'accepter cette candidature offensante pour la France. Arrivé le 8 juillet à Ems Benedetti fut reçu le lendemain. Les Etats étrangers sont avertis de la situation, mais Napoléon espère toujours sauvegarder la paix.

La décision dépend à la fois du roi Guillaume et du gouvernement français qui se décident en partie d'après les réponses, en partie par des motifs venant de leur entourage ou de l'opinion. Le roi répond à Benedetti que l'affaire ne regarde pas son gouvernement et qu'il n'a rien à interdire au prince.

Mécontent de cette réponse, Gramont, qui cherche un succès diplomatique, veut obliger Guillaume à se démasquer ; il est convaincu que Guillaume essaie de traîner en longueur pour se donner le temps de préparer la guerre. Un conseil des ministres tenu le 10 juillet charge Gramont d'insister à nouveau et d'exiger une réponse catégorique. En France, on fait des préparatifs militaires, et, le 11 juillet, le conseil des ministres prend des mesures en conséquence.

Du gouvernement autrichien arrivaient à Paris des conseils de prudence. Metternich transmet, le 4 juillet, un avis de Beust qui recommandait aux dirigeants français de ne pas s'attacher au roi de Prusse : ce serait s'exposer à voir toute l'Allemagne du Sud faire cause commune avec lui.

A Ems, le roi Guillaume est influencé par la lettre d'Antoine de Hohenzollern et envoie un colonel porter son autorisation au retrait de la candidature ; le 11 juillet, il répond à Benedetti qu'il attend la réponse du prince. — Mais à Paris le Corps législatif s'impatiente ; Gramont est vivement attaqué par la droite et ordonne, à la suite de ces interpellations, l'ordre à Benedetti d'exiger, d'un ton pressant, une défense formelle. Guillaume ne veut plus négocier seul et donne l'ordre à l'ambassadeur prussien, M. de Werther, de rentrer à Paris.

3° La négociation est transformée par la nouvelle de la renonciation du prince Antoine, arrivée le 12 juillet à Ems et à Paris. On en ignore le motif, et le conflit qui s'est produit entre le père et le fils. Guillaume est content d'être débarrassé d'une affaire engagée malgré lui et mal engagée, disait-il.

A Paris, les impressions sont diverses. Thiers est enchanté de l'heureuse issue de la négociation, et E. Ollivier, joyeux, lit au Corps législatif la dépêche de l'ambassadeur. L'empereur ne cache pas non plus sa satisfaction ; mais il a peur de l'opinion publique qui s'est irritée et ne trouve pas la satisfaction suffisante ; à la Chambre, le groupe de la droite, belliqueux, annonce une interpellation sur les garanties prises pour l'avenir. Gramont est mécontent ; il commence par faire des difficultés de forme à la renonciation, et ne perd pas l'espoir de se tailler un succès personnel. Il persiste à vouloir obtenir mieux que cette renonciation qui ne lui apparaît pas comme une réponse suffisante aux réclamations de la France, et charge Benedetti de demander une garantie pour l'avenir.

4° L'affaire ne se traite plus seulement à Ems, mais aussi à Paris, entre Werther et Gramont. En vain Gramont essaie d'obtenir de l'ambassadeur la promesse de garanties. Werther reste sur le terrain d'affaire privée. Pendant ce temps, l'agitation grandit. La cour est aussi belliqueuse que la droite et se plaint vivement, comme l'impératrice, que l'empire « va tomber en quenouille ». Un nouveau conseil des ministres se tient à Saint-Cloud et l'on décide cette fois d'envoyer Benedetti dire au roi qu'il devait promettre de ne plus permettre au prince de poser à nouveau sa candidature. Le gouvernement français n'a pas voulu se contenter du succès qu'était pour lui l'échec de la Prusse ; en exigeant d'elle une assurance pour l'avenir, il rouvre le conflit, en remet la décision à la Prusse et prépare la guerre. La lettre de Napoléon à Gramont, apportée le soir du 12 juillet à E. Ollivier, est un acte de gouvernement personnel. L'Angleterre et l'Autriche essaient d'intervenir pour remettre les choses au point, mais la presse est très

excitée contre la Prusse et Ollivier essaie en vain de la calmer.

Le 13 juillet, au matin, un nouveau conseil des ministres se tient à Saint-Cloud ; les déclarations de Gramont sont approuvées et l'on maintient la nécessité d'obtenir une réparation, malgré l'avis contraire du gouvernement anglais. L'opinion trouve que le ministère n'est pas assez belliqueux : ses déclarations sont mal reçues au Corps législatif et la droite l'attaque avec violence. Duvernois demande à interpeller le ministre, et malgré les conseils de Thiers qui engage les ministres à remonter le courant et à résister au mouvement belliqueux, ils se laissent peu à peu gagner et penchent à leur tour pour la guerre.

III. — La rupture est amenée par l'initiative du gouvernement prussien, non pas de Bismarck, mais du roi.

1° L'action de Bismarck commence à Ems. Il a laissé auprès du roi un agent du ministère, Abeken, et le 12 juillet lui envoie le ministre de l'intérieur. Le 13 juillet, Benedetti se présente au château. Le roi était dans le parc ; à sa demande de garantie, le roi répondit qu'il ne pouvait prendre un pareil engagement sans limite de temps et pour tous les cas. Benedetti insiste et le roi finit par dire qu'il repoussait une fois pour toutes une exigence aussi inattendue. Déjà très irrité à ce moment, son irritation s'accrut lorsqu'il reçut une dépêche de l'ambassadeur prussien à Paris disant que Napoléon faisait demander au roi de lui écrire une lettre personnelle pour l'assurer qu'il n'avait pas voulu porter atteinte aux intérêts de la France. Travaillé par les confidents de Bismarck, Guillaume se décide à cesser les négociations irrégulières qui s'étaient engagées à Ems, et à laisser son ambassadeur la continuer avec le gouvernement français à Paris. Il fait dire à Benedetti qu'il considère l'affaire comme terminée et qu'il ne le recevra plus ; à trois reprises Benedetti insiste : il est éconduit trois fois, mais sans refus brutal, sans insulte; le 14 juillet, le roi lui disait adieu à la gare. Sur l'ordre de Guillaume, Abeken transmet à Bismarck, revenu à Berlin, le récit de l'entrevue et lui laisse toute latitude pour juger si la nouvelle exigence de Benedetti et le refus du roi doivent être ou non communiqués à la presse. — Bismarck reçoit la dépêche, à table, où il discutait avec de Moltke sur la réorganisation de l'armée. Il publie dans son journal officieux, *la Gazette de l'Allemagne du Nord*, un résumé précis qui faisait ressortir nettement le refus du roi de répondre aux réclamations de Benedetti.

2° L'article envoyé dans toute l'Europe rend la rupture inévitable. Le refus de Guillaume est connu à Paris par les journaux et produit l'impression d'une insulte. Le gouvernement français perd la faculté de réfléchir, et Gramont, surtout, qui croyant

tenir un succès se trouvait brusquement mis en face d'un échec. En réalité, tout avait été irrégulier dans cette négociation, ce qui a fait perdre au gouvernement français le bénéfice des formes diplomatiques régulières qui permettent la réflexion. Au reçu de la dépêche, la guerre apparaît comme décidée. On songe, il est vrai, à la réunion d'un congrès, mais cette transaction n'est pas adoptée ; de même un mémorandum du gouvernement anglais est écarté à Berlin. Le conseil des ministres à Saint-Cloud, le soir du 14 juillet, décide de maintenir l'appel des réserves, presque sans discussion, et la guerre est annoncée à la tribune du Corps législatif le lendemain, en réponse à l'interpellation sur les garanties. Le gouvernement demande des crédits qui sont votés à l'unanimité, sauf 16 voix de la gauche. Un discours de Thiers en faveur de la paix reste sans effet ; Gambetta demande la communication des dépêches, mais le gouvernement la refuse et Gramont donne des explications sur l'insulte qui a été faite à la France et laisse entendre qu'on pouvait compter sur l'aide de l'Autriche et de l'Italie. Des manifestations ont lieu à Paris ; on chante la *Marseillaise ;* l'enthousiasme est à son comble. Une dernière tentative de l'Angleterre pour offrir sa médiation est repoussée. La Prusse a le grand avantage de paraître attaquée et Bismarck saura se servir de ce fait. — La France déclara officiellement la guerre à la Prusse le 19 juillet.

3° Le gouvernement essaie de transformer les promesses de l'Autriche et de l'Italie en une alliance formelle. L'Autriche, le 20 juillet, se déclare neutre, mais Beust n'ose pas l'annoncer nettement et promet au gouvernement français de s'entendre avec l'Italie pour une action commune. Mais les négociations avec l'Italie, dont le roi était disposé à la guerre, ne peuvent aboutir à cause de la question romaine qui empêche de rien conclure. La France reste seule en face de l'Allemagne.

L'intrigue secrète de la Prusse en Espagne a procuré à la France un réel succès. Mais le gouvernement français, voulant pousser plus loin son avantage, est mis à son tour en échec, et la guerre en résulte. Les Allemands du Sud vont se joindre à la Prusse et à la Confédération du Nord, tandis que la France n'obtient aucune des alliances qu'elle avait escomptées.

---

# Les moralistes français du XVI^e au XVIII^e siècle

Cours de M. AUGUSTIN GAZIER,

*Professeur à l'Université de Paris.*

## Intensité de la vie morale de 1670 à 1680.

En étudiant, au cours des leçons précédentes, les moralistes au XVII^e siècle, nous avons pu nous rendre compte du prodigieux succès de leurs ouvrages, et en même temps nous avons vu les raisons de ce succès : il faut l'attribuer assurément au mérite personnel des auteurs ; mais il ne faut pas oublier que les circonstances lui furent de tout point favorables. Bossuet disait : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs. On pourrait dire à son exemple : ce sont les liseurs qui font les auteurs, et les moraliseurs qui font les moralistes. Au XVII^e siècle, on aimait à réfléchir, à raisonner, à moraliser : c'était la mode, comme aujourd'hui de bavarder sur la politique ou sur les sports. De nos jours, un nombre infini de journaux nous renseignent à point nommé sur toute chose : au XVII^e siècle, l'insipide *Gazette de France*, les nouvelles à la main ou les gazettes rimées ne suffisaient pas à contenter la curiosité du public ; on suppléait à cette insuffisance par les conversations, les correspondances ou les méditations solitaires. Et l'on cherchait la morale partout, on en voulait au théâtre, on en voulait au sermon. C'était l'heure : et parmi les livres qui furent publiés à cette époque, bien peu sont immoraux ou *amoraux*. Il n'est pas jusqu'aux *Contes* de La Fontaine qui n'aient la prétention d'instruire dans une certaine mesure et de donner de bons conseils. — Au moment où nous allons aborder La Bruyère, il y aurait lieu, je pense, de présenter un tableau de la vie morale de 1670 à 1680. Evidemment, je ne puis le faire ici : outre qu'il nécessiterait beaucoup trop de temps, il nous entraînerait à des recherches trop minutieuses : on nous reprocherait de nous arrêter à des détails peu significatifs. Il faudrait citer par centaines des ouvrages et des auteurs, qui sont

aujourd'hui parfaitement inconnus. Au lieu donc d'un tableau, qui pourrait tenter un érudit, je me bornerai à une simple esquisse : je tâcherai de vous faire connaître quel était, à cette époque, le monde des lecteurs, et ce qui lui agréait le plus.

Parmi les traités de morale dont nous avons parlé, plusieurs sont nés parmi les entretiens des salons : c'est le cas pour les *Maximes* de La Rochefoucauld, pour les *Pensées* de Mme de Sablé, pour les *Maximes* et *Pensées* de Méré, pour quelques-unes des *Pensées* de Pascal, pour le *Discours sur les passions de l'amour*. Ces ouvrages ont été faits grâce à la collaboration de plusieurs personnes, qui devisaient dans un salon. C'étaient des femmes qui présidaient à ces entretiens, et qui en dirigeaient le cours ; et ces femmes, pour la plupart, savaient aussi manier la plume : qu'on songe seulement à Mlle de Scudéry, à Mme de La Fayette. Nous ne ferons pas l'histoire de l'hôtel de Rambouillet, des salons, des alcôves, des ruelles. Pour prendre un exemple, je dirai seulement un mot de Mlle de Scudéry.

La vie de Madeleine de Scudéry est connue. Née en 1607, un an après Corneille, elle est morte à 94 ans, en 1701, après La Bruyère. Ses interminables romans, le *Grand Cyrus*, *Clélie*, étaient remplis de dissertations morales ; ce qui les rend aujourd'hui fastidieux contribuait alors à les faire apprécier. Nous sommes de l'avis de Boileau, qui appelait ces romans : une boutique de verbiage. Mais le XVIIe siècle, en général, fut d'un autre avis, et en particulier Mme de Sévigné elle-même. On y trouvait de belles pensées, de beaux discours, d'intéressantes dissertations sur une foule de sujets, des maximes, des sentences, des apophtegmes enchâssés dans une intrigue très attachante. C'est dans *Clélie* que se trouvent ces deux vers, souvent cités et qu'on sait rarement à qui attribuer :

> Il serait doux d'aimer si l'on aimait toujours ;
> Mais, hélas ! il n'est pas d'éternelles amours.

Un compilateur du XVIIe siècle a détaché des ouvrages de Mlle de Scudéry un recueil de pensées intéressantes ; un autre, en 1766, a donné un petit livre intitulé : *l'Esprit de Mademoiselle de Scudéry*. — L'illustre Sapho, dont les romans avaient été si goûtés pour les dissertations qu'ils contenaient, écrivit aussi de véritables livres de morale. C'est elle qui, en 1671, a inauguré les prix d'éloquence. Plus tard, devenue octogénaire, elle publia des ouvrages de morale : *Conversations sur divers sujets* (1681), 2 volumes ; *Conversations nouvelles* (1688), 2 volumes ; *Conversations morales*, 2 volumes ; *Nouvelles Conversations morales*, 2 volumes, et d'autres

encore quelques années plus tard. — Nous serions entraînés très loin si nous voulions étudier tous ces ouvrages. Nous dirons un mot du premier, les *Conversations sur divers sujets*, qui fut considéré longtemps comme un chef-d'œuvre. Cet ouvrage, publié l'année même où Bossuet donnait l'*Histoire universelle* (1681), porte une dédicace assez bizarre, sous forme de dialogue, et sur le sujet même des dédicaces. C'est un document intéressant pour qui voudrait étudier les dédicaces au XVII^e siècle.

L'ouvrage n'est pas absolument nouveau. C'est une espèce de réédition des épisodes dont elle avait rempli ses romans ; il a cependant des parties assez originales. Ce livre est une concession faite au caprice du temps. On aimait toujours les grandes dissertation morales, mais on se lassait d'avoir à les chercher dans l'intrigue d'un grand roman d'aventure.

Voici la table des matières des deux volumes :

1^er *volume* : De la conversation.
Des plaisirs.
De la connaissance d'autrui et de soi-même.
Contre ceux qui parlent peu respectueusement.
De la religion.
De parler trop, ou trop peu.
Contre ceux qui décrient le gouvernement, quel qu'il soit.
Des passions que les hommes ont inventées.
De la complaisance.
De la différence du flatteur et du complaisant.
De la dissimulation et de la sincérité.

2^e *volume* : De l'oisiveté.
De la manière d'inventer une fable.
De l'indifférence,
De la raillerie.
Les bains des Thermopyles, ou conversation de la crainte.

Il y a donc dans cet ouvrage un certain nombre de petits traités qui pouvaient être considérés comme la suite des *Essais* de Nicole. Comme nous ne pouvons songer à les étudier tous, choisissons le *Traité de la raillerie* qui nous montrera en toute évidence et les qualités de M^lle de Scudéry et ses insupportables défauts. C'est le récit d'une visite faite, après la paix de Nimègue (1678), dans un château bâti sur le bord de la mer. Après quelques lignes de description très vagues, on arrive à des détails

romanesques tout à fait inutiles, et tout à fait inattendus : un navire approche du rivage ; un esquif s'en détache, qui porte deux hommes, dont l'un se trouve être le propre fils du châtelain qui le croyait mort. Les nouveaux venus entrent au château, où tout le monde est en fête. On s'attendrait à des effusions sentimentales, à des cris de surprise et de joie ; rien de tout cela. Les divertissements continuent ; le concert ne s'interrompt pas. La journée se passe en conversations sur des sujets divers, et en particulier sur la *raillerie*, ainsi que le titre nous le faisait prévoir. Mais cette conversation tourne au bavardage ; dix pages suffisaient à contenir ce que l'auteur délaie avec complaisance.

On en pourrait dire autant de tous ses autres ouvrages. On comprend qu'ils aient vieilli très vite et que la postérité les ait sacrifiés. Les lecteurs sont devenus de plus en plus paresseux, et aussi de plus en plus pressés : en 1766, fut publié un ouvrage intitulé : *l'Esprit de Mademoiselle de Scudéry*, qui réduit à 500 pages l'œuvre de l'auteur. C'est un bon recueil, qui va nous servir à citer quelques fragments.

*Sur la raillerie* :

« Il ne faut jamais railler des gens qui n'ont nul mérite, parce que la raillerie, en ces occasions, n'a presque jamais de grâces. Il ne faut point railler non plus de ceux qui en ont, parce qu'il y a beaucoup d'injustice de s'attacher à un léger défaut, au préjudice de mille bonnes qualités.

« Il semble qu'il soit permis de railler de soi-même ; mais encore que ce soit la plus innocente raillerie qu'on puisse faire : si elle n'est faite avec beaucoup de jugement, elle n'est pas trop divertissante, et il est plus difficile de parler agréablement de soi que des autres.

« Il n'y a guères de raillerie innocente : quiconque s'en fait une trop grande habitude s'expose à renoncer à l'amitié, à la probité et à la bonté.

« Il n'est guères possible de faire profession de raillerie, sans se faire haïr, ou du moins sans se faire craindre, d'autant plus qu'il n'y a presque personne dont il doive être permis de railler:

« Il est bien dangereux de se divertir aux dépens de ses amis : il n'est guères plus beau de railler de ses ennemis ; lorsqu'on a de la haine, c'est se venger faiblement, que de ne se venger que par raillerie qu'on vous peut rendre.

« Il est certaines choses dont il n'est jamais permis de railler.

« Il faut que la raillerie parte d'une imagination vive et d'un esprit plein de feu, et que tenant quelque chose de son origine, elle soit brillante comme les éclairs qui éblouissent, qui ne brûlent

pourtant pas. Il faut encore qu'on ne raille pas toujours ; car outre qu'il est peu de longues railleries qui ne soient mauvaises, il est à craindre que l'esprit de ceux qui doivent en avoir le plaisir ne s'y accoutume trop, et ne cesse d'en être surpris.

« Pour bien railler, il faut avoir l'esprit plein de feu, l'imagination fort vive, le jugement fort délicat et la mémoire remplie de mille choses différentes pour s'en servir dans l'ocasion. Il faut de plus savoir le monde et s'y plaire ; il faut avoir dans l'esprit un certain tour galant et naturel, et une certaine familiarité hardie qui, sans rien tenir de l'audace, ait quelque chose qui plaise et qui impose silence aux autres. »

*Sur l'amitié* :

« L'amitié et l'amour sont des choses bien différentes. L'amitié peut être muette, et le doit être presque toujours. L'amour, au contraire, doit être éloquent ; l'exagération lui est naturelle, et l'on ne peut jamais trop dire qu'on aime. C'est un crime en amour de parler d'autre chose que de sa passion, dès qu'on est seul avec la personne aimée.

« La différence qu'il y a entre un amant et un ami consiste en ce qu'un amant cesse d'aimer, et qu'un ami aime toujours.

« L'amitié la plus forte vient de la ressemblance.

« Il n'y a que ceux qui sont capables d'une grande amitié qui puissent remarquer les défauts des affections vulgaires.

« On perd plus de la moitié d'un ami quand il devient amoureux.

« La dernière félicité de l'amitié consiste principalement à se dire l'un à l'autre, sans contrainte, tout ce qu'on a dans le cœur.

« Il vaut mieux acquérir des amis en son pays qu'en celui des autres. »

*Sur l'éducation* :

« Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comme on agit, pour l'ordinaire, en l'éducation des femmes ? On ne veut point qu'elles soient coquettes ni galantes, et on leur permet pourtant d'apprendre soigneusement tout ce qui est propre à la galanterie, sans leur permettre de savoir rien qui puisse fortifier leur vertu ou occuper leur esprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait, dans leur première jeunesse, de n'être pas assez propres, de ne s'habiller pas d'assez bon air, et de n'étudier pas assez les leçons que leurs maîtres à danser et à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis ? Et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'une femme qui ne peut danser avec bienséance que cinq ou six ans dans sa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou six ; et à cette

même personne, qui est obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort, et de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse, ni la faire parler plus agréablement ni la faire agir avec plus de conduite ; et, vu la manière dont il y a des femmes qui passent leur vie, on dirait qu'on leur a défendu d'avoir de la raison et du bon sens, et qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire et pour ne dire que des sottises. »

Mlle de Scudéry n'est pas, vous le voyez, indigne de figurer parmi les moralistes. Le petit volume de 1766, s'il était collationné soigneusement sur les premières éditions, pourrait figurer dans une anthologie des moralistes français.

Il faudrait citer bien d'autres ouvrages et bien d'autres auteurs : Mme de Motteville, Mlle de Montpensier, la duchesse de Liancourt, et beaucoup d'autres, en attendant Mme de Lambert, mériteraient d'être étudiées.

Il ne faut pas oublier qu'en dehors des gens du monde, il y avait des moralistes qui n'étaient pas négligeables : les éducateurs. Le XVIIe siècle a tenu l'éducation en très haute estime. Songez à Fortin de la Hoguette, à Senant, à Le Vayer, à Nicole. Mais on n'admettait guère que l'éducation strictement chrétienne. Il faut citer parmi ces éducateurs Fénelon, l'auteur de l'*Education des filles*, dont nous dirons un mot plus tard, Claude Fleury, le confesseur de Louis XV ; il faut citer surtout un homme absolument inconnu aujourd'hui, et qui pourtant exerça sur son entourage une influence considérable : Charles Gobinet (1613-1690) fut le maître de Rollin ; il fut docteur de Sorbonne et principal du collège de Plessis-Sorbonne. Ses ouvrages furent imprimés et réimprimés souvent de 1655 à 1820 : *Instruction de la jeunesse en la piété, tirée de l'Ecriture sainte et des saints Pères* ; — *Instruction sur la manière de bien étudier* ; — *Instruction chrétienne des jeunes filles*. Ce sont des ouvrages de morale religieuse, mais non ascétique. Charles Gobinet s'adresse aux lecteurs de toutes conditions. Certains chapitres sont tout à fait curieux (en particulier sur la *vie de cour* et sur la *profession des armes*). C'est de la morale ordinaire que l'auteur s'efforce de ramener à la religion.

Il nous faut dire un mot de certains traités de *Civilité*, qui contiennent des choses fort curieuses et qui donnent une image aussi exacte que possible du XVIIe siècle. On plaisante volontiers sur les traités de *Civilité puérile et honnête* destinés à l'enfance, et qui la plupart du temps poussent la naïveté jusqu'à la plus insipide niaiserie. Mais au XVIIe siècle, certains de ces traités sont de

véritables livres de morale. On avait l'habitude alors de mêler les questions de morale aux questions de politesse et de bienséance. Nicole, comme introductionau deuxième livre de ses *Essais*, a donné un petit traité de *Civilité chrétienne*, dans lequel il cherchait à établir les principes de la civilité. Et des hommes d'un très grand mérite n'ont pas hésité à publier des traités de ce genre.

En 1671, paraissait un *Traité de la civilité* qui, bien que publié anonymement, ne laissait aucun doute sur son auteur. Antoine de Courtin, de Riom, en Auvergne, compatriote et contemporain de Pascal, était fils de magistrat ; il fut homme d'Etat et diplomate. Envoyé en Suède, il plut beaucoup à la reine Christine, et exerça auprès d'elle des fonctions importantes. Il passa ses dernières années à Paris dans une retraite studieuse. Il écrivit plusieurs traités : *De la civilité, Du point d'honneur, De la jalousie, De la paresse.* Ce sont quatre parties d'un seul ouvrage dont les contemporains faisaient grand cas.

Le *Traité de la civilité* est simplement un code de la politesse française. Le *Traité de la paresse ou art d'employer son temps en toutes conditions*, est d'une autre importance. Il contient beaucoup de digressions et de fatras. Mais on y trouve des pages intéressantes, souvent originales. La partie théorique comprend des observations psychologiques très judicieuses sur la paresse et sur ses différentes manifestations. La partie pratique est un traité de l'éducation des enfants et un traité de l'*Economique* à la façon de Xénophon. Disons en passant que les revendications de Rousseau au sujet de l'allaitement des enfants par leur mère se trouvent déjà dans Courtin quatre-vingts ans plus tôt.

Arrêtons ici cette revue, forcément incomplète, des moralistes secondaires : l'essentiel était de montrer le degré d'intensité de vie morale au XVII^e siècle, pour faire mieux comprendre l'œuvre de La Bruyère que nous allons étudier. L'auteur des *Caractères* était fondé à dire : « Tout est dit depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent » ; nous verrons dans la prochaine leçon qu'il réussit néanmoins à être original.

---

# Sujets de devoirs.

## UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

### LANGUES ET LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES VIVANTES

ESPAGNOL.

**Thème.**

Corneille, *Le Cid*, acte III, s. IV, depuis : « A quelle cruauté... », jusqu'à : « celui qui met sa gloire à l'avoir répandu. »

**Version.**

Mateo Aleman, *Guzman de Alfarache*, Iº parte, libro IIIº, cap. 1º, depuis : « Es el pobre moneda que no corre... », jusqu'à : «...ni tener cumplido dereo. »

**Dissertations.**

I

*Certificat secondaire.*

El poeta Ventura Ruiz Aguilera y sus modelos.

*Licence.*

Commentaire de la version.

II

*Certificat primaire.*

Diferentes aspectos que la ciudad offrece en las distintas horas del dia.

*Pédagogie.*

Commenter, au point de vue pédagogique, cette maxime : « L'esprit sert à tout et ne suffit à rien. »

ITALIEN.

**Thème.**

Rabelais, *Les Moutons de Panurge.* (Dans Marcou, pages 18, 19, 20.)

**Version.**

Cellini, *Vita* (La fusion du Persée, depuis, p. 165 : « Fattomi da per me stesso... », jusqu'à : « E mettendo di quelle legne. »

**Commento grammaticale.**

Rilevare nel testo della versione le particolarità di vocabolario e di sintassi e provare di caratterizzare la prosa del Cellini.

# Bibliographie

---

**Jean-Jacques Rousseau et sa philosophie**, par HARALD HÖFFDING, professeur à l'Université de Copenhague, correspondant de l'Institut. Traduit d'après l'édition danoise par JACQUES DE COUSSANGE, 1 volume in-16 de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 2 fr. 50. (Librairie Félix Alcan.)

M. Höffding, dans ce livre bref et rapide de forme, dégage, avec la clarté et la profondeur qui sont la marque de son esprit, les idées essentielles de Rousseau. Dans la première partie de l'ouvrage, il donne l'histoire de sa vie considérée dans ses rapports avec son œuvre ; il montre l'influence que cette existence d'aventures a eue sur sa pensée.

Dans la seconde, il examine les problèmes qui l'ont occupé. Jean-Jacques a été partout frappé du contraste qu'il y a entre la nature et la civilisation, entre le spontané et le réfléchi, l'original et le dérivé. De cette opposition et de la préférence qu'il accordait au sentiment viennent les solutions qu'il a données au problème religieux, au problème pédagogique et au problème social. Il a transformé ces questions et il a fondé un nouvel art et une nouvelle culture. Presque toute la vie moderne sort de lui. L'auteur, avec l'impartialité d'un étranger, mais avec la reconnaissance d'un homme dont le pays a fortement subi l'action de Rousseau, fait comprendre les raisons qui ont rendu ses idées riches et fécondes.

**La morale de Geulincx dans ses rapports avec la philosophie de Descartes**, par E. TERRAILLON, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée de Carcassonne, 1 vol. in-8°, 3 fr. 75. (Librairie Félix Alcan.)

Cette étude doit être considérée comme un fragment d'un travail beaucoup plus important, ayant pour centre la morale de Descartes. On sait que nulle part Descartes n'a exposé systémati-

quement sa doctrine pratique, et que bien des interprétations assez différentes, et parfois même contradictoires, en ont été proposées. Il a paru intéressant à l'auteur de ce livre de chercher la pensée morale de Descartes chez ses disciples avérés et d'abord dans l'*Ethique* de Geulincx dont la renommée à Louvain et à Leyde fut si considérable à la fin du XVII^e siècle. Geulincx, professeur cartésien, janséniste, puis calviniste, est une belle et intéressante figure ; ses œuvres et ses idées méritaient d'être étudiées de près. Les ressemblances et les différences que sa doctrine présente avec celle de son maître sont aussi pleines d'intérêt. Avant Malebranche et avant Leibniz, il a formulé les principes de l'occasionnalisme et de l'harmonie préétablie, sa morale abonde en formules qui font penser à celles de Kant. Il a conduit la philosophie de Descartes jusqu'à un point où pour progresser elle devra se diviser et il semble avoir prévu les destinées et le développement futur de l'école cartésienne.

**Les maîtres de l'art. — Les sculpteurs français du XIII^e siècle,** par M^lle Louise Pillion. 1 volume in-16. Prix : broché, 3 fr. 50 ; relié, 4 fr. 50. Librairie Plon-Nourrit et C^ie, 8, rue Garancière, 6^e.

Il n'existait pas, jusqu'à présent, en dehors des histoires générales de l'art, une étude d'ensemble consacrée aux imagiers de nos cathédrales. La monographie de M^lle Louise Pillion vient combler cette lacune. Grâce à son commentaire aussi précis que vivant, nous discernons sans peine comment s'est formé cet ensemble indivisible que constitue la sculpture du XIII^e siècle, quels sont les antécédents historiques, le sens, la valeur morale et technique des œuvres qui ont survécu. D'ingénieuses déductions, basées sur les trop rares témoignages contemporains, nous éclairent sur l'organisation du chantier de sculpture des édifices gothiques, la formation, la vie, la situation sociale des artistes. A défaut de détails circonstanciés sur ces maîtres anonymes, à l'heure où la pensée religieuse du moyen âge et son idéal de beauté s'incarnèrent dans les formes les plus parfaites, l'auteur s'est appliqué à marquer les nuances de style propres à chacun des grands ateliers du temps.

Cette étude attentive qui porte sur les ensembles de Senlis, Laon, Sens, Paris, Chartres, Amiens, Reims, Bourges, etc., nous révèle, avec quelques comparaisons empruntées à des œuvres de moindre importance, les lois essentielles de l'évolution qui mena la sculpture du moyen âge en France de l'archaïsme du XII^e siècle à la

liberté souveraine de la fin du XIII^e^, retraçant ainsi une courbe de développement analogue à celle qu'avait déjà connue la sculpture grecque.

**Pierre Rosegger**. *L'homme et l'œuvre*, par A. VULLIOD, docteur ès lettres, agrégé de l'Université, 1 volume grand in-8° de la *Bibliothèque de philologie et de littérature moderne*, 10 francs. (Librairie Félix Alcan.)

L'attention du public français a été appelée, à maintes reprises, au cours des dernières années, sur l'œuvre considérable, si attrayante et si originale, du conteur styrien. La jeunesse scolaire a été exercée à goûter la saveur des récits où Rosegger a fait revivre les mœurs pittoresques de sa province natale, dans l'état, aujourd'hui périmé, où son enfance les a connues. Plusieurs traductions de ses romans et de ses recueils de nouvelles ont pour le moins averti la curiosité d'un cercle plus étendu de lecteurs. Aussi la publication d'un ouvrage d'ensemble, tel que celui que M. A. Vulliod a consacré à définir tant la personnalité de l'auteur que le milieu décrit par lui, est-elle de tous points opportune.

Il est peu de biographies plus singulières, et en un sens, plus édifiantes et plus capables de captiver l'intérêt des jeunes gens, que celle de P. Rosegger. M. A. Vulliod l'a suivie au cours de ses étapes caractéristiques, depuis l'enfance pastorale, vécue sous les madriers noircis du châlet d'Alpel et sur la libre étendue des hauts pacages, jusqu'à la vieillesse sereine, où le rédacteur du *Foyer* s'est assuré dans l'autorité de l'écrivain social et du « directeur d'âmes ».

Mais M. Vulliod ne s'en est pas tenu à conter la vie de P. Rosegger : il s'est attaché, dans une deuxième partie, à l'analyse approfondie des thèmes essentiels qui animent son œuvre : la vie de la nature et ses enseignements, l'idée religieuse, les sentiments et la vie de l'âme, les idées morales et sociales. Il convie à méditer sur des problèmes d'une permanente actualité.

---

# Table des Matières

## ANNÉE 1911-1912

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

### XVIe siècle.


| | | Date du N°. | Page. | Tome. |
|---|---|---|---|---|
| La civilisation intellectuelle en France à l'époque de la Renaissance (*suite*) : | | | | |
| — Guillaume Budé . . . . | *A. Lefranc.* | 16 nov. 11, | 1, | I |
| — — | — | 23 nov. 11, | 49, | I |
| — — | — | 7 déc. 11, | 145, | I |
| — Louise de Savoie et sa cour. | — | 7 déc. 11, | 151, | I |
| — François Ier. . . . . | — | 28 déc. 11, | 289, | I |
| — — | — | 4 janv. 12, | 337, | I |
| — considérations générales. . | — | 23 mai 12, | 500, | II |
| — le roi et la cour. . . . . | — | 30 mai 12, | 545, | II |
| Les moralistes français du XVIe siècle au XVIIe siècle : | | | | |
| — objet et plan du cours . . | *A. Gazier.* | 28 déc. 11, | 310, | I |
| — les moralistes du Moyen Age. . . . . | — | 18 janv. 12, | 462, | I |
| — les moralistes de la Renaissance. . . . . | — | 25 janv. 12, | 481, | I |
| — Montaigne . . . . . | — | 8 févr. 12, | 577, | I |
| — — | — | 22 févr. 12, | 673, | I |
| — — | — | 7 mars 12, | 769, | I |
| — La Boétie; Du Vair; Charron. . . . . | — | 21 mars 12, | 49, | II |

## XVII^e siècle.


| | | Date du N°. | Page. | Tome. |
|---|---|---|---|---|
| Tristan l'Hermitte : | | | | |
| — *La mort de Sénèque.* | *N.-M. Bernardin.* | 16 nov. 11, | 26, | I |
| Boileau et son temps (*suite*) : | | | | |
| — Boileau, Longin et Perrault . . . . . | *A. Gazier.* | 16 nov. 11, | 18, | I |
| — Boileau et Racine. . . . | — | 30 nov. 11, | 97, | I |
| — Boileau et la poésie française après 1674. . . . | — | 7 déc. 11, | 163, | I |
| — Boileau, Port-Royal et les Jésuites . . . . . | — | 14 déc. 11, | 200, | I |
| — Conclusion. . . . . | — | 21 déc. 11, | 260, | I |
| Les moralistes français du XVI^e au XVIII^e siècle (*suite*). . . . . | | | | |
| — caractères généraux du XVII^e siècle. . . . . | — | 4 avril 12, | 145, | II |
| — Nicolas Coëffeteau ; Guez de | | | | |
| — Balzac. . . . . | — | 18 avril 12, | 241, | II |
| — La Mothe le Vayer ; Pierre Fortin ; La Chambre ; Senant. . . . . | — | 2 mai 12, | 347, | II |
| — La Rochefoucauld ; sa vie, ses Maximes. . . . . | — | 16 mai 12, | 433, | II |
| — la doctrine de La Rochefoucauld ; M^me de Sablé ; Jacques Esprit. . . . | — | 30 mai 12, | 537, | II |
| — le chevalier de Méré et | | | | |
| — Pascal. . . . . | — | 13 juin 12, | 625, | II |
| — les *Pensées* de Pascal. . . | — | 27 juin 12, | 721, | II |
| — Pierre Nicole. . . . . | — | 4 juill. 12, | 789, | II |
| — intensité de la vie morale de 1670 à 1680. . . | — | 11 juill. 12, | 845, | II |


## XIX^e siècle.


Le mouvement poétique en France dans la première moitié du XIX^e siècle :

| | | Date du N°. | Page. | Tome. |
|---|---|---|---|---|
| — l'état de poésie au XIXe siècle. . . . . | *M. Strowski.* | 21 déc. 11, | 241, | I |
| — Lamartine : sa jeunesse. . | — | 18 janv. 12, | 433, | I |
| — — sa préparation. | — | 1 févr. 12, | 537, | I |
| — — les *Méditations poétiques.* . | — | 15 févr. 12, | 625, | I |
| V. Hugo avant les *Odes et Poésies diverses.* . . . . . | — | 29 févr. 12, | 721, | I |
| — *les Odes et Ballades ; les Orientales.* . . . . . | — | 14 mars 12, | 9, | II |
| — le théâtre de Victor Hugo. | — | 25 mars 12, | 97, | II |
| — la jeunesse d'Alfred de Musset. . . . . | — | 11 avril 12, | 206, | II |
| — le théâtre d'Alfred de Musset. . , . . . . . | — | 25 avril 12, | 259, | II |
| — Alfred de Vigny ; ses poésies. | — | 9 mai 12, | 385, | II |
| — — — | — | 23 mai 12, | 481, | II |
| — Musset, Lamartine et Hugo après 1830. . . . . | — | 6 juin 12, | 577, | II |
| — Théophile Gautier ; le théoricien de « l'art pour l'art ». . . . . | — | 13 juin 12, | 642, | II |
| — Charles Baudelaire ; son caractère, ses œuvres. . | — | 27 juin 12, | 745, | II |
| — Baudelaire ; le critique et le poète. . . . . | — | 11 juill. 12, | 817, | II |
| Lamartine et les *Harmonies* : | | | | |
| — discussion de quelques dates. . . . . | *G. Allais.* | 14 mars 12, | 27, | II |
| — l'harmonie *Aux Chrétiens.* | — | 18 avril 12, | 267, | II |
| — l'harmonie à Reboul. . . | — | 30 mai 12, | 529 | II |
| — — | — | 20 juin 12, | 673, | II |
| Sully-Prudhomme . . . . . | *J. Canora.* | 11 janv. 12, | 411, | I |


## LITTÉRATURE LATINE


| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| La vie et les œuvres de Caton l'Ancien (*suite*) . . . . . | *J. Martha.* | 23 nov 11, | 68, | I |
| — les *Origines.* . . . . . | — | 21 déc. 11, | 251, | I |
| — ses manuels d'éducation. . | — | 11 janv. 12, | 394, | I |

| | | | Date du N°. | Page. | Tome. |
|---|---|---|---|---|---|
| — | Caton et l'hellénisme. . . | *J. Martha.* | 1 févr. 12, | 545, | I |
| — | — | — | 22 févr. 12, | 683, | I |


## LITTÉRATURE GRECQUE

La comédie nouvelle :


| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| — | la comédie ancienne. . . | *M. Puech.* | 14 déc. 11, | 193, | I |
| — | la comédie moyenne. . . | — | 11 janv. 12, | 385, | I |
| — | Ménandre . . . . . | — | 25 janv. 12, | 513, | I |
| — | — l'*Arbitrage* . . | — | 8 févr. 12, | 599, | I |
| — | — — | — | 22 févr. 12, | 700, | I |
| — | — — | — | 7 mars 12, | 779, | I |
| — | — — | — | 21 mars 12, | 58, | II |
| — | — — | — | 28 mars 12, | 113, | II |
| — | — *la Samienne.* . . | — | 4 avril 12, | 171, | II |
| — | — — | — | 18 avril 12, | 256, | II |
| — | — —; *le héros.* | — | 2 mai 12, | 354, | II |
| — | — *la Belle aux Boucles coupées.* . . . | — | 9 mai 12, | 412, | II |
| — | — — | — | 23 mai 12, | 512, | II |
| — | — — | — | 13 juin 12, | 651, | II |
| — | — — | — | 20 juin 12, | 690, | II |
| — | — les fragments. . . | — | 4 juill. 12, | 769, | II |


## LITTÉRATURE ANGLAISE

La littérature anglaise au XVIIe siècle (*suite*) :


| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| — | Phinéas Fletcher. . . . | *E. Legouis.* | 16 nov. 11, | 11, | I |
| — | la pastorale après Spenser. | — | 30 nov. 11, | 116, | I |
| — | Thomas Carew. . . . . | — | 7 déc. 11, | 155, | I |
| — | les poètes cavaliers . . . | — | 14 déc. 11, | 217, | I |
| — | les poètes royalistes pieux sous Charles Ier. . . . | — | 21 déc. 11, | 268, | I |
| — | — | — | 28 déc. 11, | 317, | I |
| — | Robert Herrick . . . . | — | 4 janv. 12, | 361, | I |
| — | — . . . . | — | 25 janv. 12, | 490, | I |
| — | Abraham Cowley. . . . | — | 8 févr. 12, | 610, | I |
| — | — . . . | — | 15 févr. 12, | 654, | I |

| | | | Date du N°. | Page. | Tome. |
|---|---|---|---|---|---|
| — | Abraham Cowley. . . . | *E. Legouis.* | 29 févr. 12, | 747, | I |
| — | Denham. . . . . | — | 7 mars 12, | 798, | I |
| — | Waller. . . . . | — | 7 mars 12, | 802, | I |
| — | George Wither. . . . . | — | 14 mars 12, | 17, | II |
| — | Andrew Marvell. . . . | — | 21 mars 12, | 86, | II |
| — | — | — | 4 avril 12, | 162, | II |
| — | — | — | 11 avril 12, | 225, | II |
| — | Milton. . . . . | — | 25 avril 12, | 314, | II |
| — | — | — | 9 mai 12, | 394, | II |
| — | — | — | 16 mai 12, | 447, | II |
| — | — ; l'*Allegro* et *Il Penseroso*. . . . | — | 6 juin 12, | 604, | II |
| — | — *Arcades* et *Comus*. | — | 20 juin 12, | 701, | II |
| — | — le voyage en Italie. | — | 27 juin 12, | 728, | II |
| — | — *Lycidas*. . . . . | — | 4 juill. 12, | 796, | II |


## LITTÉRATURE ITALIENNE


| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Les influences italiennes dans la comédie française de la Renaissance . . . | *M. Mignon.* | 4 janv. 12, | 354, | I |


## PHILOSOPHIE


| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| L'idée de science : | | | | |
| — objet et plan du cours. . | *G. Milhaud.* | 28 déc. 11, | 302, | I |
| — science et philosophie. . | — | 18 janv. 12, | 444, | I |
| — origines de la pensée scientifique. . . . . | — | 1 févr. 12, | 529, | I |
| — l'idée de science chez l'homme primitif. . . | — | 15 févr. 12, | 634, | I |
| — les mythes. . . . . | — | 29 févr. 12, | 731, | I |
| — les origines de la pensée scientifique ; l'Egypte. | — | 14 mars 12, | 1, | II |
| — la science des Egyptiens. | — | 28 mars 12, | 106, | II |
| — la science grecque. . . | — | 18 avril 12, | 249, | II |
| — — | — | 16 mai 12, | 440, | II |
| — — | — | 6 juin 12, | 587, | II |
| — — (*fin*). . . . | — | 20 juin 12, | 682, | II |
| La philosophie d'Henri Bergson. . . | *E. Bréhier.* | 2 mai 12, | 337, | II |

## HISTOIRE

### Histoire des Temps modernes.

| | | Date du N°. | Pages. | Tome |
|---|---|---|---|---|
| Les aventures d'un chef normand en Orient au XIe siècle. . . . . | *L. Bréhier.* | 7 déc. 11, | 172, | I |
| Les institutions de la France à l'époque des Valois (1328-1515) (*suite*) : | | | | |
| — les monnaies. . . . . | *M. Pfister.* | 23 nov. 11, | 59, | I |
| — la royauté et l'Eglise. . . | — | 23 nov. 11, | 63, | I |
| — — . . . | — | 30 nov. 11, | 106, | I |
| — — . . . | — | 4 janv. 12, | 345, | I |
| — la royauté et la féodalité. | — | 4 janv. 12, | 350, | I |
| — — | — | 1 févr. 12, | 553, | I |
| — la royauté et les villes. . | — | 1 févr. 12, | 558, | I |
| — — . . | — | 22 févr. 12, | 691, | I |
| — l'industrie et le commerce. | — | 22 févr. 12, | 693, | I |
| La politique extérieure de la France depuis 1848 : | | | | |
| — considérations générales. . | *Ch. Seignobos.* | 14 déc. 11, | 208, | I |
| — le gouvernement provisoire. | — | 11 janv. 12, | 402, | I |
| — la politique de Lamartine et de Cavaignac. . . | — | 18 janv. 12, | 452, | I |
| — la réaction de 1848 à 1851. | — | 25 janv. 12, | 502, | I |
| — la question d'Orient ; la politique du tsar. . . . | — | 15 févr. 12, | 643, | I |
| — la guerre de Crimée. . . | — | 29 févr. 12, | 738, | I |
| — — — | — | 7 mars 12, | 788, | I |
| — — — Le congrès de Paris. . . | — | 21 mars 12, | 68, | II |
| — Napoléon III se prépare à l'action. . . . . | — | 4 avril 12, | 153, | II |
| — la politique de la France hors d'Europe de 1848 à 1858. . . . . | — | 11 avril 12, | 214, | II |
| — la guerre d'Italie. . . . | — | 25 avril 12, | 321, | II |
| — formation de l'Italie. . . | — | 9 mai 12, | 401, | II |
| — les essais de congrès de 1861 à 1864. . . . . | — | 16 mai 12, | 454, | II |

| | | Date du N°. | Page. | Tome. |
|---|---|---|---|---|
| — la crise allemande (1864-1866). . . . . | *Ch. Seignobos.* | 23 mai 12, | 490, | II |
| — fin de la crise de l'Europe centrale (1866-1867). . | — | 6 juin 12, | 594, | II |
| — hésitations et embarras. . | — | 13 juin 12, | 633, | II |
| — la politique de la France en Asie. . . . . | — | 27 juin 12, | 734, | II |
| — la politique de Napoléon III en Amérique. . . . . | — | 4 juill. 12, | 779, | II |
| — les colonies françaises de 1858 à 1870. — La rupture de 1870. . . . . | — | 11 juill. 12, | 825, | II |
| Les atavismes de Louis XIV : | | | | |
| — Marie de Médicis. . . . | *D. du Dezert* | 8 févr. 12, | 585, | I |
| — Louis XIII, jusqu'en 1618. | — | 11 avril 12, | 193, | II |
| — Louis XIII. . . . . | — | 25 avril 12, | 300, | II |
| — l'ascendance espagnole : Philippe II, Philippe III. . | — | 30 mai 12, | 555, | II |


## VARIÉTÉS


| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Une promenade à Constantinople. . . | *L. Bréhier.* | 23 nov. 11, | 76, | I |
| — — . . . | — | 30 nov. 11, | 124, | I |
| L'œuvre poétique de Henri Rouger. . | *D. du Dezert.* | 28 mars 12, | 123, | II |
| Les traductions de la *Bible* en Angleterre. . . . . | *J. Bonnassieux.* | 2 mai 12, | 165, | II |


## BIBLIOGRAPHIE

### Auteurs latins


| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Catulle. . . . . | *H. Bornecque.* | 16 nov. 11, | 43, | I |
| Cicéron : *Lettres à Quintus.* . . . . . | — | 16 nov. 11, | 43, | I |
| Petrone : *Cena.* . . . . . | — | 16 nov. 11, | 44, | I |
| Salluste : *Catilina.* . . . . . | — | 16 nov. 11, | 45, | I |
| Virgile : *Enéide.* . . . . . | — | 16 nov. 11, | 45, | I |

## Auteurs anglais.

| | | Date du N°. | Page. | Tome |
|---|---|---|---|---|
| Chaucer : *The House of Fame.* . . . | *W. Thomas.* | 18 janv. 12, | 471, | I |
| Shakespeare : *A Midsummer Night's Dream.* . . . . . | — | 18 janv. 12, | 472, | I |
| Macpherson's Ossian . . . . . | — | 18 janv. 12, | 475, | I |
| Byron. . . . . | — | 18 janv. 12, | 476, | I |
| R. Kipling . . . . . | — | 18 janv. 12, | 477, | I |
| Judith. . . . . | — | 18 janv. 12, | 478, | I |
| The Revelation of St John the Divine. | — | 18 janv. 12, | 479, | I |
| Milton : *Paradise Lost.* . . . . . | — | 22 févr. 12, | 708, | I |
| Bunyan : *The Pilgrim's Progress.* . . | — | 22 févr. 12, | 710, | I |
| W. Hale White. . . . . | — | 22 févr. 12, | 711, | I |
| Carlyle: *Latter-day Pamphlets.* . . . | — | 22 févr. 12, | 712, | I |
| Ruskin : *Sesame and Lilies.* . . . . | — | 22 févr. 12, | 714, | I |
| Chesterton : *Orthodoxy.* . . . . . | — | 22 févr. 12, | 715, | I |
| Galsworthy: *The Island Pharisees.* . . | — | 22 févr. 12, | 716, | I |

## Auteurs arabes.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Kitâb el Aghâni : Morceaux choisis. . | *R. Basset.* | 4 janv. 12, | 368, | I |
| Motanabbi, *Dirvân.* . . . . . | — | 14 mars 12, | 34, | II |
| Hariri. . . . . | — | 14 mars 12, | 35, | II |
| Ibn Abi Zer', *Raoudh el Qirt'âs.* . . | — | 14 mars 12, | 36, | II |
| Kâb ben Zohair, *Bânat* So'âd. . . . | — | 14 mars 12, | 36, | II |

---

**Sujets de devoirs, leçons et compositions. — Soutenances de thèses. — Programmes des cours et des examens. — Listes d'auteurs. — Bibliographie. — Renseignements divers.**

---

*Le Gérant* : FRANCK GAUTRON.

---

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE.